REVUE

DE

L'ORIENT LATIN

TOME IX. — N°s 3-4.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

1902

SOMMAIRE DES NUMÉROS 3-4

La *Revue de l'Orient latin* paraît tous les trois mois en numéros de 10 à 12 feuilles.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. Ch. Kohler, 85, rue d'Assas. — Pour ce qui touche l'administration, à M. Ernest Leroux, propriétaire-gérant, 28, rue Bonaparte.

ABONNEMENT :

Paris, **25** fr. — Départements, **26** fr. — Étranger, **27** fr.

LA ROSE D'OR

DU ROI D'ARMÉNIE LÉON V[1]

Depuis le XIe siècle, la plus haute marque de distinction accordée par les papes a été le don d'une rose d'or. Cette rose était conférée aux souverains et souveraines qui avaient montré leur dévouement aux intérêts de l'Église, ou à ceux dont l'Église attendait aide et protection; parfois à de puissants personnages, même à des villes ou à des couvents[2]. La remise de la rose d'or était accompagnée d'un cérémonial particulier. Le pape officiait lui-même, vêtu de blanc, dans une chapelle dont l'autel était orné de roses. Avant d'offrir la rose au destinataire, il la parfumait de baume et d'encens; et, si le destinataire n'était pas présent, le pape la lui envoyait après la cérémonie par un ambassadeur. Un seul dimanche dans l'année était spécialement réservé pour cette cérémonie; c'était le quatrième dimanche du carême, dit dimanche de *Lætare*, parce qu'on chantait ce jour-là à l'*introït* de la messe : *Lætare, Jerusalem, et conventum facite omnes qui diligitis eam.* Ce dimanche, où l'office sacré était rempli de sentiments de joie,

1. Le présent article, traduit en arménien, a paru déjà dans la revue arménienne *Banasêr* (ancien *Philologus*), t. I (Paris, 1899), pp. 131-140. L'auteur s'était proposé toutefois de le publier aussi en français, peut-être en le développant sur quelques points, et il avait bien voulu me le remettre à cet effet pour la *Revue de l'Orient latin*. Il est mort le 25 janvier 1902 avant que l'impression en fût commencée. Je réponds, dans la mesure du possible, à son désir, en l'insérant ici sous sa forme première : les additions qu'il y eût faites n'en eussent point sans doute modifié les conclusions. — Ch. K.

2. Voy. Eug. Müntz, *Études sur les roses d'or pontificales* (*Acad. des Inscr. et B. L., Comptes rendus*, 1896, pp. 48-50). — Id., *Les roses d'or pontificales* (*Revue de l'art chrétien*, 5e sér., t. XII, 1901, pp. 1-11).

s'appelait aussi le « dimanche de la rose » (*dominica de rosa*); il inaugurait, dit un ancien commentateur de la messe, « la saison des fleurs et les beaux jours du printemps [1]. »

L'usage de donner la rose d'or s'est continué à Rome jusqu'à nos jours. Mais, de toutes les roses qui ont été conférées pendant le moyen âge, une seule, paraît-il, est parvenue jusqu'à nous, celle que Clément V (1305-1314), le premier pape d'Avignon, donna au prince-évêque de Bâle, et qui est maintenant conservée à Paris, au Musée de Cluny (nº 5005 du *Catalogue*). Pour l'intelligence de ce qui va suivre, nous reproduisons ici la description de la rose de Bâle, telle qu'elle se trouve dans le *Catalogue* du Musée :

« Ce curieux monument d'orfèvrerie du moyen âge se compose d'une tige principale montée sur un pied qui présente à sa base un double renflement; cette tige porte elle-même six feuilles que surmonte la fleur, largement épanouie, et décorée à son centre d'un beau saphir. De cette même tige, partent en outre cinq branches qui portent ensemble vingt-cinq feuilles, trois roses et deux boutons. »

La rose de Bâle, qui se trouve dans un état parfait de conservation, pèse 305 grammes d'or fin.

Venons maintenant au dernier roi d'Arménie, Léon V de Lusignan, qui, pris à Sîs le 16 avril 1375 [2] par les troupes du sultan d'Égypte, fut conduit au Caire où il resta en captivité jusqu'à la fin de l'année 1382. Mis alors en liberté grâce à l'intervention des rois de Castille et d'Aragon, il débarqua à Venise le 12 décembre de la même année. Léon V fut accueilli partout avec les égards et les honneurs dus à un souverain malheureux que l'on regardait en même temps comme un martyr de la foi chrétienne; mais on ignore généralement que peu de mois après son débarquement il fut l'objet de la haute marque de distinction dont nous parlions tout à l'heure, et qu'il reçut la rose d'or des mains du pape.

Le roi d'Arménie arrivait à un moment où l'Église, depuis quatre ans, était divisée entre deux papes, Urbain VI à Rome, et Clément VII à Avignon. Il ne tarda pas à se prononcer, et

1. *Traité de la messe, dédié à Mgr. le Cardinal de Rohan;* Paris, 1713, p. 488.
2. Sur cette date, voy. *Hist. arm. d. crois.*, t. II, p. 82, n. 2.

prit parti pour le pape d'Avignon contre le pape de Rome; il suivait en cela l'exemple du roi de France et celui des rois de Castille et d'Aragon, qui l'avaient fait sortir des prisons du Caire. C'est donc à tort que Tchamtchian (*Hist. d'Arménie*, t. III, p. 363) et Dulaurier (*Hist. arm. des croisades,* t. I, p. 723) racontent qu'il alla tout d'abord à Rome rendre hommage au pape Urbain VI. La vérité est qu'il résista aux sollicitations qui l'attiraient de ce côté, et qu'il se rendit directement de Venise à Avignon. Le chroniqueur Jean Dardel, qui nous donne sur ces faits les renseignements les plus précis, mérite ici toute créance. Ce que nous allons rapporter sera une confirmation éclatante de l'exactitude de son récit.

Le 1er mars 1383, dit Jean Dardel au chapitre CXXXVIII de son livre, *notre saint Père donna au roi Léon V la précieuse rose d'or*, *comme au plus noble*. Cette affirmation étonna beaucoup ceux qui les premiers eurent sous les yeux le texte nouvellement découvert[1] de la chronique que nous devons à la plume du chapelain du dernier roi d'Arménie. Il en était de même, du reste, de tout ce que racontait Dardel sur l'histoire des rois d'Arménie appartenant à la famille de Lusignan; cette histoire ressemblait fort peu à ce qu'on avait admis jusque-là. Aujourd'hui, il faut reconnaître que la vérité est du côté de Dardel; toutes les vérifications qui ont pu être faites ne permettent plus d'en douter. Entre autres, l'octroi de la rose d'or à Léon V par le pape Clément VII se trouve élevé au-dessus de tout doute par le document que nous allons maintenant signaler.

Le fait est mentionné dans les registres de la cour papale d'Avignon, conservés aux archives du Vatican. Ces registres nous disent non seulement le jour de la remise de la rose d'or à Léon V, mais le nom de l'artiste qui la façonna, le poids et le titre de l'or qui y fut employé, et la somme que dut débourser le trésor pontifical. Nous traduisons littéralement :

« 1383, 2 juin. — Ce jour a été inscrite parmi les dépenses la somme déjà payée le 26 février dernier à maître Giovanni

1. Le texte français, non encore publié, doit paraître prochainement dans le second volume des *Historiens arméniens des croisades*. Mais une traduction arménienne, avec une importante préface de M. Esoff, a été imprimée à Saint-Pétersbourg dès 1891.

Bartoli de Sienne pour 1 marc 3 onces et 18 deniers d'or à 20 carats, employé à faire la rose d'or qui a été donnée par le pape au roi d'Arménie le dimanche où l'on chante *Lætare, Jerusalem ;* à raison de 63 florins de la Chambre et 3 quarts pour 1 marc, cela fait 78 florins de la Chambre; de plus, au même, pour la facture et le travail de ladite rose, 15 florins de la Chambre. Total, 93 florins de la Chambre [1]. »

La date indiquée pour la remise de la rose est la même, jour pour jour, que celle donnée par Dardel. Le dimanche de *Lætare* est le troisième dimanche avant Pâques. Or, comme en 1383 Pâques tombait le 22 mars, le dimanche de *Lætare* correspond bien au 1er mars.

L'artiste, qui avait façonné la rose d'or donnée à Léon V, Giovanni di Bartolo de Sienne, en a fabriqué plusieurs autres qui sont mentionnées dans les registres pontificaux. Son œuvre principale fut, semble-t-il, un célèbre reliquaire, contenant les têtes de saint Pierre et saint Paul, qui a fait pendant des siècles l'ornement de la basilique de Saint-Jean de Latran et a été détruit en 1799. Certaines pièces d'orfèvrerie signées de lui sont encore conservées en Italie [2].

Pour pouvoir apprécier le poids et la valeur de ladite rose, je me suis adressé à mon savant ami M. Babelon, membre de l'Institut et conservateur du département des médailles à la Bibliothèque nationale. Je me borne à transcrire les éclaircissements qu'il a bien voulu me fournir.

En admettant que le marc pèse 223 grammes 02, un marc, plus 3 onces, plus 18 deniers, — poids de l'or employé, — égalent 326 grammes 76.

Nous avons vu plus haut que la rose de Bâle pèse 305 gr.

Le florin de la Chambre apostolique était taillé à raison de

1. « 1383. 2 juin. — Die eadem fuerunt scripti in expensis, qui fuerunt soluti die XXVI mensis februarii proxime preteriti, magistro Johanni Bartoli de Senis argenterio, pro I marcha, III unciis et XVIII den. auri de XX caractis, pro Rosa auri que fuit data per dominum papam, dominica qua cantatur *Letare Jherusalem*, domino Regi Armenie, ad rationem LXIII floren. Camere et III. quart. pro marcha : ascendunt LXXVIII floren. Cam. Item eidem, pro factura et opere dicte Rose, XV floren. Cam.; in summa XCIII floren. Camere » (*Reg.* 356, fol. 151). — Ce texte a été publié par M. E. Müntz dans un article intitulé : *Giovanni di Bartolo da Siena, orafo della corte di Avignone nel XIV secolo* (*Archivio storico italiano,* 5me série, t. II, an. 1888, pp. 3-20).

2. Voir sur ce personnage les articles de Müntz déjà cités.

63 au marc d'or de 24 carats. Donc, chaque florin pesait 3 grammes 54; c'est-à-dire que l'on a payé pour le métal de la Rose d'or, autrement dit pour les 326 grammes 76 d'or *à 20 carats*, 78 florins de la Chambre ou 276 grammes 12 d'or fin à 24 carats.

On a donné en outre, pour la façon, 15 florins (à 24 carats).

En tout: 93 florins, soit 329 grammes 22 d'or fin à 24 carats.

Dans notre système monétaire actuel, en France, 0 gr. 32258 d'or au titre de 0,900 valent 1 franc; un gramme d'or au titre de 24 carats, c'est-à-dire d'or fin, vaut 3 fr. 4444.

D'où, 329 grammes 22 d'or au titre de 24 carats représentent en monnaie actuelle, comme *valeur intrinsèque*, fr. 1133,83c. Mais au XIVe siècle la valeur réelle, le pouvoir, d'une pareille somme était beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui.

Maintenant, qu'est devenue la rose d'or du dernier roi d'Arménie? A-t-elle à jamais disparu? Pouvons-nous espérer qu'elle se retrouvera dans quelque cachette, dans quelque collection inconnue? Les chances sont, hélas! pour qu'on ne la revoie jamais. Il n'en est question dans aucun des documents que nous possédons sur Léon V après son passage à Avignon. Son testament est muet à cet égard. La précieuse rose aura suivi le même chemin que ses nombreuses sœurs, et, dans un jour de gêne, aura été transformée en espèces ayant cours.

A. CARRIÈRE.

HISTOIRE D'ÉGYPTE

DE

MAKRIZI

TRADUCTION FRANÇAISE ACCOMPAGNÉE DE NOTES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES

(*Suite*) [1].

Année 579.

Treizième année du règne du sultan al-Malik-an-Nasir-Salah-ad-Dîn en Égypte.

Le sultan se trouvait devant Amid dont il s'empara dans les pre-
Fol. 28 v°. miers jours du mois de Moharram [2]; il reçut les ambassadeurs des rois des différentes contrées qui venaient solliciter leur pardon. — Les Francs firent une invasion du côté de Dâroûm [3] et mirent le pays au pillage; un corps de Musulmans marcha contre eux par le chemin de Soudour et d'Ilah. Allah donna la victoire aux Musulmans; ils massacrèrent les Francs, firent un grand butin et s'en revinrent sains et saufs.

Cette même année, la flotte partit de Miṣr, et elle captura un navire franc sur lequel se trouvaient trois cent soixante quinze matelots [4]; les Musulmans revinrent au Caire avec leurs prisonniers, le cinquième jour du mois de Moharram.

Sa'ad-ad-Dîn-Kamsabâ et 'Alam-ad-Dîn-Kaïṣar marchèrent sur Dâroûm; ils rencontrèrent les Francs près de la mer et les massa-

1. Voy. *Rev. de l'Or. latin*, t. VI, pp. 435-489; t. VIII, pp. 165-212, 501-553.

2. Il donna cette ville en fief à Noûr-ad-Dîn-Mahmoûd-ibn-Karâ-Arslân-ibn-Sokmân-ibn-Ortok, prince de Ḥiṣn-Kaïfâ (Djamâl-ad-Dîn-ibn-Wâṣil, *Mofarradj-al-Kouroûb*, ms. ar. 1702, folio 142 v°).

3. Yâkoût dit, dans le *Mo'djam* (tome II, p. 525), que c'est une forteresse que l'on rencontre après Ghaza quand on se rend de Syrie en Égypte, elle n'est distante de la mer que de un *farsakh;* on dit aussi Dâroûn.

4. Le 10 du mois de Moharram, suivant Djamâl-ad-Dîn-ibn-Wâṣil (*Mofarradj-al-Kouroûb*, ms. ar. 1702, folio 142 v°), ce qui est en contradiction absolue avec ce que dit Makrîzî, à moins qu'il ne faille lire dans le texte de ce dernier, le quinzième jour de Moharram.

crèrent jusqu'au dernier. Ils rentrèrent au Caire avec leurs têtes le vingt-quatrième jour de ce même mois de Moḥarram.

Le sultan partit d'Amid et traversa l'Euphrate se dirigeant vers Alep. Sur sa route, il s'empara d' 'Aïntâb [1] et d'autres villes [2]. Il campa devant Alep à l'aube du samedi vingt-sixième jour de Moḥarram. Le sultan 'Imâd-ad-Dîn-Zangî-ibn-Mas'oud-ibn-Zangi avait détruit la citadelle de cette ville en l'an 578 [3]; Ṣalâḥ-ad-Dîn s'empara de la ville, le samedi dix-huitième jour de Ṣafar par capitulation, avec cette clause qu' 'Imâd-ad-Dîn prendrait en toute propriété la ville de Sindjâr.

Tâdj-al-Moloûk-Boûrî-ibn-Ayyoûb-ibn-Shâdî [4] mourut le jeudi vingt-troisième jour de ce mois à Alep et 'Imâd-ad-Dîn se rendit à Sindjâr. — Le sultan Salâḥ-ad-Dîn donna la charge de *ḳâḍî* d'Alep à Moḥyi-ad-Dîn-Moḥammad-ibn-Zakî-ad-Dîn-'Ali-al-Karshi, *ḳâḍî* de Damas; il donna la charge de *nâïb* dans cette ville à Zaïn-ad-Dîn-ibn-al-Faḍl-ibn-Solaîmân-al-Bânyâsî; il nomma Yazkoûdj commandant de la citadelle, et il installa son propre fils, al-Malik-aṭh-Thâhir-Ghyâth-ad-Dîn-Ilghâzî [5] comme souverain d'Alep.

1. Forteresse fortement défendue située entre Alep et Antioche, que l'on appelait également Dôloûk (Yâḳoût, *Mo'djam*, tome III, page 759). Hadji Khalifa dit dans le *Djihan-Numa* que c'était une belle ville, située à 3 jours au nord d'Alep, dont la forteresse était creusée dans le roc, les eaux y étaient abondantes et on y voyait de nombreux jardins et des marchés; ce géographe distingue la forteresse de Dolouk d' 'Aîntâb; on y cultivait beaucoup d'abricots et des pommes dont quelques-unes atteignaient le poids de deux livres et demie.

2. Tell-Khâlid, 'Azâz et Kafr-lathâ; 'Azâz avait été démantelée l'année précédente par ordre du sultan d'Alep, 'Imâd-ad-Dîn-Zángî-ibn-Maûdoûd pour lui enlever toute importance au cas ou Ṣalâḥ-ad-Dîn viendrait à s'en emparer. Djamâl-ad-Dîn-ibn-Wâṣil (*Mofarradj-al-kouroûb*, ms. ar. 1702, folio 142 v°).

3. Sur la prise d'Alep, voir l'histoire de cette ville écrite par Kamâl-ad-Dîn (*Revue de l'Orient latin*, tome IV, p. 166). L'assertion de Maḳrîzî, suivant laquelle 'Imâd-ad-Dîn aurait fait raser la citadelle d'Alep est fausse; elle se rapporte à 'Azâz; mais Maḳrîzî n'a pas compris le texte de l'auteur qu'il abrégeait et il a appliqué à Alep ce qui raisonnablement ne doit se comprendre que d' 'Azâz, car malgré la nullité d''Imad-ad-Dîn, il est certain qu'il n'aurait jamais eu l'idée insensée de faire raser la forteresse d'Alep.

4. Tadj-al-Moloûk, qui était le frère de Ṣalâḥ-ad-Dîn, mourut devant Alep qui était assiégée par le sultan; il fut tué d'un coup de flèche qui fut tirée de la citadelle, et qui lui pénétra dans le genou. C'était un homme généreux et excellent, fort instruit et qui faisait de jolis vers; on possède de lui un recueil de poésies complet (*dîvân*). C'est lui qui était le généralissime de l'armée de Salâḥ-ad-Dîn; quant à son conseiller, c'était Taḳî-ad-Dîn-'Omar-ibn-Shâhanshâh, qui était un homme censé, prudent et fort sage. Les soldats le craignaient beaucoup, mais il savait les maintenir dans l'obéissance de façon à ne pas être forcé de les punir. Il était né en l'année 556, et n'était par conséquent âgé que de vingt-deux ans. (*Histoire des Patriarches d'Alexandrie*, ms. ar. 302, page 256; Djamâl-ad-Dîn-ibn-Wâsil, *Mofarradj-al-kouroûb*, ms. ar. 1702, folio 144 recto.)

5. Ce sultan est généralement nommé Ghâzî et non Ilghâzî; mais ce n'est là

Le vingt-deuxième jour du mois de Rabî' second [1], Salâh-ad-Dîn partit d'Alep [2], et il fit son entrée à Damas le troisième jour du mois de Djoumâda premier; il resta dans cette ville jusqu'au vingt-septième jour de ce mois. Il se rendit ensuite à Baîsân [3] et fit une incursion dans le pays du Jourdain [4], le neuvième jour de Djoumâda second. Il attaqua Baîsân, qu'il mit à feu et à sang, et fit subir le même traitement à plusieurs autres citadelles. Il tomba sur une division importante de l'armée des Francs qui s'étaient réunis en nombre considérable à 'Aîn-Djâloût [5]. Les Francs furent

qu'une variante sans grande importance; Il-ghâzî signifie le vainqueur du monde; ce titre a été porté par plusieurs souverains d'origine turque.

1. Le samedi, dit Djamâl-ad-Dîn (*Mofarradj-al-kouroûb*, ms. 1702, folio 145 v°).

2. Avant de se rendre à Damas, Ṣalâḥ-ad-Dîn s'empara de la forteresse de Ḥârim, qui était alors gouvernée par un ancien mamlouk de Noûr-ad-Dîn, nommé Mardjâb. Le sultan lui offrit de lui donner en fief la ville qu'il désirerait s'il voulait lui rendre Ḥârim; le mamlouk écrivit aux Francs pour leur demander aide, mais les soldats de la garnison l'ayant appris, craignirent qu'il n'eût l'intention de leur livrer la place; aussi, ils l'arrêtèrent, le mirent en prison et envoyèrent prévenir Ṣalâh-ad-Dîn de ce qui venait de se passer en lui demandant sa protection. Le sultan s'engagea à tout ce qu'ils voulurent et se rendit à Ḥârim, le vingt-huitième jour de Ṣafar. Le troisième jour du mois de Rabî' premier, il en prit possession et la donna en fief à Ibrahîm-ibn-Shîrkoûh; quant au mamlouk de Noûr-ad-Dîn, il le remit en liberté; mais il ne voulut pas le prendre à son service. Après cela il licencia son armée. (Djamâl-ad-Dîn-ibn-Wâsil, *Mofarradj al-kouroûb*, ms. ar. 1702, folio 145 recto.)

3. La petite ville de Baîsân est bien connue des géographes orientaux. Elle se trouve dans la contrée arrosée par le Jourdain dans le Ghoûr de la Syrie; on sait que par Ghoûr, les Arabes entendent toute partie déclive du sol d'une contrée. Baîsân est entre le Ḥaûrân et la Palestine, et les voyageurs qui l'ont traversée la représentent comme un pays délicieux. Hadji-Khalifa dit dans le *Djihân-Numâ* qu'elle était voisine de la localité nommée Djînîn; à son époque ce n'était plus guère qu'une bourgade sans murs de défense; son territoire était arrosé par plusieurs cours d'eau et la ville elle-même était traversée par une petite rivière. On y cultivait des dattes, du riz et des cannes à sucre, ainsi que la plante dite *saman* qu'on ne trouve nulle part ailleurs en Syrie. (Idrisi, trad. Jaubert, I, p. 339.)

Parmi les gens célèbres originaires de cette localité, Yakout cite (*Mo'djam-al-boûldân*, tome I, p. 788) 'Abd-al-Vârith-ibn-al-Hasan-ibn-'Omar al-Kurshî, plus connu sous le nom d'al-Tardjumân (l'interprète)-al-Baîsânî qui vint à Damas où il étudia les traditions musulmanes sous la direction d'Aboû-Ayyoûb-Solaîmân-ibn-'Abd-ar-Rahmân et de Ḥisham-ibn-'Ammâr, de Aboû-'Abd-ar-Rahman-'Abd-Allah-ibn-Yazid-al-Maḳarrî, d'Abou-Ḥâzim-'Abd-al-Ghaffar-ibn-al-Ḥasan, d'Ishâḳ-ibn-Bashir-al-Kâhilî, d'Ismâ'îl-ibn-Owaîs, d''Aṭâ-ibn-Hammâm-al-Kindî, etc. Un personnage plus célèbre, fut le célèbre kâdî-al-Fadil-Aboû-'Alî-'Abd-ar-Rahîm-ibn-'Ali-al-Baîsanî, qui devint le vizir du sultan Ṣalâḥ-ad-Dîn et qui excella dans l'art de la correspondance diplomatique.

4. Arden, ou, comme les Musulmans prononcent quelquefois à tort Ourdoun car l'hébreu est Yarden, est non seulement le nom du fleuve bien connu qui se jette dans la Mer Morte, mais le nom d'une vaste contrée qui fait partie de la Syrie; d'après Yâkoût (*Mo'djam-al-bouldañ*, tome I, p. 201), c'est même un ensemble de territoires comprenant ceux de Tibériade, Baîsân, Baît-Ra'as-Djadar, Saffoûriyya, Soûr, 'Akkâ, etc.

5. La « source de Goliath », petite ville entre Baîsân et Naplouse (Yâḳoût, *Mo'djam-al-bouldân*, tome III, p. 760).

mis en fuite et le sultan leur fit un très grand nombre de prisonniers. Il retourna après cette victoire à Damas, le 24 du mois de Djoumâda second, après avoir rasé les citadelles de Baîsân, d' 'Afarbalâ [1] et de Zar'ain [2] et dix fortins ou villages. — Cette même année, il tomba, dans le district maritime de l'Égypte, des grêlons gros comme des œufs d'oie; ces orages de grêle ravagèrent tout le pays sur lequel ils s'abattirent, les récoltes furent anéanties et un nombre considérable de gens et d'animaux domestiques périrent. — Le samedi, troisième jour de Radjab, le sultan se mit en marche vers Karak, et il l'assiégea durant quelque temps, mais en vain. Il retourna à Damas; son frère al-'Malik-al-'Adil vint de Misr auprès de lui, le quatrième jour de Sha'bân, et le sultan se rencontra avec son frère devant Karak. Al-'Adil était parti pour cette expédition avec l'armée égyptienne le jeudi quinze de Fol. 29 r°.
ce même mois [3]. Al-Malik-al-Mothaffar-Takî-ad-Dîn se rendit de Karak à Misr pour y remplacer al-Malik-al-'Adil, et il racheta à al-Malik-al-'Adil le fief que ce prince possédait en Égypte et qui rapportait sept cent mille dinars par an. Ce fut le sultan qui donna l'ordre à al-Malik-al-Mothaffar-Takî-ad-Dîn-'Omar-'Shâhân-shâh-ibn-Ayyoûb de se rendre en Égypte et il le fit accompagner par le *kâdî* al-Fâdil [4]; il donna à Taki-ad-Dîn le Fayyoûm ainsi que ses dépendances avec les villes de 'Anât et de Boûsh [5], tout

1. Petite ville entre Baîsân et Tibériade (Yâkoût, *Mo'djam-al-bouldân*, tome III, p. 988).
2. Je n'ai pas trouvé de détails sur cette localité dans les géographes arabes que j'ai pu consulter.
3. Du mois de Radjab.
4. Voici comment Djamâl-ad-Dîn raconte dans le *Mofarradj-al-kouroûb* (ms. ar. 1702, folio 80 recto), les arrangements qui se firent alors dans la famille ayyoubite. Quand le sultan Salâh-ad-Dîn s'empara d'Alep, son frère al-Malik-al-'Adil, vice-roi d'Égypte, lui écrivit pour lui demander cette ville avec la province qui en dépendait; le sultan lui répondit de marcher sur Karak dont il allait faire le siège. Le *kâdî* al-Fâdil conseilla à Salâh-ad-Dîn de donner la vice-royauté de l'Égypte à al-Malik-al-Mothaffar-Takî-ad-Dîn et de la retirer à al-Malik-al-'Adil; c'est pour cela que le sultan avait prié al-'Adil de l'accompagner au siège de Karak...; il donna à al-Malik-al-Mothaffar la vice-royauté de l'Égypte avec le Fayyoûm et les environs, ainsi que 'Anât, Koûs, et il lui laissa en Syrie la ville de Hamâh avec toutes ses dépendances. Il se rendit ensuite à Damas avec son frère al-Malik-al-'Adil, le vingt-quatrième jour du mois de Sha'bân et le deux du mois Ramadân de cette même année, il lui donna la ville d'Alep en fief.
5. 'Anât est, d'après Yâkoût (*Mo'djam-al-bouldân*, tome III, p. 594), une localité du quatrième climat du côté du Maghreb, dont les coordonnées sont : L 60°; λ 34° 20'. Suivant la même autorité (tome I, p. 758), Boûsh est un district et une ville en Égypte dans le Sa'îd inférieur à l'ouest du Nil. Yâkoût cite comme originaire de cette localité Aboû'l-Hasan-'Alî-ibn-Ibrâhîm-ibn-'Abd-Allah-al-Boûshî, qui étudia les traditions musulmanes sous la direction d'Aboû'l-Fadl-Ahmad et d'Aboû-Abd-Allah-Mohammad-ibn-Aboû'l-Kâsim-'Abd-ar-Rahmân-ibn-Mohammad-ibn-Mansour-al-Hadrâmî.

en lui laissant la ville de Ḥamāh et toutes ses dépendances.

Le sultan arriva à Damas le vingt-quatrième jour du mois de Sha'bān, et il envoya al-Malik-al-'Adil à Alep le deuxième jour du mois de Ramadhān. Al-Malik-aṭh-Ṭhāhir vint trouver son père à Ḍamas accompagné de Yazkoūdj. — Cette même année, le *sheïkh des sheïkhs* Ṣadr-ad-Dīn et Shihāb-ad-Dīn-Bashīr vinrent, en qualité d'ambassadeurs, de la part du khalife an-Nāṣir, pour rétablir la paix entre le sultan et 'Izz-ad-Dīn, prince de Maūṣil. Ces deux personnages étaient accompagnés du *ḳāḍī* Moḥyi-ad-Dīn-Aboū-Ḥāmid-ibn-Kamāl-ad-Dīn-al-Shahrzoūrī et de Bahā-ad-Dīn-ibn-Ṣhaddād [1]. Ils restèrent pendant quelque temps à Damas, puis s'en retournèrent le septième jour du mois de Dhoū-l-hidjdjah, sans avoir obtenu le moindre résultat.

Cette année, on découvrit dans le village de Boūṣir [2] la maison

1. Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāṣil (*Mofarradj-al-kouroub*, ms. ar. 1702, folio 81 recto), affirme que le prince de Maūṣil avait sollicité cette démarche du khalife al-Nāṣir-li-din-Allah. Le sultan Salāḥ-ad-Dīn se rendit au devant des ambassadeurs du khalife; il logea le *sheikh des sheikhs* dans le caravansérail (*ribāt*) d'Ali et le *ḳādi* Moḥyī-ad-Dīn, dans le palais du Jardin (*djoūsḳ bostān*); Bahā-ad-Din et Shihāb-ad-Dīn descendirent au palais de l'hippodrome (*djoūshḳ-al-maïdān*). Voici ce qui s'était passé à Maūsil quelque temps auparavant : Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāṣil raconte qu'il y avait alors à Maūṣil, Zaīn-ad-Dīn-Yoūsouf-ibn-Zaīn-ad-Dīn-'Alī-Koutchek-ibn-Bektikīn ; ce prince était très jeune et n'avait aucune autorité ; il avait sous ses ordres un nommé Mo'izz-ad-Dīn-Sindjar-Shāh-ibn-Saīf-ad-Dīn-Ghazī-ibn-Maudoūd-ibn-Zangi, qui était également un tout jeune homme; en réalité, tout le pouvoir appartenait à Modjāhid-ad-Dīn-Kaīmāz qui possédait en outre Shahrzoūr et la province qui en dépendait, Douḳoūḳā, et la forteresse de 'Afar-al-Hamidiyya, toutes places dans lesquelles il avait des lieutenants pour le représenter. 'Izz-ad-Dīn-Maḥmoūd-Zulfandāz et Sharaf-ad-Dīn-Ahmad-ibn-Aboū-'l-Khaīr, dont le père était connu sous le nom de « prince de l''Irāk », étaient deux des plus grands émirs; ils conseillèrent au prince de Maūṣil, 'Izz-ad-Dīn, de faire arrêter Modjāhid-ad-Dīn-Ḳāīmāz; mais le prince n'osait pas, car il avait peur de lui; ses deux conseillers lui représentèrent qu'il était malade et qu'il y avait déjà plusieurs jours qu'il n'était monté à cheval et que, de plus, il n'avait plus de relations avec ses femmes. En conséquence, le prince de Maūṣil fit arrêter Modjāhid-ad-Dīn, le fit enfermer dans la forteresse et s'empara de tous ses biens. Zulfandāz reçut le commandement de la forteresse et Sharaf-ad-Dīn-Aḥmad, fils du « prince de l'Irāḳ », devint grand chambellan; on ne laissa à Modjāhid-ad-Dīn-Ḳāīmāz que la ville de Shahrzoūr.

La ville de Douḳoūḳā, dont il a été question dans cet extrait de Djamāl-ad-Dīn-ibn-Waṣil, se trouve entre Arbèles et Bagdād (Yāḳoūt, *Mo'djam-al-bouldân*, t. II, p. 581); je n'ai point trouvé dans ce géographe de renseignements sur 'Afar-al-Ḥamīdiyya.

2. Boūṣīr est un nom bien connu des géographes de l'Égypte; il y a quatre localités qui le portent : Boūṣir-Ḳoūrīdān, où d'après al-Hasan-ibn-Ibrahim-ibn-Zoulāk, fut tué Marvān-ibn-Moḥammad-ibn-Marvān-ibn-al-Hākim, le vingt-quatre de Dhou-l-ḥidjdjah 132; cette localité dépend d'Ashmoūnaïn; Boūṣīr-Dafdanoū dépend de la province de Fayyoūm; Boūṣir-Banā de Semennoūd. (Yāḳout, *Mo'djam*, t. I, p. 720), Aboulféda (trad. Reinaud et Guyard, t. II, partie I, page 148), ajoute que le quatrième Boūṣīr se trouve dans le canton de Ḅoūsh.

d'Hermès, on y trouva différentes choses parmi lesquelles des béliers, des singes, des grenouilles, des objets étranges et des idoles [1]. — Cette même année, Sharaf-ad-Dīn-Barghoūsh fut tué à Karak, le vingt-deuxième jour du mois de Radjab, son corps fut transporté à Zar' [2] et enseveli dans la turbèh qu'il s'était fait construire.

Année 580.

Quatorzième année du règne du sultan al-Malik-an-Naṣir-Ṣalah-ad-Dīn en Égypte [3].

Le cinquième jour du mois de Moḥarram, un convoi de vivres, d'armes et d'engins de guerre fut dirigé sur les deux citadelles d'Ilah et de Ṣoudour; on fit partir un certain nombre de valets d'armée pour le garder; ils escortèrent ce convoi jusqu'à Ilāh et Ṣoudour et s'en revinrent le vingt-cinquième jour de ce même mois. A la fin de cette même année, le sultan se trouvait à Damas; il envoya dans les différentes provinces de son empire des officiers avec l'ordre de réunir des troupes; son neveu Taḳī-ad-Dīn-'Omar vint alors le rejoindre avec l'armée égyptienne; il était accompagné du *ḳāḍī* al-Fāḍil. — Le sultan partit de Damas le mardi quinzième jour du mois de Rabī premier et se rendit au Pont de bois, pendant qu'al-Malik-al-'Adil, accompagné de Noūr-ad-Dîn-ibn-Karā-Arslān, partait d'Alep et se rendait à Damas, le jeudi vingt-quatrième jour de ce même mois; de là ils allèrent à Kisva. — Le

1. Il s'agit évidemment ici de quelque hypogée pharaonique dans lequel on trouva des statues de divinités ou peut-être même des animaux embaumés.

2. Je n'ai pas trouvé de renseignements sur cette localité ni dans Yakout, ni dans Aboulféda, à plus forte raison pas dans Kazwīnī.

3. On lit dans la *Tarikhi-Elfi* (Manuscrit du supplément Persan 188, folio 265 verso), sous la rubrique de l'année 569 de la *rihlat*, soit de 580 de l'hégire : Au commencement de cette année, mourut Pehlevan-Mohammed-Iltoukouz, qui était prince de Reï, d'Isfāhān, de l'Azerbaïdjān et de l'Arrān jusqu'aux frontières du Shirvān; ses sujets avaient joui durant son règne d'une grande tranquillité et avaient été très heureux. Après sa mort, une émeute éclata à Isfāhān entre les Shafeïtes et les Hanéfites et elle arriva à ce point que des deux côtés on compta un nombre considérable de morts. Le chef des Shafeïtes d'Isfāhān était un individu nommé Ibn-Khodjendi, et les Hanéfites relevaient de la juridiction du *ḳāḍi* d'Isfāhān; le même jour, une bataille s'engagea entre les Sunnites et les Shiïtes et un grand nombre de gens y trouvèrent la mort. Du temps de Pehlevan-Moḥammed, la prière et la frappe des monnaies se faisaient au nom du sultan seldjoukide Ṭoghril-ibn-Moḥammad-ibn-Malik-Shāh-Saldjouḳī, et quoiqu'il n'y tint pas spécialement, on agit de même après la mort de Pehlevān Moḥammad. Son frère Kizil-Arslān-ibn-Iltoukouz lui succéda.

sultan partit le deuxième jour du mois de Rabî' second de Ra'as-al-Mâ et marcha sur Karak. — Taki-ad-Dîn, accompagné des enfants d'al-Malik-al-'Adil et de la famille de ce prince, partit avec l'armée égyptienne, le premier jour de ce même mois et marcha sur Ilah; le dix-neuf, ils rejoignirent le sultan qui se trouvait devant Karak. — Les enfants d'al-Malik-al-'Adil partirent le vingt-et-un et rencontrèrent leur père à al-Favâr le vingt-cinq; ils amenaient
Fol. 20 v°. avec eux une girafe; après s'être réunis, ils se rendirent à Alep. Ils étaient accompagnés de Tukush [1], fils d''Aïn-ad-Daulah-al-Yâroûkî, et de 'Alî-ibn-Solaimân-ibn-Ḥaïdar.

L'armée d'Alep vint camper à 'Ammân [2], capitale de la Balkâ, le huitième jour du mois de Djoumâda premier. Le douze de ce même mois, elle partit pour Karak. — Al-Malik-al-'Adil et Noûr-ad-Dîn, fils de Karâ-Arslân, arrivèrent le dix-neuf de ce mois; on dressa les mangonneaux jusque dans la nuit du jeudi vingt-cinq et on commença à lancer des pierres durant cette même nuit. L'armée rétrograda ensuite parce qu'on reçut la nouvelle que les Francs s'étaient réunis [3] la veille (?); elle marcha ensuite du côté de la Balkâ et vint camper à Ḥasbân [4] en face des Francs jusqu'à la moitié du lundi vingt-sixième jour de ce même mois.

Les Francs s'en retournèrent alors vers Karak et l'armée

1. Peut être Bektash.

2. Yâkoût nous apprend dans le *Mo'djam-al-bouldân* (tome III, p. 719) que c'est une localité qui dépend de la Balka et il raconte sur cette ville plusieurs légendes que je crois très inutile de transcrire ici. Il ne faut pas confondre cette localité avec la ville d''Omân qui se trouve sur le bord de l'océan Indien et dont le nom s'écrit comme celui de la ville syrienne. Aboulféda (trad. Reinaud et Guyard, tome II, p. II, p. 28) donne sur cette localité quelques détails qui suppléent au silence de Yâkoût. Il dit que c'était une ville ruinée avant l'Islâm, dont il restait à son époque des ruines importantes au pied desquelles coule à l'est la Zarkâ. Quant à la Balkâ, c'est, au dire de Yâkoût (*Mo'djam*, tome I, p. 728), un vaste pays qui dépend de Damas et qui se trouve entre cette dernière ville et le Wâdî-'l-Korâ; il comprend un très grand nombre de villages et de cultures; son nom viendrait de Balkâ, fils de Loth. Aboûlféda (*ibid.*, p. 5) nous apprend que son chef-lieu est Hasbân, ce qui est en contradiction absolue avec ce que disent Yâkoût et Aboûlféda lui-même à l'article 'Ammân.

3. La phrase telle qu'elle se trouve dans le manuscrit de Makrîzî est fortement corrompue; peut-être « parce que les Francs s'étaient réunis à al-Vâla? ».

4. Le manuscrit porte Ḥasân, mais il n'y a pas de doute qu'il faille lire Ḥasbân; il existe bien une ville de Ḥassân, mais elle se trouve entre Wâsiṭ et Daïr-al-'Akoûl, c'est-à-dire dans un pays tout différent de celui où manœuvrait à cette époque l'armée de Ṣalaḥ-ad-Dîn (Yâkoût, *Mo'djam*, tome II, p. 266). Ḥasbân dépend de la Balkâ, comme on l'a vu par une note précédente; elle est située dans une vallée, qui confine au Ghaûr de Zoghar, c'est-à-dire à la vaste dépression dans laquelle se trouve la mer Morte (Aboulféda, *Géographie*, tome II, partie II, page 5). Hadji Khalifa nous apprend que cette ville était située à une journée de Jéricho.

musulmane les poursuivit jusqu'à Nâbolos [1]. Le vendredi, dernier jour de ce même mois, l'armée donna l'assaut à la ville qui fut mise à feu et à sang. — Les Musulmans s'emparèrent de quatre forteresses, et ils allèrent ensuite mettre le siège devant Djînîn [2]; ils minèrent la forteresse jusqu'à ce qu'elle s'écroulât, et plusieurs sapeurs périrent écrasés sous ses ruines. Les troupes s'en emparèrent d'assaut et y firent un butin considérable; elles marchèrent ensuite durant la nuit sur Zar'în [3] et Djâloût et les incendièrent. — Le dimanche, deuxième jour du mois de Djoumâda second, l'armée traversa le Jourdain et le quatre de ce même mois, elle arriva devant al-Favâr.

Le sultan fit son entrée à Damas, le samedi, septième jour de Djoumâda second, accompagné de toute l'armée; son frère al-Malik-al-'Adil arriva d'Alep et les armées des provinces de l'Orient [4], celle de Ḥiṣn-Kaifâ [5], et celle d'Amid vinrent se ranger autour de lui. Il partit à la tête de ces forces et marcha sur Karak dans l'intention de l'enlever aux Francs. Il vint mettre le siège devant cette citadelle, le quatorzième jour du mois de Djoumâda premier et il dressa neuf mangonneaux pour battre la ville. Les Francs ayant reçu des renforts, le sultan ne put continuer la lutte et il leva le siège de Karak; il rétrograda jusqu'à Nâbolos en saccageant tout ce qui se trouvait sur son passage.

Il mit Nâbolos à feu et à sang, la saccagea, massacra la popu-

1. La ville bien connue de Naplouse, à deux journées de Jérusalem. Les Musulmans prétendent que non loin de Nâbolos, il y a une montagne sur laquelle Adam a fait le *sedjd* (Yâḳoût, *Mo'djam*, tome IV, page 721). Hadji-Khalifa nous apprend dans le *Djihan Numâ* que, de son temps, la ville de Naplouse relevait de Jérusalem, mais qu'auparavant elle était sous la juridiction de l'émir du pèlerinage. On y cultivait beaucoup d'oliviers et on y voyait un grand marché au milieu de laquelle se trouvait une mosquée *djâmi*. Kazwînî rapporte dans le *Athar-al-bilâd* (éd. Wustenfeld, page 181) qu'il parut à Naplouse un serpent colossal qui enlevait les gens et les dévorait; ce serpent ou dragon avait des dents effroyables, et l'on voyait l'une d'elles suspendue dans un endroit de cette ville.

2. Le manuscrit porte Djibnîn, ce qui ne correspond à rien; il faut évidemment lire Djînîn. Yâkoût dit que c'était une jolie petite ville entre Naplouse et Baisân, qui dépendait de la contrée du Jourdain (*Mo'djam*, tome II, page 180). Hadji-Khalifa dit dans le *Djihan Numâ* que cette ville était connue anciennement du temps des Israélites sous le nom de Juda et qu'elle est située au pied de la montagne d'Ephraïm.

3. J'ai déjà eu l'occasion de dire dans une des notes précédentes que les géographes arabes que j'ai consultés ne donnent point de renseignements sur cette localité.

4. Ce que les historiens et les géographes musulmans appellent « provinces de l'Orient » (*bilâd-al-sharḳ*) comprend la partie de la Mésopotamie qui faisait partie de l'empire ayyoubite.

5. Nom d'une citadelle très importante qui dominait le Tigre et qui était située entre Amid et Djézireh-ibn-Omar.

lation ou la réduisit en captivité et il mit en liberté un certain nombre de Musulmans qui étaient retenus prisonniers dans cette ville. De là, il marcha sur Djīnīn et rentra ensuite à Damas.

Il reçut dans cette ville les ambassadeurs du khalife, le *Sheïkh* Ṣadr-ad-Dîn-ʿAbd-ʿar-Rahīm-ibn-Ismaʿīl-ibn-Aboû-Ṣaʿd-Aḥmad et l'eunuque (*khādim*) Bashīr. Ces deux personnages apportaient un vêtement d'honneur pour le sultan Ṣalāḥ-ad-Dîn et pour al-Malik-al-ʿAdil; les deux princes s'en revêtirent. Les deux ambassadeurs demandèrent au sultan de faire la paix avec ʿIzz-ad-Dîn, prince de Maûṣil, mais leur intervention n'aboutit pas. Ils partirent de Damas, mais ils moururent avant d'être rentrés à Bagdād.

Le sultan distribua des vêtements d'honneur à tous ses soldats et leur permit de s'en retourner dans leurs foyers après leur avoir fait de grandes libéralités.

Le quinzième jour du mois de Shaʿbān, al-Malik-al-Moṭh-affar-Taḳī-ad-Dîn se mit en marche avec les troupes égyptiennes pour retourner au Caire. — Cette année, le sultan arrêta les termes de son testament politique par lequel il assurait la souveraineté de l'Égypte à son fils al-Malik-al-ʿAzîz-ʿOthmān, sous la
Fol. 30 r°. tutelle [1] de son cousin Taḳī-ad-Dīn-ʿOmar. Il donnait le gouvernement de la Syrie à al-Malik-al-Afḍal-ʿAli sous la tutelle du sultan d'Alep, al-Malik-al-ʿAdil; il fixa comme terme de la tutelle de Taḳī-ad-Dîn-ʿOmar et d'al-Malik-al-ʿAdil le moment où les Musulmans s'apercevraient que ses fils étaient capables de gouverner par eux-mêmes et de régir les affaires de leurs empires. Les émirs jurèrent tous de respecter ces décisions du sultan, et ce fut le *ḳāḍī* al-Murtiḍā-ibn-Ḳoraish [2] qui donna lecture de l'acte impérial. — Cette année, on défendit de prendre à ferme la vente de la bière, du vin et des divertissements publics, et le sultan renonça à percevoir les recettes que rapportait cette ferme en Égypte. — Le sultan partit de Damas pour se rendre dans les provinces de l'Orient; mais il demeura à Ḥamāh tout le reste de l'année; il était arrivé dans cette ville le vingtième jour du mois de Dhoû'l-Ḳaʿda. — Cette année, le septième jour du mois de Moḥarram, on fit la *khoṭba* près du tombeau de Sariyya qui était dans une cavité de la montagne sans qu'il y eut de constructions quelconques dans cet endroit, ni d'habitants; quelques personnes s'y opposèrent si énergiquement qu'on y renonça et que les gens allèrent se réunir près du Ḳabr Mousak; cela dura deux ans (?).

1. Au cas où il arriverait au trône avant d'avoir atteint sa majorité.
2. Il y a après cette phrase une ligne dont le texte me paraît très corrompu.

Cette même année, le Nil s'éleva à 19 coudées moins 3 doigts; cela fut une calamité pour les villages riverains que les habitants furent obligés d'évacuer par suite de la chute des murailles de leurs maisons, et parce que leurs vergers étaient sous l'eau, ainsi que toutes leurs plantations; les canaux furent détruits et ce fut là une calamité comparable à celle de l'année 544. — Cette année, moururent le sultan Aboū-Ya'ḳoūb-Yoūsouf-ibn-'Abd-al-Mou'-min-ibn-'Alī, souverain du Maghreb, le 24 du mois de Radjab, — Ilboghā-ibn-Alba-ibn-Timourtāsh-ibn-Ilghāzī-ibn-Ortoḳ-Ḳoṭb-ad-Dīnl'Ortoḳide, prince de Mārdīn[1], au mois de Djoumada second, — Aḳ-Ṣonḳor, l'échanson (*al-sakī*), gendre de Ḳarādjā, à Alep le vendredi, onzième jour de Radjab. — Le sultan ordonna de charger de chaînes les enfants du [khalife fatimite] al-'Aḍid et ce qui restait de ses proches parents.

Année 581[2].

Quinzième année du règne du sultan al-Malik-an-Naṣir-Ṣalah-ad-Dīn en Égypte.

Le sultan partit de Damas et arriva à Ḥarrān, le vendredi, vingt-deuxième jour du mois de Ṣafar, et il fit emprisonner Moṭhaffar-ad-Dīn-Kôkbourī qui y régnait. Après s'être emparé de cette ville, il la quitta, le deuxième jour du mois de Rabī' premier. — Il reçut les ambassadeurs du roi Ḳilidj-Arslān, fils de Mas'oūd, souverain du pays de Roūm, qui lui déclarèrent, d'accord avec tous les rois de la Mésopotamie (*sharḳ*), que leur maître se considérerait en état de guerre avec lui s'il n'abandonnait point ses projets contre Maūsil et Mārdīn; cela n'empêcha pas le sultan de se mettre en marche avec le dessein bien arrêté

1. D'après Hadji Khalifa (*Djihân Numâ*), cette forteresse se trouve à l'occident d'Amid, au milieu d'un cirque de montagnes qu'il faut deux heures pour escalader. Cette situation rend la place presque imprenable. Le faubourg de la forteresse est très grand, on y voit plusieurs marchés et des collèges; les habitants boivent presque exclusivement de l'eau qui leur est fournie par des citernes; les montagnes qui entourent Mardin fourmillent de serpents dont la morsure est très dangereuse. Yāḳoūt (*Mo'djam-al-bouldān*, tome IV, p. 390) nous apprend que cette ville dominait Donaīsir, Dārā, et Niṣibīn; il dit également qu'il y avait dans cette ville un grand nombre de marchés, de caravansérails, de collèges, d'hôtelleries, de couvents, tout cela bâti en amphithéâtre, les rues se dominant les unes les autres.

2. Cette année, dit l'auteur de l'*Histoire millénaire*, le Naūroūz persan (*naūrouz-i-Furs*) coïncida avec le premier jour de l'année des Grecs et le premier Moharram de l'année musulmane. L'auteur de cette partie de la Chronique millénaire fait remarquer que cette coïncidence est rare (*Tarikh-i-Elfi*, ms. supp. Pers. 188, folio 265 verso).

d'assiéger Maûṣil. Il vint l'investir et il commençait les opérations du siège quand il apprit que le Shâh-i-Armen, Sokmân [II Nâsir-ad-Dîn-Moḥammad-ibn-Ibrâhim] [1], souverain de la ville de Khilâṭ [2] était mort le neuvième jour du mois de Rabî' premier. Il partit à la fin de ce même mois et marcha sur Khilât, mais il ne put s'en emparer et il dut s'en retourner; il s'empara de la ville de
Fol. 30 v°. Mayyâfârḳîn [3] et marcha de nouveau sur Maûṣil. Il vint camper sur

1. Le nom de ce souverain est horriblement estropié dans le manuscrit.

2. La ville de Khilâṭ est l'une des plus importantes de l'Asie antérieure; son nom se rencontre sous la forme Khilâṭ et Ikhlât, la seule que l'on trouve dans l'ouvrage historique de Djamâl-ad-Dîn-ibn-Wâṣil intitulé *Mofarradj-al-kouroûb.* Yâḳoût nous apprend dans le *Mo'djam-al-bouldân* (tome II, page 457) que les coordonnées de cette ville sont L. 64° 50'; l. 39° 40' et qu'elle se trouve dans le cinquième climat. Elle appartenait à l'Arménie moyenne. Le lac de Khilâṭ ou lac de Van était célèbre dans tout l'Orient à cause d'un petit poisson nommé *tarrîkh* qu'on ne trouvait que dans ses eaux; tous les géographes s'accordent à dire que le pays qui en dépendait était très fertile et arrosé par beaucoup de cours d'eau. La population de cette ville était composée de Musulmans et de Chrétiens et on y parlait à la fois l'arménien et le turc. Il y a, en dehors de Khilâṭ, à ce que dit Kazwînî (*Athâr-al-bilâd*, éd. Wustenfeld, p. 352), un fleuve traversé par un pont. Hadji-Khalifa raconte, dans le *Djihân-Numâ*, qu'à son époque ce n'était plus qu'un bourg à l'occident d''Abdoul-Djévaz, dans un endroit élevé; ses environs sont très cultivés et on y voit une grande quantité de vignes et de jardins. Un historien nommé Mir Shéref rapporte que cette ville est très ancienne et qu'elle fut, à une certaine époque, la capitale des rois d'Arménie. C'est là que résida Djamasp, oncle de Khosrav-Anoûshirvân, qui était gouverneur du pays. On y trouvait une quantité considérable de fruits très renommés, parmi lesquels les meilleurs étaient les abricots et les pommes; quelques-unes de ces pommes pesaient jusqu'à 100 drachmes; on les transportait jusque dans l'Azerbeïdjân où on les connaissait sous le nom de pommes d'Ikhlaṭ. Cette ville fut saccagée en 644 de l'hégire par les Mongols de Djingiz-Khân. En 955, le roi de Perse Shâh-Tahmasp s'en empara et fit raser la forteresse, mais Sultan Soleïman en fit rebâtir une nouvelle sur les bords du lac. Il y a, dans les environs d'Ikhlât, plusieurs rivières par lesquelles se déverse le lac de Van. — Kouh-ì-Seibân est une grande montagne située au midi d'Ikhlâṭ; son sommet est toujours couvert de neige. — Le Shah-i-Armen, Sokman II, avait succédé, en 522 de l'hég., à son oncle Zahir-ad-Dîn-Ahmed, fils de Sokmân-el-Kotbi; il eut pour successeur Bektimour-Saïf-ad-Dîn, qui fut assassiné en 589 par Aḳ-Sonḳor-Badr-ad-Dîn-Hazâr-Dinâri; ce dernier mourut en 594, et fut remplacé par al-Malik-al-Manṣoûr-Moḥammed-ibn-Bektimour qui fut détrôné en 603 par 'Izz-ad-Dîn-Balabân, ancien mamlouk de Sokmân II; Balabân fut tué en 604. La principauté de Khilât passa alors aux mains du prince ayyoubite el-Malik-al-Avhad-Nadjm-ad-Dîn-Ayyoûb.

3. Yâḳoût (*Mo'djam-al-bouldân,* tome IV, p. 703), indique pour le nom de cette ville la prononciation Mayyâfarḳîn. Ses coordonnées sont L. 71° 40', l. 37° 30'; d'autres disent 57° 45' et 38°. Elle fut construite par les Grecs, d'après une légende que raconte Yâḳoût et qu'il a probablement empruntée à l'histoire de Mayyafarkin d'Ibn el-Azrak el-Fariki. Je ne m'attarderai pas à relever les invraisemblances de cette histoire. Il y avait, paraît-il, dans l'endroit où elle s'élève aujourd'hui, un gros bourg où l'on voyait une église chrétienne qui remontait à l'époque du Messie, les murs seuls en subsistaient à l'époque de Yâḳoût; le gouverneur de cette contrée se nommait Lyoûṭâ; il épousa la fille du chef de la montagne dans laquelle, également du temps du géographe arabe, habitaient les Kurdes syriens; cette jeune fille se nommait Marie; elle mit au

les bords du Tigre au mois de Sha'bān, et il resta là jusqu'au mois de Ramadhān. Il fut alors atteint d'une indisposition très grave, et il partit le dernier jour du mois de Ramadhān.

Ṣalāḥ-ad-Dîn arriva à Ḥarrān et ce fut dans cette ville qu'il signa la paix avec les habitants de Maūṣil, le jour de 'Arafa. On fit

monde trois fils : les deux aînés entrèrent au service de l'empereur grec Théodoros et le plus jeune resta dans le pays se livrant à l'étude des sciences; quand son père mourut, il lui succéda dans sa charge. A cette époque, l'empereur grec possédait tout le pays jusqu'aux confins du Diar-Bekr et du Djazīrah; le roi de Perse était alors Shāpoūr-dhoū'-l-Aktāf. Ces deux souverains se firent des guerres qui sont bien connues. L'empereur Théodoros avait épousé une femme qui se nommait Hélène et qui était originaire de la ville d'Édesse (Rohā); elle eut pour fils Constantin, celui qui bâtit la ville de Constantinople. Quand Théodoros mourut, Hélène prit en main les rênes de l'empire jusqu'à ce que son fils Constantin fut arrivé à sa majorité.

Le fils de Lyoūṭā demeura dans le Diar-Bekr occupé à gouverner les gens de sa tribu et à bâtir un grand nombre de couvents et d'églises. Il conçut le projet d'élever une ville dans le pays où se trouve maintenant Mayyāfarḳin et, dans ce but, il coupa les arbres et toutes les plantes qui se trouvaient dans les environs. A cette époque, le roi de Perse avait une fille qu'il aimait beaucoup et qui tomba si gravement malade qu'elle en faillit mourir; les médecins persans ne savaient que faire pour la soigner et quelques-uns d'entre eux lui conseillèrent de faire venir à sa cour le fils de Lyoūṭā, dans l'espérance qu'il saurait lui trouver un remède. Le jeune homme s'étant rendu à Médāin fut assez heureux pour rendre la santé à la princesse, et comme prix de ses services, il demanda à Shāpoūr de faire la paix avec l'empereur Constantin pour toute la durée de leur règne. Le roi de Perse y consentit volontiers, et même, avant que le fils de Lyoūṭā ne s'en retournât chez lui, il lui fit don de tous les moines et des prêtres chrétiens qui avaient été faits prisonniers par les soldats persans. Il se rendit ensuite à la cour de l'empereur Constantin à qui il apprit ce qu'il avait fait et la paix qu'il avait conclue en son nom avec le Roi des Rois; il lui demanda comme toute récompense de lui faciliter les moyens de construire une ville dans l'endroit qu'il avait choisi; c'est alors qu'il bâtit Mayyafarkīn sur les murailles de laquelle il fit graver des inscriptions relatant les circonstances qui lui avaient permis de réaliser son projet. Les gens de ce canton, jaloux du succès du fils de Lyoūṭā, envoyèrent prévenir Constantin qu'il n'était qu'un rebelle et qu'il ne songeait qu'à construire une forteresse assez solide pour l'y braver; l'empereur grec envoya quelqu'un pour examiner la situation, mais quand cet officier vit le nom de son maitre gravé sur les murailles, il comprit qu'il n'y avait rien à craindre de ce côté. Cette ville fut nommée Madoūrṣālā, ce qui signifie « ville des martyrs », Μαρτυρoπόλις (?). Yāḳoūt a l'audace de dire que c'est ce nom de Madoūrṣālā qui a été, par la suite, arabisé en Mayyāfārḳīn; il est vrai qu'il ajoute que cela s'est fait « par suite de la longueur du temps ». L'empereur grec aurait, toujours suivant la même autorité, ordonné à chacun de ses trois *vizirs* de bâtir une des tours du mur d'enceinte de la nouvelle ville. Le premier construisit celle qui est connue sous le nom de « Tour des Grecs », un autre la tour *az-Zaviyya* que les Musulmans nommèrent ensuite Porte d''Alī-ibn-Wahb, et une église, ruinée à l'époque de Yāḳoūt, mais dont on voyait encore des débris en face des « bains des charpentiers »; le troisième construisit la « tour de la porte du boulevard », et une église sur laquelle il fit graver une inscription avec le nom de son souverain et celui de l'impératrice Hélène. La ville avait huit portes. Yāḳoūt raconte que l'une des tours de Mayyāfarḳin portait un miroir qui réfléchissait les rayons du soleil; il paraît que le fils de Lyoūṭā fit construire dans cette ville un grand monastère dédié à saint Pierre et à saint Paul.

la *khoṭba* en son nom dans tout le pays dépendant de Maûṣil et on cessa de la faire au nom des Seldjoukides; on fit de même la *khoṭba* à son nom dans le Diâr-Bekr et le Diâr-Rabia; dans toutes ces contrées on frappa de même la monnaie à son nom. — Il ordonna de répandre des aumônes dans toute l'étendue de son empire.

Cette année moururent : al-Malik-al-Ḳâhir-Nâṣir-ad-Dîn-Moḥammad-ibn-Asad-ad-Dīn-Shīrkoûh, prince de Ḥoms, dans la nuit de la fête du petit Baïram; le sultan craignit qu'on ne le soupçonnât d'être l'auteur de cette mort, car, lorsqu'il était tombé si gravement malade, al-Malik-al-Ḳâhir avait répandu le bruit que c'était lui qui lui succéderait; — Fakhr-ad-Dîn-Ibrâhîm-ibn-Moḥammad-ibn-Ibrâhîm-ibn-Aḥmad-ibn-Naṣr-al-Aswânî-ibn-Oukht-ar-Rashîd; — Mohadhdhad-ibn-az-Zobaïr; ce fut lui le premier qui écrivit un formulaire épistolaire [1] pour le sultan, il en écrivit un ensuite pour son frère al-Malik-al-ʿAdil.

1. Ce que les Musulmans appellent un *Inshâ.* Ces ouvrages qui ne sont pas de vulgaires guide-ânes comme leur titre pourrait le faire croire, sont des modèles de correspondance diplomatique formés le plus souvent, non de formules plus ou moins arbitraires, mais de recueils de lettres originales. Hadji-Khalifa dit dans son *Dictionnaire bibliographique* (tome I, p. 459) que l'*inshâ* est la science qui apprend à écrire en observant toutes les règles de l'élégance et de la grammaire. L'auteur du célèbre traité intitulé *Divân-al-Insha* (ms. ar. 4439, folio 9 verso) se borne à dire que c'est l'art de la correspondance diplomatique. En réalité l'*Inshâ* consiste presque uniquement dans la connaissance exacte des titres et des mentions honorifiques que l'on devait employer en écrivant à un souverain étranger, ou à un fonctionnaire; on pourrait presque dire que c'était ce qu'au point de vue diplomatique on appelle aujourd'hui *le service du Protocole* ou simplement *le Protocole.* Le directeur du Protocole à la chancellerie d'Etat, introducteur des ambassadeurs, était un personnage fort important; on se ferait une idée très inexacte des souverains orientaux au Moyen-Age si l'on se figurait que ces questions de titres et de qualités avaient moins d'importance à leurs yeux qu'elles n'en auraient aujourd'hui pour le tsar ou pour l'empereur d'Allemagne. Ils veillaient avec le plus grand soin à ce qu'on leur donnât toutes les qualifications honorifiques auxquelles ils prétendaient avoir droit, et une *diminution de titres* intentionnelle était considérée comme une grave insulte et un *casus belli.* On sait que c'est pour une pareille *diminution de titres* dans la correspondance que la Prusse entretenait avec la Russie que la tsarine Elisabeth Petrowna déclara la guerre au roi Frédéric II. Les Musulmans font remonter l'institution de l'*inshâ* à Mahomet lui-même, qui fit écrire, comme l'on sait, quatre lettres diplomatiques à l'empereur Héraclius, au Maḳokis gouverneur de l'Egypte, par Khâlid; à Khosrav, roi de Perse par ʿAbd-Allah-ibn-Djouddâḳa et au négush d'Abyssinie par ʿAmroû-ibn-Omayya (*Divân-al-Inshâ,* ms. ar. 4139, fol. 10 v°). Le mot *dîvân,* dit l'auteur du traité d'administration connu sous le nom de *kitâb-divân-al-inshâ* (ms. ar. 4139, folio 9 recto), désigne l'endroit où se trouvent les scribes (*kuttâb*). Quelques auteurs musulmans voulaient que ce mot fût arabe, par exemple le célèbre grammairien Sibawaiyyi; d'autres plus avisés, tels que Djauhârî, l'auteur du *Siḥâh fiʿ-l-loghat,* y voyaient un mot persan, mais en donnaient deux étymologies également inacceptables. En réalité, ce mot se rattache aux mots persans

Année 582.

Seizième année du règne du sultan al-Malik-an-Naṣir-Ṣalah-ad-Dīn en Égypte.

Quand le sultan fut relevé de maladie, il partit de Ḥarrān et se rendit à Alep le quatorzième jour du mois de Moḥarram; de là, il se rendit à Ḥomṣ; il mit en ordre les affaires de cette ville et y supprima les droits d'octroi [1]. — Le deuxième jour du mois de Rabīʿ premier, il fit son entrée à Damas et appella auprès de lui son fils al-Malik-al-Afdal-ʿAlī, qui se trouvait en Égypte, à cause de l'aversion que ce dernier ressentait pour son cousin al-Moṭhaffar-Taḳī-ad-Dīn. Le prince arriva auprès de Ṣalaḥ-ad-Dīn avec sa famille et les gens de sa suite le vingt-troisième jour du mois de Djoumāda premier. — Le sultan retira la souveraineté d'Alep à al-Malik-al-ʿAdil et la donna à al-Malik-aṭh-Ṭhāhir-Ghiyāth-ad-Dīn-Ghāzī, son fils; al-Malik-al-ʿAdil reçut comme compensation la province orientale de l'Égypte; en même temps, la vice-royauté de l'Égypte fut enlevée à al-Moṭhaffar-Takī-ad-Dīn-ʿOmar. Cette mesure mit celui-ci dans une violente colère et il traversa le Nil avec ses gens pour se rendre à Djīzah [3], afin d'aller retrouver son lieutenant Bahā-ad-Dīn-Ḳarākoūsh-al-Takavī [4] et s'emparer du Maghreb; il envoya son mamlouk Boūrī [5] en avant [pour aller rejoindre Bahā-ad-Dīn].

defter « cahier d'écriture », *dibīr* « scribe », et au mot sanskrit *lipi* « écriture » (*yavanāni lipi*, l'écriture grecque), vraisemblablement emprunté aux langues iraniennes à l'époque ou les Hindous adoptèrent le système graphique araméen qui leur fut apporté par la Perse.

1. Le *maks* est le droit d'entrée qu'on prélève aux portes d'une ville sur les marchandises qui y entrent, mais ce mot désigne également les patentes et les droits de marché : on désigne également par *maks* les droits de port et de pilotage, ce qui n'est pas le cas ici.

2. Mamlouk de Takī-ad-Dīn.

3. La ville bien connue de Ghizèh, au sud-ouest de Fostat. Kazwīnī raconte dans le *Athār-al-bilad* (éd. Wüstenfeld, page 122), qu'il y avait dans cette ville un talisman contre le sable et qu'il était constitué par une statue, ce qui empêchait la ville d'être engloutie par la poussière du désert.

4. On a vu plus haut, que ce général s'était emparé d'un vaste pays dans le Soudan. Le projet de Taḳī-ad-Dīn-ʿOmar et de son général rappelle assez celui que Ṣalāḥ-ad-Dīn et les membres de sa famille formèrent au moment où l'atabek Noūr-ad-Dīn-Mahmoūd se préparait à marcher contre l'Égypte et où le frère du sultan alla s'emparer du Yémen.

5. Le nom de cet officier est corrompu dans le manuscrit de Makrīzi que j'ai eu sous les yeux; dans l'un des passages on lit Boūrdah, dans l'autre Boūriah ce qui ne répond à rien, ni en persan, ni en arabe, ni en turc, tandis que le nom de Boūrī qui en turc oriental signifie « loup » ou « renard » est assez fréquemment employé dans l'onomastique de l'époque des Ayyoubites et des Mamlouks; malgré cela, je ne donne cette restitution que sous toutes réserves.

Quand le sultan apprit quelles étaient les intentions de Taḳī-ad-Dîn, il lui écrivit une lettre pour lui donner l'ordre de venir le trouver; les grands dignitaires de l'empire conseillèrent à Taḳī-ad-Dīn de ne pas résister. Taḳī-ad-Dīn se décida alors à obéir et il se mit en marche pour se rendre à Damas où il arriva le vingt-troisième jour de Sha'ban. Il garda ses possessions de Ḥâmâh [1], de Ma'arrat [2] et de Manbadj [3], et le sultan lui donna en plus la ville de Mayyâfârkīn. Taḳī-ad-Dīn écrivit alors à ses officiers pour les faire revenir auprès de lui; tous lui obéirent, sauf Zain-ad-Dîn-Boūrī [4] son mamlouk, qui marcha contre le pays du Maghreb et y conquit plusieurs villes; mais le sultan de cette contrée s'avança contre lui et le fit prisonnier. Il le mit plus tard en liberté et lui confia des postes importants dans son empire.

Al-Malik-al-Afḍal-'Ali, fils du sultan Ṣalâḥ-ad-Dīn arriva à Damas, venant du Caire, le vendredi dix-septième jour du mois de

1. Nom d'une très grande ville puissamment fortifiée et extrêmement riche en Syrie, où l'on voit des marchés bien achalandés. La grande mosquée de cette ville domine l'Oronte.

2. Il y a deux villes qui portent le nom de Ma'rrat: Ma'rrat-al-No'mân et Ma'rrat-Miṣrīn. C'est de la première, de beaucoup la plus connue, qu'il s'agit ici; elle doit son nom à ce fait qu'on y voit le tombeau de No'mân qui en fut un des notables. Dans la campagne de cette ville, on voit également le tombeau de Josué (*Yousha'*), qui, suivant d'autres géographes, est enterré dans le district de Naplouse, et celui de 'Abd-Allah-ibn-'Ammâr-ibn-Yâsir; elle dépend de la province d'Ḥomṣ (Yâḳoût, *Mo'djam;* tome IV, p. 574; Aboulféda, *Géographie,* tome II, partie II, page 42). Idrisi (trad. Jaubert, tome II, page 138), dit que cette ville dépend du canton de Ḳinnisrīn et qu'elle est à une journée d'Alep; il parait qu'il n'y avait dans ces environs, ni eau courante, ni fontaine. Kazwînī dit dans le *Athâr-al-bilâd* (éd. Wüstenfeld, page 181), qu'on y cultivait surtout les figuiers et les oliviers. Hadji-Khalifa nous apprend qu'à son époque Ma'rrat-an-No'mân était en ruines. Quant à Ma'rrat-Misrīn, qu'Aboulféda appelle Ma'rrat-Nasrīn, c'est une petite ville dans les environs d'Alep dont elle est distante d'environ 5 *farsakhs* (Yâkoût, *ibid.*).

3. Les géographes orientaux donnent du nom de cette ville plusieurs étymologies également invraisemblables; l'une des plus curieuses est la suivante; Manbadj aurait été bâtie par Khosroès quand il s'empara de la Syrie et il lui aurait donné le nom de *Manba*, qui signifie « je suis très bon » et qui plus tard fut arabisé en Manbadj. Cela prouve que le géographe auquel Yaḳoût emprunte cette extravagance, voyait dans Manba, le pronom *men* « moi » et l'adjectif *bèh* « bon, très bon ». Cette étymologie est insoutenable pour plusieurs raisons, dont l'une purement philologique qui a son importance: c'est qu'à l'époque de Khosroès, « bon » ne se disait pas *bèh*, mais bien *vèh*, d'où dérive le mot persan moderne. Néanmoins, elle semble prouver que Manbadj n'est que l'arabisation d'un nom pehlvi qui serait *Manbak*, *Manbag*, dont j'ignore absolument le sens. Cette ville dépendait de la province de Kinnisrīn (Yâḳoût, *Mo'djam*, tome IV, 651; Aboulféda, *Géographie,* tome II, partie II, page 47). Hadji-Khalifa nous apprend dans le *Djihân-Numâ* que les habitants du canton de Manbadj se livraient surtout à la culture du mûrier et qu'on y faisait de la soie. Ce canton faisait partie au XVIIe siècle du douaire de la sultane Validèh.

4. Le même personnage que celui de la note 5 de la page précédente.

Djoumâda premier, c'était la première fois que ce prince venait dans cette ville; al-Malik-al-'Aziz-Othmân partit pour se rendre dans son gouvernement d'Égypte, accompagné de son oncle al-Malik-al-'Adil qui devait remplir auprès de lui, les fonctions d'*atabek*. Al-Malik-al-'Adil partit d'Alep durant la nuit du samedi vingt-quatrième jour du mois de Safar, et les deux princes firent leur entrée au Caire le cinq du mois de Ramadhân.

Cette même année, une révolution éclata chez les Francs à Tarâbolos [Tripoli] et le Comte [Raymond] se réfugia auprès de Ṣalâḥ-ad-Dîn qui se conduisit loyalement envers lui [1]. — Le prince [Arnâṭ], seigneur des Francs à Karak, captura une grande caravane et fit prisonniers ceux qui la composaient. Il refusa de répondre au désir du sultan Ṣalâḥ-ad-Dîn qui l'avait prié de les remettre en liberté, aussi le sultan se prépara-t-il à marcher contre lui, et les troupes des différentes contrées se mirent en route pour cette expédition. Fol. 31 r°.

Cette année mourut au Caire 'Abd-Allah-ibn-Aboû-al-Wahsh-Bari (?)-ibn-'Abd-al-Djabbâr-ibn-Barî, le grammairien, dans la nuit du samedi 27 de Shavvâl; il était né le cinquième jour du mois de Radjab de l'année 499.

Année 583.

Dix-septième année du règne du sultan al-Malik-an-Naṣir-Ṣalah-ad-Dîn en Égypte.

Le sultan partit de Damas le samedi premier jour du mois de Moḥarram pour aller faire la guerre aux Francs. Il plaça son fils à Ra'as-al-Mâ [2] et alla camper à Boṣrâ [3], où il demeura pour protéger le pèlerinage jusqu'au moment où il fut passé à la fin du mois de Ṣafar. Il marcha ensuite sur Karak à la tête de 12,000 cavaliers; mit le siège devant la place et coupa les arbres qui se trouvaient

1. C'est-à-dire qu'il ne profita pas de sa situation pour le retenir prisonnier ou pour le faire assassiner.

2. Ni Yâḳoût ni Aboulféda ne donnent de renseignements sur cette localité.

3. Il y a en Asie deux localités qui portent ce nom : la première, celle dont il est question dans le texte de Maḳrîzî, fait partie de la province de Damas; la seconde est un village près de Bagdâd. La Boṣra proche de Damas est la capitale du Ḥaûrân (Yâḳoût, *Mo'djam*, tome I, p. 604; Aboulféda, *Géographie*, tome II, partie II, p. 31); Hadji-Khalifa nous apprend que la forteresse de cette ville était bâtie en pierres noires.

autour de la forteresse; de là il alla à Shaûbak [1] qu'il traita de la même façon.

Le *hâdjib* Loû'loû' partit de Miṣr avec l'escadre qui comptait quinze navires et fit voile vers Alexandrie. — Al-Malik-al-'Adil partit du Kaire, le sept du mois de Moḥarram et alla camper à la Birkat-al-Djubb. De là, il se dirigea sur Karak en passant par Ilah et il rejoignit le sultan Salâh-ad-Dîn à al-Ḳariataîn [2]. — Le sultan revint devant Karak; il assiégea cette place au mois de Rabî' premier, et réduisit la garnison à la dernière extrémité. Il s'éloigna ensuite de Karak et vint assiéger la ville de Tibériade; près de 50,000 Francs se réunirent dans le pays d''Akkâ; ils élevèrent au-dessus de leurs têtes la Croix de la Crucifixion, mais le sultan s'empara d'assaut de Tibériade [3] le vingt-troisième jour du mois de Rabî' second. Les Francs furent très marris d'avoir perdu cette ville, aussi ils rassemblèrent leurs troupes; mais le sultan Ṣalâḥ-ad-Dîn marcha contre eux et leur livra, le samedi vingt-quatrième jour du même mois, la grande bataille de Ḥiṭṭîn [4], dans laquelle Allah donna la victoire aux Musulmans. Après une longue lutte les Francs prirent la fuite et les Musulmans s'emparèrent de la Croix de la Crucifixion. Ils firent prisonniers le prince Arnâṭ,

1. Shaûbak, dit Yâḳoût (*Mo'djam-al-bouldân*, tome III, p. 332) est une citadelle puissamment défendue qui se trouve sur les confins de la Syrie entre 'Ammân, Ilah et Ḳoulzoum, près de Karak; cette citadelle fut bâtie en l'année 509 de l'hégire sur l'emplacement d'une forteresse ancienne. On y cultivait des fruits qu'on exportait en Égypte. Hadji-Khalifa ajoute, dans le *Djihân-Numâ*, que la montagne du Ghaûr est à l'Orient de cette citadelle qui est bâtie sur une haute colline.

2. Il y a plusieurs localités de ce nom dans l'Orient musulman, ce qui n'a rien d'extraordinaire puisqu'il signifie « les deux villages »; celle dont il est question dans le texte de Maḳrizi est un gros bourg qui dépendait de la province de Ḥoms et qui se trouve sur le chemin allant de la limite du désert aux localités appellées Soukhna et Arak; Yâkoût dit que tous les habitants en étaient Chrétiens; elle est distante de Tadmor (Palmyre) de deux journées de chemin (*Mo'djam*, tome IV, p. 77). La ville d'Arak dont il vient d'être question est assez peu connue: elle faisait partie du territoire d'Alep et elle est proche de Tadmor; on y cultivait surtout l'olivier et le palmier. Il y a du reste, en Orient, plusieurs localités dont le nom, aux voyelles près, s'écrit de la même façon.

3. Djamâl-ad-Dîn-ibn-Wâṣil, dans le *Mofarradj-al-kouroûb* (ms. ar. 1702, folio 11 verso), raconte différemment la prise de Tibériade; il dit que lorsque le sultan se présenta devant la ville, la Comtesse (*al-ḳoumiṣiyya*) qui y régnait lui envoya une ambassade pour lui offrir de capituler à la condition d'avoir la vie sauve ainsi que tous ses sujets. Salâh-ad-Dîn y consentit et la Comtesse sortit de Tibériade, se rendant à Tripoli qui appartenait à son mari. Le sultan donna Tibériade en fief à Ṣârim-ad-Dîn-Ḳaîmâz-al-Nadjmî (mamlouk de Nadjm-ad-Dîn-Ayyoûb).

4. Nom d'un village qui se trouve entre Arsoûf et Ḳaisariyya (Césarée); Yâkoût dit également (*Mo'djam-al-bouldân*, tome II, page 291), que cette localité est située entre Tibériade et 'Akkâ et qu'elle est distante de deux *farsakhs* environ de Tibériade.

seigneur de Karak et de Shaûbak, ainsi que plusieurs autres rois et un nombre incalculable de Francs; le sultan décapita de sa propre main le prince Arnâṭ [1] et il fit massacrer tous les chevaliers du Temple et de l'Hôpital qui se trouvaient en sa possession [2]. De Ḥiṭṭin, Ṣalâḥ-ad-Dîn marcha sur 'Akkâ qu'il vint assiéger à la tête d'une armée considérable, dans les derniers jours du mois de Rabî' second.

Le savant 'Abd-al-Latîf-ibn-Yoûsouf-al-Baghdâdî a dit : « Le

1. « Parmi les prisonniers, dit l'auteur de l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (ms. arabe 302, page 262), se trouvait le prince Arnâṭ, souverain de Karak; le sultan le fit amener et lui reprocha sa conduite en termes d'une extrême violence, il le fit saisir par des gens qui le tinrent; il l'égorgea lui-même et se plongea la main dans son sang; le comte Djafrî, roi des Francs, avait été pris également et le sultan l'avait aussi fait comparaitre devant lui, de telle sorte qu'il avait assisté à l'assassinat du prince Arnâṭ; quand il l'eut vu baignant dans des flots de sang, il fut épouvanté et son visage devint blême. Ṣalâḥ-ad-Dîn lui dit : « Ne crains rien, roi; tu ne mourras pas aujourd'hui, tu vivras au contraire; s'il restait encore de tes sujets, je te ferais leur roi; je t'aiderai de mon argent et de mes troupes durant toute ma vie. Je vais te raconter l'histoire du prince Arnâṭ et les causes qui m'ont amené à agir ainsi. Le chemin qui est le plus souvent suivi par les marchands et par les voyageurs passe au pied de Karak; Arnâṭ enlevait les caravanes et leur faisait souffrir toutes sortes de violences. Noûr-ad-Dîn et les autres princes de l'Islam ont essayé de faire la paix avec lui pour épargner ces vexations aux Musulmans, mais il n'a jamais voulu y consentir et il a refusé mille fois de la faire. Quand je suis arrivé au trône, je lui ai envoyé des présents, je lui ai fait porter de l'argent, des objets de toute sorte et de riches vêtements. Il a juré à mon ambassadeur qu'il ne ferait plus de mal à aucun des Musulmans [qui passeraient devant Karak], qu'au contraire il traiterait bien les marchands, qu'il leur faciliterait tous les moyens de voyager, et qu'il ne permettrait à aucun de ses soldats d'attaquer les Musulmans, qu'ils fussent marchands ou voyageurs. Trois jours après qu'il eut fait ce serment, une caravane [passait devant Karak] se dirigeant vers Damas; il l'a forcée à monter à la forteresse, tout entière, bêtes de somme et hommes, avec l'argent qu'elle portait; il a jeté les hommes dans les fers et les a dépouillés de tout ce qu'ils possédaient. Quand j'eus appris cet attentat, j'en fus complètement bouleversé et je m'engageai devant Allah à agir comme tu l'as vu au jour où il me permettrait de le vaincre. Ne me blâme donc point, roi! » En même temps il ordonna qu'on apportât une coupe; le grand échanson l'ayant fait remplir, il la lui prit des mains et la tendit au roi qui en but le contenu. Il fit dresser une tente pour le roi et pour ses officiers, et lui donna des soldats pour le garder; Djafri resta auprès de Ṣalaḥ-ad-Dîn jusqu'au moment où il lui eut livré la ville d''Askalân. Le sultan lui fit alors présent de riches vêtements et le remit en liberté; il se rendit dans l'île de Chypre dont il devint souverain et où il demeura jusqu'à sa mort.

Kamâl-ad-Dîn-ibn-al-'Adîm raconte d'une façon assez proche de ce récit la mort de Renaud de Châtillon.

2. Djamâl-ad-Dîn-ibn-Wâsil raconte dans *Mofarradj-al-kouroûb* qu'après le massacre des Chevaliers du Temple et de l'Hôpital, Ṣalâḥ-ad-Dîn envoya le roi à Damas, avec son frère, Honfroy, le prince de Djobaîl, le grand maître de l'ordre du Temple et d'autres grands personnages; il distribua le reste des prisonniers entre ses troupes qui les vendirent. Ensuite il écrivit au gouverneur de Damas, Ṣafî-ad-Dîn-ibn-al-'Abid de faire décapiter tous les chevaliers du Temple et de l'Hôpital qui lui tomberaient sous la main.

marché qui se trouvait dans le camp du sultan devant ʿAkkâ était extrêmement considérable et il occupait une vaste étendue de terrain ; on y trouvait cent-quarante boutiques de maréchaux ferrants. Je comptai auprès d'un seul cuisinier vingt-huit marmites dans chacune desquelles se trouvaient neuf moutons [1]. J'allai m'enquérir du nombre des boutiques chez le surveillant du marché qui en avait le nombre exact sur un registre ; nous
Fol. 31 v°. trouvâmes qu'il y en avait 7,000. Ces boutiques ne ressemblaient en rien à celles que l'on voit dans les villes, une seule de ces boutiques ressemblait plutôt à cent boutiques ordinaires, et encore les choses nécessaires à la vie se trouvaient contenues dans de grands sacs [2].

« On a dit que le camp avait été contaminé par le long séjour que les troupes y firent. Quand l'armée se transporta un peu plus loin, un épicier [3] donna comme récompense à ceux qui avaient déménagé ses marchandises, la somme de soixante-dix dinars [4] ; en résumé, le marché ancien et le marché neuf étaient quelque chose qui confondait l'intelligence humaine. Il y avait dans le camp plus de mille établissements de bains et la plupart de ceux qui les tenaient étaient des Maghrébins. Deux ou trois d'entre eux se réunissaient pour creuser la terre à la profondeur de deux coudées, l'eau jaillissait, ils prenaient de la terre et ils en faisaient un bassin qu'ils entouraient d'un rebord et ils couvraient le tout à l'aide d'une cloison de planches et un toit [5]. Ils allaient couper le bois qu'ils employaient dans les jardins qui se trouvaient autour du camp, faisaient chauffer l'eau dans des chaudrons, et les hommes faisaient leurs ablutions dans ces bains pour un dirhem (*sic*) ou même plus. »

Le sultan continua le siège d'ʿAkkâ jusqu'au moment où une capitulation l'en rendit maître, le deuxième jour du mois de Djou-

1. Le texte dit « neuf têtes de moutons »; on sait que le mot *raʿas* s'emploie couramment en arabe devant les noms d'animaux, comme *katʿat* « pièce » devant ceux des objets inanimés sans qu'il faille le traduire ; c'est ainsi qu'on dit en français, un troupeau de mille têtes. D'un côté, il est difficile d'admettre des chaudières assez grandes pour faire cuire neuf moutons entiers, d'autre part neuf *têtes* de mouton dans une chaudière ne devaient pas faire un fameux ragoût.

2. Ou peut être « dans de grands coffres ».

3. Litt. « un marchand d'huile », mais ce mot est rapidement arrivé à désigner celui qui fait le commerce d'épicerie.

4. A peu près la valeur de soixante-dix de nos pièces de 20 francs. A une époque où la vie était à si bon compte, on voit que c'était une somme énorme pour des débardeurs ou des commissionnaires et qu'il fallait que le marchand eût une quantité prodigieuse de denrées.

5. Litt. « une couverture ».

mâdâ premier. Il s'empara de toutes les sommes d'argent et des marchandises qui s'y trouvaient et rendit la liberté aux Musulmans qui y étaient retenus prisonniers; ils étaient au nombre de quatre mille. Il fit élever dans la cathédrale d'ʿAkkâ un *menber* sur lequel on fit la prière du vendredi [1].

Il donna ʿAkkâ en fief à son fils al-Malik-al-Afḍal, et il céda toutes les possessions qui appartenaient aux Chevaliers du Temple ainsi que les villages au juriste (*faḳîh*) Ziyâ-ad-Dîn-ʿIsâ-al-Hakkârî. Al-Malik-al-ʿAdil marcha avec l'armée égyptienne sur Madjdal-Yâbâ [2]; il l'assiégea, s'en empara et prit tout ce qui s'y trouvait.

Plusieurs forteresses des environs d'ʿAkkâ furent conquises : c'étaient Nazareth [3], Césarée [4], Ḥaîfa [5], Ṣaffoûriyya [6], Maʿliya [7], Shaḳîf, al-Manzala [8] et al-Thoûr [9]. Les Musulmans pillèrent tout

1. Ce qui revient à dire qu'il la transforma en grande mosquée.

2. Le manuscrit de Maḳrîzî porte Madjdal-Myânâ, qui est une faute évidente pour Madjdal Yâbâ. Cette localité, d'après Yâḳoût (*Mo'djam-al-bouldân*, tome IV, p. 418), est un village non loin de Ramla, où se trouvait une puissante citadelle. Ptolémée lui donnait les coordonnées suivantes : L. 78° 45', l. 33° 50'. A l'époque d'Aboulféda, cette citadelle était complètement ruinée (*Géographie*, tome II, partie I, page 60). Djamâl-ad-Dîn-ibn-Wâṣil nous apprend dans le *Mofarradj-al-kouroûb* (ms. ar. 1702, folio 13 verso), que ce fut sur l'ordre formel de Ṣalâḥ-ad-Dîn qu'al-Malik-al-ʿAdil alla attaquer Madjdal-Yâbâ.

3. En arabe, Nâṣirah, nom d'un village bien connu, distant de treize milles de Tibériade.

4. En arabe, Ḳaîsariyya, nom d'une ville située sur le rivage de la Méditerranée, distante de trois jours de Tibériade, l'une des plus grandes villes de l'antiquité. Il y a, comme on sait, une autre ville qui porte le même nom, qui se trouve dans le pays de Roûm; elle fut durant un certain temps la capitale des sultans Seldjoukides.

5. D'après Yâḳoût (*Mo'djam-al-bouldân*, tome II, page 381), Ḥaîfa est une forteresse sur la Méditerranée, près de Jaffa; Godefroy de Bouillon l'enleva aux Musulmans en l'année 494. Il y a une autre localité de ce même nom près de Médine.

6. Nom d'une petite localité non loin de Tibériade.

7. Nom d'une petite localité située dans la même région que la précédenté. Djamâl-ad-Dîn l'appelle Maʿlnâ (*Mofarradj*, ms. ar. 1702, folio 14 r°).

8. Je n'ai trouvé de renseignements sur cette localité ni dans Yâḳoût, ni dans Aboulféda; elle devait n'avoir que fort peu d'importance.

9. Le *Mofarradj-al-kouroûb-fi-âkhbâr-moloûk-Banî-Ayyoûb*, de Djamâl-ad-Dîn (ms. ar. 1702, fol. 14 r°), donne à ce nom la forme Ṭoûl, qui est certainement erronnée. Yaḳoût nous apprend dans le *Mo'djam-al-bouldân* (tome IV, page 556), que le mot *ṭoûr* signifie « montagne »; d'autres géographes prétendent que la localité dont il est question dans ce paragraphe a été dénommée d'après Ṭoûr, fils d'Ismaïl, fils d'Abraham; on sait quelle valeur il convient d'attribuer à ces généalogies qui sont une des parties les plus importantes de la science des Musulmans; on raconte même que c'est sur cette montagne qui domine Naplouse et qui est un lieu de pèlerinage pour les Samaritains, qu'Abraham s'apprêtait à sacrifier son fils, quand l'ange envoyé par Jéhovah arrêta son bras. Ṭoûr est une montagne qui s'élève à quatre *farsakhs* de Tibériade; il existe à son sommet une église, et chaque année une grande foire se tient en face de cette église. Le prince ayyoubite al-Malik-al-Moʿaṭhtham-ʿIsâ,

ce qui s'y trouvait, et les femmes ainsi que les enfants furent réduits en captivité.

Les villes de Sabastiyya [1] et de Nābolos furent également prises.

Le sultan Ṣalāḥ-ad-Dîn écrivit au khalife [2] pour lui apprendre

fils d'al-Malik-al-'Adil-Aboū-Bakr y fit construire une citadelle. Le mot *ṭoūr* entre dans le nom de plusieurs localités de l'Asie antérieure; Ṭoūr-Zītā, près de Ra'as-'Ain, Ṭoūr-Sīnā (le Sinaï), non loin d'Ilah, Ṭoūr-'Abdīn, forme syriaque que l'on rencontre assez souvent traduite en arabe par Toūr-al-'Ibad, nom d'une petite ville qui dépend de Niṣībīn.

1. Le manuscrit de Maḳrīzī porte la leçon Savsaṭiyya, qui est une lecture médiévale de Σεβαστιάς avec β=v. D'après un auteur nommé Aḥmad-ibn-al-Ṭayyib-as-Sarakhsī qui écrivit un livre dans lequel il racontait l'expédition d'al-Mo'taḍad contre Khomārouyya, cette ville est proche de Soūmaīsath et dépend de sa circonscription politique, mais Yāḳoūt (*Mo'djam-al-bouldān*, tome III, page 33) nous affirme que c'est une localité distante de deux jours de Jérusalem, et qu'elle dépend de Nābolos.

Hosām-ad-Dīn, dit Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāṣil (*Mofarradj*, ms. ar. 1702, folio 14 recto) vint à Sabastiyya, où se trouve le tombeau de Zakariyyā (sur lui soit le salut!) et il la prit aux infidèles. De là, il marcha sur Nābolos, y entra et investit la citadelle, dont la garnison demanda à se rendre. Les habitants qui étaient Musulmans *(sic)* y restèrent à condition de payer un tribut, mais on leur laissa leurs biens. A cette époque, le sultan fit écrire au khalife an-Nāṣir-li-dīn-Allah par le *Kātib* 'Imād-ad-Dīn; une lettre qui commençait par : « Nous avons écrit dans les Psaumes, après l'Invocation : Certes, ce sont nos serviteurs vertueux qui hériteront de la terre! Louanges soient rendues à Allah qui a accompli cette promesse et qui a fait triompher notre loi sur toutes les religions de jadis et sur toutes celles de l'avenir. »

2. Voici la traduction d'une lettre écrite par ordre de Salāḥ-ad-Dīn après la bataille de Ḥittīn au gouverneur de Tinnīs; le texte nous en a été conservé par l'auteur de l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (ms. ar. 302, page 263).

« Au nom d'Allah, Clément et Miséricordieux.

« Louanges à Dieu qui a éloigné de nous l'affliction! Certes, notre Dieu est miséricordieux et nous devons nous confondre devant lui en remerciements! Cette lettre est écrite à l'émir très glorieux, le maréchal (*isfahsālār*), notre intime, Ḥosām-ad-Dīn, le glaive des champions de l'Islamisme, le pilier qui étaye le pouvoir des rois et des sultans, le familier du Commandeur des Croyants; qu'Allah continue son élévation et protège sa vie! Elle contient l'exposition de ce que nous a procuré l'aide du Dieu auguste, des victoires éclatantes qui ont été remportées et des triomphes par lesquels ont été effacées les traces des infidèles et fortifiés les cœurs des vrais croyants. Nous devons rendre grâce à notre Dieu, implorer humblement son pardon et glorifier sa magnificence. Allah, que son nom soit glorifié et exalté! connaissait les intentions du sultan et la fermeté de sa foi, et il l'a aidé; il savait combien étaient sincères les desseins qu'il avait formés d'aller combattre les infidèles, aussi il lui a donné secours, il l'a protégé et il lui a fait remporter la victoire; il a raffermi le cœur de ses soldats contre ceux qui nient qu'il est l'Unique, le Seul et qui ne croient pas en lui. Il a fait périr par son glaive le sultan de l'infidélité [le prince Renaud de Châtillon] et il l'a précipité dans la tombe.

« La lettre que nous avons reçue du sultan [Ṣalāḥ-ad-Dīn], le lundi, quatrième jour du mois de Djoumadā premier, datée du vendredi (précédent), nous apprend en abrégé les bonnes nouvelles des victoires qu'Allah a daigné lui accorder; elle mentionne le triomphe qui a été fatal aux ennemis de Dieu. Il nous énumère les grâces dont Allah l'a gratifié, depuis le jeudi, vingt-troisième jour du mois de Rabī' second jusqu'au jeudi, trente de ce même mois; c'est le premier de ces jeudis, qu'il a conquis Tibériade et le vendredi et le

la conquête de ces villes; al-Malik-al-'Adil vint mettre le siège devant Jaffa et s'en empara d'assaut; il livra la ville au pillage, il emmena les femmes en captivité et fit enchaîner les hommes. Al-Moṭhaffar-Taḳī-ad-Dīn-'Omar assiégea Tibnīn [1] où le sultan

samedi suivants, l'armée des Francs a été écrasée et mise en déroute, leurs villes ont été abandonnées, leurs forteresses ont été arrachées à leurs mains et les étendards de l'Islamisme flottent seuls sur leurs murailles; les maudits infidèles ont été rendus à l'enfer qui les avait vomis et ils y sont dévorés par les flammes. Le dimanche, Tibériade se rendit, et le prince Arnāt fut tué de la main auguste du sultan; le roi est demeuré prisonnier de guerre ainsi que son frère, le grand maitre des Templiers, Honfroi fils d'Honfroi, le prince de Karak, le prince de Djobeïl et le prince de Tell-al-Ṣāfītha. Le lundi suivant, plus de deux cents chevaliers appartenant à l'ordre du Temple et de l'Hôpital ont été massacrés à la porte de la tente du sultan. Le mardi, le sultan décida de se rendre devant 'Akkā dans l'intention de l'assiéger; le mercredi, il arriva devant cette place et il y mit le siège; le jeudi, elle capitula et l'étendard victorieux (du sultan) fut arboré sur sa vaillante citadelle; l'Islamisme y fut rétabli comme dans sa patrie; il revint à sa demeure et son diamant retourna à sa mine. Le vendredi, dernier jour du mois de Djoumâda premier, on y fit la khoṭba de l'Islamisme dans sa mosquée suivant les règles établies, l'appel des *muezzins* y remplaca la sonnerie des cloches et les doctrines des Unitaires furent proclamées par ceux dont la langue était liée et qui étaient forcés de se taire. Pendant ce même laps de temps, Nāṣiriyya, Ṣaffoūriyyah, Ḥaïfa, Foūla et Ṭoūr étaient conquises; Iskendérounèh et Nābolos ont offert de se rendre; les satans Francs ont abandonné la lutte à Tibnīn.

« La lettre auguste du sultan nous donne les renseignements suivants sur le nombre des morts : tous les Francs qui se présentèrent au combat furent tués, sauf le Comte qui a échappé à la hart, car saisi d'une crainte épouvantable, il s'est enfui vers Tyr avec un très petit nombre de chevaliers et ils sont restés quelque temps dans cette ville. La lettre nous dit que le nombre des tués et des prisonniers s'élève à plus de vingt mille hommes. Rendons grâces à Allah, car on ne connait pas de pareille victoire dans l'Islām; jamais Allah n'a permis de pareilles conquêtes et de si grands triomphes, car il n'a même pas péri dix Musulmans. Gloire à Allah pour la gloire qu'il a accordée au sultan et qui réjouit le visage de ceux qui ont combattu dans cette journée. Nous implorons le secours d'Allah, et nous nous sommes décidé à nous rendre devant 'Akkā au camp victorieux du sultan, qu'Allah lui donne la santé! Nous écrivons cette lettre à l'émir pour qu'il se réjouisse de la bonne nouvelle que nous lui apprenons et qui intéresse tous les Musulmans, étant une grâce accordée à tous, grands et petits. »

1. Tibnīn est une petite ville entre Damas et Tyr. Al-Malik-al-Moṭhaffar-Taḳi-ad-Dīn-'Omar, dit Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāṣil (*Mofarradj-al-kouroūb*, ms. ar. 1702, folio 14 v°), assiégeait la citadelle de Tibnīn sans pouvoir s'en rendre maitre; il écrivit à son oncle le sultan Ṣalāḥ-ad-Dīn pour le prier de venir à son aide. Le sultan partit d''Akkā, le huitième jour du mois de Djoumādā premier et arriva devant Tibnīn, le onze de ce même mois; il l'investit aussitôt et fit donner l'assaut. Tibnīn est une forteresse très fortement située sur le sommet d'une montagne. Au bout de quelque temps, les assiégés envoyèrent demander au sultan de capituler; il le leur accorda aux conditions qu'il avait l'habitude de fixer aux Francs; ils demandèrent un délai de cinq jours pour se retirer avec tout ce qui leur appartenait et ils rendirent la liberté à plus de deux cents prisonniers musulmans, après quoi, ils se retirèrent à Ṣoūr; le sultan prit possession de Tibnīn, le dix-neuvième jour du mois de Djoumādā premier. Il avait imposé aux Francs la condition d'abandonner leurs munitions, leurs bêtes de somme et leur trésor.

vint le retrouver et il poussa activement le siège jusqu'au moment où il s'en empara par capitulation, le dix-huitième jour du mois de Djoumâda 1er; les habitants de cette ville se réfugièrent à Ṣoûr. Le sultan s'empara des armes et des munitions de guerre, des bêtes de somme et de l'argent qui s'y trouvait. De là, il marcha contre Sarkhad [1] et s'en empara sans coup férir. Il revint ensuite sur Ṣaīdā [2], dont la population s'était enfuie en abandonnant la ville. Le sultan s'en empara le vingt et unième jour de ce mois; il alla ensuite mettre le siège devant Baīroūt [3] qu'il pressa d'attaques durant huit jours jusqu'à ce que la population demandât à capituler; le sultan l'ayant accordée, prit possession de la ville, le vingt-neuvième jour du même mois, puis il s'empara de Djobaīl. Le nombre des prisonniers Musulmans qu'Allah délivra de la main des Francs dans le courant de cette année s'éleva à plus de vingt mille, tandis que les Musulmans firent prisonniers cent mille Francs.

fol 32 r°. Cette année mourut le Comte, prince de Tarābolos; le Marquis [de Montferrat], l'un des Francs les plus fourbes qui aient jamais existé, se rendit à Ṣour où trouvaient rassemblés un grand nombre de Francs; il devint leur prince et fortifia la ville.

Après la conquête de Baīroūt, le sultan se mit en marche et alla s'emparer de Ramla, de Khalil (Hebron) et de Betléhem. Il fit sa jonction avec son frère al-Malik-al-ʿAdil et tous les deux vinrent mettre le siège devant Ascalon, le seizième jour du mois de Djoumāda second; ils dressèrent les mangonneaux contre cette ville et la pressèrent tellement d'attaques qu'elle se rendit à la fin de ce même mois. Les Francs, qui habitaient à Ascalon, se rendirent à Jérusalem après y avoir dominé durant trente-cinq ans. Le sultan s'empara également des citadelles des chevaliers de l'ordre du Temple, c'est-à-dire de Ghaza, de Naṭroūn et de Beit-Djibril [4].

1. Ville qui dépend de la province de Ḥaūrān; Hadji-Khalīfa nous apprend, dans son traité de géographie intitulé *Djihān-Numā*, qu'on y voyait des jardins et des vignes; les habitants n'y buvaient que de l'eau de pluie. Elle est située sur le chemin de Baghdad, et on s'y rend en dix jours en été.

2. Ces deux villes sont assez connues pour que je me dispense de donner sur elles des détails empruntés aux géographes orientaux.

3. Djobaīl, qui est le diminutif de *djabal* « montagne », est une ville qui dépend de Damas; ses coordonnées sont L. 60°, l. 34°; elle est située à huit *farsakhs* de Beīrout. Yāḳoūt nous apprend dans le *Moʿdjam-al-bouldān*, tome II, page 33, que le sultan Ṣalāḥ-ad-Din y mit une garnison composée exclusivement de Kurdes quand il l'eut conquise, et qu'en 593 elle retomba aux mains des Francs.

4. Aussi appelée Baït-Djībrīn; nom d'une petite ville entre Jérusalem et Ghaza, distante de Jérusalem de deux étapes; la distance est un peu moins

Le sultan fut rejoint devant Ascalon [1] par son fils, al-Malik-al-Azîz-'Othmân qui venait d'Égypte et par la flotte qui était commandée par le *hâdjib* Loû'loû'. — Avant la prise d'Asçalon, le soleil s'était éclipsé en plein jour au point que le firmament était devenu tout noir et que les étoiles étaient apparues. Ce phénomène eut lieu le vendredi, vingt-huitième jour du mois de Djoumâda second.

Le sultan se remit en marche après que les troupes se furent réunies autour de lui pour aller s'emparer de Jérusalem. Il y mit le siège le dimanche, quinzième jour du mois de Radjab; il y avait dans cette place une grande quantité de troupes franques [2]. Les Musulmans dressèrent les mangonneaux contre la ville, et des deux côtés on se livra un combat acharné dans lequel furent tués un certain nombre de Musulmans; mais Allah vint à leur secours, et ils occupèrent le mur de la ville et le minèrent. Ils étaient sur le point de s'emparer de Jérusalem quand, au même moment les Francs demandèrent à capituler [3]; le sultan leur

grande jusqu'à Ghaza (Yâkoût, *Mo'djam*, tome I, p. 774); d'après Hadji-Khalifa, une partie de cette localité est bâtie sur la pente d'une montagne, l'autre partie en plaine; son faubourg se nomme Daroûm; on y trouve des carrières de marbre.

1. D'après Djamâl-ad-Dîn-ibn-Wâșil (*Mofarradj-al-kouroûb*, ms. ar. 1702, folio 16 verso), le sultan Șalâḥ-ad-Dîn fit venir de Damas devant 'Askalân le roi des Francs et le grand maître de l'ordre du Temple et sur ses injonctions, ils prièrent les Francs de rendre la ville au sultan. Ceux-ci refusèrent absolument d'agir ainsi et insultèrent le roi et le grand-maitre; cela détermina Șalâḥ-ad-Dîn à traiter la ville avec la plus grande rigueur. Au bout de quelque temps les habitants et la garnison voyant que leur résistance était inutile envoyèrent leur prince au sultan pour obtenir une capitulation; Șalâḥ-ad-Dîn la leur accorda et prit possession de la ville après quatorze jours de siège; les habitants se retirèrent à Jérusalem. Un des émirs de Șalâḥ-ad-Dîn, l'émir Ḥosâm-ad-Dîn-ibn-Ibrahîm-ibn-Ḥosaîn-al-Hamadhâni fut tué devant cette ville. Le sultan resta devant 'Akkâ jusqu'à ce que ses officiers se fussent emparés des citadelles des chevaliers de l'ordre du Temple; il se mit alors en marche pour Ghazâ.

2. Les événements qui signalèrent la prise de Jérusalem et les diverses circonstances qui accompagnèrent cette mémorable victoire du sultan Șalâḥ-ad-Dîn sont trop connues pour que je croie utile d'extraire du *Mofarradj-al-kouroûb-fî-akhbâr-moloûk-Benî-Ayyoûb* le récit qu'en donne Djamâl-ad-Dîn-ibn-Wâșil. Il ne diffère pas sensiblement de celui que l'on trouve dans le *Kâmil-fi-'-t-tawârikh* d'Ibn-al-Athir, le *Kitâb-ar-raudataîn-fî-akhbar-ad-daûlataîn* de Shihâb-ad-Dîn-'Abd-ar-Raḥmân-ibn-Isma'îl-al-Mokaddasi, plus connu sous le nom d'Aboû-Shâma, et dans le *Ouns-al-djalîl-bi-ta'arîkh-al-Kouds-wa-'l-Khalîl* de Modjîr-ad-Dîn-Aboû-'l-Yaman-'Abd-ar-Rahmân-al-'Alîmî. Le récit de l'auteur de l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* que l'on va trouver dans les pages suivantes offre un intérêt beaucoup plus grand.

3. Voici comment l'auteur de l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* raconte la prise de la ville sainte (ms. ar. 302, page 267) :

L'armée investit Jérusalem de tous les côtés; les Musulmans firent la prière sur la montagne qui se trouve près de la ville et ils s'élancèrent au combat

accorda ce qu'ils demandaient après avoir fait de grandes difficultés, à condition que chaque homme paierait pour sa rançon

quand elle fut terminée. Un grand chevalier nommé Bāliān, fils de Barizān, un des plus estimés parmi les Francs, se trouvait alors dans la ville; la ville de Ramla formait son fief et il était entré le jour même dans Jérusalem. Ce fut lui qui prit la direction de la défense et qui répondit aux attaques du sultan. Ṣalāḥ-ad-Dīn lui envoya un message par lequel il lui enjoignait de mettre bas les armes, mais il refusa. Il y avait alors dans Jérusalem un Chrétien melkite, nommé Joseph el-Bāṭiṭ qui était allé à Damas et qui y avait demeuré; il y avait connu Ṣalāḥ-ad-Dīn et ses frères avant qu'il ne fût devenu sultan; il avait également connu son père (Nadjm-ad-Dīn-Ayyoūb) et son oncle Asad-ad-Dīn-Shīrkoūh qui se trouvaient à Damas au service de Noūr-ad-Dīn-Maḥmoūd-ibn-Zengī. Quand Ṣalāḥ-ad-Dīn fut devenu souverain de l'Egypte, il les vint trouver pour leur demander leur protection; al-Malik-al-'Adil-Aboū-Bakr, frère de Ṣalāḥ-ad-Dīn le prit auprès de lui et le combla de bienfaits; il l'installa chez lui dans le palais du khalife dans le vestibule de la Porte d'Or dans le Palais Oriental au Kaire. Ṣalāḥ-ad-Dīn l'avait déjà envoyé plusieurs fois en ambassade auprès des princes Francs, de telle sorte qu'il connaissait parfaitement leur situation ainsi que celle de leurs états et qu'il avait des relations avec les principaux chevaliers. Quand Ṣalāḥ-ad-Dīn vit que la lutte serait rude et qu'il ne pourrait pas s'emparer de Jérusalem, il fit venir Joseph-el-Baṭīṭ et il s'entendit avec lui pour qu'il allât trouver les Chrétiens melkites (de Jérusalem) et qu'il leur promit toutes sortes de bienfaits s'ils n'aidaient pas les Francs à défendre la ville, et s'ils consentaient à la lui rendre; il leur fit donner en même temps beaucoup d'argent. Quand Bāliān-ibn-Bārizān apprit cela, comme les Melkites étaient en beaucoup plus grand nombre que les Francs, il eut peur qu'ils ne livrassent la ville (au sultan) et qu'ils ne tuassent la garnison franque tout entière; il se résolut alors à capituler et à payer une contribution de guerre pour chaque Franc qui se trouvait dans la ville.... Quand Ṣālāḥ-ad-Dīn se fut ainsi emparé de Jérusalem, il écrivit au général qui gouvernait en son nom l'Égypte. Cette lettre était adressée à l'émir Naṣīr-ad-Dīn-Khiḍr-ibn-Bahrām, gouverneur de la partie occidentale de l'Egypte, qui fut investi de ces fonctions au mois de Shavvāl de l'année 581, et qui les occupe encore au moment où nous rédigeons cette biographie, au mois de Shavvāl de l'an 603 de l'hégire. Voici le texte de cette missive :

« Au nom d'Allah, Clément et Miséricordieux :

« Nous écrivons au noble émir, le maréchal (*al-isfahsalār-al-kabīr*) Naṣīr-ad-Dīn, la gloire de l'Islamisme, la colonne qui soutient les champions de la Foi, l'intime du Commandeur des Croyants, (qu'Allah le gratifie longtemps de ses faveurs, qu'il augmente ses dignités, qu'il multiplie ses dons et qu'il rende ses projets plus redoutables (à ses ennemis)!

Nos étendards viennent d'être arborés sur les remparts de la Ville Sainte (que Dieu la protège!) et ce sont nos commandements qui y sont exécutés. Les jours de nos ennemis les infidèles sont passés, ce sont les nôtres qui sont arrivés, et c'est par l'ordre d'Allah que nos pas ont foulé ce sol (peut-être, s'y sont affermis). Le siège a duré treize jours, mais nous n'avons combattu avec l'épée que pendant sept jours; le reste du temps, nos balistes ont lancé leurs projectiles jusqu'à ce qu'ils aient renversé les murs et qu'ils les aient broyés; les créneaux se sont effondrés et se sont réduits en poussière. L'Unité d'Allah y a été proclamée définitivement; les rites des Hanéfites y sont devenus manifestes et on les y a honorés. Comment une petite pierre pourrait-elle faire reculer une haute montagne? et de quel droit l'erreur prétendrait-elle combattre la vérité? Est-ce que l'on peut comparer le premier essor d'une perdrix aux résolutions des héros vaillants? Depuis le jour de l'investissement jusqu'au jour où la ville s'est rendue, les infidèles n'ont fait que se plaindre et

dix dinars égyptiens, qu'il fût riche ou qu'il fût pauvre, que chaque femme paierait cinq dinars et chaque enfant, garçon ou fille,

se quereller en vain. Il ne s'est pas passé de jours qu'il n'y ait eu de leurs soldats faits prisonniers, des blessés et des morts; quand ils ont vu ce spectacle, leur ardeur s'est éteinte et leurs grandes résolutions se sont évanouies; car déjà les remparts de leur ville s'étaient écroulés, les ailes de leurs bastions étaient détruites, et les créneaux de leurs citadelles étaient tombés dans leurs fossés; leurs lourdes tours ont été ébranlées par le tir rapide de nos balistes et par les atteintes de leurs projectiles (litt : par les doigts de leurs flèches); ils ont compris devant le rugissement des lions qu'il n'y avait aucun espoir de salut, que l'erreur allait être effacée par la Vérité et la vraie direction; ils ont vu que leur domination avait pris fin et que les décrets du Ciel étaient inéluctables. Leur ville! on y entrait de tous côtés pour fondre sur eux; ils étaient enchainés dans les liens de la famine et de l'investissement; un soupçon traversa leur esprit et se confirma; leur ville allait tomber au pouvoir des vrais amis de Dieu tandis qu'eux n'étaient plus justiciables que de l'épée et des flammes de l'Enfer; la Mosquée Lointaine (*al-masdjid-al-aḳsâ*) avait revêtu sa parure de fête et les bijoux de sa réjouissance, tandis qu'eux étaient revêtus des haillons de la misère et de la détresse. Pour faire contraste avec leur triste situation, l'Islam recevait des dons et des faveurs continuels; Allah répandait ses grâces sur les Musulmans et l'armée victorieuse regorgeait des choses qui lui étaient nécessaires.

« Le vendredi, sixième jour du combat, et vingt-sixième jour du mois de Radjab, la mort fondit sur eux de toutes parts, leurs efforts furent perdus, et leur impuissance devint manifeste; les vrais croyants se précipitèrent à l'assaut, les Unitaires s'élancèrent à l'attaque, ils se suspendirent aux créneaux des remparts. Les Musulmans fondirent sur eux (les défenseurs de Jérusalem) et ils tenaient dans leurs mains la coupe de la mort. Ils crurent alors que les montagnes s'étaient mises en marche pour les écraser sous leur masse et que les murailles s'avançaient pour les anéantir, et la mort plana sur leurs âmes. C'est alors qu'ils se décidèrent à implorer une capitulation et à offrir de rendre leur ville; ils envoyèrent des ambassadeurs pour proposer le paiement d'une rançon et ils demandèrent que l'on en fixât la quotité par tête pour se racheter du massacre, bien que cela leur fût très pénible. Ce n'est pas volontiers qu'ils ont donné des trésors auxquels personne ne pouvait toucher depuis longtemps, mais ils ont préféré choisir ce moyen plutôt que de subir le châtiment de l'épée. On a alors fait des conventions qui ont réjoui le Prophète. Il a été arrêté que chaque homme paierait dix dinars, que chaque femme en paierait cinq, et que tout enfant non parvenu à l'âge de puberté n'en paierait qu'un seul. Le nombre des gens qui se trouvaient dans la ville était d'environ cent mille ou même plus; ils ont racheté sept mille personnes qui ne pouvaient payer la somme requise et dont la rançon totale s'élevait à 30,000 dinars; ils ont fait cela par charité et ils ont donné avec empressement de l'argent, jusqu'aux derniers des habitants!

« Gloire à Dieu qui a renversé leur fortune, qui a réduit à rien leurs prétentions; qui a anéanti leur orgueil par l'épée d'al-Malik-an-Nâṣir; louanges à Dieu qui a délivré de leurs mains la Mosquée Lointaine (*al-masdjid-al-aḳṣâ*) à laquelle il a transporté son Serviteur durant la nuit, à Dieu qui a exécuté toutes les promesses qu'il avait faites précédemment. Que l'émir prenne sa part de ces bonnes nouvelles qui viennent d'arriver et qui réjouissent les cœurs, des nouvelles qui remplissent les mains de trésors, des conquêtes des provinces et des villes sur lesquelles se lève le soleil de la victoire; la trame de nos jours a été tissée de la soie des événements fortunés. Nous t'ordonnons d'annoncer ces nouvelles aux sons des instruments et de pavoiser la ville ».

Le même auteur raconte dans l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie*

deux dinars. Ensuite, il fut convenu que tous les indigents recouvreraient leur liberté contre le versement global d'une somme de trente mille dinars.

Les Musulmans prirent possession de Jérusalem le vendredi, vingt-septième jour du mois de Radjab, et ils en expulsèrent les Francs qui s'y trouvaient au nombre d'environ soixante mille, après en avoir retenu prisonniers près de seize mille, tant hommes que femmes et enfants, qui ne pouvaient payer la rançon fixée. Les Musulmans prirent comme rançon aux Francs trois cent mille dinars misris, sans compter les sommes que les émirs perçurent et ce qui n'alla pas dans le trésor par suite de fraudes.

Les Francs de Jérusalem allèrent chercher un refuge à Ṣoūr [1]. Quand les Musulmans eurent appris la conquête de Jérusalem, il arriva de tous côtés des gens, à pied et à cheval, pour visiter la

(tome II, ms. ar. 302, pages 265 et ssq.) une histoire bizarre sur la façon dont un roi Beaudouin se serait emparé de Jérusalem :

Suivant lui, les Musulmans permettaient aux Chrétiens de venir en pèlerinage à Jérusalem à la condition de payer une rétribution. Beaudoin y vint habillé en pèlerin de façon à ne pas être reconnu ; il arriva à Jaffa avec six navires de guerre dont chacun portait mille hommes. Le gouverneur de Jaffa avertit celui de Jérusalem de l'arrivée de ces six mille pèlerins. Le général qui commandait à Jérusalem craignit que ces six mille hommes, entrant à la fois dans la ville sainte ne causassent du désordre, aussi il écrivit à son collègue de Jaffa de les diviser en deux troupes de trois mille hommes et de ne laisser partir la seconde que quand la première serait revenue. Beaudoin dut se résigner à subir cette mesure et il partit déguisé, avec trois mille hommes ; une fois arrivé devant Jérusalem, il en fit le tour, examina avec grande attention ses murailles et trouva un point qui lui parut plus faible que les autres et par lequel une attaque avait des chances d'être couronnée de succès. Il écrivit immédiatement au chef des trois mille hommes qui étaient demeurés à Jaffa, de tomber, le mardi suivant, sur la population de la ville et de la massacrer pendant qu'il en ferait autant à Jérusalem avec les gens qui l'y avaient accompagné. Tout se passa comme Beaudouin l'avait commandé et, le mardi, les deux villes tombèrent au pouvoir des Francs ; l'auteur de l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* fait remarquer que c'est également un mardi que les Musulmans reprirent Jérusalem aux Chrétiens.

1. Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāṣil (ms. ar. 1702, folio 16 recto) raconte que cette année il arriva sur les côtes de Palestine une escadre franque venant de l'Occident ; ceux qui la montaient avaient l'intention d'aller faire le pèlerinage de Jérusalem et ils ignoraient ce qui était arrivé aux Francs de Syrie. Ils abordèrent à 'Akkā, pensant que cette ville leur appartenait, mais ils n'y virent rien qui rappelât la manière dont les Francs recevaient les vaisseaux qui venaient du large, et ils n'entendirent pas sonner les cloches. Tout ce qu'ils voyaient montrait qu'un grand changement s'était produit ; ils mouillèrent, car le vent avait molli. Al-Malik-al-Afḍal-Noūr-ad-Dīn, gouverneur d''Akkā, envoya un de ses officiers à bord d'un navire de l'escadre pour les reconnaitre et voir ce qu'ils voulaient. L'officier leur apprit la déroute des Francs, la prise d''Akkā et de bien d'autres villes, et que Soūr et 'Askalān étaient encore en la possession des Francs. Comme le vent était complètement tombé et qu'ils ne pouvaient bouger, les Francs demandèrent la permission d'entrer dans le port avec leurs bagages, ce qui leur fut d'ailleurs accordé.

ville, de telle sorte qu'il s'y trouva un nombre incalculable de personnes.

On y fit la prière du Vendredi, le quatrième jour du mois de Sha'bān et ce fut le *kadi* Moḥyî-ad-Dîn-ibn-Zakî-ad-Dîn qui, revêtu de vêtements noirs, prononça un sermon éloquent dans lequel il pria pour le khalife an-Nāṣir et pour le sultan Ṣalâh-ad-Dîn. Après les prières, Zaîn-ad-Dîn-ibn-Nadjā se leva et harangua la foule; le sultan ordonna de recouvrir de marbre le mihrâb d'Omar; on transporta son admirable *menber* (chaire) d'Alep, et on le dressa dans la Masdjid-al-akṣa. On anéantit toutes les traces du christianisme que l'on trouva et on lava la Sakhra avec de l'eau de rose. On y fit des travaux de menuiserie, on étendit des tapis et on préposa quelqu'un à la mosquée pour y accomplir les cérémonies du culte; on y adjoignit également un collège pour les juristes de la secte de Shafé'i et on ferma l'église du Saint-Sépulcre; on la rouvrit ensuite et l'on fixa une somme que devraient payer ceux des Francs qui voudraient la visiter. On envoya la nouvelle de cette victoire au khalife ainsi que dans tous les pays. Le sultan partit de Jérusalem le vingt-cinquième jour du mois de Ramadhān (*sic*) pour se rendre à 'Akkā, et al-Malik-al-'Azîz-'Othmān s'en retourna en Égypte. Tel fut le dernier grand triomple de Ṣalāḥ-ad-Dīn. — Al-Malik-al-'Adil partit avec le sultan et ils arrivèrent à 'Akkā le premier jour du mois de Ramadhān; de là, le sultan se rendit à Soūr, le neuvième jour de ce même mois; c'était une ville fortement défendue et les Francs y avaient pris toutes leurs précautions pour y soutenir un siège. Les troupes vinrent rejoindre le sultan qui fit dresser plusieurs mangonneaux contre la ville et l'investit; il envoya à la flotte égyptienne l'ordre de venir devant Ṣoūr. Dix navires arrivèrent et la lutte s'engagea sur terre et sur mer; les Francs capturèrent cinq navires. — Sur ces entrefaites, le sultan Salāḥ-ad-Dîn reçut une lettre du khalife qui lui faisait de violents reproches et désavouait sa conduite. Le sultan lui répondit par une lettre dans laquelle il se justifiait. — Il leva le siège de Soūr à la fin du mois de Shavvâl et les troupes rentrèrent dans leurs foyers. Il demeura à 'Akkā pendant qu'al-Malik-al-'Adil retournait en Égypte. — Les Francs arrivèrent de nuit à la forteresse de Kaūkab [1], massacrèrent un certain nombre de Musulmans et pillèrent tout ce qui s'y trouvait. — Le sultan reçut à 'Akkā des ambassadeurs de l'empereur grec [2], des rois de l''Irāk et du Kho- Fol. 32 v°.

1. Nom d'une citadelle située sur une montagne proche de Tibériade; elle domine le Jourdain. Yāḳoūt (*Mo'djam-al-bouldān*, tome IV, p. 328).

2. Après la prise de Jérusalem, Saladin avait envoyé à l'empereur Isaac II

rasān qui lui présentèrent les félicitations de leurs souverains pour la prise de Jérusalem.

Cette année, le Soleil, la Lune, Mars, Vénus, Mercure et Jupiter, Saturne et la constellation de l'Ours furent en conjonction dans le signe de la Balance à la quatorzième heure. Les astronomes se réunirent tous et ils jugèrent qu'il y aurait un ouragan terrible; il se produisit, comme ils l'avaient annoncé, et à l'heure qu'ils avaient fixée. La surface de la terre fut bouleversée, depuis le commencement de ce cyclone jusqu'au moment où il cessa; l'ouragan ne laissa rien sur son passage que des animaux morts, il renversa tous les arbres et déracina toutes les plantes; ce fut surtout le pays de Roum (*ar-Roūm*) qui fut maltraité par ce phénomène surnaturel; les hommes crurent un instant que le jour du jugement dernier s'était levé; les hôtes des cavernes et des grottes s'enfuirent sur les montagnes ou se précipitèrent dans les pièges qui leur étaient tendus, par suite de l'épouvante que ce cataclysme leur inspirait. Les gens disaient que les anciens avaient prédit des événements effroyables à l'occasion de cette conjonction et que c'était la fin du monde. Cela se passa au mois de Masori; et en Djoumāda second, le vingt-septième jour de ce mois, le mardi, avec la nuit et le jour de mercredi, pas un souffle de vent ne se fit sentir et le Nil ne fut plus agité; le fleuve était alors au plus haut point de sa crue dans ce mois de Masori; à cette époque de l'année, il est régulier que le vent souffle depuis le commencement de l'après-midi jusqu'à la nuit tombante contre le fleuve, de telle sorte qu'il y produit des vagues [1]; cette nuit, il n'y eut rien de semblable, ni le jour suivant. Les gens montèrent sur la
Fol. 33 r°. terrasse de leurs maisons avec des flambeaux allumés, pour voir quel était l'état de l'atmosphère, mais la flamme ne bougea pas; les hommes furent dans une grande anxiété par suite de la conjonction de ces astres, mais c'était contre les Chrétiens (*ar-Roūm*) qu'Allah dirigeait les présages de ces étoiles; ce furent elles qui donnèrent la victoire au sultan Ṣalāḥ-ad-Dîn, et ce fut par elles qu'il fit prisonniers les chefs des Francs et qu'il les vainquit. A l'Est

des ambassadeurs pour lui apprendre l'heureux succès de ses campagnes; il lui faisait remettre en même temps 190 prisonniers grecs qu'il avait trouvés dans les cachots des villes enlevées aux Francs; Isaac les reçut avec les plus grands honneurs et lui envoya une ambassade composée d'Avestot, Aspion et Constance, pour lui porter une couronne d'or et renouveler le traité d'alliance qui avait été conclu avec lui. (Ed. de Muralt, *Essai de chronographie byzantine*, Saint-Pétersbourg, 1871, tome I, p. 230.)

1. C'est-à-dire que le vent souffle du large et refoule les flots du Nil, en produisant une sorte de mascaret.

comme à l'Ouest, la terre fut remplie de captifs ; Jérusalem fut prise, et plus d'un de ceux qui avaient été effrayés par ce cyclone prit part à cette glorieuse conquête : les uns y furent tués, les autres revinrent sains et saufs. — Le seizième jour du mois de Djoumâda second, la caravane partit de Damas pour le Kaire ; ce fut la première caravane qui put traverser la Palestine (*Sâhel*) sans crainte d'être attaquée ou sans avoir à payer de rançon. — Cette même année, Bahâ-ad-Dîn-Ḳarâkoûsh-al-Taḳavî s'empara de plusieurs villes du Maghreb ; le sultan de ce pays Ibn-ʿAbd-al-Moûʾmin, lui livra bataille sous les murs de Tunis, mais il fut écrasé de telle sorte qu'au mois de Rabîʿ premier, on récita la *khoṭba* dans cette contrée, au nom du sultan Salâḥ-ad-Dîn-Yoûsouf ; cependant, Ibn-ʿAbd-al-Moûʾmin rassembla ses troupes et livra de nouveau bataille à Ḳarâḳoush ; cette fois, il le mit en déroute et le força à s'enfuir dans le désert. — Cette même année, le sultan ordonna de retirer de la circulation les pièces sur le change duquel on ne parvenait pas à s'entendre, ce qui causait un grand dommage à la population. Il enjoignit de ne plus frapper que des *dinars* en or égyptien et des *dirhems* en argent pur, et il proscrivit le cours des *dirhems* noirs parce qu'on était obligé de les peser à la balance [1]. Ces mesures satisfirent pleinement le public.

ANNÉE 584.

DIX-HUITIÈME ANNÉE DU RÈGNE DU SULTAN AL-MALIK-AN-NAṢIR-ṢALAH-AD-DÎN EN ÉGYPTE [2].

Cette année, le sultan assiégea durant quelque temps la cita-

1. Parce que ces pièces d'argent étaient frappées avec des *flans* de poids très inégaux.

2. On lit ce qui suit dans l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (ms. ar. 302, p. 271). « Le sultan vint investir la *Forteresse des Kurdes* et il en fit le siège durant près de deux mois, mais il ne put s'en emparer ; il se rendit de là dans la province d'Antioche où il prit Laodicée, Baghrâs et de nombreuses forteresses. Il vint ensuite mettre le siège devant la forteresse de Marakiya et resta devant cette place pendant quelque temps ; Allah lui permit de s'en emparer. Il écrivit à ses gouverneurs en Egypte pour leur annoncer cet événement. Voici le texte de la lettre qu'il envoya à l'émir Naṣir-ad-Dîn-Khiḍr-ibn-Bahrâm, gouverneur de la partie occidentale de l'Égypte.

« Au nom d'Allah, Clément et Miséricordieux !

« Cette heureuse nouvelle est annoncée à l'émir très noble, le maréchal (*al-isfahsalâr*), notre intime, Naṣir-ad-Dîn, la gloire de l'Islam ; qu'Allah éternise sa gloire par les grandes conquêtes et les victoires précieuses qu'il lui a fixées ! C'est la prise de la forteresse de Marakiya que doivent célébrer les langues

delle de Kaûkab, mais il ne put en venir à bout; il laissa devant cette place l'émir Ṣârim-ad-Dîn-Ḳaïmâz-al-Nadjmi [1] avec cinq cents cavaliers; il plaça devant Ṣafad l'émir Ṭoghril le Ḳhâzindâr avec cinq cents cavaliers; il envoya à Karak et à Shaûbak, l'émir Sa'd-ad-Dîn-Kamshabâ l'Asadî [2], et il fit venir d'Égypte l'émir Bahâ-ad-Dîn-Ḳarâḳoush-al-Asadî qu'il avait laissé dans cette contrée pour bâtir les murs du Kaire. Ce général rejoignit le sultan devant la forteresse de Kaûkab qu'il était en train d'assiéger. Ṣalâḥ-ad-Dîn le chargea de reconstruire la ville d' 'Akkâ; Bahâ-ad-Dîn commença par réédifier les murailles de la ville et par en relever les tours à l'aide des prisonniers, des bœufs, des machines et des bêtes de somme qu'il avait amenés avec lui d'Égypte.

Le sultan partit pour se rendre à Damas et fit son entrée dans cette ville le sixième jour du mois de Rabî' premier; il en avait été absent durant une année, deux mois et cinq jours; pendant ce laps de temps, il avait battu les Francs et conquis Jérusalem. Il vint tenir régulièrement séance dans le Palais de Justice en présence des *kâḍîs*; en même temps, il écrivit dans toutes les provinces pour appeler les troupes à la guerre sainte (contre les Francs); au bout de cinq jours, il partit de Damas et se dirigea vers Ba'lbek. Le prince de Sindjâr, 'Imâd-ad-Dîn-Zengî-ibn-Maûdoûd, vint rejoindre le sultan dans le pays de Ḥomṣ et ils cam-

et pour laquelle on doit s'empresser de rendre grâces à Dieu; les esprits des hommes ont été calmés par sa prise et par les admirables décrets de la Providence. L'année s'est écoulée, et on a pu atteindre ce qu'il avait été impossible d'obtenir auparavant.

« Quand nous l'avons investie, nous n'avons pas trouvé qu'il fût possible de nous en emparer par ruse, et l'enceinte de ses fortifications ne nous donnait pas l'espoir de nous en rendre maîtres. Et cependant Dieu nous a permis de la conquérir sans que nous puissions dire comment s'est produit ce miracle; il l'a livrée à notre glaive (litt. il en a fait le gain de nos glaives) et nous l'avons enlevée d'assaut, le sabre au poing.

« Cet événement s'est passé le mardi, vingt-septième jour du mois de Djoumâda second de l'année 584, un peu après le lever du soleil. O matin qui as répandu les ténèbres sur l'ennemi et dont la clarté s'est changée pour lui en une nuit obscure! o matin qui as été la source du bonheur, qui as apporté la vie à l'Islam en comblant tous ses désirs! L'émir connait toutes les conquêtes que nous avons faites, avant de nous emparer de cette ville et les bénédictions qui ont précédé cet heureux événement. Antioche demeure les ailes coupées, et ses armes sont tombées à terre; mais nous espérons qu'Allah (qu'il soit exalté!) nous permettra de nous en emparer et qu'il exaucera notre attente. L'émir connait maintenant cette bonne nouvelle et il remerciera Allah des bienfaits qu'il a accordés (aux Musulmans) ».

Ce fut la dernière des conquêtes du sultan Ṣalâḥ-ad-Dîn et à partir de ce moment il ne conquit plus aucune partie du pays des Francs.

1. Ancien Mamlouk de Nadjm-ad-Dîn-Ayyoûb.
2. Ancien Mamlouk d'Asad-ad-Dîn-Shirkoûh.

pèrent sur les bords du lac de Kods [1]. Salāh-ad-Dīn envoya son fils al-Malik-ath-Thāhir et son neveu al-Malik-al-Mothaffar, prince de Hamāh, pour surveiller le chemin d'Antioche [2]. Le sultan se mit

1. Yākoūt (*Mo'djam-al-bouldān*, tome IV, page 516) donne à ce lac le nom de Kadas, et dit qu'il est situé non loin de Homs; sa longueur est de 12 milles et sa largeur de 4 milles; il se trouve entre Homs et le Liban; c'est de ce lac que sort le fleuve que les Syriens appellent al-'Asī, « le révolté », et que l'on connait plus généralement sous le nom d'Oronte. Aboulféda (*Géographie*, tome II, partie I, page 50) dit qu'une jetée occupe son bord septentrional et qu'on en attribue la construction à Alexandre le Grand. Au milieu de cette jetée qui n'est qu'une immense digue destinée à retenir les eaux du lac, s'élevaient deux tours de pierre noire. Hadji-Khalifa nous apprend dans son *Djihān-Numā* que cette digue avait 1287 coudées de long sur 18 1/2 coudées de large, et que sans elle le lac n'existerait pas, car ses eaux se répandraient dans la campagne environnante. Cet auteur ajoute qu'on y pêchait un poisson unique, mais il n'en donne pas le nom.

2. Hadji-Khalifa donne sur cette ville, dans le *Djihān-Numā*, des détails qu'il me parait intéressant de transcrire ici. D'après cet auteur, elle fut construite par Antiochus qui, en l'an 21 d'Alexandre, cherchait un emplacement pour y élever sa capitale. Les conditions qu'il imposait à ses ingénieurs étaient telles qu'ils ne trouvèrent pour y répondre qu'une localité nommée Mardj-ad-Dibadj. C'est là qu'ils jetèrent les fondations d'Antioche. La muraille avait 12 milles de tour, une partie en était élevée sur la montagne, l'autre en plaine. La forteresse fut bâtie sur la montagne de telle sorte qu'on la voyait de fort loin. Le mur d'enceinte portait 370 tours; on éleva dans la ville un temple à Saturne, qui était situé à l'orient du « Pont du Poisson », et tous les ans on y célébrait une grande fête qui durait pendant trois jours consécutifs; tout près de ce temple se trouvaient des bains dans lesquels le peuple pouvait entrer librement à l'équinoxe d'automne. Il y avait à Antioche sept portes, cinq grandes et deux petites; l'Oronte passait par trois d'entre elles. Au milieu d'Antioche se trouvait le temple de Mars, qui, à l'époque à laquelle écrivait Hadji-Khalifa, était devenu une église dédiée à la Vierge Marie; auprès de cette église, se voit encore une source d'eau chaude. Ce temple avait quarante portes blindées de lames de bronze et les murs en étaient recouverts de plaques d'or et d'argent. Le pavé était formé de mosaïques de marbre et on y voyait cent idoles tant en or qu'en argent. Le personnel de ce temple se composait de 300 éphèbes et d'un nombre égal de prêtres. La statue de Mars, toute en or, était placée hors du temple sous une coupole très élevée : le dieu était représenté foulant aux pieds un serpent et un scorpion d'airain. Il y avait à Antioche une canalisation souterraine très compliquée qui amenait l'eau non seulement dans les bains, mais aussi dans toutes les maisons de la ville : les Osmanlis lui ont donné le nom de « Canal de Bolos ». A l'origine de cette canalisation, il y avait deux statues représentant le roi et la reine. On voyait dans cette ville, sept marchés dont trois seulement étaient couverts, et sept sources d'eau minérale, dont chacune guérissait une maladie. Non loin de cette ville, se trouvait le lac d'Antioche situé entre Baghrās et Hārim dans le canton d''Amk; il était distant de deux journées d'Alep et recevait trois rivières ; celle qui est le plus à l'Orient porte le nom d'Afrīn, celle qui coule à l'occident et qui passe au-dessous de Derb-Sak, se nomme la rivière noire, la troisième est située entre les deux précédentes et se nomme Bagrah, comme un petit village auprès duquel elle passe et dont la population se compose de Chrétiens. Ces trois rivières se réunissent avant de venir se jeter dans le lac d'Antioche; il sort de ce même lac un cours d'eau qui va se jeter dans l'Oronte à un mille environ au-dessus d'Antioche après avoir passé sous le célèbre « Pont de fer » (*Djisn-al-hadīd*).

ensuite en marche le premier jour du mois de Rabî' second et il
Fol. 33 v°. envoya des détachements de cavalerie ravager le pays de Ṣafithâ [1] et les forteresses des environs. Il continua sa marche le quatrième jour du mois de Djoumâda premier, dans l'espoir de rencontrer l'ennemi. Il conquit Anṭarsoûs [2], où il s'empara d'un butin considérable ; il rasa les fortifications de la ville et abattit l'église qui était une des plus grandes qui existassent alors; il incendia ensuite la ville qui fut entièrement réduite en cendres. De là il marcha sur Djîbala [3] qu'il vint assiéger le dix-huitième jour du même mois ; il s'en empara sans aucun combat. Il s'empara ensuite de Laodicée [4] après un combat, et les Musulmans y firent un butin considérable. De là, il marcha sur Ṣahîoûn [5], attaqua la garnison et s'en empara le second jour du mois de Djoumâdâ second. Il s'empara de même de

1. Je n'ai point trouvé de renseignements sur cette localité, qui est d'ailleurs comme la suivante suffisamment connue, dans le *Mo'djam-al-bouldân* de Yâḳoût.

2. Il en est de même pour cette ville. D'après Idrisi (*Géogr.*, trad. Jaubert, tome II, page 130), c'est une petite ville près de la mer, à huit milles de Marḳab; les habitants s'y livrent à un commerce assez actif.

3. Il y a plusieurs localités de ce nom dans le monde musulman; celle dont il est question dans le texte de Maḳrizi est une citadelle bien connue dans le *Sâhel* de la Syrie, qui dépendait administrativement d'Alep; elle n'était pas très éloignée de Laodicée (Yâḳoût, *Mo'djam*, tome II, page 21). Hadji-Khalifa nous apprend dans le *Djihân-Numâ* qu'une distance de douze milles séparait les deux villes et qu'on y visitait le tombeau du célèbre Ṣoufi Ibrahim Edhem. Il y avait près de Djîbala un bois de pins, qui était un endroit très dangereux, sans que l'auteur nous dise pour quelle raison ; non loin de cette place coulait une petite rivière ; il y en avait une seconde au nord ; enfin, près de Djîbala, on voyait une colline couverte de narcisses.

4. Ville qui a d'abord dépendu de Ḥoms, puis d'Alep (Yâḳoût, *Mo'djam-al-bouldân*, tome IV, p. 338), à l'occident de Djibala, elle en est séparée par six *farsakhs*, ce qui prouve que un *farsakh* de Yâḳoût vaut deux *milles* de Hadji-Khalifa (voir la note précédente). Ptolémée fixait ses coordonnées à L. 68° 20'; l. 35° 6'. Cette ville fut visitée par le célèbre Ibn-Fozlân en l'année 446 de l'hégire. Hadji-Khalifa dit dans le *Djihân-Numâ* que c'est l'un des meilleurs ports de la côte syrienne, et qu'on y voit un monastère nommé *Favous*. A dix-huit milles de Laodicée se trouve la forteresse de Hisn-Herbah; l'une des vallées qui avoisine Laodicée porte le nom étrange de « vallée du candélabre » (*Wâdi-al-ḳandil*) ; il y passe une petite rivière.

5. D'après le même géographe, Sahîoun est une citadelle très forte bâtie sur un rocher, à une journée de marche de Laodicée dans un pays très riche en eau; on trouve dans les environs de cette ville des localités où croissent des orangers et des citronniers dont les fruits sont meilleurs que partout ailleurs. Les habitants en étaient Ismaîliens. Yâḳoût nous dit dans le *Mo'djam* (tome III, p. 438) que cette localité dépendait administrativement de Ḥoms; ses fossés étaient extrêmement profonds et mesuraient près de 60 coudées, mais il n'y en avait que d'un seul côté; le géographe arabe fait remarquer que ce fossé était creusé en plein roc; les trois autres côtés de la place étaient défendus par des murailles extrêmement solides; deux au-dessous du boulevard extérieur, le troisième au-dessous de la citadelle; cela constituait, comme on voit une défense formidable.

Shoghr [1], de Bakās et de plusieurs autres châteaux forts; il fit prisonniers les Francs qui s'y trouvaient et il y ramassa un butin considérable.

Quand le sultan eut conquis la ville de Baghrās [2], le prince seigneur d'Antioche lui envoya demander la paix [3]; il y consentit à la condition qu'il rendrait la liberté aux prisonniers musulmans qui se trouvaient dans ses états et dont le nombre s'élevait à mille.—Le prince de Sindjār s'en retourna alors chez lui et le sultan se rendit à Alep où il demeura quelque temps; puis il en partit [4] pour aller

1. Le manuscrit de Makrīzī porte très visiblement Thoghr et 'Akkās, ce qui est une faute évidente, car les deux citadelles de Shoghr et de Bākās ne sont presque jamais nommées l'une sans l'autre et sont bien connues des géographes orientaux. Yākoūt dit, dans le *Mo'djam-al-bouldān* (tome III, p. 303), que ces deux forteresses sont situées sur deux montagnes qui se font face; elles sont séparées par un vallon qui ressemble à un fossé; elles ne sont pas très éloignées d'Antioche. Aboulféda (*Géographie*, tome II, partie II, page 38), nous apprend que le vallon qui les sépare a la largeur de la portée d'un trait d'arbalète et qu'une rivière coule au fond; on y trouve des vergers où sont cultivés de nombreux fruits et elles sont à peu près à moitié du chemin qui conduit d'Antioche à Afāmiyyā (Apamée). Suivant Hadji-Khalifa, l'auteur du *Djihān-Numā*, le grand vizir ottoman Kupruli Pacha y fit bâtir à ses frais un caravansérail magnifique, une mosquée djāmi', un établissement de bains et une hôtellerie où les voyageurs recevaient l'hospitalité sans avoir à desserrer les cordons de leur bourse. Un peu à l'est des deux citadelles, se trouve le pont de Kasfahan sur lequel se tient une foire. Ces deux forteresses furent renversées par le terrible tremblement de terre de 806 de l'hég.; toute la population fut écrasée sous les ruines, sauf une cinquantaine de personnes; il se produisit une crevasse de près de quatre lieues de long depuis le village de Kathva jusqu'à celui de Shalfouham; ce dernier, qui était situé sur le sommet d'une montagne, fut enlevé tout entier et transporté dans la plaine sans dommage pour aucune des maisons qui le composaient. Ce fut seulement quand les habitants voulurent sortir de chez eux qu'ils s'aperçurent de ce cataclysme.

2. Ville située au pied de la montagne de Loukkām et à quatre milles d'Antioche sur le chemin qui mène de cette ville à Alep (Yākoūt, *Mo'djam-al-bouldān*, tome I, p. 693). Suivant Aboulféda (*Géographie*, t. II, partie II, page 36), il y a douze milles de Baghrās à Antioche, et autant jusqu'à Alexandrette. Hadji-Khalifa dit dans le *Djihān-Numā*, que la forteresse de Baghrās est très élevée et bâtie sur la montagne de Moūsa-al-Ḥinī, au nord du lac 'Afrīn; elle domine Antioche et 'Amk; l'endroit qui se trouve à l'est du chemin se nomme la « croupe de Baghrās »; le sultan Soleïman-Khan y fit bâtir plusieurs édifices parmi lesquels une grande mosquée, un caravansérail et une hôtellerie où l'on reçoit les voyageurs qui se présentent, sans leur demander de rétribution (959 hég.). Cette ville était très renommée pour ses cultures de hyacinthes, on prétend même qu'il y en avait une variété qui était jaune.

3. Djamāl-ad-Dīn-ibn-Waṣil (*Mofarradj-al-kouroūb*, ms. arabe 1702, folio 83 recto) raconte que la trêve fut fixée pour une durée de huit mois entre le sultan et le prince souverain d'Antioche; le sultan avait été poussé à faire la paix par l'épuisement de son armée et l'énervement du prince de Sindjār qui ne décolérait pas et menaçait constamment de s'en retourner chez lui.

4. Suivant la même autorité, le sultan partit d'Alep pour Ma'rrat-el-No'man et il alla rendre visite à un sheïkh Soufi, auquel ses pratiques religieuses

à Damas où il fit son entrée le dernier jour du mois de Sha'bân. — Durant ce temps, Kamshabâ avait continué le siège de la citadelle de Karak dont il s'empara ainsi que de Shaûbak, de Sil' et de plusieurs châteaux forts de cette région, au mois de Ramadan. Quand les courriers, porteurs de ces heureuses nouvelles, arrivèrent auprès du sultan, il partit de Damas, et vint mettre le siège devant Ṣafad; il s'empara par capitulation de la citadelle de cette ville, le quatorzième jour du mois de Shavvâl [1]; les Francs qui s'y trouvaient se retirèrent à Ṣoûr. Il vint ensuite devant Kaûkâb qu'il réduisit à la dernière extrémité; il s'en empara par capitulation le quinzième jour de Dhoû-'l-Ka'da [2], et il envoya les habi-

avaient acquis un grand renom de sainteté, qui se nommait Aboû-Zakariyya-Yaḥya-al-Maghribi, et qui habitait à al-Nakira (?), et il alla également en pèlerinage au tombeau d'Omar-ibn-Abd-al-'Aziz. De là il alla à Hamâh, et monta à la citadelle, accompagné de la princesse de cette ville, la nièce d'al-Malik-al-Moṭhaffar, et de l'émir de Médine 'Izz-ad-Din-Aboû-Folaïta-al-Kâsim-ibn-Mohannâ, qui suivait le sultan dans toutes ses conquêtes. Ṣalâḥ-ad-Din constata que la princesse avait fait restaurer la forteresse, qu'elle l'avait fortifiée et qu'elle en avait fait creuser les fossés; cela le réjouit extrêmement. De Ḥamâh il se rendit à Damas, sans s'arrêter à Ḥoms, en passant par Ba'lbek; il arriva à Damas un peu avant le commencement du mois de Ramaḍan.

Djamâl-ad-Din-ibn-Wâṣil raconte dans le *Mofarradj-al-kouroûb* (Ms. ar. 1702, folio 83 verso) que lorsque les Francs de Karak furent réduits à la dernière extrémité, ils envoyèrent un ambassadeur à al-Malik-al-'Adil-Saif-ad-Din-Aboû-Bakr pour lui offrir de capituler. Ce prince campait alors à Tibnin, avec toute son armée et il envoya à Kamshabâ, qui était son gendre, l'ordre d'accorder aux Francs de Karak, de Shaûbak et des forteresses qui en dépendaient une capitulation analogue à celle qui avait été accordée aux Francs de Jérusalem. Cet officier prit possession des forteresses vers le quinze du mois de Ramadân.

1. Quand les Francs apprirent la chute de Safad, dit Djamâl-ad-Din-ibn-Wâṣil (*Mofarradj-al-kouroûb*, ms. ar. 1702, folio 84 recto), ils comprirent que leur position était fortement compromise; aussi furent-ils tous d'avis d'envoyer vers cette ville un corps de troupes de deux cents hommes sous le commandement d'un de leurs plus braves officiers; ils partirent durant la nuit par des chemins détournés et ils restèrent cachés toute la journée suivante; il arriva alors qu'un Musulman qui faisait partie du corps de siège de Kaûkab sortit pour aller à la chasse et qu'il rencontra un soldat du détachement franc; il trouva sa présence très extraordinaire dans ce pays et ayant découvert le stratagème, il retourna en toute hâte auprès de Sârim-ad-Din-Ḳaïmâz-al-Nadjmî, général de cette armée, avec le Franc dont il s'était emparé et lui raconta ce qu'il avait découvert. Le général musulman monta immédiatement à cheval, se rendit à l'endroit où les Francs se tenaient tapis et les fit tous prisonniers; il y avait parmi eux deux officiers généraux, chevaliers de l'Hôpital. On les conduisit au sultan Ṣalâḥ-ad-Din qui se trouvait à Ṣafad; il les fit mettre à mort comme il le faisait toujours quand on lui amenait des membres de ces deux ordres à cause de la violente animosité qu'ils montraient contre les Musulmans.

2. Djamâl-ad-Din-ibn-Wâṣil (*Mofarradj-al-kouroûb*, ms. ar. 1702, fol. 84 verso) raconte que le siège de Kaûkab fut poussé avec la plus grande énergie par Ṣalâḥ-ad-Din et qu'il fallut miner le *bashoura* (les ouvrages avancés) pour venir à bout de l'énergique résistance de la place; en même temps, les archers et les arbalétriers couvraient le haut du *bashoura* de flèches et de

tants à Ṣoūr, de telle sorte qu'un très grand nombre de Francs se trouva réuni dans cette ville. — Les Francs (de Tyr) écrivirent aux Francs de Sicile et d'Espagne, tandis que le sultan écrivait au khalife an-Nâṣir pour lui annoncer ces victoires. Le sultan partit ensuite de Kaūkab et vint camper dans la plaine de Baīsân.

Cette année, douze hommes appartenant à la secte des Schïïtes[1], tentèrent de faire éclater une émeute au Kaire; ils crièrent: « Vivent les Alides! »[2]; ils parcoururent les rues en poussant ces cris, dans l'espérance que les gens de la ville répondraient à leur appel et les aideraient à une restauration de la dynastie Fatimite; mais les troupes sortirent de leurs casernes et occupèrent la ville militairement, de telle sorte que cette tentative échoua complètement; et ces gens se dispersèrent. — Cette même année, le sultan se rendit à Jérusalem, où il arriva le huitième jour du mois de Dhoū'-l-ḥidjdja; il en partit presque immédiatement après, le 10, pour aller à 'Askālān; il envoya son frère al-Malik-al-'Adil en Égypte, pour y aider de ses conseils al-Malik-al-'Azīz, et il lui donna la ville de Karak en place d' 'Askalān. Il vint enfin à 'Akkā.

Année 585.

Dix-neuvième année du règne du sultan al-Malik-an-Naṣir-Ṣalah-ad-Dīn en Égypte.

Cette année, le sultan partit d' 'Akkā et rentra à Damas au commencement du mois de Safar[3]. — Le douzième jour de ce

traits d'arbalète, de telle sorte que les Francs ne pouvaient monter sur le mur pour se défendre sans s'exposer à être criblés. Cela les décida à demander à capituler, ce que le sultan leur accorda sans difficulté. Il nomma gouverneur de Kaūkab, Sārim-ad-Dīn-Ḳaimāz-al-Nadjmi.

1. Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāṣil (*Mofarradj-al-kouroūb*, ms. ar. 1702, fol. 85 verso), donne sur cette émeute des détails qui ne diffèrent pas sensiblement de ceux qui sont fournis par le récit de Taḳi-ad-Dīn-Aḥmad-al-Maḳrīzī. Sur les tentatives des Alides pour renverser la dynastie ayyoubite et pour restaurer les khalifes fatimites, on pourra consulter l'excellent travail que M. Paul Casanova a consacré à cette question dans les *Mémoires de la Mission archéologique française du Caire*.

2. Les descendants d'Ali désignent ici les enfants et les proches parents du dernier khalife fatimite al-'Aḍid-li-Dīn-Allah, qui avaient été mis en prison quelques années auparavant par Ṣalāḥ-ad-Dīn.

3. Pendant qu'il se trouvait à 'Akkā, le sultan Ṣalāḥ-ad-Dīn reçut l'émir Bahā-ad-Dīn-Ḳarāḳoūsh qui venait lui annoncer que la construction des murs du Kaire était terminée; le sultan resta à 'Akkā durant la plus grande partie du mois de Moḥarram (Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāsil, *Mofarradj-al-kouroûb*, ms. ar. 1702, folio 86 recto).

même mois, Ziyâ-ad-Dîn-'Abd-al-Wahhâb-ibn-Sakîna, ambassadeur du khalife an-Nâṣir apporta au sultan la notification de faire réciter Fol. 34 r°. la *khoṭba* au nom de son fils, son héritier présomptif 'Iddat-ad-douniâ-wâ-'d-Dîn-Aboû-Naṣr-Moḥammad [1]. Le sultan renvoya l'ambassadeur du khalife et le fit accompagner par Ziyâ-ad-Dîn-al-Ḳâsim-ibn-Yaḥyâ-al-Shahrzoûrî, qui emporta des présents et des cadeaux destinés au khalife, et qui emmena un certain nombre de prisonniers francs. Le sultan envoya au khalife la couronne du roi des Francs, la croix qui surmontait le dôme de la Ṣakhra à Jérusalem ainsi que beaucoup d'autres objets. On enfouit la Croix sous le seuil de la porte Bab-al-Noûbî [2] et tout le monde put ainsi la fouler aux pieds. Cette croix était en cuivre doré.

Le sultan Ṣalâḥ-ad-Dîn partit de Damas, le vendredi, troisième jour du mois de Rabî' premier [3], et vint mettre le siège devant

1. Djamâl-ad-Dîn (*ibid.*, f. 86 verso), dit que l'ambassadeur de l'*Imam* al-Nâṣir-li-dîn-Allâh vint pour *ordonner* au sultan de faire réciter la *khoṭba* au nom de son fils et héritier présomptif de la couronne; Ṣalâḥ-ad-Dîn s'empressa d'obéir à cette injonction.

2. Les termes de Makrizi sont assez obscurs pour qu'on ne sache pas si la croix fut enterrée au Kaire ou à Bagdad, mais la lecture de Djamâl-ad-Dîn-ibn-Waṣil lève tous les doutes à cet égard ; c'est bien dans la capitale du Khalifat abbasside que fut exécutée cette cérémonie humiliante pour les Francs que l'on avait fait entrer dans Bagdad au son des musiques, leurs drapeaux et leurs étendards renversés, portés devant eux. Ḳazwînî nous apprend dans sa *Cosmographie* (éd. Wustenfeld, page 210), que près de la porte al-Noûbî se trouvait une sorte d'escalier où les rois se prosternaient quand ils arrivaient dans la capitale de l'Islamisme.

3. Ṣalâḥ-ad-Dîn alla camper d'abord le vendredi à Mardj-Foloûs, le lendemain samedi à Mardj-Barghoûth où il demeura avec l'armée jusqu'au 11 de ce mois, de là il alla à Bâniâs, puis à Mardj-'Oyoûn où il campa ; cette dernière localité est toute voisine de Shaḳîf-Arnoûn. Le prince de Shaḳîf, qui se nommait Renaud (Arnâṭ), seigneur de Ṣaïdâ, se rendit auprès du sultan; c'était un homme très rusé et très déloyal (Djamâl-ad-Dîn-ibn-Wâṣil, ms. ar. 1702, folio 87 v°), l'un des meilleurs hommes de guerre des Francs, il savait l'arabe et avait même lu les chroniques rédigées dans cette langue; le sultan l'invita à diner et le Franc lui persuada qu'il était tout disposé à le reconnaitre comme suzerain, à lui céder Shaḳîf pourvu qu'il reçût en échange un endroit à Damas où il pourrait habiter, car, quand il aurait ainsi agi, il serait forcé d'éviter de se rencontrer avec les Francs dans la crainte qu'ils lui fissent un mauvais parti. Le sultan crut que Renaud était sincère, tandis qu'il ne cherchait qu'à gagner du temps.; aussi il consentit à ce qu'il lui demandait; il fut convenu que Renaud livrerait la forteresse à Ṣalaḥ-ad-Dîn au mois de Djoumadâ second et le sultan resta à Mardj-'Oyoûn attendant cette époque. Ṣalâḥ-ad-Dîn était très inquiet de voir approcher le terme de la trêve qui était conclue entre lui et le prince d'Antioche, aussi il ordonna à al-Malik-al-Moṭhaffar-Taḳî-ad-Dîn de lui envoyer les troupes qu'il avait auprès de lui et celles qui étaient venues de Mésopotamie; la concentration des Francs à Ṣoûr le tourmentait également beaucoup, ainsi que ce fait qu'ils recevaient constamment des renforts par mer. Quand Ṣalâḥ-ad-Dîn s'était emparé d''Askalân et de Jérusalem, il avait rendu la liberté à Djafrî, roi des Francs, qui, après avoir eu une violente inimitié contre le marquis

Shakîf-Arnoûn. Il était très inquiet de voir s'approcher le moment où expirait la trêve conclue avec le prince d'Antioche, ainsi que de la concentration des Francs à Tyr, et des renforts qu'ils recevaient constamment par mer.

Les Musulmans livraient aux Francs dans leurs pays du Sahel des combats dans lesquels des gens étaient tués de part et d'autre. Ces combats coûtèrent beaucoup d'hommes aux Musulmans, et le dommage qu'ils éprouvaient de la part des Francs allait toujours croissant.

Le sultan partit pour se rendre à 'Akkâ; mais les Francs le devancèrent et mirent le siège devant la ville [1]. Ṣalâh-ad-Dîn

(*al-markis*) [de Montferrat] s'était réconcilié avec lui; les deux princes avaient réuni une armée très considérable et étaient sortis de Ṣoûr dans l'intention de reconquérir les pays que le sultan leur avait enlevés. C'est dans ces circonstances assez critiques pour lui qu'il s'aperçut de la ruse de Renaud, prince de Shakîf-Arnôun. A partir de ce moment, Djamâl-ad-Dîn-ibn-Wâṣil ne fait que copier le récit de l'historien Bahâ-ad-Dîn-ibn-Shaddâd que l'on trouvera traduit dans les *Historiens Orientaux des Croisades*. On pourra comparer le récit de Kamâl-ad-Dîn-ibn-al-'Adîm dans la *Zubdat-al-ḥalab-fi-taarikh-Ḥalab* (*Revue de l'Orient Latin*, quatrième année, n[os] 2 et 3 page 192).

La lutte qui s'engagea autour d''Akkâ entre les Francs et le sultan Ṣalâḥ-ad-Dîn a été racontée avec les détails les plus circonstanciés par Bahâ-ad-Dîn ibn Shaddâd, dans le *an-navâdir-al-sultaniyyah-wa-'l-maḥâsin-al-Yousoufiyyah;* on le trouvera traduit dans le *Recueil des Historiens Orientaux des Croisades*, tome III. Je donnerai ici quelques extraits de l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* qui a été rédigée dans un esprit tout différent de celui des chroniqueurs musulmans et quelquefois plus intéressant.

1. « Le sultan Ṣalâḥ-ad-Dîn, raconte l'historien des Patriarches d'Alexandrie, s'était emparé de Bait-Djibrîl par capitulation; le prince de cette ville était un homme intelligent, courageux, et qui possédait beaucoup d'argent; il occupait un haut rang (parmi ses compatriotes). Il s'appelait al-Ḳasṭalân [le châtelain], dont la signification est, je crois, gouverneur. Il avait dans Bait-Djibril beaucoup de richesses, de fortes sommes d'argent et des tonneaux remplis d'excellente huile et de vin. Quand il demanda à capituler, le sultan lui imposa une contribution de guerre énorme; il offrit de ces denrées au sultan en place d'argent, et Ṣâlâḥ-ad-Dîn prit comme tribut les tonneaux d'huile et de vin et le solde en argent. Après cela, le prince sortit de la ville ayant sur lui une forte somme d'argent, et gardant de nombreux biens, des troupeaux, des serviteurs, des femmes et une suite considérable. Le sultan l'envoya à Alexandrie en Égypte et il écrivit au gouverneur de cette ville pour lui faire des recommandations sur la conduite à tenir à son égard, pour le faire garder et pour lui indiquer l'hospitalité qui devait être offerte au captif durant son séjour dans la ville. Les dépenses devaient être supportées par l'administration (*divân*); le sultan prescrivait de mettre des vaisseaux à sa disposition et de lui donner des vivres, ainsi qu'à ses compagnons, le tout à ses frais, afin qu'il fût satisfait quand il partirait. Le gouverneur et ses subordonnés agirent suivant les instructions du sultan et le Franc alla là où cela lui faisait plaisir. Fakhr-ad-Dîn-Karâdjâ était à cette époque gouverneur d'Alexandrie et tous les jours, il allait rendre visite au prince franc accompagné de plusieurs de ses officiers. Al-Ḳasṭalân avait avec lui environ cinq cents personnes, et le gouverneur paya leurs dépenses de l'argent du sultan pendant toute la durée de leur séjour dans ce pays jusqu'à ce qu'il leur eût fourni des navires et qu'il les eût fait partir. Al-Ḳasṭalân ne resta pas plus de six mois dans son

campa dans le Mardj-'Akkâ et assiégea les Francs qui eux-mêmes assiégeaient 'Akkâ. Les troupes impériales de l'Islamisme vinrent

pays, il partit ensuite pour Venise (*al-Banadaka*, allemand Venedig), Gênes (*Djanaviyyin*) et Pise (?). Il y fit construire cent vaisseaux à ses frais, il engagea des hommes pour former leurs équipages et il vint à Tyr où il se réunit avec le marquis (*al-markis*), Bâliân, fils de Barzân [Balian II d'Ibelin], le fils du prince Arnât et le prince de Karak ainsi qu'avec les chevaliers francs de Palestine qui se trouvaient dans cette ville. L'armée se mit en marche par terre, pendant que la flotte prenait la mer. Une nuit, les Chrétiens vinrent camper à Tell-al-Mash'oûka en face d''Akkâ; quand le jour se leva, ils avaient déjà creusé autour de leur camp trois fossés et ils y avaient amené l'eau du fleuve qui coule dans cet endroit; l'eau y coulait, puis elle allait se jeter dans la mer. Ils investirent 'Akkâ au mois de Radjâb de l'année 585. Le gouverneur d''Akkâ était un officier qui avait été au nombre des *ustads* du sultan et qui s'appelait Djourdîk; il ne put repousser les Chrétiens et il écrivit au sultan qui se trouvait alors à Damas pour lui faire savoir la position dans laquelle il se trouvait. Le sultan arriva et les armées se succédèrent et assiégèrent les Francs (dans leur camp); de leur côté, les Francs arrivèrent de tous les côtés et se réunirent devant 'Akkâ, de telle sorte qu'ils formèrent une immense armée. Quand le sultan vint à 'Akkâ accompagné de son frère al-Malik-al-Mothaffar-Takî-ad-Dîn, il établit son camp à Saffourîyya; quelques jours plus tard, Mothaffar-ad-Dîn-ibn-Zaïn-ad-Dîn, prince de Sindjar, vint trouver le sultan. Chaque jour Salâh-ad-Dîn montait à cheval et se rendait devant le fossé des Francs avec une forte division et luttait contre eux; puis il s'en revenait à son campement de Saffoûriyya après avoir placé en face d'eux un corps de 6,000 cavaliers pour déjouer toutes leurs ruses; ces cavaliers devaient rester là nuit et jour : trois mille d'entre eux prenaient la garde de jour et criblaient les Francs de flèches, les trois mille autres en faisaient autant durant la nuit. Un mois ne s'était pas passé que les Francs avaient élevé sur le bord du fossé qui se trouvait du côté de l'armée du sultan, une muraille de briques; ceux qui étaient retranchés derrière ce mur lançaient des traits avec des *zenbourak*. Les flèches que projetaient ces machines étaient de la dimension du gros orteil du pied d'un homme et elles étaient longues d'une coudée. La pointe d'acier qu'elles portaient pesait 50 dirhems (soit environ 700 grammes) et était quadrangulaire; elles perçaient tout ce qu'elles atteignaient et plus d'une fois, elles traversèrent deux hommes quoiqu'ils fussent garantis par leurs boucliers et revêtus soit de cottes de mailles, soit de cuirasses ou d'autres armes défensives; et, en plus, elles avaient encore la force de s'enfoncer dans la terre. Des hommes qui ont vu le tir de ces flèches ont rapporté qu'elles s'enfonçaient dans les pierres du mur jusqu'aux plumes dont elles étaient garnies à leur extrémité. Quand ils eurent fait cela, aucun des soldats qui restaient de l'armée du sultan ne s'approcha plus du fossé. Cette fortification rendit la position des Chrétiens inexpugnable; ils bâtirent une église pour y faire leurs prières et un dépôt (litt. étable) pour leurs chevaux. Quand ils eurent bien réglé leurs affaires, ils se réunirent pendant une nuit, ils convinrent de faire une sortie au petit jour et de se jeter sur l'armée du sultan. [Ils le firent], tuèrent un certain nombre de Musulmans, mais ils essuyèrent des pertes sérieuses ».

Voici le texte de la lettre que le sultan écrivit à son frère al-Malik-al-'Adil qui se trouvait alors à Hamâh avec son armée pour lui apprendre la bataille que les Francs lui avaient livrée; cette lettre était de la main même du sultan :

« Au nom d'Allah, Clément et Miséricordieux!

« Si vous aidez Dieu, Dieu vous aidera! il rendra sûrs vos pas; quant à ceux qui ne croient pas en lui, il causera leur perte et répandra l'obscurité sur leur œuvres!

« Nous faisons connaitre par cette lettre à la cour (*al-madjlis*) auguste et

se réunir autour de lui tandis que des renforts arrivaient aux Francs par mer. Le sultan ne pouvait pas plus approcher de la

royale d'al-Malik-al-ʿAdil (que Dieu fasse durer son bonheur!) que lorsque se leva l'aube du mercredi vingt et unième jour du mois de Shaʿbān de l'année 585, tous les Francs firent une sortie, tant fantassins que cavaliers, et se dirigèrent du côté de la mer vers les marais couverts de roseaux et le fleuve. Ils portèrent tous leurs efforts contre Taḳī-ad-Dīn qui commandait les quatre régiments (*ṭolb*) de l'aile droite, le *faḳih* Isa-al-Hakkari était à la tête d'un régiment, et Moḥammad, fils de....., commandait également un régiment; les Mamlouks en formaient un septième. Je marchai à leur rencontre et les deux armées vinrent en contact (?) [1]. Quand nous avons été tout près d'eux, tous les Francs ont reflué sur nous, fantassins et chevaliers et nous ont chargé; nos soldats ont couru au devant des Francs et les ont repoussés.

« Toute leur infanterie a pris part à cette charge, mais nous l'avons forcée à reculer. Nous n'avons pas cessé de pousser nos chevaux sur leur infanterie pendant que leurs fantassins nous repoussaient, jusqu'à ce que notre cavalerie eut écrasé leur infanterie. Ḳaïmaz et Ḥosâm-ad-Dīn sont alors entrés en ligne, ils se sont conduits en héros, ils ont écrasé les fantassins des Francs et ont poursuivi leur cavalerie, de telle sorte que la plupart de leurs hommes de pied ont été massacrés; al-Malik-al-Moṭhaffar revint alors et les mit dans une déroute complète; il en a été de même de Yâzkoûdj, de Kamsabâ et de Arslân, les Asadis et les Shihabis (mamlouks de Shihab-ad-Dīn) se précipitèrent au combat; ils formaient un corps à part; ils montrèrent leur valeur accoutumée et tuèrent un grand nombre de Francs. Les Francs revinrent alors à la charge sur nos derrières, mais nous leur avons fait face, nous avons lutté contre eux et il ne s'en est pas sauvé un seul. Louange et grâces à Dieu! Ce ne fut pas une petite affaire; je ne connais pas un seul de nous qui ait obtenu les palmes du martyre, sauf al-Mahallī (que Dieu aie pitié de lui!); Ḥosaïn-al-Kurdī, que j'ai vu tomber blessé devant moi, Ismāʿīl-al-Makbas qui fut blessé, et Salâr-ibn-Djask (?), ce sont tous ceux que je connais, peut-être faut-il y ajouter une vingtaine d'officiers subalternes; Saʿd-ad-Dīn et le frère d'Izz-ad-Dīn se sont très bien conduits ainsi que Ḥosâm-ad-Dīn que j'ai fait citer à l'ordre du jour (*al-mashkoûr*) [2], ainsi que Ḳâîmâz qui était à l'aile droite, que Moṭhaffar-ad-Dīn, et Yâzkoûdj. La charge dont je vous ai parlé plus haut était dirigée sur ma personne.

« Dieu est le plus savant. Salut! »

« Quand les Francs eurent dirigé cette attaque contre l'armée du sultan à Ṣaffouriyya et que les événements que nous venons de raconter se furent passés, Ṣalāḥ-ad-Dīn partit de Ṣaffouriyya et vint camper dans la vallée de Kharroûba. Les postes avancés des Musulmans qui étaient forts de 6,000 cavaliers ne cessaient de les harceler jour et nuit et de leur lancer des flèches, mais cela n'avança à rien. Cet état de choses se prolongea jusqu'au moment où le roi des Allemands vint avec une armée de 600,000 lances; il arriva à al-Rawandan qui est un défilé qui conduit à Ḳonïâh et aux autres villes de l'empire de Masʿoûd de la dynastie des Seldjoukides de Roum; le roi des Allemands traversa de force l'empire de Masʿoûd et les pays du fils de Lâon, le roi d'Arménie, ainsi que les états de beaucoup d'autres princes et des contrées nombreuses; il avait avec lui une nombreuse armée et il possédait beaucoup d'argent..... Il arriva ainsi à Antioche après avoir marché durant une année entière. Un homme qui s'était trouvé dans l'armée du roi des Allemands nous a raconté que lorsque celui-ci voulut se rendre par mer à Constantinople, l'empereur grec

1. Je ne comprends pas cette phrase en détail; je crois cependant que tel est le sens, mais en gros.

2. Peut-être faut-il comprendre « à qui j'ai adressé plus haut dans cette lettre un témoignage officiel de ma satisfaction ».

ville que les habitants ne pouvaient se rendre vers lui; il combattit les Francs avec la plus grande vigueur, depuis le premier jour du mois de Sha'bān jusqu'à ce qu'il triomphât de leur résistance; il y fit pénétrer des troupes, le huitième jour de ce même mois, mais la lutte ne s'arrêta pas pour cela, et elle se prolongea jusqu'au quatrième jour du mois de Ramadhān [1]. Le sultan se transporta alors à Kharroūba [2], et les Musulmans qui se trouvaient dans 'Akkā en fermèrent les portes. Les Francs creusèrent un fossé pour protéger leur camp qui entourait 'Akkā, en partant de la mer et y aboutissant. Ils s'entourèrent également d'un mur crénelé avec des meurtrières et recouvert de palissades; ils y placèrent des fantassins pour empêcher les Musulmans d'approcher d''Akkā. — Al-Malik-al-'Adil arriva avec l'armée égyptienne, au milieu du mois de Shavvāl, et la flotte arriva également d'Égypte devant Akkā vers le milieu du mois de Dhoū'-l-Ka'da; elle était forte de cinquante voiles sous le commandement du *hadjib* Loū'loū. Un fort coup de vent du Nord avait dispersé l'escadre franque et l'amiral captura deux de leurs galères. Les Musulmans qui se trouvaient dans 'Akkā au nombre d'environ dix mille, furent ravis de l'arrivée de leur flotte et cela redoubla leur courage. Le sultan envoya dans toutes les contrées pour exciter les populations à la guerre sainte contre les Francs; et il écrivit à son frère Saîf-al-Islām-Ṭoughatikīn, qui se trouvait dans le Yémen, pour lui demander des secours pécuniaires; ainsi qu'à

mobilisa son armée pour l'empêcher de passer; il trouva sur la terre par laquelle il passa des ruines, qu'on lui dit avoir été appelées Constantinople dans l'antiquité, et que ce fut lorsque la Constantinople actuelle fut bâtie que l'ancienne fut détruite. Lé roi des Allemands y établit son campement, y fit élever des constructions et il y resta une année entière en face des Grecs jusqu'au moment où il les vainquit; il marcha ensuite sur Constantinople et il assiégea l'empereur grec dans cette ville et il perçut les impôts de toutes les provinces de l'empire; il prit ainsi tout ce qui était dû pour cette année. Cela lui procura de nouvelles ressources, et il partit pour aller attaquer Jérusalem. Il traversa de force les états des Seldjoukides, du roi d'Arménie, des Musulmans, des Francs et sa marche ne fut entravée par aucun de ces souverains. Quand il approcha d'Antioche, al-Malik-al-Moṭhaffar-Taḳi-ad-Dīn et Moṭhaffar-ad-Dīn-ibn-Zaīn-ad-Dīn partirent du campement du sultan et se rendirent à Alep pour avoir des nouvelles de l'armée du roi des Allemands. Quand ces deux généraux furent certains que ce souverain assiégeait Antioche, ils traversèrent le fleuve qui se trouvait sur le chemin que l'empereur d'Allemagne avait l'intention de suivre pour marcher sur Alep et Damas et les autres villes de ce pays; ce fleuve est appelé Nahar el-Kalb (lé fleuve du chien). L'empereur connaissait tous les chemins. Quand il apprit cette nouvelle, il partit d'Antioche sur sa flotte et vint par mer à 'Akkā; il campa auprès de l'armée des Francs à.......

1. Telle est la traduction littérale de ces deux dernières phrases.
2. Nom d'une petite citadelle, sur le bord de la mer, qui domine 'Akkā.

Mothaffar-ad-Dîn-Karâ-Arslân [1], prince de l' 'Adjem; il écrivit également au khalife.

Pendant ce temps, les Francs recevaient des renforts, et on reçut d'Alep la nouvelle que l'empereur d'Allemagne était parti de Constantinople à la tête d'une armée innombrable de plus d'un million d'hommes et que ces troupes se dirigeaient vers les pays de l'Islam. — Cette nouvelle désespéra le sultan et les Musulmans qui se trouvaient autour de lui.

Cette année moururent : Hosâm-ad-Dîn-Sonkor-al-Khilâti, durant la nuit du lundi, vingt-septième jour du mois de Radjab; Fol. 34 v°. — l'émir Hosâm-ad-Dîn-Toûmân, le mercredi treizième jour de Sha'bân; — l'émir 'Izz-ad-Dîn-Mousak-ibn-Djaïgoû [2], au mois de Sha'bân; cet émir était neveu du sultan Salâh-ad-Dîn; — Sharaf-ad-Dîn-Aboû-Sa'd-'Abd-Allah-ibn-Aboû-'Asroûn, à Damas, le mercredi, onzième jour du mois de Ramadhân; il était né le premier jour [3] de l'année 492; — Zihyâ-ad-Dîn-'Isa-al-Hakkârî, le mercredi neuvième jour de Dhoû'-l-Ka'da, dans la bataille de Kharroûba.

Année 586.

Vingtième année du règne du sultan al-Malik-an-Nasir-Salah-ad-Dîn en Égypte.

L'année commença, tandis que le sultan se trouvait toujours à Kharroûbâ occupé à assiéger les Francs [4]; les troupes musulmanes

1. Le souverain de l'Azerbeïdjan était alors Kizil-Arslân-Othman, qui monta sur le trône en 582 de l'hég., et qui eut pour successeur Abou-Bekr-ibn-Il-pehlevan (587 hég.).
2. Ce nom ne porte aucun point diacritique dans le manuscrit, sa lecture est donc incertaine.
3. Ou peut-être tout au commencement.
4. J'emprunte à l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* la suite du récit de la lutte qui se livra devant Saint-Jean-d'Acre. « Quand Salâh-ad-Din apprit que l'empereur d'Allemagne était arrivé pendant la nuit sur sa flotte, il ne fut pas épouvanté par les forces qu'il avait amenées et forma le projet de l'attaquer. Il s'avança jusqu'aux fossés et livra bataille aux Francs. Après un certain temps, l'empereur d'Allemagne mourut et après lui, son fils; la plupart de leurs soldats avaient péri par suite du changement d'eau et d'air. Quant à ce qui restait de leur armée, la plus grande partie se fondit avec les Francs; c'est ainsi que finit l'empereur d'Allemagne, et ce fut comme s'il n'avait jamais existé. Louanges en soient rendues à Dieu, le Vivant, celui qui existe éternellement! Après que les rois du monde eurent tremblé par suite de la peur que leur inspirait l'empereur d'Allemagne, ils retrouvèrent leur tranquillité et ils se réjouirent de sa mort. Ce souverain était arrivé à la colline d''Akkâ (*tell-'Akkâ*) au mois de Ramadân de l'année 586.

« Cette année, les Francs avaient fait trois tours de bois, et ils les poussèrent

arrivèrent des provinces orientales et du reste des pays. Le sultan partit alors de Kharroûba, le dix-huitième jour du mois de

en avant de leur ligne de combat après les avoir munies de tous les engins nécessaires à la lutte, et ils les firent avancer jusqu'à ce qu'elles touchassent les murs d'ʿAkkâ. Ṣalâḥ-ad-Dîn avait fait partir d'ʿAkkâ l'*ustâd* Djourdik et en avait donné le commandement à un officier qui était également l'un des *ustâds*, nommé Ḳarâḳoûsh, qui avait pour surnom Bahâ-ad-Dîn. Ce général s'entendait merveilleusement à la guerre et à la fortification; c'était lui qui avait construit les murs du Kaire et qui avait entouré cette ville de son enceinte fortifiée. Il l'avait étendue jusqu'à l'endroit où le Nil se partage en deux branches (*al-maḳsam*), de telle sorte qu'il fit pénétrer le Nil dans l'intérieur du mur d'enceinte; il prolongea ensuite cette enceinte jusqu'au mont Moḳaṭṭam qui domine Miṣr, de manière que la ville fût comprise à l'intérieur du mur; il bâtit la forteresse qui s'élève au dessus du Kaire sur le sommet de la montagne, en dehors de la ville et au sud. Il fit creuser dans cette citadelle un puits; on se servit pour cela de sondes (*azmil*) d'acier et on fora depuis le sommet du Moḳaṭṭam jusqu'à sa base où on trouva l'eau; la profondeur du puits ainsi creusé fut de deux cents coudées. Il y fit également une citerne qui se remplissait avec l'eau qui provenait d'autres travaux d'art exécutés en dehors de la citadelle. Il entoura en peu de temps la citadelle d'un mur d'enceinte, de tours et d'autres ouvrages; le temps est passé et son œuvre n'a point péri. C'est par suite de la renommée que ces travaux lui avaient acquis que Ṣalâḥ-ad-Dîn lui confia la ville d'ʿAkkâ et qu'il le chargea de la défendre contre les Francs. Quand les (trois) tours furent tout près des murs, les chevaliers y montèrent et ils engagèrent le combat en jetant des flèches du haut de ces tours; les Musulmans furent alors sur le point de leur livrer la ville.

« Il y avait alors dans la ville un homme appelé Ibn-ad-Nadjdjâr qui était originaire de Bagdad. Il vint trouver Bahâ-ad-Dîn-Ḳarâkoûsh et lui dit : « Je veux venir à l'aide de mon maître Ṣalâḥ-ad-Dîn et brûler ces tours. » Bahâ-ad-Dîn lui dit : « Et comment feras-tu ? » L'homme lui répondit : « Je préparerai du naphte suivant une formule que je connais et je le lancerai sur les tours, de telle façon qu'elles seront incendiées; si je lançais de ce naphte sur une montagne d'acier, je la réduirais en cendres ». L'émir lui dit : « Eh bien! fais comme tu l'entendras. » Il lui donna en même temps deux cents dinars; Ibn al-Nadjdjar s'en alla et fabriqua trois obus de naphte qu'il projeta sur les trois tours qui furent incendiées : six cents des meilleurs chevaliers francs qui se trouvaient sous ces tours revêtus de leurs cuirasses périrent dans les flammes. Ce fut un jour de deuil pour l'armée des Francs, et un jour de réjouissance et de fête pour tous les Musulmans présents et absents, proches ou éloignés, parce que les Francs étaient sur le point de s'emparer de la ville.

« Quand les trois tours eurent été ainsi incendiées, les Francs placèrent un *mandjaniḳ* sur un navire de guerre de fort tonnage et tout neuf; un grand nombre d'entre eux y montèrent; ils avancèrent jusqu'à venir accoster le mur d'ʿAkkâ du côté de la mer, et les archers lancèrent des flèches par dessus le mur de la ville du haut du pont; ce *mandjaniḳ* se trouvant tout près de la ville, le même artificier Ibn al-Nadjdjâr arriva et incendia le vaisseau; la plus grande partie des soldats qui en formaient l'équipage périrent dans les flammes. Après l'incendie de leur vaisseau, les Francs fabriquèrent un bélier monté solidement sur une énorme poutre de bois et ils le blindèrent avec des lames de fer; ils y firent une tête pour défoncer le mur, cette tête pesait vingt *kintar* de fer; ils abattirent ainsi une grande partie du mur et ils firent écrouler une grande courtine. Les Musulmans firent alors une sortie, ils engagèrent avec les Francs un vif combat, et des deux côtés il y eut beaucoup de morts; Ibn-al-Nadjdjâr sortit encore de la ville et incendia le bélier.

« La lutte se prolongea devant ʿAkkâ entre les Francs et les Musulmans, jour

Rabī' premier et vint s'établir à Tell-Kīsān [1] et les troupes continuèrent à arriver. Les trois tours que les Francs avaient construites en face d' 'Akkā furent terminées dans un délai de sept mois et elles dominèrent la ville; elles étaient occupées par de nombreux combattants abondamment pourvus de munitions; en même temps, les Francs étaient parvenus à combler la plus grande partie du fossé.

Ils attaquèrent la ville avec une telle vigueur que les Musulmans

et nuit, sans qu'une seule journée se passât sans combat, depuis que les Francs y furent arrivés au mois de Radjab de l'année 585 jusqu'au mois de Djoumada second de 587. Le roi de France (*melik Afransis*) arriva à ce moment avec une escadre de cent navires de guerre pour passer l'hiver à 'Akkā; il descendit à terre et réunit ses troupes à celles des Francs; le combat recommença avec une nouvelle violence autour d' 'Akkā.

« Le sultan Ṣalāḥ-ad-Dīn avait fait sortir de la place la première armée qui s'y trouvait et l'avait remplacée par des troupes fraîches, à la tête desquelles se trouvaient en fait de grands émirs, Saīf-ad-Dīn-'Ali-ibn-Aḥmad, commandant des Kurdes, 'Alam-ad-Dīn-Arsal, commandant des mamlouks Ṣâléḥis et des Asadīs, le fils de Saīf-ad-Dīn-al-Djaoūli, Fakhr-ad-Dīn-Ya'ḳoūb-al-Amiri, commandant des Turkomans. Le roi de France poussa vigoureusement les opérations du siège contre ces généraux durant les deux mois de Djoumāda second et de Radjab, il investit complètement la ville et empêcha qu'on y pût introduire quoi que ce soit; il s'en empara enfin le vendredi 15 du mois de Sha'ban de l'année 589 : le siège s'était prolongé durant deux ans, un mois et quinze jours.

Un homme qui se trouvait à 'Akkā au moment où les Musulmans la prirent aux Francs, m'a raconté qu'ils avaient trouvé leurs mosquées changées en églises, Quand à leur tour les Francs l'enlevèrent aux Musulmans pour la première fois, ils y firent des peintures. Quand Ṣalāḥ-ad-Dīn s'en empara, les Musulmans rassemblèrent tous les prisonniers francs qui se trouvaient en leur pouvoir et ils les conduisirent à la grande mosquée, ils leur firent porter de l'eau et leur firent laver les murs et les portes, ils les forcèrent à gratter ces peintures et à blanchir les murs à la chaux de telle façon qu'il n'en resta plus trace; quand cela fut terminé, ils y firent la prière le reste du vendredi, jour de la conquête d'Akkā. Cet homme resta dans la ville jusqu'au moment où le roi de France s'en empara : les Francs prirent alors les prisonniers musulmans, les conduisirent à la mosquée, leur firent porter de l'eau, laver les murs, les blanchirent et on y repeignit des peintures comme celles qui y étaient auparavant.

« Quand les Francs se furent emparés d' 'Akkā, ils firent prisonniers tous les soldats et les citadins qui s'y trouvaient; Ṣalāḥ-ad-Dīn envoya au roi de France un parlementaire pour fixer avec lui le prix de leur rançon, mais ils ne parvinrent pas à s'entendre; le roi de France prit alors les grands émirs comme Aḥmad, Bahā-ad-Din-Ḳarāḳoūsh, Yaḳoūb-al-'Amiri et d'autres; il les sépara du reste des troupes et les fit charger de chaînes. Quant à Arsal et Ibn-al-Djaoulī, ils parvinrent à s'échapper au moment où la ville fut prise; ils ne sauvèrent que leurs personnes et rien autre chose et ils rejoignirent l'armée musulmane abandonnant leurs fortunes, leurs mamlouks et leurs soldats. Quant au reste des captifs, le roi de France mit à part les Nègres, les Kurdes et les Ghozzes de telle sorte que les nationalités fussent bien séparées et il les fit tous massacrer. Ṣalāḥ-ad-Dīn avec toute son armée fut le témoin de ce spectacle. Le roi de France prit les captifs qui lui étaient échus en partage et retourna avec eux dans son royaume. »

1. Yākoūt-al-Hamāvī se borne à dire que c'est une petite localité dans la plaine d' 'Akkā (*mardj-Akkâ*, tome I, p. 868).

en furent épouvantés. La lutte continua avec acharnement des deux côtés jusqu'à ce que les trois tours fussent incendiées. Les habitants d'ʿAkkā firent alors une sortie, déblayèrent le fossé, bouchèrent les brèches du mur d'enceinte, s'emparèrent de toutes les armes qui se trouvaient dans les tours et se fortifièrent dans la ville. Il y eut aussi entre la flotte musulmane et les navires francs plusieurs engagements dans lesquels un grand nombre de Francs périrent.

L'empereur d'Allemagne arriva aux frontières des pays de l'Islamisme alors qu'un grand nombre de ses soldats avaient déjà péri; le sultan seldjoukide ʿIzz-ad-Dîn-Ḳilidj-Arslân leur livra bataille, mais il fut mis en déroute et forcé de se réfugier à Ḳoniah [1]. Les Allemands attaquèrent cette ville et ils incendièrent ses marchés. De là ils marchèrent sur Ṭarsoûs [2] dans l'intention de se rendre

1. La ville de Koniah est bien connue des historiens et des géographes orientaux qui ne donnent d'ailleurs sur elle que peu de renseignements; ce nom est une transcription d'Iconium avec chute de la voyelle initiale; on peut consulter sur cette ville la *Géographie* d'Aboulféda (tome II, partie II, p. 136). Hadji-Khalifa nous apprend dans le *Djihān-Numā* qu'elle est située au pied d'une haute montagne qui a deux cimes, dans une plaine arrosée par plusieurs cours d'eau, et qu'elle possède de solides fortifications. Au sud et au pied de cette montagne se trouvent d'admirables jardins connus sous le nom de jardins de Meram; les ruisseaux qui les traversent se réunissent en un seul cours d'eau qui forme un lac qui entoure la montagne à sa base. La forteresse fut bâtie par le sultan seldjoukide Kilidj-Arslān; le sultan fit également élever dans cette ville un splendide palais où l'on voyait une merveilleuse salle du trône (*ivān*); les fortifications de Koniah furent restaurées par le sultan seldjoukide ʿAlā-ad-Dīn-Kaī-Ḳobād. Elles étaient élevées de trente coudées au-dessus du bord du fossé dont la profondeur atteignait vingt coudées. Il y avait à Ḳoniah douze portes défendues par de grandes tours; l'eau y est amenée du dehors par une canalisation souterraine très compliquée. Le territoire qui dépend de Ḳoniah produit entre autres choses, du coton, des céréales et beaucoup de fruits, particulièrement des abricots excellents qu'on appelle abricots de Ḳamar-ad-Dīn. On cultive dans les environs de cette ville une sorte de fleur très curieuse dont les pétales sont d'un bleu céleste et à laquelle les habitants donnent le nom de « fleur de tanneur »; elle sert, en effet, à ces artisans pour teindre des maroquins que l'on exporte ensuite dans tous les pays environnants. C'est à Ḳoniah que se trouve le tombeau de l'immortel auteur du *Mesnévi*, Djalāl-ad-Din-al-Roûmī.

2. D'après Yāḳoût (*Moʿdjam-al-bouldān*, tome III, p. 526), les coordonnées de cette ville sont : L. 58° 30′, l. 36° 15′ et elle aurait reçu son nom de Ṭarsoûs, fils de Roûm, fils de Yafaz, fils de Sem, fils de Noé. Hadji-Khalifa consacre dans son *Djihān-Numā*, une notice insignifiante à cette ville qu'il dit avoir été le théâtre de l'histoire des Sept Dormants. Un auteur nommé Ahmad-ibn-al-Ṭayyib-al-Sarakhsī nous apprend qu'elle était éloignée de six farsakhs d'Adāna; entre ces deux villes il y avait deux caravansérails; Tarsoûs était défendue par une triple fortification, consistant en un fossé et deux murs d'enceinte; elle avait six portes. Idrisi raconte dans le *Nozhat-al-moshtaḳ* (trad. Jaubert, tome II, p. 133), qu'on y voyait deux grands bazars construits en pierre et qu'elle est séparée de la mer par une distance de 12 milles; c'est là que se trouvait le fort d'Arlāsh qui était l'entrepôt de Tarsoûs et qui était éloigné de Séleucie de deux jours de marche.

à Jérusalem et de reprendre au sultan la ville et les forteresses qu'il leur avait enlevées; leur empereur mourut dans cette ville. Son fils lui succéda et marcha sur Antioche; le sultan envoya dans cette ville la plus grande partie des troupes qui se trouvaient avec lui occupées à la lutte devant 'Akkā et une épidémie très grave s'abattit sur les soldats qui restaient avec lui.

Le sultan ordonna de démanteler Tibériade, Jaffa [1], Arsoûf [2], Césarée, Ṣaïdâ et Djobaïl. Ces villes furent rasées et on transféra les gens qui les habitaient à Bairoūt. Les Francs recouvrèrent l'espérance de vaincre le sultan à cause du petit nombre de troupes qui restaient avec lui. Ils montèrent à cheval, l'attaquèrent et pillèrent la tente (*ōtāḳ*) d'al-Malik-al-'Adil. Les Musulmans et les Francs se livrèrent un combat dans lequel ces derniers furent mis en fuite et repoussés jusque dans leur camp; ils perdirent mille des leurs dans cet engagement. De plus, leurs effectifs diminuaient de jour en jour, sans qu'ils reçussent de renforts; malgré cela ils dressèrent des mangonneaux contre 'Akkā et le sultan se retira jusqu'à Kharroūbah. — Il reçut une lettre de l'empereur de Constantinople [3] lui annonçant qu'il avait reçu le *menber* que le sultan avait envoyé, et l'arrivée du *khaṭîb* et des *muezzins;* il l'informait en même temps que l'on faisait la *khoṭba* dans la vieille mosquée de Constantinople au nom du khalife an-Nâṣir. Fol. 35 r°.

Le fils de l'empereur d'Allemagne partit d'Antioche et marcha sur Tarābolos avec son armée; de là, il se rendit par mer à 'Akkā où il arriva le sixième jour du mois de Ramaḍhân. Il y séjourna jusqu'au moment de sa mort, le douzième jour du mois de Ḍhoū-'l-Ḥidjdjah après avoir combattu contre les Musulmans et sans avoir remporté de succès décisif.

L'hiver arriva; la guerre [4] traînait en longueur et les troupes étaient fatiguées des combats incessants qu'elles avaient à livrer;

1. Yāḳoūt (*Mo'djam*, t. IV, p. 1003) nous apprend que les coordonnées de cette ville sont : L. 56° et l. 33°; suivant Aboulféda (*Géographie*, tome II, partie II, page 17), elle est située à 6 milles de Ramla. Hadji-Khalifa nous apprend dans son *Djihan-Numā* ce détail curieux qu'il y avait dans cette ville un agent consulaire pour chacune des principales villes de Syrie.

2. Nom d'une ville située sur le bord de la mer entre Césarée et Jaffa; ses coordonnées sont : L. 56° 50'; l. 32° 46'. Hadji-Khalifa nous apprend que de son temps il n'y avait plus que des ruines de ses murailles; elle était déjà complètement ruinée à l'époque à laquelle écrivait Aboulféda (*Géographie*, tome II, partie II, page 18). D'après Yāḳout (*Mo'djam-al-bouldān*, tome I, page 207), plusieurs musiciens célèbres sont originaires de cette ville; parmi eux je citerai un nommé 'Aboū-Zakariā-Yaḥyā-al-Arsoūfī.

3. Je n'ai pas trouvé trace de cette ambassade dans la *Chronologie byzantine* de Muralt.

4. *Paikār;* ce mot, qui est emprunté au persan, signifie littéralement « action de se trouver face à face » * *pati-kāra*.

le prince de Sindjār, le prince du Djazīrah et le prince de Maūṣil quittèrent l'armée.

Cette même année mourut Saīf-ad-Daūla-Aboū-'l-Maīmoūn-Moubārak-Kâmil-ibn-Mounḳid, inspecteur des bureaux au Caire.

Année 587.

Vingt et unième année du règne du sultan al-Malik-an-Nâṣir-Ṣalâh-ad-Dīn en Egypte.

Al-Malik-aṭh-Ṭhâhir, prince d'Alep quitta (l'armée) et al-Malik-al-Moṭhaffar s'en retourna à Ḥamah, de sorte que le sultan resta à la tête d'un petit nombre de troupes.

La lutte continua entre la garnison d''Akkâ, commandée par l'émir Bahâ-ad-Dīn Ḳarâḳoūsh et les Francs.

Le printemps étant arrivé, les troupes revinrent auprès du sultan ; mais les Francs reçurent également des renforts et réduisirent 'Akkā à la dernière extrémité ; ils poussèrent le siège avec la plus grande vigueur et dressèrent des mangonneaux pour battre la ville. Cette lutte se prolongea jusqu'au moment où les Francs s'emparèrent d''Akkâ, le vendredi dix-sept de Djoumadâ second [1].

1. On lit dans l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (ms. ar. 302, page 278) : Vers l'époque où le roi de France s'empara d''Akkā, arriva le roi d'Angleterre, le Franc, qui se nommait Samarnamand (*sic*); c'était un homme très brave, qui se connaissait bien à la guerre et qui n'avait aucune crainte de la mort; une armée considérable ne lui faisait pas peur et même s'il avait eu devant lui des milliers de gens et qu'il eût été seul, il n'aurait pas hésité à se précipiter sur eux; parmi les souverains francs qui étaient venus, il n'y en avait jamais eu un tel que lui; quand il chargeait l'ennemi, personne ne tenait devant lui. Le roi de France lui laissa cinq cents chevaliers et lui remit le commandement de l'armée ; il lui laissa les troupes, lui donna ses instructions et partit. Le roi d'Angleterre s'occupa pendant quelques jours des affaires d''Akkā; il y plaça des troupes pour la garder, puis partit pour aller assiéger Ḥaifa; de là, il se rendit à Arsouf. Pendant ce temps, Ṣalāḥ-ad-Dīn assiégeait une petite forteresse qui appartenait aux Hospitaliers et qui se nommait Ṣhafar'amm; alors le sultan se mit en marche pour l'aller attaquer.

Le roi d'Angleterre avait imaginé de mettre des archers pour manœuvrer des *zambourak* sur des chars couverts; ces chars montés par les tireurs marchaient sur les deux flancs de l'armée, à droite et à gauche, l'armée étant ainsi au centre; aucun ennemi ne pouvait s'approcher de ces chars sans être tué. Quand Ṣālaḥ-ad-Dīn eut rejoint le roi d'Angleterre à Arsoūf, il lui livra bataille, mais il ne put le vaincre ; comme il craignait qu'il ne marchât sur 'Askalon et qu'il ne s'en emparât, il se dirigea en toute hâte sur cette ville pour y arriver avant lui ; puis il la démantela et l'incendia de telle sorte qu'il n'en resta plus qu'un monceau de ruines.

Ṣalaḥ-ad-Dīn partit ensuite d''Asḳalān et vint à Ramlah. Quand le roi d'An-

Ils firent prisonniers tous les Musulmans qui s'y trouvaient, au nombre de quelques milliers. Ils firent ensuite une sortie pour lutter contre les Musulmans, mais le sultan tomba sur eux et les mit en pleine déroute.

Il y eut alors des pourparlers en vue de la paix et de la mise en liberté des prisonniers, mais ils n'aboutirent pas. Le vingt-septième jour du mois de Radjab, les Francs sortirent de leurs tentes, firent amener les prisonniers musulmans, et se ruèrent tous ensemble sur ces infortunés qu'ils tuèrent jusqu'au dernier. Les avant-postes musulmans faisaient face aux Francs; les soldats qui en faisaient partie se précipitèrent sur eux et une terrible bataille s'engagea dans laquelle les deux partis perdirent du monde.

Au commencement du mois de Sha'bân, les Francs partirent pour se rendre à 'Askalân; le sultan leva son camp et se mit à leur poursuite. Le quatorzième jour du mois, il les rencontra à Arsoûf; les Musulmans furent mis en déroute, mais Ṣalâḥ-ad-Dîn tint ferme jusqu'à ce que les troupes se fussent ralliées autour de lui; il ramena ses troupes au combat et força les Francs à aller se réfugier derrière les murs d'Arsoûf. Le dix-neuvième jour du même mois, Ṣalâḥ-ad-Dîn décampa, il vint camper à 'Askalân dans l'intention de la saccager pour en rendre la défense impossible; il divisa les tours entre les émirs [1]; les habitants crièrent et pleurèrent de douleur et de rage en voyant détruire leur ville. C'était, en effet, une des plus belles cités qui existassent alors, car elle était bien bâtie, bien fortifiée, et il était très agréable d'y

gleterre apprit qu'il avait fait démanteler 'Askalān et qu'il l'avait incendiée, il en fut très marri et demeura à Arsouf durant quelques jours dans le but de prendre ses dispositions pour venir attaquer l'armée de Ṣalāḥ-ad-Dīn, mais ce dernier était tenu au courant de tout par des espions. Ṣalāḥ-ad-Dīn, partit alors de Ramlah, gravit les montagnes et s'arrêta à Naṭroûn, qui est située dans les montagnes; il est très difficile d'y accéder et il n'y a pas d'endroit par lequel on puisse attaquer cette place. Le roi d'Angleterre leva son camp et vint à Ramlah. Quand il fut venu camper dans cette ville, le sultan quitta Naṭroun dans l'intention de se diriger sur Jérusalem; le roi d'Angleterre quitta immédiatement Ramlah et vint camper à Naṭroûn. Quand le sultan fut entré à Jérusalem, il s'occupa sans aucun retard de faire creuser les fossés et de réparer les tours. Quant au roi d'Angleterre, il resta quelque temps à Naṭroûn, puis il redescendit à 'Askalān où il campa; il fit rebâtir cette ville et en releva l'enceinte fortifiée; de là, il se rendit dans une autre ville où il fit exécuter les mêmes travaux.

Shafar'amm ou Shafr'amm, dit Yākoût dans le *Mo'djam* (tome III, page 304), est un gros bourg distant de 3 milles de 'Akkā.

1. C'est-à-dire que l'on divisait le mur d'enceinte en un certain nombre de sections dont chacune était livrée à un émir, qui devait la faire abattre par les troupes placées sous ses ordres. On en usait toujours ainsi aussi bien chez les Mongols que chez les Ayyoubites quand on voulait démanteler une place forte.

vivre. La ville fut rasée et incendiée sans interruption jusqu'à la fin du mois de Sha'bân.

Le *hâfith* 'Abd-al-'Athīm-al-Mundīri [1] dit ce qui suit dans son livre intitulé *al-Mo'djem-al-Mutardjem* : « J'ai entendu l'illustre émir Aboû-Zaīn-ad-Dīn-'Abd-Allah-Aboû'-l-Mansoûr-al-Banyāsī an-Nāsiri [2], raconter le fait suivant : Quand nous démolîmes la ville d''Askalān [3] on me donna à détruire la tour du Couvent (*Bordj-*
Fol. 35 r°. *az-zaviyyah*); ce fut Khatlidj al-Mo'izzi (?) [4] qui exécuta cet ordre; nous y trouvâmes une inscription relatant l'époque à laquelle elle avait été bâtie et l'inscription gravée par ordre de Khatlidj; ce fut une des choses les plus extraordinaires qu'il me fut donné de voir. Voici ce que m'a raconté à ce sujet le *kādī* Abou'-l-Hasan-'Ali-ibn-Yahyā-*al-kātib* : J'ai vu à 'Askalān la tour appelée la Tour du Sang (*Bordj-ad-damm*); ce fut Khatlidj-al-Mo'izzī qui la

1. Hadji-Khalifa cite cet auteur dans son *Dictionnaire bibliographique*; il lui donne le nom de Zakī-ad-Dīn-Aboû-Mohammad et les titres d'*imâm* et de *sheïkh* (tome V, page 630). D'après ce savant bibliographe, l'ouvrage cité par Makrīzī sous le titre de *al-mo'djam-al-motardjam* serait un dictionnaire persan expliqué en langue arabe; cependant il est bon de remarquer que l'extrait donné par Makrīzī ne ressemble guère à ce qu'on attendrait d'un passage tiré d'un dictionnaire. Je crois qu'il y a une erreur, soit de Makrīzī, soit de Hadji-Khalifa, sans oser décider à qui il convient de l'attribuer. Je serais néanmoins tenté de l'imputer plutôt à Hadji-Khalifa qu'à Makrīzī; le bibliographe turc qui ne semble pas avoir eu ce volume sous les yeux quand il rédigea sa notice, puisqu'il ne donne aucun détail sur lui, aura été amené à y voir un dictionnaire à cause du nombre considérable d'ouvrages de ce genre qui portent le nom de *Mod'jam*. On en trouvera une très longue liste dans son *Dictionnaire bibliographique*, de la page 625 à la page 630 du troisième volume; mais parmi ces ouvrages, il y en a plus d'un qui n'est pas un dictionnaire linguistique; il y en a de géographiques comme le *Mo'djam-al-bouldān* de Yākoût-al-Hamāvī, d'autres biographiques comme le *Mo'djam-al-Sahābat* d'Ibn-Lāl-Ahmad-ibn-'Ali-al-Hamādhānī. Je n'ai trouvé cet ouvrage indiqué dans le catalogue d'aucune bibliothèque européenne; il m'est donc impossible de donner sur lui et sur son auteur des renseignements plus précis que ceux que j'ai trouvés consignés dans le *Dictionnaire biographique* d'Ibn-Khallikan traduit en anglais par M. de Slane. Son nom complet était Zakī-ad-Dīn-Aboû-Mohammad-'Abd-al-'Athīm-ibn-'Abd-al-Kāwī-ibn-'Abd-Allah-ibn-Salāmī; il naquit en Égypte en Sha'aban 581 et il étudia à fond le Koran et ses commentaires, les traditions, la littérature et la jurisprudence; il devint proviseur du collège fondé au Kaire par al-Malik-al-Kāmil, fils d'al-Malik-al-'Adil; parmi ses élèves on compte Ibn-Khallikan lui-même; en plus du *Mo'djam*, il a composé plusieurs ouvrages uniquement destinés à l'étude des traditions musulmanes. Il mourut en l'année 656 de l'hégire, soit huit ans après la chute de la dynastie ayyoubite (Ibn-Khallikan's *Biographical Dictionary*, vol. I, page 89.

2. Je n'ai pas trouvé de renseignements sur cet officier dans le *Biographical Dictionary* d'Ibn-Khallikan.

3. Le manuscrit de Makrīzī porte ici le nom de la ville de Baīroût, ce qui est une faute évidente, comme le lecteur ne manquera pas de s'en apercevoir par la lecture de la suite de cet extrait d''Abd-al-'Athīm-al-Mondirī.

4. Le manuscrit de Makrīzī porte la leçon inintelligible Khatlidj Marī.

rasa au mois de Sha'abān de cette année. J'ai vu sur cette tour une inscription qui était ainsi conçue : La construction de cette tour fut ordonnée par notre maître très glorieux, l'émir des armées, et fut exécutée par son esclave et son officier Khaṭlidj au mois de Sha'abān. » Cet émir des armées est Badr [1]. Je fus stupéfait de cette concordance, ainsi cette tour avait été construite au mois de Sha'ban par un Khaṭlidj et elle fut détruite en Sha'bān par un Khaṭlidj. »

Le sultan partit d' 'Askalān quand cette ville eut été complètement détruite, le second jour du mois de Ramadhān; il vint camper à Ramla; il en rasa la forteresse et abattit l'église de Lydda [2].

1. Le célèbre Badr-ad-Djamalī, qui fut maréchal et généralissime (*amîr-al-djoyoûsh*) et gouverneur de Damas sous le règne du khalife fatimite, Abou-Tamīm-al-Mostanṣir-billah-Abou-Tamīm-Ma'd. Il mourut en l'année 487 de l'hégire (1094 J.-C.).

2. Ṣalāḥ-ad-Dīn partit d' 'Askalān (Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāṣil, *Mofarradj-al-kouroûb*, ms. ar. 1702, folio 124 r°), après l'avoir fait raser, le mardi deuxième jour du mois de Ramaḍan et il alla camper à Yabnā, puis il se rendit à Ramlah le mercredi trois de ce même mois; il arriva à Jérusalem le jeudi suivant; il en repartit le lundi huit et alla coucher à Beit-Noubāh; il revint ensuite à son camp le mardi neuf. C'est à ce moment que Mo'izz-ad-Dīn-Ḳaīṣar-Shāh, fils du sultan seldjoukide du pays de Roūm, Rokn-ad-Dīn-Kilidj-Arslān, prince de Malatiyya, vint le trouver pour lui demander aide et secours contre son père et son frère qui voulaient lui prendre sa ville. Le sultan Ṣalāḥ-ad-Dīn fit recevoir le prince turk par son fils al-Malik-al-'Adil; le prince demeura quelque temps auprès d'al-Malik-al-'Adil dont il épousa la fille moyennant une dot de 100,000 dinars; il repartit dans les premiers jours de Dhoū-'l-ka'ada après s'être arrangé avec ses frères. Le 10 du mois de Ramaḍan, des soldats de l'armée de Ṣalāḥ-ad-Dīn s'emparèrent d'un des familiers du roi d'Angleterre, qu'ils avaient pris pour le souverain lui-même, à cause de la richesse de son costume; le roi d'Angleterre le racheta au prix de 8,000 dinars et remit en liberté dix prisonniers musulmans. Le dix-huit de Ramaḍān (toujours d'après Djamāl-ad-Dīn), il y eut une bataille entre les Francs et les Musulmans. Les Francs furent battus et perdirent l'un de leurs principaux généraux.

Djamāl-ad-Dīn (ms. ar. 1702, folio 124 verso) raconte que le roi d'Angleterre envoya une ambassade à al-Malik-al-'Adil, pour lui faire dire qu'il avait une fille qu'il aimait beaucoup et qui venait de devenir veuve du roi de Sicile et qu'il la lui donnerait volontiers en mariage. Il s'engageait en outre à le reconnaître comme souverain dans tout le Sāhel; la princesse devait demeurer à Jérusalem et avoir auprès d'elle des prêtres et des moines catholiques. D'après le récit de l'historien arabe, al-Malik-al-'Adil aurait volontiers épousé la sœur du roi d'Angleterre dans ces conditions, mais le clergé chrétien représenta au roi que cette union était impossible au point de vue religieux à moins qu'al-Malik-al-'Adil ne se convertit au christianisme. Le prince musulman n'y voulut naturellement pas consentir. Ce fut l'historien Bahā-ad-Dīn-ibn-Shaddād qui fut chargé de ces négociations infructueuses (*al-nawādir-al-sultaniyyah*, *Hist. orient.*, tome III, p. 277 et ssq). On apprit peu de temps après que le roi des Francs (*Malik Afransîs*) était mort à Antioche. Les événements qui se passèrent à ce moment jusqu'au retour de Ṣalāḥ-ad-Dīn à Jérusalem se trouvent exposés en détail dans le tome III des *Historiens orientaux*.— La ville de Lydda ou Ludd est bien connue des géographes arabes. Yāḳoūt nous apprend dans le *Mo'djam-al-bouldân* (tome IV, page 354) que c'est un gros village tout près

De là il se rendit à Jérusalem avec une petite escorte. Il revint ensuite raser la forteresse de Naṭroūn. Durant ce temps, il y eut entre les Musulmans et les Francs quelques combats tant sur terre que sur mer. Le dernier jour du mois de Dhoū-'l-Ḳa'da, le sultan rentra à Jérusalem et Abou-'l-Hidjâ-as-Samīn arriva avec l'armée égyptienne; Ṣalâḥ-ad-Dīn mit la plus grande activité à réédifier les murailles de Jérusalem et à en faire creuser le fossé.

Cette année moururent : 'Alam-ad-Dīn-Solaīmān-ibn-Ḥaīdar, le dernier jour du mois de Dhoū-'l-Ḥidjdjâ; — al-Malik-al-Moṭhaffar-Taḳî-ad-Dîn-'Omar-ibn-Noūr-ad-Daūlah-Shâhânshâh-ibn-Ayyoūb-ibn-Shâdī, prince de Ḥamâh [1]. C'est lui qui constitua en *wakf* les

de Jérusalem ; d'après Aboulféda (*Géographie*, tome II, partie II, page 4), elle est peu éloignée de Ramla et c'est dans cette localité que paraîtra l'Antechrist. Hadji-Khalifa dit dans le *Djihân-Numâ* que cette ville fut rasée par les ordres du khalife Soleïman, fils d' 'Abd-al-Malik ; il y a près de cette ville un puits de mercure. C'est à Lydda que Jésus-Christ tuera l'Antechrist; toutes les semaines il s'y tient une foire; on y voit une très belle église.

1. Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāṣil (*Mofarradj-al-kouroūb*, ms. ar. 1702, folio 126 r°) raconte que Ṣalāḥ-ad-Dīn avait donné à al-Malik-al-Moṭhaffar-Taḳī-ad-Dīn plusieurs villes situées à l'est de l'Euphrate, mais que cela ne lui avait pas suffi et qu'il avait cherché à s'emparer d'autres pays ; il conquit ainsi Souvaidā ; il attaqua ensuite le pays d'Ikhlāṭ et défit l'armée du prince de ce pays Saif-ad-Dîn-Bektimoūr, et s'empara de presque toute la contrée ; le prince de Ikhlāṭ, Saif-ad-Dîn envoya demander secours au khalife al-Nāṣir-li-Din-Allah ; le khalife adressa une lettre au sultan Ṣalāḥ-ad-Din pour désapprouver la conduite de Taḳi-ad-Dîn et pour demander son intercession en faveur d'Ḥasan-ibn-Kiptchāḳ que Moṭhaffar-ad-Dîn, prince d'Arbèles, avait fait emprisonner (voir à ce sujet le *al-nawādir-al-sulṭaniyyah* de Bahā-ad-Din-ibn-Shaddād, dans le tome III des *Historiens orientaux des croisades*, page 282). Le khalife ordonnait ensuite au sultan Ṣalāḥ-ad-Din de lui envoyer à Bagdad le *ḳāḍī* al-Faḍil. Je ne crois pas utile de traduire ici la réponse que le sultan d'Égypte fit à cette note comminatoire, car on la trouvera à la même page du tome II des *Hist. orient. des croisades*. Après ces événements, continue Djamāl-ad-Din-ibn-Wāṣil, al-Malik-al-Moṭhaffar-Taḳi-ad-Din-'Omar-ibn-Shāhānshāh-ibn-Ayyoūb marcha contre la citadelle de Malazkerd qui appartenait à Saif-ad-Dîn-Bektimoūr et l'investit avec une armée fort considérable. Il était accompagné de son fils al-Malik-al-Manṣoūr-Nāṣir-ad-Din-Moḥammad ; c'est là qu'il fut atteint d'une maladie extrêmement grave qui le conduisit au tombeau le vendredi, dix nuits manquant du mois de Ramaḍan. Son fils, al-Malik-al-Mansoūr cacha sa mort, leva le siège de Malāzkerd et revint avec son corps dans ses états. Personne au témoignage du ḳāḍī Ibn-Wāṣil n'avait bien compris quelles étaient au juste les intentions de Taḳī-ad-Dīn.

Après la mort d'al-Malik-al-Moṭhaffar-Taḳi-ad-Din, dit Djamāl-ad-Dîn-ibn-Wāṣil (*Mofarradj-al-kouroub*, ms. ar. 1702, fol. 127 recto), son fils al-Malik-al-Manṣoūr-Nāṣir-ad-Dîn prit possession de la ville de Ḥamāh et du pays qui en dépend, et al-Malik-al-'Adil prit pour lui les provinces orientales. Quand al-Malik-al-Moṭhaffar mourut, son fils écrivit à Ṣalāḥ-ad-Din pour lui apprendre cette nouvelle et pour lui faire savoir qu'étant l'héritier présomptif de son père, il entendait régner sur tous les états qui lui avaient appartenu; mais al-Malik-al-Afḍal demanda à son père Ṣalāḥ-ad-Dīn de lui donner la partie des états de Taḳī-ad-Dīn qui étaient au delà de l'Euphrate. Le sultan ayant fait droit à cette demande, ce prince partit de Jérusalem le troisième jour du mois de Ṣafar de

belvédères de Maḳs à Miṣr pour en faire un collège. Il mourut à Ḥamâh dans la nuit du vendredi, neuvième jour du mois de Ramadhân et fut inhumé dans cette même ville; — Nadjm-ad-Dīn-Moḥammad-ibn-al-Mouvaffiḳ-ibn-Sa'īd-ibn-'Alī-ibn-Hosaīn-ibn-'Abd-Allah-al-Khorastâni, le juriste shafi'ī, le Soūfī, le mercredi vingt-deuxième jour du mois de Dhoū'-l-Ḳa'da; il fut enterré dans le quartier de Ḳarâfa.

Cette même année, le commandement de l'escadre de Miṣr fut donné à al-Malik-al-'Adil et on y engagea tous ceux qui voulurent y prendre du service. On perçut comme à l'habitude les revenus qui provenaient de la dîme à Miṣr, des prisons militaires dans la Haute et la Basse Égypte, de la fabrication du natroūn [1] et de l'impôt foncier et des autres taxes analogues...... [2], les revenus du Delta (*sāḥil-al-shaṭṭ*), des vaisseaux appartenant au divan [3]; des villes d'Esné et Ṭanbadha [4]. Al-Malik-al-'Adil eut besoin de quelqu'un qui l'aidât à s'acquitter des fonctions qui lui avaient été confiées et il plaça au sous-secrétariat d'état de la marine (*divān-al-ostoûl*), Safī-ad-Dīn-'Abd-Allah-ibn-Shâkir.....

Cette année, la crue du Nil fut extrêmement forte, de telle sorte que les campagnes environnantes furent complètement submergées. Cela fit considérablement renchérir les vivres en Égypte. Le blé se vendit trente dinârs les cent ardebs, le pain

l'année 588 et Ṣalāḥ-ad-Dīn lui donna 20,000 dinars sans compter les vêtements d'honneur qu'il lui distribua ainsi qu'à ses compagnons. Quand al-Malik-al-Manṣoūr apprit cela, il entra dans une violente colère et écrivit à son oncle al-Malik-al-'Adil qui se trouvait à Jérusalem pour protester contre cette mesure. On trouvera dans le tome III des *Historiens orientaux des croisades*, page 296 et 298, la manière dont se termina cette affaire, les termes d'Ibn-Wâṣil ne diffèrent pas sensiblement dans cet endroit de ceux de Bahā-ad-Dīn-ibn-Shaddād.

1. Le sel de nitre, c'est le même produit minéral qu'Hérodote nomme λίτρον (*Histoires*, II, § 86 sqq.), et qui servait dans les procédés de momification usités chez les Égyptiens. Photius et d'autres auteurs nous apprennent que le mot λίτρον n'était qu'une prononciation attique et plus spécialement athénienne du mot de la κοινή, νίτρον d'où est venu notre mot nitre et l'arabe *naṭron* ou *niṭroûn* qui n'est qu'une simple transcription du mot grec.

2. Je soupçonne cette phrase d'être corrompue et je ne puis rien tirer de sa seconde partie, que je suis obligé de laisser sans traduction; il semble que Makrizi l'ait copiée dans un ouvrage administratif qu'il a peut-être mal compris, car, en définitive, l'administration des Ayyoubites était assez différente de celle de son époque. S'il l'a comprise, il est probable que, suivant son habitude, il l'aura abrégée d'une façon qui la rend incompréhensible pour moi.

3. J'ignore en quoi pouvaient consister les revenus de la flotte de guerre; généralement une escadre militaire coûte de l'argent et ne rapporte rien.

4. Ces deux noms sont mal écrits dans le texte, j'ai donné plus haut quelques détails sur la première de ces villes; je consacrerai un peu plus loin quelques lignes à la description de la seconde.

recuit [1] arriva à valoir un quart de *dirhem* les six *riṭls*, les dates fraîches en grappes et les bananes un *dirhem* les six *riṭls;* les grenades de qualité supérieure un *dirhem* le cent; une charge de concombres deux dirhems; huit *riṭls* de figues se vendaient un *dirhem;* six *riṭls* de raisin un *dirhem*. Cette crue se produisit au mois de Bâbah deux mois après l'époque habituelle [2]; cinq *riṭls* de jasmin se vendaient un *dirhem*, dix *riṭls* de fruits de
Fol. 36 rº. henné un *dirhem;* les dattes vertes de première qualité valaient un *dirhem* les dix *riṭls*, et celles de second choix un *dirhem* les quinze *riṭls*. — On continua à Miṣr et au Kaire les préparatifs de guerre, et l'escadre musulmane s'empara d'un navire de guerre dans lequel il y avait vingt-deux mille boucliers (?)... — Cette même année, il y eut en Égypte un tremblement de terre, et un violent coup de *simoun* s'abattit sur le pays; l'ouragan souffla pendant trois jours; cela fit périr toutes les plantes qui avaient échappé à l'inondation. Le voile [3] de la grande mosquée de Maḳs fut mis en pièces par suite de la violence du vent et on craignit même que la mosquée ne fût renversée; on donna immédiatement l'ordre d'entreprendre sa réfection.

Année 588.

Vingt-deuxième année du règne du sultan al-Malik-an-Nâṣir-Ṣalâh-ad-Dîn en Égypte.

Au commencement de cette année, le sultan se trouvait à Jérusalem poursuivant avec énergie la reconstruction de la ville. — Le troisième jour du mois de Moḥarram, les Francs vinrent camper devant ʿAsḳalân dans l'intention de la rebâtir; mais ils ne restèrent pas longtemps dans ce lieu, car une troupe d'Asadis [4],

1. *Al-khubz-al-bâït*, litt. « le pain qui a passé la nuit » : les dictionnaires ordinaires traduisent par « pain rassis », mais je ne sais pas si tel est bien exactement le sens de cette expression; on peut voir dans le *Supplément aux dictionnaires arabes* de Dozy (tome I, page 132, col. 2) que l'adjectif *bâït* a le sens de « réchauffé ». Peut-être le *al-khubz-al-bâït* est-il un pain recuit; il semble, en tout cas, d'après les termes mêmes de Maḳrîzî que c'était une qualité de pain inférieure. Il n'y faut cependant pas voir du biscuit dont le nom est tout différent et qu'on appelle souvent « pain grec » *al-khubz-ar-roûmî*.

2. Il s'agit évidemment ici de la crue; ce membre de phrase n'est pas à sa place dans la phrase; il faudrait le reporter plus haut avant l'énumération du prix des différentes denrées en Égypte.

3. La lecture de ce mot est des plus douteuses, car il ne porte pas de points diacritiques.

4. Anciens mamlouks d'Asad-ad-Dîn-Shîrkoûh.

parmi lesquels se trouvait Yâzkoûdj et d'autres de ses compagnons tombèrent sur eux et leur livrèrent plusieurs combats.

Au mois de Ṣafar, al-Malik-al-Afḍal-Noûr-ad-Dīn-ʿAlī, fils du sultan, partit pour se rendre dans les Provinces Orientales dans le but de prendre possession de la contrée qui avait appartenu à al-Malik-al-Moṭhaffar-Taḳī-ad-Dīn-ʿOmar, et il traversa l'Euphrate. A cette occasion, le sultan dépensa vingt mille dinārs sans compter les vêtements d'honneur et les habits de gala; mais, sur ces entrefaites, al-Malik-al-ʿAdil-Aboū-Bakr renonça à tout ce qu'il possédait en Syrie à l'exception de Karak, de Shaūbak, de Ṣalt [1], de la Balḳa et de la moitié de ses domaines en Égypte, et il reçut en échange les Provinces Orientales. Il partit de Jérusalem dans les premiers jours du mois de Djoumāda premier; al-Malik-al-Afḍal fut rappelé et revint auprès du sultan le cœur plein de colère. Al-Malik-al-ʿAdil se rendit à Ḥarrān et à Édesse, il arrangea les affaires de ces villes et s'en revint auprès du sultan à la fin du mois de Djoumāda second.

Durant ce même mois, les Francs s'emparèrent de la forteresse de Dāroūm [2]; l'armée égyptienne partit pour rejoindre le

1. Hadji-Khalifa nous apprend dans le *Djihān-Numā* que cette localité est située à l'est de la montagne de Ghaur, au sud d'ʿAdjloūn, en face de Jéricho, et à une journée de distance de cette dernière ville. Elle possède une citadelle, au bas de laquelle coule une source qui donne naissance à une rivière. On y voit beaucoup de jardins où l'on cultive des grenades (cf. Aboulféda, *Géographie*, tome II, partie II, page 22). Je n'ai trouvé de renseignements sur cette ville, ni dans Idrisi, ni dans Yāḳoūt.

2. On lit ce qui suit dans l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (ms. ar. 302, page 279). Le roi d'Angleterre marcha sur Deīr... [?] qui est la citadelle de Dàroūm. Cette citadelle demeura dans la possession des Musulmans jusqu'au mois de Djoūmāda premier de 588. Le roi s'en empara et massacra ou fit prisonnier tout ce qu'il y trouva; il alla ensuite assiéger Beirout. Ṣalāḥ-ad-Dīn partit alors de Jérusalem pour aller le combattre et il vint camper devant Jaffa avec l'armée, il assiégea cette ville pendant deux jours et s'en empara; il tua tous les soldats qui se trouvaient dans la ville, entre le mur d'enceinte et la citadelle; quant aux chevaliers Francs, ils rentrèrent dans la forteresse et s'y fortifièrent; ils y résistèrent jusqu'au moment où le roi d'Angleterre arriva en vue de la place. Ṣalāḥ-ad-Dīn leva alors le siège et s'en retourna camper à Naṭroūn. Ces événements se passèrent au mois de Radjab de l'année 588.

Quand le roi d'Angleterre fut revenu de Beïrout à Jaffa et qu'il eut délivré la place en forçant Ṣalāḥ-ad-Dīn à lever le siège, il s'établit à Jaffa; al-Malik-al-ʿAdil-Aboū-Bakr, frère de Ṣalāḥ-ad-Dīn, s'était, un peu auparavant, rendu dans le Diar-Bekr et dans l'ʿAdjem où il avait rassemblé une armée; al-Malik-al-Moṭhaffar-Taḳī-ad-Dīn s'était emparé de la ville de Khilāt et l'avait enlevée à Bektīmour; quand Taḳī-ad-Dīn mourut, il eut pour successeur son fils, Naṣīr-ad-Dīn qui y resta avec l'armée de son père. Quant al-Malīk-al-ʿAdil fut arrivé dans ce pays et qu'il eut rassemblé les troupes de toutes les Provinces Orientales, Naṣīr-ed-Dīn se joignit à lui et lui amena l'armée de son père; al-Malik-al-ʿAdil, Moṭhaffar-ad-Din-ibn-Zain-ad-Din, prince d'Arbèles et de la ville de Maūṣil et d'autres princes, réunirent ainsi une armée considérable, tandis que cette année les Francs n'avaient reçu aucun secours ni aucun renfort. Les

sultan, mais les Francs l'attaquèrent en route et lui enlevèrent tout ce qu'elle possédait. Les soldats se dispersèrent dans le désert; les Francs firent cinq cents prisonniers et s'emparèrent d'environ trois mille chameaux; après quoi ils retournèrent à leur campement. Les Francs se crurent assez forts pour tenter une marche sur Jérusalem, mais la discorde se mit parmi eux; ils vinrent camper à Ramla et envoyèrent des ambassadeurs au sultan pour lui demander la paix. Le sultan Ṣalāḥ-ad-Dīn partit de

troupes demandaient à grands cris le combat; mais Ṣalāḥ-ad-Din contint leur ardeur et temporisa. Allah le gratifia de son aide et enfin il se décida à faire la paix avec les Francs. La trêve fut fixée pour une durée de quarante mois, dont le premier fut le mois de Sha'aban de l'année 588. Cette trêve fut conclue avec le roi d'Angleterre et l'armée du Sahel; il fut décidé que si un souverain franc arrivait des contrées qui sont au-delà de la mer avec des forces suffisantes pour rompre la paix, les armées (chrétiennes) du Sahel s'y opposeraient; il était entendu de plus que les Musulmans conserveraient les villes, les villages, les citadelles, les forteresses dont ils s'étaient emparés et qui se trouvaient en leur possession; que tout ce qui se trouvait dans les mains des Francs et n'avait pas été conquis par les Musulmans était la propriété des Francs. Une personne qui avait assisté à la signature de ce traité a raconté que Beïrout, Ṣaidā, Djibala, Djobaïl et plusieurs autres places fortes dont j'ignore le nom furent partagés par moitié entre les deux parties contractantes. Quant à Jérusalem, elle était à cette époque en la possession des Musulmans et elle leur resta; Ṣalāḥ-ad-Dīn stipula que les Francs y pourraient venir en pèlerinage à la condition de ne pas être armés, mais qu'on n'exigerait d'eux aucun tribut. Ṣalāḥ-ad-Din nomma Saif-ad-Din-Yazkoūdj, gouverneur de Jérusalem, et l'y installa avec trois mille cavaliers, tant mamlouks qu'Asadis; il nomma le ḳāḍi al-Fāḍil-'Abd-ar-Raḥmān-ibn-'Ali-ibn-al-Baisāni, kadi de cette ville au mois de Ramaḍān; il envoya des troupes pour abattre les remparts qui entouraient 'Askalān et cette ville demeura sans aucune fortification; cette destruction avait été décidée dans le traité de paix. Les Francs et les Musulmans travaillèrent ensemble au démantelement d'Asḳalān et après la paix ils se mêlèrent et vécurent comme frères; les princes agirent de même vis-à-vis de Ṣalāḥ-ad-Dīn, qui leur envoya de l'argent et des présents; les princes francs lui offrirent de même des cadeaux, des cheveaux, des boucliers, des épées allemandes avec des fourreaux en bois et des lances dont l'antenne était de bois verni. Quant aux Francs captifs qui se trouvaient au pouvoir des Musulmans et aux prisonniers musulmans qui étaient retenus par les Francs, on ne prit aucune décision à leur égard et chacun resta chez son maitre, mais on leur laissa la faculté de se racheter à prix d'argent. Quelques jours après que la paix eut été signée, le roi d'Angleterre se rembarqua et s'en retourna dans ses états avec son butin et une partie de ses troupes.

Au mois de Shavval de l'année 588, Ṣalāḥ-ad-Din partit de Jérusalem pour se rendre à Damas après avoir observé, ainsi que tous les Musulmans qui étaient avec lui, le jeune du mois de Ramadān. Il avait alors quinze fils en état de monter à cheval et de le suivre; c'étaient al-Malik-al-'Aziz-Othmān à qui il réserva la souveraineté de l'Égypte, de Jérusalem et de la province qui en dépend; ce prince régna après lui pendant cinq ans et demi; al-Malik-al-A'azz-Ya'koūb, al-Malik-al-Mouayyad-Mas'oūd, al-Malik-Fatḥ-ad-Dîn-Ishāḳ, al-Malik-al-Djavād-Ayyoūb, al-Malik-ath-Ṭhāhir-Ghāzi à qui il donna la souveraineté d'Alep et de la province qui en dépend, al-Malik-al-Afḍal-'Ali qui fut souverain de Damas, al-Malik-al-Mostamir (ou Moushammer) -Khiḍr, al-Malik-az-Zāhir-Dāoūd; les autres Toūrānshāh, Shāhānshāh, Malik-Shāh, Aḥmad, Aboū Bakr, étaient encore en bas âge.

Jérusalem, le dixième jour du mois de Radjab et marcha sur Jaffa qu'il vint assiéger. Il attaqua sans discontinuer les Francs qui s'y trouvaient et finit par emporter la ville d'assaut, ses troupes y firent un butin considérable. Le sultan prit possession de la citadelle et en fit sortir la garnison franque. Sur ces entrefaites un renfort considérable de Francs arriva sur une flotte de cinquante navires; les habitants de Jaffa venaient justement de surprendre un détachement de Musulmans; le combat recommença, les navires des Francs étant en vue de la côte et n'ayant point encore accosté. Les équipages firent force de voiles et débarquèrent; les Francs se précipitèrent sur le sultan qui dut reculer jusqu'à Yâzoûr [1].

Ṣalâh-ad-Dīn ordonna de détruire cette ville et marcha sur Ramla, puis sur Jérusalem. Il voulait marcher contre les Francs, mais les officiers furent d'un avis tout différent, et quelques-uns d'entre eux allèrent même jusqu'à manifester leur opinion d'une façon irrespectueuse; cela le détermina à abandonner son projet. L'armée égyptienne étant arrivée [2], le sultan partit pour Ramla, et la paix fut signée entre lui et les Francs le vingt-deuxième du mois de Sha'bân. On conclut une trêve générale sur terre et sur mer pour une durée de trois ans et trois mois, cette période devant commencer le onzième jour du mois de Shavvâl, date correspondant au premier jour du mois d'Elul [3]. Les clauses en étaient que les Francs posséderaient toute la côte depuis Jaffâ jusqu'à 'Akkâ, Ṣoûr, Ṭarâbolos et Antioche. On fit dans le campement [4] et dans les quartiers des troupes la proclamation suivante :

1. Le manuscrit de Maḳrizi porte Yâzoûrâ, ce qui est une faute évidente: Yaḳoût-al-Ḥamâvi nous apprend, en effet, dans le *Mo'djam-al-bouldân* (tome IV, page 1002) que Yâzoûr est une petite ville qui dépend de Ramla; c'est de cette localité qu'était originaire le vizir de la Haute et de la Basse Égypte, le *ḳâḍî-al-ḳuḍât* Aboû-Mohammad-al-Ḥasan-ibn-'Abd-ar-Raḥman-al-Yâzoûrî.

2. L'armée égyptienne, dit Djamâl-ad-Dīn-ibn-Wâṣil (*Mofarradj-al-kouroûb* ms. ar. 1702, folio 129 verso) s'était mise en marche pour aller rejoindre Ṣalâḥ-ad-Dīn; le sultan lui envoya de Jérusalem l'ordre de faire bien attention quand elle arriverait à proximité des territoires occupés par les Francs. Les troupes musulmanes demeurèrent durant quelques jours à Bilbis pour y attendre l'arrivée des caravanes et pour avoir ainsi des nouvelles des Chrétiens; elles se remirent ensuite en route pour gagner la Syrie, et les Francs se mirent en quête de nouvelles pour savoir où elle se rendait; quand ils surent bien le chemin qu'elle devait tenir, ils montèrent sur le haut d'une montagne, dans l'intention de fondre sur elle quand elle passerait. Le sultan ayant appris quel était le plan des Chrétiens envoya les deux émirs Fakhr-ad-Dīn-Alṭoûnbogha-al-'Adilī et Shams-ad-Dīn-Aslam-al-Nâṣirī pour dévoiler à ses troupes les embûches des Francs; l'un des officiers généraux de l'armée musulmane était Falak-ad-Dīn, frère d'al-Malik-al-'Adil.

3. Nom d'un des mois du calendrier syrien.

4. Makrīzī emploie ici le mot turc oriental *ōṭâḳât* avec le pluriel arabe.

« La paix vient d'être conclue! quiconque voudra sortir de son pays pour entrer dans le nôtre, qu'il le fasse! Quiconque voudra sortir de nos états pour rentrer dans les siens, qu'il le fasse également! »

Le jour de la conclusion de cette paix fut un jour mémorable, et on se réjouit des deux côtés d'être arrivés à cet heureux résultat, car les Francs aussi bien que les Musulmans étaient fatigués de la longueur de la guerre. Les soldats Francs se mêlèrent aux troupes musulmanes et plusieurs Musulmans partirent à Jaffâ pour s'y livrer au commerce. Un grand nombre de Francs entrèrent à Jérusalem pour y faire un pèlerinage; le sultan les reçut avec beaucoup de distinction, les invita chez lui et leur donna un grand festin. Les souverains des Francs partirent pour 'Akkâ et le sultan partit de Jérusalem pour se rendre à Damas. L'émir Bahâ-ad-Dîn-Ḳaraḳoûsh vint le rejoindre après avoir accompli ce qu'il avait à faire à Ṭibériade.

Le vingt-cinqième jour du mois de Shavvâl, le sultan fit son entrée à Damas dont il avait été absent durant quatre années, et il permit à ses troupes de se séparer et de rentrer dans leurs foyers; les soldats se mirent en marche, mais son fils al-Malik-al-Afḍal et le ḳāḍī al-Fâḍil restèrent auprès du sultan. — Cette année, le prix des fèves passa en Egypte de quinze *dinars* à trente *dinars* les cent *ardebs*, parce qu'on en avait acheté cinquante mille *ardebs* rien que pour la consommation de la maison d'al-Malik-al-'Adil [1]. — Cette année, on apprit l'existence d'un homme qui se disait être 'Abd-al-Aḥad, le fils d'Ḥasan, fils du khalife fatimite al-Ḥafiṭh-li-dîn-Allah. On le mena devant al-Malik-al-'Aziz, au Kaire. Le prince lui dit : « Tu prétends être le khalife? » — L'individu lui répondit que oui : — « Où étais-tu alors durant cette période de temps [2]? » Il affirma que sa mère était parvenue à

1. Les deux mots que je traduis « la maison d'al-Malik-al-'Adil », sont dans l'original *olousiyya-al-'adiliyya;* je lis *al-olousiyya-al-'adiliyya*; je pense qu'il faut voir dans le mot *oloûsiyya* un dérivé du mot *oloûs* qui, en turc oriental désigne la maison, la suite d'un prince avec tout ce qu'elle comporte, gens et animaux; les *oloûs* étaient, en effet, très souvent composés d'un nombre de personnes incroyable; je ne crois pas qu'on ait rencontré jusqu'ici ce mot appliqué à un prince égyptien. Quant aux princes de Perse à l'époque des Mongols, il y en a tellement d'exemples que je ne crois pas utile d'en citer. Je ne sais s'il ne faudrait pas mieux lire *al-vasiyya-al-'adiliyya*, les « biens communaux appartenant à al-'Adil », ou les biens qui ont la propriété exprimée en arabe par le mot 'adil, dont j'ignore complètement le sens dans cette dernière interprétation.

2. Par « cette période », al-Malik-al-'Aziz entend le laps de temps qui s'était écoulé depuis la mort du dernier khalife fatimite al-'Aḍid jusqu'à ce moment; cette demande était toute naturelle de la part du prince ayyoubite, car on a

le faire sortir du palais et qu'il s'était rendu à Tanbadha[1] où il était resté caché. Il en était ensuite parti dans l'intention de se rendre au Kaire ; un homme lui avait donné l'hospitalité et lui avait conseillé de réclamer le Khalifat; il s'était alors rendu dans différents endroits et avait promis de donner des fiefs à ceux qui consentiraient à le reconnaître comme khalife; il fut mis en prison.

On apprit également que plusieurs des membres de la famille du vizir avaient essayé de soulever une émeute au Kaire; le vizir et ses parents furent jetés en prison. — Cette année on arrêta que le divan particulier du sultan serait de 354,444 *dinars*. — Cette année, mourut Djamâl-ad-Dîn-al-Malakî-Mousâ, fils de Mâmoûn al-Bosṭândjî (?), qui composa un ouvrage intitulé *Sirat-al-mâmouniyya,* le seizième jour du mois de Djoumâda premier au Kaire, il était le dernier représentant de sa famille. — On s'occupa activement de creuser le fossé entre la Porte des Victoires (*Bâb-al-fotoûḥ*) jusqu'à Maḳs. — On écrivit de transférer plusieurs des serviteurs de la dynastie fatimite qui étaient emprisonnés dans l'Iwân[2] et dans l'hôtel connu sous le nom de Dâr-al-Moṭhaffar, à Ṣarkhad pendant la nuit pour que personne ne s'en aperçût. — On ordonna également d'évacuer la ville de Tinnis et d'en transférer les habitants à Damiette, de couper les arbres des jardins de Tinnis[3] et d'en faire sortir les femmes. Tinnis resta sans aucune population, sauf quelques soldats. On creusa le fossé de Damiette et on fit un pont près de la Tour de la Chaîne. — On répandit à plusieurs reprises de fausses nouvelles dans les deux villes de Miṣr et du Kaire, et le prix des denrées s'éleva. — On reçut du Yémen une lettre dans laquelle il était écrit qu'il y avait en Abyssinie[4] trois fleuves qui se séparaient après avoir traversé Fol. 37 r°.

vu, au commencement de l'histoire de Ṣalâḥ-ad-Dîn, que ce souverain avait fait rechercher tous les descendants des Fatimites pour les emprisonner.

1. Yâḳoût nous apprend dans le *Mo'djam* (tome III, p. 550) que c'est un village dépendant de Béhesna dans le Ṣa'îd de l'Egypte. Il y a une autre localité de ce même nom dans l'Ifriḳiyya. C'est évidemment de la première qu'il s'agit ici.

2. C'était la réponse à la tentative d'Abd-al-Aḥad de rétablir à son profit le Khalifat fatimite. Sur l'Ivân, le lecteur pourra consulter la *Description de l'Égypte*, écrite en arabe par l'auteur du *Kitâb-al-soloûk.*

3. Le manuscrit de Makrîzî porte ici le nom de Damiette, mais c'est probablement une erreur; il faut très vraisemblablement lire Tinnis.

4. Comme pour déterminer exactement quels sont les trois fleuves dont parle Makrîzî, il faut savoir ce que les Musulmans entendent au juste par Abyssinie, je vais donner une analyse de la notice que Kazwini consacre à ce pays (*Géographie*, éd. Wustenfeld, page 12). Il est certain que pour cet auteur, le terme d'Abyssinie comprend tous les pays situés entre la côte orientale de l'Afrique (le pays des Zendjs), au dessous de Khartoûm, et limités

un lac (*ʿadbat*); l'un d'eux était d'eau saumâtre, le second de lait, le troisième de sang [1]. — Cette année mourut Ḳilidj-Arslān-ibn-Masʿoūd-ibn-Ḳilidj-Arslān-ibn-Solaīmān, prince de Ḳoniyya; il venait d'être battu par le prince de Sivās et d'Aḳsarāī [2]; il mourut au mois de Shaʿbān et eut pour successeur son fils Ghyāṭh-ad-Dīn-Kaī-Khosrav-ibn-Ḳilidj-Arslān. Ses frères gardèrent les fiefs qu'ils possédaient depuis le règne de leur père; mais ces princes se brouillèrent: Koṭb-ad-Din fut attaqué par son frère Rokn-ad-Dīn-Solaīmān, prince de Wāḳās, qui s'empara de Sivās, d'Aḳṣarāi, et de Ḳaisariyya [3]; Rokn-ad-Dīn enleva ensuite Ḳoniyya à Ghyāṭh-ad-Dīn, qui s'enfuit et se réfugia à Alep [4].

à l'ouest par le pays de Badja et le Darfour (Aboulféda, *Géographie,* tome II, partie I, page 209). La faune de cette contrée répond bien à celles de la partie équatoriale et sudéquatoriale de l'Afrique: Kazwini cite l'éléphant, la girafe, le buffle auquel il donne le nom de bœuf sauvage et le nom persan de *oushtourgavpeleng,* ce qui signifie littéralement « chameau, bœuf et panthère ». Je crois qu'il y a eu dans ce passage une erreur de Kazwīnī, mais ce n'est pas ici le lieu de la relever. Les naturels du pays se livraient à la chasse de l'éléphant sauvage, soit pour l'ivoire, soit pour les apprivoiser et s'en servir comme animaux domestiques. Comme limite à l'Abyssinie au sud, plus bas que l'équateur, Kazwini donne une vaste contrée déserte.

1. Il me parait plus important de déterminer le pays dans lequel se trouve le lac d'où sortent ces trois cours d'eau. Le mot *ʿadbat* signifiant plutôt un marécage, une grande surface liquide, couverte de végétation, de nénuphars, de lentilles d'eau et autres plantes du même genre, on pourrait être tenté de voir dans ce lac, soit le Tchad d'où sortent le Shari, le Baḥr-el-Ghazal et dans la direction de l'Ouest, une autre rivière que les Musulmans prenaient pour le commencement d'un fleuve qui n'a jamais existé et dont le cours moyen aurait été formé par la boucle du Niger et le cours inférieur par le Sénégal. On pourrait également penser à l'interminable marécage du Baḥr-al-ʿArab et du Sobat; mais le Tchad et ce marécage sont situés dans des pays que les Musulmans n'ont jamais regardé comme faisant partie de l'Abyssinie, et qu'ils appellent le Soudan (Cf. la carte d'Afrique du *Djihān-Numā* de Hadjī-Khalifa, ms. supp. Turc. 215, folio 51 recto). Les géographes musulmans connaissant parfaitement la partie de l'Afrique qui s'étend au dessous de la ligne équatoriale, je suis très porté à voir dans le lac dont il est question dans le texte de Maḳrīzī les grands lacs du centre de l'Afrique, l'Albert Nyanza, l'Oukérévé, le Tanganiyyika, d'où sortent une quantité de cours d'eau, et en particulier le Nil. C'est évidemment par les marchands qui venaient apporter les produits de l'Afrique centrale dans le Yémen que le prince de ce pays apprit l'existence de ces lacs qui devaient être bien plus considérables qu'aujourd'hui.

2. Nom de deux villes d'Arménie bien connues sur lesquelles je donnerai quelques détails dans la suite de cet ouvrage.

3. A ne pas confondre avec la ville du même nom qui se trouve en Palestine.

4. C'est au cours de cette année que le marquis Conrad de Montferrat, prince de Tyr, fut assassiné par deux Ismaïliens. Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāṣil raconte que l'évêque de Tyr avait un jour invité le marquis à diner et que tous les deux avaient largement bu. Au même moment deux Bathéniens (d'Alamoūt) entraient dans Tyr dans l'intention d'assassiner le marquis. Ils s'étaient déguisés en moines et le guettèrent; quand le marquis sortit de chez l'évêque, les deux hommes se jetèrent sur lui et le frappèrent à coups de couteau; l'un deux parvint à s'échapper et se réfugia dans l'église. Le

Année 589.

Vingt-troisième année du règne du sultan al-Malik-an-Naṣir-Ṣalah-ad-Dīn en Égypte.

Au commencement de cette année, le sultan se trouvait à Damas, et al-Malik-al-ʿAdil se dirigea vers Karak. — Al-Malik-al-Moʿizz-Ismaʿīl-ibn-Saīf-al-Islām-Ṭhāhir-ad-Din-Toughatīkīn arriva du Yémen au milieu du mois de Ṣafar, ce qui causa la plus vive joie au sultan. — Durant la nuit du samedi, seizième jour du mois, il fut atteint d'une indisposition; le samedi, il ordonna à son fils al-Malik-al-Afḍal d'aller présider le repas à sa place, ce que celui-ci fit. La maladie s'aggrava pendant onze jours, et le sultan fit prêter serment à son fils al-Malik-al-Afḍal; son état empira encore jusqu'à la nuit du mercredi, vingt-septième jour du mois de Ṣafar, ce qui était la douzième nuit de sa maladie; il mourut après la prière du matin de ce même mercredi. Al-Malik-al-ʿAfḍal monta à cheval et alla parcourir les rues pour consoler la population de la ville. Fol. 37 r°.

Le sultan Ṣalāḥ-ad-Dīn (qu'Allah lui fasse miséricorde !) était un homme de la plus grande modestie, se plaisant à fréquenter le peuple, doué des plus grandes qualités, affable à l'excès, aimant les gens versés dans le droit et la connaissance de la religion, auxquels il témoignait toutes sortes d'égards, et qu'il conviait à ses réceptions. Beaucoup de poètes ont chanté ses louanges et vinrent à sa cour de tous les pays du monde; il était extrêmement attaché à la loi musulmane, et il avait étudié les traditions (*ḥadīth*) sous la direction d'Abou-l-Hasan-Ali-ibn-Ibrahim-ibn-al-Musallam, d'Ibn-Bint-Aboû-Saʿd, d'Aboū-Moḥammad-ibn-Barī-al-Naḥvī, d'Aboū-'l-Fâtḥ-Maḥmoūd-ibn-Aḥmad-al-Ṣaboūnī, d'Aboū'-l-Ṭhāhir-ibn-al-Salīfī; d'Ibn-ʿAūf et de bien d'autres docteurs. Fol. 37 v°.

....

Cette année [1], fut tué Ṭoghrīl-ibn-Arslān-ibn-Ṭoghrīl, fils du sultan Moḥammad, fils de Malik-Shâh, fils d'Alp-Arslān, fils de Djagri-

marquis qui était grièvement blessé demanda qu'on le transportât dans l'église et quand on eut obéi à ses ordres, le bathénien qui y était caché lui porta encore des coups de couteau et l'acheva; l'historien musulman affirme que ce fut sur l'ordre du roi d'Angleterre que le prince ismaïlien fit assassiner le marquis.

1. Je passe quelques lignes dans lesquelles Makrīzī ne fait que répéter sur les vertus de Ṣalāḥ-ad-Dīn ce que racontent Ibn-al-Djaūzī, Bahā-ad-Dīn et les autres historiens de ce prince.

beg, fils de Mīkāīl, fils de Saldjoūḳ, le vingt-quatrième jour du mois de Rabi' premier; ce fut le dernier des princes de la dynastie seldjoukide qui régna en Perse (*'Adjam*); le premier avait été Ṭoghril-beg, fils de Mīkāīl; cette dynastie avait duré cent cinquante-huit années.

II

Fol. 38 r°. RÈGNE DU SULTAN AL-MALIK-AL-'AZIZ-'IMAD-AD-DIN-ABOU-'L-FATH-'OTHMAN, FILS DU SULTAN AL-MALIK-AN-NAṢIR-ṢALAH-AD-DIN-YOUSOUF-IBN-AYYOUB.

Année 589.

PREMIÈRE ANNÉE DU RÈGNE DU SULTAN AL-MALIK-AL-'AZĪZ EN ÉGYPTE.

Ce prince naquit au Caire le huitième jour du mois de Djoumāda premier de l'année 567. Quand son père Ṣalāḥ-ad-Dīn mourut à Damas [1], il régnait sur l'Égypte [2], et le siège de son gouvernement était le Caire. Il avait auprès de lui la meilleure partie de l'armée et les plus distingués des émirs Asadis, des Ṣāliḥis et des Kurdes [3]. Quant il apprit la mort de son père, il alla assister au service funèbre et, prenant immédiatement ses précautions, il régla les affaires de son empire. Quand la pompe funèbre eut été achevée, il distribua des vêtements d'honneur aux émirs et aux grands personnages du gouvernement.

Son frère al-Malik-al-Afḍal-Noūr-ad-Dîn-'Alī resta à Damas et écrivit au khalife an-Nāṣir pour lui faire part de la mort de son père; cette lettre fut rédigée par le *ḳāḍī* 'Imād-ad-Dīn. Noūr-ad-Dîn

1. L'auteur de l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie*, ms. ar. 302, page 285, dit : « Ṣalāḥ-ad-Dīn avait conclu une trêve avec les Francs et, quand il fut mort, ceux-ci la respectèrent rigoureusement, et ne firent rien pour s'en dégager. Quand les souverains des Francs, le roi d'Angleterre, l'empereur d'Allemagne, le roi de France et les autres furent retournés dans leurs états, ils investirent du commandement dans le Sâhel *al-Kondaher* (le comte Henri); c'était un vaillant homme qui était venu avec tant d'autres croisés (*moudjâhidîn*) de l'Occident, des contrées qui sont loin derrière la mer, de telle sorte que ce fut lui qui dut faire respecter la trêve qui avait été conclue par Ṣalāḥ-ad-Dīn et les chevaliers du *Sâhel*. Quand al-Malik-al-'Azīz devint sultan, cette paix existait toujours entre les Musulmans et les Francs et, pendant deux ans, il n'y eut ni combat, ni expédition. »

2. Comme vice-roi (*naib*).

3. Les *Asadis* sont, comme on l'a vu plus haut, les anciens officiers d'Asad-ad-Dīn-Shirkoūh, les Sāliḥis sont les officiers de Sālaḥ-ad-Dīn.

fit porter cette missive par le *kāḍī* Dhyā-ad-Dīn-Aboū-'l-Faḍāīl-al-Kāsim-ibn-Yaḥyā-ibn-ʿAbd-Allah-al-Shahrzoūrī ; il envoyait en même temps au khalife l'armure de son père, ses vêtements, son cheval et de splendides présents.

Al-Malik-al-ʿAdil partit de Karak pour se rendre en Mésopotamie ; il s'arrêta à la forteresse de Djaʿbar [1] et envoya des gouverneurs dans les deux villes de Rohâ [2] et de Ḥarrān. Al-Malik-al-

1. Nom d'une citadelle située sur l'Euphrate entre Bālis et Raḳḳa près de Ṣiffīn, qui s'appelait primitivement Dousar (les deux têtes), mais qui ayant été conquise par un homme nommé Djaʿbar ibn-Malik de la tribu des Banoū-Ḳoshaīr, fut ensuite nommée Djaʿbar (Yakoūt, *Moʿdjam-al-Bouldan*, tome II, page 84). Aboulféda (*Géographie*, tome II, partie II, page 52), raconte cette même histoire qu'il dit avoir empruntée à Djamāl-ad-Din-ibn-Wāṣil ; suivant lui ce Dousar aurait été le client du célèbre roi de Hira, Noʿmān, fils de Moundir. Sabiḳ-ad-Din-al-Ḳoshairi eut deux fils qui se firent brigands de grands chemins, et le sultan seljoukide Malik-Shâh s'empara de cette puissante forteresse et l'enleva aux Banoū-Ḳoshair ; il marcha ensuite sur Alep qui appartenait au prince Sālim-ibn-Mālik-ibn-Badrān-ibn-Moḳallad l'ʿOḳailide ; ce dernier y avait été placé par Sharaf-ad-Daūlah-Mosallam-ibn-Ḳoraish-ibn-Badrān-ibn-Moḳallad, son cousin. Mosallam ayant été tué, Sālim livra Alep à Malik-Shāh au mois de Ramaḍan de l'année 499 et le sultan lui donna comme dédommagement la forteresse de Djaʿbar ; Sālim y demeura pendant de longues années et il y mourut. Son fils, Shihāb-ad-Din-Mālik-ibn-ʿAli-ibn-Mālik-ibn-Sālim lui succéda ; l'*atābek* Noūr-ad-Din-Maḥmoūd-ibn-Zangi lui enleva ladite forteresse ; il profita de ce que ce prince était sorti de Djaʿbar dans l'intention de se rendre à la chasse, pour le faire enlever par les Banoū-Kalb qui le lui livrèrent contre une bonne récompense ; les deux princes finirent par s'arranger à la condition que Noūr-ad-Din resterait maitre de la citadelle de Djaʿbar et que Shihāb-ad-Din recevrait en échange la ville de Saroūdj avec les campagnes qui en dépendaient, la saline d'Alep, le Bāb-Bouzaʿa et vingt mille *dinars*, et encore Shihab-ad-Din trouva-t-il qu'il avait été forcé de conclure, le couteau sur la gorge, un vrai marché de dupe. A l'époque de Yākoūt (*Moʿdjam*, ibid.), la forteresse de Djaʿbar appartenait à l'Ayyoubite al-Malik-al-Ḥafīth, fils du sultan al-Malik-al-ʿAdil. — Je ne sais s'il convient de se fier absolument à l'étymologie du nom telle que la donnent Aboulféda et Yākoūt. On verra dans la suite de cette chronique, que c'était dans les environs de la forteresse de Djaʿbar que les troupes ayyoubites passaient le plus généralement quand elles avaient à traverser l'Euphrate : c'est évidemment pour cela qu'on avait, dès une époque fort ancienne, construit une puissante forteresse sur les bords du fleuve pour garder ce point stratégique d'une très grande importance. Dans ces conditions, je pense qu'il faut voir dans *djaʿbar* une troisième personne du présent de *ʿabara* « traverser » avec la formative *dj* au lieu de *y* qu'on retrouve dans *djaʿfar* « torrent » de la racine *ʿafara*. *Djaʿbar* signifierait dans ce cas « le gué ».

2. Hadji-Khalifa consacre à cette ville dans son *Djihan-Nūma* une notice dont voici le résumé : Elle dépendait, sous le régime osmanli, du gouvernement de Raḳḳa. Suivant quelques historiens, c'est à Rohâ qu'Abraham eut ses aventures avec Nemrod, d'autres prétendent que ce fut dans une ville voisine de Babel. Au bas de la citadelle d'Édesse, on voit deux sources dont les eaux forment un lac qui a sept milles de tour ; les bords du lac étaient un endroit délicieux ; on y cultivait d'excellentes grenades. Les géographes musulmans racontent sur l'origine de cette ville des fables sans grande importance ; ils prétendent que son nom lui vient de Rohā-ibn-Balandi-ibn-

Afdal choisit comme vizir, Dhyâ-ad-Dîn-Naṣr-Allah-ibn-Moḥammad-ibn-al-Athir [1], et il lui confia tous les soins du gouvernement. Ce personnage lui conseilla d'éloigner les émirs de son père et ses principaux officiers et de s'entourer d'autres émirs ; plusieurs de ces émirs le quittèrent; parmi eux se trouvaient l'émir Fakhr-ad-Dîn-Tchahârkas, Fâris ad-Dîn-Maîmoûn-al-Ḳaṣrî, Shams-ad-Dîn-Sonḳor-al-Kabîr, qui étaient les personnages les plus considérables de l'empire. Ils se rendirent au Caire auprès d'al-Malik-al-ʿAzîz-ʿImad-ad-Dîn qui les reçut avec les plus grands honneurs, et qui nomma Fakhr-ad-Dîn-Tchaharkas son *ostaddâr,* en lui donnant le traitement qui était affecté à cette charge. Il plaça Faris-ad-Dîn et Shams-ad-Dîn comme gouverneurs à Saida et dans les pays qui dépendaient de cette ville. Il ajouta à la possession de cette province la ville de Nabolos et le pays qui en dépendait.

Le *ḳâḍî* al-Faḍil quitta également Damas et se rendit au Caire. Al-Malik-al-ʿAzîz sortit pour se rendre à sa rencontre, il lui fit une réception des plus distinguées et lui prodigua les marques d'honneur. La population vit dans l'arrivée du *ḳâḍî* al-Faḍil la promesse d'un règne fortuné pour al-Malik-al-ʿAzîz. — Le vizir Ibn-al-Athir était d'avis qu'on avait alors besoin d'argent et de troupes pour lutter contre les Francs. Cela réjouit extrêmement al-Malik-al-ʿAzîz qui envoya en secret dix mille *dinars* à ʿIzz-ad-Dîn-Djoûrdik-al-Noûrî [2], qui était gouverneur de Jérusalem, pour les distribuer en gratifications aux troupes qui y tenaient garnison; on fit le prône (*khoṭba*) dans cette ville au nom d'al-ʿAzîz. Comme on craignait de voir dénoncer la trêve conclue entre ce prince et les Francs, on envoya une armée à Jérusalem pour la mettre à l'abri d'un coup de main des Chrétiens. — Al-Malik-al-Afḍal se décida alors à faire rentrer sous son obéissance les officiers qui s'en étaient écartés pour embrasser le parti d'al-ʿAzîz. Cela changea complètement les sentiments d'al-Malik-al-ʿAzîz envers son frère al-Malik-al-Afdal; les émirs firent tout ce qui leur était possible pour exciter sa rancune et ils lui représentèrent qu'il ne devait pas tolérer que quelqu'un partageât la souveraineté avec lui, et qu'il lui fallait régner sur l'empire de son père dans son intégrité. Al-Malik-al-Afḍal ne tarda pas à apprendre les dispositions d'esprit de son frère al-Malik-al-ʿAzîz.

Mâlik-ibn-Doʿr, ou de Rohâ-ibn-Sinbad-ibn-Mâlik-ibn-Doʿr-ibn-Hadjar-ibn-Djazîlah-ibn-Lakhm, ou de Rohâ-ibn-ar-Roûm-ibn-Lanti, fils de Sem, fils du prophète Noé.

1. Le frère du célèbre historien Ibn-al-Athir.
2. Ancien officier au service de l'*atabek* Nour-ad-Din-Mahmoud.

Année 590.

Deuxième année du règne du sultan al-Malik-al-ʿAziz-ʿImad-ad-Din en Égypte.

Cette année, les deux frères se brouillèrent et leurs dissensions ne firent que s'accroître. Les émirs Ṣalihis décidèrent à l'unanimité que l'empire dans sa totalité appartiendrait à al-Malik-al-ʿAzīz. C'était la ruine d'al-Malik-al-Afḍal. Fol. 38 v°.

Al-Malik-al-ʿAziz partit du Caire avec l'armée égyptienne composée des Ṣalihis, des Asadis et des Kurdes, ainsi que d'autres troupes, pour envahir la Syrie et l'enlever à son frère al-Malik-al-Afḍal. Il avait pour cela plusieurs raisons; voici l'une d'elles : La ville de Djobaîl qui était l'une des cités conquises par Ṣalāḥ-ad-Dīn se trouvait en la possession d'un officier kurde; les Francs lui offrirent une certaine somme d'argent contre laquelle il leur livra la place. Al-Malik-al-Afḍal sortit de Damas pour la reprendre aux Francs, mais cela lui fut absolument impossible, et cette expédition ne servit qu'à montrer à tout le monde son impuissance à la recouvrer. Cet échec exaspéra les émirs, qui firent voir à al-ʿAzīz qu'il fallait s'attendre à voir la Syrie retomber sous le joug des Francs [par suite de l'incapacité d'al-Afḍal]. Al-Malik-al-ʿAziz partit avec ses émirs; il chargea son frère al-Malik-al-Mouvayyad-Nadjm-ad-Dīn-Masʿoūd de le remplacer au Caire, et il laissa dans cette ville l'émir Baha-ad-Din-Karakoush-al-Asadi, Sarim-ad-Din, Saif-ad-Din-Yazkoūdj et Khaṭlidj [1] avec neuf cents cavaliers. — Sur ces entrefaites, l'émir Sārim-ad-Dīn-Kāīmaz-al-Nadjmi, l'un des plus grands émirs Ṣalihis, se brouilla avec al-Malik-al-Afḍal parce que ce prince lui avait refusé quelque chose qu'il lui avait demandé. Cet émir partit alors de Damas, disant qu'il s'en retournait dans ses terres; mais en réalité, il se rendit auprès d'al-Malik-al-ʿAzīz qui le reçut avec beaucoup de distinction et qui lui donna un grade supérieur à celui qu'il occupait auparavant dans l'armée de Damas. Al-Malik-al-Afḍal avait le dessein d'écrire à son frère al-Malik-al-ʿAzīz pour chercher à se concilier ses bonnes grâces; mais son vizir Ibn-al-Athîr et plusieurs de ses officiers l'en détour-

1. On a vu plus haut, que c'était cet officier général qui avait été chargé de démanteler une partie de l'enceinte d'ʿAskalon sous le règne du sultan Salah-ad-Din. Il ne faut pas confondre l'émir Baha-ad-Din-Karakoush-*al-Asadi*, l'ingénieur qui construisit les murs du Caire, avec le conquérant du Maghreb, Baha-ad-Din-Karakoush-al-Takavi qui ne fut jamais qu'un condottière.

nèrent et le poussèrent au contraire à lui déclarer la guerre; il finit par céder à leurs instances et il envoya des ambassadeurs demander du secours contre al-Malik-al-ʿAzîz à son oncle al-Malik-al-ʿAdil, qui se trouvait en Mésopotamie, à son frère al-Malik-ath-Ṭhahīr, à Alep, à al-Malik-al-Mansour, à Ḥamāh, à al-Malik-al-Amdjad, prince de Baʿlbek, et à al-Malik-al-Modjahid-Shīrkoūh à Ḥomṣ [1].

Les envoyés de ces princes arrivèrent dans les premiers jours du mois de Djoumāda premier et ils promirent à al-Malik-al-Afḍal de marcher avec lui contre al-Malik-al-ʿAzīz. Al-Malik-al-Afḍal partit alors de Damas et vint camper à Ra'as-al-Mā. Quand al-ʿAzîz fut arrivé à al-Kaṣr [2], localité du Ghaūr, al-Malik-al-Afḍal se voyant dans une position dangereuse, rétrograda d'al-Favār à Ra'as-al-Mā. L'avant-garde d'al-Malik-al-ʿAzîz atteignit l'arrière-garde d'al-Afḍal et faillit la surprendre; mais al-Afḍal rétrograda en déroute jusqu'à Damas où il entra le sixième jour de ce mois. Al-Malik-al-ʿAzîz vint immédiatement camper devant Damas à la tête de forces imposantes et commença le siège de la ville. Al-Malik-al-Afḍal s'était préparé depuis longtemps à défendre Damas contre son frère, et de plus son oncle al-Malik-al-ʿAdil, son frère al-Malik-ath-Ṭhāhir, al-Malik-al-Mansoūr, al-Malik-al-Modjāhid et al-Malik-al-Amdjad arrivèrent devant Damas pour lui porter secours. Al-Malik-al-ʿAdil écrivit à son neveu al-ʿAzîz pour implorer en faveur d'al-Afḍal et pour lui demander une entrevue.

1. Homs ou Hims, comme prononcent quelques-uns des géographes arabes, est la ville bien connue d'Emèse. Hadji-Khalifa raconte dans son *Djihan-Numa* qu'on en attribue la fondation à Homs ou Hims, fils de Mihir, l'Amalécite. A son époque, la tyrannie des gouverneurs qu'y avait envoyés la Porte Ottomane, jointe au brigandage continuel des tribus arabes qui habitaient cette partie de la Syrie, l'avait à peu près complètement ruinée. Il y avait dans la forteresse de cette ville un Coran qui avait appartenu à Othman, fils de Khalid, fils de Valid; on ne l'en sortait jamais, parce que lorsqu'on le faisait, il survenait au même instant un terrible orage accompagné de pluies diluviennes qui saccageaient tout. Les environs de Homs étaient plantés en vignes, en oliviers et en cultures maraichères. La ville s'élève dans une plaine qui offre cette particularité qu'on n'y trouve ni scorpions, ni serpents. Les historiens musulmans attribuent ce fait à la présence d'un talisman qui est gravé sur l'une des portes de la mosquée; il consiste en une figure composite, dont la partie inférieure est celle d'un scorpion et la partie supérieure le buste d'un homme. Les habitants de Homs étaient tous d'une grande beauté, mais on s'accordait à dire que leur stupidité était aussi remarquable.

2. Il y a dans le monde musulman un grand nombre de citadelles qui portent le nom de *ḳaṣr* « château »; Yakoût (*Moʿdjam-al-bouldān*, tome IV, p. 110) connait un Kaṣr-Haīfā, situé entre Césarée et Haifā, mais je ne crois pas que cela soit le Kaṣr de Maḳrizī, puisque cet historien nous apprend qu'il faut le chercher dans le Ghaūr, autrement dit dans la contrée du Jourdain. Il en est de même du Kaṣra d'Hadji-Khalifa, situé à gauche du Pont de Fer quand on va d'Antioche à Damas.

Al-Malik-al-'Azîz la lui ayant volontiers accordée, al-'Adil vint le trouver et se rencontra avec lui; les deux princes étaient montés à cheval. Al-Adil proposa à al-'Azîz de conclure la paix et il lui demanda de faire cesser le blocus rigoureux qui enserrait la ville. Le siège de Damas avait été très rude, les canaux qui amenaient l'eau du dehors avaient été coupés, les arbres fruitiers abattus, et l'on se trouvait au moment des plus fortes chaleurs de l'été. Al-Malik-al-'Azîz se rendit aux raisons de son oncle, s'éloigna de Damas jusqu'à Dāryā [1], et campa à al-A'raj [2]. Il envoya l'émir Fakhr-al-Dīn-Tchahārkas, l'*ostādār*, qui était à cette époque le plus considéré des émirs Salihis, comme ambassadeur à al-Malik-al-'Adil, avec lequel cet émir conclut la paix sous certaines con- Fol. 39 r°. ditions; après quoi, Fakhr-al-Dīn-Tchahārkas revint auprès d'al-Malik-al-'Azîz. — Le sultan d'Égypte leva alors le siège de Damas et vint établir son campement à Mardj-as-Soffār [3] où il fut atteint

1. D'après Yākoūt (*Mo'djam-al-bouldān*, tome II, page 536), c'est le nom d'un gros bourg de la Ghoūta de Damas, où se trouve le tombeau d''Abd-ar-Raḥmān-ibn-Aḥmad-ibn-'Aṭiyya, plus connu sous le nom d'Aboū-Solaīmān-al-Dārānī.

2. Je n'ai point trouvé de renseignements sur cette localité dans Yākoūt; peut-être ce nom propre est-il corrompu dans le manuscrit du *Soloūk*.

3. Yākoūt se borne à mentionner cette localité sans donner plus de renseignements sur elle. — On a vu et on verra plusieurs fois dans cette histoire le nom de la Ghoūta de Damas; ce nom qui est aussi célèbre que ceux du Ghaūr du Jourdain ou du Soghd de Samarkande, désigne une contrée bien définie par les géographes musulmans. Yakoūt ne lui consacrant qu'un article insignifiant, j'emprunterai les quelques renseignements qui suivent au *Djihān-Numa* de Hadji-Khalifa. La contrée qui portait le nom de Ghoūta de Damas avait trente milles de long sur quinze de large; elle était tellement riche en arbres de toutes sortes qu'il y avait des endroits où leurs branches étaient entrelacées au point que le soleil ne parvenait jamais à les traverser. Ces arbres étaient principalement des arbres fruitiers, abricotiers, pruniers, etc. Il parait que dans la Ghoūta, il n'y avait pas moins de cent trente mille vergers. Le point culminant de cette riche contrée est une colline nommée Thaniyyat-al-'Ukāb.

Les deux principales localités de la Ghoūtā sont Kafr-Soussiya, très renommée pour son huile, et Dāriyā qui est située sur le chemin de Damas à Jérusalem. Le sultan Noūr-ad-Dīn-Maḥmoūd légua Dāriyā aux pauvres et cette donation était encore respectée à l'époque d'Hadji-Khalifa, c'est-à-dire après que trois dominations se furent succédées sur la terre syrienne. Au mois de Moḥarram de chaque année, le *ḳāḍi* de Damas faisait distribuer aux veuves et aux indigents le revenu que l'on tirait de la vente du blé produit par les champs dépendant de ce village; c'est au moins ainsi que les choses auraient dû se passer, mais Hadji-Khalifa nous apprend que les fonctionnaires osmanlis n'avaient pas honte d'en détourner la plus grande partie, de telle sorte que les pauvres ne touchaient pas la dixième partie de ce qui aurait dû leur revenir. Ce village est extrêmement fertile et on y récolte beaucoup de coton, d'olives, de raisin et des pastèques excellentes. Au sud d''Akraba, on voit le tombeau de Zainab, fille d'Ali, et non loin de ce village, se trouve une forêt dans laquelle il était absolument interdit de couper du bois, sauf pour l'usage des mosquées et des édifices publics; il s'y trouve beaucoup de sangliers. Tout près de ce bois est située une localité nommée Sitt-al-Shām, où l'on voit une

d'une maladie très grave. On alla jusqu'à répandre le bruit de sa mort; mais il recouvra la santé. Quand il fut guéri, il ordonna de dresser la formule du serment; on y trouvait plusieurs clauses qui répondaient aux réclamations de tous les princes [ayyoubites] et qui écartaient toute cause de contestation. Il fut convenu qu'al-Malik-al-Amdjad-Bahrāmshāh, fils d'ʿIzz-ad-Dīn-Farrukhshāh, et al-Malik-al-Modjāhid-Shîrkoūh rempliraient tous les deux les fonctions de vizir auprès d'al-Malik-al-Afḍal et qu'ils resteraient à sa cour; qu'al-Malik-al-Manṣoūr, prince de Ḥamāh, demeurerait dans la principauté d'al-Malik-ath-Ṭhāhir, souverain d'Alep, et qu'il serait son premier ministre. Chacun des princes envoya un des émirs pour assister à la cérémonie du serment, et ces émirs se réunirent le samedi douzième jour du mois de Radjab. — Al-Malik-al-ʿAzîz épousa la fille de son oncle al-Malik-al-ʿAdil. Ce fut le *ḳāḍī* al-Murtadi-Moḥammad, fils du *ḳāḍī* de l'armée, ʿAbd-al-ʿAzîz-aṣ-Ṣaʿdi qui signa le contrat au nom du sultan, et al-Malik-al-ʿAdil chargea le *ḳāḍī* Mohyī-ad-Dīn-Moḥammad-ibn-Sharaf-ad-Dîn-ibn-Aṣroūn de signer en son nom. Ce fut le grand *ḳāḍī* Moḥyi-ad-Dīn qui dressa le contrat entre les deux époux, et ʿImād-ad-Dīn l'écrivit sur une pièce de satin; il le lut devant al-Malik-ath-Ṭhāhir, et ce fut chez ce prince que le contrat fut signé.

Le vendredi suivant, premier jour du mois de Shaʿbân, le sultan al-Malik-aṭh-Thâhir sortit d'Alep pour faire ses adieux à son frère al-Malik-al-ʿAzîz. Al-Malik-al-ʿAzîz se rendit à cheval au devant de lui, et le fit descendre dans sa tente dans laquelle ils prirent leur repas. Les deux frères se séparèrent après s'être fait mutuellement de beaux présents. Al-Malik-al-ʿAdil vint ensuite avec ses courtisans prendre congé d'al-ʿAzîz et al-Malik-al-Afḍal arriva après lui. Ce fut lui qui fit ses adieux en dernier à al-Malik-al-ʿAzîz.

Le troisième jour du mois de Shaʿban, al-Azîz partit de Mardj-aṣ-Soffar et prit le chemin de l'Égypte. — Le treizième jour du même mois, al-Malik-al-Afḍal offrit à son oncle et aux autres princes un splendide festin et leur fit ses adieux. Le lendemain, les princes partirent chacun pour se rendre dans son pays, à l'exception toutefois d'al-Malik-al-ʿAdil qui resta jusqu'au neuvième jour du mois

belle source et une vallée dans laquelle passe la rivière nommée Bérada. Kazwīnī dans son *Athar-al-bilâd* (éd. Wustenfeld, page 154), consacre une notice à cette contrée et ajoute qu'elle est entourée de montagnes de toutes parts. Abou-Bekr-al-Khvarizmī ne connaissait que trois endroits comparables à la Ghoūta, le Soghd de Samarkand, l'île d'Obolla et le district de Bavvān en Perse; toutefois la Ghoūta leur était encore très supérieure.

de Ramadhan, après quoi il s'en retourna dans ses états de Mésopotamie.

Al-Malik-al-ʿAzîz arriva au Caire. On a vu que lorsqu'al-Malik-al-Afḍal avait eu le dessein d'écrire à al-ʿAzîz pour régler avec lui les conditions d'une paix solide, ses courtisans l'en avaient détourné et l'avaient au contraire excité contre son frère; ils allèrent même jusqu'à accuser plusieurs de ses émirs d'avoir entretenu une correspondance secrète avec al-Malik-al-ʿAzîz. Cela exaspéra les émirs contre lui, et comme ils se doutaient de ce qui les attendait s'ils restaient auprès de lui, ils quittèrent son service. C'est ainsi que l'émir ʿIzz-ad-Dîn-Ousâma, seigneur d'ʿAdjloûn, se sépara d'al-Malik-al-Afḍal et alla trouver al-Malik-al-ʿAzîz qui le reçut avec beaucoup d'honneurs.

L'émir ʿIzz-ad-Din excita le sultan d'Égypte contre al-Afḍal, le poussant à marcher sur Damas et à la lui enlever. Il dit à al-ʿAzîz qu'al-Afḍal était complètement tombé sous la dépendance du vizir Dhya-ad-Din-al-Djazari, qui avait pris sur lui un ascendant considérable. Il lui représenta que ce vizir avait perdu les affaires du royaume d'al-Afḍal par suite de son caractère brouillon. « Il « pousse ton frère, lui dit-il, à se brouiller avec toi et il lui « conseille de violer la paix. Cette paix a été conclue à la con- Fol. 39 r°.
« dition que les princes seraient unis par les liens d'une amitié « sincère et qu'ils respecteraient leur serment; or cela n'a jamais « existé, et il est bien connu qu'ils ont violé leur parole, à peine « l'eurent-ils engagée, de telle sorte que tu es complètement « dégagé vis-à-vis d'eux. Attaque-donc leurs pays et rends t'en « maître avant qu'il n'y éclate des révolutions qu'il sera impos- « sible d'enrayer. » Sur ces entrefaites, l'émir Shams-ad-Din-ibn-as-Salar quitta le service d'al-Afḍal; il se rendit également auprès d'al-Malik-al-ʿAzîz, et il appuya les attaques de l'émir Ousâma contre al-Afḍal. Quelque temps après, le *ḳâḍî* Mohyi-ad-Din-Abou-Hâmid-Mohammad, fils du *sheïkh* Sharaf-ad-Din-ʿAbd-Allah-ibn-Hibat-Allah-ibn-Abou-ʿAsroun, arriva aussi auprès d'al-ʿAzîz qui le reçut avec beaucoup de distinction, lui donna la charge de *ḳâḍî* de l'Égypte, et le nomma en plus inspecteur des fondations pieuses. Pendant ce temps, à Damas, al-Malik-al-Afḍal ne s'occupait nuit et jour que de divertissements et se livrait tout entier à ses plaisirs sans même songer à s'en cacher, s'en remettant pour toutes les affaires à son vizir. Mais, au bout d'un certain temps, al-Afḍal renonça sans aucune cause apparente à ses divertissements et fit pénitence. Il s'abstint de toute action blâmable et ordonna que l'on renversât le vin ; qu'on vidât même dans la rue les tonneaux de vin qu'on trouverait chez les

débitants [1]. Il se consacra à la vie mystique, se revêtit d'habits grossiers et s'appliqua à copier le Coran de sa propre main. Il se fit construire une mosquée dans laquelle il se renfermait tout seul pour faire ses prières à Allah; il observait le jeûne avec la plus grande rigueur et il faisait sa société des pauvres. Il poussa cette mortification jusqu'au point de jeûner toute la journée et de passer la nuit en prières.

Il arriva qu'al-Malik-al-'Azîz priva de sa pension le juriste Kamâl-ad-Dîn-al-Kurdi-ibn-Misr. Celui-ci excita quelques personnes à se révolter contre le sultan, et alla trouver les Arabes. Il réunit une bande et ravagea Alexandrie [2]; mais une armée marcha contre eux, et les troupes de Kamâl-ad-Dîn ne purent tenir devant elle. Le sultan retira de même leur pension à al-Djannâh, 'Ilkan, Madjd-ad-Dîn-al-Fakih et 'Izz-ad-Dîn-Sahr-al-Fakih. Ces gens partirent alors du Caire et se rendirent à Damas, où al-Malik-al-Afdal leur donna des fiefs.

Au mois de Ramadhan, on coupa la digue du canal d'Abou-'al-Manadja, neuf jours après la fête de l'Invention de la Croix. Les gens se livrèrent sans retenue à cette occasion à des actes blâmables sans que personne protestât contre cette conduite. — A cette même époque, une épizootie sévit sur les bœufs, les chameaux et les ânes et il périt un grand nombre de ces animaux. — On porta une grande quantité de céréales du canton de Bohaîra dans le Maghreb [la province occidentale] à cause de la grande famine qui régnait dans ce pays; on avait en effet proclamé qu'on reprendrait aux émirs les fiefs qui leur appartenaient dans ce pays, de telle sorte qu'ils ne s'étaient pas donné la peine de les faire cultiver. — Le prix des denrées augmenta à Alexandrie, et l'eau du Nil baissa après avoir atteint une élévation de dix-sept coudées moins vingt-deux doigts. Cela causa un renchérissement des vivres, et la contrée souffrit de la sécheresse; le prix du blé s'éleva à un *dinâr* l'*ardeb*. Le Nil commença à croître, mais on eut du mal à se procurer du pain, aussi les gens crièrent, firent du bruit et se livrèrent à toutes sortes d'actes répréhensibles; le prix du raisin s'éleva considérablement par suite du grand nombre de gens qui en faisaient du vin. — Il y eut une épidémie produite par la préparation de la farine de hashish à al-Mahmoûdiyya; les cabarets où l'on débitait de la bière furent

1. Il est vraisemblable, quoique les historiens musulmans n'en disent rien, que le prince de Damas s'était ruiné la santé à mener cette vie et qu'il fut obligé d'y renoncer subitement.

2. Je pense qu'il faut entendre les environs d'Alexandrie, car cette ville était défendue par une puissante garnison.

affermés et on mit des taxes supplémentaires sur cette boisson; à cette époque les droits qu'elle payait s'élevaient à 16 *dinârs*; on défendit ensuite de faire de la bière [1]. Bref tout le monde se livra à d'abominables excès et seuls, les gens de science s'abstinrent de ces pratiques scandaleuses.

Cette année arriva l'ambassadeur de l'empereur de Constantinople pour demander la croix de la Crucifixion; on la fit venir de Jérusalem; elle était incrustée de pierres précieuses. On la remit à l'ambassadeur à condition que la ville de Djobaîl serait rendue par les Francs. — Une séance fut tenue par devant le sultan, à laquelle assistèrent les chefs des différents divans [2]. — L'émir Hosam-ad-Dîn arriva apportant de bonnes nouvelles d'al-Malik-al-ʿAdil et des autres enfants de Ṣalāḥ-ad-Dīn. Le sultan al-Malik-al-ʿAzîz se rendit au-devant de lui avec les émirs; et on transporta la table [3] du sultan à l'endroit où l'émir se trouvait. Hosam-ad-Dîn demanda au sultan de s'arranger avec tous les membres de sa famille. — Le sultan se rendit à cheval à Djizah dans le Saʿīd; il passa par la porte de Zavilah, et désapprouva qu'on ait placé des bancs autour des cabarets dans les rues; il ordonna qu'on les détruisît. Ils furent abattus par les soins du *mohtésib* du Caire; étant passé devant des maisons que l'on bâtissait, al-Malik-al-ʿAzîz ordonna que l'on bouchât les fenêtres des maisons donnant sur le Nil, ce qui fut exécuté. Fol. 40 r°.

Cette même année on changea les gouverneurs des provinces. Al-Malik-al-ʿAzîz prêta serment à son oncle al-Malik-al-ʿAdil, et, le vingt-troisième jour du mois de Moḥarram, il revint du Saʿīd. — Le prix des denrées augmenta, et cent *ardebs* de blé atteignirent le prix de quatre-vingts *dinârs*. — Faīz-ad-Dīn-Maimoūn, qui pos-

1. Il y a ici un adjectif sans aucun point diacritique, dont je ne puis restituer la vraie forme avec un seul manuscrit.

2. C'est-à-dire les titulaires des différents ministères, ou plutôt des sous-secrétariats d'état aux affaires étrangères (*divan-al-insha*), à la guerre (*divan-al-djouyoush*), à la marine *divan-al-ostoul*), etc. J'avais l'intention de donner plusieurs extraits du célèbre traité d'administration connu sous le nom de *Divan-al-insha* qui fut composé sous le règne du sultan mamlouk Barasbay, aux environs de l'année 841 de l'hégire, mais deux raisons m'empêchent de donner suite à ce projet: tout d'abord l'administration des Mamlouks au milieu du IXe siècle de l'hégire est plus compliquée que celle des Ayyoubites à la fin du VIe siècle et il serait peu scientifique d'annoter l'histoire des descendants de Saladin à l'aide de documents qui leurs sont postérieurs de deux siècles et demi; d'autre part, ces notes augmenteraient d'une façon inconsidérée celles que j'ai été obligé de donner en me restreignant à l'histoire et à la géographie. Je crois préférable de les remettre au moment où j'aborderai, avec le sultan Baibars II, l'histoire des Mamlouks.

3. Cette phrase signifie que le sultan donna un grand repas en l'honneur de l'émir Hosam-ad-Din dans l'endroit où il le rencontra.

sédait en fief la ville de Ṣaïda, Saïf-ad-Dîn-Sonkor-al-Mashtoûb et Shams-ad-Dîn-Sonkor-al-Kabîr qui possédait Shakif, arrivèrent après avoir quitté le service d'al-Afḍal qui les avait dépouillés de leurs biens; al-Malik-al-Azîz donna à Maïmoûn cinq cents *dinârs*, à Sonkor quatre cents et à al-Mashtoûb trois cents. — Le quatre du mois de Rabîʿ premier, il y eut de graves désordres à cause de la cohue des gens qui se pressaient pour avoir du pain, car il y en avait très peu sur les marchés, et des incendies éclatèrent dans plusieurs endroits du Caire. — Le dixième jour de ce même mois, on sortit la tente du sultan pour un voyage. — Le treizième jour de Rabîʿ, le prix des vivres diminua un peu et l'on trouva du pain sur les marchés. — Le quinze, on reçut une lettre de [l'émir ʿAlam-ad-Dîn] Kaisar annonçant que le neuf de ce même mois, Djourdik lui avait remis la ville de Jérusalem et qu'il avait pris la Croix de la Crucifixion [en échange de laquelle] les Francs consentaient à rendre la ville de Djobaïl. Le seizième jour de Rabîʿ premier arriva Badr-ad-Dîn-Loûʿloûʿ, avec une lettre d'al-Malik-al-Afḍal, annonçant que les Musulmans avaient pris possession de Djobaïl; il expliquait dans cette missive pourquoi Maïmoûn-al-Kasri s'était rendu auprès d'al-Malik-al-Azîz, malgré les bontés qu'il avait eues pour lui. — Les vivres étaient toujours très chers : cent *ardebs* de blé atteignaient le prix de soixante-quinze *dinârs*, et cela fit redoubler les lamentations des gens qui mouraient de faim. — Le vingt-septième jour du même mois, la Croix de la Crucifixion arriva de Jérusalem. C'était un morceau de bois qui portait des pierres précieuses incrustées dans de l'or. — Le vingt-huit, Zaïn-ad-Dîn-ʿAlî-ibn-Yoûsouf-ad-Dimashkî, fut investi de la charge de grand *ḳâḍî* en Égypte en remplacement de Ṣadr-ad-Dîn-ibn-Darbas, par suite de la protection que lui accordèrent plusieurs mamlouks; il fut de plus gratifié d'un vêtement d'honneur. Dans les derniers jours du mois de Rabîʿ premier, arriva l'ambassadeur d'al-Malik-al-ʿAdil. — Le neuvième jour du mois de Rabîʿ second, le *moḥtésib* (du Caire) fit démolir les cabarets et les baraques qu'avait élevés Ṣadr-ad-Dîn-Darbas devant le portique de la mosquée al-Azhar près de sa maison, et
Fol. 40 v°. qui s'étendaient jusqu'à sa demeure. — Le sultan ayant décidé de partir en voyage, envoya un nommé Bahrâm pour emprunter de l'argent en son nom aux commerçants d'Alexandrie, et il pria le *ḳâḍî* des *ḳâḍîs*, Zaïn-ad-Dîn, de lui prêter l'argent réservé à l'entretien des orphelins [1]; cela s'élevait à quatorze mille dinârs.

1. Cet argent n'aurait pas dû être prêté au sultan, quoique les garanties qu'il offrait fussent aussi sérieuses que possible.

Cette somme fut transportée dans le trésor [du sultan]; al-ʿAziz en donna de sa propre main un reçu qui fut rédigé en présence de témoins, et il signa un mandat pour une pareille somme sur le trésor public. Quand ce prêt eut été effectué, le sultan ordonna de porter ce mandat chez le *ḳāḍī* Zain-ad-Dīn. On n'avait pas encore fini de payer la somme que le sultan Ṣalāḥ-ad-Dīn avait empruntée à l'époque où il entreprit la campagne contre ʿAkka ; cet emprunt se montait à 30,000 *dinârs* et on n'en avait acquitté qu'une petite partie.

Le seizième jour de ce même mois, Djaʿfar-ibn-Shams-al-Khilafah se rendit auprès des Francs pour traiter de la reddition de Djobaīl. — Le jeudi, dix-neuf, le sultan sortit du Caire pour aller établir son camp à la Birkat-al-Djubb. Il laissa dans la ville, pour gouverner à sa place durant son absence, Baha-ad-Dîn-Karâkoūsh avec treize émirs et environ sept cents cavaliers. Vingt-sept émirs partirent avec le sultan, à la tête de deux mille cavaliers et mille hommes de la garde [1]. — Le troisième jour du mois de Djoumada premier, le sultan se remit en marche et il arriva à Damas le neuf du mois de Djoumada second. Il partit de cette ville le vingt-huitième jour du même mois, à la prière de son oncle al-Malik-al-ʿAdil. Le neuf du mois de Radjab, al-Malik-al-Afḍal entra à Damas après que la paix eut été définitivement conclue, le sixième jour de ce même mois, entre lui et son frère al-ʿAzîz. — Le quatorzième jour du même mois, on battit les tambours au Caire en réjouissance de la paix qui venait d'être conclue entre les fils du sultan al-Malik-an-Nāṣir-Ṣalāḥ-ad-Dīn ; les marchés furent pavoisés et le prix des denrées baissa. — Le dernier jour de Shaʿban, le sultan rentra au Caire. — Le septième jour du mois de Ramadhan, arriva de Damas al-Malik-al-Moʿaththam-Touranshâh accompagné de ses frères et de leur famille. Le *divān* se trouva dans un embarras extrême, et l'on fut dans l'impossibilité de pourvoir à leurs besoins, de leur fournir tout ce qu'il leur fallait pour leurs cuisines et la toilette de leur personnel féminin. Ils descendirent dans le palais connu sous le nom de al-Dar-al-ʿAzīziyya ; les vivres augmentèrent un peu à cause de la consommation qu'ils en firent. — Cette année, ʿIzz-ad-Dīn-Ousâma se rendit auprès d'al-Afḍal.

1. Je lis *min al-halka ;* le manuscrit porte *man lahakahou* qui signifierait qui étaient venus au-devant de lui.

Année 591 [1].

Troisième année du règne du sultan al-Malik-al-ʿAziz-ʿImad-ad-Din en Égypte.

Al-ʿAziz avait toujours le dessein de faire une expédition en

1. Voici le nom des souverains qui régnèrent en Asie depuis le commencement de l'année du lièvre, soit le mois de Rabi premier de l'année 591 jusqu'à la fin de l'année du cochon, date correspondante au mois de Djoumada second de l'année 599 (Rashid-ad-Din, *Djami at tavarikh,* f. 108 ssq.) : Dans le Khitaï, Souzoun, Hazoun, Djizoun. Dans le pays de Ma-Tchin, Konik-zoun et Ning-zoun. — Dans le Khvarizm, une partie de l'Irak et du Khorasan régnait le sultan Tukush; ayant voulu faire une expédition contre Ghabir-Khan, souverain des Ouïghours, il leur livra bataille, mais il fut vaincu. Au mois de Rabi premier de l'année 543 (*sic*) son fils Malik-Shah, l'héritier présomptif mourut; après l'avoir longtemps pleuré, Tukush fit venir son fils aîné Hindou-Khan à Khvarizm, et il nomma Kotb-ad-Din-Mohammad, prince héritier. Une violente hostilité éclata entre eux, quand il fut devenu sultan, Hindou-Khan prit la fuite et se réfugia chez ses ennemis. A la fin, Kotb-ad-Din devint le maitre de tout le Khorasan, et en l'année 594 Tukush l'envoya faire la guerre à l'émir des Ouïghours ; ce dernier fut vaincu; au mois de Djoumada second de l'année 596, le Khvarimshâh Tukush ordonna à Kotb-ad-Din d'aller attaquer le Kouhistan ; ce prince se mit en marche et assiégea la forteresse de Tarshiz durant quatre mois. Pendant ce temps, le Khvarizmshah se mettait en campagne contre les Ismaïliens; mais il mourut en route près de Shehristaneh. Kotb-ad-Din l'apprit le dix-neuvième jour du mois de Ramadan de l'année 596 et se mit immédiatement en route pour Shehristaneh; il prit le surnom d'Ala-ad-Din et le nom de Sindjar.

Dans le Ghour et à Ghazna régnèrent les sultans Ghyath-ad-Din et Shihab-ad-Din; quand le sultan Ghyath-ad-Din apprit la mort du Khvarizmshah, il fit prendre le deuil à sa cour durant trois jours. Hindou-Khan, fils de Malik-Shah, fils du Khvarizmshah, avait peur de son oncle, le sultan Ala-ad-Din-Mohammad; il alla se réfugier chez le sultan Ghyath-ad-Din et lui demanda du secours, ce que le sultan ghouride lui accorda. Le sultan Ala-ad-Din-Mohammad avait envoyé à Merv, comme commandant de place, Djaghri-beg. Le sultan Ghyath-ad-Din envoya Mohammad-ibn-Khar-beg (?) gouverneur de Talékan à Djaghri-beg en lui donnant l'ordre de porter à cet officier une lettre dans laquelle il l'invitait à faire réciter la prière du vendredi (*khotba*) et à faire frapper la monnaie à son nom. Le gouverneur de Merv lui répondit qu'il était tout prêt à jurer fidélité et obéissance au sultan ghouride. Ghyath-ad-Din comprit par là que la puissance du Khvarizmshah n'était pas bien grande, et il conçut le projet de s'emparer du Khorasan; il rappela son frère Shihab-ad-Din de l'Inde pour aller faire cette campagne avec lui. En attendant le moment de son arrivée, le sultan Ghyath-ad-Din s'empara de Pandj-Dié et de Merv-i-Roud. Au mois de Djoumada premier de l'année 597, les deux frères partirent à la tête de leur armée pour aller faire la conquête du Khorasan. Djagri-beg tint sa promesse et leur livra la ville de Merv qu'ils donnèrent à Hindou-Khan, fils de Malik-Shah ; de là, ils marchèrent sur Serakhs, dont ils s'emparèrent par capitulation et ils la donnèrent à l'émir Zengi qui était leur cousin; ils lui donnèrent également Nésa et Baverd en fief. Ils prirent aussi Tous. Ils envoyèrent alors dire à Ali-Shah, fils du Khvarizmshah, qui se trouvait à Nishapour, d'évacuer la ville; mais il n'en fit rien

Syrie. Al-Malik-al-Afḍal demanda à ses généraux ce qu'il convenait de faire; quelques-uns lui conseillèrent d'écrire à al-Malik-al 'Aziz et de chercher à s'arranger avec lui de façon à lui donner satisfaction. Son vizir lui conseilla au contraire de demander aide à son oncle al-Malik-al-'Adil et d'implorer son secours contre al-'Aziz. Ce fut ce dernier avis qu'il écouta. On n'eut bientôt plus de doute sur les prétentions d'al-Malik-al-Aziz, qui exigeait qu'on fît la *khotba* à Damas, et qu'on frappât la monnaie à son nom. Cela jeta al-Afḍal dans le plus grand trouble. Il partit de Damas, le quatorzième jour du mois de Djoumada premier, et se rendit, accompagné seulement d'une petite escorte, auprès de son oncle al-Malik-al-'Adil. Ce prince vint à sa rencontre à Siffîn [1]. Quand

et fit construire un mur très solide. Le sultan Ghyath-ad-Din prit lui-même le commandement de ses troupes avec son fils Mahmoud et engagea la lutte; le sultan indiqua à ses soldats le mur comme devant être le but de tous leurs efforts; les soldats ghourides s'élancèrent à l'assaut avec une telle impétuosité que les Khvarizmiens furent terrifiés et coururent se réfugier dans la grande mosquée; mais les habitants de Nishapour les en chassèrent et les ghourides en firent un terrible carnage. Ali-Shah fut conduit enchainé devant le sultan Ghyath-ad-Din, à qui il dit : « Est-ce ainsi que l'on traite les princes du sang? » Non, lui répondit Ghyath-ad-Din, et l'ayant pris par la main, il le fit asseoir à ses côtés. Le sultan confia Nishapour à son cousin et gendre, Diya-ad-Din-Mohammad-Abou-Ali; de là, Shihab-ad-Din se dirigea vers le Kohistan, mettant à feu et à sang les pays qu'il traversait. Au cours de l'année 598, le sultan Ala-ad-Din-Mohammad-Khvarizmshah vint reconquérir le Khorasan, que les sultans du Ghour avaient arraché aux princes de sa famille.

Dans le pays de Roum, régna le sultan Solaïman-ibn-Kilidj-Arslan ; au mois de Ramadhan de l'année 597, il enleva la ville de Malatiyya à son frère Mo'izz-ad-Din-Kaisar-Shah, après quelques jours de lutte. De là, il alla à Arzan-ar-Roum ; le fils de Mohammad-ibn-Salik sortit à sa rencontre pour se soumettre à lui, mais le sultan seldjoukide le fit arrêter, charger de chaines, puis il fit passer au fil de l'épée toute la population d'Arzan-ar-Roum.

Dans le Mazanderan et l'Irak, régnait Kutluk-Inandji, fils de Djihan-Pehlevan. Quand il mourut, les émirs, les troupes et les officiers de Djihan-Pehlevan, se rassemblèrent et choisirent comme chef un nommé Koukdjeh ; ils s'emparèrent de Rei et des environs de cette ville, puis ils allèrent attaquer Isfahan. Quand ils apprirent l'arrivée de l'armée du khalife, ils députèrent quelqu'un à Saif-ad-Din-Toghril, qui était le commandant de cette armée, et ils offrirent de se soumettre au khalife. Quand Saif-ad-Din, arriva à Isfahan, Koukdjeh sortit à sa rencontre et le général du khalife entra, escorté des émirs du prince du Mazenderan, dans Isfahan dont il prit possession. Il envoya demander au Khalife la possession de Rei, d'Isfahan, de Koum, de Kashan, d'Avah, de Savah, à la condition de les considérer comme la propriété de la cour de Bagdad. Le khalife lui accorda sa demande et lui fit envoyer un diplôme par lequel il lui reconnaissait la souveraineté de ces pays.

1. Yakout dit, dans le *Modjam-al-Bouldan*, que la forme primitive de ce nom de ville était Sarifîn; elle est située près de Rakka sur la rive occidentale de l'Euphrate entre Rakka et Balis. Il y a en Orient plusieurs localités qui portent le nom de Sarifîn, on en trouvera la liste et la description dans l'ouvrage géographique ci-dessus (tome III, page 381). Kazwini ne donne pas sur cette localité de renseignements géographiques plus complets que Yakout.

tous deux furent descendus de cheval, al-Afḍal pria son oncle, dans les termes les plus pressants, de venir avec lui à Damas Fol. 41 r°. pour le défendre contre son frère al-ʿAziz. Al-ʿAdil y consentit, et lui donna comme résidence la citadelle de Djaʿbar; puis il en partit avec lui pour se rendre à Damas, le premier jour du mois de Djoumada second, et il y arriva le neuvième jour du même mois. Ensuite al-Afḍal se rendit à Alep par le désert [1] pour demander secours à son frère al-Malik-ath-Ṭhahir. Ce prince se rendit à sa rencontre et lui jura de lui prêter aide. D'Alep, al-Afḍal se rendit à Ḥamaḥ, où il fut reçu par son cousin al-Malik-al-Mansour-Mohammad, fils d'al-Mothaffar, qui lui fit le même serment; de Hamah, al-Afḍal revint à Damas, où il fit son entrée le treizième jour de ce même mois. Il y trouva al-Malik-al-ʿAdil à qui il dévoila ses secrets; ce souverain s'aperçut alors de la position précaire de son neveu; il comprit combien il avait mal gouverné ses états et quelle conduite indigne il avait tenue. Il lui montra qu'il était temps pour lui de changer de vie et combien il réprouvait ses actes; mais al-Afḍal ne prêta pas beaucoup d'attention aux conseils de son oncle; il se contenta de lui prodiguer les plus grands honneurs, à ce point qu'il lui laissa l'étendard, que, tous les jours, al-ʿAdil sortait à cheval avec le drapeau de l'empire [2] et qu'al-Afḍal prenait rang dans son escorte comme un de ses officiers.

Les choses en étaient là quand, subitement, al-Malik-ath-Ṭhahīr, souverain d'Alep, se brouilla avec son frère, al-Malik-al-Afḍal et avec son oncle al-Malik-al-ʿAdil, et cela parce qu'al-Malik-al-Mansour venait d'embrasser le parti d'al-ʿAdil. Le sultan d'Alep écrivit à son frère al-Malik-al-ʿAzīz pour l'inciter à venir faire la conquête de la Syrie, lui promettant de se joindre à lui contre al-

1. La *Berriya*, ou, avec l'*imalèh*, *berryèh*, est le grand désert qui s'étend entre l'Euphrate et la Syrie qu'il borde à une très faible distance de la chaine de montagnes qui court parallèlement au rivage de la Méditerranée. C'est au milieu de ce désert, qui est connu par les cartographes allemands sous le nom de *Syrische Wüste*, que se trouve la ville de Palmyre.

C'est ce nom que l'on trouve sous la forme *berrie* dans les textes du moyen âge français (G. Paris, *Extraits des chroniqueurs français*, 1893, p. 149 note, et *Romania*, tome 27, page 287). Les auteurs musulmans entendent par *raml* « sable » la partie du désert qui s'étend entre la Syrie et l'Égypte.

2. L'étendard était le principal signe de la souveraineté, comme il l'est aujourd'hui dans les pays monarchiques. Al-Afḍal avait un drapeau à ses armes, que l'on portait devant lui quand il sortait; al-ʿAdil n'étant pas chez lui à Damas ne pouvait faire porter son étendard devant lui; tout au plus, pouvait-il le faire arborer sur le palais où il recevait l'hospitalité pour indiquer sa présence. En agissant envers lui comme il le faisait, al-Afḍal reconnaissait implicitement al-ʿAdil comme son suzerain.

Afḍal. Rien ne pouvait mieux entrer dans les vues du sultan d'Égypte qui sortit alors du Caire à la tête de ses troupes.

Quand al-Malik-al-ʿAzīz fut arrivé près de Damas, al-Malik-al-ʿAdil écrivit en secret aux émirs de ce sultan pour les attirer dans son parti; les émirs Asadis en voulaient aux émirs Ṣaliḥis parce qu'al-ʿAzīz favorisait les seconds à leurs dépens; al-ʿAdil sut profiter habilement de cet état d'esprit et il parvint à jeter la discorde entre ces deux groupes d'officiers au point que les émirs Asadis ne voulurent plus rester au service d'al-Malik-al-ʿAzīz. En même temps il écrivait à al-Malik-al-ʿAzīz pour le mettre en garde contre les projets des Asadīs et lui conseiller de les chasser de son armée, et aux Asadīs pour leur montrer qu'ils avaient tout à craindre des projets d'al-Malik-al-ʿAzīz et qu'ils feraient bien mieux de se ranger de son côté. Ce stratagème lui réussit pleinement; les émirs Asadis prirent le parti d'abandonner al-Malik-al-ʿAzīz et engagèrent les Kurdes et les Moharranis à agir comme eux; les uns et les autres y consentirent. L'officier qui commandait les Kurdes se nommait l'émir Ḥosam-ad-Din-Aboū-'l-Hidja-al-Samīn; les Kurdes se réunirent aux Asadis et ils quittèrent tous le service d'al-Malik-al-ʿAziz pour aller se joindre à al-Malik-al-Afḍal et à al-Malik-al-ʿAdil, de façon à amener la ruine du sultan d'Égypte. En même temps, ils écrivirent à ceux de leurs camarades qui étaient restés au Caire pour leur dire de marcher contre al-ʿAziz de façon à prendre position entre lui et le Caire, à le mettre entre deux ennemis et à n'avoir plus qu'à étendre la main pour s'emparer de lui.

Le soir du quatrième jour du mois de Shavval, l'émir Aboū'-l-Hidja-al-Samin partit avec les Kurdes, les Moharranis et les Asadis qui emportèrent leur équipement; ils vinrent trouver al-Malik-al-ʿAdil, qui en éprouva une vive joie, car cela renforçait considérablement son armée. A l'aube du cinquième jour du mois de Shavval, al-Malik-al-ʿAziz se mit en marche dans l'intention de retourner en Égypte en éprouvant les plus vives craintes au sujet des émirs Asadis qu'il avait laissés au Caire.

L'officier qu'il avait chargé de gouverner l'Égypte pendant son absence était l'émir Baha-ad-Din-Karaḳoūsh-al-Asadi, qui n'avait pas changé de sentiments vis-à-vis de lui, de telle sorte qu'il rentra sans encombre au Caire et s'y installa. Fol. 41 v°.

Al-ʿAdil sortit alors de Damas avec al-Malik-al-Afḍal et toutes leurs troupes dans l'intention d'aller attaquer le Caire, car il était bien décidé à s'emparer des états du sultan d'Égypte. Il fut convenu entre les deux princes qu'al-Malik-al-ʿAdil aurait le tiers de

l'Égypte et que les deux autres tiers seraient la propriété d'al-Malik-al-Afḍal. Al-Afḍal consentit à cet arrangement et les deux sultans partirent de Damas; le prince de Ḥamah se mit également en campagne, ainsi qu'ʿIzz-ad-Din-ibn-al-Moḳaddam et Sabiḳ-ad-Din-ibn-ad-Dayah, seigneur de Shaizar; il laissa à Damas, al-Malik-ath-Ṭhahir-Khidr. L'émir ʿIzz-ad-Din-Djourdik-al-Noūri, gouverneur de Jérusalem, vint également se joindre à eux. Quand ils furent arrivés à Tell-al-ʿAdjoūl, al-Afḍal distribua des vêtements d'honneur à tous les émirs Asadis ainsi qu'aux Kurdes afḍalīs, et il leur donna des timbales. Al-Malik-al-Afḍal marcha sur Jérusalem que lui livra l'émir ʿIzz-ad-Din-Djoūrdik; il donna à ce dernier Baïsan, Kaukab [1], al-Djoulan [2] et al-Masḥa [3]; de Jérusalem l'armée vint camper devant Bilbeïs [4], où se trouvaient un certain nombre d'émirs Ṣaliḥis, avec l'émir Hakdari-ibn-Yaʿli-al-Ḥamidi à la tête d'un détachement de Kurdes. Al-Malik-al-Afḍal et al-Malik-al-ʿAdil les assiégèrent. On se trouvait alors en pleine crue du Nil et il était très difficile de se procurer des vivres et du fourrage pour les bêtes, de telle sorte que l'armée en éprouva de grandes souffrances. Les généraux désapprouvèrent cette opération. Pendant ce temps, al-Malik-al-ʿAziz envoyait aux habitants de Bilbeïs des navires portant des hommes et du matériel de guerre. Les Asadis ayant appris cela équipèrent des bateaux et attaquèrent les navires égyptiens; plusieurs de ces navires tombèrent entre leurs mains; ils en coulèrent d'autres et firent leurs équipages prisonniers; huit de ces navires parvinrent à s'échapper et rallièrent le Caire. Le siège de Bilbeïs continua avec le même acharnement des deux côtés, et la ville fut sur le point de tomber aux mains des assiégeants. Al-Malik-al-ʿAziz qui se trouvait alors au Caire était dans le plus grand embarras, et il n'avait presque plus d'argent. Ses sujets l'aimaient beaucoup, car il les traitait très doucement et se montrait très généreux à leur égard. Quand al-Malik-al-ʿAdil et al-Malik-al-Afḍal furent venus mettre le siège

1. Nom d'une citadelle bâtie sur une montagne qui domine Tibériade.

2. Nom d'un village qui dépendait de Damas et qui passa ensuite dans la circonscription du Hauran.

3. Yakout ne donne point de renseignements sur cette localité; elle devait évidemment se trouver dans la même région que les deux précédentes.

4. D'après Yakout (*Moʿdjam*, tome I, p. 712), cette localité était distante de dix *farsakhs* de Fostat sur le chemin de la Syrie. Idrisi (tome I, page 329) dit qu'elle était distante de dix *farsakhs* de Misr. Abou'-l-Féda (tome II, partie I, page 166) donne quelques renseignements plus précis : c'était la capitale du Hauf, et c'était là que résidaient les gouverneurs de cette province. Il y passe un des canaux alimentés par le Nil au moment de sa crue; ce canal porte le nom de Canal du fils de Mounedja (*bahr-Ibn-al-Mounadja*). On pourra voir sur ce canal la *Chrestomathie arabe* de M. de Sacy, tome II, p. 34.

devant Bilbeïs, il se trouva dans la nécessité d'enrôler des soldats; mais il ne pouvait le faire faute d'argent. Les gens riches lui offrirent de fortes sommes, mais il ne voulut point les accepter.

Le *ḳāḍī* al-Faḍil quitta la direction des affaires et se retira dans ses terres quand il vit que tout allait de travers; 'Abd-al-Karim-ibn-'Ali-al-Baisani avait été pendant de longues années chargé de la juridiction et des finances dans la province de Bohaira[1] et il y avait fait une grosse fortune; il se brouilla ensuite avec son frère, le *ḳāḍī* al-Fadil, et cette dispute causa beaucoup de scandale, car ils jouissaient tous les deux de l'estime publique. 'Abd-al-Karim quitta ensuite ses fonctions; il avait épousé une femme de la famille de Misar, qui avait beaucoup de fortune; il alla s'établir avec elle à Alexandrie; ils firent très mauvais ménage à cause de son caractère déplorable. Le père de cette femme vint à Alexan- Fol. 42 r°.
drie et alla exposer au *ḳāḍī* de cette ville la malheureuse situation de sa fille. Le *ḳāḍī* se rendit lui-même à la maison qu'habitait 'Abd-al-Karim, mais il ne put ouvrir la porte de la chambre où se trouvait sa femme. Il ordonna alors d'y pratiquer une ouverture, il en fit sortir la jeune femme et la rendit à son père, après quoi il ordonna de reboucher le trou. Cela mit 'Abd-al-Karim dans une violente colère; il se rendit au Caire et il offrit à l'émir Fakhr-ad-Din-Tchaharkas cinq mille dinars *miṣris,* et il s'engagea à verser au trésor d'al-Malik-al-'Aziz une somme de quarante mille dinars si on voulait lui confier la charge de *ḳāḍī* d'Alexandrie. Il porta tout cet argent à l'émir Fakhr-ad-Din-Tchaharkas qui le fit transporter chez le sultan. Al-Malik-al-'Aziz se trouvait à ce moment dans la plus grande gêne et n'avait pour ainsi dire plus un sou; l'émir lui dit : « Voilà de l'argent qui t'est venu sans que tu le « demandes et à l'improviste ». Et il lui expliqua toute l'aventure; le sultan regarda longuement le sol, puis relevant la tête : « Rends, dit-il, cet argent à celui à qui il appartient, et dis-lui « ceci : Voilà ton or et gardes-toi bien de recommencer! Tous « les souverains ne s'appellent pas al-Malik-al-'Adil. Fais savoir « à celui qui t'envoie que si j'accepte ce don de lui, ce sera l'au- « toriser à commettre toutes les exactions possibles à Alexandrie; « c'est une chose que je ne ferai jamais! » Quand Tchaharkas eut entendu ces paroles, il en fut stupéfait et son étonnement se peignit sur son visage. Le sultan lui dit : « Je vois que tu es tout

1. Le texte de Makrizi dit textuellement qu'il était *mushrif*. Ce titre désigne plusieurs fonctionnaires dont les attributions étaient différentes quoiqu'elles eussent toutes rapport aux finances. Le *mushrif* était à la fois le surintendant des finances et l'inspecteur des douanes. C'est de ce mot que les Espagnols ont fait *almoxarife*.

« troublé, et je pense que tu as reçu quelque commission pour « t'occuper de cette affaire. » « C'est vrai, répondit l'émir, cinq mille dinars. » Al-ʿAziz réfléchit quelques instants, puis : « Il t'a « fait un présent qui ne te sera guère utile, tandis que moi, je te « donnerai bien des fois des choses qui te serviront autrement. » En même temps, il lui signa un diplôme d'investiture lui conférant la propriété du district de Tanbadha qui rapportait chaque année une somme de sept mille dinars. Ses courtisans blamèrent sa conduite et lui conseillèrent d'emprunter de l'argent au *ḳāḍī* al-Fadil. Il pria ce magistrat de venir s'entretenir avec lui dans un des belvédères du Palais du Vizirat qui dominait le chemin que le *ḳāḍī* devait prendre. Quand le sultan aperçut le *ḳāḍī* al-Fadil, il fut vivement troublé et se retira dans ses appartements particuliers (*haram*), par suite de la honte qu'il ressentait d'être obligé de lui parler de lui emprunter de l'argent; mais les émirs le contraignirent à sortir de ses appartements. Quand il fut entré dans la pièce où se trouvait le *ḳāḍī,* il commença par lui souhaiter la bienvenue et lui dit : « Tu sais dans quelle pénible situation et au « milieu de quelles difficultés financières je me trouve à l'heure « actuelle ; regarde mon état d'un œil favorable et sauve-moi, soit « en me donnant de l'argent, soit en me conseillant, soit par toi- « même ! » Le *ḳāḍī* al-Fadil lui répondit : « Tout ce que je possède, « je le dois à la générosité de tes parents ; commençons d'abord « par arranger ta situation, et si ensuite tu as besoin d'argent, le « mien t'appartient. »

Il arriva alors qu'al-Malik-al-ʿAdil voyant combien son armée souffrait de la rareté des vivres et des privations envoya prier le *kadi* al-Fadil de venir auprès de lui par un messager qu'il avait déjà envoyé à al-Malik-al-ʿAziz. On prétend que lorsque la flotte qu'al-ʿAziz avait envoyée au secours de Bilbeïs eut été défaite, comme on l'a vu plus haut, le sultan craignit de se voir arracher
Fol. 42 v°. son empire et qu'il envoya en secret quelqu'un à son oncle pour lui dire qu'il reconnaissait avoir mal agi et qu'il s'était décidé à se retirer dans le Maghreb ; il lui demandait seulement de respecter ses femmes et de prendre soin de ses enfants. Al-Malik-al-ʿAdil eut pitié de lui et pria le *kadi* al-Fadil de venir le trouver. Quand ce magistrat arriva auprès de sa tente, il monta à cheval, se rendit au devant de lui et le reçut avec les marques de la plus grande estime ; ils ne se séparèrent pas avant d'avoir arrêté les termes d'un accord d'après lequel les Asadis et les Kurdes rentreraient au service d'al-Malik-al-Aziz sans qu'on leur prît n'importe quoi de leurs fiefs militaires. Al-ʿAziz et ces émirs s'y engagèrent mutuellement par serment; il fut également convenu qu'al-

Malik-al-ʿAdil demeurerait au Caire auprès d'al-Malik-al-ʿAziz et qu'il prendrait soin du gouvernement de ses états; qu'al-ʿAziz et al-Afdal feraient la paix et que chacun d'eux resterait en la possession de ce qui lui appartenait au moment de la conclusion de ce traité. Le *ḳāḍī* al-Fadil s'en revint alors. Quand les choses furent ainsi arrangées, chacun jura d'observer fidèlement les clauses du traité, après quoi, al-Malik-al-ʿAziz partit du Caire pour se rendre à Bilbis; son oncle al-Malik-al-ʿAdil et son frère al-Malik-al-Afdal allèrent le recevoir. La paix ayant été rétablie ainsi extérieurement, al-Malik-al-Afdal se mit en chemin pour retourner en Syrie, accompagné de l'émir Abou'-l-Hidja-al-Samin[1]; tout le Sahel devint de la sorte sa propriété. Al-Malik-al-ʿAziz rentra au Caire avec son oncle al-Malik-al-ʿAdil auquel il donna comme résidence la forteresse de cette ville. Ce prince s'occupa de mettre ordre aux affaires de l'Égypte et il ne négligea rien des affaires des provinces et des campagnes; il montra la plus vive affection pour al-Malik-al-ʿAziz et il devint le maître absolu, gouvernant à sa guise l'empire de son neveu sans distinguer entre le riche et le pauvre.

Le *ḳāḍī* Mohyi-ad-Din-Mohammad-ibn-Abou-Asroun fut révoqué de sa charge de *ḳāḍī* de Misr; on nomma à sa place Zain-ad-Din-Abou'-l-Hasan-ʿAli-ibn-Yousouf-ibn-ʿAbd-Allah-ibn-Bandar-al-Dimashki. — Cette même année, al-Malik-al-ʿAziz renouvela la trêve qui existait entre lui et les Francs. — On reçut une lettre de l'empereur grec [Alexis III l'Ange] qui disait que les Grecs l'avaient reconnu comme leur souverain et qu'il traitait bien les Musulmans; il annonçait qu'il avait ordonné de construire dans sa capitale une grande mosquée, qu'on y faisait la prière du Vendredi, ainsi que la *khotba*, et qu'il avait fait restaurer à ses frais un côté de cette mosquée qui était tombé en ruines, de telle sorte que les Musulmans qui se trouvaient à Constantinople pouvaient se réunir dans cette mosquée pour y faire la prière. Il demandait en retour que l'on prît note de ses recommandations pour le patriarche et les chrétiens, de façon qu'ils pussent accompagner

1. Abou'-l-Mahasin raconte sur ce personnage, dans son *Histoire d'Égypte*, une aventure assez amusante pour trouver sa place ici (ms. ar. 1779, folio 38 verso). Cet auteur rapporte qu'en l'année 573, la cinquième du règne du sultan al-Malik-al-Aziz, l'émir Hosam-ad-Din-Abou-l-Hidja-al-Samin (le gros) se rendit à Bagdad; il avait, paraît-il, une très petite tête et un ventre énorme qui s'avançait jusque sur le cou de son cheval; c'est pour cela qu'on lui avait donné le sobriquet d'*al-Samin*. Un potier s'amusa à faire des vases de terre qui représentaient cet émir et il les exposa dans le marché. Abou'-l-Hidja les ayant vu ne songea pas à se fâcher et ne fit qu'en rire. Les Bagdadiens firent ensuite des vases de cette forme qu'ils nommèrent des Abou'-l-Hidja.

leurs morts avec des cierges allumés et accomplir en public les cérémonies de leur culte dans leurs églises. Il priait également le sultan de rendre la liberté aux Grecs qui étaient retenus prisonniers dans ses états.

Cette année Zain-ad-Din-ʿAli-ibn-Yousouf fut destitué de ses fonctions de *ḳāḍī*, le premier jour du mois de Djoumâda premier, et on donna sa place à Mohyi-ad-Din-Abou-Hamid-Mohammad-ibn-ʿAbd-Allah-ibn-Hibat-Allah-ibn-ʿAsroun.

Année 592.

Quatrième année du règne d'al-Malik-al-ʿAziz-ʿOthman en Égypte.

Dans les premiers jours de cette année, al-Malik-al-Afḍal arriva à Damas, et ses soldats se disloquèrent pour retourner dans leurs
Fol. 43 rº. foyers; al-Afḍal continua à vivre dans les pratiques religieuses les plus austères, laissant tout le poids des affaires à son vizir Diya-ad-Din-ibn-al-Athir qui gouverna de la façon la plus malencontreuse, de telle sorte que les plaintes s'élevèrent de toutes parts. Pendant ce temps, al-Malik-al-ʿAdil gouvernait l'empire égyptien ainsi que les contrées qui lui appartenaient à titre de fiefs. C'était lui qui réglait l'avancement, qui s'occupait du gouvernement des provinces et de faire rentrer l'argent dans le trésor. Il plaça auprès d'al-Malik-al-ʿAziz l'émir ʿIzz-ad-Din-Shama [1], qui devint le dépositaire des secrets du sultan et son chambellan et qui servait également d'intermédiaire entre al-Malik-al-ʿAziz et son oncle. L'émir Ṣarim-ad-Din-Kaimaz-al-Nadjmi était l'ami le plus intime d'al-Malik-al-ʿAdil qui en faisait le plus grand cas.

Le samedi, douzième jour de Moharram, on retira l'autorité à Ibn-Abi-ʿAsroun et à ses substituts et on lui ordonna de s'enfermer dans sa maison, puis de sortir du Caire. Il ferma sa porte, prépara toutes ses affaires pour partir, mais il demanda la permission de demeurer au Caire. Le vingt-sept, on donna un vêtement d'honneur à Zain-ad-Din-ʿAli-ibn-Yousouf, et on le nomma à la place de *ḳāḍī* qui était occupée auparavant par Ibn-Abi-ʿAsroun.

Au commencement du mois de Ṣafar, al-Malik-al-ʿAziz attacha en *vakf* à la vieille mosquée *djamiʿ* de Misr le canton de Djizeh, depuis al-Manoufiyya [2] jusqu'au couvent de l'*imam* Shaféʿi, et il

1. Quoique Makrizi nomme cet officier général Shama, son vrai nom est Ousama, le lion.

2. Yakout nous apprend dans le *Moʿdjam-al-bouldan* (tome IV, page 672) que le village de Manouf était l'un des plus anciens qui se trouvassent en

en donna l'administration à Ibn-al-Djizi. — Aux mois de Ṣafar et de Rabi', on jeta une quantité considérable de morts sur les chemins; chaque jour leur nombre dépassait à Misr et au Caire deux cents individus, et il ne resta personne qui prît soin de leur donner la sépulture. La plupart de ces gens étaient morts de faim : le blé arriva à se vendre 180 *dinars* les cent *ardebs;* le pain se vendait un *dirhem* les trois *ritl.* Les pauvres gens furent réduits à acheter des cruches de terre et à aller sans discontinuer les remplir dans le Nil; ils voulaient vendre cette eau un dirhem la jarre, mais comme ils ne trouvèrent personne qui voulût en acheter à ce prix ils crièrent : « Qui nous donnera une « aumône contre cette cruche d'eau? » Le prix des vivres monta encore, de telle sorte que la misère devint plus affreuse et que beaucoup de pauvres périrent, la plupart de faim. Les chariots qui servaient au transport des denrées alimentaires furent employés pour le transport des cadavres; on ne trouvait pas assez de cercueils pour les inhumer, de sorte qu'on les faisait servir plusieurs fois [1]; les gens se mettaient voleurs pour un morceau de pain, on les frappait, on les blessait à la tête de façon à répandre leur sang, sans les décourager et sans qu'ils lâchassent ce qu'ils tenaient à la main. Le blé fit complètement défaut, et il n'y eut plus que le shérif Ibn-Thaghlib qui en envoyât; en effet ses vaisseaux allaient en chercher et l'apportaient sans discontinuer.

Le septième jour du mois de Ṣafar, on reçut la nouvelle que le cercueil d'al-Malik-an-Nasir-Ṣalaḥ-ad-Din avait été transporté, le jour d'Ashoūra, de la forteresse de Damas dans le monument qu'il s'était fait construire; on déploya dans cette cérémonie une pompe magnifique.

Le vingt-septième jour de ce même mois, al-Malik-al-Zahir-Daoūd, prince de Birah, arriva, ainsi que Sabik-ad-Din-'Othman, prince de Shaizar, et Baha-ad-Din-ibn-Shaddad, *ḳāḍī* d'Alep; al- Fol. 43 v°.
Malik-al-'Adil sortit à leur rencontre jusqu'à la Birkat-al-Djubb; le *kātib* 'Imad-ad-Din arriva également.

On reçut la nouvelle que les Arabes de la province occidentale étaient descendus dans la Boḥairah et qu'ils avaient acheté du blé au prix d'un *dinar* la charge d'un chameau. La raison en était

Égypte; il possédait un district nommé Ramsis ou Manouf; ce village était situé dans la Basse-Égypte, dans le Rif; on lui donna plus tard le nom de Manoufiyya. Idrisi (tome I, pp. 322 et 325) connait deux villages de Manouf, l'un nommé Manouf-al-alya est un petit bourg dont le territoire est fertile, et où passe un bras du Nil qui prend naissance à Miniyyet-Ghazal. Le second Manouf-al-asfli est situé sur le canal oriental du Nil, non loin de Thana.

1. Ou qu'on ne pouvait les inhumer que successivement.

que les provinces occidentales (*al-gharb*) avaient manqué de blé l'année précédente et que, durant l'année présente, il n'avait pas plu. Les sauterelles s'étaient multipliées en Syrie d'une façon tout à fait inquiétante pendant que les fièvres et les maladies similaires [1] augmentaient au Caire et à Misr. Le prix des médicaments [2], du sucre, des essences et des épices s'éleva beaucoup et il fut difficile de s'en procurer : on vendit une potion [3] jusqu'à vingt-quatre dirhems et les poulets devinrent si rares qu'on n'en trouva plus à acheter ; le froment atteignit le prix de deux cents *dinars* les cent *ardebs;* les vivres arrivèrent à des prix exorbitants : on ne trouva plus rien à manger et on ne vit plus que des gens demandant l'aumône; une grande quantité de personnes moururent de faim et on se mit à voler du pain sans même se cacher. On vit des hommes qui dévoraient de la terre, d'autres qui mangeaient des ordures, et les gens s'écrasaient pour ramasser les débris que l'on jetait à la porte des raffineries de sucre. La mortalité augmenta de même à Alexandrie, et on y jeta aussi un grand nombre de cadavres sur les chemins. Les médicaments étant venus à faire défaut, les riches comme les pauvres périrent en nombre considérable; personne ne put cacher sa misère et l'on vit des gens qui fouillaient dans les tas d'immondices accumulées depuis longtemps pour y ramasser des débris de cuisine, des dessertes de table, et dans les balayures des maisons, pour y trouver des débris mangeables. Un homme qui était employé dans les bureaux de l'assistance publique (*divan al-zakat*) écrivit dans cette seule année pour plus de 52,000 *dinars* de mandats sur la caisse de cet établissement, et encore n'était-il pas le seul occupé à ce travail. Il y avait dans les caisses de cette fondation des sommes destinées à être employées dans les calamités de ce genre. On envoya à

1. Littéralement : les maladies qui donnent la fièvre et les fièvres brûlantes.

2. *Ashrabat,* étymologiquement : « les choses qui se boivent » ; mais il est évidemment question ici de drogues médicinales destinées à soigner les fièvres dont il vient d'être parlé. M. Dozy (*Supplément aux dictionnaires arabes,* tome I, p. 741) donne à ce mot, d'après un Glossaire hispano-arabe, le sens d'électuaire, de looch; c'est ce sens qui convient ici. Le mot *shirab* joint à un nom de plante indique la *teinture* de cette plante. Selon le *Mohit-el-Mohit,* que Botros-el-Bistami a publié à Beyrout en 1870, le mot *shirab* employé seul dans le langage médical désignerait un vin préparé avec une substance végétale, et pour désigner un sirop il faudrait ajouter un autre mot. Cette affirmation ne parait point reposer sur une base bien sérieuse. *Sharaibi* désigne un apothicaire.

3. *Mitbakhah.* Ce mot signifie généralement cuisine, chose cuite; mais *matboukh,* formé de la même racine, désigne un bouillon de plantes, ou une potion qu'il faut faire bouillir pour la préparer (Dozy, *ibid.*, tome II, p. 21) et plus spécialement un rob ou sirop composé de figues ou de raisin.

Ibn-Thaghlib-al-Dja'fari en cette seule année une somme qui dépassait 60,000 dinars; on lui envoya également le tambour et l'étendard et on lui donna l'ordre de fournir la maison d'al-Malik-al-'Aziz de viande et de pain, de telle sorte qu'il en apporta à plusieurs reprises pour la nourriture de ceux qui la composaient; beaucoup d'entre eux néanmoins se contentaient de pain. Les plaintes des gens redoublèrent, mais on ne put y faire droit.

Au mois de Rabi' second, Ṣarim-ad-Din-Khatlidj-al-Ghozzi fut privé de sa charge d'inspecteur des finances à l'administration centrale (*davavin*), et on la donna à Baha-ad-Din-Karakoush', en plus de sa charge d'inspecteur de l'assistance publique. — Ce même mois, la mortalité fut également excessive, à ce point qu'il ne resta pas une maison où il n'y eût un cadavre, un agonisant ou un malade. La situation fut encore aggravée par ce fait que les médicaments vinrent à manquer et que le nombre des médecins fut insuffisant: si l'on parvenait à en trouver un, il ne pouvait s'échapper tant les gens se précipitaient sur lui. La mortalité devint telle que les vivants ne pensèrent plus qu'à la mort, et le jour entier se passait à voir sortir des convois dans les rues. On finit par manquer de gens pour ensevelir les morts, et, s'il se trouvait un fossoyeur, il ne creusait pas la fosse complètement [1], de telle sorte que les cadavres n'étaient pas ensevelis assez profondément et qu'ils Fol. 44 r°. répandaient des émanations telles qu'il était impossible aux assistants d'aller prier sur les tombes et de les aller visiter. — Le prix des vivres commença à baisser.

Au mois de Djoumâda premier, on reçut à plusieurs reprises des nouvelles qui apprenaient que les choses allaient fort mal à Damas, ce qui détermina le sultan à entreprendre une expédition en Syrie. On se préoccupa de la question de la solde; on paya aux troupes un seul mois bien qu'il leur fût dû quatorze mois d'arriéré, car on n'avait pas eu d'argent pour les payer. On leur versa cette somme et on les envoya dans différentes directions. Les *djandars* se refusèrent à prendre le mois qu'on voulait leur payer. Quand al-Malik-al-'Aziz fut informé de leur conduite, il écrivit à l'émir Khatlaba de les envoyer au camp; le *tavashi* Karaḳoush fit mettre aux fers ceux qui refusèrent de sortir, et il les força à travailler aux murs. Les *djandjars* sortirent, mais bien malgré eux, en maugréant et en sacrant.

L'argent qui avait été distribué aux troupes avait été emprunté aux émirs, et on leur avait donné des garanties pour l'année sui-

1. Parce qu'il n'en avait point le temps, étant donné le grand nombre de fosses qu'il avait à creuser.

vante. Al-Malik-al-'Aziz sortit pour se rendre au camp, et les émirs se mirent en marche avec la plus grande rapidité; il envoya des *hadjibs* [1] dans les différentes villes sous escorte de soldats, et les troupes sortirent du Caire. Le départ de la Birkat-al-Djubb eut lieu le huitième jour de ce mois. Le sultan al-Malik-al-'Adil et al-Malik-al-'Aziz partirent avec une troupe d'Asadis et de Mamlouks.

Les maladies fébriles se multiplièrent et tout le temps se passa à ensevelir les morts; les médicaments vinrent à manquer, les drogues se vendirent jusqu'à trente *dirhems* et le prix d'une potion atteignit cent *dirhems*. — On apprit qu'à Koūs et dans la province qui en dépendait, il y avait eu également beaucoup de maladies et que le nombre des morts avait été hors de proportion avec ce qu'il était auparavant; on apprit également qu'il y avait eu une épidémie suivie de beaucoup de décès à Alexandrie.

A la fin de ce même mois, les vivres diminuèrent de prix, et les cent *ardebs* de blé, se vendirent quatre-vingts *dinārs;* le pain arriva à un *dirhem* les sept *ritls*, de telle sorte qu'il y eut moins de mendiants; la mortalité augmenta après qu'on eut apporté de Koūs des poulets, qui se vendirent dix pour sept *dinārs* : on n'avait jamais vu pareille chose en Égypte. Ce même mois, on proclama au Caire et à Misr que le *shérif* Ibn-Thaghlib était le chef du pèlerinage, et les propriétaires fonciers (*arbāb-al-bunyāt*) firent leurs préparatifs pour partir. — Au mois de Djoumada second, la situation fut telle que la maison du sultan manqua d'argent pour les besoins de tous les jours et pour la nourriture de ses femmes et de ses enfants; on en fut réduit à un tel état qu'on achetait dans les marchés des objets qui n'avaient pas le poids [et qu'on les payait le même prix que si ils l'avaient eu] sans se révolter contre ceux qui les vendaient. On en arriva à manquer totalement de vivres, et les marchands de denrées alimentaires voulaient vendre au peuple au même prix que celui qui avait été consenti par les gens du sultan; on fut obligé de tolé-
Fol. 44 v°. rer ces gains illicites. La bière et le vin furent affermés au prix de douze mille *dinārs;* on permit de les sortir en public et de les vendre dans des échoppes et dans des cabarets, et personne ne songea à rien dire contre cela. L'argent qui fut produit par ces impôts servit à la nourriture du sultan et des gens dont il avait besoin pour son service; les revenus des frontières et des con-

1. Ce titre désigne ordinairement les chambellans, au sens moderne du mot, du sultan, et non pas seulement des domestiques; il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce qu'on les ait quelquefois chargés de missions.

fins militaires furent dépensés par des gens qui ne s'inquiétaient point de savoir d'où venait l'argent.

Ce même mois, al-Malik-al-ʿAziz et al-Malik-al-ʿAdil arrivèrent à Daroum, et ordonnèrent de démanteler la citadelle de cette ville. Les murailles furent réparties entre les émirs et les *djāndārs*. Cette mesure déplut au peuple parce que c'était un endroit commode pour les gens qui voyageaient. Les deux souverains arrivèrent à Damas; al-Malik-al-Afḍal s'était préparé à la guerre depuis le commencement du mois de Radjab; ils assiégèrent Damas jusqu'au moment où ils s'en emparèrent, le vingtième jour de ce même mois, après plusieurs combats dans lesquels al-Malik-al-Afḍal fut trahi par ses généraux. Quand la ville eut été prise, al-Malik-al-Afḍal descendit de la forteresse pour se rendre au-devant des vainqueurs. Al-ʿAdil eut honte quand il le vit, car c'était lui qui avait engagé al-Malik-al-ʿAziz à venir l'attaquer, dans l'intention d'en tirer parti pour son propre compte comme cela sera raconté. Les deux sultans ordonnèrent à al-Malik-al-Afḍal de s'en retourner à la forteresse. Il n'y était pas depuis quatre jours qu'al-Malik-al-ʿAziz lui envoyait Aibak-Foutis, l'émir *djāndār*, et Ṣarim-ad-Din-Khatlidj l'*ostādār* qui le firent sortir de la citadelle ainsi que sa famille et celle de son père et le logèrent dans un endroit quelconque. Al-Malik-al-Afḍal paya toutes ses dettes et ce qu'il devait aux gens de son service; cela dépassait vingt mille *dinārs*. Pour ramasser cette somme, il vendit ses meubles, ses chameaux, ses mules, ses livres et tout ce qu'il possédait; encore cela ne fut-il pas suffisant. Son frère et son oncle se conduisirent très durement à son égard; ensuite, son oncle al-Malik-al-ʿAdil lui envoya l'ordre de se rendre à Ṣarkhad; il n'eut avec lui personne qui accompagnât sa famille, jusqu'à ce que Djamal-ad-Din-[Abou-'l-] Mahasin eut envoyé une dizaine de soldats qui l'escortèrent jusqu'à Ṣarkhad.

On prit Bosra à al-Malik-ath-Thafir-Mothaffar-ad-Din-Khidr, et cette ville fut donnée à al-Malik-al-ʿAdil; on ordonna à al-Malik-ath-Thafir de se rendre à Alep, où il alla demeurer auprès du prince de cette ville, al-Malik-ath-Thahir. On dit qu'al-ʿAdil avait convenu avec al-Malik-al-ʿAziz, alors qu'il se trouvait au Caire, que, si al-Malik-al-ʿAziz triomphait de son frère al-Malik-al-ʿAfdal, et s'emparait de Damas, il y resterait, pendant que lui, al-ʿAdil reviendrait au Caire en qualité de vice-roi au nom d'al-Malik-al-ʿAziz. Quand al-Malik-al-ʿAziz se fut emparé de Damas et qu'il en eut chassé son frère al-Malik-al-Afḍal, ses conseillers lui montrèrent que son oncle avait l'intention [de s'emparer de l'Égypte]. Il se repentit alors des conventions qu'il avait fixées avec lui. Il

envoya quelqu'un en secret à son frère al-Malik-al-Afḍal pour lui exprimer ses regrets de ce qui s'était passé et pour lui faire dire de ne pas abandonner l'espoir de récupérer le trône de Damas. Mais al-Malik-al-Afḍal crut que c'était une ruse de son frère et il avertit son oncle al-Malik-al-ʿAdil de cette démarche; al-Malik-al-ʿAziz fut vivement dépité de cet acte et se mit dans une violente colère contre son frère qu'il envoya à Sarkhad en le traitant d'une façon très dure. Le vizir [d'al-Afḍal], Dya-ad-Din-al-Djézéri, alla se cacher dans la crainte d'être massacré; puis il se sauva à Mausil.

Fol. 45 r°. C'est ainsi qu'al-Malik-al-ʿAziz devint souverain de Damas le quatorzième jour du mois de Shaʿban; il régna avec justice et abolit un certain nombre de taxes, il défendit de tourmenter et de vexer ses sujets. Il quitta Damas la neuvième nuit de ce même mois, dans l'intention de se rendre au Caire, laissant son oncle al-Malik-al-ʿAdil à Damas. Il se rendit à Jérusalem dont il prit possession. Cette ville lui fut rendue par l'émir Abou-'l-Hidja, et il la donna à l'émir Shams-ad-Din-Sonkor-al-Kabir. Abou-'l-Hidja se rendit à Bagdad.

Al-Malik-al-ʿAziz arriva au Caire, le jeudi quatrième jour du mois de Ramadan, et Damas, ainsi que la province qui dépendait de cette ville, devint le fief d'al-Malik-al-ʿAdil. Les seuls signes de la souveraineté d'al-Malik-al-ʿAziz sur ces contrées furent qu'on y faisait la *khotbah* et la frappe des monnaies au nom de ce sultan.

Le dix-huitième jour de ce mois, le sultan al-Malik-al-ʿAziz sortit à cheval et se rendit au Mikyas avec toute sa suite; on proclama que le Nil était à l'étiage de trois doigts au-dessus de dix-sept coudées. — Le vingt du même mois, on rompit la digue du canal; al-Malik-al-ʿAziz monta à cheval pour assister à cette cérémonie, mais il s'y produisit des scandales et du tumulte : les gens s'y distribuèrent des volées de coups de bâton et se lancèrent des pierres; il y eut des yeux crevés, des turbans arrachés.

L'habitude courante était de se cacher de faire du vin pendant le mois de Ramadan et de ne pas acheter ostensiblement du raisin et des cruches durant ce temps; on évitait même d'en parler pour ne pas dévoiler le secret. Durant ce même mois le prix du raisin augmenta considérablement par suite de la grande fabrication de vin à laquelle on s'était livré; les fabricants de cette boisson se liguèrent pour obtenir du sultan le monopole de cette industrie, qui resta dans leurs mains; l'affermage atteignit soixante-dix mille *dinārs*. Une partie de cet argent arriva jusqu'à al-Malik-al-ʿAziz qui l'employa à faire exécuter des services pour boire. Ce même mois il y eut une grande foule de gens, femmes et

hommes, qui se rendirent au *canal* et sur le *Sahel* de l'Égypte, lorsqu'on rompit la digue. Le Nil resta à un mauvais niveau. — Le mardi et le jeudi [de chaque semaine], al-Malik-al-'Aziz tenait une séance publique, au cours de laquelle il examinait les plaintes qu'on formulait devant lui. — Le second jour du mois de Shavval coïncida avec le Naurouz [1], et on fit les irrigations habituelles; la crue du Nil continua. — Les gens se mirent à tenir une conduite indécente sans que personne songeât à les en empêcher [2]. — Le courtage de l'argent devint stationnaire. — Le quatorzième jour de ce mois, le shérif Ibn-Thaghlib partit avec le pèlerinage et alla camper à l'abreuvoir de Raidan [3]. — Des Fol. 45 v°.
gens ivres commirent beaucoup de meurtres au Caire, et les troubles continuèrent. Il n'y avait pas une seule nuit où des gens ne fussent blessés, et les maraudeurs se battaient entre eux. Cela alla au point qu'on pillait les comestibles et les denrées dans les marchés en plein jour, mais encore bien plus pendant la nuit. — On donna au *tavashi* Karakoush la charge de juger les affaires de simple police; son tribunal était situé en face du palais du sultan (*al-dar-al-sultaniyya*); la charge de surveillant du *divan* et d'inspecteur des finances fut conférée à l'émir Fakhr-ad-Din-Tchaharkas, avec le soin de percevoir les impôts y afférents; celle d'*ostaddar* à Ṣarim-ad-Din-Khatlidj. — Le dix-neuvième jour du même mois on coupa la digue du bras d'Abou-Manadja [4]; ce fut le sultan lui-même qui pratiqua la rupture; le Nil monta encore d'un doigt, qui fut le dix-huitième au-dessous de l'étiage de dix-huit coudées; cette hauteur est connue en Égypte sous le

1. Le *Naurouz* ou *Nevrouz*, suivant la prononciation turque, est le premier jour de l'année persane, aussi bien à l'époque ancienne, sous les Sassanides, qu'après la réforme de Djélal-ad-Din. Ce mot se compose des deux éléments *nau* « nouveau » et *rouz* « jour ». Le Naurouz est le jour où le soleil entre dans le signe du bélier, autrement dit le 21 mars, à l'équinoxe du printemps. On distinguait en Perse deux naurouz, le petit naurouz et le grand naurouz qui avait lieu le 27 mars, six jours après le premier; c'était à ce jour qu'on offrait des présents aux rois.

2. Il y a ici quelques lignes qui me paraissent corrompues; il est parlé du *divan* de Misr, autrement dit de l'administration centrale. Les passages où il est traité de ces questions ne sont déjà pas faciles à traduire quand on en a un texte correct; lorsque les copistes qui n'y comprennent rien l'ont défiguré, il est à peu près impossible de savoir ce qu'ils signifient.

3. Yakout se borne à dire dans le *Mo'djam-al-bouldan* (tome III, p. 100) que c'est une localité située entre le Caire et Bilbeis; il ne dit rien qui puisse faire juger de son importance.

4. Nom d'un des canaux du Nil. Yakout, qui en compte sept, ne le cite pas (*Mo'djam*, tome IV, page 864); ceux dont il parle sont le canal d'Alexandrie, le canal de Damiette, le canal de Menaf, le canal de Manhi, le canal du Fayyoum, le canal d''Arshi, et le canal de Sardous. On peut voir dans la Géographie d'Idrisi (tome I, page 315 et ssq.) la description des bras du Nil.

nom du « plus haut niveau. » — Le vingt-deux le pèlerinage revint. — On s'occupa activement des livres historiques (*vakaï*) des Égyptiens (*Kobt*) dont le souvenir avait disparu ou qu'on ne comprenait plus, et qu'on avait retrouvés depuis l'époque du khalife al-Hafith-li-Din-Allah, en l'année 540. C'était grâce à ces livres que les anciens Égyptiens parvenaient à commettre leurs maléfices, à détruire les édifices, à construire des hypogées et à se rendre maîtres de la volonté des souverains de leur époque. Ce fut Ibn-Wahib et le *katib* Nasirani et d'autres qui réunirent tout cela par écrit. As'ad-ad-Din-ibn-Mammati, inspecteur du recensement et des pétitions, remit cet ouvrage à l'émir Fakhr-ad-Din-Tchaharkas. — Au mois de Dhou'-l-Ka'da il y eut beaucoup d'agressions nocturnes, et des gens, qui erraient pendant la nuit, frappaient à coups de couteau tous ceux qu'ils rencontraient; il ne se passait pas de nuit où il n'y eût une ou deux personnes assassinées; et l'on ne pouvait tirer de renseignements des victimes de ces attentats. Le gouverneur du Caire était sur les dents et ne pouvait rien faire contre les agresseurs. On trouva dans le canal (*khalidj*) les corps de six personnes appartenant à des ordres religieux; mais on ne put mettre la main sur les meurtriers et par conséquent les punir. — Au mois de Dhou-'l-Hidjdjah, al-Malik-al-'Aziz ordonna de démolir les pyramides et d'en faire transporter les pierres à Damiette pour construire les murs de cette ville. On lui représenta qu'on aurait à surmonter des difficultés énormes pour les démolir ainsi que pour en transporter les pierres. Al-Malik-al-'Aziz renonça alors à faire raser les deux grandes pyramides et il se borna à la plus petite qui était bâtie en granit quartzeux, et on en entreprit immédiatement la démolition. — Ce même mois, al-Malik-al-'Aziz se rendit à Alexandrie; il laissa au Caire pour le représenter Baha-ad-Din-Karakoush et Fakhr-ad-Din-Tchaharkas. — Cette même année, mourut le *ḳāḍī* al-Ashraf-Abou-'l-Makarim-al-Hasan-ibn-'Abd-Allah-ibn-'Abd-ar-Rahman-ibn-'Abd-Allah-ibn-al-Habbab, *ḳāḍī* d'Alexandrie; sa place fut donnée au *fakih* Abou-'l-Kasim-Sharaf-ad-Din-'Abd-ar-Rahman-ibn-Salamah, le vingt-septième jour du mois de Shavval. Ibn-al-Habbab était né en l'année 537; il remplit ses fonctions juridiques à Alexandrie pendant vingt-huit ans. C'était un homme d'une âme noble et qui était capable d'une amitié sincère. Il exerça la charge de *ḳāḍī* à Alexandrie depuis l'année 564 jusqu'à
Fol. 46 r°. sa mort, qui arriva le troisième jour de Djoumada second. — Le cinquième jour du mois de Dhou-'l-Hidjdjah mourut le *ḳāḍī* Rashid-ad-Din-ibn-Sina-al-Mulk; le *ḳāḍī* al-Fadil a dit en parlant de ce personnage : « Oui, ce vizir fut un homme tel que les jours

« à venir n'en produiront pas un pareil; on ne connaissait personne que l'on pût lui comparer pour la facilité avec laquelle « il pardonnait les injures, pour sa connaissance parfaite de la « religion et pour l'excellence de ses mœurs. Il connaissait par « cœur le Livre d'Allah [c'est-à-dire le Coran], il étudiait les humanités et les belles-lettres, et il faisait de nombreuses aumônes. « Qu'Allah lui rende le prix de ses bonnes actions. »

Cette année le *shérif* Thaghlib alla au pèlerinage avec une foule de monde. — L'escadre de guerre étant partie de Misr captura un navire franc, sur lequel se trouvait beaucoup d'argent qui fut confisqué. — L'émir Fakr-ad-Din-Tchaharkas construisit la halle du Caire. — Il y eut un tremblement de terre en Égypte. — ʿAlam-ad-Din-ʿAbd-Allah-ibn-ʿAli-ibn-ʿOthman-ibn-Yousouf-al-Makhzoumi mourut le Vendredi, onzième jour du mois de Djoumada premier; il était né au mois de Ramadan de l'année 549.

Année 593.

Cinquième année du règne du sultan al-Malik-al-ʿAziz-Othman en Égypte.

Cette année, on fit la *khotba* à Alep au nom d'al-Malik-al-ʿAziz, et on y frappa la monnaie à son nom; ce fut la conséquence de la paix qui fut conclue entre ce souverain et son frère al-Malik-ath-Ṭhahir, grâce à l'entremise du *ḳāḍī* Baha-ad-Din-ibn-Shaddad et de Ghars-ad-Din-Kilidj qui vinrent d'Alep au Caire auprès d'al-Malik-al-ʿAziz avec des présents. Quand la paix fut rétablie entre les deux frères, les ambassadeurs revinrent auprès de leur souverain al-Malik-ath-Thahir. On fit la *khotba* à Alep au mois de Rabiʿ premier, et on frappa les monnaies au nom du sultan d'Égypte, au cours de ce même mois. — Cette année, les Francs entreprirent une expédition pour attaquer les pays de l'Islamisme. Al-Malik-al-ʿAdil partit de Damas et envoya un corps d'armée à Bairoût pour en détruire l'enceinte fortifiée. — Cette même année, au mois de Shavval, mourut al-Malik-al-ʿAziz-Ṭhahir-ad-Din-Saif-al-Islam-Ṭhoûghatikin-ibn-Nadjm-ad-Din-Ayyoûb, souverain du Yémen; il eut pour successeur son fils al-Malik-al-Moʿizz-Fath-ad-Din-Aboû-'l-Fida-Ismaʿil. — Al-Malik-al-ʿAdil, seigneur de Damas, prit d'assaut Jaffa; il pilla la ville, et y fit de nombreux prisonniers, sept mille personnes à ce que l'on dit, tant hommes que femmes. Il partit de Jaffa, se rendant à Ṣaida, puis à Bairoût, qu'il saccagea toutes les deux; la population

de Bairoût s'enfuit. Il envoya demander des renforts à al-Malik-al-'Aziz qui fit partir du Caire une armée, le premier jour du mois de Shavval; ses troupes se rendirent à Bilbeis, puis elles se révoltèrent contre al-Malik-al-'Aziz et se dispersèrent.

Année 594.

Sixième année du règne du sultan al-Malik-al-'Aziz-Othman en Égypte.

Les Francs qui étaient arrivés par mer [1] se répandirent dans toute la province maritime de Syrie (*Sahel*); ils s'emparèrent de la forteresse de Bairoût et massacrèrent une troupe de Musulmans sur les confins du district de Jérusalem; ils y firent un grand nombre de prisonniers et remportèrent un butin considérable. Al-Malik-al-'Adil envoya alors des ambassadeurs au Caire pour demander secours à al-Malik-al-'Aziz. Ce souverain lui
Fol. 46 v°. envoya des troupes du Caire, de Jérusalem et d'autres villes. Al-Malik-al-'Aziz partit ensuite en personne avec le reste de l'armée égyptienne pour aller combattre les Francs. Il vint camper à

1. On lit dans l'*Histoire des patriarches d'Alexandrie*, ms. ar. 302, page 286 : « Au mois de Moharram 594, une flotte franque arriva devant Akka et les Francs rompirent la trêve. Al-Malik-al-Adil envoya immédiatement des troupes contre eux pour les arrêter avant qu'ils ne fussent venus en plus grand nombre et qu'ils ne se fussent emparés des places fortes. Il vint camper devant Jaffa et s'en empara après une lutte de trois jours; il y massacra beaucoup de gens et en fit prisonniers encore bien davantage. Une nouvelle flotte franque arriva et débarqua une armée considérable dans le *Sâhel;* le plus grand nombre des Francs se mirent en marche, et ils vinrent assiéger une citadelle des Musulmans qui se nommait Tibnin. Al-Malik-al-Adil écrivit à al-Malik-al-Aziz pour lui faire connaitre cet événement et pour le prier de lui envoyer l'armée égyptienne. Au mois de Rabi premier de l'année 594, al-Malik-al-Aziz se mit en marche avec l'armée et il vint assiéger étroitement les Francs. La pluie se mit alors à tomber, les torrents descendirent des montagnes grossis par les pluies, et des grêlons gros comme des pierres tombèrent; les Musulmans furent alors obligés de se retirer de devant Tibnin après que beaucoup d'entre eux eurent péri et après avoir perdu un grand nombre de leurs bêtes de somme et beaucoup d'équipements militaires et de choses diverses qui furent détériorées par l'eau; ils partirent et vinrent camper dans les environs de Sour, d'Akka et d'autres villes qui appartenaient aux Francs. Quant à al-Malik-al-Aziz et al-Malik-al-Adil, ils continuèrent le siège avec l'armée (*sic*); dans les dix derniers jours du mois de Djoumada second de l'année 594, al-Malik-al-Aziz s'en retourna en Égypte avec une partie de l'armée; quant à al-Malik-al-Adil, il continua à assiéger les Francs, et il les combattit pendant deux mois; les belligérants signèrent ensuite, pour une durée de deux années, une trêve qui ne s'étendait qu'aux opérations faites sur terre et non à celles de mer. Al-Malik-al-Adil retourna alors à Damas, qu'al-Malik-al-Aziz lui avait donné. »

Ramla, le vingt-sixième jour du mois de Ṣafar; les Ṣalīḥis et les Asadis arrivèrent, sous le commandement de l'émir Shams-ad-Din-Sonḳor le *dévadar*, de Sara-Sonkor, de ʿAla-ad-Din-Shaḳir et d'autres officiers kurdes; ils vinrent retrouver al-Malik-al-ʿAdil alors que ce prince se trouvait à Tibṇin. Al-Malik-al-ʿAziz se mit en marche derrière eux. Il y eut entre ces troupes et les Francs des engagements répétés qui aboutirent à la retraite des Francs vers Tyr. Al-Malik-al-ʿAdil et al-Malik-al-ʿAziz se mirent à leur poursuite et leur tuèrent beaucoup de monde. Après cela, al-Malik-al-ʿAziz laissa son armée à al-Malik-al-ʿAdil et s'en retourna au Caire, le huitième jour du mois de Djoumada second avant qu'on eût obtenu un succès définitif contre les Francs. Ce fut la faute de Maimoūn-al-Kasri, d'Ousamah, de Sara-Sonḳor, d'al-Ḥadjdjaf, d'Ibn-al-Mashtoūb qui avaient comploté d'assassiner le sultan. Quand al-Malik-al-ʿAziz en eut été informé, il s'en retourna au Caire dont la population sortit pour le recevoir; ce fut un jour mémorable. — Une trêve fut conclue entre al-Malik-al-ʿAdil et les Francs pour une durée de trois (*sic*) années; après cela, al-Malik-al-ʿAdil rentra à Damas. — Cette année al-Malik-al-ʿAdil et al-Malik-al-ʿAziz résolurent de nouveau de démanteler Ascalon, de raser ses fortifications et de jeter ses maisons par terre. On envoya de Jérusalem un détachement pour démolir et raser les tours du mur d'enceinte. C'est ainsi que fut ruinée cette ville qui n'avait pas sa pareille et à laquelle on ne pouvait rien comparer dans les frontières [du monde musulman].

Au mois de Shaʿban, al-Malik-al-ʿAziz défendit d'élever des constructions dans les localités où les émirs s'étaient mis à bâtir le long du Nil en empiétant sur le rivage. Les *djandars* furent envoyés pour contraindre toutes les personnes qui avaient fait faire des fondations dans cet endroit à les démolir; cet ordre fut rigoureusement exécuté.

Au mois de Ramadan, al-Malik-al-ʿAziz ordonna de couper les arbres qui se trouvaient dans le « Jardin de Bagdad » (*bostan-al-baghdadiyya*), en face d'al-Lou'lou'a, et d'y établir des fortifications. — Ce même mois, les gens firent ouvertement du vin et se livrèrent à toutes sortes d'actes répréhensibles. Comme on ne fit rien pour empêcher cela, les gens cherchèrent à gagner leur vie en pratiquant des métiers interdits par la religion, et on en vint à regarder comme licites des actes qui étaient sévèrement défendus, ainsi de se faire justice soi-même ou d'extorquer aux gens ce qu'ils possédaient; on fit signer à un individu nommé Ibn-Khalid un papier par lequel il se reconnaissait débiteur d'une somme de

Fol. 47 r°. plus de mille *dinars*, on employa la même violence envers plusieurs autres personnes; c'est avec ces procédés qu'on put subvenir aux dépenses de la table du sultan. Le jour de la rupture du jeûne, on célébra une grande fête en dehors de la ville; al-Malik-al-ʿAziz se rendit à la prière et assista à la *khotba* ainsi que les émirs et les officiers, à qui il distribua des vêtements d'honneur; on dressa ensuite les tables qui furent abondamment servies. Le treizième jour de ce mois, le Nil atteignit l'étiage de seize coudées. Al-Malik-al-ʿAziz monta à cheval le seize et se rendit au Nilomètre; les digues furent rompues le dix-huit, et ce jour-là, la populace se livra à toutes sortes d'actes odieux sans que l'on fît rien pour l'en empêcher. Le vingt-trois fut le Naurouz que l'on célébra comme à l'habitude.

Le samedi, dix-septième jour du mois de Dhoû-'l-Kaʿda, Ibn-Marzoûḳ fut assassiné au Caire par Ibn-al-Manoûfi, *ḳâḍî* de Bilbeis; ce dernier le surprit dans la maison qu'il habitait dans al-Fahadin; il creusa dans cet endroit une fosse dans laquelle il l'ensevelit ainsi qu'un jeune domestique; il fit daller le sol au-dessus de la fosse et il y fit placer une grille de fer. Ibn-al-Manoûfi fut étranglé après qu'on l'eut promené, monté sur un chameau, à travers les deux villes de Misr et du Caire.

Cette même année, al-Malik-al-ʿAdil partit de Damas pour Mardin qu'il assiégea et dont il prit les faubourgs. — Al-Malik-al-Kamil-Moḥammed-ibn-al-ʿAdil sortit de Harran [3] et livra bataille à l'armée de Maûsil. — Les Francs firent plusieurs expéditions, pillèrent le pays et firent de nombreux prisonniers; ils arrivèrent ainsi jusqu'à ʿAkka. Le sultan al-Malik-al-ʿAdil revint de Ḥarran à Damas au mois de Ramadan; un mois après il quitta cette ville

3. D'après Ptolémée, cette ville dont l'ethnique était indifféremment Harnani et Harrani, avait pour coordonnées: L 72° 30', λ 27° 30'. L'astronome Abou-ʿAoun donnait L 77° et λ 37°. C'était l'une des principales villes fortifiées du Diyar-Modar. Elle était distante de Roha (Édesse) d'un jour; de Rakka, de deux jours. Les mythographes musulmans racontaient que cette ville avait été construite par Harran, frère d'Abraham; le nom de Harran ne serait pas autre chose qu'une arabisation de Baharan; il n'est pas besoin de dire que cette étymologie est une simple fantaisie sans aucun fondement. D'autres affirmaient que c'était la première ville élevée après le déluge. Quoiqu'il en soit, elle devint bientôt le centre des Sabéens, que l'on nommait également Harraniens (*Harraniyyoun*). Hadji-Khalifa raconte dans le *Djihan-Numa* que cette ville fut bâtie par les Cananéens en l'an 3323. Elle est distante de deux heures de chemin d'une colline sur laquelle était situé le temple des Sabéens et qui était connue sous le nom de colline d'Abraham. Abou-'l-Féda dit également (*Géographie*, tome II, partie II, page 53) que les Sabéens ont un grand temple élevé sur une colline et que la montagne dite de Harran est à deux *farsakhs* au sud-est de la ville. Suivant le même auteur, il parait que l'eau potable était amenée dans cette ville par un canal souterrain.

pour se rendre dans les provinces orientales, dans le pays de Mardin. — Cette même année, al-Malik-al-Moʿzz-ibn-al-Malik-al-ʿAziz, souverain du Yémen, prétendit qu'il était Dieu pendant la moitié de la journée et il écrivit une lettre dans laquelle il prenait le titre de Dieu. Il renonça ensuite à cette prétention et voulut se faire passer pour khalife, disant qu'il était de la famille omeyyade; il se fit proclamer khalife dans toute l'étendue de son empire et interdit de faire la *khotba* au nom des Abbassides; il revêtit des habits verts et un turban de la même couleur avec des garnitures en or; il tyrannisa ceux de ses sujets qui blâmaient sa conduite contre l'Islam et fit réciter la *khotba* en son nom. Il conçut le dessein de marcher contre la Mecque, et il y envoya des gens pour lui construire un palais, mais le *shérif* Aboū-ʿAziz-Kattada les fit arrêter et mettre en prison.

Année 595.

SEPTIÈME ET DERNIÈRE ANNÉE DU RÈGNE DU SULTAN AL-MALIK-AL-ʿAZIZ-ʿOTHMAN EN ÉGYPTE.

Au commencement de cette année, al-Malik-al-ʿAdil poussait avec la plus grande vigueur le siège de Mardin, et al-Malik-al-Moʿizz, souverain du Yémen, s'apprêtait à faire une expédition contre la Mecque. Al-Malik-al-ʿAzîz, sultan d'Égypte était parti pour Alexandrie vers la fin du mois de Dhoū-'l-ḥidjdja. Il y chassa jusqu'au septième jour du mois de Moḥarram. En poursuivant un loup, il tomba de son cheval; il se remit en selle, tout grelottant de fièvre; il rentra ainsi au Caire, le jour d'ʿAshourâ, et il traîna jusqu'au milieu de la nuit du vingt-septième jour de ce mois, où il mourut [1]. Il fut enterré non loin du tombeau de l'*imam* Shafeï, dans le quartier de Karâfah; il était âgé de vingt-sept ans et quelques mois et il avait régné six ans moins un mois

1. Les historiens musulmans ne s'accordent pas sur les détails de l'accident de chasse qui coûta la vie au sultan d'Égypte. Aboû-'l-Mahâsin dit qu'un jour qu'il était occupé à poursuivre un chevreuil, son cheval broncha et que le pommeau de sa selle lui perfora les entrailles; suivant d'autres, il le blessa au cou.

L'auteur de l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie,* page 286-287, raconte qu'al-Malik-al-Azîz étant allé chasser à cheval dans le Fayyoum; il poursuivait une gazelle; son cheval marcha sur la queue d'un chien de chasse, qui rendu furieux par la douleur, lui sauta au ventre et le mordit cruellement; le cheval se renversa sur le sultan d'Égypte; en tombant la selle tourna et son pommeau vint défoncer la poitrine d'al-Aziz, qui expira durant la nuit suivante.

et six jours. Ce fut un souverain généreux, juste, miséricor-
Fol. 47 v°. dieux, de bonnes mœurs et très vaillant, mais il voulait qu'on lui obéît passivement. Il avait étudié les traditions musulmanes (*hadîth*) avec al-Salfi, Ibn-ʿAûf, Ibn-Barrî. Ses sujets l'aimaient beaucoup. Il donnait [comme un rien] des sommes de dix mille *dînârs*, et il faisait servir de grands festins auxquels il conviait le peuple; mais, quand les gens s'étaient assis pour manger, cela le dégoûtait à un tel point qu'il en perdait l'appétit et qu'il trouvait cette scène insupportable. C'était là un des traits les plus singuliers de son caractère [2]. Cette année, de grands troubles éclatèrent dans l'armée du sultan ghouride Ghyâth-ad-Dîn-Moḥammad; la cause en était que le sultan avait comblé de toutes les faveurs possibles l'*imâm* Fakhr-ad-Din-Moḥammad-ibn-ʿOmar-ibn-ar-Razî et qu'il lui avait fait construire un collège dans le voisinage de la mosquée d'Hérat. La plus grande partie de la population de cette ville étaient des Kirâmîs; ils se trouvaient en conférence avec le sultan Ghyâth-ad-Dîn; le chef de ces gens était le *ḳâḍî* ʿAbd-al-Madjid-ibn-ʿOmar-ibn-al-Koudouvvah. L'*imâm* s'entretint avec Ibn-al-Koudouvvah, le prit de très haut avec lui et lui dit des injures; le *ḳâḍî* ne s'emporta pas; al-Malik-Dyâ-ad-Dîn entra dans une violente colère et accusa l'*imâm* de professer la doctrine des Zendiks et d'appartenir à la secte des Philosophes. Le lendemain Ibn-al-Koudouvvah se rendit à la grande mosquée et il dit dans le sermon (*khotba*) qu'il y prononça : « Notre Dieu « nous a accordé son pardon en nous envoyant le Coran et le « Prophète; il nous a donné deux témoins matériels de son pacte, « et ce sont eux; quant à moi, je ne vous parlerai que de ce qui « est reconnu comme vrai parmi nous par l'enseignement de l'En- « voyé d'Allah : qu'Allah prie sur lui et lui donne le salut! Quant

2. Ce prince passait pour ne pas avoir le jugement très sain, mais il semble d'après deux anecdotes que raconte Abou-'l-Mahâsin dans son *Histoire d'Égypte* (Paris, Bibl. Nat., ms. ar. 1779, folio 35 verso) que c'était surtout un excès de délicatesse, peu courant chez les Musulmans, qui le faisait prendre pour un fou. Le trait suivant en est la preuve : Les Arabes de la Mahallah ayant massacré un émir, le gouverneur qui se nommait Ibn-Bahrâm les força à payer une amende de dix mille *dinars* qu'il s'empressa d'apporter au Caire. Le sultan était comme toujours en proie à cette « faute d'argent » qui fut la plaie de son règne, à tel point qu'Ibn-Bahram rencontra aux portes de la tente impériale un domestique qui était en quête de deux *dinars* dont le sultan, qui n'avait pas sur lui cette modique somme, voulait faire présent à un vieux garde-chasse. Quand Ibn-Bahrâm fut entré auprès d'al-Malik-al-Aziz et qu'il lui eût offert ses dix mille *dinars*, le sultan refusa de les prendre en alléguant que cette somme avait été extorquée à des gens qui peut-être n'étaient pour rien dans le meurtre de l'émir. Le gouverneur insista en vain et sortit en disant qu'il n'y avait qu'un fou pour avoir de pareils scrupules dans un besoin d'argent aussi pressant.

« à la science d'Aristote et aux impiétés d'Ibn-Sinâ, à la philo-
« sophie d'al-Farâbî, je ne veux point les connaître ; et en réalité
« ce ne sont point des insultes que le *Sheikh-al-Islâm* a proférées
« hier, car il s'écarte de la Loi d'Allah et de la religion de notre
« Prophète. » Il se mit à pleurer et les assistants éclatèrent en sanglots; ils sortirent tumultueusement de la mosquée et l'émeute gronda dans la ville. Le sultan Ghyâth-ad-Dîn apaisa les esprits et il ordonna à l'*imâm* Fakhr-ad-Dîn de s'en retourner à Hérat; ce qu'il fit. Ghyath-ad-Dîn abandonna la secte des Kirâmis et embrassa la croyance des Shafe'ites.

III

Règne du sultan al-Malik-al-Mansour-Nâsir-ad-Dîn-Mohammad, fils d'al-Malik-al-'Azîz-'Imâd-ad-Dîn-Othmân, fils du sultan Ṣalâh-ad-Dîn-Yousouf-ibn-Ayyoub [1].

Ce prince naquit au Caire au mois de Djoumâda premier de l'année 585, et son père mourut alors qu'il avait neuf ans et quelques mois. Il l'avait désigné pour lui succéder et il avait nommé l'émir Bahâ-ad-Dîn-Karâḳoûsh l'Asadi pour diriger les affaires de l'État. On le fit asseoir sur le trône de la souveraineté, le lendemain du jour où mourut son père, le lundi vingt et un du mois de Moḥarram, et Karâḳoûsh al-Asadi devint *atâbek*. Tous les émirs prêtèrent serment de fidélité au nouveau sultan, à l'exception de ses deux oncles al-Malik-al-Mouvayyad-Nadjm-ad-Dîn-Mas'oud et al-Malik-al-Mo'izz, car tous deux voulaient que la dignité d'*atâbek* leur fût conférée, et leur conduite fut la cause de querelles; néanmoins ils finirent par lui prêter serment. Il y eut aussi des dissensions entre les émirs [2]. Un certain nombre d'entre eux préten-

1. Aboul-'l-Mahâsin fait remarquer dans son *Histoire d'Égypte* (ms. ar. 1779, folio 40 recto) que les chroniqueurs ne s'entendaient pas tous sur la question de savoir qui avait succédé à al-Malik-al-Aziz-Othman, et que plusieurs admettaient à tort que c'était al-Malik-al-Afdal.

2. Le *sheikh* Shams-ad-Din-Yoûsoûf-Ibn-Kizoghloû raconte dans sa chronique (Aboû-'l-Mahâsin, *Histoire d'Égypte*, ms. ar. 1779, folio 36 recto) que les chefs des émirs *Sâlihis* étaient Fakhr-ad-Din-Tchaharkas, Asad-ad-Din-Sarâ-Sonkor et Zain-ad-Din-Karâdjâ qui furent tous d'avis d'élever au trône le fils d'al-Aziz; le général commandant les Asadis était Saif-ad-Din-Azkash qui se trouvait alors à Asouan. Quand il fut revenu au Caire, il approuva le choix de ses collègues, tout en faisant remarquer qu'il était impossible de laisser le sultan gouverner lui-même à cause de sa trop grande jeunesse. Ce fut lui qui proposa de donner la charge d'*Atâbek* à al-Afdal et qui lui écrivit pour la lui

Fol. 48 r°. dirent que Karâkoûsh n'avait point l'esprit sain et qu'il ne pouvait pas exercer les fonctions d'*atâbek*. Un autre parti le défendait, pensant qu'il était plus capable que n'importe qui de les remplir. La dispute des émirs s'étant envenimée, ils se rendirent chez le *kâdi* al-Fâdil pour lui demander son avis; mais celui-ci ne voulut point leur donner de conseils. Ils le quittèrent alors et restèrent durant trois jours sans savoir quel parti prendre, jusqu'au moment où les émirs convinrent d'écrire à al-Malik-al-Afdal pour lui demander de venir exercer les fonctions d'*atâbek* à la place de Karâkoûsh, aux conditions suivantes : il ne pourrait faire flotter l'étendard [1] (*sandjak*) au-dessus de sa tête; il ne ferait pas mentionner son nom dans la *khotba* et ne le ferait pas imprimer sur les monnaies; de plus, il ne gouvernerait le royaume d'al-Malik-al-Manṣour que pendant sept années; au bout de ce temps, il devrait remettre les rênes de l'État à al-Malik-al-Mansoûr. Ils lui envoyèrent un ambassadeur pour lui faire ces propositions. On chargea al-Malik-ath-Thâfir-Mothaffar-ad-Dîn-Khidr, fils du sultan Ṣalâḥ-ad-Dîn, de prendre l'intérim de la vice-royauté jusqu'au moment où arriverait al-Afdal. Al-Malik-al-Afdal partit alors de Ṣarkhad, avec dix-neuf personnes, deux nuits restant encore à s'écouler dans le mois de Ṣafar. Il s'était déguisé, par peur d'al-Malik-al-ʿAdil. Quand les émirs égyptiens se furent décidés à s'adresser à al-Afdal, et qu'ils lui eurent écrit pour le prier de venir, l'émir Fakhr-ad-Dîn-Tchahârkas en conçut du dépit, et il écrivit à l'émir Fâris-ad-Dîn-Maîmoûn-al-Kasrî, seigneur de Nâbolos, pour lui conseiller de ne pas faire cause commune avec les émirs et de ne pas tolérer qu'al-Malik-al-Afdal devînt *atâbek*. Al-Afdal tomba sur le courrier qui portait cette lettre et la lui confisqua ; il prit connaissance de son contenu et lui dit : « Retourne-t-en, tu n'as plus besoin de t'inquiéter de ta mission ! » Al-Afdal continua sa route, ayant avec lui le courrier de Tchahârkas et il arriva ainsi à Bilbeis. Les émirs sortirent pour se rendre à sa rencontre, le cinquième jour du mois de Rabiʿ second. Al-Afdal descendit dans la tente de son frère al-Malik-al-Mouayyad. L'émir Fakhr-ad-Dîn-Tchahârkas aurait voulu qu'al-Afdal

offrir. Les émirs Sâlihis ne purent s'y opposer; mais ils écrivirent aux officiers qui étaient en garnison à Damas pour leur apprendre que les émirs Asadis avait choisi al-Afdal comme *atâbek* et pour les prier de le retenir prisonnier s'ils le pouvaient.

1. Comme on l'a vu plus haut, le droit de faire porter le *sandjâk* ou *livâ*, en persan *direfsh*, devant soi, était l'apanage exclusif du sultan. Ce drapeau était évidemment chargé des armes du souverain régnant et était par conséquent sa propriété exclusive.

descendît dans la sienne et il fut très fâché de voir qu'il ne l'avait pas fait; néanmoins, le prince ne put faire autrement que de lui rendre visite. Tchahârkas le reçut avec les plus grands honneurs, et al-Malik-al-Afdal fut obligé de lui rendre ses politesses. Quand il eut fini de manger avec son frère, il se rendit à la tente de Fakhr-ad-Dîn et il se mit à table avec lui. L'émir aperçut alors le courrier [1] qu'il avait envoyé jusqu'à Nâbolos; cela le surprit au plus haut point et il craignit qu'al-Malik-al-Afdal ne cherchât à tirer vengeance de son hostilité; aussi il lui demanda la permission de partir chez les Arabes révoltés, pour rétablir la paix parmi eux. Al-Afdal le lui ayant permis, il se leva immédiatement; il alla trouver Zaîn-ad-Dîn-Karâdja et Asad-ad-Dîn-Sarâ-Sonḳor, avec lesquels il partit en toute hâte vers Jérusalem. Shodja-ad-Dîn-Toghrîl, le *silahdâr,* se rendait alors en Égypte; ils le rencontrèrent, le dissuadèrent d'entrer au service d'al-Malik-al-Afdal et ils l'emmenèrent avec eux à Jérusalem. L'émir Ṣârim-ad-Dîn-Ṣâliḥ, gouverneur de Jérusalem, embrassa leur cause, ainsi que les émirs ʿIzz-ad-Dîn Ousâma et Maîmoûn-al-Kasri, qui se rendirent également à Jérusalem. Maîmoûn avait avec lui sept cents cavaliers d'élite. Ces officiers écrivirent à al-Malik-al-ʿAdil pour lui demander de prendre la charge d'*atâbek* d'al-Malik-al-Mansoûr.

Quant à al-Malik-al-Afdal, il se rendit de Bilbeis au Caire, et al-Malik-al-Mansour sortit pour se rendre à la rencontre de ce prince, le sept du mois de Rabî second. Il y avait alors deux mois Fol.
qu'il était monté sur le trône. Al-Afdal prit la direction du gouvernement, et quand il fut installé au Caire, il écrivit à son oncle al-Malik-al-ʿAdil pour lui notifier qu'il était arrivé en Égypte dans le but de prendre soin du royaume de son neveu et qu'il ne s'écarterait pas des ordres qu'on lui avait donnés. Al-ʿAdil lui répondit que si al-ʿAzîz l'avait désigné pour cette charge dans son testament, il fallait obéir à ses dernières volontés, mais que, si al-ʿAziz était mort intestat, il serait bon de faire voter les notables de l'empire sur son nom, pour voir quel était l'avis de la majorité. — Al-Malik-al-Afdal exerça le pouvoir en Égypte dans toute sa plénitude, et il ne resta à al-Mansoûr que le titre de sultan. Al-Afdal conçut alors le projet de faire emprisonner ce qui restait des émirs Ṣâlihis. Un certain nombre d'entre eux s'enfuirent et allèrent

1. Aboû-'l-Mahâsin raconte dans son *Histoire d'Égypte* (Paris, Bibl. Nat., ms. ar. 1779, folio 40 verso) que l'émir Tchahârkas (qu'il appelle toujours Sarkas), ayant aperçu son courrier au milieu des soldats d'al-Malik-al-Afdal, lui demanda comment il se faisait qu'il fût aussi vite revenu; le courrier lui dit ce qui s'était passé et comment il avait été intercepté par al-Afdal.

rejoindre Fakhr-ad-Dîn-Tchahârkas à Jérusalem. Al-Afḍal en fit emprisonner d'autres, parmi lesquels se trouvaient les émirs ʿAlâ-ad-Dîn-Shakîr, ʿIzz-ad-Dîn-Albakî-al-Fâris, ʿIzz-ad-Dîn-Aîbek-Fatîsh et Khotloubâ, et il confisqua leurs biens. Après cela, il se rendit à la Birkat-al-Djubb, où il y resta quatre mois. Les émirs et les troupes lui prêtèrent serment.

Al-Afḍal apprit alors que son frère, al-Malik-al-Mouvayyad, avait le dessein de l'attaquer, de se saisir de lui et de le jeter en prison. En même temps, al-Malik-ath-Thâhîr envoya des officiers à son frère al-Afḍal pour le presser de quitter l'Égypte, de venir à Damas et de saisir l'occasion qui lui était offerte de s'en emparer. Les émirs Ṣâlihis interceptèrent le courrier, mais ils ne jugèrent pas utile de le garder et ils lui rendirent sa liberté. Il se rendit auprès d'al-Afḍal et lui remit la dépêche de son frère ath-Thâhir. Al-Afdal quitta la Birkat-al-Djubb le troisième jour du mois de Radjab, accompagné d'al-Malik-al-Mansoûr; il vint à ʿAbbâsa [1], où il séjourna pendant cinq jours et il laissa au Caire l'émir Yazkoûdj. Il se dirigea ensuite vers Damas, où il arriva le treizième jour du mois de Shaʿbân.

Al-Malik-al-ʿAdil avait appris son départ d'Égypte alors qu'il se trouvait occupé au siège de Mârdîn [2]; il laissa le soin de continuer le siège de cette place à son fils al-Kâmil-Moḥammad et il marcha avec deux cents cavaliers sur Damas; il y arriva n'ayant plus avec

1. Yakout dit dans son traité de géographie (*Moʿdjam-al-bouldan*, tome III, p. 600) que c'est une petite ville, la première que l'on rencontre quand on se rend de Syrie en Égypte; elle dépendait officiellement de ce dernier pays. On y trouvait un très grand nombre de palmiers; le sultan al-Malik-al-Kamil, fils d'al-Adil en fit un lieu de plaisance pour son usage particulier et il allait y demeurer quand il voulait faire une saison de chasse, parce qu'elle était toute voisine de la Berriya (le désert de Syrie) où l'on trouve beaucoup d'oiseaux. Elle n'était éloignée du Caire que de 15 *farsakhs*. Cette ville fut dénommée d'après Abbasa, fille d'Ahmad-ibn-Toûloûn et tante de Katr-an-Nida. Quand Khoumârouyya donna sa fille Katr-an-Nida en mariage au khalife al-Moʿtadad, il se rendit d'Égypte dans l'Irak avec elle. Abbasa fit construire un palais (*Kasr*) dans cet endroit, et c'est là qu'elle prit congé de sa nièce; il ne tarda pas à s'y fonder une ville relativement importante, car c'était le premier poste égyptien où les voyageurs de Syrie pouvaient se reposer. On commença par l'appeler château d'Abbâsa, puis Abbâsa tout court. Kazwini dans le *Athâr-al-bilad* (éd. Wüstenfeld, p. 146) raconte la même chose que le précédent géographe. Il ajoute que c'était une très jolie petite ville, et qu'al-Malik-al-Kâmil s'y rendait très souvent. Il en est de même d'Abou-'l-Fédâ (tome II, partie I, page 149).

2. Aboû'-l-Mahâsin (*Histoire d'Égypte*, ms. ar. 1779, folio 40 verso) rapporte qu'al-Malik-al-ʿAdil tenait Mârdîn assiégée depuis dix mois et que la reddition de cette ville n'était plus que l'affaire de quelques jours quand les habitants apprirent la mort tragique du sultan d'Égypte. Cette nouvelle leur rendi quelque espoir et ils refusèrent de livrer la ville à al-Malik-al-ʿAdil qui dut lever le siège en toute hâte pour retourner à Damas.

lui que huit personnes à cause de l'extrême rapidité avec laquelle il avait marché pour arriver avant qu'al-Afdal n'y fût parvenu. Ses compagnons le rejoignirent et al-Afdal continua sa route et il vint camper à Sharfin [1] et occupa l'Hippodrome Vert. Quelques-uns de ses soldats se précipitèrent dans la ville et en parcoururent les rues en criant : « Vive al-Afdal! vive al-Mansoûr! » La foule cria comme eux parce qu'elle avait de l'inclination pour al-Afdal. Al-ʿAdil les fit charger et expulser de la ville, et il se prépara à une vigoureuse résistance. Un certain nombre des émirs d'al-Afdal prit la fuite, ce qui détermina ce prince à reculer de Damas jusque dans les environs d'al-Kisvah. Al-ʿAdil envoya dire à un certain nombre des émirs qui étaient restés avec al-Afdal : « Je veux m'en retourner en Orient et laisser la Syrie et l'Égypte aux enfants de mon frère! » Ces émirs empêchèrent al-Afdal de combattre al-ʿAdil, et ce dernier leur donna de l'argent; tout ceci fut le résultat du stratagème qu'il avait employé vis à vis d'eux. Ces émirs causèrent la ruine des projets d'al-Afdal en lui conseillant de différer les hostilités jusqu'à ce qu'al-Malik-ath-Thâhir fût venu d'Alep; aussi ce prince s'abstint de continuer la guerre durant un certain temps et al-ʿAdil en profita pour écrire aux émirs et les gagner les uns après les autres. Ils répondirent à ses avances et il leur donna de l'argent; il continua ce manège jusqu'à ce qu'ath-Thâhir fût arrivé d'Alep à la Fol. 49 r°.
fin du mois de Shaʿbân [2]. La venue de ce dernier mit al-Afdal en

1. Je n'ai rien trouvé dans Yakoût, Abou'-l-Fidâ, Kazwîni et Idrisi sur cette ville, ni sur les variantes paléographiques qu'on peut tirer de ce nom.

2. Je ne crois pas inutile de compléter le récit de Makrizi par ce que raconte Aboû'-l-Mahâsîn dans son *Histoire d'Égypte* (ms. ar. 1779, folio 40 verso) : « Après l'arrivée des renforts d'Alep, vinrent les contingents de Hamâh et de Homs, de Baniâs, et les troupes envoyées par le prince de Safad, Saʿd-ad-Dîn-Masʿoûd. Les assaillants mirent en pièces la porte *Bâb-al-Salâmah* et vinrent ensuite à la porte *Bâb-al-Farâdis* : al-Malik-al-ʿAdil se trouvait alors dans la citadelle, avec plusieurs Égyptiens auxquels il avait permis de demeurer à Damas malgré les hostilités. Quand il apprit que Ibn-al-Hanbalî et son frère Shihâb-ad-Dîn avec leurs troupes avaient défoncé la porte *Bâb-al-Farâdis*, il sortit sur le champ pour aller les combattre. Il fut rejoint par Djiroûn et Madjd-ad-Dîn, fils du *fakîh* ʿIsâ; il était à ce moment à cheval et buvait un verre de bière; il s'écria : « Allons, les ouvriers, les tâcherons, venez par ici! » Quand les ennemis entendirent sa voix, ils s'enfuirent. Al-Malik-al-ʿAdil fit clore la porte *Bâb-as-Salâma* et s'en vint à la porte *Bâb-al-Farâdis*, dont la serrure avait été mise en pièces à coups de marteau. Il demanda qui avait fait cela; on lui répondit que c'étaient les Hanbalites; et il garda le silence. Al-Malik-al-Moʿaththam-ʿIsâ, fils d'al-Malik-al-ʿAdil, raconta ce qui suit à l'historien Aboû-'l-Mothaffar : « Nous revenions de la porte *Bâb-al-Farâdis* à la porte du collège des Hanbalites quand l'on jeta à la tête de mon père une cruche à huile d'olive; le coup avait été mal visé et le projectile atteignit le col du cheval qui tomba raide mort; mon père sauta sur une autre monture sans dire un seul mot. »

état de combattre, et il se rendit à la Mosquée du Pied (*Masdjid-al-kadam*).

Les deux princes commencèrent les hostilités contre al-ʿAdil et ils l'assiégèrent, de sorte que les vivres commencèrent à manquer dans Damas par suite de la rigueur du blocus. Les émirs Sâléḥis vinrent alors de Jérusalem pour renforcer al-ʿAdil, et leur arrivée fut du plus grand secours pour ce prince; il envoya des troupes à Jérusalem pour empêcher les convois de vivres qui partaient d'Égypte de parvenir à al-Afḍal. Ces troupes rencontrèrent l'émir Yâzkoûdj [1], qui était parti du Caire à la tête de sept cents soldats de l'armée égyptienne pour venir renforcer al-Afḍal. Les troupes d'al-ʿAdil les attaquèrent, les mirent en fuite et leur enlevèrent ce qu'elles avaient avec elles. Pendant ce temps, la population de Damas continuait à souffrir de la disette. Al-Afḍal fut contraint de recourir à des emprunts et de demander de l'argent aux commerçants. La détresse arriva à un tel point dans la ville qu'elle faillit être prise. Al-Malik-al-ʿAdil allait se rendre quand une discorde éclata entre aṭh-Ṭhâhir et son frère al-Afḍal.

Année 596.

Deuxième année du règne du sultan al-Malik-al-Manṣour-Naṣir-ad-Dîn-Mohammad en Égypte.

Les deux frères [2] étaient occupés à assiéger leur oncle al-ʿAdil dans Damas; les vergers et les habitations étaient ravagés, les conduites d'eau coupées et les moissons incendiées. Les vivres manquaient dans la place, et al-ʿAdil songeait à capituler par suite du grand nombre de ses soldats qui l'abandonnaient et qui passaient à l'armée d'al-Afḍal. Il écrivit à son fils al-Malik-al-Kâmil pour lui ordonner de venir à son secours [3]; il écrivit également au gouver-

1. On trouve généralement le nom de cet officier général sous la forme que nous donnons ici, toutefois le manuscrit du *Soloûk* présente dans ce passage la forme Ayâzkoûdj, avec un élif prosthétique.

2. Le sultan d'Alep, al-Malik-aṭh-Thâhir, et al-Malik-al-Afḍal.

3. On a vu que l'année précédente, al-ʿAdil avait laissé à son fils al-Kâmil le soin de continuer le siège de Mârdîn et qu'il était revenu précipitamment à Damas qui se trouvait menacée par al-Afḍal. « L'*âtabek* de Maûṣil, Arslân-Shâh, dit Aboû'-l-Maḥâsin dans son *Histoire d'Égypte* (ms. ar. 1779, folio 41 recto), avait obligé al-Kâmil à lever le siège de Mârdîn; al-Kâmil se dirigea alors vers Damas, à la tête d'une troupe considérable de Turkomans, de l'armée de Ḥarrân et de Rohâ. Al-Afḍal recula alors jusqu'à ʿAkbah-Sadjoûr, le dix-septième jour du mois de Ṣafar et al-Kâmil arriva le dix-neuf. Il descendit dans le palais (*djoûshk*) de son père. » C'est alors qu'al-Afḍal et aṭh-Ṭhâhir se séparèrent.

neur de la citadelle de Dja'abar pour que cet officier donnât à al-Kāmil tout l'argent qu'il lui demanderait, car les trésors d'al-'Adil se trouvaient dans cette citadelle [1]. Al-Kāmil se rendit avec son armée à la citadelle de Dja'abar, et il y prit quatre cent mille dinârs, puis il se remit en marche pour aller rejoindre son père. L'arrivée d'al-Kāmil procura à al-'Adil un renfort considérable, tandis que l'armée d'al-Afḍal et d'aṭh-Ṭhāhir s'affaiblissait par suite du grand nombre de ceux qui les trahissaient. Cela décida al-'Adil à user d'un stratagème pour tromper ses neveux; voici en quoi il consistait: Aṭh-Ṭhāhir avait un mamlouk nommé Aïbek pour lequel il avait la plus vive affection; il le perdit et se figura qu'il était entré à Damas et qu'on l'y avait pendu. Al-'Adil apprit cela et il envoya quelqu'un dire à aṭh-Ṭhāhir : « C'est Maḥmoûd-ibn-as-Sakrī qui a détourné ton mamlouk de ses devoirs et qui l'a conduit chez al-Afḍal ». Aṭh-Ṭhāhir fit immédiatement arrêter Ibn-as-Sakrī et l'on découvrit le mamlouk chez lui; comme le prince d'Alep ne doutait pas de la vérité de ce que son oncle lui avait dit, il en conçut une vive colère contre son frère, et il ne voulut plus se rencontrer avec lui [2].

Le froid étant devenu extrêmement vif, les deux princes rétrogradèrent sur al-Kisva; puis ils gagnèrent Mardj-aṣ-Ṣofar, d'où ils se rendirent à Ra'as-al-mā. Les vivres étant venus à manquer, tandis que le froid redoublait, aṭh-Ṭhāhir se rendit à al-Ḳariataïn, et al-Afḍal partit pour retourner en Égypte. Ils abandonnèrent les

1. Les sultans Ayyoubites et Mamlouks n'avaient pas l'habitude de garder leur trésor dans leur capitale, de peur sans doute de le voir piller, au cours d'une insurrection toujours possible en Orient, ou de se le faire enlever par leurs compétiteurs. Ils le déposaient dans des places assez éloignées, très fortement défendues et en dehors des routes fréquentées; il était relativement en sûreté dans ces petites villes qui ne consistaient guère qu'en une citadelle bâtie dans un point stratégique, et dont la population civile ne dépassait guère quelques centaines d'âmes. Les Mamlouks d'Égypte de la dynastie bahrite avaient déposé leurs trésors dans la puissante citadelle de Karak.

2. Aboû-'l-Maḥāsin donne dans son *Histoire d'Égypte* (ms. ar. 1779, folio 41 recto) des causes différentes de cette querelle, et elles me semblent plus plausibles que celles qui ont été rapportées par Makrizi. Voici ce qu'il raconte : « Quand le siège eut réduit Damas à la dernière extrémité, que les arbres eurent été coupés, que les canalisations d'eau qui alimentaient la ville eurent été détournées et que les vivres furent épuisés, la garnison songea à se rendre. Mais al-Malik-al-'Adil envoya un officier à son neveu, al-Malik-aṭh-Ṭhāhir, prince d'Alep, pour lui dire : « Je te livrerai Damas à la condition que tu en deviennes sultan et que cette ville t'appartienne à toi seul, et non à al-Afḍal. » Cela mit aṭh-Ṭhāhir en goût, et il envoya dire à al-Afḍal : « Toi, tu es le souverain de l'Égypte, laisse-moi Damas »; mais al-Afḍal lui répliqua : « Damas m'appartient et je tiens sa propriété de mon père, on me l'a enlevée de force, mais je ne l'ai cédée à personne. » Cela fut l'origine de la dispute qui éclata entre les deux frères. »

bagages qu'il leur fut impossible de transporter et les brûlèrent ; un grand nombre de leurs mamlouks périrent, et ils perdirent aussi beaucoup de leurs bêtes de somme. Al-Afḍal arriva à Bilbeis [1] le vingt-cinquième jour du mois de Rabî' premier, et on lui conseilla de s'arrêter dans cette ville. Sur ces entrefaites, on reçut la nouvelle qu'al-Malik-al-'Adil était sorti de Damas, qu'il était venu camper à Tell-al-'Adjoûl et qu'il avait écrit aux Arabes pour qu'ils lui envoyassent des vivres. Al-Afḍal rassembla les émirs, monta
Fol. 49 v°. à cheval et fit le tour des murailles de Bilbeis [2], puis ordonna à Ḳaraḳoûsh, de mettre en état de défense la Citadelle de la Montagne et de faire creuser les fondations pour le reste du mur d'enceinte de Miṣr et du Caire ; il lui enjoignit de creuser jusqu'à ce qu'on eût atteint le roc, de faire porter les déblais dans l'intérieur de la ville, sur les bords du fossé, pour faire des sortes de bastions, et d'employer les bœufs [3] à ce travail [4]. Il lui ordonna enfin d'exécuter ces travaux dans la partie qui est entre le fleuve et la citadelle de Maḳs de telle façon qu'on ne pût plus entrer dans la ville autrement que par ses portes.

Le deuxième jour du mois de Rabî' premier, al-'Adil vint camper à Ḳaṭiā [5] et al-Afḍal pensa à incendier Bilbeis [de peur

1. Quand al-Malik-al-Afḍal fut arrivé au Caire, dit Aboû-'l-Maḥāsin (*Histoire d'Egypte*, ms. ar. 1779, folio 41 recto et verso), al-Malik-al-'Adil lui envoya son fils Nadjīb-ad-Dīn pour lui dire de ne rien craindre de lui, d'être assuré qu'il se conduirait toujours à son égard comme un père et qu'il ferait tout ce qui pourrait lui être agréable; Al-Malik-al-Afḍal lui dit que si les paroles de son oncle étaient sincères, il n'avait qu'à chasser de son service les émirs *Sāliḥis* qui étaient ses ennemis. Ces émirs ayant appris cet entretien résolurent de se venger d'al-Afḍal; ils allèrent trouver Al-'Adil, et lui dirent : « Qu'est-ce que nous faisons ici? Pars avec nous », et ils se mirent à la poursuite d'al-Afḍal. Ainsi, d'après Aboû-'l-Maḥasin, al-'Adil aurait eu la main forcée par les émirs *Saliḥis* et il n'avait pas primitivement l'intention de s'emparer de l'Égypte et d'en chasser son neveu. Il est beaucoup plus vraisemblable qu'une nouvelle ruse se cachait sous la démarche assez bizarre d'al-'Adil, et qu'il se laissa faire une douce violence, sans beaucoup résister aux objurgations des émirs *Sāliḥis*. La conduite qu'il tint dans la suite le montre suffisamment.

2. Pour les inspecter et pour voir si la ville serait en état de soutenir un siège, au cas où al-Malik-al-'Adil la viendrait assiéger.

3. *al-abḳār*, sans doute pour transporter la terre. Je ne pense pas que le texte soit corrompu et qu'à la place de ce mot il faille lire le pluriel d'*al-baḳḳār* ce qui signifierait alors « d'employer à cette œuvre les ouvriers qui travaillent le fer ».

4. Cela revenait à faire dans l'intérieur de la ville une seconde ligne de fortifications, en arrière du fossé et du premier mur d'enceinte, de telle sorte que l'ennemi fût arrêté quand il aurait réussi à enlever les premiers ouvrages.

5. Ḳaṭia est, d'après Yâḳoût (*Mo'djam-al-bouldân*, tome IV, p. 144), un village qui se trouve sur la route d'Égypte (à Damas) au milieu du désert de sable; elle est voisine de Farmā. Les maisons de ces deux localités sont faites de rameaux de palmier désséchés ; les habitants boivent de l'eau de puits qui est saumâtre et puante, et le pain qu'ils mangent est aussi déplorable et on y trouve du sable. Ils ont du poisson, à cause de leur proximité de la mer.

qu'elle ne tombât entre les mains d'al-ʿAdil] [1]; mais on commençait à se lasser de lui. Il avait supprimé les gratifications que le sultan donnait habituellement aux gens qui se rendaient à la Mecque et à Médine, ainsi qu'aux *faḳihs* et aux docteurs, pour payer la solde des troupes. Mais cette mesure n'empêcha pas les soldats de se plaindre, et elle souleva une émeute dans la population civile [2]. Al-ʿAdil étant alors arrivé, al-Afḍal lui livra bataille, mais il fut battu et prit la fuite; al-ʿAdil poursuivit les fuyards jusqu'à la Birkat-al-Djubb, et dressa son camp dans cet endroit, où il demeura durant huit jours. Al-Afḍal arriva au Caire où il entra, le mardi septième jour du mois de Rabîʿ second; plusieurs de ses officiers le trahirent et passèrent à l'armée d'al-ʿAdil; al-Afḍal se vit alors réduit à envoyer des parlementaires à al-ʿAdil, et à lui demander de lui céder Damas en échange de l'Égypte. Mais ce prince refusa et dit : « Je voudrais ne pas me voir dans l'obligation de violer le Caire et n'avoir pas à l'enlever d'assaut. Pars pour Ṣarkhad et ne crains rien pour ta vie [3] ! »

Al-Afḍal fut bien obligé de lui livrer la ville, car ses troupes l'abandonnaient. Al-ʿAdil prit possession du Caire et il y fit son entrée, le samedi dix-huitième jour du mois de Rabīʿ second; al-Afḍal partit en toute hâte du Caire ce même jour. Le vizir Ḍyā-ad-Dīn-ibn-al-Athīr [4] était venu en Égypte et avait pris la plus grande

1. En effet al-ʿAdil, en s'y installant, menaçait le Caire.

2. Le texte porte *masākīn* qui signifie, si la leçon est exacte, « des pauvres gens ».

3. Litt.: « Je ne voudrais pas avoir besoin de déflorer l'honneur du Caire. » Par ces paroles, al-Malik-al-ʿAdil voulait dire qu'il considérait comme un crime, qui retomberait sur al-Malik-al-Afḍal, d'entrer l'épée à la main dans la capitale du sultan Ṣalāḥ-ad-Dīn, qui était vierge en ce sens qu'aucun ennemi ne s'en était emparé. Aboû-'l-Maḥâsin raconte dans son *Histoire d'Egypte* (ms. ar. 1779, folio 41 verso), qu'après la défaite d'al-Malik-al-Afḍal qui rendait al-Malik-al-ʿAdil maître de l'Égypte, un officier, nommé Saîf-ad-Dīn-Azkash s'entremit entre les deux princes pour chercher à tirer al-Afḍal de la pitoyable situation dans laquelle il se trouvait. Il fut convenu qu'al-Malik-al-ʿAdil lui donnerait Mayyâfârkîn, la montagne de Djoûdī et Diyār-Bakr en échange de l'Égypte. Quand al-ʿAdil fut entré au Caire, il traita Saîf-ad-Dīn-Azkash avec la plus grande considération et il dit à al-Afḍal que tous ses officiers lui avaient écrit pour le presser de venir s'emparer de l'Égypte, à l'exception de Saîf-ad-Dīn-Azkash. Il donna un avancement important à cet officier pour lui montrer l'estime qu'il avait pour son caractère. Il donna la charge de *ḳāḍi* à Ṣadr-ad-Dīn-ʿAbd-al-Malik-ibn-Darbas-al-Kurdī; il nomma le grand *sheïkh* Ibn-Ḥamaviyya, supérieur du collège des Shafeʿis et du *Meshhed* d'Ḥosaîn, ainsi qu'inspecteur du couvent (*khânikâh*) des Ṣoûfis. Le vizir Ṣafî-ad-Dīn-ʿAbd-Allah-ibn-ʿAlī-ibn-Shakir tint ses audiences dans le palais royal, dans les appartements du *ḳāḍi* al-Fāḍil, et il fut investi de la charge d'inspecteur des bureaux.

4. On a vu plus haut que ce personnage avait été de tout temps le mauvais génie d'al-Malik-al-Afḍal.

autorité sur al-Afḍal. Quand al-'Adil se fut emparé du Caire, le vizir prit la fuite et se rendit à Ṣarkhad. La durée de la domination d'al-Afḍal en Égypte avait été d'une année et trente-huit jours. Après ces événements il se rendit dans les provinces orientales et se fixa à Soumaïsaṭ [1]. Durant le temps de sa souveraineté en Égypte, ni jour ni nuit il ne put se trouver seul, les émirs l'empêchaient même de rester en tête à tête avec une seule personne et il était bien forcé d'en passer par où ils voulaient.

Al-'Adil se fixa au Caire [2] comme *atabek* d'al-Malik-al-Manṣoûr; les émirs lui prêtèrent serment et s'engagèrent à faire tous leurs efforts pour l'aider dans sa tâche jusqu'au moment où le sultan atteindrait l'âge où il pourrait gouverner seul son empire. Mais cela ne dura pas, et les choses changèrent de face le vingt et unième jour du mois de Shavvâl. Al-'Adil fit venir plusieurs émirs et leur dit [3]: « N'est-ce pas une chose honteuse pour moi qui suis un vieillard d'être l'*atabek* d'un enfant? les honneurs de la royauté ne doivent pas s'acquérir par héritage; elles appartiennent à celui qui a la force. J'aurais dû succéder à mon frère, al-Malik-an-Nâṣir-

1. Soumaïsâṭ, dit Yâḳoût (*Mo'djam-al-bouldân*, tome III, p. 151), est une ville qui se trouve sur le bord occcidental de l'Euphrate du côté du pays de Roûm, avec une puissante citadelle. Les coordonnées de cette ville étaient, d'après Ptolémée, L 54° 40', λ 36° 20'; l'astronome Aboû-'Aoûn donne L 32° 40' (lire 52° 40'); λ 36° 20'. Parmi les personnages célèbres qui ont vu le jour dans cette localité, Yâḳoût cite Aboû'-l-Ḳâsim-'Alî-ibn-Moḥammad-al-Soumaïsâtî-al-Salmî, connu généralement sous le nom d'al-Djamîsh, qui mourut à Damas au mois de Rabî' second de l'année 453; il fut inhumé dans sa maison, située près de la porte *Bâb-al-nâṭafâniyyin* qu'il avait constituée en vaḳf, ainsi que la plus grande partie de ses biens, au profit des pauvres musulmans et des Ṣoufis. Il était né en 377. Hadji-Khalifa dit dans le *Djihan-Numâ* que cette petite ville est située à l'ouest de Ḳala't-ar-Roûm et au nord de Ḥiṣn-Manṣoûr. Aboû'-l-Fidâ nous apprend dans son traité de Géographie (tome II, partie 2, page 43) que cette ville et Djisr-Manbidj, autre nom de la Citadelle de l'Etoile, sont deux petites villes fortifiées entourées de champs très bien cultivés. Il donne pour leurs coordonnées : L 62°, λ 37° 30'.

2. Quand al-Malik-al-'Adil se fut emparé de l'Égypte, il écrivit à son fils al-Malik-al-Kâmil de venir le retrouver. Ce prince partit de Damas, le vingt-troisième jour du mois de Sha'bân, et il prit congé de son frère al-Malik-al-Mo'aththam à Ra'as-al-Mâ. Il arriva au Caire le dixième jour du mois de Ramaḍân. Son père alla le recevoir à 'Abbâsa et lui donna pour demeure le Palais du Vizirat.

3. Aboû-'l-Maḥâsin raconte dans son *Histoire d'Egypte* (ms. ar. 1779, folio 41 verso) qu'al-Malik-al-'Adil réunit un jour les juristes (*faḳih*) et leur dit : « Convient-il que le petit possède le pouvoir à l'exclusion du grand? » Ils lui répondirent : « Le petit qui est maître a un maître au-dessus de lui ». — « Convient-il, continua al-'Adil, que le grand soit le lieutenant du petit? » — « Certes non, dirent les juristes, car si l'autorité n'est pas réelle chez le prince, comment le serait-elle dans la main de son lieutenant? » Cela décida, paraît-il, al-'Adil à renverser al-Manṣoûr; en réalité, il y avait longtemps que telle était son intention, et il est à présumer qu'il n'avait guère besoin de ce *fetva* pour être bien décidé à s'emparer de la couronne.

Ṣalāḥ-ad-Dīn à l'exclusion de toute autre personne; j'ai abandonné ce rêve par respect pour la mémoire de mon frère [1] et pour éviter des malheurs à ses sujets. Mais des dissensions que vous connaissez m'ont fait craindre que la royauté ne m'échappât ainsi qu'aux enfants de mon frère, et qu'elle ne passât aux mains d'étrangers. Fol. 50 r°. J'ai cru que les choses ne pouvaient s'arranger si je n'en prenais la direction et si je ne me décidais point à en assumer le fardeau. Mais, quand j'eus pris le gouvernement de ce pays et que je me vis *atabêk* de ce jeune homme jusqu'à sa majorité, je me suis aperçu que la révolution n'était point entièrement terminée et que les troubles n'avaient point pris fin. Je ne suis pas bien certain que quelqu'un ne recommencera pas la tentative d'al-Afḍal et qu'un parti ne se formera pas pour demander qu'on mette un autre à ma place. Comment tout cela finirait-il? Mon avis est qu'il faut que cet enfant aille s'instruire et qu'on lui donne quelqu'un pour faire son éducation; quand son esprit se sera formé et qu'il aura atteint l'âge d'homme, je verrai ce que j'aurai à faire à son égard [2]. »

Tous les émirs *Asadis* furent de l'avis d'al-ʿAdil, et leurs adversaires ne purent rien faire pour détruire leur accord; ils lui prêtèrent serment de fidélité et déposèrent al-Manṣoūr, le jeudi. Le lendemain, vendredi onzième jour du mois de Shavvāl, on fit la *khoṭba* au nom d'al-ʿAdil. Al-Manṣoūr avait régné un an, huit mois et vingt jours.

1. Pour comprendre ces paroles d'al-Malik-al-ʿAdil, il faut se rappeler que Ṣalāḥ-ad-Dīn avait laissé le trône d'Égypte et la suzeraineté sur tous les membres de sa famille à son fils al-Malik-al-ʿAzīz. Il est certain que si al-ʿAdil avait cherché à s'emparer du trône à la mort de son frère, une révolution désastreuse aurait immédiatement éclaté. On sait que beaucoup de tribus vivent en Orient sur une organisation patriarcale suivant laquelle l'autorité ne se transmet pas directement, c'est-à-dire des ascendants aux descendants, mais bien dans une direction collatérale, le chef étant toujours le plus âgé, l'ancien de la famille, le frère généralement du chef défunt. C'était l'organisation des grands duchés de Moscou avant que les Grands Princes eussent acquis le titre impérial, et c'est encore l'organisation de la famille d'Othmān.

2. Al-Malik-al ʿAdil fit partir al-Malik-al-Manṣoūr du Caire le vingt-cinquième jour du mois de Rabīʿ second de cette année avec sa mère et ses frères sous la garde d'une escorte; il les envoya à Édesse où ils restèrent durant un certain temps, de là, ils se rendirent à Alep auprès d'al-Malik-aṭh-Ṭhāhir. Ce prince, quand il se vit près de mourir, nomma al-Malik-al-Manṣoūr son héritier présomptif, au cas où son propre fils al-Malik-aṣ-Ṣāliḥ viendrait à mourir.

IV

Règne du sultan al-Malik-al-ʿAdil-Saïf-ad-Dīn-Abou-Bakr-ibn-Ayyoub [1].

Quand les émirs eurent prêté serment de fidélité à al-Malik-al-

1. Cette année, dit l'auteur de la *Tarikh-i-elfī* ou *Histoire de mille ans* (ms. supp. persan 188, folio 276 recto), la guerre éclata entre le sultan seldjoukide Ṭoghril et Ḳoutlough-Inandji, fils de Pehlevan ; ils se livrèrent un combat à Hamadān. Ḳoutlough-Ināndji ne put tenir devant Ṭoghril et il s'enfuit à Reï. Hamadān et la province qui dépend de cette ville tombèrent entre les mains du sultan Ṭoghril. Koutloūgh-Inandji envoya alors un officier au Khvārīzm-Shāh, ʿAlā-ad-Dīn-Tukush, pour lui demander de le débarasser du sultan Ṭoghril. Le Khvārizm-Shāh accéda à cette demande et il se dirigea avec une armée considérable vers Reï ; quand il arriva dans les environs de cette ville Ḳoūtlough-Inandjī se repentit amèrement de l'avoir appelé à son secours ; il fut terrifié des conséquences de son action et il courut se réfugier dans la forteresse de Tabrak, qui est une citadelle bien connue de ces contrées. Lorsque le Khvārizm-Shāh apprit ces événements, il se dirigea vers la citadelle de Tabrak qu'il enleva en deux jours. Quant à Koūtloūgh-Inandjī, il s'était enfui vers les montagnes. Lorsque le sultan Ṭoghril apprit la conquête de Reï, il envoya un officier au Khvārizm-Shāh dans cette ville pour l'assurer de son amitié. ʿAla-ad-Dīn-Tukush s'occupa de mettre de l'ordre dans l'administration de Reï et il plaça comme gouverneur un de ses émirs qui était connu comme un homme sage et juste. Après cela, il se dirigea en toute hâte vers Khvàrizm ; voici quelle était la cause de ce départ : à l'époque où il fit la conquête de Reï, il reçut une lettre dans laquelle on lui disait : « Ton frère Sultan-Shāh a assiégé la ville de Khvārizm et il fait tout ce qu'il peut pour arriver à s'en emparer. » C'est cela qui détermina le Khvārizm-Shāh à s'en retourner en passant par Ilghār. Quand il arriva dans le voisinage de cette ville, il apprit que les habitants de Khvārizm n'avaient pas voulu reconnaitre l'autorité de Sultān-Shāh (frère du Khvārizm-Shāh) et qu'ils l'avaient forcé à renoncer à ses projets. Le Khvarīzm-Shāh passa l'hiver de cette année à Khvārizm. Cette même année, Sultān-Shāh mourut et ʿAlā-ad-Dīn-Tukush réunit les états de son frère aux siens.

Le sultan Toghril, ayant réuni une armée très nombreuse, partit d'Hamadan et marcha vers Reï ; les troupes du Khvārizm-Shāh ne pouvant songer à lui résister, prirent la fuite, et Toghril s'empara de Réi. Quand Koūtloūgh-Inandjī apprit cet événement, il envoya de nouveau un officier auprès du Khvārizm-Shāh pour le supplier de venir à son aide et de lui pardonner l'injure qu'il lui avait faite la première fois. Sur ces entrefaites, un envoyé du khalife de Baghdād arriva auprès du Khvārizm-Shāh, et il se plaignit amèrement de Toghril. Il apportait un diplôme du khalife au nom du Khvārizm-Shāh, par lequel le khalife faisait don à ce dernier des états de Toghril. Le souverain du Khvārizm se prépara aussitôt à la guerre.

A la fin du mois de Ṣafar de cette même année, le Khvārizm-Shāh partit de Nishāpoūr et marcha vers Reï. Dès que Toghril eut connaissance de ces événements, quoique son armée fût dispersée, et sans prendre le temps de rassembler ses troupes, il se mit en route avec un petit nombre de soldats qui se trouvaient alors autour de lui, et il marcha contre le Khvārizm-Shāh, malgré les récriminations de ses émirs qui lui disaient qu'il lui fallait prendre le

'Adil, ce prince s'assit sur le trône de la souveraineté, le vingt et un du mois de Shavvāl, et l'on fit la *khoṭba* en son nom dans toute l'Égypte, en Syrie, à Harrān, à ar-Rohā, à Miyāfārḳīn. Les populations de ces pays lui prêtèrent serment, et on frappa la monnaie à son nom. Il manda son fils, al-Malik-al-Kāmil-Nāṣir-ad-Dīn-Moḥammad et lui ordonna de venir au Caire huit jours restant du mois de Ramadhān (le 22). Il le nomma son lieutenant en Égypte et lui donna à titre de fief les Provinces d'Orient, qui avaient été son propre apanage sous le règne de son frère, le sultan Ṣalāḥ-ad-Dīn ; il le nomma héritier présomptif du trône et les émirs lui prêtèrent serment.

Cette même année, on fit la *khoṭba* au nom d'al-Malik-al-'Adil à

temps de mobiliser son armée. Le sultan ne voulut rien entendre et il s'avança avec sa petite armée jusqu'aux frontières de la province de Reï. Le vingt-quatrième jour du mois de Rabī' premier, les deux armées prirent contact et se livrèrent bataille. Quand le sultan Toghril eut aperçu le centre de l'armée du Khvārizm-Shāh, sans réfléchir, il fondit sur lui, et fit un grand massacre des soldats qui s'y trouvaient; mais des troupes se précipitèrent sur lui de tous les côtés et il fut désarçonné; on lui trancha la tête et on la porta au Khvārizm-Shāh qui l'envoya immédiatement à Baghdād. Elle resta accrochée durant quelques jours à la porte de cette ville qu'on appelle *Bāb-al-noubî*.

Après la mort de Toghril, le Khvārimz-Shāh marcha sur Hamadān; le khalife Nāsir-li-Dīn-Allah envoya son vizir Mouvayyad-ad-Din-ibn-Ḳaṣṣāb pour lui porter un vêtement d'honneur. Quand Mouvayyad-ad-Dīn fut arrivé à un *fer-seng* d'Hamadān, il envoya quelqu'un dire au Khvārizm-Shah : « Comme le khalife a envoyé un vêtement d'honneur au roi, celui-ci doit sortir à la rencontre de son ambassadeur, car tous nos sultans agissent ainsi à l'égard du Commandeur des Croyants. » Plusieurs personnes représentèrent au Khvārizm-Shāh qu'il y avait sous ce message une ruse de Mouvayyad-ad-Dīn, qu'il voulait s'emparer de lui, et que s'il était venu uniquement pour lui apporter un vêtement d'honneur, il n'aurait pas eu besoin de l'armée qu'il avait amenée avec lui. Cela fit que le souverain s'abstint de sortir à la rencontre du vizir; il y eut entre eux deux, à ce sujet, une série de pourparlers. Mouvayyad-ad-Dīn répondit qu'il avait amené une armée avec lui parce que le khalife l'avait envoyé en ambassade avant que le sultan Ṭoghril eût été tué et qu'elle était destinée à renforcer celle du Khvārizm-Shāh ; il ajouta qu'il n'avait appris la fin tragique de Toghril qu'en arrivant à Hamadān. Après de nombreuses explications, le Khvārizm-Shāh se rendit à cheval au campement du vizir Mouvayyad-ad-Dīn-ibn-Kaṣṣāb; mais plusieurs des familiers du prince qui étaient liés avec le vizir lui firent dire que le Khvārizm-Shāh avait l'intention de se saisir de sa personne. A peine Mouvayyad-ad-Dīn eut-il entendu ces propos qu'il décampa et se retira dans les montagnes de cette province pour se garder des mauvais desseins du Khvārizm-Shāh. Le sultan donna Hamadān à Ḳoūtloūgh-Inandjī et donna des fiefs dans ce pays à plusieurs de ses officiers. Mouvayyad-ad-Dīn revint à Baghdād, et, au mois de Sha'abān, il exposa au khalife que le Khorasan était resté sans souverain, car le Turkoman Shoumlah, qui le gouvernait était mort et ses frères se disputaient pour savoir qui lui succèderait. Le fils de Shoumlah demandait du secours offrant de se considérer comme l'un des esclaves du khalife. Nāṣir-li-Dīn-Allāh lui accorda ce qu'il demandait et Mouvayyad-ad-Dīn partit à la tête d'une armée nombreuse pour se rendre dans le Khorasan; il livra bataille aux fils de Shoumlah et les battit.

Ḥamāh et à Alep et on y frappa la monnaie à son nom. — La crue du Nil s'arrêta et les eaux du fleuve ne dépassèrent pas treize coudées moins trois doigts; la plus grande partie de l'Égypte resta au-dessus des eaux et les vivres augmentèrent beaucoup de prix.

Cette année, al-ʿAdil nomma son lieutenant à Damas, son fils al-Malik-al-Moʿaṭhtham-Sharaf-ad-Dîn-ʿIsā, et dans les Provinces d'Orient, son fils al-Malik-al-Fāïz; il laissa à Alep al-Malik-aṭh-Ṭhāhir, et à Ḥamāh al-Malik-al-Manṣoûr.

Cette année, al-Malik-al-ʿAdil fit sortir d'Égypte son neveu al-Malik-al-Manṣoûr-Moḥammad-ibn-al-ʿAzîz-ʿOthmân-ibn-Ṣalāḥ-ad-Dîn et avec lui ses frères et ses sœurs. Ils allèrent en Syrie; après cela, il les envoya à ar-Rohā; ils quittèrent cette ville et allèrent à Alep; al-Malik-al-Manṣoūr resta à ar-Rohā jusqu'à sa mort, qui survint en l'an 620; il était émir dans l'armée du prince d'Alep.

Fol. 0 v°. Cette année moururent : Ibrāhīm-ibn-Manṣoûr-ibn-al-Mosallam-Aboû-Isḥāḳ, connu sous le nom d'al-ʿIrāḳī, *khaṭib* de la vieille mosquée à Miṣr, le vingt et unième jour du mois de Djoumāda premier de l'année 596; le *ḳāḍi* al-Fādil-ʿAbd-ar-Raḥīm-ʿAlī-ibn-al-Ḥasān-ibn-Aḥmad-ibn-al-Faradj-ibn-Aḥmad-al-Lakhmī-al-ʿAsḳalānī-Aboū-ʿAlī-Moḥyī-ad-Dîn ; il était né à Baīsān, le sept du mois de Rabīʿ second. — L'émir, maître des deux juridictions, Aboū-aṭh-Ṭhāhir-Moḥammad, fils du maître des deux juridictions, Aboū-'l-Faḍl-Moḥammad-ibn-Biyān-al-ʿAnbārī dans la troisième nuit du mois de Rabīʿ second; il était né au Caire en l'an 507. — Cette année naquit au Caire un enfant qui avait un seul corps et une tête avec deux visages, chacun de ces visages avait deux yeux et deux oreilles, un nez et des sourcils. Il naquit également dans cette ville un être qui portait au front une tache blanche comme en ont les chevaux; ses mains et ses pieds portaient également des taches blanches comme celles que l'on voit aux pieds des chevaux. Il naquit aussi un enfant qui avait les cheveux tout blancs [1], et une brebis qui avait quatre pattes de devant et quatre pattes de derrière; on la trouva dans le ventre d'une brebis qu'on venait d'égorger, elle avait les mamelles pleines de lait et son visage était celui d'un être humain. Dieu seul sait ce que signifiaient ces monstruosités.

1. Ces *albinos* sont considérés dans une partie de l'Orient comme des êtres démoniaques; il est raconté dans le *Livre des Rois* de Ferdousi que Sâm ayant eu un fils qui avait les cheveux complètement blancs, crut que c'était un enfant de *div* et le fit exposer sur le mont Alborz; le Simourg, le prototype de l'oiseau Rokh des *Mille et une Nuits* le recueillit dans son nid et le nourrit avec ses petits. L'enfant, sauvé miraculeusement comme Œdipe, devint l'un des héros les plus glorieux de la légende iranienne.

Année 596.

Première année du règne d'al-Malik-al-ʿAdil-Aboū-Bakr en Égypte [1].

Cette année, al-Malik-al-ʿAdil fit emprisonner les enfants de

1. On lit ce qui suit dans la chronique persane intitulée *Tarikh-i-elfi* (ms. supp. persan 188, folio 276 recto) : Cette année, une guerre éclata entre Ḳoutloūgh-Ināndjī et Ḳabatchek, général du Khvārizm-Shāh ; ils se livrèrent bataille près de Zendjān ; Ḳoutlough-Ināndjī fut battu et alla se réfugier auprès du khalife Nāṣir-li-Dīn-Allah qui le reçut d'une façon très affectueuse ; il lui conféra l'*émirat* et lui donna le cheval, la tente et les autres parties de l'équipement qui sont les marques de ce grade. Il ordonna à Mouvayyad-ad-Dīn de partir avec Ḳoutloūgh-Inandjī et d'aller arracher Hamadān à la domination du Khvārizm-Shāh ; Mouvayyad-ad-Dīn et Ḳoutloūgh-Inandjī partirent du Khouzistān et marchèrent sur la ville de Kirmānshāhān, puis de là ils se dirigèrent vers Hamadān. A cette époque, il n'y avait dans cette ville que le fils du Khvārizm-Shāh et son *mamlouk* Ḳabatchek avec un petit corps de troupes ; ils ne pouvaient dans ces conditions résister à Mouvayyad-ad-Dīn. Aussi, quand ils apprirent l'arrivée des troupes du khalife, ils évacuèrent Hamadan et se retirèrent à Reï. Au mois de Shavvāl, Mouvayyad-ad-Dīn et Ḳoutlough-Ināndjī s'emparèrent d'Hamadan, puis ils se mirent à la poursuite des Khvārizmiens. Les villes de Savāh et d'Avāh ayant chassé les gouverneurs et les préfets qui y résidaient au nom du Khvārizm-Shāh, ces officiers se dirigèrent vers Reï ; quand les Khvarizmiens apprirent que les troupes du khalife se trouvaient dans les environs de Reï, ils évacuèrent également cette ville et se replièrent sur Dameghan ; Mouvayyad-ad-Din et Ḳoutloūgh-Ināndjī ne s'attardèrent pas à Reï et gagnèrent Bakhar i Reï (ou Nadjar i Reï).

Il arriva alors que Mouvayyad-ad-Din et Ḳoutloūgh-Ināndjī se livrèrent bataille ; Ḳoutlough-Ināndjī n'ayant pas pu tenir devant le vizir, prit la fuite et se réfugia à Reï.

Mouvayyad-ad-Din laissa des gouverneurs à Reï et se rendit à Hamadan ; il reçut en route la nouvelle que Ḳoutlough-Ināndjī avait pris le chemin d'Avah ; le vizir se mit immédiatement à sa poursuite, et quand Ḳoutlough en fut informé et que le gouverneur d'Avah eut refusé de le recevoir, il se rendit dans la plus grande détresse à Kardj. Il arriva à une localité qui est connue sous le nom de « Défilé de Kardj », où campait Mouvayyad-ad-Dīn ; ils se livrèrent une seconde bataille et le vizir fut de nouveau victorieux ; Ḳoutlough-Ināndjī fut réduit à prendre la fuite. Mouvayyad-ad-Dīn rentra en triomphe à Hamadān ; à ce moment, un ambassadeur envoyé par le Khvārizm-Shāh arriva à Hamadān pour protester contre les conquêtes de Mouvayyad-ad-Din. Il dit à celui-ci : « Une pareille attaque de ta part est absolument injustifiable, il convient maintenant que tu témoignes du regret de tes actes en évacuant les pays que tu as conquis et en retournant à Baghdād. Sans cela tu n'auras qu'à t'en prendre à toi de ce qui t'arrivera. » Le vizir fut très contrarié de cette aventure, mais il répondit que le Khvārizm-Shāh s'étant montré grossier dans ses réclamations, il n'en tiendrait aucun compte. Quand le Khvārism-Shāh eut reçu cette réponse, il se mit en marche pour aller attaquer Hamadān ; mais, au commencement du mois de Shaʿbān de l'année suivante, Mouvayyad-ad-Dīn mourut, et au milieu de ce même mois le Khvārizm-Shāh arriva devant Hamadān. Une terrible bataille s'engagea devant la ville entre l'armée du Khvārizm-Shāh et les troupes du khalife Nāsir-li-Dīn-Allah. Les Baghdādiens montrèrent la plus grande valeur dans ce combat, mais la plupart

son frère, al-Mouvayyad, Mas'oûd et al-Mo'izz, dans la maison de Bahâ-ad-Dîn-Ḳarâḳoûsh, au Caire; l'émir Fakhr-ad-Dîn-Tchaharkas prit Bânîâs à l'émir Ḥosâm-ad-Din-Bîshara après un siège et plusieurs combats.

Cette même année, une querelle éclata entre al-Malik-al-'Adil et les émirs *Saléḥis* à cause de la déposition du sultan al-Manṣoûr, fils d'al-'Azîz. L'émir Fâris-ad-Dîn-Maîmoûn-al-Kasrî écrivit de Nâbolos à al-'Adil pour le blâmer d'avoir déposé al-Manṣoûr; al-Adil lui écrivit une belle réponse et ils correspondirent plusieurs fois entre eux; Maîmoûn écrivit aux émirs *Sâléḥis* pour les pousser à se révolter contre al-'Adil, mais il ne les trouva pas disposés à écouter ses exhortations.

Sur ces entrefaites, une dispute éclata entre aṭh-Ṭhâhir, prince d'Alep, et son oncle al-'Adil; aṭh-Ṭhâhir lui envoya son vizir 'Alam-ad-Dîn-Ḳaiṣar et Niṭham-ad-Dîn, mais al-'Adil ne voulut pas les laisser venir au Caire et il leur ordonna de rester à Bilbis: les deux ambassadeurs chargèrent le *ḳâḍî* de cette ville des dépêches qu'ils apportaient, et s'en retournèrent vivement irrités de ce procédé; ils allèrent trouver Maîmoûn-al-Kaṣri à Nâbolos; ils restèrent auprès de lui [et le pressèrent de leurs instances] jusqu'au moment où cet émir [1] se déclara pour aṭh-Ṭhâhir et al-Afḍal. Quand ils arrivèrent à Alep, aṭh-Ṭhâhir fut très mécontent de la façon dont son oncle avait agi envers lui, et il écrivit aux émirs *Sâléḥis* pour les exciter contre al-'Adil; il écrivit également à Maîmoûn-

d'entre eux furent tués et le reste s'enfuit à Baghdâd. Le Khvârizm-Shâh reprit possession d'Hamadân... Quand Isfahân fut livrée au joug des Khvârizmiens, elle était gouvernée par Ḳoṭb-Khodjendî qui était l'un des docteurs shaféites les plus distingués de cette ville. Les habitants d'Isfahân allèrent le trouver et se plaignirent à lui de la brutalité et de la violence des soldats du Khvârizm; le fils du Khvârizm-Shâh était investi du commandement suprême dans cette ville, mais comme il était tout jeune, il n'avait en réalité aucune autorité et son *âtabek* se livrait à toutes les violences. Quoique Sadr-ad-Dîn-Khodjendî désapprouvât cette conduite, comme il n'obtenait aucun résultat, il envoya un rapport à la cour de Baghdâd, demandant que si le khalife témoignait quelque bienveillance à la population d'Isfâhân, il voulût bien nommer un gouverneur juste et humain. Le khalife répondit favorablement à la demande de Sadr-ad-Dîn, et il choisit l'un de ses officiers, connu pour sa bravoure et sa bienveillance, qui se nommait Saîf-ad-Daûlah-Ṭoghril; il l'envoya à la tête d'une nombreuse armée, à Isfâhân.... Les troupes du khalife entrèrent dans la ville que les Khvarizmiens évacuèrent, se dirigeant vers le Khorasan; Saîf-ad-Daûlah-Ṭoghril fit son entrée dans Isfâhân et envoya un détachement de son armée à la poursuite des Khvârizmiens; les troupes s'étant emparées de tout ce que ces derniers possédaient, revinrent en arrière.

1. *Thâra ilâ*, ce verbe signifie généralement « s'insurger contre », mais ce sens ne convient évidemment pas ici, comme on le voit par la suite de ce récit; il se peut qu'il y ait une erreur dans le texte du *Soulouk*, ou que *thâra* ait aussi bien le sens de « se jeter dans les bras de quelqu'un » que celui de « se jeter contre lui ».

al-Kaṣri, et al-Afḍal qui était alors à Sarkhad leur écrivit aussi. L'émir 'Izz-ad-Dīn-Ousāma, prince de 'Adjloūn et de Kaūkab, alla trouver al-Afḍal et lui prêta serment de fidélité. Al-'Adil ayant appris ces événements, prit immédiatement ses dispositions : il écrivit à son fils al-Mo'aṭhṭham, prince de Damas, pour lui ordonner d'aller assiéger al-Afḍal dans Ṣarkhad. Ce prince rassembla Fol. 51 r° son armée et sortit de Damas. Al-Afḍal laissa alors dans Ṣarkhad son frère al-Malik-aṭh-Thāfir-Khiḍr et se rendit auprès de son frère aṭh-Ṭhāhir à Alep, le dixième jour du mois de Djoumāda premier; al-Mo'aṭhṭham vint camper à Boṣrā et écrivit à Fakhr-ad-Dîn-Tchahārkas ainsi qu'à Maïmoūn-al-Kaṣrī pour leur ordonner de venir le rejoindre, dans le but d'aller assiéger Ṣarkhad; ils refusèrent et rassemblèrent leurs partisans. Ils se rendirent ensuite auprès d'aṭh-Ṭhāfir à Ṣarkhad et écrivirent à aṭh-Ṭhāhir à Alep pour l'inciter à se mettre en route et à s'emparer de Damas. Les lettres des émirs lui arrivèrent alors qu'al-Afḍal se trouvait chez lui; il rassembla ses troupes et se mit en marche. Al-Manṣoūr, souverain de Ḥamāh, n'ayant point voulu embrasser son parti, il assiégea ce prince durant un certain temps, puis il leva le siège sans avoir obtenu aucun résultat; il vint ensuite devant Damas ayant avec lui al-Afḍal. Al-'Adil sortit d'Égypte avec son armée en laissant au Caire son fils, al-Malik-al-Kāmil-Moḥammad, et il s'avança jusqu'à Nâbolos où il campa; il envoya en avant une partie de ses troupes, qui s'avancèrent jusqu'à Damas et qui s'emparèrent de cette ville avant qu'al-Afḍal et aṭh-Ṭhāhir y fussent parvenus. Les deux princes arrivèrent après cet événement et mirent le siège devant Damas, le quatorzième jour du mois de Dhou-'l-Ka'da; ils poussèrent activement la lutte, au point qu'ils faillirent s'emparer de la ville; mais la discorde éclata entre eux par suite d'un stratagème qu'avait machiné al-'Adil [1] et la lutte diminua de violence. Voilà quelle était cette ruse : al-'Adil écrivit en secret à al-Afḍal et à aṭh-Ṭhāhir en disant à chacun de ces deux princes : « Ton frère ne veut Damas que pour la garder pour lui tout seul. » Au fond, leur armée était sur ce point de l'avis du sultan d'Égypte. Cette affirmation les leurra tous deux et chacun des deux princes demanda à l'autre que Damas lui appartînt à lui seul; chacun d'eux opposa sur ce point un refus à l'autre. Al-'Adil envoya alors quelqu'un en secret à al-Afḍal pour lui promettre les villes des Provinces Orientales qui lui avaient

1. Al-Malik-al-'Adil ne manquait certainement pas de talents militaires, mais sa principale force consistait plutôt dans ses ruses, dont on a vu plus haut un exemple curieux.

été données en apanage, à savoir : Ra'as-'Ain [1], al-Khâboûr [2], Myāfārḳīn et d'autres encore; il lui offrit de plus de lui faire en Égypte une pension annuelle de cinquante mille *dīnārs;* al-Afḍal fut complètement dupé par ces offres et il dit aux émirs *Sâléhis* ainsi qu'aux soldats qui étaient venus le rejoindre : « Si vous êtes venus pour moi, je vous autorise à retourner auprès d'al-Malik-al-'Adil; mais si c'est au service de mon frère que vous êtes venus, c'est à vous de savoir ce que vous avez à faire! ». Les émirs

1. Yāḳoūt (*Mo'djam-al-bouldān*, tome II, page 731) nous apprend que l'on disait Ra'as-'Ain en langue vulgaire et Ra'as-al-'Ain en poésie. En réalité, la première de ces formes est syriaque, tandis que la seconde seule est réellement arabe. C'est une grande ville du Djazīrah, située entre Harrân, Nisibe et Donaîṣir; elle est éloignée de Nisibe de 15 *farsakhs;* elle est distante de Harrān d'un nombre à peu près égal de *farsakhs;* elle est plus rapprochée de Donaîsir et à environ dix *farsakhs* de cette dernière localité. On y trouve un très grand nombre de sources dont toutes les eaux se réunissent en un même endroit et donnent naissance au cours d'eau connu sous le nom de Khāboūr. Les quatre principales de ces sources portent les noms de : source principale, source des célibataires (*aïn-al-ṣirār*), source *al-Riyāhiyyah*, source *al-Hashīmiyya*. Il y a également dans cette localité une source qui porte le nom de « Bassin du Salut », dans laquelle se trouve un poisson énorme, à tel point que lorsqu'on regarde dans cette source, on croit voir ce poisson à la distance d'un empan, quand il se trouve à une profondeur égale à dix fois la taille d'un homme. La source des célibataires est celle dans laquelle le khalife abbasside al-Moutavakkel fit jeter dix mille pièces d'argent, les gens de la ville plongèrent dans cette source et l'eau en est tellement claire que pas une seule pièce ne leur échappa. Aḥmad-ibn-Ṭayyib rapporte qu'il y a dans cette localité une source nommée *'Aïn-al-Zahiriyya*, autour de laquelle le khalife al-Moutavakkel fit élever une construction avec des sortes de nacelles (*zoūrāk*) qui servaient aux gens à se transporter jusqu'à la source *al-Hashīmiyya* et dans d'autres endroits. Près de la source *al-Zâhiriyya*, il y avait une source sulfureuse qui se dégorgeait par un ruisseau, lequel allait se joindre à celui qui sortait de la source *al-Zāhiryya* et de là ils allaient se jeter dans le Khāboūr. Aboū'-l-Fidā (*Géographie*, tome II, partie II, page 55), nous apprend qu'il y a dans cet endroit plus de 300 sources dont la réunion forme le Khāboūr et que cette ville portait également le nom de 'Aīn-Wardah, « la source de la Rose », Hadji-Khalifa se borne dans le *Djihan-Numā* au peu que rapporte Aboū'-l-Fidā. Idrisi ne mentionne même pas cette ville. Je ne sais pourquoi Kazwīnī lui donne le nom étrange de Ra'as-al-'Aīs (*Athār-al-bilād*, éd. Wustenfeld, page 249).

2. Le Khāboūr, dit Yāḳoūt (*Mo'djam-al-bouldān*, tome II, page 388), est le nom d'un grand fleuve formé par la réunion des sources de Ra'as-al-'Aīn (voir la note précédente), mais c'est également une localité connue sous le nom de Khāboūr-al-Housniyya qui dépend administrativement de Maūṣil. Hadji-Khalifa donne des renseignements plus précis dans le *Djihan-Numà* et il nous apprend qu'il y a deux forteresses situées sur une montagne entre Ra'as-al-'Aīn et l'Euphrate. Sous la domination ottomane, le *livā* de Khāboūr comprenait, en plus de ces deux citadelles, les villes de Māksīn, Sāroūdj, Harrān, Raḥbah, Raḳḳa, Ra'as-al-'Ain, Karḳisiyya et la citadelle de Dja'bar; sur le fleuve du Khāboūr, on peut voir la *Géographie* d'Aboū-'l-Fida (tome I, première partie, page 66; 2e partie, pp. 55, 57, 58, 60). Ce géographe nous apprend qu'à son époque la ville de Madjdal était la plus belle ville du district de Khāboūr.

aimaient al-Afḍal parce que ce prince avait un caractère doux. Tous lui dirent : « Nous ne voulons personne d'autre que toi et al-'Adil; nous vous aimons tous les deux plus que ton frère ». Al-Afḍal leur permit de s'en retourner vers al-'Adil; l'émir Fakhr-ad-Dīn-Tchahārkas, l'émir Zaîn-ad-Dîn-Ḳarādjā, 'Alā-ad-Dîn-Sakiz (Sonkor), al-Ḥadjdjāf, Sa'ad-ad-Dîn-ibn-'Alam-ad-Dîn-Ḳaiṣār se rendirent alors vers ce prince. La lutte diminua d'intensité après que l'armée assiégeante eut été sur le point de s'emparer de Damas. L'année se termina, al-Afdal et aṭh-Thahir étant toujours Fol. 51 v°. occupés au siège de Damas.

Cette année, il y eut une disette en Égypte, et le prix des denrées augmenta considérablement; la pénurie arriva à un point tel que la population mangea des cadavres, et que les hommes en vinrent à se dévorer les uns les autres : une mortalité considérable en résulta. Cette famine débuta au commencement de l'année, et chaque *ardeb* de froment atteignit le prix de cinq *dinārs*. La disette dura trois années consécutives, presque sans aucune interruption, par suite de la faible crue du Nil, et les vivres finirent par faire complètement défaut. Beaucoup de gens sortirent d'Égypte avec leurs familles et leurs enfants pour se rendre en Syrie, mais ils moururent de faim sur les chemins. La mort frappait indistinctement les riches et les pauvres, et le nombre des morts qu'al-Malik-al-'Adil fit inhumer atteignit environ deux cent vingt mille personnes; tous les chiens furent mangés et l'on mangea aussi une quantité considérable d'enfants. Les pères faisaient rôtir leurs enfants quand ils étaient morts et ils les mangeaient, et ce fait était tellement répandu qu'on finit par ne plus s'en indigner. Les gens en vinrent à user de ruse les uns envers les autres et à s'emparer de ceux qu'ils pouvaient prendre, après quoi ils les mangeaient. Quand le plus fort avait eu raison du faible, il l'égorgeait et le dévorait. On manquait de médecins par suite du grand nombre des gens qui les demandaient; quand un médecin venait dans une maison, on le tuait et on le dévorait. Il arriva qu'une personne vint chercher un médecin qui eut grand peur et qui ne l'accompagna qu'avec la plus grande crainte. Tout le long du chemin cette personne ne fit qu'implorer le nom du Dieu Très-Haut et il ne passait point de pauvre qu'elle ne lui remit une aumône. Ils arrivèrent tous les deux à une maison en ruines, le médecin fut stupéfait de ce qu'il voyait : au moment où il voulut y entrer, il sortit un homme de cette masure, qui dit à la personne qui était allée le chercher : « C'est toute la chasse que tu nous rapportes aujourd'hui? » Le médecin fut épouvanté et s'enfuit; sans l'aide de Dieu et la rapidité de sa fuite, il eût été pris

par ces gens. Les villes du Caire et de Miṣr perdirent la plus grande partie de leur population. Il y eut tant de morts qu'on ne trouva pas assez de monde pour jeter de la terre sur leurs cadavres et cette situation se prolongea pendant des mois; on les dévorait ou bien ils pourrissaient à l'air. Sur ces entrefaites, la crue du Nil s'arrêta, les habitants furent terrifiés et un grand nombre de campagnards et de paysans vinrent au Caire et à Miṣr. Quand le soleil arriva dans le signe du Bélier, un vent se mit à souffler qui amena la peste. La famine augmenta encore et les vivres man-
Fol. 52 r°. quèrent à tel point que l'on mangea de jeunes enfants; le père mangeait son fils rôti ou cuit, et la mère en faisait autant. Les magistrats s'emparèrent de quelques-uns de ces misérables et les firent torturer pour faire cesser ces abominables pratiques. La situation ne fit que s'aggraver : on découvrit des femmes qui cachaient dans leur sein des épaules et des cuisses d'enfants; les hommes agissaient de même : plusieurs d'entre eux entraient dans une maison voisine où ils trouvaient la marmite sur le feu, et ils attendaient que ce qui y était contenu fût cuit pour en manger; c'était de la chair d'enfant qui s'y trouvait; c'était surtout dans les grandes maisons que l'on agissait ainsi. On trouvait les femmes et les hommes dans les marchés et dans les rues portant de la viande d'enfant. On brûla en moins d'un mois trente femmes sur lesquelles on avait trouvé de cette chair. On en arriva à s'accoutumer à déjeuner et à dîner avec de la chair d'enfants; il était bien rare qu'on l'empêchât, car on ne trouvait ni blé, ni graines, ni légumes. Quelques jours avant la crue du Nil, en l'an 596, au mois de Barmoūdah, le fleuve était tellement desséché qu'il n'y avait point d'eau entre le Nilomètre (le Miḳyās) et l'île [de Rauḍah], et le peu d'eau qui s'y trouvait avait un goût et une saveur exécrables. Il était à l'étiage de deux coudées, quand il se prit à monter un petit peu jusqu'au seizième jour du mois de Masori; il monta d'une coudée, puis s'arrêta; après quoi la crue recommença d'une façon plus marquée : le plus était d'une coudée à la fois. Le fleuve atteignit quinze coudées et dix doigts, mais il baissa le jour même de telle sorte que cette crue ne servit à rien. La mortalité avait été telle en Égypte que sur la population d'un village qui comptait 500 personnes, il n'en restait plus que deux ou trois. Il n'y avait plus personne pour se tenir sur les digues et pour les surveiller, et, dans les villages, personne ne s'occupait plus des travaux de la terre. On manquait de bœufs; un bœuf quand il était gras se vendait soixante-dix *dinārs*, et un maigre soixante. Les rues de Misr et du Caire étaient vides, ainsi que les villages voisins. Les vers mangèrent ce qu'on avait semé et l'on ne récolta que ce qu'ils avaient épargné.

216

Année 597.

Seconde année du règne du sultan al-Malik-al-'Adil-Abou-Bakr en Égypte.

Au commencement de cette année, les hommes se nourrissaient de chair d'enfants. On s'était habitué à se nourrir de cette façon et les juges étaient las de châtier ceux qui agissaient ainsi. Le blé que l'on trouvait atteignait le prix de huit *dînârs*, l'orge et les fèves atteignaient sept *dinârs* (l'*ardeb*). Les poules manquèrent en Égypte ; un homme en apporta de Syrie et il vendit chaque poulet au prix de cent *dirhams*, et deux œufs pour un *dirham*. On chauffa les fours avec le bois des habitations jusqu'au commencement de l'année 598. Beaucoup d'hommes honorables sortaient de nuit, prenaient le bois des maisons abandonnées et ils le vendaient le jour ; on ne trouvait dans les rues de Miṣr et du Caire que peu d'habitants de ces villes, et il n'y avait à Miṣr de peuplé que les rives du fleuve. Les habitants des villages sortirent pour se livrer au labourage, mais les hommes périssaient sans Fol. 52 v°.
avoir mis la main à la charrue. — Cette année mourut Ḳarâḳoûsh l'Asadi, le vingt du mois de Radjab, au Caire, il fut enseveli au pied du mont Mokaṭṭam [1].

Année 598.

Troisième année du règne du sultan al-Malik-al-'Adil-Aboû-Bakr en Égypte.

Au commencement du mois de Moḥarram, al-Afḍal et aṭh-Ṭhâhir levèrent le siège de Damas ; ath-Ṭhâhir s'en retourna à Alep, accompagné de plusieurs émirs *Sâléhis*, parmi lesquels se trouvaient Fâris-ad-Dîn-Maîmoûn-al-Ḳaṣrî, Sarâ-Sonḳor et Fâris-ad-Dîn al-Baki. Ce prince leur donna des fiefs et les combla de marques d'honneur. Al-Afḍal se rendit à Ḥomṣ, où sa mère et sa famille se trouvaient auprès d'al-Malik-al-Moudjhâhid ; al-'Adil entra à

1. C'est, dit Yâḳoût (*Mo'djam-al-bouldân*, tome IV, page 507), la montagne qui domine le quartier de Ḳarâfa, où se trouve le cimetière du Caire et de Fosṭâṭ. Cette montagne s'étend depuis Asvân et l'Abyssinie et elle vient se terminer sur les bords du Nil. Dans chacun de ses tronçons, elle porte un nom particulier.

Damas et alla loger dans la citadelle. Il quitta ensuite cette ville se dirigeant sur Ḥamāh où il vint camper avec ses troupes; al-Malik-al-Manṣoūr pourvut à toutes les dépenses de l'armée. Il montra son intention de se rendre à Alep, ce qui effraya aṭh-Ṭhāhir; toutefois, ce dernier se disposa à se rendre au devant du sultan d'Égypte. Il écrivit à al-'Adil, lui envoya des présents agréables et le flatta. La paix fut conclue entre les deux princes aux conditions suivantes : al-'Adil posséderait l'Égypte, Damas, les côtes de la Syrie, Jérusalem, toute la partie des Provinces d'Orient qui était en sa puissance ou qui appartenait à ses enfants; aṭh-Ṭhāhir aurait Alep et les dépendances de cette ville; Hamāh et sa province appartiendraient à al-Malik-al-Manṣoūr; Ḥoms, Raḥbah [1], Tadmor [2] seraient la propriété d'al-Malik-al-Moudjhāhīd;

1. Il y a en Orient plusieurs localités du nom de Raḥbah : celle dont il est question ici est Raḥbah-Mâlik-ibn-Ṭaūḳ, qui est séparée de Damas par une distance de huit jours de marche et éloignée d'Alep de cinq jours. Elle est à une distance de cent *farsakhs* de Baghdād, de vingt *farsakhs* et demi de Raḳḳa. Elle se trouve entre cette dernière ville et Baghdād, sur la rive de l'Euphrate, plus bas que Ḳarkisiyya. On n'y trouvait, au dire de Béladorī, aucun monument qui fût antérieur au règne de Mālik-ibn-Ṭaūḳ-ibn-'Attāb-al-Tha'libī qui vivait sous le Khalifat de l'abbasside al-Ma'moun. L'auteur des Tables astronomiques souvent citées par Yāḳoūt lui attribue les coordonnées : L 60° 15', λ 33°. D'après Yāḳoūt, on trouve dans le premier livre, dans le second *djouz*, de la Bible (*Tōriyya*), que Raḥbah a été construite par Nemrod, fils de Koūsh. Ce Mālik-ibn-Tāūḳ était l'un des officiers du khalife abbasside Hāroūn-ar-Rāshīd. La ville fut rebâtie, à quelque distance de son ancien emplacement, par le prince ayyoubite Shīrkoūh-ibn-Moḥammad-ibn-Shīrḳoūh-ibn-Shādī, sultan de Ḥoms, à quelque distance de l'Euphrate; c'était une station pour les caravanes de l'Irāk et de la Syrie; elle était approvisionnée d'eau par un aqueduc dérivé du canal creusé par Sa'īd, fils du khalife omayyade 'Abd-al-Malik (Yāḳoūt et Aboū-'l-Fida, tome II, partie II, page 58). Hadji-Khalifah n'ajoute rien d'intéressant sur cette ville.

2. Dans le *Mo'djam* (tome I, page 828), Yāḳoūt consacre une longue notice à cette ville à laquelle il assigne, sur l'autorité de Ptolémée, la longitude de 71° 30'; l'auteur des *Zidj* donne L 63° 15', λ 34° 40'. Elle serait nommée d'après Tadmor, fille de Ḥassān, fils d'Adhīnah, fils de Somaïda', fils de Mazīd, fils d''Amalīk, fils de Loth, fils de Sem. La population de cette ville, qui n'est autre que l'ancienne Palmyre, croyait que les innombrables ruines qui se trouvent sur tout le sol de cette contrée étaient les restes d'édifices antérieurs à Salomon et qu'ils avaient été édifiés par les génies. Un nommé Isma'īl-ibn-Moḥammad-ibn-Khālid-ibn-'Abd-Allah-al-Ḳasrī raconte qu'il se trouvait avec l'omayyade Marvān, fils de Moḥammad, quand on jeta à bas le mur de Palmyre; on trouva une pierre sur laquelle était représentée une femme assise sur un trône; elle était vêtue de sept robes et ses cheveux étaient divisés en sept nattes qui étaient attachées aux bracelets d'or qui lui enserraient les chevilles. La dimension de cette figure était à peu près d'une coudée. A l'une de ses tresses était attachée une feuille d'or sur laquelle étaient gravés ces mots : « En ton nom, ô Allah! Je suis Tadmor, fille de Ḥassān. Qu'Allah fasse tomber toutes les calamités sur celui qui pénétrera dans cette maison qui est mienne! » Le prince omayyade ordonna d'emporter cette stèle, et Isma'īl attribue à cet ordre la mort de Marvān qui survint très peu de jours après la défaite de son armée et la ruine de sa dynastie. Aboū-'l-Fida rapporte dans sa

Ba'albek et la province dépendante de cette ville à al-Amdjad; al-Afḍal posséderait Soumaïsâṭ ainsi que le pays qui en dépendait, et rien d'autre; de plus, al-'Adil serait le sultan de tout le pays [1]. Les princes lui jurèrent d'observer ces conditions, et on fit la *khoṭba* au nom d'al-'Adil, à Alep, le onzième jour du mois de Djoumâda second de cette année. Ce prince donna à al-Afḍal, à titre de fief, la forteresse de Nadjm [2], ainsi que Saroûdj [3] et Soumaïsat; puis il envoya son fils al-Malik-al-Ashraf-Moṭhaffar-ad-Dîn-Moûsâ pour prendre possession de Ḥarrân, d'ar-Rohâ et des dépendances de ces deux villes. Ce prince demeura dans Djazîra [4]. Al-Malik-al-Avḥad-Ayyoûb, son frère, s'établit à Myâfârkîn. Le sultan nomma gouverneur de la citadelle de Dja'bar, son fils, al-Ḥâfiṭh-Noûr-ad-Dîn-Arslân ; il installa à Damas son autre fils, al-Malik-al-Mo'aṭhṭham-Sharaf-ad-Dîn-'Isâ. Al-'Adil s'en retourna ensuite de Ḥamâh à Damas, et tous les Ayyoubites se trouvèrent vivre en bonne intelligence [5]. — Cette année, mourut al-Mo'izz-Isma'il-ibn-Saîf-al-Islâm-Tḥâhir-ad-Dîn-Ṭoghatikîn-ibn-Nadjm-ad-Din-Ayyoûb; voici quels furent les événements qui amenèrent la mort de ce prince : quand il fut devenu souverain du Yémen après son père, le *shérif* 'Abd-Allah-al-Ḥosaînî se révolta contre lui; 800 de ses mamlouks environ se soulevèrent également contre lui et se retranchèrent à Ṣana'â [6] dans l'intention de lui résister. Il les

Géographie (tome II, partie I, page 118) que cette localité est à trois étapes d'Ḥomṣ et de Salamiyya et qu'elle était défendue par une forteresse. On y cultivait des palmiers et des oliviers. Hadji-Khalifa ne raconte rien de bien intéressant sur cette ville, mais il nous apprend que son terroir était très nitreux.

1. Cela revient à dire que tous les princes ayyoubites se considéreraient comme les vassaux du sultan d'Égypte; c'étaient les intentions mêmes de Ṣalâḥ-ad-Dîn.

2. Abou-'l-Fida (tome II, partie II, page 12), raconte que la forteresse de Nadjm est tellement élevée qu'elle se perd dans les nuages; elle est très voisine du pont de Manbadj et distante de Manbadj de vingt-cinq milles. Elle s'appelait d'abord forteresse de Manbadj et son nom fut changé dans la suite; elle fut construite par le sultan Mahmoûd-ibn-Zangî. Il y a une autre localité nommée Nadjm sur le chemin de la Mecque à Ṣana'â (Idrisi, tome I, page 143).

3. Yâḳoût (*Mo'djam*, tome III, page 85) dit que c'est une ville du Diyâr-Moḍar, et qu'elle est voisine de Ḥarrân; ses coordonnées sont L 62° 45', λ 36°. Aboû-'l-Fidâ (tome II, partie II, page 52) donne pour coordonnées : L 62° 40' ou 62° 15', λ 36° 50' ou 37° 40', et il ajoute qu'elle n'était éloignée d'Ḥarrân et de Bîra que d'une journée de marche. Elle était en ruines à son époque. Aboû-'l-Fidâ et Hadji-Khalifa s'accordent pour vanter les productions horticoles de Saroûdj : grenades, poires, coings et prunes.

4. Le Djazîra des géographes musulmans correspond à la Mésopotamie et comprend en plus quelques localités situées sur la rive syrienne de l'Euphrate.

5. Pas pour bien longtemps, comme on ne tardera pas à le voir.

6. Il y a plusieurs localités nommées Sana'â en Asie, celle dont il est parlé dans le texte de Makrizi se trouve dans le Yémen, elle est distante d''Aden de 68 milles. Yâḳoût nous apprend dans le *Mo'djam* (tome III, page 421) que

Fol. 53 r°. battit et les chassa de cette ville. Il prétendit alors se faire adorer comme Dieu et il ordonna qu'on écrivît sa correspondance en lui donnant ce titre ; il écrivit une lettre qu'il disait envoyée par « Sa Divinité ». Il craignit cependant que le peuple ne se soulevât contre ces prétentions et il se borna à se faire passer pour khalife ; il affirma qu'il descendait des Omayyades ; il prit des armoiries vertes et s'habilla avec les vêtements du Khalifat ; il fixa la longueur des manches à vingt-cinq empans et leur largeur à six. Il supprima dans la *khoṭba* la mention du nom des Abbassides et la fit faire à son propre nom, le vendredi, sur tous les *menbers*

cette ville s'appelait primitivement Azāl, d'après ce que disent al-Kalbī et Abd-al-Mo'nim. Quand les Abyssins vinrent dans ce pays, ils trouvèrent que cette ville était bien bâtie et solidement défendue, et ils dirent : « Elle est *ṣan'at* », ce qui dans leur langue signifiait « c'est une forte place ». Ce serait de là que viendrait le nom de Ṣana'ā. Il ne faut évidemment prendre cette étymologie que pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire pour peu de chose. D'autres étymologistes prétendent qu'elle a reçu son nom de Ṣana'ā-ibn-Azāl-ibn-Yakṭān-ibn-Abir-ibn-Shālikh. C'est la plus grande ville du Yémen et les géographes orientaux lui donnent pour coordonnées : L 63° 30', λ 14° 30'. On disait que ses habitants ont dans la même année deux hivers et deux étés, tout comme ceux de Farān, de Mārib et d'Aden. Quand le soleil entre dans le signe du Bélier, la chaleur devient excessive jusqu'à ce qu'il entre dans le Cancer, il y a alors une température plus fraîche qui passe dans le Yémen pour un hiver. Quand le soleil arrive dans la Balance, il y a un second été, et quand il passe dans le Capricorne un second hiver. La ville de Ṣana'ā avait neuf portes et aucun étranger ne pouvait les franchir sans permission. Les princes qui régnaient à Ṣana'ā avaient pris de grandes précautions pour cela ; il y avait à la porte nommée *bāb-al ḥakl* des cloches dont le son pouvait s'entendre des parties les plus éloignées de la ville. Il y avait une chaine d'or qui allait depuis la porte de la ville jusqu'à l'appartement du chambellan, et quand quelqu'un se présentait à la porte, le gardien tirait la chaine et le chambellan allait avertir son maitre qui voyait ce qu'il avait à faire. Hadji-Khalifa, dans le *Djihān-Numā*, et Kazwīnī, dans le *Athar-al-bilad*, donnent des renseignements très curieux dont j'extrais ce qui suit : on faisait dans cette ville des robes de laine à raies blanches et jaunes, des turbans et toutes sortes d'étoffes pour les habits ; le cuir qu'on y préparait était très supérieur à celui qu'on tirait d'autres localités. Le palais du roi hymïarite Gamrān se voyait dans les environs de Ṣana'ā sur une colline ; il avait été bâti par Yahsab l'Himyarite ; il était carré, l'une de ses faces était rouge, un côté blanc, un vert, et un jaune. Il avait sept étages et on le voyait de trois milles à la ronde. Ce souverain fit bâtir tout en haut de ce palais un belvédère de marbre de toutes les couleurs, dont le plafond était formé d'une dalle d'une seule pièce ; aux quatre coins de cette salle, il y avait quatre lions qui rugissaient quand le vent soufflait. Quand Osman, troisième khalife des Musulmans, voulut faire démolir ce palais, on lui dit qu'il y avait une inscription qui promettait la mort à celui qui agirait ainsi ; mais ce prince ne voulut rien écouter.

Le célèbre Abrāha avait fait construire à Ṣana'ā une église splendide, qu'il nomma Kalīs [ἐκκλεσία] et qu'il orna de pierres précieuses et d'or. Il écrivit au roi d'Abyssinie et lui fit savoir qu'il avait bâti cette église pour lui, et qu'il avait l'intention de forcer les Arabes à s'y rendre en pèlerinage au lieu d'aller au temple de la Mecque. C'est pour venger la profanation de cette église par un Arabe, qu'Abrāha entreprit sa fameuse expédition contre la Mecque.

du Yémen. Quand son oncle al-Malik-al-'Adil apprit ce qu'il faisait, il lui envoya quelqu'un pour le blâmer d'agir ainsi; mais al-Mo'izz ne voulut point écouter les remontrances de son oncle; il joignit à cela une conduite répréhensible et professa des croyances détestables. Les Mamlouks de son père, indignés par ses mœurs, par ses prétentions et par sa cruauté se précipitèrent sur lui et le massacrèrent. Ils plantèrent sa tête au bout d'une lance et la promenèrent dans les différentes villes du Yémen. Ils livrèrent Zabīd au pillage durant neuf jours. Ce prince fut massacré le quatorzième jour du mois de Radjab de l'année 598. Son frère lui succéda; il se nommait al-Malik-an-Nāṣir-Ayyoûb (ou suivant d'autres Moḥammad). Saïf-ad-Dīn-Sonḳor fut élevé à la dignité d'*Atābek* de l'armée de ce prince; il arriva ensuite au trône.

Cette année, la disette régnait toujours en Égypte, mais quand le Nil monta, le pays fut irrigué et les vivres diminuèrent de prix.

Année 599.

Quatrième année du règne du sultan al-Malik-al-'Adil-Abou-Bakr en Égypte [1].

Cette année, les Francs arrivèrent à 'Akkā, et les Siciliens se mirent en mouvement pour venir attaquer l'Égypte; cinq cents cavaliers et cent hommes de pied (*sic*) arrivèrent d'Alep pour porter secours à al-'Adil, qui se trouvait en ce moment à Damas. Sur ces entrefaites, arriva une lettre de Nāṣir-ad-Dîn-Mankoûviresh, fils de Khoumārtikīn, prince de Ṣahioûn; il annonçait que le prince d'Arménie était venu camper au Pont de Fer dans l'intention d'aller attaquer Antioche; il disait encore que le plus grand nombre des Francs était partis d''Akkā par mer, qu'il ne restait plus dans la place que ceux qui étaient dans l'impossibilité de supporter la traversée et que les vivres y étaient à un prix fort élevé.

Cette même année, al-Ashraf-Moûsā, fils d'al-'Adil, mit le siège devant Mārdīn; il était accompagné d'al-Afḍal [2]. Après quelque

1. Cette année, dit le *ḳadi* Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāṣil (*Mofarradj-al-kouroub*, ms. ar. 1702, folio 146 recto), le prince de Ḥamāh, al-Malik-al-Manṣoûr, reçut une lettre d'un de ses courtisans, qui était gouverneur de la campagne de Ḥamāh et qui était parti pour faire le pèlerinage de la Mecque en l'année 598. Cet officier lui apprenait l'assassinat d'al-Malik-al-Mo'izz-Ismā'īl-ibn-Saïf-al-Islām-Ṭhahīr-ad-Din-Toughan-Tikīn-ibn-Ayyoûb et les événements qui s'étaient passés dans le Yémen après les tentatives folles de ce prince. Le récit de Djamāl-ad-Dīn ne diffère pas de celui que l'on vient de lire dans le *Soloûk*.

2. Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāṣil (ms. ar. 1702, folio 147 recto) dit que l'armée de Maûṣil vint retrouver les deux princes ayyoubites devant Mārdīn, mais qu'ils

temps, la paix fut conclue, à cette condition que l'on payerait à al-ʿAdil cent cinquante mille *dînars souris*, que l'on ferait la *khoṭba* en son nom dans cette ville et que la monnaie serait frappée à son chiffre. Al-Ashraf s'en revint ensuite à Ḥarran.

Cette même année, al-ʿAdil envoya al-Malik-al-Manṣoûr, fils d'al-ʿAzîz, du Caire à ar-Rohâ avec sa mère et ses frères [1], à cause de la crainte que lui inspiraient les partisans de ce prince [2]. — Al-ʿAdil fit construire une ligne de fortifications avancées [un avant-mur] entourant les murailles de Damas, en pierres reliées avec du ciment ; il ordonna de creuser le fossé de cette ville et de le remplir d'eau. — Un détachement de troupes quitta al-ʿAdil se rendant au Caire pour protéger Damiette contre les attaques des Francs.

Cette même année, les Francs de Tarâbolos, de la Citadelle des Kurdes [3] et d'autres villes se mirent en campagne pour tenter un coup de main contre Ḥamâh. Al-Malik-al-Manṣoûr marcha contre eux, le troisième jour du mois de Ramadhân et leur livra combat [4]. Il les mit en déroute et leur fit des prisonniers et du butin ; puis il s'en revint victorieux. — On reçut la nouvelle que les Francs

ne purent s'emparer de cette place importante malgré ce renfort. Ce fut, d'après le même auteur, le sultan al-Malik-aṭh-Ṭhâhir qui négocia la paix entre les deux princes et le seigneur de Mardîn. Al-Malik-aṭh-Ṭhâhir se fit payer ses services 10,000 dînars.

1. On a vu plus haut qu'Abou'-l-Mahâsin, dans son *Histoire d'Egypte* intitulée *al-nodjoûm-al-zahirah-fî-moloûk-Miṣr-wa'-l-Ḳâhirah*, place ce fait à une date un peu antérieure. Ces divergences ne sont point rares, malheureusement, entre le récit de Maḳrîzî et celui d'Abou'-l-Mahâsin, sans que l'on sache au juste auquel des deux historiens il convient d'accorder le plus de confiance.

2. D'après Djamâl-ad-Dîn-ibn-Wâṣil (ms. ar. 1702, fol. 147 verso), ce fut le vingt-cinquième jour du mois de Rabîʿ second qu'al-Malik-al-Manṣoûr quitta le Caire. Il resta à Edesse avec sa mère et ses frères durant quelque temps, puis il se rendit à Alep auprès d'al-Malik-aṭh-Ṭhâhir qui, au moment de sa mort, lui laissa la couronne.

3. Djamâl-ad-Dîn-ibn-Wâṣil (ibid., folio 148 recto) dit que al-Malik-al-Manṣoûr alla assiéger la citadelle de Maʿarîn et qu'il demanda à al-Malik-al-ʿAdil de lui envoyer des renforts. Ce souverain ordonna à al-Malik-al-Amdjad-ʿIzz-ad-Dîn-Bahrâm-Shâh-ibn-Farrouk-Shâh, prince de Baʿlbek, et au prince de Ḥoms, al-Malik-al-Modjâhid, d'aller renforcer l'armée d'al-Malik-al-Manṣoûr. Cet historien donne un extrait d'une lettre du *ṣâḥib* Ṣafî-ad-Dîn-ibn-Shâkir qui écrivit à al-Malik-al-Manṣoûr pour lui annoncer que le sultan d'Égypte avait donné ordre aux deux princes de Baʿlbek et de Ḥoms de se rendre auprès de lui avec leurs contingents.

4. Djamâl-ad-Dîn-ibn-Wâṣil (ibid., folio 148 verso) dit que les pertes des Francs furent considérables et qu'une partie des prisonniers qu'on leur fit furent amenés à Hamâh ; leur entrée produisit une joie immense dans la population de cette ville. Al-Malik-al-Manṣoûr écrivit immédiatement à son oncle al-Malik-al-ʿAdil pour lui faire part de cet heureux événement, et le souverain égyptien lui répondit par une missive qui lui arriva le dix-huitième jour du mois de Ramadan.

étaient arrivés à 'Akkā, par mer [1], au nombre d'environ soixante-dix mille et qu'ils voulaient faire alliance avec les Arméniens pour lutter contre les Musulmans. Un parti de Chevaliers de l'Hôpital sortit de la citadelle des Kurdes [2] et de Markab [3] dans ce même Fol. 53 v°.

1. D'après Djamāl-ad-Din-ibn-Wāṣil (ibid., folio 149 recto) al-Malik-al-Manṣoūr, prince de Ḥamāh, reçut cette nouvelle par un envoyé des chevaliers de l'Ordre du Temple; l'objectif des Francs était Djibala et Laodicée; les Grands-Maîtres des Templiers et des Hospitaliers avec le roi des Francs, avaient l'intention d'aller trouver le roi d'Arménie, et de rétablir la paix entre lui et le prince d'Antioche, dans le but de faire la guerre aux Musulmans. D'après le même auteur (folio 149 verso) il y eut une grande bataille entre les Francs et le roi de Hongrie; une grande ville fut emportée d'assaut et la population fut passée au fil de l'épée; mais on ne tarda pas à apprendre que ces dissensions s'étaient apaisées et que les Francs étaient définitivement partis pour la Syrie le jour de la fête de la Croix. Les Templiers voulaient, en annonçant ces nouvelles à al-Malik-al-Manṣoūr, obtenir plus facilement la paix de ce prince, mais il n'en fut rien. Presqu'en même temps, le souverain de Hamāh recevait une lettre d'al-Malik-al-'Adil qui lui annonçait officiellement la marche des Francs.

2. Nom d'une citadelle très fortement défendue qui domine le rivage de la Méditerranée et qui est au-dessus de Boulounyās. L'historien Aboū-Ghālib-Homān-ibn-al-Mohaddab-al-Ma'arrī raconte dans sa *Chronique*, qu'en l'année 454, les Musulmans construisirent une forteresse nommée Markab ou Morakkab sur le rivage de la mer près de Djibala. Tous ceux qui l'avaient vue attestaient qu'il n'en existait nulle part une que l'on pût lui comparer. Yakout (*Mo'djam-al-bouldān*, tome IV, page 500). La garnison musulmane offrit aux Grecs (*Roūm*) de la leur vendre moyennant le paiement d'une somme considérable. Les Grecs envoyèrent à Antioche un homme accompagné de ses deux fils pour toucher cette somme, puis la garnison refusa de rendre la place (Yākoūt, *Mo'djam-al-bouldān*, tome IV, page 500; Kazwini, *Kitāb-athār-al-bilād,* page 173). Abou'-l-Fidā (tome II, partie II, page 32) ajoute qu'elle est à un *farsakh* environ de Boulounyās et que cette dernière localité est séparée de Ṭarṭous par douze milles.

3. La Citadelle des Kurdes (Ḥiṣn-al-Akrād), dit Yākoūt (*Mo'djam-al-bouldān*, tome II, page 279), est une forteresse bâtie sur la montagne qui domine Ḥomṣ du côté de l'Occident; cette montagne est une branche du Liban. Elle est située entre Ba'lbek et Ḥoms. Un émir syrien avait élevé à cette place une tour dans laquelle il avait mis une garnison de Kurdes de façon à en faire un poste avancé pour surveiller les Francs, et on permit à ces Kurdes d'y faire venir leurs familles. Ces gens trouvèrent qu'ils étaient insuffisamment défendus et ajoutèrent des constructions à ce donjon, de telle sorte que la place ne tarda pas à devenir une citadelle imposante. Cependant les Francs étant venus l'assiéger, les Kurdes la leur rendirent contre une forte somme et s'en retournèrent dans leurs montagnes. Yākoūt ajoute, dans ce même passage, que le *kādī* Aboū-'l-Ḥasan-'Alī-ibn-Yoūsouf-al-Shaibānī rapporte qu'entre Bālis et Manbadj il existait une forteresse nommée Ḥiṣn-al-'Adīs et une autre nommée Ḥiṣn-al-Dāviyya, « la citadelle des Templiers », entre Rakka et Alep. Hadji-Khalifa donne dans son *Djihān-Numā* une notice qui diffère très sensiblement de celle de Yākoūt et dont j'extrais les quelques renseignements que l'on va lire : Cette ville était la capitale de la Syrie avant que cette contrée passât sous la domination musulmane. Il parait qu'il y avait, dans un vallon qui en était voisin et que l'on nommait Vadī-ar-Rabīl, des fourmis grosses comme des moineaux. Les Turkomans qui habitent ce pays attachaient sur la tête de leurs enfants des têtes de ces fourmis pour les préserver du mauvais œil. Il coulait dans le fond de ce vallon une rivière, dont le cours était ombragé par des arbres dans lesquels nichaient des rossignols que les habitants capturaient et

mois de Ramadhan. Al-Manṣoûr marcha contre eux, leur tua beaucoup de monde, il leur fit de nombreux prisonniers et le reste prit la fuite [1].

Cette même année, al-ʿAdil apprit qu'al-Malik-al-Afḍal-ʿAli, son neveu [2], avait écrit aux émirs ; il ordonna alors à son fils al-Ashraf d'enlever à ce prince Ra'as-ʿAin et Saroûdj. Il écrivit ensuite à aṭh-Ṭhâhir de lui prendre la citadelle de Nadjm. Les deux princes exécutèrent ces ordres, de telle sorte qu'il ne resta plus à al-Afḍal autre chose que la ville de Soumaïsâṭ. Ce prince envoya sa mère à al-ʿAdil pour intercéder en sa faveur [3]; elle vint trouver le sultan d'Égypte à Damas, mais il ne voulut point écouter ses prières et il la renvoya déçue dans ses espérances. C'est un événement dans lequel la main d'Allah est bien visible. Lorsque Ṣalâh-ad-Dîn vint assiéger Maûsil, deux princesses de la dynastie des *atâbeks* se rendirent auprès de lui, l'une d'elles était la fille de Noûr-ad-Dîn-Maḥmoûd-ibn-Zengî ; elles le supplièrent de laisser Maûṣil à 'Izz-ad-Dîn-Maṣʿoud. Mais Ṣalâḥ-ad-Dîn refusa de leur accorder ce qu'elles imploraient de lui et il les renvoya sans prendre pitié de leur douleur. Son fils al-Afḍal subit le même traitement, et sa mère dut quitter al-ʿAdil sans en avoir rien pu obtenir. Quand al-Afḍal apprit que son oncle avait refusé d'accorder ce que lui demandait sa mère, il défendit de faire désormais la *khoṭba* au nom d'al-ʿAdil et il substitua à son nom celui du sultan Rokn-ad-Dîn-Solaimân-ibn-Ḳilidj-Arslân, le Seldjoukide, prince du pays de Roûm.

Cette même année, le Nil subit une très forte crue de telle sorte que les denrées baissèrent beaucoup de prix.

Cette année la dynastie des Hashîmites s'éteignit à la Mecque.

qu'ils allaient vendre à Damas. Près de ce vallon, du côté de Ṭarâbolos, il y a une grotte dans laquelle jaillit une source intermittente dont l'eau coule depuis le coucher du soleil jusque vers 8 ou 9 heures du matin; elle diminue ensuite jusque vers le coucher du soleil, où elle s'arrête complètement.

1. Le vingt et unième jour du mois de Ramadhan, dit Djamâl-ad-Dîn-ibn-Wâṣil dans le *Mofarradj-al-kouroûb* (ms. ar. 1702, folio 150 recto), les Hospitaliers allèrent faire une incursion du côté de Ba'arîn ; ils étaient 500 cavaliers et 1400 fantassins, sans compter les *turkopouls*; ils avaient en plus avec eux des arbalétriers et des tireurs de *zambourak*. Le chef des *turkopouls* fut tué dans cette bataille ainsi qu'un comte; les Hospitaliers perdirent un grand nombre de frères. Les captifs furent conduits à Hamâh.

2. Al-Malik-al-Afdal avait été, comme on l'a vu plus haut, l'*atabek* du sultan al-Malik-al-Mansoûr et s'était vu chasser d'Égypte par al-Malik-al-'Adil.

3. Djamâl-ad-Dîn-ibn-Wâṣil (*Mofarradj-al-kouroûb*, ms. ar. 1702, folio 150 verso) dit que lorsqu'al-Malik-al-Afḍal envoya sa mère à al-Malik-al-Manṣoûr pour demander à ce prince d'intercéder en sa faveur auprès du sultan al-Malik-al-'Adil, cette princesse était accompagnée du *ḳâḍî* Zaïn-ad-Dîn.

Khanṭala-ibn-Ḳattada-ibn-Idris-ibn-Mouṭā se rendit dans cette ville venant de Yanbo'[1]. Mokaththar-ibn-'Isā-ibn-Fala en sortit et se rendit à Nakhlah[2], où il se fixa et où il mourut en l'an 600.

Après ces événements, Moḥammad-ibn-Mokaththar se rendit à la Mecque, qui fut saccagée et livrée au pillage. Ḳattada-Aboū-'Azîz-ibn-Idrīs marcha ensuite sur la Mecque où il demeura, et son fils après lui, pendant de longues années.

Année 600.

Cinquième année du règne du sultan al-Malik-al-'Adil-Aboū-Bakr en Égypte[3].

Cette année, la paix fut signée entre al-'Adil et les Francs; une

1. Nom d'une ville bien connue du Tihāmah. Hadji-Khalifa dit dans le *Djihān-Numā* que c'est une forteresse autour de laquelle se trouvent des champs ensemencés; on y trouve cent soixante-dix sources. Au temps de ce géographe, Yanbo' était gouverné par un lieutenant du *shérif* de la Mecque. C'est là qu'étaient fixés les descendants d'Ali, fils d'Aboū-Talib. On tire de la montagne de Ridoua, qui se trouve à l'est de cette localité, et dans laquelle est caché le Mahdi des Keïsanis, une pierre qui sert à repasser les rasoirs (Aboū'-l-Fidā, *Géographie*, tome II, partie I, page 119).

2. Il y a plusieurs localités de ce nom en Asie : Nakhlat-al-Shamiyya, qui consiste en deux vallons à deux journées de chemin de la Mecque; Nakhlat-Mahmoūd, dans le Ḥidjdjāz, non loin de la Mecque; c'est la première station que l'on rencontre quand on sort de cette ville; enfin Nakhlat-al-Yamāmah près de la Nakhlat-al-Shamiyya (Yakoūt, *Mod'jam-al-bouldān*, tome IV, page 770-771).

3. Voici, d'après Rashīd-ad-Dīn (*Djāmi-'al-tavārikh*, ms. supp. persan 209, folio 116 recto et ssq.), l'histoire résumée des souverains de l'Asie depuis le commencement de l'année de la souris, c'est-à-dire le mois de Djoumada second de l'année 600, jusqu'à la fin de l'année du cheval (*moūrin*) date correspondante au mois de Sha'bān 606.

Dans le Khitāī régnait Djīzoūn, dans le pays de Mā-Tchīn, Ning-Zoūn; dans le Khvārizm, une partie du Khorasān et de l''Irāḳ, le sultan était 'Alā-ad-Dīn-Moḥammad-Khvārizmshāh; son neveu Hindoū-Khān se révolta contre lui pendant que les souverains du Ghoūr l'attaquaient également. Il perdit ainsi la plus grande partie du Khorāsān, mais à ce moment, la fortune cessa de sourire aux sultans ghourides, et Shihāb-ad-Din étant venu à mourir, la puissance du sultan Moḥammad s'en trouva augmentée et il se prépara à reconquérir le Khorasān; il s'empara du Mazenderān et du Kirmān, et il fit une incursion dans le Ḳiptchāḳ. En l'année 606, il devint maître de la Transoxiane et il conquit Balkh ainsi que la contrée qui environne cette ville. Quand il arriva à Hérat, 'Izz-ad-Dīn-Kharmil, qui en était gouverneur, sortit à sa rencontre et se rendit sans essayer la moindre résistance. Ghyāth-ad-Dīn-Maḥmoūd, fils du sultan ghouride Shihāb-ad-Dīn, ayant voulu attaquer le Khvārizmshāh, fut défait et son armée fut anéantie.

Quand 'Alā-ad-Dīn-Moḥammad arriva à Balkh, les gouverneurs des citadelles se rendirent auprès de lui et lui en remirent les clefs; il reconquit ainsi le Khorāsān et il donna sa fille en mariage au sultan Othmān de Samarkande.

trêve fut conclue entre les deux partis et les armées se disloquèrent. Le fils de Lāōn [Léon Ier, roi de la Petite Arménie], vint

Le sultan du pays de Roûm était Rokn-ad-Dīn-Solaīmān-ibn-Ḳilidj-Arslān. Il assiégea durant un certain temps son neveu, le prince d'Angora, dans la citadelle de cette ville, mais il ne put arriver à s'en emparer; à la fin, il fut convenu qu'il donnerait à son neveu une autre ville en échange, et il devint ainsi maître d'Angora; mais à peine en eut-il pris possession qu'il envoya une armée à la poursuite de son neveu qui fut tué, ainsi que tous ses frères et ses fils. En punition d'une telle violation de la foi jurée, au bout de cinq jours il fut pris d'une maladie d'intestins, et il mourut le septième jour. Les émirs placèrent sur le trône son fils Ḳilidj-Arslān, et, au mois de Radjab de l'année 602, Ghyāth-ad-Dīn-Kaī-Khosrav-ibn-Ḳilidj-Arslān déposséda son neveu Ḳilidj-Arslān-ibn-Solaīmān. Voici quelle en fut la cause : avant cette époque la ville de Ḳoniah appartenait à Ghyāth-ad-Dīn et Rokn-ad-Dīn-Solaīmān la lui avait enlevée. Le prince dépossédé s'enfuit en Syrie et se réfugia auprès du sultan d'Alep, al-Malik-aṭh-Ṭhāhir, auquel il demanda secours. Le sultan le lui ayant refusé, il se rendit à Constantinople dont le souverain le reçut avec les plus grands honneurs et lui donna un fief dans son empire. Ghyāth-ad-Dīn se fixa dans ce pays, et il demanda en mariage la fille d'un des grands dignitaires. Quand les Francs se furent emparés de Constantinople, il prit la fuite et il demeura dans une forteresse qui se trouve en Asie-Mineure. Après la mort de son frère Rokn-ad-Dīn-Solaīmān-ibn-Ḳilidj-Arslān, lorsque les émirs eurent prêté serment au fils de celui-ci, Ḳilidj-Arslān, un des émirs des Oūdj se révolta contre le nouveau souverain et envoya un message à Ghyāth-ad-Dīn, dans lequel il lui disait : « Si tu veux venir, je m'emparerai de l'empire pour ton compte ». Ghyāth-ad-Dīn vint et attaqua Ḳōniah avec une armée considérable. Le fils de Rokn-ad-Dīn se trouvait dans cette ville; il en sortit pour livrer combat à Ghyāth-ad-Dīn, qui fut battu. Mais les gens d'Aḳséraī chassèrent leur prince et reconnurent Ghyāth-ad-Dīn comme souverain ; ils persuadèrent à ceux de Ḳōniah qu'il serait plus avantageux de l'avoir pour sultan que Ḳilidj-Arslān. Quand il fut monté sur le trône, il s'empara de son neveu et de ses partisans et les fit emprisonner. Son frère Ḳaīṣar-Shāh était prince de Malaṭiyya, et Rokn-ad-Dīn lui avait enlevé sa principauté ; il s'était enfui à Damas, où il avait épousé la fille d'al-Malik-al-ʿAdil. Quand il apprit les succès de son frère, il vint se joindre à lui; mais ce prince ne lui rendit pas Malaṭiyya. Ghyāth-ad-Dīn étendit ses conquêtes jusqu'à Édesse et al-Malik-al-Afḍal, prince de Soumaisaṭ, et le prince de Khartapirt faisaient réciter la prière du vendredi (*khoṭba*) en son nom.

Dans le Ghoūr, à Ghazna et dans une partie de l'Hindoustan régnait le sultan Shihāb-ad-Dīn. Au mois de Moḥarram de l'année 602, il livra combat aux Benī-Koūkar. Voici quelle en était la cause : quand Shihāb-ad-Dīn s'enfuit devant les troupes du Kara-Khitāī qui étaient venues au secours du sultan Moḥammad Khvārizmshāh, on répandit partout le bruit qu'il était mort. Le fils de Danyāl, qui était prince de Kohdjoūdī, près de Sérendib (Ceylan), et qui avait été musulman, était ensuite retourné à l'idolâtrie ; les Béni-Koūkar qui étaient les vassaux de Danyāl l'imitèrent, se révoltèrent contre le sultan ghouride et se livrèrent au brigandage le plus éhonté. Quand Shihāb-ad-Dīn fut parvenu à soumettre l'un de ses officiers, Aïbek, qui s'était emparé du Moultān, il donna la vice-royauté de Lahore et du Moūltān à Moḥammad-ibn-Aboū-ʿAli en le chargeant de lui envoyer deux années du revenu de ces pays pour qu'il pût attaquer le Khitāī. Ce général l'avertit que les Béni-Koūkar infestaient les routes et qu'ils se livraient au brigandage, de telle sorte qu'il était absolument impossible d'envoyer de l'argent de Lahore et du Moultān. Le sultan Shihāb-ad-Dīn envoya alors contre eux l'un de ses officiers Ḳoṭb-ad-Dīn-Aïbek, commandant de l'armée de l'Hindoustan, mais ils l'empêchèrent de passer, de telle sorte que le sultan ne put entreprendre, faute d'argent, son

mettre le siège devant Antioche; il livra plusieurs assauts à la place et bloqua le prince dans sa citadelle; al-Malik-aṭh-Ṭhâhir sortit d'Alep pour marcher à son secours, et le fils de Lāōn leva le siège.

Cette même année, al-Ashraf tomba sur l'armée de Maūṣil,

expédition contre le Khitāī. Le cinquième jour du mois de Rabī' premier de l'année 602, il se mit lui-même en route pour aller combattre les Béni-Koūkar; le vingt-cinq du mois de Rabī' second, il arriva sur eux et un violent combat s'engagea, qui dura depuis l'aurore jusqu'à la seconde prière. Soudain Ḳoṭb-ad-Dīn-Aībek tomba sur eux avec son armée et les culbuta; ils se débandèrent et un grand nombre d'entre eux furent tués. Les Hindous se réfugièrent près d'une haute montagne, ils y allumèrent de grands feux et quand les Musulmans s'approchèrent, ils s'y jetèrent, de telle sorte qu'ils périrent tous brûlés. L'armée musulmane fit un si grand butin que cinq prisonniers hindous se vendaient pour un *dinar*. Quand le fils de Koūkar vit que ses frères et ses sujets s'étaient brûlés vifs, il prit la fuite; mais le fils de Danyāl, prince de Djoudi, se rendit à discrétion à Ḳoṭb-ad-Dīn. Le sultan resta à Lahore jusqu'au onzième jour de Radjab, après quoi, il s'en retourna à Ghazna; il envoya quelqu'un à Bahā-ad-Dīn-Sām, prince de Bamīyān, pour le prier de mobiliser son armée dans le but d'aller attaquer Samarkand. Le sultan Shihāb-ad-Din s'étant rendu sur les bords du Sind, dans une localité que l'on appelle Damīl, y fit élever un pavillon dont une moitié était bâtie sur le fleuve; il y fut assassiné par des Hindous qui sortirent tout à coup du fleuve, au moment où il faisait la sieste et qui lui lancèrent près de vingt poignards. La mort du sultan ghouride fut cachée le plus longtemps possible, et, quand il n'y eut plus moyen de la dissimuler, les émirs se disputèrent pour savoir qui mettre sur le trône. Les uns proposèrent Bahā-ad-Dīn, prince de Bamiyān, d'autres Ghyāth-ad-Dīn-Mahmoūd, fils du sultan Ghyāth-ad-Dīn... Bahā-ad-Dīn-Sām, prince de Bamiyān, était fils de Shams-ad-Dīn-Moḥammad-ibn-Mas'oūd, cousin des deux sultans Ghyāth-ad-Dīn et Shihāb-ad-Dīn qui lui avaient donné leur sœur en mariage avec Bâmiyān comme fief; il en eut un fils qu'il nomma Sām et qui reçut le titre de Bahā-ad-Dīn; ce prince eut pour successeur un autre fils, 'Abbās, qu'il avait eu d'une femme turque. Cela déplut aux deux sultans qui déposèrent 'Abbas et qui donnèrent à leur neveu, en même temps que le titre de Bahā-ad-Dīn, la principauté de Bāmiyān. A la mort de Shihāb-ad-Dīn, plusieurs princes ghourides se déclarèrent pour lui et le choisirent comme sultan de Ghazna, tandis que les esclaves turcs donnaient leur préférence à Ghyāth-ad-Dīn-Maḥmoūd, fils du sultan Ghyāth-ad-Dīn. Les Ghourides envoyèrent chercher leur candidat, mais quand il fut arrivé à deux jours de marche de Ghazna, il se sentit atteint de telles douleurs dans la tête qu'il comprit qu'il était perdu. Il fit venir ses deux fils 'Alā-ad-Dīn et Djalāl-ad-Dīn, et il leur dit : « Allez à Ghazna, c'est Alā-ad-Din qui doit me succéder, arrangez-vous avec Ghyāth-ad-Dīn-Maḥmoud, de telle sorte qu'il soit maitre du Ghoūr et du Khorāsān, tandis qu''Alā-ad-Dīn régnera à Ghazna et dans l'Inde. » Après la mort de Bahā-ad-Dīn, Ḳaradja s'empara du Sind, de Lahore et du Moūltān; Tādj-ad-Dīn-Yoūldoūz se rendit maitre du Zavoulistañ. Hérat et Fīroūzkoūh devinrent sujettes de l'émir Maḥmoūd, fils du sultan Ghyāth-ad-Dīn; quant à l'émir 'Izz-ad-Din-Hosaīn-Kharmil, gouverneur de Hérat, il passa au service du sultan Moḥammad-Khvārizmshāh.

Dans l''Irāḳ-i-'Adjam, régnait Koukdjèh, à Reī et Hamadhān; Djihān-Pehlevān avait eu un autre esclave, nommé Itgamish, qui réunit une armée et livra bataille à Koukdjèh; ce dernier fut tué et Itghamish s'empara de ses états; il mit sur le trône Euzbek, petit-fils de Djihan-Pehlevan, mais il garda tout le pouvoir pour lui.

la mit en déroute et vint assiéger la ville [1]. Le sultan Noûr-ad-Dîn-Arslân-Shâh-ibn-Mas'oûd-ibn-Maudoûd-ibn-'Imâd-ad-Dîn-Zangî, l'*atâbek*, fils d'Aḳ-Sonḳor, entra en campagne et mit le pays à feu et sang... [2]; il envoya annoncer cette bonne nouvelle à son père al-'Adil. Cette victoire enorgueillit le sultan et lui inspira une grande joie.

1. Voici d'après Djamâl-ad-Dîn-ibn-Wâṣil (*Mofarradj-al-kouroûb,* ms. ar. 1702, folio 151 verso) le récit de ces événements : Ḳoṭb-ad-Dîn-Moḥammad-ibn-'Imâd-ad-Dîn-ibn-Zangî se querella avec Noûr-ad-Dîn-Arslân-Shâh-ibn-Mas'oud, prince de Maûṣil; mais au bout de quelque temps, il se remit avec lui, Cette même année, al-Malik-al-'Adil envoya une ambassade à Ḳoṭb-ad-Dîn pour le flatter. Ḳoṭb-ad-Dîn fit réciter la *khoṭba* au nom d'al-Adil et se montra prêt à se considérer comme son vassal; cela mit Noûr-ad-Dîn-Arslân-Shâh-ibn-Mas'oud dans une colère impossible à décrire et il marcha immédiatement, dans les derniers jours du mois de Shavval, sur Niṣîbîn; il s'empara de la ville et assiégea la citadelle durant quelques jours.

Pendant qu'il était occupé au siège de cette place forte, il apprit que Moṭhaffar-ad-Dîn-Koukboûrî-ibn-Zaîn-ad-Dîn-'Alî-Kutchuk, prince d'Arbèles (Irbil), venait de faire une expédition contre la ville de Maûṣil et qu'il avait brûlé toutes les récoltes des campagnes environnantes. Dès qu'il eut reçu cette nouvelle, il rentra à Maûṣil, dans l'intention d'aller attaquer Arbèles; cette nouvelle n'était pas exacte sous cette forme; dès qu'il fut arrivé à Maûṣil, il repartit pour aller attaquer Tell-'Afar qui faisait partie des états de Ḳoṭb-ad-Dîn et il l'assiégea pendant trois jours, au bout desquels il s'en empara. Il régla les affaires de cette ville, et après y avoir demeuré pendant dix-sept jours, il s'en retourna à Maûṣil. Ḳoṭb-ad-Dîn, prince de Sindjâr, envoya demander du secours à al-Malik-al-Ashraf. Ce prince partit d'Ḥarrân pour se rendre vers lui; Ḳoṭb-ad-Dîn fit alliance avec Mouvaffiḳ-ad-Dîn, prince d'Arbèles, et avec les princes d'Amid et de Djézireh. Al-Malik-al-Ashraf arriva devant Niṣîbîn, et il fut rejoint sous les murs de cette place par son frère al-Malik-al-Avḥad-Nadjm-ad-Dîn, prince de Miyâfârkîn, et par le prince de Dârâ. Les princes se mirent en marche dans l'intention d'aller attaquer Maûṣil. Le sultan qui régnait dans cette ville, Noûr-ad-Dîn, marcha contre eux avec son armée et les rencontra près d'un village qui se nomme Boushira. Noûr-ad-Dîn fut écrasé, son armée anéantie et il se réfugia dans Maûṣil n'ayant plus avec lui que quatre personnes. Al-Malik-al-Ashraf continua sa route vers Maûṣil et vint camper près d'une localité appelée Kafarmân; son armée mit tout le pays environnant à feu et à sang.

Parmi les princes qui se trouvaient dans l'armée d'al-Malik-al-Ashraf, il y avait le souverain d'Alep, al-Malik-aṭh-Ṭhâhir et al-Malik-az-Zâhir-Nadjm-ad-Dîn-Dâoûd-ibn-al-Malik-al-Nâṣir-Ṣalâḥ-ad-Dîn, prince de Bîrah. Al-Malik-al-Ashraf et Noûr-ad-Dîn-Arslân-Shâh échangèrent plusieurs ambassades pour conclure la paix, mais al-Malik-al-Ashraf n'y voulut point consentir à moins que Ṭell-'Afar ne revint à Ḳoṭb-ad-Dîn, prince de Sindjâr. Noûr-ad-Dîn fut obligé d'en passer par cette condition.

2. Il y a certainement ici une lacune dans le texte du *Souloûk,* ce qui rend cette phrase incompréhensible et ce qui pourrait faire croire que Noûr-ad-Dîn était fils du sultan d'Égypte, il faut évidemment restituer : « fils d'Aḳ-Sonḳor, entra en campagne, al-Malik-al-Ashraf l'attaqua, le battit, mit le pays à feu et à sang... ». On sait en effet que Ḳoṭb-ad-Dîn-Moḥammad, fils de Zengi, et prince de Sindjâr, ayant fait faire la *khotba* dans ses états au nom du sultan d'Égypte, fut attaqué par son cousin Noûr-ad-Dîn-Arslân-Shâh qui lui enleva Nisibe. C'est alors qu'al-'Adil envoya à Ḳoṭb-ad-Dîn une armée sous le commandement de son fils al-Ashraf et que Noûr-ad-Dîn fut tellement battu qu'il rentra à Maûṣil avec quatre hommes.

Cette année, les Francs prirent la ville de Constantinople aux Grecs. — Les Francs se réunirent de tous les côtés à 'Akkā dans l'intention de s'emparer de Jérusalem ; al-'Adil partit de Damas et écrivit aux autres rois pour leur demander des secours. Il vint camper près de Ṭoūr, localité située à une faible distance d''Akkâ. Fol. 54 r°.
L'armée des Francs était à Mardj-'Akkā ; ils allèrent faire une expédition contre Kafr-Kīā, firent prisonniers tous ceux qui s'y trouvaient et saccagèrent cette localité. L'année se termina sur ces entrefaites, les choses se trouvant dans cet état.

Cette année, mourut Rokn-ad-Dīn-Solaīmān-ibn-Ḳilîdj-Arslān-ibn-Maṣ'oûd-ibn-Ḳilīdj-Arslān-ibn-Solaīmān-ibn - Ḳoṭloûmish - ibn-Arslân-ibn-Saldjoūk, souverain du pays de Roûm, le sixième jour du mois de Dhou'-l-Ka'ada [1]. Après lui, régna son fils 'Izz-ad-Dīn-Ḳilidj-Arslān, qui était en bas âge et qui ne fit que passer sur le trône.

Cette même année, al-Ashraf, fils d'al-'Adil retourna à Harrân sur l'ordre de son père; al-'Adil avait l'intention de s'en retourner en Egypte; son fils, al-'Ashraf vint alors le trouver, puis il s'en revint à Ḥarrân [2].

Cette année, la flotte des Francs fit une campagne contre l'Égypte, et elle entra dans le Nil du côté de Rashīd [3]; elle arriva à al-Fouvva [4] où elle séjourna durant cinq jours occupée à tout piller; l'armée (musulmane) se trouvait en face de la flotte franque, mais elle ne pouvait arriver jusqu'à elle pour la détruire. — L'émir Bahā-ad-Dîn-Ḳarâḳoûsh-al-Moṭhaffari attaqua le pays du Maghreb, il fut fait prisonnier et on le conduisit à Ibn-'Abd-al-Mou'min. — Il y eut un violent tremblement de terre qui s'étendit à la plus grande partie de l'Égypte, de la Syrie, du Djazīrah, du

1. Djamâl-ad-Dīn-ibn-Wâṣil dit dans le *Mofarradj-al-kouroūb* (Bibl. Nat., ms. ar. 1702, folio 153 recto) que ce prince mourut des suites d'un dérangement d'entrailles qui lui dura pendant sept jours consécutifs.

2. Al-Malik-al-Mansoūr, dit Djamāl-ad-Dīn (ms. ar. 1702, folio 154 r°). avait demandé des secours à al-Malik-al-Mo'aṭhṭham-'Isā, fils d'al-'Adil, qui se trouvait à Damas et qui gouvernait cette ville au nom de son père ; il lui envoya une armée. A plusieurs reprises, al-Malik-al-Manṣoūr et les Francs s'envoyèrent des plénipotentiaires pour traiter de la paix; sur ces entrefaites, al-Manṣoūr se rendit en Égypte ; il avait très grand peur d'al-Malik-al-'Adil, mais, quand il arriva au Kaire, le sultan le reçut très bien et le retint auprès de lui pendant un mois.

3. La ville moderne de Rosette, dont Yāḳoūt (*Mod'jam-al-bouldân*, tome II, page 781) dit que c'est une petite localité située sur le bord de la mer et du Nil près d'Alexandrie. Aboū-'l-Fidā, plus complet (tome II, partie I, page 159), dit qu'elle est à dix-huit milles de la mer et à trente-six d'Alexandrie. D'après Idrisi (tome I, page 326), c'était une ville très commerçante et dont la campagne produisait beaucoup de légumes.

4. Nom d'une petite ville éloignée de cinq ou six *farsakhs* de la mer, sur le Nil.

pays de Roûm, de la Sicile, de Chypre, de Maûṣil, de l'ʿIrâk, et qui atteignit Ceuta dans le Maghreb.

Année 601.

Sixième année du règne du sultan al-Malik-al-ʿAdil-Abou-Bakr en Égypte.

Cette année, la paix fut conclue entre al-Malik-al-ʿAdil et les Francs, et la trêve fut fixée pour un certain temps. Les Francs stipulèrent que Jaffa leur appartiendrait et que Lydda et Ramla seraient partagés par moitié entre les Musulmans et eux. Al-Malik-al-ʿAdil y consentit et les armées se disloquèrent. Al-ʿAdil partit pour le Caire et il descendit dans le Palais du Vizirat; son fils al-Kāmil resta au Château de la Montagne et continua à s'occuper du gouvernement de l'Égypte. — Cette année, mourut l'émir ʿIzz-ad-Dîn-Ibrāhīm-ibn-al-Djouvainī, *vālī* du Caire, à la fin du mois de Djoumâda premier. — On reçut la nouvelle que les Francs s'étaient emparés de Constantinople [1]. — Les Chevaliers

1. L'historien persan Rashid-ad-Dīn raconte ce qui suit dans la *Djamiʿ-at-tewarikh*, ms. supp. Persan 205, fol. 118 verso : « A cette époque, les Francs s'emparèrent de Constantinople dont ils firent prisonnier le roi, qui était un descendant des anciens Césars. Voici quelle avait été la cause de ce conflit. L'empereur grec (*malik-ar-Roūm*) avait épousé la sœur du roi de France (*malik-i-Ifrānsisi*) qui est l'un des plus grands souverains des Francs (*moloūk-i-Frānk*) et en avait eu un fils. Quelque temps après, le frère de l'empereur grec, qui était par conséquent l'oncle de cet enfant, fit prisonnier l'empereur, le fit aveugler et le jeta dans un cachot. Le fils de l'empereur prit la fuite et alla trouver son (autre) oncle (le roi de France, fils de celui qui avait marié sa fille à l'empereur Grec). A cette époque, la plus grande partie de l'armée franque était assemblée pour aller faire la conquête de Jérusalem, de la Syrie et de l'Égypte. Quand les Francs apprirent ce qui s'était passé, ils résolurent d'aider le jeune prince et le conduisirent à Constantinople. Quand ils arrivèrent devant cette ville, son oncle sortit avec son armée, mais les Grecs furent complètement défaits et l'empereur grec se réfugia dans sa capitale. Les Francs mirent alors le siège devant Constantinople, et des partisans du jeune prince qui s'y trouvaient mirent le feu dans la ville, de telle façon que les gens furent occupés à éteindre l'incendie. Pendant ce temps, ils ouvrirent l'une des portes par laquelle les Francs pénétrèrent. L'empereur grec prit la fuite et son neveu monta sur le trône, après quoi son père fut délivré. Pour prix de leurs services, les Francs demandèrent de telles sommes d'argent qu'on leur donna jusqu'aux ornements des églises et que, malgré cela, ils ne furent pas contents.

Les Grecs tuèrent ensuite le jeune empereur, chassèrent les Francs et fermèrent les portes de Constantinople. Les Francs commencèrent le siège de cette ville, et les Grecs envoyèrent demander du secours au sultan du pays de Roūm, Kilidj-Arslān ; mais celui-ci ne put leur en envoyer et leur situation devint désespérée. Comme Constantinople est une très grande ville, il y avait près d'un millier de Francs qui y habitaient. Ils s'entendirent avec les Francs

francs de l'Hopital, dont la trève venait d'expirer, firent une incursion contre Ḥamāh, en très grand nombre; ils mirent le pays à feu et à sang, puis ils s'en retournèrent chez eux. — Al-Malik-al-Mansoûr, prince de Ḥamāh, vint trouver son oncle al-Malik-al-ʿAdil au Caire; ce prince fut très content de la venue de son neveu et le combla d'honneurs. Après quelques jours, al-Mansoûr s'en retourna. — Les Francs firent une expédition contre Ḥomṣ, ils y tuèrent et firent prisonniers beaucoup de personnes; al-Malik-al-ʿAdil sortit du Caire et vint à la Birkat-al-Djubb; puis il s'en retourna au Caire. — Les Francs de Ṭarābolos allèrent faire une expédition contre Djibala et Laodicée; ils y tuèrent un grand nombre de Musulmans et s'emparèrent de nombreuses dépouilles ainsi que d'un butin considérable.

Cette année, le *ṣāḥib* Safī-ad-Dîn-ʿAbd-Allah-ibn-Shākir commença à exciter al-Malik-al-ʿAdil contre Aboû-Moḥammad-Mokhtar-ibn-Abī-Moḥammad-ibn-Mokhtar, connu sous le nom de *ḳāḍī* de Dārā, vizir d'al-Malik-al-Kāmil, dans l'espérance d'attraper sa place; al-Kāmil prit peur de son vizir et lui donna l'ordre de quitter l'Égypte avec ses deux fils Fakhr-ad-Dîn et Shihāb-ad-Dīn. Ils se rendirent à Alep, où al-Malik-aṭh-Ṭhāhir les reçut en leur témoignant beaucoup d'honneurs. Le vizir reçut ensuite une lettre d'al-Malik-al-Kāmil le rappelant au Caire. Il partit alors d'Alep et il s'arrêta à la « Source Bénie », en dehors d'Alep; on était alors dans la vingt-quatrième nuit du mois de Dhoū-'l-Ḳaʿada. Il fut tout à coup, en pleine nuit, entouré par près de cinquante cavaliers qui l'attaquèrent et qui le tuèrent. Ces brigands crièrent à ses domestiques : « Gardez votre argent, car ce n'est qu'à votre maître que nous en voulons! » Al-Malik-aṭh-Ṭhâhir apprit cet événement et en fut abasourdi. Il monta à cheval pour aller voir de ses propres yeux le lieu où le drame s'était passé; il Fol. 54 v°.

qui en faisaient le siège et mirent le feu à la ville, de telle sorte qu'un quart brûla; en même temps, ils ouvrirent les portes et les Francs entrèrent; ils livrèrent la ville au pillage pendant trois jours. Un certain nombre de Grecs se réfugièrent dans une grande église; les Francs l'ayant attaquée, les évêques, les prêtres, les moines s'avancèrent avec les Évangiles et la Croix pour implorer leur pitié, mais ils ne voulurent rien entendre et les massacrèrent tous. Il y avait trois rois des Francs, le duc (*duks*) prince de Laodicée, qui commandait la flotte et qui était aveugle, de telle sorte que quand il montait à cheval quelqu'un tenait les rênes de l'animal pour le diriger; le marquis, lieutenant du roi de France (*markīs moḳaddam-i-malik-i-fransisī*) et le comte Efkend. » — Il s'agit ici du doge de Venise, Henri Dandolo, et nullement du prince de Laodicée dont le nom est cependant bien lisible dans le manuscrit; à la place de Lādaḳīa, il faut évidemment lire Bandaḳīa; Efkend est certainement une déformation paléographique, d'ailleurs difficilement explicable du nom de Beaudouin.

envoya des soldats sur tous les chemins, mais on ne put découvrir les meurtriers. Cette aventure est l'une des plus extraordinaires qui soient connues.

Année 602 [1].

Septième année du règne d'al-Malik-al-ʿAdil-Abou-Bakr en Égypte.

Cette année, on emprisonna l'*oustād* Aboū-'l-Makārīm-ibn-Mohaddī-ibn-Mammātī, *sahib-divān*, au mois de Djoumādā second et on le pendit par les pieds. — Cette même année on emprisonna l'émir ʿAbd-al-Karīm, frère du *ḳāḍī* al-Faḍil, et on lui fit signer une obligation de vingt mille *dīnārs,* qu'il fut obligé de payer ; on prit à Ibn-Ḳoraīsh cinq mille *dīnārs.* — Cette année, Tadj-ad-Dīn-ibn-Kaʿakī remplit les fonctions de chef du *dīvān* de l'armée. — Cette même année, le *ṣāhib* Ṣafī-ad-Dīn-ʿAbd-Allah-ibn-ʿAlī-ibn-Shakir fut destitué des fonctions qu'il remplissait dans le *divan.*

1. L'auteur de la *Tarikh-i-elfi* raconte ce qui suit sous la rubrique de l'année 591 de la rihlah (ms. supp. persan, 188 folio 278 recto) :

Cette année, parut un Alide, nommé ʿAbd-Allah-ibn-Hamza-ʿAlavi, qui réunit un fort parti autour de lui et qui prétendit à la souveraineté; il s'empara de plusieurs provinces et les cavaliers de son armée étaient au nombre de 12,000, quant à ses fantassins ils étaient en nombre incalculable. Lorsque le souverain du Yémen, al-Moʿizz-ibn-Ismaʿīl-ibn-Saīf-al-Islām-ibn-Toghatikīn-ibn-Ayyoūb, apprit cela, il fut saisi d'une vive frayeur et il craignit de perdre la couronne, car la plupart de ses émirs avaient envie d'embrasser le parti de cet Alide. Les choses en arrivèrent à ce point que les armées de Moʿizz-ibn-Ismaʿil et celles de l'Alide se trouvaient distantes de trois étapes, quand une nuit, un orage terrible éclata, tel que pas un soldat de l'armée de l'Alide ne put se sauver. A peine Moʿizz-ibn-Ismaʿil en eut-il été informé, qu'il monta à cheval et qu'il se rendit au camp de l'Alide, où il vit six mille cadavres qui avaient été foudroyés. Il s'en retourna ensuite dans ses états et fut délivré de la crainte de se voir déposséder.

Cette même année, dit Djamāl-ad-Dīn (ms. ar. 1702, folio 154 v°), le sultan d'Alep, al-Malik-aṭh-Ṭhāhir, envoya une armée à Marḳab sous le commandement de Moubāriz-ad-Dīn-Akdjā; les troupes du prince d'Alep étaient sur le point d'emporter la ville quand leur général fut tué, elles s'en revinrent alors à Alep. — Le onzième jour du mois de Shavval, un enfant naquit à al-Malik-aṭh-Ṭhāhir, prince d'Alep; il reçut le nom d'al-Malik-aṣ-Ṣāliḥ-Aḥmad. Un peu avant, un autre enfant lui était né; il fut nommé Yoūsouf; sa mère était la cousine d'aṭh-Ṭhāhir, Ghāzyat-Khātoūn, fille d'al-Malik-al-ʿAdil. Cet enfant mourut jeune et sa mère, Ghāzyat-Khātoūn, ne tarda pas à le suivre au tombeau. — Al-Malik-al-Modjāhid-Asad-ad-Dīn, prince de Homs, fit une expédition contre les Francs et poussa jusqu'à la citadelle des Kurdes (*Hiṣn-al-Akrad*); ses troupes y firent un butin considérable.

Les événements importants de l'année 602 s'étant presque tous passés à Alep, on en trouvera le récit dans l'Histoire d'Alep de Kamāl-ad-Dīn.

Année 603.

Huitième année du règne d'al-Malik-al-ʿAdil-Abou-Bakr en Égypte.

Cette année, les incursions des Francs dans les pays musulmans se multiplièrent. Al-Malik-al-ʿAdil se rendit à ʿAbbāsa et s'en revint ensuite à Damas. Après cela, il se rendit à Ḥoms, et les troupes vinrent le rejoindre de tous côtés, de telle sorte que des dizaines de milliers d'hommes se trouvèrent réunis autour de lui. On comprit alors qu'il voulait marcher sur Ṭarābolos. Quand le mois de Ramaḍān fut terminé, il se dirigea du côté de la Citadelle des Kurdes et vint mettre le siège devant cette place ; il y fit cinq cents prisonniers et beaucoup de butin ; il s'empara également d'une autre citadelle. Il vint ensuite mettre le siège devant Ṭarābolos, et les troupes allèrent piller les villages qui dépendent de cette ville ; il y resta jusqu'au mois de Dhoû'-l-Ḥidjdjah et s'en retourna ensuite à Ḥoms. Les troupes ayant trouvé le temps long, il envoya à Ṭarabolos des députés pour traiter de la paix avec les Francs ; il envoya de l'argent, trois cents prisonniers et un grand nombre de présents. La paix fut conclue le dernier jour du mois de Dhoû-'l-Ḥidjdjah.

Cette année, al-ʿAdil et son neveu al-Mâlik-aṭh-Ṭhâhir, prince d'Alep, se brouillèrent ; les deux princes échangèrent des ambassades jusqu'à ce que leur querelle fût apaisée ; chacun d'eux prêta serment à l'autre. — Durant ce temps, al-Malik-al-ʿAdil fit plusieurs expéditions contre les citadelles des Francs.

Cette année, le sultan destitua le *ṣāḥib* Ibn-Shakīr-al-Badrī-ibn-al-Abiaḍ, *ḳāḍī* de l'armée et il donna cette place à Nadjm-ad-Dīn-Khalīl-ibn-al-Maṣmoūdī-al-Hamāvī-ʿAbd-ar-Raḥman-ibn-Salama, *ḳāḍī* d'Alexandrie, le mercredi huitième jour de Sâfar.

Cette année on expulsa d'Égypte al-Ashraf-ibn-ʿOthmān, et son frère ʿAlam-al-Moulk fut mis en prison. La mère d'al-Malik-al-Moʿaṭhṭham, fils d'al-ʿAdil, mourut à Damas, le vendredi vingtième jour du mois de Rabīʿ premier, et elle fut enterrée au pied du mont Ḳasyoūn [1]. Fol. 55 r°.

1. Cette année, dit l'auteur de l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (ms. arabe 302, page 291), Allah empêcha le Nil de monter sur la terre d'Egypte, de telle sorte que tout fut brûlé depuis la tour d'Asouan jusqu'à la tour de Damiette. La hauteur mesurée au nilomètre (*mikias*) fut seulement de treize coudées et huit doigts. Le pays fut desséché, la famine éclata et les gens

Année 604.

Neuvième année du règne d'al-Malik-al-ʿAdil-Abou-Bakr en Égypte.

Cette année, al-Malik-al-ʿAdil s'en retourna à Damas, après avoir conclu la paix avec le souverain des Francs à Ṭarabolos. Il envoya son grand *ustāddār* ainsi que le *ḳāḍī* de l'armée Nadjm-ad-Dīn-Khalīl-al-Maṣmoudi-al-Hanafi-al-Hamāvī au khalife pour lui demander les vêtements d'honneur et le diplôme d'investiture pour les provinces d'Égypte, de Syrie, de Mésopotamie et de Khilat. Quand les deux envoyés du sultan arrivèrent à Bagdad, le khalife an-Nāṣir-li-Dīn-Allah les reçut avec grands honneurs et les combla de bienfaits. Il leur accorda l'objet de leur demande et il envoya le *sheïkh* Shihāb-ad-Dîn-Aboū-Djaʿfar-ʿOmar-ibn-Moḥammad-ibn-ʿAbd-Allah-ibn-Mohammad-ibn-ʿAmoūyyah-al-Shahrzoūrī avec les vêtements d'honneur du Khalifat et le diplôme d'investiture. Il donna également des vêtements d'honneur pour le *ṣāḥib* Ṣafī-ad-Dīn-ibn-Shakir, ainsi que pour les fils d'al-ʿAdil, à savoir, al-Malik-al-Moʿaṭhṭham, al-Malik-al-Ashraf et al-Malik-al-Kāmil. Quand l'envoyé du khalife fut arrivé près d'Alep, al-Malik-aṭh-Ṭhāhir sortit avec son armée pour se rendre au devant de lui et lui rendre les honneurs.

Le troisième jour après son arrivée, l'envoyé du khalife ordonna qu'on lui dressât un trône; on en dressa un, et il s'y assit pour faire un discours. Al-Malik-aṭh-Ṭhāhir et les grands personnages de son royaume vinrent assister à cette cérémonie. Le *sheïkh* prononça un discours qui remua profondément les cœurs et qui fit couler les larmes des assistants. Il leur apprit que le khalife avait distribué dans Bagdād et dans d'autres villes des vivres et de l'argent pour une somme qui atteignait 3,000,000 de *dinārs*.

moururent en foule; les habitants se dispersèrent et une foule de personnes sortirent d'Égypte pour aller en Syrie, emportant avec elles leur argent et emmenant leurs enfants. Les Arabes les assaillirent en chemin, les massacrèrent et les firent prisonniers, de telle sorte qu'ils moururent de froid et de faim, ou qu'ils furent massacrés par les Arabes qui leur enlevèrent leurs biens. Si un de ces malheureux mourait, son fils, son frère ou ses amis, l'abandonnaient sans même prendre la peine de l'ensevelir dans le sable; ils s'enfuyaient sans même regarder derrière eux. Un homme qui avait été témoin oculaire de cette calamité m'a raconté avoir vu depuis la porte de Bilbis jusqu'à la porte de Ghaza des gens morts, avec leurs bêtes de somme et leurs troupeaux également morts et couchés les uns à côté des autres. Cette année, Allah frappa les Egyptiens de trois plaies, la famine, la mortalité et la peste, et tout cela pour punir leur sultan et son vizir.

234

L'ambassadeur partit d'Alep accompagné du *ḳāḍī* Bahā-ad-Dîn-ibn-Shaddād; al-Malik-aṭh-Ṭhāhir lui avait remis une somme de 3,000 dinars pour employer dans la guerre contre les Tatars, [et son oncle al-ʿAdil se revêtit des habits du Khalifat]. Al-Malik-al-Manṣoûr envoya de même de Hamāh une somme d'argent pour contribuer à la lutte contre les Tatars et l'armée sortit de Damas pour se rendre à la rencontre de l'ambassadeur. Al-ʿAdil sortit avec ses deux fils, al-Ashraf-Moūsā et al-Moʿaṭhṭham-ʿIsā, et tout le peuple sortit de même pour voir cette cérémonie. Ce fut un jour splendide. Quand il fut rentré dans la ville, al-ʿAdil s'en vint tenir séance dans le Palais de Roḍvān, où on lui remit les vêtements d'honneur envoyés par le khalife. C'étaient une robe de satin noir, dont les manches étaient larges et couvertes de broderies d'or, un turban noir également et brodé d'or, un collier d'or orné de nombreuses pierres précieuses; le *sheïkh* lui ceignit un sabre tout incrusté d'or. Il monta un étalon gris, qui avait des étriers d'or. On fit flotter sur sa tête un étendard noir sur lequel étaient écrits en lettres blanches tous les titres du khalife, et dont la hampe était d'or. Le *ḳāḍī* Ibn-Shaddād marchait devant lui en jetant des pièces d'or; on portait devant lui cinquante vêtements d'honneur; les ambassadeurs des autres rois jetèrent de l'or après le *ḳāḍī*.

Al-Ashraf et al-Moʿaṭhṭham revêtirent ensuite leurs habits Fol. 55 vo. d'honneur qui consistaient en un turban noir, une tunique également noire et à larges manches; puis le *ḳāḍī* remit au *ṣāḥib* Sâfi-ad-Dīn-ibn-Shakir le vêtement d'honneur qui lui était destiné. Al-ʿAdil monta à cheval avec ses deux fils et son vizir, tous portant les vêtements d'honneur que leur avait envoyés le khalife; toute la ville fut pavoisée. Les princes retournèrent ensuite à la citadelle, et la ville resta pavoisée durant huit jours. Le *ṣāḥib* Ṣafī-ad-Dīn lut le diplôme d'investiture, assis sur le trône, et al-ʿAdil fut invité à y venir prendre place et salué des titres de « Grand Roi, Roi des Rois [1], ami du Prince des Croyants ». Pendant tout le temps que dura la lecture du diplôme d'investiture, le vizir se tint debout sur le trône; al-ʿAdil et tous les assistants se tenaient également debout par respect pour la majesté du khalife. Shihāb-ad-Dīn-al-Shahrzoūrī se rendit ensuite en Égypte, où il remit à al-Malik-al-Kāmil les vêtements d'honneur envoyés par le khalife avec la même pompe que celle qui avait été observée à Damas, après quoi il s'en revint à Bagdad.

1. Le texte de Makrizi donne ici le titre très rare en arabe de forme persane *shāhānshāh* et sous la forme arabe *malik-al-moloûk*.

Cette année, al-'Adil ordonna de reconstruire la citadelle de Damas, il répartit les différentes tours entre les rois, qui les construisirent à leurs frais [1]. L'empire d'al-'Adil s'était considérablement augmenté; aussi, quand il vit que toutes ses affaires étaient réglées, il divisa son empire entre ses enfants : il donna à son fils al-Malik-al-Kāmil-Nāṣir-ad-Dīn-Moḥammad, le royaume d'Égypte,

1. Cette année, dit Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāṣil dans le *Mofarradj-al-kouroūb* (ms. ar. 1702, folio 157 r°), al-Malik-al-Avḥad s'empara de la ville d'Ikhlāṭ et de tout le pays qui en dépend; nous avons raconté plus haut, d'après cet auteur, qu'après avoir appartenu au Shāh-i-Armīn Ibn-Sokmān, cette ville était passée en la possession de Saif-ad-Dīn-Bektimur; après l'assassinat de Bektimur, en l'an 589, son fils en devint souverain; mais Saīf-ad-Dīn-Balabān (ce nom est à peine lisible dans le manuscrit), l'un des mamlouks du Shāh-i-Armin Ibn-Sokmān, s'empara du pouvoir. Le père d'al-Malik-al-Avḥad, al-Malik-al-'Adil, avait conquis Meyyāfārkīn et le pays qui en dépendait. Quant à al-Malik-al-Avḥad, il s'était emparé de la ville de Moūsh et d'autres cités qui en étaient voisines; cela lui donna envie de se rendre maitre de Khilāth. Saīf-ad-Dīn-Balabān marcha immédiatement contre lui et le battit. Al-Malik-al-Avḥad rentra à Meyyāfārkīn, mais cette défaite ne lui fit abandonner aucun de ses projets; il s'occupa de réunir une armée, et écrivit à son père al-Malik-al-'Adil pour lui demander du secours. Le sultan d'Égypte lui envoya une armée avec laquelle il marcha une seconde fois contre Khilāth. Saīf-ad-Dīn-Balabān sortit de Khilāth pour lui livrer bataille, mais cette fois, il fut complètement battu et forcé de s'enfuir. Al-Malik-al-Avḥad s'empara du pays et continua sa marche sur Khilāth, où Saīf-ad-Dīn-Balabān se disposa à lui résister; en même temps, ce dernier envoyait une ambassade au prince seldjoukide Moughīth-ad-Dīn-Toghril-Shāh-ibn-Ḳilidj-Arslān, souverain d'Arzan-ar-Roūm, pour lui demander de venir à son secours et de l'aider à se débarrasser d'al-Malik-al-Avḥad. Le prince ayyoubite fut obligé de battre en retraite. Les deux princes, Balabān et Ṭoghril-Shāh, vinrent assiéger la forteresse de Moūsh ; ils étaient sur le point de s'en emparer quand Toghril-Shāh se tourna contre Saīf-ad-Dīn-Balabān et le tua, dans le dessein de s'emparer des états sur lesquels il régnait. Il leva immédiatement le siège de la forteresse de Moūsh et marcha sur Khilāth, mais la population de cette ville lui résista énergiquement; il leva alors le siège, et alla investir Malāzkerd dont il ne put pas mieux venir à bout. Il s'en retourna alors chez lui. Les gens de Khilāth écrivirent à al-Malik-al-Avḥad pour le prier de venir les gouverner; ce prince se rendit à leur désir. Une partie des troupes de Khilāth ne voulut pas le reconnaitre comme souverain; elles s'emparèrent de Vān qui est l'une des principales forteresses de cette contrée, et se révoltèrent contre l'autorité d'al-Malik-al-Avḥad; elles s'emparèrent également de la ville d'Ardjis. Cela détermina al-Avḥad à écrire à son père al-Malik-al-'Adil pour lui faire connaitre les difficultés au milieu desquelles il se débattait. Le sultan d'Égypte lui envoya son frère al-Malik-al-Ashraf-Moūsā avec une armée considérable. Ce prince assiégea la citadelle de Vān et s'en empara par capitulation. Après ces événements, l'armée égyptienne rentra au Kaire; néanmoins une émeute ne tarda pas à éclater à Khilāth (Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāṣil, *Mofarradj-al-kouroub*, ms. ar. 1702, folio 158 recto). Al-Malik-al-Avḥad ayant quitté Khilāth pour aller voir ce qui se passait à Malāzkerd, la population se souleva contre ses soldats et les expulsa. Elle assiégea ensuite la citadelle qui était défendue par les officiers d'al-Avḥad, en criant : « Vive le Shāh-i-Armin ! » Or, ce prince était mort quelque temps auparavant. Quand al-Avḥad apprit cela, il revint en toute hâte à Khilāth, après avoir emprunté des troupes à son frère al-Malik-al-Ashraf. Il mit le siège devant Khilāth, s'en empara et fit massacrer la plus grande partie de la population ; le reste fut déporté à Meyyāfārkīn.

et il mit auprès de lui le *ḳâḍî* al-A'azz-Fakhr-ad-Dîn-Miḳdâm-ibn-Shakir; à son fils al-Mo'aththam-Sharaf-ad-Dîn-'Isâ, tout le pays compris entre al-'Arîsh et Ḥomṣ, en faisant entrer dans le royaume de ce prince les villes du Ṣâhel qui appartenaient alors aux Musulmans, le pays du Ghaur, la Palestine, Jérusalem, Karak, Shaûbak, Sarkhad; à son fils, al-Ashraf-Moṭhaffar-ad-Dîn-Moûsa, les villes d'Orient, autrement dit ar-Rohâ, et ce qui dépendait de cette ville, Ḥarrân et les autres villes; à son fils, al-Avḥad-Nadjm-ad-Dîn-Ayyoûb les villes de Khilât, de Miyyâfârkîn et la province voisine. La population de Khilâṭ avait déjà écrit à al-Avḥad pour lui offrir la royauté de cette ville; ce prince se rendit alors à Meyyâfârkîn, et en prit possession. — Cette même année, al-Malik-al-Kâmil termina la construction du Château de la Montagne; il quitta le Palais du Vizirat au Caire et s'installa dans ce château. Ce fut le premier souverain de l'Égypte qui y demeura; il y transféra les enfants du khalife al-'Adid et ses parents, dans une maison qui avait l'apparence d'une prison. Ces personnes y demeurèrent jusqu'au moment où on leur rendit la liberté, en l'année 671 [1].

Année 605.

Dixième année du règne d'al-Malik-al-'Adil-Abou-Bakr en Égypte.

Cette année, les Kurdjs [Géorgiens] vinrent piller la province de Khilât; ils y firent nombre de prisonniers et en enlevèrent du butin [2]. Al-Malik-al-Avḥad n'eut pas le courage de sortir de Khilât et de les aller combattre. Quand al-Malik-al-'Adil apprit ces événements, il fit ses préparatifs pour aller lutter contre les Kurdjs. Al-Ashraf quitta Damas se dirigeant vers les Provinces d'Orient. — Cette même année, le roi Mo'izz-ad-Dîn-Sîndjâr-Shâh-ibn-Ghâzî-ibn-Maûdoûd-ibn-Zengî-ibn-Aḳ-Sonḳor, l'*atabek,* prince du Djazîra, fut tué par son fils Maḥmoûd, qui lui succéda [3].

1. Cette année (Djamâl-ad-Dîn, ms. ar. 1702, folio 157 r°), mourut l'émir Zaîn-ad-Dîn-Ḳarâdjâ, le Ṣaléḥî.

2. Les Kurdjes (Djamâl-ad-Dîn-ibn-Wâṣil, ms. ar. 1702, folio 159 v°) s'emparèrent d'Ardjis qu'ils mirent à feu et à sang. Djamâl-ad-Dîn dit, comme Maḳrîzî, qu'al-Avḥad n'osa pas marcher contre eux à cause de leur grand nombre.

3. Djamâl-ad-Dîn-ibn-Wâṣil (*Mofarradj-al-kouroûb*, ms. ar. 1702, fol. 161 r°) raconte que l'*atâbek* Sindjâr-Shâh menait une conduite répréhensible et qu'il se plaisait à répandre le sang; il était d'une férocité sans nom et, sous les

Fol. 56 r°. Cette même année, l'émir Saîf-ad-Dîn-Sonkor, l'*atabek* du Yémen, envoya 10,000 *dînârs* misris à al-Malik-al-ʿAdil ; ces *dînârs* étaient frappés au nom du sultan d'Égypte.

Cette année, moururent le *kâḍî* Makîn-ad-Dîn-Mouthahhar-ibn-Hamdân, dans la citadelle de Boṣra, au mois de Radjab ; — Halâl-ad-Daulah..... ibn-Razîn, *vâlî* du Caire. — L'émir Saîf-ad-Dîn-ʿAlî-ibn-Kahdân [*sic*] fut destitué du gouvernement de Misr, et Asʿad-ibn-Hamdân de la charge de *vâlî* de la province orientale de l'Égypte ; on la donna à Hasan-ibn-al-Varraḳ. — Cette même année, mourut le *ḳâḍî-al-ḳoḍat*, Sadr-ad-Dîn-Aboû-'l-Kâsîm-ʿAbd-al-Malik-ibn-ʿIsa-ibn-Darbâs-al-Maranî, le mercredi, cinquième jour de Radjab. Il était venu en Égypte le quatre du mois de Radjab de l'an 565 et y avait habité pendant quarante années.

Année 606.

Onzième année du règne d'al-Malik-al-ʿAdil-Abou-Bakr en Égypte.

Cette année, al-ʿAdil sortit de Damas pour aller lutter contre les Kurdjs ; il était accompagné des rois [1]. Il arriva à Harrân où il

prétextes les plus futiles, faisait couper la langue, le nez ou les oreilles, à ses malheureux sujets. Il ne traitait pas ses enfants avec beaucoup plus de douceur. Le *kâḍî* de Ḥâmah dit en effet qu'il avait expulsé ses fils Maḥmoûd et Maûdoûd de sa capitale, et qu'il les avait fait enfermer dans une citadelle. Un autre de ses fils, Ghâzî, fut emprisonné dans la capitale, et l'*atâbek* avait chargé des gens de le surveiller étroitement pour l'empêcher de s'enfuir. La maison où le jeune prince était ainsi détenu se trouvait près d'un jardin qui appartenait à un homme de la ville ; il parvint à correspondre avec ses amis qui allèrent implorer sa grâce, mais cela ne fit que rendre plus rigoureuse la surveillance que son père avait ordonnée à son égard. A partir de ce moment, Ghâzî fit tout ce qu'il put pour se tirer de cette maison, où il était soumis à une captivité aussi dure. Il parvint, grâce à une ruse dans laquelle l'aida un de ses amis, à s'évader et il se cacha dans le palais de son père ; un soir que ce dernier rentrait ignoblement ivre, Ghâzî le frappa de quatorze coups de poignard et lui trancha la tête. Il entra ensuite dans les bains et se fit prêter serment par les émirs et par les grands officiers ; mais plusieurs des eunuques allèrent prévenir le grand chambellan de ce qui s'était passé, et, quand tout le monde connut la mort de Ṣindjâr-Shâh, on ferma les portes du palais et on prêta serment à son frère Moʿizz-ad-Din-Maḥmoûd. Ghâzî fut immédiatement assassiné ; son corps fut jeté à la porte de la ville où les chiens le dévorèrent. On voit que le récit de Djamâl-ad-Dîn-ibn-Wâṣil diffère de celui de Maḳrizi, en ce sens que Maḳrizi donne pour meurtrier de Sindjâr-Shâh, Mahmoûd, tandis que l'assassin, d'après le *ḳâḍi* de Hamah, est Ghâzî.

1. C'est-à-dire des princes ayyoubites. Ce fut sur les instances de son fils al-Malik-al-Avhad, qui lui écrivait lettres sur lettres, qu'al-Malik-al-ʿAdil entra en campagne ; il se rendit d'abord à Kafartâb et une fois arrivé dans cette

fut rejoint par des renforts. Il s'empara de Nisībīn et vint assiéger Sindjar. Kotb-ad-Dīn-Moḥammad-ibn-Zangī se trouvait dans

localité, il écrivit aux rois pour leur demander de lui envoyer des troupes. Il fut rejoint par al-Malik-al-Mansoūr, prince de Hamāh, al-Malik-al-Modjāhīd, prince de Homṣ, al-Malik-al-Amdjad, prince de Ba'lbek ; le sultan d'Alep, al-Malik-aṭh-Ṭhāhīr-Ghāzī, lui envoya une armée. Quand il arriva à Harrān, ses fils, al-Malik-al-Avhad, prince de Khilāt et de Miyāfarkīn, et al-Malik-al-Ashraf vinrent le retrouver, ainsi qu'al-Malik-as-Ṣālih-Mahmoūd-ibn-Mohammad-Ḳarā-Arslān l'Ortokide, prince d'Amid et de Hiṣn-Kaīfā, les princes de Souvaīdā et de Dārā. Quand ses effectifs se trouvèrent ainsi au complet, il écrivit à Koṭb-ad-Dīn-Moḥammad-ibn-'Imād-ad-Dīn, prince de Sindjār, qui ne s'était pas rendu auprès de lui, et il lui ordonna de lui livrer la ville dans laquelle il régnait. D'après Djamāl-ad-Din-ibn-Wāṣil (*Mofarradj-al-kouroūb*, ms. ar. 1702, fol. 162 recto), Koṭb-ad-Dīn était assez décidé à en passer par où voulait le sultan d'Égypte ; mais l'un de ses officiers, qui était son *mamlouk* et qui avait également été celui de son père s'y opposa absolument ; il se nommait Ahmed-ibn-Narifis (?). L'année précédente, al-Malik-al-'Adil avait envoyé une ambassade au prince de Maūṣil, Noūr-ad-Dīn-Arslān-Shāh, et lui avait demandé la main de sa fille pour l'un de ses fils. Cette demande avait été agréée par le souverain de Maūsil, et il avait été convenu que les deux princes se partageraient les états de Ḳoṭb-ad-Dīn, ainsi que le Djazirah-ibn-'Omar qui appartenait à Mahmoūd-ibn-Sindjar-Shāh. Les pays sur lesquels régnait Ḳoṭb-ad-Dīn devaient revenir à al-Malik-al-'Adil, et le Djazirah avec le reste à Noūr-ad-Dīn. Cela fit que Ḳoṭb-ad-Dīn refusa de joindre ses troupes à celles d'al-Malik-al-'Adil quand le sultan d'Égypte l'en pria. Quand al-Malik-al-'Adil se fut mis en marche vers les provinces orientales, Noūr-ad-Din ne fut pas tranquille, et il fit venir plusieurs de ses officiers dans le jugement desquels il avait toute confiance. Ceux-ci lui montrèrent combien il avait été imprudent en agissant ainsi et ils lui conseillèrent de se mettre sur la défensive et de rassembler son armée. Noūr-ad-Dīn ne savait comment faire et il leur dit : « Mais c'est nous qui avons fait cela, c'est nous qui avons écrit à al-Malik-al-'Adil de venir dans ce pays ! » « Eh bien ! lui répondirent-ils, pour quelle raison as-tu écrit à ton ennemi de venir vers toi ? » Sur ces entrefaites, al-Malik-al-'Adil ayant appris que les Kurdjes s'étaient enfuis dès qu'ils avaient eu connaissance de sa marche, détacha un corps d'armée sous le commandement d'al-Malik-al-Manṣoūr, prince de Hamah, et d'al-Malik-al-Ashraf, pour aller faire le siège de Nisibīn ; cette ville appartenait à Ḳoṭb-ad-Dīn ; quant à lui, il continua sa route jusqu'à Sindjār, et il mit le siège devant la ville. Ḳoṭb-ad-Din sentant que sa situation était très compromise, envoya ses épouses supplier le sultan d'Égypte de leur laisser Sindjār. Al-Malik-al-'Adil se conduisit dans cette circonstance comme une brute et il ordonna qu'on chargeât de fers ces malheureuses princesses jusqu'à ce qu'elles eussent consenti à lui livrer la ville. Ḳoṭb-ad-Dīn, craignant pour la vie de ses épouses envoya à l'Ayyoubite les clefs de Sindjār et déclara qu'il était tout prêt à se rendre, à la condition qu'on lui assurât la propriété de Raḳḳa, de Saroūdj et de quelques parcelles de terre qui dépendaient de Harrān. Al-Malik-al-'Adil rendit la liberté à ses femmes et ordonna que l'on arborât son étendard sur les murailles. A peine furent-elles rentrées dans Sindjār, que Ḳoṭb-ad-Din faisait arracher le drapeau des Egyptiens des murailles de sa forteresse, le faisait jeter dans le fossé et ordonnait de fermer la porte ; il envoya ensuite dire au sultan d'Egypte : « Ruse pour ruse, et c'est celui qui a commencé qui est le plus canaille ! » Al-Malik-al-'Adil, furieux d'avoir été ainsi joué, poussa le siège avec la dernière rigueur. C'est à ce moment que Ḳoṭb-ad-Din écrivit au khalife abbasside pour lui demander du secours. Un peu avant ces événements, le prince de Mauṣil, Noūr-ad-Dīn, avait rassemblé une armée pour aller renforcer al-Malik-al-'Adil, et il en avait donné le commandement à son fils al-Malik-

cette place; ils se livrèrent plusieurs combats. Sur ces entrefaites, le prince de Sindjār envoya implorer le secours du khalife al-Nāṣir et des autres rois contre al-ʿAdil. Plusieurs se déclarèrent contre al-ʿAdil et se décidèrent à venir à son aide. Un certain nombre de ceux qui étaient occupés avec le sultan d'Égypte au siège de Sindjār, l'abandonnèrent. Ils corrompirent en secret une partie de ses troupes, de telle sorte que la situation d'al-ʿAdil devint très précaire. L'ambassadeur du khalife arriva sur ces entrefaites pour lui enjoindre de lever le siège de Sindjār et lui dit de la part de l'*imām* an-Nāṣir : « Par ma vie! ô mon ami [1]! lève le siège de Sindjār ! »

Al-ʿAdil s'en retourna alors à Harrân, et ses troupes se disloquèrent. Une dispute éclata entre ce prince et le *sâhib* Ibn-Shakir ;

al-Ḳāhir-ʿIzz-ad-Dīn-Masʿoūd. Un ambassadeur vint alors le trouver de la part de Moṭhaffar-ad-Dīn-Kokboūrī et lui offrit de faire alliance avec lui contre al-Malik-al-ʿAdil; voici quelle était la cause de cette démarche de Kokboūrī : Ḳoṭb-ad-Dīn, prince de Sindjār, lui avait envoyé son fils pour le prier d'intercéder en sa faveur auprès du sultan d'Égypte, al-Malik-al-ʿAdil, et d'obtenir qu'il lui reconnût la possession de Sindjār. Moṭhaffar-ad-Dīn fit ce que Ḳoṭb-ad-Dīn sollicitait de lui; mais le sultan d'Égypte n'en voulut point tenir compte, parce qu'il soupçonnait Moṭhaffar-ad-Dīn et Ḳoṭb-ad-Dīn de s'être entendus pour lui jouer quelque vilain tour. Cela fâcha vivement Moṭhaffar-ad-Dīn, qui envoya son vizir à Noūr-ad-Dīn, prince de Maūṣil, pour conclure une alliance avec lui. Moṭhaffar-ad-Dīn se rendit ensuite d'Arbèles à Maūṣil, où il eut une entrevue avec Noūr-ad-Dīn. Les deux princes envoyèrent une ambassade à al-Malik-aṭh-Ṭhāhir, souverain d'Alep, pour lui demander de s'unir à eux contre al-ʿAdil; ils demandèrent la même chose au sultan seldjoukide, Ghyāth-ad-Dīn, souverain du pays de Roūm et à son frère Moughith-ad-Dīn-Toghril-Shāh, prince d'Arzan-ar-Roūm. Al-Malik-ath-Ṭhāhir consentit sans difficulté à ce que lui demandaient les deux alliés et il rompit sur le champ les engagements qu'il avait envers al-Malik-al-ʿAdil. De plus, al-Malik-aṭh-Ṭhāhir possédait dans la province de Mārdīn un village nommé Farādi; al-Malik-al-ʿAdil en disposa pendant qu'il assiégeait Sindjār et le donna en fief à al-Malik-as-Sālih-Maḥmoūd l'Ortokide. Cela amena la rupture complète entre les deux souverains.

Al-Malik-aṭh-Ṭhāhir se prépara immédiatement à la guerre, et alla camper à Bankoūsā; il envoya Niṭhām-ad-Dīn-al-Hosaīn et son frère al-Malik-al-Mouvayyad-Nadjm-ad-Dīn-Masʿoud à al-Malik-al-ʿAdil avec des présents très nombreux et une lettre dans laquelle il implorait sa bienveillance en faveur du prince de Sindjār. Le sultan refusa d'écouter les conseils d'al-Malik-aṭh-Thāhir et se mit dans une violente colère. Quand les deux officiers d'aṭh-Thāhir virent les dispositions d'esprit du sultan, ils ordonnèrent au contingent de l'armée d'Alep de quitter immédiatement le service d'al-Malik-al-ʿAdil, et ils travaillèrent à ameuter ses officiers contre lui..... Quand arriva la lettre du khalife, al-ʿAdil refusa d'abord de se soumettre aux remontrances du Commandeur des Croyants. Il finit par lever le siège de Sindjār qui resta à Ḳoṭb-ad-Dīn et en échange reçut Nisībīn et le Khāboūr.

1. L'ambassadeur du khalife se sert ici du mot *khalîl;* on a vu plus haut que le pontife de Bagdād avait donné au sultan d'Egypte le nom d' « Ami du Commandeur des Croyants » *khalîl émir el-mouminin.* C'était donc, en quelque sorte, l'appeler par son nom que de lui adresser cette parole.

la violence avec laquelle le sultan agit à l'égard du *sâhib* détermina celui-ci à s'enfuir par le désert. Le prince de Hamâh, al-Malik-al-Mansoûr, et Fakhr-ad-Dîn-Tchahârkas, seigneur de Bâniâs, montèrent à cheval, rejoignirent le *sâhib* à Ra'as-ʿAin et le ramenèrent à al-Malik-al-ʿAdil. Ce prince lui pardonna, mais sa position devint difficile à partir de ce moment.

Cette même année, mourut al-Malik-al-Mouvayyad-Nadjm-ad-Dîn-Masʿoûd-ibn-Ṣalâḥ-ad-Dîn-Yoûsouf-ibn-Ayyoûb, à Ra'as-ʿAin. On a prétendu que ce prince avait été empoisonné. On transporta son corps à Alep pour lui donner la sépulture dans cette ville. — Al-ʿAdil retourna à Damas. — Cette même année, l'émir al-Mokarram-ibn-al-Lamṭi fut investi de la charge de gouverneur de Koûs, au mois de Dhoû'-l-Kaʿada.

Année 607 [1].

Douzième année du règne du sultan al-Malik-al-ʿAdil-Abou-Bakr en Égypte.

Cette année, al-Malik-al-Avḥad, fils d'al-ʿAdil, battit le roi des

1. Depuis le commencement de l'année du mouton, c'est-à-dire du mois de Shaʿbân 607, jusqu'à la fin de l'année de la panthère, date correspondante au mois de Dhoû-'l-Kaʿda de l'an 614, les souverains du reste de l'Asie étaient, d'après Râshîd-ad-Dîn (*Djâmiʿ-at-téwarikh*, ms. supp. persan 205, folio 127 et ssq.) :

Dans le Khitâï, Djizoûn; dans le pays de Mâ-Tchîn, Ning-Zoûn; dans la Transoxiane (*Ma-vara-'n-nahar*), le Koûr-Khân. Koûshloûk, fils de Tâyânk-Khân, souverain des Nâïmân, avait demandé à ce dernier sa fille en mariage, puis il lui enleva son royaume. Le Khoûr-Khân mourut sur ces entrefaites et Koûshloûk fut tué, de telle sorte que toute cette contrée ne tarda pas à tomber au pouvoir de Djingiz-Khan.

Le sultan du Khvârizm était alors le célèbre Djélal-ad-Dîn, dont les luttes avec Djingiz-Khan sont racontées avec suffisamment de détails, dans l'*Histoire des Mongols* de M. d'Ohsson, pour qu'il n'y ait pas lieu d'y insister ici.

Dans le Mazendérân, régnait Shâh-Hosâm-ad-Dîn, qui mourut vers cette époque, laissant trois fils dont l'aîné lui succéda; aidé de son plus jeune frère, il chassa son autre frère de ses états; celui-ci alla se réfugier auprès d'ʿAlî-Shâh, frère du Khvârizmshah, et il lui demanda de l'aider à s'emparer du trône. Sur l'avis du Khvârizmshâh, ʿAlî-Shâh partit avec son armée pour envahir le Mazendérân; quand ces troupes eurent passé le Goûrgân, l'aîné des frères qui était sultan mourut, et le plus jeune lui succéda. ʿAlî-Shâh saccagea le Mazendérân, détrôna le nouveau roi, et mit le prétendant sur le trône; ce dernier se reconnut comme le vassal du Kvârizmshâh et fit faire la *khoṭba*, ainsi que la frappe des monnaies, au nom de ce prince.

L'ʿIrâk était gouverné par Itghamish et Menkéli, qui avaient été les esclaves de Djihân-Pehlevân. Comme Itghamish reconnut la suzeraineté de Bagdâd, le khalife lui donna un diplôme par lequel il lui conférait la souveraineté d'Isfahân et d'Hamadan; Itghamish marcha alors contre le pays gouverné

Kurdjs ; ce prince se racheta moyennant une rançon de 100,000 dinars et la mise en liberté de 5,000 prisonniers musulmans, à la condition qu'il garderait la neutralité pendant 30 années, et qu'il épouserait la fille d'al-Malik-al-Avḥad, sans que cette princesse changeât de religion. Al-Avḥad le mit en liberté sous ces conditions et le roi des Kurdjs rendit encore quelques citadelles aux
Fol. 56 v°. Musulmans. — Cette même année, al-Avḥad mourut et son frère al-Ashraf régna après lui à Khilat. — Les Francs se mirent en marche vers le Ṣâhel et se rassemblèrent à ʿAkkā. Al-Malik-al-ʿAdil partit de Damas, et la paix fut conclue entre ce prince et les Francs. — Al-ʿAdil commença la construction de la citadelle d'aṭh-Ṭhoûr près d'ʿAkkā; il se rendit ensuite à Karak où il demeura durant quelques jours, après quoi il s'en retourna en Égypte; il fit son entrée au Caire et alla descendre au Palais du Vizirat.

Cette même année, mourut l'émir Fakhr-ad-Dīn-Tchahārkas. — Les Francs s'étant mis en mouvement, al-ʿAdil partit pour la Syrie. — Le *ṣâhib* Ṣafì-ad-Dīn-ibn-Shakir fut destitué de ses fonctions. — Cette année, mourut le sultan Noûr-ad-Dîn-Arslān-Shāh, fils du sultan Maṣʿoūd, l'*atābek*, prince de Maûṣil, au mois de Radjab; la durée de son règne avait été de 17 années et 11 mois. Après lui, régna son fils, al-Malik-al-Ḳāhir-ʿIzz-ad-Dīn-Maṣʿoūd, et l'émir

par Tardjam et attendit l'arrivée de l'armée du khalife. Le khalife avait ôté à Solaïmān-ibn-Tardjam la charge d'émir des Turkomans et avait donné cette charge à son frère cadet. Solaïmān avertit Menkéli de ces événements et le pria de lui envoyer un corps d'armée en toute hâte. Itghamish fut fait prisonnier, on lui coupa la tête et on l'envoya à Menkéli. Cela accrut considérablement son pouvoir; il réunit une armée importante et s'empara de tout le pays. Voici ce qui arriva entre ce prince et Euzbek, fils de Djihan-Pehlevan, qui régnait dans l'Azerbeïdjān : le khalife envoya un message à l'atabek Euzbek pour lui ordonner de déclarer la guerre à Menkéli; il ordonna en même temps à Djalāl-ad-Dīn-Moḥammad, qui était souverain des forteresses des Ismaïliens, d'aider Euzbek, par cette raison que lorsqu'ils auraient détrôné Menkéli, une partie de ses domaines reviendrait à l'Atabek, une partie au khalife et une partie à Djalāl-ad-Dīn-Moḥammad. Le khalife envoya Moṭhaffar-ad-Dīn-Kokboūrī (le loup bleu), prince d'Arbèles et de Shehrzour, avec une armée pour attaquer Menkéli dans Hamadhan. Ce dernier alla se réfugier dans une montagne qui se trouve sur les frontières de la Géorgie; mais les troupes le cernèrent durant la nuit. Menkéli s'enfuit à la faveur de l'obscurité, son armée se débanda et les troupes du khalife s'emparèrent de tout le pays, lequel fut divisé suivant ce qui avait été convenu; l'atabek Euzbek confia la partie qui lui était échue à un officier de son frère, nommé Oughoulmish, à cause de la bravoure dont il avait fait preuve dans cette campagne. Menkéli s'enfuit jusqu'à Savah, dont le gouverneur était son ami; il lui demanda la permission d'entrer dans la ville; le gouverneur la lui accorda et le logea dans sa propre maison, mais il lui prit ses armes et voulut le faire enchainer pour l'envoyer à Oughoulmish. Menkéli s'étant aperçu de son dessein, le supplia de le tuer plutôt que d'agir ainsi. Le chef de police lui trancha la tête et l'envoya à Oughoulmish.

Badr-ad-Dīn-Lou'lou', l'*atābek*, mamlouk de son père, se chargea de la régence.

Cette année, les princes des différentes parties de l'empire reçurent les insignes de l'Ordre de la Noblesse qui leur fut conféré par le khalife an-Nāṣir; ils burent dans la coupe de la Noblesse et revêtirent les caleçons de la Noblesse. Le khalife leur envoya des ambassadeurs pour les affilier à cet ordre; il leur ordonna en même temps de faire boire leurs sujets à la coupe et de leur donner à porter les vêtements de la Noblesse pour leur inculquer une haute idée de la royauté et leur inspirer un grand attachement pour elle. Ils firent ce qui leur était commandé. Chacun des rois fit venir les *ḳāḍīs* de son royaume, les juristes, les émirs, les grands officiers, les revêtit des insignes de cet ordre et les fit boire à la coupe de la Noblesse. Ce fut le khalife an-Nāṣir qui institua cet Ordre, et il ordonna aux rois de s'exercer au tir de l'arbalète, comme il le faisait lui-même [1].

Cette même année, arriva au Caire un marchand génois nommé Kiliām (Guillaume) le Franc; il vint trouver al-Malik-al-ʿAdil et lui offrit des présents magnifiques. Ce prince en fut stupéfait et il voulut attacher à sa personne ce Franc, qui au fond n'était qu'un espion envoyé par ses coreligionnaires pour qu'il les renseignât sur l'état du royaume. On le dit à al-ʿAdil, qui refusa de croire ce qu'on lui rapportait au sujet de ce personnage.

Cette année, mourut au Caire, Yoûsouf-ibn-al-Asʿadi-ibn-Mammati au mois de Rabîʿ premier, et l'émir Shâhrokh le 25 de Radjab; — Ghyāth-ad-Dīn-Kaī-Khosrav-ibn-Kilidj-Arslān, prince de Konia, fut tué cette même année; il était revenu dans ses états après s'être enfui à Alep et il s'était rendu maître de Ḳonia une seconde fois, après de nombreuses vicissitudes. La population de cette ville avait mis en prison Kilidj-Arslān-ibn-Rokn-ad-Dīn. Ghyās-ad-Dīn fut tué ensuite, après avoir désigné pour lui succéder son fils Kaī-Kaous. Cette même année, il y eut à Minā [2] un engagement entre le pèlerinage de l'ʿIrāḳ et la population de la Mecque; le serviteur du shérif Ḳattāda, nommé Bilāl, y fut tué.

1. Le défaut de place m'empêche d'entrer dans quelques détails sur cet ordre de chevalerie qui a peut-être été le prototype des ordres européens. On trouvera dans le *Supplément aux Dictionnaires arabes* de Dozy, au mot *Foutouwvat*, l'indication des principaux ouvrages à consulter sur ce sujet.

2. Nom d'une petite localité sur la route de la Mecque au mont ʿArafa, à trois milles de la Mecque (Aboū'-l-Fidā, *Géographie*, tome II, partie I, page 108).

Année 608 [1].

Treizième année du règne du sultan al-Malik-al-ʿAdil-Abou-Bakr en Égypte.

Cette année, al-Malik-al-ʿAdil fit arrêter l'émir ʿIzz-ad-Dīn-

1. L'auteur de l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* raconte ce qui suit (ms. ar. 302, pages 297 et ss). Le lundi, quatorzième jour du mois de Pashonsh de l'année 927 des Saints Martyrs, date qui correspond au vingt-quatrième jour du mois de Dhoū'-l-Kaʿda de l'année 607, une escadre composée de dix-huit navires francs se présenta devant Damiette; les Francs descendirent au couvent d'Armina qui appartenait aux Melkites, et qui était distant de Damiette d'un *farsakh* du côté du bras occidental, le bras de Djizeh et de Boura. Il y avait dans cette division un grand navire de guerre dont l'équipage était de mille hommes, tant matelots que combattants, deux vaisseaux qui servaient au transport des chevaux, chacun d'eux pouvant en porter cinquante; sept croiseurs et huit navires incendiaires; ils avaient été armés à ʿAkkā et venaient de ce port; cette escadre jeta l'ancre en face du couvent dont nous venons de parler. Le commandant des Francs était nommé le comte Aflank; cent chevaliers et mille hommes de pied débarquèrent et se divisèrent en deux troupes, comprenant chacune cinquante chevaliers et cinq cents fantassins; la première marcha sur Djizèh; les cinquante chevaliers et les cinq cents fantassins qui la composaient tuèrent ou firent prisonniers les habitants de cette localité, hommes et femmes, et la mirent à feu et à sang; les autres marchèrent sur Boūra à laquelle ils firent subir le même traitement; ils s'emparèrent de beaucoup de choses, en particulier d'un magnifique troupeau qui appartenait au sultan et qui valait cinq mille dinars; ils pillèrent également les biens d'un *ḳāḍī* nommé ʿAli qui, à ce qu'on disait, demeurait dans cette localité depuis plusieurs années; il y avait monté des usines et il se livrait à une exploitation industrielle que l'on évaluait à dix mille dinars et même plus. Quant aux habitants de la ville, je ne sais la quantité de ce que les Francs leur prirent en fait de toutes sortes de choses, meubles, sacs pleins de pièces d'or que les femmes portent à leur ceinture. Parmi celles qui furent ainsi dépouillées, on cite l'épouse du *ḳāḍī* ʿAli, *ḳāḍī* de Boūra, qui portait à sa ceinture un réticule dans lequel se trouvaient mille dinars. Quand les Francs eurent pillé la ville, massacré les habitants et emmené en captivité tous les gens qu'ils purent, ils mirent le feu à ce qui restait. Tout cela se passa le lundi. Ils débarquèrent de leurs navires des tentes qu'ils dressèrent sur le rivage en face de leur ligne d'embossage; parmi ces tentes, il y en avait une qui était rouge et qui était destinée au prince qui était avec eux. Ils restèrent dans cet endroit le lundi, le mardi et le mercredi, pillant, massacrant et faisant prisonniers tous ceux qu'ils trouvaient, et durant ce temps aucune armée ne marcha contre eux, parce que l'armée égyptienne se trouvait alors en Syrie avec al-Malik-al-ʿAdil. Le gouverneur de Damiette, Djaldak, n'osa pas marcher contre les Francs et leur livrer bataille parce qu'il n'avait avec lui qu'un petit nombre de soldats; il se borna à fermer les portes de Damiette et à réparer les murs avec l'aide de la population de la ville qui se joignit aux soldats. Il y avait à Damiette une division de six croiseurs, sous le commandement d'al-Manṣour; elle n'appareilla pas non plus pour aller les attaquer. Quand les Francs virent que personne n'osait marcher contre eux, ils s'enhardirent et comme ils savaient qu'il n'y avait pas dans Damiette de force qui pût leur résister, ils envoyèrent

Ousāma, le *Saléhi*, *nāïb* de Kaūkab et d''Adjloūn; il le fit emprisonner et lui confisqua toute sa fortune [1]. Il l'envoya à Karak où il fut détenu ainsi que son fils. Al-Malik-al-Mo'aṭhṭham s'empara de la citadelle de Kaūkab et la rasa. — Cette année, al-Malik-al-'Adil se rendit à Alexandrie pour se rendre compte par lui-même de ce qui se passait dans cette ville. — Le *ḳāḍī* Bahā-ad-Dīn-ibn-Shaddād vint d'Alep au Caire pour négocier le mariage de Ṣafiyya, fille d'al-'Adil et sœur d'al-Malik-al-Kāmil, avec son cousin al-Malik-ath-Ṭhahir; la demande fut accordée et le *ḳāḍī* s'en retourna comblé de marques d'honneur. — Cette même année, mourut la mère d'al-Malik-al-Kāmil, le Dimanche, vingt-cinquième jour du mois de Ṣafar; elle fut inhumée près du tombeau de l'imam Shâfe'ī. Son fils établit auprès du mausolée des lecteurs du Coran et distribua des aumônes; ce prince amena l'eau depuis la Birket-el-Ḥabs jusqu'au monument de l'imam Shāfe'ī, ce qui n'existait pas avant lui. — Cette même année, les gens transférèrent les maisons du [quartier du Caire connu sous le nom de] Grand Ḳarāfa au Karāfa d'aujourd'hui, et ils y élevèrent des constructions. — Cette même année, al-'Adil partit du Caire et se Fol. 57 r°.

un détachement avec leurs navires incendiaires vers le rivage sur lequel s'élève cette ville. Ils attaquèrent la place, sans aucun succès d'ailleurs, et s'en retournèrent à leur mouillage. Le vent étant devenu favorable, ils mirent à la voile pour regagner leur pays avec le butin dont ils s'étaient emparés. Sous le règne de ce même patriarche (Anba Yohanna) les Francs étaient déjà venus faire de semblables agressions en Égypte du côté de la bouche de Rosette (*Famm-Rashīd*), ils y avaient commis, ainsi qu'à Fouvvah, les mêmes actes de déprédation que ces deux fois à Djizeh et à Boūra; ils s'en étaient également retournés chez eux en emportant beaucoup de butin. Le chef de l'expédition dont il est parlé dans ce passage de l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* se nommait Gautier de Montbéliard; la lecture Aflank du man. 302 ne fait point de doute et l'on ne voit pas, même en changeant les points diacritiques, que ce mot soit une déformation de Gautier; d'autre part, il est presque certain que Aflank n'est point davantage une corruption de al-Frank « le Franc ».

1. Cette année, dit Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāṣil (*Mofarradj-al-kouroūb*, ms. ar. 1702, fol. 168 r°), le sultan al-Malik-al-Mo'aṭhṭham-Sharaf-ad-Dīn-'Isā vint trouver son père en Égypte. 'Izz-ad-Dīn-Ousāma eut peur de lui; il sortit sous prétexte de se rendre à la chasse, mais il prit la fuite; al-Malik-al-Mo'aṭhṭham se mit à sa poursuite. Les mamlouks qui accompagnaient Ousāma l'abandonnèrent dans le désert de sable et l'émir se réfugia tout seul dans ses châteaux. Quand il fut arrivé dans le canton de Dāroūm, il voulut monter à cheval pour continuer sa route, mais il ne put le faire par suite d'une attaque de rhumatisme articulaire dont il souffrait depuis déjà quelque temps. Un individu l'ayant vu, alla en informer al-Malik-al-Mo'aṭhṭham qui était arrivé non loin de l'endroit où se trouvait l'émir Ousāma; il s'y rendit et le fit prisonnier. Voici quelle était la cause de cet évènement : al-Malik-al-Mo'aṭhṭham avait demandé à l'émir Ousāma de lui céder les deux citadelles de Kaūkab et d''Adjloūn, mais l'émir n'avait pas voulu y consentir et il avait été soutenu par un certain nombre d'émirs, en particulier par ceux qui avaient été au service d'al-Malik-al-Ṣāliḥ-Nadjm-ad-Din-Ayyoūb.

rendit à Damas; il se dirigea ensuite vers le Djazira, mit de l'ordre dans cette province, puis il s'en retourna à Damas ayant avec lui Kiliâm le Franc. — L'influence des émirs Ṣaléhis fut détruite par suite de la disgrâce de l'émir Karâdjâ, de l'émir Ousâma et de l'émir Tchahârkas; les citadelles qu'ils possédaient revinrent à al-ʿAdil et à son fils al-Moʿaṭhṭham. — Cette même année, on transféra les enfants d'al-ʿAḍid et ses parents au Château de la Montagne, le Jeudi, vingt-deuxième jour du mois de Ramadhân; l'émir Fakhr-ad-Dîn-Altoûnboghâ-Abou-Shaʿra-ibn-al-Davinân [?][1], gouverneur (*vâli*) du Caire fut chargé de leur mettre les fers aux pieds. Ces personnes étaient au nombre de 63. — Cette même année, il y eut en Égypte un violent tremblement de terre, qui ruina un grand nombre de maisons au Caire et à Miṣr. Karak et Shaûbak furent également atteints par ce cataclysme. Un nombre considérable de personnes périt sous les décombres, et les tours de plusieurs citadelles s'écroulèrent. On vit au Caire une fumée qui descendait du ciel sur la terre, entre le déclin du jour et deux ou trois heures après le coucher du soleil, près du canton du *Kaṣr-al-ʿâtika*. — Cette année, moururent Mouvaffik-ad-Dîn-ibn-Abouʿ-l-Karim-al-Tinnisi, le dimanche 27 du mois de Rabiʿ premier; — et Ṭhâfir-ibn-al-Arsoûki, à Miṣr, le trente du mois de Radjab. — Trois mille marchands et commerçants francs se réunirent dans Alexandrie, il y avait avec eux deux princes Francs; al-ʿAdil se mit en marche, fit prisonniers les marchands, s'empara de leurs biens et mit les deux princes en prison.

Année 609.

Quatorzième année du règne du sultan al-Malik-al-ʿAdil-Abou-Bakr en Égypte.

Cette année, al-ʿAdil vint camper avec son armée autour de la citadelle de Thour; il fit venir des ouvriers de toutes les villes et il employa tous les émirs de l'armée à la construction de cette forteresse; il fit transporter des pierres dans cet endroit. Il y avait cinq cents ouvriers architectes employés à cette construction sans
Fol. 57 v°. compter ni les manœuvres ni les valets de maçon; al-ʿAdil ne s'éloigna pas avant que cette forteresse fût terminée. — Cette même année, Ibn-Shaddâd vint d'Alep à Damas avec une somme d'argent

1. Peut-être faut-il lire comme à la page suivante al-Mihrânt.

considérable et des vêtements d'honneur pour la célébration du mariage de Ṣafiyya, fille d'al-ʿAdil, avec son cousin le prince d'Alep. Un grand nombre d'émirs et de notables se rendirent au devant de lui. Le contrat fut signé au mois de Moḥarram et la dot fut fixée à 50,000 dinars. On jeta des pièces d'or aux personnes qui se trouvaient dans la citadelle de Damas; on fit ensuite partir la jeune princesse à Alep avec un bagage considérable de ballots d'étoffes, de meubles, et toutes sortes d'objets qui formaient la charge de 50 mulets, 200 chameaux à deux bosses, 300 dromadaires; elle emmenait des jeunes esclaves montées sur cent chameaux; parmi elles se trouvaient cent musiciennes qui jouaient de toutes sortes d'instruments, et cent autres qui savaient exécuter toutes sortes de travaux merveilleux. Le jour où la princesse entra à Alep fut un jour de liesse. Al-Malik-aṭh-Ṭhâhir lui fit des présents, parmi lesquels cinq colliers de pierres précieuses valant 150,000 dinars, un diadème de pierreries d'une beauté telle qu'on n'en avait jamais vu un pareil, dix rivières d'ambre ornées d'or, cinq autres en ambre sans ornements d'or, cent-soixante-dix objets divers d'or et d'argent, vingt coffres d'habits, vingt esclaves et dix eunuques. — Cette même année, Homâm-ad-Dîn-ibn-Halâl-ad-Daûlah fut destitué de la charge de *vâlî* (gouverneur) du Caire, et on donna cette place à Fakhr-ad-Dîn-Altoûnboghâ-Aboû-Shaʿra, le mamlouk al-Mihrânî. — Cette année, al-Malik-al-ʿAdil prit ombrage du vizir Ṣafi-ad-Dîn-ibn-Shakir; il lui enleva sa charge de vizir, en lui laissant cependant ses biens; il l'envoya ensuite Amid [1]. Le vizir resta dans cette ville jusqu'au jour où mourut al-ʿAdil. — Cette même année, al-ʿAdil confia le gouvernement de l'Égypte, l'inspection des finances et des affaires de ce pays à son fils al-Malik-al-Kâmil, et il nomma le *ḳâḍî* al-Aʿazz-Fakhr-ad-Dîn-Mikdâm-ibn-Shakir inspecteur des bureaux [2]. — Cette année, al-ʿAdil partit de Damas dans l'intention de se rendre à Khilâṭ; il arriva dans cette ville où se trouvait son fils al-Ashraf qui avait fait main basse sur tout l'argent qui s'y trouvait [3].

1. Nom de la plus grande ville du Diyâr-Bakr, située dans le cinquième climat aux coordonnées suivantes : L 75° 40′, λ 35° 15′; elle est entourée d'une muraille de pierres noires si dures que le fer n'a pas de prise sur elles et que le feu ne peut les entamer; le cours du Tigre l'enserre comme un croissant (Yâḳoût, *Moʿdjam-al-bouldân*, tome I, page 66). Aboû'-l-Fidâ donne pour ses coordonnées L 67° 20′ ou 65° 50′ et λ 37° ou 37° 52′ et ajoute qu'elle est située à l'occident du Tigre.

2. Je lis *nâẓir-al-davâvîn;* le man. porte *nâẓir-al-daûlataïn*, ce qui, si la leçon est exacte, signifie « inspecteur des deux Égyptes, de la haute et de la basse Égypte ».

3. L'auteur de l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie*, ms. ar. 302, page 299, dit en racontant les événements de l'année 609 de l'hégire : Le sultan s'en revint

Année 610.

Quinzième année du règne d'al-Malik-al-'Adil-Abou-Bakr en Égypte.

Cette année, aṭh-Ṭhâhir, prince d'Alep, craignit quelque entre-

en Egypte en 608 et y demeura. Au mois de Radjab de l'année 609, le sultan se rendit à la chasse à Djizèh, accompagné de son fils al-Malik-al-Kâmil; il se rendit ensuite par une route pierreuse à Alexandrie dont il inspecta les fortifications et dont il régla les affaires; il y passa une vingtaine de jours, puis il en partit; il se dirigea vers la province occidentale qu'il traversa en examinant les chaussées et les digues; de là, il passa dans la province orientale et se rendit à Damiette; il inspecta avec soin les fortifications, les citadelles et les tours; il donna des récompenses aux architectes et aux ingénieurs; puis il alla à Ashmoûn où son fils al-Malik-al-Mo'aṭhṭham vint le trouver pour lui demander d'enlever la citadelle de Kaûkab à 'Izz-ad-Dîn-ibn-Ousâma. Voici pourquoi : al-Mo'aṭhṭham avait acheté cette forteresse à un mamlouk d'Ousâma qui la commandait, pour la somme de dix mille dinars, et il avait été bien entendu que ce mamlouk la lui livrerait; le mamlouk d'Ousâma apprit ce marché à sa femme tel qu'il avait été conclu et il lui dit : « Je prendrai cette grande somme d'argent et nous vivrons avec elle; j'achèterai, grâce à elle, des biens fonciers et des immeubles; al-Malik-al-Mo'aṭhṭham m'a juré qu'il ne me ferait point sortir d'ici, mais que je continuerais à la gouverner ainsi que ses autres forteresses; il m'a aussi promis qu'il me donnerait une trompette (*bouk*) et un étendard et que je serais son lieutenant (*ustâd*). » Sa femme lui répondit : « Fais comme tu voudras. » Cette femme savait écrire, elle prit immédiatement son parti et écrivit sur le champ à 'Izz-ad-Dîn-ibn-Ousâma qui demeurait alors dans la citadelle de Ṣafad pour l'avertir de ce qui s'était passé; elle lui disait dans cette lettre : « Pars en toute hâte et arrive à la forteresse, qu'al-Mo'aṭhṭham n'y arrive pas avant toi! » Au reçu de cette missive, l'émir se mit aussitôt en marche, et il monta à la citadelle; il fit charger son mamlouk de fers et ordonna qu'on le jetât dans la prison de la citadelle. Le surlendemain, à l'aube, al-Malik-al-Mo'aṭhṭham se présenta devant la place; Ibn-Ousâma le salua du haut des murailles et lui dit : « Notre Seigneur veut bien nous faire honneur en passant sur notre domaine. » — « Je veux chasser, lui répondit al-Mo'aṭhṭham. » — « Eh bien! tu reviendras bredouille », lui cria Ibn-Ousâma, en riant aux éclats. Al-Malik-al-Mo'aṭhṭham se rendit immédiatement en Egypte pour avoir une entrevue avec son père et il lui fit savoir ce qui s'était passé. Quand 'Izz-ad-Dîn-ibn-Ousâma apprit ce qu'avait fait al-Mo'aṭhṭham, il prit le commandement de son armée; quelques personnes disent qu'il partit de Kaûkab avec trois autres émirs et qu'il fit une expédition en Syrie avec deux mille cavaliers; d'autres prétendent qu'il alla se renfermer dans ses forteresses, d'autres affirment au contraire qu'il marcha sur Alep pour aller se joindre à al-Malik-aṭh-Ṭhâhir; ces événements se passèrent au mois de Sha'bân de l'année 609. On dit qu'al-Malik-al-Kamil partit (d'Egypte) avec une armée et des *mandjanik* pour l'assiéger dans ses forteresses. Quand al-Malik-al-'Adil fut certain de la route qu'il suivait, il partit d'Ashmoûn et vint camper à al-'Abbâsa; il fit proclamer aux troupes de faire leurs préparatifs et de prendre leurs dispositions pour une expédition en Syrie. Ibn-Ousâma se mit en marche avec les Arabes, mais ces derniers le trahirent et le livrèrent à al-Malik-al-Mo'aṭhṭham, celui-ci le livra à son père, al-Malik-al-'Adil, qui s'était mis en marche pour aller le châtier comme nous

prise de la part de son oncle al-ʿAdil et, en conséquence, il se prépara à la lutte. Les deux princes s'écrivirent plusieurs lettres et l'accord se rétablit entre eux.

Cette même année, Ṣafiyya, fille d'al-ʿAdil, donna un fils à ath-Thâhir; l'enfant fut appelé Moḥammad et reçut les titres d'al-Malik-al-ʿAziz-Ghyâs-ad-Dîn. Il naquit le cinquième jour du mois de Dhoû'-l-hidjdja de cette année. La ville d'Alep fut toute pavoisée, ath-Thahir convia une foule innombrable à ces fêtes et il ordonna qu'on fît à son fils un grand nombre de poupées en or et en argent, leur poids fut de 100 *kintârs;* il fit faire dix berceaux en or et en argent, sans compter ceux d'ébène, de santal et de bois d'aloès. Il lui fit faire trois tuniques brodées de perles; sur chacune de ces tuniques, il y avait quarante rubis ou émeraudes. Il lui fit faire aussi deux cuirasses, deux casques, et une armure de Fol. 58 r°.
cheval, le tout garni de perles, trois tuniques brodées de pierres précieuses; sur chacune des selles il y avait plusieurs gemmes, diamants, rubis ou émeraudes; trois sabres dont la garde et le pommeau étaient en or incrusté de toutes sortes de pierreries; il fit faire aussi, à son intention, plusieurs lances d'or ornées de pierres précieuses.

Cette même année, aṭh-Thâhir-Khiḍr, fils de Ṣalâḥ-ad-Dîn-Yoûsouf-ibn-Ayyoûb, partit d'Alep pour aller faire le pèlerinage. Quand il fut arrivé près de la Mecque, des exprès envoyés par al-Malik-al-Kâmil-Mohammad, fils d'al-ʿAdil, l'obligèrent à rebrousser chemin et à abandonner son projet. Ils dirent à ce prince : « Tu n'es venu que dans l'intention de t'emparer du Yémen. » Il leur répondit : « Attachez-moi, mais permettez-moi d'accomplir les cérémonies du pèlerinage. » — « Nous n'avons pas d'autre ordre que celui de te faire retourner », dirent les courriers. Aṭh-Ṭhâhir s'en revint donc en Syrie sans avoir pu faire le pèlerinage, ce qui fâcha le peuple.

Cette année mourut l'émir Fakhr-ad-Dîn-Ismâʿil, gouverneur de Miṣr; il mourut dans cette ville. — Cette même année, la famille Mérinide [1], qui était l'une des tribus des Zenâta, entra dans le

venons de le dire. Après cette victoire, le prince ayyoubite marcha vers la citadelle de Kaukab et l'assiégea; un des mamlouks d'Ibn-Ousâma qui se trouvait dans la place la lui rendit; il enleva tout ce qui s'y trouvait en fait d'argent, de provisions, d'armes et il la fit démolir; il en fit transporter les pierres à la forteresse qui s'élève sur la montagne de Naṭroûn pour la réédifier. Il se rendit à Damas en l'année 609, après s'être ainsi emparé d'Ibn-Ousâma et avoir pris possession du reste de ses forteresses, à savoir Ṣafad, la citadelle d'ʿAdjloûn et d'autres dont je ne connais point le nom. »

1. Les souverains almohades régnèrent au Maghreb de 1128 à 1269 de l'ère chrétienne; les attaques des Benou-Mérin ou Mérinides commencèrent dans les

Maghreb par le désert [1], ils attaquèrent le royaume des Almohades et les mirent en complète déroute ; le commandant en chef des Mérinides était à cette époque ʿAbd-al-Ḥaḳḳ-ibn-Aboû-Bakr-ibn-Ḥamâh-ibn-Moḥammad-ibn-Vârṣîs-ibn-Nakoûṣ-Kâdmaṭ-ibn-Mérin.

Cette année, moururent Shihâb-ad-Dîn-ibn-Ṭhâhir-ad-Dîn-ibn-al Ḳaṭṭân, au Caire, au mois de Radjab, et al-Malik-al-Avḥad, à Khilaṭ. — Cette même année, on creusa le fossé de la ville d'Alep ; on y trouva des dalles de pierre noire sur lesquelles se trouvaient gravées des inscriptions en caractères syriens ; on les fit traduire en langue arabe ; voici ce qui y était contenu : « Comme le monde est un éternel renouveau, il est clair que c'est la Divinité qui le renouvelle constamment ! » Ces inscriptions étaient datées de cinq mille ans à très peu de chose près ; quand on voulut enlever ces dalles, on trouva au-dessous d'elles, dix-neuf pièces d'or et d'argent et deux figurines représentant un lion. On pesa ces divers objets : les pièces d'or pesaient chacune soixante-trois *riṭl* suivant la métrologie d'Alep et celles d'argent vingt-quatre *riṭl*. On trouva également un anneau en or du poids de deux *riṭl* et demi. Les statuettes pesaient dix *riṭl* et demi ; le tout pesait un *ḳinṭâr* dans la métrologie d'Alep [2].

premières années du XIIIe siècle. Ces derniers quittèrent le désert où ils habitaient, traversèrent la Molouïa, et vinrent se fixer du côté de Taza, où ils ne tardèrent pas à s'allier avec les débris des Miknasa et des Benou Iman. C'était, d'ailleurs, bien la faute des Almohades si les Mérinides avaient pris si rapidement une attitude aussi nettement hostile. Les Mérinides leur avaient en effet rendu les plus grands services au cours de leurs guerres d'Espagne ; mais, au lieu de les en récompenser, ils les avaient cantonnés dans la vallée de la Molouïa ; en 1216, les Mérinides s'avancèrent jusque dans les environs de Fez, puis dans le Rif, et ils mirent en déroute une armée que les Almohades avaient envoyée contre eux. A partir de cette époque, les attaques et les invasions des Mérinides se succédèrent presque sans interruption, jusqu'au règne de l'almohade Ishak. Le 8 septembre 1269, l'émir mérinide s'empara de Marrakesh ; tous les partisans des Almohades s'enfuirent à Tinmelel, dans les montagnes, et proclamèrent khalife, Ishak, frère d'al-Mourtiḍa. Les Mérinides régnèrent de 1269 à 1554 et furent remplacés par les Shérifs Saadiens.

1. *Ḳafr*, plaine sablonneuse et vide, mais qui, fécondée un moment par les pluies de l'hiver, se couvre d'herbes au printemps, et où les tribus nomades, vont alors faire paitre leurs troupeaux (Daumas, *Le Sahara algérien*, Paris, 1845, page 3. On trouve également ce mot avec la vocalisation *ḳifr*.

2. Le texte de ce passage est sûrement très corrompu dans le manuscrit du *Soulouk* que j'ai utilisé ; je n'ai obtenu ce sens qu'en lui faisant subir quelques corrections, dont je ne garantis nullement la certitude : ce qu'il y a d'évident, c'est que le copiste du manuscrit n'a rien compris à ce qu'il écrivait.

Année 611.

Seizième année du règne du sultan al-Malik-al-ʿAdil-Abou-Bakr en Égypte.

Cette année, al-Malik-al-Manṣour-Moḥammad, fils d'al-ʿAzîz, s'enfuit de la prison dans laquelle le tenait renfermé l'oncle de son père, al-Malik-al-ʿAdil, et il alla se réfugier avec ses frères auprès du prince d'Alep, aṭh-Thâhir, qui les reçut bien. — Cette même année, les Francs de Chypre, d'ʿAkkâ, de Tarâbolos et d'Antioche s'assemblèrent, ainsi que l'armée du fils de Laon, roi d'Arménide, pour aller attaquer le pays des Musulmans. Les Musulmans furent terrifiés de leur projet; leur première expédition fut dirigée contre le pays des Ismaʿiliens; ils vinrent assiéger al-Khavvâbî [1], puis ils s'en retournèrent à Antioche. — Cette année, le sultan du pays de Roûm, ʿIzz-ad-Dîn-Kaï-Kâoûs-ibn-Kaï-Khosrav-ibn-Ḳilîdj-Arslân, le Seldjoukide, remporta une victoire complète sur Lascaris, empereur des Grecs [2]. — Cette même année, al-Malik-al-ʿAdil Fol. 58 vº.
quitta Damas pour se rendre en Egypte; il arriva au Caire et descendit au Palais du Vizirat; son fils, al-Kâmil, resta au Château de la Montagne, et al-ʿAdil se fixa avec Kiliâm le Franc au Palais du Vizirat. — Cette année, on reçut la nouvelle de la mort de Sonḳor, l'*atâbek* du Yémen; après lui, al-Malik-an-Nâsir devint maître du pays et Ghâzî fut son *atâbek*. — Al-Malik-al-ʿAdil s'occupa de faire carreler la grande mosquée des Omayyades à

1. Djamâl-ad-Dîn-ibn-Wâṣil dit, dans le *Mofarradj-al-kouroûb* (ms. ar. 1702, folio 172 verso), que les Francs allèrent assiéger cette place forte pour venger la mort d'un de leurs princes, le souverain d'Antioche. Quand le sultan d'Alep, al-Malik-ath-Thâhir-Ghâzî, apprit cette expédition des Francs, il partit d'Alep avec une armée se dirigeant vers le pays des Ismaïliens, pour les en chasser. Quand les Francs eurent connaissance de la marche des troupes d'al-Malik-aṭh-Ṭhâhir, ils battirent en retraite.

2. Makrizi nomme le sultan seldjoukide *ṣâḥib-bilâd-ar-Roûm* et l'empereur grec *malik-ar-Roûm*; Lascaris fut fait prisonnier par ʿIzz-ad-Dîn et n'obtint sa liberté qu'en promettant de payer une forte rançon et de céder plusieurs villes aux sultans sedjoukides. Il ne tint jamais sa parole, mais il fut obligé de payer un tribut. Quelque temps après, ʿIzz-ad-Dîn s'empara de Sinope (E. de Muralt, *Essai de chronologie byzantine*, t. II, p. 315).

Cette même année, dit Djamâl-ad-Dîn dans le *Mofarradj* (folio 172 verso), moururent l'émir Badr-ad-Dîn-Dildérim-ibn-Yâroûk, prince de Tell-Bâshir; il eut pour successeur son fils Fath-ad-Dîn, — et le *sheïkh* Takî-ad-Dîn-ʿAli-ibn-Aboû-Bakr-al-Haravi (natif de la ville de Hérat), qui était l'un des favoris du sultan d'Alep, al-Malik-aṭh-Ṭhâhir, il fut également, durant un certain temps, le familier du prince de Hamâh, al-Malik-al-Manṣoûr. D'après Djamâl-ad-Dîn-ibn-Waṣil, le tombeau de ce personnage se trouve en dehors d'Alep.

Damas, dont le sol était en terre battue ; il chargea de cette opération le vizir Ṣafī-ad-Dīn-ibn-Shakir. — On se servit comme monnaie courante à Damas et dans d'autres villes [de Syrie] des sous noirs [*el-ḳarāṭīs-el-saūdā*] *'adilis* [1], puis ces pièces furent retirées de la circulation. — Cette même année, Sahm-ad-Dīn-Isā fut nommé *vāli* du Caire au mois de Shavvāl et Djamāl-ad-Dīn-ibn-Aboū-Mansoûr fut nommé délégué au trésor public.

Sa'ad-ad-Dîn-ibn-Sa'ad-ad-Dîn-ibn-Koūkiā mourut le vingtième jour du mois de Rabī' deuxième. — Cette même année, al-Malik-al-Mo'aṭhṭham-'Isā-ibn-al-'Adil partit de Damas pour aller faire le pèlerinage. Le *shérif* Sālim-ibn-Ḳāsim-ibn-Mohannā-al-Ḥosaïnī, émir de Médine, fit le pèlerinage avec lui. Le *shérif* Ḳattada, émir de la Mecque, conçut alors le projet de s'emparer de sa personne. Son entreprise échoua et l'émir de Médine s'en retourna sain et sauf à Damas avec al-Malik-al-Mo'aṭhṭham. Ce prince l'envoya à la tête d'une armée pour s'emparer de la Mecque, mais il mourut en route avant d'arriver dans cette ville, et son neveu, Ḥammād-ibn-Ḳāsim, se mit à la tête de l'armée. Ḳattada réunit alors ses troupes et marcha sur Yanbo' ; mais il fut mis en pleine déroute.

Année 612.

Dix-septième année du règne d'al-Malik-al-'Adil-Abou-Bakr en Égypte.

Cette année, les Francs vinrent mettre le siège devant Khavvābi, et combattirent les Bathéniens, puis les deux partis firent la paix [2]. Le khalife al-Nāṣir envoya en Syrie, en Égypte et dans d'autres pays, un ouvrage qu'il avait composé et qu'il avait nommé « l'esprit de ceux qui sont arrivés à la connaissance ésotérique [3] », pour qu'on l'étudiât dans les cours de traditions. — Cette même année, les Francs s'emparèrent d'Antioche et massa-

1. Frappés au nom d'al-Malik-al-'Adil, sultan d'Égypte.
2. D'après Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāṣil (*Mofarradj-al-kouroūb*, ms. ar. 1702, folio 175 v°), les Francs ne firent la paix avec la garnison de la forteresse ismaïlienne de Khavvabī, que grâce à la médiation du sultan d'Alep, al-Malik-aṭh-Ṭhāhir.
3. Hadji-Khalifa mentionne cet ouvrage, sans donner de détails sur son contenu, dans son *Kashf-al-zanoūn* (*Lexicon bibliographicum*, éd. Fluegel, tome III, p. 482-483, n° 6551) ; il se borne à dire que Taftāzānī le cite dans son célèbre commentaire sur le *Miftāh*. Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāṣil nous apprend dans le *Mofarradj-al-kouroūb* (ibid, folio 175 verso), que cet ouvrage était un traité de traditions musulmanes.

crèrent les Musulmans qui se trouvaient dans cette place; elle appartenait alors à al-Malik-al-Ghâlib-ʿIzz-ad-Dīn-Kāī-Kāoūs [1]; ils prirent ensuite aux Arméniens la forteresse de Loûloûh [2]. — Al-Malik-al-Moʿaṭhṭham-Aboū-'l-Ḥasan-ʿAli, fils du khalife an-Nāṣir, mourut cette année; quand les souverains des provinces (de l'empire ayyoubite) reçurent la nouvelle de son décès, ils firent célébrer des services funèbres, et ils'y assistèrent, revêtus d'habits de deuil, pour rendre hommage à la majesté du khalife.

Al-Malik-al-Kāmil envoya son fils al-Malik-al-Masʿoûd-Salâh-ad-Dīn-Yoûsouf dans le Yémen. Ce prince partit d'Égypte à la tête d'une nombreuse armée et se dirigea vers ce pays dont il s'empara. Il y vainquit al-Malik-aṭh-Moṭhaffar-Taḳi-ad-Dīn-ʿOmar-ibn-Shâhanshâh-ibn-Nadjm-ad-Dīn-Ayyoûb, le fit prisonnier, et l'envoya sous bonne garde en Égypte. Al-Malik-al-Moṭhaffar resta au Caire jusqu'en l'an 647, époque à laquelle il alla combattre à al-Manṣoūra et il y fut tué devant l'ennemi. Al-Malik-al-Masʿoûd resta souverain du Yémen. — Al-Malik-al-ʿAdil revint de Syrie au Caire. Quand on lui dit comment al-Malik-al-Masoʿūd était allé Fol. 59 r°.
faire une expédition dans le Yémen, ce prince blâma son fils al-Kāmil de l'y avoir envoyé, parce qu'il avait agi sans avoir reçu aucun ordre de lui. — Il ordonna de bâtonner et d'enchaîner le *ḳāḍī* al-Aʿazz; ce personnage fut emprisonné dans la citadelle de l'Ile (de Raūdah), puis on le transféra dans la citadelle de Boṣra, où il fut détenu. — Cette même année, al-Malik-al-ʿAdil envoya ses biens, ses trésors et ses enfants à Karak. — On abolit la ferme des vins et du *kiyān* (?) — Le shérif Kattāda, émir de la Mecque, vint assiéger la ville de Médine et coupa un grand nombre de palmiers; l'émir de Médine était à cette époque en Syrie auprès d'al-Malik-al-ʿAdil. Le sultan d'Égypte envoya une armée sous son commandement, et l'émir de Médine se mit en marche, mais

1. Suivant Djamāl-ad-Dīn (*Mofarradj*, ibid., folio 175 v°), au mois de Shavval le roi d'Arménie Ibn-Laon s'empara d'Antioche et traita bien la population de cette ville; le prince qui y régnait auparavant était un homme violent et injuste. Le roi d'Arménie rendit la liberté à un grand nombre de prisonniers musulmans qui y étaient détenus et les renvoya à Alep. Cela détermina le sultan al-Malik-aṭh-Ṭhāhir à faire la paix avec lui. Djamāl-ad-Dīn dit que ce fut le sultan seldjoukide ʿIzz-ad-Dīn qui prit la forteresse de Loulouh aux Arméniens. Le fils de Laon donna Baghras aux chevaliers de l'ordre du Temple et installa son neveu comme gouverneur à Antioche; il retourna ensuite chez lui par crainte du seldjoukide ʿIzz-ad-Dīn-Kaī-Kāoūs.

2. Les géographes orientaux ne donnent pas beaucoup de renseignements sur cette localité. Yāḳoūt se borne à dire que c'est une citadelle voisine de Tarsoūs et qu'elle a été conquise par Māmoun (*Moʿdjam*, tome IV, page 371); il y avait d'autres localités de ce nom, une près de Samavāt et l'autre surnommée Lou'lou'ah la grande, qui était un quartier de Damas.

il mourut en route, et son neveu Ḥammād-ibn-Kāsim prit le commandement de l'armée, marcha sur la Mecque et livra bataille aux habitants de cette ville. Kattāda s'enfuit à Yanbo', tandis que Ḥammād s'emparait d'un butin considérable; il poursuivit ensuite Kattāda et l'assiégea dans Yanbo'.

Cette même année, moururent Taḳī-ad-Dīn-al-Kabīr, *sheïkh* du monastère Sa'īd-as-So'ada, au mois de Moḥarram, et Anbā-Soūroūs-ibn-Abī-Ghalib, patriarche des Jacobites, le Jeudi, jour de la fête de l'Épiphanie de l'année 732 des Martyrs, date correspondante au 14e jour de Ramadhān; il avait exercé le patriarcat durant 26 ans, 11 mois et 13 jours. Ce personnage commença par faire du commerce dans le Yémen et un jour il fit naufrage; on apprit qu'il n'avait pu sauver que sa personne. Il avait alors en sa possession une somme d'argent qui appartenait aux enfants d'al-Ḥabbāb, et ces personnes considérèrent leur bien comme perdu (quand ils apprirent cette nouvelle). Quand Anbā-Soūrous [revint en Égypte] et qu'il se retrouva avec eux, il leur apprit que leur argent avait été sauvé, parce qu'il l'avait placé dans des pièces de bois creuses qu'il avait clouées dans le navire, et il le leur rendit. Les fils d'al-Ḥabbāb en conçurent un vif attachement pour lui. Au bout d'un certain temps, le patriarche Marḳoṣ, fils de Zar'a, étant venu à mourir, Anbā-Sourous parla d'élever au trône patriarcal Aboū-Yasir (?), qui demeurait à 'Adaviyya [1]; mais les fils d'al-

1. Le patriarche Marc, fils de Zar'a, mourut le sixième jour du mois copte de Touba, date qui correspond à l'an 583 de l'hégire; le nom de son successeur était Abou-'l-Mādjid-ibn-Aboū-Ghālib-ibn-Sourous et il prit le nom de Jean en arrivant au trône patriarcal; il fut le 74e pontife de l'église d'Alexandrie depuis l'évangéliste saint Marc. L'auteur de l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* donne aux protecteurs d'Ibn-Sourous le nom de fils d'al-Djabbāb; telle est du moins la leçon d'un des manuscrits de cet ouvrage; elle ne diffère de celle qui se lit dans le texte de Maḳrizi que par un seul point; ces deux personnages, l'un d'eux surtout, jouissaient d'une grande influence auprès du sultan d'Égypte; ils se nommaient le *ḳāḍī* al-Murtaḍi et al-Rāḍi. Cet Ibn-Sourous était séculier, mais il fut choisi de préférence à un moine parce qu'il n'avait jamais été marié.

L'auteur de l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* rapporte que lorsque le patriarche Jean fut mort, il se forma plusieurs partis qui prônaient chacun leur candidat. Les uns voulaient un nommé Paul, surnommé al-Boūshi, d'autres David, fils de Jean, qui était originaire de Fouvvah, d'autres enfin, l'archidiacre de l'église al-Mo'allaka, nommé Aboū'-l-Karīm. Tels furent les premiers candidats. Mais dès que le vizir eut été instruit de la vacance qui venait de se produire, il donna la préférence à Sanī-ad-Daūlah-Aboū'-l-Faḍāil qui était son secrétaire. Les partisans du prêtre David tenaient extrêmement à voir passer leur candidat et ils mirent tout en œuvre pour arriver à ce résultat. Al-Malik-al-Kāmil avait pour médecin un nommé Aboū-Shakir-ibn-Aboū-Solaïmān qui demeurait avec lui à Fāḳoūs; de son côté, al-Malik-al-'Adil avait un secrétaire nommé Nisv-ad-Daūlah-Aboū-'l-Foutoūḥ qui l'accompagnait dans ses voyages de Syrie en Égypte. Ces deux personnages jouissaient

Ḥabbāb l'engagèrent vivement à se mettre sur les rangs; Anbā-Sourous en parla à ses amis qui l'encouragèrent dans cette intention; c'est ainsi qu'il arriva à cette dignité. Quand il fut nommé patriarche, il avait une fortune de dix-sept mille *dînârs* égyptiens, qu'il dépensa tout entière pendant son patriarcat en aumônes aux pauvres, et à refréner les abus des moines et des prêtres; pendant ce temps aucun de ces gens ne mangea le pain des Chrétiens, qu'il fût petit ou grand, et n'en tira de présents. Le prêtre David (Dāoūd), fils de Jean (Yoḥannā), surnommé Ibn-Laḳlaḳ, qui était originaire du Fayyoûm, était lié avec Nasv-al-Khilāfah-Aboū'-l-Foutoūḥ-ibn-al-Mīḳāt, chef des bureaux des services de l'armée [*Kātib-al-djouyoush*] d'al-Malik-al-ʿAdil; il accompagnait le patriarche dans ses voyages et vivait dans son intimité. Quand mourut Anbā-Sourous, Aboū'-l-Fotoūḥ demanda à al-Malik-al-ʿAdil de nommer patriarche le prêtre David; le sultan consentit à cela et lui écrivit un diplôme d'investiture sans qu'al-Malik-al-Kāmil le sût. — Au mois de Djoumāda premier, al- Fol. 59 v°.
Malik-al-ʿAdil destitua Zakī-ad-Dīn-aṭh-Thāhiri-ibn-Moḥyī-ad-Dīn-Moḥammad-ibn-ʿAlī-al-Karshī de la charge de *ḳāḍī* de Damas, et il chargea Djamāl-ad-Dīn-ʿAbd-as-Ṣamad-ibn-Moḥammad-ibn-Aboū'-l-Faḍl-al-Khorastānī de la suppléance de la charge de *ḳāḍī* de cette ville; ce personnage avait alors 92 ans. — Cette année, un individu vint d'Orient au Caire avec un âne qui avait une bosse comme un chameau. Cet animal dansait en rond et obéissait à tous les commandements de son maître.

Année 613 [1].

Dix-huitième année du règne du sultan al-Malik-al-ʿAdil-Abou-Bakr en Égypte.

Cette année, Bahā-ad-Dīn-ibn-al-Ḥomaîzī fut investi de la

auprès de leurs maitres respectifs de la plus grande influence et ils disposaient des meilleures places en faveur de leurs amis. Il serait trop long d'entrer ici dans le détail de cette interminable affaire, au cours de laquelle al-Malik-al-Kāmil fut toujours du côté des adversaires du prêtre David, contre son père qui voulait avoir celui-ci comme patriarche dans l'espérance d'en tirer de l'argent autant qu'il en voudrait et peut-être d'affaiblir la communauté chrétienne en lui imposant un patriarche que beaucoup de gens, à tort ou à raison, considéraient comme un mauvais prêtre, en tout cas comme un ambitieux.

1. Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāṣil raconte, dans le *Mofarradj* (ms. ar. 1702, folio 176 recto), que le sultan seldjoukide du pays de Roūm, al-Malik-al-Ghālib-ʿIzz-ad-Dīn-Kaī-Kāoūs, envoya une ambassade au sultan d'Alep al-

charge de *khâtib* (prédicateur) du Caire, le treizième jour du mois de Moḥarram, et Abou'-l-Thâhir-al-Mahalli de la charge de *khâtib* de Miṣr. — Le deuxième jour du mois de Ṣafar, al-Malik-al-'Adil se rendit du Caire à Alexandrie, il régla les affaires de cette ville, puis il s'en revint au Caire. — Cette même année, Bahâ-ad-Dîn-ibn-Shaddâd arriva au Caire, venant d'Alep, en qualité d'ambassadeur d'aṭh-Ṭhâhir accrédité auprès d'al-'Adil. Le sultan d'Égypte se trouvait alors au Caire; aṭh-Ṭhâhir tomba malade le vingt-cinquième jour de Djoumâdâ premier et mourut au cours de la vingt-troisième nuit de Djoumâdâ second; il était âgé de 44 ans et quelques mois et il avait régné à Alep durant trente et un ans. Ce prince avait étudié les traditions et il les avait enseignées à Alep. Il aimait à répandre le sang et était violent.
Fol. 60 r°. Il gouvernait fort bien son royaume et il a laissé de très bons vers.

Malik-aṭh-Ṭhâhir pour le prier de venir le retrouver à Mar'ash et de marcher ensuite contre le fils de Laon dans le but de lui reprendre la ville d'Antioche. Al-Malik-aṭh-Ṭhâhir saisit avec empressement cette occasion d'abattre la puissance du roi d'Arménie et il fut convenu que le sultan 'Izz-ad-Dîn envahirait ses états par Mar'ash pendant qu'al-Malik-aṭh-Ṭhâhir l'attaquerait par Darbsâk avec les troupes de Damas, de Ḥamâh et de Ḥoms. Le sultan d'Alep réunit ses hommes d'armes, leur distribua de l'argent et fit porter son acquiescement à 'Izz-ad-Dîn par 'Abd-ar-Raḥmân-al-Mandjî. En même temps, il envoyait des officiers à son oncle al-Malik-al-'Adil, le sultan d'Egypte, pour lui demander ce qu'il convenait de faire dans cette occurrence. Le sultan lui conseilla de ne point unir ses troupes à celles du prince du pays de Roûm, en lui montrant quels ennuis il se créerait en agissant de cette façon; il l'engageait en même temps à se tourner de préférence de son côté. Cette réponse jeta le sultan d'Alep dans une très grande perplexité, d'autant plus qu'al-Malik-al-Ghâlib-'Izz-ad-Dîn-Kai-Kâous lui envoyait dépêches sur dépêches pour lui rappeler ses engagements et le presser de venir. Sur ces entrefaites, al-Malik-aṭh-Ṭhâhir reçut une lettre du roi d'Arménie, Ibn-Laon, dans laquelle ce dernier se disait son mamlouk et lui rappelait qu'il n'avait jamais agi d'une façon hostile envers lui et qu'il avait toujours résisté aux conseils de ses ennemis qui l'exhortaient à profiter de ses embarras pour lui en créer de plus grands encore. En même temps que cette lettre, le prince arménien lui envoyait des cadeaux très précieux. Cette démarche inspira à al-Malik-aṭh-Ṭhâhir des sentiments moins malveillants envers Ibn-Laon. Le sultan du pays de Roum ayant appris cela envoya à Alep son ḳâḍi de l'armée, qui était en même temps ḳâḍî de la ville d'Aksérâ, pour apprendre au sultan d'Alep qu'il se trouvait à Mar'ash, qu'il n'attendait plus que lui pour commencer les hostilités et que ses troupes avaient massacré un certain nombre d'Arméniens qui vivaient dans des villages dépendant d'Alep. Cette ambassade eut un résultat tout différent de celui qu'en attendait 'Izz-ad-Dîn, et cette nouvelle irrita vivement al-Malik-aṭh-Ṭhâhir qui se résolut à suivre les conseils de son oncle, le sultan d'Egypte. C'est alors qu'il lui envoya son ministre, le ḳâḍî Bahâ-ad-Dîn; il lui avait déjà envoyé quelque temps auparavant le substitut de ce magistrat, le ḳâḍî Nadjm-ad-Dîn-ibn-al-Ḥadjdjâdj. Le sultan d'Egypte le reçut très bien et consentit à tout ce que lui demandait son neveu, à savoir de reconnaitre son fils al-Malik-al-'Aziz-Moḥammad comme l'héritier du trône d'Alep, de donner en mariage à ce jeune prince la fille de son fils, le sultan al-Malik-al-Kâmil et de n'avoir tous les deux qu'une seule convention avec les Francs.

Son fils, al-Malik-al-ʿAzîz-Ghyâth-ad-Dîn-Mohammad régna après lui; il avait à cette époque deux ans et quelques mois. Al-Malik-al-ʿAdil, dès qu'il apprit la grave maladie dont était atteint al-Malik-aṭh-Ṭhâhir, envoya un courrier du Caire à Alep pour avoir de ses nouvelles; c'est ainsi qu'il reçut la nouvelle de sa mort avant tout le monde. Il fit alors venir Ibn-Shaddâd et lui dit : « Ḳâḍî, ton maître est mort tel jour, à telle heure »; Ibn-Shaddâd s'en retourna alors à Alep.

Cette année les Tatars commencèrent à sortir de leurs pays qui avoisinaient l'Irân. — Le *shérif* Ḳâsim sortit de Médine et alla faire une expédition contre Djedda. Le *shérif* Ḳattâda, émir de la Mecque, marcha contre lui et le battit, le dixième jour du mois de Dhoû-'l-ḥidjdjah.

Année 614 [1].

Dix-neuvième année du règne du sultan al-Malik-al-ʿAdil-Abou-Bakr en Égypte.

Cette année, le *sheïkh* Ṣadr-ad-Dîn-ibn-Ḥamaviyya vint de Bagdâd [2] pour répondre à une ambassade qu'al-Malik-al-ʿAdil avait adressée au khalife an-Nâṣir. — Cette même année, des renforts envoyés par les Francs de Rome et [3] d'autres pays arrivèrent suc-

1. On lit dans l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (ms. ar. 302, page 320), que cette année, on fit un pont de bâteaux depuis l'île (de Raudhah) jusqu'à Djizeh; il fut commencé par les meilleurs ouvriers du Caire, le nombre des bateaux dont il se composait était de cinquante-trois, il fut terminé le jeudi, neuvième jour du mois de Abîb de l'an 933 des Martyrs; les gens eurent le droit d'y passer sans qu'on leur demandât de rétribution; le sultan désigna des ouvriers pour le tenir en état, pour y faire les réparations nécessaires et pour ouvrir les portes aux vaisseaux qui montaient et qui descendaient le fleuve; on y avait en effet ménagé des ouvertures pour permettre la navigation sur le Nil; on pouvait se rendre à Djizeh ou en revenir à pied ou à cheval, ce qui causa un très vif plaisir aux habitants, et ils bénirent le sultan de l'avoir fait construire; il y avait de chaque côté des garde-fous en bois pour empêcher les gens de tomber à l'eau.

2. Djamâl-ad-Dîn-ibn-Wâṣil nous apprend dans le *Mofarradj-al-kouroûb* (ms. ar. 1702, folio 183 verso) que le père du sheïkh Ṣadr-ad-Dîn se nommait ʿImâd-ad-Dîn et qu'il était venu en Syrie sous le règne d'al-Malik-al-ʿAdil-Noûr-ad-Dîn-Mahmoûd qui l'avait nommé supérieur du couvent des Sofis à Damas; il lui avait également confié la charge d'inspecteur de tous les monastères à Damas. Son fils Ṣadr-ad-Dîn jouissait d'un grand crédit à la cour du sultan al-Malik-al-ʿAdil.

3. Djamâl-ad-Dîn-ibn-Wâṣil (ms. ar. 1702, folio 183 r°) est plus explicite que Makrizi; il dit que les Francs venaient de Rome la grande (*Roumiyya-al-koubrâ*) où régnait l'un de leurs plus puissants souverains, qui était connu sous le

cessivement à 'Akkā; parmi ces renforts se trouvaient plusieurs rois des Francs. Ils violèrent la trêve et résolurent de s'emparer de Jérusalem, ainsi que de toutes les villes du Sāḥel. Al-Malik-al-'Adil marcha sur Nābolos et vint camper à Baïsān [1]. Son fils al-Malik-al-Mo'aṭhṭham lui demanda dans quel but il s'était mis en marche. Son père l'injuria et lui dit : « Tu as distribué en fief la Syrie à tes Mamlouks et tu as délaissé tous ceux qui m'ont servi. » Les Francs marchèrent contre lui, mais il n'osa pas se porter à leur rencontre à cause du peu de gens qui se trouvaient avec lui. Il recula devant eux jusqu'au défilé de Fīḳ [2], puis il écrivit aux troupes qui étaient en garnison à Damas de transporter des vivres [3] de Darīā à la citadelle, et d'envoyer de l'eau dans les can-

nom de Pape (*bâbā*). Dès qu'al-Malik-al-'Adil eut appris qu'ils étaient débarqués à 'Akkā, il partit du Caire et vint à Ramlah, de Ramlah il se rendit à Ludd (Lydda); c'est alors que les Francs sortirent d''Akkā et que le sultan d'Égypte marcha sur Nābolos, puis sur Baïsān. Les Francs se dirigèrent vers lui pour lui livrer bataille; l'armée d'al-Malik-al-'Adil n'était pas, à cette époque, à effectifs complets et il avait grand peur d'être battu s'il rencontrait les Francs. Aussi il se déroba devant eux et gagna le défilé de Fīḳ où il se trouvait en sûreté par suite de la proximité de Damas. Cette marche rétrograde à laquelle al-Malik-al-'Adil avait été obligé de se résoudre, livra tout le pays qu'il abandonnait aux Francs qui le mirent à feu et à sang; ils y firent un butin immense et s'emparèrent d'un grand nombre de prisonniers; toute la contrée qui s'étend entre Baïsān et Bāniās fut ainsi ravagée; ils envoyèrent des escadrons de cavalerie dans tous les villages.

1. L'historien des Patriarches d'Alexandrie raconte dans sa *Chronique* que cette année, le sultan se rendit en Syrie et vint camper à Baïsān avec toute son armée; il resta fort longtemps devant cette ville. Un peu avant cette époque, un roi des pays qui sont situés de l'autre côté de la mer était arrivé (au secours des Francs) il s'appelait *Melik-el-Hangar*. On dit que les Francs (qui étaient sous le commandement de ce prince) étaient au nombre de 4,000 chevaliers et 100,000 fantassins. Ils vinrent attaquer l'armée de l'Islam à Baïsān; les chefs des Musulmans ne purent tenir devant eux et ils prirent la fuite; les Francs les poursuivirent pendant quatre ou cinq jours, de telle sorte qu'ils les repoussèrent loin du *Sahel;* ils leur prirent leurs provisions et leurs armes, et ils en tuèrent ou firent prisonniers un nombre immense. Ils s'en revinrent ensuite et campèrent devant Ṭabarriyya pendant quelques jours, puis ils retournèrent devant 'Akkā et ils restèrent préparant tout pour un siège. De là, ils allèrent à Ṭoūr, qui est une grande citadelle qui fut rebâtie par al-Malik-al-'Adil et non loin d''Akkā, ils l'attaquèrent durant dix jours et tuèrent le commandant de la place. Ils levèrent ensuite le siège sans cause apparente et s'en retournèrent à 'Akkā avant la fête de la Sainte-Nativité. — A cette même époque le sultan d'Égypte ordonna que l'on fit une enquête sur les gens qui étaient détenus en prison; on fit comme il l'avait commandé.

2. Aboū-Bakr-al-Hamadhānī, cité par Yāḳoūt (*Mo'djam-al-bouldān*, tome III, page 933), rapporte que Fīḳ est une ville de Syrie entre Damas et Tibériade que l'on nomme aussi Afīḳ. Par le défilé de Fīḳ, qui domine Tibériade, l'on descend dans le Ghaūr du Jourdain. Aboū'-l-Fidā nous apprend que Fīḳ est distant d'une journée de Tyr (*Géographie*, tome II, partie II, page 15).

3. Il y a un très grand nombre de localités nommées Ḳaṣr en Syrie; celle dont il est question dans le texte de Makrizi est vraisemblablement le Ḳaṣr-Ḥadjdjādj qui est un quartier très important en dehors de la porte Bāb-al-

tons de Dārīā, de Ḳaṣr-Ḥadjdjādj [1] et de Shāghoūr [2]. Les habitants furent épouvantés, ils implorèrent l'assistance d'Allah, et remplirent les mosquées de leurs supplications. Les Francs marchèrent sur Bāīsān dont les habitants étaient bien tranquilles parce qu'ils pensaient qu'al-ʿAdil viendrait camper près d'eux. Les Francs saccagèrent cette ville ainsi que toute la province qui en dépendait, et la mirent à feu et à sang. Ils y firent de nombreux prisonniers et s'emparèrent d'un butin si considérable qu'il est impossible de le décrire. Ils envoyèrent des patrouilles de cavalerie dans toutes les directions et certaines d'entre elles arrivèrent à Noūā [3]. Les Francs vinrent camper à Bānīās où ils demeurèrent pendant trois jours, après quoi ils rétrogradèrent.

Djābiyya à Damas; c'est dans cet endroit que Bakhtiyar-ibn-Moʿizz-ad-Daūlah-ibn-Boūyah fut assassiné par son cousin ʿAḍad-ad-Daūlah (Yāḳoūt, *Moʿdjam*, tome IV, page 110). Il y a près de Damas d'autres endroits dans le nom desquels entre le mot ḳaṣr; je citerai en particulier, le ḳaṣr-Oumm-Ḥakīm (*ibid.*, page 108); le ḳaṣr-banī-ʿOmar (*ibid.*, page 110).

1. Je n'ai pas trouvé de renseignements dans Yāḳoūt sur cette localité.

2. Yāḳoūt nous apprend dans le *Moʿdjam-al-bouldān* (tome II, page 236) que c'est un quartier situé à la « Petite Porte » à Damas, en dehors de la ville et dont était originaire le grammairien Shihāb-ad-Dīn-al-Fatyān-ibn-ʿAli-ibn-Fatyān-al-Asadī, que Yāḳoūt vit à Damas alors qu'il était arrivé aux limites de la plus extrême vieillesse.

3. C'est une petite ville qui dépend de la province de Ḥaūrān (Yāḳoūt, *Moʿdjam*, tome IV, page 815), elle est éloignée de deux étapes de Damas. Ce géographe affirme qu'on y montrait le tombeau de Sem, fils de Noé. Il y a une autre localité de ce nom à trois *farsakhs* de Samarkand.

E. Blochet.

(A suivre.)

LES MÉMOIRES

DE

PHILIPPE DE NOVARE[1]

Le livre II des *Gestes des Chiprois*[2] s'ouvre ainsi : « Ci comence l'estoire et le droit conte de la guerre qui fu entre l'empereor Federic et messire Johan de Ybelin, seignor de Baruth. Et par quey l'on peusse meaus entendre coment mut et comensa et fina cele guerre, et coment avint que partie des Chiprois se tint vers l'empereor et la plus grant partie vers le seignor de Baruth, Phelipe de Nevaire, qui fu a tous les fais et les conseils, et qui mainte fois a esté amés des bons pour le voir dire et haïs des malveis, vous en dira la verité, aucy come en touchant les homes et les grans fais. »

1. Cette notice est destinée à entrer dans l'*Introduction*, qui paraitra prochainement, du tome II des *Historiens arméniens des Croisades* publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Cette *Introduction*, qui devait être faite par MM. Schefer et de Mas Latrie, éditeurs du volume, m'a été confiée après la mort de nos deux regrettés confrères. Je me serais trouvé fort embarrassé pour l'écrire si je n'avais eu l'aide de M. Charles Kohler, beaucoup plus versé que moi dans l'historiographie des Croisades. Je n'étais sérieusement préparé que pour les *Gestes des Chiprois*, texte à l'édition duquel j'ai pris la plus grande part, aidé par les excellentes notes que m'avait remises mon savant ami Ad. Mussafia. La compilation désignée sous ce titre, et que je crois pouvoir attribuer à Gérard de Montréal, comprend trois livres. Je détache ici, en la modifiant légèrement sur quelques points, la partie relative au livre II, qui se compose essentiellement d'un extrait des Mémoires de Philippe de Novare. Cette partie sera remaniée et, sans doute, quelque peu abrégée pour figurer dans l'*Introduction* définitive. Je la publie à part et d'avance telle que je l'ai écrite il y a plus d'un an, tant parce qu'elle forme en elle-même un tout complet que pour appeler sur les idées qui y sont émises la critique des juges compétents.

2. Ce titre, donné à la compilation par les éditeurs modernes, ne lui convient qu'assez imparfaitement, comme on le verra plus loin et comme je l'ai expliqué plus au long dans la première partie de ma notice.

Il faut rapprocher de cette annonce le renseignement très précis et très intéressant que nous donne le même auteur dans l'épilogue de son *Livre des Quatre âges d'homme* [1] : « Phelipes de Novaire [2], qui fist cest livre, en fist autres deus. Le premier fist de lui meesmes, une partie, car la est dit dont il fu, et comment et por quoi il vint deça la mer et comment il se contint longuement par la grace Nostre Seignor. Après i a rimes et chançons plusors que il meïsmes fist, les unes des granz folies dou siecle que l'on apele amors, et assez en i a qu'il fist d'une grant guerre qu'il vit a son tens antre l'ampereor Fredri et le seignor de Barut, mon seignor Jehan d'Ibelin [3] le vieil. Et un mout biau compe i a il de cele guerre meïsmes dès le commancement jusques a la fin, ou queil [4] sont devisé li dit et li fait et li grant consoil des batailles et des sieges atiriez ordeneement, car Phelipes fu a touz. Après i a chançons et rimes qu'il fist plusors en sa vieillesse de Nostre Dame et des sains et des saintes. Celui livre fist il por ce que ces troveüres, et li fait qui furent ou païs a son tens, et les grans valors des bons seignors, fussent et demorassent plus longuement en remembrance a cels qui sont descendu de lui et des autres amis et a touz ces qui les vorront oïr [5]. »

Il résulte de ce passage que le premier des trois livres dont Philippe de Novare se déclare auteur (le second est son *Traité de forme de plait*) devait s'intituler *Li livres Phelipe de Novaire* et se composait de quatre parties : 1° récit de la jeunesse de Philippe, de son arrivée en Orient et des premiers temps de sa vie dans sa nouvelle patrie ; 2° chansons d'amour composées par lui à cette époque; 3° récit en prose [6] de la

1. *Les Quatre Ages de l'homme*, traité moral de Philippe de Navarre, publié..... par Marcel de Fréville. Paris, Didot, 1878 (publication de la Société des Anciens textes français).

2. Le manuscrit qui a seul conservé cet épilogue porte *de Navarre* (voyez plus loin).

3. Le manuscrit porte *de belin*.

4. L'éditeur a imprimé *ou que il*.

5. Ce passage si précieux ne figure malheureusement que dans un seul (B. N. fr. 12581) des cinq manuscrits qui contiennent le traité des *Quatre âges*, et ce manuscrit a été exécuté en France et non en Syrie. Les leçons n'en sont donc pas tout à fait assurées, et celle-ci paraît assez douteuse. On lirait plus volontiers : *et a ses autres amis*.

6. C'est ce que veut dire le mot *conte* ou *compe* (forme dialectale), clairement opposé aux « chançons, rimes » et « troveüres » mentionnées avant et après.

guerre des Ibelin contre l'empereur Frédéric, dans lequel étaient intercalées des chansons de circonstance [1]; 4° chansons pieuses composées par Philippe dans sa vieillesse. La perte de cet ensemble est infiniment regrettable; heureusement, grâce au manuscrit conservé des *Gestes*, grâce aussi à la chronique dite d'Amadi, nous possédons, entièrement pour le fond et presque entièrement pour la forme, la plus importante, au point de vue historique, des parties dont il se composait [2], le récit de la guerre des Ibelin contre les impériaux, à laquelle Philippe prit une grande part. Avant d'examiner ce récit, tel qu'il nous est parvenu, aux divers points de vue qui sollicitent l'attention, il nous faut exposer en quelques mots ce que nous savons de l'auteur, soit par lui-même, soit par des documents ou témoignages contemporains.

Philippe nous apprend, au début de son traité des *Quatre âges*, qu'il avait écrit ce livre à soixante-dix ans passés. S'il fallait en croire Beugnot, qu'a suivi M. de Mas Latrie dans son *Histoire de Chypre* [3], il serait mort avant 1263 ou 1264, car, à cette époque, il est cité comme n'existant plus. Mais c'est une erreur, qu'il faut rectifier. En 1263, ou peut-être en 1264, Hugues de Brienne cite, comme précédent, un jugement de droit féodal, et, ajoute-t-il, il fallait que le perdant eût tort, « que il ot a son conseil sire Phelipe de Nevaire, que l'on tent au meillor pledeour deça mer ». Hugues d'Antioche répond

1. Philippe s'est exprimé sur ce point avec peu de clarté : il semblerait que les chansons relatives à la guerre fissent corps avec les chansons d'amour et se trouvassent précéder comme elles le « conte » de la guerre ; mais, dans le fragment que nous ont conservé les *Gestes*, ces chansons sont intercalées dans le « conte », et il est visible qu'elles l'ont été dès la composition de celui-ci. Mais Philippe s'était sans doute borné d'abord à recueillir ses chansons politiques, qu'il a plus tard insérées dans son récit en prose, et en écrivant son épilogue, il a songé à ce recueil primitif, qui avait été réparti plus tard en divers endroits du « conte ».

2. Beugnot, interprétant mal le passage des *Quatre âges* (qu'il a eu le mérite, en 1840, de faire connaître d'après le ms.), s'est imaginé que Philippe avait composé six ouvrages, trois en prose, — Mémoires, traité de droit, *Quatre âges*, — et trois en vers, à savoir deux recueils de chansons et un poème sur la guerre de Frédéric contre les Ibelin (*Bibl. de l'Éc. des Chartes*, t. II, p. 16-18). Cette erreur a été souvent répétée depuis ; elle est cependant évidente. Elle a été signalée par M. Raynaud (p. xv) et réfutée par M. Richter dans le mémoire dont il sera parlé plus loin.

3. *Ass. de Jér.*, t. II, p. 404, n. *a*; Mas Latrie, *Hist. de Chypre*, t. I, p. 403. Précédemment (*Ass. de Jér.*, t. I, p. 476), Beugnot avait supposé avec plus de raison que Philippe était mort vers 1270.

que « mout meillour plaideor de sire Phelipe de Nevaire a l'on vehu souvent faillir a dire ce que mestier li estoit en plait, et il est chose certaine que messire Phelipes de Nevaire failli lors a bien plaidoier [1] ». Beugnot a compris *tent* comme « tint » et en a conclu que Philippe n'était plus de ce monde; mais *tent* est le présent « tient », et ce passage prouve au contraire que Philippe vivait encore en 1263 ou 1264, en même temps qu'il atteste la grande renommée dont il jouissait comme *plaideor*. C'est la dernière mention de lui que nous ayons, et nous ne pouvons dire la date exacte de sa mort; mais nous pensons qu'elle doit avoir été postérieure à 1265.

C'est en effet vers 1195 qu'il faut probablement placer sa naissance : en 1218, il était au siège de Damiette, et la position subalterne où il se trouvait, accompagnant Pierre Chappe, baron chypriote, nous montre qu'il était encore très jeune. D'autre part, son fils Balian était chevalier en 1243 [2], et devait donc être né vers 1222 au plus tard [3], en sorte que Philippe s'était marié vers 1221, âgé d'environ vingt-six ans. Puisqu'il a écrit son dernier ouvrage à soixante-dix ans passés, on voit qu'il doit l'avoir écrit après 1265.

Philippe est appelé *de Navarre* dans le seul manuscrit des *Quatre âges* qui en ait conservé l'épilogue [4], *di Navarra* dans la version italienne de son *Histoire de la guerre de Chypre*, *de Navaire* dans une charte française de 1251 [5], — *de Nevaire* dans le manuscrit chypriote des *Gestes*, dans le *Livre des lignages d'outre mer* [6], dans l'abrégé des *Assises de Jérusalem* [7], dans les discours prononcés en 1263 ou 1264 par Hugues de Brienne et Hugues d'Antioche, dans l'*incipit*, propre au ms. B, du *Livre de forme de plait* [8], *de Nevarre* dans le ms. A de ce même livre une des fois où il y est nommé [9], —

1. *Ass. de Jér.*, t. II, pp. 406, 408.
2. Voy. *Gestes des Ch.*, § 226.
3. En tout cas, il était né avant 1229, puisque, à cette date, Philippe traite de *compere* Balian d'Ibelin, qui était le parrain de son fils (§§ 143, 226).
4. Voy. ci-dessus, p. 165, n. 5.
5. Voy. Röhricht, *Regesta regni Hierosolymitani* (Innspruck, 1893), n° 1200. On peut soupçonner une faute de lecture, de copie ou d'impression.
6. Éd. Rey, II, 472, 473.
7. *Ass. de Jér.*, II, 318, 337, 341.
8. *Ass. de Jér.*, I, 475.
9. *Ass. de Jér.*, I, 571.

enfin *de Novaire* dans des chartes françaises de 1237, 1253 et 1261 [1] et dans le second des passages où le ms. A de la *Forme de plait* le nomme [2]. Cette dernière forme est sûrement la bonne, et elle est attestée par trois documents latins où notre auteur est nommé *Philippus de Novaria* [3]. Il s'appelait lui-même *Phelipe de Novaire*, et nous devons l'appeler Philippe de Novare [4]. Il était, en effet, originaire de la ville lombarde (dans le comté de Blandrate) qui portait en latin le nom de *Novaria*, d'où en ancien français *Novaire*, et qui porte aujourd'hui le nom italien de *Novara*, en français *Novare*. Il se désigne deux fois lui-même comme Lombard dans un passage altéré en partie dans le manuscrit, mais qu'on a restitué avec certitude [5]. Il était de famille noble [6]. Il racontait, on l'a vu, dans la partie perdue de ses Mémoires, pourquoi et comment il avait quitté son pays pour venir en Orient. Il était sans doute arrivé d'abord en Chypre, et s'était mis, suivant l'usage des jeunes nobles, au service d'un haut baron du pays, Pierre Chappe, qu'il accompagna au siège de Damiette en 1218 : il charmait son patron par son talent de lire à haute voix des *romans*, et gagna ainsi l'amitié de Raoul de Tabarie, qui passait pour l'homme de son temps le plus versé dans le droit féodal, et qui inculqua au jeune homme, d'abord un peu récalcitrant, les premiers principes de cette science où il devait exceller [7].

C'est sans doute aussi devant Damiette qu'il se lia avec les Ibelin, dont il resta toute sa vie le client et l'ami dévoué. Il se

1. Röhricht, nos 1078, 1208, 1307.

2. *Ass.*, I, 536. C'est donc par distraction que M. Raynaud (p. XIII, n. 2) dit qu'on trouve *Novaire* « dans la plupart des manuscrits du *Livre de forme de plait* ». On ne connait que deux manuscrits de cet ouvrage.

3. Röhricht, nos 1049 et 1156. Il faut y joindre le bref d'Alexandre IV cité en note au no 1200.

4. La forme *Navarre, Navarra,* ne se trouve que dans un texte écrit en France à la fin du XIIIe siècle et dans les versions italiennes; elle a été longtemps, mais à tort, adoptée de nos jours, et on a même cherché à montrer que Philippe était bien Navarrais. — *Nevaire* est une forme altérée qui a évidemment été courante en Chypre à la fin du XIIIe et au XIVe siècle.

5. *Gestes des Ch.*, §§ 143, 144. La restitution de ce passage à sa vraie forme et de Philippe à sa vraie patrie a d'abord été faite dans la *Romania*, t. XIX, pp. 99-102.

6. Voy. § 140 (*Romania, l. c.*, p. 101). — On trouvera exprimée au même endroit l'idée que Philippe pouvait avoir le *surnom* ou nom de famille de *l'Asne;* mais ce n'est qu'une conjecture.

7. Voy. le charmant récit que Philippe fait de ce souvenir de jeunesse dans le *Livre de forme de plait* (*Ass. de Jér.*, I, 525).

maria vers 1221[1] et perdit sans doute sa femme de bonne heure, après en avoir eu un fils, dont Balian d'Ibelin fut le parrain[2]. Soit par son mariage, soit par l'amitié des Ibelin, il acquit des fiefs en Chypre, et c'est pour quelque affaire les concernant qu'il y était venu en 1229[3], quand il fut arrêté, puis assiégé, comme il le raconte dans son livre. Il avait des dettes à cette époque (§ 141), et il ne régularisa pas sa situation, car en 1243 nous le trouvons encore endetté de la somme considérable de mille marcs d'argent (§ 227). Il paraît avoir mené d'ailleurs une vie peu austère, comme l'indiquent les chansons qu'il avait composées de ces « granz folies dou siecle que l'en apele amors ».

A partir de 1229 jusqu'en 1243 nous connaissons la vie publique de Philippe par son livre, et nous y reviendrons plus loin. La part qu'il s'attribue dans les événements est sans doute quelque peu exagérée, — comme il arrive aux auteurs, même les plus sincères, de mémoires, — car le consciencieux rédacteur de la partie correspondante du *Livre de la Terre Sainte* (l. 33 et 34 de l'édition de l'Académie) ne le mentionne pas une seule fois, non plus que Marsilio Giorgio, le « bail » des Vénitiens de Syrie, dont le récit, en ce qui touche les événements de 1243, s'accorde d'ailleurs si parfaitement avec celui de notre historien. Il est certain néanmoins que le rôle de Philippe, comme combattant et négociateur, dans la guerre de Chypre, dont son arrestation injustifiée avait été le point de départ, fut brillant, et qu'une fois la guerre terminée il occupa en Chypre et en Syrie, dans le parti des Ibelin, un rang élevé[4]. Nous le voyons en 1233 et 1236 associé au roi Henri et aux plus hauts barons de Chypre dans des pactes conclus avec les Génois ou les Marseillais[5].

1. On ignore le nom de sa femme (voy. *Romania, l. c.*, p. 102, n.).
2. Il ne parle jamais de sa femme et semble n'avoir eu qu'un enfant, en sorte qu'on peut croire qu'elle mourut en couches de son premier-né.
3. Il y venait certainement de Syrie, et non d'Occident, comme le dit M. G. Raynaud (p. XVI).
4. M. Raynaud a résumé (p. XVI-XVII) ce que Philippe nous apprend dans son livre de sa vie pendant ces quatorze années (le passage cité à la fin du troisième alinéa de la p. XVI (§ 149) doit être restitué dans sa forme). Je relèverai seulement une expression qui prête à l'équivoque : Philippe, dit M. Raynaud, « dut aller outremer en ambassade »; il faut entendre qu'il dut y aller, mais qu'il n'y alla pas (voy. § 152), et, dès lors, il n'y a rien d'étonnant à ce que ce soit là « un fait que seuls nous relatent les *Gestes* ».
5. Röhricht, nos 1049 et 1071.

Il avait sans doute, dès avant 1229, commencé à cultiver cette science du droit et cet art de *plaidoier* dont Raoul de Tabarie lui avait enseigné les premiers éléments, car déjà en 1229 il soutenait contre les cinq *baus* de Chypre une discussion de droit fort serrée. Il reprit cette étude après la guerre [1] et y devint bientôt passé maître. Nous avons vu qu'à la fin de sa vie il avait la réputation du meilleur *plaideor* [2] d'outre-mer, et le *Livre de forme de plait,* qu'il composa vers cette époque, nous prouve qu'il était initié à toutes les finesses du droit féodal. Ces finesses avaient été poussées dans le monde français d'outre-mer plus loin que partout ailleurs, et les « plaids » y avaient pris une importance excessive, qui nous a valu de très précieux livres juridiques, mais qui a été un des éléments de destruction du royaume de Syrie. Philippe reconnaît lui-même que la pratique habituelle de ces subtilités, qui ont surtout pour but de tendre des pièges à la partie adverse, n'est guère conciliable avec les scrupules de l'honnêteté rigoureuse. Il confesse que dans ce métier on met « son âme derrière la porte », trop heureux si Dieu vous permet de la délivrer plus tard [3]. Dans le *Livre des quatre âges* il déclare qu'il se repent d'avoir écrit son traité de droit, « por doute que aucunes males gens nan ovrassent malement de ce qu'il avoit ansaignié por bien et leaument ovrer [4] », avouant ainsi que dans cet enseignement il y avait bien des périls pour la conscience. Dans la pratique, il est certain que lui-même il ne résistait pas à la tentation de faire un usage plus habile que parfaitement légitime des subtilités juridiques qu'il possédait

1. Beugnot va trop loin (*Bibl. de l'Éc. des Ch., l. c.*, p. 14) en disant qu'il « abandonna la carrière des armes pour se livrer tout entier à l'étude et à la pratique des lois ». Un chevalier était toujours en même temps un jurisconsulte, surtout en Orient. Rien ne prouve d'ailleurs que Philippe n'ait pas, comme son *compere* Balian d'Ibelin, pris part à l'expédition de saint Louis en Égypte ; la seule preuve que Beugnot en donne, c'est que « Joinville n'aurait pas manqué de signaler la présence, dans l'armée française, d'un guerrier aussi renommé ». Au reste, à cette époque, Philippe avait environ 53 ans, et il serait bien naturel qu'il eût en effet renoncé à faire la guerre.

2. Ce mot ne désigne pas seulement un avocat, mais en général un homme qui s'occupe de plaids, soit pour y défendre une cause, soit pour y donner des consultations juridiques, soit pour y juger.

3. *Ass. de Jér.*, I, 564.

4. Il ajoute : *Et de ce s'escuse il au commancement et a la fin dou livre.* Ce n'est pas absolument exact. Il n'y a aucune *escuse* à la fin du livre, et la crainte qu'il exprime au commencement, c'est la crainte que, instruits par lui, d'autres ne tournent contre lui-même la science qu'il leur aura apprise.

si bien. A propos de l'affaire de la reine Aélis, dont j'aurai tout à l'heure à parler longuement, affaire dans laquelle il avait dicté à la reine ce qu'elle devait dire, avait ensuite plaidé sa cause devant les barons, et enfin avait été chargé par eux de donner leur réponse, il dit gaiement (§ 226) : « Adonc ly avint ce que l'on ly sot [1] dire a gas, que il meïsmes fist le claim et le respons et l'esgart. » C'était là une de ces plaisanteries dont il dit que le *plaideor* ne doit tenir aucun compte [2], mais qui montrent bien qu'il passait pour plus habile que scrupuleux.

La guerre de Chypre était terminée en 1234, par la prise de Cerines et la victoire définitive de Jean d'Ibelin ; en Syrie même, il ne restait aux *Longuebars* que le « mauvais nid » de Sur, où Richard Filangieri tenait encore ; entre les deux partis il existait d'ailleurs une trêve de fait. En 1236, Jean d'Ibelin mourut à Acre, en baisant le crucifix que tenait devant lui Philippe de Novare (§ 212). Son fils Balian, le compère de Philippe, lui succéda comme chef du parti des « Poulains ». Il déjoua en 1241 un complot que Filangieri avait ourdi pour s'emparer d'Acre, et cette même année Filangieri, mandé en Italie par l'empereur, qui n'était pas satisfait de sa conduite, laissa son frère Lotier, maréchal du royaume de Jérusalem, à sa place comme gouverneur de Sur. Les bourgeois de Sur, hostiles aux impériaux, offrirent à Balian de lui livrer la ville : c'était fort tentant, mais il fallait trouver un prétexte. C'est alors que Philippe de Novare *s'apensa une nuit* (§ 225) que Conrad, le fils de Frédéric et d'Isabel de Brienne, le roi légitime de Jérusalem, venait d'atteindre sa majorité, et que, par conséquent, la régence exercée par Frédéric avait pris fin. Les barons de Syrie étaient prêts à se soumettre à leur roi ; mais le droit du royaume de Syrie était que le gouvernement appartînt à l'héritier le plus proche, *présent dans le royaume :* or, Conrad était absent, et ne pouvait donc gouverner effec-

1. La correction *soloit*, que la nouvelle édition a empruntée à la première, est superflue.

2. « Le soutil plaideor covient que il ne face conte de mal que l'on die de lui, et face semblant aucunes feis que il n'ait oï ce que l'on en dit ou qu'il nel tienge neent a honte, et laist dire a chascun ce que il voudra et porsieve outreement a desreinier sa querele et parfaire son gré, quels qu'il soit (*Ass. de Jér.*, II, 564). »

tivement; mais le plus proche héritier après lui était Aélis, fille du roi Henri (de Champagne), veuve du roi Hugues Ier de Chypre et femme du chevalier français Raoul de Soissons; or, cette dame était précisément à Acre : il fallait faire attribuer la régence à elle et à son mari jusqu'à l'arrivée problématique de Conrad, ce qui permettrait de s'emparer très légitimement de Sur, où Lotier Filangieri exerçait l'autorité au nom de Frédéric, lequel n'avait plus aucun droit. Ce projet plut aux Ibelin et ravit Aélis et son époux, quand Philippe le leur communiqua. On convoqua les barons du royaume, plus les représentants des Pisans, Génois, Vénitiens, et des puissantes « frairies »; Philippe dicta aux prétendants ce qu'ils devaient dire; les barons le firent venir et s'en remirent à son avis, qui naturellement fut conforme, et on proclama Aélis et son époux régents du royaume. Puis on somma Lotier Filangieri de rendre Sur, et, sur son refus, on s'empara de la ville, grâce à la connivence des bourgeois; Lotier se réfugia dans le château, qui aurait été difficilement pris; mais une aventure de mer extraordinaire livra aux Syriens Richard Filangieri : pour délivrer son frère, Lotier rendit le château (10 juillet 1243), à des conditions dont Philippe de Novare fut le stipulateur : ainsi « fu desraciné et araché le pesme ni des Longuebars, si qu'onques puis n'orent pooir en Surie ni en Chipre (§ 226) ». Pour prix de son heureuse intervention, Philippe avait obtenu de la reine Aélis le paiement de ses dettes et une rente féodale de « mil sarazinas ». — Philippe ne raconte pas (nous verrons que les §§ 230 et ss. des *Gestes* ne sont pas de lui) que, quand Raoul de Soissons et sa femme réclamèrent la ville de Sur et le reste du royaume, les barons d'outre mer leur rirent au nez, si bien que « messire Raous vit lors que il n'avoit pooir ne comandement, et qu'il estoit aussi come une ombre; dou despit et de l'engaigne qu'il en ot guerpi tout, laissa sa femme la reïne [1], et s'en ala en son

1. Ce sacrifice-là ne lui fut peut-être pas très pénible. Aélis, mariée d'abord à Hugues Ier de Chypre, puis à Boémond d'Antioche, de qui elle avait été séparée pour cause de parenté, devait avoir une cinquantaine d'années, et Raoul, beaucoup plus jeune, n'avait pas fait par amour ce mariage contracté sous les auspices de Tibaud de Champagne. Aélis étant morte en 1246, il se remaria en France, mais retourna en Orient avec saint Louis, fut fait prisonnier, puis délivré, et finit ses jours en France, échangeant avec Tibaud de Cham-

païs [1] ». Mais le tour était joué : les Ibelin avaient Sur et le donnaient à Philippe de Montfort ; Philippe de Novare avait payé ses dettes et gardait sa bonne rente de mille ducats sarrasinois.

Ce trait de la vie de Philippe, qui est le dernier qu'il nous raconte, et qui peint bien son caractère et son rôle, a donné lieu, de la part d'un critique fort distingué et fort attentif, M. Paul Richter, à des observations qu'il est bon d'examiner ici, parce qu'elles ont une importance considérable pour l'appréciation de l'œuvre historique de Philippe de Novare. D'après M. Richter, Philippe n'a pas seulement exagéré l'importance de son rôle dans cette affaire : il a sciemment dissimulé des faits qui l'auraient convaincu d'imposture. En effet, le *Livre de la Terre Sainte* (l. XXXIII, ch. 13) raconte que déjà en 1229 Aélis de Champagne avait essayé d'obtenir des barons de Syrie le royaume de Jérusalem, comme étant la plus proche héritière du roi Amauri (son grand-père) ; la démarche n'avait pas abouti, les barons ayant déclaré Conrad leur roi légitime ; mais quand Raoul de Soissons, devenu le mari d'Aélis, la renouvela en 1243, il fit valoir les mêmes raisons qu'Aélis avait invoquées en 1229, et qui sont celles que Philippe prétend avoir trouvées en 1243 et formulées pour elle ; or Philippe connaissait ce texte historique, dont il a fait usage en composant son livre : donc « Philippe peut bien avoir ravivé cette idée, qui en vérité n'avait plus dû disparaître de l'ordre du jour depuis la première tentative de 1229-1230 ; il ne l'a certainement pas inventée. Mais, tout rempli encore de l'activité qu'il avait déployée dans cette affaire et du succès qu'il y avait obtenu, il s'est considéré lui-même comme l'auteur de toute l'entreprise, et n'aurait pour rien au monde renoncé à une conviction si flatteuse. C'est ainsi qu'il est devenu infidèle à la vérité et qu'il a tout simplement passé sous silence des faits qui étaient connus de lui et qui avaient une importance capitale dans le développement des événements [2]. » A cela on peut

pagne des chansons où il le raillait sur son embonpoint, tandis que Tibaud se moquait de la goutte et des *potences* de son ancien compagnon de croisade.

1. *Livre de la Terre Sainte (Hist. occid. des Crois.*, t. II, p. 420 ; cf. 423).

2. *Beiträge zur Historiographie in den Kreuzfahrerstaaten, vornehmlich für die Geschichte Kaiser Friedrichs II*, von Paul Richter (extrait des *Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung*, t. XIII, pp. 255-

répondre : 1° qu'il n'est rien moins que prouvé, comme on le verra plus loin, que Philippe ait connu le *Livre de la Terre Sainte*; 2° qu'il n'est pas vrai de dire qu'Aélis, en 1243, soutînt exactement la même cause qu'en 1229. En 1229 elle prétendait que ses droits passaient avant ceux de Conrad : elle voulait être reine; en 1243 elle ne réclamait que la régence en qualité de plus proche héritière après Conrad : celui-ci étant devenu « d'âge », la régence de son père avait pris fin *ipso facto*, mais il fallait en instituer une nouvelle pour cause d'absence, et cette régence revenait à Aélis suivant la coutume du royaume. C'était là la finesse de l'idée de Philippe, qui conciliait le respect apparent des droits de Conrad avec l'exclusion effective de ses représentants en Syrie. Il n'avait donc, en parlant de la requête adressée par Aélis, d'après ses conseils, en 1243, aux barons de Syrie, aucun besoin de rappeler la démarche faite par elle en 1229. Qu'il se soit étendu avec quelque complaisance sur son rôle dans cette affaire, où il se montra un *plaideor* digne de l'admiration des plus fins et un serviteur dévoué des Ibelin, on l'accorde; mais c'est aller trop loin que de dire qu'en la racontant il a trahi la vérité et sciemment omis des faits indispensables.

Terminons maintenant, à l'aide des rares documents qui nous permettent d'en avoir une idée, la biographie de Philippe de Novare.

En 1246, il eut la douleur de perdre son ami, patron et compère Balian d'Ibelin [1]. Il resta en relations intimes avec le frère de Balian, Jean d'Ibelin; nous le voyons témoin, en février 1248, dans un acte important concernant celui-ci [2]. En 1252, il fut témoin, à Acre, d'une concession faite aux Hospitaliers par le roi Henri, qui gouvernait depuis 1246 la Syrie aussi bien que Chypre [3], et à Nicosie, en octobre 1253, d'une confirmation de fief à Jean d'Ibelin [4]. Ce qui montre mieux encore le haut rang

310), pp. 308-310. — Ce mémoire est une seconde édition, revue et très améliorée, de la dissertation de docteur de M. Richter, parue sous le même titre en 1890, et sur laquelle on peut voir *Romania*, t. XIX, p. 365. Je ne citerai que l'édition des *Mitteilungen*.

1. D'après les *Annales de la Terre Sainte*; d'après les *Gestes* (§ 259), ce fut en 1247.
2. Röhricht, n° 1156.
3. Röhricht, n° 1200.
4. Röhricht, n° 1208.

qu'il occupait, c'est que, le roi Henri étant mort en 1253, il fut, avec Gui d'Ibelin et Robert de Montgisard, un de ses exécuteurs testamentaires, et en cette qualité recevait en mai 1255 une semonce du pape Alexandre IV [1]. Le 16 décembre 1261, nous le voyons encore témoin d'une confirmation de privilèges faite par Jean d'Ibelin en faveur des chevaliers teutoniques d'Acre [2]. En 1262, Philippe était en Chypre parmi les barons qui décernèrent la régence à Hugues d'Antioche [3]. Nous avons vu qu'il était cité en 1263-1264 par Hugues de Brienne et ce même Hugues d'Antioche, comme vivant encore, dans une discussion très importante de droit public, et qu'il a dû écrire le livre des *Quatre âges* après 1265. Passé cette date, nous ne trouvons plus sa trace, et ce n'est que par conjecture que nous le supposons mort aux environs de 1270.

Occupons-nous maintenant de l'œuvre dont les *Gestes des Chiprois* nous ont conservé au moins une partie.

C'était, comme on l'a vu plus haut, une partie du *Livre Phelipe de Novaire*; ce *Livre* contenait d'abord l'histoire de la jeunesse de Philippe, à laquelle faisait suite le recueil de ses chansons d'amour. Il est probable que les derniers paragraphes du livre I des *Gestes* sont déjà empruntés à ces mémoires [4]. Le livre II des *Gestes* est essentiellement le « beau conte » de la guerre entre l'empereur Frédéric et le seigneur de Barut, monseigneur Jean d'Ibelin, depuis le commencement jusqu'à la fin. Le commencement se place en 1218, la fin en 1243, sept ans après la mort de Jean d'Ibelin, dont le fils, Balian, termina la guerre par la prise de Sur. En effet, le livre II des *Gestes* débute ainsi : « Ici comence l'estoire et le droit conte de la guerre qui fu entre l'empereor Federic et messire Johan de Ybelin, seignor de Barut. » Puis vient le récit de la mort du roi Hugues I de Chypre, le 10 janvier 1218, et des arrangements auxquels donna lieu la régence exercée au nom de son fils en bas âge Henri I (§ 98). Et le récit de Philippe se termine bien probablement par les derniers mots du § 229 : « Ensi fu prise la cité de Sur et le chasteau, en l'an M.CC. et XLII[I]. »

1. Röhricht, p. 316.
2. Röhricht, n° 1307.
3. *Assises de Jér.*, II, 406; Mas Latrie, *Hist. de Chypre*, I, 389.
4. C'est ce que nous avons essayé de montrer en étudiant cette partie de la compilation.

Ce que nous avons à nous demander, c'est si la compilation de Gérard de Montréal reproduit complètement le « conte » de Philippe, si elle le reproduit fidèlement, et si elle n'y ajoute pas d'éléments étrangers.

Nous avons un précieux élément de contrôle dans la chronique dite d'Amadi, écrite en italien, au xve siècle, en Chypre, et qui, de la p. 117 à la p. 192 de l'édition due à M. René de Mas Latrie [1], reproduit le conte de Philippe. Laissons pour le moment de côté la question de savoir si l'auteur a travaillé sur le livre même de Philippe ou sur une rédaction des *Gestes* antérieure à celle du manuscrit de Jean le Miège, et comparons les deux textes.

En général, celui d'Amadi est une traduction exacte de l'autre, sauf quelques omissions de mots et la suppression des poésies que Philippe a intercalées dans son récit. Par un singulier hasard, le prosateur italien a conservé la mention et même le refrain d'une chanson de Philippe qui n'a laissé aucune trace dans les *Gestes* [2]. Voilà déjà un indice qui nous montre que notre manuscrit n'est pas une reproduction absolument exacte du texte de Philippe. En d'autres endroits, la comparaison d'Amadi a permis aux nouveaux éditeurs de corriger des fautes ou de combler de petites lacunes du manuscrit de Jean de Miège. Mais ce ne sont là que de légères différences, comme il en existe d'ordinaire entre deux copies d'une même œuvre. Les remarques qui suivent sont plus importantes.

M. Paul Richter, qui n'avait à sa disposition qu'un fragment manuscrit de la Chronique d'Amadi, a constaté que la fin du § 190 des *Gestes* (à partir des mots : *Et une chose y ot*), et les §§ 191, 192, 193 et 194 sont empruntés textuellement au *Livre de la Terre Sainte* (ch. 35-37 du l. XXXIII), tandis que dans Amadi on lit (p. 171-172) un récit plus court, mais plus détaillé sur certains points, et tout à fait dans la manière de Philippe. Le morceau en question des *Gestes* est donc certainement étranger à Philippe de Novare et a été introduit là

1. *Chroniques d'Amadi et de Strambaldi*, publiées par M. René de Mas Latrie. Première partie, *Chronique d'Amadi,* Paris, Impr. nat., M DCCC XCI, in-4° (Collection des *Documents inédits*).
2. Voyez dans l'édition de l'Académie la note du § 162.

par le compilateur à la place du morceau correspondant de l'original, conservé par Amadi [1].

Une interpolation de même origine et plus considérable a été signalée par le même critique pour les §§ 213-219 des *Gestes*, qui racontent la croisade de Tibaud de Navarre et celle de Richard de Cornouailles. De prime abord, on devait soupçonner ces paragraphes d'interpolation, car Philippe ne s'occupe que de son sujet, la guerre entre les Ibelin et les impériaux, et ne prétend nullement écrire une histoire de la Terre Sainte. Mais l'interpolation est matériellement établie : 1° par le fait qu'elle n'est que la reproduction textuelle (sauf quelque abréviation) des ch. 44-51 du l. XXXIII du *Livre de la Terre Sainte* ; 2° par le fait qu'elle manque dans Amadi. Mais, contrairement à ce qui a lieu dans le cas précédent, Amadi ne nous donne pas en échange un morceau, supprimé dans les *Gestes*, du livre de Philippe. Ce qu'il intercale entre le § 212 et le § 220 n'est certainement pas de Philippe : on y trouve des notices annalistiques de différents genres, une histoire très abrégée des deux croisades en question, et des détails biographiques sur un cousin des Ibelin, Philippe de Montfort, auquel l'interpolateur avait quelque raison de porter un intérêt particulier [2]. Le livre de Philippe de Novare passait sans transition du récit de la mort de Jean d'Ibelin (§ 212) à celui des intrigues réciproques des impériaux pour s'emparer d'Acre et des Poulains pour s'emparer de Sur (§ 220). Ainsi le rédacteur de la chronique d'Amadi n'a pas travaillé, au moins uniquement, sur le livre de Philippe : il a suivi un original qui, comme les *Gestes*, contenait déjà des morceaux interpolés [3].

1. M. Richter remarque fort bien que l'interpolateur a laissé machinalement subsister une trace de son travail de découpage dans les mots qui terminent le § 194 : « Ci endroit lairons a parler des Longuebars et des Chiprois tant que tans yert. » Cette formule, à sa place dans le *Livre de la Terre Sainte*, où la guerre de Chypre n'est qu'un épisode, n'a pas de sens dans les *Gestes des Chiprois*, qui continuent naturellement à s'occuper du même sujet. En outre, Philippe ne l'emploie jamais.

2. Quelques-uns de ces détails sont aussi donnés par Philippe (§ 220), mais en passant, et sans qu'il attache à ce personnage autant d'importance. Philippe de Montfort, devenu seigneur de Sur, joue un grand rôle dans le livre de Gérard de Montréal, et c'est à celui-ci qu'on peut sans doute attribuer l'extension et la place à part données ici à ce qui le concerne.

3. M. Richter (p. 295) pense que ce rédacteur a pu compléter le livre de Philippe à l'aide des *Gestes*; mais c'est une hypothèse assez compliquée, et

En dehors de ces deux passages, où il est visible que le compilateur des *Gestes* a introduit dans le livre de Philippe des morceaux empruntés au *Livre de la Terre Sainte,* M. Paul Richter a signalé d'autres coïncidences entre le texte de Philippe de Novare, tel qu'il résulte de la comparaison des *Gestes* avec Amadi, et le *Livre de la Terre Sainte* ou comme il l'appelle d'ordinaire, l'*Estoire d'Eracle*. Mais ici il ne s'agit plus de récits étrangers à l'objet unique du livre de Philippe : la coïncidence se présenterait au contraire dans des passages qui font partie essentielle de ce livre. Pour la faire bien comprendre, je vais, à l'exemple de M. Richter, mettre en regard le texte des *Gestes* et celui du *Livre de la Terre Sainte*. Pour le premier passage, j'étendrai davantage cette citation parallèle. Il s'agit du discours que tint, en 1231, à Nicosie, Jean d'Ibelin au jeune roi Henri, quand il apprit que sa ville de Barut, en Syrie, était assiégée par les impériaux. Il me paraît inutile d'imprimer en regard le texte d'Amadi, qui n'est que la traduction abrégée de celui que donnent les *Gestes*; je signalerai seulement en note les omissions ou variantes principales.

Gestes des Chiprois, § 160.	*Livre de la Terre Sainte*, l. XXXIII, ch. 27 [1].
Les novelles vindrent en Chipre que en cel point estoit le chasteau de Baruth assegié, et l'iver estoit ja entré mout fort. Le seignor de Baruth vint en la court devant le jeune roy Henry, son seignor et son nevou. La court estoit si pleniere que tous i estoyent, amis et enemis. Il se leva en estant, et il avoit une coustume, que il cruisoit ses jambes quant il demoroit en estant [2]; il le fist ainsi come il sot bien, et parla	Quant il entendi le fait d'Acre et dou royaume en la maniere que vous avez oï, il en fu mout liez, et li sembla bien que ce li estoit grant aye a son fait maintenir. Lors vint au roy Henry, qui estoit encores menres d'aage, et li dist devant ses homes qu'il ot fait assembler :

d'ailleurs ce n'est pas dans les *Gestes*, tels que nous les avons, qu'il aurait pu trouver par exemple les détails sur Philippe de Montfort.

1. Éd. de l'Académie, p. 392. Je prends dans les variantes données au bas du texte les leçons qui me paraissent préférables, et je modifie çà et là légèrement la graphie ou la typographie.

2. Amadi ajoute un détail qui devait être dans l'original : « crescendo (*l.* crociando) le sue gambe *con le ponte di piedi*. »

mout haut et a trait, et dist : « Sire, je ne reprochai onques le mien service et de tout mon lignage a vostre pere ni a vous; mais or le m'esteut faire; si contreferay Guillaume d'Aurenje, ja soit ce que je ne le vaille, quant il ot mestier de secourre ses neveus a Candie : il reprocha a son seignor le roi Loys tout le servise que il [li] avoit fait[1]. Et je puis bien dire, et assés en ai garentie, que par mey et par mon lignage fu vostre pere seignor et tint terre; et se nous ne fussiens il eüst esté deserité ou mort. Et quant Deu fist son comandement de luy, vous n'aviés que neuf[2] mois d'aage, et nous vous avons norry et gardé, vous et vostre terre, Deu mercy, jusques au jour de huy; et se nous n'eüssiens pris grant conroy, le duc d'Osteriche vous eüst dezerité[3]; et deus fois avés esté en auci malvais point ou en piour; et se nous vosiciens guerpir vous et le royaume de Chipre et celuy de Surie, de legier nous eüst soufert l'emperere a tenir Baruth en pais. Or est ensi avenu que les Longuebars ont prise ma ville et assegé mon chasteau si près que il est en peril de perdre[4], et nous et toutes les bones gens suriens dezerité. Dont je vous pri, pour Deu, et pour vostre henour et por nos grans servises,

« Sire, vous savez que je suis vos hons;

si vos faz assavoir que gent estrange m'ont fait et font encore grant otrage et grant tort; car il ont prise et saisie ma cité de Barut et ma terre entor, et ont mon chastel de Barut assis. Dont je vos pri, si come a mon seignor et a celui

1. Cette intéressante allusion à *Foucon de Candie* est naturellement omise dans Amadi.

2. L'édition de l'Académie corrige *.ix.* en *.ii*, parce qu'il y a *.ii.* au § 98; mais c'est là qu'il fallait corriger *.ii.* en *.ix.*, d'accord avec Amadi, Bustron, et le *Livre de la Terre Sainte* (p. 360).

3. Aucun autre document, que je sache, ne fait de mention précise de cet incident, qu'il faut placer, probablement, tout de suite après la mort du roi Hugues I, en 1218. Léopold VI, duc d'Autriche, se trouvait alors en Terre Sainte. Nous savons seulement que, lors de la mort du roi Hugues, des ambitieux songèrent à enlever la couronne à son fils Henri encore au berceau. Voy. en particulier la *Lettre d'Honorius III au légat Pélage*, du 12 juillet 1218, publ. dans Mas Latrie, *Histoire de Chypre*, t. III, pp. 610-611.

4. Amadi ajoute ici, certainement d'après l'original : « e se quello si perderà, posso dire che li doi reami sono persi. » De même Bustron, p. 83.

et pour ce que nous soumes d'un sanc et d'une naïté norris, et estes ensemble o nous, et pry ausy a tous les autres quy saens sont, come mes freres et mes chers amis, que vous venés en persone, a tout vostre pooir, o moy, secorre mon chasteau. » A tant se taisit le seignor de Baruth, et s'agenoilla devant le roy et devant les autres, et fist semblant de baiser les piés dou roy. Le roy sailly en piés, et tous les autres s'agenoillerent, et distrent le roy et tous les autres que il s'acorderoyent volentiers et meteroyent lor cors et lor avoyrs a bandon. Le seignor de Baruth les en mercia mout. Adonc se leva, il et tous les autres, en piés, car il estoient encore a genoils.

qui m'e[n] estes tenus, que vous me aidés a delivrer et a rescorre ma cité et mon chastel et ma terre et que vos meïsmes i viegnés et y amenés vos homes. Et pri a toz vos homes qui ci sont, si come a mes amis et a mes pers [1], que il i metent conseil et aye. » Li rois fist respondre que il iroit volentiers et menroit tant come il porroit de ses homes. Et li home dou roi qui la estoient respondirent que il estoient prest d'aler.

On conviendra que la ressemblance est légère et peut très bien être fortuite. Le caractère du discours de Jean d'Ibelin n'est pas du tout le même dans les deux textes, et s'ils ont une ou deux tournures en commun, il faut songer que ce discours, dont les effets furent si considérables, dut impressionner profondément ceux qui l'entendirent, et qu'ils purent en retenir des morceaux, qui furent transmis par eux au chroniqueur de Terre Sainte.

Dans un autre passage allégué par M. Richter le rapport est un peu plus compliqué. Ici nous devons mettre le texte d'Amadi, représentant plus fidèle de Philippe, entre celui du *Livre de la Terre Sainte* et celui des *Gestes* :

L. de la T. S., XXXIII, 33.	Amadi, p. 162.	*Gestes des Ch.*, § 177.
Dedens le chastel de Deudamors estoient deus serors dou roi, damoiseles Marie et Ysabel, et si y avoient chastelein Felippe de	... il castel de Dio de Amor, nel quale erano le sorelle del re et	Laens s'estoint recuilly les deus suers le roy, [dameiseles Marie et Ysabeau], et sire

1. Deux manuscrits donnent *freres* au lieu de *pers*, ce qui se rapproche plus de Philippe ; mais la bonne leçon doit être *pers*, toute la requête de Jean d'Ibelin ayant ici un caractère purement féodal et non sentimental.

Cafran; et y esteit Arneïs [1] de Gybelet, que li sires de Barut avoit laissié chevetaine de la terre, qui mout poi i mist de conseil, si que neïs le chastel ou les serors dou roi estoient et il meïsmes ne garni il mie; ains dut estre perdu por soffraite de viande; et a grant mesaise et a grant meschief se tindrent tant que il furent rescos.

M. Arnao [1], che era bailo della secretta, et M. Phelippo de Caffran, che era castellan di quel castello. Vi erano etiam alquanti cavaglieri et zintildonne et damisele che si redusseno la, et altri povolani; el qual era molto mal fornito de victuarie et altro che li bisognava.

Arneïs [1] de Gibeleth, qui estoit au jour bailly de la secrete, [que le sire de Baruth avoit laissié chevetaine de la terre, quy mout poy i mist de conseil], et si avoit Phelippe de Caffran, qui adonc estoit chastelain. Laens se receterent un poy de chevaliers et de dames et de damoiseles, que mout se recuillirent sur saut, et d'autre gent, qui mout estoient mau garny de vitaille et de ce que mestier lor estoit, [qu'a poi qu'il ne fu perdu par soufraite de viande, et a grant mesaise et a grant meschef se tindrent tant qu'il furent rescous].

Il est évident que les morceaux du texte des *Gestes* que j'ai mis entre crochets et qui manquent dans Amadi sont des interpolations du compilateur, empruntées au *Livre de la Terre Sainte* : si on les retranche, on se trouve en présence de deux récits qui se ressemblent et diffèrent comme le font naturellement deux récits indépendants d'un même fait. Je ne comprends donc pas que M. Richter ait écrit : « Le texte d'Amadi montre au même degré que celui des *Gestes* sa parenté avec celui de l'*Estoire*; si elle apparaît moins fréquemment chez Amadi, comme par exemple à la fin de ce passage, cela doit s'expliquer simplement par le remaniement qu'a pratiqué l'Italien. » Amadi n'a pratiqué ici aucun remaniement : son

1. La vraie forme de ce nom, *Arneïs*, n'est conservée que dans le *Livre de la Terre Sainte* (encore un manuscrit donne-t-il *Hernus*); le manuscrit des *Gestes* porte *Hernis* (ms. D du *L. de la T. S. : Herneis*), qu'on a eu tort de corriger en *Henris*.

texte représente le texte original de Philippe, qui est indépendant de celui du *Livre de la Terre Sainte.*

Le troisième passage cité par M. Richter se comporte encore un peu autrement. Ici, comme l'a d'ailleurs remarqué le critique allemand, le compilateur des *Gestes* a pris pour base la version du *Livre de la Terre Sainte* et y a ajouté quelques détails empruntés à Philippe, qui se retrouvent dans Amadi. Mais est-il exact de dire : « Celui-ci même a incontestablement, comme le montre la comparaison du passage en question, des relations étroites avec le texte de l'*Estoire*; donc ces relations existaient dans l'original »? C'est ce que le lecteur pourra décider en lisant à côté l'un de l'autre le texte d'Amadi et celui du *Livre de la Terre Sainte.* Il s'agit de la mort de la reine de Chypre, femme de Henri Ier, mais dévouée au parti des impériaux, et enfermée avec eux dans Cerines, qu'assiégeait son mari :

Amadi, p. 174.	*Livre de la T. S.,* l. XXXIII, ch. 37.
La moglie del re era dentro, che si chiamava « la regina Longobarda », perche l'haveva data l'imperator, et lei tegniva da la parte di Longobardi; la qual morite là dentro, et quando fu morta fu portata difora et ditto che quella era la regina et era morta. Il re et el signor de Barutho la receveteno, et li spiacque della morte; la qual feceno portar a Nicossia honoratamente da cavaglieri, che la portavano in spale a piedi; e poi feceno venir la procession, et tutto el populo de Nicosia incontra, et accompagnarla fin dentro a la madre chiesia de Nicossia, dove fu sepolta.	En tant comme li sieges estoit devant Cherines, la roïne Aalais, feme dou roi Henri, et fille dou marquis de Monferrare, qui se estoit mise dedens Cherines ovec ceaus de Puille, acocha malade ou lit d'une maladie dont ele morut. Quant ele fu trespassee, cil qui estoient dedens Cherines l'atornerent si come l'on doit atorner et vestir reïne, et puis firent demander fiance de envoier un home parler au roi, etc. (*négociation, trêve*). Lors la mistrent cil de Cherines hors dou chastel, et cil de la herberge [le roi] la receurent, et fu portee a Nicossie a grant compaignie de gent, et fu enterree honoreement en la mere iglise de Sainte Sophie, et l'enterra l'arcevesque Estorgue.

Il est bien évident que ces deux textes n'ont en commun que leur sujet et sont parfaitement indépendants l'un de l'autre.

Dans les autres rapprochements qu'institue M. Richter

entre le texte des *Gestes* et celui du *Livre de la Terre Sainte*, il reconnaît lui-même que les emprunts à ce dernier sont le fait du compilateur. Mais, sous l'empire de son appréciation erronée du rapport d'Amadi avec le *Livre de la Terre Sainte*, — rapport qui n'a aucune réalité, — il conclut ainsi (p. 301) : « Que le texte original de Philippe eût, aussi bien que le texte des *Gestes*, un lien avec celui de l'*Estoire*, c'est ce qu'appuie, comme on l'a vu, la constitution du texte d'Amadi. Mais l'appui principal de cette opinion est fourni par tout le caractère de l'œuvre historique de Philippe, qui ne laisse aucun doute sur l'existence et sur le genre de ce lien. »

Ce « caractère de l'œuvre historique de Philippe » est celui que le critique a imaginé, et qui ne devient pas plus réel parce qu'il le proclame à plusieurs reprises « incontestable » et « au dessus de tout doute ». J'y reviendrai par la suite. J'ai seulement voulu tirer ici, de la comparaison du texte d'Amadi avec celui des *Gestes* et du *Livre de la Terre Sainte*, — comparaison qui m'a été facilitée par celle qu'avait faite M. Richter, — la conclusion qu'il n'y a aucun lien entre l'ouvrage de Philippe et le *Livre de la Terre Sainte*. Et cette comparaison nous montre en outre que la chronique d'Amadi est une reproduction de l'ouvrage de Philippe plus fidèle que celle des *Gestes*; seulement la traduction a enlevé à l'œuvre originale beaucoup de sa valeur de forme, elle a souvent abrégé l'original, elle a omis les poésies que les *Gestes* nous ont si heureusement conservées, et enfin elle contient elle-même, comme on l'a vu, quelques interpolations qui semblent indiquer qu'elle a été faite, non pas directement sur le *Livre Phelipe de Novaire*, mais sur une rédaction des *Gestes des Chiprois* antérieure à la nôtre et, généralement, plus voisine de l'original et moins interpolée.

Une question analogue à celle du rapport prétendu de l'œuvre de Philippe avec le *Livre de la Terre Sainte* se pose pour les notices de caractère annalistique qui, dans le texte des *Gestes*, se trouvent mêlées au récit de Philippe. Ces insertions se présentent d'ordinaire de la façon la plus maladroite, troublant le cours du récit, auquel elles sont étrangères, et l'interrompant quelquefois au beau milieu d'un épisode. Il est donc naturel *a priori* de les considérer comme des

interpolations du compilateur. Ce n'est pas cependant ce que fait M. Richter, égaré sans doute par le désir de réfuter l'hypothèse, insoutenable en effet, de M. Röhricht, l'éditeur des *Annales de la Terre Sainte*, d'après laquelle les *Gestes des Chiprois* seraient une des sources de ces *Annales*. De ce que c'est l'inverse qui est vrai, il ne s'ensuit pas, naturellement, que ce soit Philippe et non le compilateur des *Gestes* qui les a insérées dans le « conte de la guerre des Ibelin », avec lequel elles n'ont ordinairement rien à faire. M. Richter veut que ce soit Philippe, et il en donne des preuves qu'il déclare « irréfutables ». Voyons-en quelques-unes.

La notice de l'an 1219 (§ 102), ainsi conçue : « Et en cel an fu coronné a empereor de Rome Federic, roy de Sezile, en l'iglise de Saint Pierre, de pape Honoire le tiers », est suivie d'un portrait de Frédéric où M. Richter reconnaît la haine passionnée que Philippe exprime envers lui à d'autres endroits. Si ce portrait était de Philippe, on pourrait conclure qu'il a été détaché, par le compilateur, de la première partie du *Livre Phelipe de Novaire*, comme je l'ai conjecturé pour certains morceaux du livre Ier des *Gestes*. Mais il n'est certainement pas de lui : il n'est pas de son style; il a bien plutôt une empreinte cléricale : on sait quelles haines Frédéric avait provoquées dans le monde ecclésiastique. Le morceau en question nous fournit lui-même la preuve qu'il n'appartient pas à l'ouvrage où il a été inséré : « Il emprisona », y lit-on, « son fils Henri, roi d'Alemaigne, dont il morut en prison, si com vous le troverés sa ariere (*l.* aprés) ». Or il n'est plus nulle part fait la moindre allusion à cet événement [1].

A la fin d'une notice annalistique (§ 121) est ajouté : « Et sire Gauvain, quy avoit servy l'empereor un tens, si come il est dit devant, revint lors desa mer en Chipre. » Cette notice, dit M. Richter, émane visiblement de Philippe : c'est vrai, et nous la retrouvons dans Amadi, qui ne connaît pas l'interpolation annalistique à laquelle elle est ici cousue; mais

1. La notice sur Frédéric se termine par une autre annonce : « A la fin l'escomenia le devant dil pape Honoire, et le guerroya mout, si con vous orrés dire sa après. » Elle ne se vérifie pas davantage dans les *Gestes*, où on ne parle plus d'Honoire que pour annoncer sa mort.

ce fait même prouve qu'il n'est nullement « impossible de l'en séparer ».

Les regrets joints (§ 123) à la « notice annalistique » sur la mort de Philippe d'Ibelin sont certainement « sortis du cœur de Philippe » ; mais le fait que la mention d'un événement tel que celui-là est accompagnée de la date ne suffit pas à en faire une « notice annalistique ». Tout le paragraphe en question se retrouve dans Amadi, qui, au moins pour cette partie de l'ouvrage, n'admet pas d'interpolations annalistiques.

« Montrons encore », dit M. Richter, « par quelques détails l'irréfutabilité de notre conclusion. » Les *Gestes* placent en 1218 la prise de Damiette, qui est de 1219 : « On ne trouve à cela qu'une seule explication satisfaisante. » Elle est si subtile que je ne la saisis pas bien, mais il est clair que celle-là ou une autre s'applique à un interpolateur aussi bien qu'à Philippe, et mieux, puisque celui-ci, qui avait lui-même pris part au siège de Damiette, devait se rappeler la date dont il s'agit. — L'autre preuve consiste à noter une différence de texte entre une notice dans les *Annales de la Terre Sainte* et la notice correspondante des *Gestes* (§ 211) : cela montre simplement que l'interpolateur avait sous les yeux un texte des *Annales* meilleur que le nôtre. — « Mais voici une observation plus décisive que toutes les autres. » Les *Gestes* rapportent une première fois, mal à propos, à 1229, une notice qui appartient à 1234 et qu'ils répètent à cette date : « Il n'y a qu'une explication possible : l'œil de Philippe a glissé d'un paragraphe des *Annales* à l'autre, et il a oublié, en retrouvant la notice plus tard, qu'il l'avait déjà enregistrée. » Ici encore, naturellement, nous attribuerons ce lapsus au compilateur.

Sur ces bases plus que fragiles, M. Richter a édifié un système très compliqué auquel il attache une grande importance. Il croit avoir découvert que Philippe écrivit d'abord, vers 1246, la première partie de son ouvrage (§§ 97-134), sans connaître ni le *Livre de la Terre Sainte*, ni les *Annales* ; puis, pour un motif quelconque, il laissa là l'œuvre commencée. Il la reprit beaucoup plus tard, peut-être après 1254, et alors il se guida sur les *Annales* et l'*Estoire*, empruntant à celle-ci certains morceaux (nous avons vu qu'il n'en est rien), faisant, en général, entrer dans son récit, tout en les transformant,

les renseignements fournis par celles-là. Mais en même temps il reprenait sa première partie, abandonnée depuis longtemps, et il y insérait un certain nombre de notices annalistiques, non plus digérées et transformées, mais toutes crues, et placées souvent de façon à interrompre le récit aussi gauchement que possible. Au reste, ce procédé mécanique se retrouve aussi, bien que plus rarement et d'une manière moins choquante, dans la seconde partie. — On se demande vraiment pourquoi un tel amoncellement de subtilités et de conjectures, quand la véritable explication, — l'interpolation des notices annalistiques par le compilateur, — semble si simple.

Le principal moyen de contrôle pour l'authenticité du texte de Philippe, ici comme dans la discussion précédente, est la comparaison du texte d'Amadi. Cette comparaison, M. Richter ne pouvait la faire pour la première partie du « conte », parce que la copie d'Amadi qu'il avait à sa disposition ne commençait qu'au § 135 (Amadi, p. 132). S'il avait pu étudier cette première partie, il aurait probablement modifié sa manière de voir. En effet, les §§ 99-109, 116, 118-121, 124-125, c'est-à-dire tous ceux qui contiennent des notices annalistiques, sont absents du texte d'Amadi, et cela suffit à prouver qu'ils sont étrangers au texte de Philippe de Novare.

Mais j'ai tort sans doute de supposer que la connaissance de cet état de choses aurait modifié l'opinion de M. Richter, puisqu'il se retrouve à peu près identique dans la deuxième partie d'Amadi, et que M. Richter, qui l'a connue, y a vu la preuve que « Philippe a, dans la seconde partie de son ouvrage, utilisé les *Annales*, mais non en forme d'interpolations ». Et il cite deux passages où le texte des *Gestes*, appuyé par Amadi, contient des renseignements qui se retrouvent en effet dans des *Annales*, mais qui sont intimement unis au texte de Philippe, n'ont aucunement le caractère d'emprunts à des notices annalistiques, et sont assez importants en eux-mêmes pour que l'on comprenne très bien qu'ils se retrouvent dans les *Annales de la Terre Sainte* [1]. En revanche, il juge inutile de

1. Le premier concerne les trois villes, dont Jérusalem, que le soudan Malik al Quemel rendit à Frédéric. Le deuxième, qui paraît à M. Richter tout à fait important, se trouve au milieu du récit de la bataille de Nicosie en 1229. « In quella battaglia », dit Amadi (p. 141), « fu morto *per messer Gavan il vechio*

relever le fait que, dans cette deuxième partie comme dans la première, les interpolations réelles de notices annalistiques qui se trouvent dans les *Gestes* (§§ 157, 203-4, 210-11, 220) font complètement défaut dans Amadi [1]. Il ne saurait être douteux que toutes ces interpolations appartiennent non à Philippe, mais au compilateur des *Gestes*.

Si j'ai discuté un peu longuement l'hypothèse compliquée de M. Richter, c'est qu'elle aboutirait, si elle n'était pas absolument écartée, à fausser toute l'idée qu'on doit se faire de l'œuvre si remarquable, et vraiment unique en son genre, de Philippe de Novare. C'est se méprendre complètement sur le caractère de cette œuvre que d'y voir une chronique comme une autre, composée à l'aide de documents antérieurs fournissant une carcasse chronologique sur laquelle l'auteur jette ensuite ses souvenirs personnels. L'œuvre de Philippe est un récit tout entier (sauf la distinction qui va être faite) de première main, écrit de verve pour fixer le souvenir de cette époque de guerre où les passions avaient été si ardentes et les aventures si dramatiques, pour exalter les amis et ceux que l'auteur regarde comme défendant la bonne cause, pour

signor de Cesaria, ch'era contestabile de Cypro, e socero del signor de Barutho; fu morto etiam messer Girardo, ch'era nepote de li doi maestri. » Ce que je mets en italique manque dans le texte des *Gestes*, qui porte simplement : « En celle bataille fu ocis messire Giraut (*l.* Girart) de Montaigu, qui fu neveu des deus maistres dou Temple et de l'Ospitau. » Que l'omission des mots soulignés soit purement graphique, c'est ce que prouve, comme le remarque M. Richter lui-même, la mention faite plus tard par Philippe (§ 152) du jeune seigneur de Césaire, « fil de seluy quy avoit esté ocis a la bataille des cinc baus devant Nicossie ». Les deux seigneurs tués à Nicosie étant de très puissants barons, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on trouve la mention de leur mort dans les *Annales de la Terre Sainte* en 1229 : « Li sires [de] Baruth desconfist les cinc baillis, et fu ochis Gautier, signor de Cesaire, et Girart de Montaigu. » Tout cela est bien simple ; mais M. Richter déclare qu'« on ne peut raisonnablement douter » qu'Amadi ait complété sa notice en recourant aux *Annales*. « Ce qu'il contient en plus [*per messer Gavan,* je suppose] ne peut se séparer de l'emprunt fait aux *Annales* et en même temps ne peut émaner que d'un contemporain », etc. Le plus surprenant, c'est qu'il ajoute qu'il faut évidemment, pour avoir le texte original de Philippe, compléter les *Gestes* par Amadi. Alors, si Amadi (ce qui est incontestable) reproduit le texte original de Philippe, que devient ce prétendu recours d'Amadi aux *Gestes*, puis aux *Annales*?

1. Un fait plus singulier, qui a déjà été indiqué, doit être noté ici. Il y a dans Amadi, p. 183, un petit paquet de notices annalistiques, fort en désordre, dont on retrouve dans les *Gestes* la première (aux §§ 203-204) et le commencement de la dernière (au § 210) ; les autres, plus nombreuses, sont inconnues aux *Gestes*. Je ne sais comment expliquer cette interpolation, unique en son genre dans cette partie de la chronique ; mais on voit qu'elle ne saurait rien prouver pour le texte de Philippe.

railler et flétrir les autres, et aussi pour conserver, dans le cadre qui seul pouvait les expliquer, les poésies composées par Philippe en telle ou telle circonstance [1].

Ce « conte », ainsi conçu et exécuté, se divise en deux parties, comme l'a reconnu M. Richter, mais non pour les raisons qu'il a imaginées. Ce qui fait la différence entre la première partie (§§ 97-139) et la deuxième (§§ 140-229), c'est que dans la première Philippe raconte des événements où il n'a joué aucun rôle, auxquels il n'a même pas assisté [2] : il était très probablement en Syrie lorsqu'eurent lieu en Chypre, entre l'empereur et Jean d'Ibelin, les incidents qui, avec leurs antécédents purement « chiprois », remplissent les §§ 110-134 (les §§ 97-110 sont en grande partie étrangers à Philippe, les §§ 135-139 sont de transition). Avec le § 140, — « Phelippe de Nevaire estoit adonc en Chipre por une soue besoigne, » — commence le véritable récit de la guerre, récit dans lequel Philippe va jouer tout le temps un rôle sinon prépondérant au moins central. Dès le début, c'est, après son arrestation momentanée, le siège qu'il soutient dans le château de l'Hôpital à Nicosie qui amène

1. J'avais écrit tout ce qui précède avant d'avoir lu le dernier article de M. Richter sur l'historiographie des Croisades (*Mitteil. des Inst. für österr. Geschichtsforsch.*, XV, 561-599), consacré au *Livre de la Terre Sainte*, mais où, dans un appendice, il revient sur la question du livre de Philippe. Ayant eu sous les yeux le texte imprimé d'Amadi, il n'a pu ne pas reconnaitre qu'il s'était trompé en imputant à Philippe les interpolations annalistiques qui figurent dans notre texte des *Gestes*, et il qualifie même par les termes les plus durs la façon dont le méprisable scribe auquel on doit ce texte (Jean le Miège suivant lui, ce qui n'est pas prouvé) les a exécutées. Devant cette rétractation, j'aurais pu supprimer la réfutation ci-dessus, qui semble n'avoir plus d'objet. Si je la maintiens, c'est que M. Richter, bien qu'il ait abandonné successivement d'importantes parties de son système (dans son premier travail il attribuait à Philippe les emprunts textuels au *Livre de la Terre Sainte* qu'il a reconnus dans le second lui être étrangers), ne peut se résoudre à l'abandonner tout entier. Dans cette troisième étude il dit encore (p. 594) : « Les *Annales* ont déjà été utilisées par Philippe..... et de même l'*Estoire* a été indubitablement mise à profit par lui. » J'ai essayé de montrer que la partie de l'opinion de M. Richter à laquelle il tient encore n'est pas moins erronée que celle à laquelle il renonce, et il ne me serait pas commode de séparer les deux parties de ma discussion, engagées l'une dans l'autre.

2. M. Richter a donc tort de supposer (p. 271) que dans la première partie des poésies ont pu être « verarbeitet » (tandis que dans la seconde elles sont insérées telles quelles), et d'ajouter : « Du moins la vivacité de la peinture et l'ampleur souvent épique du récit font penser à des sources poétiques. » Philippe n'a fait aucun récit épique (sauf la « branche de *Renard* »); il n'a composé que des poésies lyriques inspirées par les circonstances, et la première partie de son récit, dont il est absent, ne comportait pas de telles poésies.

les Ibelin en Chypre. Dans la bataille qui suit leur débarquement, Philippe, sorti de sa citadelle, fait une importante diversion (§ 145). Il est chargé de traiter la capitulation de Cerines et d'en conduire les défenseurs sains et saufs hors de Chypre (§ 146). Il prend ensuite une part active au siège de Deudamor, où il est blessé (§ 149 ss.). Il est prêt à partir pour porter « au pape et au roy de France et au roy d'Angleterre et as cinc roys d'Espaigne » les doléances des Chypriotes, quand la paix se fait, paix à laquelle il ne se résigne qu'à contre-cœur (§ 152). Mais bientôt Jean d'Ibelin apprend que Barut est pris et le château assiégé par les impériaux; il s'embarque pour la Syrie, et Philippe le suit (§ 161). Arrivé devant Barut, Philippe excite par ses chansons le courage des combattants. Plus tard (§ 161), il accompagne Balian d'Ibelin à Triple pour négocier le mariage de la sœur du roi Henri avec le fils du prince Boémond, et, témoin de la mauvaise foi de celui-ci et de son changement d'attitude envers les Ibelin qu'il croyait perdus, lui renvoie fièrement le don d'un fief qu'il en avait reçu (§ 167). En 1232, étant retourné en Chypre avec Jean d'Ibelin, il négocie la reddition de la Candare et de la tour de Famagouste (§ 186). A la bataille de la Gride, il est seul, avec quatre autres chevaliers, à tenir compagnie à Balian d'Ibelin, excommunié pour son mariage (§ 189). Après la bataille, étant allé faire un message à Nicosie, il apprend que des « sergents » du parti adverse approchent de la ville : il rassemble une troupe, marche à leur rencontre, les bat, et punit cruellement ceux qui avaient déserté la cause de leur seigneur (§ 195). Pendant le siège de Cerines, il aide Jean d'Ibelin à arrêter Martin Rousseau, qui préparait une trahison (§ 199). Jean d'Ibelin, quand il quitte le siège de Cerines pour aller déjouer à Acre les machinations des impériaux, veut emmener Philippe; mais Balian le garde auprès de lui (§ 205). C'est Philippe qui est chargé, cette fois encore, de négocier les conditions de la capitulation qui termine le long siège de Cerines (§ 209). La guerre de Chypre est finie, mais reste en Syrie le *mau ni* des Longuebards, à Sur. En 1236, Philippe assiste, à Acre, aux derniers instants du vieux Jean d'Ibelin (§ 212). En 1241, il conseille à Balian d'Ibelin, devenu seigneur de Barut, de s'entendre avec les bourgeois de Sur qui lui

offrent de l'aider à prendre la ville (§ 224). Quand arrive la majorité du roi Conrad, il conçoit et fait réussir le plan ingénieux (qui a été raconté plus haut) d'attribuer la régence à la reine Aélis de Champagne (§ 225 ss.). Présent au siège de Sur, en 1243, il est chargé de traiter avec Lotier Filangieri de l'échange du château contre son frère et son fils faits prisonniers, et règle tout à la commune satisfaction : « Adonc fu desraciné et araché le pesme ni des Longuebars, si qu'onques puis n'orent pooir en Surie ni en Chipre (§ 229). »

Ces paroles sont, comme nous l'avons dit, les dernières qui, dans les *Gestes des Chiprois,* soient de Philippe, et elles pourraient très bien avoir formé la conclusion de son livre [1]. Cependant, il est probable qu'il faut encore lui attribuer le paragraphe qui suit immédiatement dans Amadi : « Le roi de Chypre et le lignage d'Ibelin vécurent ensuite longtemps en grand honneur, et gouvernèrent et maintinrent les deux royaumes de Jérusalem et de Chypre en bon état, au plaisir de tous, comme ceux qui savaient maintenir chacun dans son droit par leur loyauté, bonté et libéralité; mais parce que ce serait une trop longue histoire si on voulait conter ce qu'ils ont fait dans leur vie, je m'en tais, vous assurant que dans la chrétienté il n'y a pas de lignage qui vaille mieux que celui d'Ibelin [2]. »

Ces lignes, si elles sont bien de Philippe, suffisent à indiquer qu'il a rédigé son « conte » un certain temps après 1243, année où se termine son récit. D'autres passages se dénoncent avec évidence comme sensiblement postérieurs. M. Richter a relevé les différentes mentions qu'on y trouve, à propos de tel ou tel personnage, de faits postérieurs à la date où elles sont intercalées dans le récit. Ainsi en parlant de Jean d'Ibelin, fils de Philippe d'Ibelin et neveu du « vieux seigneur de

1. Ce qui suit dans le livre II des *Gestes* comprend cinq paragraphes : le troisième (232) est emprunté en partie au *Livre de la Terre Sainte* (v. pp. 420, 423) et n'est donc pas de Philippe. Les quatre autres donnent des renseignements intéressants sur le sort ultérieur de Richard et Lotier Filangieri. Ils pourraient bien avoir été ajoutés par Philippe à son livre comme une sorte d'appendice, mais ils peuvent aussi être de tout autre, et le fait qu'ils ne sont pas dans Amadi rend cette dernière opinion plus vraisemblable.

2. Amadi, p. 197. Ce qui suit dans Amadi n'a plus qu'un rapport assez vague avec le texte des *Gestes*; ce n'est pas ici le lieu de le rapprocher de ce qui constitue dans les *Gestes* l'apport de Gérard de Montréal.

Barut », qu'on nous montre d'abord « enfant » (§ 136), puis « nouveau chevalier » (§ 173), puis chevalier accompli (§§ 181, 196), on remarque qu'il « fut depuis comte de Jaffe », ce qu'il devint en 1247 ; à propos de son cousin Jean d'Ibelin, dit de Foges, et plus tard seigneur d'Arsuf (§§ 164, 220) [1], on nous dit qu'il « fut depuis connétable du royaume de Jérusalem et bail plusieurs fois » ; or, s'il fut peut-être connétable avant 1251 (date où on le trouve pour la première fois mentionné comme tel), il fut bail après son frère Balian en 1247-1248, puis de 1249 à 1254, et enfin de 1256 à 1258, année de sa mort : cette notice paraît donc avoir été écrite après sa mort, c'est-à-dire après 1258 ; le frère de Jean, Gui, est aussi mentionné (§ 173) comme futur connétable de Chypre, ce qu'il ne put être avant 1247, date de la mort de son frère Balian ; un autre frère, Baudouin, est annoncé comme devant être sénéchal de Chypre, ce qu'il était en 1247, mais peut-être déjà quelques années avant. Ce que M. Richter signale avec raison comme surprenant, c'est que de Balian lui-même, l'aîné des fils du vieux Jean et son successeur en 1236 comme seigneur de Barut, le compère et l'ami le plus cher de Philippe, celui-ci ne dise pas qu'il fut bail de Jérusalem en 1246 et qu'il mourut en 1247. M. Richter en conclut que la première partie du récit, où se trouvent simplement annoncées pour Balian la seigneurie de Barut et la connétablie de Chypre, a été seule écrite avant 1246, tandis que la seconde l'a été beaucoup plus tard et sans doute même après 1258. Je ne crois pas que ces observations imposent une conclusion bien nette : il ne s'agit là que de remarques faites en forme de parenthèses, et qui ont fort bien pu être ajoutées par Philippe

1. Sur ce personnage M. Richter fait une remarque très juste, et dont il aurait dû être tenu compte dans la nouvelle édition des *Gestes*. Au § 164 Philippe dit de lui, dans le texte imprimé, qu'il fut plus tard seigneur de *Sur*, mais nous savons qu'il fut seigneur d'*Arsur* ou *Arsuf* (la première forme s'emploie sans cesse pour la seconde), et il faut corriger ainsi. — Au § 221, parlant des circonstances qui favorisaient les entreprises de Richard Filangieri en 1241, Philippe remarque que les Ibelin étaient dispersés et que Jean de Foges était à *Sur* ; mais c'est une absurdité, puisque Sur appartenait aux impériaux : encore ici il faut corriger *Arsur* (Amadi, dans les deux passages correspondants, a correctement *Arsuf*). Il est à noter que M. Röhricht, dans son *Histoire du royaume de Jérusalem*, ordinairement d'une si admirable exactitude, a suivi par distraction la mauvaise leçon des *Gestes*, et a fait séjourner Jean d'Ibelin ou de Foges à *Sur* en 1241 (p. 855).

lors d'une ou peut-être lors d'une première et d'une deuxième revision de son livre.

Le livre lui-même me paraît avoir été écrit d'un jet, entre 1243, date du dernier événement qu'il raconte, et 1247, date de la mort de Balian d'Ibelin, à laquelle il est difficile de croire que Philippe n'eût pas fait, si elle avait déjà eu lieu quand il écrivait, une allusion quelconque. C'est un récit continu et complet, restreint aux seuls faits qui concernent la guerre que l'auteur prétend raconter. C'est, on peut le dire, un petit chef-d'œuvre, qu'il faut mettre à côté des meilleurs morceaux du même genre dans toutes les littératures. Il est d'abord d'une admirable clarté : dans le préambule sont exposées les origines de la haine que conçoivent contre les Ibelin, maîtres de Chypre et de la Syrie, cinq jeunes seigneurs chypriotes; puis surviennent des incidents qui augmentent cette haine; les ennemis des Ibelin préviennent contre Jean de Barut l'empereur Frédéric, qui revendique l'autorité dans les deux pays en qualité de suzerain de Chypre et de régent (pour son fils Conrad) de Jérusalem. Un premier conflit éclate (1228) entre l'empereur et le seigneur de Barut, mais il est apaisé; Frédéric conclut, peu après, une paix avantageuse avec les Sarrasins, mais il excite par son arrogance et sa violence la haine générale en Syrie et retourne bientôt en Europe (1er mai 1229). Les cinq « baus », — les ennemis des Ibelin, — auxquels il a, moyennant finance, remis la régence de Chypre, entrent en lutte avec Jean de Barut, qui les défait à Nicosie. La paix se fait (juillet 1229), et Jean de Barut redevient le vrai maître de Chypre sous le nom du jeune roi Henri. Mais, en 1231, l'empereur envoie en Orient, pour y rétablir son autorité, son maréchal Richard Filangieri. Richard s'empare de la ville de Barut, mais le château résiste; Jean d'Ibelin, accouru de Chypre avec le roi, ne peut faire lever le siège et s'éloigne de Barut; mais les impériaux à leur tour s'en retirent : ils surprennent à Casal Imbert, non loin de Sur, l'armée des Ibelin, mal gardée, et lui infligent une défaite sanglante (3 mai 1232); après quoi ils passent en Chypre. Jean d'Ibelin, qui a rassemblé de nouvelles forces, les y suit, les bat complètement à la Gride (15 juin) et reconquiert peu à peu toute l'île. Les impériaux sont évincés de Chypre; en Syrie, il leur reste Sur;

Acre, là plus importante des villes syriennes, est partagée entre des factions contraires; à Sur même un parti nombreux appelle les Ibelin. Ceux-ci somment Lotier Filangieri, que son frère Richard y a laissé, de rendre la ville à l'ex-reine de Chypre, Aélis de Champagne, mariée à Raoul de Soissons, qui gouvernera le royaume en attendant que Conrad vienne en prendre possession. Lotier, après des incidents divers, est obligé de rendre le château et d'évacuer la Syrie; ainsi la guerre est finie par la victoire complète des Ibelin, — dont le chef depuis 1236 est Balian, fils de Jean, — et l'éviction des « Longuebards » aussi bien de Syrie que de Chypre.

On peut considérer ce récit comme un drame en trois actes précédé d'un prologue. Le prologue, — qui n'est pas la partie la moins dramatique, — est constitué par le séjour de Frédéric en Chypre (1228) et en Syrie et ses relations avec les Ibelin. Le premier acte est la guerre des cinq « baus » en Chypre, terminée par la victoire des Ibelin en 1229. Après un intervalle de deux ans, l'acte le plus long et le plus fécond en péripéties émouvantes se déroule, en Syrie et en Chypre, de 1231 à 1233 et finit encore cette fois par le triomphe du « vieux seigneur de Barut ». Enfin, le dernier acte, très court, ne s'ouvre que près de dix ans après la fin du second; il se termine par un vrai coup de théâtre, la capture de Richard Filangieri dans le port de Sur, qui a pour suite la reddition du château et le départ définitif des impériaux.

Dans cette longue période, qui va de 1228 à 1243, bien d'autres événements ont agité ou intéressé l'Orient latin, qu'ils se soient accomplis en même temps que les faits de la guerre entre impériaux et Poulains ou dans les intervalles qui en séparent les périodes. Citons seulement la croisade de Tibaud de Champagne (1239-1240) et celle de Richard de Cornouailles (1240-1241). De ces événements parallèles, Philippe, strict observateur de l'unité d'action, ne dit rien; c'est à peine s'il mentionne en passant la restitution de Jérusalem aux chrétiens obtenue en 1229 par Frédéric. Une seule chose l'intéresse et le passionne, et cette tension constante dans un même sens donne à son livre un caractère bien différent de celui d'une chronique ordinaire, racontant année par année les

événements de toute nature qui viennent à la connaissance du rédacteur.

Dans ce récit, si vivant et si personnel, Philippe a-t-il su se montrer véridique? Il ne faut pas lui demander d'être impartial : dès le début et tout le temps il proclame lui-même son dévouement sans bornes à Jean et à Balian d'Ibelin, et son aversion pour les membres du parti adverse. Il est bien certain qu'une histoire des mêmes événements écrite par un partisan de l'empereur aurait une tout autre physionomie, et nous ne pouvons que regretter qu'une telle histoire n'existe pas. Toutefois, la véracité générale de Philippe de Novare semble ne pouvoir être contestée : les faits qu'il raconte sont présentés sensiblement sous le même jour par l'auteur du *Livre de la Terre Sainte,* qui n'est pas animé des mêmes passions, bien qu'il soit plutôt, lui aussi, favorable aux Ibelin et hostile à l'empereur. Les admirables traits du caractère de Jean d'Ibelin, qui, réunis, forment le portrait accompli d'un « prud'homme », ne peuvent être de l'invention de Philippe : pour avoir pu être loué de cette façon par ses partisans, il faut que le « vieux seigneur de Barut » eût réellement excité leur admiration par sa prudence, sa modération, sa magnanimité, sa bonté, sa courtoisie, son éloquence, autant que par sa vaillance aux armes et son habileté politique. On comprend les dévouements qu'il suscitait, et on comprend aussi le succès final qu'obtint sa cause.

Cette cause, au fond, était celle de l'indépendance des barons français d'outre mer au regard de l'Empire qui prétendait les dominer; c'était la cause des « Poulains », comme disaient avec dédain les croisés nouveau-venus en Orient. L'histoire de la lutte sourde et constante entre les deux éléments de la puissance chrétienne en Orient, — l'un toujours renouvelé, et arrivant, à chaque renouvellement, avec la même inexpérience et les mêmes illusions, l'autre de plus en plus différencié du premier, auquel il avait appartenu à l'origine, devenu oriental par bien des côtés, cherchant à exploiter le premier et refusant de se soumettre à lui, — cette histoire serait très intéressante à retracer dans ses traits à la fois extérieurs et intérieurs. Elle ne saurait être séparée de l'histoire des institutions féodales dans le royaume de Jérusalem.

A elles deux, elles forment le fil conducteur de l'histoire générale de l'Orient latin, ou plutôt de la perte de l'Orient latin. La stricte observation du droit féodal, qui ne fut nulle part poussée aussi loin que dans l'Orient français des XIIe-XIIIe siècles, enlevait toute force efficace à la royauté, qui aurait dû, au contraire, pour remplir son rôle essentiellement militaire, être dotée de pouvoirs étendus, d'une armée régulière et soumise, et d'une centralisation solide. L'horreur des Poulains pour la domination impériale les empêcha de se grouper autour de l'empereur et de tirer de sa puissance l'appui considérable qu'aurait pu y trouver l'établissement chrétien. Qu'on joigne à ces causes de faiblesse la rivalité constante, poussée souvent jusqu'à la trahison, des Hospitaliers et des Templiers, des Génois et des Pisans ou Vénitiens, l'alliance fréquente, pour un but particulier, de tel ou tel prince avec les musulmans, et on comprendra comment le royaume si merveilleusement fondé par les premiers croisés n'a guère fait, pendant les deux siècles de son existence, que marcher constamment vers sa ruine. Philippe de Novare ne se doutait assurément pas que, comme *plaideor* subtil en droit féodal et comme partisan dévoué des Ibelin, il travaillait doublement à avancer cette ruine. Il put cependant faire quelques réflexions pénibles vers la fin de sa vie, quand il vit successivement prendre par Bibars Césaire, Arsuf, Saphet, Rames (1265), puis Jaffe et Antioche (1268). Sa mort ne précéda que d'une vingtaine d'années la prise des dernières villes chrétiennes et la destruction complète de la puissance latine en Syrie. Tel fut le résultat auquel aboutirent en somme les brillantes victoires des Ibelin.

Philippe, répétons-le, en écrivant son livre, ne se doutait pas de cet avenir encore éloigné, pas plus que les Ibelin ne pensaient contribuer à la perte de la terre d'outremer. On n'a pas l'idée, en lisant le « conte de la guerre qui fut entre l'empereur Frédéric et monseigneur Jean d'Ibelin », que ces dissensions se passent entre des chrétiens enserrés de tous côtés par les musulmans et dont le seul souci semblerait devoir être de s'unir pour se défendre contre leurs ennemis. Prenons notre parti de cet aveuglement et laissons-nous, comme notre auteur et ses patrons, aller sans arrière-pensée

aux sentiments qui animaient les barons d'outremer, défendant leur indépendance contre les envahissements du despotisme impérial. On ne peut méconnaître la sincérité de ces sentiments, qui s'expriment, sous la plume de Philippe de Novare, avec une vivacité communicative. Il semble bien que la sincérité fût moins grande chez les partisans syriens ou chypriotes de l'empereur. Cela ressort particulièrement du discours que les cinq « baus » tiennent à Philippe (§ 140), où ils prétendent n'avoir accepté la régence que pour empêcher de plus grands maux, apaiser l'empereur, et en somme servir les intérêts des chrétiens d'outremer. Philippe, lui, n'a dans son attachement aux Ibelin aucune tergiversation. Il est constamment hostile à Haimeri Barlais et à ses partisans, n'est pas dupe de leurs belles paroles, et, même quand il a été obligé d'accepter la paix faite par son patron, continue à se méfier d'eux et à dénoncer leur hypocrisie et leurs projets cachés. Tel il se représente dans le « conte », tel, et plus au naturel, il se montre dans les poésies composées au fur et à mesure des événements, et dont nous avons conservé sept, les unes à peu près entières, les autres déplorablement tronquées.

Ces poésies sont un des charmes du livre de Philippe de Novare, en même temps que, par leur accord parfait avec le texte en prose, elles attestent le caractère original et authentique de celui-ci. Je demande la permission de les passer en revue, en disant quelques mots de leur forme et de leur caractère. Elles ont, en général, été jugées sévèrement, mais à tort, et en partie, certainement, à cause de l'état fort imparfait où elles nous ont été transmises. La restitution partielle qu'on a pu en donner dans la nouvelle édition permet déjà de leur rendre meilleure justice. Elles ne sont pas le début poétique de Philippe : avant qu'il les composât sous l'empire des circonstances politiques, il avait écrit tout un recueil de chansons d'amour. Malgré cela, elles sont l'œuvre non d'un « trouveur » de profession, mais d'un chevalier, d'un « homme du monde », d'un « amateur ». Elles portent en maint endroit la trace de cette origine, mais cela ne les rend peut-être que plus intéressantes, et d'ailleurs cet homme du monde était un lettré et vivait dans un milieu lettré, non au sens des clercs,

mais au sens de la société « courtoise » qui avait exprimé ses sentiments et son idéal dans la poésie du XIIe siècle. On voit à chaque instant, dans le livre de Philippe, combien cette société française d'Orient était au courant de la poésie française alors en honneur. Non seulement Philippe lui-même cite la *Chanson de Roland,* compose une nouvelle « branche de Renard » et imite des chansons considérées comme classiques ; on voit le vieux Jean d'Ibelin, dans son discours au roi Henri, citer *Foucon de Candie*, ce poème essentiellement « courtois » qui eut dans le monde élégant une telle vogue dès son apparition (§ 160), et raconter, à une autre occasion, une fable d'origine indienne qui avait certainement passé dans la littérature vulgaire (§ 207) ; on voit les chevaliers de Chypre, lors des fêtes qui accompagnent l'entrée dans la chevalerie du fils de Jean d'Ibelin, « contrefaire les aventures de Bretagne et de la Table Ronde (§ 112) », comme on voit en France les chevaliers faire la même chose au tournoi de Ham (1278). Tout ce monde était français et recevait de France toutes ses impulsions sociales, artistiques et littéraires.

La première poésie de Philippe de Novare que nous ont conservée les *Gestes des Chiprois* est la lettre qu'il envoya à son compère Balian d'Ibelin, en 1229, quand il fut assiégé par les cinq « baus » dans la tour de l'Hôpital à Nicosie. Il voulait lui écrire en prose, mais « puis qu'il ot comencié a escrire les letres lui prist il talant de faire les en rime (§ 142) », et on avouera que cette forme donnée à un message envoyé pour demander du secours dans les circonstances les plus périlleuses ne manque pas d'originalité et de crânerie. La gaieté, d'ailleurs, y règne d'un bout à l'autre : Philippe se représente comme « nouvellement frère » de l'Hôpital, à cause de son séjour momentané dans la tour des Chevaliers de Saint-Jean ; il rappelle à Balian, pour l'exciter, les ignominies que lui ont fait subir naguère ses ennemis ; il lui rappelle aussi des traits ridicules et honteux de la vie antérieure de ceux-ci ; il donne, continuant évidemment une plaisanterie que connaissait son correspondant, à Haimeri Barlais, qui « estoit plus malvais que tous les autres », le nom de *Renard*, à Amauri de Betsan, cousin d'Haimeri, le nom de *Grimbert*, « por ce que au roman de Renart Grimbert le taisson est son cousin ger-

main », et à Hue de Giblet le nom de *Cointereau* le singe, parce qu'il « avoit la bouche torte et faisoit semblant qu'il feïst tosjors la moe ». S'il les chansonne, on ne peut l'en blâmer : en le mettant en cage, ils en ont fait un rossignol. Que Balian et son cousin Ansel de Brie[1] laissent là leurs « amours d'Acre », et viennent secourir les dames qui, avec un seul Lombard (Philippe lui-même), sont enfermées dans la tour de l'Hôpital. Et qu'ils excusent la « rime » de n'être pas assez bien « polie »: elle a été faite en grande hâte; s'il reste quelque temps en cage, il la perfectionnera et la rendra « equivoque ou leonime ». On voit que, tout amateur qu'il fût, il connaissait les secrets du métier. Cette épître pleine de verve eut, quand elle parvint à Acre, tout le succès qu'il en attendait : elle fut « receüe a mout grant joie, et tous crierent : *Or tost! a la rescousse des dames et dou Lombart!* » Et bientôt l'expédition libératrice arrivait en Chypre et battait les cinq baus devant Nicosie.

La seconde pièce est moins intéressante. C'est une chanson que Philippe, après la défaite des ennemis, adressa au seigneur de Césaire, connétable de Syrie, à Acre. Il lui raconte, en sept strophes de huit vers décasyllabiques répartis sur quatre rimes pareilles dans toutes les strophes, les événements de Chypre. Il y a cependant de la verve et des vers bien frappés (les deux derniers étaient sans doute fort plaisants pour le destinataire, mais nous ne comprenons pas l'allusion qu'ils contiennent). Dans l'envoi, Philippe appelle cette pièce *serventois*, c'est-à-dire, dans l'usage alors régnant chez les Provençaux, chanson composée sur le modèle d'une autre, et c'est sans doute à une chanson provençale que sont empruntées la forme et les rimes de cette pièce.

La pièce suivante (§ 180) ne se compose que de deux strophes, mais elle est fort précieuse par son existence même. Philippe avait été blessé au siège de Deudamor, et les assiégés, le croyant mort, avaient crié avec joie aux assiégeants : « Mort est votre chanteur ! tué est ! » Mais Philippe, pour leur prouver qu'il était encore en vie, se fit porter le soir même sur un rocher devant le château et leur chanta, pour les faire enrager, « deus

1. C'est par distraction que M. G. Raynaud, dans sa préface (p. XVIII), attribue au « bail Anceau de Brie » ce que Philippe dit d'Haimeri.

coubles de chanson » qu'il venait de composer et où il les insultait de nouveau, traitant leur patron de *Renard*, et leur disant qu'ils étaient ses dupes. Ces deux *coubles* sont jetées dans le même moule et ont les mêmes rimes que celles du serventois précédent, d'où on peut conclure que Philippe s'était déjà plu à chanter le serventois devant les assiégés.

La quatrième pièce se rapporte au siège de la Candare, où Philippe, quittant Deudamor, avait rejoint Ansel de Brie. Elle est tout à fait charmante, et un vrai modèle de chanson de ce genre. Philippe assure qu'une nuit, étant au guet avec Ansel, il surprit les paroles, pleines de découragement et d'anxiété, de quelques défenseurs de château réunis dans une tourelle : ils se plaignaient de leurs fatigues, de leurs privations, des dégâts causés à leurs défenses par les machines des assiégeants, et exprimaient leur défiance à l'endroit de leur patron, défiance que l'un d'entre eux essayait vainement de combattre. Philippe, à la demande d'un de ses compagnons, fit de cette aventure et de toutes ces doléances surprises par lui une chanson en sept strophes de neuf vers, huit décasyllabes sur les mêmes quatre rimes et un hexasyllabe terminé par le mot *aube*, c'est-à-dire qu'il en fit une « chanson d'aube », détournant ainsi de son emploi ordinaire un genre essentiellement érotique. Ce qu'il y a de curieux, c'est que cette pièce est à peu près la seule vraie chanson d'aube que nous ayons en français ; aussi est-elle certainement faite d'après une pièce provençale, bien que je n'en aie pas retrouvé le modèle même. Elle est d'ailleurs pleine d'esprit, et les lamentations que Philippe met dans la bouche des assiégés durent les irriter singulièrement quand, le lendemain, il les leur fit entendre sous la forme ironique et piteuse qu'il leur avait donnée.

La plus importante des poésies conservées dans le manuscrit des *Gestes* est la cinquième. C'est, Philippe nous le dit lui-même (§ 152), une « branche de *Renard* », et il a si bien adapté sa satire au cadre où il la plaçait que, si on l'avait trouvée détachée du contexte, on aurait pu y voir simplement une des variantes innombrables du vieux conte à tant d'épisodes. Philippe y raconte comment Renard, vaincu par Isengrin, a fait la paix avec lui et ses « louveaux » ; toutefois, il n'est pas rassuré, car ni l'ours ni Tibert le chat ni Chanteclair le coq

n'ont expressément souscrit à cette paix, et Chanteclair notamment ne cesse pas de faire sur lui des chansons et des fableaux. Renard couvre le loup et ses enfants de caresses et d'adulations, mais devant l'attitude menaçante de ses trois ennemis il a peur; il se retire chez lui : sa femme Hermeline, ses fils Malebranche et Percehaie, son cousin Grimbert, le jugent, à sa mine, fort malade. En effet, il déclare qu'il va mourir, demande un prêtre, et dit qu'il pardonne à tous ses ennemis et leur demande de lui pardonner : qu'on les fasse venir près de son lit, surtout Chanteclair, et ils se réconcilieront. Mais Chanteclair, quand il reçoit le message, refuse d'aller près du malade : « Je lui pardonne », dit-il, « tous ses méfaits, mais à condition qu'il meure. » Renard se fait néanmoins donner la communion, dont il est indigne : *Jesus s'en part, Renart demore, Plein de barat et de male art.* Ce récit n'est que la reproduction, sous des noms d'animaux, d'un fait réel que Philippe raconte un peu plus loin (§ 155). On a vu plus haut que depuis longtemps il avait attribué à trois des cinq baus des noms pris au *Roman de Renard*; pour faire sa « branche » il en a donné également à ses amis : Jean d'Ibelin est *Isengrin*, ses fils sont les louveaux; Ansel de Brie, le « camus », l'homme d'une force extraordinaire à la face *grifaigne* (§ 115), est l'ours; sire Toringuel est *Tibert* le chat; quant à Philippe, il s'est personnifié en *Chanteclair* le coq, et rien ne pouvait mieux lui convenir que le rôle de ce joyeux et insolent personnage, qui « passe en chantant » et « redresse son éperon » en jurant d'en frapper Renard s'il ose l'attendre.

La sixième chanson de Philippe a été omise dans notre manuscrit des *Gestes*; la chronique d'Amadi, qui en général supprime complètement les poésies, nous en a par une heureuse exception conservé le refrain, au moins pour le sens. Elle devrait être à la fin du § 162. Voici ce qui en reste dans la version italienne (p. 153) : « Messer Philippo de Navarra fece una canzone al soccorso de Barutho, che repplicava sempre in fine de ogni stanza, in francese : *Dio ci presti tanta forza e vigore De mantenir con rason il nostro bene et il nostro honore !* » On voit la rime de ce refrain, mais on ne peut guère en restituer le texte. La chanson était une

vraie chanson de guerre, et le refrain devait être chanté en chœur par tous les assistants.

Il est probable que le copiste de l'original que suivait Jean le Miège, ou peut-être celui-ci même, s'est lassé de copier les poésies insérées par Philippe de Novare dans le texte de son conte. Il ne nous en fait plus connaître qu'une, et ne nous en donne que les trois premiers vers. C'est encore l'expression toute chaude de sentiments de circonstance. En 1231, nous l'avons vu, Philippe avait accompagné à Triple Balian d'Ibelin, qui devait conclure le mariage de la sœur du roi Henri de Chypre avec le fils du prince Boémond, alliance qui aurait singulièrement fortifié les Ibelin. Le prince avait d'abord reçu fort gracieusement les envoyés et avait même donné à Philippe un fief. Mais, d'une part, il recevait peu après des lettres de l'empereur (fausses d'après Philippe) lui demandant de ne pas accueillir ses ennemis; d'autre part, de mauvaises nouvelles arrivaient de Barut, dont Jean d'Ibelin avait été obligé, au moins provisoirement, de renoncer à faire lever le siège, si bien que Boémond s'excusa, par une lettre adressée à Philippe, de continuer les pourparlers. Philippe fut indigné, renonça au fief, et envoya au prince « une simple rime » qui commençait ainsi : « Mauvaises gens, faibles de cœur, je ne puis souffrir à aucun prix que l'on ne dise qui vous êtes. » Le reste ne nous est pas parvenu.

On voit quel est l'intérêt de ces morceaux poétiques, documents à la fois si authentiques et si vivants, nés sous le choc même des événements et nous en gardant l'impression toute fraîche. Ils ajoutent à l'œuvre de Philippe un attrait tout particulier, et on doit savoir un très grand gré aux copistes du XIVe siècle qui nous les ont conservés au moins en partie.

Pour terminer cette étude sur l'œuvre historique de Philippe de Novare, il nous reste à parler du succès qu'elle eut et de la façon dont elle est arrivée jusqu'à nous. Il ne semble pas que l'auteur de la partie correspondante du *Livre de la Terre Sainte*, qui écrivait peu après 1245, l'ait connue (à supposer qu'elle existât déjà). Elle avait un caractère presque privé et dut surtout se conserver dans la famille de Philippe et dans celle des Ibelin. Vers 1320, sans doute, elle fut intercalée dans

la compilation à laquelle on a donné le nom de *Gestes des Chiprois,* dont une copie, écrite par Jean le Miège en 1343 à Cerines pour Haimeri de Milman, parent des Ibelin et peut-être de Philippe, a été imprimée d'abord par M. G. Raynaud puis par l'Académie des Inscriptions. On a vu que cette copie, pour la partie qui contient le livre de Philippe, offre des altérations et des interpolations diverses. Ce n'est point ici le lieu de rechercher s'il faut les mettre sur le compte du compilateur lui-même, d'un copiste intermédiaire, ou de Jean le Miège. Elles n'empêchent pas d'ailleurs que nous n'ayons essentiellement, et à peu près sous sa forme originaire, le « conte de la guerre qui fut entre l'empereur et Jean d'Ibelin ». Il est probable que le compilateur trouva ce « conte » encore enchâssé dans le *Livre Phelipe de Novaire,* dont il formait la troisième partie, car il semble que dans la première partie de sa compilation il ait fait des emprunts à la première partie de ce *Livre,* celle qui racontait la jeunesse de Philippe.

On ne sait au juste où Marino Sanudo a pris la partie du récit historique de Philippe qu'il a insérée, vers 1315, en l'abrégeant, dans son célèbre *Liber secretorum fidelium crucis.* Il est toutefois très probable qu'il n'a pas connu la compilation des *Gestes des Chiprois,* et qu'il a travaillé directement sur le texte de Philippe ; mais il l'a remanié librement et en a fait disparaître, comme il convenait au caractère de son livre, les traits les plus personnels et les détails les plus pittoresques [1]. Beaucoup plus fidèle et plus complète est la reproduction du « conte » de Philippe qui se trouve dans la chronique dite d'Amadi. Cette chronique est une compilation d'histoire chypriote (précédée d'un résumé de l'histoire des croisades), qui s'arrête en 1432 dans le seul manuscrit qu'on en connaisse, mais qui, dans l'original, allait peut-être plus loin. La compilation a sans doute existé d'abord en français, comme les *Gestes des Chiprois,* et a dû être traduite en italien (fortement teinté de dialecte vénitien) après que les Vénitiens se furent rendus maîtres de l'île (1489). Toute la partie qui raconte la guerre des Ibelin contre les partisans de Frédéric est purement et simplement, sauf quelques interpo-

1. Voy. Richter, *Mitteil.,* XV, 595.

lations annalistiques, le « conte » de Philippe de Novare, qui avait dû être incorporé tel quel dans la compilation française. On a vu que le texte d'Amadi est souvent meilleur et plus complet que celui des *Gestes* et permet de l'amender en plusieurs endroits ; ailleurs, il est moins bon et moins complet, et il omet notamment toutes les poésies, sauf les deux vers, cités plus haut, que précisément les *Gestes* ne donnent pas. C'est un secours très précieux, dont la nouvelle édition des *Gestes* a fait usage pour l'amélioration du texte, et qu'on pourrait peut-être, dans le détail, utiliser plus souvent encore.

Grâce à la chronique d'Amadi, le beau récit historique de Philippe aurait pu être connu, presque dans sa forme exacte (moins la langue), même sans l'heureuse découverte du manuscrit de Jean le Miège. Il l'était au moins dans son fond, grâce à un autre dérivé qui s'en est conservé dans l'*Histoire de Chypre* de Florio Bustron. Florio Bustron était un Chypriote italianisé, qui vivait à la fin du XVIe siècle et fut employé par les Vénitiens au gouvernement de l'île. C'était un humaniste, imbu des idées de son temps sur la façon d'écrire l'histoire. Son livre, qui s'arrête au moment où les Vénitiens prennent possession de l'île (1489), est composé à l'aide de documents antérieurs, parmi lesquels il cite « *i Gesti di Ciprioti* in francese, scritti da Filippo di Navarra, huomo universale, et il quale intervenne in molti fatti et di guerra et di patti di pace ; costui scrisse ancora un libro di materia delle nostre leggi municipali (p. 8). » Il n'y a aucune raison de révoquer en doute cette déclaration, et d'affirmer, comme on l'a fait [1], que Bustron s'est essentiellement servi, pour la partie de son livre qui nous intéresse, de la chronique d'Amadi, qu'il ne cite pas. Il était particulièrement apprécié pour sa connaissance du français et son habileté à lire les vieux livres écrits en cette langue (p. 3-4). Il a certainement eu sous les yeux le « conte » de Philippe, détaché sans doute du *Livre* dont il formait une partie, et c'est ce conte, et non la compilation copiée par Jean le Miège, qu'il désigne sous le nom de *Gesti di Ciprioti,* en sorte que le titre de *Gestes des Chiprois,* emprunté à Bustron, est attribué sans raison suffisante à la

1. Richter, *Mitteil.*, XV, 596.

compilation de Gérard de Montréal. On ne remarque dans son récit, si on le compare attentivement au texte d'Amadi, aucune coïncidence textuelle avec celui-ci, et, bien que Bustron s'attache à écrire dans le style de la Renaissance et ait sensiblement remanié la forme de son original, il n'est pas possible qu'on ne trouvât pas un certain nombre de ces coïncidences si cet original avait été la version d'Amadi. Bustron constitue donc, avec les *Gestes* et Amadi, un troisième représentant du conte de Philippe de Novare; mais il a tellement abrégé et remanié son original qu'il ne peut guère servir à la restitution de celui-ci. Le seul passage qu'on ait cru pouvoir signaler [1] comme nous ayant conservé un passage de Philippe omis dans les *Gestes* et dans Amadi, à savoir la réponse du jeune roi Henri, âgé de quatorze ans, au discours de Jean d'Ibelin lui demandant d'aller avec lui secourir Barut (p. 83), est bien plutôt, comme le pense M. Richter [2], de la composition de Bustron, qui aime les ornements de ce genre et insère dans sa chronique, à d'autres endroits, des harangues et des lettres que ne lui fournissaient pas ses originaux.

Le manuscrit de Jean le Miége n'a été, on le sait, retrouvé que de nos jours; celui d'Amadi est resté longtemps inconnu; mais il n'en a pas été de même de l'*Histoire de Chypre* de Bustron, qui, conservée dans cinq manuscrits, a été consultée par plusieurs historiens. C'est d'après elle que Loredano, dans son *Historia de' re Lusignani* (Bologne, 1647), a raconté notre guerre, assez fidèlement pour le fond, mais en donnant à son récit la forme affectée, emphatique et souvent extravagante qui, dans l'Italie du XVII[e] siècle, était à la mode pour écrire l'histoire. A son tour, le récit de Loredano servit de base à celui du chevalier Jauna dans son *Histoire des royaumes de Chypre et de Jérusalem* (1790), où il subit une nouvelle transformation dans le goût « philosophique » du temps. Malgré tant d'intermédiaires par lesquels il lui avait fallu passer, la narration de Philippe de Novare gardait encore tant de sève et de vie qu'on en retrouve des traces frappantes jusque dans le résumé que Beugnot, en 1841, donnait

1. R. de Mas Latrie, *Chronique d'Amadi*, p. IV.
2. *Mitteil.*, XV, 597.

d'après Jauna de la guerre des Ibelin (il est vrai qu'il avait puisé quelques traits dans un manuscrit de Bustron).

On se rapprocha beaucoup plus du récit original quand parut, en 1861, le tome I[er] de l'*Histoire de Chypre* de M. L. de Mas Latrie, où, pour la première fois, était largement mise à profit la chronique d'Amadi, trouvée à Venise par notre savant compatriote. Puis vinrent successivement les éditions de Bustron (1886) et d'Amadi (1891) par M. René de Mas Latrie, et celle des *Gestes des Chiprois* par M. G. Raynaud (1887), où le « conte » de Philippe revenait enfin au jour sous sa forme originale (sauf les altérations introduites par le compilateur et le copiste des *Gestes*). Le texte de cette édition a été sensiblement amélioré dans l'édition, prête à paraître, de l'Académie. Il pourrait l'être encore par une revision plus minutieuse et une comparaison plus constante des versions d'Amadi et de Bustron. Et il mériterait d'être publié une troisième fois, séparé de la compilation dans laquelle il est inséré, et purgé des interpolations qu'il a subies : il fournirait alors à l'historien, au philologue et au littérateur, un des monuments à tous égards les plus intéressants et les plus précieux que nous ait laissés l'historiographie française du moyen âge [1].

Gaston Paris.

1. Je me propose de donner cette édition, qui, ne comprenant que ce qui, dans les *Gestes des Chiprois*, appartient à Philippe de Novare, ne fera pas double emploi avec l'édition de cette compilation.

LE DONAZIONI

DEL CONTE ENRICO DI PATERNÒ

AL MONASTERO DI S. MARIA DI VALLE GIOSAFAT

Tre anni or sono, dando notizia ai lettori dell' *Archivio storico Siciliano* (N. S., an. XXIV, fasc. III e IV) del lavoro compiuto da P. Kehr sui docc. pontifici del Tabulario di S. Maria di Valle Giosafat, affermai che la definitiva soluzione sui docc. falsi di quel monastero [1] non mi sembrava nè difficile nè lontana, e soggiunsi che me ne sarei occupato tosto che avessi potuto recarmi in Catania. Ma il dotto e carissimo amico Charles Kohler s'è assunto l'incarico di procedere alla pubblicazione sistematica di tutte le carte di quel monastero relative all' Oriente latino ed io, lietissimo che l'argomento sia trattato da chi tanto bene ha saputo conti-

1. Cito la letteratura sull' argomento per ordine di tempo : P. SCHEFFER-BOICHORST, *Regesten ungedruckter Urkunden der Kaiserin Constanze*, in *Urkunden und Forschungen zu den Regesten der staufischen Periode* (*Neues Archiv*, XXIV, pp. 226, 227); — GARUFI, *I privilegi falsi di S. Maria di Valle Giosafat* (*Docc. p. serv. alla st. di Sic., S. I, vol. XVIII*, pp. 301-332); — LOTHAR VON HEINEMANN, *Normannische Herzog und Königsurkunden aus Unteritalien und Sicilien*, Tübingen, 1899; — P. KEHR, *Papsturkunden für S. Maria Valle Josaphat*, ecc. *Aus den Nachrichten d. K. Geselschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, *Philologisch-historische Klasse*, 1899, Heft 3; cf. GARUFI, *Arch. St. Sic.*, N. S., XXIV, fasc. III e IV; — SCHEFFER-BOICHORST, *Das Gesetz Kaiser Friedrich's II « De resignandis privilegiis* (*Sitzungsberichte d. königl. Preussischen Akad. d. Wissenschaft. zu Berlin*, 1900, XIII, 144 e *passim*); — KARL ANDREAS KEHR, *Die Urkunden der normannisch-sicilischen Könige, eine diplomatische Untersuchung*, cap. V : *Fälschungen. Inaugural-Dissertation;* Innsbruck, Wagner, 1900, in-8°. *Idem,* Innsbruck, 1902, pp. 338-371.

nuare l'opera del conte Riant, volentieri addivengo al desiderio di lui di scrivere questa breve nota sulle donazioni fatte al monastero filiale di S. Maria di Valle Giosafat dal Conte Enrico di Paternò.

Alcuni di questi docc. furono pubblicati dal Pirri, da cui l'Amari trasse quelle poche notizie che, congiunte alle altre che si possono desumere dalle *Considerazioni sulla storia di Sicilia* del Gregorio, gli servirono per delineare a grandi tratti la vita del conte Enrico, figliuolo di Manfredo marchese del Vasto e fratello di Adelasia, moglie del Gran conte Ruggiero [1]. Ma la critica non ha ancora vagliato tutto il materiale diplomatico raccolto dal Pirri, nè conosce bene tutti i docc. che appartengono al fondo diplomatico del Tabulario di S. Maria di Valle Giosafat e che si conservano nell' Archivio di S. Nicola dell' Arena di Catania, oggi Museo Civico. Il quale per il conte Enrico e per la chiesa da lui donata conserva i seguenti documenti :

1. « Angerius episcopus Catanie », 1113, IX, 30. Ind. 7ª : *Sciant omnes* (Pirri, II, p. 1177). — Originale.

1. Amari, *St. dei Musulmani in Sicilia*, vol. III, pp. 220, 221, 226. — Pirri, *Sicilia sacra*, pp. 75, 1156, 1177; Gregorio, *Considerazioni*, etc., lib. I, cap. V, nota 20. Nei docc. siciliani, il nome del conte Enrico spunta la prima volta in uno che porta l'*actum Panormi*, 1094 (Pirri, p. 75); in Palermo pare si fosse fermato fino al 1095, però nel 1097 lo troviamo in provincia di Savona insieme con lo zio Bonifazio, *filius quondam Thetonis* (Delfino-Muletti, *Memorie storico-diplomatiche appartenenti alla città e ai marchesi di Saluzzo;* Saluzzo, MDCCCXXIX, lib. I, p. 303 e segg.) a fondare e riccamente donare la canonica di S. Maria, di S. Pietro Apostolo e di S. Nicola in Ferrania. Sugli studi aleramici si possono confrontare : Desimoni, *Sulle marche d'Italia e sulle loro diramazioni in marchesati. Lettere cinque al com. Promis,* 2ª ed. accresciuta di altri studi dello stesso autore, ecc. Estratto dagli *Atti della Società Ligure di St. Patr.*, vol. XXVIII, fasc. I, sér. III : *Albero genealogico di Aleramo,* p. 272 et seg.; — Wüstenfeld, *Cod. Astense Malabeyla,* in *Atti della R. Accad. dei Lincei*, Roma 1875-1886. Ser. III, vol. V, p. 105 e seg. — F. Savio, *Il marchese Bonifacio del Vasto ed Adelaide contessa di Sicilia, regina di Gerusalemme*, Torino, 1887, p. 16 e seg. Debbo alla cortesia dell' at. l'aver potuto studiare questo libro, che da molto tempo avevo inutilmente ricercato. — Casagrandi-Orsini, *Adelasia moglie del gran conte Ruggiero e lo zio Bonifazio, 1079-1090* in « *Le Grazie, Riv. mens. di Lettere scienze ed arti* »; Catania, anno II, nr. 6 e 7. Il Casagrandi afferma di aver per il primo dimostrato (nel 1900) che Adelaisa fu nipote e non figlia di Bonifazio marchese del Vasto, contro l'opinione dell' Amari, il quale avrebbe perfino ignorato l'epistola di Gregorio VII! — Una biografia del conte Enrico è impossibile di scriverla, senza prima avere accertato tutto il materiale diplomatico che di lui si conserva, tanto piu che le fonti storiche pei primi 20 anni del sec. xii sono scarsissime. La prima volta spunta col nome di *Ansricus frater* comitissę (Arch. cap. Cath. Palermo, nr. 5).

* 2. « Angerius episc. Cat. » Data incerta : *Sciant omnes.* — Copia.

* 3. Enrico figlio del marchese Manfredo e conte di Paternò, 1122 (?) o 1124 (?) : « *Ego Henricus Mainfredi marchionis quondam filius.* » — Pseudo-originale.

4. Maurizio vescovo di Catania (1122): « *Ego Mauricius* ». — Copia.

5. Maurizio, vesc. di Catania, 1124, Ind. 2ª : « *Ego Mauritius* ». — Copia del Giugno 1261 (« mense Iunii quarte indictionis »).

* 6. Maurizio, vesc. di Catania, 1124, VII, 14 : « *Ego Mauritius* ». — Pseudo-originale.

* 7. Enrico figlio di Manfredi e Conte di Paternò, 1132, IX : « *Ego Henricus* ». — Copia.

* 8. Maurizio vesc. di Catania, 1134, V : « *Ego Mauritius* [1] ». — Pseudo-originale.

Alcuni di questi privilegi comitali e carte vescovili, sia detto incidentalmente per ora, fan riscontro colle tre bolle false di Innocenzo II, 1140, Maggio 18 (P. Kehr nr. 1, 2, 3), la cui falsificazione mirava con particolarità ad aumentare i beni immobiliari che il monastero di Valle Giosafat ebbe in Paternò presso Catania [2]. Tralascio, per non dilungarmi, il confronto che potrebbe stabilirsi fra alcuni di questi documenti con alcuni privilegi falsi di Ruggiero, di Guglielmo II ed Arrigo VI, tanto il risultato non muterebbe per nulla, e vengo senz' altro alla ricerca dei dati sicuri che ci forniscono le bolle vere, circa i possedimenti che il monastero aveva in Paternò. Questi dati sicuri ci vengono soltanto forniti dalle seguenti sei bolle :

1° Innocenzo II, 1140, V, 18 (Jaffé-Löwenfeld, 8095).

2° Innocenzo II, 1140, V, 20 (P. Kehr, nr. 4).

1. Tutti questi docc. si trovano anche copiati della mano di D. Teofilo di Catania in « Scritture varie attinenti al monastero di S. Maria di Iosafat » nell' Arch. Prov. di Catania, Arca 3, vol. 6, ff. 3, 4, 6, 12, 14, 18, 20, 22, 26, 28, 29, 38.

2. P. Kehr, *op. cit.*, p. 345. « In den falschen Urkunden Innocenz' II nr. 4, 5, 6 (che rispondono ai nr. 1, 2, 3, della serie pubblicata da lui) ist es dieses Kloster (S. Maria Maddalena di Paternò), mit dem die Reihe der Besitzungen eröffnet wird. Das sie dem Interesse des Klosters in Paternò entsprungen sind, ergibt auch die Ausführlichkeit, mit der der davon abhängige Besitz und seine Grenzen angeführt werden : man erkennt sogleich, dass hier die Tendenz der Fälschungen ihren Grund hat. »

3° Innocenzo II, 1142, IV, 5 (J.-L., 8223).
4° Eugenio III, 1145, IV, 4 (J.-L., 8748).
5° Eugenio III, 1151, III, 31 (P. Kehr, nr. 5).
6° Adriano IV, 1155, III (J.-L., 10004).

Nella 1ª bolla noi troviamo : « In parrochia Cathanensi infra opidum Paternionis aecclesiam sancte Marie matris domini ab Angerio episcopo datam, cum parrochia, cimiterio, baptismate, aliamque aecclesiam sancte Marie Magdalene cum hospitali, que subtus castrum [1] sita est, a Mauritio episcopo similiter concessam, et molendinum, villanos, terras et vineas, domos ceterasque possessiones, ab Henrico marchione datas ». La seconda dice : « In Sycilia in loco qui dicitur Paternonum ecclesiam sancte Marie Magdalene sub ipso castro sitam, sub beati Petri tutela et nostra de(f)ensione suscepimus ». Questo stesso periodo si trova ripetuto tal quale nella terza e nella quarta, coll' aggiunta : « Ad exemplar predecessoris nostri beate recordationis pape Innocentii », che manca nella quinta. La sesta bolla infine dopo « suscipimus », aggiunge : « et presentis scripti patrocinio communimus ».

Soltanto dalle bolle (perchè i privilegi della Cancelleria normanna nulla ci offrono) noi conosciamo i possedimenti del monastero di S. Maria di Valle Giosafat in Paternò. Questi possedimenti, non vi ha dubbio, pervennero per donazioni fatte dal marchese Enrico in due tempi : la prima essendo vescovo Angerio, la seconda Maurizio. E' parimenti certo che Enrico donò la chiesa di S. Maria, mentre il vescovo Angerio concedette le prerogative ecclesiastiche, elevandola a parrocchia ed a cimitero, e dando il diritto di battezzare; e che in seguito lo stesso conte diede la chiesetta di S. Maria Maddalena, con tutto l'ospedale, situata sotto il castello, un mulino, alcuni villani, terre, vigne, case e possedimenti. Se queste bolle non ci danno alcun particolare sul numero dei villani, sui confini delle terre, delle case e del

1. L'Edrisi nel *Kitâb nuzhat al mustâq*, ecc. in Amari, *Bibl. ar. sic. vers. ital.*, vol. I (Torino e Roma, 1880), p. 109, parlando di Paternò (Batarnû) così dice : « Paternò, valido fortalizio è castello (nel cui contado notansi) molti campi da seminare e molte industrie (diverse); ricco altresì di civaie, di frutta, di vigne e di giardino. Questo bel castello sovrasta ad un gran tratto di terre ».

mulino, pure ci aiutano a fissare alcuni dati storici e cronologici di grandissima importanza. Stabiliti i quali possiamo venir difilato all' esame dei docc. del Museo Civico Catanese, dividendo per comodo di disamina gli otto docc. in tre gruppi, e comprendendo nel primo 1, 4 e 5, nel secondo 2, 6 e 8, nel terzo infine 3 e 7.

Il doc. 1 è in pergamena originale e misura in altezza mm. 438 più mm. 48 di plica, e in larghezza mm. 280. La plica è tagliata sotto a forma di rombo nel luogo dove si trovavano i quattro fori che servivano a tenere il laccio, donde pendeva il suggello [1]. Questo taglio dei lembi di pergamena che tenevano legati i suggelli alla plica è cosa comunissima in tutti i docc. di questo Monastero, come già ebbi per il primo occasione di osservare. Diplomaticamente non offre alcun dubbio. L'invocazione divina è verbale, colla formula : « In nomine sancte et individue Trinitatis »; formula che fu usata dai tre primi duchi normanni di Puglia [2] ed anche, se non frequentemente, dal gran Conte Ruggiero [3]. S'aggiunga inoltre che allo scrittore di quel doc. non dovevano essere punto ignoti nè il privilegio di Ruggiero del 1091 alla chiesa di Catania, nè la carta del vescovo Roberto del 1106, entrambi conservati negli originali nell' Archivio Capitolare di Catania. Questi due documenti hanno l'invocazione verbale e l'*incipit* del testo, che porta la notificazione in forma soggettiva, conformi a quelli che si riscontrano nella carta vescovile di Angerio : *Sciant omnes*. Si può quindi dedurre che lo scrittore si avvalse di questi esempi per le formule del protocollo iniziale e dell' *incipit* del testo. Le *subscriptiones* sono regolarissime, benchè si possano identificare solo due firmatari, l'uno il marchese Enrico, l'altro Ruffo il figlio di Rolando, che appartiene alla famiglia degli Altavilla [4]. La datazione fa parte del protocollo iniziale e segue precisamente l'invocazione verbale. L'anno 1114 [5], 7ª Ind., trattandosi d'indizione

1. Ripubblico questo doc. in trascrizione paleografica, perchè l'edizione del Pirri non è corretta.
2. Chalandon, *La diplomatique des Normands de Sicile et de l'Italie mér.* (*Mélanges d'archéol. et d'hist.*, XX, p. 105).
3. Pirri, *op. cit.*, I, 74, 384, 385, 495, ecc.
4. Pirri, II, 772.
5. Veramente, nel doc. l'anno non si può leggere; mancano, perchè logo

costantinopolitana comunissima in Sicilia, risponde al 1113; onde qui abbiamo l'uso dell' anno a stile bizantino, cioè dell'anno che coincide con la nuova Indizione che comincia col Settembre [1]. E' a notare che la *narratio* e l'*expositio*, in forma soggettiva, hanno specialissimo riscontro colle notizie fornitevi dalle bolle vere d'Innocenzo II, di Eugenio II e di Adriano IV. La sanzione penale, in forma spirituale, è la comunissima e non occorre immorarvi.

Il nr. 5 è un transunto del giugno 1261, autenticato dal vescovo Matteo di Siracusa e da Boamondo, priore dell' ordine dei Predicatori di Messina. L'originale, che fu trascritto da D. Teofilo di Catania nel f. 26 del ms. citato coll' anno 1124, Luglio Ind. 2ª, non esiste più, come non si ritrova più l'originale diploma di re Federico II, il cui testo fu pubblicato dallo Scheffer-Boichorst [2].

Anticipando ciò che dovrò dire sugli altri docc. di Maurizio, oso affermare che il suggello tolto dall' originale, oggi smarrito, servì al falsificatore per attaccarlo nel doc. falso, a fine di dargli un carattere di autenticità. La pergamena del transunto è alquanto corrosa ed è alta mm. 296 più mm. 30 di plica, e larga mm. 235 sopra, 240 nel centro, 242 sotto. Anche qui l'esame diplomatico non lascia alcun dubbio sulla genuinità. Il protocollo iniziale porta il *chrismon* e l'indicazione dell' anno, sebbene manchi il mese che si trova nella copia di D. Teofilo di Catania. Nelle sottoscrizioni spuntano i nomi di Roberto, Mazone e di Flandina, moglie del Conte Enrico, i quali si riscontrano in altre carte inedite dello stesso Tabulario, che hanno tutti i caratteri di verità e di autenticità. Nel

rate, alcune parole che potrebbero aver detto o *tercio de...*, o *quarto de...*; lo spazio si presta ad entrambe le interpretazioni. Ho accettato però il 1114, perchè suppongo che ai tempi del Pirri la pergamena in questo punto si fosse potuta leggere senza alcun dubbio; ma la prova sicura che l'anno fosse 1114 ci viene fornita da D. Teofilo di Catania in « *Scritture varie attinenti al Monastero di S. Maria di Valle Iosafat, conservate nell' Arch. Prov. di Catania* », Arca 3, vol. 6, f. 3.

1. Lo Chalandon, pur essendo quasi certo che sotto il gran conte Ruggiero s'usasse l'anno greco che durò fin sotto Ruggiero re, non seppe trovare alcun esempio, *op. cit.*, p. 177. Eppure, nei docc. greci ed arabi editi dal Cusa e dal Trinchera, gli esempi sono moltissimi; pe' latini mi limito a citare quello conceduto alla Chiesa di Catania, dato nel 1092, Ind. 14, Decembre, che risponde al Decembre 1091, Ind. 15ª.

2. In *Das Gesetz Kaiser Friedrich's*, cit.

testo si vien subito alla motivazione della carta, che ha una esposizione di fatti conforme alle testimonianze raccolte nelle bolle vere.

Il nr. 4 è una copia pure del sec. XIII, non autentica però, della carta del vescovo Maurizio. Salvo le note cronologiche, 1122, Ind. 3ª, evidentemente sbagliate, e qualche falsa lettura di parola, il resto corre discretamente bene; onde a rigore non potrebbe considerarsi come un altro documento.

I nr. 1, 4 e 5 sono diplomaticamente e storicamente veri. Essi ci forniscono i particolari concernenti la storia delle donazioni fatte dal marchese Enrico al monastero di S. Maria di Valle Giosafat, nel territorio di Paternò, dove si venne sviluppando una filiale importantissima di quell' ordine monastico in Sicilia. Il quale dopo il 1109 ottenne le principali e più cospicue donazioni in Sicilia, fatte da principi e da fedeli; giacchè le donazioni coincidono, col tempo, nel quale Adelaisa, vedova del conte Ruggiero andò sposa a Balduino I re di Gerusalemme (1113-1116 [1]). Certamente il marchese Enrico, fratello della contessa Adelaisa [2] e genero del conte Ruggiero [3], lungo il periodo della reggenza della sorella per il figlio minorenne, dovette avere importanza grandissima nella corte, e non è improbabile che nelle seconde nozze della medesima sua sorella abbia avuto parte non ultima insieme coi vescovi Goffredo, Angerio, Stefano di Rouen e Ruggiero [4], tutti di nazione francese.

La prima donazione Enrico la fece nel 1113, dopo il matrimonio di Adelaisa [5], indottovi (doc. I) dalle preghiere del vescovo Ansgerio, la cui nazionalità spiega molto bene l'interessamento a favore del monastero di Valle Giosafat, che appunto in quel torno di tempo veniva arricchendosi per le numerose donazioni fatte da Balduino I [6]. Il vero

1. Amari, *op. cit.*, III, p. 316 e nota 3. Cf. pure Di Meo, *Annali*, IX, 190, 228.
2. Cf. il doc. pubblicato dal Pirri, con false letture, a p. 1156 e che appartiene ad Enrico già conte.
3. Cf. doc. I.
4. Amari, *op. cit.*, III, 307 ritiene Ansgerio bretone. Su questo vescovo, cf. Malaterra, libr. IV, cap. VII, in Caruso, *Bibl. Sic.*, p. 231.
5. Sui primi vent' anni del sec. XII le fonti tacciono quasi completamente; la storia di quei tempi si può solo desumere dai docc. che avanzano in numero scarsissimo.
6. Delaborde, *Chartes de Terre-Sainte*, Paris, 1880, p. 27 e seg. — Kehr, *op. cit.*, l. c. — Kohler, *Chartes de l'abbaye de N.-D. de la Vallée de Josaphat* (*Rev. de l'Or. lat.*, t. VII, an 1900, pp. 108-222).

protettore di quell' ordine monastico fu dunque il vescovo di Catania, il quale largheggiò moltissimo nel concedere prerogative ed immunità ecclesiastiche alla chiesetta di S. Maria costruita del conte Ruggiero, di cui oggi nemmeno si conservano i ruderi. Solo dopo undici anni dal di della donazione, la chiesa di S. Maria di Paternò potè ottenere la consacrazione. Non è improbabile che le vicende occorse alla sorella nel suo matrimonio con Balduino I abbiano potuto esercitare qualche influenza sul proposito. È certo che in quel luogo s'era venuto formando un monastero, al quale il Conte Enrico nel 1124 donò sei villani e la piccola chiesa di S. Maria Maddalena *cum hospitali* situato sotto il Castello. È lecito supporre l'*hospitale* comprendesse un mulino, alcuni orti e case, che ne formavano come a dire le parti essenziali. Però la vaga indicazione dei beni donati doveva necessariamente rendere molto facili le controversie relative alla determinazione e alla designazione dei confini. Ma queste controversie non poterono sorgere nel tempo di re Ruggiero, esse poterono aver luogo nella minorità di Federico; però la frode sarebbe stata constatata nel periodo di revisione promossa dal medesimo Federico appena fu nominato imperatore [1], sicchè le controversie e la relativa frode si resero solo possibili nei tempi che seguirono, e che furono tempi di grandi rivolgimenti politici e di grande rilasciatezza amministrativa.

*
* *

Mi sono soffermato un pò a lungo sul primo gruppo di docc. del Museo Civico Catanese, perchè essi soli sono i veri; gli altri cinque son prette falsificazioni, come è facile dimostrare.

I docc. 2, 6 e 8, che costituiscono il secondo gruppo, apparterrebbero il primo ad Angerio e gli altri due a Maurizio.

Il 2 è una copia del sec. XIII di una falsificazione oggi non più esistente. Mancano le note cronologiche e fra le *subscriptiones* Enrico e Gualtiero di Valcorrente, che in parecchi docc. autentici firmano personalmente, si trovano soscritti col *signum manus*. Diplomaticamente quindi risulta falso.

1. SCHEFFER-BOICHORST, *Das Gesetz Kaiser Friedrich's*, l. c.

Anche l'esame storico del testo porta al medesimo risultato. Difatti l'*incipit* è tal quale copiato dal doc. vero d'Angerio, però nell' esordio apprendiamo circostanze nuovissime, che si collegano bene colla prima bolla falsa pubblicata dal Kehr. Ma questo confronto potrebbe non esser ritenuto specialissimo per la dimostrazione di falsità, giacchè il brano è in parte riprodotto dalla bolla vera Jaffé-Löwenfeld 8095; occorre quindi ricercare una prova più diretta, che ci viene fornita da un esame di fatto. Per il primo doc., già esaminato, la chiesa di S. Maria in Paternò, costruita da Ruggiero e pervenuta dopo la morte di lui al genero Enrico diventato signore di Paternò, sarebbe stata da questi conceduta al monastero di S. Maria di Valle Giosafat, aderendo alle preghiere del vescovo di Catania; per il doc. in esame, invece, la chiesa sarebbe appartenuta fin dai tempi del primo Ruggiero al vescovo Catanese, il quale a preghiera di Enrico l'avrebbe conceduta al Monastero. I due documenti sono quindi contradittori, ne è lecito ritenere ch' entrambi, essendo veri, avessero affermato circostanze tanto contrarie; onde riesce dimostrato, che essendo vero il primo, il secondo è falso. S'aggiunga ancora la confusione grandissima che si fa delle cose donate, giacchè le concessioni d'Angerio son confuse con quelle di Maurizio. Il doc. è quindi falso e costituisce un tipo che fin'ora rimane isolato, mentre le altre falsificazioni si collegano quasi tutte, come da qui a poco dirò.

I docc. 6 e 8 sono falsi; la falsità si può desumere diplomaticamente per entrambi, mercè i caratteri esterni, cioè coll'esame della scrittura e del testo.

Il nr. 6 é una pergamena alta mm. 440 + 45 di plica, e larga mm. 248. Dal *Chrismon* fino a *nisi digna penitentie satisfactione resipiscat ad cuius* è scritta con un inchiostro che all' esame microscopico, sia per il colore, sia per gli ingredienti, risultò perfettamente uguale a quello usato dal falsificatore per il diploma di Ruggiero II, 1144, pubblicato in *Doc. per servire alla storia di Sicilia*, prima serie, vol. XVI, pp. 45-49 (« Ad nostram spectat sollecitudinem..... »). Da *donacionis et concessionis* fino a *signum domine Flandine* è scritto con altro inchiostro, anch' esso risultato all' esame microscopico conforme all' altro usato nel doc. nr. 8; il quale

alla sua volta è identico a quello usato per i docc. 2 e 4 che sono, senza alcun dubbio, copie del sec. XIII.

Il doc. 8 è anch' esso in pergamena alta mm. 268+25 di plica, per mm. 210 di larghezza. Nella scrittura poi d'entrambi i docc. si scorge la mano del falsificatore dei diplomi di Ruggiero e di Guglielmo [1], malgrado tutto lo sforzo di non mostrarlo. Mancando l'originale, non possiamo constatare se l'imitazione sia piuttosto felice, certo però qua e là il falsificatore si lascia sfuggire quelle forme proprie, ch'io ebbi a constatare nell'esame dei due privilegi Ruggeriani. Le firme del nr. 6, appaiono addirittura artefatte, sebbene il falsificatore si sia industriato d'imprimere a ciascuna di esse una fisionomia propria. Ad un occhio discretamente assuefatto alle scritture medievali non riesce però difficile lo scoprire, nell' andatura delle linee, i tratti caratteristici dello scrittore di tutto il documento. E si aggiunga che le firme dei docc. 6 e 8 si rassomigliano fra loro in modo mirabile, onde si può affermare che la scrittura avvalori i sospetti della falsificazione. Paleograficamente i docc. 6 e 8 sono entrambi falsi.

Veniamo all' esame storico.

Per il nr. 8, dico subito, il dato cronologico è sbagliato; esso è dato nel 1134 Maggio, XII Indizione, coll' assentimento d'Innocenzo II, il quale ancora non era stato nominato pontefice!. Se altro elemento non vi fosse, basterebbe questo solo per stabilire la falsità del doc. nr. 8; ma ve ne sono ben altri comuni a tutti e due. — Abbiamo dimostrato che le proprietà del monastero in Paternò, come risulta dalle bolle vere, si riducono alla chiesa di S. Maria, a cui s'aggiunse poi la chiesetta di S. Maria Maddalena con l'ospedale sotto il Castello. Orbene per i docc. 6 e 8 le proprietà invece sarebbero ancora di più; alla chiesa di S. Maria Maddalena, *sita in suburbio Paternionis* (dizione che si trova in tutte le bolle e in tutti i privilegi falsi), s'aggiungerebbero le chiese di S. Michele e S. Elia *cum tenimentis suis et clausura Pateline et casale Mesepe cum villanis et omnibus pertinentiis suis:* inciso, anche questo, che si riscontra in quasi tutte le falsificazioni. Nessun dubbio sorge quindi

1. Garufi, *I privilegi falsi*, p. 305 e seg.

sulla falsità di questi due docc., sicchè il secondo gruppo può affermarsi sia del tutto falso. Soggiungo che i docc. 6 e 8 dovettero essere forniti di suggelli di piombo. Nelle pliche d'entrambi si scorge un taglio a forma romboidale, che denota la presenza dei suggelli, che furono tolti dall' ignoto frodatore di tutti i suggelli del Tabulario, come il falsificatore li tolse dai docc. veri a mò di autenticazione delle sue falsità. Questo dato di fatto, che ho risconstrato anche nelle pergamene 28, 66, 68 ecc. del Tabulario di S. Maria di Valle Giosafat conservato nell' Archivio di Stato di Palermo, dimostra che del vescovo Maurizio la chiesa di S. Maria di Paternò dovette conservare due originali, che portavano entrambi i suggelli. Di essi uno solo ne conosciamo pervenutoci in due copie che sono i nr. 4 e 5 dell' Appendice, ma l'altro dov' è?

∴

Ed eccomi all' ultimo gruppo, docc. 3 e 7, cioé ai due pretesi docc. del Conte Enrico; dei quali quello del 1122 o 1124 fu ritenuto vero del Dr. Giuffrida di Catania, che ne promise la pubblicazione nella 2ª parte del suo studio *La Genesi delle consuetudini di Sicilia*[1], ed originale dal Prof. Casagrandi[2]. Anch èssi son prette falsificazioni : nè occorre molto per dimostrarlo.

Il nr. 3 è una pergamena alta mm. 545 + 28 di plica, per mm. 322 di larghezza, e giusto nella datazione ha una rasura fra la prima e la seconda parte del numero in cifre romane, in modo da far dubitare se l'anno sia 1122 e la rasura portasse l'abbreviatura dell'indizione, o il 1124[3]. Basterebbe solo questo dato per inficiarlo di falso, ma ve ne sono ben

1. GIUFFRIDA, *La Genesi delle consuetudini giuridiche delle città di Sicilia. 1. Il diritto greco-romano nel periodo bizantino-arabo*, Catania, 1901 p. 64 nota.

2. V. CASAGRANDI, « *Flandrina* » *la prima contessa di Paterno, figlia del Gran Conte Ruggiero* (*1075?-1147*), in *Riv. di St. e Geog.*, Catania, an. I, fasc. 6, p. 75.

3. D. Teofilo di Catania nel ms. cit, ai ff. 4, 12, 38, riporta i docc. 3 e 7 entrambi colla data 1122. È notevole che egli abbia anche corretto la pretesa data del nr. 7, ch' è 1132, in 1122, assegnando a tutti il mese di Settembre, Ind. III, salvo in uno in cui l'ind. è la 2ª. Ciò prova che il doc. trascritto al f. 38 è precisamente il nostro nr. 3, e che, completando coll' altra copia, vi aggiunse « mense Septembris Ind. »

altri. I criteri grafici non lasciano anche quì alcun dubbio che la scrittura di esso si ricolleghi a tutta la serie delle falsificazioni; soggiungo anzi che la scrittura del doc. nr. 6 ha una grande rassomiglianza con quella del doc. in esame, sia nella giacitura delle lettere, sia nello sviluppo e nel collegamento dei nessi, sia negli ingredienti e nel colore dell'inchiostro. — Se non bastassero le prove che son venuto esponendo per dimostrare specialmente la falsita di questo doc., potrei aggiungere il confronto con un privilegio genuino del medesimo conte, dato nel 10 maggio del 1124; di cui ho trovato l'originale nello stesso archivio di S. Nicola dell' Arena ed una copia nell' Archivio di Cava. In questo privilegio la datazione, fa parte dell' escatocollo e si riscontra la firma di *Costantinus seniscalcus,* mentre nello pseudo-originale la datazione, con dati erronei, è posta nel protocollo iniziale e di Costantino si trova il *signum manus*. Data la difficolta di avere in quei tempi *scriptores*, non è strano il credere che Enrico nel medesimo anno (se il nr. 3 appartiene al 1124), o nel torno di due anni (se il nr. 3 è del 1122) si sarebbe servito per entrambe le donazioni dello stesso scrittore, il quale non avrebbe usato due diverse forme di redazione. Del resto, che lo scrittore di entrambi i privilegi fosse stato il medesimo, mi par si possa desumere dall' esame grafico. Il nr. 3, in caratteri un po' più grandi, rassomiglia al privilegio vero del 1124, nel quale non si notano però i tratti caratteristici del falsificatore che si riscontrano invece nel nr. 3. Ma supposto anche, cio che non è, i due privilegi siano stati scritti da due scrittori, resta l'altro argomento relativo a Costantino Senescalco, il quale avrebbe dovuto firmare la donazione per il monastero di S. Maria di Valle Giosafat, come firmò l'altra per il monastero filiale di Cava dei Tirreni.

Ma a che procedere per via di confronti, quando nel testo si trovano un' infinita d'errori storici, in cui non sarebbe certo incorso uno scrittore del tempo, adibito specialmente del conte Enrico? Ad Adelaisa, sorella del donatore, è dato il titolo di *regina*[1], e ciò nel 1122 o 1124, che voglia leggersi; sicchè per

1. Il Pirri (I, p. XIV) riferisce la lapide sepolcrale di Adelaisa che si trova in Patti, nella quale l'è dato il titolo di « regine matris serenissimi domini Rogerii primi Regis »; ma il Prof. Salinas in *Notizie degli Scavi d'antichità*

il falsificatore ad Adelaisa Enrico avrebbe conservato il titolo di regina, anche dopo che Balduino I, re di Gerusalemme, la ebbe ripudiata col consenso del pontefice, del patriarca Arnolfo de Rohes e di un concilio del 1116 [1]. S'aggiunga a questo fatto la mancanza dell' indizione, elemento indispensabile di cronologia. — Circa le donazioni che sarebbero state fatte al monastero di S. Maria di Valle Giosafat, mi limito ad affermare che il testo richiama addirittura quello delle bolle e dei privilegi falsi.

Il nr. 7, che appare come transunto del privilegio del conte Enrico, è in una pergamena ritagliata sotto. Ha le note cronologiche sbagliate, perchè il 1132 è dato come indizione 3ª! Tutto il primo periodo del testo è perfettamente conforme a quello del nr. 3. Adelaisa è data anche qui come *regina* e Ruggiero nel 1132 ancora come conte di Sicilia e di Calabria. È dire che il conte Enrico, come assevera l'abate di Telese [2], influì moltissimo nell' ascenzione al trono del nipote Ruggiero. Nelle donazioni si riscontra però una differenza : nel nr. 7 manca l'inciso *vineam cum clausura que est subtus castrum. Terra que dicitur lacumba ;* nel resto, salvo qualche differente lettura nei nomi dei villani, i due docc. sono perfettamente conformi, come identici sono i nomi dei testimoni, che appaiono soscrittori e su cui non si può procedere per ora ad alcuna identificazione. L'esame diplomatico ci assicura quindi, mercè i caratteri estrinseci, che i docc. di questo ultimo gruppo sono prette falsificazioni.

*
* *

Concludendo, possiamo affermare che degli otto docc. che sulle donazioni del conte Enrico di Paternò conserva l'Archivio di S. Nicola dell' Arena di Catania, solo tre son veri,

del Maggio 1880 (*R. Accad. dei Lincei*; Estr., p. 8) dimostrò che il sarcofago è del sec. XVII. Nei docc. siciliani, una sola volta ad Adelaisa è dato il titolo di ῥηγένης dal nipote Simone, figliuolo del nostro conte Enrico (Cusa, *I dipl. ar. e greci*, II, 561), nel 1142; nel resto è sempre detta κομηθήσσα, o « comitissa » in tutti i docc. pubblici. In Adernò, come ho potuto accertare personalmente, è vivissimo tuttavia il ricordo della *regina* Adelaisa, da cui prende nome una delle vie principali. Il popolo per indicare la sua meraviglia su qualche cosa di grande e di splendido usa il motto : Che è l'ingresso della regina Adelaisa!

1. AMARI, *Storia dei Musulmani*, cit. III, p. 346 e n. 3.

2. ALESSANDRO DI TELESE, libr. II et III, presso CARUSO, *Bibl. Sic.*, p. 266 e 293.

o dico meglio, due, perchè l'altro è una copia; mentre gli altri cinque son falsificazioni, le quali si collegano alla serie numerosissima che la critica da tre anni a questa parte è venuta scoprendo nel fondo diplomatico del Tabulario di S. Maria di Valle Giosafat.

Sferracavallo (*Sicilia*), 30 Agosto 1902.

C. A. Garufi.

1

1113, 30 Septembris, Ind. VII[a]. — *Privilegium Angerii, Cataniensis episcopi, pro ecclesia S. Mariae de Valle Josaphat apud Paternionem.*

[Catania, Museo civico. — Pergamena originale, di mm. 438 + 48 × 280].

In nomine sancte et individue trinitatis amen. Anno dominice Incarnacionis, millesimo Centesimo.....|..... imo [1] Ultimo die mensis septembris septime Indictionis. Sciant omnes Xp̄i fideles qui hoc scriptum | quandoque [2] uiderint quod cum [3] Angerius episcopus et abbas apud paternionem essemus et ibi esset una | ecclesia quam comes Rogerius dominus paternionis construxit in honorem sancte marie matris domini nostri | ihu Xp̄i et post mortem ipsius comitis Rogerij dominus Henricus gener eius fuisset dominus paternionis ipse | dominus Henricus ad preces nostros pro dei caritate et amore et pro animabus parentum suorum et salute sua istam | ecclesiam que sita est in paternione concessit dompno Ugoni abbati et conuentuj monasterij sancte | Marie de ualle Iosaphat et successoribus eorum quam ecclesiam postea de assensu domini. Pasch|alis secundi et ad preces predicti comitis henrici quondam Manfredi Marchionis filij ob reueren|ciam dei genitricis marie iudicauimus et constituimus esse perpetuo liberam et absolutam ab omnj | potestate, dominio et debito cathaniensis ecclesie et ita liberam adesse constituimus, ut nos et nostri suc|cessores de illa ecclesia aliquod seruitium non

1. Pirri legge 1114; può essere, mancherebbero *quarto dec.*
2. Pirri : quandocumque.
3. Manca « Nos ».

debeamus habere neque monachos ibi moraturos | iudicare. Monachi nero huius ecclesie in potestate sui abbatis et prioris et successorum eorum | sint omnino solummodo crisma oleum sanctum ordinaciones monachorum et clericorum eorum et benedictio|nes ornamentorum ecclesiasticorum et dedicationes ecclesiarum et altarium perpetualiter et caritative | dari concedimus monachis supradictis hoc est sine precio et sine aliqua pecunia. Concedimus insu|per ut eadem ecclesia habeat cimiterium in quo liceat monachis pretaxatis. sepelire corpora omni|um illorum qui in ultima uoluntate sua ibi se elegerint sepelirj. Item concedimus eis baptisterium et | decimacionem quam de rusticis sarracenis. quos predictus comes Henricus predicto monasterio conces|sit percipiunt annuatim. Preterea concedimus eis et monasterio predicto omnes oblaciones et e|lemosinas. quas Xρι fideles eis caritative uoluerint elargirj. Ergo quicumque hanc nostram con|cessionem dissipare uel uiolare uoluerit [1]. sciat se uinculo excomunicationis esse allegatum nisi | ad congruam penitenciam [2] debita satisfactione perueniat. Ad huius itaque nostre donacio|nis et concessionis memoriam et perpetuam firmitatem presens scriptum. pre|dicto Ugoni Abbati | et successoribus ac fratribus suis fieri fecimus de consensu fratrum nostrorum bulla plumbea et subs|criptionibus monachorum nostrorum nobiscum existentium aliorumque proborum hominum roboratum.

+ Ego Ruffus [3] filius Rolandi monachus cathaniensis ecclesie interfui et concessi.

+ Ego hugo normandus monachus eiusdem ecclesie concedo.

+ Ego Nicolaus de Cusencia monachus eiusdem ecclesie concedo.

+ Ego Henricus manfredi marchionis qui supra testor.

+ Ego Gualterius de ualle currente testor.

A tergo si legge. S. N. A. reg. Ar. 4 A. cart. 64.

Il sugello manca; i 4 fori della plica sono tagliati a forma di rombo ◇

2 et 4

S. d. [1113?]. — *Privilegium Ansgerii, Cataniensis episcopi, pro ecclesia S. Mariae de Valle Josaphat apud Paternionem.* — **Falsum.**

1. Pirri : praesumpserit.
2. Manca in Pirri.
3. Ruffo di Altavilla, senza dubio congiunto di *Ugo Ruffus filius Guillelmi de Altavilla* (Pirri II, 772).

1122, Ind. IIIª. — *Privilegium Mauricii, Cataniensis episcopi, pro eadem ecclesia.*

[Catania, Museo civico. — Pergamena di mm. 197 × 290. Copia].

In nomine sancte et indiuidue trinitatis. sciant omnes christi fideles qui hanc cartam quandoque uiderint quod ego ansgerius catheniensis episcopus et abbas apud paternlionem unam ecclesiam habui que in honore sancte marie matris domini nostri ihesu christi ibi sita est. Sed post mortem domini rogerii comitis. habuit domnus henricus gener | eius paternionem. Et ipse me rogauit ut pro dei caritate. et pro suo amore. istam ecclesiam sancte marie que apud paternionem sita est ////// monasterio sancte Marie de ualle iosaphat daremus quod ego libere concessi. Venundedi ego ansgerius ecclesiam sancte marie que apud paternionem sita est. monasterio sancte marie de ual|le iosaphat prodei caritate. et pro domini henrici amore. et iudicaui atque constitui ego ansgerius istam ecclesiam ita adesse liberam. [ut] nemo penitus nullam vel in rebus eius potestatem uel donacio|nem habeat. nisi abbas de ualle iosaphat. et eius monachi. Ergo ita liberam adesse constitui ego angerius hanc ecclesiam ut ego uel mei successores de illa ecclesia alicuius | modi seruicium non debemus habere. neque monachos illius ccclesie iudicare. Monachi uero huius ecclesie inpotestate suj abbatis. et sui prioris sint omnino. | Solummodo crisma et oleum debemus caritatiue dare monachis monasterii sancte marie uirginis quod apud paternonum situm est. Et clericos illorum debemus caritatiue ordinare. | et ornamenta ecclesiastica eorum caritatiue consecrare. et ecclesias eorum caritatiue dedicare. hoc est sine aliquo precio. et sine aliqua pecunia. Insuper concessi ego ansgerius | monasterio sancte marie apud paternonem cymiterium habere, et concessi etiam monachis huius monasterii ut ipsi corpora omnium illorum in cymiterio suo recipiant. | qui....... ibi iacere uoluerint. exceptis illis hominibus qui de monasterio catheniensi fratres effecti sunt. et qui sepulturam in cymiterio catheniensis | monasterii in uita sua sibi habere elegerunt. Preterea concessi ego ansgerius monasterio sancte marie de ualle iosaphat decimacionem de quattuordecim rusti|cis sarracenis quos dedit domnus henricus monasterio sancte marie de ualle iosaphat. Ego uero habebam decimacionem de data istorum rusticorum. sicuti habeo de aliis. Et concessi etiam monachis monasterii sancte marie quod apud paternonum situm est ut ipsi omnes illas helemosinas accipiant quas christiani de suis propriis rebus | illis dare uoluerint. Ergo quicumque hanc nostram constitutionem tam bene factam dissipare uel

uiolare uoluerit, sciat se uinculo excomunicacionis. esse alliga|tum. nisi ad congruam penitentiam propter hoc uenerit.; In testimonio autem huius constitucionis, feci ego ansgerius hoc signum sancte crucis + Signum domini henrici comitis +. Signum heruei cellerarii. +. Signum gualterii de ualle currenti. +.

+ Anno ab incarnacione domini nostri ihu xpi millesimo centesimo uigesimo. secundo. (*sic*) indicione. tercia. Ego mauricius dei gratia cathaniensium episcopus. atque episcopus | siracusanus nomine hugo simul dedicauimus ecclesiam beate dei genitricis marie semper uirginis de ualle iosaphat que est. sita apud paterniönem precibus | Pagani eiu|dem ecclesie monachi. et aliorum fratrum. quicum eo erant. ac marchionis henrici. Post vero consecracionem eius ecclesie rogatu predicti siracusani episcopi. atque mar|chionis henrici. totum illud quod angerius episcopus ipse ecclesie quam consecrauimus donauerat, uoluntarie confirmaui. Et idem marchio henricus licet multa bene|ficia predicte inpendisset ecclesie tamen ineius (*sic*) dedicacione ammonicione nostra nostroque rogatu. et pro sua anima et pro omnium suorum parentum animabus dedit eidem ecclesie in dotem | sex uillanos. et ecclesiunculam sancte marie magdalene cum ospitali que est sita sub castrum. Quod ego mauricius amore ipsius episcopi siracusani. et marchionis henrici qui|me [non] modice rogauerunt quicquid iuris in ecclesiuncula illa cathaniensis ecclesia habebat : cum contentu et auctoritate quorumdam eiusdem ecclesie mon[ach]orum scilicet | salomonis precentoris. et ugonis crassi. atque goffredi fratris roaldi. qui mecum aderant reliqui. et si hoc eueniret quod ecclesiuncula illa diuino prouectu cresceret in | maius, concessi ei ecclesiuncule habere cymiterium et nostra cathaniensi ecclesia auctorizani. ut semper accipiat oleum crisma. Et hoc totum feci pro anima episcopi ange|rii. et aliorum meorum antecessorum. et pro mea. et omnium ipsius cathaniensis ecclesie confratrum. Quicumque igitur prefata nostra data infringere seu infirmare sinistra | parte laborauerit, dei uindicte subiaceat nisi digna penitencie satisfactione resipiscat. In testimonio autem huius constitucionis feci ego mauricius hoc signum sancte crucis.+ Ego hugo crassus manu mea subscripsi. Signum Iohanis | archidiaconi. +. Signum domini hugonis episcopi siracusane ecclesie. + Signum domini henrici marchionis +. Signum salomonis cantoris. + |

Signum aldebrandis. + Signum gaufredi filius roaldi. + Signum girbaldi decomicino. + Signum roberti mazonis. + Sig|num domine flandine. +

A tergo si legge : S. N. Ar. N. 76 Pred. req. Ar. 4. A. car. 64.

3

1122 vel 1124. — *Privilegium Henrici, Mainfredi marchionis filii, comitis Paternionis, bona nonnulla conferens ecclesiae S. Mariae de Valle Josaphat.* — Falsum.

[Catania, Museo Civico. — Pergamena di mm. 545 + 28 × 322.]
Pseudo-originale.

✠ Anno ab incarnatione domini nostri ihu. xp̄i M° C° XXII° ij /////// Ego henricus mainfredi marchionis | quondam filius; hec que inferius continentuR iure hereditario habenda et absque ulla secularis tributi | exactione in pace possidenda ecclesie sancte Marie uallis iosaphat, dono atque concedo pro anima uide|licet, beate memorie comitis. Rogerii. atque Jordanis [1], eius filii, seu RÈGINE Adalasie. et Rogerii sicilie | atque calabrie incliti comitis nec non et pro anima mea et uxoris mee Flandinae. siue parentum | et filiorum meorum. firmamus itaque nominatim que prelibauimus deliberanda aput paternionem | ecclesiam sancte marie de iosaphat aliam autem ecclesiam sancte marie magdalene que est subtus castrum cum | hospitali atque ecclesiam sancti michaelis cum cimiterio benedicto. Vineam pataline cum clausura. et | cum toto territorio ad dexteram et ad sinistram. usque ad predictam ecclesiam sancti michaelis. Piscariam uero | cum territorio usque ad diuisionem adernionis. Vineam cum clausura que est subtus castrum. Terra que | dicitur lacumba. Molendinum boali. Casale hamhelmesep. cum istis. quindecim villanis. bhalil. Isanigrum. | Iseg elcausceri. hamet ebene. thachan, Gazem filium sororis, Amor elabella. Buchabar. Caleph buile. | Amor catemhel Amenis. Elebiz. Hamut. ebene cassar. hamet fratrem eius. Hali ragel ebbene ellubi. Machomet. | el fartas. In dote vero dedicationis eiusdem ecclesie, hamor ebbenecheteb. fratrem eius [2], isam. Machluf. ebbenecheteb. hali | fratrem eius. Jetha ebbenedadi. hamut ebbenedari. Juxta comicinum autem. Casalem quod uocatur trablisin sicut | tenuit illud iuste gaith. Malabel. Buterie cum istis uillanis. Amor, Zeug elgazire. Isa. Abdessalem. Celmem. | Hameth fratrem eius. [Aliut in honore ecclesie sancte marie dedi, si contentiones sunt, inter nostros et suos homines.

1. Giordano fu sepolto in Traina dal padre Ruggiero che volle comporre le ossa del figliuolo (Malaterra, lib. IV, cap. XVIII); mori nel 1093.
2. Sovraposto.

in domo | ecclesie predicte iusticia facta. Ad porcos eorumque in siluis meis pascua habeant [1]]. Hec autem ecclesia quarum supradictas | libere possidenda cumtradidi; Ordinatione et confirmatione archiepiscopi atque abbatis scilicet uallis iosaphat atque domni | pagani monachi omnibus ecclesiis quas habent uel habuerint a roma usque per totam siciliam, salua reuerentia ecclesie | iosaphat preesse debet. Hee quoque sicut et cetere matri sue obedire. seruire. iuuare. sustentare. eam sicut ordo postulat, | nec minus debet. Laudata itaque et confirmata sunt ista, uoluntate, et consensu flandine uxoris mee seu rogerii atque | Symonis. nec non Mainfredi, atque Jordanius filiorum meorum indissolubiliter et proprio sigillo, insuper testibus idoneis. carte | memorie in castro paternionis feliciter commendata. Quicumque igitur nostra data infringere seu infirmare | sinistra parte laborauerit, dei uindicte subiaceat nisi digna penitentie satisfactione resipiscat [2]. Adiutores | bonorum autem horum et conservatores, remuneratrix gratia diuina, cum parte dextera, gloriose remuneret. S. Addonis | de garrex, S. Adonis de summa ripa. S. Gerbaldi de comicino, S. Ricardi de bubio, S. Gaufonius de platea. S. Hen|rici de tirone, S. Gualterii de ualle currenti, S. Roberti paternionis, S. Seibrandi, S. Costantini senescalci, S. | Alberti paternionis, S. Burgundionis senescalci, S. Willelmi qui supra nominata precepto domini Henrici intitulauit.

5

1126, Ind. IIª. — *Privilegium Mauricii, Cataniensis episcopi, et Hugonis, Syracusani episcopi, pro ecclesia S. Mariae de Valle Iosaphat apud Paternionem.*

[Catania, Museo civico. — Pergamena di mm. 296 + 30 × sopra 235, centro 240, sotto 242. Copia del Giugno 1261, ind. IVª; guasta e corrosa].

✠ Anno ab incarnatione domini nostri ihu xpi. Millesimo. Centesimo. vigesimo quarto. Indictione secunda. Ego | Mauritius dei gratia Cathaniensium Episcopus. atque Episcopus siracusanus nomine Hugo simul dedicamus Ecclesiam beate | dei genitricis Marie semper uirginis de ualle Iosaphat. que est sita apud paternionem. precibus pagani eiusdem | Ecclesie monachi. et aliorum fratrum qui cum eo erant ac marchionis Henrici. Post uero conse-

1. Tutto questo manca nel doc. n. 7.
2. Queste parole si trovano nella carta di Maurizio.

crationem eius ecclesie roga|tu predicti siracusani episcopi atque Marchionis Henrici totum illud quod Angerius episcopus ipse Ecclesie quam consecrauimus donaue|rat, uoluntarie confirmaui. Et idem Marchio Henricus licet multa beneficia predicte impendisset ecclesie. tamen | in eius dedicatione. ammonitione nostra nostroque rogatu. et pro sua anima. et pro omnium suorum parentum animabus de|dit eidem ecclesie in dotem sex villanos et ecclesiunculam sancte Marie Magdalene cum hospitali. que est sita sub | castrum. Et ego Mauricius amore [ips]ius episcopi siracusani. et Marchionis henrici. qui me non modice rogauerunt. | quicquid iuris in ecclesiuncula illa cathaniensis Ecclesia habebat. cum cons[ensu] et [au]ctoritate quorumdam eiusdem ecclesie | monachorum. scilicet Salomonis precentoris et hugonis crassi atque Goffredi filij roaldi qui mecum aderant. reliqui. | Et si hoc eueniret quod ecclesiuncula illa diuino prouentu cresceret in maius. concessi ei ecclesiuncule habere cimiterium | et a nostra Cathaniensi ecclesia auctorizaui. ut semper accipiat oleum et crisma. Et hoc totum feci pro anima episcopi An|gerij et aliorum meorum antecessorum. et pro mea. et omnium ipsius ecclesie cathaniensis confratrum. Quicumque igitur prefata | nostra data infringere. seu infirmare sinistra parte laborauerit. dei uindicte subiaceat. nisi digna penitentie sa|tisfactione resipiscat.

In testimonio autem huius constitucionis feci ego Mauricius hoc signum sancte crucis +.

Ego Hugo crassus manu mea subscripsi +. Signum Iohannis Archidiaconi +.

Signum domni Hugonis episcopi siracusane ecclesie. + Signum domini Henrici +.

Signum Salomonis cantoris. + Signum Aldebrandi. + Signum Gaufridi filij Roaldij +.

Signum Girbaldi de comicino +. Signum Roberti Mazonis +. Signum domine flandine +.

Nos vero dominicus dei gratia Militensis episcopus Matheus eadem gratia siracusanus episcopus et frater Boamundus prior fratrum predicatorum de | messana viso autentico huius transcriptionis [de uerbo] ad uerbum sicut superius scriptum est nil addito nil remoto ad preces fratris petri abbatis f°........ transcripto studuimus apponere data..... Anno domini M° C° C° L° XI mense Iunii quarte Inditionis.

A tergo si legge : N. 76 : Priv. regum Ar. 4. A. Car. 65.

6

1124, Julii 14, Ind. IIa. — *Privilegium Mauricii, Cataniensis episcopi, pro ecclesia Sanctae Mariae [de Valle Iosaphat] apud Paternionem.* — Falsum.

[Catania, Museo Civico. — Pergamena di mm. 440 + 45 × 248. Pseudo-originale. Esposta in bacheca.]

✠ Anno ab incarnatione domini nostri ihu xpi millesimo centesimo uicesimo quarto quartodecimo die mensis Julij Indictione secunda. Ego mauricius dei gratia cathaniensis | episcopus notum facimus tam presentibus quam futuris. quod simul cum dilecto et reuerendo fratre domino hugo|ne uenerabili syragusano episcopo dedicaui ecclesiam sancte Marie matris domini sitam apud paternionem precibus [Pagani][1] mona*chi* et aliorium[2] fratrum Monasterij. sancte Marie de iosaphat et | domini Henrici domini paternionis. et post consecracionem eiusdem ecclesie rogatu predicti syra | gusani episcopi et prenominati domini paternionis totum illud quod predecessor noster Angerius episcopus ipsi e|clesie quam consecraui donauerat uoluntarie de consensu et uoluntate monachorum. Ca|thanie confirmaui et idem predictus dominus paternionis licet multa beneficia predicte ecclesie inpen|disset me in eius dedicacione ammonicione nostra pro animabus parentum suorum et pro salute sua et | heredum suorum dedit eidem ecclesie. ecclesiam sancte marie magdalene sitam in suburbio paternionis | cum hospitali, et ecclesias sancti Michael et sancti helie cum tenimentis suis et clausura pateline et | casale Mesepe cum uillanis et omnibus pertinenciis suis et ego Mauricius supradictus amore ipsius | siragusani episcopi et predicti domini henrici de assensu domini pape et consensu monachorum fra|trum meorum. qui mecum aderant quicquid iuris in ecclesijs predictis pro animabus. episcopi Angerij et omnium | fratrum meorum cathaniensium monachorum habebat cathaniensis ecclesia caritatiue concessi. Item|de assensu et consensu predictorum concessi predicte ecclesie site in predicto suburbio cimiterium con|fessionem baptisma. Crisma et oleum sanctum habere semper autoritate nostre ecclesie cathaniensis libereque | sine aliqua seruitute. Quicumque igitur hanc donacionem infringere seu infirmare sinistra | parte laborauerit dei uindicte subiaceat nisi digna peni-

1. « Pagani » manca nel ms.
2. *Sic.*

tentie satisfactione resipiscat. Ad cuius | donacionis et concessionis nostre memoriam et perpetuam firmitatem presens scriptum predicto pagano | monacho Iosaphat pro parte Monasterij sui de consensu fratrum nostrorum fieri fecimus bulla nostra plumbea et subscriptionibus monachorum nostrorum roboratum et aliorum testium subscriptorum. In testimonio autem huius constitucionis feci ego mauricius hoc signum + sancte crucis.

+ Ego hugo crassus manu mea subscripsi.

+ Signum Johannis archidiaconi.

+ Signum domini Hugonis episcopi siracusane ecclesie. + Signum domini henrici.

+ Signum Salomonis cantoris + Signum Aldebrandus + Signum Gaufridi filij Roaldi.

+ Signum Girbaldi de comicino + signum Roberti mazonis + Signum domine Flandine.

I quattro fori pel suggello che manca sono tagliati al solito a forma di rombo ◇.

7

1132 (?), mense Septembris, Ind. IIIª. — *Privilegium Henrici Mainfredi marchionis filii, comitis Paternionis, pro ecclesia S. Mariae de Vallé Iosaphat.* — **Falsum.**

[Catania, Museo Civico. — Pergamena di mm. 370 × 390, ritagliata di sotto. Copia.]

Anno ab incarnatione domini nostri ihu. xp̄i millesimo centesimo tricesimo secundo mense septembri (*sic*) Indictione | tercia. Ego Henricus mainfredi marchionis quondam filius. hec que inferius continentur iure hereditario | habenda et absque ulla secularis tributi exactione in pace possidenda ecclesie sancte marie uallis iosaphat dono | atque concedo. Pro anima uidelicet beate memorie comitis Rogerii. atque Iordanis eius filii. seu regine Adalasie. et Rogerii | sicilie atque calabrie incliti comitis. necnon et pro anima mea et uxoris mee siue parentum et filiorum meorum. Firmamus itaque nomi|natim. que prelibauimus deliberanda. Aput paternionem ecclesiam sancte Marie que est. subtus castrum cum hospitali. Vineam pataline cum clausura. | Piscariam cum territorio usque ad diuisas adernionis. Molendinum bohali. Casale ham hiusep cum istis quindecim uillanis. Chalil. | Isinigrum. Iseg elecauseeri. Ahmet ebene tahanom. Cazem filium sororis. Amore labellu. Bucabar. Caleph buhile. Amor catê el hamemis. | Iesin. hamut ebbene chascar. hamet fratrem eius. haliragel ebbene

ellulu. Mahomet elfartase. In dote uero dedicationis eiusdem ecclesie. | hamor ebbenecheteb fratrem eius isam. Mecluf ebbenecheteb. Hali fratrem eius. Fetahebbe ne dadi. Hamut ebbene dari. Juxta comicinum autem | Casalinum quod uocatur trablisinum sicut tenuit illud iuste Gait mehalel butherie cum istis uillanis, Amor zeugelgazire, Issa. | Abdessallem. Chelinem. hamet fratrem eius. | Hec autem ecclesia cui supradicta libere possidenda contradidi. ordinatione et confirmatione archiepiscopi | Abbatis scilicet uallis iosaphat. atque domini pagani [1] monachi omnibus ecclesiis quas habent vel habuerint a roma usque per totam siciliam. | salva reuerentia ecclesie iosaphat preesse debet. Hec quoque sicut et cetere matri sue obedire. seruire iuuare sustentare eam sicut ordo postulat nec minus | debet. Laudata itaque et confirmata sunt ista. uoluntate et consensu flandine uxoris mee. seu Rogerii. atque Simonis. nec non Mainfredi. | atque Jordanis filiorum meorum indissolubiliter. et proprio sigillo. insuper testibus idoneis. carte memorie in castro paternionis feliciter commendata. | Quicumque igitur nostra data infringere seu infirmare sinistra parte laborauerit. | dei uirtute subiaceat nisi digna penitentie satisfactione resipiscat. | Adiutores autem horum et conseruatores remuneratrix bonorum gratia diuina. cum parte dextera, gloriose remuneret. | S. Oddonis de garrex. S. Oddonis de summa ripa. S. Gerbaldi de comicino. S. Ricardi de bublo. S. Gaufonius de platea. | S. Henrici de tirone. S. Gualterii de ualle currenti. S. Roberti paternionis. S. Seibrandi. S. Costantini senescalci. S. Alberti paternionis. S. Burgundionis | senescalci. S. Willelmi qui supra nominata precepto domini henrici intitulauit;

Dietro, si legge : Transumptum privilegii comitis Henrici de donatione monasterio iosaphat.

8

1134, mense Madii Ind. XIIe. — *Privilegium Mauricii, Cataniensis episcopi, et Hugonis, Siracusani episcopi, pro ecclesia S. Mariae in Paternione sita.* — Falsum.

[Catania, Museo civico. Registr. var. 63. — Pergamena di mm. 268 + 25 × 210. Pseudo-originale.]

✠ Anno ab incarnacione domini nostri ihu. Christi [2]. Millesimo

1. *Paganus, monachus.*
2. Abbreviato in X^{i}.

centesimo tricesimo quarto. Mense Madii du|odecime Indictionis. Ego Mauricius, dei gratia Cathaniensis episcopus una cum domino Hugone reuerendo | fratre siracusano episcopo dedicaui ecclesiam dei genitricis Marie semper uirginis. que sita est in paternione | ad preces Religiosi uiri pagani Monachi et aliorum fratrum Monasterij beate Marie de ualle iosap|hat. qui cum eo erant et il[lust]ris uiri domini Henricj domini paternionis. Et post consecracionem ipsius ecclesie | Rogatu predictorum siracusani episcopi et domini Henrici totum illud quod bone memorie dominus Angerius catha|nensis episcopus predecessor noster concesserat ipsi ecclesie quam consecraui. de assensu domini pape Innocencij | [secun]di [1] et de consensu Monachorum Cathanie caritatiue confirmaui. Et predictus dominus henricus ammonicione | et rogatu nostro pro salute sua et remedio animarum parentum suorum concessit monasterio Vallis iosaphat. | ecclesiam sancte Marie magdalene cum hospitali sitam sub castro paternionis. Cui ecclesie ego Mauricius | ob reuerenciam beate Marie magdalene de consensu predicti domini pape et consensu monachorum meorum | concessi cimiterium. baptisma. confessiones et omne ius quod in ea cathaniensis ecclesia habebat et | autorizaui. ut ipsa ecclesia omni anno habeat de ecclesia cathaniensi crisma et oleum sanctum et hoc | totum feci concessi et confirmaui pro animabus predicti. domini Angerij et mea et omnium Monachorum et con|fratrum ipsius infringere seu infirmare sinistra parte laborauerit dei uindicte subiaceat nisi digna penitencie satisfacione resipiscat. In testimonio autem huius constitucionis et confirmacionis nostre hoc scriptum | fieri feci meo sigillo munitum et subscriptionibus cathaniensium monachorum et aliorum proborum hominum testimonio. + Signum manus hugonis Crassi. + Signum Salomonis cantor.......|......[Ga]ufredi filii..... aldi..... + Iohannis Archidiaconi......... +sira....: uidi (?)... et testis sum......... R[a]lyta mazonis...... Signum Alberandi........ Henricus Ma[infredi]. marchionis filius qui supra testis. + Signum Girhaldi de [co]micino. + Signum domine flandine.

Nella plica vi sono tre fori tagliati a forma romboidale.

1. Innocenzo II nel 1134!

LETTRE DE GRÉGOIRE IX

CONCERNANT

L'EMPIRE LATIN DE CONSTANTINOPLE

(*Pérouse, 13 décembre 1229*)

Dans le ms. n° 733-41, de la Bibliothèque royale de Belgique, se trouve, fol. 175 *d*-176 *b*, une lettre d'Henri, archevêque de Reims, adressée par lui à ses suffragants, probablement en janvier ou février 1230. Le prélat, dans ce document, transmet aux évêques de sa province un bref du pape Grégoire IX.

Ce bref pontifical, relatif à la défense de l'empire de Constantinople, est, croyons-nous, inédit et inconnu ; nous n'en avons trouvé de trace ni dans les Registres de Grégoire IX, ni dans d'autres recueils diplomatiques, et plusieurs érudits, en particulier M. L. Auvray, le savant éditeur des Registres de Grégoire IX, auxquels nous avons soumis la pièce, ne la connaissent pas davantage.

Nous croyons faire chose utile en publiant cette lettre inédite de Grégoire IX.

Fol. 175 *d*. HENRICUS, Dei gratia Remensis archiepiscopus [1], venerabilibus in Christo fratribus, universis Remensis ecclesie suffraganeis, salutem et sinceram in Domino caritatem.

Mandatum apostolicum noveritis nos recepisse in hec verba : GREGORIUS episcopus, servus servorum Dei, venerabilibus in

1. Sur Henri II, archevêque de Reims (1227-1240), voir *Gallia christiana*, t. IX, col. 108-11.

Christo fratribus, archiepiscopo Remensi et suffraganeis eius salutem et apostolicam benedictionem. Ut ardua, quibus desiderantes intenditis, veniant fideliter ad profectum, expedit ut preparatoria provide disponantur, sine quorum iuvamine non creduntur principalia prosperari. Sane videntes et dolentes quod negocium terre Sancte usque adeo nunc est, peccatis exigentibus, [confusum] [1], quod ad id sine medio efficaciter intendere nequeamus, cum Saraceni nuper in christianos qui erant in Iherusalem et in circuitu eius hostiliter irruentes multos in ore gladii trucidarunt [2], providimus, deliberatione prehabita diligenti, ut interim, iuvancia predictum negocium sollicite procurantes, succurramus modis quibus possumus imperio Romano [3]. Quod, si, quod absit, nunc relinqui contingeret indefensum, quasi necesse foret de recuperacione terre penitus desperare, eo quoque rite disposito et feliciter, auctore Domino, stabilito, eidem terre facilis et utilis est succursus. Unde cum status eiusdem imperii debilitatus Fol. 176 *a*.
enormiter tot adversis et diversis impulsibus quateretur, quod vix crederetur diu posse subsistere, nisi provideretur a Domino [de] [4] gubernatore qui tanto congrueret [5] honeri et honori, baiulus [6] princeps et barones eiusdem imperii sibi et imperio salubriter consulere cupientes, karissimum in Christo filium nostrum N. [7], Iherosolimitanum [regem] [8] Illustrem, in

1. Il y a ici un espace laissé en blanc dans le manuscrit, mais nous croyons pouvoir suppléer le mot *confusum*, qui se retrouve dans d'autres lettres de Grégoire IX, écrites cette même année 1229. Voir L. Auvray, *Les Registres de Grégoire IX*, Paris, 1896, t. I, col. 212, n. 350 : *confuso negotio Terre Sancte*; col. 213, n. 351 : *negotio miserabiliter Terre Sancte confuso*.

2. Il est probable que Grégoire IX fait allusion ici à une attaque dirigée par les Sarrasins contre Jérusalem, en 1229, très peu de temps après le traité de février 1229, en vertu duquel la Cité sainte avait été rendue aux chrétiens (voir le continuateur de Guillaume de Tyr, dans *Hist. occid. des crois.*, t. II, p. 383-386, 489). Cf. R. Röhricht, *Geschichte des Königreichs Jerusalem* (Innsbruck, 1898), p. 797-98.

3. Telle est la leçon du manuscrit : *romano*. On attendait peut-être *Romanie*, nom sous lequel on désignait plus souvent à cette époque l'empire latin de Constantinople. En particulier, dans ses lettres, Grégoire IX se sert habituellement du terme *Romania*.

4. *Om. cod.*

5. *Cod.* congrueretur.

6. Le premier bailli de l'empire était alors Narjot de Toucy. Cf. L. Auvray, *op. cit.*, t. I, col. 175, n. 290.

7. Le nom qui, dans l'expédition authentique de la lettre, devait remplacer cet N. est certainement « Iohannem ». Il s'agit, en effet, de Jean de Brienne.

8. *Om. cod.* Cf., pour cette formule *regem Ierosolimitanum illustrem*. L. Auvray, *Les Registres de Grégoire IX*, t. I, col. 175, n. 290, et Huillard-Bréholles, *Historia diplomatica Frederici secundi*, t. III, p. 146.

Imperatorem concorditer elegerunt [1], nobis et fratribus nostris suis nunciis et litteris humiliter supplicantes et instanter ut eidem imperio efficaciter succurrentes dictum regem ad suscipiendum onus et honorem oblatum inducere dignaremur [2]. Ad quod idem rex, sicut credimus, divinitus inspiratus, in nostra et fratrum nostrorum praesentia, electioni de se facte consenciens imperium pro Deo precipue ac principaliter acceptavit. Sic quoque nos, illuc suo [3] congruo iam subsidio destinato, ad eius auxilium nichilominus alios invitamus, per ipsum quasi per quoddam compendium ad dicte terre sancte succursum subvencionis commoda transferentes. Verumtamen cum idem Rex, tamquam christianissimus princeps et Christi verus athleta, in hoc Dei causam, eiusdem terre sancte negocium et interesse generalis ecclesie laudabiliter prosequatur, deberi sibi facit ut quisque Deum timens, quisque verus amator virtutis, quisque magnanimus, quisque potens ipsum sinceris affectibus, generosis effectibus, munificis beneficiis et gratuitis subsidiis comitetur, gavisurus in Domino participio premiorum cuius se [4] meritorum exhibet adiu-
Fol. 176 b. torem. Quocirca universitatem vestram rogamus, monemus et exhortamur attente per apostolica scripta mandantes quatinus singuli hec in vestris diocesibus publicantes, eos qui cum predicto rege ire voluerint in [5] subsidium imperii Romani [6] ac saltem per annum ibidem morari, denuncietis eadem indulgentia et libertate gaudere quam haberent si transfretarent in subsidium terre sancte. Datum Perusii idus decembris, Pontificatus nostri anno tertio.

Huius igitur auctoritate mandati vobis mandamus et precipimus quatenus divinum apostolicum mandatum, sicut superius est expressum, executioni mandetis, ita fideliter et devote quod nos vel vos non possimus de inobedientia reprehendi. Datum apud R[emos].

Cette lettre de Grégoire IX a pour principal intérêt de restituer une pièce jusqu'ici ignorée au volumineux registre de

1. Voir le récit de cette élection, qui a eu lieu en janvier 1229, dans *Georgii Acropolitae Annales*, ed. Bonn., p. 47-48, n. 27.
2. Voir dans Raynaldus, *Annales ecclesiastici*, ed. Mansi, Lucae, 1747, t. II, p. 15-16, le texte du traité de l'élection confirmé par le pape, le 9 avril 1229. Cf. L. Auvray, *op. cit.*, col. 175, n. 290.
3. Le manuscrit porte bien *suo*, mais peut-être faut-il corriger ce mot et dire *nostro?*
4. *Cod.* Cuiusce.
5. Nous avons corrigé ici le manuscrit qui a *ut*.
6. Voir plus haut, p. 231, note 3.

ce pape. Elle précise aussi les détails de certains faits historiques plus ou moins connus par ailleurs. Le pontife rappelle l'élection de Jean de Brienne, ex-roi de Jérusalem, à l'empire de Constantinople, après la mort de Robert de Courtenay. A l'héritier de celui-ci, Baudouin II, âgé seulement de seize ans, il fallait, dans les conjonctures critiques que traversaient l'Empire latin et la Terre Sainte, l'appui d'une main plus ferme et plus expérimentée que la sienne pour tenir les rênes du gouvernement [1]. Dans sa lettre, Grégoire IX recommande à l'archevêque de Reims et à ses suffragants de venir en aide à Jean de Brienne et accorde à ceux qui lui prêteront leur secours les mêmes indulgences qu'aux croisés.

Le volume dont nous avons tiré le document qu'on vient de lire, ne fournit pas de donnée significative pour en inférer l'authenticité. Recueil de pièces fort disparates, transcrites sur papier au cours du xv[e] siècle, il provient du prieuré des chanoines réguliers de Saint-Augustin établi à Louvain sous le vocable de saint Martin [2]. Les principales pièces contenues dans le manuscrit sont un traité de Nicolas Jacquier, *De calcatione daemonum* [3], un sermon contre la secte des Vaudois par Jean Tinctoris [4]; quelques œuvres de saint Augustin, l'opuscule de Nicolas de Cues, *De pace fidei* [5], le *Philobiblon* de Richard de Bury [6], l'*Itinerarium terrae sanctae* de Burchard [7]. A la suite de cet itinéraire, on a transcrit un fragment de la légende de sainte Catherine, le passage relatif à la translation de son corps sur le mont Sinaï. Vient alors, sans titre ni rubrique, séparée par un simple alinéa, la lettre d'Henri de Reims que nous publions ici. Cette lettre est elle-

1. Cf. G. FINLAY-TOZER, *A History of Greece*, Oxford, 1877, t. III, p. 306-307.
2. Cf. SANDERUS, *Bibliotheca belgica manuscripta*, part. II, p. 221. Ce manuscrit a jadis été étudié par le baron de Reiffenberg, *Bulletins de l'Académie royale des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles*, t. XI, 1[re] part., 1844, p. 66-67 et par le baron Kervyn de Lettenhove, *Compte rendu des séances de la Commission royale d'histoire*, 2[e] série, t. XI, Bruxelles, 1858, p. 422-435.
3. Voir QUÉTIF-ÉCHARD, *Script. ord. praed.*, t. I, p. 847-48.
4. Des extraits de ce discours ont été publiés par P. FREDERICQ, *Corpus documentorum inquisitionis haereticae pravitatis Neerlandicae*, t. I, p. 357-360.
5. Voir au tome II, p. 862-869 de l'édition de Bâle, 1565, des œuvres de Nicolas de Cues.
6. Publié par B. Cocheris, Paris, 1856.
7. Cf. RÖHRICHT, *Bibl. geogr. Palaestinae*, Berlin, p. 56-60.

même suivie du *Commentaire* de Hugues de Saint-Victor *sur l'Ecclésiaste*.

On le voit, ni le contenu du manuscrit de 733-741 de la Bibliothèque royale de Belgique, ni la façon dont le bref de Grégoire IX y est inséré n'apportent de lumière sur la question de savoir comment cette lettre a été recopiée, au xve siècle, dans un obscur prieuré des Pays-Bas.

Toutefois il ne semble pas qu'il y ait lieu d'émettre le moindre doute sur l'authenticité de ce document. Date, lieu d'envoi, style de la lettre en parfaite harmonie avec d'autres brefs du même pontife, exactitude des événements auxquels il est fait allusion, toutes ces données, concordent parfaitement et se corroborent l'une l'autre. On ne voit pas d'ailleurs l'intérêt qu'aurait eu un faussaire quelconque à la confection de pareil document.

J. VAN DEN GHEYN, S. J.

BIBLIOGRAPHIE

I. — COMPTES RENDUS CRITIQUES

Oriens Christianus. Römische Halbjahrhefte für die Kunde des christlichen Orients. Herausgegeben vom Priestercollegium des deutschen Campo Santo, unter der Schriftleitung von Dr. Anton Baumstark. Erster Jahrgang (1901). — Gr. in-8°, 428 pp., Librairie Otto Harrassowitz, Leipsig. Abonnement annuel : 20 marks.

M. Baumstark, qui s'est fait avantageusement connaître par divers travaux relatifs aux littératures syriaque et arabe, a pris l'année dernière l'initiative de cette publication destinée, dans sa pensée, à vulgariser un certain nombre de documents encore inédits et fort intéressants pour l'étude de l'histoire du christianisme en Orient. Son programme exclut le monde hellénique et byzantin. A part cela, il ne diffère pas sensiblement de celui que poursuit chez nous, non sans quelque succès, la *Revue de l'Orient chrétien.* Le Recueil doit paraître chaque année en deux fascicules. Chaque fascicule comporte trois sections : 1° des *Textes et Traductions.* Celles-ci sont généralement en latin ; — 2° des *Études* ou *Mémoires* sur diverses questions de littérature chrétienne orientale; — 3° des *Mélanges* et *Recensions,* suivis d'une revue des principales publications concernant l'Orient chrétien.

Je ne saurais mieux faire, pour montrer l'importance de cette Revue, qu'indiquer le contenu du premier volume. Dans la première série, nous trouvons :

1° Le texte arabe et la traduction latine d'une *Liturgie et du Rit du Baptême,* d'origine égyptienne, publié par M. Baumstark.

La date et la relation avec les autres documents de même nature ne paraissent pas suffisamment établies.

2° Un recueil de sentences choisies de S. Jean Chrysostome, attribué à l'anachorète Isaac le Syrien, publié dans le texte grec par M. M. Besson. — L'éditeur pense que « cet anachorète ne peut guère être que Mar Isaac (de Ninive), év. nestorien du VII[e] siècle ». Cela paraît tout à fait invraisemblable. Isaac de Ninive ignorait certainement le grec, et une simple lecture du texte édité par M. Besson permet de constater facilement que les sentences n'ont aucunement l'apparence d'un morceau traduit du syriaque. Il faut donc ou regarder le titre comme apocryphe ou chercher un autre Isaac auquel reviendrait la paternité du recueil.

3° Le *Symbolum nestorianum, anno post Chr. n. 612*, édité par D. Samuel Giamil, est une profession de foi rédigée par les évêques nestoriens pendant la vacance forcée du patriarcat. Elle fait partie d'une série de documents présentés à Chosroès, et qu'on trouvera édités in-extenso, avec traduction, dans mon *Recueil de synodes nestoriens* (*Notices et Extraits des manuscrits*, t. XXXVII, pages 562-598). La profession de foi, intéressante en elle-même, l'est surtout par la comparaison avec les autres symboles antérieurs, comparaison qui permet de mieux définir le caractère de la doctrine des églises persanes. — Le texte est correctement édité et la traduction fidèle, sauf sur deux ou trois points de détail; mais la petite introduction qui précède laisse à désirer, surtout pour les dates. Le catholicos Mar-Aba I[er] ne gouverna pas l'Église de 536 à 552, mais de janvier 540 à mars 552; Jésuyahb d'Arzoun fut élu patriarche en 582, et non pas en 581; son synode fut assemblé à l'été de 585, et non pas en 588. — Au lieu de 901 des Grecs (p. 63), lire 923. Au lieu du petit texte apocryphe, en vers, donné p. 63, à propos de l'assemblée des évêques à la cour de Chosroès, il eût mieux valu citer la *Vie du martyr Georges d'Izala* (éditée par Bedjan) qui raconte tout au long les circonstances de cette réunion (cf. *Notices et Extraits*, t. XXXVII, p. 618 et suiv.). L'erreur la plus surprenante est celle qui a passé dans la traduction du titre, à propos du fameux monophysite Gabriel de Singar : « *Cum Gabriel Rostbidanus regi persuasisset...* »; au lieu de Rostbidanus, que le traducteur prend pour un ethnique, lisez « Gabriel le *Dróstbéd* », titre persan qui signifie « maître des santés » et n'est autre chose que la traduction du grec ἀρχίατρος.

4° *Eine nestorianische Bruchstück zur Kirchengeschichte des IV und V Jarhrhunderts*, publié par M. E. Goeller. Ce morceau tiré du ms. syr. 179 de la Bibl. Vaticane, est sûrement dérivé de

sources grecques, mais non pas directement; il a dû être compilé sur les versions syriaques de Socrate et de Théodoret.

5° Le même éditeur nous donne le texte syriaque et la traduction d'une *Vie de Nestorius*, de fabrication jacobite. Ce factum est un spécimen des compositions auxquelles s'exerçaient les controversistes des deux partis : monophysite et nestorien. Comparer l'*Histoire de Nestorius*, rédigée par les partisans de sa doctrine, publiée par M. O. Braun, dans la *Zeitschr. der deutsch. Morgenländ. Gesellsch.* (t. LIV).

6° M. P. Vetter, nous présente un aperçu sur les *Actes apocryphes des Apôtres* dans la littérature arménienne (pp. 168-170), et publie le *Martyrium Petri*, texte arménien et traduction, avec rapprochement des textes grecs.

7° Les listes des soixante-dix disciples du Christ, composées surtout de noms empruntés aux Actes des Apôtres et aux Épîtres de S. Paul, se retrouvent dans les littératures grecque et syriaque avec des variantes notables. Modifiées et remaniées par divers auteurs, en vue de les faire concorder avec des traditions locales, ces listes s'accordent difficilement entre elles. On ne saurait dire si celles que nous connaissons dérivent d'un seul original, modifié intentionnellement par les traducteurs, ou si l'idée de colliger les noms de ces personnages est venue indépendamment à plusieurs écrivains. Cette dernière hypothèse rendrait mieux compte des divergences. Aux nombreuses listes déjà connues et publiées, M. Baumstark, ajoute le texte arabe et la traduction de celle qu'a insérée un auteur égyptien monophysite de la fin du XIIIe siècle, Abû'l-Barakât, dans son ouvrage intitulé « *La Lampe des ténèbres* ».

8° Nous devons également à M. Baumstark, le texte et la traduction du Synaxare maronite pour le 29 juin (fête des SS. Pierre et Paul). Ce synaxare est en carshouni, c'est-à-dire en langue arabe écrite en caractères syriaques. Il est sans importance.

9° M. Oscar Braun a donné, dans le premier fascicule, une étude sur la vie et les œuvres du patriarche nestorien Timothée Ier (780-823). Il a tort de faire mourir le patriarche en 820 (la date exacte de sa mort est le 9 janvier 823); de lui attribuer un *Traité contre le concile de Chalcédoine* qui est de Timothée d'Alexandrie (cp. R. Duval, *La Littérature syriaque*, 2e édition); de me faire dire que les 130 *canons* de Timothée se trouvent dans le ms. syr. 332 de Paris; et d'avoir laissé trop de fautes d'impression dans ses citations syriaques. — La lettre à Sergius, qu'il publie avec traduction dans le second fascicule, a été en partie éditée par Duval, *Revue sémitique*, avril 1902.

L'iconographie et l'architecture sont représentées par les articles de M. STRZYGOWSKY : *Die Sophienkirche in Salonik ;* de M. GRAEVEN : *Ein Chrystustypus in Buddhafiguren* (dont les conclusions sont sujettes à caution); de M. STEGENŠEK : *Eine syrische Miniaturenhandschrift des Museo Borgiano.* A propos de ce dernier article, je signalerai à l'éditeur de semblables ornementations dans les mss. syriaques 33, 41, 112 de la Bibl. Nationale.

Je ne puis oublier les mémoires de M. STRZYGOWSKY sur le *Monastère des Syriens au désert de Scété;* ni celui de M. BAUMSTARK sur les ouvrages nestoriens traitant *De causis festorum;* mais l'énumération des notes du même auteur relatives à divers points de la littérature chrétienne orientale et particulièrement de la littérature syriaque m'entraînerait trop loin. Je terminerai en disant que sa revue, très développée, des publications nouvelles est faite fort consciencieusement, et en le remerciant des éloges qu'il a accordés à mon édition de la *Chronique de Michel le Syrien.*

Le lecteur qui aura eu la patience de lire cet article sera peut-être frappé de ce fait que les trois quarts des études publiées par la nouvelle Revue se rapportent à la littérature syriaque. Celle-ci est, en effet, la plus importante des littératures chrétiennes orientales ; elle a fourni de nombreux éléments à la littérature chrétienne arabe, et par l'intermédiaire de celle-ci, à la littérature éthiopienne. Nous ne pouvons donc que nous réjouir de voir paraître au jour quelques uns de ses nombreux monuments inédits, et saluer avec plaisir une Revue qui fait une large part à l'édition, toujours si dispendieuse, des textes orientaux.

Cependant, une Revue ne peut donner l'hospitalité à des ouvrages trop étendus, et, tout en nous félicitant des nouvelles publications, nous ne pouvons oublier combien il est parfois difficile de se procurer les anciennes; quels inconvénients présente pour l'étude cette dispersion des textes dans une quantité de périodiques qu'on n'a pas toujours à sa disposition ! quels avantages il y aurait à pouvoir consulter dans un format uniforme et pratique, à un prix modéré, l'ensemble des textes orientaux représentant les littératures chrétiennes! C'est pour obvier à ces inconvénients et réaliser ce desideratum que, cédant aux instances réitérées de quelques amis, et assuré du concours désintéressé de savants émérites, j'ai consenti de mon côté à diriger la publication d'un *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium,* dont les trois premiers volumes (dûs à MM. Guidi, Labourt et Parisot) paraîtront au cours de cette année. Je donnerai en même temps un plan détaillé de la publication, ainsi que la liste des premiers collaborateurs. Les textes seront accompagnés de leur traduction

latine, et cette même traduction, destinée à vulgariser les documents, se vendra séparément, pour en permettre l'acquisition à un prix raisonnable aux non-orientalistes.

L'autorisation qui m'a été accordée de recourir à l'Imprimerie Nationale pour l'impression de cette collection permet d'espérer (grâce au matériel considérable et à l'habileté des ouvriers de cet établissement) qu'en une vingtaine d'années on pourra éditer ou réimprimer, avec leur traduction, tous les ouvrages syriaques, arabes, coptes et éthiopiens de quelque importance pour la littérature chrétienne.

J.-B. Chabot.

Arturo Magnocavallo. — **Marin Sanudo il vecchio e il suo progetto di Crociata.** — Bergamo, Istituto italiano d'arti grafiche, 1901, in-8°, 154 pp.

M. Magnocavallo s'occupe depuis plusieurs années de Marino Sanudo et de ses œuvres. En 1898, il avait publié une courte notice sur les manuscrits des *Secreta fidelium crucis.* Dans le présent ouvrage, s'il n'a pas la prétention de traiter complètement son sujet, il nous donne du moins l'étude la plus substantielle et la plus riche en renseignements nouveaux qui ait été publiée jusqu'ici sur le célèbre écrivain et cartographe vénitien. Son livre est divisé en sept chapitres, précédés d'une *Introduction.* L'*Introduction* est consacrée à une revue générale des écrits de Sanudo. M. Magnocavallo s'y occupe spécialement de l'attribution à Sanudo de l'*Histoire de Romanie*, publiée jadis par Hopf, et, comme celui-ci, mais peut-être d'une façon moins nettement affirmative, il accorde à l'auteur des *Secreta* la paternité de cette œuvre importante : Si l'on ne peut dire que la question soit définitivement tranchée, du moins les indices favorables à la solution proposée sont assez significatifs pour qu'il soit dès maintenant permis d'inscrire l'*Histoire de Romanie* parmi les productions littéraires de Sanudo.

Le chapitre I traite des ascendants de Sanudo, et des premières années de sa carrière. Le chapitre II contient une rapide esquisse des événements qui précédèrent et suivirent immédiatement la chute de Saint-Jean-d'Acre, avec une analyse des premiers projets de croisade provoqués par cette catastrophe jusqu'au concile de Vienne (1311). Le chapitre III raconte les voyages de Sanudo, de

1312 à 1322, et la présentation de ses *Secreta* au pape Jean XXII le 24 septembre 1321; on y trouvera de plus une analyse du premier livre des *Secreta*, lequel traite des préliminaires de la croisade. Le chapitre IV est consacré à l'examen du deuxième livre, dans lequel Sanudo expose ses vues sur l'exécution d'une croisade générale. Dans les chapitres V et VI, il est parlé des projets de croisade des rois Charles IV et Philippe VI, et des lettres de propagande de Sanudo. Enfin, le chapitre VII contient une analyse sommaire du troisième livre, le moins intéressant de tous, puisqu'il se compose en majeure partie d'extraits d'auteurs connus; le chapitre se termine par une classification des diverses recensions des *Secreta*. En appendice, M. Magnocavallo publie une pièce du plus haut intérêt : le testament de Sanudo, daté du 9 mai 1343, qu'il a retrouvé dans les archives des Frari à Venise.

Comme on peut le voir par ce résumé de son livre, M. Magnocavallo ne s'est point occupé de l'étude des sources utilisées par Sanudo; du moins il n'en dit que quelques mots en passant dans son septième chapitre. A celles qu'il cite, il conviendrait d'ajouter, pour la partie historique, les *Mémoires* de Philippe de Novare, la *Chronique* dite du Templier de Tyr, peut-être les *Annales de Terre-Sainte*, et, pour la partie géographique, Burchard du Mont-Sion. Sans doute reprendra-t-il avec plus de détail dans un travail subséquent, l'examen de ce point spécial.

Je vais indiquer brièvement les conclusions exposées par Magnocavallo en ce qui concerne la date des principaux événements de la carrière de Sanudo et les rédactions successives de ses *Secreta*.

Marino Sanudo naquit peu avant 1270. Il était fils de Marco († en 1318), dont le trisaïeul eut pour frère Marco Sanudo, créé duc de Naxos, en 1207, après la conquête de Constantinople par les croisés. Son père avait porté, comme lui, le surnom de Torsello dont l'origine est inconnue. Dès sa jeunesse, il fit de nombreux voyages. Dans la lettre qu'il adressa à Jean XXII, le 24 septembre 1321 en lui offrant ses *Secreta*, il rappelle qu'il avait visité plusieurs fois Acre et Alexandrie, et qu'il avait passé la plus grande partie de son existence en Romanie. En 1286, nous le trouvons effectivement à Acre, d'où il dut partir très probablement avant la prise de cette ville par le sultan Mélik-el-Aschraf, donc avant 1291. Sur ce point, M. Magnocavallo réfute par de bonnes raisons les assertions de certains de ses devanciers, d'après lesquels Sanudo aurait assisté au siège de 1291. En 1293, nous retrouvons Sanudo à Venise; puis, avant 1300, il séjourne en Sicile, et vers 1304 à Rome. Ce fut peu de temps après, en mars 1306, qu'il com-

mença d'écrire son Projet de croisade, dont une première rédaction, portant le titre de *Conditiones Terrae Sanctae* fut achevée et présentée au pape Clément V en 1309. Deux manuscrits, parmi ceux que cite M. Magnocavallo, l'un de Venise, l'autre de Munich, nous ont conservé cette rédaction primitive. De France, où il se trouvait alors, Sanudo dut retourner à Venise, qu'il habita jusqu'au milieu de 1312 environ. En décembre de cette même année, il est à Clarentza. Puis, il se rend de nouveau en Orient (Chypre, Arménie, Alexandrie, Rhodes). De 1320 à 1321, il parcourt le nord de l'Europe : on le voit à Bruges, en Allemagne, sur les côtes de la Baltique. De là, il rentre en France et y achève une nouvelle rédaction de son œuvre, à laquelle il donne le titre de *Secreta fidelium Crucis,* et qu'il présente, le 24 septembre 1321, au pape Jean XXII, à Avignon. Dans cette rédaction, divisée en trois livres, les *Conditiones T. S.*, remaniées et comprenant cinq parties, forment le livre I. Le livre II traite du passage général. Le livre III, dans lequel Sanudo se propose de montrer aux Chrétiens comment ils devront gouverner la Terre-Sainte, une fois ce pays conquis, contient une histoire de la Palestine et des croisades, accompagnée de descriptions géographiques et de considérations politiques. Sanudo fit alors en France un séjour d'environ deux ans. Il y publia une deuxième édition des *Secreta*, contenant d'assez importantes additions aux livres II et III. Cette édition fut offerte par lui au roi Charles IV, en février ou mars 1323. Elle est précédée d'un *Mémorial* en français, intitulé : *Remembrance à la royale Majesté.* Après avoir présenté son livre au roi, Sanudo ne resta probablement pas longtemps en France : il rentra, semble-t-il, en Italie. En 1332, nous le trouvons dans le royaume de Naples, auprès du roi Robert. Puis, il fait un nouveau voyage en Romanie, et, en 1333, il est à Constantinople. Sur les dernières années de sa vie, nous sommes assez imparfaitement renseignés. La date même de sa mort est inconnue ; elle est postérieure en tout cas au 9 mai 1343, jour où il écrivit son testament. A cette époque, il devait avoir plus de 70 ans. On peut donc supposer que son existence ne se prolongea pas beaucoup au delà. Il avait été marié deux fois. De sa première femme, dont on ignore le nom et qu'il dut épouser vers 1300, il eut au moins deux enfants, un fils Marco, et une fille Beriola, morts tous deux avant 1343 probablement. De son second mariage avec Andreola Cornaro, naquirent deux enfants, Jean et Bernard, encore vivants, ainsi que leur mère, en 1343. Postérieurement à 1323, il procéda à une troisième révision des *Secreta*, en faisant passer dans le texte même de l'œuvre un certain nombre de notes qui, dans les rédactions précédentes, figuraient en marge des manuscrits.

En dehors des *Secreta* et de l'*Histoire de Romanie,* dont il a été parlé, Sanudo a encore écrit nombre de lettres, dont la plupart sont des œuvres de propagande relatives à la croisade; nous ne possédons certainement qu'une partie de sa correspondance. Il a écrit ou commencé d'écrire un traité « de l'estat et maintenement des féaus de la crois », dans lequel il se proposait d'insérer une « Vie du Crist », ouvrage dont il parle dans une lettre adressée, en 1337, au comte Guillaume de Hainaut, et qui ne s'est point retrouvé.

C'est spécialement l'étude des *Secreta,* et, accessoirement, celle des *Lettres* de Sanudo, qui font l'objet du travail de M. Magnocavallo. Dans son chapitre II, il compare les *Conditiones Terrae Sanctae* avec d'autres Projets de croisade rédigés vers le même temps, ceux de Charles II d'Anjou, de Raimond Lull, de Fidence de Padoue, de Dubois, de Jacques de Molay [1] et de Haython. Dans ses chapitres III et IV, il confronte l'œuvre complète, à savoir les *Secreta fidelium Crucis*, avec quelques Projets un peu postérieurs, en particulier le *Directorium* de Brocard et le *De modo Sarracenos extirpandi* de Guillaume Adam. Les considérations que lui suggèrent ces rapprochements sont intéressantes; il a d'une manière générale, parfaitement mis en relief les parties originales des vues de Sanudo. Il a bien montré, par exemple, à quel point celui-ci, dans ses conseils pour la croisade, confond, consciemment ou non, l'intérêt de la Chrétienté et l'intérêt vénitien, confusion tellement frappante qu'on se demande si les idées maîtresses de son Projet ne lui ont pas été dictées par le gouvernement même de sa patrie. Mais, d'autre part, il est certains points, qui se rattachent très étroitement à son sujet et qu'à mon avis, il a traités trop rapidement. Pour bien comprendre les *Secreta* et juger de leur valeur intrinsèque, il était indispensable de connaître exactement le milieu auquel Sanudo les destinait; de savoir ce qu'étaient, à l'égard de la croisade, les dispositions des puissances occidentales les plus directement intéressées; la papauté, le roi de France et les Républiques italiennes. M. Magnocavallo aurait, je crois, donné à son travail une portée plus grande, si, au lieu de noter simplement les différences et les analogies existant entre les *Secreta* et d'autres Projets similaires, il avait montré en même temps à quel point la plupart des auteurs de Projets — et Sanudo entre autres —

1. M. Magnocavallo croit ce projet de 1306. Je le daterais plutôt de la fin de l'été 1307; car il me parait évident que Molay y discute certaines des idées préconisées par Haython dans le Projet qu'il présenta au pape en août 1307. — D'ailleurs Molay qui, en 1306, était encore en Chypre, n'arriva probablement en France que dans le courant de l'été 1307.

semblent s'être mépris sur les véritables raisons qui s'opposaient à l'organisation d'une croisade. Car, chose digne de remarque, ces hommes très bien renseignés sur les affaires d'Orient, qui voyaient parfaitement les difficultés que la croisade rencontrerait sur sa route, et avaient d'excellents avis à donner sur les moyens d'y parer, ces hommes ne semblent pas s'apercevoir que le plus sérieux obstable est en Occident, et que le seul Projet de croisade capable de mettre en branle la Chrétienté eût été celui qui, par miracle, aurait satisfait les intérêts divergents de la papauté, de la royauté française et des États de l'Italie [1]. — Je n'ai garde au surplus de présenter cette observation comme une critique sérieuse du livre que je viens d'analyser. M. Magnocavallo n'a nullement prétendu traiter toutes les questions que peut soulever l'étude des *Secreta*. Il a fait un choix parmi elles; il nous a donné le résultat de ses premières recherches, en remettant sans doute le complément à plus tard; et, dans ces quelques dissertations, il nous apporte suffisamment de choses nouvelles pour que l'on ait grand profit à les lire [2].

Je n'ai rien dit encore de la partie du travail dans laquelle l'auteur a réuni ce qu'il sait des manuscrits des *Secreta*. Il a réparti ces manuscrits en quatre familles : 1° manuscrits des *Conditiones Terrae Sanctae*, au nombre de deux; 2° manuscrits de la première rédaction des *Secreta*, présentée à Jean XXII en 1321; 3° manuscrits de la deuxième rédaction présentée au roi Charles IV, en 1323; 4° manuscrits de la troisième rédaction, dans laquelle ne figurent plus les anciennes notes marginales, qui ont été incorporées dans le texte. — Il indique en outre trois manuscrits sur lesquels il n'a pu obtenir de renseignements : les manuscrits 9347 et 9404 de la Bibliothèque royale de Bruxelles, et le manuscrit Additionnal 27376 du Musée britannique.

1. Sur ce point, je renvoie M. Magnocavallo à un compte rendu du livre de M. Delaville Le Roulx, *La France en Orient*, paru dans la *Rev. crit. d'hist. et de littérature*, du 19 mars 1888.

2. J'ai relevé en passant quelques menues erreurs que je me permets de signaler à M. Magnocavallo : P. 36, il cite deux fois « le sultan al-Melik »; il faut dire al-Melik-al-Aschraf, car al-Melik est un simple titre qui signifie « le roi », « le prince ». — P. 67, il fait mourir Ghazan Khan en 1304; c'est 11 mai 1305 qu'il eût fallu dire. — P. 90, au lieu de « Boentius de Alt », il faut lire « Boentius de Ast ». — Ne pas écrire Ernest Rénan, comme le fait toujours M. Magnocavallo, mais : Ernest Renan. — P. 103, Haythom est qualifié de « religieux »; mais ce personnage, bien que s'étant fait recevoir en qualité de frère convers dans l'abbaye de Lapaïs, ne fut jamais un véritable ecclésiastique : je ferai voir dans un travail qui paraîtra bientôt, que cette retraite fut un simple acte politique et qu'au bout de quelques mois Haython rentra dans la vie publique.

Ayant eu moi-même l'occasion d'examiner ce dernier volume, il y a quelques années, je puis en donner ici, d'après mes notes, une description sommaire, qui peut-être sera de quelque utilité à M. Magnocavallo :

Brit. Mus. Addit. 27376, du XIV[e] siècle, sur parchemin, copié probablement dans le nord de l'Italie; 190 feuillets écrits à deux colonnes; peintures; sans notes marginales. — Dans le texte et sur les marges, une main italienne du XVI[e] siècle a fait des corrections regrettables. — Fol. 1 : « Initium Evangelii secundum Johannem. In principio erat verbum..... et super populum tuum, Domine Deus meus » (Bongars, pp. 19-20). — Fol. 1 v° : « In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti. Amen. Anno ab incarnatione Domini nostri dulcissimi Jhesu Christi, qui est lux et vita nostra millesimo CCC° VII°, mense ianuarii, hoc sanctissimum opus et breve compendium primi libri negotii Terre Sancte inceptum est, quia veritas a quocumque dicatur a Spiritu sancto est. Ad inhibendum soldani potentiam..... transgressoribus infringentes » (Bongars, pp. 20-21). — Fol. 2 (col. 1) : « In nomine Dei eterni, Amen. Anno a nativitate Domini nostri Jhesu Christi millesimo CCC° VII°, mense martii, ad omnipotentis Dei laudem et eius sanctissimi nominis gloriam et honorem et ad sanctissimi patris nostri summi pontificis clarissimam providentiam..... sicut fidelis christianus exponit » (Bongars, p. 21). — Fol. 2 : « Incipit liber primus operis Terre Sancte continens dispositionem ac preparationem ad Terram sanctam recuperandam, habens partes V. Pars prima continet modum debilitandi soldani potentiam ostendendo quomodo fideles christiani..... Cap. I continet causas..... districtu soldani. Quod magna pars..... » *Suivent :* Fol. 2-8, le premier livre en 5 parties (1[re] partie en 6 chap.; 2[e] partie, en 2 chap.; 3[e] partie, en 2 chap.; 4[e] partie, en 7 chap.; 5[e] partie, en 3 chap.). A la fin de la 5[e] partie, se lit l'Invocation : « In nomine Domini nostri Jhesu Christi filii Dei vivi. Amen. Deus misereatur nostri et benedicat nobis..... Pater noster. » (Bongars, p. 33). — Fol. 8 v°-43 v°, le deuxième livre, en 4 parties (1[re] partie en 4 chap.; 2[e] partie, en 10 chap.; 3[e] partie, en 4 chap.; 4[e] partie, en 29 chap.). — Fol. 44, en blanc. — Fol. 45-160 v°, le troisième livre en 15 parties. — Fol. 161 et 162 r°, en blanc. — Fol. 162 v° et 163 r° : Tableau synoptique des dynasties orientales (Bongars, pp. 284-285). — Fol. 163 v°, en blanc. — Fol. 164 r°-173 v°, la série des lettres publiées par Bongars (pp. 289-316). — Fol. 174 r°-178 v°, la série des lettres publiées par Kunstmann. — Fol. 179 : Prologue du *Livre de Julius Cesar*, en français, suivi de la table des matières de ce livre. — Fol. 180 : Table des cartes de Sanudo

(écriture du XVIe-XVIIe siècle). — Fol. 180 v°-190 : *a* (fol. 180-185), cinq cartes des diverses parties du monde, parmi lesquelles (fol. 182 v°-183 r°) la carte n° 3 de Bongars; — *b* (fol. 185 v°-186 r°), un cycle de comput; — *c* (fol. 187 r°) : « De insulis minoribus » (Bongars, p. 287); — *d* (fol. 187 v°-188 r°), la carte n° 1 de Bongars, avec Jérusalem au centre, et entourée du texte publié par Bongars, pp. 285-286; — *e* (fol. 188 v°-189 r°), la carte n° 2 de Bongars (tribus d'Israël); elle porte au bas un texte que ne donne pas Bongars; — *f* (fol. 189 v°), la carte n° 4 de Bongars (Jérusalem); — *g* (fol. 190 r°), la carte n° 5 de Bongars (Acre).

M. Magnocavallo trouvera dans la *Biblioth. geogr. Palaestinae* de M. Röhricht la mention de quelques manuscrits qui paraissent lui avoir échappé [1]. Resteraient aussi à chercher le manuscrit qui se trouvait jadis à Saint-Amand (cf. *Voyage de deux bénédictins*, III, 100), et le manuscrit qui se trouvait à Elnone (cf. Sanderus, I, 55).

Ch. K.

II. — PÉRIODIQUES SPÉCIAUX

Revue de l'Orient chrétien.

Tome VI (1901), n° 4. — Le R. P. Aurelio Palmieri, Les études islamiques en Russie et une apologie russe de l'Islam (pp. 485-511); fin au t. VII (1902), n. 1, pp. 71-96. A propos du livre de M. Bajasitov, *L'Islam et le progrès* (St-Pétersbourg, 1898). Le P. Palmieri citant (p. 486, n. 1) le voyage de Jacques de Vérone, renvoie au t. II des *Archives de l'Orient latin*; il fallait dire : *Revue de l'Orient latin.* — F. Nau, Lettre de Jacques d'Édesse sur la généalogie de la sainte Vierge (pp. 512-531); sur le début de cet article voy. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 567; dans la présente continuation l'abbé F. Nau commente la teneur de la lettre, dont il donne le texte syriaque avec une trad. française. — Griefs de l'hellénisme contre la Russie, *fin* (pp. 532-571); sur le début de cet article, voy. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, p. 568. — Vie de sainte Marine, III : texte grec

1. Il faudrait vérifier en outre si le ms. Ottoboni S. X. 67 ne contient pas un Sanudo provenant de Petau (cf. Migne, *Diction. des mss.*, t. II, p. 1118). L'autre ms. de Petau, dont s'est servi Bongars, doit être aussi à Rome et celui de Scaliger pourrait se trouver à Leyde.

publié par Léon Clugnet, *suite* (pp. 572-592); suite au t. VII (1902), n° 1, pp. 136-152 ; cf. ci-dessous. — Le R. P. Thibaut, Traités de musique byzantine. Codex 811 de la bibliothèque du Métochion du Saint-Sépulcre, Constantinople (pp. 593-609); l'auteur publie ici le premier de ces traités, et donne des *fac-simile* de 3 feuillets du ms. — S. Vailhé, Saint Michel le Syncelle et les deux frères Grapti, saint Théodore et saint Théophane; *fin* (pp. 610-642); pour le début de cet article, voy. *Rev. Or. lat.*, VIII, 568. — S. Vailhé, La prise de Jérusalem par les Perses, en 614 (pp. 643-648) : sur l'itinéraire suivi par les Perses dans leur marche vers Jérusalem, et sur la date de la prise de cette ville ; l'auteur place cet événement vers le 15 mai, plutôt qu'à la fin de ce même mois ou en juin, mais les raisons qu'il invoque à l'appui de son opinion ne me paraissent pas suffisantes. — H. de Saint-Guliez, La titulature des patriarches grecs-catholiques-melkites (pp. 649-650); l'auteur indique les titres de ces patriarches d'après les diptyques publiés récemment dans *Le livre des divines liturgies* (*Kitâb al-litourgiyât al-ilâhiya*), éd. par Michel Rahmé, 2e éd., Beyrouth, Imprim. cathol., 1900, p. 319.

Tome VII (1902), n° 1. — La Russie et l'Orient chrétien durant ces derniers mois (pp. 1-25). — Fr. Tournebize, Histoire politique et religieuse de l'Arménie (pp. 26-58). — H. Lammens, Les projets de Joachim III [patriarche de l'église grecque orthodoxe] (pp. 59-70). — F. Nau, Histoire de Jean bar Aphtonia (pp. 97-135). Fils d'un rhéteur d'Édesse et né vers l'an 480, Jean bar Aphtonia fut reçu, vers l'année 495, dans le monastère de Saint-Thomas de Séleucie à l'embouchure de l'Oronte, dont il devint supérieur peu après 518. Il alla ensuite, avant 528, fonder à Qennesré, sur la rive de l'Euphrate, en face d'Europus, un nouveau monastère dont il fut le premier supérieur. Sa mort doit être placée au 4 nov. 537. La *Vie de Sévère, patr. d'Antioche*, qui lui est attribuée, ne peut pas être entièrement de lui, puisque ce personnage lui survécut de quelques mois. M. Nau publie le texte syriaque d'une *Vie de Jean bar Aphtonia*, en l'accompagnant d'une traduction française. — Vie de sainte Marine, IV : texte copte publié et traduit par H. Hyvernat (pp. 136-152). — H. Lammens, Le pèlerinage de La Mecque en 1901. L'immigration musulmane en Turquie (pp. 153-158). — L'Allemagne en Turquie (pp. 158-160).

Der Bote aus Zion, 1901.

N° 4. — Zustand des Judenthums vor der Geburt Jesu Christi (pp. 49-53). — Das Jahr in seinem landwirtschaftlichen Verlauf (pp. 53-56) : sur les cultures agricoles de la Palestine.

Mittheilungen und Nachrichten des deutschen Palaestina Vereins.

An. 1900, n° 2. — Prof[r] Schürer, Zu den Inschriften in Nr. 1 [der *Mittheilungen und Nachrichten*] (pp. 17-21); à propos des inscriptions publiées par G. Schumacher dans le précédent numéro des *Mittheilungen.* — Gustaf Dalman, Zwanzig Tage im Ostjordanlande (pp. 21-29). — **Kurze Mittheilungen :** Épidémie de variole et manque d'eau à Jérusalem; construction de la route de Jérusalem à el-Biré et de là à Naplouse; quarantaine contre la peste à Beirouth.

N° 3. — P. Bonaventura Lugscheider et E. Kautsch, Ueber ein neuentdecktes jüdisches Grab mit hebräischen und griechischen Inschriften (pp. 33-41). — D[r] G. Schumacher, Inschriften aus Dscherasch und Umgebung (pp. 41-44); inscriptions grecques et latines. — D[r] C. Schick, Das Becken der Marienquelle bei Jerusalem (pp. 45-46). — **Kurze Mittheilungen :** Fête de l'avènement au trône du sultan Abdul-Hamid, célébrée à Jérusalem. Inauguration d'un service de bateaux sur la Mer Morte. Projet de chemin de fer de Damas à La Mecque.

N° 4. — G. Schumacher, Unsere Arbeiten im Ostjordanlande (pp. 49-56); suite au n° 5, pp. 65-77. — D. J. Saul, Von el-'Akabe über Gaza nach Jerusalem (pp. 56-64); suite au n° 5, pp. 77-80. — **Kurze Mittheilungen :** Rappel à Berlin du consul allemand de Jérusalem, le D[r] Rosen. Fondation dans la vallée d'Arta d'un couvent de nonnes (cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 607). Achat, par les religieux du couvent arménien de Jérusalem, des terrains récemment explorés par le D[r] Bliss sur le Mont-Sion.

N° 5. — Contient des suites (cf. n° 4).

N° 6. — D[r] C. Schick, Neue Funde am Bethesdateich in Jerusalem (pp. 81-82) : bassin et four. — G. Dalman, Zu der Ossuarieninschrift des neuentdeckten jüdischen Grabes : *Mittheil. und Nachr.*, 1900, p. 37 (pp. 82-83). — **Kurze Mittheilungen :** Collectes en Angleterre pour la restauration du tombeau découvert près la grotte de Jérémie, et qu'on croit avoir été le tombeau de J.-C. Mosaïque trouvée près de la porte de Damas (cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 601).

An. 1901, n° 1. — D[r] Schumacher, Unsere Arbeiten im Ostjordanlande, IV, *fin* (pp. 1-9). — D. J. Saul, Von el-'Akabe über Gaza nach Jerusalem, *fin* (pp. 9-15). — D[r] C. Schick, Neubau der Kirche in el-Kubēbe (pp. 14-15) : reconstruction de cette ancienne église par les Franciscains. — **Kurze Mittheilungen :** Musées et Bibliothèques à Jérusalem. Reconstruction de l'ancienne église

d'Abou-Gosch par les moines Augustins. Découverte d'un lieu de sacrifice (Bama) entre Er-Ram et Dscheba'.

Zeitschrift des deutschen Palæstina Vereins, t. XXIV (1901).

Nos 2-3. — Martin Hartmann, Die arabischen Inschriften in Salamja (pp. 49-68); l'auteur publie et commente deux inscriptions du xie siècle relevées dans cette localité de la Syrie du nord : l'une est une invocation à Allah en faveur de Alī-ibn-Dschafār (390-393 de l'H.), sans doute le personnage de ce nom cité par Ibn al-Atir, comme gouverneur de Damas; l'autre, de l'année 481 de l'H., est dédiée par l'émir Nasīrelmulk Saif ed-Daule Chalaf ibn Malā'ib à un chef du nom de Abulhasan 'Ali Ibn, personnages cités également par Ibn al-Atir et l'autobiograhie d'Ousâma. — W. Christie, Der Dialect der Landbevölkerung des mittleren Galiläa (pp. 69-112). — Lucien Gautier, Am Toten Meere und im Lande-Moab. Reisenotizen (pp. 113-124) : vues de la mer Morte et du château frank de Kerak.

No 4. — Prof. R. Röhricht, Die Palästinakarte Bernhard von Breitenbach's (pp. 129-135, et pl. 1-3). Le voyage de Bernard de Breitenbach n'a jamais été publié avec tous ses accessoires, à savoir les dessins et plans exécutés par le peintre Erhard Rewich d'Utrecht, qui avait accompagné le pèlerin dans son voyage : le port de Jaffa, la chapelle du Saint-Sépulcre, le plan de Jérusalem et la carte de Palestine; cette carte, de 1 m. 27 de long sur 0 m. 27 de haut, comprend la région sise entre Tripoli et Alexandrie. M. Röhricht en donne ici une excellente reproduction, à la grandeur de l'original; dans son commentaire explicatif il indique les emprunts faits par le dessinateur à des monuments analogues antérieurs, tels que les cartes de Sanudo et de Guillaume Wey, la grande carte florentine, etc. En dehors de ces modèles et des relevés faits par eux-mêmes, les voyageurs ont pu encore avoir à leur disposition des cartes appartenant à la Custodie de T.-S. — L. Bauer, Lobpreis des guten Pferdes (pp. 136-138); l'auteur publie, avec traduction allemande, cinq petits poèmes sur le cheval, recueillis chez les Bédouins. — Joseph Strzygowski, Das neugefundene Orpheus-Mosaik in Jerusalem (pp. 139-165 et 1 pl.); avec un Appendice, par P. J. Dashian (pp. 165-171); description très complète, avec une reproduction en héliogravure. — H. Guthe, Otto Kersten (pp. 172-177) : notice nécrologique. — J. Goldziher, Bemerkungen zu Christie, *Der dialect der Landbevölkerung des mittleren Galiläa* (p. 178) : l'article de Christie a paru dans la même Revue, t. XXIV (1901), (pp. 69-112); cf. ci-dessus.

Palestine Exploration Fund. Quarterly Statement.

Octobre, 1901. — Georges Adam Smith, Notes of a journey through Hauran, with inscriptions found by the way (pp. 340-361). — Rev. James B. Nies, Notes on a cross Jordan trip made October 23rd to November 7th 1899 (pp. 362-368) : découverte de cinq milliaires sur la voie romaine d'Ammân. — Prof. Clermont-Ganneau, Archaeological and epigraphic Notes on Palestine : Betomarsea-Maioumas and « the matter of Peor ». The Hebrew Mosaic of Kefr Kenna (pp. 369-389). — R.-A.-S. Macalister, Reports and Notes : I On certain Antiquities in the Neighbourhood of Beit-Jibrîn. II The Birak esh-Shinanîr. III A note on West Palestinian Dolmens. IV Addenda to the List of Rhodian stamped Jar-handles from Téll Sandahannah. V The Nicophorieh Tomb (pp. 390-402). — Conrad Schick, Hill of « Jeremiah's Grotto », called by General Gordon « Skull Hill » (pp. 402-405). — Rev. Joseph Segall, A Druze talisman (pp. 406-407). — Gray Hill, The ruin at Khurbet Beit Sawir (p. 407). — Prof. Theodore F. Wright et Prof. Clermont-Ganneau, A Crusading inscription (pp. 407-409); fragment d'inscription funéraire en français, de l'an 1251, trouvé en Palestine par Selah Merrill. Le nom du personnage auquel elle se rapporte a disparu. — C. R. Conder, Note on Dolmens [in Western Palestine] (p. 409). — C. R. Conder, The site of Calvary (pp. 409-412). — Canon Gell, Excursus on the Resurrection, on the hypothesis that it took place from a tomb similar in construction to the tombs of the Kings, and in that vicinity (pp. 413-419).

1902, janvier. — Clermont-Ganneau, Archaeological and epigraphic notes on Palestine : Dannaba and Job's country. Zeus-Helios and Baal-Bosor. On some Greek Inscriptions in the Hauran (pp. 10-27). — George Adam Smith, Further notes on the Inscriptions found at Tell el-'-Ash'ari (pp. 27-29). — Dr. Schick, The Virgin's Fount (pp. 29-35), avec plan et coupe. — Dr Masterman, The recently-discovered aqueduct from the Virgin's Fountain (pp. 35-38). — Conrad Schick, Notes to accompany the plan of Jeremiah's Grotto (pp. 38-42); avec plan et coupe. — Conrad Schick, The Muristan, or the site of the Hospital of St-John at Jerusalem (pp. 42-56); plan et description des monuments à l'époque des croisades. — James Glaisher, Results of meteorological observations taken at Jerusalem in the year 1900 (pp. 56-61). — James Glaisher, Results of meteorological observations taken at Tiberias in the year 1900 (pp. 62-65). — C. W. Wilson, Golgotha and the Holy Sepulchre (pp. 66-77); avec des extraits des anciens Pères et de quelques auteurs du moyen âge; suite en avril (pp. 142-155), avec un Appendice : On the existence or otherwise of a public

Place of execution at Jerusalem. — Lucien GAUTIER et R. A. S. MACALISTER, Remarks on the July and October 1901 *Quarterly Statement* (pp. 77-79); notes sur des articles parus dans ces deux livraisons du *Quart. Statement.* — The Biblical cubit : A new suggestion (pp. 79-82). — John E. H. THOMSON, The Samaritan Passover (pp. 82-92); récit d'une excursion chez les Samaritains de Nâblus. — GRAY HILL, The site of Golgotha and the Holy Sepulchre (pp. 93-94). — Charles WARREN, Notes on *Du bimétalisme chez les Hébreux* (p. 94); sur la nouvelle édition de l'ouvrage du vicomte de Salignac-Fénelon portant ce titre; l'auteur signale quelques différences entre ses propres calculs du poids de certaines monnaies hébraïques et ceux consignés dans ce livre. — C. R. CONDER, Translation of an Assyrian Parable (pp. 95-96) : dialogue du cheval de guerre et du bœuf, symbolisant, l'un les aspirations du guerrier, l'autre celles du paysan. — C. R. CONDER, Zuallardo's Travels (pp. 97-105); analyse des *Voyages* de Zuallardo, ouvrage paru à Rome en 1587 et assez rare. — D[r] SELAH MERRILL, Ancient arrows in the castle of David (p. 106).

Avril. — R. A. Stewart MACALISTER, Reports : I, The newly discovered Tomb North of Jerusalem. II, Inscription from the Wâdy Samâr. III, The ancient Necropolis at Kerm esh-Sheikh. IV, Further Jar-handles with Rhodian Stamps. V, The « Egyptian Tomb » at Silwân. VI, The Mosaic in the Churh of Notre Dame de Spasme, Jerusalem (pp. 118-124). — R. A. S. M[ACALISTER], The sculptured Cave at Sarîs (pp. 125-129). — ID., El-Edhemîyeh (Jeremiah's Grotto) (pp. 129-132). — Prof. CLERMONT-GANNEAU, Archaeological and epigraphic notes on Palestine : Fresh Remarks on the Hebrew Mosaic of Kefr Kenna. Baal-Bosor or Baalkosor? The Depository of ancient Arrows in the Castle of David. The Plasterer Sosibios of Gaza (pp. 132-138). — C. W. W[ILSON], Obituary of D[r] Conrad Schick (pp. 139-142); notice nécrologique, avec un portrait. — D[r] E. W. GURNEY-MASTERMANN, Observations on the Dead Sea Levels (pp. 155-160). — ID., 'Ain el-Feshkhah, el-Ḥajar el Aṣbaḥ, and Khurbet Ḳumrân (pp. 160-167); avec des vues en phototypie. — F. J. BLISS, The German excavations at Ba'albek (pp. 168-175). — C. R. CONDER, Hebrew Weights and measures (pp. 175-196). — Remarks on the January 1902 *Quarterly Statement* (p. 196); à propos des articles sur la Fontaine de la Vierge parus dans ce numéro. — Rev. W. F. BIRCH, Sennacherib's catastrophe at Nob (pp. 197-198).

III. — LIVRES ET ARTICLES DIVERS

Acta sanctorum confessorum Guriae et Shamonae, exarata ... a THEOPHILO Edesseno... — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 235.

Comptes rendus : *Gött. Gelehrte Anzeigen*, 1900, n° 6, pp. 506-512 (Wilh. RIEDEL). — *Orientalische Litteraturzeitg*, t. IV (1901), n° 4, col. 156-158 (Fr. SCHWALLY). — Voir aussi ci-dessous NÖLDEKE (Th.), *Ueber einige Edessenische Märtyrerakten.*

ADONC (N.). — *L'histoire ancienne de l'Arménie dans l'historien Sebeos, comparée avec les travaux de Moïse de Khoren et de Faustus de Byzance.* — En russe.

[Βυζαντινὰ Χρονικά, t. VIII (1901), pp. 64-105.]

AHRENS (K.) et KRUEGER (G.). — *Die sogenannte Kirchengeschichte des Zacharias rhetor...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VII, 615; VIII, 236, 571.

Comptes rendus: *Rev. de l'histoire des religions*, t. XLI (1900), pp. 412-413 (J. RÉVILLE). — *Rev. de l'instruct. publ. en Belgique*, t. XLIII (1900), pp. 176-179 (M. A. KUGENER). — *Litterarisches Centralbl.*, 1901, n° 4, col. 148-151 (R.).

ALLARD (P.). — *Julien l'Apostat...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 571.

Compte rendu : *Bull. critique*, 25 oct. 1901 (t. XXII, n° 30), p. 591 (Alb. DUFOURCQ). — *Rev.* [belge] *d'hist. ecclés.*, 1900, pp. 499-509 (A. CAUCHIE). — *Rev. stor. ital.*, t. XVIII (n. s. tome VI), 1901, pp. 127-128 (C. RINAUDO).

ALLARD (Paul). — *Un précurseur du Sionisme : Julien l'Apostat et les Juifs; à l'occasion du Congrès sioniste.*

[*Le Correspondant*, 73e an., t. CCIV, 10 août 1901, pp. 530-543.]

Sur les tentatives faites par Julien l'Apostat pour la reconstruction du Temple de Jérusalem.

ALONZO (Alphonse d'). — *La Russie en Palestine.* — Paris, L. Royer, 1901, in-8°, 140 pp.

Compte rendu : *Rev. de l'Or. chrét.*, VIe an. (1901), n° 4, p. 656.

ANDRÉ (Marius). — *Le bienheureux Raymond Lulle* (1232-1315) [avec une préface de H. JOLY]. — Paris, Lecoffre, 1900, in-18, IV-216 pp.

[Fait partie de la collection *Les Saints.*]

Il est regrettable que l'auteur, poursuivant avant tout un but d'édification, ne se soit pas mieux essayé à peindre sous ses divers aspects la physionomie si curieuse et si complexe de Raymond Lulle. Il y avait mieux et plus à dire aussi sur le rôle du « Docteur illuminé » dans les projets de croisade à la fin du XIIIe siècle. Le public spécial auquel M. André s'adresse lui saura peut-être gré de n'avoir donné ni notes ni références bibliographiques au bas des pages. Mais cette absence de tout moyen de contrôle ne satisfera certainement pas les esprits curieux. L'auteur cite seulement à la fin de son livre une dizaine d'éditions et d'ouvrages qu'il a consultés. Parlant de l'importante notice consacrée à Lulle par les auteurs de l'*Histoire littéraire*, il dit qu'elle dénote une antipathie injuste et violente. Ce n'est pas tout à fait exact.

ANGELINI (Gennaro). — *Un antico musaico cristiano scoperto a Gerusalemme.*

[*Nuovo bullet. di archeol. crist.*, an. VII (1901), pp. 217-219; avec une héliogravure.]

Sur cette mosaïque, voy. *Rev. Or. lat.*, VIII, p. 601, sub. v. VINCENT (Hugues).

ANGELINI (Gennaro). — Voy. ZACCARIA (Emilio).

ANMEGHIAN (Pierre). — *La restauration du Khalifat. Mourad V.* — Paris, Le livre moderne (imprim. d'ouvriers sourds-muets), 1900, in-16, 79 pp.

Annali Genovesi di CAFFARO e de'

suoi continuatori, *dal MCLXXIV al MCCXXIV*. Nuova edizione a cura di Luigi Tommaso Belgrano e di Cesare Imperiale di Sant'Angelo. Vol. II. — Roma, 1901, in-8°, LXX-205 pp.

[Publication de l'*Istituto storico italiano*.]

Anninsky (Alexandre). — *Histoire de l'Église arménienne jusqu'au* XIX° *siècle*. — Kischinev, 1900, XI-306-V pp. — En russe.

Recension : Βυζαντινὰ χρονικά, t. VIII, (1901), pp. 205-209.

Antiochia.

[*Die Grenzboten*, t. LX (1901), pp. 224-232.]

D'après la description contenue dans l'*Antiochicos* de Libanius.

Aristarchi (S. d'). — Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Φωτίου πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως λόγοι καὶ ὁμιλίαι ὀγδοήκοντα τρεῖς. — Constantinople, Imprim. de l'*Annuaire oriental*, 1901, 2 vol., in-4°, ρνδ'-490 et 592 pp.

Arseny (L'archimandrite). — *Quatre homélies inédites du métropolite d'Athènes, Michel Akominate*. Texte grec et traduction russe. — Novgorod, 1901, in-8°, 293 pp.

Recension : *Byzant. Zeitschr.*, t. X, n°s 3-4 (1901), pp. 682-683 (Ed. Kurtz).

Asgian (Mgr). — *La S. Sede e la nazione armena*. — Suite.

[*Bessarione*, t. VIII (1900), pp. 476-491 ; t. IX (1901), 287-295 ; série II, t. I (1901), pp. 41-49.]

Sur le début de l'article, voy. *Rev. Or. lat.*, VII, 352 ; VIII, 236, 571.

Asia Minor.

[*The Edinburgh Rev.*, t. CLXXXIX (1899), pp. 515-542.]

Étude politique et économique. Exploitation et construction de lignes ferrées.

Assunzione (L') presso i Greci scismatici a Gerusalemme.

[*Gerusalemme*, an. XXV, 8 août 1901, pp. 138-139.]

Au Phanar. Propositions formulées par le patriarche grec. Mgr Joachim, *devant le Saint-Synode, dans son allocution du 8-21 janvier 1902.*

[*La Terre-Sainte*, 28° an., t. XIX, n° 6 (15 mars 1902), pp. 87-88.]

Sur les conditions possibles d'une union de l'Église grecque avec l'Église catholique et les églises protestantes.

Aus den letzten Tagen des Malteser-Ordens (1798).

[*Deutsche Rundschau*, 26° an., n° 6 (mars 1901), pp. 444-451.]

Sur les événements qui précédèrent et suivirent immédiatement l'occupation de Malte par les Français en juin 1798, d'après des papiers laissés par François-Gabriel, comte de Bray, 2me représentant de l'ordre de Malte au congrès de Rastatt.

Avril (A. d'). — *Protection des chrétiens dans le Levant...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 572.

Compte rendu : *Rev. de l'Orient chrétien*, 1901, n° 2, pp. 310-311 (D. P. R.).

B. (P. H.). — *Die alten Benedictiner-Klöster im heiligen Lande.*

[*St Benedict's Stimmen*, 1901, n°s 3, 4, 5.]

Baalbek. — Avec une vue du grand Temple.

[*La Terre-Sainte*, 28° an., t. XIX, n° 5 (1er mars 1902), pp. 78-79.]

Bacher (W.) — *Zur Mosaikkarte von Madaba.*

[*The jewish Quarterly Rev.*, t. XIII (1901), pp. 322-323.]

Bacher (G.). — Voy. Eppinger (Chr.).

Ball (E. A. Reynolds). — *Jerusalem : a practical guide to Jerusalem and its environs; with excursions to Bethlehem, Hebron, Jericho, the Dead Sea*, etc. — New-York, Mac-

Millan, in-16, 1900, VIII-230 pp. et cartes.

BARBIER DE MONTAULT (X.). — *Une croix de Jérusalem à Poitiers* (XVIIe siècle).

[*Rev. d'archéol. poitevine*, 1900, n° 4, pp. 97-106; avec 3 planches en héliograv.]

Cette croix, récemment achetée à Poitiers par M. Arnault, date du XVIIe siècle selon toute apparence. Il est probable qu'elle a été rapportée de Jérusalem par un pèlerin. A ce propos, l'auteur rappelle la croix rapportée de Jérusalem par Jean de Charmolue et que ce personnage donna par son testament (1599) à Saint-Germain-de-Noyon (Cf. De Marsy, *Le mobilier d'un gentilhomme noyonnais à la fin du* XVIe *siècle*; S. Quentin, 1876, p. 20). Il décrit en outre deux reliquaires représentant le Saint-Sépulcre, l'un que possède l'église paroissiale de Montévrain (Seine-et-Marne); l'autre qui se trouve au musée de Poitiers. L'église de Montévrain possède aussi une statuette de sainte Hélène, et une croix reliquaire avec incrustations de nacre provenant vraisemblablement de Terre-Sainte. Sur ces trois pièces du trésor de Montévrain, qui sont reproduites ici en héliogravure, on pourra consulter un article du *Bulletin de la conférence d'histoire et d'archéol. du diocèse de Meaux*, t. II, pp. 146-151.

BARBIER DE MONTAULT (X.). — *Enseignes de pèlerinage à Poitiers. Une ampoule de pèlerinage à Parthenay (Deux-Sèvres). Une étole du Saint-Sépulcre à Mirebeau.*

[*Rev. d'archéol. poitevine*, 1900, n° 8, pp. 225-246.]

Par enseignes de pèlerinage, l'auteur entend les médailles que portaient les pèlerins en souvenir de leurs pieux voyages. Il en décrit une en corne, du XVIIe siècle, provenant probablement de Terre-Sainte et peut-être fabriquée par les Franciscains de la Custodie de T.-S. qui faisaient un petit commerce de ces sortes d'objets en vue de leurs propres nécessités et de l'entretien des Lieux-Saints. — L'ampoule de pèlerinage trouvée récemment à Parthenay et qui fait partie aujourd'hui de la collection de M. Georges Turpin ne semble guère antérieure au XVIe siècle. Elle doit être de fabrication poitevine et rien ne dit qu'elle ait servi à un pèlerin de Terre-Sainte. — L'étole de Mirebeau (Vienne) provient du Toureil (Maine-et-Loire); elle appartient aujourd'hui à Mme Roblin, de Mirebeau. Elle date du XVIIe siècle et porte des inscriptions indiquant qu'elle a touché en 1699, le lieu de la Nativité à Bethléem et le Saint-Sépulcre de Jérusalem; l'une des inscriptions indique de plus que sa longueur est celle du tombeau du Christ. Sans doute cet objet provient de Jérusalem, où il aura été acheté par quelque pèlerin. M. Barbier de Montault signale une autre étole analogue faisant partie du trésor de la cathédrale de Sens. Elle porte également une suscription indiquant q'uelle est de la longueur du Saint-Sépulcre. Or, tandis que l'étole de Mirebeau mesure 1^{m},97, celle de Sens mesure 2^{m},50. Ces mesures n'ont donc rien de strict; elles sont toutes fantaisistes. Il en est de même de certaines ceintures ou sangles portant des inscriptions analogues, que signale M. Barbier de Montault, et qui, quoique données comme mesurant la longueur du S. Sépulcre, accusent toutes des longueurs différentes.

BARBIER DE MONTAULT (X.). — *Le saint suaire de Besançon.*

[*Rev. d'archéol. poitevine*, 3e an. (1900), pp. 257-268.]

Le saint suaire de Besançon a disparu probablement à l'époque de la Révolution; mais on en possède diverses représentations graphiques dont M. B. de M. donne ici l'énumération.

BARDOU (L.). — *Sainte Golindouch.*

[*Échos d'Orient*, t. IV (1900-1901), pp. 18-20).

Résumé de la vie de cette sainte d'après les deux vies grecques publiées récemment par M. A. Papadopoulos-Kerameus dans ses Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας, t. IV, pp. 149-174, 351-356.

BARNABÉ d'Alsace (Le P.). — *Le mont Thabor...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 236.

Recensions : *Échos d'Orient*, 5e an., n° 2 (déc. 1901), p. 127 (P. VAILHÉ). — *Palestine Explor. Fund. Quarterly Statement*, avril 1901, p. 206.

BARNABÉ d'Alsace (Le P.). — *La montagne de la Galilée où le Seigneur apparut aux apôtres (Matthieu, XXVIII, 16) est le mont Thabor.* — Jérusalem, impr. des PP. Franciscains, 1902, in-8°, 161 pp. et un plan topographique.

Dans un précédent ouvrage sur le mont Thabor (cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 236), le P. Barnabé avait exposé les événements dont cette montagne fut le théâtre depuis le temps de la conquête égyptienne, jusqu'à nos jours. Ici, il montre que l'apparition du Sauveur aux apôtres, racontée par S. Mathieu au chap. XXVIII, eut lieu sur le Thabor et non sur le mont Gâ-

lilée près de Jérusalem ; que d'ailleurs le mont Galilée ne fut pas davantage le théâtre d'aucune des neuf autres apparitions de J.-C., mentionnées par les évangélistes. — J'ai le regret de voir apparaître de nouveau dans ce livre (p. 63) l'indestructible « pèlerin Virgile » qui, je l'ai dit vingt fois, n'a jamais existé, l'*Itinéraire de T.-S.* placé sous non nom par le cardinal Pitra n'étant autre chose qu'une des recensions de Théodosius. Je renvoie sur ce point le P. Barnabé à la note que j'ai publiée dans la *Rev. biblique* du 1er janv. 1901, pp. 93-96.

Recension : *Rev. biblique internat.*, Xe an., n° 3 (1er juil. 1901), p. 489.

Barnabé d'Alsace (Le P.). — *Deux questions d'archéologie palestinienne :* I, *L'Église d'Amwâs, l'Emmaüs-Nicopolis.* II, *L'église de Qoubeibeh, l'Emmaüs de S. Luc.* Avec 2 plans, 2 cartes topographiques et plusieurs gravures. — Jérusalem, imprim. des PP. Franciscains, 1902, in-8°, 199 pp.

Comme on le voit, l'auteur admet l'existence de deux Emmaüs, l'un qu'il identifie avec l'actuel Amwâs qui serait le Nicopolis des Romains, l'autre, l'Emmaüs de S. Luc qu'il place à Qoubeibeh. La démonstration n'est peut-être pas définitive ; mais l'auteur a le mérite d'exposer très clairement les termes du problème, et l'on devra tenir compte dorénavant de certaines observations de détail, auxquelles jusqu'ici on n'avait pas attaché une importance suffisante.

Barré (Paul). — *La Syrie et les intérêts français.*
[*Rev. française de l'étranger et des colonies*, t. XXIV (1899), pp. 723-727.]

Barth (Herm.). — *Konstantinopel.* — Leipzig, E. A. Seemann, 1901, gr. in-8°, 201 pp. et illustr.
[Fait partie de la collection : *Berühmte Kunststätten.*]

Bassermann (Alfred). — *Veltro, Gross-Chan und Kaisersage.*
[*Neue Heidelberger Jahrbücher*, Jahrg. XI, 1901, n° 1, pp. 28-75.]

Sur les rapports de la légende impériale au moyen âge avec celle du grand khan des Tartares, considéré comme le maître de l'Orient, dont la chrétienté attendait le secours dans sa lutte contre les Infidèles. Le Grand-Khan est aussi le prototype du Veltro dans l'*Enfer* de Dante, I, 49.

Batiffol (Pierre). — *Historia acephala Arianorum.*
[*Mélanges de litt. et d'hist. relig. publ. à l'occasion du jubilé épiscopal de Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier*, 1874-1899 (Paris, Picard, 1899, in-8°), pp. 99-108.]

Reproduit cet écrit d'après l'unique manuscrit, conservé dans la Bibliothèque capitulaire de Vérone.

Bauer (B.). — *Der Tempelberg in Jerusalem und seine Heiligthümer.....* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 236.

Compte rendu : *Lit. Anzeiger*, 1900, n° 9 (Le P. Bonaventure Hellrigl).

Baumstark (Dr Anton). — *Das maronitische Synaxar zum 29 Juni.*
[*Oriens christianus*, 1re an. (1901), n° 2, pp. 314-319.]

Bauron (L'abbé). — *Promenade transjordanienne.*
[*Revue du Lyonnais*, 50e an. (1898), pp. 209-224.]

Beclard (Léon). — *La question d'Orient depuis ses origines.*
[*Rev. polit. et parlem.*, t. XX (1899), pp. 358-375.]

L'auteur fait remonter la question d'Orient à l'époque de l'installation des Turcs en Europe. En fait, elle exista depuis le jour où l'Occident entra en lutte politique et religieuse avec les maîtres de Byzance : les Turcs n'ont fait que remplacer les Grecs.

Belin (L'abbé Al.). — *Pèlerinage de vacances en Terre-Sainte.*
[*Rev. des Facultés cathol. de l'Ouest*, 8e an. (1899), pp. 386-407, 577-617, 758-795.]

Benedictinerorden (Der) im heiligen Lande.
[*Sonntags Beilage z. Kölnischen Volkszeitg.*, 1900, n° 29.]

Benedittini a Gerusalemme.
[*Il sacro Speco di S. Benedetto di Subiaco*, 1900, nos 2 et 3.]

Benoit (Le R. P.). — *Vers l'union des Églises.*
[*La Terre-Sainte*, 28ᵉ an., t. XIX, nᵒ 10 (15 mai 1902), pp. 145-148 : extrait du *Phare d'Alexandrie.*

Bernardakis (P.). — *Le culte de la croix chez les Grecs.*
[*Échos d'Orient*, 5ᵉ an., nᵒˢ 4 et 5 (avril et juin 1902), pp. 194-202, 257-264.]

Dans le présent article, l'auteur fait l'historique de la fête de l'Exaltation de la Croix à Constantinople.

Bernoulli (Carl Albrecht). — *Der Schriftstellerkatalog des Hieronymus. Ein Beitrag zur Geschichte der altchristlichen Litteratur.* — Freiburg i. B. et Leipzig, J. C. B. Mohr, 1895, in-8ᵉ, VIII-342 pp.

Compte rendu : *Rev. internat. de théol.*, 3ᵉ an. (1895), pp. 594-597 (F. Lauchert).

Bernoulli (Carl Albrecht). — Voy. Hieronymus und Gennadius.

Bertrand de Broussillon (Comte). — *La charte d'André II de Vitré et le siège de Karak en 1184.*
[*Bull. histor. et philol. du Comité des trav. histor.*, 1899, pp. 47-53.]

Besse (Dom. J. M.). — *Les moines d'Orient antérieurs au concile de Chalcédoine.....* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 237.

Comptes rendus : *Studien u. Mitteil. aus dem Bened. und d. Cisterc. Orden*, XXIᵉ an. (1900), pp. 664-666 (P. G. Almang). — *Literar. Rundschau*, 1901, nᵒ 6, pp. 164-165 (H. Plenkers). — *Rev. d. quest. histor.*, avril 1901, t. LXIX, pp. 668-670 (P. Allard). — *Der Katholik*, 1900, nᵒ 9. — *Rev. du clergé français*, t. XXIV (1900), p. 336 (J. Parisot). — *Rev.* [*belge*] *d'hist. ecclés.*, t. I (1900), pp. 510-517 (P. Ladeuze).

Besson (Marius). — *Un recueil de sentences attribué à Isaac le Syrien.*
[*Oriens christianus : Römische Halbjahrhefte f. die Kunde des christl. Orients*, 1ʳᵉ an. (1901), nᵒ 2, pp. 46-60, 288-298.]

Bethléem et ses coutumes locales.
[*La Terre-Sainte*, t. XIX, nᵒ 2 (15 janv. 1902), pp. 21-24.]

Bigge (Oberst). — *Der Kampf um Candia in den Jahren 1667-1669.* — Berlin, E.-S. Mittler u. Sohn, 1899, VI-113-227 pp.
[*Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, Heft. 26.]

Bigoni (G.). — *Note ligustiche..., Angelino dall' Orto...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 237.

Comptes rendus : *Biblioth. de l'École des chartes*, t. LX (1901), p. 658 (Ch. de La Roncière). — *Rev. stor. ital.*, t. XVIII (nouv. sér. t. VI), 1901, pp. 139-142 (G. Monticolo).

Βιογραφία τῶν ὁσίων τῶν ἐν τῷ Χάσματι, ἐκδιδόντος Μανουὴλ Ἰω. ΓΕΔΕΩΝ.
[Ὁ ἐν Κπόλει ἑλλην. φιλολ. συλλόγος. Παραρτημὰ τοῦ ͵κδ'-͵κστ' Τόμου, 1896, pp. 105-110.]

Contient une histoire abrégée de l'église d'Orient, de Constantin à Julien l'Apostat, époque où vécurent les saints originaires de la région d'Iconium, dont la vie est publiée ici d'après un ms. du Mont Athos (nᵒ ͵ρλβ').

Blanchet (Adrien). — *Note sur l'origine du gros tournois.*
[*Acad. des inscr. et belles-lettres. Comptes rendus des séances de l'année 1901*, mars-avril, pp. 258-262.]

Le gros tournois n'a nullement une origine orientale comme on l'a prétendu ; il dérive du dernier tournois, face et revers.

Blochet (Edg.). — *Deux lettres inédites de Charles IX et de François, duc d'Anjou, au sultan de Turquie.*
[*Rev. histor.*, t. LXXVII (nov.-déc. 1901), pp. 308-319.]

Ces deux lettres se trouvent dans le ms. latin 17075 (fol. 93 et 103) de la Biblioth. nationale. Celle de Charles IX, dont ce ms. nous a conservé la minute, est une demande d'emprunt de deux millions d'or, adressée par le Roi au sultan Selim-Khan II, en date du 2 janvier 1569. De la seconde, datée du 2 juillet 1578, ledit ms. contient l'original même ; ce qui semble montrer qu'elle ne fut pas envoyée. François, duc d'Anjou, frère de Henri III, y invite le sultan à déclarer la guerre à l'Espagne, tandis que le roi

de France dirigera une expédition contre les Flandres pour les enlever définitivement aux Espagnols.

Blochet (Edg.). — *Les sources orientales de la Divine Comédie.* — Paris, J. Maisonneuve, 1901, in-16, xvi-215 pp.

[Cet ouvrage forme le t. XLI de la Collection : *Les littératures populaires de toutes les nations. Traditions, légendes, contes, chansons, proverbes, devinettes, superstitions.*]

Les légendes occidentales racontant des descentes aux régions infernales, telles que celles de S. Paul, de S. Brendan, de S. Patrice, de S. Macaire, de Bernold, ainsi que les descriptions des enfers composées en Occident ont une origine arabe, mazdéenne ou grecque. Elles ont passé en Europe ou par les grandes routes commerciales, ou par la voie de Byzance ou par les récits des croisés. Dante, qui leur a emprunté certains traits, les a connues non pas dans leurs sources orientales, mais dans leurs adaptations latines, italiennes ou françaises. Il a connu également par des traductions latines divers traités arabes d'astrologie et d'astronomie. Ce qu'il y a de nouveau dans le très intéressant petit livre de notre collaborateur, ce n'est pas la constatation, déjà faite, des rapports existant entre la *Divine Comédie* et certaines légendes occidentales, mais la démonstration que ces légendes, au moins par leurs traits essentiels, viennent d'Orient. Pour mettre la chose en lumière, il fallait la connaissance intime, que possède M. Blochet, des littératures orientales.

Bois (Jules). — *Le patriarche Emmanuel Thomas.* — Avec un portrait.

[*La Terre-Sainte*, 27e an., t. XVIII, n° 24 (15 déc. 1901), pp. 372-373.]

Note biographique sur le patriarche des Chaldéens, dont le sultan vient de confirmer l'élection après avoir refusé pendant trois ans de le reconnaître. Description sommaire de son diocèse et en particulier de la région de Mossoul.

Bourier (Le P. Hermann). — *Ueber die Quellen der ersten Vierzehn Bücher des Jo. Malalas;* 2ter Theil. — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 674.

Comptes rendus : *Byzant. Zeitschr.*, t. X, nos 3-4 (1901), pp. 598-611 (Edwin Patzig). — *Berlin. Philol. Wochenschrift*, t. XXI (1901), n° 39, col. 1194-1195 (Th. Preger).

Bourrilly (V.-L.). — *L'ambassade de La Forest et de Marillac à Constantinople* (1535-1538).

[*Rev. histor.*, t. LXXVI (juil.-août 1901), pp. 297-328.]

Important pour l'histoire des relations de François Ier et de Soliman.

Boysson (R. de). — *Bertrand de Born et la 3me croisade.*

[*Bulletin de la Soc. histor. du Périgord,* t. XXIV (1897), pp. 145-173.]

Braun (J.), S. J. — *Die liturgische Gewandung in den Riten des Ostens.*

[*Stimmen aus Maria Laach*, t. LIX (1900), n° 78, pp. 167-193.]

Bréhier (Louis). — *Le schisme oriental.....* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VI, 314, 577; VII, 617; VIII, 238, 575.

Compte rendu : *Rev.* [*belge*] *d'hist. ecclés.*, t. I (1900), pp. 547-549 (A. Van Hove).

Bréhier (Louis). — *Les caractères généraux et la portée de la réforme iconoclaste.*

[*Rev. des cours et conférences*, IXe an. (1901), n° 22, pp. 226-235.]

Au point de vue politique, religieux, artistique, les iconoclastes sont de purs orientaux, et ce sont les doctrines déistes de l'Orient qu'ils ont voulu imposer à l'Europe et à la chrétienté.

Bricarelli (Carlo), S. J. — *Roma e Bisanzio nella storia dell' architettura cristiana.*

[*La Civiltà cattolica*, ser. XVIII, vol. IV (1901), pp. 146-162.]

Bridrey (Émile). — *La condition juridique des croisés et le privilège de croix.* — Paris, Giard et Brière, 1900, in-8°, xix-271 pp.

Très intéressant ouvrage sur un sujet qui n'avait point encore été traité avec un pareil développement et à l'aide d'aussi nombreux documents. L'auteur étudie les conditions juridiques dans lesquelles le privilège de croix prise ou à prendre mettait les croisés. Ceux-ci, placés sous la protection de l'Église, n'étaient plus justiciables que des tribunaux ecclésiastiques ; ils

échappaient à la justice séculière et même à la loi civile. Il en résulta de nombreux abus, contre lesquels l'autorité laïque réagit tant qu'elle le put. Le privilège de croix, en effet, annulait au moins temporairement, pour ceux qui en bénéficiaient, toutes sortes de contrats et d'obligations antérieures. Aussi, nombre de gens se croisaient-ils pour se soustraire à des engagements qu'ils ne pouvaient ou ne voulaient pas tenir, et, parmi ces débiteurs peu scrupuleux, beaucoup même faisaient en sorte d'ajourner indéfiniment leur voyage en Terre-Sainte. A côté de ceux qui prenaient la croix volontairement, il en était d'autres auxquels le pèlerinage en Palestine était imposé à titre de pénitence. C'était le cas, par exemple, pour certaines des victimes de l'Inquisition. Le nombre toujours croissant de ces pèlerins nécessita l'établissement de dispositions juridiques les concernant spécialement et par lesquelles était réglée leur situation non seulement à l'égard de leurs créanciers, mais envers leur suzerain, leur famille, et en particulier leurs héritiers, lorsqu'eux-mêmes décédaient en cours de route. M. Bridrey consacre une bonne partie de son livre à l'examen de ces règles, et à l'exposé des efforts que firent les tribunaux royaux pour substituer, à l'égard de cette catégorie de privilégiés, leur propre juridiction à celle des tribunaux ecclésiastiques. Une fois cette substitution opérée, le privilège de croix ne tarda pas à disparaître, du moins dans ce qu'il avait de par trop exorbitant. On conçoit d'ailleurs que l'Église ait opposé à ces efforts une résistance désespérée. Le maintien du privilège était pour elle une source de revenus considérables, tant en raison des nombreuses causes portées devant ses juges, que par suite du rachat des vœux de croisade dont ses agents bénéficiaient, et qu'elle favorisa avec une abusive complaisance.

Brinkmann (August). — *Gregors des Thaumaturgen Panegyricus auf Origenes.*
[*Rheinisches Museum,* t. LVI (1901), n° 1, pp. 55-76.]

Étude philologique du texte de ce panégyrique.

Brockelmann (C.). — *Das Neujahrsfest der Jezîdis.*
[*Zeitschr. d. deutschen morgenl. Gesellsch.*, p. LV (1901), pp. 388-390.]

Brockelmann (C.). — *Ein Arabischer Bericht über Malta.*
[*Zeitschr. d. deutschen morgenl. Gesellsch.*, t. LV (1901), pp. 221-222].

L'auteur publie, d'après un manuscrit arabe de Berlin, le récit d'une fête de S. Jean, célébrée à Malte vers la fin du XVIe siècle, œuvre de Soliman, fils d'Aḥmad al Gauharî, prisonnier des Chevaliers de S. Jean.

Brooks (E. W.). — *Byzantines and Arabs in the Time of the Early Abbasids* : II. *Extracts from* Al Baladhuri, *The Frontier of Al Sham.*
[*The English histor. Rev.*, n° 61, vol. XVI, janv. 1901, pp. 84-92.]

Brooks (E. W.). — *The chronological Canon of James of Edessa*..... — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VII, 627.

Compte rendu : *Rev. de l'instr. publ. en Belgique*, t. XLIII (1900), pp. 28-30 (M.A. Kugener).

Brooks (E. W.). — *The chronological canon of James of Edessa.*
[*Zeitschr. d. deutschen morgenländ. Gesellsch.*, t. LIV (1900), n° 1, pp. 100-102.]

Discute quelques-unes des observations faites par Fraenkel sur son édition du Canon chronol. de Jacques d'Édesse (cf. *Rev. de l'Or. lat.* VII, 623, 627).

Brooks (E. W.). — *A syriac fragment.*
[*Zeitschr. d. deutschen morgenl. Gesellsch.*, t. LIV (1900), pp. 195-230.]

Publie d'après le ms. Addit. 14642 du Musée britannique, avec traduction anglaise, un fragment de chronique syriaque embrassant les années 754-813. — Aux pp. 560-561 du même volume, on trouvera quelques notes de S. Fraenkel, sur l'édition donnée par E. W. Brooks.

Brooks (E. W.). — *On the date of the first four books of the continuator of Theophanes.*
[*Byzant. Zeitschr.*, t. X, n°s 3-4 (1901), pp. 416-417.]

Les quatre premiers livres du continuateur de Théophane ont été complétés non pas, comme on l'a dit, après la mort de Nicéphore Phocas seulement, mais avant la mort de Constantin Porphyrogénète.

Brou (Alexandre). — *L'évangélisation de l'Inde au moyen âge.*
[*Études publ. par des PP. de la Comp. de Jésus*, t. LXXXVII (1901), 5 juin, pp. 577-605.

Sur les principaux missionnaires en Perse, Tartarie, Inde, de S. Thomas à S. François Xavier. Il eût fallu citer, parmi les premiers, Jean du Plan Carpin et Simon de Saint-Quentin.

BUECHLER (Ad.). — *Une localité énigmatique mentionnée sur la mosaïque de Madaba.*
[*Rev. des ét. juives*, t. XLII (1901), pp. 125-129.]

Identification du Βητομαρσεὰ ἡ καὶ Μαιοῦμας de la carte mosaïque avec le Beit Marzeah biblique (Jérémie, XVI, 5). La tradition populaire y plaçait la fameuse scène de la fornication d'Israël se laissant initier par les filles de Moab aux rites impurs de Baal Peor.

La théorie de M. Büchler est discutée dans la *Rev. biblique internat.*, t. XI, nº 1 (1er janv. 1902), pp. 150-151. Voy. aussi Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéol. orientale*, t. IV, livr. 22-23, § 64.

BUHL (Dr Fr.). — *Studien zur Topographie des nördlichen Ostjordanlandes.* — Leipzig, A. Deitertsche Verlagsbuchhandlung, 1894, in-4º, 20 pp. — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, IV, 440.

Compte rendu : *Rev. internat. de théol.*, 3e an. (1895), p. 175 (F. LAUCHERT).

BURY (J. B.). — *An unpublished poem of Nicephorus Blemmydes.*
[*Byzant. Zeitschr.*, t. X, nos 3-4 (1901), pp. 418-424.]

L'objet de ce poème ne se laisse pas voir très clairement. M. Bury pense qu'il fut écrit vers 1239 et adressé à l'empereur Jean Vatace à l'occasion de la mort de sa femme Irène.

BUTLER (A.-J.). — *On the identity of « Al-Mukaukis » of Egypt.*
[*Proceedings ot the Soc. of. Biblical Archaeol.*, juin 1901, pp. 275-290. — Tir. à part : Londres, 1901, in-8º, 16 pp.]

Ce personnage, qu'on n'avait pu identifier jusqu'ici, ne serait autre que l'évêque Cyrus, qui fut nommé par l'empereur Heraclius, archevêque d'Alexandrie et vice-roi d'Égypte.

Compte rendu : *Rev. de l'Or. chrét.*, VIe an. (1901), nº 4, p. 653 (L. CLUGNET).

BUTLER (Howard Crosby). — Voy. CROSBY BUTLER (H.).

CASANOVA (P.). — *Le titre de Khalil émir el Moumenin donné à el-Malek el-Adel.*
[*Le moyen âge*, 7e an. (1894). pp. 129-130.]

Dans le débat qui s'est élevé il y a quelques années sur le changement de direction de la 4me croisade, on a fait état de cette circonstance que le sultan d'Égypte Malek el-Adel prenait le titre de khalil emir el-Moumenin dans ses traités avec les Vénitiens, alors que, d'après Abulféda, le titre en question ne lui aurait été donné qu'en 604 de l'hégire (1207-1208). Les uns en concluaient qu'Abulféda s'était trompé, les dits traités étant, selon eux, antérieurs certainement à 1207-1208, les autres se fondaient sur le passage d'Abulféda pour déclarer les traités postérieurs à l'an 604. Or, M. Casanova a relevé sur les murs de la citadelle du Caire une inscription de l'année 579 de l'hégire (1183-4) dans laquelle le titre ci-dessus est appliqué à Malek el-Adel, alors héritier présomptif de Saladin. Sa présence dans les traités avec les Vénitiens ne peut donc rien nous apprendre sur la date de ces traités.

CHALANDON (Ferd.). — *Essai sur le règne d'Alexis Comnène...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 239.

Compte rendu : *Bullet. crit.*, 25 avril 1901, 2e sér., t. VII, pp. 232-237 (Al. VOGT). — *Anal. Bolland.*, t. XX (1901), pp. 329-330. — *Rev. de l'Or. chrétien*, t. VI (1901), nº 1, pp. 154-156 (J. de LAVIORNERIE).

CHARMETANT (Félix). — *La situation en Arménie.*
[*Œuvre des écoles d'Orient*, nº 248 (janv.-févr. 1902), pp. 601-606.]

CHARMETANT (Félix). — *Le protectorat français et les chrétiens indigènes.*
[*Œuvre des écoles d'Orient*, nº 248 (janv.-févr., 1902), pp. 610-612.]

CHARON (J.). — *L'église grecque melchite catholique* (869-1724).
[*Échos d'Orient*, t. IV (1900-1901), pp. 268-275, 325-333; t. V (1901-1902), pp. 18-25, 82-89, 141-147, 203-206, 264-270, 333-343].

CHAUVIN (V.). — *Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes, publiés dans l'Europe chrétienne de 1810 à 1885*. T. IV et V. *Les*

mille et une nuits. — Liège, H. Vaillant-Carmanne; Leipzig, O. Harrassowitz, 1900 et 1901, in-8°, 228 et

Comptes rendus : *Acad. roy. de Belgique. Bull. de la classe des lettres et des sciences morales et polit.*, 1901, n° 11. pp. 1112-1114 (J. Stecher). — *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, 1901, n° 21 (27 mai), p. 406 (Gaudefroy Demombynes).

Chebli (Le P.). — *Notes archéologiques recueillies dans le district de Botrys-Batroun (Mont-Liban).* [*Rev. biblique internat.*, X° an., n° 4 (1er oct. 1901), pp. 583-591.]

Chemin (Le) de fer de Bagdad. [*La Terre-Sainte*, XXVIIIe an., t. XIX, n° 11 (1er juin 1902), pp. 164-166.]

Chestret de Haneffe (Baron de). — *L'ordre du Temple dans l'ancien diocèse de Liège ou la Belgique orientale.* [*Compte rendu des séances de la Commission royale d'histoire de Belgique*, t. LXX (5e sér., t. XI), n° 3 (1901), pp. 297-348.]

Établissements et biens de l'Ordre dans cette région.

Chevalier (Ulysse). — *Étude critique sur l'origine du saint Suaire de Lirey-Chambéry-Turin...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 239.

Compte rendu : *Biblioth. de l'Ec. d. Chartes*, t. LXII, 3e livr. (mai-juin 1901), pp. 280-283 (A. Bruel). — *Bullet. monum.*, t. LXV (1901), pp. 408-410 (Louis Serbat).

Chevalier (Le chanoine Ulysse). — *Le saint Suaire de Lirey-Chambéry-Turin et les défenseurs de son authenticité.* — Paris, A. Picard, 1902, in-8°, 41 pp. [*Biblioth. liturgique*, t. V, 3e livr.]

Contre le travail du P. Sanna Solaro. cité ci-dessous.

Chevrillon (André). — *En Syrie...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 239.

L'article annoncé en cet endroit est un tirage à part du *Bulletin de la Soc. normande de géogr.*, t. XX (1898), pp. 18-42.

Christen d'Andermatt (Le P. Bernard). — *Vie de S. François d'Assise*, 2e éd., trad. par un Tertiaire de l'ordre de Saint-François. — Paris, 1901, in-12, 2 vol., VIII-324 et 328 pp. [*Nouv. Biblioth. franciscaine*, 1re sér., t. I et II.]

Christologie (Die) der Tempelgesellschaft mit ihren Voraussetzungen und Konsequenzen, oder die Lehre der Tempelgesellschaft von Gott, Christus, Sünde und Erlösung. — Die Stellung der Tempelgesellschaft zu Priestertum und Jugenderziehung. [*Die Warte des Tempels*, Jahrg. 57, nos 37, 39-40 (12 et 26 sept., 3 oct. 1901), pp. 291-294, 308-309, 316-317.]

Chronique d'Antonio Morosini. *Extraits relatifs à l'histoire de France* ... Texte établi et traduit pour la Soc. de l'hist. de France par L. Dorez. Tome II et III (1414-1433). — Paris, Renouard, 1899-1901, in-8°, 355 et 392 pp.

Sur le Ier volume, voy. *Rev. Or. lat.*, t. VII, pp. 619-620. Les deux volumes annoncés ici ne contiennent que quelques brèves mentions sur les affaires d'Orient.

Clermont-Ganneau (Ch.). — *Recueil d'archéologie orientale.* Tome IV livraisons 16-26. — Paris, E. Leroux, 1901, in-8°.

Ces livraisons contiennent les articles suivants : § 48 : *Un sceau des croisades appartenant à la Léproserie de Saint-Lazare de Jérusalem* (pp. 242-246) ; avec une reproduction en héliogravure. L'auteur donne en outre les renseignements qu'il a recueillis sur les deux léproseries de Jérusalem, celle des hommes et celle des femmes. — § 49. *Le trône et l'autel chez les Sémites* (pp. 247-250). — § 50. *Le peuple des Zakkari* (pp. 250-254). — § 51. *Sur quelques cachets israélites archaïques* (pp. 255-261). — § 52. *Dolmens et monuments de pierres brutes en Palestine* (pp. 261-262) ; à propos d'un article du P. Vincent dans la *Rev. biblique*, 1901, pp. 278-298 (cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VII, 601). — § 53. *Bostra et son mur d'enceinte nabatéen* (pp. 262-263). — § 54.

Sur quelques noms de vêtements chez les Arabes en Palestine (pp. 264-265). — § 55. *Urne punique avec inscription à l'encre* (pp. 265-271). — § 56. *La carte de la Terre Promise d'après la mosaïque de Madaba* (pp. 272-283) ; l'auteur discute diverses identifications de noms de lieux proposées par A. Schulten (cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 598) ; d'autre part et contrairement à l'opinion de celui-ci, qui voyait dans la carte de Madaba un ex-voto de pèlerin, il incline à croire que le mosaïste a simplement voulu représenter la Palestine telle que la vit Moïse alors qu'étant monté sur le Mont Nebo, voisin de Madaba, il contempla cette Terre Promise, où lui-même ne devait pas entrer. — § 57. *La destruction du Saint-Sépulcre par le calife Hâkem et l'inscription coufique de la basilique de Constantin* (pp.283-287) : se fondant sur ce fait que les califes fatimites portèrent le titre spécifique de el Hadhrat el-Mouttahara (= la Majesté pure), employé également dans la susdite inscription pour désigner l'autorité de qui émanait la défense aux chrétiens de franchir l'enceinte d'un certain sanctuaire musulman, l'auteur pense que cette défense doit être mise sur le compte d'un prince fatimite, et non d'un abbasside, comme il l'avait supposé tout d'abord, et il n'est pas éloigné de l'attribuer au fameux Hâkem. — § 58. *Inscription romaine de Niha* (pp. 288-289) ; cette inscription émane d'un prêtre d'Auguste (Quintus Gessius Petilianus ?), décurion et questeur, appartenant à la colonie romaine de Béryte. — § 59. *Le droit des pauvres et le cycle pentaétérique chez les Nabatéens* (pp. 289-319). — § 60. *Les cerfs mangeurs de serpents* (pp. 319-322) ; à propos d'un passage de Josèphe, où il est dit que l' « ibis est un animal très ennemi des serpents, qui s'enfuient quand il fond sur eux, et, s'ils résistent, ils sont saisis et engloutis *comme par des cerfs* (καθάπερ ὑπ' ἐλάφων) ». On a proposé diverses corrections pour remplacer l'expression quelque peu surprenante *comme par des cerfs*. M. Clermont-Ganneau montre pourquoi au contraire elle doit être maintenue. — § 61. Notes de mythologie sémitique (pp. 323-325). — § 62. La stèle phénicienne d'Amrith (pp. 325-337). — § 63. *Le culte sur les toits chez les Sémites* (pp. 338-339). — § 64. *Betomarsea-Maioumas et les fêtes orgiaques de Baal-Peor* (pp. 339-345). — § 65. *La mosaïque hébraïque de Kefr Kenna;* avec un plan (pp. 345-360). — § 66. *Lecture rectifiée des inscriptions nos 2245, 2146 et 2009 de* Waddington (pp. 361-372). — § 67. *Nouvelles observations sur la mosaïque hébraïque de Kefr-Kenna* (pp. 372-373). — § 68. *Un thiase palmyrénien* (pp. 374-381). — § 69. *Le dieu nabatéen Chaï'al-Qaum* (pp. 382-402).

Clos (Dr E. M.). — *Grab und Kreuz Jesu...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VII, 620.

Comptes rendus : *Allgem. Litteraturbl.*, 1901, n° 10, p. 291 (W. A. Neumann). — *Stud. u Mittheil, aus dem Bened. u. dem Cisterc. Orden*, XXIe an. (1900), pp. 164-167 (P. G. Allmang) ; l'auteur de ce dernier compte rendu disserte sur la forme de la croix sur laquelle J.-C. fut crucifié.

Clugnet (Léon). — Voy. *Vie et récits.*

Cogo (G.). — *La guerra di Venezia contro i Turchi*, 1499-1501. — Venezia, Vizentini, 1899, in-8°.

Compte rendu : *Riv. stor. ital.*, t. XVII (nouv. sér., t. V), fasc. 3-4, pp. 236-237 (A. Battistella).

Combes (Louis de). — *Enfouissement et découverte de la vraie Croix, du Calvaire et du Saint-Sépulcre.*
[*L'Université catholique*, nouv. sér., t. XXXVI (1901), pp. 5-44.]

Combes (Louis de). — *La légende du bois de la Croix.*
[*L'Université cathol.*, nouv. sér., t. XXXVI (1901), pp. 425-435.]

Combes (Louis de). — *Sainte Hélène et les reliques de la sainte Croix de Jérusalem.*
[*L'Université catholique*, nouv. sér., t. XXXVII (1901), pp. 536-556 ; t. XXXVIII (1901), pp. 66-92. — Tir. à part : Lyon, imprim. Vitte, 1901, in-8°, 48 pp.]

Rien de nouveau.

Contenson (Ludovic de). — *Au nord de la Syrie.*
[*Nouv. Revue*, 1er oct. 1899, pp. 415-438.]

Contenson (Ludovic de). — *Panislamisme et nationalités en Orient.*
[*Le Correspondant*, 25 mai 1900, t. CXCIX, pp. 732-748.]

Contenson (Ludovic de). — *Chrétiens et Musulmans. Voyages et études. Avec une préface* de Jules Lemaitre. — Paris, Plon et Nourrit, 1901, in-16, xv-280 pp. et 2 cartes.

Comptes rendus : *Rev. d'hist. dipl.*, t. XV

(1901), pp. 628-630 (Oct. de BARRAL). — *La Terre-Sainte*, 27e an., t. XVIII, n° 14 (15 juillet 1901), pp. 211-213 (E. M. de VOGÜÉ).

CONYBEARE (F. C.). — *The date of Moses of Khoren.*

[*Byzant. Zeitschr.*, t. X, nos 3-4 (1901), pp. 489-504.]

L'article de M. Conybeare est dirigé contre les conclusions de M. Carrière qui place au VIIIe siècle la composition de l'*Histoire d'Arménie* de Moïse de Khoren. M. Conybeare s'était d'abord rangé à cette opinion ; il en est revenu après nouvel examen de la question, et il est d'avis qu'il faut s'en tenir à la date traditionnelle du milieu du Ve siècle.

CONYBEARE (F. C.). — *On the date of composition of the Paschal Chronicle.*

[*The Journal of theolog. Studies*, t. II (1901), pp. 288-298.]

CORDIER (Henri). — *Congrès international des orientalistes, onzième session.*

[*Rev. encyclop.*, t. VII (1897), pp. 776-781.]

CORDIER (Henri). — *Le XIIe Congrès international des orientalistes.*

[*Bull. de géogr. hist. du Comité des trav. hist. et scient.*, 1899, pp. 435-437.]

CORRAZE (R.). — *Monographie de la commanderie de Caignac, ordre de Malte.* — Toulouse, Douladoure-Privat, 1901, in-8°, 192 pp.

Coup d'œil sur l'Église jacobite d'autrefois et d'aujourd'hui.

[*La Terre-Sainte*, 28e an., t. XIX, n° 10 (15 mai 1902), pp. 150-152.]

COURET (Le comte). — *La France en Terre-Sainte à la fin de 1897.*

[*Le Correspondant*, 25 décembre 1897, t. CLXXXII, pp. 1160-1188.]

Sur les institutions placées sous le protectorat de la France, en Palestine et Syrie.

COURET (Le comte). — *Notice historique sur l'ordre du Saint-Sépulcre de Jérusalem, 1099-1901.*

[*La Terre-Sainte*, 27e an., t. XVIII, nos 12, 15, 20, 21 (15 juin, 1er août, 15 oct., 1er nov. 1901), pp. 188-191, 234-237, 316-318, 331-334; t. XIX, nos 1, 2, 3, 4, 6, 7 (1er et 15 janv., 1er et 15 févr., 15 mars, 1er avril 1902), pp. 14-15, 27-29, 44-47, 58-61, 95-96, 109-111.]

Suite de l'article signalé dans la *Rev. de l'Or. lat.*, t. VIII, nos 3-4, pp. 578-579.

COUTARD (A.) et JAGUELIN (R.). — *Les seigneurs manceaux à la troisième croisade, 1190-1192.*

[*La province du Maine*, févr. 1901, t. X, pp. 71-74.]

CRESCINI (V.). — *Rambaut de Vaqueiras...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VII, p. 620; VIII, p. 579.

[*Annales du Midi...* — Tir. à part, Toulouse, Privat, in-8°, 83 pp. et plan.]

CRESCINI (V.). — *Rambaldo di Vaqueiras a Baldovino imperatore.*

[*Atti del reale Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti*, anno academico 1900-1901, t. LX, parte 2a, pp. 861-919. — Tir. à part, Venezia, 1901, in-8°.]

Commentaire d'une pièce de vers adressée par Rambaud de Vaqueiras à G. de Villehardouin et à Milon de Brabant, dans laquelle il reproche à l'empereur Baudouin sa mollesse et l'invite à terminer la croisade en conquérant le S. Sépulcre. Cette pièce doit avoir été composée vers juin-juillet 1204. Elle a été publiée récemment avec beaucoup d'autres par M. G. Bertoni dans les *Studi di filologia romanza*, vol. VIII (1899-1901), pp. 420 et suiv.

CRIVELLUCCI (A.). — *La chiesa di Roma e l'Impero nella questione monotelitica.*

[*Studi storici*, t. IX (1900), pp. 351-388, 417-447.]

CROSBY-BUTLER (Howard). — *Report of an American archeological expedition in Syria, 1899-1900.*

[*Journ. of the archeol. Institute of America*, t. IV (1900), pp. 415-440.]

Voyage entrepris par quatre savants américains, R. Garrett, W. K. Prentice, E. Littmann et H. Crosby-Butler, à l'effet d'explorer à nouveau, au point de vue topographique, épigraphique et archéologique, la région décrite par le marquis de Vogüé dans sa *Syrie Centrale*. Les localités visitées pendant les années 1899 et 1900 ont été Beirout, les environs d'Alep, Homs, Apamée, Palmyre, le Hauran.

CROSNIER (Abbé Alexis). — *Jérusalem; impressions d'un pèlerin.*
[*Rev. des Facultés cathol. de l'Ouest*, 8e an., (1899), pp. 469-502.]

CUMONT (Franz). — *L'inscription d'Abercius et son dernier exégète.*
[*Rev. de l'instruct. publ. en Belgique*, t. XL (1897), pp. 89-100.]

A propos du livre d'Albrecht Dieterich, *Die Grabschrift des Aberkios*; Leipzig, Teubner, 1896, in-8°.

DAHAN (Nicolas). — *La Cilicie et l'église de Tarse.*
[*La Terre-Sainte,* t. XIX, n° 1 (Ier janv. 1902), pp. 4-7.]

DALMAN (Gust. H.). — Voy. *Palästinischer Diwan.*

DAVID-BEY (Le Melik Serge des).— *Louciniank* [*Les Lusignan*]. — Vienne, Imprimerie des PP. Mekhitaristes, 1900, in-8°, IV-144 pp. — En arménien.

L'auteur publie quelques pièces arméniennes concernant les Lusignan d'Arménie et de Chypre, accompagnées de diverses notices sur le même sujet ainsi que sur les princes actuels de Lusignan, prétendus héritiers des anciens rois d'Arménie.

DELAU (V.). — *Monastères palestiniens au* ve *siècle.*
[*Bull. de littérat. ecclésiast., publ. par l'Institut catholique de Toulouse*, t. I (oct. et nov. 1899), pp. 233-240, 269-281.]

DELIS (Io. N.). — Οἱ Γατελοῦζοι ἐν Λέσβῳ, 1355-1462. — Athènes, Joannès Nicolaïdès, 1901, in-8°, 86 pp.

Histoire sommaire de la maison des Gattilusi, seigneurs de Lesbos. Rien de nouveau.

DELMAS (F.). — *Remarques sur la Vie de Sainte Marie l'Égyptienne.*
[*Échos d'Orient*, t. IV (1900-1901), pp. 35-42.]

La Vie de sainte Marie l'Égyptienne attribuée à Sophronius de Jérusalem ne serait, dans ses lignes principales, qu'une imitation de celle de S. Paul de Thèbes, et, au point de vue de la forme, qu'un développement de rhéteur de la Vie de sainte Marie insérée par Cyrille de Scythopolis dans les Actes de S. Cyriaque.

ID. — *Encore sainte Marie l'Egyptienne.*
[*Ibid.*, t. V (1901-1902), pp. 15-17].

Nouveaux arguments en faveur de la seconde conclusion formulée dans l'article précédent.

DEPLAISSAN (Paul). — *La politique russe dans la Palestine et la Syrie.*
[*Échos d'Orient,* t. IV (1900-1901), pp. 202-212, 275-282.]

DEPONT (Octave) et TALAYRACH D'ECKARDT (I.). — *Panislamisme et propagande islamique.*
[*Rev. de Paris*, 15 nov. 1899, 4e an. t. VI, pp. 229-260.]

DES MAREZ (G.). — *Note sur une charte de Robert II de Jérusalem.*
[*Académie royale de Belgique, Compte rendu des séances de la commission roy. d'histoire*, t. LXX (1901), n° 3, pp. 349-378.]

Cette charte, datée de 1101, en faveur de Saint-Donatien de Bruges, n'était connue jusqu'ici que par une copie du XVe siècle des archives d'Ypres et deux éditions peu correctes. L'original vient d'être retrouvé dans la succession de feu Ernest Dubois, avocat à la Cour d'appel de Gand : il provient des archives de S. Donatien. M. Des Marez lui consacre dans le présent article une étude de diplomatique et il en donne une nouvelle édition. La suscription et le début du préambule sont ainsi conçus : « Ego Rotbertus, dei gratia Flandrensium marchio, comitis Roberti agnomine Frisonis filius, Jherosolimitane vie cursu desiderabili mihi gratia favente peracto..... »

Deubner (Ludovicus). — *De incubatione capita quatuor....* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 580.

Compte rendu: *Anal. Bolland.*, t. XX (1901), fasc. 3, pp. 324-326.

Dialog (*Der*) des Adamantius, Περὶ τῆς εἰς Θεόν ὀρθῆς πίστεως; herausg. von Dr W. H. van de Sande Bakhuysen. — Leipzig, Hinrichs, 1901, in-8°, LVII-256 pp.

Compte rendu : *Rev. biblique internat.*, Xe an., n° 4 (1er oct. 1901), pp. 622-623 (Th. Calmes).

Le dialogue dit d'Adamantius n'est très probablement pas d'Origène, comme on l'a supposé longtemps, car les doctrines qui y sont exposées ne s'accordent pas avec celles de ce Père. L'œuvre doit avoir été composée vers l'an 300; mais il est impossible d'en identifier l'auteur.

Diehl (Charles). — *Les études byzantines en France.*

[*Rev. encyclop.*, t. IX (1899), pp. 181-184.]

Diekamp (Fr.). — *Sancti Eucherii Lugdunensis episcopi « Epitome operum Cassiani » : eine moderne Titelfälschung.*

[*Römische Quartalschr.*, t. XIV (1900), pp. 341-355.]

L'écrit publié sous ce titre dans la *Patrol. lat.* de Migne (t. L, p. 867), n'est qu'une version latine des *Epistolae* du Pseudo-Athanase à Castor, que Montfaucon a éditées en partie.

Diekamp (Fr.). — *Die origenistischen Streitigkeiten.....* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 242.

Rev. [*belge*] *d'hist. ecclésiast.*, I, n° 3 (1900), pp. 522-527 (A. Labeau). — *Échos d'Orient*, t. IV, n° 6 (août 1901), pp. 377-379.

Diekamp (Fr.). — *Zur Chronologie der origenistischen Streitigkeiten im VIten Jahrhundert.*

[*Histor. Jahrbuch*, t. XXI (1900), pp. 743-757.]

L'auteur défend contre M. Jülicher (cf. ci-dessous sub v.) les conclusions exposées par lui dans un précédent travail (*Die Origenistischen Streitigkeiten*; cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 242) au sujet de la mort de S. Sabas, qu'il fixe au 5 décembre 532, alors que M. Jülicher la fixe au 5 déc. 531.

Dieterich (K.). — *Zu den lateinisch-romanischen Lehnwörtern im Neugriechischen.*

[*Byzant. Zeitschr.*, t. X, nos 3-4 (1901), pp. 587-596.]

Dmitryevsky (A.). — *Les plus anciens Typica patriarcaux, celui de Jérusalem* (*du S. Sépulcre*) *et celui de Constantinople* (*de la grande Église*). — En russe.

[*Travaux de l'Acad. ecclésiast. de Kiev*, sept. 1900, pp. 58-117; janv. 1901, pp. 34-36.]

Suivant l'auteur, le *Typicon* de Jérusalem aurait été formé au milieu du VIe siècle, et aurait été pratiqué jusqu'au début du XIe siècle.

Dobschütz (Ernst von). — *Christusbilder. Untersuchungen zur christlichen Legende.* — Leipzig, J. C. Hinrichs, 1899, XII-294-356 et 357 pp.

[*Texte u. Untersuchungen zur Gesch. d. altchristl. Litteratur*, herausg. von O. v. Gebhardt u. Ad. Harnack, N. F., t. III.]

Compte rendu : *Byzant. Zeitschr.*, t. XI (1902), pp. 170-178 (A. Ehrhard).

Documenti Reggiani sul cardinal Bessarione.

[*Bessarione*, t. IX (1901), pp. 161-166.]

Dohna (H. comte de). — *Kreta unter dem Banner von S. Marco.*

[*Nord und Süd*, t. XCVII (1901), pp. 174-197.]

Dolberg (Ludwig). — *Die Reliquie vom hl. Kreuzholze im ehem. Kloster « Zum hl. Kreuze », in Rostock.*

[*Stud. u. Mittheil. aus d. Bened. u. d. Cisterc. Orden*, XXe an. (1899), pp. 454-458.]

Relique rapportée de Rome, dans la seconde moitié du XIIIe siècle par Marguerite, femme de Christophe I, roi de Danemark, et donnée par elle à un couvent de femmes qu'elle avait fondé à Rostock.

Dorez (L.). — *Le congrès des orien-*

talistes. Onzième session, Paris 1897.

[*Rev. des bibliothèques*, 7e an. (1897), pp. 343-358.]

DRÆSEKE (J.). — *Theophylaktos' Schrift gegen die Lateiner.*

[*Byzant. Zeitschr.*, t. X, nos 3-4 (1901), pp. 515-529.]

L'auteur explique la genèse de cet ouvrage et en donne une courte analyse.

DRAPEYRON (L.). — *Questions d'Orient et questions d'Occident.*

[*Rev. de géogr.*, t. XLI (juil. 1897), pp. 1-7.]

Aperçu sommaire des diverses questions dont se compose la question d'Orient; l'auteur s'occupe spécialement ici des visées des Grecs.

DUCATEL (L'abbé F.). — *Vie de Sainte Ide de Lorraine, comtesse de Boulogne.* — Lille et Paris, Desclée, de Brouwer et Cie, 1900, in-8°, 239 pp., avec grav.

Bon ouvrage de vulgarisation. Recension : *Anal. Bolland.*, t. XX (1901), p. 349.

DUCKWORTH (Rev. H. T. F.). — *S. John the Almsgiver, patriarch of Alexandria.* — Oxford, B. H. Blackwell, 1901, in-12, 30 pp.

L'auteur traite entre autres choses des fondations de S. Jean l'Aumônier à Jérusalem. Rattachant à ces fondations les origines de l'Hôpital, il est d'avis que S. Jean l'Aumônier est bien le premier patron des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. En cela, il a probablement raison (cf. ce que je dis à ce sujet dans *Rev. Or. lat.*, t. IV, p. 414). Il est fâcheux qu'en étudiant la carrière dudit patriarche, M. Duckworth ait ignoré que le texte grec de sa *Vie* par Leontius avait été publié, dès 1893, par H. Gelzer.

DUFEY (A.). — *Controverse entre S. Jérôme et S. Augustin d'après leurs lettres.*

[*Rev. du clergé français*, t. XXV (1901), pp. 141-149.]

Sur les lettres qu'échangèrent ces deux Pères de 397 à 405, c'est-à-dire pendant le séjour de S. Jérôme en Palestine.

DURENGES (Abbé). — *L'état social de la France au temps des croisades, par L. Garreau.*

[*Revue de l'Agenais*, t. XXVI (1899), pp. 186-192.]

Sur l'ouvrage de L. Garreau, voy. *Rev. Or. lat.*, VII, 624; VIII, 244, 583.

DUSSAUD (René) et MACLER (Fréd.). — *Voyage archéologique au Safâ et dans le Djebel-ed-Drûz.* — Paris, E. Leroux, 1901, in-8°, 234 pp.; 17 pl. et 12 gravures.

DUSSAUD (René). — *Histoire et religion des Nosairis....* — Cf. *Rev. Or. lat.*, VIII, 582.

Comptes rendus : *Zeitschr. d. deutschen Pal. Vereins*, t. XXIV (1901), pp. 186-194 (Martin HARTMANN). — *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, 1901, n° 36 (9 sept.), pp. 184-186 (R. D).

DUVAL (Rubens). — *La littérature syriaque; 2e éd.....* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 582.

Comptes rendus : *Rev. d'hist. ecclés.*, 1900, pp. 99-101 (P. PEETERS). — *Rev. de l'Instruct. publ. en Belgique*, t. XLIII (1900), pp. 326-328 (M. A. KUGENER).

DUVIVIER (Charles). — *Note sur l'abandon du style de Pâques dans les chartes de Baudouin de Constantinople.*

[*Acad. roy. de Belgique. Compte rendu des séances de la comm. roy. d'hist.*, t. LXX (1901), n° 1, pp. 37-43.]

L'abandon est certain pour l'année 1202, et remonte probablement à l'année 1200. Elu empereur de Constantinople le 9 mai 1204, Baudouin reprit d'ailleurs le style de Pâques, ainsi que l'attestent sept chartes où il prend le titre d'empereur et qui sont datées de févr. et mars 1204.

DZAVAKHOV (J.). — *La prédication de l'apôtre S. André et de Ste Nina chez les Grouses.*

[*Journ.* (*russe*) *du ministère de l'instr. publ.*, t. CCCXXXIII, janv. 1901, pp. 77-113.]

Ecclesiastical history (*The*) of EVAGRIUS... edited... by J. BIDEZ and

L. Parmentier... — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VII, 354.

Compte rendu : *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, 1899, n° 52.

Eckardt (J. T. von). — *Panislamismus und islamitische Mission.*
[*Deutsche Rundschau*, 1899, janv., t. LXXXXVIII, pp. 61-81.]

Eckhardt (J. T. von). — *Islamitische Reformbestrebungen der letzten hundert Jahre.*
[*Deutsche Rundschau*, 1900, juil., t. CIV, pp. 39-61.]

Ehrhard (A.). — *Die orientalische Kirchenfrage und Oesterreichs Beruf in ihrer Lösung.* — Wien u. Stuttgart, J. Roth, 1899, in-8°, 76 pp.

Compte rendu : *Stud. u. Mittheil. aus dem Bened. u. d. Cisterc. Orden*, XX° an. (1899), p. 722 (Dr Hafner). — *Rev. bénéd. de l'abbaye de Maredsous*, 1899, n° 6.

Ehrhard (A.). — *Zu den « Sacra Parallela » des Johannes Damascenus und dem Florilegium des Maximos.*
[*Byzant. Zeitschr.*, t. X, nos 3-4 (oct. 1901), pp. 385-393.]

Les « Sacra Parallela » sont bien l'œuvre de Jean Damascène. Quant à Maximus, qui n'a rien à voir avec Maximus Confessor et qui vivait vers la fin du IX° siècle, il s'est servi de l'œuvre de Damascène pour composer ses Ἐκλογαί.

Élection (L') du catholicos arménien de Sis et sa récente démission.
[*La Terre-Sainte*, 28° an., t. XIX, n° 2 (15 janv. 1902), pp. 20-21.]

Emerich (Dr P.). — *Szent Bernát Clairvauxi apát élete ès müvei* [*S. Bernard de Clairvaux; sa vie et ses œuvres*], publ. en mémoire du 800me anniversaire de la fondation de l'ordre de Citeaux par Edmond Vajda, abbé de Zircz. — Budapest, F. Pfeifer, 1899, 2 vol. in-8°.

En Arménie. Coup d'œil explicatif des massacres et de la situation actuelle.
[*La Terre-Sainte*, 28° an., t. XIX, n° 9 (1er mai 1902), pp. 132-136.]

Endl (P.). — *Die Türkengefahr in den Jahren 1593-1598 und die Stadt Horn.*
[*Blätter d. Vereines f. Landeskunde von Nord-Oesterreich*, 34° année (1900), pp. 154 et suiv.]

Enlart (C.). — *Note sur une nouvelle découverte de monuments gothiques à Nicosie de Chypre.*
[*Acad. des Inscr. et B. Lettres. Comptes rendus des séances de l'an. 1901*, séance du 22 févr., pp. 160-163].

Il s'agit de la découverte des ruines de l'église de Saint-François, dont il a été question dans la *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 608.

Enlart (C.). — *Les monuments et souvenirs nationaux à l'étranger. Église cathédrale Saint-Nicolas à Famagouste (Chypre), bâtie à la mode champenoise.*
[*L'Ami des monuments et des arts*, t. XIII (1899), pp. 31-45.]

Enlart (C.). — *L'art gothique...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VII, 355.

Compte rendu : *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, XXXIV° an., 1900, n° 10, pp. 188-190 (J.-A. Brutails).

Enlart (C.). — *L'île de Chypre.*
[*Bull. de la soc. de géogr. de Paris*, 7° sér., t. XVIII (1897), pp. 170-201].

En Terre-Sainte. Grecs et Latins. Les visées de la Russie.
[*La Terre-Sainte*, 28° an., t. XIX, n° 5 (1er mars 1902), pp. 69-71.]

Éphrem le Syrien : I. Sur *les jours des fêtes de Noel.* — II. *Sur la construction des premières églises de Jérusalem. Texte arménien et fragments syriens transcrits en caractères arméniens au* XII°-XIII° *siècle.*

Étude, édition et traduction (en russe). — S. Pétersbourg, 1900, 55 pp.

[*Textes et études sur la philologie arméno-grouse* : T. I, publ. par la Faculté des lettres orientales à l'Université de S. Pétersbourg, n° 5.]

Recension : *Byzant. Zeitschr.*, t. XI (1902), p. 212. — Ces opuscules ne sont certainement pas d'Éphrem le Syrien ; ils ont un caractère nettement apocryphe.

EPPINGER (Chr.) et BACHER (J.). — *Philipp Rohrer.*

[*Die Warte des Tempels*, Jahrg. 57, n° 33, 15 August 1901, pp. 259-260.]

Articles nécrologiques sur ce président de la Soc. du Temple à Jérusalem. Cf. ci-dessous : *Tod (Der) des Ältesten Ph. Rohrer.*

ERBES (C.). — *Petrus nicht in Rom sondern in Jerusalem gestorben,*

[*Zeitschr. f. Kirchengesch.*, t. XXII (1901), pp. 1-47, 161-231.]

ESQUIEU (Louis). — *Notes historiques. Les Templiers de Cahors.*

[*Bullet. de la Soc. des études du Lot*, t. XXIV (1899), pp. 5-52.]

Fin de l'article signalé dans la *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 243. — A la suite des procès-verbaux des interrogatoires des Templiers de Cahors, M. Esquieu publie ici : 1° une liste de quelques Templiers du Quercy, dont il a recueilli les noms dans divers ouvrages ; 2° un contrat de vente, faite par Hélion de Villeneuve, grand-maître des Hospitaliers de S. Jean ; au pape Jean XXII, de biens ayant appartenu aux Templiers de Cahors (1320) ; 3° une bulle de Jean XXII aux consuls de Cahors, les invitant à rendre aux Chartreux de cette même ville une place contiguë à leur couvent et qui avait appartenu jadis aux Templiers.

EUSEBIUS *Werke.* I^ter Band : *Ueber das Leben Constantins. Constantinsrede an die heilige Versammlung. Tricennatsrede an Constantin*; herausg. von Prof^r Ivar A. HEIKEL. — Leipzig, Hinrichs, 1902, in-8°, CVII-358 pp.

[Forme le t. VII de la collection : *Die griechischen christl. Schriftsteller der ersten drei Jahrh.*]

FABRÈGUES (Charles). — *L'attentat du Saint-Sépulcre.*

[*Échos d'Orient*, 5e an., n° 4 (avril 1902), pp. 244-246.]

Sur l'échauffourée du 4 novembre 1901.

FABRÈGUES (Charles). — *Le patriarche orthodoxe de Jérusalem et l'archimandrite Euthymios.*

[*Échos d'Orient*, 5e an., n° 4 (avril 1902), pp. 247-248.]

Sur les motifs de l'absence prolongée hors de Jérusalem du patriarche Damianos. Ces motifs se rattachent au règlement de diverses questions intéressant le monde orthodoxe gréco-slave.

FARCY (L. de). — *Le cor d'ivoire de la cathédrale, au Musée archéologique d'Angers.*

[*Rev. de l'art. chrétien*, 1898, pp. 468-470.]

Ce cor, dans lequel étaient enfermées des reliques d'Abraham, Isaac, Jacob et Sara, viendrait de Damas, d'où il aurait été apporté par Guillaume de Beaumont, un des pèlerins qui prirent part à la 5e croisade.

FAUVEL (A.-A). — *Nos missionnaires patriotes et savants.*

[*Le Correspondant*, 10 août et 10 sept. 1900, pp. 438-465, 918-935.]

La plus grande partie de l'article est consacrée aux missions d'extrême Orient et de Madagascar. La partie consacrée à la Syrie, et qui occupe les pp. 923 à 935 a été reproduite dans *La Terre-Sainte*, 26e an., n° 23 (1er déc. 1900), pp. 364-365.

FÉDERLIN (Le R. P.). — *Recherches sur les laures et monastères de la plaine du Jourdain et du désert de Jérusalem.*

[*La Terre-Sainte*, 28e an., t. XIX, nos 9, 10, 11 (1er et 15 mai, 1er juin 1902), pp. 129-132, 152-156, 166-168.]

FLAMENT (Pierre). — *Philippe de Harlay, comte de Césy, ambassadeur de France en Turquie, 1619-1641.*

[*Rev. d'hist. diplom.*, XVe an., nos 2 et 3 (1901), pp. 225-251, 371-398.]

FLAMION (J.). — *Les anciennes listes*

épiscopales des quatre grands sièges.
[*Rev. d'hist. ecclés.*, t. I (1900). pp. 645-678; t. II (1901), pp. 209-238, 503-528.]

Liste des évêques de Constantinople, Alexandrie, Antioche et Jérusalem.

Flavius Josephus, *Jüdischer Krieg*... übersetzt und mit einem Anhang von ausführlichen Anmerkungen versehen, von Dr Ph. Kohout, — Linz, Haslinger, 1900, in-8°, x-816 pp.

Compte rendu : *Rev. bibl. internat.*, Xe an., n° 3 (1er juillet 1901), pp. 457-460 (Fr. Hugues Vincent).

Fœrster (Remaclus). — *Die stete Rechtgläubigkeit der Maroniten.*
[*Pastor bonus*, t. X (1898), nos 7 et 8.]

Fonck (V.), S. J. — *Die Grotte des hl. Abtes Johannes von Aegypten.*
[*Zeitschr. für kathol. Theologie*, t. XXV (1901), pp. 755-759.]

Cf., sur ce même abbé Jean, ci-dessous, sub v. Jullien (Michel).

Forest (P.). — *Un évêque du ve siècle : Théodoret de Cyr.*
[*L'Université catholique*, nouv. sér., t. XXXVII (1901), pp. 161-183.]

Rien de nouveau.

Forst (H.). — *Die deutschen Reichstruppen im Türkenkriege, 1664.*
[*Mittheil. des Instit. für œsterr. Gesch. Forschung. Ergänzungsband* VI (Innsbruck, Wagner, 1901, vi-883 pp.), pp. 634-648.]

Fournier (Paul). — *Joachim de Flore, ses doctrines, son influence.*
[*Rev. d. quest. histor.*, t. LXVII (1900), pp. 457-505.]

L'auteur, dans cet article, s'occupe en particulier de la partie prophétique des œuvres de Joachim. On sait quelle place y tiennent la Terre-Sainte, ainsi que l'Empire et l'Église grecs.
Recension : *Anal. Bolland.*, t. XXI, fasc. 1 (1902), pp. 109-110.

Fraenkel (Siegmund). — *Syrische Miscellen.*
[*Zeitschr. d. deutschen morgenländ. Gesellsch.*, t. LIV (1900), pp. 560-562.]

Sur le fragment de chronique syriaque publ. et traduit par E. W. Brooks aux pp. 195-230 du même vol. (cf. ci-dessus).

François (Le P.). — *Les funérailles de l'Arménie.*
[*La Terre Sainte*, t. XIX, n° 1 (1er janv. 1902), pp. 1-4.]

Appel aux peuples en faveur de l'Arménie, paru d'abord dans *Le Patriote*, de Bruxelles.

Frati (Lodovico). — *Un poemetto in lode di Caterina Corner.*
[*Nuovo archivio veneto*, t. XIX, parte II (1900), pp. 368-372.]

Ce poème, qui semble avoir échappé à tous les biographes de la célèbre reine de Chypre, se trouve dans le ms. n° 1838 de la Biblioth. Universitaire de Bologne. A côté des louanges que l'auteur anonyme décerne à Catherine, il s'y trouve quelques détails biographiques.

Friedrich (J.). — *Der geschichtliche heilige Georg*... — Cf. *Rev. Or. lat.*, VIII, 583.

Compte rendu : *Rev.* [*belge*] *d'hist. ecclés.*, t. I (1901), pp. 736-739 (Ch. Martens).

Gatt (Georg.). — *Die Hügel von Jerusalem*... — Cf. *Rev. Or. lat.*, VIII, 583.

Compte rendu : *Stud. u. Mittheil. aus d. Bened. u. dem Cisterc. Orden*, XVIIIe an. (1897), pp. 508-510 (Ern. Griwnacky).

Gatt (Georg.), missionarius apostol. T. S. — *Sion in Jerusalem, was es war und wo es lag.* Herausgegeben mit Unterstützung des Palästina-Pilgervereins der Diöcese Brixen und des deutschen Vereins vom heil. Lande in Köln. *Mit dem Bilde des Verfassers, einem Anhange und zwei Plänen.* — Brixen, Commissions Verlag d. Buchhandl. des kath.-polit. Pressvereins, 1900, in-8°, 141 pp.

Comptes rendus : *Zeitschr. d. deutschen Pal. Vereins*, t. XXIV (1901), pp. 183-186 (C. Mom-

mert). — *Rev. biblique internat.*, t. XI, n° 1 (1er janv. 1902), pp. 154-156.

Gayet (Al.). — *L'itinéraire des expéditions de Jean de Brienne et de saint Louis en Égypte et les traces qu'elles y ont laissées.*
[*La Terre-Sainte,* 27e an., t. XVIII, n° 16 (15 août 1901), pp. 243-251.].

Geddes (Profr Patrick). — *Cyprus. Actual and Possible, a study in the Eastern question.*
[*The Contemporary Rev.*, n° 396 (juin 1897), pp. 892-908.]

Sur les ressources de l'île de Chypre et la possibilité de lui rendre quelque chose de son ancienne richesse.

Gedeon (Manuel J.). — Ἐκλογαὶ ἀπὸ τῆς βιογραφίας Μιχαὴλ τοῦ Συνκέλλου.
[Ὁ ἐν Κωνσταντινουπ. ἑλλην. φιλολ. συλλογ. Παραρτηματοῦ, κδ'-κστ' Τόμου, 1896, pp. 23-34.]

Id. — Voy. Βιογραφία.

Gelzer (H.). — *Geistliches und weltliches um dem türkisch-griechischen Orient...* — Cf. *Rev. Or. lat.*, VIII, 584.

Comptes rendus : *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, 1900, n° 11 (18 mars), pp. 212-214 (N. Jorga). — *Literar. Centralbl.*, t. LII, 1901, n° 5, col. 188-189.

Germans (The) at Ba'albek.
[*The Builder*, 11 janv. 1902 ; reproduit dans : *Pal. Explor. Fund. Quarterly Statement,* avril 1902, pp. 170-175.]

Germer-Durand (J.). — *Sceau byzantin de l'église du Saint-Sépulcre.*
[*Échos d'Orient,* t. IV (1900-1901), pp. 267-268.]

Germer-Durand (J.). — *Épigraphie palestinienne : Épigraphe grecque d'un vétéran à Fik. Bustes funéraires. Milliaires romains entre Naplouse et Scythopolis; entre Naplouse et Djennin.*
[*Échos d'Orient,* t. V, n° 1, oct. 1901, pp. 11-14.]

Germer-Durand (J.). — *Inscriptions d'Abougoch, Esdoud, Naplouse et Beisan.*
[*Échos d'Orient,* t. V, n° 2 (déc. 1901), pp. 73-76.]

Germer-Durand (J.). — *Nouvelles inscriptions découvertes sur le canal d'Aelia Capitolina.*
[*Échos d'Orient,* t. V, n° 3 (févr. 1902), pp. 139-141.]

Giménez Soler (D. Andrés). — *El Justicia de Aragón es de origen musulmán?* — Fin.
[*Rev. de archivos, bibliot. y museos,* 3a epoca, an. V (1901), pp. 454-465, 625-632.]

Sur le début de cet article. voy. *Rev. Or. lat.*, VIII, 584.

Glover (Terrot Reaveley). — *Life and Letters in the fourth century.* — Cambridge, University Press, 1901, in-8°, xvi-398 pp.

Un chapitre de ce volume est consacré aux pèlerinages aux Lieux-Saints au ive siècle, en particulier à ceux de sainte Mélanie, de sainte Paule, de sainte Sylvie. Parmi les lettres étudiées par l'auteur, celles de saint Jérôme tiennent une place importante.

Gœller (E.) — *Zur Geschichte Manuels II von Byzanz.*
[*Römische Quartalschr.*, t. XV (1901), pp. 188-191.]

Sur les rapports de Manuel II avec les papes Innocent VII et Grégoire XII, après la bataille d'Ancyre, en 1402.

Golgotha und das heilige Grab.
[*Der Bote aus Zion.*, 18ter Jahrg., n° 1 (Febr. 1902), pp. 2-9.]

Golubovich (G.). — *Serie cronologica dei reverendissimi superiori di T.-S...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, V, 592.

Compte rendu : *Échos d'Orient*, t. V, n° 3 (févr. 1902), p. 192 (S. Vailhé).

GONDAL (J.-L.). — *Mahomet et son œuvre...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VI, 319.

Compte rendu : *Bulletin critique*, 2e sér., t. VI, n° 7 (5 mars 1900), pp. 127-129 (B. CARRA DE VAUX).

GRUETZMACHER (Georg). — *Die Abfassungszeit der « Altercatio Luciferiani et Orthodoxi » des Hieronymus.*

[*Zeitschr. f. Kirchengesch.*, t. XXI, n° 1 (1900), pp. 1-8.]

Cette œuvre a été composée pendant le séjour de saint Jérôme à Rome, dans les années 382-383.

GRUETZMACHER (Georg). — *Hieronymus, eine biographische Studie zur alten Kirchengeschichte.* Ite Hälfte : *Sein Leben und seine Schriften bis zum Jahre* 385. — Leipzig, Dietrich, 1901, in-8°, VIII-298 pp.

[*Studien zur Gesch. der Theol. und d. Kirche*, VI, 3.]

Compte rendu : *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, 1901, n° 47 (25 nov.), pp. 411-412 (Paul LEJAY).

GRUENBERG (Ilia). — *Le sionisme et les colonies juives en Palestine.*

[*Biblioth. universelle*, oct. 1899, pp. 70-97.]

GUMPLOWICZ (Max). — *Leben und Schicksale Balduins, Bischofs von Kruschwitz* (1066-1175).

[*Zeitschr. d. Gesellsch. f. die Provinz Posen*, t. XVI (1902). — Tir. à part : in-8°, 63 pp.]

L'auteur cherche à démontrer que Balduinus « Gallus », le premier chroniqueur latin de Pologne, évêque de Kruschwitz, n'est autre que Baudouin, comte de Hainaut, parti avec Godefroi de Bouillon pour la croisade, et qui, loin d'avoir succombé en route comme on le croit communément, serait entré dans un monastère bénédictin de Pologne et serait devenu plus tard évêque de Kruschwitz. Les arguments de M. Gumplowicz ne sont nullement probants.

HACKETT (J.-A.). — *A history of the orthodox Church of Cyprus from the coming of the apostles Paul and Barnabas to the commencement of the British occupation, A. D. 45-1878. Together with some account of the latin and other Church existing in the Island.* — Londres, Methuen, 1900, in-8°, 738 pp.

Compte rendu : *The Athenaeum*, 19 oct. 1901, p. 519.

HAIDACHER (Sebastian). — *Zu den Homilien des heiligen Chrysostomus.*

[*Zeitschr. f. kathol. Theol.*, t. XXV (1901), pp. 365-367.]

L'auteur s'occupe entre autres choses : 1° de la prière que Chrysostome dit avoir apprise des moines d'Antioche et qu'il a reproduite dans sa 55e homélie sur S. Mathieu ; 2° de l'homélie publ. dans Migne, *Patr. gr.*, LXIV, 465, et qui doit être attribuée à Grégoire de Nysse (Cf. *Patr. gr.*, t. XLVI, col. 490).

HARLESS (W.). — *Bericht über die Pilgerfahrt Herzogs Johan I von Cleve nach dem heiligen Lande (1450-1451).*

[*Zeitschr. des Bergischen Gesch. Vereins Elberfeld*, t. XXXV (1901), pp. 125-145.]

L'auteur publie cette relation d'après un manuscrit non signalé jusqu'ici, appartenant aux archives de Düsseldorf, section Cleve-Mark, Familiensachen, n° 12. Sur le voyage de Jean Ier de Clève, voy. Röhricht, *Deutsche Pilgerreisen nach dem heiligen Lande* (1901), pp. 119-121.

HAUSER (H.). — *Un touriste parisien dans le Levant au* XVIe *siècle.*

[*Rev. internat. de l'enseignement*, t. XXXIII (1897), pp. 135-149.]

Sur le voyage de Philippe Canaye, 1573.

HEIKEL (Ivar A.). — Voy. ci-dessus : EUSEBIUS.

HEISENBERG (Aug.). — *Ein jambisches Gedicht des Andreas von Kreta.*

[*Byzant. Zeitschr.*, t. X, nos 3-4 (1901), pp. 505-514.]

Ce poème fut adressé par André de Crète à un nommé Agathon, en remerciement pour un livre que celui-ci lui avait prêté. Il ajoute quelques renseignements nouveaux à ce que nous savons d'André de Crète, dont M. Heisenberg donne ici une courte biographie.

HENDERSON (A. E). — *Saint Sophia, Constantinople.* — Avec 2 pl. et 2 gravures dans le texte.
[*The Builder*, t. LVII (1899), pp. 2-5]

HERBETTE (Maurice). — *Une ambassade turque à Paris sous le Directoire (1797).*
[*Rev. de Paris*, 1er sept. 1901, pp. 191-215].

Installation à Paris d'Esséid-Pacha, premier ambassadeur permanent de Turquie à Paris.

HÉRON de VILLEFOSSE (Ant.). — *Inscription d'Abou-Gosch relative à la « Legio X Fretensis ».*
[*Acad. des Inscr. et Belles-Lettres. Comptes rendus des séances de l'année 1901*, nov.-déc., pp. 692-696.]

HERZBERG (W.). — *Jerusalem und das Heilige Land in den letzten 20 Jahren.*
[*Die Deborah. Festschrift zu ihrer 40 Jahreswende*, 1 Juli 1894; herausg. v. Prof. Dr G. Deutsch (Cincinnati, in-fol., 34 pp.), pp. 13-14.]

HERZOG (Bischof Dr.). — *Rom und die orientalischen Kirchen.*
[*Rev. internat de théol.*, 3e an., (1895), pp. 39-48.]

HID (Evangelos). — *Étude sur les origines des Grecs Melchites. Réponse au Rév. P. Lammens, S. J.* — Rome, Imprim. de la Propagande, 1901, in-8°, 24 pp.

A propos d'un article du P. Lammens, paru dans *Al-Machriq*, t. III, n° 6 (15 mars 1900), et qui concluait à la triple syriennelé des Grecs Melchites : syrienneté d'origine, syrienneté de langue usuelle et syrienneté de langue liturgique. L'auteur combat cette thèse en lui opposant celle des origines grecques de l'église melchite. — Un résumé de ce travail a paru dans la Terre-Sainte, 27e an., n° 19 (1er oct. 1901), pp. 291-298.

HIERONYMUS und GENNADIUS, *De viris illustribus;* herausg. von Lic. Carl. Albrecht BERNOULLI, mit 2 Tafeln in Lichtdruck. — Freiburg i. B. et Leipzig, J. C. B. Mohr, 1895, in-8°, LVI-98 pp.
[*Sammlung ausgewählter kirchen-und dogmengesch. Quellenschriften....*, herausg. unter Leitung von Prof. D. G. Krüger, 11ter Heft.]

Compte rendu : *Rev. internat. de théol.*, 3e an. (1895), pp. 594-597 (F. LAUCHERT).

HIERONYMI (S.), Stridonensis presbyteri, *Tractatus contra Origenem de visione Esaiae*, quem nunc primum ex codd. mss. Casinensibus Ambrosius M. AMELLI, monachus archicoenobii Montis Casini, in lucem edidit et illustravit. — Tipografia di Montecassino, 1901, in-8°, XXIV-24 pp. et 2 planches en photogravure.

Il a été tiré de cet ouvrage une édition gr. in-4°, de XIV-XIX pp., comme extrait du *Spicilegium Casinense*, III, pars II. L'attribution de cet opuscule, d'ailleurs ancien, à S. Jérome a été combattue par G. Mercati dans la *Rev. biblique*, X (1901), pp. 385-392. Les manuscrits du Mont-Cassin dans lesquels il est copié portent les nos 342 (XIIe s.) et 345 (Xe-XIe s.).

HILGENFELD (Heinrich). — *Die Vita Gregor's des Wunderthäters und die syrischen Acta Martyrum et Sanctorum.*
[*Zeitschr. f. Wissenschaftliche Theol.*, t. XLI (an. 1898), pp. 452-456.]

Historia dos martyres de Nagran. Versào ethiopica publicada por Francisco Maria Esteves PEREIRA. — Lisboa, Imprensa nacional, 1899, gr. in-8°, LVIII-199 pp.
[*Quarto centenario do descobrimento da India. Contribuçõens da Sociedade de Geographia de Lisboa.*]

Version éthiopienne de divers textes relatifs aux martyrs Himyarites de 523, et en particulier de la Vie de S. Arethas. — Comptes rendus : *Götting gel. Anzeigen*, octobre 1899, pp. 825-830 (Th. NÖLDEKE). — *Revue crit. d'hist. et de litt.*, 1900, n° 25 (18 juin), pp. 483-484 (J.-B. CHABOT).

History (The) of PSELLUS, ed. by C. SATHAS... — Cf. *Rev. de l'Or. latin*, VIII, 587.

Compte rendu : *Berlin philol. Wochenschr.*, t. XXI (1901), n° 12, col. 356-362 (H. Gelzer).

Hoch (A.). — *Zur Heimat des Johannes Cassianus.*
[*Theolog. Quartalschr.*, 82e an. (1900), n° 1, pp. 43-69.]

Selon l'auteur, Jean Cassien était d'origine syrienne. Ses conclusions ont été combattues dans la même Revue par S. Merkle. Cf. ci-dessous.

Hoffmann (Christoph). — *Jerusalem.*
[*Die Warte des Tempels*, Jahrg. 57, n° 36 (5 sept. 1901), pp. 282-283.]

Sur les colonies du Temple en Palestine.

Holden-Hutton (W.). — *Constantinople...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 587.

Compte rendu : *Échos d'Orient*, 5e an., n° 3 (févr. 1902), pp. 189-190 (S. Pétridès).

Holl (Karl). — *Enthusiasmus und Bussgewalt beim griechischen Mönchtum. Eine Studie zu Symeon dem Neuen Theologen.* — Leipzig, J. C. Hinrichs, 1898, in-8°, vi-332 pp.

Compte rendu : *Byzant. Zeitschr.*, t. XI (1902), pp. 178-183 (A. Ehrhard).

Holl (Karl). — *Die kirchliche Bedeutung Konstantinopels im Mittelalter.*
[*Zestschr. f. Theologie und Kirche*, 1901, pp. 83-96.]

Holy Sepulcre (*The*).
[*Quarterly Rev.*, vol. CXC, juillet-oct. 1899, pp. 103-127.]

L'auteur donne le plan des édifices successifs ; il admet que l'emplacement actuel est bien celui de l'édifice primitif. Les ouvrages sur lesquels il s'appuie sont : G. Jeffery, *The Buildings of the Holy Sepulchre. Plans and Sketches* (1894, 8°) ; *Itinera Hierosol.*, ex recensione P. Geyer (Vienne, 1898) ; *Itinera Hierosol.*, ed. T. Tobler et Aug. Molinier (Genevae, 1879); les publications de la *Palest. Pilgrims' Text Society* ; A. Couret, *Légendes du Saint-Sépulcre* (Paris, 1894).

Homs, l'ancienne Émèse. — Avec une vue.
[*La Terre-Sainte*, 27e an., t. XVIII, n° 22 (15 nov. 1901), p. 352.]

Horn (E.). — *Saint Etienne, roi de Hongrie...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, t. VII, p. 626.

Compte rendu : *Kathol. Szemle*, 1899, p. 213.

Hubert (W. C.). — *Ein Flottenplan des hl. Ignatius von Loyola.*
[*Der Katholik*, 1900, t. I, pp. 453-457.]

Recension : *Anal. Bolland.*, t. XX (1901), pp. 355-356.
A propos d'une lettre de Loyola au P. Jérome Nadal, dans laquelle il développe un plan d'armement d'une flotte, pour mettre fin à la puissance maritime des Turcs et à leurs attaques contre les Chrétiens.

Huit jours à Jérusalem. Supplément au « Manuel du pèlerinage de pénitence ». — Paris, Maison de la Bonne presse, 1901, in-16, 215 pp.

Compte rendu : *Échos d'Orient*, 5e an., n° 3 (févr. 1902), pp. 184-185 (S. Vailhé).

Immersion dans le Jourdain, le jour de l'Épiphanie.
[*La Terre-Sainte*, 28e an., t. XIX, n° 3 (1er févr. 1902), p. 36.]

Description de la cérémonie d'après le récit de l'igoumène Daniel et d'après l'usage actuel.

Istrin (V.). — *L'Apocalypse de Methodius de Patara et les visions apocryphes de Daniel dans les littératures byzantine et slavo-russe.* — En russe.
[*Ctenija de la Soc. d'histoire et d'archéol. fondée près l'Université de Moscou*, an. 1897, in-8°, ii-329 et 208 pp.]

Compte rendu : *Histor. Jahrb. d. Görresgesellsch.*, t. XX (1899), pp. 417-421 (Franz Kampers).

Jacques d'Édesse. — Voy. *Légende (La) inédite des fils de Jonadab.*

Jaguelin (R.). — Voy. Coutard (A.).

Jarry (L.). — *Inventaire des Tem-*

pliers d'Étampes et de l'église de Moulineux-les-Chalo (1444).

[*Annales de la Soc. histor. et archéol. du Gâtinais*, t. XV, 1897, 3e trim., pp. 188-203.]

JAUSSEN (A.) et VINCENT (H.). — *Notes d'épigraphie palestinienne.*

[*Rev. biblique internat.*, Xe an., no 4 (1er oct. 1901), pp. 570-580.]

Inscriptions grecques et hébraïques recueillies dans les dernières excursions de l'École biblique de Jérusalem. La plupart sont des titres funéraires laconiques à l'état de fragments.

JAUSSEN (Le P. Antonin). — *Coutumes arabes aux environs de Mâdaba.*

[*Rev. biblique internat.*, Xe an., no 4 (1er oct. 1901), pp. 592-608; XIIe an., no 1 (1er janv. 1903), pp. 93-99.]

Mariage. Meurtre dans la tribu et au dehors. de la tribu. Vol. Dommages à l'occasion des animaux. Circoncision. Prière et culte. Rapports entre les tribus. Mort.

JAUSSEN (Le P. Antonin). — *Les tribus arabes à l'est du Jourdain.*

[*Rev. biblique internat.*, t. XI, no 1 (1er janv. 1902), pp. 87-93.]

JOHNSON (Wilh.). — *Domus hospitalis Sanctae Mariae Theutonicorum Jerusalem.* — Berlin, U. Meyer, 1901, gr. in-8o, III-VI-126 pp.

JOHNSTONE (P. de Sacy). — *World's epoch-makers : Muhammad and his power.* — New-York, Scribner, 1901, in-12, XVIII-238 pp.

JOIN-LAMBERT (Octave). — *Notes sur l'art français et l'art italien au moyen âge.*

[*Mélanges d'archéol. et d'hist.*, 20e an. (1900, janv.-mars), pp. 23-42.]

A propos du livre de M. Enlart, *L'art gothique et la renaissance en Chypre.*

JORGA (N.). — *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XVe siècle*, 2e série. — Paris, E. Leroux, 1899, gr. in-8o, IX-597 pp.

Compte rendu : *Literar. Centralbl.*, 52e an. (7 sept. 1901), col. 1447-1448 (H. HAGENMEYER).

Jubilé (Le) au Mont Liban : lettre de M. SALIÈGE, prêtre de la Mission, supérieur du collège d'Antoura; 12 avril 1901.

[*La Terre-Sainte*, 27e an., t. XVIII, no 16 (15 août 1901), pp. 241-243.]

JÜLICHER. — *Zum Todes Datum des heiligen Sabas.*

[*Theologische Literaturzeitung*, 1900, no 6, pp. 173-176.]

L'auteur fixe au 5 décembre 531 la date de la mort de S. Sabas. Son travail est dirigé contre les conclusions de M. Diekamp (cf. ci-dessus, sub v.); mais c'est bien la date établie par ce dernier qui doit être maintenue, M. Jülicher se trompe certainement dans ses conclusions.

JULLIEN (Le P. Michel), S. J. — *A travers les mines de la haute Égypte, à la recherche de la grotte de l'abbé Jean.*

[*Études publ. par des PP. de la Comp. de Jésus*, t. LXXXVIII (1901), pp. 205-217.]

Récit d'une excursion à l'ermitage de saint Jean d'Égypte, anachorète célèbre du IVe siècle, que citent Cassien, Sulpice-Sévère, Palladius, Rufin, Théodoret, Sozomène, S. Augustin.

JULLIEN (Le P. Michel), S. J. — *A la recherche de Tabenne et des autres monastères fondés par S. Pacome.*

[*Études publ. par des PP. de la Comp. de Jésus*, t. LXXXIX (1901), pp. 238-258.]

K. (P. C.). — *Eine Kloster-Ruine, ein Doge, ein Mönch und ein Heiliger.*

[*St. Benedicts Stimmen*, 1900, nos 8 et 9.]

Sur l'abbaye de Saint-Michel de Cuxa, le doge Orseolo et le moine Guarin.

KANNENGIESSER (A.). — *Les missions catholiques. France et Allemagne.* — Paris, Lethielleux. 1900, in-16, 380 pp.

A propos du protectorat de la France sur les missions d'Orient.

Compte rendu : *Studien u. Mittheil. aus dem Bened. u. dem Cisterc. Orden*, 1900, t. XXI, pp. 456-457 (Maurus Kinter).

Kattenbusch (F.). — *Johannes von Damaskus.*
[*Realencyclop. f. protest. Theol. und Kirche*, 3e éd., t. IX (1901), pp. 287-300.]

Kellen (T.). — *Das Stammschloss Gottfrieds von Bouillon.*
[*Sonntagsbeilage zur Vossischen Zeitung*, 1900, nos 28-29, pp. 217-219, 225-226.]

Keller (Adolf). — *Eine Wüstenfahrt in das Wadi Natron.*
[*Die Schweiz; illustr. Zeitschr.* (Zurich), t. IV (1900), pp. 45-47.]

Keller (Adolf). — *Eine Sinaï-Fahrt. Mit Zahlreichen Abbildungen nach Originalaufnahmen und einer Karte der Sinaïhalbinsel.* — Frauenfeld, J. Huber, 1901, in-8°.

Recension : *Byzant. Zeitschr.*, t. X, nos 3-4 (1901), p. 706 (J. Strzygowski).

Kephales (J.-S.-E.). — Οἱ Νορμανδοὶ ἐν Κερκύρᾳ, 1081-1267.
[Ἁρμονία (Athènes), t. I (1900), pp. 613-622.]

Kirch (Conradus), S. J. — *Nicephori Sceuophylacis encomium in S. Theodorum Siceotam.*
[*Anal. Bolland.*, t. XX, fasc. 3 (1901), pp. 249-272.]

On possédait déjà sur ce S. Théodore qui, dans la seconde moitié du VIe siècle, visita trois fois Jérusalem, une vie grecque par Eleusius, son disciple, publiée d'après le texte grec par Théophile Joannis (Μνημεῖα ἁγιολ., pp. 341-495) et d'après une traduction latine par les Bollandistes (*AA. SS.*, 22 avril). L'éloge qui est publié ici, d'après un manuscrit grec de Munich, abrège en général cette vie grecque, et y ajoute d'autre part quelques détails. Sur l'auteur, Nicéphore Sceuophylax, on peut consulter Krumbacher, *Gesch. d. Byzant. Litteratur*, 2e éd. (1897), pp. 191-197.

Kiréef (A.). — *L'encyclique « Praeclara ».*
[*Rev. internat. de théol.*, 3e an. (1895), pp. 745-750.]

A propos de l'encyclique de Léon XIII aux Orientaux.

Knights Templars : Soldiers, Monks, Heretics.
[*Edinburgh Rev.*, vol. CXCII, juil.-oct. 1900, pp. 45-70.]

Sur le procès des Templiers. Sans valeur. L'auteur paraît n'être pas du tout au courant de la bibliographie du sujet.

Kobeko (D.). — *Les renseignements topographiques fournis par le « Discours sur les sanctuaires de Constantinople ».*
[Βυζαντινὰ χρονικά, t. VIII (1901), pp. 106-114.]

Sur d'autres articles de Kobeko, relatifs au même discours, voy. *Rev. Or. lat.*, V, 584; VII, 358.

Koch (Hugo). — *Zur Geschichte der Bussdisziplin und Bussgewalt in der orientalischen Kirche.*
[*Zeitschr. f. Kirchengesch.*, t. XXI (1900), pp. 58-78.]

Konstantinidès (G.). — Δύο ἱστορικὰ ἔγγραφα σχετικὰ πρὸς τὴν ἱστορίαν τῶν Ἀθηνῶν ἐπὶ τῆς Καταλανοκρατίας.
[Δελτίον τῆς ἱστορ. και ἐθνολογ. ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος, t. V (1900), pp. 824-827.]

L'auteur publie deux lettres, de 1379 et de 1381, que lui a communiquées M. Rubbio y Lluch, sur la domination des Catalans à Athènes.

Κουκιλιδès (Le P. Cléophas). — Περὶ τοῦ διασωθέντος ἀρχαίου κοιμητηρίου τῆς ἐν Παλαιστίνῃ ἱερᾶς μονῆς τοῦ Χωζιβᾶ. — Jérusalem, 1900, in-8°, 16 pp.

Ce cimetière, découvert il y a un demi-siècle, n'avait pas encore été exploré à fond. Les sépultures appartiennent à des Grecs, des Arméniens, des Syriens, des Palestiniens, des Romains (Ῥωμαῖοι), c'est-à-dire probablement des Occidentaux. Parmi les titres funéraires que l'auteur y a relevés, figurent ceux d'évêques, d'un archidiacre, de diacres, de moines et de trois diaconesses. Ces titres indiquent le nom du défunt, son âge et la date de

son décès par le mois et l'indiction, mais sans mention d'année.

Koykilidès (Le P. Cléophas). — *Τὰ κατὰ τὴν Λαύραν καὶ τὸν χείμαρρον τοῦ Χουζιβᾶ*. — Jérusalem, 1901, in-8°, ιδ'-85 pp. — Avec 3 planches hors texte.

Histoire de ce monastère, fondé au vi° siècle par Jean le Chozibite. L'auteur reproduit ici son étude sur le cimetière, notée ci-dessus. Il décrit les cellules de la laure, dans lesquelles il signale des inscriptions en langue syriaque et en langue grecque.

Compte rendu : *Échos d'Orient*, 5° an., n° 3 (févr. 1902), p. 184.

Krumbacher (K.). — *Ἱστορία τῆς βυζαντινῆς λογοτεχνίας, μεταφρασθεῖσα ὑπὸ Γεωργίου ΣΩΤΗΡΙΑΔΟΥ* — Ἐν Ἀθήναις, τύποις Π. Δ. Σακελλαρίου, 1897-1900, 3 vol., in-8, γ'-828, 770 et 832 pp.

Version grecque de l'*Histoire de la littérature byzantine* de K. Krumbacher.

Recension : *Byzant. Zeitschr.*, t. XI (1902), pp. 204-205 (K. Krumbacher).

Krumbacher (K.). — *Ein dialogischer Threnos auf den Fall von Konstantinopel* (1453).

[*K. Baier. Akad. d. Wissenschaften, Sitzungsber. d. philos.-philol. und d. histor. Classe*, 1901, n° 3, pp. 329-362 et 2 pl. — Tir. à part : Munich, G. Franz, 1901, gr. in-8°.

L'auteur publie, d'après deux manuscrits, ce texte, qui doit remonter à la fin du xvi° siècle. C'est un dialogue de 102 vers entre les quatre patriarcats d'Orient, qui se lamentent d'être tombés sous la domination des Turcs. L'auteur pourrait être un Chypriote.—Comptes rendus : *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, 1901, n° 52 (30 déc.), pp. 516-517 (J. Psichari et Hub. Pernot). — *Byzant. Zeitschr.*, t. XI (1902), pp. 215-217 (K. Krumbacher). M. Krumbacher, dans cette notice sur son travail, signale les rapports de ce thrène avec certaines des élégies sur la chute de Jérusalem en 70, publiées par S. K. Papageorgiou (cf. ci-dessous), et avec une autre lamentation en langue hébraïque sur ce dernier événement, que lui a communiquée le Prof. D. H. Muller.

Kubitschek (Wilh.). — *Die Mosaikkarte Palästinas*. — Avec gravure.

[*Mitteil. der k. k. Geogr. Gesellschaft in Wien*, 1900, n°s 11-12, pp. 335-380.]

Sur la carte de Madaba. Compte rendu : *Rev biblique internat.*, X° an., n° 3 (1er juil. 1901), pp. 491-493).

Kueffner (Henry Wolfg.). — *Palästina. Ein Leitfaden für die Schule.* — München, Verlag von R. Oldenburg, 1901, pet. in-8°, 32 pp.

Compte rendu : *Zeitschr. d. deutschen Pal. Vereins*, t. XXIV (1901), pp. 179-180 (J. Benzinger).

Kunze (J.). — *Marcus Eremita und Hieronymus.*

[*Theolog. Literaturbl.*, t. XIX (1898), pp. 393-398.]

Kurdes (Les) et le péril islamique.

[*La Terre-Sainte*, 27° année, t. XVIII, n° 24 (15 déc. 1901), pp. 373-375.]

L. V. — *Lettres sur la réunion des Églises.* — Paris, E. Flandre; Athènes, C. Beck, 1901, in-12, 42 pp.

Reproduit en partie dans *La Terre-Sainte*, 28° an., t. XIX, n°s 6, 7, 8 (15 mars, 1er et 15 avril 1902), pp. 83-87, 97-99, 115-117. — Compte rendu : *Rev. de l'Or. chrét.*, t. VII (1902), n° 1, pp. 163-165 (P. R.).

Lacroix (L'abbé E.). — *Les écoles françaises en Orient, conférence sur l'Œuvre des écoles d'Orient, faite à l'Athénée de Bordeaux.*

[*La Terre-Sainte*, 27° an., t. XVIII, n°s 17 et 18 (1er et 15 sept. 1901), pp. 264-269, 277-279.]

Lacroix (E.). — *De Smyrne aux Dardanelles : Phocée, Cymé, l'île de Metelin.*

[*La Terre-Sainte*, 27° an., t. XVIII, n° 23 (1er déc. 1901), pp. 333-336.]

Histoire sommaire et description.

Lacroix (L'abbé). — *Notes d'un voyage dans le Levant : De Mitylène en Troade.*

[*La Terre-Sainte*, 28° an., t. XIX, n°s 5, 6, 8, 9 (1er et 15 mars, 15 avril, 1er mai 1902), pp. 67-68, 90-93, 118-119, 136-140.]

Ladeuze (P.). — *Étude sur le cénobitisme pakhômien...* — Cf. *Rev. Or. lat.*, VI, 385; VIII, 589.

Compte rendu : *Rev. de l'hist. d. religions*, t. XLIII (1901), pp. 81-84 (F. Macler).

Lagrange (Le R. P. M.). — *Compte rendu d'une mission à Madaba et du dernier déblaiement de la mosaïque d'Orphée à Jérusalem.*
[*Acad. des Inscr. et B.-Lettres. Comptes rendus des séances*, juil.-août 1901, pp. 571-574.[

Lagrange (Le R. P. M.). — Voy. Prétextat (L.).

Lair (Jules). — *Études critiques sur divers textes des xe et xie siècles...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VII, 359; VIII, 248, 590.

Compte rendu : *The English histor. Rev.*, nº 62, vol. XVI, avril 1901, pp. 367-370 (H. C. W. Davis). — *Hist. Zeitschr.*, N. F., t. LII, nº 1 (1901), pp. 77-80 (Karl Uhlirz).

Lampros (Spyr. P.). — Δύο ἐκθέσεις περὶ τὰ τέλη τοῦ δεκάτου ἑδδόμου αἰῶνος.
[Δελτίον τῆς ἱστορ. καὶ ἐθνολ. ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος, t. V (1900), pp. 219-227.]

Publie, d'après un ms. de la Marciana (Cl. VII, cod. 656), deux relations relatives à l'année 1687 et déjà mentionnés par de Laborde (Athènes aux xvie et xviie siècles, pp. 145-146) : 1° *Relatione dell' operato dell' armi Venete dopo la sua partenza da Corinto, e della presa d'Atene ;* 2° *Relatione della città d'Atene.*

Lampros (Spyr. P.). — Ἐκθέσεις τῶν Βενετῶν προνοητῶν τῆς Πελοποννήσου ἐκ τῶν ἐν Βενετίᾳ ἀρχείων.
[Δελτίον τῆς ἱστορ. καὶ ἐθνολ. ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος, t. V (1900), pp. 228-251, 425-567, 605-823.]

Rapports des provéditeurs vénitiens dans le Péloponnèse à la fin du xviie siècle et au début du xviiie.

Lamy (Étienne). — *La France du Levant...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 249.

Compte rendu : *Rev. d. quest. histor.*, oct. 1900, t. LXVIII, pp. 662-663 (P. Pisani).

Landwehr von Pragenau (Moriz). — *Ludwig von Bologna, Patriarch von Antiochien*, 1454-1477.
[*Mittheil. d. Instituts für œsterr. Gesch. Forschung*, t. XXII, nº 2 (1901), pp. 288-296.]

Lane-Poole (Stanley). — *A History of Egypt in the middle ages.* — New-York, Scribner, 1901, in-12, xvi-382 pp.

Langen (D^r). — *Römische Fälschungen griechischer Schriftsteller.*
[*Rev. internat. de théol.*, 3e an. (1895), pp. 127-136.]

A propos des homélies grecques de Théophanes Kerameus, de Taormine (1re moitié du xiie siècle). Le premier éditeur de ces homélies, le jésuite Franciscus Scorsus, a accompagné son édition d'une version latine, faite de telle sorte que Théophane y apparaît comme un défenseur de l'Église catholique romaine, alors que le texte original nous fait clairement voir en lui un adepte des dogmes de l'Église grecque.

Langen (Dr J.). — *Die griechisch-katholische Lehre vom Papste.*
[*Rev. internat. de théol.*, 3e an. (1895), pp. 553-555.]

Sur divers passages des écrits de Siméon de Thessalonique (xve s.), contre la papauté.

Langer (E.). — *Das Stationswesen zu Jerusalem Vorbild des zu Rom.*
[*Akten des 5ten internat. Kongresses kathol. Gelehrten zu München*, 24-28 sept. 1900 (Münich Herder, 1901, in-8°), pp. 274-277.]

La Roncière (Ch. de). — *François Ier et la défense de Rhodes.*
[*Biblioth. de l'Éc. des Chartes*, t. LXII, 3e livr. (mai-juin 1901), pp. 223-240.]

Lawlor (H. J.). — *Two notes on Eusebius.*
[*Hermathena*, t. XI, nº 26 (1900), pp. 10-49.]

Sur les extraits d'Hégésippus dans Eusèbe, et sur quelques erreurs commises par celui-ci dans la date relative de certains écrits.

Légende (La) inédite des fils de Jonadab, fils de Réchab, et les îles Fortunées. Texte syriaque, attribué à Jacques d'Édesse, et traduction française par F. Nau.
[*Rev. sémitique*, 7e an., janvier et avril 1899, pp. 54-75, 136-146.]

Legendre (A.). — *De Nazareth à Bethléem.*
[*Rev. des Fac. cathol. de l'Ouest*, 8e an. (1899), pp. 63-79.]

Legendre (A.). — *Sur les ruines de Samarie (Sebastiyeh).*
[*Rev. des Fac. cathol. de l'Ouest*, 8e an. (1899), pp. 645-662.]

Legrand (Émile). — Voy. *Lettres* de Mélétius Pigas.

Lemm (Oscar von). — *Kleine koptische Studien.*
[*Bull. de l'Acad. impér. des sc. de Saint-Pétersbourg*, 5e sér., t. X (1899), pp. 403-434; t. XIII (1900), pp. 1-163.]

Le no IX de ces Études, intitulé : *Zur Geschichte der Bekehrung der Iberer zum Christentum*, traite des différentes versions de la légende de sainte Nina ou Nino.
Compte rendu : *Anal. Bolland.*, t. XX (1901). pp. 338-339.

Lemm (Oscar von). — *Sahidische Bruchstücke der Legende von Cyprian von Antiochien.*
[*Mém. de l'Acad. impér. des sc. de Saint-Pétersbourg*, 8e sér., t. IV, no 6 (1899), VII-90 pp.]

Recension : *Analecta Bolland.*, t. XXI, fasc. 1 (1902), p. 100.

Leone XIII e i pellegrini di Terra Santa.
[*Gerusalemme*, an. XXVI, 8 sept. 1901, pp. 8-9.]

Léra (Mme M.). — *La chapelle et l'aumônerie de l'ambassade de France en Turquie.*
[*Le Correspondant*, t. CCXV, 10 déc. 1901, pp. 932-947.]

Le Strange (Gui). — *Baghdad during the Abbassid caliphate, from contemporary and persian sources.* With eight plans. — Oxford, Clarendon press, 1900, in-8°, XXXI-381 pp.

Comptes rendus : *Rev. histor.*, t. LXXVIII (1902, mars-avril), pp. 384-385 (V. Scheil). — *The English histor. Rev.*, no 63, vol. XVI (juillet 1901), pp. 548-549 (D. S. Margoliouth). *The Athenaeum*, 16 févr. 1901, pp. 200-201.

Lettera di san Bernardo *a un patriarca di Gerusalemme.*
[*Gerusalemme*, an. XXV, 8 juil. 1901, pp. 126-128.]

Version italienne de la lettre de l'abbé de Clairvaux à Guillaume de Malines, patriarche de Jérusalem (n° CCCXCII; Migne, *Patr. lat.*, CLXXXII, col. 600).

Lettre du P. Féderlin, supérieur du séminaire de Sainte-Anne de Jérusalem, *à Mlle Jeanne Bigard, directrice de l'œuvre de Saint-Pierre.*
[*Œuvre des écoles d'Orient*, n° 246 sept.-oct. 1901, pp. 548-551.]

Je signale cette lettre parce qu'elle est accompagnée d'une reproduction en héliogravure de la basilique de Sainte-Anne.

Lettres de Mélétius Pigas, *antérieures à sa promotion au patriarcat*, publiées d'après les minutes autographes par Émile Legrand. — Paris, Maisonneuve, 1902, gr. in-8°, XIII-159 pp.

Mélétius Pigas occupa le siège d'Alexandrie, de 1590 à 1600 environ. Les lettres que publie M. Legrand sont du plus haut intérêt pour l'histoire littéraire et religieuse de l'Orient grec à la fin du XVIe siècle.

Letzte (Die) Karavane des Malteser Ordens, im Jahre 1784.
[*Deutsche Rev. über das gesamte nationale Leben der Gegenwart*, 26e année (1901), t. II, pp. 232-239.]

Sur la dernière expédition des chevaliers de Malte contre la côte barbaresque. Le récit contenu dans le présent article est fait d'après le *Journal* d'un des Chevaliers, le bavarois François Gabriel comte de Bray, qui a pris part à l'expédition. Sur ce même personnage, voy. ci-dessus : *Aus den letzten Tagen.*

LIEBE (G.). — *Die Wallfahrten des Mittelalters und ihr Einfluss auf die Kultur.*

[*Neue Jahrbücher f. das klassisches Alterthum*, t. I, n° 2 (1898), pp. 149-160.]

Étude un peu superficielle sur les pèlerinages après les croisades.

LINDENBERG (Paul). — *Auf deutschen Pfaden im Orient. Reisebilder.* — Berlin, Ferd. Dümmler, 1901, in-8°.

Les chapitres II et III du livre de M. Lindenberg sont consacrés à la description de la Palestine et de la Syrie et plus particulièrement des colonies et établissements allemands dans cette région. Le reste du volume traite de l'Asie-Mineure, de Constantinople et des États balkaniques. Un fragment de ce livre relatif aux colonies du Temple en Palestine a été reproduit dans *Die Warte des Tempels*, Jahrg. 57, n° 48 (28 nov. 1901), pp. 379-380 ; il est suivi de quelques notes rectificatives par le Dr HOFFMANN.

LINDNER (Theodor). — *Der Ursprung der byzantinischen, islamischen, abendländisch-christlichen, chinesischen und indischen Kultur.* — Stuttgart, J. G. Cotta Nachf., 1901, gr. in-8°, XX-479 pp.

[Fait partie de la collection : *Weltgesch. seit der Völkerwanderung.*]

LOISEAU (Charles). — *Le côté social de la question d'Orient.*

[*La Quinzaine*, 1899, pp. 388-408, 480-507.]

MAC COLL (Canon Malcolm). — *The Crisis in the East.*

[*The Contemporary Rev.*, octobre 1897, pp. 497-509.]

MAGNOCAVALLO (Arturo). — *Marin Sanudo il vecchio e il suo progetto di crociata.* — Bergamo, Istituto italiano d'arti grafiche, 1901, in-16, 155 pp.

Comptes rendus : *Journ. des savants*, août 1901, pp. 527-528 ; *Rev. de l'Or. lat.*, t. IX (1902), pp. 239-245 (Ch. K.).

MAGNOCAVALLO (A.). — *La carta « de mari mediterraneo » di Marin Sanudo « il vecchio. »*

[*Bolletino della Soc. geogr. italiana*, 1902, fasc. V. — Tir. à part : Roma, presso la Societa geografica italiana, 1902, 14 pp. et 9 phototypies.]

Cette carte est bien l'œuvre de Marino Sanudo ; on la trouve en particulier dans le ms. Add. 27376 du British Museum et dans le ms. 2972 du Vatican. M. Magnocavallo la publie en 9 planches d'après ce dernier ms., et il fournit en outre quelques renseignements sur d'autres cartes que contiennent d'autres copies des *Secreta fidelium crucis*.

MALTZEW (Alexios von). — *Die Sakramente der orthodox-katholischen Kirche des Morgenlandes; deutsch und slavisch unter Berücksichtigung des griechischen Textes.* — Berlin, Karl Siegismund, 1898, in-8°, CCCXL-648 pp.

Compte rendu : *Zeitschr. f. kathol. Theologie*, t. XXV (1901), pp. 309-323 (N. NILLES).

MALTZEW (Alexios von). — *Menologion der orthodox-katholischen Kirche des Morgenlandes. II Theil (März-August); deutsch und slavisch, unter Berücksichtigung der griechischen Urtexte.* — Berlin, Karl Siegismund, 1901, in-18, LXXX-896 pp.

Compte rendu : *Rev. de l'Or. chrét.*, VIe an. (1901), n° 4, pp. 651-653. — Sur la 1re partie de cet ouvrage, voy. *Rev. Or. lat.*, VIII, 591.

MALTZEW (Alexios von). — *Liturgikon. Die Liturgien der orthodox-katholischen Kirche des Morgenlandes, unter Berücksichtigung des bischöflichen Ritus, nebst einer historisch-vergleichenden Betrachtung der hauptsächlichsten Liturgien des Orients und Occidents.* — Berlin, Karl Siegismund, 1902, in-8°, CVIII-467 pp.

Compte rendu : *Rev. de l'Or. chrét.*, VIe an (1901), n° 4, pp. 651-653.

MANFREDI (Giuseppe). — *Scoperte in Madaba.*

[*Nuovo bullet. di archeol. crist.*, an. VII, nos 1-2 (1901), p. 159.]

Sur la découverte d'une nouvelle église à Madaba, vers le côté septentrional de la rue du forum.

MANFRONI (Camillo). — *La battaglia di Gallipoli e la politica veneto-turca* (*1381-1420*). — Venise, 1902, in-8°, 71 pp.

[Tir. à part de l'*Ateneo veneto*, 1902.]

M. Manfroni, auteur d'une Histoire de la marine italienne, traite dans cette étude de la bataille livrée en 1416 par Pierre Loredano, commandant de la flotte vénitienne, contre les Turcs, bataille qui fut un triomphe, mais sans aucunes suites. Pour éclaircir cette guerre vénéto-turque, M. M. reprend, dès la paix de Turin, en 1381, l'histoire de la politique turque envers la puissance menaçante des émirs ottomans. Il s'appuie surtout sur les documents vénitiens et sur la *Chronique* de Morosini, qui était prêtée à Paris lorsque je l'ai cherchée à Vienne comme à Venise, et deux fois pendant deux voyages d'études; et à ce propos, contrôlant les regestes que j'ai donnés dans cette *Revue*, il m'adresse le reproche de n'être pas complet. Il m'est très facile de répondre que j'ai laissé de côté tout ce qui se trouvait déjà dans Ljubic et dans d'autres collections et que, pour ne pas abuser aussi de l'hospitalité qui m'avait été accordée, j'ai laissé de côté tout ce qui ne me paraissait pas essentiel. Il faut penser aussi que, devant dépouiller tous les registres vénitiens de 1400 à 1453, je n'avais guère le temps de prendre les copies de tous les documents relatifs à l'Orient. Cependant mes analyses incomplètes occupent parfois plusieurs pages pour un seul document. Si cela ne suffit pas à M. Manfroni, qui consacre une étude spéciale à la bataille de Gallipoli, je me permets d'espérer que mon recueil rendra à d'autres érudits quelques services, ne fût-ce que celui de signaler des documents importants aux auteurs d'études spéciales.

A la page 57, note 6, M. Manfroni me reproche d'avoir laissé de côté « la partie la plus importante » d'une pièce, et il saisit l'occasion pour parler de la manière « hâtive » dont j'aurais travaillé. C'est, ici comme ailleurs, injuste : j'ai supprimé ce passage parce qu'il figure en entier dans Ljubic, t. VII, p. 263. Je n'insiste pas davantage, et je ne signalerai pas, pour ma part, les erreurs qui pourraient bien se trouver dans ce travail de M. Manfroni, que je reconnais volontiers utile et soigneusement fait.

N. JORGA.

MANFRONI (Camillo). — *Le relazioni fra Genova, l'impero bizantino e i Turchi.*

[*Atti della Soc. Ligure di storia patria*, ser. 3, vol. XXVIII (1898), parte 3a, pp. 1-282. — Tir. à part : Genova, R. Istituto Sordo-muti, 1898, in-8°, 282 pp.]

Compte rendu : *Riv. stor. ital.*, t. XVI (1899), pp. 368-369. (E. CASANOVA).

MANFRONI (Camillo). — *Storia della marina italiana dal trattato di Ninfeo alla caduta di Costantinopoli* (*1261-1453*). Parte I : *dal trattato di Ninfeo alle nuove crociate.* — Livorno, a cura della R. Accademia navale, 1902, in-8°, VI-262 pp.

MANZONI (L.-Fr.). — *Frate Francesco Pipino, da Bologna, de' PP. Predicatori, geografo, storico e viaggiatore.*

[*Atti e Memorie della R. Deputazione di stor. patria per le prov. di Romagna*, 3e sér., t. XIII, fasc. 3-4 (juil.-déc. 1895); pp. 257-334.]

Pipino naquit entre 1245 et 1250. Parmi ses œuvres figurent des traductions latines des Voyages de Marco Polo et de l'Histoire de la Terre-Sainte de Bernard le Trésorier. Il composa en outre une chronique où sont rapportés les événements de France, d'Allemagne, d'Angleterre et d'Italie, de 754 à 1314, et qui a été récemment retrouvée à la *Biblioteca Estense*, à Modène. L'auteur du présent article donne la liste des livres et chapitres de cette chronique, et il publie un Itinéraire des Lieux Saints, compilé en 1320 par Pipino.

MARENGO (Emilio). — *Genova e Tunisi* (1388-1515). *Relazione storica, seguita da due Appendici sulle monete e consoli e da alcuni tra i più importanti Documenti; con indice generale e alfabetico.* — Roma, tipografia Artigianelli di San Giuseppe, 1901, gr. in-8°, 313 pp.

[Forme le t. XXXII des *Atti della Societa Ligure di storia patria.*]

MARIN (Eug.). — *Les moines de Constantinople...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, t. VII, pp. 631; VIII, pp. 251.

Comptes rendus : *Studien und Mittheil. aus d. Bened. und d. Cisterc. Orden.*, XIXe an.

(1898), pp. 346-347 (D. J. Basez). — *Literar. Handweiser*, 1898, n° 21.

Maurenbrecher (Wilhelm). — *Geschichte der orientalischen Frage. Ungedruckte Vorträge aus dem Nachlasse.*
[*Deutsche Revue über das gesamte nationale Leben der Gegenwart*, 25° an. (1900), t. II, pp. 77-84, 212-230, 366-383.]

Mazerolle (F.). — *A. de Barthélemy, membre de l'Institut. Biographie et bibliographie numismatique.* — Avec un portrait.
[*Gazette numism. franç.*, t. IV (1900), pp. 121-132.]

Mechahouar. — *L'art de la passementerie à Alep.* — En arabe.
Al-Machrik, t. IV (1900), pp. 701-707.]

Meletius Pigas. — Voy. *Lettres de* Meletius Pigas.

Melioransky (B.-M.). — *Georges de Chypre et Jean de Jérusalem, deux protagonistes peu connus de l'orthodoxie au* viii° *siècle.* — Saint-Pétersbourg, 1901, in-8°, xxxix-131 pp. — En russe.

Mély (F. de). — *La sainte Épine de de Charroux.*
[*Rev. de l'art chrétien*, 1900, pp. 405-406; reproduit dans la *Revue d'archéologie poitevine*, 3° an. (1900), n° 12, pp. 353-354.]

Mély (F. de). — *Le camée byzantin de Nicéphore Botoniate à l'Heiligenkreutz* (*Autriche*).
[*Fondation Eugène Piot. Monuments et mémoires publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (Paris, E. Leroux), t. VI, pp. 194-200.]

Il s'agit de nouveau de ce prétendu camée dont nous avons parlé précédemment (*Rev. de l'Or. lat.*, t. VIII, p. 251) et que M. de Mély croit avoir découvert. L'auteur vient d'avoir à ce sujet, dans la *Byzantinische Zeitschrift*, t. XI, pp. 299-300, une polémique avec M. Strzygowski, qui lui montre une fois de plus que cette pièce n'est pas, à proprement parler, un camée et qu'elle avait été décrite nombre de fois.

Mercati (G.). — *Il nuovo trattato di S. Girolamo sulla visione d'Isaia.*
[*Rev. biblique internat.*, t. X (1er juil. 1901), pp. 385-392.]

A propos de la publication de cet opuscule par le P. Amelli (cf. ci-dessus). M. Mercati combat l'attribution de l'œuvre à saint Jérôme, mais admet que nous avons là un traité ancien sinon contemporain de ce Père.

Merkle (S.) — *Cassian kein Syrer.*
[*Theolog. Quartalschr.*, 82° an. (1900), n° 3, pp. 419-441.]

Réponse à l'article de M. Hoch, signalé ci-dessus. Suivant M. Merkle, Cassien n'était ni Syrien ni Gaulois : il était très probablement originaire de la Dobroutcha.

Michaud (E.). — *La latinisation de l'Orient sous Louis XIV et Louis XV : I. L'ambassade de M. de Nointel à Constantinople* (1670-1677). — II. *Les ambassades du comte de Ferriol* (1699-1709) *et du chevalier de Vergennes* (1755-1768). — III. *Aperçu général et conclusion.*
[*Rev. internat. de théol.*, 3° an. (1895), pp. 217-242, 488-504, 673-689, 4° an. (1896), pp. 108-129.]

Mille (Pierre). — *Les intérêts français en Syrie et en Palestine.*
[*Bull. de la Soc. de géogr. commerciale de Paris*, t. XXI (1899), n°s 3-4, pp. 196-200.]

Miller (W.). — *Europe and the Ottoman Power before the ninetenth Century.*
[*The english histor. Rev.*, n° 63, vol. XVI, juillet 1901, pp. 452-471.]

Millet (G.). — *Le monastère de Daphni. Histoire, architecture, mosaïques.* Aquarelles de Pierre Bénouville. Ouvrage illustré de 19 pl. hors-texte et de 75 gravures. — Paris, E. Leroux, 1899, in-4°, xv-204 pp.

[*Monuments de l'art byzantin publ. sous les auspices du ministère de l'Instr. publique*, t. I.]

Une partie des constructions est de style latin et remonte à l'époque de la domination des La Roche à Athènes.

Comptes rendus : *Rev. histor.*, t. LXXVIII (janv.-févr. 1902), pp. 167-171 (Louis Bréhier). — *Rev. des ét. anciennes*, t. II (1900), pp. 391-395 (J. Chamonard). — *Bullet. crit.*, 1901, n° 4 (5 févr.), pp. 61-64 (J. Gay). — *Journ. (russe) du minist. de l'Instr. publ.*, t. CCCXXXIV (avril 1901), pp. 478-486 (E. Rjedin). — *Journ. des Débats*, 13 nov. 1900 (A. Michel). — Ἁρμονία (Athènes), t. I, 1900, pp. 377-395, 504-518, 705-726 ; avec plusieurs gravures (K. M. Konstantopulos). — Βυζαντινὰ χρονικά, t. VIII (1901), pp. 131-143.

Millet (G.). — *Inscriptions byzantines de Mistra.*
[*Bullet. de corresp. hellén.*, t. XXVIII (janv.-juin 1899), pp. 97-156, et pl. XIV-XXIII.]

Chrysobulles impériaux du premier quart du XIV° siècle ; actes épiscopaux du XIV° siècle ; dédicaces ; épitaphes de fonctionnaires.

Mission arménienne (La) de Van.
[*La Terre-Sainte*, 28° an., t. XIX, n° 5 (1er mars 1902), pp. 71-74.]

Mommert (Karl). — *Die Dormitio und das deutsche Grundstück...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 252.

Compte rendu : *Theolog. Literaturbl.*, t. XXI (1900), n° 32, col. 373-375.

Mommert (Karl). — *Golgotha und das heilige Grab zu Jerusalem...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 592.

Comptes rendus : *Byzant. Zeitschr.*, t. X, n°s 3-4 (1901), pp. 703-706 (J. Strzygowski). — *Zeitschr. f. kathol. Theologie*, t. XXIV (1900), pp. 727-729 (L. Fonck). — *Literar. Centralbl.*, t. LII (1901), n° 5, col. 193.

Monaci (Alfredo). — *Sul sarcofago di S. Elena nel Museo Pio-Clementino del Vaticano.*
[*Archivio della R. Soc. romana di stor. patria*, t. XXII (1899), pp. 570-573.]

Montagnon (F.). — *A Constantinople; Sainte-Sophie.*
[*Rev. du clergé français*, t. XXIV (1900), pp. 274-278.]

Description pittoresque de l'église sans aucune prétention d'érudition.

Montagnon (F.). — *Bethléem.*
[*Rev. du clergé français*, t. XXV (1901), pp. 271-282.]

Montagnon (F.). — *Images galiléennes : Le Carmel. Vers Nazareth. La ville de Jésus.*
[*Rev. du clergé français*, t. XXV (1901), pp. 136-140 ; t. XXVII (1901), pp. 46-60.]

Moranvillé (H.). — *Il n'y a pas de croix de Lorraine.*
[*Biblioth. de l'Éc. des Chartes*, t. LXII (1901), pp. 618-621.]

La croix à deux branches transversales, dite de Lorraine, ne serait que la reproduction d'une relique de la vraie Croix, taillée en forme de croix grecque, et qui, enlevée à Constantinople en 1204 par les croisés, fut déposée quelque temps (1400-1456) dans la chapelle du château d'Angers, et se trouve aujourd'hui à Baugé dans l'Hospice des incurables. L'image de cette relique, adoptée par les princes de la maison d'Anjou comme emblème de leur ordre de la Croix, passa avec eux dans la Lorraine devenue leur terre héréditaire.

Morosini (Antonio). — Voy. *Chronique.*

Mouvement (Le) anti-Turc des Arabes.
[*L'Asie française*, 1er juil. 1901; reproduit dans *La Terre-Sainte*, 27° an., t. XVIII, n° 14 (15 juil. 1901), pp. 212-214.]

Mühlau (Ferdinand). — *Martinus Seusenius' Reise in das heilige Land, 1602.* Universitäts-Programm. — Kiel, in-8°, 35 pp.

Muret (Ernest). — *Un fragment de Marco Polo.*
[*Romania*, t. XXX (1901), pp. 409-414. — Tir. à part : Paris, 1901, in-8°, 7 pp.]

Il s'agit d'un fragment trouvé dans la couverture d'un livre de comptes du XVI° siècle,

appartenant aujourd'hui à la Bibliothèque de Vevey (canton de Vaud, Suisse). Ce fragment, copié à la fin du XIVe siècle, se compose de deux feuillets, dont l'un contient la fin du chap. 121 et la plus grande partie du chap. 122 de l'édition Pauthier, et dont l'autre correspond à la fin du chap. 134, aux chap. 135, 136, 137 et aux premières lignes du chap. 138. Le texte est fort rapproché de celui du manuscrit de Stockholm. M. Muret en donne ici une édition très soignée.

Naissance (*Une*) *en Orient : Faculté de médecine catholique et française à Beyrouth*, [par] Un professeur de la Faculté.

[*Rev. internat. de l'enseignement*, avril 1899, t. XXXVII, pp. 316-322.]

NAU (F.). — *Note sur la date de la mort de saint Jean Climaque.*

[*Byzant. Zeitschr.*, t. XI, an. 1902, pp. 35-37.]

Jusqu'ici on avait fait vivre saint Jean Climaque au VIe siècle, entre 525 et 600 environ. M. Nau, s'appuyant sur certains *Récits concernant les PP. du Sinaï*, réunis en totalité ou en partie dans les mss. gr. 914. 917, 1598, 1629 et Coislin 257 de la Biblioth. Nationale et qu'il attribue à Anastase le Sinaïte, patriarche d'Antioche de 599 à 610, croit que saint Jean Climaque naquit peu avant 579, fit profession au Sinaï vers 599, devint hégoumène en 639 et mourut vers 649. Pour que cette thèse fût solidement établie, il faudrait prouver que ceux de ces *Récits* où il est question de Jean Climaque sont bien du même Anastase. M. Nau se propose de publier intégralement les dites narrations, dont quelques-unes seulement ont été imprimées (Migne, *Patr. gr.*, LXXXVIII). A cette occasion, il développera sans doute les points indiqués dans la note que nous annonçons ici.

NAU (F.). — Voy. *Légende* (*La*) *inédite des fils de Jonadab.*

NEGRI (Gaetano). — *L'imperatore Giuliano l'Apostata ; studio storico.* — Milano, U. Hœpli, 1901 in-16, XX-509 pp., héliogravure.

Recension : *Rev. histor.*, t. LXXVIII (janv.-févr. 1902), p. 167 (C. JULLIAN).

NESTLE (E.). — *Die Kirchengeschichte des Eusebius aus dem Syrischen übersetzt...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 593.

Cette traduction est faite d'après l'édition de Wright et Mac Lean (cf. ci-dessous). L'édition du P. Bedjan a été également utilisée.

Comptes rendus : *Anal. Bolland.*, t. XX (1901), fasc. 3, pp. 320-321. — *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, 1901, n° 47 (25 nov.), pp. 413-414 (P. LEJAY). — *Deutsche Litterat. Zeitg.*, 1901, n° 29, col. 1809-1815 (V. RYSSEL). — *Theolog. Literaturzeitg.*, 1901, n° 24, col. 641-645 (Hugo GRESSMANN).

NEUMANN (Dr Wilhelm). — *Ueber die orientalischen Sprachstudien seit dem 13 Jahrhundert, mit besonderer Rücksicht auf Wien. Inaugurationsrede gehalten am 17 Oct. 1899 im Festsaale der Wiener Universität.* — Wien, Verlag der K. K. Universität, in-8°, 55 pp.

NIRSCHL (Joseph). — *Das Haus und Grab der heiligsten Jungfrau Maria. Neue Untersuchungen.* — Mainz, F. Kirchheim, 1900, in-8°, XII-229 pp. et 1 pl.

Comptes rendus : *Pastor bonus*, 1901, p. 382 (P. WIRZ). — *Zeitschr. f. kathol. Theol.*, t. XXV (1901), pp. 300-304 (Léop. FONCK). — *Histor. Jahrbuch d. Görres Gesellsch.*, t. XXII (1901), pp. 165-166 (S. EURINGER).

NŒLDEKE (Th.). — *Zur Geschichte der Omaijaden.*

[*Zeitschr. d. deutschen. morgenl. Gesellsch.*, t. LV, 1901, n° 4, pp. 683-691.]

Sur le règne de Moawia II (683-684) et la rivalité entre les deux branches des Omeiyades.

NŒLDEKE (Th.). — *Ueber einige Edessenische Märtyrerakten.*

[*Strasburger Festschrift zur XLVIten Versammlung deutscher Philologen* (Strassburg, 1901, in-8°), pp. 13-22.]

Sur la date de composition (360-450) et l'origine des Actes des martyrs d'Edesse, Guria et Shamona, publiés par Mgr. Rahmani (cf. *Rev. Or. lat.*, VIII, 235).

OBERHUMMER (Eug.). — *Constantinopolis. Abriss der Topographie...* — Cf. *Rev. Or. lat.*, VII, 283.

Compte rendu : *Berlin philol. Wochenschrift.*, t. XX (1900), n° 46, col. 1430-1431 (Th. PREGER).

Oestrup (J.). — *Historisk-topografiske Bidrag til Kendskabet til den syriske Oerken.* — Med et Oversigtskort.
[*Det kgl. Danske Videnskabernes Selskabs Skrifter*, 6te *Raekke : historisk og filos. Afdeling*, IV, 1895, pp. 59-91. — Tir. à part : Copenhague, 1895, in-4°, 33 pp.

Œuvres complètes de Flavius Josèphe, traduites en français sous la direction de Th. Reinach : Tome I. *Antiquités judaïques*, livres I-V, traduction de J. Weill.— Paris, E. Leroux, 1900, in-8°, viii-369 pp.

Compte rendu : *Rev. biblique internat.*, X° an., n° 3 (1er juillet 1901), pp. 457-460 (Fr. Hugues Vincent).

Omont (H.). — *Athènes au* xvii° *siècle. Relation du P. Robert de Dreux (1669). Lettres de J. Spon et du P. Babin, 1679 et 1680.*
[*Rev. des études grecques*, mai-juin 1901, t. XIV, pp. 270-294.]

Le capucin Robert de Dreux suivit en Orient l'ambassadeur français de La Haye-Vantelet.

Oppenheim (Dr Max, Freiherr von). — *Vom Mittelmeer zum Persischen Golf...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 594.

Comptes rendus : *Byzant. Zeitschr.*, t. X, nos 3-4 (1901), pp. 702-703 (J. Strzygowski). — *Wiener Zeitschr. f. die Kunde d. Morgenl.*, t. XV, nos 2-3 (1901), pp. 289-290 (Bruno Meissner).

Oppenheun (Dr Max, Freiherr von).— *Bericht über eine im Jahre 1899 ausgeführte Forschungsreise in der asiatischen Turkei.*
[*Zeitschr. d. Gesellsch. f. Erdkunde*, t. XXXVI (1901), pp. 69-99. — Tir. à part : Berlin, 1901.]

Olmi (D.). — *Del viaggio in Terra Santa fatto e descritto da Ser* Mariano da Siena, *nel secolo XV.*
[*Gerusalemme*, an. XXVI, 8 sept. 8 oct., 8 nov. 1901 ; 8 janv., 8 févr., 8 mars 1902, pp. 12, 23-24, 36, 59-60, 71-72, 84.

Sur le début de cet article, voy. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 253, 593.

Orientpost; Jerusalem, 5 Nov. 1901.
[*Die Warte des Tempels*, Jahrg. 57, n° 47 (21 nov. 1901), p. 375.]

Sur la visite du prince Adalbert de Prusse à Jérusalem, et sur la rixe survenue le 4 nov. 1901 dans l'église du S.-Sépulcre entre les Franciscains et des prêtres grecs.

Orientpost; Jaffa, 15 März, 1902.
[*Die Warte des Tempels*, 58 Jahrg., n° 15 (10 April 1902), pp. 115-117.]

Récit d'une excursion à Toran, colonie juive située à 4 lieues environ au sud de Jaffa.

P. B. — *L'Assomption chez les Grecs à Jérusalem.*
[*La Terre-Sainte*, 27° an., t. XVIII, n° 15 (1er août 1901), pp. 225-227.]

Palästinischer Diwan, als Beitrag zur Volkskunde Palästinas gesammelt, und mit Uebersetzung und Melodien, herausg. von Gustaf H. Dalman. — Leipzig, J. C. Hinrichs, 1901, in-8°, xxxiv-370 pp.

Recueil de chansons recueillies en Palestine. Comptes rendus : *Paläst. Explor. Fund. Quarterly Stat.*, oct. 1901, pp. 419-421 (W. Ewing). — *Rev. biblique internat.*, t. XI, n. 1 (1er janv. 1902), pp. 132-134 (Antonin Jaussen). — *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, 23 sept. 1901, pp. 243-244.

Palmieri (Aurelio). — *La chiesa Georgiana e le sue origini.*
[*Bessarione*, t. IX (1900-1901), pp. 433-457.]

Sur la légende de l'évangélisation de la Géorgie par l'apôtre S. André.

Palmyre, l'antique Tadmour. — Avec une vue.
[*La Terre-Sainte*, 27° an., t. XVIII, n° 23 (1er déc. 1901), pp. 360-362.]

Panslavisme (Le) et les Grecs en Syrie et en Palestine.
[*La Terre-Sainte*, 28° an., t. XIX, n° 3 (1er févr. 1902), pp. 33-34.]

Papadopoulos-Kerameus (A.). — Νικηφόρος Κάλλιστος Ξανθόπουλος.
[*Byzant. Zeitschr.*, t. XI, 1902, pp. 38-49.]

Id. — Μάρκος ὁ Εὐγενικὸς ὡς πατὴρ ἅγιος τῆς Ὀρθοδόξου Καθολικῆς Ἐκκλησίας.
[*Ibid.*, pp. 50-69.]

Papageorgiu (P. N.). — Διορθώσεις εἰς *Fontes historiae imperii Trapezuntini.*
[*Byzant. Zeitschr.*, t. XI, 1902, pp. 79-104.]

Additions et rectifications au t. I des *Fontes imp. Trapezuntini*, de A. Papadopoulos-Kerameus. — Cf. *Rev. Or. lat.*, V, 589.

Papageorgiu (P. N.). — *Zu den Briefen des Theodoros Laskaris.*
[*Byzant. Zeitschr.*, t. XI, nos 1-2 (1902), pp. 16-32.]

Corrections et essais de restitution.

Papageorgiu (S. K.). — Ἑβραιο-ελληνικαὶ ἐλεγεῖαι.
[Ἐπετηρὶς τοῦ Παρνασσοῦ, 1901.]

Élégies en grec vulgaire sur la ruine de Jérusalem, en l'an 70 après J.-C. Ces pièces de vers se chantaient dans les synagogues de l'île de Corfou; elles sont probablement antérieures au xvie siècle; plusieurs sont écrites en lettres hébraïques.

Recension : *Byzant. Zeischr.*, t. XI (1902), p. 215. Cf. ci-dessus, sub. v. Krumbacher (K.), *Ein dialogischer Threnos.*

Pargoire (J.). — *Notes d'épigraphie.*
[*Échos d'Orient*, t. IV (1900-1901), pp. 244-256, 356-359.]

Sur quelques inscriptions de Palestine et Syrie.

Paschalès (D. P.). — Νυμισματικὴ τῆς νήσου Ἄνδρου... — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VII, 635.

Recension : *Échos d'Orient*, 5e an., no 4 (avril 1902), pp. 252-253 (S. Pétridès).

Patzig (Edwin). — *Malalas und Tsetzes.*
[*Byzant. Zeitschr.*, t. X, nos 3-4 (oct. 1901), pp. 385-393.]

L'écrivain « Johannes Antiochenus », que cite souvent Tsetzes, ne doit pas être identifié avec le Jean d'Antioche que les uns considèrent comme une source de Jean Malalas, et d'autres comme postérieur à Malalas; c'est Jean Malalas lui-même.

Pautz (Dr Otto). — *Muhammed's Lehre von der Offenbarung...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VI, 590.

Comptes rendus : *Allgem. Literaturbl.*, 1901, no 7, p. 197 (W. A. Neumann).— *Wiener Zeitschr. f. die Kunde d. Morgenlandes*, t. XV, no 4 (1901), pp. 393-396 (Maxim Bittner).

Pèlerinage (Le) d'un prêtre franc-comtois en Terre-Sainte.
[*Annales franc-comtoises*, t. XI (1899), pp. 276-290, 415-427.]

Il s'agit d'un pèlerinage récent; l'auteur ne se nomme pas.

Pellegrini (Le P. Arsenio). — *Le prime manifestazione del culto eucaristico e il culto eucaristico nella Chiesa greca in Oriente.* — Venezia, tip. Patriarcale, 1897, in-8o.

Perdrizet (Paul). — *Syriaca* : 1. *Triparadisos.* — 2. *La déesse syrienne Siméa.* — 3. *Les flottes romaines en Syrie.* — 4. *La dédicace des propylées de Gerasa* — 5. *Le rhéteur Ptolémée de Gaza.* — 6. *De quelle province a fait partie Gerasa?* — 7. *Le* πολίτευμα *des Cauniens à Sidon.* — 8. *Une monnaie de Gythium trouvée à Bosra.* — 9. *Gadara* χρηστομουσῖα. — 10. Λιβράριος ἀναγκαῖος. — 11. *Noms thraces dans des inscriptions syriennes.*— 12. *La mosaïque bachique de Madeba.*
[*Rev. archéol.*, 3e sér., t. XXXII (janv.-juin 1898), pp. 34-49; t. XXXV (juil.-août 1899), pp. 34-53.]

Perdrizet (Paul). — *Les dossiers de P.-J. Mariette sur Ba'albek et Palmyre.*
[*Rev. des études anciennes*, t. III (1901), no 3 (juil.-sept.), pp. 225-264.]

Documents relatifs aux voyages de divers

savants français dans ces localités, au XVIIe et au XVIIIe siècle.

PERRY (Frederik). — *Saint Louis (Louis IX of France), the most christian King.* — London, Putnam's Sons, 1901, gr. in-8°, 314 pp.

[Forme le t. XXXI de la collection : *Heroes of the nations.*]

PERVANOGLUS (J.). — Ἡ Χίος ὑπὸ τοὺς Ἰουστινιάνας.

[Ἁρμονιά (Athènes), t. II (1901), pp. 64-76.]

Esquisse de l'histoire de la famille génoise des Giustiniani à Chio.

PETIT (Joseph). — *Charles de Valois* (1270-1325). Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris. — Paris, A. Picard, 1900, in-8, XXIV-423 pp.

L'auteur traite avec détail l'histoire des négociations poursuivies par Charles de Valois pour la conquête de l'empire de Constantinople après son mariage avec Catherine de Courtenay, petite-fille du dernier empereur latin (janv. 1301): négociations avec Boniface VIII, qui ne consent à lui prêter son appui qu'après que Charles est venu lui-même en Italie le soutenir, les armes à la main, contre les Florentins et Frédéric III, roi de Sicile; puis avec Benoît XI et Clément V, dont il obtient des subsides pécuniaires; avec Venise et Gênes qui lui fournissent des galères; avec les rois de Serbie et d'Arménie, Hugues, duc de Bourgogne, Gui de La Roche, duc d'Athènes, la Compagnie catalane, etc. Après la mort de Catherine de Courtenay (1308), qui lui a cédé ses droits à l'empire, Charles continue activement ses préparatifs. Dès 1307, il avait envoyé en Orient une expédition sous le commandement de Thibaut de Chepoy. Mais l'échec complet de cette tentative refroidit son ardeur; il songe alors à se débarrasser de l'entreprise et, dans ce dessein, il marie à Philippe de Tarente, fils de Charles II, roi de Sicile, la fille qu'il a eue de Catherine de Courtenay, à laquelle il abandonne ses droits sur l'Empire. Le mariage accompli en juillet 1313, il liquide tous les engagements qu'il a pris en vue de la conquête de Constantinople, dont il cesse dès lors de s'occuper. En 1323, nous le voyons s'intéresser aux projets de croisade pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Il adresse à ce propos à Jean XXII une lettre et un mémoire, que son envoyé Bouchart de Montmorency est chargé de présenter au pape. M. Petit publie dans l'appendice de son livre l'une et l'autre de ces pièces, conservées aux archives du Vatican, et il signale, dans ces mêmes archives, nombre d'autres documents relatifs à la dite affaire.

L'histoire des croisades au XIVe siècle est encore très mal connue et rien ne saurait faciliter davantage la tâche du savant qui entreprendra de l'écrire que de bonnes et consciencieuses monographies comme l'est celle de M. Petit.

PETIT (L.). — *Les évêques de Thessalonique.*

[*Échos d'Orient*, t. IV (1900-1901), pp. 136-145, 212-221; t. V, 1901-1902), pp. 26-33, 90-97, 150-156, 212-219.]

Des origines jusqu'à l'époque actuelle.

PÉTRIDÈS (S). — *Le monastère des Spoudaei à Jérusalem et les Spoudaei de Constantinople.*

[*Échos d'Orient*, t. IV (1900-1901), pp. 225-231.]

Les moines du monastère des Spoudaei à Jérusalem, mentionné du Ve au XIIe siècle, étaient des Grecs, et non des Latins comme on l'a dit. Il ne faut donc pas identifier leur maison avec Sainte-Marie-Latine. — Les Spoudaei de Constantinople n'étaient pas à proprement parler des religieux, mais simplement des chrétiens plus fervents, vivant au milieu du monde et y pratiquant une vie plus austère que le commun des fidèles.

PÉTRIDÈS (S.). — *Note sur une lampe chrétienne.*

[*Échos d'Orient*, t. V, n° 1 (oct. 1901), pp. 47-49.]

A propos de la lampe trouvée à Jérusalem et qu'a décrite M. Clermont-Ganneau dans la *Rev. biblique*, oct. 1898 (cf. *Rev. Or. lat.*, VI, 316). S. Pétridès n'adopte pas les conclusions de M. Clermont-Ganneau sur la signification de l'inscription que porte la dite lampe.

PÉTRIDÈS (S.). — *Consécration du Saint-Chrême à Damas, en 1660.*

[*Échos d'Orient*, t. V, n° 2, déc. 1901, pp. 76-81.]

Consécration opérée en 1660 à Damas, par le patriarche d'Antioche, Macaire III, d'après la relation de son *chammas*, le diacre Paul.

PFLUGK-HARTTUNG (J. VON). — *Die Anfänge des Johanniter-Ordens in Deutschland, besonders in der Mark.....* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VI, 590.

Compte rendu : *The english histor. Rev.*, n° 63, vol. XVI, juillet 1901, pp. 555-557 (T. F. Tout).

Pflugk-Hartung (J. von). — *Der Johanniter-und der Deutsche Orden im Kampfe Ludwigs des Bayern mit der Kurie.....* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 595,

Compte rendu : *The english histor. Rev.*, n° 63, t. XVI, juil. 1901, pp. 555-557 (T. F. Tout).

Piolet (J.-B.), S. J. — *Des missions catholiques françaises.*
[*Le Correspondant*, t. CCIV, 25 juil. 1901, pp. 193-215.]

Relevé sommaire de toutes les missions des divers ordres religieux dans le monde entier.

Pisani (P.). — *Les Allemands de Palestine et la question du protectorat des missions catholiques. La lettre du pape au cardinal Langénieux.*
[*Le Correspondant*, 70e an. (1898), t. CXCII, pp. 895-920.]

Suite de l'article signalé ci-dessus, t. V. p. 590.

Preger (Th.). — *Die Erzählung vom Bau der Hagia Sophia.*
[*Byzant. Zeitschr.*, t. X, nos 3-4 (1901), pp. 455-476.]

Ce récit, utilisé par Codinus, est l'œuvre d'un anonyme vivant dans la première moitié du IXe siècle. Les renseignements que l'on y trouve méritent plus de crédit qu'on ne leur en avait accordé jusqu'ici.

Preger (Th.). — *Die Chronik vom Jahre 1570 (« Dorotheos » von Monembasia und Manuel Malaxos).*
[*Byzant. Zeitschr.*, t. XI, nos 1-2 (1902), pp. 4-15.]

Cette chronique grecque, publiée dès 1599 sous le nom de Dorothée, métropolite de Monembasie, doit être restituée au moins sous sa forme primitive, allant jusqu'en 1570, à Manuel Malaxos; mais elle a été continuée et remaniée en particulier par Hiérothée (et non Dorothée), métropolite de Monembasie. Elle fournit d'intéressants renseignements sur l'histoire de la Morée et sur les guerres contre les Turcs dans la seconde moitié du XVIe siècle.

Plenkers (H.). — *Neue Forschungen zur Geschichte des alten Mönchtums. Palladius und Rufinus. Das pachomianische Mönchtum.*
[*Der Katholik*, t. XX (1899), pp. 30-51, 145-158, 211-227.]

Potanine. — *Les motifs orientaux dans l'épopée occidentale* — Moscou, 1899, in-8°, 893 pp. — En russe.

Compte rendu : *Romania*, 30e an. (1901), pp. 149-150 (E. Anitchkof).
M. Potanine relève les analogies que présentent certains récits tartares, mongols, kirghises, kalmouks et toungouses avec différents épisodes de l'épopée germanique et russe.

Prentice (Wm.-K.). — *Die Bauinschriften des Heiligthums auf dem Djehel Shêkh Berekât.*
[*Hermes*, t. XXXVII (1902), n° 1, pp. 90-120.]

Relevé d'inscriptions grecques des deux premiers siècles après J.-C., relatives au culte des dieux Madbachos et Salamanos, qu'ont découvertes MM. Prentice, Garrett et Littmann dans les ruines d'un sanctuaire sur le Djebel Shêkh Berekât, près d'Alep.

Prétextat (L.) et Lagrange (Fr. J.-M.). — *Découverte d'une ancienne mosaïque byzantine [à Jérusalem].*
[*La Terre-Sainte*, 27e an., t. XVIII, n° 17 (1er sept. 1901), pp. 260-263.]

Il s'agit de la mosaïque découverte récemment près de la porte de Damas. Cette mosaïque sera transportée à Constantinople dans le musée de Tchnili-Kiosk.

Prochain (Le) concile grec-melchite.
[*Échos d'Orient*, 5e an., n° 3 (févr. 1902), pp. 178-183.]

Prochaska (A.). — *L'Ermeland au temps de la guerre de treize ans contre l'ordre Teutonique.* — En tchèque.
[*Kwartalnik Historyczny*, 1898, n° 4, pp. 778-799.]

Protectorat (Un) français dans le Levant.
[*La Terre-Sainte*, 28e an., t. XIX, n° 8 (15 avril 1902), pp. 124-125.]

Sur le droit de la France de faire respecter

sur les mers le pavillon hiérosolymitain, que délivre le patriarche latin de Jérusalem à quelques bateaux naviguant dans les échelles du Levant. L'origine de ce protectorat remonte à une époque incertaine.

PSELLUS. — Voy. *History (The)*.

PUECH (A.). — *Saint Jean Chrysostome...* — Cf. *Rev. Or. lat.*, VIII, 256.

Compte rendu : *Rev.* [*belge*] *d'hist. ecclés.*, I (1900), pp. 309-311 (E. van Roey).

R. V. — *Le mercure et son exploitation au Liban.* — En arabe.

[*Al-Machrik*, t. IV (1900), pp. 867-891.]

RADE (Major L.). — *Die deutschen Tempel-Gemeinden und ihre Kolonien in Palästina.*

[*Die Warte des Tempels*, Jahrg. LVIII, nos 1-6 (2, 9, 16, 23 et 30 janv.; 6 févr. 1902), pp. 3-5, 10-11, 18-20, 28-29, 36-37, 42-44.]

RADONIC (J.). — *Sur les relations politiques des villes de Dalmatie avec Byzance au xe siècle.* — En russe.

[*Nouvelles de l'Institut archéol. russe à CPle*, t. VI (1901), pp. 408-417.]

RAMPOLLA del TINDARO (Mariano, card.). — *Di un catalogo cimiteriale Romano. Di una biographia di Santa Melania giuniore.* — Roma, tip. di Giovanni Bertero, 1900, in-4°, 28 pp.

La partie de cet opuscule consacrée à un nouveau manuscrit de sainte Mélanie la Jeune, a paru également dans le *Nuovo Bullet. di archeol. cristiana*, 1900 (Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 256).

Compte rendu : *Anal. Bolland.*, t. XX, fascicule 3 (1901), p. 319. Il est dit dans ce compte rendu que les PP. Bollandistes connaissent de leur côté deux autres manuscrits complets de la Vie de sainte Mélanie la jeune, et qu'ils en ont également recueilli un texte grec inédit, qu'ils se proposent de publier.

Rapprochement (Le) des églises orthodoxe et anglicane.

[*La Terre-Sainte*, 27e an., t. XVIII, n° 18 (15 sept. 1901), pp. 275-277.]

Sur les efforts de l'Église anglicane pour amener un accord doctrinal avec l'église orthodoxe grecque. Celle-ci y prêterait les mains, paraît-il, dans l'espoir de se soustraire ainsi à l'influence du panslavisme et aux tentatives de l'Église orthodoxe russe pour supplanter l'antique Phanar dans la direction suprême de l'orthodoxie. — Les nos 19 et 21 de *La Terre-Sainte*, contiennent encore (pp. 289-291, 323-326), sous le titre de *Correspondance de Constantinople*, des articles sur le même sujet.

Relation adressée au T. R. P. Léonard d'Estaires, commissaire général de Terre-Sainte, sur les événements du parvis de la basilique du Saint-Sépulcre à Jérusalem, le 4 novembre 1901. — Avec une vue de ce parvis.

[*La Terre-Sainte*, t. XIX, nos 2-5 (15 janv., 1er et 15 févr., 1er mars 1902), pp. 17-19, 36-39, 53-55, 74-76.]

Results (The) of the crusades.

[*Edinburgh Rev.*, 1894, n° 367, pp. 158-179.]

Coup d'œil sur l'histoire des principautés franques de Terre-Sainte, d'après E. Rey, *Les colonies franques* de Syrie, et R. Röhricht, *Regesta regni Hierosolymitani.*

RÉVILLE (Jean). — *La onzième session du congrès international des orientalistes* (Paris, 5-12 sept. 1897).

[*Rev. de l'hist. des religions*, t. XXXVI (1897), pp. 254-264.]

RÉVILLE (Jean). — *Le douzième congrès international des Orientalistes* (Rome, 3-15 octobre 1899).

[*Rev. de l'hist. des religions*, t. XL (1899), pp. 414-426.]

RIBIER (Louis de). — *Les chevaliers de Saint-Lazare de Jérusalem et de Notre-Dame du Mont-Carmel en Haute-Auvergne. Commanderie de Rosson.*

[*Revue de la Haute-Auvergne*, 1901. — Tir. à part : Aurillac, imprim. Bancharel, 1901, in-8°; 31 pp. et 1 grav.]

RIGAULT (Abel). — *Le Voyage d'un*

ambassadeur de France en Turquie au XVIe *siècle.*
[*Rev. d'hist. diplom.*, t. XV, 1901, n° 4, pp. 481-503.]

Sur les itinéraires des ambassadeurs, les dangers du voyage; avec des exemples pris dans les relations du temps.

ROBERT (L.). — *Les églises dissidentes d'Orient.*
[*Rev. du clergé français*, t. XIII, (1898), pp. 109-129.]

RŒHRICHT (R.). — *Geschichte des Kœnigreichs Jerusalem...* — Cf. *Rev. de l'Or. latin*, V, 280, 591.

Compte rendu : *Századok* (*Les siècles*), avril 1900.

RŒHRICHT (R.). — *Geschichte des ersten Kreuzzuges...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 597.

Comptes rendus : *Hist. Zeitschr.*, N. F., t. LII, n° 1 (1901), pp. 80-81 (W. HEYD). — *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, 1901, n° 38 (23 sept.), pp. 230-231 (N. JORGA). — *Literar. Centralbl.*, 53 Jahrg., n° 10 (8 mars 1902), col. 318-320 (H. HAGENMEYER.)

Rome et l'Orthodoxie. [Signé :] « Un Orthodoxe. »
[*Rev. internat. de théol.*, 3e an. (1895), pp. 469-487.]

ROSI (M.). — *Nuovi documenti relativi alla liberazione dei principali prigioneri Turchi presi a Lepanto.*
[*Archivio della r. Soc. romana di storia patria*, vol. XXIV, 1901, fasc. 1-2, pp. 5-47.]

ROTENHAM (Hermann, Freiherr von). — *Grosse Reisen und Begebenheiten der Herren Christoph von Rotenham Hannss Ludwig von Lichtenstein, Christoph von Wallenfelss, Hanns Ludwig von Münster, nach Italien, Rhodus, Cypern, Turkey besonders Constantinopel, nach Asien, Syrien, Macedonien, Egypten, in das gelobte Land, Berg Sinaï etc., 1585-1589.* — München, 1902, in-8°, 65 pp.

ΡΟΥΒΙΟ ΛΙΟΥΚ (Ἀντ.). — Ὁ πολιτισμὸς καὶ ἡ γλῶσσα τῶν Καταλάνων ἐν Ἑλλάδι κατὰ τὴν ιδ' ἑκατονταετηρίδα.
[Ἁρμονία (Athènes), t. I (1900), pp. 337-344.]

Version grecque, par G. N. Maurakès, de l'article de M. Rubio y Lluch signalé ci-dessus, t. VIII, p. 258.

RUEBSAM (Joseph). — *Aus der Urzeit der modernen Post*, 1425-1562.
[*Histor. Jahrbuch d. Görres Gesellsch.*, t. XXI, n° 1 (1900), pp. 22-57.]

Parmi les documents utilisés par l'auteur, se trouve le passage de Marco Polo décrivant l'organisation de la poste en Chine.

RUECKERT (Karl). — *Die Lage des Berges Sion...* — Cf. *Rev. Or. lat.*, VII, 363.

Compte rendu : *Zeitschr. d. deutschen Pal. Vereins*, t. XXIV (1901), pp. 180-183 (J. BENZINGER).

RYSSEL (Victor). — *Materialien zur Geschichte der Kreuzauffindungslegende in der syrischen Literatur.*
[*Zeitschr. f. Kirchengesch.*, t. XV (1894), fasc. 2, pp. 222-243.]

Traduit et commente trois textes tirés de Bedjan, *Acta martyrum* (Paris, 1892), et de Nestle, *Syr. Grammatik*, pp. 127-131.

SACHAU (Ed.). — *Verzeichniss der Syrischen Handschriften der königlichen Bibliothek zu Berlin.* — Berlin, A. Asher, 1899, 2 vol. in-4°.

Compte rendu : *Rev. de l'Orient chrétien*, 1901, n° 3, pp. 475-480 (M. A. KUGENER).

SACHAU (Ed.). — *Ueber syrische Handschriften-Sammlungen im Orient.*
[*Mittheil. d. Seminars f. oriental. Sprachen zu Berlin*, Jahrg. II (1900), Abtheilung II : *Westasiatische Studien*, pp. 43-47.]

Compte rendu : *Rev. de l'Or. chrét.*, t. VII (1902), n° 1, pp. 167-169 (M. A. KUGENER).

SACHAU (Ed.). — *Studie zur syrischen Kirchenlitteratur der Damascene.*
[*Sitzungsber. d. k. preuss. Acad.*

d. Wiss. Philos.-histor. Classe, 1899, pp. 502-528.]

Compte rendu : *Rev. de l'Or. chrét.*, 1902, nº 1, pp. 167-169 (M. A. Kugener).

Sackur (E.). — *Sibyllinische Forschungen und Texte : Pseudo-Methodius*... — Cf. *Rev. l'Or. lat.*, VII, 363.

Compte rendu : *Histor. Jahrb. d. Görres Gesellsch.*, t. XX (1899), pp. 421-424.

Saliège (M.). — Voy. *Jubilé* (*Le*).

Salvemini (G.). — *Studi storici.* — Firenze, Galileiana, 1901, in-8º, 168 pp.

Quatre études, dont l'une consacrée à la suppression de l'ordre des Templiers.
Compte rendu : *Rivista stor. ital.*, n. s., vol. VI, fasc. 6, nov.-déc. 1901, pp. 466-468 (E. Casanova).

Sande-Bakhuysen (Dr W. H. Van de). — Voy. *Dialog* (*Der*).

Sandel (Th.). — *Der königl. Württemb. Baurat, Dr C. Schick.*
[*Die Warte d. Tempels*, Jahrg. 58, nº 15 (10 April 1902), pp. 117-119.]

Notice nécrologique.

Sanna Solaro (Giammaria). — *La S. Sindone che si venera a Torino illustrata e difesa.* — Torino, Vincenzo Bona, 1901, in-4º, VII-179 pp., 10 pl. et 14 grav.

En faveur de l'authenticité du S. Suaire.

Schiwietz (Stephan). — *Geschichte und Organisation der Pachomianischen Klœster im vierten Jahrhundert.*
[*Archiv f. kathol. Kirchenrecht*, t. LXXXI (1901), pp. 461-490.]

Schlumberger (Gust.). — *L'épopée byzantine à la fin du xe siècle... Basile II...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, IV, 653; VIII, 597.

Comptes rendus : *Bullet., monum.*, t. LXIV (1899), pp. 111-113 (A. Héron de Villefosse). — *Mittheil. aus der histor. Litter.*, t. XXIX (1901), pp. 52-56 (F. Hirsch). — *Rev. de l'Or. chrétien*, t. V (1900), nº 3, pp. 502-503 (L. Clugnet). — *Échos d'Orient*, t. IV (1900), p. 122 (J. Laurent). — *Deutsche Litteraturzeitg.*, 1900, nº 37, col. 2400-2401 (J. Strzygowski). — *Byzant. Zeitschr.*, t. X, nºs 3-4 (1901), p. 700 (Id.). — *Neue Jahrb. für das klass. Altertum*, t. V (1900), pp. 692-702 (Hans Græven). — *Stimmen aus Maria Laach*, t. LX (1901), pp. 92-94 (Steph. Beissel). — *Rev. histor.*, t. LXXIX, 1902, pp. 152-158 (L. Bréhier).

Schlumberger (Gust.). — *Un nouveau sceau de l'empereur latin Henri Ier d'Angre de Constantinople.*
[*Revue numism.*, 1901, pp. 396-397. — Tir. à part : Paris, Rollin et Feuardent, 1901, in-8º, 2 pp.]

Sceau de plomb, récemment acquis par M. Schlumberger d'un antiquaire de Constantinople. Il présente au revers un type différent de ceux des autres sceaux du même personnage connus jusqu'ici.

Schlumberger (Gustave). — *Expédition des Almugavares ou routiers Catalans en Orient, de l'an 1302 à l'an 1311.* Ouvrage accompagné d'une carte. — Paris, Plon, 1902, in-8º, III-396 pp.

Nous reviendrons, dans un prochain numéro, sur cet important ouvrage qui nous parvient au moment où la présente *Bibliographie* part pour l'impression.

Schmidt (Josef). — *Des Basilius aus Achrida, Erzbischofs von Thessalonich, bisher unedierte Dialoge. Ein Beitrag zur Geschichte des griechischen Schismas.* — Münich, Lentner (E. Stahl), 1901, in-8º, VIII-54 pp.
[*Veröffentlichungen aus dem Kirchenhistorischen Seminar München*, nº 7.]

Compte rendu : *Byzant. Zeitschr.*, t. XI (1902), pp. 183-184 (J. B. Weiss).

Schmid (P. Bernhard). — *Der heilige Peter Orseolo, Doge von Venedig und Benedictiner in Cuxa* (928-987).
[*Studien u. Mittheil. aus dem Bened. u. dem Cisterc. Ord.*, t. XXII (1900), pp. 71-112, 251-282.]

Quelques mots sur le voyage en Palestine de Guarin, abbé de Cuxa.

Schœne (A.). — *Die Weltchronik des Eusebius...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VII, 638.

Comptes rendus : *Berlin. philol. Wochenschrift*, t. XXI (1901), n° 16, col. 488-493 (Carl Frick). — *Rev.* [*belge*] *d'hist. ecclés.*, I (1900), n° 4, pp. 727-730 (J. Flamion). — *Literar. Centralbl.*, 1901, n° 28, col. 1146-1148 (H. S.). — *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, 1901, n° 50 (16 déc.), pp. 475-476 (L.-H. Labande).

Schott (E.). — *Joachim, der Abt von Floris.*

[*Zeitschr. f. Kirchengesch.*, t. XXII, n° 3 (1901), pp. 343-361.]

Bien que l'auteur ne dise à peu près rien des prophéties de Joachim et de son pèlerinage en T.-S., je signale cet article qui résume, d'après les derniers travaux et des recherches personnelles, ce qu'on sait de ce personnage et de son activité littéraire.

Schreiner (Martin). — *Beiträge zur Geschichte der theologischen Bewegungen im Islam.*

[*Zeitschr. d. deutschen morgenländ. Gesellsch.*, t. LIII (1899), pp. 51-88.]

Schulten (Adolf). — *Die Mosaikkarte von Madaba...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 598.

Comptes rendus : *Byzant. Zeitschr.*, t. X, n°° 3-4 (1901), pp. 646-651 (S. Vailhé). — *Deutsche Litteraturzeitg.*, 1901, n° 6, col. 354-356.

Schuster (Ildefonso). — *Di una collezione d'eulogie dei luoghi santi di Palestina.*

[*Nuovo bullet. di archeol. crist.*, an. VII (1901), n° 4, pp. 259-269.]

En arrangeant la lipsanothèque de l'abbaye de Farfa, on a trouvé dernièrement tout un lot de reliques, enfermées dans de petites bourses ou sacs, et provenant de Terre-Sainte. Elles portent des titres écrits en latin et en italien par diverses mains du XIII° au XVII° siècle. M. Schuster pense néanmoins qu'elles doivent avoir été apportées en Italie antérieurement à la première croisade ; quelques-unes sont mentionnées dans l'*Ordo Farfensis*, document antérieur à 1047. En voici la liste, telle qu'elle est fournie par les titres appliqués sur les bourses : « De oleo sancto sabbato de Jherusalem. — De terra sanguine Christi madefacta. — De monte Calvario. — De loco ubi Christus captus fuit ante tempus suae passionis. — De lapide cnc. (conchae ou cœnaculi ?) in qua Christus lavit pedes discipulorum suorum. — De petra montis Oliveti. — De mamsa (*sic*) ubi commedit cum apostolis. — Dove se reposò nostro sign. quando resuscitava Lazzaro. — De loco ubi Christus flevit super Hierusalem. — De sepulchro Domini. — Della pietra ove Christo suscitò il flg^lo della ved^a. — Pietre di diversi S. lochi di Hierusalem. — De terra et omnibus locis sanctis Hierusalem. — Diversi lapides locorum benedictorum Hierusalem veneratione dignissimorum, nomina quorum ignorantur. — De monte Oliveti. — De loco ubi... Dominus docebat orare. — De lapide ubi fuit cum pedibus dom. noster Jesus. — De bombace ubi posita fuit culla domini nostri Jesu Christi. — De terra fluminis Jordani.— De lana bombacinea intincta in aqua fluminis Jordani. — Del presepio di N. S. Giesù Christo. — De domo lauretana virginis Mariae. — Dal loco ove fu segato Isaia profeta. — De ligno paradisi. — Virga arboris de qua fuit virga Moisis qua divisit mare rubrum et transivit per illud. — Del monte Sinai ove fu data la legge da Dio a Moisè.

Schwab (Moïse). — *Le douzième congrès international des Orientalistes, Rome 1899.*

[*Rev. de géographie*, nov. 1899, pp. 380-384.]

Scriptores originum Constantinopolitanarum. Recensuit Theod. Preger. Fasc. I : *Hesychii illustris origines Constantinopolitanae. Anonymi enarrationes breves chronographicae. Anonymi narratio de aedificatione templi S. Sophiae.* — Leipzig, B. G. Teubner, 1901, in-8°, xx-133 pp.

Seesselberg (Friedrich). — *Das Prämonstratenser Kloster Delapais auf der Insel Cypern, von Kirchen- und kunstgeschichtlichen Standpunkte erläutert.* — Berlin, O. S. Hermann, 1901, in-4°, IV-85 pp. — Avec 8 pl. et 9 figures dans le texte.

Ségard (Achille). — *Notre œuvre en Orient.*

[*Revue polit. et littér. Rev. bleue*, 4° sér., t. XVI, n° 23 (7 déc. 1901), pp. 705-715.]

Sur l'action de l'Alliance française dans le Levant, et spécialement en Terre-Sainte.

Sepp (J. N.). — *Die Moschee Davids und Kapelle der Dormitio.*

[*Theolog. Quartalschr.*, 82e an. 1900, no 1, pp. 117-127.]

Sepp (B.). — *Zu den Ignatius-Acten.* [*Der Katholik*, 1901, t. II, pp. 264-273.]

Situation (La) en Arménie. [*La Terre-Sainte*, 28e an., t. XIX, no 8 (15 avril 1902), pp. 123-124.]

Smith-Lewis (Agnes) et Dunlop-Gibson (Margaret). — *Palestinian Syriac texts...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 598.

Comptes rendus : *Deutsche Litt. Zeitg.*, 1900, no 34, col. 2208-2211 (V. Ryssel). — *Gött. Gelehrte Anz.*, 1901, no 3, pp. 204-206 (Friedr. Schulthess).

Smith-Lewis (Agnes). — *Select narratives of Holy Women...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 598.

Vies de sainte Drusis, sainte Barbe, sainte Marie, esclave de Tertullius, sainte Irène et sainte Euphémie, jusqu'ici inédites ; de sainte Eugénie, sainte Marine, sainte Euphrosyne, sainte Onesima, sainte Sophie, saint Cyprien et sainte Justine, connues déjà par l'édition du P. Bedjan.

Comptes rendus : *Theolog. Literaturbl.*, t. XXII (1901), no 21, col. 248-250 (Wilh. Riedel). — *Deutsche Litteraturzeitg.*, 1901, no 13, col. 773-777 (V. Ryssel). — *The American Journ. of Theology*, t. V (1901), pp. 568-571. — *Anal. Bolland.*, t. XXI, fasc. 1 (1902), pp. 84-85.

Soil (Eugène). — *Rome et Byzance. Notes d'archéologie monumentale latine et byzantine.* — Tournai, Casterman, 1901, in-8o, 140 pp. et 26 pl.

Recension : *Bullet. monum.*, t. LXV (1901), p. 259 (E. Lefèvre-Pontalis).

Soloviev (M.). — *Bar Grad.* [*Communications de la Soc. impér. orthod. de la Palestine*, janv.-févr. 1900, pp. 18-37.]

Sur Bari à l'époque byzantine. L'auteur raconte la translation des reliques de S. Nicolas dans cette ville, en 1087.

Sommi-Picenardi (Le bailli F. Guy). — *Itinéraire d'un chevalier de Saint-Jean de Jérusalem...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 256.

Compte rendu : *Biblioth. de l'Éc. des Chartes*, t. LXII, 4e livr. (juil.-août 1901), pp. 398-399 (J. Delaville Le Roulx).

Sourice (L'abbé). — *Passage en Orient. Alexandrie.* [*Revue du clergé franç.*, t. XI (1897), pp. 289-306.]

Compte rendu : *La Terre-Sainte*, t. XIV, no 15 (1er août 1897), pp. 232-234 (P. Pisani). Sur les antiquités chrétiennes d'Alexandrie.

Spagni (Emilio). — *Una sultana Veneziana.* [*Nuovo archivio veneto*, t. XIX, partie II (1900), pp. 240-348.]

Nombre d'historiens rapportent qu'une patricienne de Venise, de la famille Baffo, ravie par des pirates turcs en 1575, et vendue au sultan Amurat III, serait devenue la favorite de ce prince et aurait exercé, tant sur lui que sur son fils, par sa merveilleuse beauté, un empire absolu, dont elle usa en maintes occasions en faveur de Venise, sa patrie. Elle serait morte en 1603. L'article de M. Spagni tend à montrer que l'histoire repose sur un fond de vérité ; seulement la sultane était non une Baffo, mais une Venier ; elle fut enlevée non en 1575, mais en 1537 ; elle devint la femme du père d'Amurat III et non la femme de celui-ci, et elle mourut non en 1603 mais en 1583.

Stegenšek (Augustin). — *Eine syrische Miniaturenhandschrift des Museo Borgiano.* [*Oriens christianus*, 1re an. (1901), no 2, pp. 343-355.]

Ce ms. du Musée Borgia (coté cod. VII, 62, syr.), du XIe siècle, contient d'assez nombreuses miniatures, dont les plus importantes représentent l'entrée de J.-C. à Jérusalem le dimanche des Rameaux, saint Thomas touchant les plaies du Sauveur, saint Georges à cheval tuant le dragon.

Sternbach (Leo). — *Studia philologica in Georgium Pisidam.* — Cracoviae, sumptibus, Acad. Litterarum, 1900, gr. in-8o, 365 pp.

L'auteur a réuni dans ce volume quatre articles, dont les trois premiers ont été signalés déjà (*Rev. Or. lat.*, VII, 639 ; VIII, 239, 599) : *De Georgii Pisidae apud Theophanem aliosque historicos reliquiis ; — De Pisidae fragmentis a Suida servatis ; — Observationes*

in Pisidae carmina historica ; — Analecta Avarica. Dans ce dernier article M. Sternbach publie trois opuscules, dont deux inédits, qui seront des plus utiles pour le commentaire du *Bellum Avaricum,* de Pisidès.

Comptes rendus : *Byzant. Zeitschr.*, t. XI, 1902, pp. 160-164 (Isidor HILBERG). — *Anal. Bolland.*, t. XX (1901), fasc. 3, pp. 321-322.

STERNBACH (Leo). — *Analecta Byzantina...* — Cf. *Rev. de l'Or lat.,* VIII, 599.

Compte rendu : *Anal. Bolland.*, t. XX (1901), fasc. 3, pp. 323-324.

STIEFEL (A. L.). — *Jean Rotrous « Cosroès ».*

[*Zeitschr. f. französ. Sprache ü Litteratur,* t. XXIII (1901), pp. 69-188.]

A propos de la tragédie de Rotrou, l'auteur passe en revue les sources de l'histoire de Chosroès et d'Héraclius; il montre en outre ce qu'est devenue la personnalité de Chosroès dans les œuvres poétiques de l'Occident.

Stridone patria di S. Girolamo. Una dissertazione inedita del KANDLER.

[*Atti e memorie della Soc. istriaca di archeol. e stor. patria,* t. XVI (1900), pp. 182-211.]

Recension : *Anal. Bolland.*, t. XX (1901), p. 341.

STRZYGOWSKI (Josef). — *Das Epithalamion des Palæologen Andronikos II. Ein Beitrag zur Geschichte des byzantinischen Ceremonialbildes.*

[*Byzant. Zeitschr.*, t. X, nos 3-4 (1901), pp. 546-567.]

STRZYGOWSKI (Josef). — *Orient oder Rom. Beitræge zur Geschichte der Spätantiken und frühchristlichen Kunst. Mit 9 Tafeln und 53 Abbildungen im Texte u. a., nach Aufnahmen der Palmyre-Expedition Sobernheim.* — Leipzig, J. C. Hinrichs, 1901, in-4°, VIII-159 pp.

A signaler spécialement dans ce livre une étude, avec reproductions en héliogravure, des restes des constructions de Constantin dans l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem. Les autres chapitres traitent des sujets suivants : *Einleitung : Die Entwickelung der Kunst in den ersten drei Jahrhunderten n. Chr.* — I. *Eine Grabanlage in Palmyra vom Jahre 259 ca. und ihre Gemälde.* — II. *Ein Christusrelief, Kleinasiatischer Richtung.* — III. *Eine Holzskulptur aus Aegypten.* — IV. *Einfarbige Stoffe mit biblischen Darstellungen aus Aegypten.*

Comptes rendus : *Repertorium f. Kunstwissenschaft,* t. XXIV (1901), pp. 143-150 (A. GOLDSCHMIDT). — *Literar. Centralbl.*, 1901, n° 21, col. 1154-1155 (V. SCHULTZE). — *Römische Quartalschr.*, XV (1901), pp. 77-78. — *Theol. Literaturzeitung,* 1901, pp. 657-660. — *Sitzungsber. der kunsthistor. Gesellsch. in Berlin,* t. VII (1901), pp. 36-39 (O. WULFF).

STRZYGOWSKI (J.). — *Der Schmuck der ælteren el-Hadrakirche im syrischen Kloster der sketischen Wüste.*

[*Oriens christianus,* 1re an. (1901), n° 2, pp. 356-372.]

Stupenda (Una) istruzione d'un re vicino a morire [S. Luigi] al suo figliuolo. Ricordi di S. Luigi, re di Francia, alla sua figliuola. La morte di S. Luigi, re di Francia, raccontata dal vescovo di Tunisi in una lettera al re di Navarra.

[*Gerusalemme,* an. XXV, 8 juil. 1901, pp. 128-129.]

Résumé ou traduction de ces morceaux connus. Je n'ai pas besoin de rappeler que la lettre au roi de Navarre est non pas d'un évêque de Tunis, qui n'a jamais existé, mais de l'évêque de Tusculum, Eudes de Châteauroux.

Suprême appel des Arméniens.

[*La Terre-Sainte,* t. XIX, n° 1 (1er janv. 1902), pp. 7-8.]

Publié par le Comité central hentchakiste.

SYCHOWSKI (Stanislaus von). — *Hieronymus als Litterarhistoriker. Eine quellenkritische Untersuchung der Schrift des h. Hieronymus « De Viris illustribus ».* — Münster i. W., Heinrich Schöningh, 1894, in-8°, VIII-198 pp.

[*Kirchengesch. Studien;* herausg. von Dr Knöpfler, Dr Schrörs, Dr Sdralek, t. II, n° 2.]

Compte rendu : *Rev. internat. de théol.*,

3ᵉ an. (1895), pp. 172-175 (F. Lauchert). — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VII, 639.

Syriac (The) Chronicle known as that of Zachariah of Mitylene, translated into english by F. J. Hamilton and E. W. Brooks... — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 599.

Comptes rendus : *Rev. de l'Instr. publ. en Belgique*, t. XLIII (1900), pp. 176-180 (M.-A. Kugener). — *The english histor. Rev.*, nᵒ 64, vol. XVI, oct. 1901, pp. 748-749 (S. A. Cook).

Tavernier (Eugène). — *La messe officielle en pays de protectorat.*
[*La Terre-Sainte*, t. XIX, nᵒ 2 (15 janv. 1902), pp. 24-26.]

Tabet. — *L'émaillerie en Orient.* — En arabe.
[*Al-Machrik*, t. IV (1900), pp. 784-790.]

Terz'o (Il) ordine di S. Francesco in Terra Santa.
[*Gerusalemme*, an. XXVI, 8 sept. 1901, p. 9.]

Extrait du *Bolletino del Terz' ordine di S. Francesco di Perevagno.*

Teza (E.). — *I due traduttori italiani delle storie di G. Zonaras.*
[*Atti del reale istituto veneto di scienze, lettere ed arti*, t. LX, 2ᵉ partie, févr. 1901, 5 pp.]

Ces deux traducteurs, Marco Emilio Fiorentino et Lodovico Dolce, ont travaillé non sur l'original grec, mais sur une traduction latine publiée en 1557 par l'allemand H. Wolf.

Thédenat (Henry). — *Renaud de Châtillon et la chute du royaume chrétien de Jérusalem, d'après un livre récent.*
[*Le Correspondant*, 71ᵉ an. (1899), t. CXCVII, pp. 366-384.]

D'après le livre de M. G. Schlumberger.

Tod (Der) des ältesten Ph. Rohrer, Vorsteher der Tempelgemeinde Jerusalem (Juli. 1901).
[*Die Warte des Tempels*, Jahrg. 57, nᵒ 31 (1 August 1901), pp. 241-243.]

Tournebize (Le P. F.), S. J. — *L'Église grecque orthodoxe et l'union;* 1ʳᵉ et 2ᵉ parties. — Paris, Bloud et Barral, 1900, in-16, 2 plaquettes, 64 et 64 pp.

Compte rendu : *Échos d'Orient*, t. IV (1900-1901), p. 375. — Cet ouvrage, en même temps qu'il paraissait en plaquettes séparées, était publié dans la revue *La Terre-Sainte* (cf. l'article ci-dessous).

Tournebize (Le P. F.), S. J. — *L'église grecque orthodoxe et l'union.*
[*La Terre-Sainte*, 27ᵉ an., t. XVIII, nᵒˢ 12, 13, 14, 15, 16 (15 juin, 1ᵉʳ et 15 juil., 1ᵉʳ et 15 août 1901), pp. 186-188, 203-204, 219-222, 236-239, 253-256.]

Suite de l'article signalé ci-dessus, t. VIII, nᵒˢ 3-4, p. 600.

Trattato (Il) di Terra Santa et dell' Oriente, di frate Franc. Suriano..., edito... dal P. Girolamo Golubovich. ... — Cf. *Rev. Or. lat.*, VIII, 259-260.

Compte rendu : *Anal. Bolland.*, t. XX (1901), pp. 330-331.

Triol (L.). — *Au pays de Moab.*
[*Échos d'Orient*, t. IV (1900-1901), pp. 333-339; t. V (1901-1902), pp. 49-54, 97-103.]

Ubaldi (P.). — *La lettera CCXXXIII* Πρὸς τὸν Ἀντιοχείας *dell' epistolario di S. Giovanni Crisostomo.*
[*Bessarione*, série II, vol. I (1901), pp. 69-79.]

Uhlhorn (Dʳ G.). — *Noch einmal die Anfänge des Johanniter-Ordens.*
[*Zeitschr. f. Kirchengesch*, t. XXI (1900), pp. 459-462.]

Sur la date des trois chartes publiées par Edm. Cabié dans le t. III des *Annales du Midi*. M. Uhlhorn, tout en admettant que cette date (1083-1085) peut être fausse, conteste que l'on doive définitivement placer les pièces au début du xɪɪᵉ siècle. Il avait publié déjà, en 1884, dans la même Revue (t. VI, pp. 46-59), un article intitulé : *Die Anfänge des Johanniterordens*, dans lequel il n'avait pas mis en doute l'exactitude de la date que portent les documents en

question. — Je suis convaincu, pour ma part que, si leur date est exacte, leur texte est falsifié, ou que si leur texte n'est pas falsifié leur date alors est fausse. Tels qu'ils nous sont parvenus, ils ne peuvent être antérieurs au XIIe siècle.

Union (L') des Églises.
[*La Terre-Sainte*, 28e an., t. XIX, n° 22 (15 nov. 1902), pp. 338-339.]

A propos de l'audience accordée par Léon XIII, le 19 oct. 1902, au patriarche syrien d'Antioche.

USPENSKY (Th. J.). — *L'organisation militaire de l'empire byzantin.* — En russe.
[*Communications de l'Institut archéol. russe à CPle.*, t. VI (1900), n° 1, pp. 154-207.]

Compte rendu : *Byzant. Zeitschr.*, t. X, nos 3-4 (1901), pp. 641-642 (St. STANOJEVIC).

VACANDARD (L'abbé E.). — *Leben des heiligen Bernard von Clairvaux.* Autorisierte Uebersetzung von Mathias SIERP. 2 Bde. Mit einem Porträt des Heiligen, einem Plane von Clairvaux und einer Karte der Umgebung des Klosters. — Mainz, Kirchheim, 1897-1898, in-8°, xx-595 et 644 pp.

Compte rendu : *Hist. Jahrb. d. Görres Gesellsch.*, t. XX (1899), n° 1, pp. 75-79 (Herm. J. WURM).

VAILHÉ (S.). — *Répertoire alphabétique des monastères de Palestine.* — Paris, A. Picard et fils, 1900, in-8°, 81 pp.

Tirage à part de l'article signalé dans la *Rev. Or. lat.*, VII (1900), pp. 610-611.
Compte rendu : *Échos d'Orient*, t. IV (1900-1901), p. 311 (S. PÉTRIDÈS).

VAILHÉ (S.). — *Notes de géographie ecclésiastique.*
[*Échos d'Orient*, t. IV (1900-1901), pp. 11-17.]

Additions et corrections à l'*Oriens christianus* de Le Quien.

VAILHÉ (S.). — *Saint Dorothée et saint Zozime.*
[*Échos d'Orient*, t. IV (1900-1901), pp. 359-363.]

Notice sur ces deux religieux palestiniens du VIe siècle et sur la date de rédaction de leurs ouvrages.

VAILHÉ (S.). — *Les Apophtegmata Patrum.*
[*Échos d'Orient*, t. V, n° 1 (oct. 1901), pp. 39-46.]

Étude sur la date de composition et les sources de ce recueil de maximes publié par Cotelier et réimprimé par Migne. Le recueil est de la première moitié du VIe siècle et postérieur à 509; les sources ne peuvent pour le moment être déterminées avec précision.

VAILHÉ (S.). — *Jean Mosch.*
[*Échos d'Orient*, t. V, n° 2 (déc. 1901), pp. 107-116.]

Biographie de l'auteur du *Pratum Spirituale*, d'après ses écrits.

VAILHÉ (S.). — *Saint Romain le Mélode.*
[*Échos d'Orient*, t. V, n° 4 (avril 1902), pp. 207-212.]

L'auteur apporte de nouveaux arguments pour montrer que S. Romain vécut au début du VIIIe siècle et non au début du VIe, comme l'avaient supposé M. Krumbacher dans ses premiers travaux sur ce personnage, et d'autres après lui.

VAILHÉ (S.). — *La fête de la présentation de Marie au Temple.*
[*Échos d'Orient*, t. V, n° 4 (avril 1902), pp. 221-224.]

Cette fête existait à Jérusalem en 685, époque où André de Crète quitta cette ville pour Constantinople; elle existait également à Constantinople ou dans l'île de Crète dès la fin du VIIe siècle.

VAILHÉ (S.). — *Origines religieuses des Maronites : Saint Maron et son monastère de l'Oronte. Le patriarche Jean Maron et l'histoire des Maronites au* VIIe *siècle. Monothélisme des Maronites et leur conversion en 1182.*
[*Échos d'Orient*, t. IV (1900-1901), pp. 96-102, 154-162.]

VAILHÉ (S.). — *Origines religieuses des Maronites.*

[*Échos d'Orient*, t. V, n° 5 (juin 1902), pp. 281-289.]

Réponse à une lettre de Mgr Joseph Debs, archevêque maronite de Beyrouth, dans laquelle ce prélat s'efforçait de réfuter les conclusions de l'article précédent de S. Vailhé. — La lettre de Mgr Debs est publiée dans le présent article.

VAILHÉ (S.). — *Saint André de Crète.* [*Échos d'Orient*, t. V, n° 6 (sept. 1902), pp. 378-387.)

VALENTI (José-Ignacio). — *Urbain II et le Concile de Clermont.* Traduit de l'espagnol par M. l'abbé MAIGRET. [*La science catholique*, t. XI (1897), pp. 673-698. — Tir. à part : Arras, Sueur-Charzuey, 1898, in-8°, 27 pp.]

VALESSIE (Général). — *La* XII° *légion bis de l'armée romaine en garnison à Jérusalem, en l'an 34 de Jésus-Christ.*
[*Rev. du clergé français,* 3° an., t. X (1897), pp. 241-247.]

VAN BERCHEM (Max). — *Inscriptions arabes de Syrie.* — Avec planches. [*Mém. de l'Institut égyptien,* t. III (1897), pp. 417-520. — Tir. à part : Le Caire, 1897, in-4°, 104 pp.]

VAN BERCHEM (Max). — *Les principaux types des édifices religieux dans l'architecture musulmane de l'école syro-égyptienne.*
[*Encyclopédie musulmane, n° spécimen* (Leyde, 1899, in-4°), pp. 15-18.]

VANDAL (Albert). — *La France en Orient sous l'ancienne monarchie.* [*Bull. de la Soc. normande de géogr.*, t. XXI (1899), pp. 150-166.]

VAN DEN VEN (Paul). — *S. Jérôme et la vie du moine Malchus le captif.* [*Le Muséon, Études philol. histor. et relig.*, nouv. sér., t. I (1900), pp. 413-455 ; t. II (1901), pp. 208-326. — Tir. à part : Louvain, J.-B. Istas, 1901, in-8°, 161 pp.]

L'auteur publie, d'après trois manuscrits, un texte de la Vie grecque de Malchus, et, d'après un manuscrit du British Museum, un fragment d'une Vie syriaque. Comparant ensuite les rédactions grecque et syriaque avec la Vie latine de S. Jérôme, il accorde la priorité à celle-ci, dont les deux autres ne sont que des traductions plus ou moins remaniées. L'argumentation est dirigée contre M. J. Kunze, selon lequel S. Jérôme n'aurait fait que plagier la Vie grecque. Suivant M. Van den Ven, le traducteur qui a tourné du latin en grec la Vie du moine Malchus pourrait être Sophronius, que S. Jérôme désigne comme traducteur de la Vie de S. Hilarion.

Recension : *Anal. Bolland.*, t. XXI, fasc. 1 (1902), pp. 101-102. — Comptes rendus : *Échos d'Orient*, t. V, n° 5 (juin 1902), p. 319 (S. VAILHÉ). — *Bull. critique*, 23° an., n° 8 (15 mars 1902), pp. 155-156 (G. M.).

VAN MILLINGEN (A.). — *Byzantine Constantinople...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 260, 600.

Compte rendu : *Échos d'Orient*, t. IV (1901), p. 126 (S. PÉTRIDÈS).

VANNUTELLI (Le P. V.), O. P. — *Il concilio di Firenze.* — Rome, Libreria della *Vera Roma*, 1899, in-8°.

Compte rendu : *La Terre-Sainte*, XXVIII° an., t. XIX, n° 11 (1er juin 1902), pp. 173-174.

VAN ORTROY (Fr.) — *La légende de de S. François d'Assise, par Julien de Spire.*
[*Anal. Bolland.*, t. XXI, fasc. 2 (1902), pp. 148-202.]

L'auteur donne, d'après plusieurs manuscrits et imprimés anciens, une nouvelle édition de cette *Vie*, dont le ch. VII est consacré au séjour de S. François en Orient.

VAN STEEKISTE (Le chanoine). — *Le saint Linceul de Turin. Les explications récentes se concilient difficilement avec le texte évangélique.* — Bruges, Beyaert, 1902, in-8°, 11 pp.

VARNHAGEN (Hermann). — *Zur Geschichte der Legende der Katharina von Alexandrien.* — Erlangen und Leipzig, A. Deichert, 1901, gr. in-8°, 14 pp.

VASILIEV (A.). — *Byzance et les Arabes. Relations politiques des Byzan-*

tins et des Arabes au temps de la dynastie d'Amorium. — Saint-Pétersbourg, 1900, in-8°, XI-210-183 pp. — En russe.

Compte rendu : *Échos d'Orient*, t. VI, janv. 1903, pp. 91-92 (J. Bois).

VEGA de ARMIGO (El marques de la). — *Mémoires numismatiques de l'ordre souverain de S. Jean de Jérusalem, por el baron Edmond-Henri Furse.*

[*Boll. de la r. Acad. de la historia*, t. XXVI (1895), pp. 29-46.]

VERNEY (N.) et DAMBMANN (G.). — *Les puissances dans le Levant*..... — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 600-601.

Compte rendu : *La Terre-Sainte*, 28e an., t. XIX, n. 12 (15 juin 1902), pp. 190-191 (E. JACQUIER).

VERNOUILLET (M. de). — *Rhodes et le siège de 1552.*

[*Rev. d'hist. diplom.*, 12e an. (1898), pp. 427-451.]

Vie de S. Louis, par GUILLAUME DE SAINT-PATHUS..., publ. par H. Fr. DELABORDE..... — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VII, 640; VIII, 260.

Recension : *Anal. Bolland.*, t. XX, n° 1 (1901), pp. 110-111.

Vie et récits de l'abbé Daniel le scétiote, VIe *siècle :* I. Texte grec publié par L. Clugnet. — II. Texte syriaque publié par F. NAU. — III. Texte copte publié par I. GUIDI. — Paris, A. Picard, 1901, in-8°, XXXII-116 pp.

[*Bibliothèque orientale*, éd. par L. Clugnet, t. I].

Recension : *Échos d'Orient*, t. V, n° 2 (déc. 1902), p. 127.

Vie (La) de Mar Benjamin. Texte syriaque ; par V. SCHEIL.

[*Zeitschr. f. Assyriol. ŭ. Verwandte Gebiete*, t. XII, 1897, pp. 62-96.]

Mar Benjamin, était originaire de la région de Mardin. Après avoir étudié vingt ans à l'école de Mar Eugène, il vécut en cénobite pendant vingt ans, puis fut moine durant vingt autres années. Il se retira ensuite au Sinaï, et de là dans le désert de Scété, et il termina ses jours dans un couvent qu'il avait fondé près de Mardin. M. Scheil, dans les quelques mots d'introduction qu'il a placés en tête du texte de la Vie, dit, en se référant à ce texte, que Mar Benjamin avait 30 ans lors de la persécution de Julien l'Apostat († en 363) et qu'il mourut vers 460. Il aurait donc vécu près de 130 ans. N'y a-t-il pas là quelque erreur du biographe ou de son récent éditeur?

VIGNON (Paul). — *Le linceul du Christ. Étude scientifique.* — Paris, Masson, 1902, in-4°, VI-207 pp.; avec neuf pl. hors texte.

L'auteur, un zoologiste, docteur ès-sciences, s'efforce de prouver que la figure du Christ empreinte sur le saint Suaire de Turin n'est pas une peinture, mais une image créée par l'action chimique d'un corps humain en décomposition. Partant de là, il essaie d'établir que ce corps fut bien celui du Christ. Sur le premier point, il est bien difficile de se ranger à son avis, quand on a lu l'histoire de cette édifiante relique telle que l'a exposée le chanoine Ulysse Chevalier. Sur le second, il est à présumer qu'aucun savant sérieux ne le suivra. Nous n'entamerons pas ici une discussion scientifique avec M. Vignon ; mais nous pouvons l'engager à ne pas s'aventurer sur le terrain philologique sans une sérieuse préparation. Ne vient-il pas nous apprendre (p. 120, n. 2) que le mot linceul dérive de l'expression « lin seul », parce qu'au moyen-âge les draps mortuaires étaient faits en étoffe de lin seulement !

VINCENT (Le P. Hugues). — *Hypogée antique dans la nécropole septentrionale de Jérusalem.* — Avec gravures.

[*Rev. biblique internat.*, Xe an., n° 3 (1er juillet 1901), pp. 448-452.]

VINCENT (Le P. Hugues). — *Une mosaïque avec inscription à Beit-Sourik.*

[*Rev. biblique internat.*, Xe an., n° 3 (1er juillet 1901), pp. 444-448.]

Il s'agit d'une dalle en mosaïque, d'origine chrétienne, faisant partie d'un dallage enfoui sous terre et qui a été mis au jour récemment. L'inscription, malheureusement, a presque complètement disparu. Le P. Hugues Vincent conjecture que ce pouvait être la dédicace d'une église.

VINCENT (Le P. Hugues). — *La deuxième enceinte de Jérusalem.* — Vues et plans.
[*Rev. biblique internat.*, t. XI, n° 1 (1er janv. 1902), pp. 31-57.]

VINCENT (Le P. Hugues). — *La mosaïque d'Orphée.*
[*Rev. biblique internat.*, t. XI, n° 1 (1er janv. 1902), pp. 100-103.]

Sur cette mosaïque, dont des reproductions partielles sont données ici, cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 601.

VINCENT (Le P. Hugues). — *Nouveaux ossuaires juifs.*
[*Rev. biblique internat.*, t. XI, n° 1 (1er janv. 1902), pp. 103-107.]

Ces ossuaires, au nombre de quatre, ont été trouvés dans un jardin de la communauté des Dames de Sion, à la pointe méridionale du mont des Oliviers. Les noms des personnages qu'ils contenaient, et qui sont des noms juifs, sont écrits en caractères grecs.

VINCENT (Le P. Hugues). — *A propos d'une inscription de Madaba.*
[*Rev. biblique intern.*, t. XI, n° 1 (1er janv. 1902), pp. 108-110.]

Au sujet de la lecture, donnée par M. Kalinka, de deux inscriptions de l'Élianée de Madaba, déjà publiées dans la *Rev. biblique* en 1897. L'inspection de ces inscriptions, faite à nouveau sur les lieux par le P. Vincent, ne justifie pas toujours les lectures du savant épigraphiste viennois.

VINCENT (Le P. Hugues). — *Fouilles près du Cénacle. Un nouvel ossuaire juif. Le tombeau à ossuaires du Mont des Oliviers.*
[*Rev. bibl. internat.*, XIe an., n° 2 (1er avril 1902), pp. 274-280.

Les fouilles du Cénacle ont mis au jour des canaux, des citernes, des arasements de constructions, des débris d'architecture, d'époque diverse, des dallages en mosaïque, des briques de la *Legio X Fretensis.* — Le nouvel ossuaire juif est celui découvert il y a quelques années près de Abou Gosh. Le P. Vincent publie une inscription hébraïque de forme archaïque qu'il y a relevée.

VINCENT (Le P. Hugues). — *Une mosaïque byzantine à Jérusalem...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 601.

Compte rendu : *Pal. Explor. Fund. Quarterly Statement*, oct. 1901, pp. 423-428 (C. W. W.)

VINCENT (Le P. H.). — *Nouvelle mosaïque à inscription à Madaba. Inscription romaine d'Abou-Goch. Timbre romain. Nouvelle intaille israélite. Notes épigraphiques. L'ère d'Eleuthéropolis.*
[*Rev. bibl. internat.*, XIe an., n° 3 (1er juil. 1902), pp. 426-441.]

L'inscription grecque de Madaba a été trouvée par Dom Manfredi, à l'extrémité sud-est de la ville; elle mentionne l'érection d'un sanctuaire des Apôtres sous l'épiscopat de Sergius, en l'an 473 [de l'ère d'Arabie? = 578-579 de J.-C.], — L'inscription d'Abou-Goch, encastrée dans les premières assises du mur septentrional de l'église, émane d'un détachement de la légion Xe Fretensis; elle fournira peut-être un argument en faveur de l'identité d'Abou-Goch et de Qiryat-Yearîm. — Le timbre romain a été trouvé par le P. Cré dans les ruines d'el-Qa'adeh, près de la route descendant du col des Oliviers à Jéricho ; c'est probablement un cachet ayant servi à estampiller les pains d'une centurie. — L'intaille israélite et les Notes épigraphiques intéressent les antiquités hébraïques. — Le point de départ de l'ère d'Eleuthéropolis doit être fixé à l'année 199-200 ap. J.-C., date du voyage de Septime Sévère en Palestine.

VINCENT (Fr. H.). — *Les fouilles allemandes à Ba'albek.*
[*Rev. biblique internat.*, XIe an., n° 4 (1er oct. 1902), pp. 591-596.]

VINCENT (Fr. H.). — *Fouilles diverses en Palestine.*
[*Rev. biblique internat.*, XIe an., n° 4 (1er oct. 1902), pp. 596-597.]

Exploration de Gezer par M. Macalister; de Tell Ta'anak, dans la plaine d'Esdrelon, par M. Sellin; du Tell Moutesellim, près de Ledjoûn, par le Dr Schumacher; de Sidon, par M. le Prof. Torrey, directeur de l'Institut américain à Jérusalem; de Palmyre par une mission russe.

VINCENT (Fr. H.). — *Les hypogées peints de Marésa.* — *L'église des SS. Apôtres à Madaba.*
[*Rev biblique internat.*, XIe an., n° 4 (1er oct. 1902), pp. 598-600.]

VOGUÉ (E. M. de). — *Les quatre sœurs d'Orfa.*

[*La Terre-Sainte*, 27e an., t. XVIII, n° 14 (15 juillet 1901), pp. 211-213.]

A propos des massacres d'Arménie et du livre de M. L. de Contenson, *Chrétiens et musulmans*.

WALTER (P. Hilarius). — *Das « Speculum monachorum » des abtes Bernhard I von Cassino.*
[*Studien ü. Mittheil. aus dem Bened. ü. dem Cisterc. Orden*, t. XXI (1900), pp. 411-423.]

L'auteur donne une courte biographie de Bernard, qui fut mêlé, comme on sait, aux négociations poursuivies entre la cour de Rome et Michel Paléologue en vue de l'union des églises, et qui prit une part active au concile de Lyon (1274).

WARDROP (Marjory) et WARDROP (J. O.). — *Life of St Nino.*
[*Studia biblica et ecclesiastica*, t. V, 1 (Oxford, 1900), 88 pp.]

Sur la légende de Ste Nina ou Nino, évangélisatrice de la Géorgie, qui aurait passé son enfance à Jérusalem, cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VII, 621.
Compte rendu : *Anal. Bolland.*, t. XX (1901), p. 339.

WAUTERS (A.). — *Marguerite de Constantinople.*
[*Bibliographie nationale belge*, t. XIII (1894-1895), col. 612-629.]

Marguerite de Constantinople était fille de Baudouin, empereur de Constantinople : elle nous intéresse par son rôle dans l'affaire du faux Baudouin (Bertrand de Reims).

WEIBEL (Dr J.-L.). — *Warum die orientalischen Kirchen von den Hexenprozessen sich frei erhielten.*
[*Rev. internat. de théol.*, 3e an. (1895), pp. 193-216.]

WEIKERT (Dr P. Thomas Aq.). — *Meine Orientreise.*
[*Studien und Mittheil. aus d. Bened. ü. dem Cisterc. Orden*, t. XVI (1895), pp. 611-633; t. XVII (1896), pp. 123-140, 292-313, 463-487, 669-679; t. XVIII (1897), pp. 206-227, 651-663; t. XIX (1898), pp. 286-300, 661-671; t. XX (1899), pp. 151-161, 476-482.]

L'auteur a visité Alexandrie, Jaffa, Jérusalem et ses environs. Il décrit les régions, qu'il a parcourues, en voyageur instruit, parfaitement au courant des questions archéologiques, topographiques et autres que soulèvent les monuments et localités qu'il rencontre. Dans la présente relation, il s'attache spécialement à l'étude des antiquités de Jérusalem : l'église de Saint-Étienne; topographie antique de Jérusalem ; Jérusalem sous les rois David, Salomon et leurs successeurs, jusqu'en 587 av. J. C., d'après les données de l'Écriture sainte; Jérusalem, de la captivité de Babylone (587) jusqu'en 70 ap. J. C. ; topographie de Jérusalem d'après Josèphe (tours, murs, portes et rues); puis, en dehors de Jérusalem : Emmaüs et son emplacement, Bersabée, Hébron, Bethléem.

WESSELOFSKY (A. N.). — *Zur Frage über die Heimat der Legende vom heiligen Gral.*
[*Arch. f. slav. Philol.*, t. XXIII (1901), pp. 321-385.]

WINKELMANN (Eduard). — *Kaiser Friedrich* II. Band II (1228-1233). — Leipzig, Duncker et Humblot, 1897, in-8°, VIII-259 pp.
[*Jahrbücher der deutschen Gesch.*]

Ce tome II contient un récit détaillé de la croisade de Frédéric II. Compte rendu : *Rev. histor.*, t. LXXVIII (janv.-févr. 1902), pp. 171-173 (G. BLONDEL).

WOLFF (Le P. Odilon). — *Der Tempel von Jerusalem und seine Masse.* Neue Aufl. — Graz, 1898, in-4°, 104 pp.

WRIGHT (William) and MC LEAN (Norman). — *The ecclesiastical History of* EUSEBIUS *in Syriac.*— Cambridge, University Press, 1898, in-4°, XVII-418 pp.

Compte rendu : *Anal. Bolland.*, t. XX (1901), fasc. 3, pp. 319-320. Cette édition est faite d'après un ms. de Saint-Pétersbourg daté de 462, un ms. de Londres du VIe siècle, et quelques autres mss. du British Museum, qui ne contiennent que des fragments. La traduction syriaque de la *Chronique* d'Eusèbe a peut-être été faite sous les yeux mêmes de celui-ci ; elle a donc une grande importance au point de vue de la critique de la rédaction originale.

ZACCARIA (Emilio) et ANGELINI (Gen-

naro). — *Scoperte archeologiche in Gerusalemme ed in Nazareth.*

[*Nuovo bullet. di archeol. crist.*, VII (1901), nos 1-2, pp. 145-151, 302-303.]

Sur les restes d'une église découverte au sud du Saint-Sépulcre pendant des travaux entrepris pour l'établissement d'un bazar, et qui pourrait être celle de S. Jean-Baptiste, mentionnée par Jean de Wurzburg. — Hypogée chrétien près du sanctuaire de l'Annonciade à Nazareth. — Cimetière découvert dans le terrain de la communauté catholique allemande de Jérusalem, près de la porte de Damas, et remontant probablement à l'époque de l'occupation de Jérusalem par les Francs.

ZACCARIA (Emilio). — *Notizie sul Pretorio di Gerusalemme.*

[*Nuovo bullet. di. archeol. crist.*, an. VII (1901), nos 1-2, pp. 151-159.]

ZANECCHIA (P. Domenico). — *La Palestina d'oggi studiata e descritta nei suoi santuari e nelle sue località bibliche e storiche. Opera utilissima per lo studio della sacra Scrittura, guida di Terra Santa, con due piante di Gerusalemme e con carte topografiche della Giudea, Samaria e Galilea.* — Roma, tip. del Genio civile, 1896, 2 vol. in-16, IX-381 et 546 pp. — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, IV, 655.

Une seconde édition de cet ouvrage, publiée en 1898, a été traduite en français par l'abbé H. Dorangeon. Voy. l'article ci-dessous.

ZANECCHIA (Le P. Dominique), Ord. S. Franc. — *La Palestine d'aujourd'hui, ses sanctuaires, ses localités bibliques et historiques.* Traduit de l'italien sur la 2me édition par l'abbé H. DORANGEON. — Paris, Lethielleux, 1899, in-12, XVI-560 et IV-768 pp.

ZANUTTO (L.). — *Paolo diacono e il monachismo orientale. Studio storico.* — Udine, Giamberasi, 1899, in-16, 110 pp.

ZIEBARTH (Erich). — *Ein griechischer Reisebericht des fünfzehnten Jahrhunderts.*

[*Mittheil. des K. deutschen archaeol. Instituts. Athenische Abtheilung*, t. XXIV (1899), Heft 1. pp. 72-88.]

Cette relation de voyage en Grèce, écrite en italien, par un anonyme, est conservée à la Biblioth. Ambrosienne, ms. C. 61 inf. L'auteur décrit surtout les monuments anciens et relève un certain nombre d'inscriptions, que Muratori a insérées dans son *Corpus inscriptionum* sans en indiquer exactement la provenance. Au point de vue de la situation politique du pays et des monuments de l'époque franque, il n'y a pour ainsi dire rien dans cette description.

ZIEBARTH (Erich.). — *Cyriaci Anconitani epistula inedita.*

[*Rheinisches Museum,* nouv. sér., t. LVI, 1901, n° 1, pp. 157-159.]

Sur Cyriaque d'Ancone, voy. *Rev. de l'Or. lat.*, V, 266; VI, 588. — La présente lettre, dont il existe deux exemplaires (Biblioth. Laurentienne, ms. n° 60, et Rome, Ottob., 1359, f. 429), est relative à un ms. d'Aristote trouvé par Cyriaque à Corcyre. Elle a été écrite vers 1435.

CHRONIQUE

— Au moment où le présent n° va paraître, nous apprenons avec une douloureuse émotion la mort de notre éminent et dévoué collaborateur Gaston Paris, décédé à Cannes, le 5 mars 1903, après quelques semaines de maladie. Une partie importante de l'œuvre de ce savant incomparable a trait à l'historiographie des croisades. Nous y reviendrons dans un prochain n°.

— Notre collaborateur le P. François Balme, de l'ordre des FF. Prêcheurs, est mort le 25 janvier 1900. Il avait consacré ses dernières années à la publication d'un *Cartulaire et histoire diplomatique de S. Dominique,* dont il avait fait paraître les tomes I et II. Le tome III et dernier du recueil a été terminé et publié tout récemment par les soins du P. Collomb.

— Le P. Léonce M. Alishan, vicaire général des Mékhitaristes de Venise, est mort le 22 novembre 1901 au couvent de Saint-Lazare, à Venise, à l'âge de 81 ans. On lui doit, entre autres travaux, une *Étude sur les rapports entre l'Arménie et Venise* et un grand ouvrage sur la géographie et l'histoire de l'Arménie, qu'il laisse inachevé et dont 4 volumes ont paru sous les titres : *Ararat, Shirak, Sisacan, Sissouan.* Une partie du dernier volume (*Sissouan*) a été traduite en français par le P. Georges Bayan, sous le titre : *Léon le Magnifique, premier roi de Sissouan ou de l'Arméno-Cilicie* [1199-1219]; Venise, imprim. Mekhitariste, 1888, in-8°.

— M. Georges Salles, ancien élève de l'École des chartes, auxiliaire attaché aux travaux de l'Académie des Sciences morales, est mort le 21 juillet 1901, à Cambo (Basses-Pyrénées), dans sa

32e année. Il avait publié, de 1895 à 1897, d'importants articles sur l'*Institution des consulats*, articles qui furent ensuite réunis en volume (1898). Il y fit voir comment les consulats établis dans le Levant au temps des croisades, à l'imitation des consulats municipaux des villes du midi de la France, se transformèrent peu à peu en offices nationaux.

— Cesare Paoli, professeur ordinaire de paléographie et de diplomatique à l'Institut supérieur de Florence et directeur de l'*Archivio storico italiano,* est mort le 20 janvier 1902, à l'âge de 62 ans. On lui doit, entre autres travaux, la description d'une carte génoise des côtes méditerranéennes (*Una carta nautica genovese del 1311 : Arch. stor. ital.* 1881) et une série de mémoires et notices sur Gautier VI, duc d'Athènes et seigneur de Florence, parus dans le *Giorn. stor. arch. Toscani,* 1862, et dans l'*Archivio storico italiano,* 1872, 1878 et 1882.

— Le 27 octobre 1902, est mort M. Louis Blancard, ancien archiviste en chef des Bouches-du-Rhône. Outre de nombreux travaux qui concernent en majeure partie la numismatique française, il a publié les ouvrages et mémoires suivants : *Documents inédits sur le commerce de Marseille au moyen âge* (Marseille, 1887 et 1889, 2 vol. in-8o), contenant de nombreux actes sur les relations commerciales de la France avec le Levant et des contrats de nolis pour le transport de croisés et pèlerins en T. S. — *Le besant d'or sarrazinas pendant les croisades; étude comparée sur les monnaies d'or arabes et d'imitation arabe frappées en Égypte et en Syrie aux* XIIe *et* XIIIe *siècles* (Marseille, 1880, in-8°). — *Le gros tournois est imité du sarrazinas chrétien d'Acre. Lettre à M. A. de Barthélemy* (*Rev. numism. franç.,* 1883; et *Mém. de l'Acad. de Marseille,* 1882-1883). — *Contrat de change passé à Trani en 1237 et payable à Acre* (*Rev. soc. savantes,* 7e sér., t. V, 1882). — *Sur l'agnel d'or imité du sarrazinas chrétien d'Acre* (*Mém. de l'Acad. de Marseille,* 1893-1896); — enfin, des études sur le *Consulat de la mer* et sur les *Millarès,* monnaie du XIIIe siècle imitée des Arabes par les chrétiens, etc.

— Dans la nuit du 24 au 25 décembre 1901, est mort à Jérusalem le Dr Conrad Schick. Il était né à Biz, dans le Würtemberg, le 27 janvier 1822. On lui doit de très nombreux travaux sur l'archéologie, la topographie, la situation économique, la colonisation de la Palestine, des cartes des environs de Jérusalem, etc. Ces travaux ont paru en majeure partie dans l'*Oesterr. Monatschrift*

f. d. Orient, les *Neueste Nachrichten aus dem Morgenlande*, le *Quarterly Statement* du *Palestine explor. Fund.*, la *Zeitschrift des deutschen Palästina Vereins*, la revue *Jerusalem*, publ. sous la direction de A. M. Luncz. Son domaine de prédilection était l'histoire du Tabernacle et du Temple de Jérusalem ; il a résumé le résultat de ses recherches sur ce point dans l'ouvrage : *Die Stiftshütte, der Tempel in Jerusalem und der Tempelplatz der Jetztzeit* (Berlin, Weidmann, 1896, in-8°, VIII-363 pp.).

— Mgr Kevork Yeretzian, représentant arménien du Saint-Sépulcre à Constantinople, a été élu catholicos d'Arménie, le 12 octobre 1901, dans l'église arménienne grégorienne d'Adana.

— Mgr Cyrille Géha, archevêque d'Alep, a été élu le 28 juin 1902, patriarche grec-catholique d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem, par les archevêques et évêques melchites réunis à Aïn-Traz dans le Liban, en remplacement de Mgr. Pierre IV Geraïgiry, décédé à Beyrouth le 24 avril 1902.

— M. Auzépy, consul général de France en Palestine, a été nommé au même titre à Amsterdam, en juillet 1901.

— En 1891, M. Émile Bouchet a fait paraître, chez l'éditeur Alphonse Lemerre, à Paris, une édition de Villehardouin, sous le titre : *Geoffroi de Villehardouin. La conquête de Constantinople ; texte et traduction nouvelle avec notice, notes et glossaire ;* 2 vol. in-8°, de x-464 et 434 pp. — Or, soit que ce livre n'ait été que rarement annoncé dans les catalogues de librairie, soit qu'il n'ait pas été l'objet de comptes rendus dans des recueils périodiques un peu répandus, il est resté à peu près ignoré en France. Plus d'une fois, j'ai pu constater que les personnes le mieux au courant même des publications relatives à notre ancienne littérature n'en connaissaient pas l'existence. A l'étranger, au contraire, l'ouvrage n'a point passé inaperçu ; seulement, chose curieuse, les savants qui s'y sont référés ne semblent pas s'être doutés que cette nouvelle édition n'avait nullement le caractère d'une œuvre scientifique et que par conséquent on ne devait point l'invoquer de préférence à certaines des éditions précédentes.

Cela étant, il pourra y avoir quelque utilité à en faire connaître brièvement l'économie :

L'auteur ne donne que des renseignements tout à fait insuffisants sur la manière dont il a établi son texte. Il semble n'avoir pas recouru directement aux manuscrits et s'être servi presque

uniquement de l'édition de M. de Wailly, qu'il a modifiée de deux façons : d'abord en introduisant dans le texte — un peu au hasard et simplement d'après cette édition — certaines variantes des manuscrits autres que le ms. A, suivi par M. de Wailly; puis, en uniformisant l'orthographe d'après la leçon qui se présentait le plus souvent, ou celle qui lui paraissait se rapporter le mieux au dialecte de la Champagne et de l'Ile de France. D'ailleurs, dans la plupart des cas, il est impossible de savoir à quel manuscrit est empruntée la leçon qu'il adopte, si l'on n'a pas sous les yeux l'édition de Wailly. Le texte même est suivi de quelques notes historiques et philologiques qui pourront être utiles à des lecteurs absolument ignorants de notre ancienne langue et des événements de la quatrième croisade, mais dont historiens et philologues ne sauraient, je crois, tirer grand profit.

Pour la traduction en français moderne placée en regard du texte, M. Bouchet s'est évidemment aidé, et même beaucoup aidé, de celle de M. de Wailly. Assurément, il ne pouvait choisir un meilleur guide; mais pourquoi n'a-t-il pas fait preuve d'un peu plus d'indépendance? Se serait-il trop défié de ses propres lumières?

La « Notice » annoncée dans le titre du livre et qui occupe presque tout le deuxième volume est consacrée à une histoire de la quatrième croisade. M. Bouchet a certainement lu les principaux travaux sur la matière et il s'en sert généralement avec intelligence. Il ne paraît pas toutefois avoir cherché sérieusement à résoudre les problèmes que soulève l'événement; il n'a même pas abordé certains d'entre eux. — Quant au « Glossaire » également annoncé dans le titre, ce n'est point comme on pourrait le croire, un glossaire complet de la langue de Villehardouin; c'est la simple énumération de certains termes que M. Bouchet a fait passer tels quels dans sa traduction, soit parce qu'il ne leur trouvait pas d'équivalent en français moderne, soit parce qu'ils ont été encore employés par de bons auteurs jusqu'au XVIIIe siècle. Il aurait pu sans inconvénient se dispenser d'y faire entrer des mots comme hoir, us, ouïr, occire, guerroyer et nombre d'autres encore usités de nos jours, et surtout d'y interpréter le mot deschaux par « réduit à la misère », le mot férie par « jour qui suit une fête », etc.

— Les PP. Bollandistes viennent de publier, dans le fasc. 4 du t. XX (1901) de leurs *Analecta*, le catalogue des manuscrits hagiographiques de la bibliothèque de Douai. La plupart des Vies, Inventions, Translations et Miracles de saints contenus dans ces manuscrits étaient déjà connus par d'autres copies. Il convient cependant

de mentionner ici un exemplaire non encore signalé de l'*Inventio SS. patriarcharum Abraham, Isaac et Jacob*, texte publié d'après deux autres exemplaires dans le t. V (pp. 302-314) des *Hist. occid. des croisades*.

L'exemplaire de Douai, copié au XIIIe siècle (ms. 851, fol. 93 *b* à 103 *b*) est complet : il contient la fin de l'opuscule, qui manquait dans les manuscrits utilisés par le récent éditeur. Cette fin est donnée *in extenso* dans l'Appendice du catalogue, p. 464 du fascicule.

— Parmi les manuscrits de Trinity College à Oxford, dont M. Montague Rhodes James a publié récemment le catalogue, figurent trois lettres de l'antipape Guibert (Clément III) à Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, que Guibert cherchait à rallier à sa cause. Elles ont été publiées par M. le prof. F. Liebermann dans *The english histor. review* (avril 1901), et reproduites d'après cette édition dans la *Biblioth. de l'École des Chartes*, t. LXII, 3e livr. (mai-juin 1901), pp. 313-315. Ces lettres ne sont pas datées, mais doivent se placer entre les années 1085 et 1089.

— Le 10 juin 1901 et jours suivants, s'est vendue à Londres, par le ministère de MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge, la partie des manuscrits du comte d'Ashburnham connue sous le nom de Collection Barrois. Dans le catalogue de vente publié à cette occasion (*The Ashburnham Library. Catalogue of the portion of the famous Collection of manuscripts the property of the Rt. hon. the earl of Ashburnham, known as the Barrois Collection, wich will be sold by auction by Messrs Sotheby, Wilkinson and Hodge... on Monday, the 10th day of June 1901 and four following days;* Londres, 1901, in-8°), je relève les articles suivants :

N° 8 (Ashb. 302). — Fol. 53 *b*. Epistola presbiteri Johannis ad Emanuelem imperatorem. — XIVe siècle, sur parchemin.

N° 36 (Ashb. 186). — Recueil d'œuvres de S. Jérôme et de S. Augustin : Fol. 87 *b*. Laus beati Geronimi vulgis, per dominam Baptistam de Malatestis. En vers italiens. Début : « Glorioso padre, almo doctore || O sol fulgiente elleto aquel collegio... » — XVe siècle, sur parchemin.

N° 48 (Ashb. 77). — Varthema, Le Viateur en la plus grande partie d'Orient, commançant es parties de Surye par terre et par mer jusques au royaume de Calicut. — XVIe siècle, sur parchemin. — Acquis par le libraire Ch. F. Murray.

N° 55 (Ashb. 483). — S. Bernardi, Clarevallensis abbatis, Vita. Compilation faite d'après des vies anciennes. — XVe siècle, sur parchemin et papier.

N° 56 (Ashb. 234). — La Règle du Temple, trad. du latin de S. Bernard, par Jehan Michel. — XIVe siècle, sur parchemin.

N° 119 (Ashb. 58). — Christophorus de Bondelmontibus, Liber insularum Arcipelagi... quem misit de civitate Rodi Romam Dom. Jordano cardinali de Ursinis, an. Dom. 1422. — XVe siècle, sur parchemin.

N° 136 (Ashb. 321). — Fol. 1. S. Johannis Climaci Scala ad Paradisum; e graeco in lat. translata per Ambrosium Traversarium Camaldulensem. Cum Vita auctoris a Daniele Monaco. — Fol. 143. Ejusdem liber ad Pastorem, eodem interprete. — Fol. 155. S. Ephrem Syri Sermones, eodem interprete. — XVe siècle, sur parchemin.

N° 148 (Ashb. 636). — Journal d'un voyage de Constantinople, avec toutes les révolutions arrivées dans cet empire es années 1687, 1688. Début : « Je partis de Paris le mecredy 29e may 1683. Je m'embarqués dans le vesseau ordinaire pour aller à Auxerre... » — XVIIe siècle, sur papier.

N° 195 (Ashb. 629). — « Le tressaint et tresdevot voyage de Jerusalem, faict, descript et mis en 4 livres. Ensemble le chemin qu'il fault tenir à la poursuite dudit voyage. Item les valeurs et diversitez des monoies »; par J. Faucquenberghe, 1612. — XVIIe siècle, sur papier.

N° 208 (Ashb. 172). — Annales de France, 1286-1321 : Fol. 1, rubrique : « Ici pouez oir de la destruction de la cité d'Acre... » Fol. 32. « Ici apres poes savoir en quel temps les Templiers furent pris et mis en divers prisons... » Même fol. : « Apres ce poes savoir en quel temps aucuns templiers a Paris et a Senlis ars... » — XIVe siècle, sur parchemin.

N° 210 (Ashb. 407). — Mélanges historiques : Fol. 35 v°. Deux lettres de Charles-Quint, 22 juin et 23 juillet 1535, sur l'expédition de Tunis. — XVIe siècle, sur papier. — Acquis par la Biblioth. Nat., Nouv. acq. franç. 10049.

N° 231 (Ashb. 171). — Fol. 61. Nomenclature des différents sièges de Jérusalem, incomplète du début. Premiers mots : « ... et ses IIII erent en pais. Au quint se combatoient. Aus XLVII ans de cele olimpiade, prist Nabugodonosor Jerusalem... » Fin : «... et la tiennent li Sarrasin tant come Diu plaira. » — XIIIe siècle, sur parchemin, 204 ff. — Acquis par la Biblioth. Nat., Nouv. acq. fr. 10036.

N° 238 (Ashb. 14). — Le roman de Godefroy de Bouillon, en vers français. — XIIIe siècle, sur parchemin. — Acquis par le Musée britannique, Add. 36,615.

N° 251 (Ashb. 346). — La ystoire et le livre des fais et gestes du illustrissime... Guerin Meschin, prince de Tarante... traduit de l'italien et amplifié par Fr. Jehan de Rochemure, religieus de Saint

Anthoine de Vincy et de sa main escript. — xve siècle, sur papier. Autographe. — Acquis par le libraire Ch. F. Murray.

N° 260 (Ashb. 340). — « Cy comence le livre des Histoires d'Orient, lequel compila frere Hayton... en l'an N. S. 1307. » — xive siècle, sur parchemin. — Acquis par la Bibliothèque nationale de Paris, nouv. acq. fr. 10050. — Sur ce ms. voy. H. Omont, *Catal. des mss. Ashburnham-Barrois, acquis en 1901*, pp. 67-73. Le texte se rapproche beaucoup de la version latine de la *Fleur des histoires d'Orient*. M. Omont le publiera *in-extenso* dans le t. xxxviii des *Notices et extr. des mss.*

N° 265 (Ashb. 293). — « Reverendissimi patris patriarche Constantinop. Gennadii... libellus de quibusdam fidei articulis quos Turcorum imperator voluit ab eo scire; factusque est inter eos de his dialogus..., quem e greco in latinum Georgius Hermonymus Spartanus... traduxit. » — xve siècle, sur parchemin.

N° 266 (Ashb. 51). — Œuvres des PP. : SS. Jérome, Augustin, Cyrille, Isidore : Au fol. 59. Vita beati Jeronimi. Début : « Primo de nomine. Jeronimus dicitur..... ». Fin : « ... Obiit circa annum Domini CCCLXXXXIII. » — xve siècle, sur parchemin.

N° 273 (Ashb. 230). — Epistolae supposititiae Eusebii, Augustini et Cyrilli Hierosol. de rebus gestis et miraculis b. Hieronymi. — xve siècle, sur parchemin.

N° 274 (Ashb. 184). — S. Hieronymi vita ex ejus potissimum scriptis congesta. Insunt exhortationes eiusdem, necnon epistolae SS. Eusebii, Augustini, Cyrilli. — xve siècle, sur parchemin.

N° 296 (Ashb. 49). — « Hystoria Iherosolimitana abbreviata a magistro Jacobo [de Vitriaco], Acconensi episcopo. » — xiiie siècle, sur parchemin.

N° 310 (Ashb. 47). — Flavii Josephi opera, interprete Rufino Aquileiensi. — xiiie siècle, sur parchemin. — Acquis par la Biblioth. Bodléienne.

N° 337 (Ashb. 156). — Fol. 1. Liber gestorum Barlaam et Josaphat, editus graeco sermone a Johanne Damasceno. — Fol. 101. Translatio S. Jacobi apostoli et miracula per eum facta. — Fol. 124. Iohannis Turpini... liber supposititius de Gestis Karoli Magni. — xiiie siècle, sur parchemin.

N° 375 (Ashb. 380). — Le livre Jehan de Mandeville, chevallier (Voyage à Jérusalem). — xve siècle, sur papier.

N° 387 (Ashb. 348). — Philippe de Maizières, Le songe du vieil pèlerin. — xve siècle, sur parchemin.

N° 393 (Ashb. 622). — Fol. 268. Extrait de l'ouvrage intitulé : Introduction à la connaissance des dynasties, par Taki ed-Dîn Makrizi. — xixe siècle, sur papier.

N° 427 (Ashb. 676). — L'Hippiade, ou Godefroy et les Chevaliers, de Caesar de Nostre Dame (Nostradamus), gentilhomme provençal. — xviie siècle, sur papier. Autographe inédit. — Ce poème offre quelque intérêt au point de vue des généalogies et blasons des croisés.

N° 432 (Ashb. 19). — La division frère Odoric, des merveilles de la Terre Sainte. — xive siècle, sur parchemin. — Acheté par le libraire Ch. F. Murray.

N° 438 (Ashb. 526). — Jean Otter, Journal de mon Voiage de Constantinople à Ispahan (1736-1744). — xviiie siècle, sur papier. — Acquis par la Bibliothèque nationale. Nouv. acq. franç., 10062.

N° 463 (Ashb. 1). — Fol. 1. Chrétien de Troyes, Roman de Perceval le Galois. — Fol. 268 *b*. La Vie de sainte Marie Égyptienne, en français. — xiiie siècle, sur parchemin. — Acquis par le Musée britannique, Addit. 36,614.

N° 549 (Ashb. 108). — Le songe du Vergier, attribué à Philippe de Maizières. — xve siècle, sur parchemin. — Acquis par le libraire Quarritch.

N° 564 (Ashb. 419). — Gotifredus sive Hierosolyma vindicata Torquati Tassi, carmen heroicum italicum divinum, latinis musis jampridem debitum, aliquando tandem redditum, opera Leopoldi Curtii, Veneti. — xviiie siècle, sur papier.

N° 565 (Ashb. 528). — Bullioneidos sive Hierusalem liberata domini Torquati Tassi, heroico carmine donata a R. D. Dominico de Zannis, presbitero Cremonensi. — xviiie siècle, sur papier.

N° 573 (Ashb. 472). — Recueil : Fol. 17. Voyages de Coppart de Velaine en Terre-Sainte, 1423 et 1431. — xve siècle, sur papier. — Acquis par la Biblioth. Nat. Nouv. acq. fr. 10058. Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 609.

N° 585 (Ashb. 309). — Recueil : Au fol. 192, « Comenza la Legenda de S. Barlam et de S. Josaphato. » — xve siècle, parchemin et papier.

N° 591 (Ashb. 423). — « Copia delle comissioni consegnate dall' Senato al Francesco Balbi, eletto proveditore e castellan dell' isola di Cerigo per doversi regere nel governo di quell' isola, 1683. » — xviie siècle, sur papier.

N° 594 (Ashb. 395). — La malheureuse expedition sous la conduite de Jean, comte de Nevers, fils aisné au duc de Bourgogne, à l'aide de Sigismond, roi de Hongrie, contre Bajazet, en 1396. — xve siècle, sur papier. Le premier chapitre est intitulé : « Comment le roy de Honguerie escript au roy de France de l'estat del lamourach bahy, et comment Jehan de Bourgoigne, fils aisné au duc de Bourgoigne, fu chief de toute l'armée qui y alla. »

N° 601 (Ashb. 420). — Dépêches concernant l'expédition vénitienne envoyée en Morée, après la révolte de 1690. — XVII[e] siècle, sur papier.

N° 608 (Ashb. 59). — « Storia della Crociata. » — XV[e] siècle, sur parchemin. — C'est une histoire des aventures fabuleuses de Othon Visconti et de ses compagnons à la 1[re] croisade. Cf. *Archives de l'Orient latin.*, I, 49, et *Hist. occid. des crois.*, V, p. CXXXIX. — Acquis par le libraire Ch. F. Murray.

N° 609 (Ashb. 83). — Vies de saints : Fol. 70. Vita S. Hieronymi. — Fol. 168. Vita B. Hugonis Gratianopolis episcopi, edita a Guigone, priore Carthusiae. — XIV[e] siècle, sur parchemin. — Sur Hugues, évêque de Grenoble, qui, d'après Cafaro, prêcha la croisade à Gênes, en 1096, voy. *Acta SS. Boll.*, 1[er] avril, I, 35-46. Sa vie, par Gui, prieur des Chartreux, ne dit rien, d'ailleurs, de cette prédication.

— Le volume intitulé : *Historical manuscripts Commission. Report on manuscripts in various collections.* Vol. I : *Berwick-upon Tweed, Burford and Lostwithiel corporations, the counties of Wilts and Worcester, the bishop of Chichester and the deans and chapters of Chichester, Canterbury and Salisbury.* Presented to Parliament by command of His Majesty (London, printed for His Majesty's Stationery office by Mackie and C°, 1901, in-8°, 488 pp.), contient (p. 235), parmi les extraits des archives du chapitre de Canterbury, le texte d'une cédule, datant apparemment des environs de 1197, et dans laquelle sont consignés les résultats d'une enquête sur la condition des croisés du menu peuple dans le comté de Lincoln. Je reproduis ici cette sorte de procès-verbal, qui donne une triste idée de la façon dont se recrutaient les contingents de la croisade.

« Apud Skirbec. Rodbertus filius Brummanni, crucesignatus, jam pridem iter arripuerat, sed non peracto rediit. Uxoratus est, unum habens filium et ad iter illud perficiendum minus sufficiens.

Item in Skirbec. Lambertus filius Eltruth, crucesignatus, eo tempore quo et prefatus Rodbertus iter arripuerat, sed non peracto rediit. Uxorem habet, non prolem ; pauperrimus tamen, manu sua victum querens.

Apud Sanctum Botulfum. Ludo filius Aslac ivit. Benedictus de Cibecei. Girardus filius Gudred. Willelmus pellipartus. Rodbertus le poter. Rodbertus le macecrer. Willelmus de Kirkebi.

Apud Wibertuñ. Johannes Buchart ierat versus Jerusalem tempore Willelmi regis Apulie, quo prohibitum fuit passagium magni maris. Rediens relaxatus est ab itinere per dominum papam,

reportans rescriptum domini pape de relaxacione, sicut asserunt vicini ejus, testimonium perhibentes, quousque posset expedicius illud iter arripere et peragere. Uxoratus est, plures habens liberos, et pauperrimus, mediocris quidem etatis.

Apud Kirketun. Johannes le Borne, uxorem habens et filios, juvenis etate, non tamen satis sibi sufficiens ad hoc iter, ut quidam dicunt.

Walterus faber, uxoratus post crucem acceptam, potest iter arripere et nutum Dei peragere, sicut asserunt.

Apud Algerkirke. Ricardus filius Turstini, uxoratus, V habens liberos, pauperrimus, asserit se fuisse in terra Jerusalem, nullum habens testimonium.

Apud Fotesdic. Alvredus d'Ultremer, uxoratus, pauperrimus, pre paupertate non ivit.

Apud Sutertuñ. Willelmus filius Swift, uxoratus, habens liberos, pauper, mediocris etatis, asserit se fuisse in terra Jerusalem, nullum tamen habens testimonium.

Apud Wiketoft. Tomas de Holflet, post crucem acceptam uxoratus, V habens liberos. Non satis sibi sufficit ad hoc iter agendum.

Apud Swineheved. Hugo filius Gimeri, post crucem acceptam uxoratus, V habens liberos, non satis sibi sufficit ad hoc iter agendum.

Apud Biere. Helias filius Hervi, uxoratus, VII habens liberos, pauper et fere mendicus.

Apud Gosebertchirche. Andreas clericus, uxoratus, duos habens liberos, crucesignatus ab annis X, iter arripuerat, sed non peracto rediit, eo scilicet tempore quo desolata erat terra Jerosolimitana et transfretatio prohibita. Unde, consilio domini pape, rediit ad uxorem, donec facultatem haberet redeundi ad prefatam terram. Tamen, ante jam dictam desolationem prefate terre, alia vice crucesignatus illud iter arripuerat et bene perfecerat. Non satis sibi sufficit ad hoc iter peragendum.

Apud Surflet. Hubertus filius Widonis cruce signatus a V annis iter arripuerat, in Longobardia predatus rediit. Vacans est. Servit fratri suo, nec satis sibi sufficit ad hoc iter.

Apud Pinchebec. Hugo filius Widonis cruce signatus a X annis, uxorem habens non liberos, decrepite etatis est et pauper.

Ulf Poucer cruce signatus ab VIII annis, testante sacerdote qui eum cruce signavit, et vicini ejus hoc asserunt; ipse tamen contradicit se crucem accepisse; uxorem habet et VII liberos; pauperrimus est, juvenis tamen.

Apud Spaldinge. Alexander vinitarius, uxorem habens et duos liberos; pauperrimus est; juvenis est.

Willelmus Cuping, uxorem habens et quatuor liberos, pauperrimus est, mediocris tamen etatis.

Apud Muletun. Rogerus Stoile juvenis et expeditus ad hoc iter.

Apud Holebeche Willelmus Fossator sine uxore et liberis, juvenis, pauperrimus tamen.

Apud Gedeñ. Willelmus Pistor, senex et uxoratus, habens duos liberos, pauperrimus, mendicus. »

Au dos : « Hec sunt nomina crucesignatorum de civitate Lincolniensi : Willelmus Mirabilis. Willelmus Ventha. Willelmus filius Turgis. Philippus Cokelbert. »

(*Communiqué par M. Léop. Delisle*).

— Dans un relevé des taxes et redevances des abbayes et autres établissements ecclésiastiques du diocèse de Cambrai, que publie M. le chan. Reusens, d'après deux mss. d'un Pouillé de ce diocèse (*Analectes pour servir à l'hist. ecclés. de la Belgique*, 2e sér., t. XII, an. 1900, pp. 188 et suiv.), on trouvera, pp. 205-206, une liste des commanderies du Temple, de l'Hôpital et des Teutoniques dans ledit diocèse.

— A l'occasion du 50e anniversaire de la fondation du Collège d'Owen à Manchester, les professeurs, anciens élèves et élèves de cet établissement ont publié sous le titre de *Historical essays by members of the Owen's College, Manchester, published in commemoration of its jubilee, 1815-1901*, edited by. T. F. Tout and James Tait, un recueil de mémoires historiques sur des sujets variés. Le sixième de ces mémoires, dû à M. Fr. M. Porvicke est intitulé : *Un radical du moyen âge : Pierre Dubois.*

— A l'occasion du 9e centenaire du couronnement de saint Étienne, roi de Hongrie, la revue *Századok* a consacré tout son fascicule de décembre 1901 à la mémoire de ce prince. Parmi les articles qui y sont publiés, aucun d'ailleurs n'est spécialement relatif aux rapports d'Étienne avec la Terre-Sainte. En voici la liste : J. Karacsonyi, *Le couronnement de saint Étienne.* — V. Fraknói, *La main droite* (la main droite de S. Étienne est une relique conservée à Bude). — G. Lanczy, *Saint Étienne et la papauté.* — R. Békefi, *Les exhortations de saint Étienne* (ces exhortations adressées au prince Émeric ont été attribuées à tort à S. Étienne; elles sont de S. Gérard, évêque de Csanád). — J. Karacsonyi, *La légende de Hartvic* (Hartvic, évêque de Gyór, au xie siècle, est l'auteur d'une vie de S. Étienne). — B. Czobor, *Ornements d'église à l'époque de saint Étienne.* — J. Karacsonyi, *Sur les frontières*

de la Hongrie à l'époque de saint Étienne. — A. Hodinka, *Saint Étienne est-il mentionné dans les sources historiques slaves?*

— Lors des fouilles nécessitées par la reconstruction de la grande mosquée de Damas, on a trouvé dans une cachette tout un lot de manuscrits fort anciens. Ces documents, dont on pouvait craindre la perte, ont été transférés à Berlin, où ils pourront être étudiés par des hommes compétents. On y remarque entre autres une lettre de croisade en français et un privilège de Baudoin III pour un marchand.

— Du 8 au 10 septembre 1901, les Mékhitaristes de Venise et de Vienne ont célébré le deuxième centenaire de la fondation de leur Congrégation par l'abbé Mékhitar.

— Le gouvernement ottoman projette la construction d'une ligne de chemin de fer de Damas à La Mecque. Il est à craindre que les tribus plus ou moins indépendantes qui parcourent le désert d'Arabie s'opposent par tous les moyens à l'établissement de cette voie, dont la sécurité sera très difficilement assurée contre leurs attaques.

— Le sultan a accordé à la Société du Palestine Exploration Fund un iradé pour l'exploration archéologique de la région de Gezer. La direction des fouilles est confiée à M. Macalister.

— Le gouvernement russe s'efforce d'obtenir du sultan, pour les établissements russes en Syrie et en Palestine, les mêmes avantages qui ont été concédés à la France, à la suite de la démonstration navale française en Orient. Un iradé aurait déjà décrété la première reconnaissance légale de 83 écoles russes en Palestine.

— On annonce la publication, par les soins de la Custodie de T.-S., des registres de l'abbaye franciscaine du Mont-Sion à Jérusalem contenant les noms de tous les pèlerins qui, depuis le milieu du xvi[e] siècle, ont été reçus dans cette abbaye. L'ouvrage doit paraître en 1903.

— Sur les origines de la bibliothèque de Moukden dont nous avons dit quelques mots dans un précédent numéro (*Rev. Or. lat.*, VIII, p. 608), on pourra consulter un article de M. E. Bretschneider, paru tout d'abord, en russe, dans la *Peterburgskiya Wedmosti*, 6 avril 1901, puis, en allemand, dans le n° 89 des *Beilagen zur Allgemeinen Zeitung*, an. 1901.

— Notre collaborateur M. J.-B. Chabot entreprend, avec le concours de MM. Ign. Guidi, H. Hyvernat et B. Carra de Vaux, la publication d'un *Corpus scriptorum christianorum orientalium*, de format in-8°, qui sera pour les littératures orientales chrétiennes (arabe, syriaque, copte, éthiopienne et arménienne) ce que sont les *Patrologies* de l'abbé Migne pour les littératures latine et grecque. Assurés de la collaboration des orientalistes les plus autorisés tant en France qu'à l'étranger, les éditeurs du *Corpus* se proposent de publier chaque année quatre à cinq volumes. Ils débuteront par des documents inédits et par des documents historiques dont les éditions sont devenues rares. Leur but est avant tout de mettre entre les mains des travailleurs des textes corrects et munis de l'apparat critique nécessaire, des notes strictement indispensables et d'une courte préface, dans laquelle on fera connaître l'auteur et les manuscrits. C'est là, à notre avis, une méthode excellente, la seule qui permettra de mener à bonne fin une œuvre aussi considérable, dans laquelle prendront place des ouvrages concernant l'exégèse, la liturgie, le droit canonique, la théologie, la philosophie, l'histoire et l'hagiographie. Les textes seront accompagnés d'une traduction latine. Le prix de vente est fixé pour chaque volume proportionnellement au nombre de feuilles, à raison de 1 fr. par feuille de texte oriental et de 0 fr. 50 par feuille de traduction. La traduction pourra être achetée séparément.

Plusieurs volumes sont actuellement sous presse, entre autres, dans la série des auteurs syriaques, le *Chronicon Edessenum* et le *Chronicon anonymum*, dont l'édition a été préparée par M. Ign. Guidi, et dans la série des auteurs éthiopiens l'*Historia regis Johannis*, éditée par le même.

Telle qu'elle est conçue, l'édition du *Corpus* aura certainement la plus heureuse influence pour le progrès des études et la connaissance des littératures orientales. On ne peut donc qu'applaudir à la vaillante initiative de M. J.-B. Chabot et de ses collaborateurs, et nous espérons que les encouragements ne leur manqueront pas.

— Dans les 2e et 3e fasc. de son remarquable ouvrage *Les sources de l'histoire de France* (Paris, Picard, 1902-1902, in-8°), M. Aug. Molinier consacre des chapitres spéciaux aux documents concernant les croisades : préliminaires de la 1re croisade (itinéraires en T. S., pèlerinages, descriptions géographiques), histoire des cinq premières croisades, établissements latins d'Orient, ordres du Temple, de S. Jean et Teutonique, projets de croisade antérieurs et postérieurs à la chute d'Acre (1291). Les analyses qu'il

en donne sont de tous points excellentes et répondent parfaitement au but que s'est proposé l'auteur : indiquer en des notices claires et désencombrées de tous renseignements inutiles, la valeur et le caractère de chaque document, avec mention des principales études dont ces documents ont été l'objet. Les sources poétiques et les œuvres des historiens orientaux sont également notées. — Parmi les sources orientales de l'histoire de Saladin, les écrits de Beha-ed-Din et d'Imad-ed-Din devaient venir en première ligne, de préférence au *Livre des deux jardins* d'Abou-Châma qui n'a fait que copier les récits de ces deux biographes de Saladin.

— La ville de Kolozsvár, en Transylvanie, se propose d'inaugurer en grande solennité cette année, un monument à la gloire du roi Mathias Corvin, qui y naquit en 1440. Elle a publié à cette occasion un volume intitulé *Album du roi Mathias* (Mátyás Király emlékhönyv); Budapest, Athenaeum, 1902, in-4°, VIII-316 pp., et dû à la plume de plusieurs écrivains. Parmi les nombreux articles qu'il contient, nous signalerons les deux suivants : G. Kuun, *La politique orientale de Mathias*, dans lequel l'auteur traite des guerres contre les Turcs et des relations de la Hongrie avec la Perse; et A. Aldasy, *Mathias et la Papauté*, concernant entre autres choses la croisade prêchée par le pape Pie II.

— Un Institut archéologique allemand pour l'exploration de la Palestine, dont la création fut décidée après le voyage de Guillaume II, s'est ouvert à Jérusalem, en novembre 1902. Le directeur en est le professeur G. Dalman.

— Le 29e fasc. de l'*Historical atlas of modern Europe* (Oxford, Clarendon Press, 1902), contient une carte de l'Europe au temps de la 3e croisade, dressée par R. L. Poole.

Le propriétaire-gérant : E. LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

LE *LIBELLUS DE LOCIS ULTRAMARINIS*

DE

PIERRE « DE PENNIS »

O. S. D.

Le dominicain Pierre « de Pennis », auteur présumé de l'opuscule dont nous allons nous occuper, est mentionné dans divers recueils biographiques [1], en particulier dans les *Scriptores ordinis FF. Praedicatorum,* des PP. Quétif et Échard, qui lui consacrent une assez longue notice [2]. On cite de lui quatre ouvrages, sinon les seuls qu'il ait écrits, du moins les seuls, semble-t-il, dont le texte ou la mention nous soient parvenus. Ces ouvrages, tous inédits, je crois, sont les suivants : *Liber contra Judaeos, nomine Thalamoth* [3], en 15 chapitres. — *Tractatus contra Alchoranum,* en 15 chapi-

1. Leandro Alberti, *De viris illustribus ordinis Praed. libri sex* (Bologne, 1517, in-fol.), f. 152 *b*. — Antonius Senensis (*vulgo* Lusitanus), *Bibliotheca ordinis FF. Praedicatorum, virorum inter illos doctrina insignium nomina complectens* (Parisiis, 1585, in-8°), p. 199. — Teodoro Valle, *Breve compendio degli più illustri padri che ha prodotto la prov. di Napoli, dell' ordine de' Predicatori* (Napoli, Secondino Roncagliolo, 1651, in-4°), p. 162. — Ambrosius de Altamura, *Bibliothecae Dominicanae... incrementum et prosecutio* (Romae, 1677, in-fol.), p. 257. — Nicolo Toppi, *Bibliotheca Napoletana e apparato a gli huomini illustri... che sono nello stesso regno* (Napoli, 1678), p. 249. — Fabricius, *Biblioth. med. et infim. lat.*, t. V, p. 271. — Tafuri, *Scrittori Napolit.* (1749), II, II, 48-54. — Jöcher, *Allgemein. Gelehrten Lexicon*, t. III, col. 1368. — Cam. Minieri-Riccio, *Memorie stor. degli scrittori nati nel regno di Napoli*, Napoli, 1844), p. 271.

2. Tome I, pp. 569-570; t. II, p. 337.

3. C'est-à-dire le Talmud.

tres aussi. — *Tractatus de notitia Verbi incarnati*, en 25 chapitres. — *Liber* XXII *capitulis absolutus, vias docens quibus comprehendi potest Terra Sancta et videri quare deperdita fuerit et qualiter recuperari potest*.

Les biographes de Pierre « de Pennis » supposent que cet écrivain était issu de la petite ville calabraise de Penna, dans laquelle il y avait un couvent de l'ordre de Saint-Dominique [1]. Certaines particularités de l'œuvre que nous publions ici sous son nom semblent bien indiquer qu'il était originaire de l'Italie, et, plus exactement, de l'Italie méridionale : ainsi l'appellation de *Butadium* qu'il applique au Juif errant, la dévotion qu'il professe pour S. Nicolas, évêque de Myre, la déformation en *Siracusanus* du nom de Sircunus (Schirkuh), le fameux émir de Noureddin. Je dois faire remarquer cependant qu'il ne se désigne jamais lui-même et qu'aucun texte ancien ne le désigne par le nom de Petrus de *Penna*. En parlant de lui, il se dit toujours Petrus de *Pennis*, et c'est également sous cette forme que son nom figure constamment dans l'intitulé de ses œuvres. D'ailleurs, en admettant même que *de Pennis* doive se traduire par « de Penna » (et non par « de Pennes » ou « di Penne »), il ne s'ensuivrait pas nécessairement que Penna fût la patrie de notre dominicain. On pourrait tout aussi bien conjecturer que le nom « de Pennis » lui vint de ce qu'il fit profession ou séjourna dans la maison dominicaine de cette ville. La forme vulgaire du nom restant incertaine, j'ai préféré m'en tenir à la forme latine « de Pennis ».

De sa carrière on ne sait rien ; on ne s'accorde même pas sur l'époque de son existence, certains auteurs le plaçant au XIIIe siècle [2], d'autres au XIVe ou au XVe, d'autres dans la première moitié du XVIe [3]. On verra, d'après ce que nous dirons ci-dessous, qu'il est en tout cas antérieur au XVe siècle.

1. Bernard Gui, *De praelatis ord. FF. Praedicatorum* (Paris, Biblioth. Nat., ms. lat. 5486), p. 138

2. Ainsi Nicolò Toppi, *Bibliotheca Napoletana*, p. 249.

3. C'est le cas d'Ambrosius de Altamura, ouvr. cité, p. 257. Ni Bernard Gui dans son *De praelatis ord. Praed.* (ms. cité), ni Laurent Pignon (vers 1415), dans son *Catalogus FF. spectabilium ordinis Fr. Praedicatorum* (Paris Biblioth. Nat., ms. lat. 14582, fol. 136 v°-142 r°), ne font mention de lui. Pour Bernard Gui, cela n'a rien de surprenant, puisque Pierre « de Pennis » lui était presque certainement postérieur. D'ailleurs, dans l'article qu'il consacre aux écrivains de l'ordre de saint Dominique (ms. cité, pp. 22-23), il n'en indique

J'ai rencontré le *Liber contra Judaeos* et le *Tractatus contra Alchoranum* ensemble dans trois manuscrits : Toulouse, nº 392, du xvᵉ siècle ; Bayeux, nº 42, du xvᵉ siècle ; Paris, lat. 3646, du xvᵉ siècle; et le *Liber contra Judaeos* seul dans un manuscrit : Paris, lat. 3353, du xvᵉ siècle. Dans chacune de ces copies, les traités en question accompagnent un ouvrage de Pierre Soybert ou Subert, évêque de Saint-Papoul (1427 à 1443 ou environ), le *Tractatus de visitatione episcoporum,* en 7 parties [1]. Un passage de la préface de ce *Tractatus* nous donne la raison de ce rapprochement : Pierre Subert ayant trouvé que les deux traités de Pierre « de Pennis » formeraient un utile complément de son œuvre propre, les avait joints à celle-ci comme 8ᵉ et dernière partie [2]. C'est peut-être à cette circonstance seule qu'ils doivent de nous avoir été conservés.

qu'une dizaine, en ajoutant que, s'il voulait les nommer tous, cela l'entraînerait trop loin. Quant à Laurent Pignon, on ne peut induire de son silence qu'il ait vécu antérieurement à Pierre « de Pennis », sa liste des hommes marquants de l'ordre de saint Dominique étant fort incomplète.

1. Dans les mss. 392 de Toulouse et 42 de Bayeux, les deux traités suivent l'œuvre de Pierre Subert. Le ms. 3646 ne nous fournit pas un texte complet de cette dernière œuvre, mais seulement (fol. 47-52) le début de la 7ᵉ partie, suivi (fol. 53-79) de *Questiones* sur le traité *de visitatione episcoporum* ; les deux traités de Pierre « de Pennis » s'y trouvent en tête du volume, le *Liber contra Judaeos* aux fol. 1-13 et le *Tractatus contra Alchoranum* aux fol. 13 vº-46 vº. Dans le ms. de Paris, lat. 3353, nous trouvons d'abord (fol. 1-125 vº) le traité *De visitatione* complet, puis (fol. 127-132) le *Liber contra Judaeos*.

2. Les PP. Quétif et Échard ont publié dans leur notice sur Pierre « de Pennis » *(Script.*, I, 569) le passage de cette préface où Pierre Subert s'explique à ce sujet. Je le reproduis ici, en indiquant entre parenthèse les variantes des deux ms. de la Biblioth. nationale, lat. 3353 (= A) et 3354 (= B). Ce dernier ms. contient seulement les 7 premières parties du traité *de visitatione episcoporum*, bien que la 8ᵉ partie, formée des deux traités de Pierre « de Pennis », soit annoncée dans la *Préface :*

« Octavo saguttae sunt evellendae vel plantandae. Sic in hac parte extra opus praesentis compilationis (compilacionis A) subjicientur (subicientur B) duo tractatus singulares ad confusionem errorum infidelium Judaeorum et Saracenorum (Sarracenorum A, B) et attractionem eorum de quibus mediante gratia Dei non est penitus desperandum. Et ideo episcopi illos habentes in suis dioecesibus (diocesibus A, dyocesibus B) ad attractionem obnixe vigilare et (et *manque dans* B) laborare totis viribus debent. Et quia sunt tractatus boni et utiliter compositi, ideo hic sunt additi. Sed quia (quia *manque dans* B) ibi colliguntur eorum errores (errores eorum B) qui foris extra unitatem Ecclesiae sunt, ideo ad partem extra praesentem compilationem (compillacionem A) etiam (ettiam A) ut superadditi (superadicti A.) tractatus situantur (scituatur A.), ne praelatis in promtu (promptu B, impronptu A) desit materia corrigendi in omni statu fidelium et infidelium ignorantias et merito operis gratia et facundia detur operanti. »

Du *Tractatus de notitia Verbi incarnati*, il existe un manuscrit du xv[e] siècle à la Laurentienne : Plut. 53, cod. I, art. xv [1], déjà cité par les PP. Quétif et Échard.

Quant au *Liber* XXII *cap. absolutus vias docens quibus comprehendi potest Terra sancta*, il n'était connu jusqu'ici que par une brève mention de l'écrivain dominicain Leandro Alberti [2], répétée par divers bibliographes : le texte même était demeuré introuvable [3]. Or, ce traité doit être certainement identifié avec un opuscule qu'a bien voulu me signaler M. le professeur R. Röhricht dans le ms. n° 306 de la Bibliothèque publique de Trèves [4], fol. 18 *a*-39 *b*, où il est intitulé : *Libellus de locis ultramarinis, quem composuit frater*

1. Bandini, t. II, col. 577. Cf. Montfaucon, *Biblioth. bibliothecarum mss. nova*, t. I, p. 339.

2. *De viris illustr. ord. Praed libri sex* (Bologne, 1517, in-fol.), f. 152 *b* : « Cito nota Petrum de Pennis, qui inter alia scripsit libellum, capita XXII continentem, vias docens quibus comprehendi potest terra sancta et videri quare deperdita fuerit et qualiter recuperari posset ». Cf. Ambrosius de Altamura, loc. cit.; Quétif et Échard, loc. cit.; Jöcher, loc. cit.; Teodoro Valle, loc. cit.

3. Les PP. Quétif et Échard (*Script.* II, 337) s'étaient demandés si l'on ne pouvait pas l'identifier avec le traité anonyme connu sous le nom de *Memoria*, dont des copies se trouvent dans les mss. de Paris, Bibl. Nat., lat. 5515 (fol. 53 v°-62 v°), le seul que mentionnent les PP. Quétif et Échard ; 5515 A (fol. 49 v°-55); 14693 (fol. 37-42 v°); dans le ms. n° 263 (fol. 54 et suiv.) de la Biblioth. de la ville de Poitiers, et dans le ms. n° 66 de la Biblioth. publique de Leyde, (catalogue de 1716, p. 328), et dont une sorte de paraphrase, en français, se conserve dans le ms. Ashmol. 342 (fol. 1-6 *b*) de la Bodléienne, à Oxford. Ce traité est une sorte de projet de croisade; l'auteur engage les chrétiens à débarquer en Arménie et à se joindre aux Mongols pour reconquérir les Lieux-Saints. L'identification proposée est certainement fausse, comme on va le voir. C'est probablement en s'y référant, que Jöcher (*Allg. Gel. Lexicon*, t. III, col. 1368) dit que la Biblioth. royale de Paris possède un exemplaire ms. du *Libellus* de Pierre « de Pennis ». En tout cas, les recherches que j'ai faites pour retrouver ce prétendu manuscrit ont donné un résultat négatif. — La *Memoria*, soit dit en passant, a été attribuée également, mais sans raisons bien plausibles, à l'arménien Haython (voir P. Paris, dans *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXV, p. 499; Delaville Le Roulx, *La France en Orient*, p. 66, note).

4. Je me fais un devoir de remercier très vivement M. le D[r] Max Keuffer, directeur de la Bibliothèque publique de Trèves, de l'extrême complaisance qu'il a mise à consentir en ma faveur au déplacement de ce volume et à m'en prolonger le prêt au delà des limites habituelles. Trois jours après l'envoi de ma demande le manuscrit était entre mes mains et j'ai pu le garder près de cinq mois. J'avais à le confronter avec un ms. de la Bibliothèque communale d'Évreux, dont il sera question plus loin et que je fis demander par l'intermédiaire du Ministère de l'instruction publique. Ce dernier manuscrit a mis trois mois à me parvenir. L'autorité municipale d'Évreux ne s'était décidée, parait-il, à autoriser le prêt qu'après d'assez longues hésitations. Le ms. étant des moins précieux, je ne sais à quoi attribuer ces hésitations, sinon à des craintes d'un ordre spécial, d'ailleurs tout à fait injustifiées dans ce cas particulier.

Petrus de Pennis, ordinis fratrum Predicatorum. Le nombre des chapitres est bien de vingt-deux ; et, si la matière ne s'accorde pas rigoureusement avec ce qui est annoncé dans le titre de l'ouvrage visé par Leandro Alberti, il n'y a point là une raison suffisante pour attribuer à Pierre « de Pennis » deux ouvrages différents traitant à peu près du même sujet.

Je me propose de consacrer ici quelques pages à l'examen de cet opuscule, et j'en publierai ci-dessous le texte, bien que l'œuvre ne se recommande point par une grande originalité, et ne soulève guère que des questions d'ordre littéraire.

Comme je l'ai dit, notre *Libellus* comprend 22 chapitres. Il comporte une division en trois parties : 1° (ch. I), un prologue, où l'auteur expose les circonstances et les raisons qui l'ont amené à composer son livre; 2° (ch. III-VI), une histoire abrégée du royaume de Jérusalem depuis sa fondation jusqu'au début du XIIIe siècle (1208), précédée (ch. II) d'un petit discours sur l'histoire de la Palestine depuis Melchisédech jusqu'à la conquête arabe (VIIe siècle); 3° (ch. VII-XXII) une description de la Palestine, de la Syrie et d'une partie de la Basse-Égypte, et plus spécialement des lieux saints de ces trois régions.

Je reprends avec un peu plus de détail chacune de ces trois parties.

Dans le Prologue, l'auteur raconte qu'ayant entrepris le pèlerinage de la Terre-Sainte, il s'est vu contraint par le mauvais état de la mer de s'arrêter dans l' « île » de Myra, patrie du bienheureux confesseur Nicolas; que là, le jour même de la fête de ce saint, il a commencé d'écrire son livre, et qu'en l'entreprenant, il s'est proposé un double but : en premier lieu, d'obtenir par l'intercession de saint Nicolas qu'il lui fût donné de continuer sa route et de gagner le port du salut ; ensuite, d'offrir aux prédicateurs de la vérité un ouvrage à la fois bref et clair, dont ils se serviraient pour exposer aux fidèles les bienfaits répandus par le Rédempteur sur la terre promise et pour inciter le peuple chrétien à se dévouer corps et biens au recouvrement de l'héritage qu'il avait reçu de Dieu. Dans sa description géographique, il reproduit, dit-il, des relations orales et des renseignements empruntés à divers livres.

La seconde partie (ch. II à VI) débute, comme je l'ai indiqué déjà, par un aperçu rapide de l'histoire de la Terre-Sainte jusqu'à la conquête arabe. *L'Historia Hierosolymitana* de Jacques de Vitry (l. I, ch. 2-3, éd. Bongars, p. 1051, ligne 29, à p. 1053, ligne 3), peut-être quelques souvenirs bibliques, quelques réminiscences de l'histoire profane, ont fourni la matière de ce résumé. C'est également à Jacques de Vitry qu'est empruntée toute l'histoire du royaume de Jérusalem, depuis sa fondation jusqu'en 1208, qui occupe les chap. III à VI. Le début de cette histoire, relatif à la 1re croisade (commencement du ch. III), est un abrégé du ch. 17 de l'*Historia Hierosolymitana*; la suite, de 1099 à 1208, est tirée, pour la fin du ch. III et le ch. IV, des ch. 67 à 73 de l'*Historia,* et, pour le milieu du ch. III, le ch. V et la presque totalité du ch. VI, des ch. 93 à 99 de l'*Historia.* Tantôt le texte suit presque mot pour mot Jacques de Vitry (c'est le cas dans la majeure partie du ch. III), tantôt il le résume (ainsi dans le début et la fin du ch. III, dans les ch. IV et V et dans le commencement du ch. VI). Comme, de ci de là, on y rencontre quelques menus détails que ne donne pas Jacques de Vitry, on doit supposer que l'auteur a eu sous les yeux ou bien une recension de l'*Historia Hierosolymitana* un peu différente de la recension courante, ou bien un des nombreux remaniements de cet ouvrage, ou encore, concurremment avec l'*Historia Hierosolymitana*, un texte analogue soit à l'*Histoire anonyme des rois de Jérusalem* que j'ai publiée naguère [1], soit à l'*Epitome bellorum sacrorum* édité par Canisius [2]. Je ne m'attarderai pas à discuter cette question, dont la solution n'offrirait qu'un très minime intérêt.

Le chapitre VI se termine par quelques doléances et récriminations sur la perte de la Terre-Sainte, qui sont vraisemblablement de Pierre « de Pennis » et n'ont pas dû coûter à leur auteur un grand effort d'imagination.

Si, comme on le voit, la partie historique de l'œuvre de Pierre « de Pennis » n'offre à peu près rien d'original, la partie géographique (ch. VII à XXII) ne mérite guère non plus de

1. *Rev. de l'Or. latin*, t. V (1897), pp. 213-253.
2. *Lectiones antiquae,* Ire éd. (1601), tome VI, pp. 251-293; éd. Basnage (1725), t. IV, pp. 426-446.

retenir l'attention par la nouveauté des renseignements qu'elle contient. C'est une description tout impersonnelle, une énumération très complète, mais assez sèche, des lieux saints de la Palestine, de la Syrie et de la Basse-Égypte, avec mention des souvenirs bibliques qui s'y rattachent : ce n'est pas la relation d'un voyageur, c'est un traité entièrement objectif de géographie sacrée. A cet égard, il confine d'assez près à un groupe de descriptions plus anciennes de la Terre-Sainte, ayant elles aussi un fonds commun, à savoir l'*Enarratio locorum T.-S.* d'Eugesippus-Fretellus [1], le *De situ urbis Jerusalem* [2], le *Libellus de locis sanctis* du pseudo-Theodoricus [3], les relations d'Olivier le scolastique [4], de Philippus Savonerius [5], de Jean de Wurzbourg [6], le *Guide* à l'usage des pèlerins, contenu dans les mss. de Trinity College, à Dublin, n° D. 4.7, et de Munich, lat. 14731 [7]. Ce fonds commun semble provenir d'une sorte de Guide officiel des pèlerins en Terre-Sainte, d'un *Compendium Terre sancte*, qui aurait existé dès le XII[e] siècle, peut-être même avant [8]. Ce *Compendium* devait être, non seulement pour les simples pèlerins, mais aussi pour ceux qui désiraient fixer par écrit leurs souvenirs, un instrument des plus commodes. Aussi, nombre de voyageurs, auteurs de relations de la Terre-Sainte, s'en sont-ils servis comme d'une sorte de canevas, dans lequel ils ont inséré, avec plus ou moins d'abondance ou de parcimonie, leurs observations, leurs impressions personnelles et des renseignements recueillis de divers côtés au cours de leur voyage.

Pierre « de Pennis » a-t-il eu sous les yeux, lui aussi, ce *Compendium* présumé, ou bien a-t-il emprunté la matière de

1. Röhricht, *Biblioth. geogr. Palaest.*, n° 83.
2. *Ibid.*, n° 86.
3. *Ibid.*, n° 12. — Je parle ici du Theodoricus publié par Tobler (*Thedorici libellus de locis sanctis*, S. Gall, 1865; et dans les *Palaestinae descriptiones* du même auteur), remaniement, fait au XII[e] siècle probablement, du *De terra sancta*, de Theodosius, composé au VI[e] siècle.
4. Éd. Hoogeweg, pp. 3-24.
5. Röhricht, ouvr. cité, n° 145.
6. *Ibid.*, n° 91.
7. Une version anglaise, faite d'après le ms. de Dublin, en a été publiée par J. H. Bernard, pour la *Palestine Pilgrim's Text Soc.*, sous le titre *Guide-Book to Palestine* (circ. A. D. 1350) ; Londres, 1894, in-8°.
8. Titus Tobler, le premier, dans son édition de Theodericus (*Theoderici libellus de locis sanctis;* Saint-Gall, 1865, in-8°), p. 147, a conjecturé l'existence de ce *Compendium*.

sa description soit à l'un soit à plusieurs des auteurs qui l'ont utilisé? Cette seconde supposition me paraît la plus plausible. Lui-même nous dit avoir mis à contribution plusieurs ouvrages, et l'on rencontre effectivement, dans sa Description, des passages qui se retrouvent presque textuellement dans des descriptions indépendantes probablement du *Compendium,* comme celles de Burchard du Mont-Sion et d'Orderic de Pordenone. Puis, il semble bien qu'il ait largement puisé dans la relation de Philippus, avec laquelle il concorde mot pour mot en de nombreux endroits [1].

Quoi qu'il en soit de cette question, on peut affirmer que presque tout ce que contient la partie descriptive de son œuvre se retrouve en termes identiques ou similaires chez les auteurs qui paraissent avoir utilisé le *Compendium.* Lui-même ne s'est guère mis en frais pour compléter ou corriger ses modèles. Il les a, le plus souvent, copiés servilement, leur empruntant même des renseignements qui n'étaient plus exacts de son temps [2]. D'ailleurs, comme je l'ai déjà indiqué, la description présente d'un bout à l'autre un caractère très marqué d'impersonnalité. En quatre ou cinq passages seulement, l'auteur semble nous apporter le résultat de sa propre inspection : à propos de Godefroi de Bouillon, il dit : « cuius sepulcrum *adhuc* [in Golgota] *cernitur* » [3] ; à propos de Baudouin I[er] : « in cuius sepulcro velut alter Judas Machabeus conscriptus *inspicitur* [4] » ; au sujet de la montagne de la Quarantaine : « in hoc siquidem monte quidam vitam heremiticam in parvis cellulis, *ut adhuc apparet,* ducebant [5] » ; touchant l'une des colonnes de la flagellation : « una est murata in muro sancti Salvatoris, in montem Syon, *ubi sunt Armeni* [6] » ; sur l'église de l'Aveugle guéri : « que, proch dolor, *nunc Sarraceni utuntur* ad custodiam bestiarum » [7] ; sur les monts

1. La relation de Philippus a été publiée par M. A. Neumann dans l'*Oesterr. Zeitschr. f. kathol. Theologie*, 1872, t. XI, pp. 1-79, 165-174. M. le Prof. Röhricht a eu l'extrême complaisance de la collationner, à mon intention, avec le texte de Pierre « de Pennis ». Je signalerai ci-dessous, en note de ce texte, les passages communs aux deux relations.

2. Voy. par exemple ce qu'il dit des églises de Saint-Sauveur et de N.-D. de Josaphat (ci-dessous, pp. 347, 362).

3. Ci-dessous, p. 334. — 4. Ci-dessous, p. 334.

5. Ci-dessous, p. 370. — 6. Ci-dessous, p. 350.

7. Ci-dessous, p. 369.

de Galilée, où certaines gens prétendent qu'il ne tombe jamais ni pluie ni neige : « sed hoc falsum esse *a vicinis habitantibus frequenter est probatum* [1] » ; à propos du lieu de l'ascension du prophète Hélie : « Eundo de Jerusalem in Bethleem.... est ecclesia in qua, *ut dicitur*, Helyas aliquo tempore fecit penitenciam, et inde in celum ascendit, *quod non credo*, sicut inferius declarabo [2]. » Encore n'oserais-je jurer qu'il n'a pas tout simplement emprunté ces passages aux relations dont il s'est servi; car, pour ce qui est des tombeaux de Godefroi de Bouillon et de Baudouin Ier et du monastère des Arméniens sur le Mont-Sion, les remarques qu'il fait se retrouvent dans d'autres textes [3].

On s'étonnera probablement qu'un voyageur décrivant un pays qu'il vient de parcourir, à ce qu'il prétend, montre tant de répugnance à se mettre lui-même en scène et soit discret à ce point dans l'exposé de ses propres observations. La chose va s'expliquer :

A mon avis, Pierre « de Pennis » n'a jamais, quoi qu'il en dise, visité la Terre-Sainte. La phrase dans laquelle il fait allusion à son pèlerinage aux lieux saints de Palestine est des plus embarrassées; on se demande s'il ne s'exprime pas au figuré, s'il ne parle pas d'un voyage fait en imagination; et cette impression s'accentue, lorsqu'on le voit déclarer, tout de suite après, que sa Description est faite en partie d'après des témoignages oraux et en partie d'après des ouvrages spéciaux qu'il a trouvés. Dans la phrase suivante, à la vérité, il raconte avec précision un incident de sa navigation : le mauvais état de la mer l'aurait contraint de relâcher dans « l'île » de Myra, et c'est là même qu'il aurait composé son livre. Mais, ici encore, quelque chose est suspect : Myra n'est point une île; c'est une localité de la côte d'Asie Mineure.

1. Ci-dessous, p. 364. — 2. Ci-dessous, p. 366.

3. Pour les tombeaux de Godefroi de Bouillon et de Baudouin Ier, voy. Sanudo, l. III, p. VI, c. 4 (Bongars, p. 152); *Peregrinatio fratris Jacobi de Verona, 1335* (*Rev. de l'Or. lat.*, t. III, pp. 186, 187); *Epitome bellorum sacrorum*, publ. par Canisius. *Lect. antiq.* (éd. Basnage, t. IV, pp. 427, 428); cf. *Historia regum Hierusalem* (*Rev. Or. lat.*, t. V, 1897, p. 233) — Pour le monastère des Arméniens, voy. Philippus Savonerius, éd. Neumann, pp. 38-39; Orderic de Pordenone, éd. Laurent, p. 150; *Guide-book*, p. 10 de la trad. Bernard, et fol. 86 *b* du ms. de Munich; *Peregrinatio fratris Jacobi de Verona* (*Rev. de l'Or. lat.*, t. III, 1895, p. 197).

Si Pierre « de Pennis » y eût passé, et surtout s'il y eût séjourné assez longtemps pour écrire sa Description, il n'eût probablement pas commis semblable erreur [1]. Admettons que cet *insula* provienne d'une faute de copiste et n'existât pas dans l'original — supposition d'ailleurs bien invraisemblable puisque le mot est répété deux fois, — nos doutes n'en subsistent pas moins. Car, coïncidence vraiment curieuse, Pierre « de Pennis », forcé de relâcher à Myra, s'y trouve précisément le jour de la fête de S. Nicolas, le fameux évêque de cette ville, devenu, depuis la translation de ses reliques à Bari, un patron cher aux habitants de l'Italie méridionale, et il a le bonheur de pouvoir commencer la rédaction de son œuvre à la date même de cette fête. Puis, hasard non moins surprenant, se voyant des loisirs et voulant les utiliser pour écrire un ouvrage sur la Terre-Sainte, il se trouve justement avoir sous la main, ou — fortune encore plus extraordinaire — il découvre dans la localité ruinée, où la tempête l'a jeté, les ouvrages nécessaires pour son travail. Tout cela, on en conviendra, sent terriblement l'artifice de rhétorique. Si l'on considère en outre qu'en dehors des deux passages signalés ci-dessus, l'un et l'autre sujets à caution comme on l'a vu, dans lesquels l'auteur parle de son voyage, rien ne permet de dire qu'il ait vu la Terre-Sainte et tout nous porte à croire au contraire qu'il ne connaissait pas ce pays, on acquerra la quasi-certitude qu'en prétendant s'y être rendu, il ne nous a pas exactement renseignés. Il ne faudrait point, cependant, pour cela l'accuser tout uniment de mensonge. Son œuvre peut n'être qu'un simple exercice littéraire, fait par lui à son banc d'écolier ou dans sa cellule de religieux. La gaucherie avec laquelle il use de la fiction, l'inexpérience du maniement de la langue latine que dénotent les quelques passages où l'on peut reconnaître son style personnel, tout cela donnerait

1. Je croirais volontiers qu'il a été trompé, à cet égard, par quelqu'une des relations dont il s'est servi et dont l'auteur, après avoir décrit les îles de la côte d'Asie-Mineure, aura passé sans transition à la description de Myra, comme le fait, par exemple, Ludolf de Sudheim, dans le passage suivant : « Istis insulis visis, reditur ad littus iterum Azye, ubi est urbs Patera de qua fuit S. Nycolaus, et in vicino Mirrea, ubi effectus est episcopus » (*Archives de l'Or. lat.*, II, II, 332; cf. éd. Deycks, *Biblioth. d. litterar. Vereins in Stuttgart*, t. XXV, p. 26).

assez de vraisemblance à la première hypothèse, d'autant plus que, dans ses autres ouvrages, cette inexpérience n'apparaît pas au même degré.

L'époque de la composition du *Libellus* ne peut être fixée qu'approximativement. Le manuscrit qui le contient me paraît dater des environs de l'année 1388, comme on le verra ci-dessous dans la description du volume; il doit avoir été écrit en Allemagne, à Trèves probablement. L'opuscule de Pierre « de Pennis », y figurant à l'état de copie assez altérée[1], pourrait donc être passablement antérieur à cette date. D'autre part, les points de contact qu'offre cet opuscule avec la Relation d'Orderic de Pordenone semblent lui assigner une date postérieure à 1320. En prenant un terme moyen entre ces deux dates extrêmes, nous pourrions conjecturer qu'il fut écrit vers le milieu du XIVe siècle. Puisque, d'autre part, l'auteur dit l'avoir composé pour inciter les chrétiens à la conquête de la Palestine, peut-être serait-il permis de songer de préférence au second quart de ce siècle, époque où le recouvrement des lieux-saints de Palestine fut à l'ordre du jour et où l'on vit éclore un grand nombre de projets de croisade. Si, comme je l'ai supposé, c'est une œuvre de jeunesse, on pourrait alors placer la naissance de Pierre « de Pennis » vers l'an 1325. Tout cela, on le voit, est encore bien conjectural. Je m'étonnerais cependant que de nouvelles découvertes ne dussent pas confirmer, au moins de façon relative, ces inductions.

Je me suis décidé à publier, intégralement le *Libellus*, malgré son peu d'originalité, parce que sa partie historique pourrait apporter un élément à la solution d'un problème que j'ai indiqué dans un précédent article, touchant les rapports entre l'*Historia Hierosolymitana* de Jacques de Vitry et l'*Histoire anonyme des rois de Jérusalem* dont j'ai publié le texte, et parce que sa partie géographique nous a conservé un des exemplaires les plus complets de ces descriptions de la Terre-Sainte composées au moyen âge pour servir de *vademecum* aux pèlerins. A ce point de vue, il se rapproche beaucoup du *Guide* contenu dans les mss. D. 4. 7. de Tri-

1. Je signale en note de l'édition ci-dessous les fautes évidentes du copiste, qui a, en particulier, commis plusieurs bourdons (voy. ci-dessous, pp. 351, 371 et 374).

nity College, à Dublin, et lat. 14731 de Munich [1], dont une traduction anglaise a été donnée, d'après le premier de ces manuscrits, par M. J.-H. Bernard [2]. L'énumération des sanctuaires y comprend les moindres comme les plus importants de ces lieux de pèlerinage. Leur situation géographique, leurs distances respectives, indiquées généralement en milles, les souvenirs bibliques et les légendes pieuses qui s'y rattachent, y sont marqués avec une précision et un souci de ne rien omettre qu'on rencontre rarement au même degré dans les ouvrages similaires. Mais c'est surtout par l'attention prêtée aux légendes que l'œuvre se distingue de ses congénères. La plupart de celles que rappelle Pierre « de Pennis » sont connues par ailleurs [3]. Je noterai seulement, comme n'étant pas rapportée, je crois, par des textes plus anciens, celle relative à une villa chrétienne du nom de Veselia [4], sise entre Jérusalem et Bethléem, et dans laquelle aucun Sarrasin ne pouvait séjourner sans mourir pendant l'année [5]; puis, un très curieux passage sur le Juif errant, désigné sous le nom de *Joannes Butadium,* passage dans lequel l'auteur met en doute l'exis-

1. Je dois à la grande complaisance de M. le pasteur Hagenmeyer, une excellente copie de ce dernier manuscrit, dont la lecture est assez difficile.

2. Il pourra néanmoins être utile d'en publier le texte latin, d'après les deux manuscrits connus. — Sur la traduction de J.-H. Bernard, voy. ci-dessus, p. 319, note 7.

3. Pp. 352, 353, 363, 367, 376-377 : diverses légendes relatives à la sainte Vierge. — P. 355 : légende relative à l'entrée d'Héraclius à Jérusalem (cf., sur cette légende, notre ouvrage intitulé : *Itinera Hierosolymitana latina, bellis sacris anteriora*, t. II, fasc. 2, pp. 290-295). — P. 361 : légende du supplice d'Isaïe, scié en deux (cf. *Itinerarium Antonini*, éd. Tobler et Molinier, p. 109). — P. 367 : légende de S. Chariton (cf. Philippus, p. 59). — P. 366 : Jésus-Christ changeant des pois chiches en pierres (cf. Sanudo, *Secreta fid. Crucis*, l. III, p. XIV, ch. 9 [éd. Bongars, p. 256]; Philippus, pp. 55, 56; voy. aussi T. Tobler, *Topographie von Jerusalem*, t. II, pp. 563-564). — P. 368 : Adam et Ève pleurant 100 ans la mort d'Abel (cf. Philippus, p. 60). — P. 380 : fondation de Damas par Damascus, esclave d'Abraham (cf. Philippus, p. 170; Jean de Wurzbourg [éd. Tobler, p. 184], qui attribue la fondation à Éliezer, serviteur d'Abraham). — P. 376 : fondation d'un temple juif par Ptolémée Philadelphe (cf. Sanudo, l. III, p. I, ch. 11; éd. Bongars, p. 112). — P. 368 : légende relative au chêne de Mamré (rapportée par un grand nombre de descriptions de la T.-S.). — P. 379 : mention du tyrien Abdimus ou Abdemon, qui, suivant une tradition recueillie par Josèphe (*Antiquités judaïques*, l. VIII, ch. 2), résolvait les énigmes envoyées par Salomon au roi Hiram. — P. 373 : légende relative aux noces de Cana.

4. Page 366. Aujourd'hui Bêt-Dschâla. Cf. Tobler, *Topographie von Jerusalem*, t. II, p. 405 et suiv. La localité est signalée aussi, mais sans mention de la légende, par Burchard du Mont-Sion (ch. IX, § 11, 9; éd. Laurent, p. 79), sous le nom de Bezek.

5. Ci-dessous, p. 366.

tence de ce mystérieux personnage et propose, à l'aide d'un ingénieux rapprochement étymologique, de l'identifier avec un autre personnage, non moins légendaire d'ailleurs, Joannes Devotus Deo, écuyer de Charlemagne, qui aurait vécu 210 ans [1]. On remarquera encore une allusion au fameux Marculfe ou Marcou [2], l'interlocuteur imaginaire du roi Salomon dans la pièce connue sous le titre de *Dialogus Salomonis et Marculfi.*

Je consacrerai maintenant quelques lignes à la description du ms. nº 306 de la Bibliothèque de Trèves, qui contient notre *Libellus :*

Ce volume, de format in-8º, provenant du couvent des Carmes de Trèves [3], est écrit sur papier, en cursive et à longues lignes. Il compte 280 feuillets; les 256 premiers, malgré quelques nuances dans l'écriture, me semblent avoir été copiés par une main unique, vers la fin du xivᵉ siècle; les ff. 257 à 280 sont d'une seconde main, à peu près contemporaine d'ailleurs de la première. La reliure, un peu endommagée, est formée d'ais de bois, recouverts en peau. Le volume contient plusieurs traités, dont un en allemand et tous les autres en latin. En voici la liste :

Fol. 2. — Préceptes d'hygiène pour tous les mois de l'année : « Sic narra primo de mense qui Januarius dicitur... »

Fol. 5. — Traité des plantes médicinales : « Galganum vel galgana est succum... »

Fol. 11 vº. — Traité de la peste, compilé d'après divers auteurs : « Ad honorem sancte Trinitatis ac Virginis gloriosissime dei genitricis Marie et ad utilitatem reipublice ac preconservatione sanorum et reformacione lapsorum, volo aliquid de pestilencia scribere... »

Fol. 16 vº. — Bulle d'indulgences de Martin IV pour la fête du S. Sacrement (« pro festo SS. Corporis Christi ») :

1. Ci-dessous, pp. 358-359. Ce passage, que l'on retrouve dans un manuscrit de la Bibliothèque d'Évreux dont je vais m'occuper tout à l'heure, a été connu, d'après ce manuscrit, par M. Gaston Paris, qui en a fait ressortir l'intérêt dans un article du *Journal des Savants* (an. 1891, pp. 545-547), sur les traditions médiévales relatives au Juif errant.

2. P. 379.

3. Au recto du premier feuillet de garde, une main du xvᵉ-xviᵉ siècle a écrit : « Detur fratribus Carmelitis Trevirens. »

« Martinus episcopus, servus servorum dei, ad perpetuam rei memoriam. Ineffabile sacramenti... Datum Rome apud sanctos Apostolos, VII kal. junii, pontificatus anno duodecimo. »

Fol. 18 r°. — « Libellus de locis ultra marinis, quem composuit frater Petrus de Pennis ».

Fol. 39 v°. — « Epistola soldani ad Clementem [V] papam », et Réponse du pape. — Ces deux lettres ont été publiées par W. Wattenbach dans les *Archives de l'Or. latin*, t. II, II, pp. 299-303, d'après une autre copie.

Fol. 41 v°. — « De mirabilibus urbis Rome » : « Nota quod a mundi creatione usque ad urbis constructionem.... »

Fol. 47 v°. — Louange de la Germanie. Géographie de ce même pays (principautés, palatinats, margraviats, landgraviats, comtés, villes libres, divisions ecclésiastiques, etc.), le tout en allemand : « Nota zu dem ersten mal das das heilige Rich gesetzt ist worden in dütschen Landen... »

Fol. 49 r°. — « Incipit in Christi nomine liber beati Methodii episcopi et martiris Christi, quem de hebreo et greco in latinum transferre curavit illustris vir beatus Jeronimus, de principio seculi usque in finem seculorum de omnibus factis que futura erunt inter regna gencium. Sciendum namque vobis, fratres dilectissimi, quomodo in principio Deus creavit celum et terram... »

Fol. 52 r°. — « Incipit tractatus sancti Epyphanii de etate et qualitate beate et gloriose Marie virginis genitricis dei etc. Maria dei genitrix non (*sic*) egrediens a Templo ad consanguineam suam Elizabeth... »

Fol. 54 v°. — Recueil de sermons et de thèmes de sermons de divers auteurs. Quelques-uns de ces sermons paraissent avoir pour auteur un Carme du couvent de Trèves [1], qui vivait à l'époque du grand schisme sous Urbain VI († le 15 oct. 1389) et du temps de Werner de Falkenstein, évêque de Trèves (1388-1418); ils dateraient donc des environs de l'année 1388 [2]. Je pense que cette collection de sermons doit

1. Voy., fol. 78 v°, le sermon sur le texte : *Curam illius habe...* (Luc, X, 35); — au fol. 91 v°, la « Recommendatio in receptione legati pape Urbani VI »; — et au fol. 98 r°, le sermon sur le texte : « *Quid hoc audio de te ? redde racionem villicacionis tue...* » (Luc, XIV, 2).

2. Voy., fol. 91 v°, la *Recommendatio* ci-dessus mentionnée, en marge de laquelle se lit une inscription en partie mutilée : « [Cler]o Treverensi recom-

avoir été formée par ledit Carme peu de temps après la rédaction de ceux qu'on peut lui attribuer. Il semble en effet que le recueil soit original. Dans ce cas, le reste du volume, jusqu'au fol. 256, après lequel commence une autre main, aurait été copiée par ce même personnage, vers l'année 1388 également.

Fol. 164 v°. — Syllabus ou liste des hérésies.

Fol. 169 r°. — Questions théologiques et dogmatiques; suivies, fol. 173 r°-174 r°, d'un petit poème en l'honneur de la Vierge.

Fol. 177 r°. — « Alphabetum morale per similitudines rerum ad sensum morale et spirituale. Abicit mundus pauperes et honorat divites... »

Fol. 257 r° (autre main, à peu près de la même époque que le reste du volume). — Sermon pour la fête de la Présentation de la Vierge : « Incipit sermo de festo beate Marie virginis..... » ; suivi d'un Traité sur les cérémonies ecclésiastiques de la célébration de cette fête.

Il me reste à signaler l'existence, dans le ms. n° 36, fol. 58 r°-65 v° de la Bibliothèque publique d'Évreux, copié vers la fin du XIVe siècle [1], d'une description des lieux saints de Jérusalem, identique, sauf quelques légères variantes de forme, aux chapitres VII à XIV du *Libellus* de Pierre « de Pennis ». Cette description qui porte comme titre : *Incipit liber terre sancte Jherusalem,* est donc limitée aux sanctuaires de la Ville Sainte; elle laisse absolument de côté les sanctuaires des autres parties de la Palestine, ainsi que ceux de la Syrie

men[datio] Wernheri episcopi ». — Voy. aussi, fol. 111 : « Sermo incipit in studio universitatis Avinionensis super intrusionem B. in papatum, per Rev. in Christo patrem, domini cardinalis Hostiensis socium, fratrem B. Berollum, in ecclesia Predicatorum anno Domini 1378 factus »; — et, fol. 129 v° : « Exhortatio ad pacem tempore schismatis ».

1. Ce manuscrit, qui contient plusieurs traités, a été décrit par M. Henri Omont dans le t. III, pp. 418-419, du *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements.* Il est écrit sur parchemin, de 225 sur 150 millim., et ne porte aucune indication de provenance ou d'ancien propriétaire. Le *Liber Terre sancte Jherusalem* est le dernier traité du volume, dont il occupe tout le dernier cahier, soit 8 feuillets. Le texte finissant au bas du verso du 65e et dernier feuillet, il est assez difficile de dire si le scribe avait copié également la suite du traité, qui, dans ce cas, aurait disparu du volume. Cependant, je croirais plutôt qu'il s'est volontairement arrêté là, attendu que la fin de la dernière ligne est en blanc.

et de la Basse-Égypte, énumérés dans l'œuvre du religieux dominicain. Serait-ce là un des ouvrages insérés par ce dernier dans son *Libellus;* ou, au contraire, n'y faut-il voir qu'une copie partielle du *Libellus?* Je me range pour ma part à ce second système, car les très nombreuses incorrections du texte d'Évreux ressemblent beaucoup à celles qui caractérisent la langue de Pierre « de Pennis », et d'ailleurs, dans la partie commune aux deux recensions, de même que dans le reste de l'œuvre de Pierre « de Pennis », se rencontrent nombre de passages tirés à ce qu'il semble de Philippus. Le scribe auquel nous devons l'exécution du manuscrit d'Évreux n'a certainement pas eu sous les yeux le manuscrit de Trèves. Il s'est servi d'une copie plus correcte en certains endroits et peut-être plus incorrecte en d'autres.

Ch. Kohler.

[Libellus de Locis ultramarinis, auctore fratre Petro de Pennis, ordinis FF. Predicatorum].

fol. 18 *a* Incipiunt capitula libelli de locis ultra marinis quem composuit frater Petrus de Pennis, ordinis fratrum predicatorum.

Primum capitulum est de commendacione terre repromissionis.

Secundum capitulum est de hijs qui, a principio et usque ad tempora latinorum, terram sanctam successive inhabitaverunt.

Tercium capitulum est qualiter latini christiani occidentales terram sanctam cum multis aliis provinciis adiacentibus de manibus Sarracenorum vi armorum acceperunt, et de regibus regnantibus in ea.

Quartum capitulum est de prevaricacione commorancium in terra sancta, que causa extitit amissionis dicte terre.

Quintum capitulum est qualiter soldanus princeps Sarracenorum expugnavit christianos in terra sancta, et civitates ipsorum et municiones obtinuit.

Sextum capitulum est de occidentalibus primis christianis succurrentibus in subsidium terre sancte.

Septimum capitulum est de nominibus et situ et qualitate civitatis Jerusalem.

Octavum capitulum est de locis sanctis existentibus infra Sancti Sepulchrum domum [a].

Nonum est de locis sanctis Syon et peregrinacionibus que sunt in via eundo de Sepulchro.

Decimum est de templo Domini et templum Salomonis.

Undecimum est de quibusdam locis memorabilibus et sanctis existentibus infra urbem Jerusalem.

Duodecimum capitulum est de locis sanctis et dignis memorijs qui sunt in valle fullonum.

Tredecimum capitulum est de valle Josaphat et locis sanctis et dignis recordacione existentibus.

XIIII^{m} capitulum de monte Oliveti et Bethfage et Bethania.

XV capitulum de Bethlehem et vinea Engadi et quibusdam aliis locis sanctis.

XVI capitulum est de ligno crucis et loco nativitatis beati Johannis baptiste et Ebron et Samaria et Sichem.

XVII capitulum est de monte vbi Christus jeiunavit, et de rivulo [b] et || fonte Helisei et urbe Jericho. fol. 18 b

XVIII capitulum est de flumine Jordanis et mari mortuo et quibusdam locis qui sunt per eius circuitum.

XIX capitulum est de Nazareth et mari Galilee et civitatibus et locis sanctis eisdem propinquis.

Vicesimum capitulum est de locis sanctis et mirabilibus que sunt in terra Egipti et in regione Philistinorum.

Vicesimum primum capitulum est de peregrinacionibus et locis terre Syrie.

Vicesimum 2^{m} capitulum est de peregrinacionibus existentibus in Arabia, in Media, in Mezopotamia et in terra Moab seu Moabitarum.

Expliciunt capitula.

a. *Sic* dans le manuscrit ; mais il faut corriger sans doute en « Sanctum Sepulchrum domini » ou en « Sancti Sepulchri domum ». Cette seconde leçon me parait la meilleure, le scribe abrégeant toujours domini en dñi.

b. Le manuscrit porte *de riimbolt et.* Dans *riimbolt*, les six premières lettres peuvent facilement être rétablies en « riuulo »; mais je ne vois pas comment interpréter les deux dernières : « lt »; peut-être serait-ce une déformation du mot *et*, qui suit, et qui, dans ce cas, se trouverait répété.

Incipit libellus.

[I. *De commendacione terre repromissionis* [a].]

Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei [b]. Hec siquidem gloriosa civitas Dei urbs est sancta *Jerusalem*, que, ut ait propheta, *edificatur ut civitas*, *cuius participacio in id ipsum* [c], quoniam Deus fundavit eam in eternum. Hec civitas [d] civitatum, sancta sanctarum, domina gencium, princeps provinciarum, que principali [e] prerogativa civitas Regis magni appellatur et quasi in centro mundi in medio terre sita, ut ad eam confluerent omnes gentes, hec est [f] possessio patriarcharum, alumpna prophetarum, doctrix apostolorum, salutis nostre cunabula, Domini patria, mater fidei a Deo preelecta et sanctificata, in qua steterunt pedes eius, ab angelis venerata, ab omni nacione que sub celo est frequentata, et licet omne quod est Dei sit, et ipse cuncta ex nichilo in esse produxit, tamen terra sancta promissionis et *Jerusalem* specialiter inter alias patrias Deo nostro ascribitur, quia in hac potissime, tempore juris naturalis legis mosayce et gratie ewangelice, opera divinitatis generi humano exhibuit, postquam, a peccati fece
fol. 19 a expiati, graciam inmortalitatis || sumus consecuti. Hanc itaque patriam Christus dominus Dei filius verus deus et homo perfectus presencia sua visibiliter illustravit, quia in hac terra visus est et cum hominibus conversatus est. Hec terra sanctissima promissionis dicitur, quod servis suis heredibus filiis Israel, scilicet qui Deum per fidem vident, a Domino est repromissa. Cum igitur hec terra sit patria nostra, quia ex fide filii Dei sumus et heredes, quam Deus specialiter privilegio et mortis testamento nobis reliquit, ipsam diligere et pro ipsa pugnare de ratione tenemur, cum et sapientes dicant auctoritas pugna pro patria, et homines pro se dilecta pugnare solummodo consueverunt.

a. Le ms. de Trèves ne contient, en tête des chapitres, ni rubriques ni n[os] d'ordre. J'ajoute les uns et les autres d'après la Table initiale qu'on vient de lire.

b. Fretellus débute de la même façon, ainsi que le *Guide* contenu dans les mss. de Dublin, D. 4. 7, et de Munich, lat. 14731, fol. 84 et suiv).

c. *Psaumes*, CXXI, 3.

d. Le passage : *civitas civitatum..... alumpna prophetarum* figure presque mot pour mot dans Philippus (p. 34) et dans le *Guide* (trad. Bernard, p. 3 ; texte de Munich, fol. 85 *b*). Voy. aussi Orderic de Pordenone, éd. Laurent, p. 148.

e. Au lieu de *principali*, Philippus (p. 34) et le *Guide* (texte du manuscrit de Munich, fol. 85 *b*) ont *speciali*; dans la trad. du *Guide* par Bernard, les mots *principali prerogativa* manquent.

f. Les mots *hec est* ne figurent ni dans Philippus ni dans le *Guide*.

Istius itaque sanctissime terre devocionis dulcedine tractus, hanc videre a puericia desiderans, ut viderunt [a] testes oculi mei que preposita sepius erant auribus et conscripta in libris devotis, ut verissime possem dicere cum propheta : *Sicut audivimus sic vidimus in civitate Dei nostri, Deus fundavit eam in eternum* [b]. Sed quia amor omnia vincit, idcirco prolixo itinere multis periculis et angustiis transcursis ad *Terram sanctam* proveniens [c], parvipendens labores cum fructus ipsius desideratus mihi [d] provenit, verum quia amplior boni cognicio ipsum profectum provocat et affectum accendit, ideo huius terre sancta peregrinacionis loca partim ex auditis, partim ex libris devotis repertis explicare summatim et breviter decrevi.

Moram [e] itaque diebus plurimis trahens in portu insule *Smirree* [f], ubi almus confessor Nicolaus episcopus exstitit, que nunc, peccatis incolarum exigentibus, sub dominio Turcorum est redacta et a nemine inhabitata, non valens inde nostrum navigium recedere, scilicet propter intemperiem aeris et inundacionis fluctuum maris, igitur anxiatus iuxta hanc insulam positus, in festo eiusdem eximij confessoris hunc libellum componere agressus sum, ut videlicet eius meritis et precibus Christus dominus, cui venti et mare ad nutum obediunt, inde me meosque socios dignaretur ad portum salutis velociter perducere; et nichilominus quilibet veritatis predicator, qui hunc tractatum perlegerit, beneficia in hac benedicta terra a redemptione nostra exhibita populo christiano breviter et luculenter Christi fidelibus valeat seriatim explicare; et videlicet quilibet || fidelis christianus et devotus hec fol. 19 b audiens ad istius terre amorem accendatur et propter ipsius liberacionem animam et rem non formidet [applicare] [g], quam nobis Pater in excelsis in hereditate dimisit, etc.

a. Il y a là peut-être une leçon fautive pour « viderent ».
b. *Psaumes*, XLVII, 9.
c. *Sic*.
d. Abrégé en *m'*.
e. Ms. : *morem*.
f. Cette lecture est douteuse. A première vue, il semble que l'auteur désigne Myra (appelé parfois par les écrivains du moyen âge « Smirra »), dont S. Nicolas fut évêque. Mais Myra n'est pas une ile ; c'est une localité de la côte d'Asie-Mineure. Peut-être alors faut-il lire « Simia », qui est une ile entre Rhodes et la côte, à peu près en face de Myra. Paléographiquement, la lecture « Smirree » conviendrait mieux toutefois; et de plus S. Nicolas n'a rien à voir avec Simia.
g. Le mot *applicare* n'est pas dans le manuscrit. Je le rétablis par conjecture.

[II. *De hiis qui a principio et usque ad tempora Latinorum Terram sanctam successive inhabitaverunt* [a].]

Sacerdos itaque altissimi, Melchizedech, in terra sancta repromissionis legitur habitasse, qui, ut fertur, rex fuit civitatis *Salem*, filius Arphaza filii Sem, a quo dicta fuit *Salem*. In diebus quoque Melchizedech, Abraham, de mandato Domini exiens de terra et de cognacione sua, venit in terram promissionis, scilicet in montem *Moria*, in quo civitas sancta *Jerusalem* que vocata est *Betel* et *Luza*. Et in hac terra usque ad obitum [b] suum inhabitans, in eadem elegit sibi ydoneam sepulturam, scilicet in *Ebron*, de quo inferius faciemus mencionem, cum de locis sanctis sigillatim dixerimus. Gebuseis igitur et aliis gentibus abhominabilibus exclusis, qui longo tempore in hac terra inhabitaverunt, filii Israel qui in *Egypto* multiplicati erant in terra hac precepto Domini venerunt, in ea multis temporibus habitaverunt. Sed quia processu temporis decem tribus vitulos aureos adoraverunt, a *Terra sancta* ministro regis Asiriorum procul valde sunt eiecte et exilio perpetuo condempnate; residui vero populi, scilicet tribus Juda et Beniamin, post delinquerunt, quas, tamquam mare expellit mortuos, *Terra sancta* usque in *Babiloniam* evomit. Reversi vero a *Babilonia*, propter peccata ipsorum ab Anthiocho illustri et eius successoribus plurimas angustias paciuntur, sicut in libro Machabeorum recitatur; sed et Cneius [c] Pompeius cum exercitu Romanorum eos legitur oppressisse. Post vero ad Herodem aligenigenam [d] et filios eius et in manus Romanorum regnum Judeorum et Terra sancta pervenit; et nunc completa est prophecia David dicentis : *Deus, venerunt gentes in hereditatem tuam, posuerunt Jerusalem in pomorum custodiam* [e], et prophecia Danielis dicentis : *Cum venerit sanctus sanctorum cessabit unctio vestra* [f] ; quia istius Herodis tempore Christus dominus natus apparuit, qui sanctus sanctorum merito appellatur. Postquam vero dominus crucifixus est et Judeos ad penitentiam plus quam xl annis expec-
fol. 20 a tasset, et ipsi excecati manerent, venerunt Romani sub Tyto || et Vespasiano principibus civitatem funditus destruentes, Judeis

a. La majeure partie de ce chapitre paraît être un résumé des ch. I et II de l'*Historia Hierosolymitana* de Jacques de Vitry (éd. Bongars, pp. 1051-1052).
b. Ms. : *habitum*.
c. La lecture de *Cneius* est douteuse : le manuscrit porte, semble-t-il, *fn*.
d. *Sic*.
e. *Psaumes*, LXXVIII, 1.
f. Daniel, IX, 24, 27. La citation n'est pas textuelle.

partim occisis, partim precio in universum mundum sive orbem dispersis. Sic christianorum refrigescente caritate, scilicet Grecorum et Susurrianorum [a], Cosdras, rex Persarum, contra *Terram sanctam* et civitatem *Jerusalem* prevaluit, ecclesias subvertendo et lignum sancte crucis in *Persiam* [b] deferendo, christianis partim interfectis, partim vero captivis ductis. *Sed nunquam Deus continebit in ira sua misericordias suas* [c]. Certe enim [d] unde ab Eraclio imperatore ipse Cosdroas vincitur, ecclesie reedificantur, ligno salutifero *civitati sancte* cum ymnis et laudibus restituto [e]. Parum ante tempora Heraclii predicti insurrexit sceleratissimus pseudo-propheta Machometus Abras [f], cuius abhominabili perfidia infecta est tota orientalis ecclesia. Hunc Sarraceni virum sanctum et prophetam magnum predicant eiusque falsam doctrinam inseparabiliter tenentes, nunc quanquam sue perfide legis [g] predicatorem admittere consueverunt.

[III. *Qualiter Latini christiani occidentales Terram sanctam cum multis aliis provinciis adiacentibus de manibus Sarracenorum vi armorum acceperunt, et de regibus regnantibus in ea* [h].]

Anno itaque ab incarnacione Domini M° nonagesimo vj°, occidentales populi cum Gotfrido de Bilhono, duce Lothringii, et multis aliis ducibus et principibus una inspiracione commoti ac predicacione pauperis religiosi Petri heremite de regno Francie plurimum confortati, signo crucis signati ire parant [i], iniurias Dei in hostes christiani nominis vindicare. Diviserunt vero se in tres partes : quidam enim iverunt per *Ungariam Constantinopolim*, quidam per *Sclavoniam* [j], quidam tandem variis transversis regionibus et longo itinere fatigati ad *Terram sanctam* pervenerunt, quam, divina gratia subfragante, brevi tempore totam cum

a. *Sic.*
b. Ms. : *Persia.*
c. *Ps.*, LXXVI, 10.
d. Le manuscrit porte *non*, qui est probablement une interprétation erronée du sigle *.n.*
e. Ms. : *restitute.*
f. Peut-être pour *Arabs.*
g. Le manuscrit porte : *quanquam suam perfidem legem predicatorem.*
h. Ainsi que je l'ai dit plus haut, ce chapitre est tiré des ch. 17, 93 et suiv., de l'*Hist. Hierosolymitana* de Jacques de Vitry.
i. Ms. : *parat.*
j. Dans le passage ci-dessus, depuis *iniurias Dei*, notre texte est plus voisin de l'*Epitome* de Canisius que de Jacques de Vitry.

multis aliis provinciis et civitatibus per circuitum acceperunt, ipsamque potenter plusquam nonaginta annis tenuerunt, et in ea multi reges latini successive regnaverunt.

Primus [a] quidem [b] rex latinorum, qui regni Iherosolomitani dominium [c] oblinuit, fuit vir deo amabilis dux Gœtfridus predictus, per quem deus operatus [d] est salutem et liberacionem *Terre sancte*. Hoc regnum uno tantum anno tenuit et strenue gubernavit. Principem milicie soldani Egipciorum cum infidelium innu-
fol. 20 b mera multitudine || in prelio superavit. Anno vero domini M° C° [e], idem Gœtfridus moritur et in *Golgata* sepellitur, cuius sepulcrum adhuc ibidem cernitur [f]. Frater eius, qui nomine Balduuinus, vir magnanimus fideique devotus et in duello strenuissimus, in regem substitutus est et apud *Betlehem* [g] coronatus est, quia in *Ierusalem*, ubi Dominus spinis coronatus fuerat, regio dyademate coronari recusavit. Hic principem milicie Egipti caliphe, qui secum .xi.ᵐ equitum et .xxx.ª milia peditum adduxerat, cum ducentis .lx., equitibus .lxxxx.ᵗⁱˢ peditibus superavit, ipsumque principem cum .vi. [h] milibus de suis interfecit, reliquis partim captis partim fuga elapsis. In alio etiam bello, maximam Ascalonitarum [i] et Egipciorum multitudinem cum paucis admodum superavit. In tercio vero prelio, habens secum equites quingentos peditum vero duo milia, 22 milia Egipciorum in prelio subiugavit, cesis quatuor milibus ex eis cum preside Excolomitarum [j], reliquis vero in fugam conversis. Regnavit autem Baldiuinus annis .x. [k] et mortuus est, sepultusque in *Golgata*, in cuius sepulcro velut alter Judas Machabeus latino sermone conscriptus inspicitur [l]. Cui successit Baldiuinus rex de Burgo, consangwineus ipsius. Hic, secundo regni sui [m] anno, cum septingentis equitibus con-

a. A partir d'ici jusque vers la fin du ch. III, l'auteur reproduit à peu près littéralement le ch. 93 de Jacques de Vitry.

b. Ms. : *quidam*.

c. Ms : *dominum*, abrégé en *dn̄m̄*.

d. Ms. : *optatus*.

e. Ms. : *M°. CCC°. C°*.

f. La phrase *et in Golgata..... ibidem cernitur* n'est pas dans Jacques de Vitry; mais un passage analogue se trouve dans l'*Epitome bellor. sacror.*, de Canisius, et dans l'*Historia regum Hierusalem* (cf. ci-dessus, p. 321, n. 2).

g. Les mots « *apud Betlehem* » ne sont pas dans Jacques de Vitry.

h. Ce chiffre n'est pas écrit d'une façon très nette ; peut-être doit-on lire : v.

i. Ms. : *Astorlonitarum* ou *Asterlonitarum*.

j. *Sic*.

k. Erreur pour *XVIII* (cf. Jacques de Vitry ; éd. Bongars, p. 1116).

l. La phrase *sepultusque in Golgata..... conscriptus inspicitur* n'est pas dans Jacques de Vitry ; le renseignement fourni là par l'auteur est peut-être emprunté à l'un des documents que je cite ci-dessus, p. 321, n. 2.

m. Ms. : *suo*.

gressus est cum Gazi principe Turchorum potentissimo, habente innumeram multitudinem [a] Turchorum, ex quibus .IIIj^or^. milia ceciderunt. In quo prelio regem Damascenum superavit, habens secum mille centum equites, peditum vero duo milia; hostem vero quindecim milia habuisse dicuntur [b], ex quibus duobus milibus interemptis, multis primo [c] captis, pluribus autem vulneratis, alii cum principe suo terga verterunt. In quarto autem conflictu, Doldequinum regem Damasci contrivit, duobus milibus ex hostibus occisis; de christianis vero equitibus .XXIIII^or^., de peditibus vero octoginta ceciderunt. Regnavit autem annis .XIIj. et mortuus est; cui successit eius gener Fulco, comes Andegavensis. Hic cum infinita multitudine Turcorum que de *sinu Persico* ebulierat, circa partes *Anthiochie* congrediens, tribus milibus interemptis, multis autem captivitate detentis, ceteris fuga mortem evadentibus, gloriosum triumphum ex hostibus reportavit. || Regnavit autem annis .xj., et leporem sequendo de equo fol. 21 a ruens exspiravit. Cui successit eius filius primogenitus Baldiuinus. Hic vero, [nono] [d] anno regni sui, quosdam nobiles Turchorum satrapas cum universo exercitu suo superavit, occisis ex eis quinque milibus, reliquis vero cum ignominia fugientibus. Anno vero quinto decimo sui regni, cum principe Damasci Norantino congrediens, quo fugato [e] rex victor campum obtinuit. Regnavit autem annis .XXIIIj^or^., et mortuus est sine liberis. Cui successit in regno frater eius Almericus [f]. Hic primo regni sui anno in partibus *Egipti* cum Darzan, principe milicie Egipciorum, congrediens, facta magna strage hostium, divinitus victoriam obtinuit. In secundo vero prelio, habens trecentos septuaginta milites, pugnam iniit [g] cum principe soldani Damasci Siracusano [h], circa solitudines *Egipti*. Hic autem Siracusanus habebat .CXII. [i] milia Turchorum, Arabum vero .XI. milia. Eo die, nocteque appropinquante, a se invicem discesserunt, .c. ex nostris occisis, de hos-

a. Ms. : *habente innumera multitudine*.
b. *Sic.*
c. Ms. : *p'o.*
d. A la place de *nono*, il y a un blanc dans le manuscrit; je rétablis le texte d'après Jacques de Vitry.
e. Le ms. porte *fugāte*, qui devrait s'interpréter par *fugante*.
f. Ms. : *Almet'icq*, qui devrait se lire *Almetericus* ou *Almetricus*.
g. Ms. : *init*.
h. *Sic*, pour *Siracunus* ou *Sircunus*. — En écrivant *Siracusanus*, l'auteur semble déceler son origine italienne, sinon sicilienne.
i. L'*Histoire anonyme des rois de Jérusalem* (*Rev. Or. lat.*, V, 236), et Jacques de Vitry (éd. Bongars, p. 1116) donnent XII *milia* et non CXII *milia*, qui est sans doute une erreur de copie.

tibus autem mille quingentos [a] asseruut occidisse. Regnavit autem annis .xii. et viam universe carnis ingressus est, et regno prefectus est Baldiuinus, filius eius. Hic divino judicio lepra percussus, regnum nichilominus strennue rexit. Anno siquidem regni sui tercio, cum trecentis septuaginta quinque equitibus circa partes *Ascalone* occurrens soldano [b], ipsum cum .xxvi. milibus equitum in prelio superavit, multis ex eis occisis, de nostris autem 4 vel 5 [c] subcubuisse dicuntur. In alio vero prelio circa *Tiberiadem* [d], cum septuaginta equitibus accurrens [e] soldano [f], qui .xx. milia equitum secum habere dicebatur, factus superior, mille ex eis interemit; de nostris autem paucissimi mortui sunt. Cum autem rex, propter predictam egritudinem eius, uxorem ducere noluisset, duas sorores quas habebat, scilicet Sibillam primogenitam et Ysabellam vel Elizabeth [g] juniorem, duobus viris nobilibus genere
fol. 21 b uxores dedit. Sibillam dedit || Guillermo de Longa spata, marchioni Montis Ferrati, Ysabellam vero tradidit domino Entfrido de Turrano. Mortuo autem predicto Guillermo et relicto quodam parvulo filio suo cui nomine Baldiuinus rex, dictam sororem suam tradidit cuidam adolescenti de Pictavensi comitatu, Guidoni de Lisinor [h]. Cui etiam, eo quod infirmitati gravabatur, tocius regni administracionem commisit. Deinde vero regis indignacionem incurrens, procuracionem et administracionem amisit. Rex itaque, convocatis maioribus regni, nepotem suum parvulum Baldiuinum in regem inungi fecit, et tam ipsum quam regni negocia commisit Tripolitano. Sub multo tempore post, rege leproso viam universe carnis ingresso, juniori [i] etiam rege Baldiuino defuncto, predictus Guido, procurante uxore sua Sibilla, ad [quam] [j] regnum jure hereditario pertinebat, sublimatus est in regem, non requisito assensu comitis Tripolitani, qui tocius regni procurator erat. Unde valde indignatus, presertim cum ipse ad regnum aspiraret, absque regis consensu cum quo rancorem et inimici-

a. Jacques de Vitry donne *mille;* l'*Histoire anonyme,* comme notre texte, donne *mille quingentos.*

b. Au lieu de *soldano*, Jacques de Vitry donne « Salahadino ».

c. La lecture de ces deux chiffres est douteuse. Je les donne d'après Jacques de Vitry (éd. Bongars, p. 1117); peut-être faut-il lire x vel 11.

d. Ms. : *Tiberidem.*

e. *Sic.*

f. « Salahadino » dans Jacques de Vitry, au lieu de *soldano.*

g. Les mots *vel Elizabeth* ne sont pas dans Jacques de Vitry.

h. Gui de Lusignan.

i. *Sic.*

j. Le mot *quam* manque dans le ms.

cias contraxerat[a], cum Salahadino treugas iniit; et, ut maiorem contra regem in regno defensionem haberet et nocendi materiam, cum domina *Tiberiadis* et tocius *Galilee* matrimonium contraxit. Unde facta est in regno periculosa valde discenssio, quibusdam comiti faventibus, aliis vero regi adherentibus.

A principio[b] itaque dominii Latinorum et per multos annos sequentes, vel multis viris religiosis et secularibus Terra sancta velud paradisus voluptatis florebat et hominibus diversarum nacionum universa terra populata erat, ita quod illud propheticum videretur in ea completum : *Filii tui de longe venientes et filie tue de latere surgent*[c]. Videbat autem et affluebat et mirabatur et dilatabatur cor eius quando conversa esset ad eam multitudo maris et maxime Januenses, Veneti et Pisani. Fortitudo autem gencium venisset ei precipue de partibus *Francie* et *Alamanie* homines bellicosi, hii mari fortes et in terra potentes[d].

[IV. *De prevaricacione commorancium in Terra sancta, que causa extitit amissionis dicte terre.*]

Cum ergo celis desuper rorantibus Dominus daret benignitatem et terra nostra daret fructum suum ex bonis operibus hominum et mulierum ex omni parte mundi confluencium ad ipsam, ut merito[e] dicere possent cum Ysaia : *Venite, ascendamus* || *ad* fol. 22 a *montem Domini et domum Dei Jacob*[f], non solum autem de Saba sed de universo mundo veniebant aurum et thus in Ierusalem deferentes et laudem Domino annunciantes. *Et erat sepulcrum eius gloriosum*[g], adeo quod ad literam videretur illud completum Ysaie : « *Erit preparatus mons Domini domus in vertice moncium et fluent ad eam omnes gentes, et ibunt populi multi*[h], et legitur in Thobia de Ierusalem : *Luce splendida fulgebis et omnes fines terre adorabunt te*[i]. Igitur cum predicta Domini vinea

a. Le ms. porte : *absque regis consensu cum rancore inimicicias contraxeret*. Je corrige cette leçon fautive d'après Jacques de Vitry.
b. A partir des mots *A principio* jusqu'à la la fin du ch. IV, notre texte est un abrégé des ch. 67 à 73 de Jacques de Vitry, avec quelques menues additions.
c. Isaie, LX, 4.
d. Cette dernière phrase, depuis *Videbat* se trouve à peu près la même dans Jacques de Vitry, ch. 72 (éd. Bongars, p. 1085).
e. Le ms. porte *mlto* qui, paléographiquement, devrait s'interpréter par « multo »; mais il y a là sans doute une faute de copie.
f. Isaie, II, 3.
g. Isaie, XI, 10.
h. Isaie, II, 2.
i. Tobie, XIII, 13.

usque ad extremum terre spiraret suavitatem odoris, serpens antiq[u]us [a], draco venenosus, humani generis inimicus, odorem bonum sustinere non valens, videns et invidens in partibus orientis ecclesiam sanctam dilatari, cultum divinum [b] ampliari, infideles confundi, christianos exaltari, cepit mille modis cogitare qualiter venenum suum posset infundere in vineam Domini demoliri [c], in agro Domini dormientibus pastoribus zisaneam super seminare. Cum vero homines commorantes in Terra sancta a principio pauperes fuissent et postea a fructu frumenti, vini et olei multiplicati et omnibus temporalibus bonis supra modum referti, inpignati, incrassati, dilatati, recalcitraverunt ex adipe et diviciarum deliciarum; et prodiit iniquitas eorum; et, ut a sanctuario Domini incipiamus, ministri ecclesiarum facti sunt de Christi paupertate divites, de eius humilitate superbi, de illius ignominia gloriosi, de crucifixi patrimonio inpignati, dilatati, incrassati, non oves Domini pascentes, sed ipsas contemnentes que sua non sunt querentes et non que Christi sunt [d]. Facti sunt ceci et duces cecorum, canes muti non valentes latrare, in domo Domini non intrantes nec alios introducentes, ocio turpi marcentes, non solum de micis que cadunt de mensa domini, sed de panibus integris et de cibis delicatis [e] pascebant catulos suos, quos de turpibus concubinis ipsi turpiores procreaverant, lepra siquidem gezi miserabiliter respersi, auferentes claves Symoni Petro et eos Symoni mago tradentes, dicentes cum Juda proditore : « *Quid voltis michi dare et ego vobis eum tradam?* [f] Regulares autem postquam veneno diviciarum excreverunt suis superio-
fol. 22 b ribus rebelles erant, prelatos ecclesiarum || perturbabant, inter ipsos usque ad sangwinis effusionem repugnabant [g] et seculares non sine magno fidei detrimento plurimi scandalizabant; pullani vero de apulis [h] viris honestis tanquam fex ex vino, amurca ex oleo, lolium ex frumento, rubigo ex argento processerunt, homines in deliciis enutriti, molles, effeminati, balneis plus quam preliis asueti et luxurie dediti velut mulieres a Sarracenis reputantur. Hii vero qui ex Januensibus, Pisanis, Venetis ortum habue-

a. Ms. : *antiqq.*
b. Ms. : *cultu indivinum.*
c. *Sic.*
d. La phrase : *que sua non sunt... que Christi sunt* parait empruntée au ch. 99 de Jacques de Vitry (éd. Bongars, p. 1122, l. 38-39).
e. Ms. : *delacatis.*
f. Mathieu, XXVI, 15.
g. Ms. : *repūgnabāt.* — Cf., pour ce passage, Jacques de Vitry, ch. 71 (éd. Bongars, p. 1087).
h. *Sic.*

runt, propter inmortales discordias quas inter se habebant letificabant et securos reddebant hostes Christi, qui parentes eorum valde formidabant[a]. Preterea aliud fuit quod super omnia plus nocuit et magis Dominum ad iracundiam provocavit contra nos. Ad hanc siquidem promissionis terram ex variis mundi partibus confluxerunt homines flagiciosi, pestiferi, sacrilegi, fures, raptores, homicide, paricide, periuri, adulteri, proditores, lusores, ystriones, apostate monachi, moniales meretrices publice et que[b], relictis maritis suis, lenonibus adheserant, vel adheserunt; [qui], perfugentes uxores proprias, alias super inducebant[c], et qui de facili causa legem Christi abnegabant et ritum abhominabilem Sarracenorum recipiebant. Et quia malum aliquod nunquam dominus Deus reliquit inpunitum, idcirco, peccatis predictorum hominum exigentibus, Christus dominus, qui natura benignus est dulcis et suavis, conversus est in ferocem et crudelem, nos in crudelem ferocemque hostem ruere permittens. Dominus itaque Ihesus Christus propter scelera nostra clipeum sue proteccionis a nobis abstulit, subsidium assidue sue defensionis nobis iuste abstulit et in manus impiorum ruere permisit.

[V. *Qualiter soldanus, princeps Sarracenorum, expugnavit christianos in Terra sancta et civitates ipsorum et municiones obtinuit*[d].]

Salahadinus igitur, tanquam vir astutus et in re militari sufficienter instructus, attendens quod regnum Ierosolimitanum in se erat divisum et desolacioni propinquum et inmenso foramine discordie facile pateret ingressus, quinquaginta milia, exceptis peditibus, in comitatu suo contra[e] christianos secum duxit. Et post vero[f] cum divina permissione debellavit magistros milicie Templi et Hospitalis, qui cum .c. vinginti milibus[g] occurrerant decem milibus Sarracenorum, quos Salahadinus premiserat, ut more || suo fol 23 a

a. Cette dernière phrase est empruntée au ch. 73 de Jacques de Vitry. A partir de là, la fin du ch. IV de notre texte, sauf un passage imité de Jacques de Vitry (cf. ci-dessous, n. *c*), pourrait être de la composition de P. de Pennis.

b. Manuscrit : *qui*.

c. Dans la phrase *homines flagiciosi... alias super inducebant*, l'auteur s'inspire d'un passage du ch. 69 de Jacques de Vitry.

d. Ce ch. V est abrégé des ch. 94 et 95 de Jacques de Vitry.

e. La lecture du mot *contra* est douteuse.

f. Le ms. porte « p[9] v°, » qu'il faudrait peut-être interpréter par *primo vero* ou encore par *primo vere*, qui est la leçon de Jacques de Vitry.

g. *Sic*, probablement pour *militibus*.

nostros incaute provocaret ad prelium. Et licet viriliter resisterent, multis ex eis occisis, ipsi tandem Christiani fere omnes occisi sunt vel detenti, magistro Templi cum paucis fuga elapsus [a], magistro vero Hospitalis trucidato, ex quo facto Sarraceni animosi omnes effecti sunt. Tunc Guido rex Iherosolimitanus, cum mille ducentis militibus et .xx[ti]. milia peditum [b] in provincia *Gallie* [c] iuxta *Thoronum* cum dicto Salahadino [d] egreditur, et ab eo, peccatis christianorum exigentibus, turpiter debellatur. Anno igitur incarnacionis Domini M°. C°. LXXXXIJ°., xi° die mensis Julii, tradidit Dominus populum christianum in manus Sarracenorum, adeo quod vere a maximo usque ad minimum trucidati sunt [e] vel captivitate detenti. In tanta enim formidine humiliavit eos Dominus, quod unus ex hostibus versa vice centum persequebatur ex nostris; *unde facti sumus in derisum vicinis nostris et inimici nostri subsannaverunt nos* [f]; *cithara nostra versa est in luctum* [g] *et fortitudo nostra versa est in favillam* [h]; *facta est quasi vidua domina gencium, princeps provinciarum facta est sub tributo* [i]. Guido autem rex et magister malicie [j] Templi cum multis aliis captivitate detenti abierunt absque fortitudine ante faciem subsequentis. Ut autem certis indiciis et videntibus [k] signis Dominum esse [l] terribiliter offensum agnoscerent et divine proteccionis clipeum ab ipsis recessisse non dubitarent, lignum salutifere crucis, quod die illo tenebroso secum in prelio detulerant, lamentabili infortunio amiserunt. Longo itaque tempore nostri post predictum infortunium velud mulieres menstrue [m] sunt effecti, et marcuit cor eorum, ita quod plures ex nostris paucos ex Sarracenis expugnare [n] non audebant. Adeo enim conclusit Dominus populum suum in gladio, et hereditatem suam sprevit, et effecti

a. *Sic.*
b. L'incise *cum mille... xx[ti] milia peditum* ne figure ni dans Jacques de Vitry ni dans l'*Histoire anonyme des rois de Jérusalem*.
c. *Sic*, pour *Galilee*.
d. Ms. : *Solhadio*.
e. Le ms. porte *st.*, avec un signe d'abréviation ; peut-être faut-il lire *sint*.
f. *Psaumes*, LXXIX, 7.
g. Job, XXX, 31.
h. Cf. Ezech., XV, 4.
i. *Lamentations*, I, 1.
j. *Sic.*
k. *Sic.*
l. Ce mot est représenté dans le ms. par un *e* ou un *d* avec un signe d'abréviation. Si c'est un *d*, il faudrait peut-être lire *Deum*.
m. *Sic.* A la place de ce mot, Jacques de Vitry (ch. 95; Bongars, p. 1118, l. 33) a *meticulosi*, qui est évidemment meilleur.
n. Jacques de Vitry (ch. 95; Bongars, p. 1118, l. 34) donne la leçon « expectare ».

sunt inimici nostri in capite et nos in cauda, quod non solum *Terra promissionis* sed omnes fere regiones, civitates, municiones ab introitu terre *Egipti* usque ad *Mesopotamiam*, itinere dierum .xx[ti]., inimici nobis abstulerunt, et civitates maritimas pro maiori parte receperunt [a]. Unde statim debellatis christianis, Solahadino [b] autem ad *Acon* venienti, salvis personis civitatem resignaverunt. Inde vero *Barutum* transiens absque || contradicione a civibus des- fol. 23 b
peratis recepit; *Bliblium* [c] etiam absque ulla difficultate optinuit. Jherosolomite hac condicione tradiderunt ei civitatem *Jerusalem* quod liberi cum hijs que secum deportare possent egrederintur [d] et usque in terra securitatis ab ipso deducerentur. *Ascolonam* [e] autem civitatem dictus Solahadinus hac condicione obtinuit quod regem et magistrum Templi, quos captivos tenebat, libertati restitueret. Sicque [f] Salahadinus infra modicum spacium temporis totum domin[i]um [g] Christianorum terre optinuit, exceptis quibusdam civitatibus et aliquibusdam municionibus.

[VI. *De occidentalibus primis christianis succurrentibus in subsidium Terre Sancte* [h].]

Eadem itaque die quo nostri in predicto prelio corruerunt, vir nobilis et in armis strenuus Conradus marchio Montisferrati, de Constantinopoli [i] veniens, ad civitatem *Cirinensem* [j] navigio pervenit, ipsam civitatem contra Salahadinum viriliter defendens de civium voluntate possedit. Eademque estate, vir venerabilis et deo devotus strennuus et illustris rex Cicilie Wilhelmus, audiens lamentabilem casum [k] regni Ierosolimitani, confestim transmisit ad

a. La phrase : *Adeo enim conclusit Dominus... maiori parte receperunt* n'est ni dans l'*Histoire anonyme*, ni dans Jacques de Vitry

b. *Sic*.

c. *Sic*.

d. *Sic*.

e. *Sic*.

f. A la place de *que*, il y a dans le manuscrit un sigle qui devrait plutôt s'interpréter par *quod*. Mais *quod* ne pouvant convenir, je suppose que l'original portait *que*, à moins encore qu'il ne portât le sigle (*g* surmonté d'un *i*) figurant *igitur*.

g. Ms. : *dnm*.

h. Ce ch. VI est un abrégé des ch. 95, 97, 98, 99 de Jacques de Vitry.

i. Ms. : *Canstinopili*.

j. *Cirinensem*, que porte le ms., pourrait se traduire par Cérines [en Chypre], mais l'auteur a certainement voulu désigner Tyr; le ms. original portait probablement « Tirensem ». Cf. Jacques de Vitry, ch. 95 (Bongars, p. 1119, l. 19).

k. Ms. : *causum*.

subsidium Terre sancte octoginta galeas, milites quingentos, turcopolos trecentos et victualia absque extimacione in terram. Rumores similiter et casus lamentabiles universas occidentis regiones concusserunt, omnibus qui aud[i]erunt [a] animo consternatis et quasi gravi volnere [b] doloris inmensi sauciatis [c]. Igitur Christi fideles occidentales ecclesie Christi et civitati nostre redempcionis, temporibus Clementis tercii, conferentis euntibus absolucionem omnium peccatorum ipsorum, cruce signati, induti virtute exaltato succurrere non differunt. Ex quo factum est quod imperator Romanorum Fridericus, rex Francie Philippus et Richardus, rex Anglie, cum multitudine [d] pugnatorum velociter iter assumunt. Sequenti itaque estate post amissionem Terre sancte, cum rex Guido de toto regno suo non haberet saltem unum casale ubi capud suum reclinaret, indutus verecundia et confusione, presertim cum Terra sancta sub ipsius regimine amissa esset, quasi de vita sua non curans, cum paucis quos colligere potuit *Aconiensem civitatem* obsedit. Erat autem
fol. 24 a Gœtfridus de Lisino frater eius cum eo, vir || animosus et in armis probus, qui gratia fratris sui omnes alios peregrinos precesserat. Hiis itaque diebus, Sibilla, predicti Gwidonis regis uxor, viam universe carnis ingreditur. Unde regnum ad sororem eius Ysabellam vel Helizabeth, uxorem nobilis viri Gœtfridi [e] de Turono, iure hereditario devolutum est. Quod actendens marchio Montisferrati, qui iam *Tirum*, ut dictum est, occupaverat, regnandi cupiditate permotus, antedictam dominam viro suo auferens et cum eadem falsum matrimonium contraxit [f]. Hoc siquidem scelus valde omnibus peregrinis displicuit. Sed Gœtfrido conquerenti satisfacere distulerunt, eo quod nisi per manus marchionis a *Tyro* victualia venalia haberent [g], ipse eciam muneribus quosdam ex maioribus corrupit ut sibi favorem procurarent. Cum hoc in exercitu ab hijs qui precesserant agerentur [h], imperator Romanorum Fridericus, cuius adventum Salahadinus valde formidabat, cum virtute magna et innumera pugnatorum multi-

a. Ms. : *auderunt*.
b. *Sic*.
c. Ms. : *saucietis*.
d. Dans le manuscrit, entre *cum* et *multitudine*, il y a un petit espace (longueur d'un mot de 7 à 8 lettres) laissé en blanc.
e. Le mari d'Isabelle se nommait *Honfroi* de Toron. Au lieu de *Gœtfridus*, il devrait donc y avoir ici *Hunfridus*, ou *Herfrandus* comme dans Jacques de Vitry. De même, plus bas, ce personnage est encore appelé *Gœtfridus*.
f. *Sic*.
g. Ms. : *habet*, avec un signe d'abréviation à côté du *t*.
h. Le ms. porte bien : *hoc.... agerentur*.

tudine per terram profecturus iter arripuit. Egressus autem de ultimis finibus Alamanie transque *Ungariam*, *Bulgariam*, *Macedoniam* et *Greciam* per terras Sarracenorum et in manu potenti et brachio extenso, subiugatis scilicet *Yconio*, *Philomona* [a] et aliis pluribus civitatibus, usque in *Armeniam* pervenit. Ubi dum estu maximo balneandi gratia in flumen, quod *Fretum* [b] incole appellabant [c], descendisset [d], casu flebili submersus et suffocatus, in aquis, peccatis exigentibus, interijt, in detrimentum tocius Christianitatis. Sequenti itaque vere, predicti reges Francorum et Anglorum, cum navibus et galeis, cum equis multis et bellicis instrumentis et copia victualium, *portui Aconensi* applicantes, nostrum exercitum inmenso gaudio repleverunt. Obsidentes igitur civitatem predictam et ex omni parte ipsam vallantes, per totam illam estatem continue eam inpugnaverunt. Inclusi igitur infra civitatem ex continuis violenciis actenderunt quod diu resistere iam non possent, hac condicione resignaverunt civitatem ut salvis personis et liberis exirent, et sanctam crucem quam christiani in prelio perdiderant se reddere || promiserunt. fol. 24 b
Sed cum eam invenire non possent, iratus rex Anglorum omnes illos qui in parte eius cesserant precepit trucidari. Rex autem Francorum pro redempcione nostrorum, quos Sarraceni tenebant captivos, vinculis reservavit, temperancius et micius agens pro nostris. Igitur cum non solum regnum Ierosolimitanum sed partem magnam Sarracenorum nostri facile possent acquirere, nisi humani generis inimicus, tantis christiani populi successibus invidens, superseminavit zizaniam; inmisit enim inter reges emulacionem et discordiam, et facta contencio inter principes, et errare fecit eos in invia [e] et non in via, in tantum quod unus post alium in regnum suum rediit [f]. Hijs igitur auditis rumoribus, Sarraceni exultantes et quasi de gravi sompno excitati corda resumpserunt. Interim vero marchio Montisferrati Conrado [g] a quibusdam baptizatis Sarracenis quos in domo sua diu nutrierat occiso, comes Campanie Heinricus [h], cum uxore illius Ysabella matrimonium contrahens, remansisset coronari rex recusavit quia ipse, sicut et alii, ad

a. *Sic.*
b. J. de Vitry : *Ferreüm.*
c. Ms. : *appellabatur.*
d. Ms. : *descendisse.*
e. *Sic.* — J. de Vitry a *invio.*
f. La phrase : *in tantum.... suum rediit* résume tout le récit de J. de Vitry contenu aux p. 1122, l. 38, à 1123, l. 50, de l'édition Bongars.
g. Dans le manuscrit, il semble qu'il y ait *currendo.*
h. Ms. : *Hemricus,* avec un *i* souscrit sous l'*e.*

reditum aspirabat. Ex quo factum est quod cum aliquibus diebus et[iam] in Terra sancta remansisset et, omnibus preparatis, repatriare vellet, de fenestra domus sue decidens supra pavimentum civitatis Aconensis, fractis cervicibus expiravit. Hemricus [a] autem, rex Cipri, frater Guidonis de Liniso [b] iam defuncti, cum regina Ysabella matrimonio copulatus, terre administracionem suscepit. Mortuo itaque Hemrico et eius uxore, comes Brenensis Johannes ad regimen regni filiam marchionis Conradi et regine Ysabelle duxit [c] in uxorem. Post [d] hec autem Christiani contra Sarracenos, qui eos fortiter inpugnabant, posse nec sufficiens adiutorium habentes, peccatis eorum exigentibus, Sarraceni tocius terre dominium promissionis violenter abstulerunt, ipsumque prochdolor nunc pacifici tenent et multis iam transactis annis potenter possederunt. Et quia Dominus suum pater filium licet corrumpere a rebus ex ratione vel hereditate, scilicet a brutis aliquociens privare [e], Deus omnipotens ab inicio et nunc circa Terram sanctam cursum huiusmodi [f] observavit, per infideles tanquam per instrumentum divine iusticie, populum suum ab hac eici permittens, peccatis exigentibus, quia non debet sanctum dari canibus et
fol. 25 a margarita non debet eici inter || porcos; populo siquidem qui gratie benedictione non est particeps Deus utitur ad bonum fidelium et tritulationis flagello, igne huius talibus ad scoriam de materia metalli deponendam; et hoc decens est, quod peccatum infidelium presentis vite penitus diluendum non conceditur, fidelium vero excessus vera penitencia diluatur, quia in sanctum et prophanum non habens [g] distanciam pro nichilo habuerunt terram desiderabilem, terram lacte et melle manantem, Domini nostri patriam. Unde nunc quod Sarraceni Terram sanctam occupent, est ad fidelium devocionem et penitenciam provocandam, quam ex indevocione utique et culpis exigentibus perdiderunt. Et peccata infidelium loca sancta polluencium disposuit sine fine in perpetuum punienda. Et quia oculus inter corporis menbra spe-

a. Amaury de Lusignan.

b. *Sic*.

c. Ms. : *ducens*.

d. La fin du chapitre VI, à partir d'ici, paraît être de la composition de Pierre « de Pennis »; le style en est d'ailleurs des plus mauvais, et cette incorrection n'est pas, à ce qu'il semble, uniquement imputable au copiste de notre manuscrit; elle doit, pour une bonne part, être du fait de l'auteur.

e. Cette phrase est tout à fait altérée dans le manuscrit, qui porte : *Et quia dñs suū pat' filium habet* (ou *licet*) *corrumpere arebus exrōne vl h'editate si abrut'* (ou *abrat'*) *aliquociēs p'vare*. Je la rétablis tant bien que mal.

f. Ms. : *huius*.

g. Ms. : *hñs*.

ciali affectione diligitur, sordes removere cunctas ab eo quantocius festinamus. Sic redemptor noster a Terra sancta, cui super omnes alias amoris sui contulit prerogativam, sordes et inquinamenta peccatorum removendo peccatores commorantes affligit, flagellat et eicit. Penitentibus autem et ad cor revertentibus clementer restituit, dum abyssus abissum invocat, abissus scilicet miseriarum abissus misericordiarum.

[VII. *De nominibus et situ et qualitate civitatis Jerusalem* [a].]

Civitas itaque *Ierusalem*, sancta [1] ex devocione sepe nominanda, multis et variis nominibus extitit appellata : primo namque appellata fuit *Salem*, a Salem [2] filio Arphsa [3] filii Sem, quam prior ipse edificavit. Sed Ibuzeus [4] filius Canaam [5] eam inhabitans [6] *Jebuz* [7] nominavit. Unde a *Jebus* [8] et *Salem* dedit ei David nomen *Jerusalem* [9]. Quam Salomon, filius eius, auro et gemmis decorans *Jerosolimam* [10], quasi *Jherosolemonam* [11], appellavit; sed romanus exercitus funditus eam delevit, quam post mortem imperatoris filius eius Andrianus reedificans, *Elyam* appellavit [12]. Est autem in monte eminenti sita, et *montes in circuitu eius*, ut ait David propheta [b], lacte et melle fluens [13], frumento, vino et oleo omnibusque bonis temporalibus habundans [c]. Hec itaque sancta civitas nec [14] nimia parvitate angusta [15] nec magnitudine cuiquam fastidia [16] [d], a muro usque ad murum habens distanciam quantum arcus proicit sagittam [17]. Montem hec [18] autem *Syon* habet meridie, in quo David in archa Syon [19], eiectis Jesubeis [20],

a. Le texte du ms. d'Évreux débute avec ce chapitre. La rubrique initiale y est ainsi conçue : *Incipit liber Terre sancte Iherusalem.* Je donnerai en note les variantes de ce texte, dont je me servirai à l'occasion pour rectifier les leçons fautives du ms. de Trèves. Je désignerai ce dernier par la lettre T., et le ms. d'Évreux par la lettre E.

b. Psaumes, ch. CXXIV, 2.

c. Ce début offre des analogies avec le ch. 14 d'Orderic de Pordenone (éd. Laurent, pp. 148-149). — Une courte description de Jérusalem, contenue dans un ms. de Rome (Palatinus, 1358, fol. 35-36), commence également par les mots : « Civitas itaque Ierusalem sancta ex devotione sepe nominanda... »

d. A comparer avec Ludolf de Sudheim, éd. Deycks, p. 74.

Variantes du ms. d'Evreux : 1. *Sancta Ierusalem.* — 2. *Sale.* — 3. *Arphasa.* — 4. *Iebuson.* — 5. *Chonan.* — 6. *inhibitans.* — 7. *Iebusalem.* — 8. *Iebus.* — 9. *Ihrlm.* — 10. *Iherosolimam.* — 11. *Iherosalemonam.* — 12. *delevit, quam postmodum Elius imperator Adrianus reedificans, Eliam appellavit.* — 13. *lacte et melle manante fluens.* — 14. *civitas nimia* (le mot *nec* manque). — 15. *angustia.* — 16. *fastidiosa.* — 17. *sagitam.* — 18. *Montem autem* (le mot *hec* manque). — 19. *David inarchesion, eiectis.* — 20. *Iebuseis.*

habitavit et eam civitatem David appellavit. *Montem* vero *Oliveti*, ab habundancia olivarum dictum, habet ab oriente. fol. 25 b *Mons* siquidem || *Calvarie*, in quo crucifixus est Dominus [1], prope quem est sepulcrum Domini, situs est iuxta civitatem ad aquilonem, quem imperator Aridanus [a] inclusit infra [2] urbem, ampleans [3] civitatem versus aquilonem [b], a capite usque ad pedem, idem [4] a *Porta piscium* vel a *turri David* seu *Jebusei* [5] usque ad *Portam anguli*, id est *beati Stephani*, cingens eam muro; in quo loco postea christiani ob reverenciam dominici Sepulcri [6] artificioso opere forma rotunda [7] uno tantum foramine superius aperta [8] *dominice Resurrectionnis ecclesiam* construxerunt, multa sacra loca infra ipsam concludentes, sicut infra in sequenti capitulo difusius apparebit [9]. In hac primus [10] episcopus fuit apostolus Jacobus junior. Postea, temporibus Justiniani imperatoris, in Synodo generali apud *Constantinopolim* celebrato [11], ob reverenciam civitatis sancte [12] *Ierusalem*, fideles in ea patriarcham constituerunt [13], qui quartum locum obtinet post romanam sedem apostolicam [14]. Istius siquidem [15] ecclesie circuitus est centum quinquaginta [16] passuum, latitudo vero eius .xxxv., accipiendo scilicet hic passus pedum non autem manuum [17], infra muros, etc. [18].

[VIII. *De locis sanctis existentibus infra Sanctum Sepulchrum Domini* [19].]

Cum causa devocionis intraveris civitatem *Ierusalem* [20], primo recto tramite debes ire ad *ecclesiam Sancti Sepulcri* domini nostri Jhesu Christi [21] et cum devocione et lacrimis omnia loca sancta infra dictam ecclesiam existencia [22] visitare, et, ut mentetenus [23] dicta loca retinere possis, debes ire in

a. *Sic* dans T.
b. A comparer avec Ludolf de Sudheim, éd. Deycks, p. 74.

Variantes du ms. d'Evreux : — 1. *crucifixus est Christus dominus, prope est sepulcrum Domini situm*; *est iuxta*. — 2. *iuxta civitatem versus aquilonem, quem imperator inclusit Adrianus infra*. — 3. *amplians*. — 4. *id est*. — 5. *Iabusei*. — 6. *Christiani postes* (sic) *ob reverentiam sancti Sepulcri*. — 7. *rotundo*. — 8. *aperto*. — 9. *sicut inferius sequenti capitulo distinctum apparebit*. — 10. *In hac vero ecclesia primus*. — 11. *generali Constantinopoli celebrata*. — 12. *civitatis Ierusalem* (le mot *sancte* manque). — 13. *ordinarunt*. — 14. *appostolicam*. — 15. *quidem*. — 16. cv. — 17. *non autem passus manuum*. — 18. Les mots *infra muros, etc.* manquent. — 19. *infra ecclesiam Sancti Sepulcri*. — 20. *civitatem sanctam Iherusalem*. — 21. *Sancti Sepulcri Christi*. — 22. *existentia*. — 23. *mentethus* (ms. : *mēteth'*).

chorum [1] canonicorum, ubi est quidam [a] lapis albus in cuius medio est quoddam foramen ubi dicitur esse medius mundus nostre habitacionis. Iuxta illud psalmista [b] operatus est salutem in medio terre [2]. Dum vero fueris ibi, vertas [c] faciem tuam ad occidentem, et ibi ante oculos tuos videbis sepulcrum Domni [d] nostri infra parvam [3] cellam rotundam pulcris lapidibus constructam. Est autem sepulcrum longitudinis octo [4] palmarum, cuius tante quantitatis dicitur fuisse Dominus. Latitudinis vero est quatuor [5] palmarum. Ante quoque portam celle sepulcri, est quidam lapis quadrus [6], longitudinis et latitudinis [7] duorum palmarum, cuius circuitus est octo palmorum [8], qui quidem lapis [9] positus fuit ad ostium [10] monumenti; de quo loquebantur mulieres ad invicem dicentes : *Quis revolvet nobis lapidem ad ostium monumenti*, etc. [e]. Iste itaque lapis positus fuit ad ostium monumenti [11] quod erat in latere ipsius Sepulcri. Ille vero [12] lapis maximus, qui nunc [f] est in monte || *Syon* in *ecclesia Sancti Salvatoris*, fuit positus supra monumentum pro coopertura ipsius [13], et forte de isto mulieres dicebant [14] : « *Quis revolvet nobis*, etc. [15] ». Erat quippe magnus valde, quem scilicet sex paria boum non possent portare. Alius vero lapis non [16] erat magne quantitatis nec multi [17] ponderis, et eciam, ut quidam dicunt, sepulcrum Domini non habuisse [18] in latere ostium [19], sed tantum desuper. Item ultra sepulcrum, versus occidentem, est quedam porta clausa que vocatur *porta sancte Marie egipciace* [20], per quam dicta sancta fol. 26 a

a. Le ms. T. a : *quidem*.
b. Abrégé en *p̄s*.
c. Au bas de la page, avec renvoi à ce passage, le scribe a copié la note suivante : « Nota quod, ubicumque in locis subscriptis est crux posita in margine, est indulgencia a pena et a culpa omnibus vere penitentibus et confessis; et posui super eadem loca signum in modum hunc + + + infra scriptam (*sic*), etc., etc. ». — Dans le ms. d'Évreux on ne voit ni ces croix marginales, ni aucune note indiquant les sanctuaires pourvus d'indulgences.
d. Abrégé en *dom̄i*.
e. Marc, XVI, 3.
f. L'auteur a dû copier ceci dans un document datant d'une époque où l'église de Saint-Sauveur existait encore, donc bien antérieur au XIVe siècle.

Variantes du ms. d'Evreux : 1. *ire ad corum*. — 2. *habitationis; iuxta illud David operatus est salterium in medio terre*. — 3. *ante te videbis sanctum sepulcrum Domini infra quandam parvam*. — 4. IX. — 5. *latitudinis vero et altitudinis est iiijor*. — 6. *quadratus*. — 7. *altitudinis* (au lieu de *latitudinis*). — 8. *duarum palmarum, circuitus vero eius est*. VIII. *palmarum*. — 9. Le mot *lapis* manque. — 10. *hostium*. — 11. Ici, le copiste a commis un bourdon : il a sauté depuis les mots : *de quo loquebantur* jusqu'à *ostium monumenti* (inclus). — 12. *Et ille vero*. — 13. *eius*. — 14. *de isto lapide dicebant mulieres*. — 15. *Quis revolvet nobis lapidem, etc.* — 16. *Alius lapis non*. — 17. *multum ponderis*. — 18. *habuit*. — 19. *hostium*. — 20. *Egypciace*.

domina, que tunc erat peccatrix, non potuit intrare ad sepulcrum Domini, ceteris christianis ingredientibus [1], donec promisit se penitentiam facturam [2]; ubi et vocem [3] audivit : *Si transieris Jordanem salva eris*, ut in eius legenda [a]. Item stando in eodem supradicto loco [4], debes vertere faciem tuam ad orientem et sic stando debes respicere a dextris versus meridiem ad portam per quam intratur ad ecclesiam predictam, et ibi prope, in pavimento ecclesie, est unus lapis [viridis] [b], longitudinis .viij. palmorum [5] et modice latitudinis, in quo, ut dicitur, Dominus fuit aromatizatus [6]. Sed hoc non videtur multum credibile [7], quia talis lapis forte a Christi fidelibus in decenciori loco fuisset collocatus. Et ideo dicunt aliqui quod lapis iste [8] verus est *Constantinopoli*, et ille qui nunc est in ecclesia supradicta fuit factus ad similitudinem illius veri lapidis [9]. Item magis ultra supra hunc locum, est *mons Calvarie*, de durissimo lapide nivo [10], altitudinis fere trium [c] can-
+ narum [11], distans quadraginta passus [12] a sepulcro Domini + + +; ibique est unus lapis cum foramine rotunda [d], in quo sancta crux [13] fuit infixa, in qua Christus dominus pro redempcione humani generis extitit crucifixus. Iuxta hunc [14] montem est quidem [15] locus, in quo est una capella [16] extra ecclesiam Sancti Sepulcri sed coniuncta muro dicte ecclesie, ubi beata virgo Maria stabat cum aliis mulieribus iuxta crucem filii sui, plorans et lamentans eum. Item
+ prope hunc montem, est locus + + + ubi Ioseph ab Arimatia [17] et Nicodemus laverunt Ihesum postquam deposuerunt eum de cruce. Hic autem mons aut monticulus, ubi Dominus [18] fuit crucifixus, est altitudinis .xvj. graduum, per quos gradus ascenditur a pavimento ecclesie. Sub isto [19] itaque monte ad duas cannas [20], est

a. *Vita S. Mariae Egypt.*, auct. Hildeberto Cenoman., cap. III, § 22-25 (*AA. SS. Boll.*, Apr. I, 80). *Vita eiusdem*, auct. Sophronio, § 22-25 (*ibid.*, *Append.*, pp. XVII-XVIII).

b. Ce mot manque dans le manuscrit de Trèves; je le rétablis d'après celui d'Évreux.

c. Sur la canne, voy. Du Cange, sub voce; et le *Directorium ad Philippum*, trad. Mielot (*Hist. armén. d. croisades*, II, p. 457).

d. *Sic.*

Variantes du ms. d'Evreux : 1. *intrantibus.* — 2. *penitentiam se facturam.* — 3. *ubi vocem* (*et* manque). — 4. *ut patet in eius legenda. In eodem stando scilicet supradicto loco, debes.* — 5. *lapis viridis longitudinis octo palmarum.* 6. *aromatisatus.* — 7. *multum esse credibile.* — 8. *ille.* — 9. *illius viridis lapidis predicti. Item.* — 10. *vivo.* — 11. *canarum.* — 12. *l. passibus.* — 13. *rotundo, ubi crux sancta.* — 14. *Christus dominus fuit crucifixus* (les mots *pro redemptione humani generis* manquent). *Item iuxta hunc.* — 15. *quidam.* — 16. *est una ecclesia vel capella extra.* — 17. *Arimathia.* — 18. *mons seu monticulus est ubi dominus Ihesus.* — 19. *xvi. graduum a pavimento ecclesie. Sub illo.* — 20. *canas.*

Golgata [a] locus, ubi quidam dicunt caput primi [1] hominis fuisse || inventum. In quem scilicet locum descendit sangwis [2] Christi fol. 26 b fluens de vulneribus eius. Item supra et hunc locum ultra, versus orientem, est crippa + + +, sive testudo vel croca profunda [3] + .xxxix. graduum, ubi sancta crux [4] ab Helena, Constantini matre, fuit inventa. Item prope hunc locum directe [5] ad orientem, est altare ubi sanctus [6] Jacobus junior [7] celebrabat, ad quod [8] per eandem viam descenditur per .xj. [9] gradus. Ibique prope est kathedra lapidea, ubi quidem sanctus Iacobus [b] episcopus [c] sedebat quando missam dicebat [10]. Iterum stando in eodem supra dicto loco ubi est *medius mundus* [11] et eciam dirigendo vultum suum ad orientem, a [12] dextris suis prope murum ecclesie versus aquilonem est quidam locus per circuitum signatus uno lapide rubeo. In cuius medio [13] est una parva fenestra ubi Dominus [14] resurgens a [15] mortuis aparuit [16] Marie Magdalene, quando extimavit eum ortulanum [17], etc., esse. Hic autem locus distat a sepulcro sancto .xvi. [18] passibus. Deinde magis ultra, per eandem portam vel viam sed a sinistris [19], est una colupna [20] rubea + + +, in + qua Dominus fuit ligatus et flagellatus [21], quando locus crucis parabatur. Ista vero columpna est murata in quodam muro, ubi videtur quod fuerit [d] aliud altare [22] distans duobus passibus a quodam alio altari, et iuxta illud altare, est foramen ubi dicta columpna fuit infixa. Istius itaque columpne medietas dicitur esse *Rome,* in *ecclesia sancte Marie maioris.* Sed aliqui dicunt quod dicta medietas sit [23] murata in altari, quod prope [24] locum ubi Dominus aparuit [25] Marie Magdalene. Aliqui vero dicunt quod

a. Sic., et de même dans le ms. d'Évreux.
b. A la place de *Jacobus*, il y a, dans le manuscrit, un mot qui paléographiquement pourrait s'interpréter par *montis* (mōt); je suppose qu'il y faut voir, une altération graphique de *Jacobus* (*iacob9*).
c. Ms. : *episcopi* (*epi*).
d. Dans le ms. T., au lieu de *fuerit*, il semble qu'il y ait *fiso*. Je rétablis *fuerit* d'après le ms. d'Évreux.

Variantes du ms. d'Evreux : 1. *ubi dicitur capud primi.* — 2. *sanguis.* — 3. *Item supra et ultra hunc locum versus orientem est scripta seu antrum profunda.* — 4. *sancta crux Christi.* — 5. *hunc locum versus directe.* — 6. *beatus.* — 7. *minor.* — 8. *quam.* — 9. *ix.* — 10. *cathedra lapidea ubi idem sanctus Iacobus minor solito sedebat quando dicebat missam.* — 11. Les mots *ubi est medius mundus* manquent. — 12. *et* (au lieu de *a*). — 13. *rubeo, et in eius medio.* — 14. *fenestra, ibique dominus.* — 15. *ex* (au lieu de *a*). — 16. *apparuit.* — 17. *existimavit eum ortolanum esse. Hic.* — 18. *sancto sepulcro xvicim.* — 19. *per eandem partem per viam scilicet a sinistris.* — 20. *columpna.* — 21. *liguatus fuit et flagellatus.* — 22. *ubi videtur quod* (*q'*) *fuerit aliquando* (*aliqū*, peut-être : *aliquod*) *altare distans.* — 23. *est.* — 24. *quod est prope.* — 25. *apparuit.*

fuerunt [1] due columpne, quarum una stetit extra civitatem prope sepulcrum beate Marie, ubi Dominus fuit incarceratus, ligatus et flagellatus. Et ista columpna postea fuit portata ex devocione in ecclesiam sancti Sepulcri, forte in altari quod est prope locum ubi Dominus apparuit Marie Magdalene [2]. Et forte quelibet istarum duarum columpnarum fuit divisa per medium et ex eis [3] fuerunt quatuor [4] partes, quarum due sunt in ecclesia *sancti Sepulcri*, una est murata in muro *sancti Salvatoris*, in *montem Syon* [5], ubi sunt Armeni [a], alia vero, ut supra dictum est, fuit portata *Rome*. fol. 27 a Deinde vero magis [6] ultra || per eandem viam, est locus + + + [b] carceris Christi ubi stetit quando crux parabatur. Ibique prope, est locus ubi mater eius stabat iuxta filium suum ligatum ; et licet Dominus venerit a meridie [7] ad locum passionis, et locus eius incarceracionis sit ultra locum passionis ad aquilonem, id est directa via [8], tamen potest dici quod ideo fuit ductus illuc quia in toto illo orto vel spacio non erat aliquis locus alius [9] ita aptus Judeis ad incarcerandum Dominum et regem universorum. Deinde ibi prope in muro ecclesie est parva fenestra per quam, ut asseritur, auditur clamor animarum clamancium in purgatorio.

[IX. *De locis sanctis Syon et peregrinacionibus que sunt in via eundo de Sepulchro* [10].]

Urbs itaque fortitudinis nostre, *Syon*, mons coagulatus, mons [c] pingwis [11], mons in quo beneplacitum fuit [12] Deo habitare. In eo pars est versus meridiem civitatis *Ierusalem* [13] sublimior. Civitas enim *Ierusalem* [14] in Scriptura sancta dicitur filia montis Syon. In quo quidem monte *turris David*, defendens [15] civitatem sicut mater protegit filiam suam. Exeundo igitur de *ecclesia Sancti*

a. Il y avait sur le Mont-Sion, un grand couvent arménien, dédié à S. Jacques fils de Zébédée (cf. ch. IX, et ci-dessus, p. 321, n. 3).

b. La croix qui aurait dû être placée à cet endroit, en marge du manuscrit, manque.

c. Jacques de Vitry (*Hist. Hierosol.*, ch. 62 ; éd. Bongars, p. 1081), et Philippus (p. 43) appliquent cette épithète de *mons pinguis* au mont des Oliviers.

Variantes du ms. d'Evreux : 1. *fu'ut*. — 2. Le passage : *ubi Dominus fuit incarceratus... apparuit Marie Magdalene* manque. — 3. *hiis*. — 4. *fuerunt facte iiij*[or]. — 5. *una vero est murata in ecclesia sancti Salvatoris in monte Syon*. — 6. *Item deinde magis*. — 7. *in meridie*. — 8. *aquilonem quasi directam viam*. — 9. Le mot *alius* manque. — 10. *De locis sanctis montis Syon et peregrinationibus que sunt via eundo de sancto sepulcro ad dictum locum. Rubrica*. — 11. *pinguis*. — 12. *est*. — 13. *Iherusalem sub illo muro. Civitas*. — 14. *Iherusalem*. — 15. *monte erat turris David deffendens*.

Sepulcri Domini nostri [1], statim extra [2] portam dicte ecclesie, [sunt quedam capelle a dextris et a sinistris illius spatii quod est ante portam dicte ecclesie] [a], quas peregrini summa devocione [3] visitant. In medio autem pavimenti illius, est [4] unus lapis ubi Dominus veniens ad passionem aliquantulum cum cruce stetit [5]. Item aliquantulum magis ultra, est unus [6] lapis alius, ubi veniens ad passionem plorantibus venientibus post eum ait : *Filie Ierusalem* [7], *nolite flere*, etc. [8]. Item magis ultra eundo [9] in *montem Syon*, est locus ubi Christus apparuit tribus Mariis, id est Marie Magdalene, Jacobi et Salome [10]. Item magis [b] ultra per eandem viam eundo *Syon* [11], invenitur *ecclesia beati Jacobi Zebedei* que est Armenorum, in quo [c] est locus ubi quondam depositum fuit capud beati Jacobi maioris [12] ablatum per manum angeli de Jopen [13], ubi fuit decapitatus. Post [d] magis ultra [14] invenitur *mons Syon*. Primo [15] invenitur *ecclesia Sancti Salvatoris*, que, ut asseritur, olim fuit *domus Cayphe* [16] principis sacerdotum, in qua fuit Dominus [17] nocte flagellatus ; et ibi est pars columpne in muro parietis

a. La phrase placée ici entre crochets, et qui est indispensable pour le sens, manque dans le ms. de Trèves. Je la rétablis d'après le ms. d'Évreux.

b. Cf. Philippus (pp. 38-39) : « Postea debet homo ire ad *montem Syon* et in itinere invenitur *ecclesia b. Jacobi* majoris filii Zebedei, que est Hermeneorum. Ibi est locus, ubi quondam repositum fuit caput ipsius Jacobi allatum de *Yoppen* per manus angelorum et ibi fuit decollatus, ut quidam dicunt ; alii vero quod in *Jerusalem*, ubi est ecclesia ipsius, decollatus fuerit, quod magis credo. »

c. Sic, et de même dans le ms. d'Évreux.

d. Cf. Philippus (p. 39). « In monte Sion invenit homo domum Salvatoris, que olim fuit domus Cayphe principis sacerdotum, in qua Dominus noster tota nocte fuit flagellatus, et est ibi pars columpne, in qua eciam dicitur fuisse ligatus et flagellatus. Ibidem eciam Petrus ter Christum negavit, antequam gallus cantaret, et ibi sedens in atrio cum ministris calefaciebat se, quia frigus erat. Ibi eciam est carcer, ubi Judei Jesum imposuerunt et servaverunt usque mane ; mane autem facto miserunt eum vinctum ad Pilatum. Est eciam ibi lapis grandis super altare, qui dicitur fuisse lapis, qui primo positus fuit super monumentum Domini nostri ?... Deinde homo vadit ad cellam quandam, in qua beata Virgo Maria morabatur .xiiii. annis post ascensionem filii sui ad celum. Et ibi prope est alia cella in qua ipsa benedicta Virgo migravit ex hoc seculo ». — Voy. aussi Orderic de Pordenone, éd. Laurent, p. 150 ; Sanudo, *Secreta*, l. III, pars 14, c. 8 ; éd. Bongars, p. 254.

Variantes du ms. d'Evreux : 1. Le mot *nostri* manque. — 2. *ante.* — 3. *ecclesie sunt quedam capelle a dextris et a sinistris illius spatii quod est ante portam dicte ecelesie quas peregrini cum magna devotione.* — 4. *istius pavimenti est.* — 5. *cum cruce in collo stetit.* — 6. *magis ultra in via publica est unus.* — 7. *Iherusalem.* — 8. *flere super me, etc.* — 9. *Item magis eundo ultra in.* — 10. *ubi Christus post resurrectionem suam apparuit tribus Mariis, scilicet Magdalene, Iacobi et Salomee.* — 11. *viam scilicet eundo in montem Syon.* — 12. *minoris.* — 13. *Joppen.* — 14. *Decapitatus i'o* (= *ideo?*). *Item magis ultra.* — 15. *mons Syon, ubi primo.* — 16. *Caiphe.* — 17. *Dominus fuit.*

ecclesie collocata, ad quam tunc fuit ligatus. Et propter hoc dicunt aliqui quod Dominus in carcere illo prope ortum ubi Dominus [1] fuit captus [2] [non extitit] [a] ad aliquam columpnam ligatus, quamvis fuerit multipliciter [3] illusus et flagellatus. In eadem fol. 27 b Cayphe quoque domo, Petrus ter Dominum negavit. Ibi || eciam est [4] carcer ubi Judei posuerunt eum usque mane [5]. Mane autem factum [b] miserunt vinctum [6] ad Pilatum. Est eciam [7] ibi lapis grandis super altare qui dicitur fuisse primo [8] positum [9] super monumentum Domini. De inde [10] magis ultra versus meridiem, itur ad cellam in qua beata Maria virgo [11] habitabat vel [12] + morabatur orando .xiiij. annis post ascensionem [13] filii sui + + +. Ibi [14] prope est alia cella ubi beata Maria migravit ad dominum suum. Et ibi e[s]t locus prope ubi sancti apostoli [15] congregaverunt se de toto mundo ad exequies [16] beate Marie. Est [c] eciam ibi [17] alia cella beati Johannis ewangeliste [18], que fuit prima ecclesia mundi. In qua idem beatus Johannes celebravit [19] missam in conspectu beate Marie virginis [20] quamdiu ipsa vixit post ascensionem filii sui. Et adhuc est ibi [21] quidam lapis rubeus qui erat pro altari portatus per angelum Domini de *monte Sinai* [22] precibus beate Marie virginis [23], que desiderabat videre locum ubi Dominus [d] dedit legem Moysi prophete sancto. Est autem alia [24] capella in monte Syon in qua est locus ubi Christus cenavit cum discipulis + suis [25] et ibi eos communicavit + + +. Est similiter ibi alius locus [26] ubi Dominus surgens a cena lavit pedes discipulorum. Ibique [e] prope [27] quasi super hunc locum licet non directe, est alia

a. Les deux mots placés ici entre crochets manquent dans le ms. de Trèves. Je les rétablis d'après le ms. d'Évreux.

b. Sic.

c. Le passage qui suit, jusqu'aux mots *pedes discipulorum* se trouve presque textuellement chez Philippus, p. 40.

d. Abrégé en do⁹, et de même dans le ms. d'Évreux.

e. Le passage qui suit, jusqu'aux mots *sui regis similiter* (ci-dessous, p. 353, l. 11), se trouve à peu près identique chez Philippus, p. 40.

Variantes du ms. d'Evreux : 1. Le mot *Dominus* manque. — 2. *captus, non extitit ad aliquam.* — 3. *fuerit ibi multipliciter.* — 4. *Item in eadem domo Caiphe fuit Petrus cum negavit Dominum. Item ibi est carcer.* — 5. *posuerunt Ihesum ligatum et servaverunt eum usque mane.* — 6. *Mane autem facto, miserunt eum vinctum.* — 7. *autem* au lieu de *eciam.* — 8. *primo fuisse.* — 9. *positus.* — 10. *Item magis.* — 11. *virgo Maria.* — 12. Les mots *habitabat vel* manquent. — 13. *assentionem.* — 14. *Item ibi.* — 15. *migravit ad celum. Et ibi prope est locus ubi apostoli.* — 16. *exequias.* — 17. *Item est ibi.* — 18. *euvangeliste.* — 19. *in qua idem celebrabat missam.* — 20. Le ms. E n'a pas *virginis.* — 21. *assentionem filii sui. Item adhuc est ibi.* — 22. *Synay.* — 23. E n'a pas *virginis.* — 24. *legem sancto Moysi prophete. Item est alia.* — 25. *ubi cenavit Dominus cum appostolis suis.* — 26. *communicavit. Item est ibi locus ubi.* — 27. *discipulorum suorum. Item ibi prope.*

ecclesia [1] ubi spiritus sanctus descendit super discipulos Christi. Est autem alia capella [2] desubtus, in qua Dominus aparuit [3] discipulis suis, janvis clausis, et ait Thome [a] : *Infer digitum tuum huc* [4]. Item in eodem monte est alius locus ubi sancti apostoli elegerunt beatum Mathyam [5] in apostolum. Est eciam [6] ibi alius locus ubi apostoli elegerunt septem dyaconos [7], scilicet beatum [8] Stephanum et alios. Ibi iuxta [9] est alius locus ubi beati [10] apostoli elegerunt beatum Jacobum juniorem [11] in episcopum Ierosolimitanum [12], qui fuit primus episcopus in Ierusalem [13]. Ibique prope iuxta locum sub cenaculo ubi Dominus lavit pedes discipulorum, est *sepulcrum David regis et Salamonis* filii sui regis similiter. In quo sepulcro ponebantur omnes reges Ierusalem [14]. Ibi [b] eciam [15] non longe, est *sepulcrum beati Stephani prothomartiris* [16], ubi post inventionem suam primo [c] positum fuit [17] corpus eius. Nunc autem est *Rome*, in eodem sepulcro cum beato Laurencio [18]. In descensum [19] itaque *montis Syon* quasi versus orientem est locus ubi sancti appostoli [20], portantes dominam nostram virginem Mariam [21] ad sepulcrum suum [22] in *valle Josaphat*, deposuerunt feretrum eius ; quod audientes Judei qui morabantur in vico, cucurrerunt || ad locum ut raperent corpus eius et conclu- fol. 28 *a* serunt [d] ipsum [e], qui omnes a Domino percussi fuerunt cecitate; sed, penitentia ducti, per beatam Mariam, confitentes esse matrem Dei virginem, continuo visum receperunt, ut [f] in eius legenda [23].

a. S. Jean, XX, 27.

b. Le passage qui suit, jusqu'aux mots *et concluserunt ipsum* (ci-dessous, l. 21), figure également chez Philippus, p. 42. Voy. aussi ms. de Munich, lat. 14731, fol. 87 *b*.

c. Ce mot est abrégé en p⁹, qui paléographiquement devrait plutôt s'interpréter par *post*; mais il est probable qu'il y a là simplement une erreur do transcription pour pº.

d. Philippus, au lieu de *concluserunt*, a *comburerent*; de même le ms. d'Évreux.

e. Après *ipsum*, Philippus (p. 42) ajoute : « Tunc pontifex Judeorum, ceteris impudicior et audacior, misit manus ad feretrum ejus, cui subito arefacte sunt manus ». Voy. aussi Orderic de Pordenone, éd. Laurent, p. 150; et le ms. de Munich, lat. 14731, fol. 87 *b*.

f. Le manuscrit porte *utz* qu'il faut peut-être interpréter par *ut est*.

Variantes du ms. d'Evreux : 1. E n'a pas *est alia ecclesia*. — 2. *Christi. Est eciam ibi illa capella*. — 3. *apparuit apostolis ianuis clausis*. — 4. *tuum, etc*. — 5. *Mathiam*. — 6. *enim*. — 7. *vii dyacones*. — 8. E n'a pas *beatum*. — 9. *Item ibi iuxta*. — 10. E n'a pas *beati*. — 11. *minorem*. — 12. *Iherosolimitanum*. — 13. *Iherusalem. Item ibi etiam iuxta prope locum sub*. — 14. *regis David et Salomonis. In quo mittebantur reges Iherusalem*. — 15. *Item ibi etiam*. — 16. *sancti Stephani primi martiris*. — 17. *suam primo fuit positum*. — 18. *Laurentio*. — 19. *decensu*. — 20. *apostoli*. — 21. E n'a pas *virginem Mariam*. — 22. E n'a pas *suum*. — 23. *corpus eius et comburerent ipsum, ut habetur in eius legenda* (il manque les mots *qui omnes... receperunt*).

Item aliquantulum magis ultra [1] descendendo per eandem viam et eundo in vallem [2] Josaphat, est ecclesia [3] que *Gallicantus* [a] dicitur, in qua est cava vel cripta [4] profunda, ubi beatus Petrus, penitens de negatione Domini, flevit amare [5].

[X. *De templo Domini et templum Salomonis* [6].]

Templum igitur *Domini* sanctum constructum fuit [7] a rege Salomone in *monte Moria* [8]. In quo scilicet monte, voluit Abraham ymmolare [9] filium suum Ysaac. Et in eo loco qui olim *Lupa* [b] et *Betel* [10] dicebatur, situm est dictum templum [11] infra civitatem sanctam *Ierusalem* [12], et ex una parte quasi continuatur cum muro dicte civitatis. Qui quidem murus respicit orientem et *vallem Josaphat* et aliquantulum meridiem. In quo est *Porta aurea* seu *ferrea* per quam Dominus in Ramis palmarum intravit et ivit in Templum. In eo itaque loco [13] ubi postea templum fuit constructum, Jacob, nepos Abrahe, dormiens, lapide sub capite posito [14], vidit scalam usque ad celum erectam et Deum innixum scale [c] angelosque descendentes et ascendentes per eam, et ait : *Vere dominus est in loco isto, non est hic aliud nisi domus Dei et porta celi* [d]; ex quibus verbis innuitur [15] quod previderit ibi templum Domini edificandum [16], licet [e] autem predictum templum a Babilonis primo [17] fuerit destructum, et postea a Romanis et a religiosis viris et fidelibus opere rotundo fuerit detectum [f] et

a. Le passage relatif à l'église dite *Gallicantus* est peut-être tiré de Philippus, p. 43. — Cf. Orderic de Pordenone, ch. XXII (éd. Laurent, p. 150).

b. *Sic*, pour *Luza*.

c. La lecture des mots *innixum scale* est conjecturale; car il semblerait plutôt que le ms. portât *coñ* (ou *añ*) X^m *scalem*. Mais comme je n'ai pu trouver une interprétation satisfaisante de cette écriture, je suppose une erreur de transcription et je rétablis *innixum scale* d'après la Bible (*Genèse*, XXVIII, 13).

d. *Genèse*, XXVIII, 16, 17.

e. Le passage qui suit, jusqu'aux mots *est reparatum* (ci-dessous, p. 355, l. 2) figure presque mot à mot chez Philippus, p. 47).

f. *Sic*, peut-être pour *erectum*.

Variantes du ms. d'Evreux : 1. *Item magis aliquantulum ultra*. — 2. *valle*. — 3. *est ibi ecclesia*. — 4. *cava scripta profunda*. — 5. *amare, etc.* — 6. *De templo Domini et templo Salomonis*. — 7. *extitit*. — 8. *Mōria* (le signe d'abréviation est sans doute de trop). — 9. *in quo voluit Abraham immolare*. — 10. *Luza et Bethel*. — 11. *Situm namque est templum infra*. — 12. *Iherusalem*. — 13. *Templum. Item in eo loco ubi*. — 14. *sub capite subposito*. — 15. *celum erectam, etc., ex quibus innuitur quod* (il manque la phrase : *et deum.... porta celi*). — 16. *ibi templum Domini esse ibi edificandum*. — 17. *p⁹* (= *post*).

magnifice [1] in eodem loco miro et subtili artificio iterum est reparatum. In hoc siquidem sancto templo, puer Ihesus a matre sua sapientissima [2] virgine Maria presentatus extitit et susceptus in ulnas sancti Symonis. Ibi Christus dominus [3] ante et post eius incarnacionem multa miracula [4] fecit, ut patet in novo [5] et veteri testamento. Hunc vero [6] locum Sarraceni in magna reverencia habent, adeo quod de longinquis partibus ad ipsum adorare conveniunt [7]. Quociens [8] autem sanctam civitatem possident, ymaginem Machometi ponentes in templo, nullum christianum permittunt intrare [a]. Et propterea Ierosolimis templum aliud [9] non longe a Templo Domini inmense [10] quantitatis et amplitudinis [edificatum est] [b], quod *Domus saltus* || id est de lignis Libani fol. 28 b *Templum Salamonis* [11] appellatur, quia Salamo [12] ibi docebat et judicia faciebat [13].

[XI. *De quibusdam locis memorabilibus et sanctis existentibus infra urbem Ierusalem* [14].]

Ab oriente itaque veniendo in *Ierusalem* [15] communiter intratur per *portam sancti Stephani prothomartiris*. Hec autem porta in Sacra Scriptura olim multis nominibus appellabatur. Sed quia beatus Stephanus extra civitatem prope hanc portam extitit a Judeis lapidatus, ideo ob eius reverenciam *porta Sancti Stephani* a fidelibus nunc appellatur. Cum autem per hanc portam equo regio [16] et ornamentis imperialibus ingredi vellet Eraclius, christianissimus imperator, revertens a sede [c] Cosdree [17], regis Persarum, lignum crucis dominice in manibus portando [18], repente lapides

a. La phrase *Quociens autem.... intrare* figure textuellement chez Philippus, p. 47. — Voy. aussi Jacques de Vitry, ch. 63. (éd. Bongars, p. 1080); *Guide de T. S.* (manuscrit de Munich, lat. 14731, fol. 89 *a*).

b. Les mots placés entre crochets ne se trouvent pas dans le manuscrit; je les rétablis, par conjecture, afin de rendre la phrase correcte. Il est à remarquer qu'ils ne figurent pas davantage dans le manuscrit d'Évreux, lequel présente ici la même incorrection que le manuscrit de Trèves.

c. *Sic*, et de même dans le manuscrit d'Évreux.

Variantes du ms. d'Evreux : 1. *et postea Romanis tam a religiosis viris et fidelibus opere rotundo decenter et magnifice in.* — 2. *sanctissima.* — 3. *in ulnis sancti senis Symmonis, in quo Christus dominus ante.* — 4. *mirabilia.* — 5. *patet novo.* — 6. *vere.* — 7. *veniant.* — 8. *Quosciens.* — 9. *intrare. Item et propterea Iherosolimis templum illud.* — 10. *imense.* — 11. *Salomonis.* — 12. *Salomon.* — 13. *et iuditia faciebat, etc.* — 14. *De quibus locis memorialibus et sanctis existentibus infra urbem Iherusalem.* — 15. *Iherusalem.* — 16. *in equo regio.* — 17. *sede Consorois* (*9sorois*). — 18. E n'a pas la phrase *lignum crucis..... portando.*

porte descenderunt et invicem quasi unus paries se clauserunt. Super quo cunctis stupentibus, angelus Domini signum crucis manibus tenens, super portam apparuit dicens : « Cum rex celo-« rum ad passionem per hanc portam intraret, non ornatu [1] « regio sed humili asello ingrediens, exemplum humilitatis suis « cultoribus dereliquit [2]. » Et, hiis dictis, angelus abscessit [3]. Tunc imperator, lacrimis perfusus, discalciatus et usque ad camisiam spoliatus, crucem Domini accipiens usque ad portam humiliter baiulavit. Moxque lapides ad suum locum redierunt, et intrantibus cunctis ingressum patefecerunt [a]. Fertur autem a quibusdam quod propter miraculum illud predicta [4] porta nunquam postea extitit clausa, nec a christianis nec a Sarracenis, sed semper aperta permansit. Prope igitur hanc portam, ad jactum lapidis seu baliste [5], est *Porta ferrea* sive *aurea* [6] in muro civitatis a sinistris [7], ad quam erat asina alligata et pullus cum ea. De hac porta [8] narratur quod, statim ut Ihesus Christus in Ramis palmarum intravit sedens super asinam per ipsam, clausit se, et nunquam potuit postea aliquo artificio vel aliquo conatu per aliquem aperiri [9]. Sed, ut patet ex verbis sancti angeli superius positis [10], Christus Ihesus in die palmarum non intravit per hanc portam, sed pocius, ut dictum est [11], per portam sancti Stephani intrasse videtur. Quod autem hec [12] Porta aurea clausa permaneat, ideo dicunt aliqui factum esse quod per eam homines [13] fol. 29 a venientes de foris poterant ire ad templum Domini || absque eo quod intrarent per civitatem [b]. Sarraceni hanc portam [14] clauserunt cum quadam [c] alia porta que est versus meridiem, per quam beata Maria [15] venit ad Templum cum filio suo offerens illum Deo in Templum [16], secundum legem Moysi. Sed peregrini

a. Voir, sur cette légende, Raban Maur, *Homiliae de festis praecipuis*, LXX (Migne, *Patr. lat.*, CX, col. 133), et les documents réunis dans notre ouvrage, actuellement à l'impression *Itinera Hierosolymitana latina bellis sacris anteriora*, t. II. fasc. 2, pp. 290 et suiv.

b. Ici le manuscrit d'Évreux ajoute : *et idcirco ne aliquis vadat ad Templum antequam intret per civitatem*, ce qui rend la phrase plus correcte et plus claire.

c. Ms. T : *quedam*.

Variantes du manuscrit d'Evreux : 1. *cultu*. — 2. *dereliquid*. — 3. *abcessit*. — 4. *istut miraculum predicta*. — 5. E n'a pas *seu baliste*. — 6. *aurea sive ferrea*. — 7. *ad sinistrum*. — 8. *De hac itaque porta*. — 9. *postea potuit aperiri aliquo artificio nec aliquo conatu per quem aperiretur*. — 10. *angeli predictis*. — 11. E n'a pas *ut dictum est*. — 12. *autem nunc hec porta*. — 13. *quia homines per eam*. — 14. *ire ad sepulcrum Domini usque eo quod transirent per civitatem, et idcirco ne aliquis vadat ad Templum antequam intret civitatem, Sarraceni hanc portam*. — 15. *beata virgo venit*. — 16. E n'a pas *in Templum*.

communiter omnes asserunt quod Christus dominus [1] per Portam auream vel ferream intraverit in die palmarum. Et ideo verba sancti angeli large intelligenda sunt, scilicet pro tota illa parte per quam Dominus in die predicta transivit [2].

Postquam [3] homo intrat *Ierusalem* [4] per *portam sancti Stephani,* statim occurrit sibi via vel platea [5] per quam Christus Ihesus [transivit] [a] cum cruce in collo [b], vadens [6] ad *montem Calvarie* ad locum sue passionis. Ibique infra [7] civitatem prope portam iam dictam versus Templum Domini a sinistris est *Probatica piscina* [c], in qua nunc apparet [8] aqua in quam [9] primus descendens quolibet anno ministerio angeli sanabatur a quacumque fuisset detentus infirmitate [10]. Item in eadem via et prope portam sepe dictam [11], est *ecclesia sancte Anne* que nunc est mosueta [12] Sarracenorum, ubi ostenditur locus vel cripa [13] ubi fuit nata beata Maria [d], que olim fuit domus Joachim et Anne, patris et matris virginis Marie [14]. Juxta vero istam ecclesiam, est una piscina cum aqua, ad quam descenditur per multos gradus, ubi multo tempore latuit [15] lignum sancte crucis [e]; et hec piscina, ut quidam dicunt, vocatur *Probatica* [16]. Sed sapientes communiter affirmant de prima. Juxta [17] hanc domum vel ecclesiam eundo per dictam plateam a dextris, est unus lapis in terra, ubi primo fuit crux [18] posita in collo domino nostro Ihesu Christo.

Postea [f] vadit [19] homo magis ultra per eandem plateam a dextris ad *domum Anne principis sacerdotum*, ad quam Christus [20] fuit ductus. Et ibi est domus in qua Judei concilium fecerunt [21], ut

a. Ce mot manque dans le manuscrit de Trèves; je le rétablis d'après le manuscrit d'Évreux.

b. Ms. T : *celo.*

c. Cf. Philippus, p. 51.

d. Cf. Philippus, p. 51.

e. Cf. Philippus, p. 51 : *ubi multo tempore jacuit lignum sancte crucis.* — Voy. aussi Orderic de Pordenone, éd. Laurent, p. 152.

f. Le passage qui suit, jusqu'aux mots : *et occiderent* (ci-dessous, p. 358, l. 1), se trouve à peu près textuellement chez Philippus, p. 52. — Voy. aussi Orderic de Pordenone, p. 152.

Variantes du manuscrit d'Évreux : 1. E n'a pas *dominus.* — 2. *Dominus intravit in die palmarum predicta.* — 3. *Item postquam.* — 4. *Iherusalem.* — 5. *platea publica.* — 6. *per quam Christus transivit cum cruce in collo vadens.* — 7. *Ibi itaque infra.* — 8. *nunc non aparet.* — 9. *qua.* — 10. *descendens in ministerio angeli quolibet anno a quacumque infirmitate detineretur sanabatur. Item.* — 11. *via adextris et prope portam supra dictam.* — 12. *musceca.* — 13. *scripta.* — 14. *Joachim patris et Anne matris beate Marie. Juxta vero.* — 15. *lignum sancte crucis latuit.* — 16. *probatica piscina. Sed.* — 17. *dicunt communiter et affirmant de prima. Item juxta.* — 18. *crux fuit.* — 19. *Postea vero vadit.* — 20. *ad quam primo Christus.* — 21. *fecerunt consilium.*

Ihesum dolo tenerent et occiderent. Juxta [1] itaque templum Domini est domus ubi beatus Petrus apostolus de mandato Herodis regis extitit incarceratus, unde per manus angeli fuit extractus et extra Portam ferream ductus [a]. Postea [2] recto tramite per eandem viam a dextris, vadit homo ad *domum Pilati*, ubi Dominus fuit flagellatus, corona [3] de spinis coronatus et ad mortem judicatus. Et ibi est via que ducit ad Templum, per quam Judei venientes de Templo clamabant [b] : *Crucifige, crucifige eum* [4]. Item [c] per
fol. 29 b eandem viam || a sinistris, est ecclesia que vocatur *Sancta Maria de spasmo*, ubi sancta Maria spasmavit [5] ex dolore, quando vidit filium suum ita turpiter duci ad mortem. Et ibi [6] prope super hanc plateam, est quidam arcus sub quo transeunt omnes euntes [7] per dictam viam, ubi dicitur fuisse *Licostratus*, id est *curia Pilati*, in cuius cacumine sunt murati duo magni lapides albi [8] de quibus dicitur in ewangelio Luce, 19 [d] : *Si isti pueri tacerent, et lapides clamabunt* [9]. Ibi aliquantulum ultra, recta via, Judei invenerunt Symonem Cironeum [10] qui portavit crucem Ihesu; et ibi prope monstratur locus a vulgo [11] ubi Johannes Butadium inpulit Christum dominum quando ibat ligatus ad mortem [insultando dicens Domino : « Vade ultra, vade ad mortem. » Cui respondit Dominus : « Ego vado ad mortem] [e], sed tu usque ad diem iudicii non morieris pro tua culpa. » Unde dicunt quod, propter culpam quam commisit in dominum Ihesum Christum, non morietur usque ad diem judicii. Et, ut dicunt quidem simplices, visus est aliquando a multis [12]. Sed hoc non asseritur a sapienti-

a. Le passage qui suit, jusqu'à *Crucifige eum* (ci-dessous, l. 8), figure, en termes presque identiques, chez Philippus, p. 52. — Voy. aussi Orderic de Pordenone, éd. citée, p. 152.

b. S. Marc, XV, 13; S. Luc, XXIII, 21; S. Jean, XIX, 6.

c. Comparer le passage suivant avec le passage correspondant de Philippus, pp. 52-53. Voy. aussi Orderic de Pordenone, éd. citée, p. 152.

d. S. Luc, XIX, 40.

e. Le passage placé entre crochets, nécessaire à la compréhension de la phrase, manque dans T; je le rétablis d'après E.

Variantes du manuscrit d'Évreux : 1. *dolo caperent, etc. Postea vadit homo ad domum Herodis regis que est etiam a dextris in eadem via ex opposito ad viam que vadit ad templum Domini. Juxta itaque templum Domini est domus ubi beatus Petrus apostolus.* — 2. *Item postea.* — 3. *et corona.* — 4. *clamabant : Crucifige eum.* — 5. *de Pasmo, ubi beata Maria pasmavit.* — 6. *Item ibi.* — 7. *omnes homines euntes.* — 8. *duo lapides albi de quibus dicit Dominus in evvangelio Luce XIX° : Si.* — 9. *tacerent, isti lapides non tacerent.* — 10. *Syreneum.* — 11. *Ihesu et ibi prope est domus Iude proditoris, ubi ipse cum uxore sua et filiis morabatur. Item magis ultra per eandem viam est locus a vulgo ubi Iohannes Buccadeus impellit Christum dominum.* — 12. *mortem insultando dicens Domino : « Vade ultra, vade ad mortem ». Cui respondit Dominus : « Ego vado ad mortem, sed tu usque ad diem iuditii non ». Et, ut quidam dicunt simplices, visus est aliquando multis. Sed.*

bus, quia dictus Johannes, qui corrupto nomine dicitur Johannes Butadium [1], sano vocabulo appellatur Johannes devotus Domini [2], qui fuit scutifer Karili [3] magni et vixit ij^{c} x^{o} annis [a]. Ibique prope ad [4] iactum lapidis a sinistris super quemdam arcum [5] qui est super quamdam viam sive carreriam [6], est *Domus divitis* qui micas panis negavit Lazaro [7]. Item magis ultra ante ecclesiam sancti Sepulcri iuxta pavimentum quod est ante portam, via sive carreria tantum media est, et monstratur *domus* sive *hospitale, ubi morabantur hospitalarii sancti Johannis Ierosolomitani*, et videtur fuisse locus sollempnior qui monstratur in tota illa sancta civitate, monasterio Sancti Sepulcri et Templo Domini exceptis. Et sic patet de hiis que sunt in civitate *Ierusalem* relatione digna.

[XII. *De locis sanctis et dignis memoriis qui sunt in valle Fullonum* [8].]

Turris itaque *David* vel *castrum* [9] situm est inter *montem Syon* et *turrim Jebuseorum*, ab ista vero turri Iebuzeorum [10] que est in capite civitatis Ierusalem [11] versus aquilonem et usque ad portam sancti Stephani que est in fine eius, Adrianus [12] imperator fecit fieri unum murum continuum includentem [13] infra civitatem montem Calvarie et locum sepulcri [14] Domini. Extra itaque turrim David, est locus ubi Judas || proditor suspendit fol. 30 *a*
se [b] ad quandam arborem sycomorum [15]. Sed aliqui dicunt quod suspenderit [16] se extra Templum Domini versus orientem ad unam ficum que est in descensu a Templo in vallem Josaphat. Quidam vero alii [17] dicunt quod suspenderit se in valle Josaphat ad quandam maceriem [18] lapidum possessionis sue que est inter *fontem*

a. Voy. ci-dessus, p. 325, n. 2, ce que je dis de ce passage.
b. Sur cet emplacement, cf. Tobler, *Topogr. von Jerusalem*, t. II, pp. 207 et suiv.

Variantes du manuscrit d'Evreux : 1. *Buccadeus.* — 2. *devotus Deo qui.* — 3. *Karoli.* — 4. *ccl annis. Item ibi quoque ad.* — 5. *archum.* — 6. E n'a pas *sive carreriam.* — 7. *Lasaro. Et sic patet de hiis que sunt infra civitatem Iherusalem* (il manque toute la phrase : *Item magis ultra...... exceptis*). — 8. *De locis sanctis dignis memoria que sunt in valle Josaphat Fullonum. Rubrica.* — 9. *Turris itaque vel castrum David situm est.* — 10. *Iebuseorum.* — 11. *Iherusalem.* — 12. *que est in fine, Elius Adrianus.* — 13. *includens.* — 14. *sepulture.* — 15. *siccomorum.* — 16. *suspendit.* — 17. *Quidam alii vero.* — 18. *suspendit se ad quamdam maceriem* (il manque les mots : *in valle Josaphat*).

Rogeam [1] et *ecclesiam beati Jacobi*. Item [a] alonge a turri David ad duos jactos [2] baliste, est *Cava* vel *Cripta* [3] *leonis*, ubi sunt sepulti .x. milium martirum [4] qui occisi sunt sub imperio Cosdre, regis [b] Persarum, pro nomine Domini. Item juxta [5] eandem turrim quasi ad meridiem, olim fuit *fons Gion superior*, in capite vallis vel agri Fullonum, ubi Salamon extitit inunctus [6] in regem; sed allibi [7] legitur quod fuerit inunctus in monte illo supra [8] Campum sanctum. Hic itaque fons Gion superior per meatus subterraneos ibat per civitatem et intrabat Probaticam piscinam, ubi lavabantur hostie que erant pro sacrificio quod fiebat in templo Domini. Ab isto vero fonte, qui est in capite civitatis, et usque ad *fontem Rogel*, qui est in fine, est una vallis versus meridiem que in veteribus historiis *vallis Fullonum* appellatur [9]. Sub dicto igitur [10] fonte modicum alonge, fuit *fons Gion inferior* [11], qui mittebat aquas suas ad *natatoria Siloe* [12], ubi cecus ex mandato Domini lavit oculos suos et visum recepit [13]. Item magis ultra per eandem vallem, reperitur quidam pons iuxta quem fuit piscina grandior, unde Rachses [c] exprobrabit [14] Judeos stans in exercitu Sennacheru, primi regis Assiriorum [15], de cuius exercitu una nocte angelus Deo [16] percussit .cxxxvi. [d] milia [17]. Item iuxta [18] hanc vallem versus eundem locum, in via qua itur in *Bethlehem*, sunt domus ubi magi hospitati sunt [19] quando venerunt Ierusalem [20], dicentes [21] : *Ubi est qui natus est rex Judeorum* [e]. Item magis ultra et infra per eandem vallem [22], est *ager Acheldemachi* [23], id est sanguinis, qui *Campus sanctus* nunc a fidelibus appellatur [24]. Hic ager emptus fuit pro sepultura peregrinorum illis .xxx. denariis quibus Judas vendidit Christum, super quem a fidelibus edificata fuit [25] quedam

a. Le passage qui suit, jusqu'aux mots : *pro nomine Domini* (ci-dessous, l. 4), figure également chez Philippus, p. 53.

b. Ms. : *regi*.

c. *Sic*, pour « Rabsaces » (IV Rois, XVIII, 17).

d. Peut-être faut-il lire CXXXV, car ce que j'ai cru devoir interpréter par I; à la fin du chiffre, pourrait n'être que la queue d'un s allongé situé dans la ligne au-dessus. Le texte biblique dit « CCCLXXXV milia ».

e. S. Mathieu, II, 2.

Variantes du manuscrit d'Evreux : 1. *Regel*. — 2. *iactus*. — 3. *scripta*. — 4. *sepulta xi^m martirum*. — 5. *impio Cosdroe rege Persarum pro nomine Christi. Item extra*. — 6. *Salomon fuit unctus*. — 7. *alibi*. — 8. *fuit inunctus in monte illo qui est supra*. — 9. *meridiem que est in veteribus ystoriis et vallis Fullonum appellatur*. — 10. *Sub igitur dicto*. — 11. *interior*. — 12. *natatoriam Syloe*. — 13. *occulos suos et vidit*. — 14. *Racheses exprobans*. — 15. *Cenacherip regis Assiriorum*. — 16. *angelus Domini*. — 17. lxxxv. *milia virorum*. — 18. *Item supra* (abrégé en *s^a*). — 19. *hospitati erant*. — 20. *Iherusalem*. — 21. *querentes et dicentes* : *Ubi est qui natus est, etc*. — 22. *Item magis ultra et ultra eandem vallem*. — 23. *Alchedemach*. — 24. *dicitur*. — 25. *edificata fuit a fidelibus*.

domus quasi donio [a] undique munita [1] et desuper terra cooperta, ubi desuper sunt quedam magna foramina unde cum funibus a fidelibus mittuntur [2] corpora fidelium defunctorum [3]. Item subtus istam domum, sub quadam rupe, est [4] *ecclesia beati Onofry* [5] *confessoris*, ubi sancti apostoli quondam [b] [6] in unum congregati composuerunt symbolum parvum fidei [7]. Item super [8] hunc locum duobus || miliaribus alonge, est quidem [9] mons ubi est *ecclesia* fol. 30 b *beati Cipriani martiris*, ibique Abraham [10] vidit locum procul ymolacionis Ysaac. Item descendendo [11] per eandem vallem magis ultra, reperitur unus magnus fons qui appellatur *natatoria Siloe*, de quo [12] supra dictum est. Deinde magis ultra [13] invenitur *fons Rogel*, qui est finis *vallis Fullonum* et principium *vallis Iosaphat*, ibique sanctus Ysaias [14] propheta secatus [15] per medium cum scira [16] lignea et ibi sub *querco* [17] *Rogel* fuit tumulatus [c].

[XIII. *De valle Josaphat et locis sanctis et dignis recordacione existentibus* [18].]

Vallis igitur *Josaphat*, ubi erit judicium generalis [19], sita est versus orientem inter Ierusalem [20] et montem Oliveti, quamvis large loquendo omnes valles per circuitum Ierusalem [21] valles Josaphat [22] appellantur [23]. Hec itaque Josaphat vallis interdum diversis nominibus appellatur; nam aliquando dicitur *vallis Izaphat* [24], aliquando *vallis Salim*, aliquando *vallis Regia*, ut plurimum [25] *vallis Josaphat*, et aliquando *torrens Cedron*, id est cedrorum, quia ibi olim erat magna copia cedrorum [26]. Cum autem

a. Dans le manuscrit il y a *q̄ domo*, que j'interprète par *quasi donio*, c'est-à-dire « comme un donjon ». La leçon du manuscrit d'Évreux (*quadrata*) donne un sens différent.

b. La lecture de ce mot est douteuse; le ms. semble porter *q̄d*.

c. Cette légende est rapportée déjà par l'*Itin. d'Antonin* (éd. Tobler et Molinier, p. 109). Pierre « de Pennis » parait l'avoir empruntée à Philippus, p. 43.

Variantes du manuscrit d'Evreux : 1. *quedam domus quadrata undique murata*. — 2. *mittuntur a fidelibus*. — 3. *deffuncta*. — 4. *ī* (sans doute transcription fautive de *ē*, c'est-à-dire *est*). — 5. *Onofrii*. — 6. *simul*. — 7. *simbolum fidei parvum*. — 8. *supra*. — 9. *quidam*. — 10. *Abraam*. — 11. *immolationis Ysaac et ibi dimisit pueros suos et venit ad locum quem ostenderat sibi Dominus ut immolaret filium suum Ysaac. Item descendendo*. — 12. *Syloe de qua*. — 13. *Item deinde aliquantulum magis ultra*. — 14. *Ysayas*. — 15. *fuit secatus*. — 16. *serra*. — 17. *quercu*. — 18. *De valle Iosaphat et locis sanctis recordatione* (sic). — 19. *generale*. — 20. *Iherusalem*. — 21. *Iherusalem*. — 22. *Iosafat*. — 23. *apellentur*. — 24. *vallis Trophet*. — 25. *aliquando ut plurimum*. — 26. *olim erant in magna copia de talibus arboribus*.

homo egreditur portam sancti Stephani, statim extra portam in via publica, occurrit sibi locus, in quo Judei lapidaverunt beatum Stephanum. Item ad duos jactus baliste alonge versus aquilonem, est locus ubi fideles sepelierunt eum [1]. Item ad jactum lapidis a longe a loco ubi beatus [2] Stephanus extitit lapidatus, est *ecclesia beate Marie de valle Josaphat,* sita in medio eiusdem vallis. In medio itaque istius ecclesie est sepultura virginis Marie sive sepulcrum sanctum ex marmore [3] ad similitudinem et quantitatem sepulcri Ihesu Christi filii sui. Ab hostio igitur predicte ecclesie et usque ad locum ubi est dictum sepulcrum [4] est descensus .xlviij. [5] graduum. Ibique prope est [6] locus id est villa vel pratorium *Gethsemani* [7], ubi Dominus per iactum lapidis avulsus est a discipulis suis, et oravit dicens : *Pater, si est possibile, transeat a me calix iste* [a], etc. [8]. Et ibi est locus ubi apparuit ei angelus Deo confortans eum, et ibi factus fuit in agonia, et factus est sudor eius sicut gutte sangwinis decurrentis in terram [9]. Ibi est lapis [10] quem Dominus, cum orabat, strincsit [11] et remansit ibi impressio digitorum eius. Et ibi, infra eundem locum fol. 31 a vel rupem, est alius locus ubi Dominus, assumpto Petro et || duobus filiis Zebedei secum, dixit [b] : *Tristis est anima mea usque ad mortem* [12]. Item ibi prope ad jactum lapidis, est ortus [13] ubi Dominus continuavit sermonem quem dixit in monte Sion [14] : *Surgite, eamus hinc* [c]. Ubi et Judas tradidit eum osculo [15]. Item in hac valle est *manus Absolon* et *sepulcrum* eius [16]. Ibique prope est *sepulcrum* [17] *beati Jacobi minoris* et locus ubi stetit temporibus mortis Christi, et ibi apparuit sibi Dominus. Et ibi est locus ubi fuit sepultus Zacharias filius Barachie [18], quem Judei occiderunt inter Templum et altare. Ibique desuper est locus in monte [19] ubi habitavit beatus Gregorius Nazarenus [d], et ibi prope Salomon posuit ydolum Maloth [20]. Item in hac valle a dextris sic eundo [21],

a. S. Mathieu, XXVI, 39.
b. S. Mathieu, XXVI, 38.
c. S. Marc, XIV, 34.
d. *Sic*, pour *Nazianzenus,* et de même dans le manuscrit d'Évreux.

Variantes du manuscrit d'Évreux : 1. *illum sepelierunt.* — 2. *a longe ubi idem beatus.* — 3. *est sepulcrum virginis Marie factum ex marmore.* — 4. *ubi est sepulcrum.* — 5. *lviij.* — 6. *Ibique est prope.* — 7. *Gelsemani.* — 8. *Pater mi, etc., usque ad gutas sanguinis, etc. Ibi est etiam lapis quem.* — 9. E n'a pas la phrase : *Et ibi est locus ubi apparuit... decurrentis in terram.* — 10. *Ibi est etiam lapis.* — 11. *strinxit.* — 12. *Zebedei ceco dicens : Tristis est anima mea, etc. Item ibi.* — 13. *locus.* — 14. *Syon.* — 15. *osculo pacis.* — 16. *magnus Absalon id est sepulcrum eius.* — 17. *Ibique est sepulcrum.* — 18. *Et ibi est filius Barrachie quem Iudei occiderunt.* — 19. *Ibique desuper in monte est locus ubi.* — 20. *Salomon posuit Moloth. Item.* — 21. *a dextris eundo.*

est *fons Enzemes* [1], id est solis, ubi beata Maria lavit pannos filii sui.

[XIV. *De monte Oliveti et Bethfage et Bethania* [2].]

Mons Oliveti [3] quasi passibus millis [4] distat ab Ierusalem [5]; in quem Dominus ascendebat contra Templum, quando discipuli eius quesierunt signa ad iudicia [6]. In quem frequenter causa orationis ascendebat, maxime tempore passionis sue. Item a [7] monte hoc a pueris Hebreorum cum ramis et palmis sibi obviam occurrentibus [8] honorifice est susceptus et ab illo loco cum ympnis [9] et laudibus usque in Ierusalem [10] super asinam et pullum deductus. In [a] monte [11] hoc ostenditur locus + + + a quo Dominus, videntibus discipulis suis, ad celos gloriose ascendit, et ibi [12] est lapis super quem [13] posuit pedes suos quando ascendit, ubi forma pedum eius sive vestigia remansit [14], que usque hodie ibi apparet. Est ibi prope [15] alius locus ubi beata Pelagia fecit penitentiam, et ibi sepulta fuit. Ibique est monumentum eius [16]. Item ibi prope est locus ubi Deus [17] docuit discipulos orare, dicens [18] : *Pater noster,* etc. Et ibi prope est [b] lapis unde videns civitatem flevit super illam, dicens [19] : *Quia si cognovisses et tu* [c], scilicet fleres, etc. [20]. Item in descensu istius montis versus vallem Josaphat et Ierusalem [21], est locus in quo beata Maria [22] coram sancto Thoma apostolo proiecit zonam [23] sive cingulum. A parte [d] vero boreali istius montis Oliveti [24] per unum miliare alonge, est mons parvus qui dicitur *Galilea*, ubi Dominus apparuit mulieribus cum surrexit [25] a mortuis. Unde alius est [26] *mons Galilee* et aliud [27] *mare*

a. Le passage qui suit jusqu'aux mots : *Quia si cognovisses et tu, etc.* (ci-dessous, l. 19) est à peu près identique chez Philippus, pp. 43-44.
b. Ms. : *et* au lieu de *est*.
c. S. Luc, XIX, 42.
d. Ms. : *apertum,* au lieu de *a parte.*

Variantes du manuscrit d'Évreux : 1. *Ensemas.* — 2. Le titre de ce chapitre dans le manuscrit d'Évreux est exactement conforme à celui-ci, sauf qu'il se termine par le mot *Rubrica.* — 3. *Mons itaque Oliveti.* — 4. *mille.* — 5. *a Iherusalem, in quo Deus sedebat contra Templum.* — 6. *signa adventus eius ad iuditium.* — 7. *in.* — 8. *palmis obviam occurrentibus.* — 9. *hympnis.* — 10. *Iherusalem.* — 11. *asinam deductus est. Item in monte.* — 12. *ibi prope.* — 13. *super quo.* — 14. *ascendit, in quo forma pedum eius ibi remansit, que.* — 15. *Item est etiam ibi prope.* — 16. *fuit. Est etiam ibi monumentum eius.* — 17. *Dominus.* — 18. *apostolos suos orare, dicendo.* — 19. *civitatem Iherusalem flevit, dicens.* — 20. *et tu, etc. Item in descensu.* — 21. *Iherusalem.* — 22. *beata virgo coram.* — 23. *zonam suam vel cingulum.* — 24. *cingulum. Ex alia vero parte montis Oliveti.* — 25. *surrexisset.* — 26. *Unde alius locus est mons.* — 27. *alius.*

fol. 31 b *Galilee*, || in quibus Dominus multociens apparuit discipulis suis. Ex isto vero monte [1] videtur mons ille unde Moyses vidit terram promissionis, et ibi mortuus extitit [2]. Item [a] in descensu montis Oliveti versus meridiem a sinistris eundo in Jerusalem [3], in via publica, est una columpna lapidea ubi stetit ficus illa quam Dominus maledixit et statim aruit. In declivo vero vel descensu montis Oliveti [4] versus meridiem, inter montem scilicet predictum et *Bethaniam*, est [b] *Bethage* [5], ubi Dominus precepit discipulis suis [6] : *Ite in castellum quod contra vos est*, etc. [c] Item in hoc itaque [7] loco Dominus expectavit discipulos suos quando misit eos pro asina et pullo [8], et ibi in die palmarum ascendit super asinam [9] et pullum, et equitando intravit in Ierusalem [10]. Item modicum ultra Bethage [11], versus orientem, est *Bethania*, castellum Magdalene, Marte et Lazari. Sed in aliis libris narratur quod *domus* [d] *Symonis leprosi* sit in civitate Ierusalem, in quo Maria Magdalena unxit pedes Domini Ihesu, eo recumbente in domo Symonis leprosi qui morabatur in quadam domo que erat in dicto castello, et ibi dimisit ei omnia peccata sua [12]. Ibi ex opposito infra + dictum castrum, est sepultura cum pulcra ecclesia [13] + + +, in qua Lazarus sepultus fuit, et ibi eum Dominus suscitavit [14]. Item magis ultra [e] extra *Bethaniam* versus orientem per duos jactus baliste, est domus ubi fuit pulcra ecclesia nunc [15] [diruta] [f], in qua comedit Dominus cum discipulis suis et dixit ei Martha : *Domine, non est cure* [16] *quod soror mea*, etc. [g]. Ibi prope [17] ad duos jactus lapidis,

a. Le passage suivant, jusqu'aux mots *intravit in Ierusalem* (ci-dessous, l. 12), offre certaines analogies avec la description des mêmes lieux par Philippus.

b. Ms. : *et*.

c. S. Mathieu, XXI, 2; S. Marc, XI, 2.

d. Ms. : *domū*.

e. Le passage qui suit, jusqu'à la fin du ch. XIV, se retrouve à quelques variantes près chez Philippus, pp. 45 et 63.

f. A la place du mot placé ici entre crochets, il y a un blanc dans le manuscrit. Je rétablis le texte d'après le manuscrit d'Évreux.

g. S. Mathieu, X, 40.

Variantes du manuscrit d'Évreux : 1. *loco*. — 2. *mons ille in quo fuit data lex Moysi in terra promissionis ubi mortuus extitit*. — 3. *Iherusalem*. — 4. *Item in declivo montis Oliveti sive descensu*. — 5. *Betphage*. — 6. *suis, dicens*. — 7. *etc. In hoc itaque*. — 8. E n'a pas *et pullo*. — 9. *super asinam, etc.* — 10. E n'a pas *et pullum et equitando intravit in Jerusalem*. — 11. *Betphage*. — 12. *et Marte et Lazari, in quo Maria Magdalena unxit pedes Domini in domo Symonis leprosi qui erat in dicto loco sive castello et sibi dimisit omnia peccata sua*. — 13. *Item ibi ex apposito* (sic) *intra dictum castellum est pelunca* (sic) *cum pulcra ecclesia*. — 14. *Lasarus sepultus fuit et resucitatus. Item*. — 15. *nec diruta*. — 16. *non est tibi cure* — 17. *Item ibi prope*.

est lapis [1] cui apposuit [2] se Dominus, ubi Maria Magdalena et Martha occurrerunt ei flentes et dicentes : *Domine, si fuisses hic* [3], *frater meus non fuisset mortuus* [a].

[XV. *De Bethlehem et vinea Engadi et quibusdam aliis locis sanctis.*]

Bethlehem igitur civitas regis David, in qua natus est Christus dominus verus David, rex regum et dominus dominancium, sita est in clivo montis Ierosolimitani, versus occidentem, distans a Ierusalem per .iiij. vel .v. miliaria. Et hec [b] itaque civitas traxit originem [c] a mulieri [d] Nohemii [e] que Ruth Mohabitidem adduxit de *Petra deserti*, quam duxit Bos in uxorem ; ex quorum progenie ad montem Sion venit agnus terre dominator. Est autem *Petra deserti* || minutissima [f] ultra *Jordanem*, in finibus *Moab* fol. 32 a in montibus altissimis sita, que hodie vulgariter dicitur *Crach*, qua morantur filii Soldani cum thesauro infinito [g]. In hac civitate *Bethleem*, hostis Herodis, Christum querens occidere, multos parvulos innocentes crudeliter interfecit. Item in hac vera civitate David, sed in pede eius, versus quasi ad occidentem, est [h] sancta et venerabilis *ecclesia kathedralis* in honore *beate Virginis* consecrata + + +, in qua est cripta ubi Christus natus fuit, presepe + ubi vel in quo comedebat asinus et bos, ubi reclinavit eum mater sua. Dicitur vero cum feno esse Rome. In parte vero sinistra dicte ecclesie, in pariete, est locus ubi positus fuit umblicus circumcisionis Domini + + +. Et ex parte dextra est locus ubi sepulti fue- + runt innocentes, ubi nunc est quoddam altare. In hoc itaque loco pastores, revelatione angelica amoniti, puerum pannis [i] involutum

a. S. Jean, XI, 21.
b. Ms. : *Et hac.* Le passage qui suit, jusqu'aux mots *terre dominator* (ci-dessous, l. 12), existe aussi chez Philippus, p. 58.
c. Ms. : *orientem.*
d. *Sic.*
e. Ou *Nohemi,* le dernier *i* étant peut-être effacé.
f. *Sic,* sans doute pour *munitissima.*
g. Cf. Burchard du Mont-Sion (éd. Laurent, p. 59) ; Biblioth. Vaticane, cod. Palat. 1358, fol. 35 *b.* La description de Petra, qui n'est guère à sa place ici, est amenée par la mention qui en est faite à propos de Ruth.
h. Le passage qui suit, jusqu'aux mots « est quoddam altare » (ci-dessous, l. 25), figure également chez Philippus, pp. 55-56.
i. Ms. : *pueris pannum.*

Variantes du manuscrit d'Evreux : 1. E n'a pas *est lapis.* — 2. *appodiavit.* — 3. *si fuisses hic, etc.* Le manuscrit d'Évreux s'arrête ici avec ces mots, au bas du fol. 65 *b,* au milieu d'une ligne (cf. ci-dessus, p. 327, n. 1).

cum Maria matre eius invenerunt, et magi stella duce et [a] hunc locum venientes natum regem humiliter adorantes mistica ei munera obtulerunt. Item infra claustrum canonicorum, est cripta in qua beatus Jeronomus [b], interpres latini, fecit penitenciam, ubi eciam transtulit bibliam de hebraico in latinum et multos alios libros composuit, in qua similiter sepultus extitit. Ibique prope beata Paula romana et filia eius Eustochium cum multis aliis virginibus, in monasterio devotissime Deo vacantes, regnum mundi et omnem eius ornatum contempserunt propter amorem domini Ihesu Christi. Item desubtus in dicta ecclesia, est cripta maxima ubi est capella in qua dicitur beata Maria virgo morata fuisse. Item versus orientem ubi [c] est cisterna de cuius aqua David desiderans bibere, ut patet in libro Regum. Eundo igitur de Ierusalem in Bethleem per viam per quam sancti magi iverunt, in medio quasi itineris a sinistris, est ecclesia in qua, ut dicitur, Helyas aliquo tempore fecit penitenciam [d] et inde in celum ascendit, quod non credo, sicut inferius declarabo [e]. Item magis [ultra] [f] per duo miliaria a dextris extra viam fere per unum
fol. 32 b miliare, || est quedam villa a christianis habitata, que appellatur *Veselia* [g], in qua nullus Sarracenus potest vivere per annum quin moriatur. Item ibi prope est *Campus cicerum lapidorum* [h]. Nam vulgariter dicitur quod cum dominus Ihesus transiret per hanc viam vidit hominem ciceram seminantem, quem cum Dominus interrogaret quid seminaret, respondit : *Semino lapides;* et Dominus ad eum : *Et lapides fiant.* Et usque nunc inveniuntur ibi cicera lapidea [i]. Item [j] prope Bethleem quasi ad unum miliare eciam addextris, est *sepulcrum Rachelis* [k], uxoris Jacob, que defuncta est in via quando peperit Beniaminum. Item [l] ultra

a. *Sic*, pour *ad* ou *in*.
b. *Sic*.
c. *Sic*, peut-être pour *urbis*.
d. Cf. Philippus, p. 55.
e. Voir ci-dessous, p. 371.
f. *Ultra* manque dans le manuscrit.
g. Sur cette localité et la légende qui s'y rattache, voy. Tobler, *Topographie von Jerusalem*, t. II, p. 406, et ci-dessus, p. 324.
h. *Sic*.
i. Sur cette légende, voy. ci-dessus, p. 324, n. 3. Le passage y relatif se retrouve à peu près textuellement chez Philippus, pp. 55-56.
j. Le passage suivant, jusqu'au mot *Beniaminum* (ci-dessous, l. 28), se trouve aussi chez Philippus, p. 55.
k. Ms. : *Rachalis*.
l. Le passage suivant, relatif au lieu dans lequel la naissance du Christ fut annoncée aux bergers, ainsi que le passage relatif à la ville de Tecua, se trouvent aussi en termes presque identiques chez Philippus, p. 58.

Bethleem per unum miliare quasi ad occidentem, est locus ubi sancti angeli annunciaverunt pastoribus Christi nativitatem. Item secundo miliario a Bethleem, est Tecua opidum in quo ortus est Amos propheta, et ibi est castrum in quadam spelunca ubi nunc est ecclesia ubi fuit sepultus. Quarto vero miliario a Bethleem, est *ecclesia Scariot* [a] abbatis, patris multorum monachorum, quo moriente rogaverunt eum omnes monachi ut Dominum rogaret quod eo moriente omnes morientur; et factum est quod omnes mortui sunt cum eo. Item per sex miliaria, est *Engadi* vicus in *tribu Juda*, ubi quondam crescebat balsamus, unde dicebantur *vinee Engadi*, que [b] in nativitate Domini floruerunt, que postea per reginam Egipti Cleopatram in Babiloniam translate sunt.

[XVI. *De ligno crucis et loco nativitatis beati Johannis Baptiste et Ebron et Samaria et Sichem.*]

Prope [c] igitur ecclesiam ad duo miliaria versus occidentem, est locus ubi crevit lignum crucis Christi, ubi edificata est ecclesia valde pulcra. Item ad .vij. miliaria, est fons ille egregius ubi beatus Philippus baptizavit eunuchum [d]. Deinde, per tria miliaria [e], est illa *ecclesia* que vocatur *Sanctus Zacharias*, distans per novem miliaria a Ierusalem, ubi scripsit : *Johannes est nomen eius* [f], et loquelam recepit. Inter dictam ecclesiam et locum nativitatis beati Johannis Baptiste, est quidam fons ubi obviaverunt sibi mutuo beata Maria virgo et sancta Elizabeth, et ibi beata Maria fecit *Magnificat anima mea Dominum*, etc. [g]. Deinde ultra hunc fontem, est locus ubi beatus Johannes Baptista fuit natus, ibique sunt due ecclesie in eadem domo, scilicet una superior et || alia inferior. In illa vero inferiori, est una cella ubi beata Virgo fol. 33 a stetit tribus mensibus usque ad nativitatem beati Johannis Baptiste, quem ipsa sancta virgo Maria de terra elevavit. In

a. *Sic*, sans doute pour *S. Caritonis*, c'est-à-dire S. Chariton. Le passage relatif à cette église et la suite jusqu'à la fin du chapitre xv se lisent aussi chez Philippus, p. 59.

b. Ms. : *qui*.

c. Le passage suivant, jusqu'aux mots *anima mea Dominum* (ci-dessous, l. 24), se trouve chez Philippus, pp. 53-54.

d. Ms. : *et vuchum*.

e. Le scribe ici s'est corrigé plusieurs fois : il avait écrit en premier lieu *tria miliaria*, qu'il a effacé pour le remplacer par .VII. *miliaria*, puis il a rétabli *tria miliaria*.

f. S. Luc, I, 63.

g. S. Luc, I, 46.

ecclesia vero inferiori natus extitit beatus Johannes, et ibi est quedam cripta ubi fuit absconsus quando Herodes querebat puerum Ihesum ad perdendum eum. Item vj° miliario a Ierusalem versus aquilonem et civitatem *Rama* [a], est civitas *Betulia*, ubi Judith amputavit capud Olofernis. Item duobus miliaribus magis ultra per eandem viam, est *castellum Emaus*, in quo Dominus panem frangens discipulis apparuit et in panifraccione ipsius Christi resurrectio manifestata extitit.

Item [b] .xii. miliaria a Bethleem et quasi .xvi. a Ierusalem versus meridiem, est *Ebron* civitas antiqua, que antiquis nominibus *Arbe* et *Carioth* appellabatur, ubi in spelunca duplici sepulti sunt quatuor reverendi patres nostri Adam, Abraham, Ysaac et Jacob et eorum uxores, scilicet Sara, Rebecca et Alia [c]. Item non longe ab hoc loco, est cripta in qua pater noster Adam cum uxore sua doluit centum annis de morte Abel. Secundo vero miliario ab Ebron, est *sepulcrum Loth*, nepotis Abrahe. Iuxta vero Ebron est *Manbre*, ubi est ilex [d] sive quercus sub qua sedebat Abraham quando vidit tres viros, et dicitur quod, si quis equitans super se portaverit, animal suum non infunditur [e].

Samaria vero civitas, que nunc *Sebasta* appellatur, sita est ad aquilonem inter Ierusalem et Nazareth, distans ab Ierusalem per dietam unam et mediam et plus. In hac civitate sepultum fuit corpus beati Johannis Baptiste inter Helizeum et Abdiem [f] prophetas, translatum deinde *Cerontam* [g] opido quod est ultra Jordanum [h], ubi fuit decollatus.

A *Sabastia* vel *Sabasta* per quatuor miliaria, est *Neapolim* civitas, olim *Sichar* vel *Sichem* dicta, in qua fuerunt sepulta ossa Joseph, de *Egipto* translata. Ibi extra civitatem, in una publica via, quasi per unum miliare, est puteus super quem Ihesus

a. Ms. : *et Ramam civitatem Rama*.

b. Le passage sur Hébron et le tombeau des patriarches et de leurs femmes ainsi que les suivants relatifs à la caverne où Adam et Ève pleurèrent la mort d'Abel, et au chêne de Mamré, se retrouvent chez Philippus, pp. 59-61, et dans la description de la T.-S. du manuscrit de Munich. lat. 14731, fol. 91 *b*.

c. C'est-à-dire *Lia*.

d. Ms. : *ibex*.

e. Cette tradition est rapportée dans nombre de descriptions de la T.-S.

f. *Sic*.

g. La graphie de ce mot dans le manuscrit comporterait plutôt la lecture *Ceroncam*. L'original portait probablement : *translatum deinde de Macheronta opido*, devenu tout d'abord par corruption : *translatum deinde de Ceronta opido* (ou *translatum dein de Ceronta opido*), puis : *translatum deinde Cerontam opido*. Le texte de Philippus (p. 33) est celui-ci : *translatum de Macheronta opido, quod est ultra Jordanem, ubi exstitit decollatus*.

h. *Sic*.

ex itinere fatigatus sedit et a muliere Samaritana peciit bibere. Ibique sunt duo colles, scilicet *Dan* et *Bethel*, in quibus Jeroboas posuit vitulos aureos et eos adorari precepit, dicens : *Hic sunt dii tui qui duxerunt te de terra Egipti* [a]. A *Neopoli* [b] habentur || fol. 33 *b* usque in Ierusalem triginta miliaria.

[XVII. *De monte ubi Christus jeiunavit et de rivulo et fonte Helisei et urbe Jericho.*]

Recedendo igitur de Ierusalem et eundo recto tramite versus Jordanem fluvium, descendendo semper quasi per .xvi. miliaria, primo ultra *Bethaniam* per magnum spacium est locus ille in quo homo quidam descendens a Ierusalem in *Iericho* et incidit in latrones. Item magis ultra, per eandem viam a sinistris, est una vallis profunda, ubi angelus Domini apparuit Joachim, annuncians ei nasciturram [c] ex eo virginem Dei genitricem. Item magis ultra in fine descensus et quasi in principio planiciei *Jericho* [d], a sinistris, est locus ubi cecus quidam sedebat secus viam mendicans, quem Christus illuminavit, ibique a Christi fidelibus extitit constructa satis pulcra ecclesia que [e], proch dolor, nunc Sarraceni utuntur ad custodiam bestiarum. Inde vadit homo ad montem [f] + + + qui est a sinistris, ubi Christus jeiunavit .xl. diebus et noctibus, qui distat per .xviii. miliaria a Ierusalem et duobus ab *ecclesia Ceci illuminati*. Iste mons est magne altitudinis, in cuius quasi medio Dominus fecit penitenciam, distans dictus locus a terra plana per unum fere miliare. In hoc loco dyabolus temptavit eum, dicens ei. *Si filius Dei es*, *dic ut lapides isti panes fiant* [g]. Secundo temptavit eum de avaricia, in alio monte qui est prope istum versus Ierusalem, ostendendo ei omnia regna mundi dicensque illi. *Hec omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me* [h]. Sed aliqui dicunt quod ista secunda temptacio fuerit in eodem loco, scilicet in cacumine montis ubi fuit prima temptacio. Tercio temptavit eum dyabolus

a. III *Rois*, XII, 28.
b. *Sic*.
c. Ms. : *nasciturum*.
d. Ms. : *Jerich*.
e. *Sic*.
f. Dans le manuscrit, les mots « ad montem » sont répétés deux fois : *Inde vadit homo ad montem ad montem qui est a sinistris*. — La croix qui aurait dû se trouver ici en marge du manuscrit n'y figure pas ; elle a été oubliée par le copiste.
g. S. Mathieu, IV, 3.
h. S. Mathieu, IV, 9.

de vana gloria super pinaculum Templi in Ierusalem, dicens ei: *Si filius Dei es, mitte te deorsum* [a]. In hoc siquidem monte quidam exemplo Domini vitam heremiticam [b], ut adhuc apparet, in parvis cellulis ducebant [c]. Sub predicto itaque monte, qui a fidelibus *Carrantena* vocatur, transit cuidam rivulus, olim amarus, in quem Helizeus misit salem et dulcoratus est. Ex isto itaque rivulo in planicie, [est] [d] *Jericho*, nunc parvum casale olim vero nobilis civitas, que sita est in plano inter montem Caratenam et fluvium Jordanis, duobus quasi miliaribus distans ab utroque. Hec igitur civitas capta miraculose extitit a Josue, ex qua fuerunt Raab meretrix, mater Lot [e] et Zacheus princeps publicanorum, ||
fol. 34 a de quibus in Ewangelio.

[XVIII. *De flumine Jordanis et mari Mortuo et quibusdam locis qui sunt per eius circuitum.*]

Fluvius [f] autem *Jordanis* ad radices *montis Libani*, iuxta *Cesaream Philippi*, ex duobus fontibus oritur, videlicet *Jor* et *Dan*, ex quibus traxit originem. In *mare Galilee* descendens, inde egrediens, per centum fere miliaria regionem irrigans et magnam utilitatem conferens regionibus circumiacentibus. In hoc fluvio peregrini corpora sua et vestimenta sua cum magna reverencia soliti sunt lavare, eo quod Salvator noster a beato Johanne in flumine isto baptizatus est, et tactu mundissime sue carnis fluvium sanctificavit, vim generativam conferens universis aquis; tota eciam Trinitas hunc fluvium felicem et dignissimum dedicavit, supra quem Pater auditus in voce, Spiritus sanctus in

a. S. Mathieu, IV, 6.

b. Abrégé en *he'miticā*.

c. Sur ces cellules, voy. aussi la Description contenue dans le manuscrit de Munich, lat. 14371, fol. 93 *a* : « Peregrini et omnes religiosi exemplo Domini specialiter ducti desertum illud desiderabile ut vitam ducerent heremiticam, preeligentes in modicis cellulis devotissime militabant. »

d. Ce mot manque dans le manuscrit.

e. Il y a, dans le manuscrit, *mat' loco*, que je propose, mais sous les plus expresses réserves, d'interpréter par *mater Lot*. Cette interprétation est d'autant plus douteuse, qu'il n'existe, à ma connaissance, aucun document donnant Jéricho comme patrie de la mère de Lot. Les nombreuses descriptions de la Terre-Sainte qui mentionnent les personnages bibliques originaires de cette ville ne citent que Raab et Zachée. Peut-être pourrait-on supposer que ce *mat' loco* est une mauvaise lecture de *meretrix*, qui alors se trouverait répété deux fois.

f. Tout le début de ce chapitre, jusqu'aux mots *per siccum transierunt* (ci-dessous, p. 371, l. 11), se trouve chez Philippus, pp. 63-65.

columbe specie et Filius baptizatus in humana carne. Naaman Sirus in hoc flumine est mundatus a lepra et quasi carnem pueri recepit. Josue cum multitudine filiorum Israel, aquis superioribus in altum ascendentibus, inferioribus vero in *mare Mortuum* descendentibus sicco vestigio pertransivit, scilicet prope locum illum ubi Christus fuit baptizatus, et prope ibi Johannes fecit penitenciam. Ex quo duodecim lapides iuxta numerum duodecim tribuum filiorum Israel abstraxerunt, de quibus ad litteram dicit beatus Johannes Baptista [a] : *Potens est Dominus in lapidibus suscitare filios Abrahe* [b]. Elyas autem et Helizeus, aquis Jordanicis Helie pallis percussis [c] et in duas partes divisis, per siccum transierunt. Hic fluvius per vallem illustrem que *Vallis Salinarum* dicitur in *mare Mortuum* se infundit et postea nusquam apparens absorbitur [d] ab ipso. Igitur ultra flumen Jordanis est mons ubi beatus Helyas fecit penitenciam. Et ibi prope est alius mons alcior primo, unde idem Helyas ascendit in celum, quando raptus sive [e] translatus fuit in paradisum terrestre. Ibique prope beatus Johannes Baptista, teneris sub annis fugiens turmas hominum, penitenciam egit ; ubi nonnisi locustas, id est herbas sic appellatas, et mel silvestre, id est cannamellas, ex || quibus fit zuchara fol. 34 b vel mel, ad litteram de apibus silvestris comedebat. Unde beatus Johannes existens in hoc loco respiciensque in alia parte fluminis versus terram promissionis, videns Ihesum venientem ad se ut baptizaretur a Johanne, ait : *Ecce agnus Dei*, etc. Et ideo *monasterium beati Johannis*, quod distat duobus miliaribus a Jericho, (et) [f] dicunt aliqui quod non fuit constructum in eo loco ubi idem sanctus Johannes egit penitenciam, sed in illo loco ubi Christum vidit venientem ad se, quod per unum miliare distat a loco ubi Christus [g] fuit in Iordane baptizatus et per duo miliaria distat a mari Mortuo vel Maledicto. In hac igitur Jordanis solitudine, exemplo Helye et Johannis Baptiste, quam plures viri perfecti, mortui mundo ut viverent Deo quieti [h], sibi habitaculum et sepulcrum elegerunt. Nam beatus Jeronimus in hiis partibus multo tempore penitenciam egit, in eo scilicet loco vbi nunc est eius ecclesia,

a. Ms. : *dicit Bb btus Johs Baptista*.
b. S. Mathieu, III, 9.
c. Ms. : *percussus*.
d. Ms. : *absorbitū*.
e. La lecture du mot *sive* est douteuse.
f. Le mot *et* est de trop.
g. Au lieu de *Christus*, le scribe avait ici par inadvertance écrit à nouveau les mots *Christum vidit venientem* qui se trouvent deux lignes plus haut. Il a ensuite corrigé *Christum* en *Christus*, et effacé *vidit venientem*.
h. Ms. : *quietis*.

que per unum miliare distat a Iordanis flumine et tantumdem a mari Mortuo et tantumdem ab ecclesia beati Johannis sive monasterio paulo superius dicto. In hiis eciam partibus, beatus abbas Zozimus [a], qui invenit in deserto beatam Mariam Egipciacam, penitenciam suam complevit et vitam finivit.

Secundo vero miliario a Iericho, est lacus [b] per multas dietas longus sed satis modicum latus qui male *Maledictum* nuncupatur, quod est ita salsum et amarum quod ex eo nec homo nec bestia bibere potest, plerumque dicitur *mare Mortuum* et *mare Dyaboli*, eo quod nichil vivum generetur nec aliquod vitam habens in eo submergi valet. Hoc igitur mare miraculose ibi erupit, absorbens quatuor civitates propter enormia peccata carnalia habitancium in eis. Quinta vero civitas a subversione conservata est precibus scilicet Abrahe. Hec [c] itaque civitas olim *Segor* et *Blemeta* [d] appellabatur, sed nunc a compatriotis *Opidum palme* [e] nuncupatur. Supra dictum vero mare in descensum *Arabie* est *Carnoym*, sepultura [f] Moabitarum, ad quam Balaam ad maledicendum Israel ductus est, quando asina cui sedebat locuta est ei. Istud mare dividit Arabiam et Judeam. *Arabia* erat [g] tempore filiorum Israel solitudo et desertum, ubi Dominus eis manna .xl^{a}. annis pluit. In Arabia est *vallis Moysi*, in qua idem Moyses bis silices percussit, duos rivulos aque populo dicitur reddidisse [h], de quibus nunc tota illa patria irrigatur. In Arabia est *mons Synai*, ubi est data lex Moysi, sicut inferius divisius explicabitur. Et in Arabia est *mons Or*, in quo Aaron sepultus est.

[XIX. *De Nazareth et mari Galilee et civitatibus et locis sanctis eisdem propinquis.*]

fol. 35 a || *Nazareth* vero civitas est modica fere in *Galilee* [i], ex parte occidentali, infra montes sita, distans a Ierusalem dietis tribus,

a. Le passage relatif à l'abbé Zozime se trouve chez Philippus, p. 66.
b. Au lieu de *est lacus*, le ms. porte *et locus*.
c. La suite, jusqu'à la fin du chapitre XVIII, se trouve en termes identiques chez Philippus, pp. 67-68.
d. Ou *Blemeca*. Je ne sais si ce nom se trouve autre part sous cette forme. Philippus, p. 67, donne *Belcozara*.
e. *Sic* dans le ms., peut-être pour *Opidum saline*.
f. Philippus (p. 67) a *spelunca*, au lieu de *sepultura*.
g. Ms. : *est (ē)*. Je rétablis *erat* d'après Fretellus (Migne, *Patr. lat.*, CLV, col. 1041).
h. Ms. : *redde'*.
i. *Sic*.

ubi fuit redempcionis nostre initium +++. In hac igitur civitate + ad beatam Virginem missus est Gabriel angelus, salutis nostre nunciacionis primordia; propter quod super omnes alias civitates speciali gaudet privilegio. Nam Christus dominus in Nazareth de Spiritu sancto ex Maria virgine fuit conceptus, in Bethleem natus et in Jerusalem pro salute nostra crucifixus, mortuus et sepultus. In [a] *Nazareth*, est fons modicus ubi puer Ihesus hauriebat matri sue aquam. Ibi est monticulus qui dicitur *Saltus*, unde Judei Ihesum periclitare voluerunt. Prope *Nazareth*, ad quatuor miliaria, est *Saforus* [b] civitas, id est *Saphet*, in qua nata est beata Anna, mater beate Marie. A *Saphore* per quinque miliaria, est *Cana Galilee*, ubi Dominus aquam mutavit in vinum. De qua fuerunt Simon et Matheus [c] et Nathanael. In hac itaque civitate, beatus ewangelista Johannes, consobrinus Christi, viso miraculo in eius nupciis facto, statim relicta sponsa sua secutus est Dominum. Sponsa vero eius, est Anna cithrica [d] nomine, voluntarie sicut sponsus eius cum aliis sanctis mulieribus secuta est duram viam que ducit vero. De *Acon* [e] *Nazareth*, ad quatuor miliaria, est *mons Thabor*, ubi Dominus transfiguravit se. Hic mons sublimis et arduus valde est; in quo constructum fuit monasterium ob reverenciam Domini salvatoris. Est autem dictus mons in regione Galilee, habens ad radicem eius torrentem *Scison*, *montes* vero *Galilee* ex una parte, ex altera vero *mare Galilee*. De montibus Galilee quedam [f] fabulantur quod nec ros nec pluvia ad litteram super eos descendat.

a. Le passage qui suit, jusqu'à *Nathanael* (ci-dessous, l. 13), se trouve en termes presque identiques chez Philippus, pp. 29-30.

b. C'est-à-dire Séphoris, l'ancienne Diocésarée.

c. S. Mathieu passe pour être né à Capernaum et non à Cana. Au lieu de *Matheus*, on pourrait lire à la rigueur *Thatheus* (= Thaddeus). Mais il n'est dit nulle part que S. Jude Thaddée fût de Cana. En interprétant l'appellation biblique « Simon Chananeus » par Simon de Cana, l'auteur se trompe évidemment; il a probablement emprunté cette interprétation à Philippus (p. 30). Quant à Nathanael, l'Evangile de saint Jean (XXI, 2) dit bien qu'il était de Cana. — La situation de Cana, telle que l'indique Pierre « de Pennis », paraît répondre à l'actuel Kefr-Kenna. La même indication topographique figure au surplus dans des textes beaucoup plus anciens : Theodosius, Antonin le Martyr, Jean de Würzburg.

d. J'ignore l'origine de cette histoire de S. Jean et de sa femme Anna Cithrica, qui se retrouve en partie dans les *Bibles historiales* et les *Vies de J.-C.* composées au moyen âge.

e. Cette mention d'Acre ne convient guère ici, le Thabor ne se trouvant pas entre Acre et Nazareth, mais à l'est de cette dernière ville; aussi peut-on se demander si, au lieu de *de Acon Nazareth*, l'original ne portait pas *de civitate Nazareth*. — Le passage qui suit, jusqu'aux mots *mare Galilee* (ci-dessous, l. 23), se trouve chez Philippus, p. 31.

f. *Sic*.

Sed hoc falsum esse a vicinis habitantibus frequenter est probatum [a].

Quartodecimo [b] vero miliario a *Nazareth*, est *mare Galilee*, ex aquis dulcissimis collectum, situm inter Ierusalem et Damascum, distans quasi tribus dietis [c] ab utraque civitate. Hic [d] itaque lacus ratione sue longitudinis et altitudinis [e] *mare* videlicet *Judeorum Egipciorum* [f], qui congregaciones aquarum appellant maria. Habet enim in longitudine .xij. miliaria, in latitudine .ij. Dicitur vero idem lacus *mare Galilee*, scilicet [g] quia situm est in confinibus *provincie Galilee* ; in quo est magna copia piscium diversorum generum. Appellatur eciam *stagnum Genezaret*, quod interpretatur aurea generans, eo quod ex faucibus moncium circum-
fol. 35 b stancium frequenter ventum || colligit validum, ex quo navicule plerumque submerguntur. Dicitur [h] preterea *mare Tiberiadis* eo quod civitati Thiberiatensi, que wulgariter *Tiberia* vocatur, adiacet. Hanc scilicet civitatem Ihesus in iuventute sua frequentare solebat. Juxta quam, ad duo fere miliaria, civitas Petri et Andree, *Betsaida* nomine, sita est. Ibique prope, ad duo miliaria, est *Naym* civitas ad radicem *Endor* sita, in descensu montis Thabor, [ubi] [i] obviavit Melchisedech Abrahe. Per duo vero miliaria a monte vero [j] Thabor, est *mons Hermon*, ubi nutrietur Antichristus. Supra [k] igitur dictum mare, dominus noster Ihesus Christus siccis pedibus ambulavit, ubi Petrus ad eum venire voluit, et submergi

a. Cf. Burchard du Mont Sion, éd. Laurent, p. 52.

b. Le passage qui suit, jusqu'aux mots *utraque civitate* (ci-dessous, l. 4), se trouve chez Philippus, p. 166.

c. A la suite de *dietis*, le scribe avait par inadvertance écrit les mots *et altitudinis mare videlicet Judeorum* qui figurent un peu plus bas; il les a ensuite effacés.

d. Le passage qui suit, jusqu'à *submerguntur* (ci-dessous, l. 13), se trouve chez Philippus, pp. 32-33.

e. Peut-être erreur de copie pour *latitudinis*, à moins que l'auteur n'ait voulu parler de la profondeur du lac.

f. Quelques mots ont probablement été sautés par le copiste : on pourrait rétablir le texte de la façon suivante : *Hic itaque lacus ratione sue longitudinis et altitudinis* [ou *latitudinis*] *mare nuncupatur*, *videlicet mare Judeorum et Egipciorum*, *qui congregationes aquarum appellant maria;* ou, plus simplement de la façon suivante : *Hic itaque lacus ratione... mare Judeorum nuncupatur ab Egipciis qui congregationes....*

g. La façon dont ce mot est abrégé dans le manuscrit comporterait plutôt la lecture *sed;* mais il est probable que l'original portait *scilicet.*

h. Le passage qui suit, jusqu'à *sita est* (ci-dessous, l. 17), se trouve chez Philippus, p. 32.

i. Ce mot manque dans le manuscrit; on peut aussi conjecturer *in qua*.

j. *Sic*

k. Comparer la suite, jusqu'au mot *tranquillum* (ci-dessous, p. 375, l. 2), avec Philippus, pp. 33 et 166.

cepit et dubitari [a]. Dixit Ihesus : *Modice fidei, quare dubitasti?* [b] Ibi eciam alia vice, discipulis periclitantibus, fecit Dominus mare tranquillum. Ibi [c] prope ad duo miliaria, ut quidam dicunt, est *Magdalum* opidum seu castrum, a qua dicta est Maria Magdalena. Item iiij° miliare a Betsaida est *Corrozaim* [d], ubi nascetur Antichristus, qui erit de tribu Dan, qui fuit unus de duodecim patriarchis filiis Jacob. Quarto [e] eciam miliario a Tybiriade, est *Dotaym* versus meridiem, ubi fratres Joseph eum vendiderunt. *Cafarnaum* autem civitas sita est in dextro capite maris Galilee, ubi multa miracula fecit Ihesus; in qua Antichristus regnabit. Item secundo miliario a Cafarnaum, est descensus montis ubi Dominus fecit sermonem ad turbas et docuit apostolos et sanavit leprosum. Item per unum miliare in descensu, est locus ubi Dominus quinque milia hominum saciavit, unde locus dicitur *mensa*. Cui subiacet locus ille in quo Christus post resurrectionem discipulis apparuit et comedit cum eis piscem, assum et favum mellis [f]. Item ad radicem Libani est *Paneas* [g] civitas sita, que *Zezaria Philippi* dicitur, ubi Dominus promisit Petro claves regni celorum. *Tyrus* autem, *Sydon,* in quibus Dominus multa miracula operatus est, non sunt civitates terre repromissionis, sed sunt site in provincia *Scirie*. In territorio autem civitas Tyris [h], ad radicem Libani, est fons super quem fessus Dominus ex itinere quievisse dicitur, dum pertransiret fines Tyri et Sydonis. Et est ibi lapis iuxta muros civitatis, super quem Dominus dicitur || sedisse et turbas docuisse fol. 36 a et ibi dictum fuisse : *Beatus venter qui te portavit* [i]. Extra autem muros civitatis Sydonis, Dominus sanavit filiam mulieris Chananee, ut patet in Ewangelio. Sunt etenim quam plura alia loca que Dominus corporali presencia sua visitare et sanctificare dignatus est. Quecumque enim loca dominus noster Ihesus Christus pedibus calcavit sancta et consecrata et pro preciosis reliquiis a fidelibus habentur.

a. Écrit *dubitā*, puis corrigé en *dubitari*.
b. S. Mathieu, XIV, 31.
c. Comparer la suite, jusqu'au mot *Magdalena* (ci-dessous, l. 4), avec Philippus, pp. 32 et 167.
d. Le passage relatif à Corrozaim se trouve à peu près textuellement chez Philippus, pp. 32 et 167.
e. La suite, jusqu'aux mots *favum mellis* (ci-dessous, l. 16), figure aussi en termes presque identiques chez Philippus, pp. 167 et 168.
f. S. Luc, XXIV, 42.
g. Comparer le passage relatif à Paneas, avec ce que dit, en termes analogues, Philippus, p. 169.
h. *Sic*.
i. S. Luc, XI, 27. Le passage relatif à la dite pierre se trouve aussi chez Philippus, pp. 173-174.

[XX. *De locis sanctis et mirabilibus que sunt in terra Egipti et in regione Philistinorum.*]

Egiptus itaque ab Egipto rege, fratre Doaym, sic vocata est, que olim propter eius opulenciam *Sencia*, id est bona copia, extitit appellata, centum milibus villarum inclita. Hec undique a fluvio *Nilio* sive *Nilo* cingitur, quam nubes non obscurant, pluvie non irrigant. Sed Nilus, unus de quatuor fluminibus *Paradisi*, qui in Scriptura *Gyon* dicitur et a gentibus terre talis appellatur, eam inundans fecundat. In Egipto est provincia *Thebayca*, a civitate *Thebea* nominata, in qua beatus Mauricius martir, cum legione sua, principaliter principabatur, et ab illa Thebeni [a] dicuntur, quorum festa habentur. Huic adiacet maxima solitudo, de quibus legitur in vitis Patrum. In diversis itaque partibus *Egipti*, inveniuntur arche lapidee magne sicut turres, que graneria Joseph appellantur, scilicet quia ipse Ioseph eas fecit fieri, causa reponendi frumentum pro tempore necessitatis, ut patet in Genesi. Cambyses igitur, rex Assiriorum, Egiptum superans *Menphim* civitatem restauravit, quam *novam Babiloniam* nominavit. In hac civitate Pharao habitavit, a quo filii Israel in luto et latere opprimebantur. In ea postea Phyladisus [b], rex Egipti, vero Deo templum edificavit ad similitudinem et quantitatem templi Deo [c] quod est in Ierusalem. Hec igitur civitas nunc capud est Egipti, ubi est maximum castrum quod [*Cayrum*] [d] appellatur *Babilonie*, in quo moratur Soldanus cum maxima multitudine militum. Ad hanc civitatem, timore Herodis, qui querebat animam pueri, fugit Joseph cum Ihesu et Maria matre eius, et ibi adhuc est parva
fol. 36 b domus ubi beata Maria cum filio suo mo || rata fuit septem annis. Super hanc vero cellam vel domum, est una pulcra ecclesia que appellatur *Sancta Maria cava* [e], ubi est magna devocio non

a. Sic.

b. L'auteur a probablement voulu désigner Ptolémée Philadelphe. La construction, en Égypte, d'un temple semblable à celui de Jérusalem, pour des Juifs réfugiés dans ce pays, est rapportée aussi par Marino Sanudo, *Secreta,* l. III, p. I, ch. 11, qui attribue l'autorisation de construire à Ptolémée Épiphane.

c. Sic.

d. A la place de *Cayrum,* que je rétablis par conjecture, il y a un blanc dans le manuscrit.

e. Sur l'église de S. Maria cava et celle de S. Barbara, dont il va être question, voy. en particulier la relation de Nicolas de Martoni (*Rev. Or. lat.*, III, 567), et celle d'Antoine de Crémone dans la *Zeitschr. d. deutschen Pal. Vereins,* t. XIII, pp. 161-165.

solum a Christianis, vero eciam a multis Sarracenis; ibi virgo Maria honoratur. Prope vero hanc ecclesiam, est una alia *ecclesia* ubi dicitur quiescere corpus *sancte virginis et martiris Barbare.* Item iuxta *Cayrum Babilonie,* ad quatuor miliaria, est [a] una *vinea balsami*, que fructum talem producit, causa adaquacionis aque illius fontis qui miraculose apparuit in loco illo ubi beata Maria deposuit filium suum. Narratur autem quod beata Maria, quando ibat in Egiptum, requievit iuxta quandam villam adhuc ibidem apparentem, que causa sitis habitatoribus illius peciit aquam, quam protinus ei renuerunt. Sed cum beata Maria a terra deposuisset filium suum, statim ibi ad pedes pueri exivit aqua in magna quantitate, que omnibus bibentibus est dulcissima, exceptis habitatoribus in dicta villa, quibus est amarissima. De ista aqua irrigatur vinea predicta, que antea nullum aut modicum fructum producebat. Ymmo dicitur a peregrinis quod dicta vinea fuerit facta de spinis vel arboribus illis infructiferis super quas beata Virgo posuit ad desiccandum pannos filii sui, quos lavit in predicta aqua. Item dicunt quod boves qui hauriunt hanc aquam causa adaquandi dictam vineam, a media die sabbati et usque ad diem lune nequaquam operari volunt, etiam si stimularentur usque ad mortem. Prope vero hunc fontem, est arbor appellata palma [b], que virtute Christi datulos produxit et beate Marie se inclinavit [c], ex qua fructus collegit. Et ibi prope sunt balnea optima, que ex virtute illius aque magnam efficaciam habent.

In terra Egipti, victor Alexander civitatem edificavit, quam ex suo nomine *Alexandriam* nominavit. Hec vero civitas sita est in litore maris, que quatuor dietis distat a *Babilonia,* et. x. a *Ierusalem*, et .xv. a *monte Sinay*. In hac igitur civitate beatus ewangelista Marcus et beata Katherina et innumerabiles alii sancti et sancte pro fide Christi martirizati sunt; de quibus scribitur in martirologio. In terra etiam Egipti est civitas *Dammiata*, que olim *Altepoleos* [d], id est civitas solis, dicebatur, distans ab *Alexandria* per viam maris. c. quinquaginta miliaribus || et a *Ierusalem* diebus fol. 37 a
octo. Ex qua fuit Asenech, sponsa Joseph. Ab ista vero civitate

a. Ms. : *et*.
b. Ms. : *pallana*.
c. C'est-à-dire s'inclina devant la bienheureuse Marie. Philippus (pp. 71-72) parle également de cet arbre, à peu près dans les mêmes termes. Je rappelle au surplus que cette histoire figure dans les Évangiles apocryphes (*Pseudo-Matthaei Evangelium*, cap. XX; éd. Const. Tischendorf, *Evangelia apocrypha*, pp. 87-88).
d. Ou *Alcepoleos*.

[usque ad civitatem] [a] Philistinorum, est spacium .VI. dierum. Hec autem civitas olim *Gaza* dicebatur, cuius portam Sampson media nocte surgens tulit et eas [b] solus extra civitatem exportavit. In libro Judicum continetur. Postea sequitur *Jopen*, alia civitas Phylistinorum, que nunc *Zapha* appellatur, distans. xl. miliaria a *Ierusalem* et ducentis .lx. a *Damiata*. In qua decapitatus extitit beatus Jacobus maior, et multa alia miranda ibi facta sunt, ut patet in libris Judith, Regum, Machabeorum. Ab hac civitate usque *Ramam* sunt octo miliaria, ubi audita est Rachel plorans filios suos. Item prope est *ecclesia Innocentum* [c], in cuius regione multi, loco Christi, occisi sunt ut prophetatum fuit per Jeromiam [d] et scribitur per Matheum ewangelistam, dicentem : *Vox in Rama audita est* [e], etc. De Rama vero eundo in Ierusalem, in via reperitur locus ubi beatus Georius extitit decapitatus. Postea invenitur castrum *Emaus* et postea *Bethulia*, de quibus superius dictum est. Deinde sequitur *Acon*, id est civitas mari[n]a [f], que distat a *Jopen* per viam maris .xl. miliaribus et .viij. infra terram a *Nazareth*. Istius civitatis medietas sita est in terra promissionis. Hec igitur civitas alio nomine appellatur *Tholomida*, sicut legitur in libro Machabeorum. Prope [g] quam est *mons Carmeli*, super quem montem est *ecclesia sancte Margarethe de monte Carmeli* dicta. In hoc monte sancti Helyas et Elizeus multis temporibus habitaverunt. Prope quem est *ecclesia* que vocatur *Sanctus Helyas;* ibique ad torrentem *Zizon* Helyas oravit, et celum pluvia [h] et dedit terra fructum suum.

[XXI. *De peregrinacionibus et locis terre Syrie*.]

In terra igitur *Syrie* (*Siria* a quodam rege sic appellata est) multa miranda et digna recordacione a Deo et sanctis eius preparata [i] sunt. Sub Syrie itaque provincia continetur tota terra pro-

a. Ces mots placés entre crochets manquent dans le manuscrit. Je les rétablis par conjecture.
b. *Sic*.
c. *Sic*.
d. *Sic*.
e. S. Mathieu, II, 18.
f. Ms. : *maria*. La leçon *marina* (ou *maritimà?*), si elle est exacte, semblerait indiquer que l'auteur prétend faire venir *Acon* de *aqua*.
g. La suite, jusqu'à la fin du chapitre, se trouve en termes analogues chez Philippus, p. 77.
h. *Sic*, probablement pour *pluviam*.
i. *Sic*, peut-être pour *patrata*.

missionis, cuius loca sancta superius narrata sunt. Item in provincia Syrie, est *Tyrus* civitas in corde maris sita, ex omni fere parte mari circumdata, que metropilis [a] est universe provincie Syrie et provincie *Fenis* [b], distans ab *Acon* .xviij. miliaribus. In territorio istius civitatis, in loco aliquantulum eminenti ad radicem montis Libani, est || fons super quem ex itinere fessus Dominus nos- fol. 37 b
ter dicitur quievisse, dum pertransiret fines Tyri et Sydonis, ut superius dictum est. Hic [c] fons habet aquas lympidissimas copiose scaturientes, universamque regionem irrigans; quem Salomon *Fontem ortorum*, *Puteum aquarum vivencium* appellasse dicitur; et est lapis iuxta muros super quem Dominus dicitur sedisse et turbas docuisse, et ibi hoc [d] dictum fuisse : *Beatus venter qui te portavit* [e], etc., ut patet superius. Hanc civitatem dicitur fundasse Tyrus, filius Japhet, nepos Noe, et ipsam suo nomine appellavit. Nunc vero appellatur *Suraqua* vel *Aqua Suriani*. De hac vero civitate scribitur in Ezechiele : *Tu dixisti, perfecti decoris sum et in corde sita* [f], et iterum : *Quis cogitavit* [g] *hoc super Tirum quondam coronatam, cuius negociatores principes institores eius incliti terre* [h]. In hac regnavit Agenor, cuius filius Fenix regioni *Fenicem* nomen imposuit. Ex hac Dido regina originem habuit, que *Cartaginem* condidit. Istius civitatis rex fuit Yram, qui cedros de Libano Salomoni ministravit pro Templi construccione. Huius servus Abdimus [i] mire sublimitatis ingenii in enigmatibus solvendis quem putant Marcholphum equipollenter respondebit Salomoni [j]. In hac eciam regnavit Appollonus [k], et Origenes sepelitur. De hac civitate fuit mulier Chananea, cuius filia a Domino liberata extitit. Hec civitas multos martires reddidit Deo. Ex hac civitate fuit Vulpianus [l] legis peritus. Tiri primi figu-

a. Sic.
b. Sic.
c. Le passage relatif à cette fontaine figure, en termes voisins, chez Philippus, p. 173.
d. La lecture de ce mot est douteuse.
e. S. Luc, XI, 27.
f. Ezéchiel, XXVII, 3. Le texte biblique porte : « in corde maris sita ».
g. Ms. : *contigavit.*
h. Isaïe, XXIII, 8.
i. Il s'agit sans doute ici du tyrien Abdemon, qui résolvait les énigmes envoyées par Salomon au roi Hiram (voy. Josèphe, *Antiquités judaïques*, l. VIII, ch. II).
j. La phrase n'est pas très claire; mais il y a là certainement une allusion à la pièce célèbre intitulée : *Dialogus Salomonis et Marculfi*, dont il existe aussi des recensions françaises, et dont il a été donné plusieurs éditions, tant latines que françaises.
k. Sic.
l. Ms. : *Wlpianus.*

ras literarum invenerunt, primi tinxerunt purpuram, unde purpura preciosior tiria appellatur. Sequitur *Sydon* civitas, que nunc *Sagitum* appellatur, distans a Tiro .xviij. miliaria, extra cuius muros Salvator noster filiam Cananee a demonio vexatam liberavit. Deinde [a] sequitur *Aradensis civitas*, in qua beatus Petrus in honore beate virginis Marie modicam ecclesiam fundavit, in qua divina celebravit. Hec dicitur prima *ecclesia beate Marie virginis*, ubi multa miracula fiunt, que a Christianis et Sarracenis in magna reverencia [habetur] [b]. Postea sequitur
fol. 38 a *Baruth* || civitas, que distat a Tiro per quingenta miliaria per viam maris. In qua civitate sunt due ecclesie, *Sanctus Salvator* et *Beatus Georius;* extra cuius civitatis muros, ad duo miliaria versus orientem, est *ecclesia beati Georii martiris*, ubi ipse occidit draconem. Postea [c] sequitur *Damascus* civitas, a Damasco, liberto Abrahe [d], constructa et appellata, que duas dietas et plus distat a *Beruth*, per quam transeunt *Abana* et *Pharphar* flumina, de quibus scribitur in libro Regum [e]. Terra Damasci erat *Indumea* et *Subsiria*, ubi Adam fuit formatus, et Caym occidit Abel, fratrem suum. Hic habitavit Esau, qui Seir et Edom dicitur. Est seir homo pilosus et edoom homo rubeus. Inde dicitur *Indumea*, et est pars terre istius Job et *Succa* et *Thiman* et *Namath*, de quibus fuerunt consolatores eius [f]. In *Idumee* finibus non multum longe a *Damasco* et *Jordane*, est *fluvius Jacob* [g], quo transvadato luctatus est cum angelo. Item prope Damascum apparuit Dominus Saulo, in loco qui hodie dicitur *Melgisaphar* [h], et in Damasco per manus Ananye prophete baptizatur. Item prope Damascum per .xx. miliaria, est *Sordana* [i], ubi est ecclesia in qua est ymago beate Marie, de quo emanat oleum sanctum. *Indumea*[*m*] [j] vero et *Feniceam* dividit *Libanus*. Ad pedem itaque montis Libani jacet antiquissima civitas *Dan*, sita inter montem et *Damascum*,

a. Comparer le passage qui suit, touchant Tortose et l'église de la Vierge, avec Philippus, p. 174.

b. Ce mot manque dans le manuscrit ; je le rétablis par conjecture.

c. Le passage qui suit, jusqu'à *consolotares eius* (ci-dessous, l. 22), figure en termes analogues chez Philippus, p. 170.

d. D'après d'autres écrits, le serviteur d'Abraham qui aurait fondé Damas serait Éliézer (voy. *Guide de T. S.*, p. 37, et ci-dessus, p. 324, n. 3).

e. IV *Rois*, V, 12.

f. Job, II, 11.

g. Philippus, p. 170 : *Jaboch*.

h. Cf. Philippus, p. 170.

i. Sardenay. — Philippus (p. 171) a un passage analogue sur l'image de Sardenay.

j. Ms. : *Indumea*.

que est terminus terre promissionis versus septentrionem. Istius civitatis antiquitus nomen fuit *Lesim,* sed capta a filiis [a] Dan, ab eis *Lesidan* appellata extitit. Philippus vero tetrarca, senioris Herodis filius, ipsam in honorem Tiberii cesaris *Cesariam Philippi* appellavit. Ipsa dicitur *Paneas* et wulgariter *Belinas;* et ipsa silva que civitati adiacet *Paneas* dicitur, que olim cum ipsa et tota *Cilicia* que Libano adiacet *saltus Libani* dicebatur.

Et est etiam super mare quedam alia civitas prope *Japhan,* ad .x. miliaria, que olim *Turris structionis* [b] dicebatur; sed ab Herode in honore Cesaris ampliata *Cesarea Palestina* [c] appellata fuit; ubi beatus Paulus carceri mancipatur. *Bersabee* autem terminus est terre promissionis ex || parte altera, sed [d] australi, que est ad radi- fol. 38 b cem moncium campestum [e], et inter montes et *Ascalonem* sita. Hec civitas dicitur *Puteus federis,* quia Abraham in signum federis quod habuit cum Abimeleth fodit ibi puteum. Item in terra Syrie est *civitas Antiochie,* que olim *Reblata* dicebatur, quam Anthiochus rex mirifice ampliavit, ipsamque *Antiochiam* suo nomine appellari iussit. Hec civitas est inter montes et flumina, duodecim miliaribus a mari, in faucibus fluminis portum habens, que per mare distat a *Tyro* .c. octoginta iiij[or] miliaribus; sed postea fuit dicta *Theophila* ab eiusdem urbis episcopo, ad quem Lucas ewangelista Actus Apostolorum scripsit. Ex qua beatus Lucas extitit oriundus. Beatus eciam apostolus Petrus in civitate illa primam cathedram tenuit, et fideles christiani dicti sunt qui prius discipuli vocabantur. Item per viam maris versus orientem ultra Anthiochiam, ad nonaginta miliaria, est *Tarssus* 10 *Cilicie,* id est *Armenie,* unde beatus apostolus Paulus extitit oriundus.

[XXII. — *De peregrinacionibus existentibus in Arabia, in Media, in Mezopotamia et in terra Moab seu Moabitarum.*]

Arabia itaque olim a Saba filio Thus *Saba* appellabatur, in qua thus colligitur. In hac est *Botrum* antiquissima civitas, metropolis tocius provincie Arabie, que hodie dicitur wulgariter *Buseruth,* sub se continens *Tratonitidem* regionem. Et quia

a. Ms. : *filia.*
b. *Sic.*
c. *Sic.* — Philippus (p. 75) s'exprime en termes analogues au sujet de Césarée de Palestine.
d. *Sic,* en toutes lettres dans le manuscrit, mais peut-être l'original portait-il *.s.*, que le copiste aurait dû interpréter par *scilicet.*
e. *Sic.*

regio illa fontibus et rivis caret, habitatores eius aquas pluviales per tracciones, id est meatus subterraneos, colligunt, unde illa regio *Traconis* dicitur, quia habitant in speluncis [a]. Et postea est *Decapoleos,* cuius fines sunt inter *mare Galilee* et *Sidone.* Est eciam *Iturea* regio post territorium Sydonensem, que ad radices Libani protenditur, qui *saltus Libani* appellatur. Est autem in Arabia *mons Synai* qui principaliter comprehendit duos montes, scilicet *montem Moysi* et *montem Oreb*. In monte Moysi, qui est alcior omnibus aliis, lex Moysi dabatur, ubi est eius ecclesia, in qua per sanctos angelos mirabiliter fuit corpus beate Katherine collocatum, de *Alexandria* ibidem per eos apportatum. In cacumine istius montis, est unus lapis miraculose cavatus, inquo ultra quadringentos annos requievit dictum corpus; nunc vero collo-
fol. 39 a catum est in quadam parva valle sita inter duos montes, || .xvj. miliaribus distans ab eo. Unus vero istorum moncium, inter quos dictum sanctum corpus nunc quiescit, appellatur *mons Moysi;* alius autem dicitur *mons Oreb* [b], ubi est *ecclesia beati Helye* prophete. In via itaque per quam ad istum montem ascenditur, quasi in medio, sunt tres *ecclesie*, scilicet *beate Marie* et *sancti Alexii* et *sancte Margarite.* Infra igitur *monasterium beate Katherine*, est ille locus ubi Dominus apparuit Moysi in rubo, et forte ista de causa factum fuit ibi sollempne monasterium, et ibidem dictum corpus sanctum collocatum prope fuit. Itaque a monte Synai ad unam dietam, est *mare Rubrum*, per quod siccis pedibus filii Israel transierunt, ut patet in libro Exodi. Item, iuxta predictum, fuit urbs *Madian*, in qua Jetro sacerdos prefuit, cuius habitatores Madianite appellantur. Prope vero has gentes per circuitum sunt alie gentes multe, scilicet Moabite et Amononite, Ydumei, Sarraceni et alie multe.

Est preterea in *Media* nobilis civitas *Edissa*, metropolis tocius regionis *Yndie* seu Indorum [c], que *Rages* dicitur, vulgariter vero *Roase* appellatur. Ad hanc urbem antiquissimam misit Thobias filium suum a *Ninive* ad *Gabelum.* Hanc civitatem beatus Thatheus convertit, in qua corpus apostoli Thome multis annis quievit. In hac Abagarus rex tempore Ihesu Christi regnavit, qui Domino nostro scripsit et scriptum ab eo recepit.

Item in *Mesopotamia* est civitas *Haran*, in qua habitavit

a. L'auteur parait avoir réuni ici deux étymologies du mot « Traconitis ».

b. Cette distinction entre le mont de Moyse et le mont Oreb a déjà été faite quelques lignes plus haut, d'où l'on pourrait inférer que l'auteur a reproduit ici deux relations distinctes.

c. Ceci ne peut s'appliquer à l'époque de Pierre « de Pennis ».

Abraham egressus a *Caldea*, prius quam in terram promissionis veniret. Et dicitur *Mesopotamia* a meos quod est medium et pomos [a] quod est fluvius, quia est sita inter duos fluvios, scilicet *Tigrim* et *Eufraten*.

In regione itaque *Moab* sive Moabitarum, est quedam civitas que nunc *Egeronum* [b] appellatur, sita inter *Ierusalem* et *Damascum*, duobus dietis distans a Jerusalem et quatuor a Damasco. In hac igitur civitate, est unus mons qui appellatur *mons Abarim* [c], ubi constructum fuit a Christianis pulchrum castrum; unde Moyses vidit terram promissionis. In terra quoque Moab mortuus est Moyses, iubente Domino, et sepelivit eum Dominus in valle terre Moab, et non cognovit homo sepulcrum eius usque in hodiernum diem. Pie quidem credendum est quod sanctissimus propheta Moyses, Dei amicus carissimus, sit in anima et corpore in eterna beatitudine, et nunc clare et lucide Deum sicuti est || facie ad faciem contempletur. Hanc visionem concedat nobis Dominus noster Ihesus Christus omnipotens verissimus Deus et homo perfectus, cui laus est et gloria per infinita secula seculorum. Amen. fol. 39 b

Explicit libellus de locis sanctis ultra marinis.
Deo gratias.

a. *Sic.*
b. Gera ?
c. Sur les monts Abarim, lieu de la sépulture de Moïse (auj. monts Urukaraije, Tarfûjeh, Ghuweiteh), voy. Burchard du Mont-Sion, V, 16; VII, 33; VIII, 3; IX, 20; XI, 3 (éd. Laurent, pp. 43, 57, 72, 81, 85); et Jean de Wurzbourg, éd. T. Tobler, p. 180.

CHRONOLOGIE

DE L'HISTOIRE

DU ROYAUME DE JÉRUSALEM

RÈGNE DE BAUDOUIN I

(1101-1118)

AVANT PROPOS

Le travail que je publie aujourd'hui forme la suite de la *Chronologie de la 1re croisade*, parue dans les tomes VI à VIII de la *Revue de l'Orient latin*. On y trouvera, conçue d'après le même plan, une chronologie du royaume de Jérusalem et de l'Orient latin pendant le règne du premier successeur de Godefroi de Bouillon. Il n'existe encore, pour cette période, aucun travail analogue, et, plus encore que pour la 1re croisade, les historiens modernes se sont montrés sobres de renseignements chronologiques exacts pour les événements survenus en Terre-Sainte après l'occupation franque. Muralt, dans son *Essai de chronologie byzantine, 1057-1453* [1], a bien relaté quelques-uns des principaux faits des croisades et de l'histoire des établissements latins, mais il les a souvent mal datés, et n'a généralement indiqué les sources que d'une manière tout à fait insuffisante [2].

1. Genève et Saint-Pétersbourg, 1871, in-8°.
2. Par exemple, il place quelques jours après Pâques 1102 la traversée du Bosphore par Anselme, archevêque de Milan; il donne comme ayant eu lieu

Je crois donc que l'établissement d'une Chronologie consacrée à l'époque de Baudouin Ier ne sera pas superflue et pourra rendre les mêmes services que la *Chronologie de la 1re croisade.* Rien, en effet, ne saurait être plus utile aux travailleurs que d'avoir à leur disposition des registres chronologiques et de pouvoir, à l'aide des sources indiquées et grâce à la reproduction des passages topiques, vérifier eux-mêmes l'exactitude des dates assignées aux événements.

Qu'il me soit permis de reprendre ici quelques points traités déjà dans la *Chronologie de la 1re croisade.*

M. Gindler, dans une dissertation intitulée *Graf Balduin I von Edessa* (Halle, 1901), a contesté le bien fondé des dates que j'avais assignées à l'arrivée de Baudouin à Édesse (*Chronologie*, n° 239) et au combat livré par Baudouin près de Samosate (n° 238). Selon lui, l'entrée de Baudouin à Édesse doit être placée non au 20 mais au 7 février 1098, et l'on doit admettre que l'attaque de Samosate, mentionnée par Mathieu d'Édesse et Albert d'Aix, eut lieu postérieurement à son premier séjour à Édesse, Baudouin étant parti de cette ville pour aller s'emparer de ladite place. Je m'étais appuyé sur le témoignage de Foucher pour établir que cette attaque était antérieure au contraire à son arrivée à Édesse. M. Gindler pense que les quinze jours qui, selon Foucher, s'écoulèrent entre l'arrivée de Baudouin et le meurtre de Thoros, doivent être comptés non à partir du jour même où éclata la révolte, c'est-à-dire à partir du 9 mars, mais à partir du jour où les habitants d'Édesse ourdirent secrètement cette révolte, c'est-à-dire approximativement, du 21 au 27 février. Évidemment il est possible qu'il ait raison. M. Kohler, dans la *Rev. de l'Or.*

dans cette même année 1102 les combats des trois armées de croisés contre les Turcs, tout en disant en un autre endroit que les Allemands étaient arrivés à Constantinople dès le 1er juin 1101. Selon lui, Hugues le Mainé serait mort en 1102, et Boémond aurait été fait prisonnier en août 1101. Le registre des sources, placé en tête du volume, est disposé de façon très défectueuse. Quiconque n'est pas familiarisé avec les documents de l'époque aura grand peine à s'y reconnaitre; de plus, les sources indiquées dans le corps même de l'ouvrage pour tel ou tel événement le sont souvent de façon tellement abrégée, que, même à l'aide du Registre, on ne peut les identifier sans de longues recherches. Ainsi, p. XVI du Registre, un document est indiqué avec le simple titre *Poème chronologique grec,* sans autre explication. En un autre endroit, on donne pour référence « Dshorsham 1409 ». Le lecteur renoncera souvent à déchiffrer ces énigmes.

latin, VIII, 585, émet l'avis que Baudouin put venir une première fois à Édesse, avec une petite escorte, comme le dit Mathieu d'Édesse, en repartir presque immédiatement pour se porter contre Balduk, puis y rentrer avant le meurtre de Thoros, ce qui concilierait à peu près les témoignages divergents en apparence de Foucher, de Mathieu et d'Albert. Je ne puis opposer aux systèmes de Gindler et de Kohler des arguments péremptoires. Mais, dans l'un comme dans l'autre, comment expliquer le renseignement donné par Foucher, témoin oculaire et généralement très exact : « Cumque, per xv dies illic *moram fecissemus*, machinati sunt cives urbis principem suum sceleste occidere », si ce fut précisément dans l'intervalle de ces 15 jours qu'eut lieu l'attaque contre Samosate. Comme il est impossible d'entrevoir le motif qui aurait conduit Foucher à passer cette expédition sous silence, on en serait réduit à mettre sur son compte une grave inexactitude. Si, en réalité, ce que dit Foucher des incidents de la marche de Baudouin vers Édesse n'a rien à voir avec les combats contre Balduk racontés par Mathieu d'Edesse et Albert d'Aix, ne pourrait-on pas alors supposer que Foucher fait allusion à ces combats, dans le passage où il parle des expéditions entreprises par Baudouin contre les Turcs lorsqu'il fut devenu maître d'Édesse après la mort de Thoros : « Cum autem principatum illius dono civium Balduinus suscepisset, protinus adversus Turcos qui in patria erant litem bellicum movit, quos multotiens vel victos vel occisos superavit. Contigit tamen de nostris plures a Turcis interemptos fuisse. » Manifestement Foucher ne connaît qu'un seul séjour de Baudouin à Édesse avant le meurtre de Thoros. Je ne puis me décider à sacrifier le témoignage d'un narrateur aussi exact aux renseignements souvent peu sûrs de Mathieu d'Édesse et d'Albert d'Aix.

Je dois encore réparer ici une lacune de ma *Chronologie*, en ce qui concerne les documents que je devais utiliser. J'ai négligé, en effet, une source qui, bien que secondaire, devait prendre rang dans mon travail à cause des nombreuses indications chronologiques qu'elle contient. Il s'agit du *Chronicon Malleacense,* rédigé vers le milieu du XIIe siècle et publié en 1869 par Marchegay et Mabille dans leur recueil de *Chroni-*

ques des églises d'Anjou, pp. 351-453, sous le titre de *Chronicon S. Maxentii Pictavensis*. L'auteur anonyme de cette chronique a dû avoir à sa disposition des documents contemporains de la première croisade. Il a connu les *Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum*, la lettre du patriarche Siméon et probablement aussi l'*Historia Hierosolymitana* de Baudri de Dol. Et, ce qui est important pour nous, il a eu soin assez souvent de donner, sans doute d'après ses sources, les dates des événements qu'il rapporte. Il ne sera pas inutile de relever ici les passages en question et de fournir au sujet des événements qui s'y trouvent rapportés quelques explications complémentaires. J'indiquerai pour chacun d'eux le n° de la *Chronologie* auquel ils sont afférents :

An. 1095 :

« III idus Novembris (= 11 nov.), Urbanus papa tenuit concilium... ». La date du 11 novembre est inexacte. Le concile eut lieu du 18 au 28 novembre 1095. (*Chronol.* n° 9).

An. 1096 :

« VI kal. Febr. (= 27 janv.), Urbanus papa fuit Pictavis et benedixit monasterium novum ». — Cf. Jaffé, *Reg. pontif.*, I, 684.

« Pascha (= 13 avril), Urbanus Sanctonas reversus et celebravit ibi Pascha. » — Cf. Jaffé, *ibid.*, I, 687.

« VII° idus Augusti (= 7 août), signum crucis apparuit in coelo et multi nobiles iussu papae perrexerunt in viam S. Sepulchri et coeperunt omnia relinquere ». (*Chronol.*, n°s 65, 67).

« In die dedicationis S. Michaelis (= 29 sept.), perierunt Lombardi et Longobardi in castro Exorogorgo. » D'après les *Gesta*, II, 5. (*Chronol.*, n° 76).

« Mense Octobri, occiderunt Turci omnes peregrinos... » (*Chronol.*, n°s 79-89).

An. 1097 :

« In IV feria quod est caput ieiunii (= mercredi, 18 févr.), Boamundus et Tancredus et Guillelmus, frater eius, persecuti sunt Turcopolos et Pincinatos... » (*Chronol.*, n° 119).

« Kal. Maii (= 1er mai), concordes et unanimes effecti sunt Franci cum imperatore Alexio causa sanctae expeditionis... »

— Le 1er mai, Godefroi de Bouillon, Tancrède, et Robert de Flandre étaient déjà partis de Constantinople. La notice ci-dessus ne peut donc s'appliquer qu'à Raimond de Toulouse et à Boémond. — (*Chronol.*, nos 143, 145.)

« Mediante Maio, pugnaverunt apud Niceam civitatem et in die Ascensionis, pridie idus (= 14 mai), coeperunt primum invadere ». (*Chronol.*, nos 150-152).

« I° die Iulii, fuit bellum contra CCCLX milia Turcorum, Saracenorum, etc. ». (*Chronol.*, n° 169.)

« Pridie nonas Octobris (= 6 oct.) apparuit stella cometa ». Renseignement fourni également par Foucher. (*Chronol.*, n° 181.)

« III idus Octobris (= 13 oct.), fuit terrae motus ».

« XII kal. Novembris (= 21 oct.), obsederunt Franci iij partes civitatis Antiochiae... ». Le rédacteur a emprunté cette date aux *Gesta*, 132 (XII, 2). Dans notre citation des *Gesta* (*Chronologie*, n° 203), au lieu de « vij kal. », il faut lire « xij kal. ». (*Chronol.*, n° 203.)

« V kal. Ianuarii (= 28 déc.), fuit bellum... ». (*Chronol.*, n° 219.)

An. 1098 :

« Idibus Februarii (= 13 févr.), fuit bellum... » Cette indication contredit celle que fournissent les *Gesta*, mais concorde avec celle donnée par Baudri de Dol. (*Chronol.*, n° 233.)

« V kal. Aprilis, Pascha (= 28 mars), fuit et aliud bellum ubi amiralii XII sunt occisi. Post Pascha, acta sunt haec mense Aprili et Maio ». (*Chronol.*, n° 252.)

« III die mensis Iunii, in die Iovis (= 3 juin), subacta est Antiocha... ». (*Chronol.*, n° 265.)

« III° die post haec (= 6 juin), obsessa est civitas a Corbalando... qui fuit cum gente sua... et ita fuit exercitus circa Antiochiam per XI dies. Tandem visione domini Jesu et S. Mariae sanctique Petri apostoli confirmati et visione et revelatione simul S. Andreae et repertione lanceae Domini nostri..... construxerunt acies suas... », etc. — On doit admettre probablement que « per XI dies » est une faute de copiste et que l'original portait « per XXI dies », car le siège d'Antioche par Kerboga dura 21 jours. On pourrait aussi supposer que les mots « per XI dies » ne signifient pas que le siège par Kerboga dura seulement 11 jours, mais qu'il se passa 11 jours jusqu'au moment où les assiégés furent réconfortés par les visions et par l'invention de la sainte Lance. Seulement, dans cette hypothèse, le jour de l'invention de la Lance ne serait pas le 14 juin, mais 11 jours au moins après le 6 juin (= 17 juin

ou après). A mon avis nous devons préférer la date du 14, fournie par Raimond d'Aguilers (« inventa est autem lancea XVIII° kal. Julii) à celle que donne la *Chronique de S. Maixent*. (*Chronol.*, n° 284).

« IV kal. Iulii (= 28 juin), versi sunt in fugam et fugerunt inimici. In illa [civitate Antiochia] fuerunt inclusi per XXVII dies et obsederunt per VIII menses et post captionem requieverunt per V menses et dimidium. » Le renseignement d'après lequel les Francs auraient été enfermés 27 jours est erroné. (*Chronol.*, n° 291).

« VI kal. Octobris (= 27 sept.), coelum apparuit rubicundum. » Ceci n'est mentionné nulle part ailleurs.

« III nonas Octobris (= 13 oct.), terrae motus fuit... » — « Ad festivitatem omnium sanctorum (= 1er nov.), adunati coeperunt viam S. Sepulcri... ». (*Chronol.*, n° 321).

« III idus Decembris (= 11 dec.), lunae eclipsis fuit. »

« III idus Decembris (= 11 dec.), acceperunt Marram. » (*Chronol.*, n° 329).

An. 1099 :

« Ibi [*scil.* Marrae] morati sunt per unum mensem et IV dies. » — D'après Raimond d'Aguilers, le comte de Toulouse quitta Marra le 13 janvier 1099. (*Chronol.*, n° 339.)

« IV idus Ianuarii (= 10 janv.), exierunt de Capharda. » Renseignement inexact (cf. *Chronol.*, n° 341).

« Idibus Ianuarii (= 13 janv.), Raimundus, comes de S. Aegidii, exivit de civitate Marra et venit ad Capharda. » (*Chronol.*, nos 339, 341.)

« VI kal. Martii (= 24 févr.), ad Archas venerunt ». Renseignement inexact (cf. *Chronol.*, n° 352.)

« VII kal. Aprilis (= 26 mars), fuit iudicium de lancea Domini ». — D'après Raimond d'Aguilers, cet événement eut lieu le vendredi saint, 8 avril (cf. *Chronol.*, n° 364). J'ignore à quelle source le chroniqueur a pu emprunter la date du 26 mars.

« III idus Aprilis (= 11 avril), Archae celebraverunt Pascha Domini ». Il eût fallu dire : « IV idus Aprilis », car Pâques, en 1099, tomba le 10 avril (cf. *Chronol.*, n° 365).

« VII kal. Maii (= 25 avril), tenuit Urbanus Romae concilium in quo confirmavit viam S. Sepulchri » (cf. Jaffé, *Reg. pontif.*, I, p. 700).

« V idus Maii (= 11 mai), pervenerunt Tripolim. » Renseignement inexact, puisque les croisés partirent d'Archa le 13 mai seulement (cf. *Chronol.*, n° 371).

« IV kal. Iunii (= 29 mai), Caesareae Pentecostem celebraverunt ». (*Chronol.*, n° 379.)

« V idus Iunii (= 9 juin), venerunt laetantes Jerusalem ». Il eut fallu dire « VII idus iunii » : l'arrivée des croisés devant Jérusalem eut lieu le 7 juin. (*Chronol.*, n° 385.)

« V idus Iunii (= 9 juin), fecerunt bellum. » (Cf. *Chronol.*, n° 386.)

« IV idus Iunii (= 10 juin), aggrediuntur civitatem et minorem murum straverunt et unam scalam ad maiorem erexerunt. » — Cette attaque eut lieu non le 10 juin mais le 13 (cf. *Chronol.*, n° 389).

« VII idus Iulii (= 9 juillet), duo lignea castra deportaverunt ad civitatem Ierusalem » (cf. *Chronol.*, n° 399).

« VI, V, IV et III idus (= 10-13 juillet), aptaverunt machinas » (cf. *Chronol.*, n°s 399, 401, 403).

« Pridie idus (= 14 juillet), aggrediuntur mirabiliter civitatem usque in noctem. » (*Chronol.*, n° 404.)

« VI^a feria (= 15 juillet), expugnata et subiugata est Ierusalem. » (*Chronol.*, n° 405.)

« Octava postquam civitas capta fuit (= 22 juillet), celebraverunt festivitatem ereptionis per omnem civitatem Jerusalem, et elegerunt principem Godefridum, similiter in loco patriarchae elegerunt Arnulfum in festivitate S. Petri ad vincula » (= 1er août). (*Chronol.*, n°s 409, 413.)

« Pridie idus Augusti (= 12 Aug.), aliud bellum fecerunt apud Ascaloniam » (*Chronol.*, n° 421).

III kal. Augusti (= 30 juillet), obiit papa Urbanus et ei successit Paschalis II. » Urbain II mourut non le 30, mais le 29 juillet 1099. (*Chronol.*, n° 412.)

La majeure partie des dates que nous venons d'extraire du *Chronicon S. Maxentii* sont prises textuellement aux *Gesta Francorum*. Les autres doivent avoir été empruntées à des sources que nous ne connaissons pas, ou proviennent peut-être d'erreurs du compilateur. Quoi qu'il en soit, et précisément parce qu'on ne les rencontre dans aucun autre document, elles méritent attention. En ce qui touche la première croisade, aucun autre écrit ne donne, relativement à son étendue, autant de renseignements chronologiques. Le rédacteur du *Chronicon* fait donc heureusement exception parmi les narrateurs de la première guerre sainte.

Dans la *Chronologie de l'histoire du royaume de Jérusalem* qui va suivre, je ne m'occupe pas exclusivement de

la Palestine, de la principauté d'Antioche, du comté d'Édesse, et des rapports des croisés avec les Grecs, les Turcs et les Sarrasins; je mentionne également les faits survenus en Occident et dans l'empire grec et qui se rattachent de près ou de loin à mon sujet, comme par exemple les incidents de la croisade de 1101, le pèlerinage de Saewulf en Terre-Sainte, le retour de Boémond en Europe, ses préparatifs de guerre et son expédition contre Alexis Comnène, événements dont le récit n'a d'ailleurs pas été omis dans les histoires modernes des croisades.

Outre les sources principales qui nous donnent des renseignements circonstanciés et suivis sur les premiers temps du royaume de Jérusalem, telles les Histoires de Foucher et d'Albert d'Aix, j'ai, bien entendu, mis à profit celles qui relatent seulement, avec plus ou moins de détails, certains épisodes, certaines catégories de faits, comme par exemple le *Hierosolymita* et la *Chronique* d'Ekkehard, la *Liberatio civitatum Orientis* et les *Annales* de Cafaro, l'*Alexias* d'Anne Comnène, la *Chronique* de Mathieu d'Édesse, les *Chroniques* arabes d'Ibn al-Athir, de Kemal ed-Dîn, d'Abulfeda, etc. J'ai utilisé également les lettres et chartes dont Röhricht nous a donné la liste complète dans ses *Regesta regni Hierosolymitani*.

De même que dans ma *Chronologie de la première croisade*, je désigne par des sigles mes éditions du *Hierosolymita* d'Ekkehard (= HE), des *Gesta Francorum* (HG), des *Bella Antiochena* de Gautier le chancelier (= HGa), des *Epistulae et chartae ad historiam primi belli sacri spectantes* (= HEp).

J'ai continué la numérotation des articles à partir du dernier n° (524) de ma *Chronologie de la 1re croisade*. Je la commence donc ici avec le n° 525.

1100, décembre 25. — Baudouin est couronné roi à Bethléem par le patriarche Daimbert. Le lendemain, 26 décembre, il rentre à Jérusalem. (525)

Sources et commentaire : Voy. *Chronologie de la première croisade*, nº 524.

1100, décembre 26 — 1101, janvier 10. — Le roi Baudouin séjourne à Jérusalem : il a, pendant trois jours, des conférences avec les grands de son royaume; le reste du temps, il tient des assises de justice, afin de régler les différends qui ont pu s'élever entre ses sujets. Galdemar porte devant lui une plainte contre Tancrède, qui retient par force la ville de Haifa. (526)

Source : Albert d'Aix VII, ch. XLIII : « Proxima autem die (26 déc.) a Bethlehem migrans [Balduinus rex] Jerusalem reversus, curiam ac consilium suum cum omni primatu suo in palatio regis Salomonis III diebus eiusdem sollemnitatis tenuit, honorifice XV diebus illic in civitate regia moram faciendo. In his itaque diebus potenter sedit rex in throno suo, ut faceret iudicium et iustitiam inter Christianos confratres, si cui allata fuisset iniuria, vel si qua accrevisset discordia, volens omnia cum aequitate tractare, et non ficta pace componere..... » — *Ibid.*, ch. XLIV : « Geldemarus ergo videns dominum regem consedisse ad iustitiam, assistensque coram eo, graviter conquestus est super iniuriis de civitate, quae sibi a Tancredo inferebantur, quam dono et ex manu ducis Godefridi suscepit ac militari obsequio promeruit, si caperetur, quamque nunc Tancredus audita ducis morte vi et iniuste retinebat. »

Commentaire : Voy. Michaud, *Hist. d. croisades* (Brux. 1841), III, 17; — Wilken, *Gesch. d. Kreuzzüge*, II, 91; — Haken, *Gemælde d. Kreuzzüge*, II, 67; — Funck, *Gemælde aus d. Zeitalter d. Kreuzzüge*, I, 123; — Wollf, *König Balduin I v. Jerusalem*, 7; — Kugler, *Albert v. Aachen*, 267; — Röhricht, *Geschichte des Königreichs Jerusalem*, 17. — Albert d'Aix est seul à donner ce renseignement sur le séjour de Baudouin à Jérulem, du 26 déc. 1100 au 10 janvier 1101. Il n'y a pas de raison de le révoquer en doute, et Wollf se trompe en croyant trouver une contradiction entre ce passage et le texte de Foucher. Voy. cidessous, nº 528.

1101. — Au commencement de cette année, le nombre d'hommes capables de porter les armes pour la défense du royaume de Jérusalem n'était pas supérieur à trois cents chevaliers et

trois cents fantassins; ces hommes sont mis en garnison dans Jérusalem, Joppe, Ramlah et Haifa. (527)

Sources : Foucher de Chartres (*Hist. occid. d. crois.*, III, 383 E) : « Non enim tunc habebamus plus quam CCC milites et tantum de peditibus, qui Jerusalem et Joppen et Ramulam, Caypham etiam castrum custodiebant. » — *Ibid.*, III, 390 D : « Quia gens eramus rara, contra Babilonicos ire metuentes, non ivimus. » — Alberic de Trois-Fontaines, *Chronicon*, ad a. 1101 (édit. Leibnitz, 1698, p. 188) : « Vix tunc erant in tota militia Christianorum CCC milites et tot pedites qui Jerusalem et Ramulam et Caypham et Ioppem custodirent. » — Lisiard de Tours (*Hist. occid. d. crois.*, III, 557 C; 559 F).

Commentaire : Voy. Wilken, *Gesch. d. Kreuzzüge* (Leipz., 1813), II, 108; — Kugler, *Boemund u. Tankred*, (Tübingen, 1862), 18; — Prutz, *Kulturgesch. d. Kreuzzüge* (Leipz., 1883), 94, 519; — Wollf, *Balduin I v. Jerusalem* (Königsb., 1884), 5; — HE, 190, 257; — Umlauff, *Balduin I, König v. Jerusalem*, 5; — Röhricht, *Gesch. d. Königr.'s Jerusalem* (Innsbruck, 1898), 24; — Hampel, *Untersuchungen über d. lat. Patriarchat v. Jerusalem* (Breslau, 1899), 39; — Hagenmeyer, *Epistulae et Chartae* (Innsbruck, 1901), 415. — Dans la première partie de l'année 1101, l'armée des croisés était extrêmement réduite. En avril et mai, elle fut renforcée par les contingents qu'amena la flotte génoise, puis, dans le courant de l'été, par les pèlerins de l'arrière croisade.

1101, janvier. — Durant le mois de janvier le roi Baudouin invite à plusieurs reprises Tancrède à se présenter devant lui pour se justifier au sujet de la plainte de Galdemar. A la troisième injonction, Tancrède répond en proposant au roi un rendez-vous sur le fleuve el-Audje. (528)

Source : Albert d'Aix, VII, xliv : « Hac itaque Geldemari accepta querimonia, rex ex consilio suorum primum Tankrado legationem direxit, quatenus Hierosolymam ascendens, responsionem super querimoniis Geldemari et iniuriis ei illatis faceret. Tankradus autem, nullam se de his responsionem coram illo habiturum respondit, eo quod nesciret eum regem civitatis et iudicem regni Jerusalem. Rex autem iterato consilio suorum illi secundo ac tertio legationem direxit, quatenus iustitiam non devitaret, ne posthac aliquis incusaret regem nec fateretur aliter quam iuste et patienter regem adversus confratrem et unum de principibus Christianorum fecisse. Tandem Tancradus anxius... » (Voy. la suite au n° 534).

Commentaire : Cf. n° 534. — Voy. en outre Raumer, *Gesch.*

d. Hohenstaufen, I, 356; — Kugler (*Albert v. Aachen*, p. 277) a déjà fait remarquer que le différend entre Baudouin et Tancrède à propos de la plainte de Galdemar dura de janvier à mars 1101. Il dit à ce sujet : « La rencontre [des deux princes] sur le fleuve d'Arsuf n'eut pas lieu tout de suite après le 10 janvier mais plus tard, à la fin du mois ou dans le courant de février; car l'envoi de la première sommation du roi à Tancrède, qui séjournait alors à Haifa ou à Tibériade, puis l'attente de la comparution de ce dernier, et enfin l'envoi du deuxième puis du troisième message comportent un délai d'au moins 15 jours. » On verra ci-dessous (n° 534) que nous plaçons la première rencontre de Baudouin et de Tancrède au 22 février. La troisième sommation du roi doit donc se placer un peu avant le milieu de ce mois.

1101, début de janvier. — Baudouin du Bourg subit de la part de Sokman, seigneur de Hisn Keifa, une grave défaite, près de la ville de Serudj (à 45 kilom. au S.-O. d'Édesse), qu'il était allé secourir contre cet émir. Foucher, comte de Serudj, est tué dans le combat. (529)

Sources : Mathieu d'Édesse (*Docum. armén. d. crois.*, I, 53) : « Cette même année (549 = 24 févr. 1100-22 févr. 1101), l'émir perse Sokman, fils d'Artoukh, dont le courage égalait la férocité sanguinaire, ayant rassemblé des forces considérables, se porta contre la ville de Seroudj, et fit des incursions dans toute la contrée voisine. Le comte Baudouin du Bourg et Foucher, comte de Seroudj, prévenus de cette agression, marchèrent à la rencontre des Turks. Mais leur imprévoyante négligence causa leur défaite. Après une lutte acharnée, les infidèles vainquirent les Franks et en firent un grand carnage, ainsi que des Arméniens qui s'étaient joints à ces derniers. Le comte de Seroudj, Foulcher, fut tué. C'était un homme d'un courage héroïque et d'une pureté de mœurs parfaite. Le comte Baudouin se réfugia avec trois des siens dans la citadelle d'Édesse, réduit à un état pitoyable. Mais les principaux de la ville, l'ayant invité à rentrer parmi eux, le replacèrent sur son trône. » — Ibn al-Atyr, *Kamel Altevarykh* (*Hist. orientaux*, I, 208; cf. ci-dessous, n° 531).

Commentaire : Voy. Kugler, *Boemund u. Tankred*, 22; — HGa, 181. — Les combats entre Baudouin du Bourg et Sokman eurent lieu en janvier 1101, ce que font voir les relations de Mathieu d'Édesse et d'Ibn al-Atyr. Ce dernier, sans parler d'ailleurs d'une défaite de Baudouin, indique formellement le mois de janvier 1101. Mathieu d'Édesse, qui est seul à dire que Baudouin fut d'abord battu par l'émir Sokman, place le fait parmi les événements de l'année 549 de l'ère arménienne (= 24 févr. 1100

— 22 févr. 1101) et à la fin du passage qu'il consacre aux événements de cette année, ce qui permet de supposer qu'il leur assignait la date de janvier ou février 1101. Comme, d'après Ibn al-Atyr, les premiers combats eurent lieu en janvier et la déroute finale de Sokman au moins 28 jours plus tard, dans ce même mois, nous sommes amenés à placer tout à fait au début de janvier la première rencontre de Baudouin avec cet émir. — Parmi les historiens modernes des croisades, Kugler seul parle de ces incidents; mais il ne leur assigne aucune date.

1101, milieu de janvier. — Baudouin du Bourg rassemble des troupes à Antioche pour marcher de nouveau contre l'émir Sokman. (530)

Sources : Voy. nº 531.

Commentaire : Voy. Kugler, *Boemund u. Tankred*, 22. — Suivant Mathieu d'Édesse, Baudouin du Bourg, après la défaite que lui avait infligée l'émir Sokman, s'enfuit tout d'abord à Édesse. De là, il se rendit à Antioche pour y réunir des troupes; 28 jours après le combat dans lequel il avait été battu, il reprit l'offensive contre Sokman et cette fois demeura victorieux (voy. nº 531). Si sa défaite ainsi que sa victoire eurent lieu en janvier (voy. nº 529), et si, entre ces deux événements, vingt-huit (3 + 25) jours s'écoulèrent pendant lesquels il assembla de nouvelles forces, son séjour à Antioche doit se placer vers le milieu de janvier.

1101, fin de janvier ou début de février. — Victoire de Baudouin du Bourg sur Sokman. Serudj est pris et pillé par les croisés; les habitants qui s'étaient unis aux Turcs contre Baudouin, sont massacrés ou faits prisonniers. (531)

Sources : Mathieu d'Édesse (*Hist. armén. d. crois.*, I, 53) : « Au bout de trois jours, Baudouin partit pour Antioche afin d'aller chercher du renfort. Cependant les Infidèles attaquèrent la forteresse de Seroudj, où tous les chrétiens de la ville s'étaient retirés, et avec eux l'archevêque latin d'Édesse. Alors les habitants de Seroudj se mirent d'intelligence avec les Turcs. Au bout de 25 jours, arriva Baudouin avec 600 cavaliers et 700 fantassins. Il mit en fuite les infidèles; mais les gens de Seroudj refusèrent de reconnaître son autorité. Les Francs aussitôt attaquèrent cette ville, en massacrèrent la population et saccagèrent toutes les maisons; ils emmenèrent à Édesse une multitude immense de jeunes garçons, de jeunes filles et de femmes. Antioche et tous les pays occupés par les Francs regorgèrent de captifs, et Seroudj nagea dans le sang. » — Ibn-al-Atyr, *Kamel Altevarykh* (*Hist. orient.*, I, 208) : « Cette année (494 de l'hégire = 5 nov. 1100-

24 oct. 1101), Sokman rassembla dans Seroudj une troupe considérable de Turkomans, et se disposa à attaquer les Francs. Ceux-ci s'avancèrent à sa rencontre. On en vint aux mains, au mois de rebi premier (4 janvier-3 févr. 1101), et Sokman fut mis en fuite. Après la défaite des Musulmans, les Francs se portèrent vers Seroudj et en entreprirent le siège. La ville ayant été prise, un grand nombre d'habitants furent mis à mort; les femmes furent faites esclaves et leurs biens pillés; il ne se sauva que les personnes qui s'étaient dérobées au danger par la fuite. » — Ibn Khaldoun, dans Röhricht, *Quellenbeiträge z. Gesch. d. Kreuzzüge*, p. 8 : « Sokman ben Ortok, velchem Serudj gehörte, sammelte turkomanische Truppen u. führte sie gegen Edessa. Die Franken aber schlugen sie beim Zuzammenstoss, marchirten nach Serudj u. belagerten die Stadt, bis es ihnen gelang, dieselbe mit Gewalt zu erobern und vollständig zu plündern ».

Commentaire : Voy. Kugler, *Boemund u. Tankred*, 22; — HGa, 181. — Les combats contre Sokman ayant eu lieu dans le premier mois (rebi) de l'an 494 (= 4 janv.-3 févr. 1101), et un laps de temps d'au moins 28 jours s'étant écoulé entre le premier et le second de ces combats, le second ne peut avoir été livré qu'à la fin de janvier ou dans les tout premiers jours de février.

1101, vers le mois de février. — A l'occasion du départ pour la Palestine d'un de ses familiers, qui se rend au service de Baudouin Ier, Anselme de Canterbury écrit à ce prince et lui exprime sa joie de l'avoir vu succéder à son frère comme roi de Jérusalem. Il lui demande de régner dans la crainte de Dieu, de ne pas opprimer l'Église, mais de la protéger et de lui témoigner les égards et le respect qu'un fils doit à sa mère. (532)

Source : *Epistola Anselmi, archiepiscopi Cantuariensis, ad Balduinum regem Hierusalem* (Gerberon, *Anselmi opera*, Paris, 1675, p. 429; Migne, *Patrol. lat.*, CLIX, 206). Début : « Benedictus Deus in donis suis et sanctus in omnibus operibus suis..... » Fin : « ..... oro Deum omnipotentem ut ipse persuadeat et sic vos in via mandatorum suorum deducat et ad gloriam regni coelestis perducat. » *Postscriptum* : « Reinerium latorem praesentium, qui se de vestra nutritura esse cognoscit, celsitudini vestrae commendo. Et quia mecum diu conversatus de domo nostra, ubi se sua strenuitate et bonis moribus valde amabilem fecit, ad vos vadit, precor, ut dominum dilectum, quatenus apud vos melius illi sit, propter amorem nostrum. Valete. »

Commentaire : Voy. Ceillier, *Hist. gén. des auteurs sacrés*, t. XXI, p. 326; — Röhricht, *Regesta*, n° 37. — Le contenu et le

ton de cette lettre montrent qu'Anselme dut l'écrire peu après avoir reçu la nouvelle de l'élection de Baudouin comme roi de Jérusalem, à savoir au plus tôt en décembre 1100. Je suppose que Reinier, chargé de la remettre au destinataire, serait parti d'Europe avec les contingents qui prirent part à l'arrière-croisade de 1101. Si cette conjecture est exacte, Anselme aurait écrit sa lettre au plus tard en février 1101. — Röhricht la date de l'année 1102, mais sans dire pourquoi.

1101, début de février. — Guillaume, comte de Nevers, part pour Jérusalem avec 15,000 chevaliers et fantassins. (533)

Source : Albert d'Aix, VIII, xxv : « Eodem quoque tempore et anno primo regni Baldevini regis, comes et princeps potentissimus de civitate... Navers, Willelmus nomine, de terra et regno occidentalis Franciae egrediens et iter per Italiam faciens, ad portum qui vocatur Brandiz navigio alto mari invectus est, cum XV milibus equitum et peditum virorum pugnatorum absque sexu femineo innumerabili, et ad civitatem nomine Vallona secessit, ubi in arido restitutus, ad civitatem Salonicam, sitam in regione Macedoniae et terra Bulgarorum, descendit..... Deinde post plurimum itineris..... Constantinopolim profectus... » (voy. la suite ci-dessous, n° 574).

Commentaire : Voy. *Histoire de Languedoc*, II, 334; — Heller, *Gesch. d. Kreuzz.*, II, 317; — Wilken, *Gesch. d. Kreuzz.*, II, 139; — Haken, *Gemælde d. Kreuzz.*, II, 113; — Rehm, *Handbuch d. Gesch. d. Mittelalters*, III, I, 89; — Sporschil, *Gesch. d. Kreuzz.*, 155; — Kohl, *Gesch. d. Mittelalters*, 34; — Kugler, *Albert. v. Aachen*, 316, 317; — Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis*, 228. — Albert d'Aix est seul à nous renseigner sur la marche de Guillaume de Nevers à travers l'Italie, puis par Aulona, Thessalonique jusqu'à Constantinople, et ce qu'il rapporte nous permet de placer vers le milieu de juin l'arrivée du comte de Nevers dans cette dernière ville. Mais, quant à la date de son départ de France et à la durée de son voyage, nous n'avons aucun renseignement précis, et sommes contraints de nous en tenir à des approximations. Il est assez surprenant qu'alors que le comte de Poitou, Guillaume, s'acheminait vers Constantinople par la route d'Allemagne, le comte de Nevers, dont les états étaient situés plus au nord, se soit dirigé vers l'Italie. Il serait possible, au surplus, que ces deux personnages aient fait route ensemble jusqu'en Italie et que là ils se soient séparés, Guillaume de Poitou prenant sa route par la Hongrie et se réunissant — peut-être en Carinthie — aux contingents allemands, tandis que Guillaume de Nevers gagnait l'Italie méridionale et s'embarquait à Brindisi pour Aulona. Je suppose que le départ de

ce dernier eut lieu vers le commencement de février 1101. Comme il arriva à Constantinople vers le 14 juin, son voyage aurait duré environ quatre mois et demi. C'est le temps qu'avaient employé, en 1096, Pierre l'Ermite et Godefroi de Bouillon pour atteindre Constantinople. A la vérité, tous les autres croisés de 1096, Raimond de Saint-Gilles et les deux Robert qui passèrent de l'Italie du sud en Épire, Boémond qui partit en novembre 1096 et arriva à Constantinople en avril, ont mis relativement plus de quatre mois et demi pour effectuer leur voyage. Les deux Robert avaient quitté la France dès la fin de l'été 1096, afin probablement de passer les Alpes dans la saison la plus favorable. Ils hivernèrent ensuite en Italie. Peut-être Guillaume de Nevers fit-il de même. Son départ de France aurait alors eu lieu dans l'automne 1100. Mais nous n'avons aucun indice pour appuyer cette conjecture; et il en est au contraire qui ne lui sont point favorables. Tout d'abord Albert d'Aix dit formellement que le départ du comte de Nevers eut lieu pendant la 1re année du règne de Baudouin I, c'est-à-dire entre le 25 déc. 1100 et le 24 déc. 1101. Puis, on peut admettre que Guillaume prit la croix durant le concile qui se tint à Limoges le 18 novembre 1100 (cf. *Chronol. de la 1re croisade*, n° 517), bien qu'à la vérité il ne soit pas nommé parmi les personnages qui assistèrent à cette assemblée. Je crois donc qu'il est préférable de s'en tenir à la date que j'ai proposée en premier lieu, à savoir approximativement au mois de février 1101.

1101, vers le 22 février. — Entrevue de Tancrède et du roi Baudouin entre Jaffa et Arsuf, sur le Nahr el-Audje. Rien n'ayant pu être décidé dans cette entrevue, les deux princes conviennent de se rencontrer de nouveau quinze jours après à Haïfa. (534)

Source : Albert d'Aix VII, xliv : « Tandem Tankradus anxius quid ex tertia admonitione faceret, consilium cum suis iniit, qualiter inter Japhet et Assur altera ex ripa fluminis, quod has duas civitates dividit, regi responderet ac loqueretur, si ei gratum foret, quoniam Jerusalem venire metuebat. Rex autem responsum ac petitionem Tankradi intelligens, consilio maiorum suorum voluntati illius acquievit et die statuto ad eundem locum fluminis inter Japhet et Assur ad colloquium profectus est. Illic diversis inter se consiliis habitis, rursus post xv dies Cayphas convenire decreverunt, eo quod nihil hoc tempore potuissent definire. Et sic Tankradus cum patriarcha Cayphas, rex Jerusalem reversus est ».

Commentaire : Voy. Michaud, *Histoire d. crois.* (Brux. 1841), III, 17 : « Tancrède proposa à Baudouin une conférence sur les bords du Ledar entre Joppé et Assur. » — Haken, *Gemälde d. Kreuzz.*, II, 67; — Wilken, *Gesch. d. Kreuzz.*, II, 91; — Sepp,

Jerusalem und d. h. Land (2ᵉ éd., 1876), II, 59; — Raumer, *Gesch. d. Hohenstaufen*, I, 357; — Kugler, *Albert v. Aachen*, 278; — Wollf, *Balduin I von Jerusalem*, 7; — Röhricht, *Gesch d. Königreichs Jerusalem*, 17. — C'est à tort que Wollf conteste l'exactitude du renseignement fourni par Albert d'Aix. Sous prétexte que Foucher place la rencontre de Baudouin et de Tancrède au mois de mars alors que, selon lui, Albert la placerait en janvier, il rejette le témoignage de ce dernier. Mais Albert ne dit nulle part que l'entrevue eut lieu au mois de janvier; son récit n'indique pas du tout, comme Wollf le veut, que la première entrevue ait eut lieu dès le 11 janvier 1101 et la seconde vers la fin du même mois. Bien au contraire, puisqu'il rapporte que Baudouin adressa trois sommations à Tancrède, avant que celui-ci se décidât à répondre, on doit supposer qu'à partir de l'époque de la première sommation jusqu'à la date de l'entrevue, il dut s'écouler au moins 6 à 7 semaines. En admettant donc que la première sommation fut envoyée vers le 10 janvier (cf. ci-dessus, nº 528), l'entrevue aurait eu lieu dans la quatrième semaine de février. Quant à une contradiction entre les témoignages d'Albert et de Foucher, elle n'existe pas. Au commencement de mars une ambassade des gens d'Antioche vint trouver Tancrède (voy. ci-dessous, nº 538), et c'est peu de temps auparavant qu'avait eu lieu l'entrevue de ce prince avec Baudouin, entre Arsuf et Jaffa, probablement sur le Nahr el-Audje. Peu de temps après l'arrivée des ambassadeurs d'Antioche vers Tancrède, et, suivant Albert d'Aix, 15 jours après leur première entrevue, les deux princes se rencontrèrent de nouveau à Haifa. A la suite de cette seconde rencontre, Tancrède abandonna définitivement au roi sa possession galiléenne. Ainsi, le témoignage même de Foucher, duquel il ressort que l'ambassade d'Antioche se rendit vers Tancrède au début de mars (cf. ci-dessous, nº 538), nous permet de placer la première entrevue des deux princes vers le 22 février.

1101, fin de février. — Les Lombards qui, sous la conduite de l'archevêque de Milan, Anselme de Buis, des comtes Albert et Gui (Widdo) de Blandraz, de Hugues de Montebello, de Othon Altaspata, et du comte Guibert (Wigbert) de Parme, étaient partis de l'Italie méridionale vers le milieu de septembre 1100 (cf. *Chronol. de la 1ʳᵉ croisade*, nº 500) et avaient traversé la Bulgarie en se livrant au pillage, arrivent au début du printemps suivant à Constantinople. (535)

Sources : Ekkehardi *Hierosolymita*, XXIII : « Longobardorum plebes, permissu Heinrici ducis Carinthia permeata, dum post Ungros tergo relictos in Burgariae civitatibus hiemarent, numero rarescere ceperunt, tandemque Constantinopolim per-

venientes in alteram ripam — illud enim beneficium maledictus Alexius peregrinis accelerare solet — transpositae sunt, immo paganorum sagittis expositae. » — Albert d'Aix, VIII, I-III : « Affuerunt in eodem voto et comitatu viri nobilissimi episcopus Mediolanensis, Albertus comes illustris de Blandraz, Widdo, frater ipsius, miles egregius, Hugo de Montbeel, Otho, filius sororis praedicti Alberti, cognomine Altaspata, Wigbertus, comes civitatis Parmae, ceterique comprimores Italiae... qui circiter XXX milia conglobati, terram et regnum Bulgarorum in manu forti ingressi sunt..... Hanc denique in terram venientes, mandatum regis transgressi sunt, nec audierunt ductores et principes exercitus, sed omnia sine modo et sine ratione depraedati sunt, sine aliqua mutuatione Bulgaris et Graecis sua auferentes, pecora et volatilia eorum diripientes, quodque nefas est de populo catholico dicere, quadragesimali tempore et ieiunio ea devorantes.... Audita hac infamia crudeli et devastatione intolerabili.... et quaerimonia suorum, imperator ad primates et magistratus legionis direxit nuncia, quatenus in his non ultra morarentur regionibus, castellis et civitatibus, sed festinato ad se in civitatem Constantinopolim... contenderent. Venerunt ergo ad eandem civitatem Constantinopolim et ex ipsius regis ordinatione et decreto in littore maris, quod vocant Brachium S. Georgii, ex hac parte tabernacula sua locaverunt in crepidine alvei spatio trium miliariorum. Duobus autem mensibus a veris tempore illic consederunt, priusquam aliqua societas de regno Franciae aut Alemanniae illis iungeretur. »

Commentaire : Voy. Haken, *Gemælde d. Kreuzz.*, II, 84; — Wilken, II, 122; — Sporschil, *Gesch. d. Kreuzz.*, 148; — Damberger, *Synchron. Gesch.*, VII, 436 : « Schon im Februar 1101 mussten diese Kreuzfahrer vor Constantinopel angelangt sein, ist es doch richtig, dass sie dort 2 Monate lang gelagert blieben und wenige Tage nach Ostern über den Propontis geführt wurden, um in einem Lager vor Nikomedia die Ankunft des Hauptheeres abzuwarten ». — Giesebrecht, *Gesch. d. deutsch. Kaiserzeit*, III, 688; — HE, 227, 228; — Kugler, *Gesch. d. Kreuzz.*, 75; — Kugler, *Albert v. Aachen*, 319; — Kohl, *Gesch. d. Mittelalters*, 34; — Seignobos, *Les croisades* (dans Lavisse et Rambaud, *Hist. gén.*, II, 312) : « mars 1107 ». — Röhricht, *Gesch. d. Kœnigreichs Jerusalem*, 31; — Röhricht, *Gesch. d. Kreuzz. im Umriss*, 59 : « Die Lombarden verliessen Sept. 1100 zuerst die Heimath, erreichten, nachdem sie im Morawathal den Winter zugebracht hatten, Anfang März 1101, Constantinopel ». — Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis*, 225. — Damberger a adopté avec raison la date fournie par Albert d'Aix, tandis que tous les autres historiens modernes, sauf Kugler et Röhricht, l'ont négligée. L'arrivée des Lombards à Constantinople ne peut pas être antérieure à la fin de février. Ils séjournèrent deux mois

aux abords de cette ville, et, à la fin d'avril, ils passèrent en Asie-Mineure.

1101, mars. — Les cités maritimes d'Ascalon, Arsuf, Césarée, Acre et Tyr cherchent à conclure avec Baudouin Ier un arrangement pacifique. Le roi libère, contre forte rançon, un certain nombre de prisonniers détenus dans la Tour de David, et il les renvoie à Damas. (536)

Source : Albert d'Aix, VII, LI : « Interea... in eodem mense Martio..... nuncia universarum civitatum gentilium in palatio regis affuere, quaedam in dolo, quaedam in puritate regem salutantia, in donis ac tributis pacem cum eo quaerentes componere, quatenus sine respectu periculi et metus in negotia sua secure terram perambularent et agros et vineas sine formidine excolerent. Rex, sicut novus qui advenerat et multis indigebat thesauris in conventione solidorum militum suorum, omnia quae sibi offerebantur a civitatibus gentilium, Ascalone, Caesarea, Ptolemaide, Sur, quae est Tyrus, suscipere consensit, sed Assur eiusque munera refutavit; caeteris usque post terminum sanctae Pentecostes, pacem et securitatem a se suisque largitus est..... ». Ch. LIII : « Interea a Damasco legatio Turcorum Jerusalem ad regem venit pro redemtione captivorum suorum, quos in arctissimis faucibus Baurim superatos captivavit et Jerusalem abductos reclusit in custodia turris David. Qui consilium iniit cum optimatibus suis, ut pro captivis pretium susciperet, eo quod in terra aliena nova et ignota plurima indigeret pecunia in conventione solidorum. Sicque universis XLV captivis, quibus amputare colla decreverat nunc pepercit et pecuniam inauditam supra L milia byzantiorum auri suscipiens, omnes vivos et incolumes a manicis et catenis solutos ac de turri David eiectos, pacifice in terram Damascenorum remisit. »

Commentaire : Voy. Wilken, *Gesch. d. Kreuzz.*, 96, 101 ; — Wollf, *Balduin I von Jerusalem*, 8, 9, 10; — Kugler, *Alb. v. Aachen*, 299, 300; — Röhricht, *Gesch. d. Königr. Jerusalem*, 13. — Nous n'avons aucune autre donnée nous permettant de contrôler le renseignement fourni par Albert d'Aix, touchant les négociations des villes maritimes avec Baudouin, et la délivrance des prisonniers par celui-ci. Il n'est donc possible ni de l'accepter sans réserve ni de le rejeter purement et simplement. D'après ce que dit le même auteur, ces incidents doivent être placés dans le courant de mars 1101.

1101, début de mars. — Ives, évêque de Chartres, dans une lettre au patriarche Daimbert, exprime le vœu de le voir servir utilement l'église de Jérusalem ; il ajoute qu'il prie Dieu de lui

accorder son constant appui afin que les habitants de la Terre-Sainte deviennent le véritable peuple d'Israel. Il recommande encore à sa sollicitude les pèlerins qui se rendront à Jérusalem, et il lui demande de donner aux croisés chartrains porteurs de sa lettre, des nouvelles de lui-même et des affaires de l'église d'Orient. (537)

Source : *Epistula Ivonis Carnotensis episcopi ad Daimbertum patriarcham Hierosolymitanum*, dans *Ivonis Carnot. opera*, II (Paris, 1647), p. 45, epist. n° 93; réimprimée dans Migne, *Patrol. latina*, t. CLXII, col. 113 : Début : « Quia divina miseratio sollicitudinem vestram illi Ecclesiae praeesse voluit, de qua verbum Dei processit, gaudemus tum propter familiarem qua vos amplectimur caritatem, tum propter utilitatem quam populo Dei collaturam speramus vestram sollicitudinem..... » Fin « ..... Si quid autem de statu vestro et matris nostrae orientalis Ecclesiae parvitati nostrae scribere volueritis, per istos secure poteritis. Augeat Dominus per officium linguae vestrae populum fidelem merito sibi et numero servientem. Valete. »

Commentaire : Voy. Baronius, *Annal. eccl.*, ad a. 1100, n° 34; — Jureti *Observationes* (dans *Ivonis Carnot. opera*, II, 161; Migne, *Patrol. lat.*, t. CLXII, col. 352); — Soucheti, *Observationes*, (*ibid.*, II, 227; dans Migne, *ibid.*, col. 457) : « Baronius hanc epistulam an. 1100, n. 34, assignat; ego 1101, cum eo anno Hierusalem Stephanus Carnotensis et Blesensis comes cum pluribus dioecesis Carnotensis militibus (quos parrochianos suos appellat Ivo)... redierit. » — Hampel, *Untersuchungen über d. lat. Patriarchat zu Jrlm.*, 47; — Röhricht, *Regesta*, p. 4. — Souchet a certainement raison de placer la rédaction de cette lettre d'Ives en l'année 1101, car l'expression de « parrochiani » qu'emploie le rédacteur désigne certainement les pèlerins chartrains qui prirent part à la croisade de 1101 et durent quitter leurs foyers en mars 1101. C'est à ces pèlerins que Ives confia sa lettre.

1101, début de mars. — Une ambassade des habitants d'Antioche se rend à Haifa pour inviter Tancrède à prendre en mains le gouvernement de la principauté, à la place de Boémond fait prisonnier. (538)

Sources : Foucher de Chartres (*Hist. occ. d. crois.*, III, 384 C) : « Eo tempore contigit, Martio in mense, Tancredum Caypham oppidum suum, quod possidebat, Tyberiadem quoque regi Balduino relinquere, et Antiochiam cum suis per terram ambulare. Miserant enim ad eum legatos suos Antiocheni, dicentes : « Ne moreris, sed veni ad nos, et dominans omnium nostrorum posside Antiochiam et terram illi subditam, quoadusque de captivitate

exeat dominus Boamundus, dominus noster et tuus... ; tu quidem terram nostram melius quam nos obtinere valebis. Si quandoque, Deo volente, dominus Boamundus redierit, erit inde quod ius monstrabit. Sic mandatum est et sic factum est ». — Bartolf de Nangis (*ibid.*, 523 F). — Lisiard de Tours (*ibid.*, 558 A.). — Cafaro, *Annales* (*Mon. Germ.*, *Script.*, XVIII, 11; *Hist. occid. d. crois.*, V, 59) « Anno uno et dimidio transacto, galeae xxvi et naves vi, in Kalendis Augusti a Januensi urbe recedentes, Jerosolymam perrexerunt et ad portum Laudiciae cum exercitu venerunt, ibique per hiemem totam steterunt et orientales partes Jerosolymitano rege et Antiocheno principe carentes invenerunt, et praedictas partes tamdiu in tutela et guardia tenuerunt, donec regem in Jerosolymam et principem in Antiochiam, ordinatione legati Romanae curiae et prece eorum taliter posuerunt. Statim namque cum legato Romanae curiae consilium fecerunt et nuntios ad Balduinum in Rogas et ad Tanclerium in Tabariam, ut venirent, miserunt. Et Tanclerius sine mora venit et in ordinatione legati et Januensium principatum Antiochiae suscepit ». — Albert d'Aix, VII, xlv : « Interea, modico intervallo, legatio ab Antiochia Tankrado directa est ab optimatibus Boemundi, quatenus ad eos descendens loco Boemundi, quia heres eius esset, regnum Antiochiae possideret. Tankradus super hoc inito consilio, Antiochiam proficisci decrevit; sed tamen diem statutam praestolari disposuit, quo cum rege colloquium Caiphas habiturus esset, ne si ante diem proficisceretur, in opproprium fugae sibi imputaretur..... » Ch. xlix : « Inter haec diversa negotia mensis Martius suo ordine coepit referri, ieiunium quadragesimale observari, dies solennis Paschae propinquare, in quo chrisma et oleum infirmorum necesse est sanctificari ». — *Hist. belli. sacri*, ch. cxxxviii (*Hist. occid. d. croisades*, III, 228). — Guill. de Tyr, X, x. — Voy. en outre ci-dessous, n° 542.

Commentaire : Voy. Negri, *Prima crociata* (Bologna, 1658), p. clxxi ; — Maimbourg, *Hist. d. crois.* (Paris, 1675), I, 249; — Michaud, *Hist. d. crois.* (Brux., 1841), III, 18; — Haken, *Gemälde d. Kreuzz.*, II, 92; — Wilken, II, 92; — Rehm, *Gesch. d. Mittelalters*, III, I, 86; — Funck, *Gemälde aus dem Zeitalter d. Kreuzz.*, I, 124; — Raumer, *Gesch. d. Hohenstaufen*, I, 357; — Sybel, *Ueber d. Königr. Jerusalem* (Schmidts, *Zeitschrift f. Gesch. Wissensch.*, III, 53, 65); — HE, 331; — Kugler, *Boemund u. Tankred*, 21, 23; — Kugler, *Gesch. d. Kreuzz.*, 71; — Kugler, *Albert. v. Aachen*, 278; — Kühn, *Gesch. d. erst. Patriarch. v. Jerusalem*, 35; — Kohl, *Gesch. d. Mittelalt.*, 39; — Wollf, *Balduin I v. Jerusalem*, 7; — Röhricht, *Gesch. d. Königr. Jerusalem*, 17; — Rey, *Résumé chronol. de l'hist. des princes d'Antioche* (*Revue de l'Or. lat.*, IV, 334) : « Au commencement de mars 1101, il fut appelé à prendre la baillie de la principauté d'Antioche. » — Seignobos, *Les croisades* (Lavisse et Rambaud,

Histoire générale, II, 311) ; — Hampel, *Untersuchungen über d. lat. Patriarchat von Jerusalem* (1899), p. 34. — D'après le renseignement tout à fait précis de Foucher, l'ambassade des habitants d'Antioche arriva auprès de Tancrède en mars 1101. Le passage d'Albert d'Aix (VII, XLV) transcrit ci-dessus (« inter haec diversa negotia mensis Martius suo ordine coepit referri), et ce que rapporte le même auteur dans les chapitres précédents, spécialement sur les négociations entre Tancrède et le roi Baudouin, nous fournissent également la date du commencement de mars.

1101, vers le 6 mars. — La flotte génoise qui était arrivée, vers le 25 septembre 1100, devant Laodicée, avec le légat pontifical Maurice, et y avait hiverné (cf. *Chronol. de la première crois.*, nº 502) part pour Haifa. (539)

Source : Cafaro, *Liberatio civit. Orientis* (*Hist. occid. des croisades*, V, 60 E) : « Januenses vero donec in civitate Laodiciae per hiemem steterunt, multa loca Saracenorum et castra circa illas partes destruxerunt, et, quadragesima veniente, cum galeis et navibus et toto exercitu inde recesserunt et iuxta maritimas civitates, quae tunc temporis Saracenorum erant, usque ad civitatem Cayphas iverunt, et multos Saracenos de praedictis civitatibus interfecerunt ibique in plagia Cayphas galeas pro ira maris extraxerunt. »

Commentaire : Voy. Wilken, II, 102; — HE, 219; — Kugler, *Albert v. Aachen*, 282; — Kühn, *Gesch. d. ersten lat. Patriarchen*, 35; — Riant, dans *Hist. occ. d. crois.*, V, 60, note; — Kohler, dans *Hist. occid. d. crois.*, V, Préface, p. XVII; — Röhricht, *Gesch. d. Königr. Jerus.*, 19; — Pâques, en 1101, tombait le 21 avril, et le mercredi des cendres le 6 mars. C'est vers cette dernière date que, d'après Cafaro, la flotte génoise mit à la voile pour se rendre de Laodicée à Haifa.

1101, vers le 8 mars. — Une seconde entrevue a lieu entre Baudouin Ier et Tancrède à Haifa. Tancrède y renonce à ses possessions galiléennes, se réservant toutefois la possibilité de les reprendre et de les tenir en fief du royaume de Jérusalem, dans le cas où il reviendrait d'Antioche avant un délai de 15 mois. Baudouin les donne en fiefs, Tibériade à Hugues de Falkenberg, et Haifa à Galdemar Carpenel. (540)

Sources : Foucher de Chartres (cf. ci-dessus, nº 538). — Albert d'Aix VII, XLV : « Itaque die statuto ibidem Cayphas rex et Tankradus ad colloquium convenerunt, ubi ambo concordes et amici facti sunt omni querimonia exclusa. Et Tancradus non solum ter-

ram et civitatem Cayphas, sed etiam arcem et turrim Tabariae, quam dono ducis Godefridi obtinuit, in manu ipsius reddidit, eo quod essent de regno Jerusalem, aperiens ei legationem Antiochiae. Veruntamen haec conditio in omni concordia a Tankrado firmiter indicta est, ut si post annum et menses III ab Antiochia rediret, in beneficio terras et civitates obtineret; si autem sibi non esset reditus intra praedicti temporis terminum, nequaquam ultra terras et civitates has a rege vellet repetere. His utrinque in magna caritate concessis, rex sub eadem conditione terras et civitates suscipiens, Hugoni de praesidio Falkenberg Tabariam in custodiam et beneficium tradidit, Cayphas Geldemaro Carpenel reddidit, sic tamen fide servata, ut Trancradus post praefatum terminum revertenti omnia in manu eius dono regis redderentur. Post haec decreta et pacem compositam rex Jerusalem secessit; Tancradus vero cum omni suo equitatu et manu quingentorum peditum per aridam usque in Antiochiam descendit, ut eam susciperet. » — Bartolf de Nangis (*Hist. occid. d. crois.*, III, 523 E) : « Ea tempestate venerunt de Antiochia legati... ad Tancredum... deprecantes ut eis et regno Antiochiae subveniret... Iste Tancredus Tyberiadem et Caypham, oppida valida iam a tempore Godefridi ducis subacta obtinebat et in Jerusalem templum Domini et vicum templo adiacentem iure suo possidebat; sed regi Balduino infestus erat, propter quasdam seditiones antiquas; ideoque neque regi, neque eius imperio subditus esse volebat. Audita ergo huiusmodi legatione, dimissis Caypha et Tyberiade, omnibusque quae sibi iure competebant, secessit in finibus Antiochiae, et loco Boemundi in regno susceptus est. Rex vero Balduinus munitiones illas ditioni suae, immo reditibus suis annectens, postmodum cuidam probo militi, Hugoni nomine de Falcamberga, possidendas tradidit, et quasi iure haereditario in aevum obtinere concessit. Erat quippe iam Martius mensis. » — Lisiard de Tours (*ibid.*, III, 558 A) : « Antiocheni Tancredum, Boamundi propinquum, eodem anno evocaverunt per legatos, et ei tam urbis quam regionis assignaverunt principatum, eo tenore, ut si quando, miserante Deo, Boamundus rediret, nihil ei ad recuperandum ducatum suum praejudicatum fuisset. Quo cum Tancredus, vel propinqui amore vel maioris principatus cupidine, migrare disposuisset, pacificatus regi Balduino, et castri sui Cayphas et urbis Tiberiadis eius fidei traditit dominatum. »

Commentaire : Voy. ci-dessus, n° 534, et HE, 219. — Albert d'Aix est seul à mentionner cette rencontre de Baudouin I et de Tancrède, qui avait été résolue deux mois auparavant, lors de leur entrevue sur le Nahr el-Audje (cf. ci-dessus, n° 534). Il n'y a pas lieu cependant de la révoquer en doute. C'était au mois de mars, 15 jours après la première rencontre, laps de temps dans lequel doit se placer l'arrivée à Haifa des ambassadeurs d'Antioche venus pour demander à Tancrède de se rendre dans leur ville.

Si nous fixons aux environs du 22 février la première rencontre de Baudouin et de Tancrède, la seconde, de même que la remise de Tibériade à Hugues de Falkenberg et de Haifa à Galdemar Carpenel, aurait eu lieu vers le 8 mars 1101.

1101, vers le 8 mars. — Baudouin I confirme les donations faites par Tancrède à l'église du Sauveur sur le Mont-Thabor. (541)

Sources : *Donatio Tancredi, principis Galilaeae, ecclesiae S. Salvatoris montis Thabor facta* (Archives des Bouches-du-Rhône à Marseille, Ordre de Malte, H. 19, nº 121 ; cf. Pauli, *Codice diplom.*, I, 200, nº 156 ; et Delaville Le Roulx, *Chartes du mont Thabor*, dans *Cartulaire de l'ordre des Hospitaliers de S. Jean de Jérusalem*, II, 897, Append. nº 1) : « In nomine sancte et individue trinitatis, anno ab incarnatione sempiterni principii MCI, indictione VIII, presidente in Ierosolymis domino Dei gratia patriarcha Daiberto...., Tancredus vir nobilis, armis strenuus..... a duce Godefrido, totius Orientis serenissimo principe constituto, Tyberiade cum tota Galilea eiusque pertinentiis accepta sub manu et obedientia domini praefati Jerusolimorum, praesulis, ecclesias Salvatoris, antiquitus quidem in eadem terra celebres sed tunc Saracenorum infestatione adnichilatos restaurare proposuit, quarum primam.... in qua in monte Thabor dominus transfiguratus.... vir idem Deo plenus, propensius exaltare et honorare intendens sub venerabili eiusdem ecclesiae patre domino scilicet abbate Gerardo quae antiquitus possederat innovato iure eidem sanctae Salvatoris ecclesiae reddidit...... Firmata autem sunt haec laude et consensu gloriosissimi et christianissimi regis Balduini, qui fratri suo praefato duci Godefrido in regnum Asye successit, domino quoque patriarcha Daiberto auctoritatis suae decreto hanc paginam confirmante..... » — Guillaume de Tyr, IX, XIII. —
Commentaire : Voy. ci-dessus, nº 540 ; — Sepp, *Jerusalem u. d. heil. Land*, II, 166 ; — HE, 195, nº 11 ; — Prutz, *Kulturgesch. d. Kreuzzüge*, 421, 422 ; — Kühn, *Gesch. d. ersten lat. Patriarchen v. Jerusalem*, 33, 48, 69 ; — Rey, *Histoire des princes d'Antioche* (*Rev. de l'Or. lat.*, IV, 334). — Delaville Le Roulx, *Cartulaire de l'Ordre des Hospitaliers de S. Jean de Jérusalem*, II, 892 ; — Röhricht, *Regesta regni Hieros.*, p. 5, nº 36 ; — Id., *Gesch. d. ersten Kreuzzuges*, 217, 218. — L'acte par lequel cette donation nous est connue, n'est pas l'acte même de donation, mais une relation postérieure, dans laquelle il est dit que Tancrède, à qui Godefroi de Bouillon avait donné toute la Galilée en fief, du temps de Daimbert premier patriarche latin de Jérusalem, avait fait des fondations en faveur de l'église du Sauveur, et que ces fondations avaient été confirmées par Baudouin et Daimbert. En ce qui touche la date des fondations de Tancrède, la leçon MCL, que

donne la charte de Marseille, est évidemment inexacte, ainsi que l'a déjà fait remarquer Delaville Le Roulx. Pauli corrige MCL en MCI. Cependant la VIIIe indiction comprend la période du 1er septembre 1099 au 31 août 1100. D'après Kühn et Röhricht, la donation de Tancrède doit se placer entre le 25 mars et le 31 août 1100, ce qui est probablement exact. Quant à la confirmation par Baudouin, mentionnée aussi dans la charte, elle est au plus tôt de l'année 1101, car nous savons de la façon la plus certaine que tout rapport fut rompu entre Baudouin et Tancrède depuis l'époque de leur conflit en Cilicie jusqu'au 22 février 1101 (cf. ci-dessus, n° 528), et Baudouin n'eût évidemment pas confirmé une fondation de Tancrède avant leur réconciliation. Cette réconciliation eut lieu à la fin de février ou au début de mars 1101. Comme Tancrède, dans l'entrevue de Haifa, abandonna à Baudouin toutes ses possessions de Palestine, et qu'à cette occasion, il put y avoir des arrangements territoriaux, on est fondé à croire que la confirmation, par Baudouin, des donations de Tancrède à l'église du Thabor eut lieu lors de cette même entrevue.

1101, vers le 9 mars. — Tancrède ayant abandonné au roi Baudouin ses possessions de Palestine, quitte cette région, et se rend à Antioche pour répondre à l'appel des habitants, qui lui avaient demandé de se charger de la régence de la principauté pendant la captivité de Boémond. (542)

Sources : Albert d'Aix, VII, XLV : « Post haec decreta et pacem compositam, rex Jerusalem secessit, Tancredus vero cum omni suo equitatu et manu D peditum per aridam usque in Antiochiam descendit ut eam susciperet ». — *Historia belli sacri*, ch. CXXXVIII (*Hist. occid. d. crois.*, III, 228) : « Nam statim illis pro Baldoyno mittentibus, ecce Antiocheni proceres ad Tancredum miserunt, dicentes : Veni ad nos properanter, quoniam, nostro domino Boamundo capto, consilio tuo, quid super hoc agere debeamus, perfrui cupimus. Quo audito, ille tristis effectus, iter arripuit ; qui cum aliquantum itineris spatium peregisset, ecce Baldoynus veniebat, vidensque Tancredum, mox ab eo divertit, qui Jerusalem, ut missum fuerat, festinabat. At ille diversionem eius vilipendens, nec paulum substitit, sed iter, ac si eum non vidisset, incessanter agebat. Ita quidem tanti proceres alterutrum transierunt, ut nec unus cum altero, simultate pristina recordata, vel modicum loqueretur. » — Cafaro, *Annales* (*Mon. Germ. Script.*, XVIII, 11 ; *Hist. occid. d. crois.*, V, 59). — Cf. ci-dessus, n° 538.

Commentaire : Voy. n° 538. — Nous savons de façon certaine, par le témoignage d'Albert d'Aix et de Foucher, que Tancrède était encore dans ses possessions de Palestine au commencement

de mars 1101 (cf. ci-dessus, nº 538). Albert d'Aix nous apprend en outre que ce prince se rendit à Antioche sitôt après l'entrevue de Haifa (cf. ci-dessus, nº 540), et qu'il fût parti déjà quelques jours auparavant, n'eût été son second rendez-vous avec Baudouin ; en effet, il ne voulut point y faillir : « ne si ante diem proficisceretur, in opprobrium fugae sibi imputaretur ». Mais tout devait être prêt en vue de son départ, de sorte qu'il put se mettre en route pour Antioche sitôt l'entrevue terminée. D'autre part, nous voyons dans l'*Historia belli sacri* que, déjà vers la fin de l'année 1100, une ambassade des gens d'Antioche était venue trouver Tancrède, et que celui-ci s'était rendu dans cette ville, à une époque où Baudouin, frère de Godefroi de Bouillon, n'était pas encore arrivé d'Édesse à Jérusalem. Le texte de Cafaro (voy. ci-dessus, nº 538) semble confirmer le témoignage de l'*Historia belli sacri*. Pour accorder le renseignement fourni par ces deux écrits avec celui de Foucher, de ses copistes et d'Albert d'Aix, d'après lequel le départ de Tancrède pour Antioche aurait eu lieu en mars 1101, il faudrait admettre que Tancrède fût allé une première fois à Antioche vers la fin de 1100, y eût pris en main la régence, puis fût retourné en Palestine. Kugler (*Albert v. Aachen*, p. 278) pense que, dès l'automne 1100, Tancrède avait été sollicité par le légat Maurice, arrivé devant Laodicée avec la flotte génoise, d'accepter le gouvernement d'Antioche, et qu'il était entré en pourparlers à ce sujet avec ledit légat; puis, qu'il s'était rendu à Antioche, probablement en octobre 1100, pour en repartir presque aussitôt par mer (?) et se rendre de nouveau en Palestine, où il fit de vaines tentatives pour se rendre maître de Jérusalem et de Joppe (cf. *Chronol. de la première crois.*, nºˢ 502, 509-512). Mais ce système ne s'accorde ni avec le témoignage de l'*Historia belli sacri* ni avec celui de Cafaro, qui l'un et l'autre parlent d'un appel adressé à Tancrède par les habitants d'Antioche, à la suite duquel ce prince se serait rendu à Antioche, pour en prendre la régence. J'ai admis aussi, dans mon édition du *Hierosolymita* d'Ekkehard (p. 219), en me référant aux relations de l'*Historia belli sacri* et de Cafaro, que l'ambassade des habitants d'Antioche était venue trouver Tancrède dès la fin de 1100, et que celui-ci s'était rendu immédiatement (« sine mora ») à son appel, puis était revenu à Chaifa pour faire valoir ses prétentions au royaume de Jérusalem. Mais aujourd'hui, après avoir examiné à nouveau la question, j'estime qu'il est préférable de s'en tenir au témoignage de Foucher corroboré par la relation d'Albert d'Aix, et de placer le départ de Tancrède pour Antioche en mars 1101 : les récits de l'*Historia belli sacri* et de Cafaro, s'ils signifient réellement que la régence de Tancrède commença à la fin de 1100, doivent être tenus pour inexacts. Ces récits, composés assez longtemps après les événements, parlent ici de faits qui se passèrent en février-mars 1101. Si Tancrède avait pris la

régence d'Antioche dès la fin de 1100 et était venu ensuite en Palestine au mois de février 1100, Foucher n'eût pas manqué d'y faire allusion, et d'indiquer que le retour de ce prince en Palestine avait été motivé par des obligations antérieures. Au surplus, il est certain qu'à la fin de 1100, les gens d'Antioche faisaient des tentatives pour obtenir la rançon de Boémond (cf. *Chronol. de la première crois.*, n° 497). Ces tentatives traînèrent en longueur, et ce fut seulement lorsqu'on eut perdu l'espoir de les voir aboutir, que l'on songea à appeler Tancrède.

1101, vers le 13 mars. — **Les contingents de l'Aquitaine et de la Gascogne, sous la conduite de Guillaume, comte de Poitiers, d'Herbert et de Godefroi, vicomtes de Thouars, se mettent en marche pour Jérusalem.** (543)

Sources : Albert d'Aix, VIII, xxxiv (voy. n° 565). — Orderic Vital (éd. Le Prévost, IV, 118) : « Anno itaque dominicae incarnationis MCI, Guillelmus, Pictaviensium dux, ingentem exercitum de Aquitania et Guasconia contraxit, sanctaeque peregrinationis iter alacris iniit... Fertur CCC armatorum milia vexillum eius secuta fuisse, quando egressus fuerit de finibus Aquitaniae ». — Foucher de Chartres (*Hist. occid. d. crois.*, III, 398 A) : « Quum Francorum exercitus ingens Jherusalem tenderet, aderant in illa multitudine simul Guilelmus, Pictavensium comes...; cum his etiam Hugo magnus erat, qui, post Antiochiam captam, in Gallias repedaverat. » — Lisiard de Tours (*ibid.*, III, 562 A). — Geoffroy, prieur du Châlard, *Dictamen de primordiis ecclesiae Castaliensis* (*ibid.*, V, 348 F). — *Hist. Nicaena vel Antiochena* (*ibid.*, V. 179 B). — *Narratio Floriacensis* (*ibid.*, V, 360 G) : « Pictavensium comes Willelmus..., volens et ipse suas ostentare vires et extendere famam, collecta multitudine earum quibus dominatur gentium, associatis etiam sibi multis, quorum plures erant comites, aut populosarum urbium seu castrorum primores, Hierosolymam tendit. » — *Chronica prioratus de Casa vicecomitis* (dans Marchegay, *Chroniques des églises d'Anjou*, p. 340) : « Anno incarnationis dom. MCI°, in II^a hebdomada quadragesimae, Herbertus, Toarcensium vicecomes, et frater eius Gauffridus cum Guillelmo comite Pictavorum, atque incredibilis multitudo omnium fere gentium, Ierosolimitanam peregrinationem arripuerunt. » — *Chronicon S. Maxentii Pictavensis* (Marchegay, *Chron. d. églises d'Anjou*, 421) : « MCI. Willelmus dux et ceteri principes abierunt in viam Jerusalem, ut devoverant. » — *Gesta Ambasiensium dominorum* (D'Achery, *Spicilegium*, III, 279) : « Anno tertio post captam Jerusalem, Guillelmus, comes Pictavensis, iter sanctae peregrinationis arripuit, Goffridus Burellus cum uxore sua Corba ei adiunctus. » — Wilhelm. Malmesbur., *Gesta regum*

Anglorum (éd. Hardy, II, 592) : « Eo Septembri cuius VII Idus praedictum fuit, Willielmus, comes Pictavensis, Ierosolymam perrexit, multa secum ducens agmina, ut aestimarentur 60 milia militum et multo plura peditum ». — Guillaume de Tyr., l. X, c. XI. — Richard de Cluny, *Chronicon* (Muratori, *Ant. ital.*, IV, 1092 E).

Commentaire : Voy. Besly, *Hist. des comtes de Poitou* (Paris, 1647), 112; — *Hist. de Languedoc*, II, 334; — Haken, *Gemælde d. Kreuzz.*, II, 121 : « mit dem Anfange des Jahres 1101 ». — Wilken, II, 142; — Brinckmeier, *Die provenzalischen Troubadours* (Halle, 1844), 132, 133; — Sporschil, *Gesch. d. Kreuzz.*, 157; — Damberger, *Synchron. Gesch.*, VII, 436; — Arbellot, *Les chevaliers limousins*, 57 : « Guillaume, comte de Poitiers, partit pour la croisade au mois d'avril 1101 ». — Riant, dans *Hist. occid. d. crois.*, V, 349, n. 2 : « Wilhelmus, dux Aquitaniae, ad bellum sacrum mense Aprili 1101 profectus est ». — Guillaume comte de Poitou suivit vraisemblablement la route de l'Allemagne du sud, en longeant le Danube. Il y fut rejoint par les contingents allemands, sous les ordres du duc Guelfe, de l'archevêque Thiémon et d'autres. Toute cette bande prit son chemin par la Hongrie. Quand bien même nous n'aurions aucune indication précise sur l'époque où les Aquitains et Gascons se mirent en route, le fait que les contingents allemands les rejoignirent à la fin de mars ou au début d'avril nous permettrait de reporter trois semaines environ au-delà l'époque où les Gascons et Poitevins quittèrent leurs foyers avec le comte Guillaume. Guillaume de Malmesbury se trompe certainement en assignant leur départ au mois de septembre [1101]. Il n'a certainement pas en vue l'année 1100, car quelques lignes plus haut il mentionne la bataille de Rama livrée le 7 septembre 1101 (voy. ci-dessous, n° 605), et c'est au même mois que se rapportent ensuite les mots « eo Septembri », relatifs au départ de Guillaume de Poitou. D'ailleurs, il est certain que Guillaume ne partit pas en septembre 1100, puisqu'il assistait le 18 novembre de la même année au concile de Limoges, dans lequel il prit la croix. Depuis lors, il dut bien consacrer au moins trois mois à ses préparatifs; par conséquent il ne put partir avant mars 1101. Ce n'est pas non plus en avril 1101 qu'il se mit en route, comme l'ont supposé l'abbé Arbellot et Riant. En effet, les Allemands le rejoignirent à la fin de mars ou au début d'avril (voy. n° 548). Il avait dû par conséquent quitter ses états quelques semaines auparavant. La date exacte de son départ nous est fournie par la *Chronique du prieuré de La Chaise-le-Vicomte* : « II[a] hebdomada quadragesimae ». Le mercredi des cendres, en 1101, tomba le 5 mars; la seconde semaine de carême commença donc le 12 ou 13 mars. Telle est par conséquent la date du départ des Aquitains, Poitevins et Gascons.

1101, vers le 17 mars. — La flotte génoise aborde à Haifa ; les vaisseaux sont tirés sur le rivage. (544)

Source : Voy. ci-dessus, n° 539.

Commentaire : Voy. ci-dessus, n° 539, et Kugler, *Albert von Aachen*, 286. — Nous n'avons aucune indication précise sur la date de l'arrivée de la flotte génoise à Haifa. Il est certain que les Génois avaient formé le projet de se rendre à Jérusalem le jour de Pâques. Probablement, le légat Maurice, qui était venu à Laodicée avec leur flotte, voulait-il lui aussi atteindre Jérusalem le plus tôt possible. Riant (*Hist. occid. d. crois.*, V, 60), se référant à Albert d'Aix (l. VI, c. 58), dit : « Genuenses a patriarcha Daimberto tunc revocatos esse ». La chose est possible ; mais le passage d'Albert d'Aix est relatif à la fin de l'année 1099 et non au printemps de 1101. C'est par simple conjecture, d'ailleurs, que nous plaçons aux environs du 17 mars l'arrivée de la flotte génoise à Haifa ; mais cette conjecture est assez vraisemblable, puisque Cafaro nous apprend que, dans le parcours de Laodicée à Haifa, la dite flotte eut à livrer des combats aux Sarrasins, ce qui dut la retarder quelque peu. Dans ces conditions, et même avec un bon vent, elle dut mettre au moins 6 à 8 jours pour franchir la distance qui sépare ces deux villes.

1101, mars 25. — Paschal II écrit au clergé et aux laïques du royaume d'Alfonse de Castille. Il leur rappelle ce qu'il leur a déjà dit dans une lettre précédente, en date du 14 octobre 1100, à savoir qu'ils ne doivent point prendre part à la croisade pour la défense des lieux saints de Palestine, mais se consacrer entièrement à la défense de leur pays contre les Maures et Moabites, ceux-ci ne cessant de faire des incursions dans leur pays. Il les informe que, pour cette même raison, il a interdit aux porteurs de sa lettre, Munoz, Diego et Nunez, et à leur suite, de continuer leur voyage vers Jérusalem. (545)

Sources : *Epistula Paschalis II papae ad clericos et laicos Aldefonsi regnum habitantes* (Florez, *España sagrada*, *XX* : *Historia Compostellana*, p. 88 ; Salazar, *Anamnesis*, II, 476 ; dans Migne, *Patrol. lat.*, CLXIII, 64) : « Magnum vestrae salutis dispendium facit, quod apostolicae sedis praeceptis oboedire contemnetis. Scripsimus enim vobis praeterito tempore, ne Hierosolymitanae expeditionis occasione partes vestras desereretis, quae Maurorum et Moabitarum quotidianis incursionibus impugnantur ; non parum enim in discessu vestro illorum tyrannidem occidentalibus partibus formidamus. Quare nos partium vestrarum tam

clericos quam laicos, quos videre potuimus, a Hierosolymitana profectione desistere et ad patriam suam redire praecipimus. Latores quoque praesentium Munionem et Didacum et Nunonem cum sequacibus suis a nobis coactos redire sciatis. Unde etiam vestrae dilectioni praecipimus, ne quis eos pro reditu hoc infamare aut calumniis aliquibus praesumat impetere. Vobis ergo omnibus iterata praeceptione praecipimus, ut in vestris partibus persistentes Moabitas et Mauros totis viribus impugnetis; ibi largiente Deo vestras poenitentias peragatis; ibi sanctorum apostolorum Petri et Pauli et apostolicae earum ecclesiae remissionem et gratiam percipiatis. Datum Laterani, VIII Kal. Aprilis. » — *Epist. Paschalis II ad clericos S. Jacobi Compostellanos* (Florez, *ibidem.*, p. 30; Migne, *ibid.*, col. 63) : « Porro sicut militibus, ita etiam clericis vestrarum partium interdicimus, ne occasione Jerosolymitanae visionis ecclesiam et provinciam suam deserere praesumant, quam Moabitarum feritas tam frequenter impugnat. Datum Laterani, VIII Kal. Aprilis. »

Commentaire : Voy. Navarette, *Dissert. sobre las cruzadas*, pp. 39-43, 49; — Piferrer, *Recuerdos de España (Cataluña)*, II, p. 121; — HE, 93, 224; — Riant, *Invent.*, pp. 130, 217; — Jaffé-Löwenfeld, *Regesta*, 5863 (4386); — Röhricht, *Gesch. d. Königr. Jerus.*, 36; — Röhricht, *Gesch. d. ersten Kreuzz.*, 223; — Hagenmeyer, *Chronol. de la première croisade*, n° 505.

1101, vers le 28 mars. — Tancrède, arrivé à Antioche, prend en mains la régence de la principauté. (546)

Sources : Voy. n°s 538, 540, 542. — *Historia belli sacri*, ch. CXXXIX (*Hist. occid. d. crois.*, III, 228) : « Tancredus itaque cum Antiochiam pervenisset, portae mox illi clauduntur. Qui cum accedens intrare nequisset, ammirans valde ait : Cur ergo vocatus accessi, si portae mihi serari debuerunt? At illi de intus responderunt, dicentes : non ob aliud civitatem clausimus, quia volumus ut prius te Boamundo fidelem iureiurando exhibeas, sicque postea ingrediaris. Quod cum fecisset, ingressus urbem, omnibus volentibus, Antiochia ei ad custodiendum e fidelitate Boamundi traditur, quousque ipse a captione libertatis rediret. »

Commentaire : Voy. ci-dessus, n°s 538, 540, 542. — Albert d'Aix (l. VII, ch. XLV; cf. ci-dessus, n° 542) nous apprend que Tancrède se rendit à Antioche « cum omni suo equitatu et manu D peditum per aridam ». Par « arida » il faut entendre sans doute la côte sablonneuse de la mer. La distance à vol d'oiseau entre Haifa et Antioche est de 420 kilomètres. On peut admettre que Tancrède mit environ deux semaines et demi à la parcourir, et que par conséquent il arriva à Antioche vers le 28 mars. Le renseignement de l'*Hist. belli sacri*, d'après lequel il n'aurait pas été admis tout de

suite dans la ville est assez surprenant. Il donnerait à croire qu'il y avait dans Antioche un parti qui ne voulait pas de Tancrède comme remplaçant de Boémond. Peut-être, d'ailleurs, cette information repose-t-elle sur quelque erreur de l'auteur de l'*Historia*, qui, écrivant assez longtemps après les événements, peut avoir recueilli une simple tradition ou bien avoir fait une confusion avec l'incident analogue qui se passa lorsque Tancrède voulut aller prendre possession de Jérusalem, dont les habitants lui fermèrent les portes. Toutefois, comme, en dehors du fait rapporté par l'*Historia*, nous ne possédons aucun renseignement sur l'entrée de Tancrède à Antioche, nous ne pouvons affirmer que ce fait soit controuvé.

1101, fin de mars. — Le patriarche Daimbert est suspendu provisoirement de sa charge par un concile des évêques et abbés de l'église de Jérusalem. On l'accusait d'avoir voulu faire assassiner par Boémond le roi Baudouin, lors du voyage de celui-ci d'Édesse à Jérusalem; on l'accusait aussi de prodiguer avec beaucoup trop de libéralité des fragments de la vraie croix. La suspension ne devait cesser qu'après qu'il se serait lavé de ces accusations. (547)

Source : Albert d'Aix, VII, XLVIII : « Nulla deinceps mora die statuto et concilio fidelium episcoporum abbatumque collecto in audientia omnium qui aderant et praesentia legati S. Romanae ecclesiae, patriarcham assistentem, Baldewinus rex reum periurii, traditionis regni Jerusalem, homicidii, ut a Boemundo occideretur in via, qua a Rohas Hierosolymam ascenderet, deprehensis litteris criminando et imputando astruxit, sub testimonio totius S. Hierosolymitanae ecclesiae, et ideo non posse eum ultra episcopari, nisi valeat ab his expurgari. Qui minime de omnibus sibi illatis calumniis valens excusari et praecipue de sacrilegio ligni sanctae crucis, de qua partem minuit ac dispersit, suspensus est a divino officio, dataeque sunt ei adhuc induciae, si forte aliquam excusationem posset reperire.... ». Ch. XLIX : « Inter haec diversa negotia mensis Martius suo ordine coepit referri, ieiunium quadragesimale observari... ».

Commentaire : Voy. Haken, *Gemælde d. Kreuzz.*, II, 249; — Wilken, *Gesch. d. Kreuzz.*, II, 94; — Raumer, *Gesch. d. Hohenstaufen*, I, 366; — Sporschil, *Gesch. d. Kreuzz.*, 146; — Sybel, *Gesch. d. ersten Kreuzz.*, 96 (99); — Kugler, *Albert v. Aachen*, 282, 286; — Kühn, *Gesch. d. ersten. lat. Patriarchen*, 36; — Röhricht, *Gesch. d. Königr. Jerusalem*, 18; — Hampel, *Untersuchungen über d. lat. Patriarchat von Jerusalem*, 41; — HEp, 423. — La déposition de Daimbert par le concile tenu à Jérusalem vers la fin de mars 1101 est rapportée par le seul Albert

d'Aix. Il n'y a pas toutefois de raison de considérer ce renseignement comme inexact ou fictif. Sybel, Wolff et Kühn le passent sous silence, comme s'ils le tenaient pour erroné. Hampel se borne à dire que « le légat Maurice se trouvait à Jérusalem à Pâques 1101, et que, pendant son séjour dans la ville sainte, des résolutions furent prises touchant les rapports de l'Église et de l'État, dont les dissenssions furent aplanies. » Suivant Hampel, le légat Maurice serait venu à Jérusalem avec les Génois, après l'arrivée de leur flotte à Jaffa, donc vers le 17 avril seulement (voy. ci-dessous, n° 553). Je crois pour ma part que Maurice n'accompagna pas les Génois jusqu'à Jaffa, mais qu'il les quitta à Haifa pour se rendre directement à Jérusalem, où il dut arriver par conséquent vers le 22 mars. Je pense aussi que, très peu après son arrivée, une réunion du clergé eut lieu, dans laquelle on prit des résolutions au sujet de Daimbert. C'était pour mettre un terme au conflit entre Daimbert et l'autorité royale qu'il venait à Jérusalem, et son intervention était assez urgente pour qu'il ne se soit pas arrêté à Haifa. Si l'on considère le passage d'Albert d'Aix, mentionnant le concile, par rapport au récit qui le suit, on en devra conclure que le concile eut lieu certainement en mars et avant Pâques.

1101, fin de mars et début d'avril. — Départ des contingents allemands pour l'Orient. Parmi eux étaient, entre autres : le duc Welf de Bavière, le comte Henri I de Ratisbonne, le comte Othon de Scheyern, Conrad, maréchal de l'empereur Henri IV, l'archevêque Thiémon de Salzbourg, l'évêque Ulrich de Passau, l'abbé Gislebert d'Admont, deux chanoines du nom de Bruno, le moine Ekkehard, plus tard abbé d'Aura, et la margrave Ida d'Autriche. Ils rejoignent les contingents venus d'Aquitaine sous le commandement du comte Guillaume de Poitou, et se dirigent avec eux vers la Hongrie. (548)

Sources : Ekkehardus, *Hierosolymita*, XXII, 3 (HE, 223; *Hist. occid. d. crois.*, V, 28 D) : « Mox profectio populosa..... a residuis totius occidentis gentibus maxime ab his, quorum prius votis timor vel diffidentia, inopia vel imbecillitas, obstiterant, denuo parabatur; primum ab episcopis Mediolanensi, Papiensi ceterisque Longobardorum populis ad .L. milia signatis, deinde a diversarum provinciarum Theutonicis, postremo ab Aquitanicis, quibus Willihelmus Pictaviensis praeerat, praeter vulgus ad .xxx. milia loricatis. » — Albert d'Aix, VIII, xxxiv (voy. ci-dessous, n° 565). — *Historia Welforum Weingartensis* (*Mon. Germ. Script.*, XXI, 462) : « Guelfo..., cum ad senilem aetatem venisset..., volens Deo excessibus suis difficiliorem satisfactionem exhibere Hiero-

solymitanum iter arripuit, quod et in maximis persecutionibus et periculis Ungariam et Graeciam transiens persolvit. Sepulcrum enim Domini et alia sancta loca, omnibus suis paene amissis, visitavit ». — *Annales Augustani*, ad a. 1103 (*Mon. Germ.*, *Script.*, III, 135) : « Welf dux cum multis Jerosolima proficiscitur. » — *Annales Mellicenses*, ad a. 1101 (*ibid.*, *Script.*, IX, 500). — *Auctarium Claustroneoburgense*, ad a. 1101 (*ibid.*, p. 628). — *Passio S. Thiemonis* (Canisius, *Thesaurus monumentorum*, éd. Basnage, III, II, 101; *Hist. occid. d. crois.*, V, 217 E) : « Secundus venerat annus post eum, quo sancta civitas Hierusalem de sub iugo gentium cervicem erexerat; necdum tamen aut bella omnia patrata aut armis parta pax et securitas fuerat. Initium illud misericordiae stillavit Deus sub duce Teutonicorum Gotefrido, qui cum aliis, quos idem spiritus repleverat, primoribus, LXX milia expeditorum adduxerat, adeptaque victoria rex Hierusalem creatus, ex sententia omnium et unctus est. Horum opus adiuvare pro nomine Christi conflagraverunt, ex Alamannnia Bawari, Suevi, tam proceres nonnulli quam populares, tradentes in hoc mundo animas suas, ut in resurrectione vitae sumerent eas. Caput horum et sidus, ut ita dicam, quo cuncti regerentur per mare, sacer Thiemo factus, simul cum duce Welfone, Hierosloymitanae peregrinationis iter invadit. » — *Historia de Guelfis principibus* (Canisius, *Thesaur. monum. eccles.*; éd. Basnage, t. III, pars II, p. 590) : « Anno dominicae incarn. MCI°, Gwelfo dux senior iter Hierosolymitanum aggressus est III° Kal. Aprilis. » — Ottonis Frising. *Chronicon*, VII, 7 : « Anno sequenti, Conradus, imperatoris Heinrici filius christianissimus..., immatura morte praeventus diem obiit ac in civitate Florentia Tusciae honorifice sepultus est. Eodem tempore Gwillehelmus comes Pictaviensis et dux Aquitaniae, Thimo Juvaviensis archiepiscopus, Welfo Noricorum dux..., Itha marchionissa, Leopoldi marchionis orientalis mater, Guillehelmus, Stephanus Italici barones, cum multis ex Italia, Aquitania, Germania, Hierosolymam per Ungariam et Graeciam pergunt. »

Commentaire : Voy. Aventinus, *Annal. Boiorum*, lib. V, p. 589; — Canisius, *Thesaurus monum... seu... Lectiones antiquae*, t. III, pars II, p. 98; — Wilken, *Rer. ab. Alexio gest.*, 378; — Wilken, *Gesch. d. Kreuzz.*, II, 118, 143; — Michaud, II, 138; — *Monumenta Boica*, t. XVI, p. 554; — Raumer, *Gesch. d. Hohenstaufen*, I, 362; — Rehm, *Gesch. d. Mittelalters*, I, I, 88; — Hormayr, *Die Bayern im Morgenlande*, p. xvij; — Lochner, *Gesch. d. Mittelalters* (1839), I, 187; — Floto, *Kaiser Heinrich der Vierte*, II, 377; — Giesebrecht, *Gesch. d. deutschen Kaiserzeit*, III, 688; — Sepp, *Jerusalem und d. heil. Land*, I, 79; — Arbellot, *Les chevaliers limousins à la première croisade*, 58; — Riezler, *Jerusalempilger und Kreuzfahrer aus Bayern* (*Forsch. z. deutschen Gesch.*, XVIII, an. 1878, p. 552); — Id., *Gesch. Bayerns*

(Gotha, 1878), I, 561; — Kugler, *Albert v. Aachen*, 316; — Id., *Gesch d. Kreuzzüge*, 75-81; — Richter, *Annalen d. deutschen Reichs im Zeitalter der Ottonen und Salier*, II, 403; — Röhricht, *Beiträge z. Gesch. d. Kreuzzüge*, II, 41, 298; — Id., *Gesch. d. Königr. Jerusalem*, 31; — Riant, dans *Hist. occ. d. crois.*, V, 204 n. : « Thiemo crucem anno tantum 1101 ineunte sumpsit. » — *Ibid.*, V, 208 n. : « Anno nempe 1101, quo Bajoarii, die 1ª Apr. patria relicta Constantinopolim mense iunio adierunt. » — Riant, *Le martyre de Thiémon de Salzbourg* (*Revue des questions hist.*, t. XXXIX, 222) : « En 1101, Thiémon avait suivi le duc de Bavière, Welf IV, parti d'Allemagne le 1er avril, et la margrave d'Autriche, Ida ». — Kohler, dans *Hist. occ. d. crois.*, V, préface, p. xxxv : « Thiémon avait suivi le duc de Bavière, Welf IV, parti d'Allemagne pour la Terre-Sainte au commencement d'avril 1101, avec de nombreux croisés ». — Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis*, 228. — La date exacte du départ des Allemands sous la conduite de Welfo, nous est fournie par l'*Historia de Guelfis principibus :* « III°. Kal. Aprilis. » Les récits d'Ekkehard et d'Albert d'Aix corroborent ce témoignage, car ils nous apprennent que l'armée des croisés se trouvait vers le 10 mai en Bulgarie (voy. ci-dessous, n° 565) et qu'elle arriva vers le 1er juin à Constantinople (voy. ci-dessous, n° 572). Aventin, suivi par Sepp, commet une erreur grave en faisant partir Welf pour Jérusalem dès l'année 1096. Il a confondu la croisade de 1101 avec celle en 1096.

1101, samedi 13 avril. — Une partie de la flotte génoise, qui avait abordé à Haifa, poursuit durant la nuit une flotte sarrazine de 40 vaisseaux qui se dirigeait sur Acre. Mais une tempête l'empêche d'atteindre l'ennemi. (549)

Source : Cafaro, *Liberatio civit. Orientis* (*Hist. occid. d. croisades*, V, 60 F) : « Cum Ianuenses ibi [*scil.* Caipha] morabantur, exercitus Babiloniae XL galearum nocte una iuxta civitatem Caipha, cum magna tempestate maris usque ad portum Acherontis velociter perrexit. Ianuenses tamen partem de galeis statim in illa nocte posuerunt in mari et sequendo eum pro tempestate ab invicem separati fuerunt et summo mane, die dominico Ramis palmarum, officia Dei cum devotione celebraverunt. »

Commentaire : Voy. HE, 219; — Kühn, *Gesch. d. ersten lat. Patriarchen zu Jerus.*, 36; — Riant, dans *Hist. occid. d. crois.*, V, 60; — Röhricht, *Gesch. d. Königr. Jerusalem*, 19; — Id., *Gesch. d. Kreuzzüge im Umriss*, 57. — Le dimanche des Rameaux tomba en 1101 le 14 avril; la poursuite des vaisseaux sarrazins par la flotte génoise eut donc lieu dans la nuit du 13 au 14 avril.

1101, avril 14. — Les marins génois célèbrent à Haifa la fête des Rameaux. (550)

Source et commentaire : Voy. nº 549.

1101, lundi 15 avril. La flotte génoise ancrée à Haifa met à la voile pour Jaffa. (551)

Source : Cafaro, *Liberatio civitatum Orientis* (*Hist. occid. d. crois.*, V, 61) : « Die lunae cum omnibus galeis versus Ioppen ire ceperunt. »

Commentaire : Voy. Kohler, dans *Hist. occid. d. crois*, V, préface, p. xvij ; — Röhricht, *Gesch. d. Königr. Jerusalem*, 191 ; — Hagenmeyer, *Epistulae et chartae ad. hist. primi belli sacri spectantes* (Innsbr., 1901), 424. — Le « dies lunae » de Cafaro est le lundi de la semaine sainte, soit le 15 avril. J'ai fait erreur, dans mes *Epistulae et Chartae*, p. 424, en disant que la flotte génoise quitta Haifa le dimanche des Rameaux.

1101, avril 16. — La flotte génoise et italienne est reçue dans les parages de Joppe par le roi Baudouin, qui vient à sa rencontre avec 2 vaisseaux et lui fait grand accueil. Elle se rend avec lui à Joppe, où les vaisseaux sont tirés sur le rivage. (552)

Sources : Foucher de Chartres (*Hist. occid. d. crois.*, III, 385 A) : « Apud portum Laodicensem per idem brumale tempus stolus navium rostratarum Ianuensium et Italorum hiemaverat. Qui cum viderent vernum tempus ad navigandum aptum et tranquillum, vento prospero usque Ioppen navigaverunt. Et cum portui applicuissent, gaudenter a rege suscepti sunt. Et quia prope erat Pascha, cuius solemnitatem ex more cuncti qui possunt celebrant, navibus suis ad terram tractis, Jherusalem cum rege perrexerunt. » — Bartolf de Nangis (*ibid.*, 524 B). — Lisiard de Tours (*ibid.*, 558 B). — Cafaro, *Liberatio civit. Orientis* (*ibid.*, V, 61 A) : « Cum autem Ioppen appropinquassent, ecce rex Balduinus, cum duobus sagitteis et cum tubis et vexillis multis longe a civitate per milliarium, Ianuensibus obviam venit, salutando et gratias referendo de hoc quod ad servitium Dei et regni Jerusalem venire, uti promixerant, non prolataverant. Et sic Ianuenses cum rege ad Ioppen venientes, galeas omnes sine mora in terra posuerunt, et die Mercurii sancti cum rege Balduino ad Jerusalem perrexerunt. » — Guill. de Tyr, X, xiv : « Applicuerat porro circa veris initium in portu Ioppensi classis Ianuensium, qui a domino rege et eiusdem urbis civibus cum multa suscepti sunt honorificentia ;

et quoniam in proximo erat paschalis solemnitas, subductis ad terram navibus, Hierosolymam ad diem festum ascenderunt. »

Commentaire : Voy. Raumer, *Geschichte der Hohenstaufen*, I, 357 ; — Röhricht, *Gesch. d. Königr. Jerusalem*, 19 ; — Damberger, *Synchron. Geschichte*, VII, 434. — La distance de Haifa à Joppe étant de 92 kilomètres, la flotte génoise, favorisée par le vent (« vento prospero », dit Foucher), put la parcourir en 24 heures. Comme elle était partie de Haifa le lundi 15 avril, elle arriva probablement le mardi 16 à Joppe. L'expression « circa veris initium », dont se sert Guillaume de Tyr pour indiquer l'époque de l'arrivée des Génois à Joppe, n'est donc pas tout à fait exacte. Elle se rapporterait mieux à l'époque de leur arrivée à Haifa.

1101, mercredi 17 avril. — Les Génois quittent Joppe avec le roi Baudouin, pour aller célébrer la fête de Pâques à Jérusalem. (553)

Sources : Voy. n° 552.

Commentaire : Voy. Michaud, III, 18 ; — HE, 277 ; — Röhricht, *Gesch. d. Königr. Jerusalem*, 19. — Le « dies Mercurii » de Cafaro est le mercredi de la semaine sainte, soit le 17 avril. Il est probable que les Génois se mirent en route dans l'après midi seulement, car ils étaient arrivés à Joppe la veille, et leurs préparatifs de départ exigèrent sans doute un peu de temps, étant donné surtout qu'ils avaient tiré leurs vaisseaux vers le rivage.

1101, jeudi 18 avril. — Le patriarche Daimbert consacre le saint Chrême sur le mont des Oliviers. (554)

Source : Albert d'Aix, VII, XLIX : « Inter haec diversa negotia mensis Martius suo ordine coepit referri, ieiunium quadragesimale observari, dies solennis Paschae propinquare, in quo chrisma et oleum infirmorum necesse est sanctificari. Hac igitur die recordationis et sanctificationis olei et chrismatis exorta, qua dominus Iesus cum discipulis coenavit, Cardinalis in montem Oliveti, in quo id sacramentum chrismatis et olei compleri solet, ascendit, alba stola et idoneis vestibus ad tam deificum opus peragendum indutus, et in nullo patriarcham adesse consentiens. Verum patriarcha Daimbertus videns se officio suo privari, quo eo die universi patriarchae, sui antecessores, in eodem monte Olivarum solito more utebantur, chrisma et oleum consecrantes humilis et supplex cum lacrimis regem conveniens instare coepit, ne hac die tam leviter ac viliter ab officio suo expelleretur, et sic in ore omnium peregrinorum haberetur.... Rex in omnibus deinceps petitioni patriarchae acquievit... ». Chap. LI : « Cardinalis... in omnibus voluntati regis optimatumque cessit et exutus officiali indumento, patriarcham permisit consecrare oleum et chrisma ac solenne

Pascha in omni divino celebrare officio. Ab illo die cardinalis et patriarcha in summa amicitia coniuncti sunt ».

Commentaire : Voy. Haken, *Gemälde d. Kreuzz.*, II, 249 ; — Wilken, *Gesch. d. Kreuzz.*, II, 95 ; — Sporschil, *Gesch. d. Kreuzz.*, 146 ; — Kugler, *Albert v. Aachen*, 282 ; — Röhricht, *Gesch. d. Königr. Jerusalem*, 18. — Les incidents rapportés par Albert d'Aix à propos de la consécration du saint Chrême par Daimbert sont sujets à caution ; d'abord parce qu'il n'est pas bien certain que le roi Baudouin se trouvât ce jour-là à Jérusalem (voy. ci-dessous, n° 555), puis, parce qu'il n'est guère admissible que le légat Maurice, qui s'était rendu sur le mont des Oliviers en habit ecclésiastique pour procéder à la consécration du Chrême, ait cédé son vêtement au patriarche Daimbert. Quant à la célébration même de la cérémonie par ce dernier, je ne pense pas qu'on en doive douter, car ce fut également lui qui, le samedi suivant, officia en qualité de patriarche dans la cérémonie du feu sacré.

1101, jeudi 18 avril. — Les Génois, accompagnés du roi Baudouin, arrivent à Jérusalem. (555)

Sources : Voy. ci-dessus, n° 552.

Commentaire : Voy ci-dessus, n° 552. — Je suppose que les Génois mirent plus d'un jour à franchir les 11 lieues qui séparent Joppe de Jérusalem. Partis de Joppe le 17, ils durent arriver à Jérusalem le lendemain seulement.

1101, samedi saint, 20 avril. — Le matin de ce jour là, à 9 heures, sur l'ordre du patriarche Daimbert, le service divin commença dans l'église du Saint-Sépulcre. Les fidèles, et parmi eux les Génois arrivés l'avant-veille, attendirent vainement le feu sacré, qui généralement arrivait vers 3 h. après midi. Après 3 h., Foucher de Chartres, chapelain du roi Baudouin, et le chapelain du patriarche se rendent au Calvaire dans l'espoir que le miracle s'y sera produit. Mais le feu ne vint pas. La nuit étant proche, le patriarche ordonne aux fidèles de quitter l'église du Saint-Sépulcre et de rentrer dans leurs demeures. (556)

Sources : Foucher de Chartres (*Hist. occid. d. crois*, III, 385-387) : « Consuetudo est autem propter ignem caelestem qui ad Sepulcrum dominicum unoquoque anno descensibilis caelitus nutu divino in lampadibus in vigilia Paschae solet accendi, ut quicumque intra monasterium illud sanctissimum inesse possint, die illo toto ipsius vigiliae supplicationi et orationi vacantes lumen illud a deo mittendum cuncti exspectent. Et cum die illo basilica illa sanctissima de tanta gente plenissima exsisteret, horam circa

tertiam iussum est a patriarcha officium diurnum a canonicis incipi. Tunc lectiones lectae sunt alternatim : prius latinus latine, posterius vero graecus graece identidem, quod latinus legerat in pulpito relegit..... Interim devoti exspectabamus ignem sanctum, qui horam circiter nonam advenire ritu solebat..... Et cum ignem optatum plerique tunc venisse speraremus, cum non venisset silencio requievimus, clerici autem lectiones et tractus diurnos cecinerunt. Cum vero hora nona iam transisset...., ego ipse Fulcherius cum quodam patriarchae capellano in locum qui dicitur Calvaria ascenderam scrutans utrum illuc, ut interdum solebat, ignis ipse venisset, necne; sed nec huc nec illuc tunc venit.... Iam imminente nocte, praecepit omnibus patriarcha ut de monasterio exeuntes ad domos vel hospitia sua abirent, ut locus sacrosanctus tota nocte a cunctis vacuus remaneret, ne quid spurcitiae noxiae forte in aliquo homine vel in femina lateat, quod voluntati Dei vel eius habitationi displiceat. Sic praeceptum et sic factum est. » — Bartolf de Nangis (*ibid.*, 525). — Guibert de Nogent (*ibid.*, IV, 236). — Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Angl.*, § 379, éd. Hardy, II, 587. — Ekkehardus, *Hierosolymita*, ch. XXXII : « Neque hoc silentio praetereundum, quod eodem anno (1101) ibidem cognovimus contigisse venerabili Herimanno presbytero, qui tunc in monte Oliveti conversabatur, in haec verba referente : Die, inquit, sacratissimi sabbati, quo secundum antiquae misericordiae Domini paraclysim, baptismate iam consecrato, lumen de caelo nobis ministrari devoti nimis exspectabamus usque ad vesperam, orationibus solitis institimus, tuncque propter peccata nostra, desiderato dono caelesti, quod etiam in conspectu gentium olim christiani ante nos semper suscipere solebant, omnimodo frustrati, absque omni festivae synaxis officio, noctem illam dominicae resurrectionis lugendo tantum et moerendo transegimus. » — Cafaro, *Liberatio civitatum Orientis* (*Hist. occid. d. crois.*, V, 61 B) : « Die Mercurii sancti cum rege Balduyno ad Jerusalem perrexerunt, ibique sabbato sancto veniente, ad sepulchrum Domini iverunt et ieiunantes per diem et per noctem lumen Christi spectantes ut veniret ; et die illa et nocte non venit et sic in ecclesia S. Sepulcri sine lumine stantes saepe et saepe omnes una voce clamabant : Kyrie eleyson, Kyrie eleyson. » — Mathieu d'Édesse (*Hist. armén. d. crois.*, I, 54).

Commentaire : Voy. Moshemii *Dissertationes*, II, 282 et suiv. ; — Michaud, III, 19 ; — Wilken, II, 97 et suiv. ; — Raumer, *Gesch. d. Hohenstaufen*, I, 357 ; — Tobler, *Golgotha*, 460 ; — Sepp, *Jerusalem u. d. heil. Land*, I, 510 ; — HE, 276-283 ; — Muralt, *Essai de chron. byzant.*, II, 92 ; — Hagenmeyer, *Das Verhältnis der Gesta Franc. zum Hierosolymita Ekkehards* (*Forsch. z. deutsch. Gesch.*, XV, 24) ; — Riant, *Archives de l'Or. lat.*, I, 375-382 ; — Kühn, *Gesch. d. erst. lat. Patriarchen*, 36 ; — Kugler, *Alb. v. Aachen*, 286 ; — Kugler, *Gesch. d. Kreuzz.*, 96 ; — Vogüé,

Les églises de la Terre-Sainte, 19 ; — Röhricht, *Gesch. d. Königr'.s Jerusalem*, 19; — Kohler, dans *Hist. occ.*, V, préface p. VIII-XVII ; — Kohler, *Un rituel et un bréviaire du S.-Sépulcre* (*Revue de l'Or. lat.*, VIII, 420). — Hampel, *Untersuchungen über d. lat. Patriarchat zu Jerusalem*, 37. — **En 1101, le samedi saint, veille de Pâques, tomba le 20 avril. La 3e heure correspond à 9 h. du matin ; la 9e heure à 3 h. après-midi.**

1101, avril 21 (jour de Pâques). — En raison de la non apparition du feu sacré, le patriarche de Jérusalem ordonne qu'une procession solennelle se rende au *Templum Domini*. Le roi, le patriarche, le légat Maurice, le clergé et le peuple de la Ville sainte y prennent part. Pendant qu'elle se fait, vers 7 h. du matin, le feu sacré s'allume dans l'église du Saint-Sépulcre, où étaient restés le clergé grec et le clergé syrien. La joie est alors grande dans la ville. Le roi, après avoir pris le repas de midi, se rend de nouveau à l'église du Saint-Sépulcre, où seize lampes s'allument miraculeusement avant 3 h. Le génois Cafaro assistait aussi à ces événements. (557)

Sources : Foucher de Chartres (*Hist. occid. d. crois.*, III, 386 H) : « Mane autem cum dies S. Paschae clarescere coepisset, ad ecclesiam S. Sepulcri undique convenerunt, misericordiam Domini adhuc exspectantes. Et cum tunc ad sepulcrum Domini patriarcha ingressus fuisset, quaerens an ignis adhuc inesset, cum non invenisset, regrediens doluit..... Fecerunt quidem tunc processionem clerus et maior pars populi, rex et proceres sui, pedibus nudis ad Templum dominicum..... Dum autem in Templo dominico gens nostra oraret, in monasterio S. Sepulcri similiter Graeci et Syri, qui ibi remanserunt, non minus idem Sepulcrum cum processione circumgirantes, orationi vacabant, qui prae nimio dolore genas suas et capillos suos ululando decerpebant. Cum ergo populus noster, oratione sua in Templo expleta, ad ecclesiam S. Sepulcri rediisset, antequam ianuas introisset, nuntiatum est patriarchae et ceteris ignem desideratissimum iam in lampade una ante ipsum Sepulcrum caelitus gratia Dei accensum fuisse, quem propius astantes, per fenestras quasdam rutilare viderant... ... Quod cum videremus qui aderamus, omnes Kyrie eleison cum lacrymis exclamantes gaudio magno gavisi sumus, et quanto plus dolueramus tanto magis tunc de miraculo exsultavimus..... Post missam solemnizatam, Balduinus rex... in templo Salomonis prandium suum festive et decentissime explevit. Nuntiatum est ei et ceteris aliis qui cum eo eramus ignem sanctissimum iterato adventu in 2 lampadibus quae in ecclesia dominici Sepulcri pendebant divinitus accensum esse. Quo audito..., statim complures ad novum miraculum videndum laetantes cucurrimus. Denique rex et

alii cum eo nos subsecuti sunt, et cum in ecclesia retroissemus, vidimus illico ignem, de quo fatum erat divinitus in lampadibus accendi... » — Bartolf de Nangis (*ibid.*, 525 D) : « Aurora subinde crastina illucescente reseratur a custodibus ecclesia, ingrediente tam clero quam populo et lumen tunc saltem invenire sperantes... Nulla adhuc luminis vestigia in totis lampadibus reppererunt..., et iam quasi prima hora praetereunte....., ad Templum Domini processionem fieri instituunt..., redeunt ad Sepulcrum....., lumen optatum inveniunt... solemniter missa celebrata est. » — Guibert de Nogent (*ibid.*, IV, 256 G). — Anonyme rhénan, *Hist. Godefridi* (*ibid.*, V, 512-515). — Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Angl.*, § 379 (éd. Hardy, II, 587). — Cafaro *Liberatio civitatum Orientis* (*Hist. occid. d. crois.*, V, 61 C) : « Mane veniente in die Resurrectionis Domini, patriarcha Daimbertus, una cum Mauritio, Portuensi episcopo et Romanae curiae legato, sermonem supra populum fecit... Sermone completo, patriarcha simul cum Romanae curiae legato et cum rege Balduino caeterisque christianis sequentibus eos, discalciatis pedibus, cum magna devotione ad Templum Domini perrexerunt... Oratione in Templo facta, ad Sepulcrum Domini redierunt, et statim patriarcha cum legato Romanae curiae in domusculum Sepulcri per tres vices introivit et in tertia vice in una de lampadibus Sepulcri lumen venit, et sic omnes laetati *Te Deum laudamus* omnes una voce cecinerunt et missam dominicam audierunt, et post missam ad refocillanda corpora omnes ad hospitium perrexerunt. Iterum in circuitu ecclesiae deforis Sepulcri in una de lampadibus lumen coram multis videntibus ardere incepit..... ; et sic in die Resurrectionis post nonam palam coram omnibus in lampadibus XVI lumen, ut dictum est, taliter venit, et Cafarus, qui haec scribi fecit, interfuit et vidit et inde testimonium reddidit, et procul dubio ita verum esse affirmat. » — Ekkehard, *Hierosolymita*, ch. XXXII : « Summo autem mane cum laetaniis a Sepulcro Domini nudipedes processimus, ingressique Templum Domini....., mox, post preces lacrimasque fusas, necdum atrium illud famosum egredimur; et ecce signa concrepantia laudes altisonas in occursum nobis ab his qui remanserant reboantes audimus, intrantes vero ecclesiam praenominatam, lampades duas caelitus incensas gaudio immenso repleti conspicimus..... Ante vesperas et inter ipsas vespertinas laudes usque ad XVI huiusmodi lumina visibiliter ampliantur. » — Mathieu d'Édesse (*Hist. armén. d. crois.*, I, 54).

Commentaire : Voy. n° 556. — Le samedi saint à la première heure, les fidèles se réunirent vers l'église du Saint-Sépulcre. La procession se forma vers 7 h. (« prima hora praetereunte », dit Bartolf) et se rendit au *Templum Domini*. Une heure après, elle revint à son point de départ, et trouva le feu allumé, probablement vers 9 h. L'après midi, jusqu'à la 9e heure, c'est-à-dire jusqu'à 3 h., 16 autres lampes s'allumèrent.

1101, après Pâques, du 24 au 25 avril. — Les Génois se rendent au Jourdain puis regagnent Joppe accompagnés du roi Baudouin et de ses chevaliers. (558)

Sources : Cafaro, *Liberatio civitatum Orientis* (*Hist. occid. d. crois.*, V, 62 E) : « Ianuenses vero in hebdomada ferialium ad flumen Jordanis iverunt et postea cum rege ad Joppen redierunt. » — Foucher de Chartres (*ibid.*, III, 387 H) : « Peracta autem solemnitate Paschali, profectus est rex Joppen. » — Bartolf de Nangis (*ibid.*, III, 527 A) : « Peracta itaque solemnitate rex cum omni militia sua Joppen profectus est. » — Lisiard de Tours (*ibid.*, III, 558 B).

Commentaire : Voy. Riant, dans *Hist. occid. d. crois.*, V, 62 n. — Röhricht, *Gesch. d. Königr. Jerus.*, 20; — Hampel, *Untersuchungen über d. lat. Patriarchat in Jerusalem*, 42. — Riant (loc. cit.) interprète l'expression « hebdomada ferialium » par semaine sainte (15-21 avril); c'est inexact : il faut entendre par là la semaine de Pâques qui suit cette fête et « protenditur usque ad sabbatum in albis » (Ducange, *Glossarium*). Ce n'est certainement pas pendant la semaine sainte que les Génois se rendirent en pèlerinage au Jourdain. Cafaro rapporte la chose après le miracle du feu sacré, et il dit que les Génois arrivèrent à Jérusalem le mercredi saint pour y célébrer les fêtes de Pâques. Sans doute ils ne s'absentèrent pas de la ville au moment des solennités du jeudi et du vendredi. D'ailleurs, ils n'auraient guère pu, dans l'espace de trois jours, se rendre au Jourdain et revenir à Jérusalem. — Ils assistèrent en effet, le samedi saint, à la cérémonie de l'église du Saint-Sépulcre. Enfin, d'après un usage très ancien, c'était toujours dans la semaine de Pâques que les pèlerins présents à Jérusalem à cette époque de l'année accomplissaient le pèlerinage du Jourdain. Cela dut se passer de même en 1101.

1101, vers le 25 avril. — Le roi Baudouin conclut, à Joppe, avec les Génois, une convention assurant à ces derniers la possession d'un quartier dans toutes les villes qu'ils l'aideraient à conquérir, avec un tiers du butin. (559)

Sources : Foucher de Chartres (*Hist. occid. d. crois.*, III, 387 H) : « Peracta solemnitate Paschali...., profectus est rex Ioppem, et facta conventione cum consulibus praedictae classis [Genuensium] ut quamdiu in terra sancta ob amorem Dei morari vellent, si Deo concedente et iuvante interim de civitatibus Saracenorum aliquam comprehendere cum eodem rege possent, tertiam pecuniae partem hostibus internis ablatam, nulla iniuria

Ianuensibus facta, communiter haberent, rex autem primam et secundam, vicum insuper unum, in eadem civitate sic capta, iure perpetuo possiderent et hereditario. Quod cum fidei nexu interpositae ab utraque parte firmatum fuisset, indilate oppidum illud quod vocatur Arsuth tam per mare quam per terram obsederunt. » — Bartolf de Nangis (*ibid.*, III, 527 A). — Lisiard de Tours (*ibid.*, III, 558 C). — Cafaro, *Lib. civit. Orientis* (*ibid.*, V, 62 C) : « Januenses postea cum rege ad Ioppen redierunt, ibique consilium fecerunt et ad Azotum inde perrexerunt et eum bellando per tres dies ceperunt ». — Albert d'Aix, VII, LIV : « Qua [die resurrectionis Domini] cum omni devotione celebrata, regem [Genuenses ac Pisani] adierunt summopere deprecantes, ut quam vellet civitatem gentilium occupare et expugnare liceret. Rex igitur desiderium illorum intelligens, Assur obsidere per mare et aridam constituit. » — Guillaume de Tyr, X, XIV.

Commentaire : Voy. Haken, *Gemälde d. Kreuzzüge*, II, 322 ; — Wilken, II, 102; — Michaud, III, 18; — HE, 220; — Wolff, *Balduin I v. Jerusalem*, 9; — Röhricht, *Gesch. d. Königr. Jerus.*, 20; — Hampel, *Untersuchungen über d. lat. Patr. zu Jerus.*, 42; — Foucher, Bartolf, Lisiard de Tours et Guillaume de Tyr nous renseignent sur les clauses de la convention; mais ni eux, ni aucune autre source n'en indique le jour, qui ne peut être déterminé exactement. Les Génois étaient arrivés à Joppe avec le roi dans le courant de la semaine de Pâques, au plus tard probablement le 25 avril (cf. ci-dessus, n° 549), et le traité fut sans doute conclu tout de suite après. Nous ne risquons pas de nous tromper de beaucoup en fixant la date vers le 25 avril. Michaud fait certainement erreur lorsqu'il la place avant Pâques et avant la visite des Génois à Jérusalem.

1101, avril 26. — Le roi Baudouin, avec son armée, et les Génois, avec leur flotte, partent de Joppe pour aller assiéger Arsuf. (560)

Sources : Voy. n° 559.

Commentaire : Voy. n°s 559 et 563. — La distance de Joppe à Arsuf est de 3 1/2 lieues. Foucher disant que, le traité une fois conclu, les croisés « indilate oppidum Arsuth obsederunt », on peut admettre qu'ils partirent de Joppe le jour même de la conclusion du traité, ou le lendemain au plus tard.

1101, fin d'avril et début de mai. — Guillaume de Nevers se transporte de Brindisi à Aulona. (561)

Source et commentaire : Voy. n° 533. — Le 5 avril 1097, Robert de Normandie s'était embarqué à Brindisi pour traverser l'Adriatique. Il aborda le 9 avril à Durazzo et atteignit Constan-

tinople le 14 mai, après un voyage de cinq semaines et quatre jours. On peut donc supposer que Guillaume de Nevers employa lui aussi six semaines environ à faire la route de Brindes à Constantinople, où il arriva au milieu de juin. Ainsi, son départ de Brindes peut être fixé approximativement à la fin d'avril ou au commencement de mai.

1101, fin d'avril. — Les Lombards, après être demeurés deux mois aux environs de Constantinople, sur la rive européenne du Bosphore, passent en Asie-Mineure et vont camper près de Nicomédie. (562)

Sources : Ekkehard, *Hierosolymita*, ch. XXIII (voy. ci-dessus, n° 535). — Albert d'Aix, VIII, ch. III : « Duobus mensibus a veris tempore illic (*scil.* Constantinopoli) consederunt [Longobardi] prius quam aliqua societas de regno Franciae aut Alemanniae illis iungeretur.... » Ch. V : « Tandem Pascha Domini celebrato, post aliquot dies Longobardi brachium maris transeuntes ad civitatem Nicomediam pervenerunt ».

Commentaire : Voy. ci-dessus, n° 535. — Pâques, en 1101, tomba le 21 avril; la traversée du Bosphore par les Lombards peut donc avoir eu lieu le 25 avril. Ils étaient arrivés à Constantinople à la fin de février.

1101, avril 29. — Baudouin I, secondé par la flotte génoise, s'empare d'Arsuf, après trois jours de siège. (563)

Sources : Foucher de Chartres (*Hist. occid. d. crois.*, III, 388 A) : « Cum fidei nexu interpositae ab utraque parte (*scil.* a Balduino et Genuensibus) firmatum fuisset, indilate oppidum illud quod vocatur Arsuth tam per mare quam per terram obsederunt. Sed cum inhabitatores Saraceni sentirent nullo modo a Christianis se posse defendi, prolocutione apud regem callide facta, die in tertia muros regi reddiderunt, pecuniam autem suam exeuntes detulerunt. Quos Ascalonem abeuntes rex conviari tristissimos fecit. » — Bartolf de Nangis (*ibid.*, III, 527 A). — Lisiard de Tours (*ibid.*, III, 558 C). — *Hist. Nicaena vel Antiochena* (*ibid.*, V, 177 D). — Guil. de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, (éd. Hardy, II, 588). — Ekkehardi *Hierosolymita*, ch. XXI (*Hist. occid. d. crois.*, V, 28 B; HE, 218) : « Deinde Assur et Caesaream civitates maritimas, caesisque qui inibi erant Saracenis, regnum suum regis Babyloniae damno dilatavit. » — Albert d'Aix, VII, LIV : « Ipse [Balduinus] vero et omnis virtus eius ab Jerusalem movens, in sicco urbem [Arsuth] et moenia eius cinxit; Pisani et Genuenses in littore maris navigio exitum illorum observabant. Vix tertia die obsidionis expleta, cives Assur pacem cum rege quaerebant

componere, quatenus salva vita sanisque membris cum rebus suis ab urbe eis liceret exire, civitatem vero in manu regis reddere ac relinquere. Rex quidem consilio suorum pepercit viris, pacifice eos prodire promittens cum omnibus, quae collo deferre possent, et usque in Ascalonem conductum eis sine respectu mortis largitus est. » — Cafaro, *Liberatio civit. orientis* (*Hist. occ. des crois.*, V, 62 C) : « Januenses ... ad Azotum inde perrexerunt et eum bellando per tres dies ceperunt. » — Guill. de Tyr, X, xiv. — Ibn al-Atyr, *Kamel Altevarykh* (*Hist. orient. des crois.*, I, 208).

Commentaire : Voy. Haken, *Gemælde d. Kreuzzüge*, II, 321; — Wilken, II, 102; — Michaud, III, 19; — Rehm, *Handbuch d. Gesch. d. Mittelalters*, III, i, 87; — Sybel, *Ueber d. Königr. Jrlm.* (dans Schmidt, *Zeitschr. f. Gesch. Wissensch.*, III, 62) : « Nachdem Balduin Arsuf am 22 Mai genommen, rückte er ohne Aufenthalt sogleich vor Caesarea ». — HE, 220; — HEp, 120, 420; — Kohl, *Gesch. d. Mittelalters*, 39; — Prutz, *Aus Phönizien* (Leipz., 1876), 40; — Wollf, *Balduin I v. Jerusalem*, 9; — Heyd, *Ital. Handelscolonien* (dans *Zeitschr. f. gesammte Staatswissench.*, XVI, 10); — Id., *Gesch. d. Levantehandels*, I, 152 : « Die Genuesen halfen Balduin im Frühjahr 1101 Arsuf und Caesarea erobern, und zwar erstere Stadt am 9 Mai, letztere am 31 Mai, wie Hagenmeyer zu Ekkehard *Hierosolymita*, p. 220 f. berechnet ». — Kugler, *Gesch. d. Kreuzz.*, 99; — Id., *Albert v. Aachen*, 301; — Kühn, *Gesch. d. ersten lat. Patriarchen v. Jerusalem*, 37; — Umlauff, *Balduin I, König v. Jrlm.*, 6; — Röhricht, *Beiträge z. Gesch. d. Kreuzzüge*, II, 53 : « Arsuf fiel Ostern 1101 ». — Riant, dans *Hist. occid. d. crois.*, V, 62, note *c*; — Kohler, *ibid.*, *Préf.*, p. xvii; — Röhricht, *Gesch. d. Königr. Jrlm.*, 20; — Id., *Gesch. d. Kreuzz. im Umriss*, 57; — Hampel, *Untersuchungen über d. lat. Patriarchat zu Jrlm.*, 42. — La date précise du 29 avril n'est, à la vérité, donnée nulle part; mais elle peut s'établir à l'aide des renseignements suivants que nous fournit Foucher : la bataille de Rama eut lieu la veille de la fête de la naissance de la Vierge, soit le 7 septembre 1101 (cf. ci-dessous, n° 605). A cette époque, le séjour de Baudouin à Joppe durait depuis 83 jours au moins, dont il avait consacré les 70 premiers à se reposer (« per 70 dies quieti sustinuimus ») et les treize derniers à des préparatifs de guerre (voy. ci-dessous, n° 596). Il était donc arrivé à Joppe le 17 juin. Auparavant, il avait campé avec son armée pendant 24 jours près de Ramleh (« ubi per xxiv dies exspectavimus bellum ab Ascalonitis et Babilonicis contra nos fieri »), où, par conséquent, il avait dû parvenir le 24 mai, après avoir occupé Césarée le vendredi 17 mai (voy. ci-dessous, n° 567). Le siège de Césarée avait commencé quinze jours avant, donc le 3 mai. Baudouin étant resté tout au plus 2 ou 3 jours à Arsuf, après la prise de la ville (voy. ci-dessous, n° 564), la dite prise doit

se placer au 29 avril. D'ailleurs, le texte de Cafaro semble bien indiquer que l'occupation d'Arsuf eut lieu en avril et non en mai, le départ pour Césarée ayant eu lieu dans ce dernier mois : « Janunenses... Azotum bellando per tres dies ceperunt et *postea mense Madii* ad Caesaream perrexerunt ». Il suit de là que Sybel se trompe en plaçant au 22 mai la prise d'Arsuf. De même, j'ai fait erreur, dans mon édition du *Hierosolymita,* en assignant à cet événement la date du 9 mai. Car il est impossible de faire durer le séjour de Baudouin à Joppe moins de 83 jours (voy. ci-dessous, nos 567, 596), et il faut nécessairement mettre le siège de Césarée non au 31 mais au 17 mai. Il est à remarquer aussi que Foucher dit expréssement que Baudouin partit pour faire le siège d'Arsuf tout de suite après avoir conclu son traité avec les Génois, à Joppe. Ce départ eut donc lieu certainement dans la première semaine après Pâques et non dans la troisième.

1101, 2 mai. — Baudouin I se rend avec son armée d'Arsuf à Césarée, dont il commence le siège de concert avec les Génois. (564)

Sources : Foucher de Chartres (*Hist. occid. d. crois.*, III, 388 E) : « Cumque rex Arsuth, prout opus erat, de gente sua munisset, confestim Caesaream urbem Palaestinam adiit et obsidione coronavit; sed quia muro erat valde fortis, non potuit cito capi. » — Bartolf de Nangis (*ibid.*, III, 527 B). — Lisiard de Tours (*ibid.*, III, 558 F). — *Hist. Nicaena vel Antiochena* (*ibid.*, V, 177 D). — Albert d'Aix, VII, ch. LIV : « Ipse [Balduinus] vero civitatem [Arsuth] ingressus, cum universa multitudine equitum et peditum per dies octo illic requievit et consilia de reliquis civitatibus cum domino patriarcha et optimatibus regni sui egit..... » Ch. LV : « Placuit tandem cunctis, ut Caesaream mitteretur legatio regis Ammiraldo et primis civitatis ut regi redderetur urbs, alioquin obsidere eam certum haberent et, si vi caperetur, universos in ea repertos in ore gladii occidi debere. Ammiraldus cunctique habitatores civitatis responderunt in haec verba : Absit a nobis, ut nos et civitatem nostram in manum regis Christianorum tradamus cum in manu regis Babyloniorum in brevi liberandi simus, et non diu sit ex quo litteras eius susceperimus. Rex autem, illorum iactantiam comperiens, in ira magna una cum domino patriarcha ab Assur egressus, relictis in ea custodibus, Caesaream occupavit undique circa eam suorum viribus collocatis. » — Cafaro, *Liberatio civitatum Orientis* (*Hist. occ. des crois.*, V, 62 D) : « Januenses... postea mense Madii ad Caesaream perrexerunt et statim galeas in terra extraxerunt et jardinos omnes usque ad muros civitatis destruxerunt et castella et machinas facere coeperunt. » — Guill. de Tyr, X, XIV (fin) : « Captum ergo praesi-

dium Antipatridam, [i. e. Arsuf], relictis ibi custodibus qui locum provide tuerentur, Caesaream confestim adiit, eam sine dilatione obsessurus. »

Commentaire : L'expression « confestim », dans Foucher et les auteurs qui l'ont copié, indique que Baudouin partit très promptement d'Arsuf, et n'y resta sans doute pas plus des 2 ou 3 jours indispensables pour la prise de possession de la ville. Albert d'Aix prétend bien que, durant le séjour du roi à Arsuf, des négociations furent entamées avec l'émir de Césarée; mais, apparemment, les négociations dont il veut parler sont celles que Baudouin poursuivit pendant le siège même de Césarée.

1101, vers le 6 mai. — Les contingents du Poitou et les Allemands, au nombre desquels se trouvait le chroniqueur Ekkehard, entrent en Bulgarie. (565)

Source : Albert d'Aix, VIII, xxxiv : « Willehelmus comes et princeps Pictavensium, de sanguine Henrici IV imp. Rom., pacifice transito regno Ungarorum cum duce Bawariorum Welfone et cum comitissa nobili, nomine Ida, de marchia Oisterrich, in ingenti manu equitum et peditum et feminei sexus supra CLX milia, in apparatu copioso terram Bulgarorum est ingressus ».

Commentaire : Voy. ci-dessous, n° 571. — D'après Ekkehard (voy. ci-dessous, n° 572), les bandes de Guillaume de Poitou et de Welf arrivèrent vers le 1er juin à Constantinople, où elles se trouvèrent toutes réunies 14 jours après l'arrivée des premières d'entre elles. On peut donc admettre qu'elles atteignirent successivement Constantinople du 26 mai au 8 juin. D'autre part, Ekhehard nous apprend que, depuis leur entrée en Bulgarie, jusqu'à leur arrivée sous les murs de Constantinople, elles furent escortées 20 jours durant par les Petchénègues. Ce fut donc vers le 6 mai qu'elles pénétrèrent en Bulgarie.

1101, vers le milieu de mai. — Une armée égyptienne vient camper non loin de Rama. (566)

Sources : Ekkehard, *Hierosolymita*, ch. XXVII (*Hist. occ. d. crois.*, V, 32 D) : « Post Maii quippe Kalendas non longe a Rama castrametatus est babylonicus exercitus, contra quem aciem Baldwinus instruxit, suos hortatus, ut sicut ante paucos dies per Dei gratiam parva manu multam de Arabia praedam tulerant, ita nunc hostium multitudini non cedant. »

Commentaire : Voy. ci-dessous, n° 570; — Wilken II, 104; — HE, 255; — Wollf. *Balduin I v. Jerusalem*, 10; — Hampel, *Untersuchungen über d. lat. Patriarchat v. Jerusalem*, 43; — Röhricht, *Gesch. d. Königr. Jerusalem*, 23. — La date

« post Maii Kalendas » ne signifie pas sans doute que la marche de l'armée égyptienne eut lieu tout de suite au commencement de mai. Sûrement Baudouin ne s'est porté contre les Égyptiens qu'après la prise de Césarée. Il n'avait encore aucune nouvelle de l'approche de cette armée, lorsque, le 2 mai, il partit d'Arsuf pour Césarée (voy. ci-dessus, n° 564); sans cela il aurait tout d'abord marché au devant d'elle. Ce fut seulement après l'occupation de Césarée (17 mai) qu'il fut informé de la présence de l'ennemi. On peut donc tenir pour à peu près certain que l'entrée des Égyptiens dans le royaume de Jérusalem et leur arrivée à Rama doivent se placer aux environs du 15 mai.

1101, mai 17. — Prise de Césarée par le roi Baudouin et les Génois. (567)

Sources : Foucher de Chartres (*Hist. occid. d. crois.*, III, 389 B) : « Sed cum per xv dies obsidionem tenuissent et cum petrariis arces muri superiores aliquantisper laesissent, necdum turris lignea esset penitus compacta, moram eis fastidientibus, noluit diutius Francorum probitas prolongare, quin absque machina praedicta et ceteris supplementis *die quodam Veneris*, civitatem ausu mirifico cum scutis et lanceis appeterent. Saraceni vero, prout fortius valebant, se defendebant, mutuo cohortantes. Franci autem, quorum Dominus erat Deus, erectis non lente scalis, quas ad id opus iam praeparaverant, per eas muri fastigium conscenderunt, et quos sibi tunc obvios invenerunt gladiis ilico peremerunt..... Pauci quidem de masculino sexu vitae reservati sunt. Feminis quampluribus pepercerunt, ut molas manuales volviturae semper ancillarentur. Quas cum cepissent, alii aliis tam pulchras quam turpes invicem vendebant et emebant, masculos quoque. » — Bartolf de Nangis (*ibid.*, III, 527 C). — Lisiard de Tours (*ibid.*, III, 558 G). — *Historia Nicaena vel Antiochena* (*ibid.*, V, 177). — Guil. de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, éd. Hardy (1840), II, 589 : « At vero nostri... scalis erectis murum superare aggressi, obstinatione virium ad superiora evasere, conscientia virtutis frementes quod iam xv diebus Saracenicis bellis intenti... ». — Ekkehardi *Hierosolymita*, ch. XXI (*Hist. occid. d. crois.*, V, 28 B; HE, 218; cf. ci-dessus, n° 563). — Guibert de Nogent (*ibid.*, IV, 258 E) : « Igitur die obsidionis vigesima, cum rex, fretus iuventute lectissima, oppidanos graviter urgeret, e machina muro repente insilit, post ipsum miles irruit, hostem fugacem disjicit. Francis itaque regem tota alacritate sequentibus, per urbem infinita turba perimitur, nemini parcitur, nisi quod puellaris ad obsequium inventa servatur ». — *Chronicon breve Hierosolymitanum* (*ibid.*, V, 370 A) : « Anno MCI Caesarea capitur ». — *Chron. breve T. S.* (ap. Kohler, *Un rituel et un bréviaire du S. Sépulcre*, dans *Rev. de l'Or. lat.*,

VIII, 400) : « Anno MCI, Caesarea capitur ». — *Chronicon Lupi Protospatae* (Muratori, *Script. rer. Ital.*, V, 47; *Mon. Germ., Script.*, V, 63) : « Anno 1101 comprehensa est Caesarea a Christianis et ad solum usque perducta ». — Cafaro, *Liberatio civitatum Orientis* (*Hist. occid. d. crois.*, V, 63 F): « Saracenorum autem superbia christianis cognita, statim patriarcha [Dambertus] consulibus [Januensium] dixit : Facite parlamentum ; et fecerunt ; et in parlamento patriarcha sermonem super populum fecit : Fratres!... Mandat Deus et per me praecipit vobis, ut summo mane die Veneris, die passionis suae... et sine castellis et machinis, cum scalis galearum tantum muros ascendere incipiatis. Quod si feceritis et virtute Dei et non vestra civitatem habere putaveritis, prophetizo vobis, quod Deus dabit civitatem, viros et mulieres et pecuniam et omnia quae intus sunt, ante horam sextam, in potestate vestra. Sermone completo, omnes una voce clamaverunt : Fiat, fiat! Post haec Guillermus Caputmallii, consul exercitus Januensium, surrexit et dixit : Cives et bellatores Dei, praecepta Dei, quae per patriarcham modo audistis, complere ne pigritemini! Quare praecipimus vobis sub debito sacramenti, ut mane post missam, confessione facta et corpore et sanguine Domini suscepto, sine castellis et machinis cum galearum scalis ad muros civitatis, me praecedente sequendo, sine mora tendatis. Ego enim Deo concedente muros ascendere prius incipiam et cum me ascendentem videbitis, illud idem facere non tardetis. Mane autem facto, omnia praedicta viriliter facere inceperunt........ et omnia huius diei incepta usque ad horam sextam, sicuti Dambertus patriarcha Januensibus nuntiaverat, Deo opitulante, patrata fuerunt. » — Albert d'Aix, VII, LV : « Rex..... Caesaream occupavit, undique suorum viribus collocatis.... ; in circuitu murorum firmavit obsidionem per dies XV, componens machinam qua urbem expugnare et cives absterrere valeret.... Deinde iussu regis omnibus indictum est ut summo mane coram patriarcha et rege conferrentur e cunctis locis et tabernaculis eiusque caperent ammonitionem ad assiliendam urbem et implerent. Mane autem facto, ecce ex mandato regis assunt universi Christianorum equites et pedites coram rege et patriarcha, qui delictorum suorum confessione facta, indulgentia accepta cum dominici corporis communione, urbem fortiter assiliunt in mari et terra cum Pisanis et Genuensibus....... Nona tandem hora diei facta, gravati cives crebris et nunquam intermissis assultibus...., per vicos et diversa civitatis loca tremebundi fugerunt, quos Galli insequentes et hos muros similiter scalis transcendentes, grave illorum exterminium fecerunt. » — Guil. de Tyr, X, XV : « Cum ergo quasi diebus XV tam cives quam noster exercitus in eo perseverassent negotio (*scil.* urbem impugnandi)......, nostri scalas applicant et subito certatim ascendentes, turres occupant et moenia : quorundam quoque studio reseratis aditibus, rex cum suis ingreditur, civitate

violenter effracta. Hi jam passim discurrentes armati, et, quae sibi cives tuta putabant praesidia, domos effringentes, patribusfamilias occisis, vasa, domus et quaelibet eius desiderabilia rapientes, caesa familia, atria possidebant. » — Ibn al-Atyr, *Kamel-Altevarykh* (*Hist. orient. d. crois.*, I, 20) : « En même temps ils entrèrent par capitulation dans Arsouf, et en firent sortir les habitants. Au mois de redjeb de la même année (mai 1101), ils conquirent par l'épée la ville de Césarée ; les habitants furent massacrés et leurs biens pillés. »

Commentaire : Voy. ci-dessus, nº 563. — Sybel, *Gesch. d. ersten Kreuzzuges*, 98 (101) : « Albert lässt den König Caesarea am Pfingsttage (9 Juni) einnehmen und ihn bis zum 24 (Johannes des Täufers Geburt) dort verweilen. Caesarea war aber, nach dem Zeugnis des anwesenden Fulcher, an einem Freitag — es ergibt sich der 7 Juni — gefallen, und Balduin sogleich nach der Eroberung nach Ramla gezogen, wo er 24 Tage in steter Erwartung eines feindlichen Angriffs blieb, und als dieser nicht erfolgte, nach Joppe zurückgieng ». — Sybel, *Ueber d. Königr. Jerusalem* (Schmidts *Zeitschr. f. Geschichtswissench.*, III, 62) : « Nach 15 tägiger Belagerung ergibt sich die Stadt [Caesarea], am 6 Juni ». — D'après Guibert de Nogent, le siège de Césarée dura 20 jours. Mais ce renseignement ne saurait être tenu pour exact, attendu que Foucher, témoin oculaire, assigne au siège une durée de 15 jours seulement. Pour la date de la prise de la ville (17 mai), c'est également Foucher (pp. 390 D et 391 B) qui nous fournit les données les plus sûres. Il nous apprend en effet qu'avant le jour où Baudouin apprit, le 25 août 1101, l'arrivée d'une armée égyptienne, il avait séjourné 70 jours à Joppe, donc depuis le 17 juin, et 24 jours entre Lydda et Ramle, donc du 24 mai au 16 juin. Ces 94 jours, décomptés à partir du 25 août, nous reportent aux environs du 24 mai, et comme le roi, après la prise de Césarée, resta sans doute quelques jours dans cette ville, nous pouvons admettre qu'il y entra vers le milieu de mai. Foucher, d'autre part, nous apprend que Césarée fut occupée un vendredi ; ce vendredi est donc très probablement le vendredi 17 mai. Ce ne peut être ni le vendredi 7 juin, comme le suppose Sybel, ni le vendredi 31 mai, comme je l'ai indiqué par erreur dans mon édition du *Hierosolymita*. Sybel (*Gesch. d. ersten Kreuzz.*, p. 98 [101]), dit : « La chronologie de Foucher se recommande d'elle-même. La bataille de Rama eut lieu le 7 septembre. Si, à partir du 7 juin, on compte 24 jours, on arrive au 1er juillet ; de là au 7 septembre, il y a 69 jours. » L'erreur de Sybel vient de ce qu'il décompte les 70 + 24 (= 94) jours en partant du jour de la bataille de Rama, alors qu'en réalité, d'après le texte de Foucher, l'arrêt de 70 jours à Joppe se terminait au moment où la nouvelle de l'approche de l'armée égyptienne parvint à Baudouin, c. à. d. le 25 août., donc 13 jours avant la bataille de Rama. Il

eût fallu par conséquent retrancher 70 + 24 + 13 (= 107) jours à partir du 7 septembre, ce qui nous reporte bien au 24 mai, date où Baudouin partit de Césarée pour Rama (voy. ci-dessous, n° 570). Le calcul de Sybel ne laisserait pas supposer un seul jour de repos à Césarée après la prise de cette ville, ce qui n'est guère vraisemblable. L'admettrait-on, que, même en faisant entrer dans le compte les journées du 7 juin et du 7 septembre, on n'aurait encore que 93 jours pour le laps de temps écoulé depuis l'arrivée de Baudouin à Rama, au lieu des 94 indiqués par Foucher. Mon calcul permet, au contraire, de faire séjourner Baudouin à Césarée une huitaine de jours après la prise de cette ville, ce qui s'accorde infiniment mieux avec les renseignements de Foucher et d'Albert d'Aix, suivant lesquels le roi, avant de partir de Césarée pour Rama, aurait eu à traiter diverses affaires (voy. ci-dessous, n° 568).

1101, 18-23 mai. — Un archevêque, nommé Baudouin, est établi à Césarée. Il est consacré par le légat du pape, Maurice, qui dédie en même temps deux églises dans cette ville, l'une sous le vocable de Saint-Pierre, l'autre sous le vocable de Saint-Laurent. (568)

Sources : Foucher de Chartres (*Hist. occ. d. crois.*, III, 390 D) : « Et cum de Caesarea et de his omnibus quae in ea repperimus, una cum Januensibus prout libuit egissemus, et archiepiscopum communiter electum ibi praefecissemus, relictis ad custodiendum urbem paucis, festinavimus ire Ramulam civitatem, quae est prope Liddam ». — Bartolf de Nangis (*ibid.*, III, 527 E) : « Expurgatis omnibus daemonum sordibus, ibidem [Caesareae] mox a nostris archiepiscopus praeponitur et consecratur, fitque de idolo ecclesia Dei, de infidelium superstitione religio christiana atque fidelium congregatio. » — *Hist. Nicaena vel Antiochena* (*ibid.*, V, 177 D). — *Li Estoire de Jerusalem et d'Antioche*, (*ibid.*, V, 641 A). — Canonicus Hebronensis (*ibid.*, V, 305 C). — Cafaro, *Liberatio civit. Orientis* (*ibid.*, V, 65 B) : « Praeterea paucis diebus transactis, Mauritius, Portuensis episcopus et Romanae curiae legatus, plures ecclesias in praedicta civitate [Caesarea] consecravit, maiorem scilicet ubi muscheta erat, in honorem beati Petri, et ubi modo est episcopalis sedes, aliam in honore beati Laurentii; in quibus ecclesiis et in civitate tota nomen Jesu Christi adoratur et colitur, et diabolicum nomen Machometi inde expulsum est et non adoratur. » — Guill. de Tyr, X, xvi : « Porro non habens rex moram ibi faciendi diuturniorem ferias liberas, revocantibus eum aliis negotiis, electo ibi archiepiscopo quodam Balduino, qui cum domino duce Godefrido in expeditione venerat, relictis ad custodiam civitatis de exercitu nonnullis, ipse cum caeteris Ramulam festinat. »

Commentaire : Voy. Wilken, II, 104; — Michaud, III, 21; — *Hist. occ. d. crois.*, III, 390 note c; — Kühn, *Gesch. d. erst. lat. Patriarchen v. Jerusalem*, 48; — Röhricht, *Gesch. d. Königr. Jerusalem*, 22; — Id., *Syria sacra* (*Zeitschr. d. deutsch. Palaestinavereins*, X, 12); — Id., *Gesch. d. erst. Kreuzz.*, 117; — Hampel, *Untersuchungen über d. lat. Patriarchat zu Jerusalem*, 43. — Il est certain que les Génois restèrent à Césarée après le 24 mai. Baudouin, au contraire, informé de l'approche d'une armée égyptienne, quitta cette ville pour se porter à la rencontre de l'ennemi. Son départ eut lieu au plus tard le 24 mai (voy. ci-dessus, n° 567). Comme Foucher dit expressément que les diverses affaires ordonnées après la prise de Césarée le furent antérieurement au départ de Baudouin pour Rama, on peut tenir pour à peu près certain que l'établissement de l'archevêque Baudouin se fit entre le 18 et le 23 mai. D'autre part, le récit de Cafaro nous montre que la dédicace des deux églises eut lieu immédiatement après l'occupation de Césarée. Le patriarche Daimbert accompagna le roi Baudouin à Rama, et l'on doit présumer que cette dédicace se fit tandis qu'il était encore à Césarée.

1101, vers le 20 mai. — Guillaume, comte de Nevers, faisant route d'Aulona à Constantinople, arrive à Thessalonique. (569)

Source et commentaire : Voy. nos 533, 561. — Guillaume de Nevers se transporta de Brindisi à Aulona vers la fin d'avril (voy. ci-dessus, n° 561), et arriva à Constantinople le 14 juin (voy. ci-dessous, n° 574). La distance de Thessalonique à Constantinople étant plus grande de 100 kilom. environ que celle de Brindisi à Thessalonique, on peut fixer approximativement aux environs du 20 mai l'arrivée de Guillaume dans cette dernière ville.

1101, mai 24. — Baudouin se transporte en toute hâte, avec son armée, de Césarée dans la région de Rama, pour prendre position contre les troupes égyptiennes. (570)

Sources : Foucher de Chartres (*Hist. occid. d. crois.*, III, 390 D) : « Cum de Caesarea et de his omnibus quae in ea repperimus una cum Januensibus prout libuit egissemus..., festinavimus ire Ramulam civitatem quae est prope Liddam, ubi per XXIV dies exspectavimus bellum ab Ascalonitis et Babilonicis contra nos fieri, ob id illic congregatis. » — Albert d'Aix, VII, LVI : « Hac civitate [Caesarea] attrita et expugnata, rex a diebus Pentecostes usque in natali S. Johannis Baptistae in omni plenitudine necessariorum requievit in ea... » Chap. LVII : « Post haec rex Joppen in magna gloria secessit. Joppe regi commoranti legatio

et fama Meravis a Babylonia innotuit, quatenus Babylonii omnes ad arma confluxissent et post VIII dies cum eo bellum committere decrevissent. Haec rex audiens, universo coetu suorum in unum convocato, ex consilio illorum exivit a Joppe, atque inter Ascalonem et Rames tribus hebdomadibus evolutis, in planitie amplissima resedit, una cum Patriarcha et omni apparatu suo ac universo domo fratris sui ducis Godofridi. » — Guill. de Tyr, X, XVII (*Hist. occid. d. crois.*, I, 424; voy. ci-dessous, n° 577).

Commentaire : Voy. ci-dessus, n° 568. — Suivant Albert d'Aix, Baudouin aurait séjourné à Césarée depuis la Pentecôte (9 juin 1101) jusqu'à la fête de S. Jean-Baptiste; puis il serait parti pour Joppe, et de là, sur la nouvelle de l'approche des Égyptiens, aurait gagné la région de Rama. Les Infidèles n'ayant tenté aucune attaque, il serait retourné à Joppe au bout de trois semaines; puis, des dissentiments avec le patriarche l'auraient obligé à se rendre à Jérusalem, le jour anniversaire de la Sainte Vierge; il en serait reparti peu après pour Joppe, afin de se porter contre les Égyptiens campés dans le voisinage de Rama. Ces renseignements sont en grande partie inexacts, et ne peuvent prévaloir contre ceux que donne Foucher, témoin oculaire. D'après Foucher, Baudouin, ayant mis ordre aux affaires de Césarée, se rendit à Rama, où il séjourna vingt-quatre jours, attendant l'attaque des Infidèles. Ces vingt-quatre jours ne peuvent être placés qu'entre le 24 mai et le 17 juin, si l'on se réfère à d'autres informations très précises également du même auteur, suivant lesquelles Baudouin séjourna soixante-dix jours à Joppe, puis consacra treize jours à réunir autour de lui ceux de ses hommes qui se trouvaient disséminés dans les châteaux de la contrée, ce qui fait en tout quatre-vingt-trois jours d'arrêt à Joppe (voy. ci-dessus, n° 567). Il s'était rendu auparavant de Césarée à Rama, après la prise de la première de ces villes, et comme, avant de partir, il eut à prendre, de concert avec les Génois, diverses dispositions pour l'organisation de sa nouvelle conquête, il y resta sans doute une huitaine de jours après l'avoir occupée.

1101, vers le 25 mai. — Les croisés de Guillaume d'Aquitaine étant arrivés près d'Andrinople, un prince ou chef des Bulgares nommé Guzh, avec ses Pétchénègues, s'efforce de leur barrer le passage d'un pont, afin de les empêcher d'entrer dans la ville. Les Aquitains culbutent son armée, mettent le feu aux faubourgs d'Andrinople, font prisonnier le chef bulgare et se fraient, en combattant, un chemin vers Constantinople. (571)

Sources : Ekkehard d'Aura, *Hierosolymita*, ch. XXIII : « Nam obsistente suspicione [Alexii], paucissimis personis, et ipsis pretio

furtimque cuiusquam urbis vel castri sive munitionis per totum imperium eius permittebatur ingressus. Qua etiam causa dum Willihelmus cum exercitu per mediam Adrianopolim, qua regia strata ducit, transire prohiberetur, Aquitani mox genitali tumescentes fastu, simbola conclamant, suburbana succendunt, civitatem invadunt, cuius oppugnationi dum acriter insistunt, Pincenatorum exercitum, qui semper, ut praemissum est, iter ipsum iussu Caesaris observat, a tergo suscipiunt, quibus congressi multos sternunt, multos amittunt, tandem via dudum contempta vadunt. » — Albert d'Aix, VIII, xxxiv : « Willelmus, comes et princeps Pictavensium..., pacifice transito regno Ungarorum cum duce Bavariorum..., in apparatu copioso terram Bulgarorum est ingressus. Ubi, sicut facile fit ab indomito et incorrigibili populo, discordia exorta et duce Bulgarorum, Guzh nomine, variis iniuriis molestato, ad urbem Adrianopolim inexpugnatus in virtute suorum descendit. Sed eis pons, qui ducit in civitatem a duce praeocccupatus et interdictus est... » Chap. xxxv : « Quapropter hinc Pincenariis et caeteris militibus Comanitis de regno imperatoris graviter pontem in arcu et sagitta prohibentibus, Christianis vero pontem transire non minus contendentibus, adeo crudele utrinque commissum est proelium, ut Rudolfus, vir magnae nobilitatis, de Scegonges ortus, cognatus ipsius Willehelmi principis, illic sagitta percussus, interiret, Hartwigus de S. Medardo captus teneretur et plurimi, quos singulatim longum esset narrare. Illic siquidem in eodem proelio... contigit ipsum ducem Bulgarorum in manus Willehelmi et suorum incidere et teneri captivum, donec ipsa die hinc et hinc habitis consiliis, in concordiam universi redierunt, captivis quoque restitutis, Pincenarii et Comanitae sedati sunt.... » Chap. xxxvi : « Post haec concordia, placato duce et suis, in tantum processit, ut non solum dux Christianis peregrinis per pontem pacifice transitum concederet, licentiam emendi necessaria non negaret, sed etiam conductum omnibus usque ad Constantinopolim attribueret sine dolo et aliquo impedimento. »

Commentaire : Voy. Besly, *Hist. d. comtes de Poictou* (Paris, 1647, p. 113); — Haken, *Gemælde d. Kreuzz.*, II, 124; — Wilken, II, 143; — Rehm, *Gesch. d. Mittelalters,* III, i, 90; — Sporschil, *Gesch. d. Kreuzz.*, 157; — HE, 234; — Muralt, *Essai de Chron. byzant.*, II, 95; — Knapp, *Reisen durch die Balkanhalbinsel*, 54; — Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis*, 229. — Les croisés, sous la conduite de Guillaume d'Aquitaine et de Welf, duc de Bavière, arrivèrent à Constantinople vers le 1er juin 1101 et jours suivants (cf. ci-dessous, n° 572). Leur marche à travers la Bulgarie dura vingt jours; ils y étaient donc entrés le 10 mai. D'Andrinople à Constantinople, la longueur de la route peut être évaluée au quart de la distance franchie par eux en Bulgarie. Ils purent donc mettre environ cinq jours à la parcourir et arri-

ver ainsi vers le 25 mai à Constantinople. Ces renseignements chronologiques nous sont fournis par Ekkehard seul. — Muralt se trompe complètement en assignant à l'année 1102 les combats entre les croisés et les Petchénègues.

1101, vers le 26 mai-8 juin. — Les croisés poitevins et allemands, parmi lesquels Ekkehard, arrivent à Constantinople. Ils n'y trouvent plus les Lombards qui avaient déjà passé en Asie-Mineure. (572)

Sources : Ekkehardi *Hierosolymita*, ch. XXIII (HE, 228; *Hist. occid. d. crois.* V, 29 B) : « Turci, explorata Longobardorum inertia, stipularum eos terebant more, in tantum ut exercitus Theutonicus, qui eadem via subsecutus circa Junii Kalendas ad eandem metropolin pervenit, quid de praecedentibus se gestum sit, nullo modo, utpote nullo superstite de Romania redeunte, posset investigare. Ab ingressu quippe vel prima civitate Bulgariae usque ad sedem Alexii, semper nobis eius pacifici nuntii occurrebant, qui tamen aliquando nos praecedentes vel comitantes favillarum evanescentium more disparebant. Militum etiam suorum, quos Pincinatos vocitant, exercitus... semper nobis per viginti dies vicinus et infestus fuit, donec statione fruentes praenominata cum turma Welfonis ducis exercituque Willihelmi diversis quoque cottidie confluentibus copiis, per dies quindecim ad c milia congregabamur ». — Matthieu d'Édesse (*Hist. armén. d. crois.*, I, 58) : « A la même époque, le grand comte frank de Poitou, à la tête d'une armée de 300,000 cavaliers, traversa le pays des Romains et des Grecs et parvint avec ses forces devant Constantinople. Il parla avec une souveraine hauteur à Alexis..... Il effraya Alexis et tous les Grecs. L'empereur se rendit au camp du comte de Poitou, avec les grands de sa cour et, à force d'instances, l'amena dans la ville. Il lui fit une magnifique réception, lui donna d'immenses trésors et de splendides festins. »

Commentaire : Voy. Haken, *Gemælde d. Kreuzzüge*, II, 125; — Wilken, II, 144; — Hormayr, *Die Bayern im Morgenlande* (Münich, 1832), p. xvii; — Rehm, *Handbuch d. Gesch. des Mittelalters*, III, i, 90. — Giesebrecht, *Gesch. d. deutschen Kaiserzeit*, III (1868), 688. — Muralt, *Essai de chronol. byzant.*, II, 92, 94 : « Avant la Pentecôte (15 mai 1102), arrivent encore 200,000 autres croisés, femmes et enfants, moines et vieillards. » — HE, 229, 232; — Pflüger, *Die Chronik d. Ekkehard von Aura. Einleitung*, p. vi; — Knapp, *Reisen durch die Balkanhalbinsel* (1880), p. 54; — Riezler, *Gesch. Bayerns*, I, 562; — Kugler, *Albert v. Aachen*, 318; — Riant, *Le martyre de Thiémon de Salzburg* (*Rev. d. quest. histor.*, t. XXXIX, p. 233; tir. à part, p. 16). — Röhricht, *Beiträge zur Gesch. d. Kreuzzüge*, II, 301; —

Id., *Gesch. d. Königr. Jerusalem*, 32; — Id., *Die Deutschen im heiligen Lande* (1894), 10; — Kohler, dans *Hist. occid. d. crois.*, V. Préface, p. III. — Ekkehard nous apprend que les Français, sous les ordres de Guillaume de Poitou, et les Allemands, conduits par Welf de Bavière, atteignirent vers le 1er juin Constantinople, où les divers contingents des croisés parvinrent successivement dans l'espace de 15 jours. Leur arrivée sous les murs de Constantinople eut donc lieu probablement du 26 mai au 8 juin. C'est à tort que Muralt les y fait arriver avant la Pentecôte, c'est-à-dire avant le 25 mai, 1102.

1101, vers le 3 juin. — Une bande de croisés quitte Nicomédie et poursuit sa marche à travers l'Asie-Mineure dans la direction d'Angora. Elle se composait d'environ 2,000 Allemands commandés par Conrad, maréchal de l'empereur Henri IV, et d'un grand nombre de Français, parmi lesquels Étienne de Blois, Étienne de Bourgogne, Milon de Bray, Gui de Rochefort, Hugues et Bartolf de Broyes, Engelhard, évêque de Laon, Reinold, évêque de Soissons, Baudouin de Grantpré, Dudon de Clermont, Gauthier, châtelain de Laon, qui, arrivés à Constantinople dans le courant de mai, s'étaient ensuite rendus à Nicomédie, et y avaient rejoint les Lombards. Alexis Comnène leur fournit un renfort de 500 Turcopoles, et Raimond de Toulouse qui, depuis l'été ou l'automne de 1100, se trouvait à Constantinople reprend avec eux la route de Jérusalem. (573)

Sources : Albert d'Aix, VIII, ch. VI : « Conradus similiter, stabularius Henrici IV Romanorum imperatoris, cum II milibus Teutonicorum Constantinopolim perveniens, imperatori Alexio notificatus, gratiam in oculis eius invenit, prae cunctis dilectus, et magnificis donis honoratus, qui et ipse, brachio maris traiecto, Longobardorum principibus sociatur. Dehinc Stephanus, Blesensium comes, poenitentia ductus, Hierosolymam reditum parat, Stephanus quoque dux Burgundiae, Milo etiam de Braio, Vido pariter Rufus capite, Hugo et Bartolfus de Breis, Engelradus, episcopus de monte Laudum, vicecomes de Firmamento, Reinoldus, episcopus de Suessones, Balduinus de Grantpreit, miles pulcerrimus, Dudo de Claromonte, Walbertus, castellanus Lauduni. Hi omnes de regno occidentalis Franciae cum omnibus copiis suis ibidem in civitate et regione Nicomediae Longobardis associati sunt, et diversis terris et regionibus profecti, in eandem civitatem convenisse et in eius finibus moras fecisse referuntur.... » Ch. VII : « Dehinc appropinquante die sanctae Pentecostes, de diversis mundi partibus in unum congregati circiter CCLX milia,

cum filiis et uxoribus plurimorum cum clericis et monachis et plurima manu inertis vulgi, conductum imperatoris Constantinopolitani quaesiverunt, qui precibus eorum satisfaciens, comitem S. Aegidii, qui erat ei privatus cum quingentis Turcopolorum equitibus illis constituit, quatenus eius conductu et ordinatione iter suum continuantes, provide agerent universa.... » Ch. viii : « Tribus dehinc septimanis evolutis....., in ipsa vigilia S. Johannis Baptistae ventum est..... ad castellum quod dicitur Ancras..... » (cf. ci-dessous, n° 579). — Anna Comnena, l. XI (*Hist. grecs des crois.*, I, ii, 71 B) : « Ὁ δὲ βασιλεὺς.. τὸν Σαγγέλην καὶ τὸν Τζίταν συνεκπέμπει τούτοις, ἐφ' ᾧ συμβουλεύειντε τὰ συνοίσοντα καὶ τῶν παραλόγων ὁρμῶν ὡς ἐνὸν ἀνασειράζειν αὐτούς. Διαπεραιωθέντες οὖν τὸν τῆς Κιβωτοῦ πορθμὸν καὶ πρὸς τὸν Ἀρμενιακὸν ἐπειγόμενοι τὴν Ἄγκυραν καταλαβόντες ἐξ ἐφόδου ταύτην κατέσχον. »

Commentaire : Voy. Haken, *Gemælde d. Kreuzz.*, II, 88 ; — Wilken, II, 125 ; — Sporschil, *Gesch. d. Kreuzz.*, 149 ; — Rehm, *Gesch. d. Mittelalters*, III, i, 88 ; — Kausler, *Wörterbuch der Schlachten*, IV, 73 ; — Damberger. *Synchron Gesch.*, VII, 437 ; — Dulaurer, dans *Hist. des crois. Doc. armén.*, I, 57 ; — Sybel, *Gesch. d. ersten Kreuzz.*, 81 (69). « Als Pfingsten herannaht (9 Juni), wird erst lange mit dem Kaiser verhandelt ; dann ziehen sie ca 8 Juni ab. Am Tag vor Johanni, 23 Juni, stürmen sie Ankras ». — HE, 230, 252 ; — Kugler, *Gesch. d. Kreuzz.*, 77 ; — Kugler, *Alb. v. Aachen*, 311 ; — Kohl. *Gesch. d. Mittelalters*, 34 : « So setzte sich dann *nach* Pfingsten unter dem Geleit der als Wegweiser von Alexios mitgegebenen 500 Turcopolen, die Menge nach dem inneren Asien in Bewegung ». — Röhricht, *Gesch. d. Königr. Jerusalem*, 31 : « Anfang Juni traten sie den Vormarsch nach Nicomedien an. » — Röhricht, *Gesch. d. Kreuzz. im Umriss*, 60 ; — Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis I Comnène*, 225, 226. — Sybel se trompe en croyant que les mots d'Albert d'Aix : « Appropinquante die S. Pentecostes » signifient que les croisés partirent de Nicomédie la veille de la Pentecôte, à savoir le 8 juin. En effet, le même Albert dit plus loin que les premiers combats entre les croisés et les Turcs eurent lieu le 23 juin, et qu'à ce moment trois semaines s'étaient écoulées depuis leur départ de Nicomédie. Par conséquent, en disant qu'ils quittèrent Nicomédie lorsque la Pentecôte approchait, il a voulu indiquer les tout premiers jours de juin, probablement le 3 juin, jour où les Lombards partirent. Kohl commet lui aussi une erreur en rapportant que les croisés se remirent en marche *après* la Pentecôte (cf. ci-dessous, n° 579).

1101, vers le 14 juin. — Le comte de Nevers arrive à Constantinople. (574)

Source : Albert d'Aix, VIII, xxvi : « Deinde post plurimum

itineris et diversa hospitia... comes [de civitate Navers] cum omni manu et apparatu suo Constantinopolim profectus, ab imperatore benigne et honorifice susceptus in littore maris S. Georgii tentoria sua ponere ad hospitandam extra muros civitatis iussus est. Post III deinde dies ex praecepto imperatoris comes et totus exercitus brachium maris traicit et ad columnam marmoream, quae in summitate arietem obtinet deauratum, non longe a brachio maris tentoriis fixis per XIV dies, qui sunt circa natalem B. Iohannis Baptistae illic moram fecit. »

Commentaire : Voy. *Hist. du Languedoc*, II, 334; — Haken, *Gemælde d. Kreuzz.*, II, 113; — Wilken, II, 139; — Sporschil, *Gesch. d. Kreuzz.*, 155; — HE, 241; — Kugler, *Albert von Aachen*, 321 : « Der Ankunftstag Wilhelms von Nevers bei Constantinopel lässt sich nicht mit voller Sicherheit feststellen. Da wir aber Ursache haben ihn so früh als möglich zu setzen, so rücken wir ihn bis zum 6 oder 7 Juni vor. » — Röhricht, *Gesch. d. König. Jerus.*, 32 : « Wilhelm von Nevers erreichte Anfang Juni Constantinopel. » — Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis*, 228. — Seuls les renseignements fournis par Albert d'Aix nous permettent de déterminer la date de l'arrivée du comte de Nevers à Constantinople. Albert dit qu'il y resta trois jours, puis, qu'il alla camper sur la rive asiatique du Bosphore, où il resta 14 jours « circa natalem B. Johannis Baptistae. » La fête de S. Jean-Baptiste étant du 24 juin, on peut supposer que cet arrêt de 14 jours eut lieu du 17 juin au 1er juillet environ; l'arrivée du comte et de sa troupe à Constantinople étant antérieure de trois jours à son passage en Asie, peut donc être fixée approximativement au 14 juin.

1101, du 15 juin environ au début de juillet. — La flotte génoise quitte le port de Césarée et se dirige vers l'embouchure du Sulina, où le butin fait jusque-là par elle est partagé entre les équipages. (575)

Source : Cafaro, *Liberatio civitatum Orientis* (*Hist. occ. d. crois.*, V, 65 C) : « Postea vero Januenses cum galeis et toto exercitu iuxta Sulinum in plagia Sancti Parlerii venerunt et campum fecerunt [i. e. spolia diviserunt], et de pecunia campi decimam et quintum galearum primum extraxerunt. Aliud vero quod remansit, inter viros VIII milia diviserunt et unicuique per partem solidos XLVIII de Pictavinis et libras duas piperis dederunt praeter honorem consulum et naucleriorum et meliorum virorum, quod magnum fuit. At postea in vigilia sancti Jacobi Apostoli iter cum galeis veniendi Januam inceperunt et mense octubris cum triumpho et gloria redierunt, MCI ».

Commentaire : Voy. Riant, dans *Hist. occid. d. crois.*, V, 65, note; — Röhricht, *Gesch. d. Königr. Jerusalem*, 22; — HEp,

pp. 424, 453. — Il n'est guère probable que les Génois aient quitté Césarée pour gagner le nord de la Syrie, dès le 24 mai, jour du départ du roi Baudouin; car il leur fallut apparemment plus de huit jours pour embarquer leur butin. Nous pouvons même supposer qu'ils restèrent à Césarée tant que le roi Baudouin eut à craindre une attaque des Egyptiens du côté de Rama. Ce serait donc au plus tôt vers le milieu de juin qu'ils auraient quitté Césarée; ils auraient ensuite pu atteindre vers le milieu de juillet l'embouchure du Sulina. Une fois leur butin partagé, ils reprirent la mer, le 25 juillet, et firent voile pour Gênes, où ils arrivèrent vers le milieu d'octobre 1101.

1101, juin 17. — Guillaume de Nevers avec ses gens quitte Constantinople pour passer sur la rive asiatique du Bosphore, où il établit son camp vers le 1er juillet. (576)

Source et Commentaire : Voy. ci-dessus, n° 574. — Le passage de Guillaume de Nevers sur la côte asiatique eut lieu trois jours après son arrivée à Constantinople. Albert d'Aix nous apprend qu'il y resta campé pendant 14 jours aux environs de la fête de S. Jean-Baptiste, c'est-à-dire du 24 juin. En admettant que le 24 juin ait marqué la première moitié de cet arrêt, il serait parti de Constantinople le 17 du même mois. Mais on ne peut affirmer que ce soit bien là ce qu'Albert d'Aix a voulu dire. En tout cas, il ne faut pas induire du texte de cet auteur que la levée du camp eut lieu le 24 juin même (cf. ci-dessus, n° 574). Kugler, de son côté, se met en contradiction avec le témoignage d'Albert d'Aix en disant que le passage des croisés sur la côte d'Asie eut lieu le 10 juin.

1101, juin 17. — Baudouin, avec sa petite armée, revient de Rama à Joppé, après avoir attendu pendant 24 jours, depuis le 24 mai, l'attaque des Sarrasins campés aux alentours de Rama. (577)

Sources : Foucher de Chartres (*Hist. occid. d. crois.*, III, 390 D) : « Festinavimus ire Ramulam..., ubi per xxiv dies exspectavimus bellum ab Ascalonitis et Babilonicis contra nos fieri, ob id illic congregatis. Sed quia gens eramus rara, contra eos ire metuentes, non ivimus, ne forte, si Ascalonae eos appeteremus, intra moenia et aggeres suos recursu continuo nos interceptos interimerent. Propterea venire contra nos nolebant, quia sic evenire putabant. Quorum calliditate comperta, tamdiu calliditatem eorum callidius callentes calluimus usque animis eorum pavore marcescentibus adversum nos venire penitus dimiserunt. Unde multi moram fastiditi et egestate pressi, ab exercitu suo discesserunt. Quo audito Joppen regressi sumus, et laudes Deo dedimus eo quod a

congressu eorum liberi sic facti eramus. » — Lisiard de Tours (*ibid.*, III, 559 F; cf. ci-dessous, n° 596). — Ekkehard, *Hierosolymita*, XXVII (cf. n° 566) « ...non cedant ....arrectis suorum animis miro Dei omnipotentis nutu, ingens Saracenorum populus uni tantum vel paulo plus legioni nostrarum cessit, adeo uti ne congredi quidem praesumerent, sed post transactos aliquot in eadem statione dies turpiter et inacte redirent. » — Albert d'Aix, VII, LVI (voy. ci-dessus, n° 570). — Guill. de Tyr, X, XVII (*Hist. occ. d. crois.*, I, 424) : « Rumor insonuerat, non multum a vero discrepans, quod Aegyptius calipha quemdam militiae suae principem, cum ingenti multitudine ad partes direxerat Ascalonitanas..... Haec dominum regem fama a Caesarea maturare compulerat, timentem ne, de multitudine sua praesumentes, periculosas in regnum irruptiones molirentur. Quo perveniens, quasi per mensem exspectans, videns quod non procederent, Ioppen reversus est. »

Commentaire : Voy. n°s 566, 568; — Wilken, II, 104; — HE, 251; — Wollf, *Balduin I v. Jerusalem*, 10; — Röhricht, *Gesch. d. Königr. Jerusalem*, 23; — Hampel, *Untersuchung. über d. lat. Patriarchat von Jerusalem*, 43. — Comme on le verra plus loin (n° 596), les 70 jours pendant lesquels, d'après Foucher, le roi Baudouin resta dans l'inaction à Joppe (« per LXX dies quieti sustinuimus »), sont compris non pas dans la période allant du 28 juin au 6 septembre, mais dans celle du 17 juin au 25 août. Il s'ensuit que le retour de Baudouin de Rama à Joppe eut lieu non le 28 juin, comme je l'ai dit dans mon édition du *Hierosolymita* et comme d'autres l'ont répété après moi, mais le 17 juin 1101. Guillaume de Tyr fait erreur en rapportant que Baudouin demeura un mois entier à Rama; il n'y resta que 24 jours.

1101, juin 22. — Le comte Roger de Sicile, oncle de Boémond, beau-frère de Robert de Flandre et mari d'Adelasie, laquelle épousa, en 1113, Baudouin I, roi de Jérusalem, meurt à Mileto en Calabre, et y est enseveli dans l'église de la Trinité. (578)

Sources : *Necrologium Panormitanum;* dans *Forschungen z. deutsch. Gesch.*, XVIII, 474 : « 9 kal. Junii (*sic*) 1101, obiit Rogerius, maximus comes Sicilie et Calabrie, mense Junii ». — *Annales Beneventani* (*Mon. Germ.*, *SS.*, III, 183) : « 1101, [obiit] Rogerius comes Siciliae et Calabriae ». — Romualdi Salernit. *Annales* (*Mon. Germ.*, *SS.*, XIX, 413) : « Anno ab incarnatione Domini 1101, indictione 9, mense Junii, Rogerius, Sicilie comes, defunctus est anno vite sue quinquagesimo primo, comitatus autem eius anno 41 ». — Gaufr. Malaterra, *Hist. Sicula* (ap. Muratori, *SS. RR. Ital.*, V, 603) : « Anno Dom. 1101, obiit maximus comes Rogerius, pater regis Rogerii. Apud Melitam in ecclesia,

quam ipse fundaverat, sepultus est. — *Annales Barenses* (*Mon. Germ.*, *SS.*, V, 63). — Lupus Protospata, *Chron.* (Muratori, *SS. RR. Ital.*, V, 47) : « Hoc anno 1101, obiit Arnaldus archiep. Acherontinus et Rogerius comes Siciliae, in mense Junii » (Muratori : « Julii »).

Commentaire : Voy. Fazelli, *Rerum Sicularum Script.* (Frankf., 1579), 405 : « Rogerius comes Calabriae et Siciliae obiit Meliti Calabriae anno 1101, mense Julio, 70 aetatis anno, febre correptus ; ac in aede, quam ibidem ipse fundaverat et liberaliter dotaverat, magna fide tumulatus est. » — Rocco Pirro, *Chronol. reg. Siciliae*, p. 18 ; — Rehm, *Gesch. d. Mittelalters*, III, 1, 383 ; — Rühs, *Handb. d. Gesch. d. Mittelalters*, 531 ; — Raumer, *Gesch. der Hohenstaufen*, I, 317 ; — Knight, *Über d. Entwickelung d. Architektur unter d. Normannen* (Leipz., 1841), 216, 306 ; — Valente, *Memorie storiche sul regno di Napoli* (1847), 166 ; — Damberger, *Synchronist. Gesch.*, VII, 454 : « am 22 Juli 1101 starb Roger v. Sicilien, 70 Jahre alt. » — Saulcy, *Tancrède*, dans *Biblioth. de l'école d. Chartes*, IV (1843), p. 306 : « Roger Bursa, mort en juillet 1101 » ; — Giesebrecht, *Gesch. d. deutschen Kaiserzeit*, III, 779 ; — HG., 152 ; — U. Chevalier, *Répertoire* : *Bio-bibliogr.*, p. 1991 : « † 1101 juillet ». — Wagner, *Die unterital. Normannen u. d. Papsttum*, 17 ; — Gigalski, *Bruno v. Segni* (1898), 152. — La date de juin, fournie par le Nécrologe de Palermo et les Annales de Bari pour la mort du comte Roger, est exacte. Mais l'indication « 9 kal. Iunii », que l'on trouve dans ce même Nécrologe, est certainement une erreur pour « 9 kal. Iulii ». Roger mourut, en effet, le 22 juin 1101.

1101, juin 23. — Les Lombards et les Français, qui étaient partis vers le 3 juin de Nicomédie et avaient pris la route du Chorassan, dans le dessein de délivrer Boémond prisonnier des Turcs, rencontrent ceux-ci près d'Angora, les mettent en déroute, en leur tuant près de 200 hommes, et occupent la place, qu'ils abandonnent aux Grecs. (579)

Sources : Albert d'Aix, VIII, VIII : « Tribus dehinc septimanis evolutis.... in ipsa vigilia S. Joannis Baptistae ventum est ad montes ascensu difficiles, et valles profundissimas, deinde ad castellum, quod dicitur Ancras, ubi Turcos repertos assilientes, et in assultu usque in medium mane perdurantes, munitionem funditus diruerunt, CC[is] ibidem Turcis detruncatis. Hoc itaque castellum militibus imperatoris restituentes, eo quod de regno eius fuerit... » — Anne Comnène, l. XI (*Hist. grecs des croisades*, I, II, 71 B) : « Διαπεραιωθέντες οὖν τὸν τῆς Κιβωτοῦ πορθμὸν καὶ πρὸς τὸν Ἀρμενιακὸν ἐπειγόμενοι τὴν Ἄγκυραν καταλαβόντες ἐξ ἐφόδου ταύτην κατέσχον ». — Ibn al-Atyr, *Kamel Altevarykh* (*Hist. orientaux des crois.*, I,

203) : « Sur ces entrefaites, il arriva de là les mers sept comtes francs, qui voulurent délivrer Boémond. Ils se rendirent devant le château appelé Ankovrya et, s'en emparant, ils mirent à mort les Musulmans qui s'y trouvaient. »

Commentaire : Voy. Haken, *Gemälde d. Kreuzz.*, II, 92; — Wilken, II, 126; — Michaud et Poujoulat, *Correspond. d'Orient*, III, 171; — Sporschil, *Gesch. d. Kreuzz.*, 149; — Rehm, *Gesch. d. Mittelalters seit den Kreuzzügen*, III, I, 88; — Raumer, *Gesch. d. Hohenstaufen*, I, 363; — Damberger, *Synchron. Gesch.*, VII, 437; — HE, 230; — Sybel, *Gesch. d. Iten Kreuzz.*, 81 (69); — Kugler, *Boemund und Tankred*, 22, 66; — Kugler, *Gesch. d. Kreuzz.*, 77; — Kugler, *Albert v. Aachen*, 311; — Tomaschek, *Zur hist. Topogr. von Kleinasien im Mittelalter*, 87; — Kohl, *Gesch. d. Mittelalters*, 35; — Seignobos, *Les croisades* (dans : Lavisse et Rambaud, *Hist. générale*, II, 312); — Röhricht, *Gesch. d. Königr. Jerusalem*, 31; — Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis Comnène*, 226. — Il n'y a aucune raison de révoquer en doute la date assignée par Albert d'Aix à cet événement. Sybel, par suite d'une interprétation fautive du texte de cet auteur, croyait que la date du départ des croisés de Nicomédie était le 9 juin et qu'il leur avait fallu trois semaines pour atteindre Angora, ce qui eût été peu vraisemblable. Mais Albert ne dit pas cela, ainsi que l'a montré Kugler (*Albert v. Aachen*, p. 311). Cf. ci-dessus, n° 573.

1101, du 1er juillet, environ, au milieu d'août. — Le roi Baudouin se rend de Joppe à Jérusalem, et demande de l'argent au patriarche Daimbert, afin de pouvoir payer à ses chevaliers la solde qui leur est due. Cette demande d'argent occasionne un nouveau conflit entre le roi et le parcimonieux patriarche, qui, après avoir paru se rendre à la réclamation de Baudouin, finit par n'en point tenir compte. (580)

Source : Albert d'Aix, VII, LVIII-LXI : « Nec longo post haec intervallo, rex a militibus suis in urbe Japhet pro pecunia angustiatus est, quam illis debebat pro conventione solidorum, qui etiam fratri eius Godefrido, principi Jerusalem, multum obsequii impenderant, et nunc eius causa et honore non minore studio militare laborabant. Quapropter Hierosolymam profectus, Patriarcham compellat, quatenus sibi aliquod pecuniae de oblatione fidelium impertiret, quam militibus dividens, voluntarios eos sibi redderet ac secum teneret, alioquin eos in terminis Jerusalem non velle remanere et sancta sanctorum defensare. Patriarcha regis audita petitione ...., cc marcas argenti se ad usus fratrum... habuisse et non amplius profitetur et easdem benigne in eius mandato distribuere concessit. Credidit rex in verbis quae a Patriarcha referebantur et oblatum argentum suscepit. Sed Arnolfus, S. Sepulcri

cancellarius, et ceteri complures..... asserebant inaestimabilem pecuniam clanculum suis locellis reposuisse eum. Hac Arnolfi assertione et populi opinione super thesauro abscondito, rex nimium iratus vehementer Patriarcham urgere coepit ut ex oblationibus fidelium milites XL procuraret... Patriarcha vero in nullo eum super his audiret.... tandem a rege ... convictus, ex consilio fratris Mauritii XXX milites in conventione solidorum se procurare promisit; sed in brevi eorum taedio affectus, talentum inaestimabilis pecuniæ sustulit, milites vacuos et immunes reliquit. Rex autem hypocrisin illius de die in diem cognoscens, vehementius eum urgebat et de militari officio sollicitabat. Ille e contrario aures surdas ad omnia faciebat. »

Commentaire : Haken, *Gemälde d. Kreuzz.*, II, 250-252 ; — Wilken, I, 105, 106 ; — Raumer, *Gesch. d. Hohenstaufen*, I, 366 ; — Sybel, *Gesch. d. I Kreuzz.*, 98, 99 (100-102) ; — Kohl, *Gesch. d. Mittelalters*, 39 ; — Kugler, *Alb. v. Aachen*, 288-290 ; — Röhricht, *Gesch. d. Königr. Jerusalem*, 24. — Il n'y a aucune raison de douter de la vérité du récit d'Albert d'Aix en ce qui touche les demandes d'argent adressées par le roi au Patriarche, et le différend qui en résulta entre ces deux personnages, Sybel croyait pouvoir s'appuyer sur le texte de Foucher (cf. ci-dessus, n° 527) pour établir que Baudouin n'avait pas quitté Joppe en juillet et août 1101, et il en concluait que tous les incidents rapportés par Albert d'Aix à propos du séjour de Baudouin à Jérusalem à cette époque étaient des inventions. Mais le texte de Foucher n'a pas une précision telle qu'il doive nécessairement être interprété comme le fait Sybel. Kugler remarque avec raison, que Foucher dit simplement ceci : à savoir que Baudouin et son armée, après être rentrés à Joppe, se reposèrent 70 jours. Il n'affirme nullement qu'ils passèrent ce temps de repos à Joppe même, et rien n'empêche d'admettre qu'ils aient séjourné pendant cette période à Jérusalem et en d'autres endroits. Aux termes du récit d'Albert, Baudouin se serait rendu de Joppe à Jérusalem peu de temps après son arrêt de trois semaines près de Rama (« non longo post haec intervallo » ; cf. ci-dessus, n° 574), et il n'aurait pas séjourné longtemps à Joppe, d'où la nécessité d'aller chercher de l'argent destiné à la solde de ses chevaliers le fit partir pour Jérusalem. Comme il s'était rendu de Rama à Joppe le 17 juin, il est vraisemblable qu'il demeura au plus une quinzaine de jours dans cette dernière ville ; il serait donc arrivé à Jérusalem vers le 1er juillet 1101. De Jérusalem il dut repartir pour Joppe dans la seconde quinzaine d'août au plus tard. Albert d'Aix se trompe certainement en disant qu'il resta à Jérusalem jusqu'au 8 septembre (cf. ci-dessous, n° 604). Quant à Daimbert il ne quitta probablement pas Jérusalem avec le roi, car aucun des chroniqueurs qui ont raconté la bataile du 7 septembre ne le mentionne parmi ceux qui y assistèrent. Il dut partir pour Joppe vers le milieu de septembre, y passa l'automne,

puis l'hiver de 1101-1102, et se rendit ensuite, au début de mars 1102, auprès de Tancrède à Antioche (cf. ci-dessous, nos 619, 633).

1101, juillet 1-23. — Tancrède donne aux Génois le tiers des revenus du port de Solinum (Saint-Siméon); à Antioche, une rue et l'église de Saint-Jean qui leur avait été déjà attribuée par Boémond (cf. ci-dessus, n° 300); la moitié des revenus du port de Laodicée; une rue et une église dans cette ville, avec le château Élie; enfin des terres à Gibelet. Il leur promet de ne mettre aucune entrave à leur commerce ni dans les places susdites, ni dans les ports qui restent à conquérir sur la côte syrienne. (580a)

Éditions de l'acte de donation dans: Federici, *Lettere a G. Scioppio sulle cose di Genova* (1641), p. 147; — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, IV (1719), p. 847-848; — Lünig, *Cod. diplom. Italiae*, II, II, pp. 2079-2082. — *Début de la pièce :* « Ego Tankredus iuro vobis consulibus Januensibus aliisque vestris sociis aut cui vos dederitis tertiam partem cinctis reditus Solini..... » — *Fin :* « ..... ego sum consilio domini patriarchae et baronum meorum et illorum Januensium, qui tunc temporis aderunt, ego recipiam iustitiam, alio modo minime ».

Commentaire : Fanucci, *Storia di tre celebri popoli maritimi dell' Italia, Veneziani, Genovesi et Pisani* (Pisa, 1817), t. I, p. 163; — Riant dans *Hist. occid. d. crois.*, V, p. 59, note; — Belgrano, *Annali Genovesi di Caffaro*, I (1890), p. 114; — Prutz, *Kulturgesch. d. Kreuzz.*, 377; — Heyd, *Hist. du commerce du Levant au moyen âge*, t. I, pp. 133, 150; — Röhricht, *Regesta regni Hieros.*, p. 5, n° 35. — La date exacte de cette donation n'est pas fournie par le texte même de l'acte. Ughelli l'assigne à l'année 1101, et Röhricht a, avec raison, adopté cette date; tandis que Fanucci place la rédaction du document entre les années 1106 et 1108 et que Prutz la recule jusqu'en 1109. Fanucci et Prutz n'ont pas pris en considération la note qui précède le texte de l'édition d'Ughelli, et qui montre que celui-ci a emprunté la date donnée par lui à l'acte même qu'il reproduisait : « Aycardi episcopi tempore, anno scilicet 1101, a principe Tancredo Normando Januensibus ac cathedrali ecclesiae S. Laurentii sequens bonorum ac iurium in partibus Hierosolymitani regni donatio facta est, ex copiali. » La flotte génoise était arrivée à Laodicée en septembre 1100 (voy. ci dessus, n° 502); à la fin d'avril 1101 elle avait conclu un accord avec Baudouin devant Joppe (voy. ci-dessus, n° 559); ensuite, vers le 15 juin, elle était partie de Césarée pour le port Saint-Siméon (voy. ci-dessus, n° 575), et y était restée à l'ancre jusqu'au 24 juillet (voy. ci-dessous, n° 585). Il est fort probable que la donation de Tancrède doit se placer entre le début de juillet et le 24 du même

mois, pendant le temps où les Génois se trouvaient au port Saint-Siméon, à proximité d'Antioche. Le 24 juillet, ils mirent à la voile pour rentrer dans leur patrie (voy. ci-dessous, n° 585). Les termes de la donation : « et si deinceps aliquo tempore stolus Januensium Syriam venerit » semblent bien indiquer qu'au moment de la rédaction de l'acte la flotte génoise était sur le point de quitter les côtes de Syrie.

1101, début de juillet. — Ekkehard d'Aura, avec d'autres pèlerins, s'embarque à Constantinople et continue par mer son voyage vers la Palestine. (581)

Source : Ekkehard, *Hierosolymita*, XXIV : « Nos quoque eadem animi mutatione diu multumque vexati, tandem inter eos qui se salo credere praesumserant, divina miserias nostras gubernante clementia, Joppe portum post VI ebdomadas attigimus, benedictus per omnia Jesus Christus ! »

Commentaire : Voy. n° 572 ; — Wilken, II, 144 ; — Waitz *Ekkehardi Chronicon* (*Mon. Germ. Script.*, VI, 2) ; — Sybel, *Gesch. d. I. Kreuzz.*, 57 ; — Sybel, *Gesch. d. I. Kreuzz.* (2e éd.), p. 57 ; — Riezler, *Gesch. Baierns*, I, 563 ; — Pflüger, *Die Chronik Ekkehards von Aura* (1879), p. VI ; — Kohler, dans *Hist. occid. d. crois.*, V, *Préf.*, p. III ; — Röhricht, *Beiträge zur Gesch. d. Kreuzz.*, II, 300 ; — Id., *Die Deutschen im H. Lande*, 10 ; — HE, 3, 239. — D'après Albert d'Aix, VIII, xxxvj, le duc Welf de Bavière, la comtesse Ida d'Autriche et Guillaume, duc d'Aquitaine, arrivés à Constantinople vers le 1er juin (voy. ci-dessus, n° 572), y restèrent cinq semaines avant de reprendre leur marche. Ekkehard y était parvenu avec eux, et on peut supposer qu'il y séjourna le même temps qu'eux. Son départ aurait donc eu lieu dans la première partie de juillet.

1101, vers le 1er juillet. — Guillaume de Nevers quitte avec son armée son campement de la côte asiatique, où il se trouvait depuis le 17 juin environ ; il gagne Civitot, d'où il repart presque aussitôt pour continuer sa route à travers l'Asie-Mineure dans la direction d'Ancyre. (582)

Source : Albert d'Aix, VIII, XXVI : « Comes..... ad columnam marmoream, quae in summitate arietem obtinet deauratum,..... per XIV dies qui sunt circa natalem B. Johannis Baptistae illic moram fecit..... » Ch. XXVII : « ... denique post B. Johannis nativitatem Civitot profecti sunt, ubi non diu moram facientes, relicto itinere, quod ducis et Boemundi prior incessit exercitus, saltus densissimos itinera duarum dierum perambulantes Ancras pervenerunt. »

Commentaire : Voy. nos 574, 576. — On a vu ci-dessus (n° 574)

que Guillaume de Nevers campa sur la côte asiatique en face de Constantinople pendant deux semaines qui prirent fin vers le 1er juillet. De là, il se rendit à Civitot, en passant très probablement par Nicomédie, ce qui dut prendre deux ou trois jours. Peut-être s'arrêta-t-il deux ou trois jours également à Civitot. Son départ de cette ville put donc avoir lieu vers le 5 juillet. Kugler pense que Guillaume de Nevers leva son camp de la côte asiatique vers le 24 ou le 25 juin, c'est-à-dire aussitôt après la saint Jean Baptiste. Mais ce n'est pas de cette façon, semble-t-il, que l'on doit interpréter le texte d'Albert d'Aix, d'après lequel Guillaume de Nevers aurait séjourné sur la côte asiatique du Bosphore « per XIV dies qui sunt *circa* nativitatem B. Johannis Baptistae. »

1101, vers le 2 juillet. — Les Lombards et leurs compagnons de route ravagent les environs du château de Gangres, dont ils n'avaient pu s'emparer. A partir de ce moment, les Turcs harcèlent continuellement les croisés et leur tuent beaucoup de traînards. (583)

Sources : Albert d'Aix, VIII, VIII : « Hoc itaque castellum [Ancras] militibus imperatoris restituentes, eo quod de regno eius fuerit, et iniusta invasione Turcorum amiserit, profecti sunt ad praesidium Gargara, segetes et omnia sata regionis depopulantes, eo quod praesidio nocere nequiverant propter eius munitionem, situ et natura locorum validam et insuperabilem. Hoc praesidio illaeso...., Turci ab ea die ac deinceps exercitum persecuti minus sequi valentes prae lassitudine incursabant et crebra caede sagittarum mortificabant. » — Orderic Vital, éd. Le Prévost, IV, 126 : « Nostrates... iter inierunt et .III. septimanis per nimias difficultates usque ad magnam Barbarorum urbem, quae Gandras vocatur, abeuntes erraverunt. Tramitem namque, qui per Romaniam et Syriam in Jerusalem ducit, ad dexteram omnino dereliquerunt et per Pontum, Metridatis, quondam XX duorum regnorum regis, regnum, ad Aquilonem usque in Paphlagoniam devia tenuerunt. Incertum habeo utrum comes S. Egidii sic deviaverit per ignorantiam, an causa vindictae socios suos ita seduxerit per malivolentiam. »

Commentaire : Voy. nº 579; — Haken, *Gemälde d. Kreuzzüge*, II, 92; — Sporschil, *Gesch. d. Kreuzz.*, 149; — Sybel, *Gesch. d. Kreuzz.*, 70 (81); — HF, 230; — Kugler, *Albert. v. Aachen*, 313; — Tomaschek, *Zur historischen Topographie von Kleinasien*, 87; — Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis I Comnène*, 227. — D'Ancyre à Gangres (auj. Kanqari), il y a 100 kilom. En supposant, ce qu'autorise le récit d'Albert d'Aix, que les croisés restèrent quelques jours dans la première de ces villes, où ils étaient arrivés

le 23 juin (voy. ci-dessus, n° 579), on peut admettre qu'ils atteignirent Gangres vers le 2 juillet. Suivant Orderic Vital, ils seraient parvenus à Gangres trois semaines après leur départ de Constantinople. Cela est certainement une erreur. Au surplus, le récit d'Orderic Vital, pour ce qui touche l'arrière croisade de 1101, est très peu sûr.

1101, vers le 12 juillet. — Guillaume d'Aquitaine, Welf de Bavière et la comtesse Ida, après avoir séjourné cinq semaines à Constantinople, poursuivent leur marche à travers l'Asie Mineure. (584)

Sources : Albert d'Aix, VIII, xxxvi : « In hac civitate [Constantinopoli], idem princeps Willehelmus, Welfo dux et Ida comitissa v hebdomadarum curriculo commorantes, domino Alexio imperatori innotuerunt cum omni voto, quod devoverant in Jerusalem et idcirco fidei sacramento sibi astricti plurima necessariarum rerum dona et licentiam emendi necessaria suscipere meruerunt... » Ch. xxxvii : « Posthaec, messis tempore imminente, brachium maris S. Georgii ex iussione et suasione imperatoris navigio superantes, in terram civitatis Nicomediae descenderunt, et iter suum continuantes per amoena loca, etc..... » — *Narratio Floriacensis* (*Hist. occid. d. crois.*, V, 360 I) : « Qui dum Constantinopolim appropiaret, audito tanti ducis adventu imperator pertimuit. Asserto igitur eo caeterisque optimatibus, qui cum eo erant, ad colloquium, plura donaria ei distribuit, plurima promittens si ei fidem servarent, datis etiam itineris comitibus, qui eos docerent, per quae loca exercitum ductarent. » — Matthieu d'Édesse (*Hist. armén. d. crois.*, I, 59) : « Alexis fit de grands frais pour transporter le comte de Poitou de l'autre côté de l'Océan dans la contrée de Kamir. Il lui donna aussi des troupes grecques pour l'accompagner. »

Commentaire : Voy. Besly, *Hist. d. comtes de Poitou* (1647), p. 113 : « Les nostres s'embarquèrent et traiectans le bras de S. Georges au mois d'aoust 1101 ». — Haken, *Gemälde d. Kreuzz.*, II, 128; — Wilken, II, 144, 145; — Michaud, II, 146; — Michaud et Poujoulat, *Correspondance d'Orient*, III, 177, lettre LXIII; — Rehm, *Gesch. d. Mittelalters*, III, i, 90; — Sporschil, *Gesch. d. Kreuzz.*, 157, 158; — HE, 241. — Riezler, *Gesch. Baierns*, I, 562; — Kugler, *Alb. v. Aachen*, 323 : « Das dritte Heer unter Wilhelm v. Poitou, Welf v. Baiern und vielen andern, verliess etwa Mitte Juli Constantinopel und marschirte über Nikomedia, Nicaea, Philomelium an Ikonium vorbei, über Ismil bis in die Nähe von Eregli. » — Röhricht, *Gesch. d. Königr. Jerus.*, 32. — D'une part, Albert d'Aix nous apprend que les Français, conduits par Guillaume d'Aquitaine, et les Allemands, sous le commandement de Welf de Bavière, séjournèrent cinq semaines à Constan-

tinople, puis se remirent en marche vers le milieu de juillet (« messis tempore imminente »). D'autre part, nous savons par le témoignage d'Ekkehard que les diverses bandes des croisés arrivèrent successivement à Constantinople aux environs du 1er juin, donc, approximativement, du 26 mai au 8 juin. En combinant ces deux témoignages, nous pouvons assigner au 12 juillet environ la date du départ de Constantinople. — Besly, dans son *Hist. d. comtes de Poitou* dit que ce départ eut lieu au mois d'août. C'est ainsi qu'il a traduit l'expression « messis tempore imminente » d'Albert d'Aix. Mais les autres indications chronologiques fournies par Albert d'Aix et Ekkehard nous obligent à considérer comme inexacte cette interprétation.

1101, juillet 24. — La flotte génoise, mouillée à l'embouchure du Sulina, met à la voile pour retourner à Gênes. (585)

Source : Cafaro, *Liberatio civitatum Orientis* (*Hist. occ. d. crois.*, V, 65 D) : « At postea in vigilia S. Jacobi apostoli iter cum galeis veniendi Januam inceperunt et mense octobris cum triumpho et gloria redierunt, MCI. »

Commentaire : Voy. n° 575; — Kohler, dans *Hist. occid. d. crois.*, V, *Préface*, XVII. — Le départ de la flotte génoise, qui eut lieu la veille de la fête de S. Jacques apôtre, doit être fixé au 24 juillet et non au 25, comme l'a dit Riant (*Hist. occid.*, V, 65) et comme je l'ai dit moi-même dans mes *Epistulae et chartae*, 423 et 453.

1101, vers le 25 juillet. — Le comte Guillaume de Nevers arrive à Ancyre, d'où, après un arrêt d'un jour, il part dans la direction du sud, se rendant à Iconium. (586)

Source : Albert d'Aix, VIII, XXVII (voy. n° 582) : « Ancras pervenerunt ad eandem videlicet, quam comes Raimundus et manus Longobardorum recenter expugnaverunt..... per diem autem unum illic in praedictae civitatis loco moram facientes et nequaquam Longobardorum societatem assequi valentes, qui per Flaganiam iter continuabant, a sinistris illos relinquentes a dextris viam accipiunt, quae ducit ad civitatem Stanconam, in ea aliquandiu moram habituri et de eventu Longobardorum audituri aliquid. »

Commentaire : Voy. nos 576, 582; — Haken, *Gemälde. d. Kreuzz.*, II, 115; — Wilken, II, 140; — Michaud, II, 145; — Rehm, *Gesch. d. M.-Alters*, III, I, 89; — HE, 241; — Kugler, *Gesch. d. Kreuzz.*, 80; — Id., *Albert v. Aachen*, 322; — Röhricht, *Gesch. d. Königr. Jerusalem*, 32; — Tomaschek, *Zur histor. Topogr. Kleinasiens*, 88; — Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis*, 228. — Les Lombards mirent 20 jours à parcourir la distance de Nicomédie à Ancyre (voy. ci-dessus, n° 579);

on peut donc supposer que la marche de l'armée de Guillaume de Nevers dura à peu près le même temps. Comme cette armée était partie de Nicomédie vers le 5 juillet, il est à présumer qu'elle arriva à Ancyre vers le 25 du même mois.

1101, août et septembre. — Une peste effroyable sévit en Palestine. Le chroniqueur Ekkehard d'Aura fut sur le point d'y succomber. (587)

Source : Ekkehard, *Hierosolymita*, ch. XXIX (HE, 262; *Hist. occid. d. crois.*, V, 33 E) : « Vidimus hisdem diebus tantam mortalitatem, quam etiam vix evasimus, in populo grassari, ut ad ccc cadavera singulis diebus Hierosolymae exportata numerarentur, Joppe vero ingens campus intra paucos dies tumulis occuparetur ».

Commentaire : Voy. HE, 262; — Riezler, *Geschichte Baierns*, I, 564; — Prutz, *Kulturgesch. d. Kreuzzüge*, 93; — Pflüger, *Ekkehard v. Aura, Einleitung*, p. VI; — Wolff, *Balduin I v. Jerusalem*, 56; — Riant, dans *Hist. occid. d. crois.*, V, 33, n. — Par les mots « hisdem diebus », Ekkehard désigne l'époque de son séjour en Palestine, lequelle dura du milieu d'août au 26 septembre 1101 (voy. ci-dessous, n[os] 594, 620).

1101, août. — Mort de Wicker l'Allemand, qui s'était signalé dans un combat avec un lion. (588)

Source : Albert d'Aix, VII, LXX : « Wickerus autem Alemanus eodem anno paulo ante hoc praelium validis febribus correptus, in mense Augusto obiit, sepultus in civitate Joppe. Qui gladio suo, quo Turcum trans loricam et vestes super pontem Antiochiae medium secuit, non modicam Regi opem hic contulisset, nisi morte interveniente vitam finiisset. Hic miles magnificus leonem magnum et horribilem, viros et armenta saepius iuxta montana devorantem, in regione Joppe die quadam equum pascentem invadere volentem, munitus clypeo aggressus est, quem facili pede et saltu facie ad faciem sibi occurrentem eiusdem gladii acutissimi ictu percussit ac fortiter cerebro eius in partes diviso, crudele et intrepidum animal in campestribus mortuum reliquit. »

Commentaire : Voy. Wilken, II, 108; — Röhricht, *Beiträge z. Gesch. d. Kreuzzüge*, II, 39, 307; — Id., *Gesch. d. Königr. Jerusalem*, 23; — Id., *Gesch. d. erst. Kreuzz.*, 170, note. — Par les mots « paulo ante hoc praelium », il fait allusion à un combat dont il parle dans le récit précédent et qui eut lieu le 7 septembre à Rama entre des troupes égyptiennes et les Francs.

1101, lundi 5 août. — L'armée des croisés franco-lombards est complètement battue dans les environs d'Amasia. Les trou-

pes réunies de Malek Ghazi Mohammed ibn-Danischmend, dit Gumuchtekin, de Kilidj-Arslan d'Iconium et de Rodhuan d'Alep cernent les croisés et les massacrent presque tous. Parmi les chefs, Baudouin de Grandpré, Dudon de Clermont, Guibert de Laon sont tués. Les survivants s'enfuient dans leur camp, d'où, la nuit suivante, le comte Raimond se retire dans la direction de Bafira. D'autres, comme Étienne de Blois et le maréchal Conrad, s'enfuient à Sinope. (589)

Sources : Albert d'Aix, VIII, ch. xv-xviii : « Secunda autem feria iam primo sole radiante, episcopus Mediolanensium... hac die bellum affuturum praedixit... aciebus sic ordinatis : Longobardi in fronte constituti sunt..... ut adversus Turcorum acies, quae illis vicinae erant, fixae et impenetrabiles facie ad faciem obstantes, eos oppugnarent. Deinde singulae acies christianorum usquequaque a dextris et sinistris positae singulis gentilium aciebus obstabant, saepius eos in fugam remittentes et saepius adversus eos bellum iterantes. Sed Turci, callidi et proelio docti, post aliquantulum fugae subito frena reiicientes ac sagittarum grandine remordentes, gravi vulnere tam homines quam quos perimebant..... » Chap. xvi : « ... Illa Longobardorum adunatio cum ducibus et principibus suis in fugam usque in tentoria remissa est. Conradus....., cum sua acie, irrupit Turcos expugnans et dissipans a prima hora diei usque post meridiem. Tum tandem victus fugam arripuit cum manu diu fame macerata... et ipse in tentoria reversus est. Stephanus cum Burgundionibus..... vehementer hostes expugnabat; sed ad ultimum... simili fuga ad tentoria repedavit. Stephanus Blesensis respiciens omnia tam Longobardis quam Gallis verti in malum, cum omnibus Francigenis... bellum committere usque ad vesperum non abstinuit. Tandem victus et attritus simili fuga qua et socii in castra relatus est. Ceciderunt in eius acie viri illustrissimi Baldewinus de Grantpreit, Dudo de Claromonte, Wigbertus de monte Lauduni,.. et plurimi potentes ac primi exercitus, quorum nomina omnia scire et investigare nequimus. Comes vero Raymundus cum militibus imperatoris, Turcopolis, et suis provincialibus cuneis socios revelare in eodem certamine festinans, multos Turcos repente prostravit... donec tota manus Turcopolorum exterrita et fuga dilapsa ad loca tabernaculorum divertit... » Ch. xvii : « Videns comes fugam Turcopolorum... versus montana et per angusta loca declinans in summitate cuiusdam praecelsi silicis ascensu difficili astitit cum x tantum sociis, de quo Turcis insequentibus resistere cum suis conabatur... Stephanus comes ducentis sociis in lorica et galea readunatis Raymundum ab invasione Turcorum liberare festinans, Turcis fugatis, qui eum insecuti fuerant... comitem salvum... ad tentoria reduxit... Eadem nocte,.... primo noctis facto silencio, idem comes

Raymundus cum omnibus suis... fugam iniit, ac... iter per montana et invia loca accelerans ad castellum imperatoris, Pulveral nomine, venisse perhibetur. » — Chap. xviii : « Igitur hac illius fuga cognita..., universos tantus metus invasit, ut nec unus de principibus remaneret, sed omnes vitae diffidentes diffugium maturarent, magni et parvi, nobiles et ignobiles, usque ad Synoplum, imperatoris praesidium. » — Orderic Vital, éd. Le Prévost, IV, 126 : « Cumque Christiani per aspera loca et periculosa flumina, deviasque silvas pertransissent et post iii hebdomadas vix ad urbem Gandras pervenissent, ibique post multos labores aliquandiu requiescere decrevissent, ecce multitudo paganorum, ut arena maris innumerabilis, occurrit et imparatos nimiumque pluribus angustiis fessos provocavit... Christiani autem fame et siti aliisque iniuriis fatigati, ut bello perurgeri coeperunt... armati processerunt, animisque resumptis et viribus, acies suas ordinaverunt et per v dies in nomine Domini viriliter pugnaverunt. Ibi, ut veraces peregrini ferunt,.... d. milia paganorum terribiliter impetierunt. Ex utraque parte acerrime pugnatum est, et multorum milium occisio facta est. Cumque Turci quinto die phalangas suas defecisse vidissent..., sequenti nocte ad fugiendum a facie hostium parati essent. Ignorantes autem Christiani Turcorum defectionem, pro dolor! ipsi defecerunt, et incipiente nocte Raimundus comes cum Turcopolis Augusti et provincialibus suis terga verterunt et furtim fugere coeperunt... Pictavensis dux et Blesensis Stephanus aliique proceres cum suis agminibus, postquam perfidorum fugam consodalium cognoverunt, ipsi quoque mentis inopia territi per diversa fugere moliti sunt. Turci... comperientes quod Franci fugiebant... armis hostes insecuti sunt et multa milia trucidaverunt. Quosdam vero, qui flore iuventutis vernabant, in captivitatem abduxerunt. Pene quadringenta milia Christianorum corporaliter interierunt. » — Foucher de Chartres (*Hist. occid. d. crois.*, III, 398 A) : « Cum Francorum exercitus ingens Jherusalem tenderet, aderant in illa multitudine simul Guillelmus, Pictavensium comes, et Stephanus, comes Blesensis, qui ab Antiochia discesserat. Cum his etiam Hugo Magnus erat qui, post Antiochiam captam, in Gallias repedaverat. Aderatque cum his Raimundus, comes Provincialium, qui apud Constantinopolim moratus erat postquam de Jherusalem hucusque regressus fuerat. Aderat quoque Stephanus, Burgundiae comes nobilis, adiecto populo innumero de equitibus et peditibus exercitu bipartito. His in Romaniae finibus obstitit Soliman Turcus, cui iam diu Franci Nicaeam urbem abstulerant. Sed detrimenti sui non immemor, cum multitudine Turcorum magna exercitum Francorum infeliciter dispersit et confudit et totum ferme ad interitum advexit. Sed quia, Domino providente, catervatim per plures incedebant vias, nec contra omnes dimicare nec omnes occidere potuit. Sed quia eos fatigatos et fame et siti anxios atque pugnae sagittariae indoctos esse didicit, magis quam c. milia equitum et

peditum gladio peremit. De mulieribus nempe alias occidit, alias secum abduxit. Multi vero per devia fugientes et montana, siti et angustia extincti sunt, quorum equos et mulos iumenta quoque et ornamenta multiforma Turci habuerunt. » — Bartolf de Nangis (*ibid.*, III, 532 A). — Lisiard de Tours (*ibid.*, III, 561 H–562 B). — *Hist. Nicaena vel Antiochena* (*ibid.*, V, 179 B). — *Li estoire de Jerusalem et d'Antioche* (*ibid.*, V, 641 G). — Richardi Cluniacen. *Chron.* (Muratori, *Antiq. Ital.*, IV, 1092 D). — Guibert de Nogent (*ibid.*, IV, 243 H) : « Per Paflagoniam igitur, non dicam modo quibuslibet peregrinantibus, sed ne scripturis quidem, nisi quam rarissime, cognitam provinciam, nescio quod monentur intrare desertum..... Armeniorum iam pene fines attigerant, exesis hominibus, animalibus inedia moribundis : subito ingruunt milia Turcorum numerosa ; sed Franci, qui primas tunc exercitus videbantur actitare custodias, facile eorum, lassabundi licet, illico obtudere molimina. Postridie cum Turci Francos a prima fronte discessisse vidissent, Longobardis, Liguribus et Italis priora, pro dolor ! occupantibus loca, irruunt, persensa anteriorum ignavia hostes acerrimi. Hisque qui praeibant et signa ferebant foede terga dedentibus, totus non tam fugae, quae nimium tenuis, utpote fame tabentium, fuerat, sed internecioni miserandae patet exercitus... Eorum caedes et insecutio perseveravit pene VIII diebus continuis. Erat in eo quidam archiepiscopus Mediolanensis exercitu... » — Guill. de Tyr, X, XIII. — Anne Comnène, *Alexias*, XI (*Hist. grecs des crois.*, I, II, 71 C) : « Καὶ οὕτω τὸν Ἅλυν διαβάντες,.. καὶ ἀφροντίστως τοῦ λοιποῦ ὡς πρὸς Ἀμάσειαν ἀπονεύσαντες τὴν ὁδοιπορίαν ἐποιοῦντο. Οἱ δὲ Τοῦρκοι ἐμπειροπόλεμοι ὄντες, προκαταλαβόντες τὰς κώμας πάσας καὶ τὰ χορτάσματα πάντα ἐνέπρησαν, ἐφθακότες δὲ τούτους ὀξέως προσέβαλον, δευτέρα δὲ ἦν καθ' ἣν ὑπερίσχυσαν τούτων οἱ Τοῦρκοι. Καὶ τηνικαῦτα αὐτοῦ που κατασκηνώσαντες χάρακά τε πηξάμενοι, τὰς σκευὰς ἐναπέθεντο. Τῇ δὲ μετ' αὐτὴν αὖθις ἄμφω ἐμάχοντο τὰ στρατεύματα. Οἱ δὲ Τοῦρκοι κυκλοτερῶς κατασκηνώσαντες, οὐ χορταγωγίας χώραν τούτοις ἐδίδουν, οὔτε μὴν τὰ ὑποζύγια καὶ τοὺς ἵππους ἐς πωτὸν ἐξάγειν συνεχώρουν. Τὴν ἑαυτῶν οὖν πανωλεθρίαν ἐπ' ὀφθαλμῶν ἤδη ὁρῶντες οἱ Κελτοί, τῆς ἑαυτῶν ζωῆς ἀφειδήσαντες, τῇ μετ' αὐτήν, τετρὰς δὲ ἦν, καρτερῶς ὁπλισάμενοι, τὸν μετὰ τῶν βαρβάρων ἀνεδέξαντο πόλεμον. Οἱ δὲ Τοῦρκοι..... ἀγχέμαχον τὴν μάχην ἐποιοῦντο καὶ παρευθὺ τρέπουσι τοὺς Νορμάνους..... Λοιπὸν ἐπὶ τὴν τοῦ Σαγγέλη καὶ τοῦ Τζίτα γνώμην καταφεύγουσιν, ἅμα δὲ καὶ εἰ χώρα τις τῶν ὑπὸ τὸν αὐτοκράτορα πλησίον παράκειται ἐπυνθάνοντο ἀναζητοῦντες αὐτήν. Καὶ..... τοῖς ἰδίοις ἵπποις ἐποχηθέντες ὡς εἶχον τάχους πρὸς τὰ παρὰ θάλασσαν τοῦ Ἀρμενιακοῦ καὶ τῆς Παυράκης ἔθεον ». — Mathieu d'Édesse (*Hist. d. crois. Doc. armén.*, I, 56) : « Le comte de S. Gilles comptait 100,000 guerriers sous ses ordres... L'empereur [Alexis] renouvela envers les Francs l'œuvre de Judas : car il fit dévaster par l'incendie tous les pays qu'ils avaient à parcourir, ordonna de les guider à travers des plaines désertes, et, empêchant qu'ils reçussent des vivres, les condamna à souffrir

les tourments de la faim. Réduits aux dernières extrémités, ils mangèrent leurs chevaux. Alexis, qui avait fait prévenir sous main les Turcs de leur marche, souleva toutes les forces des Infidèles contre eux. Le sultan Kilidj-Arslan accourut, leur livra une grande bataille dans les environs de Nicée, et en fit un horrible carnage; 100,000 Turcs périrent. S. Gilles se sauva avec 300 hommes seulement et se réfugia dans Antioche. Tout le reste de l'armée chrétienne avait passé sous le tranchant du glaive. Les femmes et les enfants furent emmenés esclaves en Perse. » — Ibn al-Atyr, *Kamel Altevarykh* (*Hist. orient. des crois.*, I, 203) : « Le Danischmend se hâta de rassembler toutes ses forces et marcha contre eux. Dans le combat qui s'engagea, il mit une partie de ses troupes en embuscade; au milieu de l'action, les troupes sortirent du lieu où elles étaient cachées. Les Francs étaient au nombre de 300,000 hommes ; il ne s'en sauva que 3,000 qui s'enfuirent, pendant la nuit, couverts de blessures. » — Ibn Khaldun, dans Röhricht, *Quellenbeiträge zur Gesch. d. Kreuzz.* (1875), p. 7.

Commentaire : Voy. *Hist. gén. de Languedoc*, II, 332; — Heller, *Gesch. d. Kreuzz.*, II, 316; — Haken, *Gemälde d. Kreuzz.*, II, 102-109; — Wilken, *Rerum ab Alexio gest. Comment.*, 376; — Wilken, *Gesch. d. Kreuzz.*, II, 132-136; — Michaud et Poujoulat, *Corresp. d'Orient*, lettre 63 (éd. Bruxelles, 1841, III, 174); — Rehm, *Gesch. d. Mittelalters*, III, I, 89; — Kausler, *Wörterbuch d. Schlachten*, IV, 72-76; — Raumer, *Gesch. d. Hohenstaufen*, I, 364; — Weil, *Gesch. d. Chalifen*, III, 181; — Sporschil, *Gesch. d. Kreuzz.*, 151-155; — Muralt., *Essai de chronogr. byz.*, II, 94 : « 1102 après Pâques. » — Dulaurier, dans *Hist. armén. d. crois.*, I, 57; — Damberger, *Synchron. Gesch.*, VII, 437; — Sybel, *Gesch. d. I Kreuzz.*, 81 (70); — Collin de Plancy, *Godefr. de Bouillon* (Brux., 1842), 210; — Kugler, *Gesch. d. Kreuzz.*, 78-79; — Kugler, *Albert v. Aachen*, 313, 314; — HE, 243, 244; — Kohl, *Gesch. d. Mittelalt.*, 35; — Heermann, *Gefechtsführung abendl. Heere im Orient*, 64-65; — Riant, *Le martyre de Thiémon de Salzbourg* (1886), p. 16 : « Le premier corps d'armée de l'arrière-croisade, battu et massacré par les Turcs à la fin de juin 1101 près de Marsivan..... » — Röhricht, *Beiträge z. Gesch. d. Kreuzz.*, II, 41; — Id., *Gesch. d. Kreuzz. im Umriss*, 60; — Id., *Gesch. d. Königreichs Jerusalem*, 31 : « Ende Juli 1101. » — Tomaschek, *Zur hist. Topogr. Kleinasiens*, 88; — Seignobos, *Les croisades* (dans Lavisse et Rambaud, *Hist. gén.*, II, 312); — Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis I Comnène*, 227. — Aucune des sources indiquées ci-dessus ne donne la date de cette bataille; et c'est d'après certaines indications d'Anne Comnène et d'Albert d'Aix qu'il nous est possible de la déterminer. Albert d'Aix dit (ch. 31) : « Acta sunt crudelissima haec bella et saevissimae strages Christianorum in mense

Augusto. » Par les mots « bella » et « strages », Albert entend les combats livrés aux Turcs d'Asie-Mineure par les Lombards et l'armée de Guillaume de Nevers. Il ne s'agit pas là seulement de la défaite de l'armée du comte de Nevers, mais aussi des combats livrés par les Lombards et de l'anéantissement de ces derniers. C'est ce que montrent l'expression de « christianorum » dont se sert l'auteur, et ce qui ressort au surplus des rapports de ce passage avec ce qui précède. En admettant que ces combats avec les Turcs eurent lieu au mois d'août, nous avons alors un point de repère qui, grâce à d'autres indications fournies par Albert, nous permet d'établir avec beaucoup de vraisemblance la date du 5. Albert et Anne Comnène nous font connaître les jours de la semaine dans lesquels les Lombards livrèrent bataille aux Turcs. D'après Albert, la rencontre dont nous nous occupons ici eut lieu un lundi (« secunda feria »), et c'est bien aussi ce que dit Anne Comnène (δευτέρα ἦν). Le premier lundi d'août tombait le 5, le second, par conséquent, le 12. Les raisons suivantes me portent à croire qu'il faut adopter de préférence le premier lundi. Le lieu du combat et l'emplacement du camp d'où les croisés fuirent devant les Turcs, doivent certainement être cherchés dans le voisinage d'Amasia. C'est ce que nous indique Anne Comnène et ce que l'on peut induire du texte d'Albert, qui place le champ de bataille dans la région de Marasch, c'est-à-dire évidemment aux alentours de Marsivan ou d'Amasia, localités éloignées seulement de 7 lieues, dans la vallée du Tersakan-sou. Nous savons par Albert d'Aix que la marche des Lombards, de Nicomédie à Ancyre, s'exécuta en trois semaines. La distance à vol d'oiseau entre ces deux villes est de 270 kilomètres, et l'on peut admettre qu'ils consacrèrent au repos environ 5 jours. Ils parcoururent donc en moyenne 16 kilomètres par jour. D'Ancyre à Gangres il y a 100 kilomètres, et de Gangres à Amasia 190 kilomètres. Les croisés purent donc aisément franchir cette distance en un peu plus de trois semaines. De plus, nous devons conclure des récits d'Anne Comnène et d'Albert d'Aix qu'ils ne firent nulle part de halte prolongée, et qu'ils traversèrent le plus rapidement possible ces régions stériles où la disette de vivres ne leur eût pas permis de séjourner. Comme ils étaient partis d'Ancyre vers le 25 juin, il est peu probable qu'ils soient arrivés à Amasia vers le 12 août seulement. Par conséquent, le premier lundi du mois, donc le 5 août, doit être adopté de préférence, comme date de la bataille. Les dates proposées par Riant (fin juin 1101), par Kohl (milieu de juillet), par moi-même dans mon édition d'Ekkehard, 244, et par Röhricht (fin juillet), enfin, par Muralt (après Pâques, 1102) doivent donc être rejetées. Il en est de même de la date fournie par Ibn al-Atyr, qui place la victoire des Turcs en l'année 493 (= 1099-1100), et de celle que donne Collin de Plancy, suivant lequel la défaite de l'armée franco-lombarde aurait eu lieu en 1103. — Sur l'emplacement du champ de bataille on

pourra consulter Michaud et Poujoulat, Weil et Tomaschek. — Mathieu d'Édesse se trompe complètement en disant que la rencontre eut lieu aux environs de Nicée, et que Raimond de Saint-Gilles avait séjourné deux ans à la cour d'Alexis lorsqu'il en repartit avec les croisés lombards.

1101, août 6. — Après le départ de Raimond de Saint-Gilles et des autres chefs dans la nuit du 5 au 6 août, les Turcs mettent au pillage le camp des croisés qu'ils massacrent ou réduisent en esclavage. (590)

Sources : Albert d'Aix, VIII, ch. xix : « Turci... primo diluculo affuerunt in tentoriis Christianorum, ubi mulieres nobilissimas et matronas egregias tam Gallorum quam Longobardorum crudeliter aggressi impie raptas et vinculatas tenuerunt, in barbaras nationes et ignotam linguam supra mille transmittentes... et perpetuo exilio in terram Corrozan quasi in carcere et conclavi eas constituentes : caeteras aliquantulum provectae aetatis gladio interemerunt... » Ch. xx : « Repertis itaque et captis tot honestis mulieribus in tentoriis fugientium Christianorum, Turci celeritate equorum insecuti sunt tam equites quam pedites, tam clericos quam monachos et totum femineum sexum, qui fuga evaserant de castris... Nulli aetati aut ordini parcebant : solos iuvenes imberbes, viros militaris officii captivabant, quos... Corrozan abduci destinabant. — Anne Comnène, *Alexias*, XI (*Hist. grecs des crois*, I, ii, 73 A) : « Καὶ δὴ τάς τε σκευὰς καὶ τὰς σκηνὰς καὶ τὸ πεζὸν ἅπαν αὐτοῦ που καταλιπόντες, τοῖς ἰδίοις ἵπποις ἐποχηθέντες ὡς εἶχον τάχους πρὸς τὰ παρὰ θάλασσαν τοῦ 'Αρμενιακοῦ καὶ τῆς Παυράκης ἔθεον. 'Επεισπεσόντες δ'ἀθρόον οἱ Τοῦρκοι τούτων τῷ χάρακι πάντα ἀφείλοντο. Εἶτα κατόπιν τούτων διώξαντες τὸ πεζὸν ἅπαν ἐφθακότες ἀνεῖλον, τινὰς δὲ καὶ κατασχόντες, πρὸς τὸν Χοροσᾶν δεῖγμα ἀπήγαγον. » — Pour les autres sources, voy. le n° 589.

Commentaire : Voy. n° 589. — Albert d'Aix dit expressément que le pillage du camp par les Turcs eut lieu le lendemain de la bataille, donc le 6 août, puisque la bataille eut lieu le 5, suivant le calcul exposé ci-dessus, n° 589.

1101, août 6 et 7. — Les Turcs poursuivent les Francs qui fuient dans la direction de Sinope, et ils en tuent un grand nombre qui s'étaient dispersés. Parmi les morts, sont nommés les chevaliers Dudon et Arnoul, Erald et Engelrad, tous deux de Châlons-sur-Marne, et Gautier de Châtillon. (591)

Source : Albert d'Aix, VIII, xxiii : « Solimannus, Donimannus, Balas de Sororgia, non adhuc caede satiati, a tertia feria usque in quartam feriam eos persecuti sunt eodem tramite quo tendebant post principes fugitivos ad Synoplum, ut eos detruncarent

et captivarent. Sed nimium prolongatos ultra persequi non audentes propter vires et civitatem imperatoris, reversi sunt. Revertentes vero, de dispersis et retardatis, qui eis obviam fuere, eadem die mille amputatis collis, sparsim peremerunt. Ibi impiis tyrannis vir nobilis Eraldus obviam factus, sagitta illorum occubuit, ortus de civitate Cadelun. Engelradus pariter de eadem patria, Dodo miles egregius, Arnulfus filius Villici, Walterus de Chastillon et plurimi potentissimi milites, quibus equorum cursus minime prodesse poterat, eisdem carnificibus obviam facti, sagittis occisi sunt ». — Anne Comnène, *Alexias*, XI (*Hist. grecs des crois.*, I, II, 73 A). Voy. ci-dessus, nº 590. — Orderic Vital, éd. Le Prévost, IV, 127. Voy. ci-dessus, nº 589. — Guibert de Nogent (*Hist. occ. d. crois.*, IV, 243). Voy. ci-dessus, nº 589.

Commentaire : Voy. Haken, *Gemälde d. Kreuzz.*, II, 110; — Wilken, *Rer. ab Alexio gest. comment.*, 377; — Id., *Gesch. d. Kreuzz.*, II, 138; — Michaud, *Hist. d. crois.*, II, 144; — Michaud et Poujoulat, *Correspondance d'Orient*, lettre 63 (éd. de Bruxelles, III, 175); — Weil, *Gesch. d. Chalifen*, III, 182; — Sporschil, *Gesch. d. Kreuzz.*, 154; — Tomaschek, *Zur hist. Topogr. Kleinasiens*, 88. — Albert d'Aix seul indique la date de cette poursuite, qui eut lieu selon lui « tertia et quarta feria », donc le 6 et le 7 août, puisque la bataille eut lieu le lundi 5 août. D'après Guibert de Nogent, la poursuite dura 8 jours. Mais cela est invraisemblable, car nous voyons que ces mêmes Turcs, moins de 8 jours après la bataille du 5 août, attaquèrent encore et mirent en déroute Guillaume de Nevers. Cf. ci-dessous, nº 595.

1101, vers le 10 août. — Les Poitevins et les Allemands, sous la conduite de Guillaume de Poitou et de Welf de Bavière, pillent Philomelium. (592)

Source : Albert d'Aix, VIII, ch. XXXVIII : « Videntes itaque Wilhelmus et Welfo et sui consodales has Turcorum nequitias et dolos, urbes, quae de eorum erant potestate, scilicet Phiniminum et Salamiam assilientes, plurimo conatu stragis diruerunt, sed et omnia loca circumquaque illis subdita vastare minime pepercerunt. »

Commentaire : Voy. Haken, *Gemälde d. Kreuzz.*, II, 129; — Wilken, *Gesch. d. Kreuzz.*, II, 148; — Michaud, *Hist. d. crois.*, III, 146; — Michaud et Poujoulat, *Correspondance d'Orient*, lettre 63 (p. 177); — Rehm, *Gesch. d. Mittelalters*, III, I, 90; — Sporschil, *Gesch. d. Kreuzz.*, 158; — Sybel, *Gesch. d. I. Kreuzz.*, 82 (71); — Kugler, *Alb. v. Aachen*, 312, 323; — Riezler, *Gesch. Baierns*, I, 563 : « Des Albert Aq. Angabe dass sie unterwegs Phiniminum und Salamia einnahmen und zerstörten unterliegt schweren Bedenken, wie denn die Ortsangaben dieses Autors überhaupt vielfach unzuverlässig sind. » — Tomaschek,

Zur hist. Topogr. v. Kleinasien, 89. — Albert d'Aix est seul à parler du pillage de Philomelium et de Salamia par les Poitevins et les Allemands. Il n'y a pas de raison toutefois de douter de l'exactitude de ce renseignement. Les objections de Sybel ont été réfutées par Kugler; et Riezler, qui conteste lui aussi la véracité d'Albert sur ce point, ne donne aucune raison pour justifier son opinion. L'armée des Poitevins et des Allemands mit 56 jours environ, soit du 12 juillet au 5 septembre (cf. ci-dessous, nº 603), à parcourir la distance qui sépare Constantinople d'Eregli, et qui, à vol d'oiseau, est d'environ 620 kilom.; d'Eregli à Philomelium, il y a environ 360 kilom. Pour franchir ces 360 kilom., les Poitevins et Allemands durent donc employer environ 32 jours. Leur arrivée à Philomelium peut par conséquent être placée aux alentours du 10 août. — Sur le pillage de Salamia, cf. ci-dessous à la date du 26 août.

1101, vers le 12 août. — Le comte Raimond de Saint-Gilles, fuyant devant les Turcs, arrive à Bafira, puis gagne Sinope. Le lendemain de son arrivée dans cette dernière ville, il s'embarque pour retourner à Constantinople. (593)

Source : Albert d'Aix, VIII, ch. XVII : « Comes Raimundus... cum omnibus suis et cunctis Turcopolis imperatoris... tota nocte fugiendo... ad castellum imperatoris Pulveral nomine venisse perhibetur. » — Ch. XXII : « Comes vero Raimundus per abrupta montium et ima convallium Synoplum cum Turcopolis imperatoris Graeciae, omnibus sociis et principibus praetermissis, ingrediens pernoctavit, et die crastina navem ascendens per mare Constantinopolim advectus est. »

Commentaire : Voy. *Hist. gén. de Languedoc*, II, 334; — Haken, *Gemälde d. Kreuzz.*, II, 112; — Michaud et Poujoulat, *Corresp. d'Orient*, lettre 63 (éd. de Bruxelles, 1841, III, 174-175); — Rehm, *Gesch. d. Mittelalt.*, III, I, 89; — Weil, *Gesch. d. Chalifen*, III, 182; — Muralt, *Essai de chronogr. byzant.*, II, 94; — Dulaurier, *Hist. armén. d. crois.*, I, 57; — Röhricht, *Gesch. d. Königr. Jerusalem*, 32; — Tomaschek, *Zur hist. Topogr. Kleinasiens*, 88; — Seignobos, *Les croisades* (dans Lavisse et Rambaud, *Hist. gén.*, II, 312); — Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis*, 227. — Albert d'Aix nous apprend que le comte Raimond, après avoir quitté le camp des croisés dans la nuit du 5 au 6 août (voy. ci-dessus, nº 589), s'enfuit tout d'une traite jusqu'à Pulveral, c'est-à-dire Bafira (voy. nº 589), mais sans dire s'il y arriva dès le lendemain, ou, ce qui est plus vraisemblable, un peu plus tard. De Bafira, il gagna Sinope sur la mer Noire. La distance d'Amasia à Bafira est de 100 kilomètres et celle de Bafira à Sinope de 80 kilomètres. On peut admettre que Raimond marcha très rapidement et qu'il dut parvenir à Sinope dans les huit jours qui suivirent son

départ d'Amasia, donc vers le 12 août. Il ne resta qu'un jour à Sinope, d'où il s'embarqua pour Constantinople. Michaud et Poujoulat estiment que Raimond put aller d'Amasia à Sinope en quatre ou cinq jours. Sur l'époque de son arrivée à Constantinople, voy. ci-dessous, n° 599.

1101, milieu d'août. — Ekkehard d'Aura débarque à Joppe, venant de Constantinople, où il s'était embarqué six semaines auparavant, avec d'autres pèlerins. (594)

Source : Ekkehardi *Hierosolymita*, XXIV, 5 (HE, 238; *Hist. occid. d. croisades*, V, 30 F) : « Nos quoque eadem animi mutatione diu multumque vexati, tandem inter eos qui se salo credere praesumpserant, divina miserias nostras gubernante clementia, Joppe portum post VI hebdomadas attigimus. Benedictus per omnia Iesus Christus. »

Commentaire : Voy. HE, 239; — Pflüger, *Die Chronik Ekkehards von Aura. Einleitung*, VI; — Wollf, *König. Balduin I v. Jerusalem*, 12; — Riant, dans *Hist. occ. d. crois.*, V, 30; — Kohler, *ibid.*, V, *Préface* III. — Hagenmeyer, *Das Verhältnis der Gesta Francor. zu d. Hierosolymita Ekkehards*, dans *Forschungen z. deutsch. Gesch.*, XV (1875), 39; — HE, 417, 453; — Röhricht, *Gesch. d. Königr. Jerusalem*, 32, note 3; — Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis* (1900), p. 229. — Ekkehard était parvenu à Constantinople au début de juin 1101 (voy. ci-dessus, n° 572) et il en était parti au début de juillet (voy. ci-dessus, n° 581). Son arrivée à Joppe eut donc lieu vers le milieu d'août.

1101, vers le 15 août. — Après trois jours de combats avec des détachements turcs, dans lesquels fut tué le comte lombard Henri, les croisés, conduits par le comte Guillaume de Nevers, arrivent à Iconium, dont ils essaient en vain de s'emparer. (595)

Source : Albert d'Aix, VIII, ch. XXVII-XXIX : « Arripiunt viam quae ducit Stanconam, in ea aliquamdiu moram habituri et de eventu Longobardorum audituri aliquid. Ad haec, cum nondum civitati appropinquassent, Solymannus et Donimanus cum copiis et armis Turcorum a recenti caede Longobardorum vix diebus VIII peractis reversi, et comitis de Navers subsecutione comperta, festinato per notas semitas collium et vallium accelerantes, illis occurrerunt ac sagittis crudeliter assilientes per triduum exercitum ante et retro positis insidiis bello gravissimo et acerbis plagis fatigabant; sed nondum in his locis obtinuere victoriam, licet plurimae copiae peregrinorum incaute et lento gressu prae lassitudine subsequentes creberrimo assultu ceciderint, et quidam Henricus, genere Longobardus, comes sua in terra magnificus, inter socios

sagitta transfixus obierit. Nam christiani milites viriliter adhuc resistentes Turcis, plurimos perimebant, alios in fugam saepius remittebant, et facile quidem remittere poterant, cum nondum illis aquae penuria fuisset nec equorum virtus defecisset. Sic tandem christiani milites in itinere a plurima infestatione defensi, Stanconam pervenerunt, ubi Turcorum custodiam et vires in praesidio reperientes, moenia fortiter assiliunt, et dum hostes ab intus pro anima eis resistunt, utrinque plurimi occisi sunt. Nihil autem in hac praesidii oppugnatione profecerunt. »

Commentaire : Voy. nº 586. — L'armée des croisés ayant mis environ 20 jours pour franchir la distance de 270 kilomètres qui sépare Nicomédie d'Ancyre, dut employer à peu près autant de temps pour se rendre d'Ancyre à Iconium qui sont distantes de 235 kilomètres. Leur arrivée à Iconium peut donc être fixée vers le 15 août. Les combats qu'ils livrèrent aux Turcs pendant trois jours eurent lieu certainement dans la seconde partie de leur marche d'Ancyre à Iconium, donc probablement du 10 au 12 août. Ces Turcs n'appartenaient pas, semble-t-il, au gros de l'armée qui avait été opposée aux Lombards (cf. ci-dessus, nº 589); c'étaient, comme le pense Kugler, de petites bandes levées chez les Seldjoukides d'Iconium.

1101, août 25—septembre 6. — Le roi Baudouin I reçoit, à Joppe, la nouvelle de l'approche d'une armée égyptienne. Il rassemble alors dans cette ville tous les hommes dispersés dans les villes et châteaux du royaume. (596)

Sources : Foucher de Chartres (*Hist. occ. d. crois.*, III, 391 B) : « Sed cum postea, auribus ad eos semper intentis, per LXX dies quieti sustinuissemus, intimatum est regi adversarios nostros animositate iterata commoveri, etiam nos appetere parari. Hoc autem audito, fecit rex gentem suam prompte congregari, de Iherosolyma videlicet et Tyberiade, Caesarea quoque et Caypha. Et quia necessitas nos urgebat, pro eo quod militum eramus egentes, monente rege, quicumque potuit de armigero suo militem fecit. Itâque milites nostri omnes CCLX tantum modo fuerunt, pedites vero DCCCC. Qui autem contra nos XI milia militum et XXI milia peditum simul erant. » — Bartolf de Nangis (*ibid.*, III, 527 F). « Rex autem Balduinus, ut audivit quia congregatus est exercitus gentilium, relictis in Caesarea paucis admodum custodibus, cum exercitulo suo properavit eis obviam ire. Et veniens Ramulam, misit pro eis qui in Iherusalem erant et in Ioppen et in omnibus finibus eorum; et conflavit exercitum suum de universis quos habere potuit; et fuerunt ei CCLX milites, pedites vero DCCCC. Hostes quidem, sicut ab eisdem captis postea scitum est, XV centena milia equitum et XX milia peditum numeraverant ». Lisiard de Tours (*ibid.*, III, 559 F) : « Expugnata urbe Caesarea...,

rex et exercitus Christianorum Ramulam civitatem Lidae proximam adire festinaverunt... Ismaelitae suam sibi calliditatem nil valere... alii alibi sunt dispersi. Quod rex et sui cognoscentes, laeti et alacres Ioppen redeunt.....; verum post duos menses, cum intimatum fuisset regi adversarios suos... Ascalone esse congregatos, congregat et ipse apud Ioppen quantum praevalet exercitum, CCLX milites et pedites DCCCC, cum his contra XI milia militum et XX peditum milia pugnaturus ». — *Hist. Nicena vel Antiochena* (*ibid.*, V, 178 B). — Anonyme rhénan, *Hist. Godefridi* (*ibid.*, 505 E) : « Deinde transactis VII mensibus, anno Domini MCII°, ab urbe Iherusalem capta anno tertio rex Babylonis congregavit exercitum magnum.... ». — *Li estoire de Jerusalem et d'Antioche* (*ibid.*, 641 A). — Raim. d'Aguilers (*Hist. occid. d. croisades*, III, 307 F) : « Qualiter autem id actum sit, praesentium tunc et veracium relatione didicimus. Ascalonitae, inquiunt et Babilonici adversarii, multitudine et diversitate nimia confidentes ante XV praefatae solemnitatis [*scil.* Nativitatis B. M.] dies, publico denuntiato bello, Iherosolymitanum regem et Christianos omnes expugnare, et Ioppe civitatem, communem nostrorum portum peregrinorum sanctaeque urbis filiam et adiutricem, obsidere minabantur. Convocato itaque rex omni Iherosolymitano populo cum peregrinis, in commune Dominum deprecari et ad bellum viriliter istud omnes praeparare hortabatur..... Missis ergo ubique regiis nuntiis, convocatisque paucis Christianis qui per diversa loca erant, quoniam et maxima pars nostri exercitus ad propria redierat et Pictavensis comes et alii proceres necdum advenerant, statuit rex cum tam parva manu innumerabiles hostium phalanges circa quoddam flumen praestolari. Gaudemarus.... » (voy. la suite n° 615). — Ekkehard, *Hierosolymita*, ch. XXVIII (*ibid.*, 33 C ; HE, p. 258) : « Rursum circa Kal. Septembres, quo scilicet tempore christianorum, quos ante memoravimus, adventantium fama Babyloniae regna terruerat, inito consilio, praeoccupare nostram, hoc est universorum qui tunc in Judaea vel in cunctis finibus illis reperirentur, interneciem disponebant, missisque epistolis Damasco, Tripoli, Gibel, ceterisque barbaris civitatibus, adversus nomen christianitatis se invicem qualicumque pacto confortabant. Egressus itaque XL milium exercitus de Babylone primum ad obtinendam Ioppen tendens, non longe ab Ascalone, sumtis nimirum inde sociis consedit. Baldewinus vero, rem non ignorans, suos undique, hoc est ab Hierusalem, Nicopoli, monte Thabor, Ebron, Caesarea et Assur, in Ioppen, ubi tunc non parva manebat peregrinorum turba, convocavit. » — Albert d'Aix, l. VII, ch. LXIII : « Interea.... crudelis legatio a Babylonia descendit, scilicet quod Meravis, qui est secundus in regno cum tota virtute et apparatu regis Babyloniae properaret, bellum in brevi cum eo habiturus. Rex autem Baldewinus tam crudelia nuntia intelligens, non secure non facile auribus inmisit,

sed a Ierusalem in septembri mense, in solenni nativitate matris ac virginis Mariae, anno primo regni, descendens, urbem Ioppen cum omni virtute peditum et equitum introivit, eiusque moenia plurima suarum muniens fiducia, cum trecentis tantum equitibus et mille peditibus in occursum inimicorum festinavit, ut cognosceret si vera belli legatio sibi innotuisset. » — Guill. de Tyr, X, xvii (*Hist. occ. d. crois.*, I, 425) : « Tandem mense tertio.... ubi domino regi nuntiatum est, collectis regni modicis copiis.... exercitum circa Liddam et Ramulam colligit quantum potest ».

Commentaire : Voy., nᵒˢ 604, 605; — Wilken, II, 108; — Michaud, III, 21; — Sybel, *Gesch. d. I. Kreuzz.*, 98 (101); — HE, 258, 260; — Wollf, *Balduin I von Jerusalem*, 10; — Heermann, *Gefechtsführung abendl. Heere im Orient*, 59; — Hampel, *Untersuchungen über d. lat. Patriarchat in Jerusalem*, 43; — Röhricht, *Gesch. d. Königr. Jerusalem*, 24. — D'après Foucher, le roi Baudouin avait passé 70 jours dans l'inaction à Joppe, lorsque lui parvint la nouvelle de l'approche de l'armée égyptienne, qui l'obligea à convoquer dans cette place ceux de ses hommes qui tenaient garnison dans les autres villes et châteaux. Ces 70 jours, d'après un renseignement fourni par Ekkehard, doivent se placer aux environs du 1ᵉʳ septembre 1101 (« circa kalendas Septembris »). Quant à ce que nous trouvons dans le *Fragment* joint à l'*Historia Hierosolymitana* de Raimond d'Aguilers, à savoir que Baudouin aurait reçu la nouvelle de l'approche de l'armée égyptienne dès le 25 août (15 jours avant le jour de la naissance de la Vierge), cela n'est certainement pas erroné. Comme la rencontre des croisés et des Égyptiens eut lieu le 7 septembre, si l'on admettait que le dernier des 70 jours fût le 6 septembre et non le 25 août, il faudrait supposer aussi que la mobilisation de l'armée royale et de toutes les garnisons placées dans les villes et châteaux n'exigea pas plus d'un jour, ce qui est matériellement impossible. Cette mobilisation ne put se faire en moins de 12 à 13 jours; de telle sorte qu'entre le moment où Baudouin quitta Césarée et le jour de la bataille de Rama (7 septembre), il faut compter au moins 13 + 70 + 24 jours. Si donc l'on prend le 25 août comme terme final des 70 jours, il en résulte que Baudouin partit de Rama le 17 juin (cf. ci-dessus, nᵒ 577). Son départ de Césarée, ayant eu lieu 24 jours auparavant, doit donc être fixé au 24 mai (cf. ci-dessus, nᵒ 570). Par conséquent la prise de Césarée par les croisés ne peut se placer au vendredi 31 mai; il faut la placer au vendredi 17 mai, sans cela il ne nous resterait aucun laps de temps pour le séjour de Baudouin à Césarée, lequel dut certainement être de quelque durée (voy. ci-dessus, nᵒˢ 567, 568). Je me suis trompé dans mon édition du *Hierosolymita* d'Ekkehard, en assignant le 6 septembre comme terme final des 70 jours d'inaction, d'où je concluais que Baudouin était parti de

Rama pour Joppe le 28 juin (= 24 jours auparavant), et que la prise de Césarée était du 31 mai.

1101, vers le 26 août. — Les Poitevins et les Allemands, sous la conduite de Guillaume de Nevers et de Welf de Bavière, pillent Salamia (Ismil). (597)

Source : Albert d'Aix, VIII, ch. xxxviii (voy. ci-dessus, n° 592).

Commentaire : Voy. ci-dessus, n° 592. — La distance de Philomelium à Salamia est de 180 kilom., celle de Salamia à Eregli de 90 kilom. Les croisés, ayant quitté Philomelium vers le 10 août (voy. ci-dessus, n° 592) et étant arrivés vers le 5 septembre à Eregli (voy. ci-dessous, n° 603), ont dû atteindre Salamia dans les environs du 26 août.

1101, vers le 29 août. — Les bandes de Guillaume de Nevers sont anéanties dans la région d'Eregli. Sept cents hommes seulement survivent à cette déroute. (598)

Source : Albert d'Aix, VIII, ch. xxix-xxxi : « Nihil autem in hac praesidii [Stanconae] oppugnatione proficientes, castra hinc amoventes ad civitatem Reclei applicuerunt, ubi triduo siti adeo intolerabili oppressus elanguit exercitus, ut supra CCC extincti gravissima morte illic periclitarentur, ceteri vero viventes viribus exhausti et necessariorum defectione infirmati parum ad resistendum valerent..... Turci autem post paululum temporis comperientes exercitum iam sitis gravi passione defectum et parum posse resistere, extemplo eos insecuti, sagittis adgressi sunt per diem integram proelium grave hinc et hinc committentes et utrinque in gladio, arcu et lancea corruentes, totam latissimam vallem sanguine suo repleverunt ac densis corporibus occisorum virorum ac mulierum terra regionis huius occupata est... Turcorum ferocitas exaltata coepit invalescere, et Christianos victos atrociter in fugam cogere..... Acta sunt crudelissima haec bella et saevissimae strages Christianorum in mense Augusto. »

Commentaire : Voy. Haken, *Gemælde d. Kreuzz.*, II, 117; — Wilken, *Gesch. d. Kreuzz.*, II, 141; — Michaud, *Hist. d. croisades*, II, 145; — Idem. *Correspondance d'Orient*, lettre LXIII éd. de Bruxelles, III, 177); — Rehm, *Gesch. d. Mittelalters*, III, I, 89; — Kausler, *Wörterburch d. Schlachten*, IV, 77; — Sporschil, *Gesch. d. Kreuzz.*, 156; — Weil, *Gesch. d. Chalifen*, III, 182 et suiv.; — HE, 244; — Kugler, *Albert v. Aachen*, 322; — Seignobos, *Les croisades* (dans Lavisse et Rambaud, *Hist. gén.*, II, 312); — Tomaschek, *Zur hist. Topogr. Kl. Asiens*, 88; — Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis*, 228; — Röhricht, *Gesch. d. Königr. Jerusalem*, 32; — Guillaume de Nevers était arrivé vers le 15 août aux environs d'Iconium, et, après la tentative infruc-

tueuse qu'il avait faite pour s'emparer de cette place, il était sans doute parti presque aussitôt pour Eregli. D'Iconium à Eregli il y a 146 kilom., et les croisés, malgré la chaleur torride dont ils eurent à souffrir, purent franchir cette distance en 11 jours environ. Ils parvinrent certainement jusqu'à Eregli même, ainsi que l'a montré Kugler et comme l'indique le texte d'Albert d'Aix : « ad civitatem Reclei applicuerunt, *ubi* triduo siti oppressos... » Trois jours après leur arrivée eut lieu le combat avec les Turcs, dans lequel Guillaume de Nevers subit une complète défaite. Albert d'Aix nous apprend que la rencontre eut lieu au mois d'août; ce dut être vers la fin de ce mois puisque, vers le 15, les croisés étaient encore à Iconium.

1101, de fin août à fin septembre. — Les survivants de l'armée lombarde battue à Amasia par les Turcs rentrent à Constantinople. Avec eux se trouvaient Raimond de Saint-Gilles qui s'était embarqué à Sinope, le comte Étienne de Blois, le duc Étienne de Bourgogne, le maréchal Conrad, Anselme, archevêque de Milan, les évêques de Laon et de Soissons, qui s'étaient enfuis eux aussi jusqu'à Sinope mais qui, de là, avaient gagné Constantinople par la voie de terre. (599)

Sources : Albert d'Aix, VIII, ch. XXII : « Igitur exercitus sic attritus et profugus equo vel mulo evadere festinans, ad civitatem Synoplum, quam milites imperatoris tuebantur, sparsim fugiendo pervenit et sic semper fugiens usque ad regiam urbem Constantinopolim partim reversus est. Stephanus autem dux Burgundiae, Stephanus Blesensis, Conradus stabularius imperatoris Romanorum, Episcopus Mediolanensis, Episcopus Lauduni, Episcopus de Suessones, Wido Rufus, Hugo Bardolfus et ceteri comprimores et universi, qui gravissima Turcorum arma poterant effugere, Constantinopolim per montana et invia fugientes regressi sunt. Comes vero Reymundus... navem ascendens [Synopli] per mare Constantinopolim advectus est..... » (voy. ci-dessus, n° 593). — Orderic Vital, éd. Le Prévost, IV, 128 : « Tolosanus comes cum suis et Turcopolis Constantinopolim fugientes redierunt et tristi eventu Christianorum relato, magnum imperatori gaudium intulerunt. » — Anne Comnène, Alexias, XI (*Hist. grecs des crois.*, I, II, 73 B) : 'Αλλὰ ταῦτα μὲν τὰ τῶν Τούρκων κατὰ τῶν Νορμάνων ἀνδραγαθήματα. 'Ο δέ γε Σαγγέλης καὶ ὁ Τζίτας μετὰ τῶν καταλειφθέντων ὀλίγων ἱππέων τὴν βασιλεύουσαν καταλαμβάνουσι. » — Matthieu d'Édesse (*Hist. armén. d. crois.*, I, 56) : « Saint-Gilles se sauva avec 300 hommes seulement, et se réfugia dans Antioche ».

Commentaire : Voy. ci-dessus, n° 593; — Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis*, 227 : « Les survivants de l'expédition ne rentrèrent à Byzance qu'à la fin de 1101 ». — Mathieu d'Edesse

fait erreur en disant que Raimond de Saint-Gilles s'enfuit à Édesse et ne parvint à Constantinople que le printemps suivant. Selon toute apparence, Raimond, qui s'était embarqué à Sinope, arriva à Constantinople avant les autres fugitifs, deux semaines environ après son embarquement. Il put atteindre la ville impériale vers la fin d'août. Les autres croisés partis de Sinope par la route de terre, eurent à franchir une région montagneuse et difficile; leur voyage ne put se faire aussi rapidement, et ils n'arrivèrent sans doute à Constantinople que dans le courant de septembre. Ils y étaient peut-être tous réunis dès avant la fin de ce mois, car c'est là que mourut, le 30 septembre, Anselme, archevêque de Milan (voy. ci-dessous, nº 622). On peut admettre toutefois que d'autres fugitifs isolés, ou en petites bandes, arrivèrent encore pendant les mois d'octobre et de novembre.

(A suivre.)

H. Hagenmeyer.

HISTOIRE D'ÉGYPTE

DE

MAKRIZI

TRADUCTION FRANÇAISE ACCOMPAGNÉE DE NOTES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES

(*Suite*) [1].

Les Francs s'en revinrent à Mardj-ʿAkkā. Les Musulmans subirent un dommage considérable; les Francs leur firent un grand nombre de prisonniers et s'emparèrent d'un butin considérable; il est impossible de décrire les ravages qu'ils firent par le fer et par le feu. Ils ne restèrent que peu de temps à Mardj-ʿAkkā, et ils allèrent ensuite faire une seconde expédition, au cours de laquelle ils saccagèrent Saïdā et Shakīf; puis, ils s'en revinrent dans leurs états. Tous ces événements se passèrent depuis le milieu du mois de Ramadhān jusqu'au jour de la fête de la rupture du jeûne.

Al-Malik-ad-ʿAdil s'en vint camper à Mardj-aṣ-Ṣofar [2]; il aper-
Fol. 60 v°. çut en chemin un homme qui portait quelque chose et qui tantôt marchait, tantôt s'asseyait. Il lui dit : « Vieillard, ne te hâte point tant et prends garde de te fatiguer ! » L'homme lui répondit : « O sultan des Musulmans ! ne te hâte point tant toi-même; car,

1. Voy. *Rev. de l'Or. latin,* t. VI, pp. 435-489; t. VIII, pp. 165-212, 501-553; t. IX, pp. 6-163.

2. Quand al-Malik-al-ʿAdil vint camper à Mardj-as-Safar, dit Djamāl-ad-Din-ibn-Wāsil (*Histoire des Ayyoubites*, ms. ar. 1702, folio 183 v°), il envoya son fils à Malik-al-Moʿaththam, à Nābolos, avec un détachement de son armée pour couvrir Jérusalem et en tenir les Francs écartés ; il envoya également un officier à l'atabek Shihāb-ad Dīn-Toghril, vice roi d'Alep, avec une robe d'honneur pour al-Malik-al-ʿAzīz, fils d'al-Malik-aṭh-Ṭhāhir.

quand nous te voyons te presser de te rendre chez toi en nous abandonnant aux mains de nos ennemis, comment ne nous hâterions-nous pas, nous aussi? »

Pendant le temps qu'al-Malik al-ʿAdil passa à Mardj-aṣ-Ṣofar, il écrivit aux princes ayyoubites de l'Orient, pour les prier de venir le trouver; le premier de ceux qui répondirent à son appel fut Asad-ad-Dîn-Shîrkoûh, prince de Ḥomṣ. Ensuite al-ʿAdil envoya son fils al-Malik-al-Moaṭhṭham-ʿIsa, avec un détachement de l'armée à Nâbolos, pour empêcher les Francs de s'emparer de Jérusalem. Les Francs vinrent alors assiéger la citadelle de Ṭour, qu'al-Malik-al-ʿAdil avait fait construire; ils combattirent avec la dernière vigueur la garnison de cette place, et s'emparèrent des ouvrages fortifiés qui l'entouraient. Elle allait tomber en leur pouvoir, quand Allah voulut qu'un de leurs rois fût tué. Les Francs levèrent alors le siège de Ṭour et se retirèrent à ʿAkkâ après être restés devant cette place durant dix-sept jours.

L'année se termina, les Francs se trouvant campés à Mardj-ʿAkkâ, et al-Malik-al-ʿAdil à Mardj-as-Ṣofar.

Cette même année, mourut le *ḳâḍî al-ḳoḍât* de Damas, ʿAboû-'l-Ḳâsim-ʿAbd-aṣ-Ṣamad-ibn-Moḥammad-ibn-Aboû-'l-Fadl-ibn-ʿAli-ibn-ʿAbd-al-Vâhid-al-Ansâri-al-Khazradji-al-ʿAbbâdî-al-Saʿadî-al-Dimishkî-al-Shafeʿi-Djamâl-ad-Dîn-ibn-al-Khorastânî [1], le quatrième jour du mois de Dhoû'-l-Ḥidjdjah. Il était né à Damas au commencement de l'un des deux mois de Rabîʿ de l'année 520. — Cette année mourut également le grand émir Badr-ad-Dîn-Moḥammad-ibn-Aboû'-l-Ḳasîm-ibn-Mohammad-al-Hakkarî; les Francs le tuèrent au siège de Ṭour. On transporta sa dépouille mortelle à Jérusalem et il fut inhumé dans le tombeau qu'il s'y était fait construire. Et cette année mourut aussi Shodjaʿ-ad-Dîn-Mahmoûd-ibn-ad-Dabbâgh, qui était le bouffon d'al-Malik-al-ʿAdil.

Année 615.

Dix-neuvième et dernière année du règne du sultan Al-Malik al-ʿAdil-Aboû-bakr en Égypte.

Cette année, les Francs se décidèrent d'un avis unanime à quitter ʿAkkâ, à marcher contre l'Égypte et à faire tous leurs

1. Ou peut-être al-Khouzistani; dans le premier cas, ce surnom indiquerait que le personnage en question était originaire du Khorasan, dans le second du Khouzistan ou Susiane, l'Ahvâz des géographes musulmans.

efforts pour s'en emparer. Ils mirent à la voile et vinrent mouiller devant Damiette, le mardi, quatrième jour du mois de Rabî' premier, date correspondante au deuxième jour du mois de Ḥazîrân, devant la rive de Djîzah, le Nil coulant entre eux et la ville. Il y avait à cet endroit sur le Nil une tour très puissamment fortifiée et dont il n'y avait point moyen de s'emparer. On y avait placé d'énormes chaînes de fer d'une solidité à toute épreuve qui étaient tendues sur le Nil, pour empêcher les navires arrivant de la haute mer de pénétrer en Égypte. Ces chaînes étaient fixées à la seconde tour qui se trouvait en face de la précédente, et ces deux tours étaient remplies de combattants; aujourd'hui l'emplacement sur lequel elles se dressaient à Damiette se nomme Bein-al-Burdjein, « entre les deux tours ».

Les Francs vinrent camper à l'ouest du Nil; ils entourèrent leur camp d'un fossé et bâtirent un mur tout autour de ce fossé, après quoi ils commencèrent l'attaque de la ville de Damiette. Ils
Fol. 61 r°. construisirent des machines, de gros navires pour les porter (*maremmât*) et des tours. Ils s'avancèrent sur leurs vaisseaux jusqu'à la Tour de la Chaîne dans l'espoir de s'en emparer et de se rendre ainsi maîtres de la ville. Al-Malik-al-Kâmil fit une sortie avec les troupes qui étaient restées auprès de lui, trois jours après avoir reçu des dépêches par pigeons, cinq jours manquant du mois de Rabî' premier. Le sultan donna ordre au gouverneur de la Province occidentale (*gharbiyya*) de réunir tous les Arabes nomades, et il se mit en marche à la tête d'une nombreuse armée. La flotte appareilla et vint mouiller au-dessous de Damiette; le sultan vint camper dans les environs d'al-'Adiliyya, localité proche de Damiette et envoya un corps d'armée pour empêcher les Francs de traverser le Nil; chaque jour, ce prince montait à cheval et se rendait plusieurs fois d''Adiliyya à Damiette pour diriger la défense et pour jouer toutes sortes de tours aux Francs. Ceux-ci continuèrent l'attaque de la Tour de la Chaîne, mais ils ne purent réussir à s'en emparer; leurs maremmes furent brisées, ainsi que les machines de guerre qu'elles portaient. Les choses restèrent dans cet état durant ces quatre mois. Al-Malik-al-'Adil fit venir régiment par régiment l'armée de Syrie à Damiette, pour que al-Kâmil eût sous la main le plus grand nombre de troupes possible. Sur ces entrefaites, on reçut la nouvelle que Kaï-Kâoûs, le sultan seldjoukide du pays de Roûm, s'était mis en marche et qu'il se dirigeait vers la Syrie, comme il en était convenu avec al-Malik-as-Ṣâlih, prince d'Amid, et avec d'autres princes de Syrie; on apprit qu'il était arrivé à Manbadj,

qu'il s'était emparé de Tell-Bāshir [1], qu'il avait convenu avec al-Malik-al-Afḍal-ʿAli, fils de Ṣalāh-ad-Dīn de lui donner toutes les villes qu'il conquerrait. Mais le Seldjoukide ne tint pas la parole donnée, et il mit dans les places dont il s'était emparé des officiers pour y gouverner en son nom. Cette manière d'agir détacha de son parti un grand nombre de personnes. Les Arabes, avec un détachement de l'armée, l'attaquèrent; ils lui firent un grand nombre de prisonniers et s'emparèrent de beaucoup de butin. Le sultan du pays de Roūm s'en retourna alors dans ses états sans avoir réussi dans son entreprise.

Pendant ce temps, al-ʿAdil était campé à Mardj-as-Ṣofar et il s'occupait activement de se défendre contre les Francs; c'est là qu'il reçut la nouvelle que les Francs s'étaient emparés de la Tour de la Chaîne à Damiette. Le sultan soupira profondément et se frappa la poitrine d'un air désespéré; il tomba malade sur le champ et rétrograda de Mardj-as-Ṣofar à ʿAliḳaïn [2]. Sa maladie s'aggrava et il rendit le dernier soupir le jeudi, septième jour du mois de Djoumādā second. Ses officiers cachèrent sa mort et dirent : « Le médecin a donné au sultan le conseil de se rendre à Damas pour s'y soigner ». On le transporta alors dans une litière fermée; son eunuque et son médecin montés à cheval, marchaient à côté de la litière, et le grand échanson préparait des breuvages qu'il portait à l'eunuque pour que le sultan les bût. La foule se laissa prendre à ce manège et tout le monde crut que le sultan était vivant, jusqu'au moment où on le fit entrer dans la citadelle de Damas. C'était dans cette forteresse que se trouvaient les trésors du prince, ses femmes et toute sa famille. La mort du sultan fut annoncée au peuple après que son fils al-Malik-al-Moʿaṭhṭham

1. Nom d'une puissante forteresse située au nord d'Alep, à deux jours de distance de cette ville.

2. Le sultan al-Malik-al-ʿAdil était né à Baʿalbek en l'an 534 de l'hégire, alors que son père était gouverneur de cette ville au nom de Zengī ; on dit aussi qu'il naquit en 538, ou même au commencement de 540. Il fut élevé à la cour de l'*atābek* Noūr-ad-Dīn-Mahmoūd. Son frère Ṣalāh-ad-Dīn, qui avait deux ans de plus que lui, l'aimait beaucoup. Ibn Khallikan rapporte sur ce prince une anecdote assez curieuse : al-ʿAdil racontait lui-même que lorsqu'il fut sur le point de partir pour l'Égypte avec Ṣalāh-ad-Dīn, il demanda à son père une sacoche dont il avait besoin pour mettre quelque argent. Nadjm-ad-Dīn la lui remit en lui disant : « Aboū-Bakr, quand tu seras maître de l'Égypte, tu me la rendras pleine d'or ! » Quand Nadjm-ad-Dīn vint en Égypte, il demanda sa sacoche pleine de *dinārs* à son fils, mais ce dernier qui était d'une avarice sordide la remplit de *dirhems* noirs et mit sur le dessus quelques pièces d'or ; Nadjm-ad-Dīn ne fut pas dupe du stratagème ; il renversa la sacoche à terre et quand l'on vit rouler les pièces d'argent, il dit à son fils : « Eh bien ! Aboū-Bakr, tu as déjà appris les ruses des Égyptiens ! » Il paraît que ce prince aimait beaucoup à faire la cuisine lui-même.

eut pris possession des richesses qui se trouvaient dans la cita-
Fol. 61 r°. delle, ainsi que des objets mobiliers. Al-Malik-al-'Adil fut inhumé dans la citadelle.

Les habitants de Damas se livrèrent à tous les désordres, et cela dura jusqu'au moment où al-Malik-al-Mo'aṭhṭham monta à cheval; le tumulte s'apaisa et on cria dans la ville : « Implorez la miséricorde d'Allah pour notre seigneur le sultan al-Malik-al-'Adil et priez pour votre sultan al-Malik-al-Mo'aṭhṭham; qu'Allah lui accorde un long règne! » Les gens pleurèrent abondamment et ils ressentirent une vive douleur de la mort d'al-'Adil.

Al-Malik-al'Adil était né au mois de Moḥarram de l'année 540 ou, suivant d'autres personnes, de l'an 538, à Damas. Il avait étudié les traditions musulmanes avec al-Salafī et Ibn-'Aoūf. Il avait combattu avec le plus grand courage à Damiette, en l'an 565, sous le règne du khalife al-'Adid, ainsi que dans la ville d''Akkā. Il régna sur Damas en l'an 592 et en fut souverain durant 23 ans; il devint ensuite sultan en Égypte en l'an 596. La durée de son règne dans ce pays fut de 19 années, un mois et 19 jours. Le nombre de ses enfants fut de 19 garçons, sans compter les filles. C'étaient :

Al-Malik-al-Avḥad-Nadjm-ad-Dīn-Ayyoûb, prince de Khilāṭ, homme extrêmement petit, mais très attentif aux affaires de l'état et très courageux. Il aimait à répandre le sang et mourut pendant le règne de son père.

Al-Malik-al-Fāïz-Ibrahim et al-Malik-al-Moughith-'Omar, qui moururent également tous les deux avant leur père. 'Omar laissa un fils nommé al-Malik-al-Moughith-Shihāb-ad-Dīn-Maḥmoūd, qui fut élevé par son oncle al-Malik-al-Mo'aṭhṭham-'Isā.

Al-Malik-al-Djarrād-Shams-ad-Dīn-Maudoūd, qui mourut également sous le règne de son père, laissant un fils nommé Moṭhaffar-ad-Dīn-Yoūnis, qui resta auprès de son oncle al-Malik-al-'Adil, en Égypte. Il devint ensuite prince de Damas et d'autres villes. C'était un homme généreux et brave.

Al-Malik-al-Kāmil-Nāṣir-ad-Dīn-Moḥammad, qui fut sultan d'Egypte.

Al-Malik al-Mo'aṭhṭham-Sharaf-ad-Dīn-Abou-'l-Ghanaīm-'Isā, prince de Damas; ces deux derniers princes étaient frères utérins.

Al-Malik-al-'Azîz-'Imād-ad-Dīn-'Othmān, prince de Bāniās. C'était un prince courageux et actif.

Al-Malik-al-Amdjad-Madjd-ad-Dīn-Ḥasan; il mourut à Jérusalem sous le règne de son père, et il fut inhumé dans son *médréséh* qu'il avait fait construire dans cette ville; dans la suite son corps fut transporté à Karak.

Al-Malik-al-Ashraf-Moṭhaffar-ad-Dīn-Moūsā, prince des provinces orientales et de Khilāṭ, après son frère al-Malik-al-Avḥad.

Al-Malik-al-Moṭhaffar-Shihāb-ad-Dīn-Ghâzī, prince de Miyyafārḳin, et ses deux frères utérins, al-Malik-al-Moʿizz-Modjir-ad-Dīn-Yaʿkoub et al-Malik-al-Ḳāhir-Bahā-ad-Dīn-Tādj-al-Moloūk-Isḥāk.

Al-Malik-aṣ-Ṣāliḥ-ʿImād-ad-Dīn-Ismāʿīl, prince de Boṣra; il devint par la suite souverain de Damas.

Al-Malik-al-Moṭhaffar-al-Faḍl-Ḳoṭb-ad-Dīn-Aḥmad, qui mourut en Égypte, sous le règne de son frère al-Malik-al-Kāmil, dans le Fayyoūm; on transporta son corps dans un cercueil au Kaire au milieu du mois de Radjab de l'an 618.

Al-Malik-al-Amdjad-Taḳī-ad-Dīn-ʿAbbas, leur cadet, qui naquit Fol. 62 r°.
en l'an 603 et qui mourut après eux à Damas, en l'an 669, sous le règne d'al-Malik-aṭh-Ṭhāhir-Baībars.

Al-Malik-al-Ḥāfiṭh-Noūr-ad-Dīn-Arslān, prince de la citadelle de Djaʿbar.

Al-Malik-al-Kāhir-Bahā-ad-Dīn-Khiḍr.

Al-Malik-al-Moughîth-Shihāb-ad-Dīn-Maḥmoūd.

Al-Malik-an-Nāṣir-Salāh-ad-Dīn-Khalīl.

Il eut pour vizir durant son règne, un court espace de temps, Aboū-Saʿīd-ibn-Abi-'l-Yaman'ibn-al-Khāl; ce personnage était un chrétien qui abjura le Christianisme entre les mains d'al-ʿAdil, après que ce prince fut revenu en Égypte avec al-Afḍal-ʿAli-ibn-Ṣalāḥ-ad-Dīn, en l'an 582. Après la mort d'Abou-Sāʿid, le sultan prit pour vizir le *ṣahib* Ṣafī ad-Dīn-ʿAbd-Allah-ibn-Shakir-al-Demirī. Ce dernier sut dominer l'esprit du sultan et il acquit un grand pouvoir sur lui, traitant durement les plus grands personnages et les grands fonctionnaires (*kouttāb*), de l'état, allant jusqu'à s'emparer de leurs fortunes. Le *ḳāḍī* al-Ashraf, fils du *ḳāḍī* al-Faḍil, s'enfuit du Kaire pour se soustraire à sa colère et se rendit à Bagdād, où il demanda au khalife al-Naṣir d'intercéder en sa faveur. Le khalife écrivit à al-ʿAdil une lettre dans ce sens. ʿAlam-ad-Dīn-ibn-Abi-'l-Ḥadjādj, titulaire du ministère (*Sāhib-dīvān*) de la guerre, et al-Asʿad-ibn-Mammati, titulaire du ministère des finances, s'enfuirent pour la même raison à Alep. Al-Malik-aṭh-Thāhir, qui régnait alors dans cette ville, les traita avec les plus grands honneurs, et ils restèrent tous les deux auprès de ce prince jusqu'à leur mort. Le vizir Safi-ad-Dīn tyrannisa aussi les Banoū-Ḥamdān, les Banou Ḥabbāb, les Banoū-al-Ḥalīs, les principaux employés de la chancellerie, les *mostaufis;* al-Malik-al-ʿAdil ne s'y opposait pas, et ne l'empêchait en rien d'agir ainsi. Un jour, en

l'an 607, le vizir alla jusqu'à s'emporter avec violence contre le sultan et jura qu'il ne resterait pas plus longtemps à son service. Al-Malik-al-ʿAdil le chassa alors d'Égypte en lui laissant emporter tous ses biens et emmener ses femmes; le tout formait la charge de trente chameaux. Ses ennemis conseillèrent à al-ʿAdil de confisquer ses biens; mais celui-ci ne voulut point y consentir. Le vizir se rendit à Amid, et demeura auprès d'al-Malik-aṣ-Ṣâliḥ-ibn-Ortoḳ.

Al-Malik-al-ʿAdil prit alors comme vizir le *ḳâḍî* al-Aʿazz-Fakhr-ad-Dîn-ibn-Miḳdâm-ibn-Shakr; mais, en l'an 612, il le punit sévèrement, le fit frapper de coups et enchaîner; puis il le bannit d'Égypte. Il ne donna ensuite sa place à personne.

Il est à remarquer qu'al-Malik-al-Afḍal-ʿAli, fils de Ṣalâḥ-ad-Dîn-Yoûsoûf, ne posséda aucun royaume, que son oncle al-ʿAdil ne le lui ait enlevé. La première fois, les choses se passèrent ainsi: son père [Ṣalâḥ-ad-Dîn] lui avait donné à titre de fief les villes de Ḥarrân, d'ar-Rohâ et de Miyyafârḳîn, en l'an 586; le prince s'était mis en marche pour s'y rendre, et il était arrivé à Alep, quand son père lui donna l'ordre de revenir et envoya al-Malik-al-ʿAdil prendre possession de ces villes. Après la mort de son père, al-Afḍal régna sur Damas; mais al-ʿAdil la lui enleva également. Après ces événements, il régna sur l'Égypte, et al-ʿAdil vint encore une fois lui en enlever la souveraineté. Il alla ensuite régner à Ṣarkhad, et de nouveau al-ʿAdil lui prit cette ville; il lui donna en échange la citadelle de Nadjm et la ville de Saroûdj; puis il lui fit rendre ces deux places.

Quand ses états se furent ainsi étendus, al-ʿAdil les divisa entre Fol. 62 v°. ses enfants, de telle sorte que lui et ses fils régnaient depuis Khilâṭ jusqu'au Yémen..... [1]. Il laissa une fortune immense dont une partie était dans le trésor dont s'empara son fils, al-Malik-al-Moʿaṭhṭham. Ce trésor contenait 700,000 dinars égyptiens; il y avait en plus à Karak des sommes d'argent sur lesquelles al-Moʿaṭhṭham mit également la main.

Al-Malik-al-Moʿizz s'établit dans le camp en face de Damiette et cacha avec soin la mort de son père, de peur des Francs.

1. Il y a ici quelques lignes que je passe, car on n'y trouve guère que les louanges ordinaires appliquées à tous les princes musulmans.

V

Règne du sultan al-Malik-al-Kamil-Naṣir-ad-Dîn-Abou-'l-Ma'ali-Mohammad, fils d'al-Malik-al-'Adil-Abou-Bakr-ibn-Ayyoub [1].

Ce fut le sixième des souverains d'Égypte. Il prit les rênes du pouvoir après la mort d'al-'Adil, comme ce prince l'avait décrété durant sa vie, au mois de Djoumāda second de l'année 615. Fol. 63 r°. Quand il apprit la mort de son père, al-Kāmil se trouvait alors au camp d' 'Adiliyya occupé à combattre les Francs, qui s'étaient emparés de la rive occidentale de l'Égypte. Il avait déjà dépensé, pour la tour et la digue, plus de 70,000 dinars. Al-Malik-al-Kāmil avait fait établir, pour remplacer les chaînes qui barraient le Nil, une grande digue, de façon à empêcher les Francs de le traverser, mais les Francs l'attaquèrent avec la dernière violence et parvinrent à couper la digue. Al-Malik-al-Kāmil ordonna alors de couler à fond plusieurs navires dans le Nil pour empêcher les Francs de naviguer sur le fleuve. Les Francs changèrent de route et ils se dirigèrent vers le canal qui est connu sous le nom d'al-Azrak, et dans lequel le Nil avait coulé autrefois. Ils le creusèrent très profondément et y firent couler l'eau jusqu'à la Méditerranée; leurs vaisseaux remontèrent ce canal jusqu'aux environs de Boūra [2], localité qui se trouve dans le canton de Bohaïra et de Damiette, en face du camp d'al-Malik-al-Kāmil, afin de l'attaquer en cet endroit. Quand les Francs furent installés à Boūra, ils attaquèrent al-Kāmil par le fleuve et ils renouvelèrent à plusieurs reprises leur tentative, mais sans pouvoir remporter aucun

1. Dhahabī nous apprend que ce prince portait les deux noms d'Aboū'-l-Ma'ālī et d'Aboū'l-Moṭhaffar (Aboū'l-Maḥāsin, *Histoire d'Égypte*, ms. ar. 1779, folio 62 recto), et il dit qu'il naquit en 576. Cette assertion contredit celle d'Aboū-'l-Moṭhaffar-al-Djoūzī qui d'aprés Dhahabī donne la date de 573; de semblables divergences se produisent souvent et elles n'ont rien d'extraordinaire, quand on pense que les Musulmans n'avaient point d'état civil. Aboū-'l-Maḥāsin se montre plutôt disposé à accepter la seconde de ces dates parce que, dit-il, Ibn-Djoūzī fut le commensal d'al-Malik-al-Mo'aṭhṭham-'Isā, frère d'al-Malik-al-Kāmil.

2. Yakoūt rapporte, dans le *Mo'djam-al-bouldān* (tome I, p. 755), que c'est une ville située sur le rivage de la mer, près de Damiette, où l'on faisait des turbans, qui étaient connus sous le nom de turbans de Boūra (*al-bouriyya*); on y pêchait un poisson nommé *boūrī*. Aboū-'l-Fidā parle également de ce poisson, avec lequel on faisait de la boutargue en Europe; mais il affirme qu'il se trouve dans le lac de Koūār dont l'eau est douce. Ce lac se trouve beaucoup plus bas dans la zone torride de l'Afrique, dans le second climat, bien à l'est du pays de Ghānā. Idrisi (trad. Jaubert, tome Ier, page 321) dit que Boūra est à 15 milles de de Fariskoūr.

avantage sur ce prince. Cette attaque des Francs ne causa aucun dommage à la population de Damiette, parce qu'elle ne l'empêchait point de recevoir des renforts et des approvisionnements; en effet le Nil coulait entre cette ville et les Francs. Les portes de la ville restaient ouvertes et il n'y avait aucune gêne ni aucune incommodité pour les habitants de cette ville.

Quand la nouvelle de la mort du sultan al-Malik-al-ʿAdil arriva à l'armée, une sédition éclata contre al-Malik-al-Kâmil. Les Arabes se mirent en insurrection sur les frontières de l'Égypte et causèrent beaucoup de désordres. Sur ces entrefaites, l'émir ʿImâd-ad-Dîn-Aḥmad, fils de l'émir Saîf-ad-Dîn-Abou-'l-Khaîr-ʿAlî-ibn-Aḥmad-al-Hakkarî, connu sous le nom d'Ibn-al-Mashtoûb, s'insurgea également. C'était un des plus célèbres émirs; il commandait un important corps de kurdes Hakkariens, qui reconnaissaient son autorité et lui obéissaient passivement. Avec tout cela, il jouissait d'une grande considération auprès des princes ayyoubites, qui le traitaient comme leur égal. C'était un homme connu par ses vastes projets, par son extrême bonté, sa générosité et son courage à toute épreuve; les princes le craignaient beaucoup, et plusieurs de ses révoltes étaient restées célèbres. Le père d'Ibn-al-Mashtoûb possédait au moment de sa mort la ville de Nâbolos en fief; le sultan Ṣalâḥ-ad-Dîn-Yoûsouf-ibn-Ayyoûb assigna un tiers des revenus de cette ville pour l'administration des affaires de Jérusalem, et il donna le reste en fief à son fils ʿImâd-ad-Dîn. Durant tout le règne de Ṣalâh-ad-Dîn, cet émir ne cessa pas de jouir d'une haute considération.

Il s'entendit alors avec plusieurs émirs Kurdes et les troupes pour renverser al-Malik-al-Kâmil et pour mettre à sa place sur le trône al-Fâîz-Ibrâhim, de façon à être les véritables maîtres de l'empire. L'émir ʿIzz-ad-Dîn-al-Ḥamîdî, l'émir Asad-ad-Dîn-al-Hakkarî, l'émir Moudjâhid-ad-Dîn et plusieurs autres émirs embrassèrent son parti. Quand al-Malik-al-Kâmil apprit leur dessein, il pénétra chez eux; ils se trouvaient alors tous réunis, Fol. 63 v°. ayant devant eux un Koran sur lequel ils avaient prêté serment à son frère al-Fâïz. Dès qu'ils aperçurent al-Kâmil, ils prirent la fuite et se dispersèrent; mais celui-ci craignit quelque attentat de leur part et sortit.

Sur ces entrefaites, arriva Ṣafî-ad-Dîn-ibn-Shakir qui venait d'Amid. Al-Kâmil l'avait prié de revenir après la mort de son père, al-ʿAdil; il se rendit au-devant de lui, lui témoigna beaucoup de considération, et il convint avec lui de ce qu'il était urgent de faire contre les émirs qui l'avaient trahi.

268

Le *ṣāḥib* l'encouragea et l'assura qu'il saurait trouver de l'argent et mettre ordre aux affaires. Comme la nuit était venue, al-Kāmil se rendit avec une faible escorte du camp d'ʿAdiliyya à Ashmoûm-Ṭannāḥ [1], où il campa. Au matin, l'armée s'aperçut que le sultan était parti. Chacun s'en alla alors suivant son bon plaisir, sans s'occuper de ses compagnons : les soldats abandonnèrent leurs bagages, leurs tentes, leurs biens, leurs armes et n'emportèrent que ce qu'ils pouvaient facilement transporter. Les Francs s'empressèrent alors de traverser le Nil et de pénétrer sur le territoire de Damiette, étant sûrs de ne rencontrer ni obstacle ni résistance; ils s'emparèrent de tout ce qui se trouvait dans le camp des Musulmans : il y avait là un nombre incalculable de choses. Cet événement arriva le vingt et un du mois de Dhou'l-Ḳaʿada. Les Francs étaient venus camper devant Damiette le mardi deuxième jour du mois de Rabīʿ premier, de l'an 615, et ils s'établirent sur la rive orientale, où se trouvait la ville de Damiette, le mardi, sixième jour du mois de Dhou'l-Kaʿada de l'année 616.

C'est ainsi que les Francs arrivèrent à Damiette pendant qu'al-Malik-al-Kāmil pensait un instant à abandonner l'Égypte. Mais ce prince ne tarda pas à reprendre courage; l'armée revint auprès de lui et, deux jours après, arriva son frère al-Malik-al-Moʿaṭh-ṭham-ʿIsā, prince de Damas. Al-Kāmil se trouvait encore dans son campement d'Asmoūm, le douzième jour du mois de Ḍhoū'l-Ḳaʿada. Al-Moʿaṭhṭham fit reprendre courage à son frère, qui lui apprit la conduite d'Ibn-al-Mashṭoūb. Al-Moʿaṭhṭham lui promit qu'il saurait bien le débarrasser de ce personnage; il se rendit immédiatement à cheval à la tente d'Ibn-al-Mashṭoūb, et il lui intima l'ordre de venir se promener avec lui. L'émir lui demanda d'attendre qu'il se fût habillé; mais le prince n'y voulut point consentir et ne lui donna pas de répit. Ibn-al-Mashṭoūb monta à cheval avec al-Moʿaṭhṭham-

1. Deux localités situées en Égypte portent le nom d'Ashmoūm : Ashmoūm Tannāḥ qui est proche de Damiette et qui n'est autre que la ville de Daḳahliyya dont il a été parlé plus haut; l'autre, Ashmoūm-al-Djourīsāt, se trouve dans le canton de Manoufiyya (Yākoūt, *Moʿdjam-al-bouldān,* tome Iᵉʳ, p. 282). Cette dernière localité est nommée Ashmoūm Djarīsh par Idrisi (trad. Jaubert, tome Iᵉʳ, page 323) et ce géographe nous apprend qu'elle est distante de 15 milles de Shanṭoūf. Il y a en Égypte une ville dont le nom est peu différent, celle d'Ashmoūn ou d'Ashmoūnaïn, au duel, comme prononçaient les Égyptiens ; c'était, au dire de Yāḳoūt (*ibid.*, page 383), une ville fort ancienne où l'on voyait des ruines, située dans le Ṣaʿīd inférieur, à l'ouest du Nil. Il ne faut pas la confondre, comme l'on voit, avec Ashmoūm. Les Musulmans prétendent qu'elle avait reçu son nom de Ashmoūn, fils de Miṣr, fils de Bīṣar, fils de Cham, fils de Noé.

'Isa, sans se douter du but de cette excursion, et il marcha à côté de lui jusqu'à ce qu'ils fussent sortis du camp et s'en trouvassent assez éloignés. Al-Moʿaṭhṭham se tourna alors vers l'émir, et lui dit : « Eh bien ! 'Imād-ad-Dīn, ces pays que voici sont à toi, il faut que tu nous les donnes ! » Il lui remit une somme d'argent et il le confia à la garde de quelques-uns de ses soldats dans lesquels il avait toute confiance et qu'il avait préparés à cette aventure. Il leur ordonna de surveiller attentivement l'émir jusqu'à ce qu'il fût sorti du *Raml*, et de ne pas le perdre de vue un seul instant jusqu'à son arrivée en Syrie. Ibn-al-Masṭhoūb ne put résister, ni revenir en arrière, car il était absolument seul au milieu des gens d'al-Moʿaṭhṭham, qui l'accompagnèrent jusqu'en Syrie dans cet état. Ibn-al-Mashṭoūb arriva à Ḥamāh auprès d'al-Malik-al-Manṣoūr, ayant avec lui quatre serviteurs [1].

Quand al-Mashṭoūb fut parti, al-Moʿaṭhṭham retourna auprès de son frère al-Kāmil, et il ordonna à son frère al-Fāïz de se rendre Fol. 64 rº. auprès des princes ayyoubites de Syrie et des provinces orientales, en qualité d'ambassadeur d'al-Malik-al-Kāmil et de leur ordonner d'envoyer les troupes de l'Islām pour délivrer Damiette et l'Égypte du joug des Francs, Al-Kāmil écrivit une lettre à al-Ashraf, le *Shāh-i-Armin* pour le prier de venir le plus vite qu'il pourrait auprès de lui. Al-Malik-al-Fāïz se mit en route ; le dessin d'al-Malik-al-Kāmil et d'al-Moʿaṭhṭham était de l'éloigner de l'Egypte. Il se rendit à Damas, puis revint de là à Ḥamāh, et, de cette ville, il se rendit en Orient. Quand l'autorité d'al-Kāmil fut bien reconnue et qu'il put gouverner son royaume à sa guise, al-Malik-al-Moʿaṭhṭham le quitta.

Les Francs entouraient Damiette du côté de la terre et du côté de la mer, et en faisaient le blocus. Ils réduisirent la population de la ville à la dernière extrémité, en empêchant les vivres d'arriver jusqu'à elle. Ils creusèrent tout autour de leur camp qui

1. Cette année fut signalée par un grand nombre d'événements mémorables : Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāṣil raconte dans le *Mofarradj* (ms. ar. 1702, folio 184 rº) que 'Imād-ad-Dīn-Zangī-ibn-Arslān-Shāh, ayant repoussé l'armée de Badr-ad-Dīn-Loūloū, retourna à la forteresse d'al-ʿAfar qui appartenait à ce prince, dans l'intention de s'emparer de la province de Mauṣil. Le prince d'Arbèles, Moṭhaffar-ad-Dīn, lui fournit des renforts. Quand Badr-ad-Dīn-Loūloū apprit ces faits, il envoya un détachement de son armée vers Maūṣil pour en éloigner 'Imād-ad-Dīn. Ses' troupes vinrent camper à quatre parasanges de Maūṣil et se préparèrent à attaquer 'Imād-ad-Dīn qui était renfermé dans la citadelle de 'Afar avec ses soldats. Les troupes de Badr-ad-Dīn laissèrent leurs bagages et coururent à la rencontre d'Imād ad-Dīn ; elles le rencontrèrent à l'aube du dimanche, quatre jours restant du mois de Moḥarram. Après un sanglant combat, 'Imad-ad-Din-Zangi fut mis en déroute et se réfugia à Arbèles, pendant que l'armée de Badr-ad-Dīn-Loūloū revenait à ses quartiers.

enserrait Damiette, un fossé sur le bord duquel ils élevèrent un mur. Les habitants persistèrent avec le plus grand courage, et Allah leur fit prendre leurs maux en patience; ils demeurèrent fermes, quoiqu'ils eurent à souffrir d'une grande pénurie et que le prix des denrées fût extrêmement élevé.

Al-Malik-al-Kāmil se décida à attaquer les Francs qui étaient entre lui et Damiette. Aucune des personnes qui se trouvaient auprès du sultan n'avait pu pénétrer dans la ville, à l'exception toutefois d'un de ses *djandārs*. Cet homme était venu au Kaire, d'un des villages qui dépendent de Ḥamāh nommé Shamāīl; il finit par faire partie de l'escorte du sultan en qualité de *djāndār*. Cet homme traversa le Nil à la nage, en exposant mille fois sa vie, au milieu des navires francs qui couvraient le fleuve, et sans qu'ils s'en aperçussent. Il pénétra ainsi dans Damiette et rapporta au sultan des nouvelles de la population de cette ville; son arrivée rendit le courage aux défenseurs de la place, et il leur promit que des renforts ne tarderaient pas à arriver; cet acte de courage lui valut les bienfaits d'al-Malik-al-Kāmil qui lui donna un avancement rapide et qui le nomma *émir djāndār* et exécuteur des hautes œuvres[1]. Il le nomma également gouverneur du Kaire et lui attribua les revenus de Shamāīl. Il y avait alors dans Damiette un émir nommé Djamāl-ad-Dīn-ibn-al-Kanānî qui composa une pièce de vers qu'il envoya au sultan al-Malik-al-Kāmil attachée à une flèche de bois.....

Quand le sultan eut terminé la lecture de ces vers, il ordonna que les habitants du Kaire et de Miṣr se réunissent pour marcher Fol. 64 v°.
à la guerre contre les Francs. L'année se termina, les choses étant dans cette situation.

Cette même année, al-Malik-al-Ghālib-Kaï-Kāoūs, fils de Kaï- Fol. 65 r°.
Khosrāv, fils de Ḳilidj-Arslân, souverain [seldjoukide] du pays de Roūm, pria al-Malik-al-Afḍal-Noūr-ad-Dīn-'Alī, fils du sultan Ṣalāh-ad-Dīn-Yousoūf, de venir le trouver. Le prince ayyoubite se trouvait à Soumaïsāth, où il faisait réciter la *khoṭba* au nom d'al-Malik-al-Ghālib. Quand il fut arrivé, le sultan du pays de Roūm lui prodigua toutes les marques d'honneur, et lui donna une somme considérable en argent, en chevaux, en armes et en autres objets. Les deux princes s'engagèrent par serment à attaquer le royaume d'Alep, et à le conquérir, à cette condition qu'al-Malik-al-Ghālib donnerait Alep à al-Malik-al-Afḍal, ainsi que toutes les places dont il s'emparerait, mais qu'en revanche on y ferait la

1. Ou plutôt officier chargé de la surveillance des exécutions, ce qui n'était pas une sinécure à cette époque.

khoṭba et qu'on y frapperait la monnaie au nom du souverain seldjoukide du pays de Roūm, et qu'al-Afḍal se reconnaitrait comme son vassal [1]. Quand ce pacte eut été conclu, ils se mirent en marche vers les provinces orientales, s'emparèrent de Ḥarrân, d'ar-Rohā ainsi que d'autres villes. Les deux souverains marchèrent ensuite sur Ra'bān [2], s'en emparèrent et al-Malik-al-Afdal en prit possession. Les habitants de cette ville se rendirent à al-Malik-al-Ghālib par suite de l'affection qu'ils ressentaient pour al-Afḍal. Ils continuèrent leur marche et arrivèrent devant la citadelle de Tell-Bāshir qu'ils assiégèrent et dont ils s'emparèrent. Mais le sultan du pays de Roūm ne la remit point, comme il avait été convenu, à al-Afdal, et il y plaça au contraire un *nāïb* pour y gouverner en son nom. Cela détermina al-Afḍal à abandonner le parti du sultan, et son amitié pour le Seldjoukide se refroidit beaucoup; il comprit que c'était là le commencement de la défection de son allié; la population du pays se détourna également du parti du sultan de Roūm. Les habitants d'Alep se préparèrent à la résistance, et ils appelèrent à leur secours al-Malik-al-Ashraf qui campait près du lac de Ḳods, en face des Francs; ce prince arriva à Alep à la tête de ses troupes; les Arabes de la tribu de Ṭāï et d'autres vinrent devant Alep. Al-Afdal conseilla à al-Malik-al-Ghālib de marcher sur Manbadj; le sultan se dirigea vers cette ville, mais les Arabes tombèrent sur son avant-garde et la dispersèrent. Les Arabes, aidés des troupes d'al-Ashraf, lui firent de nombreux prisonniers. Cette défaite détermina le sultan du pays de Roūm à rentrer dans ses états; al-Ashraf alla ensuite s'emparer de Ra'bān et de Tell-Bāshir.

Cette même année [3], mourut al-Malik-al-Ḳāhir-'Izz-ad-Dīn-

1. C'était en effet une des manies du sultan seldjoukide Kaī-Kaoūs de se faire reconnaitre comme suzerain par le plus grand nombre de petits princes qu'il en pouvait trouver. Il fallait être d'une vanité insensée pour faire les frais d'une pareille expédition uniquement pour voir son nom gravé sur des pièces d'or et d'argent.

2. Nom d'une ville située entre Alep et Soumaïsat, près de l'Euphrate; elle avait une forteresse bâtie au pied d'une montagne; elle fut complètement détruite par un tremblement de terre en 340. Saïf-ad-Daūlah-ibn-Hamdān envoya un officier nommé Aboū-Fāris, avec un corps de son armée, pour la réédifier, ce qui fut exécuté en 37 jours.

3. Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāsil raconte, dans le *Mofarradj* (ms. ar. 1702, folio 184 verso), que cette année, mourut Noūr-ad-Dīn-Arslān-Shāh-ibn-al-Malik-al-Kāhir-'Izz-ad-Dīn-Mas'oūd qui était malade depuis fort longtemps; l'atabek Badr-ad-Dīn Loūloū fit alors prêter serment par les troupes à son frère Nāṣir-ad-Dīn-Maḥmoūd, fils d'al-Malik-al-Kāhir qui à cette époque n'était âgé que de trois ans. Al-Malik-al-Ḳāhir ne laissait pas d'autre enfant. Ce fut le dernier atabek au nom duquel on fit la *khotba*. Nāsir ad-Dīn ne tarda pas à mourir et Badr-ad-Dīn-Loūloū s'empara du pouvoir. A la mort de Noūr-ad-Dīn, 'Imād-ad-

Mas'oûd-ibn-Arslān-Shāh-ibn-Mas'oūd-ibn-Maūdoūd-ibn-'Imād-ad-Dīn-Zangī-ibn-Aḳ-Sonkor, prince de Maūsil, le vingt-septième jour du mois de Rabī'premier. Il avait régné sur Maūsil durant sept ans et neuf mois. Après lui, régna son fils Noūr-ad-Dīn-Arslān-Shāh qui avait 20 ans. Ce fut l'émir Badr-ad-Dīn Loū'loū l'*atābek* qui exerça la régence; le khalife an-Nāṣir reconnut Noūr-ad-Dīn comme souverain et Loū'loū comme *atābek*.

Année 616.

Deuxième année du règne du sultan al-Malīk-al-Kamil-Nasir-ad-Dīn-Mohammad en Égypte.

Cette année, al-Malik al-Moṭhaffar-Takî-ad-Dīn-Maḥmoūd-ibn-al-Mansoūr-Moḥammad-ibn-Omar-ibn-Shāhanshāh-ibn-Ayyoūb,

Dīn-Zangī et Moṭhaffar-ad-Dīn, prince d'Arbèles, se disposèrent à entrer en campagne pour essayer de s'emparer de Maūsil. Ils commencèrent par envoyer quelques troupes pour ravager les environs de cette ville. Un peu auparavant, Badr-ad-Dīn-Loūloū avait envoyé son fils auprès d'al-Malik-al-Ashraf avec un corps de troupes assez important, pour que le prince ayyoubite, qui assiégeait alors la ville d'Alep, pût disposer d'une partie de ses troupes et les envoyer à Damiette, alors attaquée par les Francs. Quand l'atabek Badr-ad-Dīn-Loūloū eut connaissance du mouvement offensif de Mothaffar-ad-Dīn et d''Imād-ad-Dīn, comme une partie de son armée se trouvait en Syrie, il écrivit au prince ayyoubite al-Malik-al-Ashraf pour le prier de lui envoyer des secours. Ce souverain lui envoya un corps de troupes sous le commandement d'un de ses *mamloûks* qui se nommait Aïbek; elles arrivèrent devant Maūsil le quatrième jour du mois de Radjab de cette année 615. Badr-ad-Din-Loūloū trouva que c'était bien peu de chose en comparaison des troupes qu'il avait envoyées en Syrie. Aïbek insista vivement pour traverser l'Euphrate et pour aller attaquer Arbèles; mais Badr-ad-Dīn n'y voulut point consentir, et il lui donna l'ordre de s'en retourner; l'émir refusa, campa en face de Maūsil, et força Badr-ad-Dīn à en passer parce qu'il voulait, c'est-à-dire à traverser l'Euphrate et à marcher sur Arbèles. Aïbak et Badr-ad-Din vinrent camper ensemble sur la rive orientale du fleuve à une parasange de Maūsil. Quand Moṭhaffar-ad-Dīn et 'Imād-ad-Dīn apprirent cela, ils marchèrent contre Badr-ad-Dīn. L'atabek de Maūsil et le général d'al-Malik-al-Ashraf, Aïbek ne parvinrent pas à s'entendre et ce dissentiment fut cause que Mothaffar-ad-Dīn et 'Imād-ad-Dīn leur infligèrent une sanglante défaite. Badr-ad-Dīn-Loūloū fut réduit à s'enfuir à Maūsil, Moṭhaffar-ad-Dīn vint camper avec ses troupes derrière la forteresse de Savī (?), où il resta pendant trois jours; mais l'atabek, loin de perdre la tête, réunit son armée et se disposa à marcher contre Moṭhaffar-ad-Dīn, qui leva le camp et s'en retourna à Arbèles. La paix ne tarda pas à être conclue entre les belligérants. Je ne donnerai pas le récit de l'invasion des Mongols dans l'empire musulman d'après le récit du kādi Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāṣil, non qu'il ne soit fort important, mais seulement parce que ces extraits occuperaient une place réellement exagérée. Je compte d'ailleurs les publier en appendice, car ils complètent sur plus d'un point ce que l'on sait par Rashīd-ad-Dīn ou par le récit du vizir Ala-ad-Dīn-Atā-Malik-al-Djouveïnī.

prince de Hamāh, arriva au secours d'al-Malik-al-Kāmil avec une armée considérable; il était accompagné de l'eunuque Mourshid-al-Mansoūrī. Le sultan alla au devant de ce prince, lui témoigna les
Fol. 65 v°. plus grands égards et le fit asseoir à sa droite; c'était la place qui était réservée à son père et à son aïeul chez le sultan Salâḥ-ad-Dīn-Yoūsouf.

Al-Malik-al-Fāïz-Ibrāhīm, fils d'Al-Malik-al-ʿAdil arriva auprès de son frère al-Ashraf-Moūsa [1], venant en qualité d'ambassadeur de la part de leur frère al-Kāmil, pour lui demander du secours contre les Francs. Al-Ashraf le reçut très affectueusement et le retint auprès de lui. C'était le seul but qu'on avait cherché en le faisant sortir d'Égypte.

Cette même année, les Francs continuèrent avec acharnement leur lutte contre Damiette. Cette place avait une garnison d'environ 20,000 combattants qui étaient décimés par les maladies; de plus, les vivres atteignirent un prix si élevé qu'un œuf de poule se vendait plusieurs *dīnārs*. Les rues étaient jonchées de cadavres; les vivres vinrent à manquer complètement, le sucre se fit aussi rare que le rubis, et l'on ne trouva plus de viande. Cette situation se prolongea jusqu'au moment où il ne resta plus à la population que très peu de froment et d'orge. Les Francs donnèrent alors l'assaut à la ville et montèrent sur les murailles; ils s'emparèrent ainsi de la ville, cinq jours restant du mois de Shaʿbān; le siège avait duré seize mois et vingt-deux jours.

Quand les Francs se furent emparés de Damiette, ils massacrèrent la population; le nombre des victimes fut tellement considérable qu'on ne put savoir au juste combien d'habitants avaient péri dans ce massacre. Deux jours après cet événement, le sultan se mit en marche, et vint camper en face de Talakhā [2], qui se trouvait à l'intersection du bras de Damiette et du bras d'Ashmoūm. Il fit établir son camp dans une localité que l'on nomme al-Mansoūrah [3]. Les Francs fortifièrent les murs de Damiette et transformè-

1. On a vu sous la rubrique de l'année précédente que ce prince avait été envoyé en cette qualité dans les provinces les plus lointaines de l'empire ayyoubite, uniquement pour l'éloigner de l'Égypte, où un parti assez important, dont l'émir ʿImād-ad-Dīn-ibn-al-Mashṭoūb était le chef, voulait lui donner la couronne.

2. Les géographes orientaux ne donnent pas plus de détails sur cette localité que Makrizi lui-même.

3. Il y a dans l'Islam plus d'une localité nommée Manṣourah « la victorieuse », une dans l'Indoustan qui reçut son nom de Manṣoūr-ibn-Djoumhoūr, une dans le Khvārizm, une près de Kaïrouān qui fut restaurée par al-Manṣoūr-ibn-al-Kāïm-ibn-al-Mahdī, en 337, et une autre dans le Yémen; ce fut Saïf-al-Islām-Toughatīkīn-ibn-Ayyoūb qui jeta les fondements de cette dernière. (Voir Aboū-'l-Fidā, tome II, partie I, page 146).

rent les mosquées de cette ville en églises ; ils envoyèrent des détachements de cavalerie dans les villages environnants pour massacrer les habitants ou les faire prisonniers ; ils causèrent ainsi un mal inouï. Le sultan fit alors venir des officiers qu'il envoya dans toutes les directions ; ils allèrent dans tous les pays implorer le secours des peuples pour délivrer la terre d'Égypte des mains des Francs.

Le sultan al-Malik-al-Kāmil s'occupa de faire construire des maisons, des magasins, des bains et des marchés dans le campement d'al-Mansoūrah. Les Francs envoyèrent par mer leurs prisonniers musulmans à Akkā et sortirent de Damiette dans l'intention de s'emparer de Miṣr et du Kaire. Ils vinrent camper en face du sultan qui était établi à al-Manṣoūrah, les deux bras d'Ashmoūm et de Damiette les séparant de l'armée musulmane. Les Francs étaient au nombre de 200,000 hommes de pied et 10,000 cavaliers ; le sultan envoya une escadre de cent voiles devant al-Mansoūrah, pendant que les habitants du Kaire, de Miṣr et des autres provinces situées entre le Kaire et Asouān, s'assemblaient. L'émir Hosām-ad-Dīn-Yoūnis et le *faḳīh* Taḳī-ad-Dīn-Thahir arri- Fol. 66 rº.
vèrent et firent sortir la population du Kaire et de Miṣr ; on sonna de la trompette pour rassembler les gens. On racontait que le roi des Francs avait divisé la terre d'Égypte en fiefs qu'il avait distribués à ses compagnons d'armes.

De plus, les habitants du Rif, dont la puissance était considérable, avaient conçu le projet de s'emparer de l'empire du sultan ; ils tramaient sous main des intrigues contre lui en profitant de ce qu'il était occupé à lutter contre les Francs. L'émir ʿAlā-ad-Dīn-Djildak et l'émir Djamâl-ad-Dīn-ibn-Sāiram réunirent tous les hommes qui se trouvaient depuis le Kaire jusqu'au Djoūf de l'Est. Un nombre très considérable de Musulmans se trouvèrent ainsi réunis, et le Sultan envoya dans les environs de Shārmasāḥ [1] deux mille cavaliers avec mille Arabes pour qu'ils pénétrassent entre l'armée des Francs et Damiette. La flotte, dans laquelle on comptait de nombreux brûlots, s'avança jusqu'à la tête du canal de Maḥalla ; elle était commandée par l'émir Badr-ad-Dīn-ibn-Ḥassoūn ; cela empêcha les Francs de recevoir des vivres et de se ravitailler soit par terre, soit par mer. Les Musulmans reçurent des secours de Syrie et une quantité de Francs vinrent des pays d'outremer pour renforcer ceux qui étaient occupés à Damiette. Cette ville fut bien-

1. Très gros bourg presque aussi considérable qu'une ville, distant de quatre *farsakhs* de Boūra et de cinq *farsakhs* de Damiette ; il dépendait du canton de Daḳahliyya.

tôt remplie d'une quantité innombrable de leurs troupes. Quand ils se furent tous rassemblés à Damiette, ils sortirent de cette ville dans l'intention d'aller faire la conquête de toute la terre d'Egypte. Le premier corps de secours qui arriva de Syrie aux Musulmans fut amené par al-Malik-al-Ashraf-Moūsa-ibn-al-ʿAdil; al-Malik-al-Moʿaṭhṭham-ʿIsā vint ensuite, en plus de ces deux princes arrivèrent les autres rois, à savoir : al-Manṣoûr, prince de Ḥamāh [1]; an-Nāṣir-Salāḥ-ad-Dīn-Ḳilīdj-Arslān, al-Moudjhāhid, prince de Ḥomṣ; al-Amdjad-Bahrām-Shāh, prince de Baʿalbek, et encore d'autres. Quand les Francs apprirent l'arrivée de ces princes, ils furent terrifiés. Ces différents corps de secours commencèrent à arriver le treizième jour du mois de Djoumādā second de l'année 66 [2]; et ils se succédèrent jusqu'à ce que le nombre des cavaliers musulmans approchât de quarante mille hommes. Les troupes du sultan attaquèrent les Francs par terre et par mer; elles leur prirent six galères, un croiseur, un vaisseau, et leur firent prisonniers 2,200 hommes; elles leur infligèrent un second échec, et leur enlevèrent trois unités de combat. Les Francs furent profondément affligés de leur défaite et ils se trouvèrent serrés de près dans leur campement; aussi ils envoyèrent faire des offres de paix au sultan, comme cela sera raconté plus loin, s'il plaît à Allah!

Cette même année, mourut Ḳoṭb-ad-Dīn-Moḥammad-ibn-ʿImād-ad-Dîn-Zangī-ibn-Maūdoūd, prince de Sindjār; il eut pour succes-
Fol. 66 vº. seur son fils, ʿImād-ad-Dīn-Shahānshāh. Ce prince fut assassiné par son frère al-Malik-al-Amdjad-ʿOmar. Noûr-ad-Dīn-Arslān-Shāh, prince de Maūṣil, mourut également cette année; après lui, régna l'émir Badr-ad-Dīn-Lou'lou', d'abord comme *atābek* de son frère Nāṣir-ad-Dīn-Maḥmoūd-ibn-al-Ḳāhir-ʿIzz-ad-Dīn; il avait trente ans [3].

1. Cette année, dit Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāsil dans le *Mofarradj-al-kouroûb* (ms. ar. 1702, folio 199 recto), al-Malik-al-Mansoūr-Moḥammad, fils de Takī-ad-Dīn, ordonna aux habitants de sa capitale de prêter serment de fidélité à son fils al-Malik-al-Moṭhaffar-Taki-ad-Dīn-Mahmoūd, qui était alors âgé de 17 ans, étant né en l'année 597. Quand cette cérémonie fut accomplie, al-Mansoūr envoya son fils auprès d'al-Malik-al-Kāmil, à Damiette. Djamal-ad-Dīn donne à l'eunuque qui accompagnait le jeune prince le nom de Shodjāʿ-ad-Dīn-Mourshid-al-Mansoūrī.

2. Le manuscrit du *Kitāb-as-soloūk*, dont je me suis servi, porte 618, mais c'est là une erreur évidente du copiste.

3. Ibn-al-Athīr raconte dans le *Kāmil* (*Historiens orientaux des croisades*, tome II, page 134) que Noūr-ad-Dīn fut malade durant tout le temps de son règne; il était d'une si faible constitution qu'il ne pouvait même monter à cheval. Nāṣir-ad-Dīn-Moḥammad avait trois ans à la mort de son frère. Loū'loū' le fit monter à cheval et lui fit prêter serment par l'armée. La jeu-

Cette même année, al-Malik-al-Moʿaṭhṭham-ʿIsā ordonna de démanteler Jérusalem dans la crainte que les Francs ne vinssent à s'en emparer. Les murs de la ville furent abattus ainsi que toutes les tours. La tour de David qui se trouvait à l'occident de la ville fut seule respectée; al-Malik-al-Moʿaṭhṭham fit sortir de Jérusalem toute la population qui y demeurait, et il n'y resta qu'un très petit nombre de personnes; ce prince fit enlever de Jérusalem les armes et les engins de guerre qui s'y trouvaient. Le démantèlement de Jérusalem fut une chose aussi pénible pour les Musulmans que la prise de Damiette. Al-Malik-al-Moʿaṭhṭham fit raser de la même façon la forteresse de Thoūr que son père al-ʿAdil avait élevée; il la rasa jusqu'à terre et n'en laissa pas subsister un seul pan de mur.

Cette année, le khalife an-Nāṣir envoya des lettres à tous les princes musulmans pour leur ordonner d'aller porter aide à al-Malik-al-Kāmil à Damiette.

Cette année, mourut ʿIzz-ad-Dīn-Kaï-Kāoūs-ibn-Ghiyāth-ad-Dīn-Kai-Khosrav-ibn-Ḳilidj-Arslān-ibn-Masʿoûd-ibn-Ḳilīdj-Arslān, souverain de Ḳoniā, après s'être emparé d'Arzan-ar-Roūm [1] qu'il enleva à son oncle Ṭoghril-Shāh-ibn-Ḳilidj-Arslān; il avait pris Ankoriā [2] à son frère Kāï-Ḳobād; il devint sultan du pays de Roūm, et son frère ʿAlā-ad-Dīn-Kāï-Ḳobād lui succéda sur le trône.

Ce fut cette année que les Tatars firent leur première apparition. La contrée qu'ils habitaient était les montagnes de Ṭamghādj [3]

nesse du nouveau prince de Maūṣil ne tarda pas à amener les plus graves conflits.

1. Yakout dit, d'après Aboū-ʿAlī, que dans le mot Arzan, l'*a* est prostéthique. Hadji Khalifa nous apprend qu'à son époque, Arzan était la capitale de tout le liva correspondant, et la résidence du pacha. La ville se divisait en deux parties, l'ancienne cité et la nouvelle; toutes les deux étaient entourées de murailles. La contrée qui avoisinait Arzan était riche, mais il n'y avait ni arbres ni fruits, et on était obligé d'y apporter le bois à brûler de deux journées de distance; on y brûlait surtout de la bouse de vache. Il y avait près de la porte de Taūrīz une ancienne église dont une arcade s'écroula le jour de la naissance de Moḥammad; on ne put jamais la réparer. Les Musulmans firent construire en face de cette église une mosquée qui avait les dimensions exactes de la mosquée de la Mecque.

2. C'est la ville bien connue d'Ancyre; les historiens arabes rapportent que c'est dans cette ville que l'empereur grec envoya des vêtements empoisonnés à Imr-al-Ḳaïs (Yāḳoūt, *Moʿdjam-al-bouldān*, tome Ier, p. 391). Aboū-'l-Fidā nous apprend qu'il n'y avait dans ses environs ni vergers, ni eaux courantes (tome II, partie II, page 136).

3. Dans les inscriptions turques de l'Orkhon (*Inscriptions de l'Orkhon* déchiffrées par Vilh. Thomsen, dans *Suomalais-Ugrilaisen seuran toimituksia*, tome V, page 139), le mot *Tabgatch* désigne la Chine et dérive probablement de l'ouïgour *tapqatch* « illustre ». C'est le nom que, de tout temps, les Turcs ont appliqué à la Chine. Théophylacte Simocatta (VII, 7 et 9) mentionne

qui dépendent de la Chine (Ṣīn) [1], montagnes situées entre ce pays et le Turkestan. Cette contrée s'étend sur plus de six mois de chemin. Les Tatars s'emparèrent de la plus grande partie des pays de l'Islām; ils n'avaient point de religion quoiqu'ils connussent un Dieu suprême; mais ils n'obéissaient pas à un code de loi [2]. Ces Tatars s'emparèrent de la Chine; leur roi se nommait Djengis-Khan [3]. Ils marchèrent ensuite contre le Turkestan et le pays de Kashghar [4] dont ils s'emparèrent. Après ces événements ils firent une expédition contre le royaume du sultan ʿAlā-ad-Dīn-Moḥammad, fils du Khvārīzmshāh Tukush, fils d'Alp-Arslān-

la ville de Ταυγάστ et tous les détails qu'il fournit sur elle montrent que c'est bien de la Chine qu'il s'agit. La transcription Ταυγάστ (pour ταυγάτς) de *Tabgatch* recouvre, soit *Tawgadj*, soit *Tawgatch* et n'offre rien d'insolite. C'est ce même mot que les Musulmans ont emprunté aux Turcs et qu'ils ont transcrit *Tamghādj*. Ibn-Saʿid, cité par Aboū'-l-Fidā (tome II, partie II, page 230) dit que Ṭamghādj est la Chine du Nord et que sa frontière occidentale est le Kashmīr. Le *Ḳānoūn* cité par Aboū-'l-Fidā (tome II, partie II, page 123) donne à l'empereur (*fāghfoūr*) de Chine, le nom de Ṭamghādj-Khan ; enfin, l'historien arabe Nasawi appelle la Chine Ṭaūghādj, ce qui, comme on le voit, est identiquement la même forme que celle de Théophylacte (*ibid.*, p. 123). Ces différents témoignages prouvent d'une façon certaine que le pays de Ṭamghādj n'est autre que la Chine du Nord.

1. Je donnerai en appendice la traduction de passages d'historiens orientaux concernant le pays de Ṣīn.

2. C'est ce que racontent tous les historiens, aussi bien occidentaux qu'orientaux, et les voyageurs comme Guillaume de Rübrück, le frère Jean de Plan Carpin et Marco Polo. Les Mongols n'avaient pas de livre révélé, mais ils croyaient en l'existence d'un dieu éternel, créateur de l'univers, qu'ils nommaient Itoga (atzaïci en kalmouk signifie encore aujourd'hui créateur) d'après G. de Rübrück, ou Nacigay d'après Marco Polo. Ils avaient encore d'autres divinités représentant les génies protecteurs des troupeaux, et ils les représentaient par des idoles de feutre ou de soie. Il est vraisemblable que primitivement ces poupées ou ces étoffes découpées représentaient les âmes des ancêtres défunts; c'est ainsi que devant les tentes kalmoukes, il y a toujours une corde tendue à laquelle on accroche des chiffons qui sont censés être les ancêtres, tout comme les Romains mettaient leurs statues au foyer. Comme chez les Turcs et les Chinois primitifs, les Mongols adoraient le ciel bleu, divinité bienfaisante, la terre noire, déesse redoutable, les quatre points cardinaux, le soleil, les astres et surtout les esprits des morts et le feu, ce qui rapproche singulièrement la religion de ces nomades de la Tartarie de celle de la Rome antique.

3. En Mongol Tchīnkkīz-Khākān « le souverain des puissants ».

4. Ce nom de ville est peut-être formé avec le mot turc *garou* « contrée » qu'on trouve dans *Tabgadjgaru* « la contrée de Chine » (*Inscriptions de l'Orkhon*, page 126). J'ignore la valeur du premier élément *kāsh;* peut-être est-ce le même qui forme le nom de la ville de Kesh, près de Samarkand. On peut aussi voir dans le dernier élément *gar* du nom de cette ville le mot iranien *-gairi* qui signifie une montagne. Les géographes musulmans ne donnent presque aucun renseignement sur cette ville qui est la capitale du Turkestan chinois, le *Kānoūn* cité par Aboū-'l-Fidā (tome II, partie II, page 230) nous apprend qu'elle était également connue sous le nom turc d'Oūrdoūkend « la ville du camp ». Idrisi (trad. Jaubert, tome Ier, page 188) la nomme Kāshgharā, il dit qu'il s'y faisait un grand commerce.

Moḥammad-ibn-Djaghrī-Beg-Daoūd-ibn-Mikāīl-ibn-Saldjouḳ; ils s'emparèrent de Boukharā [1] et d'autres villes de l'Iran [2].

Année 617 [3].

Troisième année du règne du sultan al-Malik-al-Kamil-Naṣir-ad-Dīn-Mohammad en Egypte.

L'année commença et se termina, les hostilités continuant entre les Musulmans et les Francs devant Damiette, au camp de al-Manṣoūrah. — Cette même année, les Tatars s'emparèrent de Samarḳand [4], et ils mirent en déroute le sultan 'Alâ-

1. Nom d'une des villes les plus célèbres de la Transoxiane; son nom dérive du mot sanskrit *vihāra* « monastère bouddhique », qui est devenu en mongol *boukhar* « temple d'idoles ». Les géographes musulmans se sont évertués à trouver à ce nom de ville une étymologie arabe et sont arrivés à des résultats absurdes. Ptolémée (cité par Yāḳoūt, tome I, page 517) lui donne comme coordonnées : L 37°, λ 41° ; il dit qu'elle est distante de 12 étapes de Merv, de 15 jours de Khvarizm, de 7 jours, soit 37 *farsakhs*, de Samarkand. M. Schefer a publié dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Langues orientales* la recension persane de la *description de Boukhara* écrite par Mohammed Nershâkhi.

2. Sur ce nom et toutes les fables que l'on a débitées sur son origine, voir le *Dictionnaire géographique de la Perse et des contrées adjacentes*, par M. Barbier de Meynard. Paris, Imprimerie impériale, MDCCCLXI, page 63.

3. Les hostilités ne tardèrent pas à recommencer entre Badr-ad-Dīn-Loūloū et Moṭhaffar-ad-Dīn-ibn-Zaīn-ad-Dīn, prince d'Arbèles. Ce dernier avait écrit à tous les princes ayyoubites pour les prier de lui concilier les bonnes grâces d'al-Malik-al-Ashraf qui, à cette époque, soutenait Badr-ad-Dīn-Loūloū ; les princes de Mārdīn et d'Amid s'empressèrent de faire ce qu'il leur demandait (Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāsil, *Mofarradj-al-kouroūb,* ms. ar. 1702, folio 201 recto). Al-Malik-al-Ashraf, dit Djamāl-ad-Dīn (folio 202 r°), étant parti de Ḥarrān vint à Dathīr dont il s'empara, ainsi que du pays de Mārdīn, parce que le prince de cette ville, al-Malik-al-Manṣoūr-Nāsir-ad-Dīn-Ortok-ibn-Ilghāzī, l'Ortokide, était du parti de Moṭhaffar-ad-Dīn, prince d'Arbèles; il s'empara de tout le pays qu'il divisa en fiefs pour ses officiers. Al-Malik-al-Ashraf et le prince de Mārdīn échangèrent à ce moment plusieurs ambassades; al-Malik-aṣ-Ṣāliḥ-Noūr-ad-Dīn-Moḥammad-ibn-Moḥammad l'Ortokide alla trouver al-Ashraf et parvint à faire conclure la paix entre les deux belligérants. Le prince de Mārdīn dut payer une contribution de guerre et céder dix villages à al-Ashraf. Le souverain ayyoubite se rendit ensuite à Niṣībīn dans l'intention de marcher sur Sindjār; ces succès alarmèrent beaucoup le prince qui régnait dans cette ville, car il voyait bien qu'il lui serait impossible de résister, à cet ennemi; aussi il lui dépêcha un ambassadeur pour lui demander de lui donner Raḳḳa enéchange de Sindjār. Al-Ashraf s'empressa d'accéder à cette demande.

4. Les géographes musulmans prétendent que cette ville fut fondée par Alexandre; on sait qu'il ne faut pas toujours attacher une grande importance à ces allégations, mais ce fait n'est pas impossible et phonétiquement, Samarkand se rattache très bien au nom de Μαράκανδα (cf. E. Blochet, *L'ascension au ciel du prophète Mohammed* dans la *Revue de l'histoire des religions,* 1899). Le conquérant macédonien l'entoura d'un mur dont le circuit était de douze *far-*

ad-Dīn. Ils s'emparèrent également de Raï [1], d'Hamadhān [2], de Ḳazwīn [3], et firent la guerre aux Géorgiens [4]. Ils conquirent le Ferghāna [5], Termid [6], le Khvārizm [7], le Khorāsān [8], Merv [9],

sakhs; cette enceinte était percée de douze portes distantes chacune d'un *farsakh;* ces portes étaient blindées et surmontées de tours. Cette première enceinte en comprenait une autre percée de quatre portes; c'était la véritable ville, car dans tout le reste, on trouvait des jardins et des champs; dans la ville centrale s'élevait la grande mosquée et la citadelle; c'était là que demeurait le prince de la ville; l'eau y était amenée dans des conduites de plomb (Yākoūt, *Mo'djam-al-bouldān*, tome III). Je ne crois pas utile de revenir sur la question des inscriptions himyarites qu'Ibn-Ḥaūḳal et Istakhri disent avoir vues sur l'une des portes de Samarkand (Aboū-'l-Fidā, tome II, partie II, page 219). Hadji-Khalifa donne aux quatre portes de la ville intérieure le nom de portes de Boukhārā au nord, de Kesh au midi, de Tchīn à l'Orient et du Naūbéhār à l'ouest.

1. *Dictionnaire géographique de la Perse*, par M. Barbier de Meynard; Paris, MDCCCLXI, page 273.

2. *Ibid.*, p. 597.

3. *Ibid.*, p. 441.

4. Les auteurs musulmans donnent toujours aux Géorgiens le nom de Kurdjes.

5. C'est le nom d'une très vaste contrée de la Transoxiane à l'est du Khanat de Samarkand, sur la frontière du Turkestan chinois. Yākoūt rapporte dans le *Mo'djam* (tome III, page 878 ssq.) qu'il y avait dans cette province quarante mosquées dans lesquelles on faisait la grande prière du vendredi. La ville principale du Ferghanah était Khokhand; ce pays était très cultivé malgré le froid intense qui y règne en hiver. Aboū-'l-Fidā nous apprend (tome II, partie I, page 297) qu'il y avait un mois de marche pour se rendre du Ferghana dans le pays des Toukoūz-Oughoūz, à travers le pays des Karlouks. Ibn-Haūkal, cité par Aboū-'l-Fidā (*ibid.* tome II, partie II, page 228), dit que la ville principale de cette contrée est Sipīdboulān. L'auteur du *Heft-Iklim*, cité par Hadji-Khalifa dans le *Djihan-Numā,* donne à ce pays comme frontières, à l'orient Kāsghar, à l'ouest Samarkand, au sud le Badakhshan, au nord le Turkestan; il ajoute que les villages y étaient très grands et que la vie y était fort chère. Il y a dans le Ferghanah des mines d'or et d'argent, à Akhsikīth, des mines d'argent dans les montagnes de Sourkh; on y trouve également des sources de bitume, de naphte, des mines de fer et d'émeraudes. Le même auteur ajoute que Khosrav-Anoūshirvān fit bâtir dans ce pays une ville qu'il nomma *Erhoukhanah* donton a tiré dans la suite Ferghanah; en réalité, ce nom est formé de *fargh-* avec le suffixe géographique *-ān, ānah* du persan; peut-être faut-il voir dans *fargh-* le mot grec πύργος, feu; on sait que ce pays a été, comme tout le Turkestan, un centre fort important du Mazdéisme.

6. On prononçait également Tarmīdh ou Tirmīdh, mais Yākoūt (*Mo'djam*, tome I, page 843) donne la préférence à la seconde de ces formes. C'était une très grande ville sur le Djīhoūn; elle possédait une forteresse et un faubourg entouré par une puissante muraille. Le *Kānoūn* cité par Aboū-'l-Fidā (tome II, partie II, page 227) dit que ses rues et ses avenues étaient pavées de briques, et que les villages qui en dépendent tiraient leur eau de la rivière de Saghānyān. Hadji-Khalifa rapporte dans le *Djihān-Numā* que cette ville se trouve à une journée de Balkh.

7. Le célèbre historien Ibn-al-Furāt prétend que ce nom signifie « pays des gens vils ». Cette étymologie est insensée, et Khvārizm, l'Uvarazmia du perse, le Hvaīrizem du zend, signifie la terre du soleil, de l'Orient. L'auteur du *Heft Iklim* propose une étymologie aussi absurde et prétend que ce nom serait formé de deux mots du pays *Khor* « viande » et *Zem* « bois ». Cette contrée

Nīsāpoūr [1], Toūs [2], Hérat [3] et Ghazna [4]. — Cette année, al-Malik-al-Ashraf-Moūsā-ibn-al-'Adil s'empara de Mārdīn et de Sandjār.

Cette même année, mourut al-Malik-al-Manṣoūr-Nāsir-ad-Dīn-Mohammad-ibn-'Omar-ibn-Shāhānshāh-ibn-Ayyoūb-ibn-Shādi, souverain de Ḥamāh. Ce prince était très versé dans le droit ainsi que dans d'autres sciences, et il reste de bons vers de sa composition. Il mourut au mois de Dhou'l-kmin'ada, à l'âge de cinquante ans, après en avoir régné trente. Son fils aîné, al-Malik-al-Moṭhaffar-Takī-ad-Dīn-Maḥmoūd se trouvait à cette époque dans le camp de son oncle al-Malik-al-Kāmil à al-Manṣoūrah, et combattait contre les Francs. Al-Malik-an-Nāṣir-Ḳilidj-Arslān-ibn-al-Manṣoūr monta sur le trône de Ḥamāh; il était alors âgé de dix-sept ans [5]. Cela fâcha Fol. 67 r°.

est bornée au sud par le Khorasan, à l'ouest par le Turkestan, à l'est par la Transoxiane et au nord par le pays de Derek. C'est l'une des contrées les plus froides de l'Asie.

8. Barbier de Meynard, *Dictionnaire géographique de la Perse*, p. 107.
9. *Ibid.*, p. 525.
1. *Ibid.*, p. 577.
2. *Ibid.*, p. 395.
3. *Ibid.*, p. 592.
4. *Ibid.*, p. 404.
5. Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāsil dit, dans le *Mofarradj* (ms. ar. 1702, folio 205 r°), qu'al-Malik-al-Nāṣir-Ṣalāh-ad-Dīn-Kilidj-Arslān était auprès de son oncle al-Malik-al-Mo'aṭhṭham-Sharaf-ad-Dīn-'Isā, prince de Damas, qui était alors occupé à assiéger les forteresses des Francs dans le *Sāhel*. Il venait de s'emparer de Ḳaīsariyya et l'avait détruite; de là, il avait marché contre Athlīth qu'il assiégeait. Le vizir du souverain de Ḥamāh était à cette époque Zaīn-ad-Dīn-ibn-Firandj (?). Ce fonctionnaire s'entendit avec plusieurs des principaux officiers et des dignitaires de l'Etat pour donner le trône à al-Malik-an-Nāṣir. Ils écrivirent à ce prince pour lui faire connaître leur décision et pour le prier de venir prendre possession du gouvernement; mais quand son oncle al-Malik-al-Mo'aṭhṭham eut été informé de ce qui se passait, il ne voulut pas le laisser partir si les membres du gouvernement ne s'engageaient pas à lui envoyer une somme d'argent qu'il fixa à 400,000 dirhems. Quand ils eurent accepté ces conditions, al-Malik-al-Mo'aṭhṭham permit à son neveu de partir pour Ḥamāh. Il s'y rendit immédiatement et il eut une entrevue avec le vizir Zaīn-ad-Dīn ainsi qu'avec les gens qui lui avaient écrit pour lui proposer le trône; ils lui jurèrent fidélité et le conduisirent à la citadelle, où son frère était encore vivant, puis ils le firent monter à cheval avec les drapeaux impériaux et il l'acclamèrent. Al-Malik-al-Nāsir venait d'atteindre sa dix-septième année quand il devint ainsi souverain de Ḥamāh, car il était né en l'an 600. Il conserva d'abord, comme vizir, Zaīn-ad-Dīn; puis au bout de quelque temps il lui donna un successeur et l'éloigna de la cour. Il manda auprès de lui un homme de Ḥamāh, nommé Shihāb-ad-Dīn, fils de Ḳoṭb-ad-Dīn. Ce Ḳoṭb-ad-Dīn était un homme très versé dans les sciences et dans la jurisprudence. Shihāb-ad-Dīn avait étudié auprès de lui le droit, l'éthique et les belles lettres; puis il s'était rendu dans l'Irāk et avait étudié à Bagdad durant un certain temps; il était ensuite venu à Ḥamāh où il avait suivi, au collège impérial Mansoūrī, les cours du Sheïkh Saīf-ad-Dīn-al-Amidī. Il arriva ensuite que le sultan al-Malik-al-Mansoūr le chargea d'une affaire dans laquelle il abusa de la confiance dont le souverain l'avait ainsi honoré; aussi, al-Malik-al-Mansoūr le fit emprisonner dans la grande mosquée de la citadelle. Shihāb-ed-Dīn avait un frère

vivement al-Moṭhaffar qui était l'aîné ; aussi ce prince demanda à al-Malik-al-Kāmil la permission de s'en retourner à Ḥamāh, pensant qu'il pourrait se faire reconnaître comme souverain de la ville, puisqu'il était l'héritier légitime d'al-Mansoūr. Al-Malik-al-Kāmil lui ayant accordé la permission qu'il sollicitait, il partit et rencontra dans le Ghaūr al-Malik-al-Mo'aṭhṭham qui l'intimida en lui défendant d'aller attaquer[1] son frère; aussi al-Moṭhaffar resta à Damas, puis il s'en retourna auprès d'al-Malik-al-Kāmil qui lui donna un fief; cela le détermina à rester auprès de son oncle le *Sāhib*. Cette même année, Safī-ad-Dīn-ibn-Shakir continua ses persécutions contre les riches marchands et les fonctionnaires de Miṣr et du Caire; il établit des aumônes forcées sur les biens fonds; la perception de cet argent n'alla pas sans quelques accrocs, mais cela fit des sommes immenses.

Cette même année, les Francs s'acharnèrent encore plus qu'auparavant à se rendre maîtres de l'Égypte; ils résolurent de marcher contre les Musulmans pour les chasser de leur camp et se rendre ainsi maîtres du pays. L'année se termina, les deux armées se trouvant en présence, à la tête du bras d'Ashmoūm et du bras de Damiette. — Il y eut une disette en Égypte ; le froment atteignit le prix de trois *dinārs* l'*ardeb;* ce fut une des années les plus

nommé 'Imād-ad-Dīn-ibn-Ḳoṭb-ad-Dīn qui était très versé dans le droit, ce qui détermina le sultan al-Malik-al-Mansoūr à lui donner la charge de *ḳādī*. Quand Shihāb-ad-Dīn eut été enfermé dans la citadelle, al-Malik-an-Nāsir vint lui rendre visite et le traita d'une manière honorable; il vint le trouver à plusieurs reprises. Un jour Shihāb-ad-Dīn-ibn-Ḳoṭb-ad-Dīn dit au prince ayyoubite : « Il faut que je t'annonce une bonne nouvelle ! » — « Et laquelle, dit al-Malik-an-Nāsir ? » — « C'est que tu monteras sur le trône après la mort de ton père et que ce ne sera pas ton frère qui lui succèdera » — « Comment le sais-tu, lui demanda al-Nāsir ? » — « J'en ai entendu la prédiction en songe, répondit le prisonnier ; un homme m'est apparu qui m'a récité ce vers : Il n'y aura pas d'autre souverain parmi ses fils que Kilidj, celui que les femmes n'ont jamais dominé. » Al-Malik-an-Nāsir fut extrêmement joyeux de cette prédiction et il lui promit que lorsqu'il serait monté sur le trône, il le comblerait de ses bienfaits et qu'il lui confèrerait la direction des affaires de son royaume. Quand il eut succédé à son père, il lui donna en effet un fief très important. Shihāb-ad-Dīn quitta alors le turban des hommes de loi et prit le *sharboush* et l'uniforme des émirs. Ce personnage ne tarda pas à devenir l'égal du sultan al-Malik-an-Nāsir, et il reçut le titre d'*ātābek* des armées, pendant que son frère 'Imād-ad-Dīn était investi de la charge de *ḳādi* d'Ḥamāh. Postérieurement, en 622, al-Malik-an-Nāsir, se fâcha contre eux, il fit emprisonner Shihāb-ad-Dīn et destitua 'Imād-ad-Dīn, qui s'enfuit, laissant son frère captif dans la citadelle de Ḥamāh. Il resta dans la situation la plus affreuse jusqu'à l'époque où al-Malik-al-Moṭhaffar monta sur le trône. Ce prince le remit en liberté et le traita avec égards.

1. Djamāl-ad-Dīn dit (ms. ar. 1702, folio 206 r°) qu'al-Malik-al-Moṭhaffar lui conseilla seulement de se rendre à Damas et de ne pas essayer d'aller à Ḥamāh ou son frère le ferait certainement emprisonner.

dures que l'on ait vues, et la population de l'Égypte en souffrit beaucoup. — Cette même année mourut à la Mecque le *shérif* Aboû-'Azîz-Ḳattâda-ibn-Aboû-Mâlik-Idris-ibn-'Abd-al-Karîm-ibn-'Isa-ibn-Hosain-ibn-Solaîmân-ibn-Aboû-'Ali-ibn-'Abd-Allah-ibn-Mohammad-ibn-Mousâ-ibn-'Abd-Allah-ibn-Mousâ-ibn-'Abd-Allah-ibn-al-Ḥasan-ibn-al-Ḥosaïn-ibn-'Ali-ibn-Aboû-Ṭalib, (qu'Allah soit satisfait de lui !), sultan de la Mecque, dans les derniers jours du mois de Djoumâda second, à l'âge de 90 ans. Il avait composé de bons vers. Il était venu plusieurs fois au Caire accompagné de son frère Aboû-Moûsâ-'Isâ ; il était né et avait été élevé à Ianbo'. Après sa mort, son fils Ḥasan-ibn-Ḳattâda régna à la Mecque. Râdjiḥ-ibn-Ḳattâda s'insurgea contre lui et intercepta le chemin, à l'époque du pèlerinage entre la Mecque et 'Arafa [1]. Aḳbâsh, émir du pèlerinage de l''Irâk s'empara de lui. Le *shérif* Ḥasan envoya à Aḳbâsh une somme d'argent pour qu'il lui livrât Râdjiḥ; mais ce dernier promit à l'émir une somme bien plus considérable [s'il le laissait en liberté]. Râdjiḥ [aidé d'Aḳbâsh] marcha sur la Mecque [2]; mais Aḳbâsh fut tué, de telle sorte que Râdjiḥ s'enfuit auprès d'al-Malik-al-Mas'oud dans le Yémen. Allah seul connaît la vérité [3] !

Année 618.

Quatrième année du règne du sultan al-Malik-al-Kamil Naṣir-ad-Dîn-Mohammad en Égypte.

Cette année, les forces des Francs s'accrurent de renforts qui leur arrivèrent par mer. Al-Malik-al-Kâmil envoya plusieurs ambassadeurs pour solliciter des secours, et les princes arrivèrent auprès de lui avec leurs armées comme cela a été dit plus haut [4]. Fol. 67 v°.

1. Nom d'une montagne bien connue, dans le voisinage de la Mecque.
2. On pourrait également comprendre : « Radjiḥ se décida à lui offrir de lui livrer la Mecque ». Aḳbâsh est un nom turc qui signifie « tête blanche ».
3. Cette même année, le prince ayyoubite al-Malik-al-Moṭhaffar-Shihâb-ad-Dîn-Ghâzî, fils du sultan d'Egypte al-Malik-al-'Adil, s'empara d'Ikhlât avec Miyâfârkîn. Djamâl-âd-Din-ibn-Wâṣil rapporte, dans le *Mofarradj-al-kouroûb* (ms. ar. 1702, folio 206 v°), qu'al-Moṭhaffar possédait depuis le règne de son père les villes de Rohâ et de Saroûdj. Al-Ashraf, son frère, les lui prit et lui donna en échange Ikhlât et tout le pays qui en dépendait, ce qui formait un royaume considérable, aussi grand que l'Egypte.
4. L'auteur de l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* raconte (ms. arabe 302, page 340) qu'en l'année 937 des Martyrs, al-Malik-al-Ashraf, souverain de Syrie, se rendit en Égypte en villégiature, et aussi pour rendre visite à son frère, le sultan al-Malik-al-Kâmil ; ce dernier lui envoya des provisions et des

La lutte recommença avec une nouvelle ardeur des deux côtés, aussi bien sur terre que sur mer; il y avait tant de Francs et de Musulmans réunis dans cet endroit qu'Allah seul pouvait en savoir le nombre. Le peuple attaqua les Francs avec plus de vigueur que les troupes régulières; un détachement de l'armée s'avança sur un des canaux dérivés du Nil, dans la partie occidentale (du Delta), qui est connu sous le nom de Baḥr-al-Maḥalla; ils y livrèrent bataille aux Francs et l'escadre musulmane descendit le Nil pour aller attaquer la flotte franque. Les Musulmans prirent aux Francs trois galères avec leurs équipages et leur armement.

Les Francs envoyèrent alors plusieurs ambassades pour proposer de faire la paix aux conditions suivantes : ils recevraient Jérusalem, Askalon, Tibériade, Djibala, Laodicée ainsi que toutes les places que le sultan Ṣalāḥ-ad-Dīn avait conquises dans le Sâḥel. Les princes musulmans consentirent à ces conditions, en exceptant toutefois les deux citadelles de Karak et de Shaûbak. Les Francs ne voulurent point admettre cette restriction et dirent : « Nous ne vous rendrons Damiette que lorsque vous nous aurez donné toutes ces villes ». Al-Malik-al-Kāmil consentit encore à cette clause, mais les Francs refusèrent de nouveau et dirent : « Il faut encore que vous nous donniez cinq cent mille *dīnārs* pour que nous puissions restaurer les murs de Jérusalem que vous avez rasés, et cela en plus des villes précitées, ainsi que de Karak et Shaûbak ».

Les Musulmans se virent alors dans l'obligation de recommencer la lutte contre les Francs; un détachement des troupes égyptiennes traversa le bras de Maḥalla pour se rendre sur la rive opposée, où se trouvait le camp de l'armée franque, et les soldats pratiquèrent une énorme brèche dans la berge du fleuve. C'était justement l'époque à laquelle la crue atteignait son maximum, car on se trouvait dans la première nuit du mois de Tōt. Les Francs ne connaissaient pas les conditions climatériques de

cadeaux quand il se trouva dans le Raml; al-Ashraf fit son entrée au Caire le jeudi, dixième jour du mois de Ṭouba de cette année. La ville fut splendidement pavoisée et jamais l'on n'avait vu une telle décoration; ce fut l'un des jours les plus mémorables. Al-Malik-al-Ashraf fit plusieurs excursions en Égypte, du Caire à al-Khāḳāniyya, à Ashmoûm, à Abiār, à Djazīrah Misr. Il arriva à al-Djazīrah au moment de la crue du Nil. On avait préparé des illuminations avec des torches et des rameaux d'olivier; elles durèrent toute la nuit... Al-Malik-al-Ashraf quitta les minarets (manāthir) de Saïf-al-Islām, qui sont au-dessus de la Piscine de l'Eléphant (*birkat-al-fīl*), le samedi, onzième jour du mois de Tōṭ. Le sultan al-Mâlik-al-Kāmil sortit pour lui faire ses adieux.

l'Égypte, et ils ignoraient ce qu'était la crue du Nil. Ils ne s'aperçurent de rien jusqu'au moment où l'eau eut submergé la plus grande partie du terrain sur lequel ils étaient campés, et quand les flots leur eurent coupé le chemin de Damiette; il ne leur resta plus d'autre chemin à suivre qu'un sentier très étroit. Le sultan ordonna sur le champ de jeter des ponts de bateaux sur le bras de Ashmoûm-Ṭannâḥ. Dès que ces ponts eurent été terminés, les troupes musulmanes traversèrent ce bras du Nil et s'établirent sur le chemin que suivaient les Francs pour se rendre à Damiette. Ils se trouvèrent alors cernés de toutes parts et Allah (qu'il soit exalté!) voulut qu'un grand navire de commerce[1] franc arriva en vue des côtes, il était convoyé par plusieurs petits navires de guerre destinés à le défendre. Tous ces navires étaient remplis de provisions, d'armes et de tous les autres objets dont les Francs avaient besoin. L'escadre musulmane appareilla pour aller joindre cette escadrille et engagea la lutte. Allah fit descendre la victoire sur les Musulmans, qui s'emparèrent du transport de commerce franc, ainsi que des navires de guerre qui le convoyaient.

Cet échec découragea les Francs et les épouvanta. Ils en conçurent une violente humiliation après avoir été si près de triompher des Musulmans; ils virent qu'ils se trouvaient dans une situation presque désespérée, qu'ils ne pourraient échapper à la captivité et que les Musulmans étaient en état de les couvrir de flèches et d'envahir l'endroit sur lequel ils se trouvaient. Ils furent tous d'avis de fondre sur les Musulmans, dans l'espoir de pouvoir parvenir ainsi jusqu'à Damiette. En conséquence, ils brûlèrent leurs tentes et leurs machines de guerre dans l'intention de se ruer tous comme un seul homme sur l'ennemi. Mais ils ne trouvèrent pas de chemin par suite de l'irruption des eaux qui avaient envahi les terres tout autour d'eux; il leur était également impossible de rester dans cette place parce qu'ils n'avaient presque plus de vivres. Ils ne virent alors pas d'autre issue que de demander la paix à al-Malik-al-Kâmil ainsi qu'à ses frères, al-Ashraf et al-Mo'aṭhṭham, aux conditions suivantes : qu'ils auraient la vie sauve et qu'ils rendraient Damiette sans aucune compensation. Al-Malik-al-Kâmil pensait que l'on pouvait traiter à ces conditions, mais l'avis de ses frères était tout différent : ils voulaient qu'on marchât immédiatement contre les Francs et qu'on les anéantît jusqu'au dernier. Al-Malik-al-Kâmil craignait qu'en agis-

Fol. 68 r°.

1. *Maramma* dit le texte arabe; les navires qui l'accompagnaient sont nommés *ḥarraka* qu'on traduit généralement par « brûlot »; ils devaient correspondre à peu près aux croiseurs d'escorte.

sant ainsi, les Francs qui restaient dans Damiette se refusassent à la livrer aux Musulmans, et que l'on fût obligé d'assiéger la ville pendant un certain temps. Damiette était entourée d'une enceinte fortifiée presque inexpugnable, et les Francs y avaient fait des ouvrages de défense à l'époque où ils s'en étaient emparés; on ne pouvait savoir si le siège ne serait pas très long et si, pendant ce temps, les princes Francs n'enverraient pas des renforts aux défenseurs de la place pour essayer de venger les grands personnages de leurs nations qui avaient été tués sous ses murs. D'ailleurs, l'armée musulmane aspirait au repos, et la longueur de la guerre l'avait épuisée, car il y avait déjà trois ans et plusieurs mois qu'elle luttait contre les Francs. Al-Malik-al-Kāmil ne cessa de faire prévaloir dans le conseil l'idée qu'il fallait accorder une capitulation aux Francs; il fut donc convenu avec tous les rois latins que les Francs enverraient des otages choisis parmi leurs rois et non parmi leurs généraux, et qu'ils seraient retenus jusqu'à la reddition de Damiette. En revanche, les Francs demandèrent que le fils d'al-Malik-al-Kāmil demeurât auprès d'eux, comme otage, jusqu'à ce que les leurs fussent revenus après la reddition de la place; le sultan y consentit et tous les princes, musulmans et francs, se jurèrent d'observer mutuellement ces conditions, le septième jour du mois de Radjab.

Les Francs envoyèrent ainsi vingt de leurs princes comme otages auprès du sultan; parmi eux se trouvaient Jean, seigneur d''Akkā, et le légat du Pape; al-Malik-al-Kāmil leur envoya son fils al-Malik-aṣ-Ṣāliḥ-Nadjm-ad-Dīn-Ayyoūb, qui était âgé à cette époque de quinze ans; le jeune prince était accompagné de plusieurs de ses familiers. Au moment où arrivèrent les princes francs, al-Kāmil tint une grande séance pour leur faire honneur; les rois ses frères et les membres de sa famille se tenaient devant lui en face de Barmoūn, le mercredi, dix-neuvième jour du mois de Radjab. Les Francs furent étonnés du spectacle magnifique qu'ils eurent sous les yeux et de la splendeur de cette cérémonie. Les prêtres Francs ainsi que leurs moines se rendirent à Damiette pour remettre cette place aux mains des Musulmans qui en prirent possession le mercredi, dix-neuf du mois de Radjab. Ce même
Fol. 68 v°. jour un renfort important arriva aux Francs; on dit qu'il se composait de mille *(sic)* navires. Le retard qui ne les fit arriver qu'après que les Francs eurent rendu Damiette fut un grand bienfait d'Allah! Les Musulmans s'aperçurent en entrant dans la ville que les Francs y avaient fait de tels travaux de fortifications qu'il eût été impossible de s'en emparer par un assaut.

Le sultan mit en liberté les otages francs qu'il avait auprès de

lui et al-Malik-as-Ṣâliḥ ainsi que les personnes qui l'accompagnaient revinrent de leur côté. Une trêve fut conclue entre les Francs et les Musulmans pour une durée de huit années, à la condition que des deux côtés on remettrait en liberté les prisonniers qu'on avait faits. Le sultan, ses frères et les rois des Francs jurèrent d'observer cette trêve et les troupes se disloquèrent.

La durée de l'occupation de Damiette par les Francs avait été de un an, dix mois et vingt-quatre jours. Le sultan y fit son entrée avec ses troupes et sa famille; cela provoqua une grande joie et une grande allégresse. Les Francs s'en retournèrent dans leurs états et le sultan revint au Château de la Montagne, le vendredi, douzième jour du mois de Ramadân. Le *sâhib* Ṣafî-ad-Dîn-ibn-Shakir rentra par le Nil jusqu'au Caire et mit en liberté tous les prisonniers chrétiens qui se trouvaient renfermés dans cette ville. Il y en avait parmi eux qui avaient été faits prisonniers sous le règne du sultan Ṣalâḥ-ad-Dîn; quant aux Francs, ils rendirent également la liberté aux prisonniers musulmans qui se trouvaient dans leur pays.

Quand les Francs eurent quitté l'Égypte, il arriva que les deux frères d'al-Malik-al-Kâmil, al-Malik-al Mo'aṭhṭham-'Isâ et al-Ashraf-Moûsâ, vinrent passer une nuit chez lui; al-Ashraf-Moûsâ ordonna à une de ses jeunes esclaves nommée Sitt-al-Fakhr de chanter, cette personne récita ces deux vers :

Quand le Pharaon d' 'Akkâ s'en vint en Égypte, accompagné de l'ange de la mort pour y semer la ruine et la désolation, al-Ashraf-Moûsa s'avança contre lui, la verge à la main et les engloutit dans la mer, lui et tous les siens [1].

Al-Ashraf fut enchanté des paroles de la chanteuse et il la pria de répéter ces deux vers; mais al-Malik-al-Kâmil en fut blessé et lui ordonna de garder le silence. Il dit à une de ses esclaves de chanter à son tour, ce qu'elle fit en ces termes :

Infidèles, considérez ce qui vient de se passer à notre époque, et vous surtout qui appartenez à la religion d'Isa (Jésus-Christ) : 'Isa et son peuple, Moûsa et les siens sont venus porter secours à Moḥammad [2].

1. La chanteuse d'al-Ashraf joue ici sur le mot Moûsa qui désigne le Prophète Moïse et qui était le nom du prince ayyoubite al-Malik-al-Ashraf. C'était comparer le rôle de ce prince en Égypte à celui que joua Moïse lors de l'Exode et rabaisser singulièrement celui de son frère al-Malik-al-Kâmil.

2. Il y a ici un triple jeu de mots analogue au précédent : la chanteuse joue sur 'Isa qui est le nom de Jésus-Christ et qui était porté par l'ayyoubite al-Malik-al-Mo'aṭhṭham, sur Moûsa, nom de Moïse et d'al-Malik-al-Ashraf, et sur Moḥammad, nom du Prophète de l'Islam et du sultan d'Égypte, al-Malik-al-

Al-Kâmil admira beaucoup ces vers et fit compter cinq cents *dînârs* à sa chanteuse ainsi qu'à celle de son frère al-Ashraf.

Fol. 69 r°. On a dit que cette soirée avait été donnée à al-Manṣoûrah, quand al-Malik-al-Kâmil arriva au trône.

Les princes ayyoubites se rendirent alors chacun dans ses états. La joie de la prise de Damiette par les Musulmans fut universelle, et cette heureuse nouvelle se répandit dans toutes les contrées de la terre. — Pendant ce temps, les Tatars avaient organisé leur empire dans l'Est (de l'Asie). — La Syrie et l'Égypte pensèrent être enfin délivrées des misères que les Francs faisaient fondre sur leur population depuis qu'Allah les avait favorisées et avait accordé la victoire à ses esclaves, les vrais croyants, en venant à leur secours après que leur situation eut été désespérée et qu'ils eurent subi une commotion aussi violente. Le sultan al-Malik-al-Kâmil reçut de nombreuses adresses qui lui furent envoyées par des Fol. 69 v°. poètes; la première fut celle de Ashraf-ad-Dîn-ibn-'Onaîn. Il reçut également un poème du *kâḍî* Bahâ-ad-Dîn-Zohaîr-ibn-Moḥammad-ibn-'Alî-al-ḳoûṣi, et ceux d'autres poètes.

Cette même année les Tatars s'emparèrent de Marâgha, [1] d'Hamadân, de l'Azerbaïdjan et de Tauriz. — Cette année, mourut al-Malik-aṣ-Sâliḥ-Nâsir-ad-Dîn-Maḥmoûd-ibn-Moḥammad-ibn-Ḳarâ-Arslân-ibn-Soḳmân-ibn-Ortoḳ, l'Ortokide, prince de Hisn-Kaïfâ [2]; son fils, al-Malik-al-Mas'oûd-Dâoûd, régna après lui. — Au mois de Dhou'-'l-ḳa'ada, al-Malik-al-Kâmil se rendit du Château de la Montagne chez le *ṣâḥib* Ṣafî-ad-Dîn-ibn-Shakir qui habitait sur le Canal à Miṣr; il causa avec lui du projet qu'il avait formé d'éloigner les émirs du parti d'al-Fâïz, qui se trouvaient alors dans le canton de Damiette, occupés à la reconstruction de cette ville. Le sultan leur écrivit qu'ils eussent à sortir d'Égypte et à se retirer là où ils voudraient. Ils se rendirent tous en Syrie, et le sultan ne confisqua rien de ce qu'ils possédaient. Les troupes qu'ils commandaient furent versées dans les Mamloûks du sultan.

Cette même année, moururent Amîn-ad-Dîn-Mourtaki'-ibn-Sa'âd, gouverneur de Misr, le vendredi troisième jour du mois de Moḥarram; — et le souverain de Tunis et de la province

Kâmil. Quand la chanteuse semble dire que les prophètes Jésus et Moïse sont venus prêter secours au prophète Moḥammed, il faut comprendre que les deux princes ayyoubites de Syrie étaient venus renforcer l'armée d'al-Malik-al-Kâmil.

1. Sur ces villes, voir M. Barbier de Meynard, *Dictionnaire géographique de la Perse et des contrées adjacentes*.

2. Forteresse située entre Amîd et Djazîrat-ibn-'Omar qui domine le Tigre.

d'Afrique [1], l'émir Aboû-Mohammad-'Abd-al-Wâhid-ibn-Aboû-Hafs-'Omar-ibn-al-Hantânî, le jeudi premier jour du mois de Moharram. Il avait été nommé gouverneur de ces pays par an-Nâṣir-Aboû-'Abd-Allah-Moḥammad-ibn-Ya'ḳoûb-al-Mansoûr-ibn-Yousouf-al-'Omari-ibn 'Abd-al-Moûmin, souverain almohade, en l'an 602. Il régna à Tunis jusqu'au temps où son frère Aboû-Moḥammad-'Abd-Allah-ibn-'Abd-al-Waḥid fut investi du gouvernement de la province d'Afrique par al-'Adil-'Abd-Allah-ibn-al-Mansoûr-ibn-Ya'ḳoûb, le cinq du mois de Ramaḍân de cette Fol. 70 r°. même année; cela dura jusqu'à l'époque où son frère Aboû-Zakariyâ-Yaḥyâ-ibn-'Abd-al-Wâḥid arriva au trône. L'émir Aboû-Moḥammad-'Abd-al-Wâḥid-ibn-Aboû-Ḥafṣ fut le premier Hafside qui régna à Tunis.

Année 619 [2].

Cinquième année du règne du sultan al-Malik-al-Kamil-Naṣir-ad-Dîn-Mohammad en Égypte.

Cette année, al-Malik-al-Ashraf-Moûsa se rendit au Caire et il

1. Les Arabes divisent ainsi qu'il suit la côte nord de l'Afrique : le Maghrib-al-aḳṣa qui s'étend depuis les rives de l'Atlantique jusqu'aux environs de Tlemcen, le maghrib-al-awsath, de Tlemcen à Bougie, et l'Ifrikiyya, de Bougie à Barḳa (Aboû-'l-Fida, tome II, partie I, page 168). Yâkoût (*Mo'djam*, tome I, page 324) ajoute que l'Ifrikiyya est une vaste province située en face de la Sicile et qu'elle se termine en face de l'Espagne et des deux îles (les Baléares) qui se trouvent au Nord.

2. Cette année, dit Djamâl-ad-Dîn-ibn-Wâṣil (*Mofarradj-al-kouroûb*, ms. ar. 1702, folio 213 v°) les Kurdjes sortirent de leur pays et se dirigèrent vers la province d'Arran, ils attaquèrent la ville de Beileḳân que les Mongols avaient déjà saccagée. Quelques habitants y étaient revenus après ce désastre et l'avaient reconstruite tant bien que mal. Les Kurdjes n'y laissèrent pas pierre sur pierre. — Cette même année l'atabek de Maûsil, al-Malik-an-Rahîm-Badr-ad-Dîn-Loû-loû, alla attaquer la forteresse de Shoûs, qui appartenait à 'Imâd-ad-Dîn-Zangî-ibn-Noûr-ad-Dîn-Arslân-Shâh-ibn-'Izz-ad-Dîn-Mas'oûd-ibn-Ḳoṭb-ad-Dîn-Maûdoûd-ibn-Zangî-ibn-Aḳsonḳor, lequel avait épousé la fille de Moṭhaffar-ad-Dîn-Kokboûrî-ibn-Zaîn-ad-Dîn-'Alî-Koutchuk, prince d'Arbèles, dont la mère se nommait Rabî'a-Khâtoûn, fille de Nadjm-ad-Dîn-Ayyoûb et sœur d'al-Malik-an-Nâṣir-Ṣalâh-ad-Dîn et d'al-Malik-al-'Adil. Al-Malik-al-Ḳâhir-'Izz-ad-Dîn-Mas'oûd-ibn-Arslân-Shâh était marié à la fille de l'autre Moṭhaffar-ad-Dîn. Badr-ad-Dîn-Loûloû s'empara de cette citadelle après un siège assez court; le fils d'al-Malik-al-Ḳâhir qui était le souverain nominal de Maûsil étant venu à mourir, Badr-ad-Dîn-Loûloû se déclara souverain et prit le titre d'al-Malik-al-Rahîm (le roi miséricordieux); le khalife abbasside lui envoya les vêtements d'honneur de la souveraineté et les rois le reconnurent. — En l'année 612, dit Djamâl-ad-Dîn-ibn-Wâṣil dans le *Mofarradj-al-kouroûb* al-Malik-al-Mas'oûd-Ṣalâḥ-ad-Dîn-Yoûsouf, fils du sultan d'Egypte al-Malik-al-

demeura dans cette ville chez le sultan pendant un certain temps; puis il s'en retourna au mois de Ramaḍhân. — Cette année, les

Kâmil, s'était emparé du Yémen et y avait fait arrêter Solaîmân-Shâh-ibn-Sa'd-ad-Dîn-Shâhânshâh-ibn-al-Malik-al-Moṭhaffar-Taḳî-ad-Dîn, qu'il avait vaincu quelque temps auparavant, et il l'avait envoyé en Égypte. Le prince de la Mecque était le *shérif* Aboû-'Azîz-Kattâda-ibn-Idris-al-'Alavî-al-Hosaïnî, dont l'autorité était reconnue depuis les frontières du Yémen jusqu'à Médine; il était à cette époque âgé d'environ quatre-vingt-dix ans. Il possédait la citadelle de Yanbo' et une nombreuse armée; quand il fut devenu souverain de la Mecque, il montra une grande habileté pour les choses de l'état et en chassa tous les mauvais sujets, mais par la suite, il se livra à des actes condamnables et commit de nombreux abus, comme de faire dépouiller les pèlerins. En l'année 618, il réunit une armée assez considérable, partit de la Mecque et se rendit à Médine; il vint camper dans le *vadi-el-sabba'*, où il tomba malade; il était accompagné de son fils al-Ḥasan-ibn-Ḳattâda. Le frère du *shérif* ayant appris sa maladie, en profita pour se faire déclarer prince de la Mecque. « J'ai appris, dit Ḥasan à son oncle, que tu as fait telle et telle chose. » — « Ce n'est point vrai, répondit celui-ci ». Ḥasan ordonna alors aux assistants de tuer son oncle, mais ils s'y refusèrent en disant: « Tu es un émir, et lui aussi est un émir, il ne convient pas à l'un de nous de tuer l'un ou l'autre de vous ». Ḥasan avait deux mamlouks qui auparavant avaient été les mamlouks de son père Ḳattâda; ils lui dirent: « Nous sommes tes esclaves, ordonne-nous ce que tu voudras! » Il leur commanda de tuer son oncle, et les deux mamlouks l'étranglèrent avec son turban. Al-Hasan s'en retourna après ce tragique événement à la Mecque, et il se dirigea vers la maison de son père, accompagné seulement de quelques personnes; il vit à la porte de la maison une troupe considérable de gens qui sur son ordre s'écartèrent et le laissèrent pénétrer dans l'intérieur; quand le vieillard l'aperçut, il lui reprocha en termes véhéments l'assassinat dont il s'était rendu coupable. Hasan se jeta sur lui et l'étrangla. Il sortit de la maison, se rendit à la Mosquée-Sainte (*al-haram-al-sharif*) et après avoir fait assembler les notables, il leur tint ce langage: « La maladie dont mon père était atteint vient de s'aggraver, en conséquence, il vous ordonne de me prêter serment de fidélité et de me reconnaître comme votre émir ». Les gens firent ce qu'il désirait et ensuite il leur apprit la mort de son père. Ḥasan avait un frère dans la forteresse de Yanbo'; il lui envoya un message au nom de son père pour le mander auprès de lui; quand le malheureux arriva, il le fit assassiner comme son père et son oncle. Le règne de Ḥasan marqua le commencement de la décadence de la dynastie de Kattâda. Kattâda avait un autre frère, nommé Radjih, qui demeurait chez les Arabes en dehors de la Mecque et qui ne voyait pas les autres membres de sa famille. En l'année 618, le pèlerinage de l''Irâk arriva à la Mecque commandé par un émir qui était un mamlouk du khalife an-Nâsir-li-dîn-Allah, et qui se nommait Akbâsh; c'était un homme connu pour son intégrité. Râdjiḥ, fils de Kattâda, lui offrit, ainsi qu'au khalife, une somme d'argent considérable s'il voulait l'aider à arracher la Mecque à son frère Hasan et à le reconnaître comme émir de cette ville. Aḳbâsh accepta ces propositions et tous les deux marchèrent sur la Mecque pour en chasser Ḥasan-ibn-Ḳattâda. Ḥasan avait réuni une armée considérable d'Arabes et d'autres gens, il livra bataille à Aḳbâsh qui fut tué dans le combat. Sa tête fut promenée à la Mecque, plantée au bout d'une lance, et les pèlerins furent dispersés. Hasan leur envoya son turban comme signe de pardon et ses troupes les épargnèrent; le shérif leur permit d'entrer à la Mecque et de s'acquitter des cérémonies religieuses, puis ils regagnèrent leur pays. Cette aventure causa un vif dépit au khalife al-Nâṣir-li-Dîn-Allah, et il fut très dépité qu'al-Hasan eût tué l'émir du pèlerinage de l'Irak. Toutefois le khalife ne sut pas refuser au *shérif* le pardon qu'il lui envoya demander. A l'automne, al-Malik-al-Mas'oûd, fils d'al-Malik-al-Kâmil, partit du Yémen pour

Tatars combattirent les Kurdjes. — Al-Moṭaffar-Moûsa se rendit auprès de son oncle al-Kâmil au Caire. — Al-Malik-al-Mas'oûd-Yoûsouf, fils d'al-Malik-al-Kâmil se rendit du Yémen à la Mecque au mois de Rabî premier. Le *shérif* Ḥasan-ibn-Ḳattâda avait quitté cette ville et Radjiḥ-ibn-Ḳattâda accompagna al-Mas'oûd dans cette expédition. Al-Malik-al-Mas'oud rendit aux habitants du Hidjâz leurs biens, leurs propriétés et les maisons, qui leur avaient été pris à la Mecque et à al-Vâdî; puis, ce prince fit le pèlerinage et s'en retourna dans le Yémen. Il refusa de faire flotter les drapeaux du khalife au-dessus de tous les autres et il fit élever plus haut qu'eux les drapeaux de son père al-Malik-al-Kâmil. Ce fut lui le premier qui osa tirer sur les colombes du Haram à coups d'arquebuse au-dessus du puits de Zemzem et des endroits environnants. Les gens de l''Irâk complotèrent de le tuer, mais ils n'y purent réussir. Al-Malik-al-Mas'oud laissa à la Mecque, comme son lieutenant, l'émir Noûr-ad-Dîn-'Omar-ibn-'Ali-ibn-Rasoûl avec une garnison de trois cents cavaliers; le *shérif* Ḥasan-ibn-Ḳattâda venait d'arriver à Ianbo'. Râdjih-ibn-Ḳattâda y vint peu après, le flatta et partagea avec lui le gouvernement de la citadelle; ensuite le *shérif* Hasan rassembla une armée, marcha contre la Mecque, battit Ibn-ar-Rasoul et s'empara de cette ville. — Cette année, mourut l'émir 'Imâd-ad-Dîn-Aboû-'l-'Abbâs-Aḥmad, fils de l'émir Saïf-ad-Dîn-Aboû-'l-Ḥasan-'Ali-ibn-Aḥmad-al-Hakkârî, connu sous le nom d'Ibn-al-Mashṭoûb. C'était un des émirs *Sâléhis;* il mourut en prison au mois de Rabî' second.

Année 620.

Sixième année du règne du sultan al-Malik-al-Kamil-Naṣir-ad-Dîn-Mohammad en Égypte.

Cette année, al-Malik-al-Mo'aṭhṭham-Isâ s'empara de Ma'arrat et

la Mecque dans l'intention d'y faire le pèlerinage. Le jour de 'Arafa, on avait arboré sur la montagne les étendards du khalife. Al-Malik-al-Mas'oûd s'avança avec ses troupes, les fit abattre, et ordonna que l'on plantât à leur place les drapeaux de son père al-Malik-al-Kâmil. Les sujets du khalife voulurent s'opposer à cette mesure qu'ils regardaient comme une profanation. Après s'être acquitté des obligations requises de chaque pèlerin, al-Malik-al-Mas'oûd mourut dans le Yémen. Le khalife fut vivement blessé des procédés d'al-Malik-al-Mas'oûd, et il envoya un ambassadeur à al-Malik-al-Kâmil pour lui demander de désavouer son fils. Le sultan fit ce qu'il demandait. Au mois de Rabî premier de l'année 620, al-Malik-al-Mas'oûd partit pour la Mecque, il mit en fuite les troupes de Ḥasan-ibn-Ḳattâda et s'empara de la ville sainte.

de Salamiyya [1], et vint assiéger Ḥamāh [2]. Son frère, al-Malik-al-Ashraf en conçut un très vif dépit; il se trouvait à cette époque au Caire et il s'en ouvrit à al-Ashraf qui blâma comme lui cette façon d'agir. Aussi il envoya un ambassadeur à al-Malik-al-Moʿaṭhṭham pour le prier de lever le siège de Ḥamāh [3]. Al-Moʿaṭhṭham obéit, très fâché de l'intervention du sultan.

Cette année, al-Malik-al-ʿAdil, al-Malik-al-Djavād et al-Malik-al-Fāïz se rendirent du Caire au pèlerinage, et ils élevèrent les drapeaux du khalife plus haut que les drapeaux du sultan al-Malik-al-Kāmil, à l'ascension du mont ʿArafa [4]. — Al-Malik-al-Ashraf quitta

1. Nom d'une ville située près du désert de Syrie dépendante de la circonscription de Ḥamāh, dont elle est éloignée de deux jours de marche. Hadji-Khalifa ajoute, dans le *Djihān Numā*, qu'elle est un peu à l'est de l'Oronte et seulement à une journée d'Ḥamāh.

2. Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāṣil (*Mofarradj*, ms. ar 1702, folio 214 verso) place cette expédition en l'année 619, au mois de Dhoū-'l-ḥidjdja.

3. On lit dans le *Mofarradj-al-kouroūb* du *ḳādī* Djamal-ad-Dīn-ibn-Wāṣil (ms. ar. 1702, folio 218 v°) : Quand al-Malik-al-Ashraf apprit au Caire la façon dont son frère al-Malik-al-Moʿaṭhṭham s'était conduit vis-à-vis d'al-Malik-al-Nāṣir, il en fut très vivement blessé et dit à al-Malik-al-Kāmil : « Est-ce que nous allons laisser al-Malik-al-Moʿaṭhṭham assiéger Ḥamāh et s'en emparer pour qu'ensuite il ait encore envie de prendre tout le reste. Il faut lui dire ce que nous en pensons, lui défendre de continuer à agir ainsi et lui intimer l'ordre de lever le siège de Ḥamāh et de rentrer chez lui ». Il fut convenu entre les deux princes qu'al-Malik-al-Ashraf écrirait à son *nāïb* Ḥosām-ad-Dīn-ʿAlī de se rendre à Alep et d'y avoir une entrevue avec l'atabek Shihab-ad-Dīn-Toghrīl, de lui dire qu'al-Malik-al-Ashraf avait écrit à al-Moʿaṭhṭham pour le prier de lever le siège de Hamāh, et qu'al-Malik-al-Kāmil n'était pour rien dans tout ce qui s'était passé, pas plus qu'al-Ashraf. Après s'être rencontré avec l'atabek le *ḥādjib* Ḥosām-ad-Dīn-ʿAlī alla trouver al-Malik-al-Moʿaṭhṭham en même temps que le sultan d'Egypte, al-Malik-al-Kāmil envoyait à ce prince l'émir Nāṣiḥ-ad-Dīn-Aboū-'l-Maʿlī-al-Fārisī, un des émirs d'Alep qui se trouvait alors au Caire et qui faisait partie de la maison militaire d'al-Ashraf. Les deux envoyés sommèrent al-Malik-al-Moʿaṭhṭham de lever le siège de Ḥamāh. A cette même époque, al-Malik-al-Moʿaṭhṭham échangea plusieurs ambassades avec le prince de Hamāh par l'entremise de ʿAfīf-ad-Dīn-ʿAbd-Allah-al-Salmānī-ibn-Marādjil, fils du frère du *ḳādī* Ḥudjdjat-ad-Dīn, *ḳādī* de Ḥamāh qui était depuis fort longtemps au service des princes de la dynastie ayyoubite. Ces ambassades aboutirent à la conclusion de la paix entre les deux souverains. Al-Malik-al-Kāmil, sultan de l'Egypte, dit Djamāl-ad-Dīn (*ibid.*, folio 219 r°), avait reconnu la souveraineté de Ḥamāh à son neveu al-Malik-al-Moṭhaffar pendant que ce dernier résidait auprès de lui en Egypte; ce prince était, en effet, l'aîné de sa famille et son père lui avait conféré le titre d'héritier présomptif; al-Malik-al-Kāmil avait d'autant plus d'affection pour lui qu'al-Malik-al-Ashraf le détestait profondément. Al-Kāmil écrivit plusieurs fois à ce sujet à al-Ashraf et il fut convenu à la fin qu'al-Malik-al-Moʿaṭhṭham recevrait la ville de Salamiyya. Alep, Maʿarrat-al-Noʿmān et Baʿrīn restèrent au pouvoir d'al-Malik-al-Nāṣir; al-Moṭhaffar envoya l'émir Ḥosām-ad-Dīn-Aboū-ʿAli-Moḥammad-ibn-ʿAli-al-Hindabānī prendre possession de Salamiyya et il le chargea de mettre en état de défense la citadelle de cette ville. Al-Malik-al-Kāmil essaya bien de faire donner d'autres villes au jeune prince, mais al-Ashraf s'y oppposa formellement.

4. C'était, comme on vient de le voir, le contraire de ce qu'avait fait l'année

l'Égypte pour s'en retourner dans ses états [1]; al-Malik-al-Kāmil l'accompagna durant un certain temps. Al-Ashraf emportait avec lui le diplôme d'investiture qui avait été envoyé par le khalife pour Alep et qui conférait la souveraineté à al-Malik-al-'Azîz-Nâṣir-ad-Dīn-Moḥammad, fils d'al-Malik-aṭh-Ṭhâhir-Ghâzi. Al-Ashraf arriva à Alep au mois de Shavvâl et al-'Azîz se rendit au-devant de lui, il avait alors 10 ans. Al-Ashraf le revêtit des robes d'honneur données par al-Malik-al-Kāmil, et il porta le *ghashīah* devant lui; il resta auprès du jeune souverain d'Alep durant quelques jours, puis il se rendit à Ḥarrān. — Cette année, les sauterelles dévastèrent tout l''Irâḳ, le Djazīra, le Dyār-Bakr et la Syrie. — Les Tatars Fol. 70 v°. attaquèrent les Russes. — Cette même année, Sahm-ad-Dīn-'Isā, gouverneur du Caire, se pendit, et on le trouva attaché à une corde dans le Palais du Vizirat, durant la nuit du jeudi, sixième jour du mois de Shaowāl [2].

précédente, le prince ayyoubite al-Malik-al-Mas'oud et cette mesure avait été prise comme réparation de l'offense faite au khalife.

1. Cette année, dit Djamâl-ad-Dīn-ibn-Wāṣil, dans le *Mofarradj-al-kouroûb* (ms. ar 1702, folio 219 v°), al-Malik-al-Ashraf partit du Caire pour regagner ses états; le sultan al-Malik-al-Kāmil le chargea de porter à Alep les robes d'honneur impériales, les étendards et le diplôme conférant le titre de sultan à al-Malik-al-'Azīz-Ghyāth-ad-Dīn-Moḥammad, fils d'al-Malik-aṭh-Ṭhāhir-Ghāzi, fils du sultan Ṣalāḥ-ād-Dīn-Yoûsouf-ibn-Ayyoûb. Quand al-Malik-al-Ashraf arriva à Damas, son frère al-Malik-al-Mo'aṭhṭam se rendit au-devant de lui et le fit descendre dans la forteresse. Il y demeura pendant trois jours, puis il se rendit à Alep où il arriva au mois de Shawāl de cette même année; le sultan al-Malik-al-'Azīz, qui avait alors vingt ans, sortit de la ville; al-Ashraf vint camper au sud et à l'est du *Maḳām* près d'un village qui se nomme Ḳarbītā (?) Al-Malik-al-'Aziz et les dignitaires de son gouvernement, les émirs et les chefs de la police se rendirent au campement d'al-Malik-al-Ashraf et lui présentèrent leurs hommages; le jour même al-Ashraf remit à al-'Azīz les vêtements d'honneur que lui envoyait al-Malik-al-Kāmil.

2. Le prince de Sâmarâī, dit Djamāl-ad-Dīn (*ibid.*, folio 220 recto), qui dépend d'Ikhlāṭ, vint se soumettre au sultan al-Malik-al-Mothaffar-Shihāb-ad-Dīn-Ghazī-ibn-al-Malik-al-'Adil, souverain d'Ikhlāṭ. Le prince de Sāmarāī avait laissé dans cette ville un émir pour y gouverner durant son absence; cet émir réunit une armée considérable et marcha vers le pays des Kurdjes dans lequel il pilla plusieurs villages, après quoi il s'en revint. Le prince de Douvīn, qui était l'un des meilleurs généraux des Kurdjes, réunit une armée et vint mettre le siège devant Sāmarāī; il ravagea tout le pays qui en dépendait et le mit à feu et à sang. Quand le prince de Sāmarāī apprit cette expédition des Kurdjes, il revint immédiatement dans sa capitale, et il y arriva le jour même que les Kurdjes en levaient le siège. Il prit le commandement de son armée et se mit à leur poursuite; il leur livra un violent combat, dans lequel il leur tua beaucoup de monde, et il leur enleva tout ce qu'ils lui avaient pris. Il s'en revint après cela dans ses états. Le prince de Doûvīn réunit alors de nouveau une armée considérable de Kurdjes et marcha sur Sāmarāī dans l'intention de l'assiéger. Le prince de Samarāī, ayant appris quelles étaient ses intentions, s'empressa de mettre cette ville en état de défense; il y amassa toutes les provisions dont il pouvait avoir besoin. Sur ces entrefaites, il apprit que les Kurdjes se trouvaient empêtrés dans une vallée étroite, il se mit immédiatement

Année 621.

Septième année du règne du sultan al-Malik-al-Kamil-Naṣir-ad-Dîn-Mohammad en Egypte.

Cette année, les Tatars s'emparèrent de Ḳoûm [1] de Ḳâshân, et d'Hamadhân. — Cette même année, la discorde éclata entre al-Moṭhaffar-Ghâzî, prince d'Arbèles (Irbil) [2] et son frère al-Malik-al-Ashraf. Al-Mo'aṭhṭham partit de Damas pour aller faire la guerre à

en route avec ses troupes, qu'il divisa en deux corps dont il plaça l'un on haut de la vallée et l'autre en bas. Les soldats du prince de Sâmarâî tombèrent sur les Kurdjes et les sabrèrent; un nombre considérable des envahisseurs périrent et un nombre aussi grand restèrent prisonniers. Parmi ces derniers, se trouvait le prince de Doûvîn avec beaucoup d'officiers inférieurs. Dans cette expédition, le prince de Sâmarâî avait sous ses ordres une partie de l'armée d'al-Malik-al-Moṭhaffar-Shihâb-ad-Dîn-Ghâzî, fils d'al-Malik-al-'Adil. Quand le roi des Kurdjes apprit ces événements, il envoya au prince de Samarâî un ambassadeur pour traiter des conditions de la paix. — Cette même année, on transféra le cercueil qui contenait les restes du sultan al-Malik-aṭh-Ṭhâhîr-Ghâzi, du caveau dans lequel il avait été déposé dans la citadelle d'Alep, et on le plaça dans l'édifice qu'il avait élevé pour le recevoir dans le collège bâti par l'atabek.

1. Sur ces trois villes, voir le *Dictionnaire géographique de la Perse et des contrées adjacentes*, par M. Barbier de Meynard.

2. Yâḳoût nous avertit, dans le *Mo'djam-al-bouldân* (tome I, page 186), qu'il faut prononcer Irbil et non Arbil, car Arbil n'est pas une forme arabe. Cette raison n'est pas des meilleures qui se puissent trouver, car le nom de cette ville est bien antérieur à l'époque arabe; on le trouve, en effet, dans les inscriptions assyriennes sous la forme *Arba'-ilu* « les quatre dieux ». Cette ville, qui est l'ancienne Arbèles, possédait à l'époque de Yâkoût une puissante forteresse; elle est bâtie dans une très vaste plaine et sa citadelle était protégée par un fossé très profond. La forteresse était bâtie sur l'un des côtés et non au centre de la ville et elle coupait le mur d'enceinte de la ville en deux parties; elle s'élevait sur une haute colline. On trouvait dans cette citadelle des boutiques et des logements pour les habitants, ainsi qu'une grande mosquée. D'après Yâkoût, elle était identique comme construction à la citadelle d'Alep, quoique cette dernière fût encore plus grande. Arbèles est bâtie entre les deux Zâb, et on la fait dépendre administrativement de Maûsil dont elle est éloignée par deux jours de marche. Ce fut l'émir Moṭhaffar-ad-Dîn-Koûkboûrî-ibn-Zaîn-ad-Dîn-'Ali-Kutchuk qui fit construire le mur d'enceinte et les marchés de cette ville. La plus grande partie de sa population était composée de Kurdes. Les caravanes mettaient sept jours pour se rendre d'Arbèles à Bagdad. Kazwînî ajoute, dans le *Athâr-al-bilâd* (éd. Wüstenfeld, page 193), que la mosquée de la citadelle portait le nom de Mosquée de *Keff*; il y avait dans cette mosquée une pierre sur laquelle on voyait distinctement l'empreinte de la main d'un homme, d'où le nom de la mosquée; les gens d'Arbèles en donnaient différentes explications que cet auteur ne rapporte pas. Il y avait à Arbèles toute une canalisation souterraine pour amener l'eau chez les habitants (Aboû-'l-Fidâ, tome II, partie II, page 161). Hadji Khalifa raconte, dans le *Djihan Numa*, que Arbèles (Irbil) fut autrefois la capitale du pays de Scherhzour.

al-Ashraf; mais al-Malik-al-Kāmil lui envoya dire : « Si tu sors de tes états, j'irai te les enlever » ; al-Mo'aṭhṭham prit peur et s'en retourna à Damas. — Cette année mourut au Caire le *vizir* al-A'azz-Abou-'l-'Abbâs-Ahmad, connu sous le nom de Fakr-ad-Dīn-Moḳaddam-ibn-Shakir, le dernier jour du mois de Shaâban. — Cette année, l'armée égyptienne prit Ianbo' aux troupes des Banoū-Hasan ; les Égyptiens l'avaient achetée au prix de quatre mille *mithkāls*. Cette ville resta en leur possession jusqu'en l'an 630 [1].

1. Cette année, dit Djamâl-ad-Dīn-ibn-Wāsil (*ibid.* fol. 222 r°), al-Malik-al-Moṭhaffar-Shihāb-ad-Dīn-Ghāzī se brouilla avec al-Malik-al-Ashraf à propos de la ville de Khilāṭ. Al-Moṭhaffar envoya des ambassadeurs à Moṭhaffar-ad-Dīn-Kôkbourī-ibn-Zaīn-ad-Dīn-'Ali-Kutchuk, prince d'Arbèles, pour lui demander de faire alliance avec lui et pour le prier d'aller attaquer l'atabek Badr-ad-Dīn-Loūloū, prince de Maūsil, qui était du parti d'al-Malik-al-Ashraf. Moṭhaffar-ad-Dīn était hostile à Badr-ad-Dīn-Loūloū parce que ce dernier avait mis fin à la puissance de la dynastie des atabeks et qu'il s'était emparé de la couronne au détriment des enfants d'al-Malik-al-Kāhir qui étaient ses neveux et qui descendaient de Rabī'a-Khātoūn, sœur de Salāh-ad-Dīn. Moṭhaffar-ad-Dīn acquiesça à cette demande et il équipa une armée pour aller faire le siége de Maūsil. Al-Malik-al-Mo'aṭhṭham écrivit également à son frère al-Malik-al-Moṭhaffar-Shihāb-ad-Dīn pour lui montrer les avantages qu'il y aurait pour lui à secouer la tyrannie d'al-Malik-al-Ashraf; al-Mo'aṭhṭham promit à Kokbourī et à son frère de partir de Damas avec son armée et d'aller envahir les provinces orientales pour les arracher à al-Ashraf. Al-Malik-al-Moṭhaffar consentit à ce que lui demandait son frère al-Malik-al-Mo'aṭhṭham et il se révolta dans Khilāṭ contre son frère al-Ashraf. Dès que ce dernier eut appris cette coalition, il lui envoya des gens pour le ramener à lui et pour lui montrer combien sa conduite était coupable, mais al-Moṭhaffar ne voulut rien entendre. Al-Malik-al-Mo'aṭhṭham, al-Malik-al-Moṭhaffar-Shihāb-ad-Dīn, prince de Khilāt et Moṭhaffar-ad-Dīn, prince d'Arbèles, se préparèrent alors à la guerre contre al-Ashraf ; al-Malik-al-Mo'aṭhṭham partit de Damas avec son armée et s'en vint camper dans une localité nommée al-'Aṭiḳa. Pendant ce temps, al-Malik-al-Ashraf envoyait un ambassadeur à son frère le sultan d'Egypte al-Malik-al-Kāmil, pour l'informer de ce qui se passait. Le sultan envoya immédiatement menacer son frère al-Malik-al-Mo'aṭhṭham d'intervenir dans le conflit en faveur d'al-Ashraf. Cela détermina al-Mo'aṭhṭham à rentrer à Damas. Moṭhaffar-ad-Dīn, prince d'Arbèles, réunit son armée, marcha sur Maūsil et vint l'assiéger le mardi 13e jour du mois de Djoumada second de cette année, pensant qu'al-Malik-al-Ashraf ne pourrait aller attaquer Ikhlāt et que ses deux frères, al-Malik-al-Moṭhaffar et al-Malik-al-Mo'aṭhṭham, marcheraient contre lui. Moṭhaffar-ad-Dīn, prince d'Arbèles, resta dix jours devant Maūsil; mais il vit que tous ses efforts ne le rendraient pas maitre de cette place; aussi il leva le siège, sept nuits manquant du mois de Djoumāda second, car il venait d'apprendre qu'al-Malik-al-Ashraf s'était emparé de la ville de Khilāt. Ce prince avait mandé auprès de lui l'armée d'Alep, et il avait reçu un renfort considérable de cette ville, dans laquelle se trouvaient Saīf-ad-Dīn-ibn-Kilidj, 'Alam-ad-Dīn-Kaīsar et Hosām-ad-Dīn-Bouldaḳ. Il marcha avec cette armée contre Ikhlāt, pendant que d'autres troupes le suivaient, ainsi que l'armée de Maūsil. Quand il fut tout près d'Iklhāt, son frère al-Malik-al-Moṭhaffar-Shihāb-ad-Dīn vit que sa propre situation était désespérée et il comprit qu'il ne pourrait résister à l'agresseur, car il avait dispersé son armée dans les différentes places de ses états pour les défendre, comptant que Moṭhaffar-ad-Dīn, prince d'Arbèles, lui enverrait des secours pendant qu'al-Malik-al-

Année 622.

Huitième année du règne du sultan al-Malik-al-Kamil-Naṣir-ad-Dīn-Mohammad en Égypte.

Cette année, al-Malik-al-Djavād-Moṭhaffar-ad-Dīn-Yoūnis-ibn-Maudoūd s'enfuit d'Égypte par mer, parce qu'il avait grand peur de son oncle al-Malik-al-Kāmil et il se rendit chez son autre oncle al-Malik-al-Moʿaṭhṭham.

Cette même année, al-Malik-al-Kāmil craignit que ses émirs n'éprouvassent de l'inclination pour son frère al-Moʿaṭhṭham. Il en fit arrêter un certain nombre, et envoya des troupes pour garder les chemins; puis il dépêcha des ambassadeurs auprès des princes vassaux de son frère al-Malik-al-Ashraf, pour que ce dernier leur ordonnât de prendre parti pour lui et de se ranger à sa cause. — Cette même année, le sultan Djalāl-ad-Dīn, fils du Khvārizmshāh, s'en retourna dans ses états et reprit l'avantage sur les Tatars. Il s'empara de l'ʿIrāḳ-ʿAdjamī, et marcha sur Mārdīn dont il s'empara; il se dirigea ensuite sur le Khouzistān, à la grande terreur du khalife an-Nāṣir. Il continua sa route jusqu'à Yaʿḳoūb, qui est une localité distante de Bagdād de sept *farsakhs*, et le khalife s'apprêta à soutenir un siège. Le Khvarizmshāh dévasta le pays; il y prit tout ce qui lui tomba sous la main et il y fit encore

Moʿaṭhṭham attaquerait les possessions d'al-Malik-al-Ashraf. Ces événements ne s'étant pas réalisés, al-Ashraf mit le siège devant Ikhlāt; la population de cette ville se sentait portée vers lui à cause de sa justice et de l'honnêteté de ses mœurs, qui contrastait vivement avec la dépravation de son frère al-Malik-al-Moṭhaffar-Shihāb-ad-Dīn. Aussi la ville lui fut rendue, le lundi douzième jour du mois de Djoumāda de cette même année 621. Al-Malik-al-Moṭhaffar-Shihāb-ad-Dīn se réfugia dans la citadelle; mais, quand la nuit fut venue, il descendit auprès de son frère et lui demanda pardon de sa conduite. Al-Malik-al-Ashraf le lui accorda facilement et lui laissa la ville de Miyāfarkīn. Al-Malik-al-Ashraf partit d'Ikhlāt avec l'armée d'Alep, au mois de Ramadan de cette année, et il se rendit à Sindjār où il passa l'hiver. — Cette même année, dit Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāsil (*ibid.*, folio 223 v°), mon père reçut une lettre du sultan al-Mālik-al-Moʿaṭhṭham (qu'Allah lui fasse miséricorde!) pour lui demander de se rendre auprès de lui. Cette lettre lui fut apportée par ʿAfīf-ad-Dīn-ibn-Marāḥil-al-Salmānī qui était venu plusieurs fois à Hamāh pour apporter des lettres d'al-Malik-al-Moʿaṭhṭham à al-Malik-al-Nāsir, souverain de Ḥamāh; nous partîmes alors de Ḥamāh dans les derniers jours du mois de Shaʿbān et nous fûmes reçu de la façon la plus gracieuse par al-Malik-al-Moʿaṭhṭham. Ce prince aima toute sa vie la société des gens de science, et il prenait plaisir à discuter avec eux sur des points de détail. Mon père lui demanda la permission d'aller demeurer à Jérusalem, mais il n'y voulut point consentir ».

plus de mal que les Tatars. Al-Malik-al-Mo'aththam écrivit à ce prince, et fit alliance avec lui pour faire pièce à ses deux frères, al-Malik-al-Kâmil et al-Malik-al-Ashraf, souverain des provinces orientales. Le sultan Djalâl-ad-Dîn envoya le fils du *kâdî* Madjd-ad-Dîn, *kâdî* de son royaume, en qualité d'ambassadeur auprès d'al-Malik-al-Ashraf, puis vers al-Malik-Mo'aththam et enfin vers al-Malik-al-Kâmil. Djalâl-ad-Dîn marcha ensuite sur l' 'Irâk-al-'Adjam, s'empara d'Hamadân, de Taurîz, et tomba sur les Kurdjes. — Cette même année, al-Malik-al-Afdal-'Alî, fils du sultan Salâh-ad-Dîn-Yousoûf, prince de Soumaîsât, mourut dans sa capitale au mois de Safar; il était né au Caire le jour de la fête de la rupture du jeûne de l'an 565, ou, suivant d'autres, de l'an 566; il était l'aîné des fils de Salâh-ad-Dîn, et, en cette qualité, il avait été nommé héritier présomptif par le sultan. Ce prince étudia les traditions Fol. 71 r°. sous la direction d'Ibn-'Aoûf et d'Ibn-Barî; après la mort de son père, il devint prince de Damas, mais il ne réussit à rien parce qu'il n'avait point de chance, et son frère al-'Azîz-Othmân, sultan d'Égypte, lui enleva cette ville. Il devint ensuite *atâbek* d'al-Malik-al-Mansoûr, fils d'al-'Azîz, en Égypte. Il assiégea Damas, où se trouvait son oncle, et il fut à deux doigts de s'en emparer, mais la malechance le poursuivait toujours et il dut s'en retourner en Égypte, poursuivi par son oncle al-Malik-al-'Adil, qui lui enleva la possession de ce pays; il ne lui resta plus que la ville de Sarkhad. Il retourna attaquer une seconde fois Damas, accompagné de son frère al-Malik-ath-Thâhir-Ghâzi, prince d'Alep, mais une discussion qui éclata entre les deux princes fit échouer leurs projets; il finit par ne plus posséder que la ville de Soumaîsat. Quand mourut son frère al-Malik-ath-Thâhir-Ghâzî, prince d'Alep, il voulut s'emparer de cette ville et il marcha contre elle avec le sultan 'Izz-ad-Dîn-Kaî-Kâoûs, le Seldjoukide, souverain du pays de Roûm; mais leur projet échoua, et il dut s'en retourner à Soumaîsat, où il vécut dans la médiocrité et où il finit par mourir d'ennui. C'était un prince instruit et savant; sa conduite ne donna jamais lieu au moindre reproche, et il écrivait d'une façon élégante. Il avait toutes les qualités, mais il manquait complètement de chance. Ses poésies sont excellentes; quand son frère, al-Malik-al-'Azîz-Othmân et son oncle al-Malik-al-'Adil-Aboû-Bakr lui enlevèrent Damas, en l'an 592, il écrivit au khalife abbasside an-Nasir une lettre en vers dans laquelle il se plaignait que ces deux princes lui eussent arraché l'héritage de son père. Le khalife lui écrivit également une lettre en vers pour lui répondre. Al-Malik-al-Afdal-'Alî eut pour successeur à Soumaisât son frère, al-Malik-al-

Mofaḍdal-Ḳotb-ad-Dīn-Moūsa; les fils d'al-Afḍal lui firent une vive opposition.

Cette année, mourut également le khalife an-Nāṣir-li-Dīn-Allah-
Fol. 71 v°. ibn-Aḥmad-ibn-al-Mostaḍī-bi-amr-Allah-al-Ḥasan-ibn-al-Mostandjid-billah-Yoûsouf, le deuxième jour du mois de Shavvāl; il était né le dixième jour du mois de Radjab de l'an 553 et il était resté sur le trône du Khalifat durant 47 années moins 36 jours. Sa mère était une esclave affranchie nommée Zamarroud ou, suivant d'autres, Nardjīs.....[1]. — Cette même année, al-Malik-al-Mas'oūd partit du Yémen pour se rendre à la Mecque, puis il se dirigea vers le Caire en passant par 'Aīdāb. Il vint trouver son père al-Malik-al-Kāmil, dans la Forteresse de la Montagne et il lui apporta des présents magnifiques. — Cette année, mourut au Caire, le *vizir*, le *ṣāhib* Ṣafī-ad-Dīn-'Abd-Allah-ibn-Aboū'-l-Ḥasan-'Ali-ibn-al-Ḥosain-ibn-'Abd-al-Khālik-ibn-al-Ḥosain-ibn-Manṣoūr-ibn-Ibrāhīm-ibn-'Ammār-ibn-'Alī-al-Sībī (?), connu sous le nom d'ibn Mansoūr *fāḳīh* (professeur de droit) ibn-Shakir-al-Damīrī, le Malikite, le vendredi, huitième jour du mois de Sha'bān ou de Shavvāl, suivant d'autres personnes. Il fut enterré dans son ermitage. Il était né à Damirah[2] qui est un village de l'Égypte maritime le neuf Ṣafar de l'année 548. Il avait suivi les leçons de traditions d'Ibn-'Aūf et d'autres savants; c'était un homme orgueilleux, qui encourageait la canaille de tous ses moyens et qui faisait tout ce qu'il pouvait pour empêcher les honnêtes gens d'arriver à quoi que ce fût. — Cette même année, le *shérif* Kāsim-al-Ḥosaīnī, émir de Médine, marcha contre la Mecque et assiégea durant environ un mois cette ville qui était défendue par les officiers (*nāïbs*) d'al-Malik-al-Kāmil. Le *shérif* ne put réussir à s'en emparer et il fut tué devant la place[3].

1. Makrizi consacre à la vie de ce khalife quelques lignes dans lesquelles on ne trouve que ce qui est raconté avec bien plus de détails dans Ibn-Khallikan, et dont je supprime la traduction.

2. Nom d'une très grosse bourgade en Égypte, proche de Damiette; cette bourgade est, en réalité, composée de deux villages séparés par le Nil, c'est pourquoi on trouve quelquefois son nom au duel, Damiratān « les deux Damīra » (Yāḳoūt, *Modjam-al-bouldān*, tome II, page 602). Parmi les gens célèbres originaires de cette localité, Yāḳoūt cite Aboū-Tourāb-'Abd-al-Wahhāb-ibn-Khalaf-ibn-'Amroū-ibn-Yazid-ibn-Khalaf-al-Damīrī, connu sous le nom de al-Khouff, qui y mourut en l'année 270; le *vizir* Ṣafī-ad-Dīn-'Abd-Allah-ibn-'Ali-ibn-Shakīr, qui fut *vizir* d'al-Malik-al-'Adil et d'al-Malik-al-Kāmil et qui mourut en 622; Aboū-Ghassān-Malik-ibn-Yaḥyā-ibn-Malik-al-Damīrī, qui suivit les leçons de traditions de Yazīd-ibn-Haroūn et qui eut pour élève Abou'-l-Ḥosain-Moḥammad-ibn-'Ali-ibn-Dja'far-ibn-Khallād-ibn-Yazīd-al-Tamīmī-al-Djaūharī; le *ḳādī* Aboū'-l-Abbās-Moḥammad-ibn-Ismā'il-ibn-al-Mohallab-al-Damīrī, élève de Djīroūn-ibn-'Isā-al-Balavī.

3. Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāṣil raconte, dans le *Mofarradj* (ms. ar. 1702, folio 225 v°), que le Shirvānshāh Rashīd, prince du Derbend, était un homme de mau-

Année 623.

Neuvième année du règne du sultan al-Malik-al-Kamil-Naṣir-ad-Dīn-Mohammad en Égypte.

Cette année, les dissentiments qui séparaient al-Moʿaṭhṭham [1] et ses deux frères, al-Kāmil et al-Ashraf s'aggravèrent. — Cette même année, le khalife aṭh-Ṭhāhir-bi-amr-Allah envoya les présents d'usage aux souverains ayyoubites par Moḥyī-ad-Dīn-Aboū'-'l-Moṭhaffar, fils du *ḥāfiṭh* Djamāl-ad-Dīn-Abou'-'l-Faradj-ibn-al-Djaûzi. L'ambassadeur commença par al-Malik-al-Ashraf-Moūsa,

vaises mœurs qui traitait ses sujets d'une façon tyrannique, abusant de leurs femmes et de leurs enfants; le peuple en était indigné et une partie de l'armée complota avec son fils pour le renverser. Ces soldats le chassèrent du pays et mirent sur le trône son fils qui traita avec bonté l'armée et ses sujets. Le Shirvānshāh se rendit alors dans le pays des Kurdjes et leur demanda aide; il les pria de lui donner une armée avec laquelle il pût reconquérir son royaume et en chasser son fils. Les Kurdjes lui fournirent des troupes nombreuses et il se mit en marche avec elles; il arriva ainsi jusqu'à la ville de Shirvān. Quand son fils apprit cette marche, il se mit à la tête de ses troupes et s'avança contre lui avec une armée qui comptait environ un millier de cavaliers; il rencontra son père avec son armée de Kurdjes, qui était forte d'à peu près 3,000 cavaliers. Ils se livrèrent un combat furieux dans lequel les Kurdjes furent mis en fuite après avoir perdu beaucoup de monde et en laissant de nombreux prisonniers aux mains du fils du Shirvānshāh. Ce prince garda ainsi la couronne et il rendit à ses sujets tout ce que son père leur avait pris. Cette même année, une troupe de Kurdjes partit de Tiflis dans l'intention d'aller attaquer l'Azerbeidjan, qui appartenait à Moṭhaffar-ad-Dīn-Uzbek-ibn-Ilpehlivān; ils vinrent camper derrière un défilé dans les montagnes, défilé tellement étroit que les cavaliers n'y pouvaient passer qu'un à un; se trouvant réduits à la dernière extrémité, ils demandèrent aux Musulmans à capituler. Une partie de l'armée musulmane marcha vers eux et les attaqua. Beaucoup de Kurdjes périrent dans cet engagement et un grand nombre d'entre eux restèrent prisonniers. Cette défaite irrita vivement l'orgueil du roi des Kurdjes, qui équipa une nouvelle expédition pour aller attaquer l'Azerbeidjan, dans l'intention de l'enlever aux Musulmans.

1. Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāsil raconte, dans le *Mofarradj-al-kouroūb* (ms. ar. 1702, folio 239 r°), que, lorsque le Khvārizmshāh Djalāl-ad-Dīn partit de Tiflīs pour se rendre dans le Kirmān, il laissa à Tiflīs une armée commandée par son vizir Sharaf-al-Moulk. Les vivres étant venus à manquer à ses soldats, ils se rendirent à Arzan-ar-Roūm, qu'ils livrèrent au pillage. Ils emmenèrent les femmes en captivité et s'emparèrent d'un butin immense; puis ils se mirent en marche pour regagner Tiflīs et passèrent non loin d'Ikhlāt. A cette époque, le gouverneur d'Ikhlāt au nom du sultan al-Malik-al-Ashraf était le *ḥādjib* Ḥosām-ad-Dīn-ʿAlī, l'un des principaux familiers de ce prince. Quand cet officier eut appris la marche des Khvārizmiens, il rassembla des troupes et alla les attaquer; il les battit complètement et leur reprit la plus grande partie de leur butin. Quand le vizir de Djalāl-ad-Dīn eut appris cela, il eut peur de ce qui pouvait arriver et il en avertit son souverain qui revint immédiatement à Tiflīs.

prince des provinces orientales, auquel il remit les vêtements d'honneur envoyés par le khalife; il se rendit ensuite à la cour d'al-'Aziz-Ghiyâth-ad-Dîn-Moḥammad, fils d'al-Malik aṭ-Thâhir-Ghâzi, prince d'Alep, et lui remit une large tunique à manches noires, ainsi qu'un turban noir orné de broderies d'or et un habit également brodé d'or. L'ambassadeur du khalife se rendit ensuite à Damas où il revêtit al-Malik-al-Mo'aṭhṭam-'Isâ, prince de cette ville, des habits qui lui étaient destinés. De là, il alla au Caire, portant le diplôme d'investiture et les vêtements destinés à al-Malik-al-Kâmil; il les lui remit en dehors de cette ville. Le sultan revêtit ces habits ainsi que ses deux fils. Le *ṣâḥib* Ṣafî-ad-Dîn venait de mourir, aussi Moḥyî-ad-Dîn revêtit de la robe d'honneur qui lui était destinée le ḳâdî Fakhr-ad-Dîn-Solaîmân-ibn-Maḥmoûd-ibn-Aboû-Ghâlib-[ibn]-Aboû-'r-Rabî'-al-Dimashki, secrétaire de la chancellerie. Al-Kâmil sortit à cheval par la Porte de la Victoire et traversa le Caire, après quoi il monta à la Citadelle de la Montagne. Ce fut une fête splendide.

Cette même année, al-Malik-al-Kâmil fit emprisonner les enfants du *ṣâḥib* Ṣafî-ad-Dîn-ibn-Shakir, et confisqua toute sa fortune. Il fit enfermer ses deux fils, Tâdj-ad-Dîn-Yoûsouf et 'Izz-ad-Dîn-Moḥammad, dans le souterrain de Sahm-ad-Dîn dans la cité d'Asvân au Caire, et il ne donna la place de vizir à personne après Ibn-Shakir. Cette année, al-Malik-al-Mo'aṭhṭhâm se rendit du Caire dans le Yémen, et al-Malik-al-Kâmil se défia de plus en plus de son armée. En effet, al-Malik-al-Mo'aṭhṭham [1] lui avait envoyé une lettre dans laquelle il lui disait, entre autres choses : « Je t'attaquerai, et ce n'est pas avec une autre armée que la tienne que je te prendrai! » Ces paroles firent craindre au sultan une trahison de la part de tous ceux qui étaient à son service, et il n'osa point sortir d'Égypte pour aller combattre al-Mo'aṭhṭham.

1. Al-Malik-al-Mo'aṭhṭham, souverain de Damas, dit Djamâl-ad-Dîn (*ibid.*, folio 259 r°), avait comme on l'a vu plus haut, écrit à Moṭhaffar-ad-Dîn-ibn-Zaîn-ad-Dîn pour le prier de se joindre à lui et de venir faire le siège de Maûsil. Ce prince partit au mois de Djoumadâ premier et vint camper à al-Zâb. Le prince de Maûsil, Badr-ad-Dîn-Loûloû, avait envoyé une députation au sultan al-Malik-al-Ashraf pour lui demander secours et pour le prier de venir en personne à Maûsil; al-Malik-al-Ashraf se trouvait à cette époque à Raḳḳa; il partit de cette ville pour Ḥarrân et de Ḥarrân pour Damar (ou Dahar). Il saccagea la ville de Miyâfârḳîn et marcha vers Damas, où il rejoignit son frère al-Malik-al-Mo'aṭhṭham; al-Malik-al-Moṭhaffar ne remporta aucun avantage devant Maûsil, et, voyant qu'il ne pourrait jamais venir à bout de la résistance de cette ville, il leva le siège et s'en retourna à Arbèles, après avoir mis à feu et à sang plusieurs des cantons dépendant de Maûsil.

Al-Mo'aththam entra en campagne, vint assiéger Homs [1] et saccagea les villages dépendants de cette ville ainsi que les endroits

1. Voici comment le *kâdî* Djamâl-ad-Dîn-ibn-Wâsil raconte, dans le *Mofarradj-al-kouroûb* (ms. ar. 1702, folio 235 verso), le siège de Homs par al-Malik-al-Mo'aththam, ce qui lui arriva, ainsi qu'à Mothaffar-ad-Dîn-ibn-Zaîn-ad-Dîn-Kôkboûrî-ibn-'Ali-Kutchuk, prince d'Arbèles, au Khvarizmshâh Djalâl-ad-Dîn, l'alliance que ces princes conclurent, l'attaque de Maûsil par Mothaffar-ad-Dîn, celle d'Ikhlât (Khilât) par le Khvârizmshâh Djalâl-ad-Dîn, celle de Homs et de Hamâh par al-Malik-al-Mo'aththam :

Le prince de Homs, de Hamâh, les habitants d'Alep et le prince de Maûsil étaient les alliés d'al-Malik-al-Ashraf; al-Malik-al-Mo'aththam n'avait dans son parti, en fait de princes de sa famille, qu'al-Malik-al-Amdjad-Madjd-ad-Dîn-Bahrâmshâh-ibn-'Izz-ad-Dîn-Farroukshâh, prince de Ba'lbek, al-Malik-al-'Azîz et al-Malik-as-Sâlih, fils d'al-Malik-al-'Adil, sultan d'Égypte et al-Malik-as-Sâlih-Imâd-ad-Dîn-Ismâ'îl, prince de Bosra et de la province qui en dépendait. Al-Malik-al-Mo'aththam était d'autant plus décidé à attaquer al-Malik-al-Kâmil, son frère, qu'il savait que ce prince avait peur de son armée, et qu'il n'oserait pas se risquer à sortir du Caire. C'est pourquoi al-Malik-al-Mo'aththam conçut le projet d'aller attaquer Homs et Hamâh. Il commença par Homs ; il envoya tout d'abord de Damas un détachement d'Arabes qui ravagèrent les environs de cette localité et qui mirent tout à feu et à sang. En même temps, arriva un émir envoyé par al-Malik-al-Ashraf, qui se nommait Mâni-ibn-Hodaîfa, émir de la tribu de Fadîl, à la tête d'un fort détachement d'Arabes qui devaient renforcer l'armée d'al-Malik-al-Modjâhid-Asad-ad-Dîn-Shîrkoûh, prince de Homs. Al-Malik-al-Mo'aththam partit de Damas avec son armée et quand il arriva devant Homs, l'émir Mâni recula avec les Arabes d'Alep jusqu'à Kinnisrîn ; ils laissèrent leurs impedimenta à Mardj-Dâbik et se dirigèrent, armés à la légère, du côté de Homs, pour porter secours à la garnison de cette ville. Les Arabes de Manî' et les Arabes de Damas se livrèrent plusieurs combats ; l'âtâbek Shihâb-ad-Dîn envoya également d'Alep des troupes pour renforcer l'armée du prince de Homs. L'arrivée de ces troupes coïncida avec celle d'al-Malik-al-Mo'aththam. Après un vif combat, les gens d'Alep parvinrent à entrer dans Homs ; à ce moment, al-Malik-al-Ashraf campait à Rakka ; il reçut dans cette localité la nouvelle que le sultan 'Alâ-ad-Din-Kaî-Kobâd, fils de Kaî-Khosraû, fils de Kîlidj-Arslân, souverain seldjoukide du pays de Roum, marchait contre la ville d'Amid, où régnait al-Malik-al-Mas'oûd-ibn-al-Malik-as-Sâlih-Mahmoûd-ibn-Mohammad-ibn-Karâ-Arslân-ibn-Sokmân-ibn-Ortok, et que ce sultan venait de s'emparer de Hisn-Mansoûr et d'al-Kahtîn. Al-Malik-al-Ashraf envoya alors un corps de secours au prince d'Alep; ces troupes rencontrèrent l'armée du sultan 'Alâ-ad-Dîn-Kaî-Kobâd, fils de Kaî-Khosraû, fils de Kilidj-Arslân, mais elles furent battues. Le sultan al-Malik-al-Ashraf rétrograda alors jusqu'à Harrân, pendant que le reste des troupes d'Alep se rendait à Kinnisrîn pour renforcer l'armée d'al-Malik-al-Modjâhid, prince de Homs. Al-Malik-al-Mo'aththam avait fait saccager les villages qui dépendaient de cette ville et brûler les moissons ; ces ravages s'étendirent jusqu'à Salamiyya qui appartenait à al-Malik-al-Mothaffar, fils d'al-Malik-al-Mansoûr, qui se trouvait à cette époque au Caire auprès de son oncle al-Malik-al-Kâmil. Al-Malik-al-Mo'aththam continua le siège de Homs durant quelque temps, mais sans pouvoir s'en emparer. Aussi, il finit par abandonner ces opérations et s'en retourna à Damas au mois de Ramadan de 623. Al-Malik-al-Ashraf partit avec une toute petite escorte et alla rejoindre son frère al-Mo'aththam qui montra la plus vive joie de son arrivée. La ville de Damas fut pavoisée, les musiques militaires donnèrent des concerts et on éleva des arcs de triomphe ; mais les sentiments intimes d'al-Malik-al-Mo'aththam étaient bien différents et il ne songeait qu'à jouer quelque mauvais tour à son frère. Pendant ce temps, le sultan al-Malik-Mo'aththam

Fol. 72 v°. où l'on avait fait les semailles; mais la citadelle et la ville se défendirent si bien qu'il ne put s'en rendre maître. Quand il vit que les opérations traînaient en longueur, il leva le siège après que son armée eut été décimée par les maladies. Son frère al-Malik-al-Ashraf vint alors le rejoindre avec une petite escorte; al-Mo'aṭhtham s'en réjouit beaucoup et lui fit toutes sortes d'amabilités. — Cette même année, mourut le khalife aṭh-Thâhir-billah-Mohammad-ibn-an-Nâṣir, le quatorzième jour du mois de Radjab, après un règne de neuf mois et neuf jours. Ce prince eut une conduite louable et il était très savant. Son fils, al-Mostanṣir-billah-Aboû-Dja'far-al-Manṣoûr devint khalife après lui, à l'âge de 20 ans. Il reçut des ambassadeurs des souverains des différentes parties de l'Asie; al-Malik-al-Kâmil lui envoya en ambassade Mo'în-ad-Dîn-Ḥasan, fils du grand *sheikh* Ibn-Ḥamaviyya [1].

Cette même année, arriva un ambassadeur d' 'Alâ-ad-Dîn-Kaï-Ḳobâd, souverain du pays de Roûm, apportant de beaux présents à al-Malik-al-Kâmil.

Année 624.

Dixième année du règne du sultan al-Malik-al-Kamil-Nasir-ad-Dîn-Mohammad en Égypte.

Cette année, al-Malik-al-Ashraf partit de Damas pour se rendre chez lui [2] après avoir juré à al-Mo'aṭhṭham qu'il le soutiendrait

échangeait des ambassades avec le sultan Djalâl-ad-Dîn, fils du Khvarizmshah, Alâ-ad-Dîn. Un envoyé de ce sultan arriva portant un vêtement d'honneur de grand prix, destiné à al-Malik-al-Mo'aṭhṭham; le souverain ayyoubite s'en revêtit et monta à cheval pour se montrer au peuple; il conçut alors le projet de demander en mariage l'une des filles du sultan Djalâl-ad-Dîn; les deux princes s'envoyèrent plusieurs ambassades à ce sujet. A la fin du mois de Ramadan, al-Malik-al-Mo'aṭhṭham sortit accompagné de son frère al-Malik-al-Ashraf, dans l'intention de se livrer au plaisir de la chasse; ils furent rejoints en route par deux ambassadeurs qu'on leur envoyait d'Alep et qui étaient le *kâḍî* Zaïn-ad-Dîn-ibn-al-Oustâd, substitut (*nâïb*) du *ḳâḍi* Bahâ-ad-Dîn-ibn-Shaddâd et Moṭhaffar-ad-Dîn-ibn-Djourdîḳ; ces envoyés venaient prier les deux princes de s'engager de nouveau par serment envers leur souverain, le sultan d'Alep, al-Malik-al-'Azîz, et envers l'atâbek Shihâb-ad-Dîn-Toghril. Les ambassadeurs s'aperçurent alors qu'al-Malik-al-Ashraf était dans la dépendance complète d'al-Malik-al-Moṭhṭham. — On trouvera dans l'*Histoire d'Alep* du *ṣâḥib* Kamâl-ad-Dîn-ibn-al-'Adîm le récit de ces événements dans une rédaction presque identique à celle de Djamâl-ad-Dîn-ibn-Wâsil, ce qui me dispensera d'y insister plus longtemps.

1. Ou Ḥoummouya.

2. C'est au mois de Djoumâda second, d'après Djamâl-ad-Dîn-ibn-Wâṣil (ms. ar. 1702, folio 245 recto) que le sultan al-Malik-al-Ashraf quitta Damas

contre son frère al-Kāmil, contre al-Malik-al-Moudjāhid, prince de [Ḥomṣ][1] et al-Malik-an-Nāṣir, prince de Ḥamāḥ. — L'ambassadeur d''Alā-ad-Dīn, souverain du pays de Roūm[2], s'en retourna auprès de son souverain. — Cette même année, al-Malik-al-Kāmil et ses deux frères, al-Mo'aṭhṭham et al-Ashraf, se brouillèrent complètement. Al-Kāmil avait peur que la puissance de son frère al-Mo'aṭhṭham ne s'accrût; quant à ce dernier, il envoya un ambassadeur au sultan Djālāl-ad-Dīn, fils du Khvārizmshāh. De son côté, al-Malik-al-Kāmil envoya l'émir Fakhr-ad-Dīn-Yousouf, fils du grand sheïkh, auprès du roi des Francs, pour l'engager à venir à 'Akkâ; il lui promit de lui donner plusieurs des villes du *Sāhel* qui appartenaient aux Musulmans[3], s'il occupait

pour s'en retourner dans ses états; dès qu'il fut délivré de la contrainte morale que son frère al-Malik-al-Mo'aṭhṭham avait fait peser sur lui, il revint sur tous les engagements qu'il avait pris envers ce prince. Al-Malik-al-Mo'aṭhṭham envoya les Arabes contre Ḥoms et Ḥamāh qu'ils mirent au pillage. Cette même année, al-Malik-an-Nāṣir-Daoūd, fils d'al-Malik-al-Mo'aṭhṭham quitta Arbèles pour retourner auprès de son père; il était accompagné du sheïkh Shams-ad-Dīn-'Abd-al-Hamid-al-Khosravshāhī qui avait été le disciple de l'*imām* le plus savant de son époque, le célèbre Fakhr-ad-Dīn-ibn-al-Khaṭib-al-Rāzī. Al-Malik-an-Nāṣir-Dāoūd étudia sous sa direction.

1. Le nom manque dans le manuscrit, ou plutôt il a été omis par le copiste; il faut restituer le nom de la ville de Homs.

2. L'auteur de l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (ms. arabe 302, page 345 et 346) raconte que cette année arriva au Caire un ambassadeur envoyé par le Khvarizmshâh, mais que l'on ne put savoir de quelle mission il était chargé : « L'ambassadeur du khalife, commandeur des Croyants, Abou-Nasr-aṭh-Ṭhāhir-bi-amr-Allah, qui avait succédé à son père al-Nāṣir, arriva également cette année pour notifier cet événement au sultan, il apportait un magnifique vêtement d'honneur noir avec des broderies d'or, une selle également dorée pour le cheval de parade du sultan; le sultan et ses fils revêtirent ces habits et se coiffèrent des turbans; les généraux et les grands émirs revêtirent aussi des habits (envoyés par le khalife), mais moins beaux. Ensuite arrivèrent un ambassadeur du sultan du pays de Roum, prince de Ḳoniyya et d'Akséraï, un ambassadeur du roi des Kurdjes; on reçut également plusieurs envoyés venant de tous les côtés qui effrayèrent les gens en racontant que le Khvarizmshāh avait battu l'armée des Kurdjes et qu'il s'était emparé de Tiflis.

3. Djamāl-ad-Dīn (ms. arabe 1702, folio 245 v°) dit que le sultan d'Égypte offrit à l'empereur, qu'il appelle Verderik, la ville de Jérusalem avec d'autres places du *Sāhel;* aussitôt al-Mo'aṭhṭham écrivit à al-Ashraf, lui prodigua toutes sortes de belles paroles et lui proposa une alliance, mais al-Ashraf lui répondit par une lettre de sottises. — Il ajoute (*ibid.*, folio 246) « Le sultan Djalāl-ad-Dīn, fils du Khvārizmshāh, avait épousé la fille du sultan Ṭoghril; cette personne avait déjà été mariée à Moṭhaffar-ad-Dīn-Uzbek, fils d'Il-pehlevān, et elle prenait une si grande part aux affaires de l'état que son mari n'avait aucune autorité. Elle envoya le gouverneur (*vāli*) de Djoūī à l'émir Ḥosām-ad-Dīn'Alī, lieutenant d'al-Malik-al-Ashraf à Ikhlāt, pour lui offrir de le rendre maitre de tout le pays. L'émir se mit en route avec l'armée d'Ikhlāṭ et s'empara des villes de Djoūī et de Salmās; la population de Nakhtchévan lui écrivit également pour lui offrir de se soumettre à lui; il n'eut que la peine de se rendre dans cette ville pour s'en rendre maitre. Après cela, il s'en

son frère al-Malik-al-Mo'aṭhṭham. L'empereur, souverain des Francs, envoya une armée dans le *Sâhel*; quand al-Malik-al-Mo'aṭhtham l'apprit, il écrivit une lettre au sultan Djalâl-ad-Dîn pour lui demander secours contre son frère al-Kâmil, lui promettant de faire réciter la *khoṭba* dans son empire et d'y faire frapper la monnaie à son nom. Djalâl-ad-Dîn lui envoya alors une robe d'honneur, dont il se revêtit et avec laquelle il traversa Damas; il supprima en même temps le nom d'al-Kâmil dans la *khoṭba*. Quand al-Malik-al-
Fol. 73 r°. Kâmil fut informé de la conduite de son frère, il sortit du Caire avec son armée et s'en vint camper à Bilbis au mois de Ramaḍhân. Al-Mo'aṭhṭham lui envoya une lettre ainsi conçue : « Je jure par Allah, le Très-Haut! qu'à chaque étape que tu feras pour me venir attaquer, je donnerai mille *dînârs* en aumône aux pauvres, car toute ton armée m'est dévouée comme le prouvent les lettres que j'ai entre les mains; je te ferai prisonnier toi et ton armée! ». Al-Mo'aṭhṭham lui fit parvenir cette lettre en secret, et il lui en envoya en même temps une autre qu'il rendit publique et dans laquelle il lui disait : « Je suis ton mamlouk, je n'ai cessé de te chérir et de te considérer comme mon suzerain. Il ne convient point que tu te mettes en campagne contre moi et que tu viennes me combattre. Je suis le premier de tes vassaux et ton premier serviteur parmi les princes de Syrie et des provinces orientales[1] ».

retourna à Ikhlât, mais le sultan Djalâl-ad-Dîn ne tarda pas à reconquérir ces villes. Quant à la fille de Ṭoghril, elle se fixa à Ikhlât, où elle vécut entourée de la considération générale.

1. A cette époque, dit Djamâl-ad-Dîn ibn-Wâṣil, dans le *Mofarradj-al-kouroûb* (ms. ar. 1702, folio 244 recto), le prince d'Amid était al-Malik-al-Mas'oûd-ibn-al-Malik-aṣ-Ṣâliḥ l'Ortokide. Ce prince était l'allié d'al-Malik-al-Mo'ṭhṭham, souverain de Damas, de Moṭhaffar-ad-Dîn-ibn-Zaîn-ad-Dîn, prince d'Arbèles et du Khvarizmshâh, Djalâl-ad-Dîn-ibn-'Alâ-ad-Dîn. Le sultan seldjoukide 'Alâ-ad-Dîn-Kaî-Ḳobâd-ibn-Ḳilidj-Arslân avait peur de Djalâl-ad-Dîn, et il fit alliance avec le sultan al-Malik-al-Ashraf. Ce prince le pria d'aller attaquer Amid. Kaî-Ḳobâd marcha sur Malaṭiyya et envoya de là une armée vers Amid; ses troupes s'emparèrent d'Ḥisn-Manṣoûr et d'autres places. Quand le prince d'Amid sut ce qui arrivait, il écrivit à al-Malik-al-Ashraf pour lui proposer de faire alliance avec lui; al-Ashraf y consentit et il pria Kai-Ḳobâd de rendre au prince d'Amid ce qu'il lui avait pris, en lui faisant connaître qu'il avait contracté une alliance avec ce prince : « Je ne suis pas le vassal d'al-Malik-al-Ashraf, répondit Kaî-Ḳobâd, qui ordonne un jour ce qu'il défend le lendemain ». Le sultan al-Malik-al-Ashraf envoya alors une armée au secours du prince d'Amid, pendant que ce dernier, de son côté, mobilisait ses troupes. Les deux armées marchèrent contre celle du sultan du pays de Roum, qui assiégeait al-Kaḥtîn, dépendance des états du prince d'Amid; il y eut une bataille, au cours de laquelle le prince d'Amid et ses alliés furent complètement battus, et laissèrent aux mains des troupes du pays de Roum un nombre de prisonniers très considérable. Le sultan Alâ-ad-Dîn-Kaî-Ḳobâd s'empara également d'al-Kaḥtîn.

Al-Malik-al-Kāmil montra cette seconde lettre à ses émirs, et il s'en retourna d'ʿAbbāsa au château de la Montagne. Dès qu'il fut arrivé au Caire, il fit emprisonner un certain nombre des émirs et des mamlouks de son père à cause de la correspondance qu'ils avaient entretenue avec al-Malik-al-Moʿaṭhṭham ; parmi ces émirs et ces mamlouks se trouvaient Fakhr-ad-Dīn-Altoūnboghā-al-Djaïshī, et Fakhr-ad-Dīn-Altoūn.... [1] al-Fayyoūmī, qui était émir *djāndār* d'al-Malik-al-Kāmil. Il fit encore emprisonner dix émirs *bahris ʿadilis* [2] ; quant aux autres, il leur confisqua toute leur fortune qu'il distribua à son armée pour lui faire prendre goût à une expédition contre Damas. — Cette année arriva l'ambassadeur du roi des Francs ; il apportait au sultan al-Malik-al-Kāmil des cadeaux très précieux et de riches présents ; il lui offrit entre autres plusieurs chevaux, parmi lesquels se trouvait le propre cheval du roi avec une selle d'or incrustée de pierreries. Al-Kāmil se rendit au devant de l'ambassadeur avec des provisions de bouche (*ikāmèh*) pour la route qui mène d'Alexandrie au Caire. Al-Malik-al-Kāmil se rendit en personne au-devant de l'ambassadeur auprès du Caire, il le combla de grandes marques d'honneur et il lui donna comme demeure la maison du *vizir* Ṣafī-ad-Dīn-ibn-Shākir [3]. Il s'occupa ensuite d'envoyer des présents au roi des Francs, parmi lesquels se trouvaient des cadeaux venant de l'Inde, du Yémen, de l'ʿIrāk, de Syrie, de l'Egypte, de l'ʿAdjem, dont la valeur dépassait de beaucoup celle des présents qui lui avaient été envoyés. — Cette année, le sultan envoya à son fils al-Malik-al-ʿAdil-Aboū-Bakr, le dix-neuvième jour du mois de Shavvāl, une selle d'or, sur laquelle se trouvaient des pierres précieuses pour une somme de dix mille *dīnārs* égyptiens ; il confia à Djamāl-ad-Dīn-ibn-Mounkid-al-Shaïzārī le soin de porter ce présent au prince. — Cette même année, arriva par mer auprès d'al-Malik-al-Kāmil, un ambassadeur de l'empereur grec. — Al-Moʿaṭhṭham partit de Damas pour aller détruire Jérusalem ; il ruina les citadelles et les citernes de cette ville, lorsqu'il sut que les Francs s'étaient mis en campagne. — Cette même année, al-'Malik-al-Kāmil envoya Kamâl-ad-Dīn et Moʿīn-ad-Dīn, fils du grand sheïkh Ibn-Ḥamaviyya, et avec eux le *shérif* Shams-ad-Dīn-al-Armâvī,

1. Ce nom est incomplet de la fin, il manque un second élément qui a été oublié par le copiste, soit *boghā* soit *tāsh*.
2. Comme l'indique leur nom d' *ʿadilis*, ces officiers avaient, anciennement, été attachés à la personne du sultan al-Malik-al-ʿAdil.
3. Comme on l'a vu plus haut, ce personnage était mort tout récemment et ses deux fils avaient été emprisonnés par les ordres du sultan d'Égypte, al-Malik-al-Kāmil.

ḳāḍī de l'armée, auprès d'al-Malik-al-Mo'aththam. Il donna à Kamâl-ad-Dīn l'ordre de porter à al-Malik-al-Moudjâhid, à Homs, la réponse que ferait ce prince et de lui faire connaître quelle était la situation ; il ordonna à Mo'in-ad-Dīn de se rendre ensuite à Baghdâd en qualité d'ambassadeur auprès du khalife ; les deux envoyés partirent au mois de Sha'bân. — Cette année, la fête de la rupture du jeune coïncida avec la fête des Juifs et avec celle des Chrétiens. — Cette année, mourut al-Malik-al-Mo'aththam-Abou-'l-Fath-'Isâ, fils d'al-Malik-al-'Adil, prince de Damas, le vendredi, dernier jour du mois de Dhou'-l-ḳa'da. Il mourut à Damas et fut inhumé dans la citadelle de cette ville ; son corps fut par la suite
Fol. 73 r°. transporté à al-Ṣâlaḥiyya. Il était né à Damas en l'an 578. Son frère, al-Kâmil, qui le craignait beaucoup, se réjouit de sa mort[1].

1. Le ḳâḍī de Ḥamāh-Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāṣil dit, dans le *Mofarradj-al-kouroūb* (ms. ar. 1702, folio 246 r°), que ce prince mourut de dyssenterie (*dousiṭār*) ; c'était d'ailleurs presque toujours de cette façon que mouraient les souverains à cette époque quand ils n'étaient pas assassinés. Il était âgé de 47 années musulmanes et il avait régné à Damas neuf ans et quelques mois. Son royaume comprenait la province qui s'étend entre Ḥomṣ et al-'Arīsh, nommée 'Arīsh Misr par Djamāl-ad-Dīn. Son armée se composait d'environ 4,000 cavaliers, et aucun de ses frères ne pouvait mettre une pareille force en campagne. Il n'y avait parmi les princes ayyoubites que le sultan d'Égypte, al-Mailk-al-Kāmil, qui disposât d'armées plus nombreuses ; ce souverain pouvait en effet mettre en ligne 12,000 cavaliers. Al-Malik-al-Mo'aththam était un homme très simple, qui ne se montrait pas volontiers entouré de la pompe de la souveraineté. « Je l'ai vu, dit l'auteur du *Mofarradj* (*ibid.*, folio 246 verso), à Jérusalem en l'année 623 ; les hommes, les femmes et les enfants se pressaient autour de lui dans la Mosquée al-Aḳṣā implorant sa charité, et il n'en repoussait aucun. Sa conduite était passée en proverbe, et quand un homme agissait sans aucune cérémonie, on disait de lui qu'il était un *Mo'aththamī*. Il étudia les belles lettres avec le *sheïkh* Tādj-ad-Dīn-Aboū'-l-Yaman-Zaïd-ibn-al-Hasan-al-Kindī, et la jurisprudence sous la direction du *sheïkh* Djamāl-ad-Dīn-al-Ḳhidrī. C'était avec ces deux savants qu'il passait la plus grande partie de son temps. Il lut avec Tādj-ad-Dīn la grammaire de Sibawaiyyih ; j'ai même vu un exemplaire de ce livre qui portait des annotations de la main d'al-Malik-al-Mo'aththam, en six endroits, autant que je puis me le rappeler. Dans l'un d'eux on lisait ceci : J'ai terminé à plusieurs reprises la lecture de ce livre, alors que je demeurais dans la ville d'Arsoūf ; et dans un autre : J'ai terminé à plusieurs reprises la lecture de ce livre alors que j'étais à Nābolos. Tous les princes de la dynastie ayyoubite suivaient le rite des *Shāfeïtes*, et il était le seul qui fût de la secte de l'imam Aboū-Hanifah ; j'ai entendu dire que le sultan al-Malik-al-'Adil lui avait fait des remontrances à ce sujet. Il était tellement attaché à cette secte qu'il destitua le prédicateur (*khātib*) de la Mosquée al-Aḳṣa, parce qu'il était shaféïte, et qu'il le remplaça par un hanéfite nommé Shihāb-ad-Dīn. » — « Quand al-Malik-al-Mo'aththam vint à Jérusalem en l'année 623, dit encore Djamāl-ad-Dīn (*ibid.*, folio 247 v°), il s'assit en dehors du Dôme de la Roche (*koubbat-al-sakhra*) ; il fit venir plusieurs jurisconsultes, parmi lesquels se trouvait mon père, et il lui posa des questions sur le droit et la grammaire ; il avait auprès de lui, quand il voyageait, des savants qui ne le quittaient jamais. » L'un deux était Fakhr-al-Koudāt-Naṣr-Allah-ibn-Barakat-al-Miṣri, homme très versé dans la littérature, la poésie et l'art épistolaire ;

C'était un prince généreux, brave et lettré, d'un caractère agréable. Il connaissait le droit et était très fanatique pour la secte d'Aboû-Ḥanîfa (qu'Allah l'ait en pitié!). Il possédait des connaissances étendues en grammaire et en d'autres sciences. Son frère lui dit un jour : « Comment se fait-il que tu te sois attaché à la doctrine d'Aboû-Ḥanîfa quand tous les membres de ta famille sont Schafeïtes ? ». Il lui répondit : « O mon maître ! il fallait bien qu'il y eut dans votre famille un homme qui fut bon musulman ».

Ce prince composa un ouvrage auquel il donna le titre : « La flèche qui atteint son but [1], ou réfutation du khâṭib Aboû-Bakr-

un autre était Sharaf-ad-Dîn-Aboû-'l-Mahâsin-ibn-'Onaïn-al-Dimishkî, qui était secrétaire à la chancellerie. L'un des familiers d'al-Malik-al-Mo'aṭhṭham était également (*ibid.*, folio 248 recto) Djamâl-ad-Din-ibn-Shaït, secrétaire à la chancellerie (*Kâtib-al-inshâ*). — Al-Malik-al-Mo'aṭhṭham avait eu quatre fils, dont l'un mourut en bas âge; les trois autres étaient : le sultan al-Malik-al-Nâṣir-Aboû-'l-Moṭhaffar-Dâoûd, qui porta d'abord le surnom d'al-Malik-al-Hâkim ; il naquit en l'année 603; à la mort de son père, il était par conséquent âgé de 21 ans. Sa mère était une turque ; elle mourut après lui en l'année 672, à plus de 90 ans ; le second était al-Malik-al-Moughith-Shihâb-ad-Dîn-'Abd-al-'Azîz, dont la mère était également une turque; il mourut en 649, laissant un certain nombre d'enfants. Le troisième était al-Malik-al-Ḳâhir-Bahâ-ad-Dîn-'Abd-al-Malik, dont la mère était une femme du pays de Roûm ; à l'époque où écrivait le *ḳâḍî* de Ḥamâh, Djamâl-ad-Dîn, ce prince était au service du sultan mamlouk bahrite al-Malik-aṭh-Ṭhâhir-Rokn-ad-Dîn-Bâïbars-al-Bondokdârî. Al-Malik-al-Mo'aṭhṭham laissa également un certain nombre de filles, dont l'une épousa le sultan Djalâl-ad-Dîn, fils du Khvârizmshâh 'Alâ-ad-Dîn; mais cette personne resta dans sa famille. Elle mourut peu de temps après son père et elle fut enterrée sur le mont Ḳâsioûn, dans le collège al-Ḥanafiyyah qu'elle avait bâti.

1. On trouve cet ouvrage cité, mais sans plus de détails que n'en donne Makrizi par Hadji-Khalifa, dans son *Dictionnaire bibliographique* (tome III, page 632, notice 7698). L'Histoire de Bagdad (*Târîkh Bagdâd*), d'Aboû-Bakr-Ahmad-ibn-'Ali-ibn-Thâbit-al-Khâtib-al-Baghdâdi, mort en l'année 463 de l'hégire, soit en 1071 de J.-C., se trouve en fragments à la Bibliothèque Nationale Dans son *Dictionnaire bibliographique* (tome II, page 119, notice 2179), Hadji-Khalifa donne quelques renseignements intéressants sur ce dernier ouvrage et sur son auteur. Il nous apprend en particulier que l'auteur fut le premier qui songea à écrire une histoire de Baghdad ; elle comprenait quatorze volumes, et il légua son manuscrit autographe au célèbre collège al-Mostanṣarriyya, à Bagdâd. Cette chronique fut continuée par l'*imâm* Aboû-Sa'd-'Abd-al-Karîm-ibn-Moḥammad-al-Sam'anî, qui était connu par sa science des généalogies et qui mourut au cours de la cinq cent soixante-deuxième année de l'hégire; cette continuation ne se composait pas de moins de 15 volumes; ce nouvel ouvrage fut à son tour continué par un nommé 'Imâd-ad-Dîn-Aboû-'Abd-Allah-Moḥammad-ibn-Moḥammad-ibn-Ḥâmid, qui fut vizir et qui mourut en 597 de l'hégire; ce continuateur donna à son travail, qui comprenait trois volumes, le titre de *al-Saïl-'alâ-al-Zaïl*. Un nommé Aboû-'Abd-Allah-Moḥammad-ibn-Sa'îd, connu sous le nom de Ibn-al-Dobaïthî-al-Wâsitî († 637), continua à son tour l'œuvre de Sam'ânî. Ibn-al-Ḳatî'î ajouta un nouveau supplément à celui d'al-Dobaïthî ; le *ḥâfith* Shams-ad-Dîn-Moḥammad-ibn-Aḥmad-ad-Dahabî († 748), abrégea le supplément d'al-Dobaïthî et le réduisit de moitié. Le *Târîkh Bagdâd* fut continué directement par le *ḥâfith* Moḥibb-ad-

Ahmad-ibn-Thâbit, sur ce que cet auteur avait dit au sujet d'Abou-Ḥanīfa dans son *histoire de Baghdâd.* » Ce fut lui qui attira le sultan du Khvârizm dans le pays. Il régna après la mort de son père durant huit ans et sept mois, moins huit jours. Il eut pour successeur, al-Malik-an-Nâṣir-Dâoûd [1] qui avait 21 ans. Le jeune prince envoya une lettre à son oncle al-Malik-al-Kâmil, et célébra les obsèques de son père. Al-Malik-al-Kâmil lui envoya l'émir 'Alâ-ad-Dīn-ibn-Shodja'-ad-Dīn-Djildak-al-Moṭhaffari-al-Taḳavī avec un vêtement d'honneur et l'étendard du sultanat, et il lui accorda l'investiture de ses états. An-Nâṣir-Dâoûd revêtit le vêtement d'honneur que lui avait envoyé al-Malik-al-Kâmil et il monta à cheval avec l'étendard. Le sultan al-Malik-al-Kâmil envoya alors prier le prince de Damas de lui abandonner la citadelle de Shaubak pour y déposer ses trésors, mais il n'y voulut point consentir. Ce refus fut cause qu'al-Kâmil et an-Nâṣir se brouillèrent. — Cette même année, le sultan al-Malik-al-Kâmil ordonna de raser la ville de Tinnis et les beaux édifices qui s'y trouvaient furent ruinés. Il n'y avait pas dans toute l'Égypte de plus belle ville que Tinnis; depuis ce temps, elle est restée en ruines. — Cette année, au mois de Radjab, l'émir Abou-Zakaryâ-Yaḥyâ-ibn-'Abd-al-Vâḥid-ibn-Abou-Ḥafṣ se déclara indépendant à Tinnis et on lui donna le titre de « sultan heureux » (*el-sultan el-saïd*). Personne ne songea à l'en empêcher dans toute la province d'Afrique tant était complète la décadence de la dynastie des 'Abd-al-Moû'min [2].

Dīn-Moḥammad-ibn-Mahmoūd-al-Bagdādī, surnommé Ibn-al-Nadjdjār († 643); cette continuation comprenait, parait-il, trente volumes, et Hadji-Khalifa en vit un, le dix-septième, qui contenait les biographies des personnages dont le nom commençait par un *'Ain*. Ce travail fut continué successivement par Taḳī-ad-Dīn-Moḥammad-ibn-Rāfi' († en 774), et par Abou-Bakr-al-Māristānī. Le *Tarikh-Bagdād* avait été abrégé par Abou-'l-Yaman-Mas'oūd-ibn-Moḥammad-al-Bokhhārī († 461).

1. Djamāl-ad-Dīn dit, dans le *Mofarradj* (ms. ar. 1702, folio 250 r°), qu'al-Malik-al-Nāṣir-Dāoūd garda comme *ostāddār* l'émir 'Izz-ad-Dīn-Aïbek-al-Mo'aṭhṭhamī, qui possédait Ṣarkhad en fief; son oncle, al-Malik-al-'Aziz-Othmān, prince de Bāniās, resta auprès de lui; de même firent al-Malik-aṣ-Ṣâlih-'Imād-ad-Dīn-Isma'īl, qui possédait Bosrā et le Savād, et al-Malik-al-Moughīth-Shihāb-ad-Dīn-Mahmoūd-ibn-al-Malik-al-Moughīth-ibn-al-Malik-al-'Adil.

2. Cette année, dit l'auteur de l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (année 942 des Martyrs), la crue du Nil fut insuffisante, de telle sorte que les denrées furent chères ; un *ardeb* de blé se vendit jusqu'à vingt dirhems, un *ardeb* d'orge treize dirhems, de fèves, dix dirhems, et le tout à l'avenant.

« Le sultan ayant conçu de vives craintes de la conduite des émirs, en fit arrêter un certain nombre ; il fit arrêter les enfants du *sāhib* Ibn-Shokr-al-Hākim ainsi que ses domestiques; il les fit torturer et les força à lui donner de l'argent. Ce fut un temps désastreux, parce que le sultan al-Malik-al-Kāmil exigeait que les gens lui payassent l'arriéré des impôts, que l'on fit rentrer

Année 625.

Onzième année du règne du sultan al-Malik-an-Kamil-Naṣir-ad-Dīn-Mohammad en Égypte.

Cette année, al-Malik-al-Kāmil envoya le *sheïkh des sheïkhs* Ibn-Ḥamaviyya, avec des vêtements d'honneur auprès de son neveu an-Nāṣir-Dāoūd, fils d'al-Moʿaṭhṭham, à Damas. L'ambassadeur du sultan d'Égypte porta le *ghāshiah* devant lui ; les deux oncles du jeune prince, al-Malik-al-ʿAzīz et al-Malik-aṣ-Ṣāliḥ le portèrent ensuite ; al-Malik-al-Kāmil envoya de même des robes d'honneur à al-Malik-al-Moudjāhid, prince de Ḥomṣ. — Cette même année, al-Malik-al-Kāmil se brouilla avec son neveu an-

dans les caisses du trésor les taxes en retard et que l'on dressât de nouveaux rôles. Il demeurait alors dans la citadelle de la Montagne au Caire, ayant avec lui son fils, le souverain du Yémen ; toutes les troupes vinrent camper durant quelques jours en dehors du Caire après être sorties de leurs casernes dans les derniers jours de l'année précédente ; elles se mirent en grande tenue et chaque émir passa son corps en revue. Le sultan donna l'ordre que pas un homme ne se rendît dans le Rif et que tout le monde restât au Caire, que ce fût un officier ou un simple soldat. » — L'auteur de l'*Histoire des patriarches d'Alexandrie* rapporte sous la rubrique de l'année 942 des Martyrs (ms. ar. 302) qu'il y eut à cette date en Égypte une crise monétaire extrêmement grave et que le change de l'or monta à un taux extraordinaire ; il fallait donner 44, 5 dirhems pour un dinar d'or. Pour remédier à cette fâcheuse situation, le sultan fit ouvrir un atelier de frappe dans la Citadelle et un autre à Misr ; il y en avait déjà un au Caire. On frappa dans l'atelier du château de la Montagne des dirhems ronds ; pendant ce temps, les pièces d'or vinrent à manquer complètement et on ne put en trouver qu'avec un change extraordinaire ; il fallut donner 60 dirhems pour un dinar, ou tout au moins 47. Quand la frappe des nouveaux dirhems fut achevée et qu'ils eurent été mis en circulation, le change baissa d'une façon sensible ; le sultan le fixa à 37 des nouveaux dirhems pour un dinar et 42 des anciens dirhems pour un dinar. La population souffrit extrêmement de cette pénurie d'or, mais cela n'empêcha pas le sultan d'y amasser une somme respectable ; peut-être même n'avait-il pas été étranger à cette manœuvre de bourse. Peu de temps après, le sultan prohiba sous peine de mort la circulation des anciens dirhems, tous ceux qui en possédaient durent les porter au change et ils reçurent un dinar contre 45 de ces pièces ; il leur fallut ensuite échanger leurs dinars contre les dirhems nouvellement frappés, au change de 35 dirhems pour un dinar, de telle sorte qu'ils perdaient considérablement. En réalité, toutes ces mesures n'avaient qu'un but, faire rentrer l'or dans les caisses du sultan et elles portèrent un grave préjudice au commerce de l'Égypte. Il parait que l'on frappait chaque jour 100,000 dirhems dans les ateliers établis par le sultan et que cela représentait une somme de 500 dinars. Le sultan fit également frapper des monnaies de cuivre ; cette émission fut mieux vue que celle des nouveaux dirhems d'argent, car elle n'avait pas fait entièrement disparaitre l'ancienne monnaie qui était tombée à la moitié et même au quart de sa valeur.

Nâṣir-Dâoûd, et il conçut le projet de marcher contre lui et de lui enlever Damas. Il nomma son fils al-Malik-aṣ-Ṣâliḥ-Nadjm-ad-Dîn-Ayyoûb, son héritier présomptif, et le fit monter à cheval revêtu des insignes de la souveraineté. Le jeune prince traversa le Caire et on porta le *ghâshiah* devant lui; les émirs se disputèrent à tour de rôle l'honneur de le porter devant lui. Al-Kâmil lui assigna comme demeure le Palais du Vizirat; il avait à cette époque envi-
Fol. 74 r°. ron vingt-deux ans. — Cette même année, al-Malik-al-Amdjad-Bahrâm-Shâh, fils d''Izz-ad-Dîn-Farrukh-Shâh, prince de Ba'albek, tyrannisa ses sujets; il s'empara de leurs biens et de ceux de leurs familles. Une partie de ses soldats offrit à al-'Azîz-Fakhr-ad-Dîn-'Othmân, fils d'al-Malik-al-'Adil, de lui livrer Ba'albek. Al-'Azîz vint assiéger la ville; mais al-Amdjad fit arrêter ceux qui s'étaient entendus avec al-'Azîz; il en fit massacrer une partie et fit enchaîner le reste. Al-Malik-an-Nâṣir-Dâoûd, prince de Damas, envoya ensuite prier al-'Azîz de lever le siège de Ba'albek; ce dernier obéit, très fâché de cette intervention, et il se rendit auprès d'al-Malik-al-Kâmil; le sultan en fut très aise et lui promit d'enlever Ba'albek à al-Amdjad et de la lui donner. — Cette même année, al-Malik-an-Naṣir-Dâoûd traita avec dureté les habitants de Damas, et confisqua leurs biens; de plus il négligea le gouvernement de ses états pour s'occuper de futilités. Al-Malik-al-Kâmil fut vivement contrarié de cette conduite, qui le forçait de lui enlever Damas [1]; il se mit en marche au mois de Radjab pour aller lui faire la guerre, laissant en Égypte son fils al-Malik-al-Ṣâliḥ, en qualité de vice-roi (*nâïb*). Il désigna, pour rester avec ce dernier, l'émir Fakhr-ad-Dîn-Yoûsouf, fils du *sheïkh* des *sheïkhs*, avec la charge de recouvrer les revenus et de gouverner l'empire.

Le sultan partit du Caire, le dimanche, quatorzième jour du mois de Sha'bân, à la tête d'une armée très nombreuse; il était accompagné d'al-Malik-al-Moṭhaffar-Taḳî-ad-Dîn-Maḥmoûd, fils d'al-Malik-al-Manṣoûr, à qui il avait promis la ville de Ḥamâh; d'al-Malik-al-Djavâd-Moṭhaffar-ad-Dîn-Yoûnis, fils de Maûdoûd, fils d'al-Malik-al-'Adil. Al-Djavâd avait été élevé par son oncle al-Malik-al-Kâmil, après la mort de son père, et le sultan d'Égypte lui avait donné en fief la ville de Djîzêh [2], en Égypte. Quand al-Malik-an-Nâṣir apprit que son oncle s'était mis en campagne pour venir l'attaquer, il ne songea point à apaiser sa colère par des flatteries,

1. En fait, le sultan d'Égypte qui ne cherchait qu'une occasion de s'emparer de Damas, dut être enchanté de ce qu'il considérait comme un motif suffisant d'intervention.

2. Ou plutôt la Bohaïra.

mais il se rendit auprès de son autre oncle, al-Ashraf. Al-Malik-al-Kāmil marcha avec son armée et les Arabes jusqu'à Tell-al-'Adjoūl, et de ce point, il envoya des troupes à Nābolos, à Jérusalem et dans les cantons qui dépendaient de ces villes. Il fit partir l'émir Ḥosām-ad-Dīn-Aboū-'Alī-ibn-Moḥammad-ibn-Aboū-'Alī-al-Hadhbānī, qui était l'un des officiers de al-Moṭhaffar-Taḳī-ad-Dīn, et il le renvoya au Caire; al-Malik-aṣ-Ṣāliḥ le prit à son service et le nomma son *ostādār*.

Les troupes d'al-Malik-al-Kāmil s'emparèrent de Nābolos et de Jérusalem; quand al-Malik-an-Nāṣir l'apprit, il se fit prêter serment par ses troupes et se prépara à entrer en campagne. Son oncle al-Malik-aṣ-Ṣāliḥ, prince de Boṣrā, vint le rejoindre, ainsi que l'émir 'Izz-ad-Dīn-Aïbek de Ṣarkhad, et leur arrivée l'encouragea à la résistance. Il envoya les deux émirs 'Imād-ad-Dīn-ibn-Moūshak et Fakhr-al-Kouḍat-Naṣr-Allah-ibn-Barākat demander à son oncle al-Malik-al-Ashraf de venir de ses provinces orientales pour lui porter secours. Al-Malik-al-Ashraf les fit reconduire par al-Ashraf, fils du *ḳāḍī* al-Fāḍil: il consentit à venir en personne au secours de son neveu. Il laissa dans son royaume pour le gouverner durant son absence, al-Malik-al-Ḥafiṭh-ibn-al-'Adil, et il se mit en marche. Le prince de Ḥamāh vint au-devant de lui, de Salamiyya, en lui apportant de l'argent et des chevaux; le prince de Ḥomṣ Fol. 74 v°. se rendit également au-devant de lui avec ses fils. Al-Malik-al-Ashraf continua sa route vers Damas et al-Malik-an-Nāṣir sortit pour se rendre au devant de lui, dans les derniers jours du mois de Ramaḍhan; la ville de Damas fut pavoisée à l'occasion de son arrivée. Il se rendit à la citadelle, pendant que l'on faisait flotter au-dessus de sa tête un grand drapeau dont la hampe portait en son milieu une cravate; an-Nāṣir se réjouit beaucoup de son arrivée et lui donna toute autorité dans son royaume et sur ses finances. Al-Ashraf admira la beauté de Damas et travailla en dessous pour se rendre maître de cette ville et l'enlever à an-Nāsir.

Ensuite arriva al-Modjhāhid-Asad-ad-Dīn-Shīrkoūh-ibn-Moḥammad, prince de Ḥomṣ. Al-Malik-al-'Azîz, fils d'al-'Adil se rendit auprès d'al-Malik-al-Kāmil et il le rejoignit en chemin. L'arrivée de ce prince réjouit beaucoup le sultan d'Égypte qui lui fit de grands présents; al-Malik-al-Ashraf envoya auprès d'al-Kāmil l'émir Saïf-ad-Dīn-'Alī-ibn-Ḳilidj pour intercéder en faveur d'al-Malik-an-Nāṣir et pour le prier de laisser ce prince en possession de Damas, il lui fit dire: « Nous reconnaissons tous ton autorité, et aucun de nous ne cessera d'être ton allié ». Al-Malik-al-Kāmil

reçut l'envoyé d'al-Ashraf avec beaucoup d'honneurs, et al-Ashraf, accompagné d'an-Nâṣir, sortit de Damas pour se rendre au devant d'al-Malik-al-Kâmil et conclure un arrangement avec lui. Quand al-Kâmil apprit le départ d'al-Ashraf et d'an-Nâṣir, il en fut très fâché, et il partit de Nâbolos pour s'en retourner au Caire; al-Ashraf arriva au moment où al-Kâmil était à Tell-al-'Adjoûl. Le sultan d'Égypte se rendit au-devant d'al-Ashraf et vint avec lui dans son camp, où les deux princes campèrent. Ils s'entendirent pour enlever Damas à leur neveu al-Malik-an-Nâṣir-Dâoûd et ils convinrent qu'al-Malik-al-Ashraf en prendrait possession, ainsi que de ce qui en dépendait jusqu'au défilé de Fîḳ; qu'al-Malik-al-Kâmil aurait pour sa part tout le pays et les forteresses qui se trouvaient entre le défilé de Fîḳ et de Ghazâ, le tout formant les conquêtes de Ṣalâḥ-ad-Dîn. Les deux princes convinrent encore que l'on donnerait à al-Malik-an-Nâṣir, à la place de Damas, les villes de Ḥarrân, Raḳḳa, Saroûdj et Ra'as-'Aîn, ce qui était du domaine d'al-Ashraf, qui devait enlever Ba'albek à al-Malik-al-Amdjad-Bahrâm-Shâh et la donner à leur frère al-Malik-al-'Azîz-'Othmân; la ville de Ḥamâh devait de même être enlevée à al-Malik-an-Nâṣir-Kilidj-Arslân-ibn-al-Manṣoûr et devenir la propriété d'al-Moṭhaffar-Taḳî-ad-Dîn-Maḥmoûd-ibn-al-Manṣoûr, à la place de Salamiyya que l'on donnerait à al-Moudjhâhid, prince de Ḥoms.

Cette même année, mourut l'empereur des Mongols et des Tatars, Djingîz-Kâân, près de Saroûbalik; on transporta ses restes dans la capitale de l'empire du Khitâ [1]. Son plus jeune fils lui succéda; l'aîné monta sur le trône de Chine, et ses trois autres frères se partagèrent l'empire de leur père. — Cette même année, les Tatars envahirent les pays de l'Islâm, et ils luttèrent à plusieurs reprises contre le sultan Djalâl-ad-Dîn. Ce souverain fut battu plusieurs fois; à la fin cependant, il les vainquit et les mit en fuite.
Fol. 75 r°. Quand il fut débarrassé d'eux, il marcha sur la ville d'Ikhlâṭ qui faisait partie des provinces orientales; il livra cette ville au plus affreux pillage, réduisant les femmes en captivité, faisant passer leurs enfants au fil de l'épée et massacrant les hommes; il mit à feu et à sang les villages qui dépendent de cette ville et il y commit des atrocités que des infidèles eux-mêmes n'auraient pas faites. Après cela, il rentra dans ses états, après avoir fait trembler les villes d'Ḥarrân et d'Édesse. La population de Saroûdj s'enfuit à

1. C'est une erreur. Djingiz-Khân fut inhumé dans le désert. Ce fut Ogotaï Kâân qui lui succéda sur le trône de Chine. Les renseignements donnés par Makrizî sont ici fort inexacts.

Manbadj. Ce prince avait le dessein de venir attaquer la Syrie, mais Allah fit échouer son projet. — Cette même année, l'empereur, souverain des Francs, arriva à 'Akkā [1] sur la demande que lui en avait faite al-Malik-al-Kāmil, comme nous l'avons dit plus haut. Il devait de cette façon occuper al-Malik-al-Mo'aṭhtham, frère de al-Malik-al-Kāmil, et le détourner ainsi de ses projets contre l'Égypte. Al-Mo'aṭhṭham était mort sur ces entrefaites; quand l'empereur arriva à 'Akkā, il envoya à al-Malik-al-Kāmil un ambassadeur, auquel il ordonna de tenir au prince ce langage : « Le roi te dit : L'intérêt bien compris des Musulmans eût été de me donner toutes les choses [qui avaient été convenues], car dans ce cas, je ne serais pas venu. Vous nous avez offert à

1. L'auteur de l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (ms. arabe 302, page 352) raconte que l'empereur arriva d'Occident à Chypre; il se rendit de Chypre à 'Akkā, et ses ambassadeurs vinrent trouver le sultan (al-Malik-al-Kāmil); c'étaient deux chevaliers dont l'un était prince de Saïda et l'autre le comte Thomas (*Tamas*), gouverneur d''Akkā au nom du roi des Francs; ils apportaient des présents splendides. Le sultan les reçut avec de grands honneurs; toute l'armée prit les armes le jour de leur arrivée. Le sultan leur envoya à plusieurs reprises des plénipotentiaires et ils en firent de même. Cet empereur était un savant homme, très généreux, très abordable et de bonnes mœurs. Le sultan lui envoya des cadeaux comprenant des juments, des mules, des chameaux, des étoffes et les autres choses que les rois ont coutume de s'offrir. Après cela, le sultan partit d'au-dessus de Nābolos et retourna à Madjal-Yabā où il campa; de là il se transporta à un endroit proche d''Asḳalān, où il fut rejoint par son frère al-Malik-al-Ashraf, sultan des Provinces Orientales, le jour de la fête des Sacrifices de l'année 625 de l'hégire. Pendant ce temps, l'empereur ne cessa d'envoyer des plénipotentiaires et le sultan (qu'Allah le favorise de son aide) en fit autant. Il fit venir de Miṣr un éléphant qu'al-Malik-al-Mas'oūd, souverain du Yémen et du Hidjaz, avait amené avec plusieurs autres; c'était le seul qui restait, et tous les autres étaient morts; il l'envoya à l'empereur. L'empereur quitta 'Akkā et vint camper à Jaffa; il rebâtit cette ville, après en avoir fait autant à Ḳaïṣariyya. Cette année, le Nil monta à 17 coudées et 20 doigts. Les denrées furent à très bas prix en Égypte, mais elles furent au contraire très chères en Syrie, de telle sorte que l'armée en souffrit beaucoup; elles furent à un si haut prix que les soldats vendirent leurs chevaux et leurs équipements pour pouvoir s'en procurer. Le sultan partit et vint camper à Tell-al-'Adjoūl, ayant avec lui al-Malik-al-Ashraf; al-Malik-al-Nāṣir, fils d'al-Malik-al-Mo'aṭhṭham, prince de Damas, partit pour aller prendre possession de ses états qui s'étendaient depuis le Ghoūr jusqu'à Ghazā, de telle sorte que le sultan ne possédait plus en Syrie que Ghazā et Daroūm; al-Malik-al-Modjhahid, prince de Ḥomṣ, vint trouver le sultan dans cet endroit et y resta quelque temps. L'empereur, qui était à Jaffa, et le sultan ne cessaient de s'envoyer mutuellement des parlementaires. Sur ces entrefaites, al-Malik-al-Ashraf et le prince de Ḥomṣ partirent, tandis qu'un grand nombre de soldats de l'armée de Damas vinrent prendre du service dans l'armée du sultan qui les reçut le mieux qu'il put et leur fit beaucoup de cadeaux. Parmi les derniers qui vinrent le trouver était 'Izz-ad-Din-Aïtimour, un des meilleurs émirs, qui occupait la charge d'*ostād-dār*. Le sultan lui fit de tels présents qu'il est impossible de les décrire... — On reçut la nouvelle de la mort d'al-Malik-al-Mas'oūd, prince du Yémen et du Hidjaz; il mourut à la Mecque; il s'était mis en route pour venir du Yémen en Égypte.

l'époque du siège de Damiette de nous donner tout le Ṣâhel et de nous concéder les droits sur Alexandrie. Nous n'avons pas accepté ces propositions. Allah vous a ensuite accordé la victoire et vous a rendu Damiette, mais maintenant vous ne pouvez m'offrir moins que vous n'offriez alors aux Francs ». Al-Malik-al-Kāmil tomba dans un grand embarras, car il ne pouvait refuser à l'empereur, ni lui déclarer la guerre après la convention qui avait été conclue avec lui; aussi il lui envoya un ambassadeur pour flatter son orgueil. L'émir Fakhr-ad-Dīn-Yoūsouf, fils du *sheïkh* des *sheïkhs*, se rendit plusieurs fois en mission diplomatique auprès de l'empereur. — Pendant ce temps, les Francs poussaient avec la plus grande activité la mise en état de défense de Ṣaïdā (Sidon) qui était divisée par moitié entre les Francs et les Musulmans; les Francs relevèrent les fortifications qui étaient en ruines, puis ils en chassèrent les Musulmans. L'année se termina alors, al-Malik-al-Kāmil se trouvant à Tell al-ʿAdjoūl et le roi des Francs à ʿAkkā, tous les deux s'envoyant mutuellement des ambassadeurs [1].

Année 626.

Douzième année du règne du sultan al-Malik-al-Kâmil-Nâṣir-ad-Dīn-Mohammad en Égypte.

Cette année, les vivres atteignirent un prix très élevé dans le

1. L'auteur de l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (ms. arabe 302, p. 348) nous apprend qu'après une assez longue stagnation, l'eau du Nil se décida à monter; on ouvrit l'écluse du canal d'Abou-'l-Manadjā le mardi, quatrième jour du mois de Tôt; le mercredi, cinq de ce même mois, le Nilomètre indiquant que la crue était suffisante, on ouvrit l'écluse du premier canal (*al-khalīdj-al-ḥadi*), le jeudi six. — Al-Malik-al-Moʿaṭhṭham, souverain de Syrie, fit alliance avec al-Malik-al-Ashraf, souverain des Provinces Orientales, frère du sultan al-Mālik-al-Kāmil (qu'Allah le favorise de son aide), et les dissentiments qui les séparaient cessèrent alors; notre seigneur, le sultan al-Malik-al-Kāmil, revint avec son armée d'ʿAbbāsa au Caire. Cette même année, on apprit que le khalifat avait passé à l'imam al-Mostanṣir-Abou-Djaʿfar-al-Manṣoūr; on fit la prière à son nom et on frappa la monnaie à son chiffre; il était le fils de l'imam aṭ-Ṭhāhir Aboū-Naṣr-Moḥammad qui venait de mourir. — A cette époque, al-Malik-al-Masʿoud, sultan du Yémen, se prépara à retourner dans son royaume; il envoya la plus grande partie de ses bagages par mer, et il avait primitivement l'intention de partir par le même chemin; il changea ensuite d'avis, donna l'ordre à sa smala d'aller camper à l'Etang et résolut de s'en retourner chez lui par terre. Le sultan prit l'habitude d'aller souvent aux minarets de l'Etang (*manāṭhir-al-birkat*), que l'on connait mieux sous le nom de minarets de Saif-al-Islâm; il ordonna aux gens qui habitaient dans cette localité de l'illuminer pendant les nuits qu'il y passait, et de lancer des barques et des canots sur l'étang.

Sâḥel et à Damas; des secours envoyés d'Alep arrivèrent dans le Ghaûr; Aïtimour-al-Moʿaṭhṭhamî vint chercher asile auprès d'al-Malik-al-Kâmil qui le reçut bien. Al-Malik-an-Naṣir-Dâoûd s'enfuit de Nâbolos, quand il apprit qu'al-Malik-al-Ashraf et al-Malik-al-Kâmil avaient fait alliance contre lui, et il s'en retourna à Damas. Al-Ashraf apprit son départ, se trouvant à Tell-al-ʿAdjoûl; il partit immédiatement pour le rejoindre et le rattrapa à Ḳoṣaîr-ibn-Moʿîn-ad-Dîn [1], localité qui dépend du Ghaûr et qui est située au-dessous du défilé de Fiḳ; il lui raconta l'arrivée d'al-Malik-as-Sâlih-Ismaʿil, d'al-Malik-al-Moughîth, et de l'émir ʿIzz-ad-Dîn-Aïbek-al-Moʿaṭhṭhamî [2] qui s'étaient entendus avec al-Malik-al-

1. Yâkoût nous apprend, dans le *Moʿdjam-al-bouldân* (tome IV, page 126), que c'est une localité dans le Ghaûr, qui dépendait administrativement de la province du Jourdain et qu'on y cultivait la canne à sucre.

2. Depuis le commencement de l'année hoûkâr, dit Rashîd-ad-Dîn (*Djâmiʿ-at-tavarikh,* ms. supp. persan 209, folio 179 v° et sq.), date correspondante au mois de Rabîʿ premier de l'année 626, jusqu'à la fin de l'année du cheval (*moûrîn*), date correspondante au mois de Djoumâdâ premier de l'année 631 de l'hégire, l'Irak et l'Azerbeïdjan furent gouvernés par le sultan Djalâl-ad-Dîn; au commencement de l'année 625, ce prince partit d'Isfahân et se rendit à Tabrîz (Tauris) dans l'intention d'aller faire la guerre aux Kurdjes. Comme le sultan du pays de Roum, les rois de Syrie, d'Arménie et des autres contrées avoisinantes craignaient qu'il ne s'emparât de leurs états; ils s'unirent tous ensemble pour le repousser; ils réunirent leurs troupes aux Kurdjes, aux Arméniens, aux Alans, aux Soûns, aux Lezguiens, aux Abkhazes, aux Ḳiptchaḳs, aux Soûns. Le sultan vint camper à Mendoûr dans le voisinage de leur armée, et le grand nombre des cavaliers de l'ennemi l'inquiéta vivement; il tint conseil de guerre à ce sujet avec son vizir Youldoûzdjî et avec les grands personnages de son gouvernement; Youldoûzdjî lui dit : « Comme le nombre de nos soldats n'est pas de un contre cent des leurs, je suis d'avis de sortir de Mendoûr, de leur enlever l'eau et le bois; nous attendrons qu'ils soient épuisés par la faim et la soif, et que leurs chevaux ne soient plus bons à rien, alors nous leur livrerons combat comme il nous plaira. » Ce discours mit le sultan dans une violente colère et il jeta une écritoire à la tête du vizir en lui disant : « Ces gens-là sont un troupeau de moutons, est-ce qu'un lion s'effraierait à cause d'une multitude de moutons? » Djalâl-ad-Din ajouta : « Si dangereuse que soit la situation dans laquelle nous nous trouvons, il faut nous en remettre à la volonté de Dieu et leur livrer combat ». Le lendemain les troupes se rangèrent en bataille et le sultan au milieu de ses soldats sembla à l'armée ennemie une montagne qui s'élèverait au centre d'un hippodrome. Djalâl-ad-Dîn monta sur une éminence pour examiner cette armée, et il aperçut les étendards des troupes du Ḳiptchâḳ, dont l'effectif atteignait 20,000 hommes; il envoya Ḳoushḳiz auprès d'eux avec une miche de pain et un peu de sel pour leur rappeler les liens qui jadis les avaient unis à lui; immédiatement les Ḳiptchâḳs tournèrent bride et quittèrent le champ de bataille. La division kurdje s'étant avancée, le sultan leur envoya un officier pour leur dire : « Voilà que vous êtes venus et vous êtes fatigués! qu'aujourd'hui en guise de combat les jeunes gens des deux armées luttent ensemble; pour nous, nous les regarderons faire ». Les Kurdjes approuvèrent ces paroles et ce jour là jusqu'à la nuit tombante, les jeunes gens combattirent ensemble; à la fin un des plus vaillants soldats des Géorgiens se présenta devant le sultan et fondit sur lui.

Kâmil dans le seul but de rétablir la paix entre eux deux; que lui-même, en particulier, avait fait tous ses efforts pour arriver à

Cet homme avait trois fils; ils se présentèrent tous les trois pour combattre le sultan qui les tua tous. Un autre cavalier d'une taille prodigieuse et d'un aspect terrifiant entra dans la lice; comme le cheval du sultan était fatigué, il faillit remporter la victoire. En un clin d'œil, Djalâl-ad-Dîn sauta à bas de sa monture jeta son ennemi à terre d'un seul coup de lance, et le tua. Quand le sultan vit comment les choses avaient tourné, il chargea les ennemis avec toutes ses troupes et les mit dans une déroute complète. Le sultan marcha sur Khilât, la population ferma les portes de la ville et refusa d'écouter ses propositions; il resta deux mois occupé à faire le siège de la place. Les habitants réduits à la famine se rendirent à discrétion; le sultan ordonna de réunir toutes ses troupes en un seul corps, et elles entrèrent ainsi dans la ville. Quant à lui, il descendit dans le palais de Malik-Ashraf. Le frère de ce prince, Modjîr-ad-Dîn et son *mamlouk* 'Izz-ad-Dîn-Aïbek se réfugièrent dans la citadelle sans avoir de provisions ; un peu plus tard, Modjîr-ad-Din en descendit, et le sultan le reçut avec distinction. 'Izz-ad-Dîn-Aïbek descendit un peu après lui. Djalâl-ad-Dîn fit verser la fortune de Malik-Ashraf dans son propre trésor. Quand le sultan eut défait les Kurdjes et qu'il se fut emparé de Khilât, le bruit de ses exploits et de sa vaillance se répandit en tous lieux. Les rois d'Égypte et de Syrie, pour obéir à l'ordre des khalifes de Madînat-as-Salâm (Bagdâd), envoyèrent des ambassadeurs avec des présents et des cadeaux. La puissance de Djalâl-ad-Dîn s'accrut encore; et, de Khilâṭ, il marcha sur Khartapirt; mais à cette époque il avait l'esprit atteint. Sur ces entrefaites, le prince d'Arzan-ar-Roûm (Rokn-ad-Dîn-Djihânshâh), qui avait aidé l'armée de Djalâl-ad-Dîn, à l'époque du siège de Khilât, en lui fournissant des vivres et du fourrage, reçut de grandes distinctions ; il exposa au sultan que l'empereur du pays de Roûm, Alâ-ad-Dîn, avait fait alliance contre lui avec les princes d'Alep et de Damas, et qu'ils ne cessaient de mettre leurs armées en état de l'attaquer. Ce prince ajouta que les confédérés le menaçaient continuellement en lui disant que s'il n'avait pas fourni des vivres au sultan pendant qu'il se trouvait devant Khilâṭ, il n'aurait pu en continuer le siège. Quand Djalâl-ad-Dîn eut entendu ces paroles, il monta immédiatement à cheval, quoiqu'il fût très faible. Lorsqu'il arriva dans la plaine de Moûsh, un corps de six mille hommes, qui allait rejoindre les confédérés, se trouva sur son passage; il fondit sur eux [avec ses troupes] et les massacra tous. Quelques jours après, les deux armées [khvarizmienne et syrienne] se trouvèrent en présence, et le sultan du pays de Roûm, Malik-Ashraf, et les autres rois se trouvèrent réunis avec un matériel de guerre considérable ; ils formèrent leur ligne de bataille sur le haut d'une colline ; les artificiers (*naffâṭân*) et les arbalétriers se tenaient en avant, protégés par des boucliers en cuir de bœuf ; les cavaliers et les fantassins étaient rangés derrière eux. Quand le moment du combat fut arrivé, le sultan voulut sortir de la litière dans laquelle il se faisait transporter et il monta à cheval; mais il était tellement malade qu'il ne pouvait même pas tenir ses rênes, de telle sorte que son cheval fit un faux pas. Son entourage lui dit qu'il fallait qu'il se reposât un instant et cela fit que l'étendard particulier du sultan disparut du champ de bataille. Les troupes de l'aile droite et de l'aile gauche s'imaginèrent que le sultan avait pris la fuite, et elles se débandèrent ; quant aux ennemis, ils crurent que c'était là une ruse de Djalâl-ad-Dîn et qu'il voulait ainsi les faire tomber dans un piège ; les crieurs proclamèrent dans les rangs de leurs troupes qu'aucun soldat ne bougeât de son poste. Le sultan du pays de Roûm, 'Alâ-ad-Dîn-Kaï-Kobâd, était saisi d'une telle frayeur qu'il ne pouvait tenir en place et qu'il allait s'enfuir. Malik-Ashraf ordonna qu'on lui liât les mains et les pieds avec des lanières de cuir. Quand son armée se fut ainsi dispersée de tous côtés, le Khvarizmshâh se réfugia à grand peine dans Khilâṭ, il rappela les personnes

ce but et qu'il avait exhorté al-Malik-al-Kamil à abandonner ses projets contre lui, mais que le sultan d'Égypte n'avait rien voulu

qu'il avait désignées pour la garder et partit pour Khoûï; il renvoya le frère de Malik-Ashraf, Modjîr-ad-Dîn, après l'avoir traité avec la plus grande distinction, et il permit à Taķi-ad-Dîn de partir sur l'intercession du khalife; quant à Hosâm-ad-Dîn-Ķaîmérî, il prit la fuite; le Khvârizmshâh n'en laissa pas moins partir l'épouse de ce dernier personnage, qui était la fille de Malik-Ashraf, après l'avoir traitée avec tous les égards dus à son sexe. 'Izz-ad-Dîn-Aîbek resta enfermé et enchaîné dans la citadelle de Dezzamâr.

Sur ces entrefaites, on reçut la nouvelle que Djourmâghoûn Noyân avait traversé l'Oxus (Amoûyah) à la tête d'une armée considérable et qu'il marchait contre le sultan. Ce prince laissa le vizir Shams-ad-Dîn-Yoûldoûzdjî pour garder la forteresse de Gîrân et lui confia ses femmes; quant à lui, il se rendit à Tabrîz. Bien qu'il fût en guerre avec le khalife, les rois et les sultans des pays de Roûm et de Syrie, il envoya à chacun d'eux un ambassadeur pour les avertir de l'arrivée des Mongols; on lisait dans la lettre qu'il leur fit remettre à cette occasion: « Les Tatars sont en nombre immense, et cette fois ils sont bien plus nombreux qu'ils ne l'ont jamais été; les armées du pays où je suis ont pris la fuite devant eux; si vous voulez me fournir des secours et des renforts, moi qui suis comme un rempart entre vous et eux; je me dresserai et vous n'aurez point la peine de combattre contre ces envahisseurs; donnez pour votre salut, celui de vos enfants et de tous les musulmans; envoyez tous des renforts à mon armée de telle sorte que, lorsque les Mongols apprendront que nous sommes alliés, la peur entre dans leur âme et que le courage de nos soldats soit raffermi; si vous ne voulez pas agir ainsi, vous verrez bien ce qui vous arrivera! »

Pendant la nuit, la corniche du palais dans lequel il était descendu s'effondra; le sultan n'en tira aucun présage, et le lendemain il se mit en marche vers Moûghân. Au bout de cinq jours, les têtes de colonnes mongoles s'étant présentées, le sultan abandonna ses bagages et se retira dans les montagnes de Ķabân. Comme les Mongols ne rencontrèrent personne dans l'endroit où se trouvaient ses bagages, ils tournèrent bride. Le Khvârizmshâh resta durant tout l'hiver de l'année 628 en Arménie; on dit au vizir Sharaf-al-Malik que le temps depuis lequel le sultan était disparu et le manque de nouvelles autorisaient à choisir dans son harem et dans son trésor. Quand le sultan fut revenu à Gîrân, le vizir saisi de la plus vive crainte, descendit de la forteresse et demanda au sultan de lui faire grâce de la vie; il lui envoya Ķoutarkhân pour l'implorer et pour lui demander de le laisser en liberté. Le Khvarizmshâh répondit qu'il avait élevé Yoûldoûzdjî aux plus hautes dignités et que cet homme avait une singulière manière de le récompenser de ses bienfaits. Il le fit garder en prison par le commandant (*koutouval*) de la forteresse et s'empara de tous ses bagages; le vizir mourut dans cette détention.

Le sultan marcha ensuite vers le Diyâr-Bekr; quand l'armée mongole revint auprès de Djoûrmâghoûn, ce général demanda aux officiers pourquoi ils avaient retrogradé et pour quelle raison ils n'avaient pas fait tout ce qui était en leur pouvoir pour s'emparer du sultan. Il leur cita le proverbe qui dit: « Quand un ennemi est affaibli, comment un homme raisonnable lui laisserait-il du répit? ». Il envoya plusieurs émirs avec une armée considérable pour poursuivre le sultan; ce dernier avait fait partir Ķoûtar-khân par la route de Barak pour qu'il reconnût l'importance de l'armée mongole. Quand il arriva à Tabrîz, on lui apprit qu'on avait reçu de l'Irak la nouvelle que l'armée mongole s'était divisée et qu'on n'avait pas vu un seul Tatar dans le pays. Ķoûtarkhân, n'ayant pas pris de plus amples informations, s'en revint, et le sultan montra une grande joie de la retraite des Mongols. Le Khvârizmshâh et ses soldats se livrèrent au plaisir de la table et fêtèrent cette bonne nouvelle par des festins et de la musique; ils passèrent ainsi deux ou trois jours dans les

entendre et qu'il s'apprêtait à marcher sur Damas pour s'en emparer. « Tu sais, ajouta al-Ashraf, qu'al-Kāmil est le chef de Fol. 75 v°. notre famille et notre suzerain ; il règne sur l'Égypte et personne ne peut aller contre ce qu'il a ordonné. Nous avons donc convenu que tu livrerais la ville de Damas et qu'il te donnerait en échange dans les provinces de l'Orient telles villes que tu voudras ». Il lui exposa ainsi la convention qui avait été conclue avec al-Malik-al-Kāmil à son sujet; quand il eut fini de parler l'émir Aïbek se leva et dit : « Il n'y a ni ruse, ni flatterie qui tiennent, nous ne livrerons pas une seule pierre de Damas; nous sommes en état de repousser toutes les attaques que l'on viendra nous faire, car nous avons de nombreuses troupes ».

Al-Malik-an-Nāṣir fit sonner le boute-selle, et le sultan et l'émir

réjouissances. Au milieu d'une nuit, l'armée mongole tomba sur eux à l'improviste. Le sultan était tellement ivre qu'il était profondément endormi. Oūr-Khān ayant appris l'arrivée des Mongols, se précipita sur les coussins où Djalāl-ad-Dīn était étendu, mais il eut beau crier à tue-tête, le sultan ne put se réveiller; on lui jeta de l'eau au visage de telle façon qu'il reprit ses esprits. Quand il eut considéré la situation, il se décida à fuir; il ordonna à Oūr-Khān de ne pas changer son étendard de place et de résister aux Mongols le plus longtemps qu'il le pourrait; puis il s'enfuit. Oūr-Khān tint ferme durant un certain temps, puis il prit la fuite à son tour; les Mongols s'imaginèrent qu'il était le sultan et se mirent à sa poursuite; mais quand ils virent qu'ils s'étaient trompés, ils tournèrent bride, massacrant en route tous ceux qu'ils rencontraient. Le sultan s'enfuit tout seul, aussi vite qu'il le put. On donne plusieurs versions de la manière dont il termina sa vie; quelques-uns disent qu'il s'endormit durant la nuit sous un arbre dans les montagnes et qu'une troupe de Kurdjes l'y ayant trouvé le tua pour s'emparer de son cheval et de ses vêtements; ils se revêtirent de ses habits et de ses armes et se rendirent ainsi accoutrés à la ville. Un des familiers de Djalāl-ad-Dīn reconnut les armes de son maître; on arrêta les Kurdjes, et après une enquête, le prince d'Amid les fit mettre à mort. Il fit transporter le corps du sultan dans cette ville et on l'y enterra; puis il fit élever une coupole sur son tombeau. D'autres personnes racontent que le sultan donna lui-même, de bonne volonté, ses armes et ses vêtements aux Kurdjes, et qu'il prit les leurs en échange, puis, qu'il parcourut les pays sous l'habit d'un sofi. Dans les deux cas, il perdit toujours la couronne.

Quant au sultan Ghyās-ad-Dīn, en l'année 624, son frère lui avait confié le commandement de l'aile gauche de son armée, quand ils livrèrent bataille aux Mongols à la porte d'Isfahān ; il déserta de parti délibéré et se dirigea vers le Khouzistān en prenant la route du Louristān. Le khalife al-Nāṣir lui envoya un diplôme et un acte officiel par lequel il le reconnaissait comme sultan. Il partit de cette contrée, et quand le sultan Djalāl-ad-Dīn se fut retiré en Arménie et dans le pays des Kurdjes (*sic*) il se rendit à Alāmout; le prince ismaïlien 'Alā-ad-Dīn le reçut avec les plus grands honneurs et lui témoigna toutes sortes de prévenances. Après quelque temps, il s'en retourna dans le Khouzistān et envoya un ambassadeur, dans le Kirmān, à Borāḳ-Ḥādjib, pour l'informer de ce qui venait de se passer; un traité d'alliance fut conclu entre eux, et on décida que Borāḳ se rendrait au devant du sultan jusqu'à la plaine d'Eberḳoūh. Le sultan se mit en marche vers le Kirman avec sa mère, et Borāḳ vint au devant de lui à l'endroit qui avait été désigné, avec 4,000 cavaliers.

Pendant ce même laps de temps, le gouverneur mongol du Khorasān était Djīn-Tīmoūr de la tribu de Ḳarā-Khitāī.

montèrent tous deux sur leurs chevaux; les tentes furent repliées et les troupes se dirigèrent sur Damas. L'oncle d'al-Malik-an-Nâṣir, al-Malik-aṣ-Ṣâliḥ, et son neveu al-Malik-al-Moughîth ne voulurent pas le suivre. Quand al-Malik-an-Nâṣir fut arrivé à Damas, il se prépara à soutenir un siège, et les habitants de la ville se déclarèrent pour lui à cause de l'affection qu'ils avaient éprouvée pour son père. Al-Malik-al-Ashraf se mit en marche avec ses troupes et vint mettre le siège devant Damas; il coupa le fleuve de Bânâs ainsi que les canaux qui amenaient l'eau dans la ville. L'armée et la population de Damas firent des sorties contre lui et lui livrèrent plusieurs combats.

Sur ces entrefaites, al-Malik-al-Kâmil envoya à plusieurs reprises l'émir Fakhr-ad-Dîn, fils du *sheïkh* des *sheïkhs*, et le *shérif* Shams-ad-Dîn-al-Armavî, *ḳâḍî* de l'armée, à l'empereur Frédéric, souverain des Francs, et ils convinrent que les Musulmans céderaient Jérusalem au souverain des Francs, ainsi que ce qui dépendait de cette ville, telle qu'elle était depuis qu'elle avait éte ruinée, mais que l'empereur n'en rebâtirait point l'enceinte fortifiée. Tous les villages dépendants de Jérusalem devaient rester la propriété des Musulmans, et les Francs n'y auraient aucun droit. De plus, le Ḥaram et ses dépendances, la *Sakhra*, la *Masdjid-al-Aḳsâ*, resteraient aussi aux Musulmans et les Francs y pénètreraient seulement pour y aller faire leurs dévotions. Les Musulmans en resteraient les maîtres, et on continuerait à y observer comme auparavant les pratiques de l'Islam, telles que l'appel à la prière et les autres coutumes. Il fut encore convenu que les villages qui se trouvaient entre 'Akkâ, Jaffa, Lydda et Jérusalem appartiendraient aux Francs, à l'exception toutefois de ceux qui dépendaient de Jérusalem. Ce traité fut le résultat de la démarche inconsidérée d'al-Kâmil auprès du roi des Francs et de la crainte que l'embarras dans lequel il se trouvait plongé lui-même ne l'empêchât de résister aux attaques du souverain de Damas. C'est pourquoi il accéda à ces conditions; il disait : « Je n'ai rien cédé aux Francs que des églises et des maisons en ruines, tandis que la Mosquée reste dans son état et qu'on y observe toujours les pratiques de l'Islamisme; de plus, les Musulmans restent les maîtres de la province et des villages qui en dépendent ».

Quand l'empereur, souverain des Francs, et le sultan furent tombés d'accord sur ces clauses, ils signèrent une trêve pour une durée de dix ans, cinq mois et quarante jours; elle devait commencer le vingt-huitième jour du mois de Rabî' premier de cette même année. Le roi des Francs s'excusa auprès de l'émir Fakhr-ad-Dîn en lui disant que, s'il n'avait pas craint de porter atteinte

à son propre honneur, il n'eût pas imposé un tel sacrifice au sultan; il lui déclara qu'il n'avait jamais eu l'intention de prendre Jérusalem ou une autre ville, et qu'il ne l'avait fait que pour ne pas se déconsidérer aux yeux des Francs.

Fol. 76 r°. Al-Malik-al-Kāmil et le souverain des Francs se prêtèrent serment d'observer ces clauses, et le sultan envoya des gens à Jérusalem pour ordonner aux Musulmans de sortir de la ville et de la remettre aux Francs. Les habitants fondirent en larmes et poussèrent de grandes clameurs; les *imams* et les *muezzins* se rendirent à la tente d'al-Malik-al-Kāmil, et ils firent l'appel à la prière à sa porte à contre-temps; ce procédé blessa vivement le sultan, qui ordonna de leur enlever les rideaux d'étoffe, les candélabres et les autres instruments du culte qu'ils avaient avec eux, puis il les chassa en leur disant : « Allez vous en au diable ! »

Ce fut un grand malheur pour les Musulmans. Al-Malik-al-Kāmil fut unanimement blâmé d'avoir agi ainsi, et sa conduite fut sévèrement jugée dans tous les pays. Après cela, l'empereur, roi des Francs, envoya demander la ville de Tibnīn avec le territoire qui en dépendait, et al-Malik-al-Kāmil les lui donna. Il envoya ensuite prier le sultan de lui accorder la permission d'entrer à Jérusalem, et cette seconde demande fut également agréée d'al-Kāmil. Le sultan envoya même le *ḳāḍī* Shams-ad-Dīn, *ḳāḍī* de Nābolos, auprès de l'empereur, qui se rendit avec lui à la mosquée de Jérusalem et visita sous sa direction tout ce qu'il y avait à voir [1]. L'empereur admira la *Masdjid-al-Aḳsā*, le dôme de la Roche, et gravit les degrés du *minber*. Il aperçut alors un prêtre chrétien tenant en main les Évangiles, qui se disposait à pénétrer dans la *Masdjid-al-Aḳsā*; il l'apostropha violemment et lui reprocha d'être venu en cet endroit. Il jura que si un des Francs cherchait à entrer dans ces lieux sans en avoir la permission, il le ferait mettre à mort et il ajouta : « Nous sommes ici les *mamloûks* [2] du sultan al-Malik-al-Kāmil et ses serviteurs; c'est par pure bienveillance qu'il nous a gratifiés, ainsi que vous, de ces églises; que pas un de vous ne dépasse les limites qui ont été fixées ! » Le prêtre s'en alla, tout tremblant de peur. L'empereur se rendit ensuite dans le palais qui avait été préparé pour le recevoir, et le *ḳāḍī* de Nābolos défendit aux *muezzins* de faire l'appel à la prière durant cette nuit (de peur de le gêner); ainsi firent-ils.

1. Makrizi a copié ce renseignement dans le *Mofarradj-al-kouroûb*, de Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāṣil. Cet auteur raconte (ms. ar. 1702, fol. 120 v°) que cette histoire lui fut racontée par le *ḳāḍī* Shams-ad-Dīn lui-même, qui accompagnait l'empereur dans sa visite des lieux saints.

2. C'est-à-dire les « vassaux ».

Le lendemain, l'empereur dit au *kādī* : « Pourquoi les *muezzins* n'ont-ils pas appelé les fidèles à la prière du haut des *minbers*? » Le *kādī* lui répondit : « Ton esclave leur a défendu de le faire, par respect pour l'empereur et pour l'honorer. » — « Tu as eu tort d'agir ainsi, lui répondit Frédéric, car mon principal but en venant à Jérusalem était d'entendre appeler les Musulmans à la prière et invoquer Allah durant la nuit ».

L'empereur partit ensuite pour 'Akkā. C'était un prince très savant en géométrie, en arithmétique et dans les sciences exactes[1].

1. Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāṣil (ms. ar. 1702, folio 121 r°) dit que l'empereur Frédéric resta en relations constantes avec le sultan al-Malik-al-Kāmil jusqu'à sa mort. Quand le fils du sultan, al-Malik-al-'Adil-Saïf-ad-Dīn-Aboū-Bakr, fut monté sur le trône, l'empereur lui témoigna beaucoup d'affection et lui envoya une ambassade. Quand al-Malik-al-'Adil eut été emprisonné et que son frère al-Malik-aṣ-Ṣāliḥ-Nadjm-ad-Dīn-Ayyoūb se fut emparé de la couronne, les bonnes relations continuèrent entre l'empereur et le gouvernement égyptien. Le sultan al-Malik-aṣ-Ṣāliḥ-Nadjm-ad-Dīn-Ayyoūb envoya en ambassade à l'empereur le *sheïkh* Sirādj-ad-Dīn-al-Armavī qui, à l'époque où écrivait Djamāl-ad-Dīn, était *kādī* dans le pays de Roūm. Le *sheïkh* Sirādj-ad-Dīn resta quelque temps auprès de l'empereur qui le traita fort bien. Il composa pour lui un livre sur la logique (*mantik*). Quand le roi de France, l'un des plus grands souverains des Francs, voulut attaquer l'Égypte, en 647, l'empereur lui envoya quelqu'un pour le détourner de ce dessein et lui montrer le danger qu'il courait; mais le roi de France ne voulut rien entendre. « Sire Berd (?) qui était grand maréchal du palais (*mihmandār*) de Manfred, fils de l'empereur, dit Djamāl-ad-Dīn (dans le *Mofarradj:* ms. ar. 1702, fol. 121 v°), m'a fait le récit suivant: « L'empereur m'envoya en secret en ambassade au sultan al-Malik-aṣ-Ṣāliḥ-Nadjm-ad-Dīn-Ayyoūb pour lui faire savoir que le roi de France avait l'intention d'attaquer l'Égypte. Il le prévenait de cette éventualité pour qu'il se tînt sur ses gardes. Je me rendis au Caire et j'en revins habillé en marchand; j'eus mes entrevues avec le sultan dans le secret le plus complet, de peur que les Francs ne vinssent à apprendre que l'empereur avertissait les Musulmans de leurs desseins». Quand saint Louis fut revenu en France, l'empereur lui envoya un officier pour lui rappeler le conseil qu'il lui avait donné et pour lui montrer ce qu'il avait perdu à ne pas le suivre. L'empereur, roi des Francs, mourut en 648, un an après al-Malik-aṣ-Ṣāliḥ; son fils (aîné) étant mort, ce fut le cadet, Manfred, qui lui succéda. Tous ces princes étaient haïs du pape, le khalife des Francs, à cause de leur amitié pour les Musulmans. Il y eut entre Manfred et le pape une guerre qui se termina par la victoire de Manfred. Le *kādī* des *kādīs* de la ville de Ḥamāh (Djamāl-ad-Dīn), auteur de cette chronique (ms. ar. 1702, fol. 121 v°), raconte ce qui suit : « Je fus envoyé en qualité d'ambassadeur à Manfred par le sultan auguste, al-Malik-aṭ-Ṭhāhir-Rokn-ad-Dīn-Baïbars, au mois de Ramaḍan 659. Je restai durant un certain temps auprès de ce souverain qui me combla d'honneurs, dans une des villes de la Pouille, qui se trouve dans une grande péninsule voisine de l'Espagne, qu'on appelle Barletta. Je demeurai quelque temps à Barletta. Je trouvai que ce prince était un homme d'un esprit très distingué qui aimait les sciences exactes; il savait par cœur dix des livres du traité d'Euclide sur la géométrie. Non loin de la ville où je résidais, il y avait une autre ville nommée Lutchara [Lucera], dont la population était tout entière musulmane et était originaire de l'île de Sicile. On y observait la fête du vendredi et les autres coutumes de l'Islamisme; il en était ainsi depuis l'époque du père de Manfred, l'empereur Frédéric. Ce souverain avait fait construire un collège dans cette ville, et l'on y enseignait les sciences

Il envoya au sultan al-Malik-al-Kāmil plusieurs questions très ardues sur la géométrie, la théorie des nombres et les mathéma-

astrologiques; la plupart de ses courtisans, et de ceux qui s'occupaient des affaires de ses états étaient des Musulmans; on faisait dans son camp l'appel à la prière et la prière comme dans un pays musulman. Quand nous revinmes de ce pays, nous apprimes que le souverain de Rome la Grande, le Pape, s'était décidé à lui faire la guerre, ainsi que le frère du roi de France. Entre Rome et la ville où nous nous trouvions alors, il y avait cinq jours de marche. Voici quelle était la cause de cette guerre: le pape avait excommunié Manfred à cause de son amitié pour les Musulmans et de la faveur qu'il témoignait à leur religion; il avait de même excommunié son frère et leur père l'empereur. Les Francs disent que le Pape de Rome est le khalife du Messie Jésus-Christ (sur lui soit le salut!) et qu'il est son représentant sur cette terre; c'est lui qui donne l'investiture à leurs rois, et ils ne peuvent rien décider sur leur religion; il n'y a que lui qui ait ce pouvoir. Le pape est un moine, et, quand il meurt, c'est également un moine qui lui succède. On m'a raconté, pendant que j'étais dans le pays des Francs une anecdote très curieuse. L'empire appartenait avant Frédéric à son père; quand celui-ci mourut, Frédéric était encore jeune et même presque enfant; plusieurs des rois Francs aspiraient à la dignité impériale et chacun d'eux comptait que le Pape de Rome le désignerait pour l'Empire. Frédéric était un homme rusé et qui ne se faisait pas grand scrupule de violer un serment; il était Allemand; les Allemands sont l'une des races des Francs. Il alla trouver, l'un après l'autre, chacun des rois des Francs qui aspiraient à la dignité impériale et il leur dit: « Moi, je ne prétends nullement à l'Empire, car je sais bien que je n'y ai aucun droit. Quand nous nous serons réunis autour du trône (du pape), dis lui : J'ai décidé de voter pour Frédéric et je me réjouirai si la couronne lui échoit, car il est le fils de feu l'empereur. Quant à moi, je ne désire rien de plus que de te voir arriver à l'Empire et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour cela ». Frédéric tint ce langage à chacun d'eux sans que les autres en sussent rien; aussi tous les princes francs le crurent et ils ajoutèrent une foi entière à ses paroles. Quand ils se furent réunis chez le Pape dans la ville de Rome la Grande, Frédéric se trouva avec eux; il était venu avec une troupe considérable de chevaliers allemands; il arriva dans cet équipage près de la grande église dans laquelle devait se tenir la diète. Quand les rois eurent pris place, le pape leur demanda : « Qui voulez-vous comme empereur et quel est le plus digne parmi vous de porter la couronne ». En même temps, il plaçait la couronne impériale devant eux. Tous répondirent : « Je juge que c'est Frédéric, et nous ne voulons pas le conseiller là-dessus, car il est le fils de l'empereur, et il est plus digne que la diète entende son avis sur cette question! » Frédéric se leva et dit : « Je suis le fils de l'empereur, et c'est moi qui suis le plus digne de l'Empire et de la couronne. La diète tout entière doit me choisir et se rallier à moi; quant au pape, il ne doit pas choisir un autre candidat que celui dont la diète a fait choix. » En même temps, il plaça la couronne sur sa tête et les électeurs le revêtirent des vêtements et des insignes impériaux. Frédéric sortit immédiatement, la couronne en chef et monta à cheval, entouré de tous ses Allemands...... Quand le Pape et le frère du roi de France, dit Djamāl-ad-Dīn-ibn-Wāṣil (*Mofarradj-al-kouroūb-fi-akhbar-moloūk-bani-Ayyoūb* (ms. ar. 1702, folio 123 v°), attaquèrent Manfred, fils de l'empereur, ils le battirent et le firent prisonnier. Le Pape ordonna qu'on l'égorgeât, ce qui fut exécuté. Après lui régna son frère, cet évènement eut lieu en l'année 663. »

Djamāl-ad-Dīn raconte encore (*ibid.*, fol. 122 v°) que l'empereur Frédéric, se trouvant à 'Akkā, demanda à l'émir Fakhr-ad-Dīn des renseignements sur le khalife. L'émir lui répondit : « Le khalife est le fils de l'oncle de notre Prophète, Moḥammad (qu'Allah prie sur lui et lui donne le salut!); il a reçu le Khalifat de son père, et son père l'a reçu de son père, de telle sorte que le

thiques. Le sultan les montra au *sheïkh* ʿAlam-ad-Dīn, le Hanéfi, connu sous le nom de Taʿsīf, ainsi qu'à d'autres savants; il en écrivit les réponses et les retourna à l'empereur. L'empereur partit d' ʿAkkā par mer pour regagner son pays à la fin du second Djoumāda; al-Malik-al-Kāmil envoya Djamāl-ad-Dīn-al-Kātib-al-Ashrafī dans les provinces de l'Orient et auprès du khalife pour rassurer les esprits et en bannir les craintes qu'avait fait naître la prise de Jérusalem par les Francs.

Cette même année, le cinquième jour du mois de Djoumāda premier qui était un dimanche, on cerna l'hôtel du *kāḍī* al-Ashraf-Aḥmad, fils du *kāḍī* al-Fāḍil, et on transporta sa bibliothèque à la Fol. 76 r°. Citadelle de la Montagne, le vingt-sixième jour de ce même mois; le nombre des volumes que l'on y transporta fut de soixante-huit milles; le troisième jour du mois de Djoumāda second, on transporta les planches de la bibliothèque : il y en eut en tout quarante-neuf charges; il fallut cinquante-neuf chameaux pour transporter tous les livres, et ces animaux furent littéralement chargés de Corans. Le Samedi, vingt-deuxième jour du mois de Radjab de cette même année, on transporta ces livres de la Citadelle de la Montagne à l'hôtel du *kāḍī* al-Fāḍil ainsi que tout ce qui composait sa bibliothèque. On a dit qu'il y avait en tout onze mille huit cent huit volumes. Parmi tous les livres qui avaient été pris se trouvait le *Kitāb-al-aïk-wa-'l-ghosoūn*, écrit par Aboūl-ʿAlā-al-Moʿizzī, en 60 volumes [1].

Khalifat est resté sans aucune solution de continuité dans la famille du Prophète, sans en sortir un seul instant ». L'Empereur répliqua : « Voilà qui est très bien et très supérieur à ce qui existe chez ces imbéciles, j'entends les Francs, qui prennent comme chef spirituel un homme quelconque, qui n'a aucune parenté avec le Messie et qui en font un khalife pour le représenter; cet homme n'a aucun droit à occuper un pareil rang, tandis que votre khalife, fils de l'oncle de votre Prophète, y a tous les droits. »

1. Le nom exact de ce personnage est Aboū-'l-ʿAlā-Aḥmad-ibn-ʿAbd-Allah-ibn-Solaïmān-al-Maʿrrī-al-Tanoūkhī; il mourut en l'année 449 de l'hégire (1057-1058 J.-C). Makrizi donne à l'ouvrage qu'il lui attribue le titre inintelligible de *Kitāb-al-Atābek-wa-'l-Masoūd.* Hadji-Khalifa nous apprend dans son *Dictionnaire bibliographique* (tome V, p. 57, n° 9926) que cet ouvrage se composait de douze cent cahiers, ce qui, comme on le voit, coïncide bien avec ce que raconte Makrizi. Parmi ses autres ouvrages, Hadji-Khalifa cite le *Adab-al-ʿosfouraïn,* (tome I, p. 219, n° 331), traité de philologie; le *Isʿāf-al-sadiḳ* (*ibid.*, p. 284, n° 672); un traité intitulé *Amāli* qui comprenait cent cahiers et qui ne fut jamais terminé (*ibid.*, p. 430, n° 1196); le *Tādj-al-horrat* (*ibid.*, tome II, p. 92, n° 2046), ouvrage ne comprenant que quatre cahiers et contenant un traité analogue au *Castoiement des Dames*; le *Djāmiʿ-al-avzān-al-khamsah*, traité de métrologie qui comprenait soixante fascicules, chacun de dix feuillets (*ibid.*, p. 507, n° 3878); le *al-haḳīr-al-nāfiʿ*, petit traité de grammaire (*ibid.*, tome III, p. 4567); le *ḥamāsat-ar-rāḥ*, petit traité de cinq cahiers dans lequel cet auteur blâme sévèrement l'usage du vin (*ibid.*, p. 116, n° 4640); le *al-riyāsh-al-moṣṭafā*, commentaire de cet ouvrage par l'auteur lui-même (*ibid.*, n° 4640); le *khūtab-al-khaïl;* dialogues entre des chevaux, de dix feuillets (*ibid.*, p. 159, n° 4729);

la *Khotbāt-al-fasiḥ* qui comprenait dix cahiers, commentaire sur l'ouvrage intitulé *al-fasiḥ* (*ibid.*, p. 160, n° 4733); un *Divan* ou recueil de poésies (*ibid.*, p. 256, n° 5248); la *Risālat-as-sahil-wa'l-sādjih* (*ibid.*, p. 416, n° 6208); les *Rasāil*, ouvrage divisé en trois sections, la première comprenant les *traités (risālah)* de grande étendue qui forment presque des livres, comme par exemple, la *Risālat-al-za'farān;* la seconde, les *risālah* moins étendues, comme la *Risālat-al-ighriāh;* la troisième enfin, les lettres ordinaires. Cet ouvrage était considérable, puisqu'au dire d'Hadji-Khalifa, il ne comprenait pas moins de huit cent cahiers. Le même auteur publia sur le même sujet le *Khādimat-ar-rasāil* (*ibid.*, p. 459, n° 6135): les *Rasāil-al-mo'avvinat*; le *Zadjr-al-nāiḥ*, qui comprenait quarante cahiers, sur ce que doit connaître l'orateur (*ibid.*, p. 540, n° 6845); les *Sadja'at-al-ashar*, rangées suivant l'ordre alphabétique (*ibid.*, p. 581, n° 7042); le *Sadj-al-fakih*, comprenant trente cahiers de dix pages (*ibid.*, p. 582, n° 7047); le *Sikt-az-zand*, qui est le même que le *Divān* de ce même auteur et qui comprenait plus de trois mille vers; il en composa un commentaire auquel il donna le nom de *Dhou-al-sikt.* Cet ouvrage fut en outre commenté par le grammairien 'Abd-Allah-ibn-Moḥammad-al-Bitlioûsi qui mourut en l'année 521 (1127-28 hég.); par Aboû-Zakariyā-Yahyā-ibn-'Ali-al-Tabrīzī qui mourut en 502 hég. (1108-09 J.-C.); par le grammairien Kāsim-ibn-Ḥosain-al-Khvārizmī, qui était connu sous le titre de *Sadr-al-afādil*, et qui fut assassiné en 617 (1220-21 J.-C.); par Aboû-Rishād-Aḥmad-ibn-Moḥammad-al-Akhsikatī, qui mourut en 528 (1133-36 J.-C.) et qui donna à son commentaire le titre de *al-Zawāid;* par l'*imām* Fakhr-ad-Dīn-Moḥammad-ibn-'Omar-ar-Rādī qui mourut en 606 (1209-10 J.-C.); par le *kādı* Sharaf-ad-Dīn-Hibat-Allah-ibn-'Abd-al-Rahīm-Bārizi qui mourut en 738 (1137-38 J.-C.), et qui donna à son commentaire le titre de *'Omdat-fi-sharḥ-al-Zand* (*ibid.*, p. 601, n° 7187). Les autres ouvrages de cet auteur prolixe sont le *Saif-al-khātib*, traité en quarante cahiers sur l'art oratoire (*ibid.*, p. 641, n° 7347); le *Sharaf-al-salaf*, de vingt cahiers de dix feuillets (*ibid.*, tome IV, p. 41, n° 7553); le *Thahar-al-'adadī*, traité de grammaire (*ibid.*, p. 177); le *al-Fosoûl-wa'-l-ghāyāt*, dans lequel il indiquait le commencement et la fin des versets des sourates (*ibid.*, p. 443, n° 9108); cet ouvrage se composait de cent cahiers. Parmi les ouvrages coraniques du même auteur, Hadji-Khalifa indique le *Sādir* et le *Iklīd-al-ghāyāt;* le *Kādi-al-hakk* (*ibid.*, p. 486, n° 9334); il cite enfin un commentaire de la célèbre grammaire de Sibouwayyih que al-Ma'rrī ne termina point et qui comptait malgré cela cinquante cahiers (*ibid.*, p. 101, n° 10205); le *Kitāb-al-iththat-wa-'l-Zohd* qui comprenait cent vingt cahiers (*ibid.*, p. 117, n° 10313); le *Kitāb-al-kāif*, ouvrage composé à l'imitation du *Kalila* et *Dimna*, qui ne fut jamais terminé et qui comprenait soixante cahiers (*ibid.*, p. 132, n° 10381); le *Lozoûm mā lā yalzam*, en vers, composé de cent vingt cahiers, avec son commentaire, le *Rāhat-al-lozoûm* (*ibid.*, p. 309, n° 11091); le *Mabhadj-al-asrār* (*ibid.*, p. 366, n° 11338); le *Molkī-al-sabil* (*ibid.*, tome VI, p. 115, n° 12888); le *al-Mavā'ith-al-saniyya* (*ibid.*, p. 232, n° 13345); le *Nathm-al-souvar*, ou ordre des sourates du Coran (*ibid.*, p. 360, n° 13873).

E. Blochet.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

I. — COMPTES RENDUS CRITIQUES

Le Prétoire de Pilate et la forteresse Antonia, par le P. BARNABÉ d'Alsace, O. F. M., missionnaire apostolique. — Paris, Alph. Picard, 1902, in-8°, XXIII-251 pp., avec 32 grav.

L'auteur de cet ouvrage y fait preuve d'érudition, accumule des textes, les commente avec habileté, expose nettement sa manière de voir, et dit sa façon de penser sans beaucoup de ménagements pour ses adversaires. Souvent les conclusions dépassent les prémisses, et l'ardeur du polémiste donne de temps à autre une entorse à la logique. Car, en réalité, c'est un ouvrage de polémique que le P. Barnabé a écrit, et, disons-le dès l'abord, de polémique plus religieuse que scientifique.

Le livre pourtant mérite d'être étudié de près, et nous en ferons ici une analyse suivie.

Le plan est clairement exposé par l'auteur dans son introduction : « Nous consacrerons, dit-il (p. XXII), la première partie de ce travail à ce qu'on peut appeler *l'étude du terrain*, pour nous assurer tout d'abord que ni l'archéologie, ni l'histoire, ni l'Évangile, ne sont en opposition avec la tradition qui place le prétoire de Pilate dans la forteresse Antonia. Nous examinerons ensuite l'antiquité, l'unité, et la perpétuité de cette tradition..... Finalement, nous parlerons des divers sanctuaires qui, de haute antiquité, furent construits à l'emplacement de la forteresse Antonia pour honorer les principaux mystères qui s'y sont passés durant le procès de Notre-Seigneur devant Ponce Pilate. »

Pour exprimer de suite notre propre sentiment, nous dirons que si l'auteur s'était borné à établir que le prétoire se trouvait à

la forteresse Antonia, nous n'aurions rien trouvé à redire à sa démonstration. Mais, en réalité, il va plus loin, il cherche, comme on le verra par la suite, à localiser avec précision l'Antonia, et il s'appuie, pour en déterminer le site exact et l'étendue, sur des considérations qui ne sont pas toujours scientifiques, sur de prétendues traditions dépourvues de consistance.

Première partie. *Chap. I. La tour de Baris à l'avènement d'Hérode Ier; la double piscine; la piscine du Stroution.* — La Tour Antonia a remplacé la tour de Birah, ou Baris des Macchabées, qui protégeait l'enceinte du Temple du côté du Nord. Le rocher de Baris est celui sur lequel s'élève aujourd'hui la caserne turque. Ce rocher a une forme trapézoïde de 110 mètres de longueur sur une largeur moyenne de 40 mètres; l'auteur en convient, mais comme ces dimensions ne peuvent se concilier avec l'opinion préconçue du P. Barnabé, et qu'il lui faut (d'après son plan) une Antonia de 180 mètres de long sur 80 de large, il cherche à démontrer d'après Josèphe, mais sans succès, selon nous, « que la citadelle Antonia demande à être reconstituée sur de nouvelles bases, puisque les faits prouvent (selon nous, ils ne prouvent rien) que le terrain sur lequel elle pouvait se développer est plus vaste qu'on ne voulait généralement l'admettre ».

Chap. II. La forteresse Antonia; le camp prétorien; le Lithostrotos. — Bien que Josèphe, cité par l'auteur, déclarât en propres termes que l'Antonia était « à l'angle de jonction du portique septentrional et du portique occidental du Temple », l'auteur voudrait nous faire croire, d'après son plan de restitution, que l'Antonia longeait le côté nord du portique occidental dans toute sa longueur; celui-ci, d'ailleurs, toujours selon le plan, aurait été la prolongation directe, vers l'ouest, du portique septentrional avec lequel il ne formerait aucun angle.

Chap. III. L'arc dit « Ecce Homo »; le portail de la forteresse Antonia; origine du nom « Arc Ecce Homo ». — Que l'arc dit *Ecce Homo* ait été une porte, l'auteur n'y contredit pas; mais selon lui « nous sommes en présence d'une construction qui appartient à la forteresse Antonia, et cette construction n'était rien moins que le portail de l'œuvre pour laquelle Hérode a déployé toutes les ressources de son génie ». Cette hypothèse suscite bien des difficultés. La contre-escarpe du rocher qu'on voit encore dans l'intérieur de la chapelle des Dames de Sion, en supposant même qu'elle soit demeurée intacte, serait à quelques mètres de l'Antonia, et on ne s'expliquerait guère les grandes difficultés des Romains pendant le siège de Titus, pour approcher leurs machines de la

tour Antonia. De Saulcy qui avait d'abord cru pouvoir considérer l'arc comme appartenant au palais de Pilate, changea plus tard d'avis; M. de Vogüé ne le croit pas non plus contemporain de Jésus-Christ; M. Schick l'attribuait à Adrien. Sepp partage le même avis. A l'avis de ces archéologues, l'auteur préfère celui de pieux romanciers, comme Chateaubriand, Mislin, le R. P. Ollivier, et de V. Guérin dont la critique est plus d'une fois en défaut. Cette opinion est manifestement démentie par la nature des caractères d'inscriptions grecques dont on voit encore les traces sur certaines pierres remployées dans la construction de l'arc. Le P. Barnabé se tire trop facilement d'affaire en disant que « le pied droit au-dessus duquel se trouve ces inscriptions était pendant des siècles enclavé dans une maison d'habitation d'où il était facile d'y faire des incisions » (1). L'inscription découverte par M. Clermont-Ganneau, il y a une trentaine d'années, *sous l'arc qui traverse la rue,* aurait-elle été gravée par le même procédé?

Chap. IV. Le deuxième mur d'enceinte au nord de la ville; la porte antique dite Porte judiciaire. — Ce chapitre est le plus important de l'ouvrage; la question de la deuxième enceinte est intimement liée à la théorie de l'auteur. Et c'est aussi dans ce chapitre qu'on voit percer manifestement le but du livre et la raison d'être de la théorie soutenue par le P. Barnabé. Le P. Vincent, dominicain, ayant publié dans la *Revue Biblique,* 1902, p. 31-57, une étude sur la deuxième enceinte, le P. Barnabé, franciscain, s'indigne de ce que la théorie soutenue par le P. Vincent bouleverse les traditions franciscaines. « Le professeur à l'École biblique ne s'est-il pas aperçu, dit-il (p. 66), que par là il déclare comme apocryphes : 1° l'unique sanctuaire que les Grecs catholiques possèdent à Jérusalem, l'église de Sainte-Véronique; 2° le seul sanctuaire des Arméniens catholiques, l'église de Notre-Dame du Spasme; 3° le sanctuaire des Dames de Sion, et 4° les nombreux sanctuaires que les Frères Mineurs tiennent échelonnés sur le chemin de la Croix depuis le Prétoire jusqu'au Golgotha? Déjà le R. P. Zanecchia, professeur à la même école (biblique) a rangé ces sanctuaires parmi les *Lieux saints* absolument *faux,* que font passer pour vrais, ceux-là seuls qui y trouvent leur intérêt. »

Quiconque a séjourné quelque temps à Jérusalem sera fort enclin à penser comme le P. Zanecchia. Quant au P. Vincent, il s'est fort bien aperçu des conséquences de sa théorie : cela ne l'a point empêché de la formuler, et il a eu raison. Je ne vois nullement le besoin d'authentiquer un sanctuaire de Sainte-Véronique, pour rappeler une pieuse légende sans fondement, pastiche rela-

tivement moderne de la légende d'Abgar; je ne vois pas davantage le besoin de prouver que l'église de Notre-Dame du Spasme, que l'église des Dames de Sion, que les différents sanctuaires disséminés par l'imagination des pèlerins, selon la commodité des lieux, depuis le Prétoire jusqu'au Calvaire, se trouvaient compris dans la deuxième enceinte. On ne peut rien établir de certain sur la route suivie par Jésus du Prétoire au Calvaire. L'histoire même de la constitution de la *Via Crucis* telle que nous la connaissons, montre avec quelle liberté les pèlerins du moyen âge ont laissé travailler leur pieuse imagination [1].

Pour notre auteur, la deuxième enceinte commençait à l'est à la porte qu'il appelle porte de Saint-Étienne (aujourd'hui : *Bab Sitti-Mariam*), faisait un coude vers le nord pour englober la piscine de Bethesda, et se dirigeait presque en ligne droite vers l'O.-S.-O. jusqu'au-delà de la rue actuelle *Tarik Bab el-'Amoud*. Elle descendait ensuite vers le Sud, le long et à l'O. de cette rue, jusque vers l'entrée du Souq el-Lakhmîn, d'où elle se dirigeait, selon un tracé bien établi par les fouilles, vers la porte de Jaffa.

Je pense, au contraire, que du point où il quittait la direction parallèle au *Tarik Bab el-'Amoud*, le mur de cette enceinte rejoignait le Temple à un angle de la tour sud-ouest de l'Antonia, c'est-à-dire du rocher de Baris. La question d'authenticité des

1. L'histoire de la création des différentes stations du Chemin de la Croix a été retracée avec érudition dans l'ouvrage du Dr Paul KEPPLER, *Die XIV Stationen des hl. Kreuzweges* (Herder, Fribourg, 1892). L'auteur place le point de départ à l'Antonia, et déclare nettement qu'historiquement parlant, on ne peut déterminer que le commencement et la fin de la voie Douloureuse. Pour les stations intermédiaires, telles que la Véronique, la triple chute de Jésus, la rencontre de la Sainte Vierge, elles n'ont pas de preuves dans l'histoire. Le savant auteur montre encore comment les stations ont successivement atteint le nombre de quatorze. Jusqu'au XIIe siècle, il n'est nulle part question de stations. On parle bien d'une Voie douloureuse allant du Prétoire au Calvaire, mais elle n'est pas marquée par des stations intermédiaires. *L'Estat de la cité de Jhérusalem* (en 1187) mentionne pour la première fois quatre stations; 1° le Prétoire; 2° l'église où Jésus s'est reposé; 3° la rencontre de Simon le Cyrénéen; 4° la Porte douloureuse. Ricoldo (1294) connaît aussi quatre stations : le Prétoire, le *Nolite flere*, Notre-Dame du Spasme, Simon le Cyrénéen (c'est dans l'ordre inverse qu'on les a rangées depuis). Marino Sanuto (1310) n'en cite que deux: la maison de Pilate et N.-D. du Spasme. Pépin (1320) en mentionne trois : *Nolite flere*, Simon le Cyrénéen, la fuite de la Vierge Marie; Frescobaldi (1384) en cite également trois : Simon, N.-D. du Spasme, le Prétoire. — Jean Poloner (1422) mentionne six stations : près du Golgotha, un lieu de repos de N.-S.; la rencontre de Simon, le *Nolite flere*, la rencontre de la Vierge, Notre Dame du Spasme, l'*Ecce homo*. On ne trouve jusqu'alors aucune tradition sur la triple chute. Georges de Nuremberg, (vers 1440) cite pour la première fois la légende de sainte Véronique. Adrichomius (1584) est le premier qui mentionne les douze premières stations dans l'ordre où elles existent encore aujourd'hui. Quant à la XIIIe et à la XIVe, on ignore à quelle époque elles ont été inventées. (*Rev. Biblique*, 1893; p. 157).

chapelles n'est pas un argument scientifique et ne peut être introduite dans cette discussion. Que ces chapelles soient ou ne soient pas authentiques, cela n'a d'importance ni pour l'histoire, ni pour la religion, et l'archéologue n'a pas à se préoccuper si tel ou tel argument contriste ou réjouit les PP. Franciscains.

Chap. VI. Le Prétoire de Pilate d'après l'histoire. — « Si l'histoire, dit l'auteur, en manière de conclusion, ne fournit aucun argument péremptoire pour placer le prétoire de Pilate dans l'Antonia, on n'y trouve certes aucun indice qui tende à l'exclure de cette forteresse. Au contraire, toutes les circonstances militent en faveur de la tradition et lui donnent, au simple point de vue historique, une très grande probabilité. » C'est aussi notre avis ; mais cela ne justifie pas l'extension démesurée que l'auteur veut donner à l'Antonia.

Chap. VI. Le Prétoire d'après le Nouveau Testament. — « Dans le récit des évangélistes comme dans celui des historiens, ne se trouve quoi que ce soit qui contredise la tradition. »

Chap. VII. Le palais du Sanhédrin d'après l'Évangile. — « L'emplacement du palais où siégeait le Sanhédrin, à Jérusalem, à l'époque de la Passion, ne nous a pas même été transmis par la voie de la tradition. Pour le retrouver, nous devons avoir recours aux récits de Fl. Josèphe et aux œuvres talmudiques, qui fournissent des renseignements assez précis à ce sujet ». — Il est à croire toutefois que Maimonides (XIIe s.) n'en savait guère plus que nous sur ce point.

Chap. VIII. Le palais du Sanhédrin d'après Josèphe et les talmudistes. — Quoiqu'en dise l'auteur, les renseignements sont loin d'être précis. Il conclut, avec M. Schick, que l'endroit répondait à celui qui est occupé aujourd'hui par le Mehkéméh (le tribunal turc). Cela lui donne l'occasion de réfuter la théorie du P. Zanecchia, O. P., qui, dans son ouvrage *La Palestine d'aujourd'hui*, a voulu placer le Prétoire à ce même endroit. Je ne blâme point le P. Barnabé d'avoir réfuté le P. Zanecchia dont la théorie ne paraît guère justifiée ; toutefois, ce que déplore le P. Barnabé, ce n'est pas tant la nouveauté de la théorie que ses conséquences. Et ici encore perce manifestement l'esprit qui a inspiré le présent ouvrage. « Le P. Dominicain (Zanecchia), dit-il (p. 132), n'a réussi qu'à faire du mal, principalement à certains pèlerins français auxquels, sans qu'il puisse se justifier ni être justifié par ses amis, il a enlevé la foi et la confiance dans les Lieux Saints, dans ceux de la *Via Crucis* en particulier, les empêchant, sans motif avoué, de goûter les consolations et de jouir des avantages spirituels attachés au pèlerinage fait avec esprit de foi. Et comme il arrive

aux démolisseurs de profession, ne cherchant qu'à amonceler des ruines, il n'a pas même essayé de créer une nouvelle *Via dolorosa*, ni d'indiquer quel chemin Jésus a suivi du Prétoire au Calvaire ». — Est-il permis de faire intervenir sérieusement de pareilles raisons dans une discussion qui a la prétention d'être scientifique? Si le P. Zanecchia a commis une hardiesse en plaçant le prétoire au Mehkéméh, il a agi en homme prudent en s'abstenant de définir le site des différentes stations intermédiaires de la *Via Crucis*, que personne ne saurait déterminer avec quelque probabilité. Je parle, bien entendu, de celles dont il est question dans l'Évangile, telles que la rencontre des femmes ou de Simon, et non de celles qui, comme la légende de Véroniqne, ont été créées par l'imagination.

Ce chapitre est le dernier de la première partie. L'auteur le termine par cette conclusion : « Nous croyons avoir bien clairement démontré que ni l'Écriture sainte, ni l'histoire, ni l'archéologie ou les découvertes modernes ne s'opposent d'aucune façon à l'existence du prétoire de Pilate dans la forteresse Antonia : bien au contraire. » Si le P. Barnabé n'avait eu que cela en vue, nous partagerions, avons-nous dit, son avis. Mais, en réalité, ce qu'il a voulu démontrer, et ce qu'il n'a pas démontré, c'est que l'Antonia s'étendait vers le nord bien au delà du rocher de Baris, de telle sorte que l'arc de l'*Ecce Homo* aurait occupé le centre de la façade occidentale de l'Antonia, et que la rue actuelle, *Tarik Sitti Mariam*, en traverserait le site, vers le milieu, dans la plus grande longueur; tandis qu'à notre avis, cette rue occupe l'emplacement d'une partie du fossé qui défendait la façade nord de la fameuse tour.

DEUXIÈME PARTIE. *Chap. I. La tradition relative au Prétoire avant le* VIIIe *siècle.* — « Le pèlerin bordelais (en 333), dit le P. Barnabé (p. 140), est le premier témoin de la tradition qui concerne l'emplacement du prétoire de Pilate ». Et encore son témoignage n'est-il pas bien explicite et a besoin de commentaire. L'auteur cite et discute ensuite d'autres témoignages plus récents, et touche incidemment à de nombreuses questions topographiques qu'il nous est impossible de discuter par le détail.

Chap. II. La description arménienne des Saints lieux, du commencement du Ve *siècle, à propos du Prétoire.* — Dans ce chapitre, l'auteur veut établir que la description publiée dans le *P. Expl. Fund, Quarterly St.*, en 1896, traduite de l'arménien en russe et du russe en anglais, appartient au Ve siècle et non pas au VIIe. L'auteur la traduit à son tour de l'anglais en français. On conçoit que nous ne voudrions pas formuler une opinion arrêtée

d'après cette série de traductions. Notre impression est pourtant que nous sommes en présence d'une rédaction plus moderne, compilée sur d'anciens itinéraires, et non point en face de la relation d'un témoin oculaire. Au reste, il n'y a pas lieu de discuter les textes allégués par le P. Barnabé, et nous lui avons déjà accordé que la tradition est en faveur de l'identification du Prétoire avec l'Antonia ; mais encore une fois cela ne justifie point sa restitution de l'Antonia.

Chap. III. L'opinion des Occidentaux sur le Prétoire. — L'auteur explique comment, d'après certaines versions latines qui portaient (JEAN, XXVIII, 28) : « Adduxerunt Jesum AD CAIPHAM in praetorium », au lieu de A CAIPHA, les Occidentaux ont été amenés à identifier le Prétoire avec la maison de Caïphe.

Chap. IV. La tradition du Prétoire du VIIIe *jusqu'au* XIIe *siècle ;* et *Chap. V : le Prétoire au temps des Croisades.* — L'auteur passe en revue les témoignages des Itinéraires et des historiens ; il termine par l'éloge des Franciscains et une nouvelle lamentation sur les déplorables effets de l'étude scientifique des monuments et des traditions. Mais, il faut bien que le P. Barnabé en prenne son parti, ses récriminations n'empêcheront ni la critique biblique, ni la critique historique de progresser. Les Franciscains continueront, par une routine séculaire, à raconter aux pèlerins les pieuses légendes des siècles passés ; les Dominicains continueront, par une étude critique et consciencieuse des monuments et des traditions, à éclairer les origines de ces légendes, à en discuter les fondements, à distinguer, à l'aide d'une rigoureuse méthode de critique historique, ce qui repose sur des bases sérieuses de ce qui n'a d'autre origine que la piété mal éclairée ou le zèle peu érudit des pèlerins du moyen âge.

Chap. VI. Les divers Lieux saints du Prétoire. — Tout le livre du P. Barnabé n'est que le prologue de ce chapitre. Les Franciscains se trouvent avoir, tout près et au nord de la caserne turque, deux petits sanctuaires : la chapelle de la flagellation et celle de la condamnation. Il fallait les authentiquer à tout prix, et pour cela il était nécessaire de concevoir un plan de l'Antonia tel qu'on puisse loger ces sanctuaires à l'intérieur. Parmi les citations données par l'auteur nous trouvons les paroles, pleines d'une naïve franchise, d'un franciscain, le P. Anselme de Cracovie (XVIe s.) ; il parle de l'arc de l'*Ecce Homo* : « Avec la permission du sultan, dit-il, obtenue au prix d'une forte somme d'argent, un certain Père Gardien, aidé de ses Frères Mineurs, encastra dans ce mur deux grandes pierres : sur l'une d'elles, la blanche, se tint le Seigneur lorsqu'il fut condamné ; sur l'autre, se tenait

debout ou était assis Pilate le juge ». Et le P. Barnabé n'admire point la sagacité de ces bons religieux qui ont su distinguer ces deux pierres avec tant d'assurance! A quels signes? ou par quelle intuition secrète? Notre curiosité aurait été heureuse de l'apprendre.

En résumé, si le P. Barnabé s'était borné à vouloir prouver que le prétoire de Pilate était dans la tour Antonia, nous serions tout à fait de son avis. En plaçant la tour Antonia au nord du Temple sur le rocher de Baris, il a encore raison ; mais en lui donnant des proportions démesurées et en l'étendant vers le nord, pour y englober les chapelles dites de la flagellation et de la condamnation, il a fait une œuvre de polémique intéressée et a avancé une théorie qui nous semble en contradiction avec l'histoire et l'étude du terrain.

A part la localisation sur le rocher de Baris, de l'Antonia et par suite très vraisemblablement du Prétoire, et à part la localisation du Saint-Sépulcre, dont la *possibilité* à l'endroit traditionnel est une certitude absolue, et dont la *réalité* est, à notre avis, suffisamment établie, on ne peut, pour aucun des sanctuaires compris dans l'enceinte actuelle de Jérusalem, démontrer qu'il occupe exactement la place où s'est passé l'événement dont il rappelle le souvenir. Il est même manifeste qu'il n'en peut être ainsi pour plusieurs d'entre eux.

Au reste, nous pensons que les fondateurs des premiers sanctuaires n'étaient point aussi préoccupés que les pèlerins du moyen âge de la stricte localisation des édifices qu'ils construisaient; voulant rappeler à la piété des fidèles le souvenir des diverses scènes de la Passion, ils ont consacré des chapelles destinées à commémorer ces mystères à l'endroit le plus propice, selon les circonstances et selon leur propre conception de la topographie hiérosolymitaine, sans avoir jamais la prétention de distinguer jusqu'au pavé même où se tenait tel ou tel personnage : une telle sagacité était réservée aux RR. PP. Franciscains.

J.-B. Chabot.

Chronica Minora (syriaca) pars prior edidit et interpretatus est Ign. Guidi. In-8°; pp. 40 + 32. — Paris, 1903. Ch. Poussielgue, édit. (3 fr. 50; traduction seule : 1 fr.).

Ce petit volume est le premier paru de la grande collection entreprise sous le titre général de *Corpus scriptorum christiano-*

rum orientalium dont la *Revue* a déjà parlé (cf. ci-dessus, p. 238). Il renferme deux documents historiques très importants, et d'ailleurs déjà connus : 1° la célèbre *Chronique d'Édesse*, écrite vers le milieu du VIe siècle; 2° une autre *Chronique anonyme*, relatant principalement les événements du règne des derniers rois sassanides (590-630). Ces deux documents, d'une précision historique remarquable, sont difficiles à analyser à cause de leur extrême concision. Ils renferment quantité de données qu'on chercherait vainement ailleurs. La nouvelle édition a été faite par M. Guidi avec le plus grand soin, d'après un examen nouveau et minutieux des manuscrits. La traduction, aussi littérale que possible, ne laisse rien à désirer au point de vue de l'exactitude. Quelques lecteurs se plaindront peut-être de la rareté et de la brièveté des notes. Il leur faut seulement prendre patience. Le plan du *Corpus Script. Chr. Or.*, ne comporte pas de longues annotations. Toutes les notes historiques et géographiques seront réunies dans un volume spécial de Tables, qui terminera la série des ouvrages historiques, et s'appliquera simultanément à toutes les Chroniques. La seconde partie des *Chronica minora* paraîtra prochainement par les soins de M. E. W. Brooks. Elle comprendra plusieurs fragments inédits de diverses chroniques syriaques, aujourd'hui en grande partie perdues.

Plusieurs autres volumes de la même collection sont sous presse et ne tarderont pas à voir le jour, notamment l'importante *Histoire des Patriarches d'Alexandrie*, de Sévère d'Eschmounaïn, dont un des meilleurs arabisants de notre époque, M. C. F. Seybold, a entrepris l'édition, et le *Synaxaire arabe* (alexandrin-jacobite), dont M. Forget a déjà achevé la préparation [1].

J. B. Ch.

Neue Quellen zur Geschichte des lateinischen Erzbistums Patras, gesammelt und erläutert von Dr Ernst Gerland (*Bibliotheca scriptorum latinorum Teubneriana : Scriptores sacri et profani*, fasc. V). — Leipzig, B. G. Teubner, 1903, petit in-8°, VI-292 pp. et 1 carte.

M. Gerland, auteur de travaux sur l'histoire de l'île de la Crète au

1. Depuis la rédaction de cet article ont paru : *Dionysius Bar Salibi Expositio Liturgiae*, éditée par J. Labourt (texte syriaque et traduction). — *Annales regis Iohannis I*, par I. Guidi (texte éthiopien et traduction). — *Chronicon Orientale* de Ibn Raheb, par L. Cheikho (texte arabe et trad.). Nous reviendrons sur ces ouvrages et spécialement sur le dernier dans le prochain numéro.

moyen âge, a été amené par une découverte, dans les archives de Macerata, d'actes relatifs à l'État ecclésiastique de Patras, à étudier l'histoire très variée, mais nullement brillante, et même d'un intérêt subordonné, de ce fief latin en Grèce, ainsi que l'organisation intérieure, la vie économique et sociale dans la ville et les domaines de l'archevêque. Il en est résulté un assez gros ouvrage, d'une exécution typographique élégante, et, au point de vue scientifique, aussi important par les recherches de l'auteur, que par les documents qui terminent le volume. Ces documents, rédigés en latin, en grec, voire même en français, ne sont pas tirés uniquement de Macerata, mais aussi des papiers de Hopf, dont M. Gerland a tait une étude spéciale et qu'il a déposés dernièrement à la Bibliothèque Royale de Berlin. On a enfin un bon index et une carte géographique. Ce n'est que par des ouvrages de cette nature qu'on pourra se rendre bien compte de la vie générale des possessions franques d'Orient, où se rencontrent, en se confondant même parfois, les coutumes et les mœurs, si différentes, de l'Occident latin et du vieil Orient de Byzance.

Patras dut son importance à son beau port et à la richesse des terrains environnants. L'empire d'Orient trouva dans cette ville bien fortifiée un boulevard contre les Slaves envahissants. Sous la domination byzantine, l'importance du rôle joué par l'archevêque, dont le siège était de fondation ancienne, s'accrut sans cesse.

A l'époque du partage de l'Empire de Constantinople entre les Latins, il fut question de donner Patras aux Vénitiens, qui ne purent cependant s'y établir que deux siècles plus tard. Elle fit partie de la principauté française d'Achaïe et fut attribuée à un croisé de lignage obscur. Le nouvel archevêque latin la racheta d'un des héritiers de ce seigneur aventurier. Les quelques feudataires laïques qui se partageaient vignes et champs se trouvèrent sous la crosse du prélat et ne se résignèrent pas facilement à ce sort qu'ils jugeaient humiliant. Mais la décadence assez rapide de la principauté d'Achaïe rendit enfin, au commencement du XIVe siècle, l'archevêque maître dans son petit diocèse-état. Les papes aidèrent aussi, par une intervention efficace, à la délivrance du territoire ecclésiastique. En 1337, Benoît XII proclama solennellement que l'archevêché était un fief du Saint-Siège. Venise, à laquelle on s'était souvent adressé auparavant, dut renoncer à toute espérance de conquête ou de protectorat : il y eut même une certaine époque où les relations entre l'archevêque et le gouvernement ducal prirent un caractère très aigre. Cependant le pouvoir archiépiscopal se trouva pendant quelque temps entre les mains de prélats vénitiens.

Un changement de domination devint nécessaire au commencement du xve siècle. L'autorité du Saint-Siège fut amoindrie par le schisme d'Occident, et les papes rivaux donnèrent à Patras en même temps des maîtres différents. La principauté d'Achaïe, qui avait voulu être un suzerain et pouvait être un appui, devint le point de mire des rêveurs en quête de pays lointains, des ambitieux turbulents et des pirates. Le droit de la gouverner, c'est-à-dire d'en prélever les revenus, fut réclamé par Hugues de Chypre, par Philippe de Tarente, par des princes de la maison de Savoie, qui portèrent quelque temps, comme un ornement oriental, ce titre brillant d'Achaïe : le Grand-Maître de l'Ordre de Saint-Jean voulut conquérir la région pour ses chevaliers; les Navarrais parurent sur les côtes et les clans des Albanais descendirent, comme jadis les troupes des Slaves, de la montagne des Balkans. Avant 1400 la force irrésistible des Turcs, les nouveaux Sarrasins, s'était fait sentir en Morée. Les petits états créés par la féodalité occidentale, faibles et presque sans organisation, ne pouvaient plus se maintenir. Patras devait être turque ou bien recourir à la protection de Venise, qui, dans sa dernière phase d'expansion coloniale et continentale, dans sa lutte contre les grandes *signorie* qui se formaient autour d'elle, annexait, avec une patience tenace, les ports de l'Albanie, les îles de la Mer Ionienne et ce qui venait s'offrir à elle dans la presqu'île du Péloponnèse. Cette dernière puissance, sachant bien maintenant qu'elle livrait au grand émir d'Andrinople chaque îlot politique intermédiaire qu'elle aurait refusé d'accepter ou négligé d'occuper, ne s'en tint plus aux tergiversations du passé qui lui avait souvent offert cette proie.

En 1394, les défenseurs, mal soutenus par leur seigneur, de la place de Lépante, presqu'en face de Patras, se trouvant pressés par les Turcs du Pacha de Morée, se déclarèrent prêts à se soumettre à l'archevêque, qui n'était guère mieux partagé, dans ces temps dangereux. Le consul vénitien en résidence à Patras connut ces offres; il fut invité, après la réponse négative du gouvernement de Patras, à transmettre des propositions analogues à Venise, où on ne prit aucune résolution définitive. En 1402, il fut question encore de l'acquisition de Lépante par la République, mais un Vénitien de Patras, Fantin Zaccaria, détruisit ces espérances en annonçant que le despote albanais, Spatas, s'était enfin entendu avec les gens du Sultan. Venise ne prit que des mesures vaines pour empêcher le succès final des Turcs. En 1407, ce fut encore de Patras que le gouvernement ducal eut vent du projet de vendre Lépante au Pacha : de plus, un certain André da Lasmanini de Patras, vint en personne à Venise pour exposer la trahison de

l'Albanais. Ce même André conduisit les Vénitiens à Lépante qui fut occupée par surprise en 1407[1].

L'année suivante, l'archevêque Étienne Zaccaria, Génois de nation, frère, mais mauvais frère de Centurione, le nouveau prince d'Achaïe au nom du roi de Naples[2], héritier des droits de la Maison de Tarente, « louait pour cinq ans » à Venise la ville de Patras, ses huit châteaux, les *casaux* qui en dépendaient, ainsi que tous les revenus de l'archevêque et du chapitre co-régnant, à savoir la douane du port, la taxe des paysans grecs, la dîme des blés, de l'huile, de la soie, du coton et l'impôt spécial pour le tribut dû aux Turcs, que les nouveaux maîtres de Patras continuèrent à payer, en le faisant cependant remettre, pour garder plus de dignité, par le prince d'Achaïe.

On aurait cru que ce bail, toujours renouvelé, devait aboutir à une annexion durable. Mais Venise rencontra des difficultés, contre lesquelles dut se briser sa résolution de garder et de défendre l'importante ville. Elles lui vinrent des protestations du Saint-Siège, qui n'auraient pas cependant suffi à lui faire quitter Patras, et des intrigues du prince d'Achaïe qui, réconcilié avec son frère, lui fit réclamer la possession de l'archevêché. Étienne rentra à Patras comme seigneur et archevêque, en 1413. Mais quatre ans plus tard, les princes grecs de la Morée, qui paraissaient ne prévoir guère le sort prochain de leur État et de leur famille, jetèrent leurs Albanais et stratiotes contre les possessions de Centurione; et, afin d'empêcher la chute de Patras, un commandant vénitien entrait pour la seconde fois dans la place; mais l'archevêque refusa, cette fois aussi, de vendre ses droits, et il reprit Patras, où il mourut en 1424.

Son successeur ne fut pas même un Vénitien. Frère de la femme du despote grec Théodore Paléologue, Pandolphe Malatesta ne désarma pas pour cela l'hostilité des byzantins de Morée, ainsi que le pape l'avait sans doute espéré. Constantin, frère de Thomas, obtint des Tocco Clarentza comme dot[3] et se fit payer un tribut par son parent de Patras. Cependant, les deux frères et même le troisième, l'empereur de Constantinople, entreprirent la soumission complète de la presqu'île : Venise n'intervint pas d'une manière assez énergique pour empêcher la fin de la domination

1. Voy., sur tout cela, Vittorio Lazzarini, *L'acquisto di Lepanto;* Venise, 1898 (extrait du *Nuovo Archivio veneto*, t. VI, 2e partie).
2. On trouve Centurione et sa femme « in terra Patracensi » en 1402 (voy. mes *Notes et extraits*, I, p. 119). Mais c'était avant l'élection d'Étienne comme archevêque.
3. Voy. mes *Notes et extraits*, t. I, p. 472, note 1.

latine qui durait dans la ville, les châteaux et la campagne depuis plus de deux cents ans. Quand, toujours en 1428, le pape lui offrit Patras comme citadelle, comme ville protégée, comme fief, en gage ou même en toute propriété, sauf les droits spirituels de l'archevêque, le sénat tergiversa. On pensait aussi, du côté du Saint-Siège, à confier Patras au duc de Milan ou au roi d'Aragon. Constantin Paléologue eut donc tout le temps nécessaire pour réduire la ville, qui se rendit le 5 juin 1429, tandis que le château put encore résister quelques mois. L'archevêque dépossédé fit attaquer Clarentza, le point de départ du vainqueur, et la prit même, en 1430; mais les Catalans, ses soudoyers, la revendirent aux Grecs. Constantin établit à Patras sa capitale, et c'est de là qu'il se rendit à Constantinople, en 1437, comme vicaire de l'Empire, pendant l'absence de son frère. Quand il fut lui-même empereur, un autre de ses frères, Théodore, eut Patras à son tour : ce dernier des despotes grecs de Morée ne réussit pas à se défendre contre les Albanais pillards et surtout contre les Turcs, qui, en 1457-1460, l'obligèrent à abdiquer et à s'enfuir.

En 1499, les Turcs ayant enlevé Lépante aux Vénitiens devinrent les maîtres exclusifs du golfe, qui perdit dorénavant son importance commerciale : les vaisseaux de Raguse, tributaire du Sultan, furent presque les seuls à pouvoir visiter ces eaux mortes sans craindre les pirates. Il n'y a à mentionner ensuite que des bombardements espagnols au xvi[e] siècle et la courte domination vénitienne du siècle suivant. Les Turcs reprirent Patras en 1715. Une chronique, écrite en roumain par un témoin oculaire de l'expédition, reproduit les nouvelles arrivées au Grand-Vizir sous Modon, le 4 (15) août 1715, touchant l'occupation de la ville : le siège avait duré vingt-trois jours et avait coûté la vie à deux Pachas, bien que les défenseurs de Patras fussent à peine au nombre de six cents. Une retraite honorable leur fut proposée et le commandant turc consentit même à en garantir les clauses par sa signature; ce qui n'empêcha pas les Turcs d'attaquer les soldats désarmés qui quittaient la ville et de se saisir de leurs biens et de leurs personnes [1].

Telle est, dans ses grandes lignes, l'intéressante histoire que raconte M. Gerland. Nous n'y avons ajouté que quelques renseignements et points de vue nouveaux.

L'intérêt n'est pas moindre dans la partie assez étendue qui

1. *Chronique de la campagne de Morée*, par le Vataf Constantin Dioikétès, publ. dans l'*Archiva românească*, par Michel Kogâlnicean, 2[e] éd., Jassy, 1862, pp. 119-121.

regarde l'administration, les conditions sociales et religieuses dans l'État archiépiscopal.

Le suzerain était le prince d'Achaïe, qui avait le droit de distribuer des fiefs et en usa jusqu'à la fin. L'archevêque et son chapitre faisaient cependant de même. Les feudataires possédaient la terre, et les habitants, sauf les paysans libres, des χωμητοῦραι. Les autres s'appelaient *parèques*, et dans cette petite société franque établie sur des fondements byzantins, les conditions étaient évidemment les mêmes qu'en Crète, et surtout en Chypre, où il y avait aussi une « servitus parichie » [1], tandis qu'une partie des paysans étaient ἐλεύθεροι ou *francomati*, et d'autres, payant la taxe pour les mercenaires, la *stratia*, devenaient des *perperiarii*, tout aussi libres.

Après un chapitre sur le commerce (il aurait fallu mentionner aussi le commerce, très développé, avec Raguse, qui envoyait du bois et achetait surtout du blé), M. Gerland s'occupe des revenus de l'archevêque, du chapitre et des seigneurs, à savoir : la dîme, mentionnée aussi dans le traité de bail avec Venise, l'impôt, tout aussi byzantin, par conséquent romain, sur les ventes. — Le cadastre, adopté ensuite par les Turcs, est aussi de provenance romaine, et l'affermage des revenus continue également à Patras, comme chez les Slaves des Balkans, et chez les Romains, les traditions financières de l'empire.

Suivent des renseignements sur les tribunaux et l'administration de l'Église.

N. JORGA.

Relation de Terre-Sainte (1533-1534), par Greffin AFFAGART, publiée, avec une introduction et des notes, par J. CHAVANON, archiviste paléographe, correspondant du Ministère de l'instruction publique. — Paris, Victor Lecoffre, 1902, in-8°, XXVII-247 pp.

M. Chavanon a fait œuvre excellente en nous donnant une édition de la Relation de Terre-Sainte de Greffin Affagart. Souvent citée, cette Relation était mal connue, et l'on savait peu de chose de l'auteur. De patientes recherches, intelligemment conduites, ont permis au savant éditeur de reconstituer la généalogie du personnage, depuis le milieu du XVe siècle et lui ont fourni la

1. Mas Latrie, *Hist. de Chypre,* III, p. 125.

mention de quelques incidents de sa carrière, en dehors de ce que nous en savons par son récit de pèlerinage.

L'édition de M. Chavanon reproduit le ms. 5642 (et non 5462, comme il est dit, p. VIII, n. 1) de la Bibliothèque nationale de Paris [1], copie du XVI[e] siècle, dont le texte est généralement correct, mais où se rencontrent quelques lacunes. D'autres copies qui, d'après La Croix du Maine, étaient conservées jadis dans le Maine et en Normandie ne se sont pas retrouvées; et le ms. original, peut-être autographe, que l'on sait avoir été, au XVIII[e] siècle, la propriété de l'intendant Caen Foucaud, semble avoir disparu.

Greffin Affagart a accompli son voyage en 1533-1534. Parti de Chartres, il se rend à Paris, puis à Lyon, passe le Mont-Cenis et gagne Venise par Turin, Rome, Notre-Dame de Lorette, Ferrare et Padoue. A Venise, il s'embarque pour Alexandrie, vers la fin de juin probablement, ou le début de juillet. Après avoir remonté le Nil jusqu'au Caire, il part avec une caravane pour Jérusalem [2], où il arrive le 15 octobre et dont il visite consciencieusement les sanctuaires et les alentours. Son itinéraire le conduit ensuite au Jourdain, à Bethléem et à Hébron, en Judée, à Emmaus, à Nazareth, au Sinaï. Du Sinaï, il retourne en Égypte, va cette fois jusqu'aux Pyramides; puis, après une seconde visite au Sinaï, il s'embarque à Damiette pour Tripoli, d'où il se rend à Beyrouth, et, de cette ville, à Damas. Il revient à Jérusalem, y séjourne environ un mois, va de là reprendre la mer à Beyrouth, aborde en Chypre où il reste trois à quatre semaines; et enfin rentre en Europe.

Notre pèlerin n'est pas un lettré, assurément; son style est lourd et souvent incorrect; de ci de là ses descriptions manquent de clarté. On n'aperçoit pas chez lui, à un degré notable, les dons de l'observateur; et, comme il n'est ni très instruit, ni particulièrement intelligent, il prend pour argent comptant tout ce que lui racontent les ignorants et les hâbleurs qu'il trouve sur sa route. Cependant sa Relation se lit sans fatigue; elle n'est dépourvue ni d'originalité ni d'imprévu, et, si elle n'est pas très instructive quant à la géographie et à la description des monuments, du moins elle nous fournit nombre de détails curieux sur la façon de

1. M. Röhricht, *Biblioth. geogr. Palaestinae,* indique deux mss., n[os] 5642 et 10265 de la Biblioth. nationale. Mais, en réalité, ces deux numéros se rapportent au même volume (5642 = *olim* 10265).

2. Quatorze ans auparavant, il avait déjà fait le pèlerinage de Jérusalem, et il intercale, vers le début de sa Relation, un court récit de ce premier voyage, dans lequel, parti également de Venise, il avait gagné Jaffa en longeant la côte occidentale de la péninsule des Balkans, puis la côte septentrionale de la Crète, et avait fait escale en Chypre et à Rhodes.

voyager des pèlerins et sur les embarras auxquels étaient exposés, à chaque pas, ceux qui ne pouvaient se faire accompagner d'une bonne escorte. Affagart aime à faire causer les gens ; si, la plupart du temps ses interlocuteurs l'induisent, volontairement ou non, en erreur, il en est aussi parfois qui le renseignent utilement. Tels sont, par exemple, ces Éthiopiens qu'il a rencontrés à Jérusalem et qui lui ont expliqué la cause des crues du Nil [1]. Les mêmes Éthiopiens, d'ailleurs, lui en ont, eux aussi, fait accroire, lorsqu'ils lui ont affirmé que leur empereur s'appelait non pas le prêtre Jean, mais Prégent « qui preest gentibus, c'est-à-dire celui qui préside sur les gens [2]. »

Quelques autres traits encore sont à noter dans son livre : ainsi, le récit de la réception des pèlerins à Jaffa, par le Père gardien du Mont-Sion, qui leur donne des instructions sur la façon de se comporter en pays musulman [3]; la description des piscines de Salomon, « les plus magnificques et de plus singulier ouvraige que j'aye veu en tout le voyage, car elles sont toutes faictes de tailles, si tres artificiellement ordonnées et conjoinctes qu'il semble qu'il n'y ayt pas dix ans qu'elles sont faictes [4] » ; la description de la chambre du Cénacle, et la mention des tombeaux de David, de de Salomon et des autres rois d'Israël qui se trouveraient sous la voûte inférieure de l'édifice [5]; la description du Caire et des Pyramides [6]; quelques détails sur l'église N.-D. de Josaphat, alors comme enfouie dans les ruines amoncelées autour d'elle [7]; sur le Templum Domini, devenu le Temple Notre-Dame [8], et sur le lieu de la naissance de J.-C., à Bethléem [9] ; l'énumération des sectes chrétiennes habitant Jérusalem, de leurs rites et coutumes, de leurs chapelles et maisons [10]? A Jérusalem, Greffin Affagart et son compagnon, Bonaventure Brochart, remarquent sur une muraille une carte peinte, malheureusement toute « pourrie et gâtée », représentant la Palestine au temps des 12 tribus ; ils la restaurent tant bien que mal et en prennent un croquis dans l'intention de

1. Pp. 163-164.
2. P. 83.
3. Pp. 42-44.
4. P. 142.
5. Pp. 101-102.
6. Pp. 166 et suiv.
7. P. 105.
8. P. 98.
9. P. 132.
10. P. 76 et suiv. — Parmi ces sectes, je ne sais si l'on trouve autre part la mention des « Chrestiens de la saincture, ainsi appellez pour ce qu'ilz souloient avoir leur oratoire en l'eglise contre le mont Olivet, où la Vierge Marie laissa tomber sa saincture à S. Thomas » (p. 131).

la faire imprimer à leur retour en Europe [1]. Peut-être Greffin Affagart l'avait-il reproduite dans la relation autographe de son voyage.

Je note enfin au passage deux ou trois particularités que le voyageur nous signale : la coutume de jeter des pierres contre le tombeau d'Absalon « en détestation de son crime », coutume observée aussi bien par les Turcs et les Juifs que par les Chrétiens [2]; le privilège des Abyssins d'entrer à Jérusalem et même dans l'église du Saint-Sépulcre sans payer tribut, à cause du fleuve qui arrose toute la terre d'Égypte, qui vient de leur pays [3]; quelques informations sur l'histoire du saint Suaire de Chambéry [4]; la mention d'une légende suivant laquelle, lorsque Jésus-Christ fut pris au jardin des Oliviers, ceux qui le conduisaient le précipitèrent dans le torrent du Cédron et firent « planche de son corps, pour ce qu'il n'y avoit poinct de pont », de telle sorte que l'empreinte de ses pieds se grava dans le lit de ce torrent, où on la voit encore [5].

De façon générale l'édition de M. Chavanon a été préparée avec soin. Toutefois, l'éditeur doit s'attendre à ce qu'on lui fasse un grief de ne pas l'avoir complétée par un *Index* des noms de lieux et de personnes.

Quelques améliorations de détail auraient pu également y être apportées : P. 25, au lieu de « guerboult », il faut sans doute lire « guerdon ». — P. 32, je suppose que « un couvent de troys Cordeliers », doit se lire « un couvent de frères Cordeliers ». — P. 33, au lieu de « *Fore*, *Maria*, fort », il y avait probablement dans le manuscrit original, « *Fore*, *Maria*, *fore* ». — P. 54, « conseil » doit être corrigé en « consul ». — Pp. 23, 24, 25, 35, 45, 52, 152, etc., pourquoi écrire « d'avant » au lieu de « davant », c'est-à-dire « devant »? — P. 87, ne doit-on pas corriger « commys du Pape » en « soumys au Pape »? — P. 71, « dessus ledict pertuys », est évidemment une erreur pour « dessous ledict pertuys ». — P. 150, « Arron » est une mauvaise lecture pour « Accon ». — P. 140, la phrase : « et en ce lieu mesme revint [Adam] et aussi maistre Pierre Comestor, l'histoire scolastique le dit.... », est ponctuée de telle façon que le sens en est faussé. — P. 160, on doit lire

1. Pp. 226-227.
2. Pp. 107-108.
3. P. 80.
4. P. 6. — A l'occasion de son passage à Chambéry, Affagart parle d'une ville voisine qui aurait été détruite par châtiment divin et dont il n'y a plus trace, « sinon buttes et fossés ». N'était-il pas possible de l'identifier?
5. P. 108.

non pas « Judée la majeur » et « Judée la mineur », mais « Inde la majeur » et « Inde la mineur ». — P. 167, la phrase : « et fut en partie pour Cambises... » est incompréhensible, et devait être restituée [1]. Les erreurs de typographie sont fréquentes aussi, sans qu'au surplus l'auteur doive nécessairement en être tenu pour responsable [2].

Une annotation copieuse de la Relation d'Affagart était inutile assurément, la plupart des faits et des localités dont parle ce voyageur étant suffisamment connus. Il serait donc injuste de reprocher à M. Chavanon la discrétion dont il a fait preuve à cet égard. L'identification de certains noms de lieux, l'explication de certains termes rares eussent été de mise cependant, et cela d'autant plus que l'éditeur s'adresse à des lecteurs qu'il juge médiocrement instruits. Il prend la peine, en effet, de leur dire ce que c'est que Ebron, Baruth, la Traconitide, La Mecha, Versel (= Verceil), Eusèbe [de Césarée], Boesse, Solin. Mais d'autre part il ne cherche pas à identifier certains noms plus embarrassants : en Piémont, Cherrassy, Ligorne, Galasque [3]; en Égypte, La Neathalye, La Hangue (ou La Hucque), Belgam, Roblum, Cathie [4]. Il explique des mots tels que paluds, paoure, certe, davantaige, soffreté, mesquite, ire, spélonque, etc. (pp. 8, 22, 25, 33, 45, 98, 116); mais n'explique pas feegs (p. 180), probablement faix; cassier (pp. 54, 56), c'est-à-dire l'arbre à casse; enudres (p. 165), sans doute ἐνυδρίς = loutre [5]; le « Maistre des propriétés » (p. 161), soit Barthélemy l'Anglais; etc.

Tout cela, j'en conviens, n'est pas bien grave. Mais on regret-

1. M. Chavanon, parlant de Burchard du Mont-Sion, dit (Introduction, p. VIII) que la *Description de la T. S.* laissée par ce religieux est très courte. Elle est au contraire très détaillée, et l'une des plus longues et des plus substantielles que nous possédions pour le moyen âge. — M. Röhricht n'a nullement, comme le dit M. Chavanon (*ibid.*), confondu Bonaventure Brochart, compagnon d'Affagart, avec ce Burchard du Mont-Sion. Il remarque, au contraire, que certaines éditions de Burchard du Mont-Sion ont été mises, et très probablement par erreur, au compte de Bonaventure Brochart.

2. P. I, note 2 : *Zeitschrift des deutschen Palestrina vereins.* — Pp. x, l. 6, et XII, l. 1 et note 2, les dates 1848, 1855 et 1858, attribuées à des pièces du XV[e] et du XVI[e] siècle, surprendront sans doute beaucoup. — Inutile de multiplier les exemples.

3. Chivasso, Livorno et Salasco (ou Garlasca?).

4. Pp. 60 et 157-158. — Cathie est l'actuel Katieh (cf. Sanudo, *Secreta*, l. III, p. 14, ch. 2). La Neathalye, où Affagart place le jardin du baume, serait peut-être Mandaleth dans les environs immédiats du Caire. « La Hucque » pourrait être « Hucar », cité par Sanudo (*ibid.*). Belgam et Roblum, dont les noms sont peut-être corrompus, doivent être cherchés entre La Hucque et Catieh. Belgam ne serait-il pas une déformation de Balsam (= hortus *Balsami*) ou de Belbeïs ?

5. P. 57, « un office *qui se arente à grand argent* » ne signifie pas « qui produit de grosses rentes », mais « qui s'afferme à grand prix ».

tera davantage de ne trouver, dans l'Introduction du livre, ni la solution, ni même l'examen d'un problème qui s'imposait à l'attention de l'éditeur d'Affagart. Suivant l'opinion courante, il existe ou aurait existé une Relation de voyage dûe à l'un des compagnons de ce voyageur, à savoir le P. franciscain Bonaventure Brochart. Cette opinion se fonde, en somme, sur un passage des *Scriptores ordinis Minorum* de Wadding, suivant lequel ce Bonaventure Brochart, revenu de Terre-Sainte, se serait retiré dans un couvent de son ordre et y aurait écrit la relation de son pèlerinage. Elle paraissait confirmée par ce fait que Bonaventure Brochart figure, en qualité d'auteur, dans le titre d'anciennes éditions d'une Description de la Terre-Sainte, citées par divers bibliographes. M. Chavanon me paraît l'avoir acceptée avec trop de complaisance. Il est infiniment probable, en effet, que le renseignement de Wadding repose uniquement sur l'attribution formulée dans le titre des éditions susdites. Or, cette attribution est presque certainement fausse; car, celles d'entre ces éditions que l'on a pu retrouver contiennent non pas un écrit du XVI[e] siècle, mais une œuvre du XIII[e], dont l'auteur bien connu, n'est autre que Burchard du Mont-Sion. M. Chavanon eût accompli une besogne méritoire en s'attachant à résoudre définitivement la question.

Ch. K.

II. — PÉRIODIQUES SPÉCIAUX

Revue de l'Orient chrétien.

Tome VII (1902), n° 2. — H. Levantin, Le moutassarifat ou gouvernement autonome du Liban. Organisation et situation actuelle (pp. 171-195). — M. A. Kugener, Récit de Mar Cyriaque, racontant comment le corps de Jacques Baradée fut enlevé du couvent de Casion et transporté au couvent de Phesiltha (pp. 196-217) : texte syriaque, version française et commentaire. Le couvent de Phesiltha était situé près de Tella, celui de Casion, appelé aussi de Saint-Romanus, était près de la frontière nord de l'Égypte. La translation eut lieu en 622 de J. C. — P. Sophrone Petridès, Cassia (pp. 218-244) : étude sur la vie et les œuvres de cette femme poète qui vécut à Constantinople au IX[e] siècle. — Vie de sainte Marine. Texte arabe et traduction française publ. par Ignazio Guidi et E. Blochet (pp. 245-276). — H. F. Tournebize,

Histoire politique et religieuse de l'Arménie (pp. 277-302); suite au nº 4, pp. 509-542, et en 1903, nº 2, pp. 206-239. — V. Ermoni, Rituel copte du baptême et du mariage (pp. 303-318); texte et traduction. — Léon Clugnet, Histoire de saint Nicolas soldat et moine (pp. 319-330); l'auteur publie, d'après un manuscrit du monastère du Saint-Sépulcre de Jrlm, une vie grecque de ce personnage, qui était soldat dans l'armée de l'empereur Nicéphore Ier (début du ixe siècle). — H. Lammens, La question gréco-arabe en Égypte (pp. 331-332). — H. Lammens, Un nouveau diocèse grec-orthodoxe en Syrie (pp. 332-333); il s'agit de la création du diocèse du Liban, dont le territoire faisait partie jusqu'ici du diocèse de Beyrouth. — H. Lammens, Le Sionisme et la Turquie (pp. 334-335).

Nº 3. — P. Ladeuze, L'eucharistie et les repas communs des fidèles dans la Didaché (pp. 339-359). — S. Vailhé, Sophrone le sophiste et Sophrone le patriarche (pp. 360-385); suite en 1903, nos 1, 3, pp. 32-69, 356-387; l'auteur étudie la question de savoir si Sophrone le sophiste, cité par Jean Moschus, et Sophrone patriarche de Jérusalem (viie siècle) sont une seule et même personne; sans conclure de façon tout à fait catégorique, il penche pour l'affirmative; article très intéressant pour la biographie du patriarche Sophrone et pour l'histoire politique et religieuse de la Palestine au viie siècle; l'auteur le termine par une bibliographie des œuvres de Sophrone, sophiste et patriarche. — S. Ronzevalle, L'inscription syriaque de Kradad-Dasiniya, dans l'Emésène (pp. 386-409) : texte bilingue (grec et syriaque) inscrit sur les restes d'un sarcophage que l'on suppose être celui de S. Thomas Salus (vie siècle). — M. D. Girard, Les « Madag » ou sacrifices arméniens (pp. 410-422). — Charalampos Chénoscopos, Ἡ παπικὴ ἐγκύκλιος καὶ ἡ Ἀθηναία Καπιτωλεῖος χην, ἤτοι Διομήδης Κυριακὸς καὶ Χαραλάμπος Χηνοσκόπος (pp. 423-451). — H. Lammens, Les Nosaïris dans le Liban. Notes d'ethnographie et d'histoire libanaise au moyen âge (pp. 452-477). — Vie de sainte Marine, VI : texte haut-allemand, publié par Léon Clugnet (pp. 478-487); deux textes, l'un en prose, l'autre en vers. — Vie de sainte Marine, VII : texte bas-allemand, publié par Léon Clugnet (pp. 488-500); deux textes également, l'un en prose, l'autre en vers. — H. Lammens, Le couvent du mont Sinaï (pp. 501-504) : sur l'époque à laquelle les moines du Sinaï se sont séparés de l'église romaine; l'union était certainement rompue dans la seconde moitié du xve siècle. — H. Lammens, Le séminaire oriental de Beyrouth (pp. 504-505).

Nº 4. — Vie et office de saint Michel Maleinos, suivis d'un traité ascétique de Basile Maleinos. Texte grec publié par le R. P. Louis Petit (pp. 543-603). — Vies et récits d'anachorètes (ive-viie siècles).

I. Analyse du manuscrit grec de Paris, 1596, par l'abbé F. Nau. Textes grecs inédits extraits du même manuscrit et publiés par Léon Clugnet (pp. 604-617); suite en 1903, n° 1, pp. 91-100. — A. P., La rebaptisation des Latins chez les Grecs (pp. 618-646); suite en 1903, n° 1, pp. 111-132. — Vie de sainte Marine, VII : texte français publié par Léon Clugnet (pp. 647-667); suite en 1903, n° 2, pp. 288-311; l'auteur publie plusieurs versions et abrégés français de la vie de sainte Marine d'après les manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris, franc. 1038, 422, 23117, 413, 22911, 423, 1534; du Vatican, Reg. Christ. n° 1728; de Bruxelles, Biblioth. roy., n° 10295-10304. — H. Lammens, Les formules épigraphiques : *Christus hic est* et Χριστὸς ἐνθάδε κατοίκεν (pp. 668-670).

Tome VIII (1903), n° 1. — Vie de saint Auxence, texte grec publié par Léon Clugnet (pp. 1-14) : ce texte, assez différent de celui que renferment les manuscrits de la Biblioth. Nat., gr. 1451 et 1452, et qui a été inséré dans la *Patrologie grecque* de Migne, est publié ici d'après un manuscrit grec de la Marciana, Cl. VII, n° 25 (xi[e] siècle). — Jules Pargoire, Mont Saint-Auxence (pp. 15-31); suite au n° 3 (pp. 426-458), et en 1903, n° 2 (pp. 240-279). Histoire de saint Auxentius, suivie de celle du Mont Saint-Auxence. Je rappelle à M. Pargoire que M. J. Gedeon a publié, en 1896, dans l'Ἀρχαιολογικὸν Δελτίον du Syllogue hellénique de Constantinople (Παραρτήμα τοῦ κδ'-κς' τόμου), une Περίληψις ἀνεκδότων Βιογραριῶν τοῦ ὁσίου Αὐξεντίου. — Émile Legrand, Nicéphore Mélissène, évêque de Naxos et de Cotrone (pp. 70-90) : l'auteur complète sur quelques points ce que l'on savait de Mélissène, et il décrit un manuscrit autographe de ce personnage que possède M. Ingram Bywater, professeur à Oxford. — H. Lammens, Relations officielles entre la cour romaine et les sultans mamlouks d'Égypte (pp. 101-110) : sur le protocole des lettres adressées par les sultans du Caire au pape. — P. Chebli, Le patriarcat maronite d'Antioche (pp. 133-143). — L. Petit, Déposition du patriarche Marc Xylocaravi, 15 janvier 1467 (pp. 144-149). — H. Lammens, Russes et Nosaïris (p. 149) : addition au *Voyage au pays des Nosaïris,* du même auteur (cf. *Rev. or. chrét.*, V, an. 1900).

N° 2. — Vie et office de saint Euthyme le jeune; texte grec publié par Louis Petit (pp. 155-205). S. Euthyme le jeune vivait au ix[e] siècle, dans la région de Thessalonique. Sa vie, que l'on ne connaissait jusqu'ici que par de brèves mentions, a été écrite par son disciple Basile, évêque de Thessalonique. M. Petit, la publie ici d'après deux manuscrits du Mont-Athos et un manuscrit de la Bibliothèque synodale de Moscou. — S. Vailhé, Le patriarcat maronite d'Antioche (pp. 280-287): réponse au P. Ché-

bli (cf. n° 1), touchant l'antiquité du patriarcat maronite et la date de l'union des Maronites à l'église catholique. — H. LAMMENS, Notes de géographie ecclésiastique syrienne. I : La ville épiscopale Ἕρρη ou Ἕρρα; II : Thelsea = Thersea; III : L'évêché de Séleucie-Zahlé-Ma'loûla (pp. 312-319) : Ἕρρα au diocèse de Bostra, serait l'actuel 'Aira ou 'Iri, gros village sur le flanc septentrional de la montagne des Druses. Thersea ou θελεύης figure parmi les villes épiscopales représentées au concile de Nicée; c'est probablement la Thelsea de l'Itinéraire d'Antonin, dans la Damascène, aujourd'hui Hân al-Ma'loulujé. L'évêque grec de Zaḥlé (Liban), dont relève le bourg de Ma'loûla (Damascène), portait le titre d'origine de Séleucie. Cette Séleucie pourrait être ou Seleucobelus ou Seleucia Pieria.

N° 3. — H. LAMMENS, Un poète royal à la cour des Omiades de Damas (pp. 325-355): sur le poète arabe chrétien Aḥṭal. — L. BUFFAT, Lettre de Paul, évêque de Saïda, moine d'Antioche, à un musulman de ses amis demeurant à Saïda (pp. 388-425) : ce Paul, évêque grec melchite de Saïda, cité aussi sous les noms de ar-Râheb ou ibn-Râheb, vivait au XIII[e] siècle et non au XV[e], comme on l'a dit; sa lettre, que le P. Buffat publie d'après un manuscrit de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, avec une traduction française, contient une apologie de la religion chrétienne, écrite après un voyage fait par l'auteur au pays des Grecs et des Latins. — Elie BATAREIKH, La forme consécratoire de l'eucharistie d'après quelques manuscrits grecs (pp. 459-470). — L. PETIT, Une bagarre au Saint-Sépulcre, en 1698 (pp. 471-477) : l'auteur publie un petit poème grec anonyme, racontant une agression des Grecs contre les Franciscains du Saint-Sépulcre. — H. LAMMENS, L'antiquité de la formule « Omnia ad majorem Dei gloriam » (pp. 477-478) : le plus ancien exemple de cette formule paraît être celui que fournit une inscription grecque recueillie dans les ruines de « Qasr ibn Wardân », au nord de Hama, en Syrie. — H. LAMMENS, Anciens couvents de l'Auranitide (pp. 478-481) : sur l'emplacement des anciens couvents de Rasayâ, Motilla et Nemâra.

Zeitschrift des deutschen Palæstina Vereins.

Tome XXV (an. 1902), n[os] 1-2. — D[r] Heinrich HILDERSCHEID, Die Niederschlagsverhältnisse Palästinas in alter und neuer Zeit (pp. 1-105) : étude détaillée du régime des pluies en Palestine; les observations scientifiques pour la période moderne ne remontent guère qu'à une quarantaine d'années; pour la période ancienne l'auteur se sert des indications fournies par les livres bibliques et la Mischna; il conclut que ce régime ne s'est guère modifié depuis

l'époque biblique; que, d'une façon générale, les conditions climatériques du pays n'ont pas non plus varié, et que, si la Palestine ne paraît plus être aujourd'hui le pays découlant de lait et de miel que nous dépeint la Bible, cela tient surtout à l'état d'abandon dans lequel a été laissée la culture du sol pendant presque tout le moyen âge et la période moderne, surtout depuis l'époque de la domination turque. — D. C. F. SEYBOLD, Ḥaram esch-Scherīf, nicht Ḥarâm esch-Scherīf (pp. 106-107) : Haram, forme adjective, mise pour al-mesdschid al haram, la mosquée sacro-sainte, doit s'orthographier ḥaram et non ḥarām.

Nos 3-4. — Dr G. SCHUMACHER, Dscherasch (pp. 111-177) : histoire de cette ville et description de ses ruines actuelles, avec de nombreuses reproductions en photogravure, des plans et des coupes. — G. GATT, Zur Topopraphie Jerusalems (pp. 178-194) : l'auteur montre de quelle façon doit être interprété le passage de Flavius Josèphe relatif à l'emplacement de Jérusalem, si l'on veut se rendre compte de la topographie de cette ville au moment du siège de Titus. — Dr Immanuel BENZINGER, Die Ruinen von Amwas (pp. 195-203) : à propos du livre du P. Barnabé d'Alsace : *Deux questions d'archéologie palestinienne* (cf. *Rev. de l'Or. lat.*, IX, 254), et plus spécialement sur ce fait que la basilique d'Amwas aurait été construite sur d'anciens thermes romains.

Tome XXVI (1903), nos 1-2. — Ferdinand MUEHLAU, Martinus Seusenius' Reise in das heilige Land, i. J. 1602-1603 (pp. 1-92). On ne sait rien de Seusenius, en dehors des quelques renseignements fournis par son récit de voyage en Terre-Sainte. Il était Hollandais et appartenait à la religion catholique. La relation qu'il nous a laissée de son pèlerinage, écrite en hollandais, dénote un esprit cultivé, croyant et pieux, mais point fanatique. L'auteur ne se borne pas à répéter ce qu'ont dit ses devanciers; il nous fait part de ses impressions personnelles et de ses remarques, qui dénotent un observateur intelligent. M. Mühlau publie la Relation d'après un manuscrit actuellement en sa possession. Ce manuscrit ne paraît pas être autographe.

No 3. — Peter THOMSEN, Palästina nach dem Onomasticon des Eusebius (pp. 97-141); suite au no 4 (pp. 145-188), avec une carte.

Mittheilungen und Nachrichten des deutschen Palaestina Vereins.

1901, no 2. — Chr. ROHRER, Unsere Arbeiten im Ostjordanlande. IV : Bemerkungen zu den gefundenen Inschriften (pp. 17-19). — Enno LITTMANN, Unbeachtete Safâ-Inschriften (pp. 20-21). —

George L. Robinson, Die Opferstätte bei Petra (pp. 21-32); avec nombreuses photogravures.

N° 3. — H. Lucas, Griechische Inschriften aus Gerasa, aus dem Nachlass H. Kiepert's (pp. 33-47) : ces inscriptions, de l'époque gréco-romaine, recueillies par H. Kiepert, en 1870, ont été publiées depuis dans divers recueils, à l'exception d'une seule, relative à la construction du temple de Jupiter Olympien à Gerasa, qui est inédite.

N°s 4-6. — H. Lucas, Repertorium der griechischen Inschriften aus Gerasa (pp. 49).

1902, n° 1. — E. Kautzsch, Zum Gedächtniss des königlich Würtembergischen Bauraths Dr Conrad Schick, Mitglied des grossen Ausschusses des deutschen Palästina-Vereins seit der Begründung desselben, 1877, Ehrenmitglied des Vereins seit 1886 (pp. 1-12) : notice nécrologique et bibliographique. — Dr Sellin, Kurzer Bericht über die Ausgrabung von Ta'annek (pp. 13-16); suite au n° 2 (pp. 17-19); au n° 3 (pp. 33-36), et an. 1903, n° 1 (pp. 1-4).

N° 2. — G. Schumacher, Unsere Arbeiten im Ostjordanlande (pp. 20-31), relevé d'une partie de la région du Ghor, fait en février 1901.

N° 3. — P. Palmer, Die Aufnahme der Mosaikkarte von Madeba (pp. 36-40). — H. Thiersch et John P. Peters, Neu entdeckte Gräber in Bet Dschibrin (pp. 40-42) : tombeaux de l'époque des Séleucides (3e ou 2e siècle avant J.-C.). — Dr Eb. Nestle, Das Land, da Milch und Honig fliesst (pp. 42-44) : l'auteur se demande s'il ne faudrait pas interpréter le terme « miel » par *miel de raisin*, c'est-à-dire *vin*; il note, dans un texte arabe, l'expression pays de blé et de miel à propos de la Syrie.

N° 4. — Dr A. Nehring, Die geographische Verbreitung der Saügethiere in Palästina und Syrien (pp. 49-63). — Dr G. Schumacher, Ein Eichhörnchen aus dem Ostjordanlande (pp. 63-64) : habitat de l'écureuil en Syrie et en Palestine, à propos d'un de ces animaux tué dans la région d'outre Jourdain, où l'espèce est fort rare.

N° 5. — Dr M. Blanckenhorn, Die mineralschätze Palästinas (pp. 65-70). — Dr M. Sobernheim, Samaritanische Inschriften aus Damascus (pp. 70-80); avec reproductions en photogravure.

N° 6. — Dr H. Guthe, Das deutsche evangelische Institut für Alterthumswissenschaft des heiligen Landes (pp. 81-85).

1903, N° 1. — Dr G. Schumacher, Die ägyptische Hauptstrasse von der Ebene Saron bis zur Ebene Jesreel (pp. 4-10).

N° 2. — Dr D. Dalman, Epigraphisches und Pseudepigraphisches (pp. 17-32) : à propos d'inscriptions grecques et araméennes qui

se lisent sur divers objets authentiques ou faux conservés dans le Musée de l'Institut évangélique d'archéologie à Jérusalem.

Palestine Exploration Fund. Quarterly Statement.

1902, juillet. — R. A. Stewart Macalister, He history and site of Gezer (pp. 227-232). — Reports by R. A. Stewart Macalister. I : Bîâr es-Seb'a. II : A Tomb near Edh-Dhâherîyeh. III : Rock-cut Tomb near Bethlehem. IV : A greek Inscription from Nâblus. V : An old Hebrew Seal from Deir Abân. VI : A new greek Inscription from Jerusalem. VII : On a Tomb beside the Bethlehem Road. VIII : 'Am el-Khanduk. IX : A peculiar Rock-cutting in the Kedron Valley. X : A Rock-cut Press near Jerusalem (pp. 232-249); figures, coupes et plans. — James Glaisher, Results of meteorological observations taken at Jerusalem in the year 1901 (pp. 250-255). — James Glaisher, Results of meteorological observations taken at Tiberias in the year 1901 (pp. 255-260). — Profr Clermont-Ganneau, Archaeological and epigraphic Notes on Palestine. 17 : The site of Mêpha'ath. 18 : El-Khaf er Baḳîm and the Cave of the Seven Sleepers. 19 : Discovery of Sykomazon (mentionnée par la mosaïque de Madaba, cette localité doit être identifiée avec Sûk Mâzen, près de Wâdy Ghazza). 20 : Three new archaic Israelite Seals. 21 : Greek inscriptions from Beersheba (pp. 260-282). — C. W. Wilson, Golgotha and the Holy Sepulchre (pp. 282-297); avec une carte de Jérusalem. Suite en octobre 1902 (pp. 376-384); janvier, avril et juillet 1903 (pp. 51-65, 140-153, 242-249). — E. W. G. Masterman, 'Ain el-Feshkhah, el-Hajar, el-Asbah and Khurbet Kumrân (pp. 297-299); suite de l'article paru dans le fasc. d'avril 1902. — E. W. G. Masterman, Miscellaneous Notes made during a Journey east and west of Jordan (pp. 299-301). — G. Schumacher, Recent discoveries near Galilee (pp. 301-304). — C. M. W[atson], Mosquitoes and malarial Fever in Palestine (pp. 305-306).

Octobre. — R. A. Stewart Macalister, First quarterly Report of the Excavation of Gezer (June 14th to August 14th 1902). I : Preliminary Account of the Methods of Work and of the general Results. II : The Buildings. III : Stone Objects. IV : Copper and bronze Objects. V : Iron Objects. VI : Bone Objects. VII : Pottery. VIII : Communication and Trade. IX : Religion and Folklore. X : Miscellaneous Objects. XI : Rock-cuttings and Tombs. XII : The burial Cave. XIII : The surrounding District (pp. 317-364); avec figures et plans. — Prof. W. Flinders Petrie, Description of the scarabs and weights [discovered at Gezer] (p. 365). — Prof. Clermont-Ganneau, Supplementary Remarks upon the greek Inscription from

Beersheba (pp. 385-388); version anglaise d'une partie de l'article paru dans le *Rec. d'archéol. orientale*, du même auteur, t. V, § 27, pp. 143 et suiv. (cf. ci-dessous, p. 575). — J. E. Hanauer, Julian's attempt to restore the Temple, and other Notes (pp. 389-393). — John P. Peters and H. Thiersch, The Necropolis of Mareshah (pp. 393-397). — R. A. S. Macalister, A Rock-cut Press near Jerusalem (pp. 398-403); figure et plan. — Excavations at Jerusalem (pp. 403-405); version d'un rapport du P. Dunkel, paru dans la revue *Das Heilige Land*, avril 1902, pp. 91-92, sur les fouilles entreprises à la place Saint-Paul, près de la porte de Damas. — E. W. G. Masterman, Ded Sea observations (pp. 406-407). — C. M. Watson, The Construction of the great Pyramid of Gizeh (pp. 407-411). — William Libbey, Notes on the Jordan Valley and Petra (pp. 411-413).

1903, janvier. — R. A. Stewart Macalister, Second quarterly Report on the excavation of Gezer (August 14th to november 1st 1902). I : General Summary of the Results of the Quarter's Work. II : Stratification of the Mound. III : The second burial Cave. IV : The Troglodyte Dwellings. V : The Temple. VI : The Egyptian Stele. VII : Stone Objects. VIII : Bronze Objects. IX : Pottery. X : Miscellaneous Objects. XI : Foreign Objects. XII : Concluding Summary (pp. 7-50); figures et plans. — Alex. Macalister, The bodies in the second burial Cave [at Gezer] (pp. 50-51). — Philip. G. Baldensperger, The immovable East (pp. 65-77); suite en avril (pp. 162-170) et en octobre (pp. 336-344). L'auteur décrit les mœurs, coutumes, occupations, vêtements du menu peuple de la Terre-Sainte, en les comparant à ceux des anciens habitants du pays. — J. E. Hanauer, Sculptured figures from the Muristan, and other Notes (pp. 77-86); avec reproductions d'après des photographies. — J. E. Hanauer, El-Edhemîyeh (Jeremiah's Grotto) (pp. 86-89). — Roland G. Stafford, The Samaritan Passover (pp. 90-92). — Prof. Hull, Notes on professor Libbey's account of the Jordan Valley and Petra (pp. 92-93); à propos de l'article de William Libbey publ. dans le n° d'octobre 1902 du *Quarterly Statement*.

Avril. — Third quarterly Report of the excavation of Gezer (1 Nov.-28 Febr. 1902), by R. A. Stewart Macalister (avec plan et gravures). I : Preliminary. II : Buildings. III : Stone objects. IV : Metal objects. V : Pottery. VI : Egyptian objects. VII : Corrections and observations on previous Reports (pp. 107-125). — Prof. Clermont-Ganneau, Archaeological and epigraphic Notes on Palestine. 22 : The « Gate of Nicanor » in the Temple of Jerusalem. 23 : An inscribed Altar at Kedesh-Naphtali. 24 : Mount Her-

mon and its God in an inedited greek Inscription (pp. 125-140). — Dr Selah MERRIL. Notes from Jerusalem. 1 : An immense charnel House (terrain donné par l'empereur Guillaume II aux catholiques allemands, à Jérusalem). 2 : An excavation north of the City wall. 3 : A bit of the ancient upper Gihon aqueduct. 4 : A section of Agrippa's wall (pp. 153-159). — Herbert RIX, Notes taken on a tour in Palestine in the Spring of 1901. 1 : Bethlehem of Galilee. 2 : A Spring near 'Ain et-Tâbigha. 3 : Bethabara (pp. 159-162). — Reports by R. A. Stewart MACALISTER. I : Additional Notes on Tombs in the Wâdy er-Rahâbi. II : Greek Inscriptions in the Museum at Jerusalem. III : The greek Inscription at Kuryet Sa'îdeh. IV : The illicit excavations at Beit Jibrîn (pp. 170-173). — R. A. Stewart MACALISTER, The Pachomîos Inscription in Wâdy er-Rahâbi (pp. 173-175). — C. W. WILSON, The « Buckler » of Hamza (pp. 175-177) ; à propos du bouclier d'Hamza, oncle de Mahomet, qui a disparu il y a environ dix-sept ans de la maison du patriarche arménien à Jérusalem, pour être envoyé probablement à Constantinople, et dont il subsiste une réplique en métal dans le couvent arménien de Jérusalem. — E. W. G. MASTERMAN, Dead Sea observations (pp. 177-178). — C. R. CONDER, Burial and burning (pp. 179-180).

Juillet. — R. A. Stewart MACALISTER, Fourth quarterly Report of the excavation of Gezer (1 March-15 May 1903). I : General Summary of the Quarter's Work. II : Stone objects. III : Bronze and iron objects. IV : Gold, silver and beads. V : Colours and cloth. VI : Pottery. VII : Human remains. VIII : Bone objects. IX : Foreign objects. X : Masonry. XI : A historical problem (pourquoi les habitants de Gezer ont-ils abandonné la partie orientale de la colline non loin de laquelle coulait cependant une source abondante?). XII : The Temple. XIII : The 'Ashtaroth Karnaim. XIV : Retrospect of the year's work (pp. 195-231) : gravures et plans. — CLERMONT-GANNEAU, Archaeological and epigraphic notes on Palestine. 24 : Mount Hermon and its God in an inedited greek Inscription, suite (pp. 231-242). — C. M. WATSON, The site of the church of St Mary at Jerusalem, built by the emperor Justinian (pp. 250-257) : on a placé généralement cette église dans le voisinage du Haram, soit près de l'ancien Temple des Juifs, soit du côté sud-est en face la vallée du Cédron. M. Watson se propose de montrer qu'elle fut bâtie en réalité sur le mont Sion, à l'endroit où se trouvent les édifices désignés actuellement sous les noms de Coenaculum et de Tombeau de David. — J. E. HANAUER, The traditional « Harbour of Solomon » and the crusading Castle at Jaffa (pp. 258-264); suite en octobre (pp. 355-356) : change-

ments, dans la configuration de la côte méditerranéenne; la citadelle franque de Jaffa, séparée de la ville même, se trouvait sur une île aujourd'hui disparue; l'auteur cite l'*Itinerarium Ricardi* sous le nom de Vinisauf, cela n'est plus permis aujourd'hui. — E. W. G. Masterman, Notes on some ruins and a rock-cut Aqueduct in the Wâdy Kumrân (pp. 264-267). — R. A. Stewart Macalister, 'Ain el-Ḳus'ah (pp. 268-270) : sur la route d'el-Birêh à Beitîn. — Canon Hicks, Greek and latin Inscriptions (pp. 270-271) : épitaphes païennes trouvées à Râmallah et à Jérusalem. — J. E. Hanauer, Tombstone of John de Valence (p. 274) : la dalle sépulcrale portant l'inscription « Johannes de Valencinis », qui se voit parmi les antiquités réunies dans l'église Sainte-Anne à Jérusalem, pourrait être celle de Jean de Valenciennes, cité à deux reprises par Joinville parmi les chevaliers qui accompagnèrent S. Louis en Orient.

Octobre. — R. A. Stewart Macalister, Fith Quarterly Report on the excavation of Gezer. I : Summary of the Quarter's Work. II : Stone and metal objects. III : Pottery. IV : Lamp and bowl deposits. V : Egyptian objects. VI : Inscribed stones. VII : Caves and cisterns. VIII : The supposed rock-cut High-place (pp. 299-322); avec gravures et plans. — Prof. A. Macalister, Report on the human remains found at Gezer (pp. 322-326). — Miss Gladys Dickson, The tomb of Nicanor of Alexandria (pp. 326-332) : groupe de tombes que l'on suppose être celles de la famille d'un nommé Nicanor d'Alexandrie, découvertes à l'extrémité nord du mont des Oliviers. — Rev. H. Porter, Another Phoenician inscription from the Temple of Esmun at Sidon (pp. 333-335). — Colonel C. M. Watson, The site of the church of St. Mary at Jerusalem, built by the emperor Justinian (pp. 344-353) : il est probable que cette basilique se trouvait non pas dans le voisinage du Temple, mais sur le Mont-Sion ou à proximité des édifices communément appelés aujourd'hui le Cœnaculum et le tombeau de David. — Rev. W. F. Birch, The levelling of the Akra (pp. 353-355) : sur le passage de I *Macchabées*, xiii, 50, touchant l'expulsion des ennemis hors de l'Akra par Simon Macchabée, et sur le récit de Josèphe touchant la démolition de cette forteresse. — R. A. Stewart Macalister, Dajûn and Beth-Dagon and the transference of biblical place-names (pp. 356-358).

Al-Machriq [1], **revue catholique orientale bimensuelle** [paraissant, à Beyrouth, le 1er et le 15 de chaque mois]. Vol. VI, an. 1903.

1. M. le baron Carra de Vaux a bien voulu se charger de rédiger pour la *Revue de l'Orient latin* les sommaires de la revue *Al-Machriq*, rédigée en arabe, sous

N° 1. — P. ANASTASE, O. C., La salamandre chez les Arabes (pp. 9-15) : étude de philologie et d'histoire des sciences, sur les déformations du nom de la salamandre chez les Arabes : « samandal, sandal, samandour, etc. », et sur les légendes relatives à cet animal. — Le P. L. CHEÏKHO, Mutalammis, ses poésies (pp. 28-35); suite au n° 11 (pp. 510-516). L'auteur publie ici la première et la seconde pièce du divan ou recueil de cet ancien poète, relativement peu connu, mais non dépourvu de valeur. La première pièce, qui rime en *mâ*, est fort louée par les critiques arabes pour sa philosophie et pour les sentences qu'elle renferme. La seconde fut composée par lui lors de sa fuite chez le roi de Gassan.

N° 2. — Le P. ANASTASE, O. C., La secte des Davidiens (pp. 60-67). Les montagnes du Kurdistan ont conservé dans leurs retraites plusieurs petites sectes religieuses. Le P. Anastase, qui en avait déjà étudié d'autres dans des n^os^ antérieurs du *Machriq*, nous parle dans celui-ci des Davidiens, communauté religieuse fort ignorée qui s'autorise du roi prophète David. Les Davidiens sont en nombre dans le district montagneux de Kirnid ou Ikrint, à 5 parasanges de Khâniqin, ainsi qu'à Mandala, à 17 heures au nord de Bagdad; ils parlent une langue voisine du Kurde. Ils ont un grand respect pour Jésus qu'ils placent pourtant après David; ils croient à la métempsycose ; leurs enfants ne reçoivent l'initiation religieuse complète que lorsqu'ils parviennent à l'âge adulte. — P. A. RABBATH, Les documents orientaux dans les bibliothèques de Paris (pp. 85-91); suite au n° 11 (pp. 501-509).

N° 3. — Le P. L. CHEÏKHO, Le curé Nicolas Sayegh : sa vie et ses œuvres (pp. 97-111). Le curé Nicolas Sayegh, l'un des meilleurs poètes arabes chrétiens de l'âge moderne, naquit en 1692 à Alep. Il embrassa la vie religieuse dans le couvent d'el-Chavîr. Il fit de grandes œuvres monastiques ; notamment il revisa la règle de son ordre en l'appuyant sur la règle de saint Basile, et il envoya en 1747 une députation à Rome pour en demander l'approbation. Sa mort arriva l'an 1756. Le divan du curé Nicolas fut édité pour la première fois en 1859; d'autres œuvres de lui furent détruites dans un incendie, en 1860. — Le P. L. MALOUF, Traité *de Deo Uno et Trino,* d'Elie de Nisibe (pp. 111-116). Édition de cet opuscule rédigé en arabe, au XIe siècle, et dû à l'un des plus grands auteurs théologiques de la littérature syriaque. — L'abbé J. HARFOUCH, Les anciens couvents du Kesrouan (pp. 116-123);

la direction du P. Cheïkho. Sa collaboration nous permettra de signaler, plus régulièrement que nous ne l'avons fait jusqu'ici, les articles parus dans cette revue.

fin au n° 10 (pp. 448-454). Nous avons là une suite du Catalogue du couvent de Mar Chalita. On ne saurait trop féliciter les membres du clergé oriental d'inventorier ainsi les richesses des anciens couvents, dont les savants occidentaux ne pourraient autrement connaître l'existence qu'au prix de voyages difficiles et coûteux. — P. H. Lammens, L'expansion de la nation Maronite au Liban (pp. 130-134); suite au n° 4 (pp. 167-172). Article fort érudit et très neuf sur l'établissement des Maronites dans le Liban. S'appuyant d'abord sur les historiens arabes, l'auteur étudie la répartition des populations dites Maronites à l'époque des origines de l'Islam; il montre que les Maronites sont venus au viie siècle au Liban, de la vallée de l'Oronte; il continue pour les siècles suivants, avec une grande richesse de références tirées tant des auteurs orientaux que des auteurs occidentaux, à faire le relevé des communautés maronites, mentionnant à propos d'elles les personnages qui les ont illustrées, par exemple ce singulier Théophile qui fut chef des astronomes d'el-Mehdi et traducteur de l'Iliade.

N° 4. — Le P. M. Jullien, Quelques anciens monastères d'Égypte (pp. 145-154); suite aux nos 5 et 6 (pp. 222-231, 265-271). Ce sont là des récits de voyage d'une lecture fort agréable et remplis d'érudition. L'auteur nous conduit à travers plusieurs monastères anciens; il nous en décrit les bâtiments, nous en raconte l'histoire autant qu'elle peut être connue, ainsi que celle des saints personnages qui les ont habités. Il est question, dans son récit, des couvents d'el-Behnesa, de Sainte-Damiânah, d'el-Fâkhouri, à l'est d'Esna; d'el-Hamâm, où Flinders-Petrie trouva en 1889 de nombreux manuscrits; de Cheïkh-Châgoun et de Mar Djirdjis, près d'Ikhmîm. — Le P. Anastase, La dérivation du mot « sadjandjal » (pp. 155-157). L'auteur montre que ce mot transcrit le latin « sexangulum ». Le « sadjandjal », ainsi qu'une figure l'explique, est le miroir sexangulaire, c'est-à-dire un miroir dont le dos est orné d'un dessin du genre que nous appelons mauresque, à division hexagonale. D'autres mots de la langue arabe prêteraient à des études analogues. — P. L. Jalabert, Notes sur les dernières et principales découvertes archéologiques en Syrie (pp. 179-186); suite au n° 5 (pp. 208-212). Intéressant article écrit sur le ton de la vulgarisation, mais avec une information très sûre. L'auteur y mentionne: les récentes découvertes d'Omm el-Awâmid, du temple d'Echmoun, à Sidon; la découverte à Émesse, par le P. Lammens, d'un bas-relief grec expliqué par le P. Ronzevalle; les découvertes d'inscriptions dans le désert de Syrie (mission de M. R. Dussaud).

N° 5. — Les sentences de Bouzourdjmihr, éditées par le P. L. Cheïkho (pp. 205-212), suite au n° 6 (pp. 250-254). Bouzourdjmihr est un des sages légendaires de la Perse. L'éditeur, donne d'après un manuscrit de la bibliothèque de l'Université de Beyrouth, des fragments attribués à ce sage, contenant soit des sentences, soit des discours prononcés à la cour de Chosroës. La conception de la sagesse exprimée dans ces morceaux est haute, mais médiocrement religieuse. — P. H. Lammens, Topographie de la vie de saint Maron (pp. 241-250); suite aux n°s 8 et 12 (pp. 347-356, 545-555). La vie de saint Maron qu'a laissée Théodoret, évêque de Khoros, est extraordinairement pauvre en renseignements géographiques. Le P. Lammens recherche où ce saint est né, où il a mené la vie monastique, où il est mort, et à ce propos il fait une étude très savante et très fouillée des conditions politiques, religieuses, linguistiques où se trouvaient la ville et la province de Khoros à l'époque de saint Maron. Il conclut que le patriarche était de race araméenne, qu'il ignorait le grec, qu'il ne fut pas élevé à Antioche, que sa vie se passa dans la Cyrrestique, que son couvent était situé dans la Syrie seconde entre Chaïzar et Apamée.

N° 6. — P. L. Cheïkho, Aperçu historique sur la famille Abéla, (pp. 254-257). C'est une heureuse idée que d'écrire des monographies sur les anciennes familles de Syrie; ce sujet ne manque ni d'attrait ni de nouveauté. Nous apprenons ici l'histoire de la famille Abéla qui, originaire de Catalogne, occupa des situations importantes à Catane en Sicile, au xive siècle, puis à Malte. L'auteur cite des passages des œuvres de plusieurs membres de cette famille qui furent poètes.

N° 7. — Th. Kayyal, Les oranges de Saïda (pp. 289-301) : histoire et description de cette culture. — P. Anastase, O. C., Les Mardes ou Jaragima (pp. 301-309). Des articles ayant trait aux Mardes et aux Djérâdjim avaient paru antérieurement dans le *Machriq* (t. V, 1902, pp. 826 et suiv., 914 et suiv.). Le P. Anastase, tenant compte du premier de ces articles, qui était du P. Lammens, corrige l'opinion dans laquelle il dit avoir été élevé que les Mardes et les Maronites ne font qu'un. Il admet que Mardes était un nom employé par les Grecs pour désigner certaines populations d'origine mêlée qui vinrent en Syrie à l'époque de la conquête arabe, y occupèrent le pays entre le mont Lokam et Jérusalem (en 675, 676), et qui comprenaient des Maronites. Le nom de Djérâdjim était le nom syrien désignant les mêmes groupes. — P. L. Cheïkho, Traité inédit attribué à Aristote sur « la conduite personnelle », traduction d'Ibn Zora'a (p. 316-318). Ibn Zora'a est un chrétien Jacobite né à Bagdad en 331 H., mort en

398 H., fort connu comme traducteur. Le très court fragment que le P. Cheïkho édite d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris (n° 132), traite en termes concis des rapports généraux entre amis et voisins; rien ne prouve qu'il soit d'Aristote.

N° 8. — P. H. LAMMENS, Notes sur quelques localités anciennes de la Syrie (pp. 356-359). Ce sont des notes sur des localités du nom d'Andraïn, Chibâm, Wâdi-Djadar, el-Hoss, mentionnées dans d'anciens poètes arabes; l'article est motivé par un travail d'Emin-Effendi. — Abbé G. MANACHE, Les Maronites à Alep (pp. 359-367). Controverse à propos de divers passages du travail de J. Harfouch sur les anciens couvents du Kesrouan (plus haut, pp. 116-123). Par exemple l'auteur conteste que les Maronites soient arrivés à Alep pour la première fois en 1489; il les y trouve déjà au XIe siècle; il nie l'existence à Alep d'une église maronite sous le vocable de la Vierge, etc.

N° 9. — P. L. CHEÏKHO, Saint Georges, à propos de son XVIe centenaire (pp. 385-395). Cet article contient un peu d'histoire sur le culte de ce saint si populaire en Orient, et l'édition d'un ancien hymne à sa louange. — Dr P. GIGUES, La guérison en une heure, traité inédit de Razès (p. 396-402). Razès est le fameux médecin mort en 320 H. Ce petit traité, conservé dans un manuscrit de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, renferme des recettes pour la guérison d'une trentaine de maladies. L'éditeur le fait suivre d'une petite table de termes botaniques. — Mgr J. DEBS, Encore les Mardes et les Jaragima (pp. 404-414). Réponse au P. Anastase (cf. plus haut, pp. 301-309). Pour Mgr Debs, les Djérâdjim ne sont pas les Mardites. Il discute surtout un passage de Béladori invoqué par le P. Lammens et un autre d'Ibn el-Atîr invoqué par le P. Anastase.

N° 10. — P. A. SALHANI, Un nouveau manuscrit du diwan d'Ahtal (pp. 433-439). La découverte d'un bon manuscrit d'Ahtal est un véritable événement pour la littérature arabe, Ahtal étant l'un des trois plus fameux poètes de la grande époque. Ce manuscrit trouvé à Bagdad va devenir la base d'une édition beaucoup plus satisfaisante que celle que le manuscrit unique de Saint-Pétersbourg avait permis d'établir. — Dr N. MARINI, Hît et ses sources minérales (pp. 440-448). L'article contient une partie historique. — P. ANASTASE, O. C., La ville d'Arach (pp. 454-458). C'est surtout une dissertation sur les variations du nom de ce site antique, situé en Chaldée, au nord de Babylone, et que l'auteur a visité. — P.-L. CHEÏKHO, Hilâl es-Sabi et ses œuvres (pp. 466-475). Hilâl est un sabéen célèbre, descendant d'une lignée de savants. Né en 359 H., il quitta, vers la fin de sa vie, la

religion sabéenne pour embrasser l'islam; il servit la dynastie bouyéide; ses ouvrages ont pour sujet l'histoire des Sabéens, celle de Bagdad, etc. Le P. Cheïkho donne des extraits intéressant l'histoire des Chrétiens sous les Abbassides, d'après un manuscrit de Gotha (nº 1757).

Nº 11. — L'abbé L. Leroy, Excursion à Tanis et à Menzaleh (pp. 481-489); suite au nº 12 (pp. 555-563); quelques détails historiques. — P. Anastase, Les anciennes poésies chez les Arabes (pp. 489-493). Intéressantes remarques sur le remaniement qu'ont dû subir d'anciennes poésies composées en dialectes divers pour être adaptées à la langue des Koréïchites. — L'abbé P. Aziz, La nation chaldéenne et l'église romaine (pp. 493-500). Mention d'ambassades envoyées par les Chaldéens au Pape en 1288, 1552, 1610, et de divers actes d'hommage accomplis par les Chaldéens envers l'église de Rome.

Nº 12. — P. Anastase, O. C., Les idiomes et les dialectes chez les tribus arabes (pp. 529-536). Étude sur différentes particularités de prononciation mentionnées par les grammairiens et les lexicographes arabes, et sur les tribus où elles se rencontraient. — P.-A. Mallon, Les livres liturgiques dans le rite copte (pp. 536-545) : étude d'ensemble.

III. — LIVRES ET ARTICLES DIVERS

A. P. [= Albertus Poncelet). — *Sanctae Catharinae virginis et martyris translatio et miracula Rotomagensia, saec.* XI.

[*Anal. Bolland.*, t. XXII, fasc. 4 (1903), pp. 423-438.]

Vers l'an 1025, S. Syméon, moine grec, habitant Trêves, dont la vie a été écrite par son ami Eberwinus, fit le pèlerinage du Mont-Sinaï, d'où il rapporta des reliques de sainte Catherine. Un récit de cette *Translation* et des *Miracles* opérés par les reliques à Rouen fut composé, peu après 1050, par un moine anonyme de l'abbaye de la Sainte-Trinité de Rouen, dans laquelle lesdites reliques avaient été déposées. Le P. Poncelet en publie le texte d'après le ms. U. 22 (auj. nº 1410) de la Bibliothèque de Rouen.

Abbott (G.-F.). — *The Report and death of Pilate.*

[*The Journal of theologic. Studies*, t. IV (1902), pp. 83-86.]

Texte grec, dans lequel se trouve réunie la matière des deux écrits connus sous le titre de Ἀναφορά et Παράδοσις Πιλάτου.

Abel (M.). — *Inscriptions grecques de Bersabée.*

[*Rev. bibl. internat.*, XIIᵉ an. (1903), nº 3, pp. 425-430.]

Accame (P.). — *Notizie e documenti inediti sui Templari e Gerosolimitani in Liguria.* — Finalborgo, tip. A. Rebbaglietti, 1902, in-8º, 146 pp.

Actes du douzième congrès international des Orientalistes, Rome, 1899. Tome III, partie II (Mythologie et

religions, linguistique, Grèce et Orient). — Firenze, Soc. tip. Fiorentina, 1902, in-16, 263 pp.

ADAM (Paul). — *Princesses byzantines : la très pieuse Irène. Anne Comnène.* — Paris, Firmin-Didot, 1893, in-16, 222 pp.

ADLER (Elkan N.) et SELIGSOHN (M.). — *Une nouvelle chronique samaritaine.*
[*Rev. des études juives*, t. XLIV (1902), pp. 188-222 ; t. XLV (1902), pp. 70-98, 223-254 ; t. XLVI (1903), pp. 123-146.]

Texte et traduction d'une chronique allant d'Adam jusqu'à nos jours. C'est une compilation faite sans critique, d'après des chroniques plus anciennes.

Affaire (L') du Saint-Sépulcre. Trente-un Grecs condamnés.
[*La Terre-Sainte*, 28e an., n° 20 (15 oct. 1902), pp. 308-310.]

Jugement des personnnes ecclésiastiques et laïques compromises dans l'échauffourée du 4 novembre 1901.

ALLARD (P.). — *Julien l'Apostat.* Tome I..... — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 571 ; IX, 251.

Comptes rendus : *Bollettino di filologia classica*, t. VII (1900-1901), n° 3, pp. 56-60 (C. CIPOLLA). — *Bulletin bibliogr. et pédag. du Musée belge*, t. V (1901), pp. 163-165 (G. KURTH). — *Literar. Handweiser*, t. XL (1901-1902), n° 11, col. 357-359 (A. FEDER). — *Anal. Bolland.*, t. XXI, fasc. 3-4 (1902), pp. 427-430. — *Histor. Zeitschr.*, t. LIII (1902), n° 3, pp. 478-483 (Rudolf ASMUS). — *Historisch politische Blätter*, t. CXXIX (1902), pp. 140-150 (GRUPP). — *Rev. des ét. anciennes*, t. IV (1902), pp. 318-320 (G. RADET).

ALLARD (Paul). — *Julien l'Apostat.* — Tomes II et III. — Paris, V. Lecoffre, 1902-1903, in-8°, 376 et 416 pp.

Comptes rendus : L'*Université catholique*, nouv. sér., t. XLI (1902), pp. 412-429 (Cl. BOUVIER). — *Rev. bénéd. de Maredsous*, t. XIX (1902), p. 443. — *Rev. des ét. anciennes*, t. IV (1902), pp. 318-320. — *Boll. di filol. classica*, t. IX (1902), pp. 132-135 (C. CIPOLLA). — *Literar. Rundschau f. d. kathol. Deutschl.*, t. XXIX (1903), col. 11 (F. X. FUNK). — *Anal. Bolland.*, t. XXII (1903), fasc. 3, pp. 330-331.

Allocution prononcée par SÉVÈRE *après son élévation sur le trône patriarcal d'Antioche*, publiée par M. A. KUGENER.
[*Oriens christianus*, t. II (1902), n° 2, pp. 265-282.]

Le texte est publié d'après le ms. Addition. 14533 du Musée britannique, avec une traduction.

Alte (Eine) Geschichte aus dem Ostjordanlande.
[*Der Bote aus Zion*, XIXe an., n° 1 (févr. 1903), pp. 1-6.]

Légende relative à la fondation du village et de l'abbaye de Rummenin.

Alter (Ein) Weiheritus der morgenländischen Kirche. Nach dem arabischen Text übersetzt von Georg GRAF.
[*Der Katholik*, t. LXXXII (1902), pp. 272-281.]

Traduction d'un texte publié par le P. Cheïkho dans la revue *Al-Machrik*, en 1901.

AMELLI (Le R. P.). — *Un trattato di S. Girolamo scoperto nei codici di Monte Cassino.*
[*Studi religiosi*, 1901, pp. 192 et suiv.]

L'auteur propose l'identification de ce traité avec le traité sur la Vision d'Isaïe, que S. Jérôme dit avoir composé lors de son séjour à Constantinople, vers 381.

ANDERMATT (Bernard-Christen d'), général des Capucins. — *Vie de S. François d'Assise* ; 2e éd., traduite par un tertiaire de Saint-François. — Paris, Ch. Poussielgue, 1901, 2 vol. in-16, VIII-324 et 332 pp.
[*Nouv. bibliothèque franciscaine*, 1re série, I et II.]

Version française de l'ouvrage signalé dans *Rev. Or. lat.*, VII, 619 ; cf. IX, 259.
Comptes rendus : *Rev. d. quest. histor.*, 1er juil. 1902, pp. 325-326 (Dom Y. L.). — *Anal. Bolland.*, t. XXI, nos 3-4 (1902), pp. 438-439.

ANGELINI (Gennaro). — *Libri di guide*

e viaggi per la Terra Santa, nel cinquecento.

[*Rassegna nazionale*, an. XX (1er mai 1898).]

Note sur un guide imprimé de Venise à Jérusalem et au mont Sinaï, dont la première édition est de l'année 1500 (Bologne, I. de Rubiera) et qui fut souvent réimprimé au XVIe siècle. L'auteur, peut-être un nommé Jean Cola, a fait de très larges emprunts au Libro d'Oltramar de Nicolò de Poggibonsi.

ANGELINI (Gennaro). — *Le tombe dei re latini a Gerusalemme.* — Pérouse, 1902, in-8°, 82 pp.

Détermination, d'après les documents médiévaux, des emplacements occupés par les tombeaux des huit rois latins de Jérusalem dans le vestibule du Saint-Sépulcre.

ANGELINI (Gennaro). — *Lucerna cristiana trovata in Palestina.* — Avec une pl.

[*Nuovo bullet. di archeol. crist.*, t. VI (1900), pp. 253-255.]

Annali genovesi di Caffaro et de' suoi continuatori dal 1174 al 1214, a cura di Luigi Tommaso BELGRANO e di Cesare IMPERIALE di SANT' ANGELO, vol. II. — Roma, nella sede dell' Istituto storico ital., 1901, LXX-203 pp.

[*Istituto stor. ital. Fonti per la storia d'Italia.*]

Compte rendu : *Archivio stor. ital*, 5e sér., t. XXX (1902), n° 3, pp. 186-189 (Girolamo ROSSI).

ARNOLD (Sir Edwin). — *Wandering Words*, reprinted, by permission, from papers published in the « Daily Telegraph » and foreign journals and magazines. With illustrations from drawings. — London, Longmans, 1894, in-8°, XII-372 pp., avec photograv.

Voyages en diverses régions de l'Asie, notamment dans la Palestine.

ASGIAN (J.-B.). — *La S. Sede e la nazione armena. I punti dogmatici contestati nella chiesa armena.* — Suite.

[*Bessarione*, 2e sér. (an. 1900-1901), t. I, pp. 41-49, 342-363.]

Sur le début de l'article, voy. *Rev. Or. lat.*, VII, 352 ; VIII, 236, 571 ; IX, 252.

Au patriarcat grec melchite.

[*Échos d'Orient*, t. V, n° 5 (juin 1902), pp. 290-302.]

Histoire de ce patriarcat, de nov. 1901 à mars 1902.

AZADIAN (Armenag). — *Les Lusignans.* — Le Caire, imprim. S. Tarpinian, 1902, in-8°, 68 pp.

Plaidoyer pour la reconstitution du royaume d'Arménie, en faveur du prince Guy de Lusignan, descendant supposé des anciens rois. L'opuscule débute par un bref récit des derniers temps du royaume d'Arménie sous le règne de Léon VI. On trouve dans cette plaquette une reproduction, d'ailleurs mauvaise, du tombeau de Léon VI, au couvent des Célestins de Paris, et des portraits gravés de feu l'archevêque Khorène Narbey et du prince Guy de Lusignan.

BACEL (Paul). — *La congrégation des Basiliens Chouérites.*

[*Échos d'Orient,* nos 40 et 41, 6e an. (mai et juillet 1903), pp. 174-183, 242-248.]

BAEDEKER (K.). — *Palästina und Syrien. Handbuch für Reisende*, 5te verbesserte und vermehrte Auflage..... — Cf. *Rev. Or. lat.*, t. I, 630; III, 144; IV, 455.

Comptes rendus : *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, t. LIII, n° 13 (31 mars 1902), pp. 281-283 (CLERMONT-GANNEAU). — *Theol. Literatur Zeitg.*, t. XXVI (1901), p. 410 (LIDZBARSKI).

BALASČEV (G). — *Nouvelles informations sur la juridiction ecclésiastique des héparchies de Widdin et de Sofia dans les premières années de leur occupation par les Turcs.* — En bulgare.

[*Sbornik na narodni umotvorenija, nauka i knižina*, t. XVIII (Sofia, 1901), pp. 132-170.]

BAMBUS (W). — *Die jüdischen Dörfer in Palästina, ihre Entstehung und*

Entwickelung bis auf die Gegenwart. — Berlin, S. Cronbach, 1896, in-16, 36 pp. et 3 grav.

Barenton (Le R. P. Hilaire de). — *La France catholique en Orient durant les derniers siècles, d'après des documents inédits.* — Paris, Œuvre de S. François d'Assise; Poussielgue, libraire, 1902, in-8°, xxi-318 pp. et plusieurs cartes.

Comptes rendus : *Rev. de l'Or. chrétien*, 1902, n° 3, pp. 506-507 (D. R.). — *Rev. d. quest. histor.*, 1er juil. 1902, p. 360 (Dom Y. L.). — *Échos d'Orient*, 6e an., mai 1903, pp. 220-221 (S. Vailhé).

Barhebraeus (Gregorius). — Voy. *Nomocanon.*

Barnabé d'Alsace (Le P.). — *La montagne de la Galilée*..... — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, IX (1902), p. 253.

Compte rendu : *Zeitschr. d. deutschen Pal. Vereins*, t. XXV (1902), pp. 205-206 (I. Benzinger).

Barnabé d'Alsace (Le P.), O. F. M. — *Deux questions d'archéologie palestinienne*..... — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, IX, 254.

Comptes rendus : *Échos d'Orient*, 5e an., n° 6 (sept. 1902), pp. 407-409 (S. Vailhé). L'auteur de ce compte rendu expose les raisons pour lesquelles l'Emmaüs évangélique ne peut être identifié avec Amwas. — *Pal. Explor. Fund. Quarterly Statement*, oct. 1902, pp. 414-415 (C. W. Wilson). — *Rev. biblique internat.*, XIIe an. (1903), n° 3, pp. 457-467 (M.-J. Lagrange).

Barnabé d'Alsace (Le P.), O. F. M. — *Le Prétoire de Pilate et la forteresse Antonia.* Ouvrage honoré d'une lettre de son Exc. Mgr Ludovic Piavi, patriarche de Jérusalem, à l'auteur; avec 32 illustrations, en photogravure dans le texte et hors texte. — Paris, A. Picard, et fils, 1902, in-8°, xxiii-251 pp.

Comptes rendus : *Rev. de l'Orient latin*, t. IX, nos 3-4 (1902), pp. 530-537 (J.-B. Chabot). — *Échos d'Orient*, 6e an., n° 41 (juill. 1903), pp. 280-281 (S. Vailhé). — *Rev. de l'Or. chrétien*, 1902, n° 4, pp. 671-672 (J. de Laviornerie). — *Rev. bibl. internat.*, XIIe an. (1903), n° 3, pp. 457-467 (M. J. Lagrange).

Barnabé d'Alsace (Le P.), O. F. M. — *Questions de topographie palestinienne : le lieu de la rencontre d'Abraham et de Melchisédech, avec un appendice sur le tombeau de sainte Anne à Jérusalem.* Avec une carte et quatre plans. — Jérusalem, imprim. des PP. Franciscains, 1903, in-8°, 154 pp.

Comptes rendus : *Rev. bibl. internat.*, xiie an. (1903), n° 3, pp. 457-467 (M. J. Lagrange). — *Échos d'Orient*, vie an., n° 42 (sept. 1903), pp. 348-349 (S. Vailhé).

Barth (J). — *Zur Kritik und Erklärung des Ahtal Diwâns.*
[*Wiener Zeitschr. f. d. Kunde des Morgenl.*, 1901, pp. 1-23.]

Barthold (W). — *Zur Geschichte des Christenthums in Mittel-Asien bis zur mongolischen Eroberung.* Berichtigte und vermehrte deutsche Bearbeitung nach dem russischen Original, herausg. von Rudolf Stübe. — Tubingen, J. C. B. Mohr, 1901, in-8°, VII-74, pp.

Compte rendu : *Deutsche Litt. Zeitg.*, t. XXII (1901), col. 1674 (N. Bonwetsch).

La 1re éd. russe avait paru en 1894 sous le titre : *Le christianisme dans le Turkestan avant la période mongole.*

Bauer (B.). — *Der Tempelberg in Jerusalem und seine Heiligthümer.* — Einsiedeln, Benziger, 1899, in-8°.

Recension : *Stimmen aus Maria Laach*, t. LXIV (1903), p. 219.

Bauer (L.). — *Volksleben im Lande der Bibel.* — Jérusalem, Imprim. du *Bote aus Zion;* Leipzig, H. G. Wallmann, 1903, in-8°.

Population, religion, caractère du peuple, construction et aménagement des maisons; vêtements et parure; naissance, noms; jeux et travaux des enfants, écoles, métiers; fiançailles et mariage; situation de la femme; travaux des fellahs, agriculture, vignobles, oliviers et figuiers, légumes et fruits; élevage du bétail et des abeilles; impôts; achat et vente; vie so-

ciale ; nourriture, mets nationaux, festins, hospitalité ; fontaines ; anciens lieux de culte ; aliénés, superstitions ; climat, maladies, hygiène ; mort, cérémonies funèbres ; tombeaux ; proverbes, devinettes ; poésie et musique, instruments de musique ; chants, mélodies ; journal de voyage de l'auteur ; Jérusalem au XIXe s.

Recension : *Der Bote aus Zion*, 19e an., no 3 (août 1903), pp. 47 et 48. — Un court fragment de l'ouvrage a été reproduit dans la même revue, XIXe an., no 4 (nov. 1903), pp. 51-55, sous le titre : *Palästinische Gebräuche bei Geburt and Namengebung eines Kindes.*

BAUMSTARK (Anton). — *Die Petrus- und Paulusacten in der litterarischen Ueberlieferung der syrischen Kirche.* Festgruss dem Priestercollegium des deutschen Campo Santo zu Rom, zur Feier seines 25 jährigen Bestehens (8 December 1901) gewidmet. — Leipzig, Harrassowitz, 1902, gr. in-8e, 80 pp.

Sur ce travail, voy. une importante notice du P. Paul Peeters dans les *Anal. Bolland.*, t. XXI, fasc. 2 (1902), pp. 121-140.

BAUMSTARK (Anton). — *Das syrisch-antiochenische Ferialbrevier.*

[*Der Katholik*, 82e an. (1902), 3e sér., t. XXVI, pp. 401-427, 538-550.]

A propos de l'édition publiée par Mgr Rahmani.

BAUMTSARK (Anton). — *Eine syrische Liturgia S. Athanasii.*

[*Oriens christianus*, t. II (1902) n° 1, pp. 90-129.]

L'auteur publie, d'après le ms. du Vatican Syr. 25, déjà signalé par Assemani, le texte syriaque, avec version latine, d'un office de S. Athanase, patriarche d'Alexandrie.

BAUMSTARK (Anton). — *Die Evangelienexegese der syrischen Monophysiten.*

[*Oriens christianus*, t. II (1902), nos 1 et 2, pp. 151-169, 358-389.]

BAUMSTARK (Anton). — *De « Corpore liturgiarum Syriacarum » edendo.*

[*Oriens christianus*, t. II (1902), n° 2, pp. 434-436.]

Projet d'un *Corpus liturgiarum syriacarum.*

BEAUVOIS (Eug.). — *Les Templiers de l'ancien Mexique et leur origine européenne.*

[*Le Muséon. Études philol. histor. et relig.*, nouv. sér., III (1903), n° 2, pp. 185-234.]

Les derniers des immigrants qui, dès avant le XIVe siècle, introduisirent dans le Mexique des notions du christianisme portaient le nom de Tecpantlacs, c'est-à-dire de Templiers. Ils formèrent sous ce nom une secte, dont les rites rappellent par beaucoup de points ceux en usage dans l'Ordre du Temple. L'auteur en conclut que les immigrants en question devaient être des membres de cet Ordre. Sans apporter la conviction, les rapprochements qu'il fait sont curieux.

BECHTEL (Edward A.). — *Sanctae Silviae peregrinatio. The text, and a study of the latinity.* — Chicago, The University of Chicago Press, 1902, gr. in-8o, III-160 pp.

[Tir. à part de : *University of Chicago Studies in classical philology.*]

BECKER (C.-H.). — *Studien zur Omajjadengeschichte.*

[*Zeitschr. f. Assyriol. und verwandte Gebiete*, t. XV (1900-1901), n° 1, pp. 1-36.]

Sur Omar II et son temps. De l'influence qu'eurent sur ce calife les pratiques et superstitions religieuses.

BECKMANN (Gustave). — *Der Kampf Kaiser Sigmunds gegen die werdende Weltmacht der Osmanen*, 1392-1437. — Gotha, F.-A Perthes, 1902, XII-118 pp.

Recension : *Rev. histor.*, t. LXXXII (1903), p. 441.

BEDFORD (W. K.) et HOLBECKE (R.). — *Order of the Hospital of St. John of Jerusalem, being a history of the Engl. Hospitalers of St. John, their Rise and Progress*, by the Genealogist and the Librarian of the Order. — London, F.-E. Robinson, 1902, in-8o.

BEDJAN (Paulus). — Voy. *Liber superiorum.*

Bedjan (Paulus). — Voy. *Nomocanon.*

Bedjan (Paulus). — Voy. Sancti Martyrii.

Begley (Rev. Walter). — *Nova Solyma, the ideal City; or Jerusalem regained. An anonymous Romance, written in the time of Charles I, 1628-1648.* Now first drawn from obscurity, and attributed by internal evidence to the illustrious John Milton, author of « Paradise Lost ». With Introduction, Translation, Literary Essays and a Bibliography. — London, John Murray, 1902, 2 vol. in-16.

Malgré son titre, ce livre n'a rien à voir avec la T.-S. Le *Nova Solyma* est une sorte de roman d'aventures à tendance philosophique, qui fait passer le lecteur d'une caverne de brigands dans une cité idéale la *Nouvelle Jérusalem.* M. Begley cherche à prouver que cette œuvre, parue en 1648 sous le voile de l'anonyme, serait de John Milton.

Compte rendu : *The english histor. Rev.*, n° 71, vol. XVIII (juil. 1903), pp. 580-583 (C.-H. Firth). L'auteur de ce compte rendu tient l'attribution proposée par M. Begley pour inadmissible.

Bégouïan (Le comte). — *Notes et documents pour servir à une bibliographie de l'histoire de la Tunisie. Siéges de Tunis, 1535, et de Mahédia, 1550.* — Paris, A. Picard, 1901, in-8°, 106 pp.; gravures.

Bellet (Charles-Félix). — *Le saint Suaire de Turin. Son image positive.* — Paris, Alph. Picard et fils, 1902, in-8°, 16 pp.

Bellet (Ch.-F.). — *Le saint Suaire de Turin.*

[*Rev. d'hist. ecclés.* [de l'Université de Louvain], t. IV (1903), pp. 336-345.]

Résumé des travaux du chanoine Ulysse Chevalier.

Benoit (Le R. P.). — *Vers l'union des Églises.*

[*Œuvre des écoles d'Orient*, n° 256, mai-juin 1903, pp. 77-83.]

Extraits d'un article paru dans le *Phare d'Alexandrie.*

Berg (Der) Zion.

[*Der Bote aus Zion*, xviii° an., n° 4 (nov. 1902), pp. 49-54.]

Sur quelques documents anciens relatifs à l'emplacement du Sion biblique.

Berlière (Dom Ursmer). — *Le cénobitisme pakhômien.*

[*Rev. bénéd. de l'abbaye de Maredsous*, 15° an. (1898), n° 9, pp. 385-399.]

Bernardakis (P.). — *Les appels au pape dans l'Église grecque, jusqu'à Photius.*

[*Échos d'Orient*, n°s 38, 39, 41, 6° an. (janv., mars et juillet 1903), pp. 30-42, 118-125, 249-257.]

Bertolotto (Gerolamo). — Voy. *Nuova serie di documenti.*

Besse (Dom J.). — *Les moines d'Orient antérieurs au concile de Chalcédoine ....* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 237, 573; IX, 255.

Comptes rendus : *Le canoniste contemporain*, t. XXIV, p. 310 (Boudinhon). — *The catholic University Bulletin*, t. VI, p. 219 (Slahan).

Beth (Karl). — *Die orientalische Christenheit der Mittelmeerländer. Reisestudien zur Statistik und Symbolik der griechischen und koptischen Kirche.* — Berlin, C. A. Schwetschke u. Sohn, 1902, in-8°, xvi-428 pp.

Compte rendu : *Theologische Revue* (Münster), t. II (1903), col. 92-96 (S. Vailhé).

Beylié (Général L. de). — *L'habitation byzantine. Recherches sur l'architecture civile des Byzantins et son influence en Europe.* — Grenoble, Falque et F. Perrin; Paris, Ern. Leroux, 1902, 1 vol., in-4°, de xv-

218 pp., avec nombreuses pl. hors texte et grav. dans le texte.

Ce très bel ouvrage doit être signalé ici en raison de l'importance que l'auteur attribue à l'influence de l'architecture syrienne dans la construction et l'aménagement de la maison byzantine jusqu'au VIe siècle. Illustré d'un grand nombre de reproductions d'édifices, relevés sur place ou d'après des monuments figurés (miniatures, mosaïques, fresques, objets sculptés), il constitue un véritable *Corpus* ichonographique de l'architecture civile byzantine depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne jusqu'à la fin du moyen âge.

Comptes rendus : *Byzant. Zeitschr.*, t. XII, (1903), pp. 337-339 (J. Strzygowski). — *Échos d'Orient*, 6e an., n° 42 (sept. 1903), pp. 341-342 (L. Petit). — *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, t. LV, n° 4 (26 janv. 1903), pp. 70-71 (Ch. Diehl). — *Rev. de l'Or. chrétien*, 1903, n° 1, pp. 152-153 (J. de Laviornerie).

Beylié (Général L. de). — *Supplément : L'habitation byzantine. Les anciennes maisons de Constantinople.* — Grenoble, H. Falque et F. Perrin; Paris, Ern. Leroux, 1903, in-4°, x-26 pp.

Appendice à l'ouvrage précédent, donnant, avec commentaire, des reproductions en photogravure de onze maisons de CPle.

Bidez (J.). — *Sur diverses citations et notamment sur trois passages de Malalas retrouvés dans un texte biographique.*
[*Byzant. Zeitschr.*, t. XI, n° 3-4 (oct. 1902), pp. 388-394].

Citations et passages figurant dans une des Passions de sainte Catherine d'Alexandrie, publiée par M. Viteau en 1897.

Biré (O.). — *Étude de la commanderie de Bretteville-le-Rabet.* — Caen, Delesques, 1903, in-8°, 35 pp.

Blanchet (Adrien). — *Sceau de Foulque le Jeune.* — Voy. ci-dessous : Manteyer (G. de).

Bleser (Dr). — *Zur Emmausfrage.*
[*Tübing. theologische Quartalschr.*, LXXVIII Jahrg., 1896, pp. 193-223].

Bliss (F.-J.) et R. A. Stewart Macalister. — *Excavations in Palestine during the years 1898-1900*, with a chapter by Prof. Wünsch. — London, Pal. Explor. Fund, 1902, gr. in-4°, XVI-275 pp., 102 pl. en noir, 1 pl. en chromolith. et 96 fig. dans le texte.

Compte rendu : *Rev. bibl. internat.*, XIIe an. (1903), n° 3, pp. 448-451 (H. Vincent).

Blochet (E.). — *Les relations diplomatiques des Hohenstaufen avec les sultans d'Égypte.*
[*Rev. histor.*, t. LXXXI (1902), pp. 51-64].

L'auteur traite spécialement des négociations qui ont précédé le traité de 1229 entre Frédéric II et Melik Kamel, sultan d'Égypte, à la suite duquel Jérusalem fut rendu aux chrétiens. Les historiens arabes Makrizi et Djemal-ed-Dîn ibn Wasil, sur lesquels s'appuie son étude, rapportent des faits curieux à ce sujet, et d'une façon générale sur les bonnes dispositions de Frédéric II à l'égard des Musulmans. Leurs récits corroborent sur ce point, en l'accentuant, ce qu'en disent les chroniqueurs occidentaux. M. Blochet aurait pu trouver chez ces derniers, ainsi que dans la correspondance de Frédéric II, un utile complément de son travail. Sur l'attitude de Frédéric II, lors de la première croisade de S. Louis, Djemal-ed-Dîn, dont le témoignage est appuyé d'un document d'une autorité réelle, affirme nettement que l'empereur fit prévenir le sultan d'Égypte des projets du roi de France et l'engagea à se tenir sur ses gardes.

Blochet (E.). — *Le Messianisme dans l'hétérodoxie musulmane.* — Paris, J. Maisonneuve, 1903, in-8°, x-192 pp.

Étude des origines et du développement du mahdisme ou messianisme dans les diverses sectes musulmanes. Le chapitre XIV est consacré aux Ismaïliens ou Assassins.

Bludau (A.). — *Das Verbleib der Geräte des Tempels zu Jerusalem.*
[*Der Katholik*, 82 Jahrg. (1902) : 3te Folge, Bd. XXV, pp. 109-119].

Bonelli (Luigi). — *Di una cronaca turca del 1500.*
[*Rendiconti della R. Accademia dei Lincei. Classe di scienze morali, storiche e filol.*, 5e sér., vol. IX (1900), fasc. 7-8, pp. 423-455].

Publie le texte original de la Chronique turque bien connue, que Jérôme Beck rapporta de CPle., en 1551, et dont des traductions latine et allemande parurent entre 1588 et 1596, à Francfort-sur-le-Mein.

Book (*The*) of Sir Marco Polo, *concerning the kingdoms and marvels of the East*. Translated and edited with notes by Col. Sir Henri Yule; 3rd edition, rev. throughout in light of recent discoveries, by Henri Cordier of Paris. *Memoir of Henry Yule*, by his daughter, Amy Frances Yule. — London, Murray, 1093, in-8°, 1250 pp. — Cartes et fig.

Borelli iuniore (Salvatore). — *Il megalomartire S. Giorgio nella fausta ricorrenza del suo XVI centenario, ossia vita, martirio, traslazione del santo suo corpo, culto mondiale, miracoli, ordini cavallereschi e maniere diverse di onorarlo. Studio critico*. — Napoli, tipogr. Fr. Giannini, 1902, gr. in-8°, XXXI-638 pp. — Grav.

Recension : *Anal. Bolland.*, t. XXII (1903), pp. 490-491 (Hipp. Delehaye).

Boudet (M.). — *Thomas de la Marche*..... — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 574.

Compte rendu : *Annales du Midi*, t. XIII (1901), pp. 539-545 (F. Chambon).

Boutin (A.). — *Anciennes relations commerciales et diplomatiques de la France avec la Barbarie, 1515-1830. Étude historique et juridique*. — Paris, Pédone, 1902, xxv-623 pp.

Bouvier (P.). — *Le Suaire de Turin et l'Évangile*.

[*La Quinzaine*, t. XLVII (juil.-août 1902), pp. 20-32; t. XLIX (nov.-déc. 1902), pp. 175-189. — Tir. à part: La Chapelle-Montligeon, 1902, in-8°, 28 pp.]

Braun (Jos.), S. J. — *Das Turiner Grabtuch des Herrn*.

[*Stimmen aus Maria Laach*, t. LXIII (1902), pp. 249-261, 398-410].

Contre le livre de Vignon.

Bréhier (L.). — *Le schisme oriental*... — Cf. *Rev. or. lat.*, IX, 256.

Compte rendu : *Rev. de l'hist des religions*, t. XLV (1902), pp. 418-426 (Alb. Réville).

Bréhier (Louis). — *Les colonies d'Orientaux en Occident, au commencement du moyen âge, Ve-VIIIe siècle. Mémoire présenté au XIIIe congrès des Orientalistes à Hambourg, 8e section*.

[*Byzant. Zeitschr.*, t. XII (1903), nos 1-2, pp. 1-39. — Tir. à part : Leipzig, B. G. Teubner, [1903], in-8°, 39 pp.].

L'auteur énumère tout d'abord les diverses localités occidentales dans lesquelles la présence des Orientaux et particulièrement des Syriens, des Grecs d'Asie-Mineure, des Arméniens, des Égyptiens est signalée par les documents. Puis, il fait connaître les principaux objets d'importation d'Orient en Occident, et il étudie enfin l'influence des Orientaux sur l'Occident en ce qui touche les idées et coutumes religieuses, les arts, la culture intellectuelle et morale. Le travail est très solidement documenté, surtout à l'égard des établissements des Orientaux dans les villes de l'Europe occidentale et centrale. Quant aux influences orientales, on conçoit qu'il fût impossible de traiter le sujet à fond dans un mémoire de 39 pages. Je me permets de signaler à M. Bréhier quelques menues omissions et deux ou trois erreurs vénielles. Parmi les Syriens établis en Italie, je ne vois pas qu'il cite un certain Cosmas mentionné par S. Grégoire (*Epistolae*, l. IV, ep. 45). Sur le même point, il y avait quelques renseignements à prendre dans le travail de Vincenzo Strazzula, *Osservazioni all' epigrafe di Chrysiane in S. Giovanni di Siracusa e di alcuni rapporti tra la Sicilia et l'Asia anteriore* (*Römische Quartalschr. f. christl. Alterthumskunde*, t. VI, an. 1897, pp. 1-29). — P. 16, M. B. mentionne « un ms. de S. Andomar, des Bollandistes ». Il s'agit évidemment d'un ms. de Saint-Omer (Sanctus Audomarus). — P. 16, on lit : « Jean, abbé d'Elnon ». C'est *Elnone* qu'il fallait dire. — P. 9, à propos d'Étienne, que les Napolitains envoyèrent parlementer avec Bélisaire, M. B. dit que ce personnage était un marchand syrien. Il me paraît avoir confondu avec un certain Antiochus, qui assista ledit Étienne dans cette affaire. — P. 6, note 6. Le voyage de Jean Moschus à Rome est non pas de la fin du viie siècle, mais de l'année 615 environ. Sur ce voyage, outre la *Bibliotheca*

de Photius, il eût convenu de citer l'*Elogium Johannis Moschi*, publ. dans la *Patrol. lat.*, de Migne, t. LXXIV, col. 121. — P. 32, note 4. Le premier voyage de S. Jérôme en Orient doit être de quelques années antérieur à 377. — Pp. 17 et 34, il eût été prudent peut-être de ne pas se montrer aussi affirmatif en ce qui concerne les relations de sainte Geneviève et de saint Siméon le Stylite. — P. 3. Parmi les auteurs qui ont contribué à faire connaître le rôle important des marchands syriens dans les relations entre l'Orient et l'Occident, il eût été juste de citer Heyd, *Hist. du commerce du Levant*.

BROCKELMANN (Carl). — *Geschichte der arabischen Litteratur.* — Leipzig, Amelung, 1901, in-8°, VI-265 pp. [*Die Litteraturen des Ostens in Einzeldarstellungen*, VI, 2.]

Comptes rendus : *Rev. de l'Instr. publ. en Belgique*, t. XLV (1902), pp. 97-100 (M. A. KUGENER). — *Allgemeines Litteraturblatt*, t. X (1902), col. 110-112 (Rudolf GEYER). — *Studien z. vergleichenden Literaturgesch.*, t. II (1902), p. 370 (Siegmund FRAENKEL). — *Literar. Rundschau f. das kathol. Deutschland*, t. XXVIII (1902), col. 214-216 (H. GRIMME).

BRONDGEEST (P. Q.) — *Bijdragen tot de geschiedenis van het gasthuis, het klooster en de balije van St. Catharina der Johanniter-ridders, en van het driekoningengasthuis.* — Hilvarsum, Nonhebel en C°, 1901, gr. in-8°, VI-128 pp. et 4 pl.

BROOKS (E. W.). — *The dates of the Alexandrine patriarchs Dioskoros II, Timothy IV and Theodosius.* [*Byzant. Zeitschr.*, t. XII (1903), pp. 494-497.]

Ces dates, sur lesquelles les auteurs ne s'accordent pas, seraient suivant M. Brooks : Dioscore de mai (?) 516 au 14 oct. 517 ; Timothée du 15 (?) oct. 517 au 7 févr. 545 ; Gaian, du 9 ou du 11 févr. au 23 ou 25 mai 535. Quant à Théodose, il fut ordonné du 9 au 11 févr. 535, mis en possession du siège entre juillet-août 535 et nov.-déc. 536, et il mourut le 19 ou le 22 juin 566.

BRUCKER (Jos.). — *L'image du Christ visible sur le saint Suaire de Turin.* [*Études publ. par des PP. de la Comp. de Jésus*, t. XCI (1902), pp. 390-395.]

BRUCKER (Jos.). — *Le saint Suaire et l'exégèse.* [*Études publ. par des PP. de la Comp. de Jésus*, t. XCII (juil.-sept. 1902), pp. 458-464.]

BUECHLER (Ad.). — *Relation d'Isaac b. Dorbelo sur une consultation envoyée par les Juifs du Rhin, en l'an 960, aux communautés de Palestine.* [*Rev. des études juives*, t. XLIV (1902), pp. 237-243.]

Isaac b. Dorbelo, voyageur de la deuxième moitié du XII° siècle, rapporte avoir vu à Worms un écrit adressé par les Juifs aux communautés de Palestine en 960, à propos de la nouvelle de l'arrivée du Messie et d'une question de casuistique. Cet écrit, avec la réponse qui y fut faite, a été publié plusieurs fois déjà. Les éditeurs le croyaient apocryphe. M. Büchler pense que c'est un document authentique.

BURKE (P. T.), O. D. C. — *A mediaeval Hero of Carmel being an historical sketch of the Life and Times of saint Peter Thomas, Carmelite, Bishop and Martyr, and Patriarch of Constantinople, 1305-1366.* — Dublin, Scaly, Bryers and Walker, s. d. [1901], in-12, XII-263 pp.

BURR (George Lincoln). — *The year 1000 and the antecedents of the crusades.* [*The American histor. Rev.*, vol. VI (1900-1901), pp. 429-439.]

Les terreurs de l'an 1000 sont une pure légende, et la lettre de Gerbert n'a rien à voir avec la croisade.

BUTLER (A. J.). — *The Arab conquest of Egypt and the last thirty years of the Roman dominion.* — Oxford, Clarendon Press, 1902, in-8°, XXXIV-564 pp.

Comptes rendus : *The Athenaeum*, n° 3937 (11 avril 1903), pp. 455-457. — *The english. histor. Rev.*, vol. XVIII, n° 71 (juil. 1903), pp. 546-548 (G. LE STRANGE). — *Byzant. Zeitschr.*, t. XII (1903), pp. 604-608 (I. GOLDZIHER).

BUTLER (Howard Crosby). — *Report of an American archaeological expedition in Syria, 1899-1900.*

[*American Journal of Archaeology*, 2e sér., t. IV (1900), n° 4, pp. 415-440.]

C. J. — *Die Korrektur des Wadi Mistara bei Sarona.*
[*Die Warte des Tempels*, Jahrg. 58, n° 50 (11 déc. 1902), pp. 398-399.]

CAPART (J.). — *Le congrès international des Orientalistes à Hambourg.*
[*Annales de la Soc. d'archéol. de Bruxelles*, 1902, livr. 3-4, pp. 458-460.]

CARO (G.). — *Genua und die Mæchte am Mittelmeer*, 1257-1311. T. II, ... — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 576.

Compte rendu : *Historische Vierteljahrschrift*, 5ter Jahrg. (1902), pp. 398-402 (K. HAMPE).

Cartulaire de Saint-Laud d'Angers, suivi de la Vie de saint Silvestre et de l'Invention de la sainte Croix, poème français du XIIe *siècle*, publ. par A. PLANCHENAULT. — Angers, Germain et Grassin, 1903, XXIV-201 pp.
[*Docum. histor. sur l'Anjou*, IV.]

Sur le poème français racontant l'Invention de la Croix, voy. *Rev. de l'Or. lat.*, VI (1898), p. 580.

Catholicos (Le) de Sis.
[*La Terre-Sainte*, 28e ann., t. XIX, n° 24 (15 déc. 1902), pp. 375-378.]

A propos de l'élection de Mgr. Sahag Khabayan, évêque arménien de Jérusalem, au siège de Sis, vacant depuis cinq ans.

CERONE (Francesco). — *La politica orientale di Alfonso di Aragona.*
[*Archivio stor. per le prov. Napoletane*, anno XXVII (1902), pp. 3-93, 380-456, 555-634, 774-852; an. XXVIII (1903), pp. 154-212.]

Exposé très complet, fait en partie d'après des documents inédits, des relations d'Alphonse le Magnanime, roi de Naples, avec les différents états de l'Orient et de l'Afrique du nord, et en particulier de son rôle dans les tentatives des puissances orientales contre les Turcs, avant et après la chute de Constantinople.

CHABOT (J.-B.). — Voy. *Chronique* de MICHEL le Syrien.

CHALANDON (F.). — *Essai sur le règne d'Alexis Ier Comnène...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 239 ; IX, 258.

Comptes rendus : *Byzant. Zeitschr.*, t. XI, nos 3-4 (oct. 1902), pp. 524-526 (Ch. DIEHL). — *Mittheil. d. Instituts f. Œsterr. Gesch. Forschung*, t. XXIII (1902), pp. 519-521. — *Rev. d'hist. ecclés.* [de l'Université de Louvain], t. IV (1903), pp. 512-515 (D. J. SIMON).

CHAMARD (Dom François). — *Le linceul du Christ. Étude critique et historique.* — Paris, H. Oudin, s. d. [1902], in-8°, 104 pp.

Recension : *Rev. biblique internat.*, XIIe an., n° 2 (avril 1903), p. 319.
Pour concilier les divers systèmes, Dom Chamard propose la solution suivante, qu'il n'appuie d'ailleurs d'aucune preuve sérieuse : le saint Suaire de Lirey a été transporté de Jérusalem à Constantinople ; dérobé à Constantinople en 1204, il vint à Besançon en 1268, d'où il disparut en 1349 lors d'un incendie, pour se retrouver à Lirey en 1357. C'est celui qui est mentionné dans la relation d'Adamannus.

CHAPOT (Victor). — *Antiquités de la Syrie du Nord.*
[*Bullet. de corresp. hellén.*, XXVIe an. (1902 ; paru en 1903), pp. 161-208.]

CHARMETANT (Félix). — *Le protectorat catholique de la France mis en danger par le Sultan et par l'Italie.*
[*Œuvre des écoles d'Orient*, n° 250, mai-juin 1902, pp. 665-668. — Reproduit dans *La Terre-Sainte*, 28e an., t. XIX, n° 14 (15 juil. 1902), pp. 209-210.]

CHARMETANT (Félix). — *Le retour des Nestoriens.*
[*Œuvre des écoles d'Orient*, n° 258 (sept.-oct. 1903), pp. 133-144.]

Sur la conversion au catholicisme de quelques tribus nestoriennes du Kurdistan.

CHARON (Cyrille). — *L'église grecque melchite catholique.* — Suite.
[*Échos d'Orient*, nos 38-40, 42, 6e an.,

janv.-mars, mai, septembre 1903, pp. 16-24, 113-118, 191-207, 298-307.]

Pour le début de l'article, voy. *Rev. Or. lat.*, IX, 258.

CHARTOUNI (Rachid al-Khoury al-). — Voy. MARTIN (Le P. P.).

CHAVANON (J.). — Voy. *Relation de Terre-Sainte.*

CHEIKHO (Le P. L.). — Voy. *Histoire de Beyrouth.*

CHÉRADAME (André). — *La question d'Orient : la Macédoine; le chemin de fer de Bagdad.* — Paris, Plon, 1903, in-16, xv-403, pp. et 6 cartes.

Compte rendu : *Bullet. critique*, 24e an., nº 25 (5 septembre 1903), pp. 461-468 (Gaston de MONICAULT).

CHESTRET de HANEFFE (Le baron de). — *L'ordre du Temple dans l'ancien diocèse de Liège ou la Belgique orientale...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, IX, 259.

Tiré à part : Bruxelles, Kiessling, 1901, in-8º, 51 pp.

CHEVALIER (Le chan. Ulysse). — *Le saint Suaire de Turin. Histoire d'une relique.*

[*L'Art et l'autel*, t. II (1902), pp. 234-248. — Tir. à part : Paris, imprim. Dumoulin, s. d.. in-8º, 15 pp.]

CHEVALIER (Ulysse). — *Le linceul du Christ.*

[*Petites Annales de S. Vincent de Paul,* nº 53, 15 sept. 1902. — Tir. à part : Paris, Séminaire Saint-Vincent de Paul, 1902, in-8º, 8 pp.]

CHEVALIER (Ulysse). — *Le saint Suaire de Lirey-Chambéry-Turin et les défenseurs de son authenticité...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, IX, 259.

Comptes rendus : *Échos d'Orient,* 6e an., mars 1903, p. 158. — *Anal. Bolland.*, t. XXI (1902), fasc. 2, p. 213. — *Rev. d'hist. ecclés.* [de l'Univ. de Louvain], t. IV (1903), nº 2, pp. 336-345 (Ch. F. BELLET). — *Rev. bénéd. de l'abbaye de Maredsous*, 1902, nº 2.

CHEVALIER (Ulysse). — *Le saint Suaire de Turin et le Nouveau Testament.*

[*Revue biblique internat.*, XIe an., nº 4 (1er oct. 1902), pp. 564-573. — Tir. à part : Paris, Picard, 1902, 10 pp.]

M. le chanoine Ulysse Chevalier résume dans cet article les principaux arguments à opposer aux partisans de l'authenticité du Suaire, en insistant particulièrement sur ceux que l'on peut tirer des récits bibliques mêmes, et des écrits des anciens Pères. On doit lui savoir infiniment de gré de la persévérance qu'il déploie pour faire pénétrer la lumière dans l'esprit de ses adversaires. Réussira-t-il ? Je l'espère, sans oser trop y compter. Car, pour croire aujourd'hui à l'authenticité de la prétendue relique, il faut posséder une de ces mentalités spéciales sur lesquelles les meilleures raisons n'ont aucune prise. — Le présent article a été traduit par le Rév. Jos. M. FLYM dans le *Pilot* de Boston, nº du 2 novembre 1902.

CHEVALIER (Ulysse).—*Le saint Suaire de Turin. Histoire d'une relique;* avec une *Introduction* de M. l'abbé MARTIN.

[*Études histor. et relig. du diocèse de Bayonne*, t. XI (1902), pp. 289-305. — Tir. à part : Paris, Picard, 1902, in-8º, 19 pp.]

CHEVALIER (Ulysse). — *Autour des origines du suaire de Turin.*

[*L'Université catholique*, t. XLI (sept.-déc. 1902), pp. 430-437.]

CHEVALIER (Ulysse). — *Autour des origines du Suaire de Lirey; avec documents inédits.* — Paris, A. Picard, 1903, in-8º, 53 pp.

[*Biblioth. liturgique*, t. V, 4e livr.]

Compte rendu : *Échos d'Orient*, nº 41, 6e an. (juil. 1903), pp. 281-282 (S. VAILHÉ).

CHEVALIER (Ulysse). — *La question du saint Suaire de Turin. Lettre à M. l'abbé Naudet.*

[*La Justice sociale*, 9 août 1902].

CHEVALIER (Ulysse). — *Le saint Suaire*

de Turin photographié à l'envers. Lettre à M. l'abbé Naudet.
[*La Justice sociale*, 16 août 1902.]

CHEVALIER (Ulysse). — *Encore le saint Suaire de Turin.*
[*L'Université catholique*, t. XLII, 15 janvier 1903, pp. 127-134.]

CHEVALIER (Ulysse). — *Le saint Suaire de Turin. Fin probable de la controverse.*
[*La Justice sociale*, 17 janvier 1903.]

CHEVALIER (Ulysse). — *Le saint Suaire de Turin.*
L'intermédiaire des chercheurs et curieux, XLVII° vol., n° 993 (30 janvier 1903), pp. 118-125.]

On trouvera dans cet article l'indication de nombreux mémoires et notices sur le même sujet.

Cholera (Die) in Palästina.
[*Die Warte des Tempels*, Jahrg. 58, n° 48 (27 nov. 1902), pp. 380-381.]

Sur l'épidémie de choléra qui a éclaté en Palestine et particulièrement à Gaza et à Jaffa, en octobre 1902. Au sujet de cette épidémie, on trouvera encore quelques renseignements dans le n° 46 (13 nov. 1902), pp. 363-365, du même périodique.

CHOPIN (Hippolyte). — *Le saint Suaire de Turin photographié à l'envers.* — Paris, Picard, 1902, in-8°, 13 pp.

D'après M. Chopin, la photographie donnerait non pas l'image directe, mais cette image vue par transparence à travers l'étoffe.

CHRISTEN D'ANDERMATT (Bernard). — Voy. ANDERMATT.

Chronique de MICHEL le Syrien, éd..... par J. B. CHABOT. T. I. ..... — Cf. *Rev. Or. lat.*, VIII, 240; IX, 577.

Comptes rendus : *Rev. de l'instr. publ. en Belgique*, t. XLIV (1901), pp. 326-330 (M. A. KUGENER). — Voy. aussi ci-dessous, sub v. FRAENKEL (Siegmund). — *Journ. Asiat.* 9° sér., t. XX (1902) pp. 326-334 (Rubens DUVAL).

Chronique de MICHEL le Syrien, éd..... par J.-B. CHABOT. Tome II, fasc. I. — Paris, E. Leroux, 1901, in-4°, pp. 1-152 (traduct.); pp. 161-256 (texte).

Comptes rendus : *Rev. de l'instruct. publ. en Belgique*, t. XLV, n° 6 (1902), pp. 391-393 (M.-A. KUGENER). — *Journ. asiat.*, 9° sér., t. XX (1902), pp. 326-334 (R. DUVAL).

Clergé (Le) arménien et le jubilé pontifical.
[*La Terre-Sainte*, 29° an., t. XX, n° 5 (1er mars 1903), pp. 69-70].

CLERMONT-GANNEAU (Ch.). — *Recueil d'archéologie orientale*, t. II..... — Cf. *Rev. Or. lat.*, VII, 620.

Quelques-uns des articles que contient ce volume n'ayant pas été signalés dans nos précédentes bibliographies parmi ceux intéressant l'Orient latin qui avaient paru déjà dans d'autres recueils, j'en donne ici l'indication sommaire : § 24 (pp. 52-55). *La mosaïque de Medaba* (sur l'inscription grecque qui se voit dans l'église de la Vierge à Madaba et qui fournit une date, malheureusement difficile à déchiffrer, pour l'exécution des mosaïques de cette église). — § 25 (pp. 55-60). *La géographie médiévale de la Palestine d'après les documents arabes :* a) *Villages érigés en ouaqf par Melik-el-Achraf dans le pays de Tyr et d'Acre ;* b) *Villages de la principauté de Tyr mentionnés dans le traité conclu entre Qelâoûn et la princesse Marguerite.* — § 35 (pp. 91-93). *Beitligge et les casaux octroyés par Godefroy de Bouillon aux chanoines du Saint-Sépulcre* (Beitligge, qu'on n'avait pu identifier jusqu'ici, serait l'ancien nom de Khirbet el-ʿAdèsè, ruine située à 3 1/2 kilom. de Choʿfât, au nord de Jérusalem). — § 36 (pp. 93-94). *Les jardins et les irrigations de Petra.* — § 38 (pp. 95-98). *Madd ed-deir et le casal de Mondisder* (le casal de Mondisder, cité dans une charte de mai 1236 pour l'Hôpital de S. Jean-de-Jérusalem, doit être identifié avec Madd-ed-Deir, sur la rive sud du Nahr el-Akhdar, qui se jette dans la mer entre Arsouf et Césarée). — § 47 (pp. 137-160). *La prise de Jérusalem par les Perses en 614 J.-C.* (à propos de l'élégie de Sophronius et du récit arabe de la prise de Jérusalem, publiés par M. Couret; corrections à la traduction de ce dernier document). — § 48 (pp. 161-175). *La carte de la Palestine d'après la mosaïque de Mâdeba.* — § 50 (pp. 178-180). *Localités arabes de l'époque des croisades* (le château d'El-Oua'ira, que l'auteur propose d'iden-

tifier avec 'Airé, non loin de Petra ; Tell-Halifah, situé probablement sur le Nahr el-Khalifé, l'un des affluents du Nahr el-Kebîr. Commentant incidemment un passage d'Ibn Moyesser, dans lequel est mentionné un « roi d'el-'Arich » l'auteur propose d'identifier ce roi avec Baudouin III, et de mettre à l'actif de celui-ci la tentative d'invasion de l'Égypte dont il est question dans ledit passage). — § 52 (pp. 181-183). *De Hesbân à Kerâk* (identification de localités citées par Khalil edh-Dhâhery, comme se trouvant entre Hesbân et Kerâk : Dibiân, Qâtè'el-Modjeb, Safra, Qanbès). — § 55 (p. 219). *Bacatha ville épiscopale d'Arabie* (cette localité, citée par S. Epiphane, pourrait être identifiée avec Al-Tabakah à 10 milles anglais à l'ouest de Ammân). — § 56 (pp. 219-220). *Les Samaritains à Yabneh* (à propos de la colonie juive et samaritaine qui existait dans cette localité, au ve siècle ap. J.-C.). — § 59 (pp. 234-239). *Un reliquaire des croisades* (petit monument de verre cerclé de cuivre, retrouvé en 1893 lors de fouilles exécutées à Jérusalem dans des terrains qui devaient dépendre de la maison de l'Hôpital à Jérusalem). — § 61 (pp. 239-240). *Les « cames » ou gîtes d'étape des sultans mamlouks pendant les croisades* (l'arabe *iqâmat* doit être l'équivalent, peut-être même la traduction, du mot turc *qonaq*, « hôtellerie, auberge »). — § 60 (pp. 240-247). *Nouvelles observations sur les gouverneurs romains de la paroisse d'Arabie*. — § 62 (pp. 247-249). *L'ancien dieu arabe Okaisir*. — § 64 (pp. 250-251). *Le plan de l'église du Saint-Sépulcre dessiné par Arculphe au* viie *siècle* (adopte l'opinion de Mommert, suivant lequel les trois cercles concentriques du plan doivent représenter non pas trois parois juxtaposées, mais trois parois superposées. — § 69 (pp. 299-302). *Gadara et la Xe légion Fretensis*. — § 70 (pp. 302-362, 406). *La basilique de Constantin et la mosquée d'Omar à Jérusalem* (à propos de l'inscription arabe en caractères coufiques, découverte non loin du Saint-Sépulcre).

CLERMONT-GANNEAU (Ch.). — *Recueil d'archéologie orientale*, Tome V, livr. 6-23. — Paris, E. Leroux, 1902, in-8°.

A signaler dans ces livraisons les articles suivants : § 21 (pp. 88-90). *Sur un dicton arabe vulgaire* (à propos du dicton : *Avant que l'antidote soit venu de l'Irâq, l'homme mordu par le serpent serait mort*, mal interprété par M. Christin dans son étude sur le dialecte arabe rustique de la Galilée centrale ; cf. *Zeitschr. d. d. Pal. Ver.*, t. XXIV, pp. 69-112). — § 22 (pp. 90-105). *Épigraphie gréco-romaine de Palmyre*. — § 23 (pp. 115-120). *Archéogie et topographie de Palestine* (remarques sur divers points de l'article de M. Aloys Musil concernant le château de Qoûseir-'Amra [cf. ci-dessous] ; légende bédouine touchant la caverne des sept dormants ; identification des villes de Mêpha'at et de Sykomazôn). — § 27 (pp. 129-147). *Inscriptions grecques de Bersabée* (l'auteur commente entre autres un fragment d'inscription qui paraît être un rescrit impérial de l'époque byzantine, concernant peut-être les prestations de *l'annona* et autres redevances en nature afférentes à diverses villes de Palestine, ou à leur remplacement par une taxe payable en numéraire : *adaeratio*. — § 31 (pp. 163-169). *Deux nouvelles inscriptions grecques du mont des Oliviers* (ce sont deux inscriptions funéraires chrétiennes, datant probablement l'une de l'époque byzantine, l'autre de l'époque intermédiaire entre la conquête musulmane et la conquête franque). — § 32 (pp. 170-173). *Inscriptions grecques* de *Mzérib Naoua, Salkhad* (inscription contenan peut-être le nom Οὐειψανος = Vipsanus ; dédicace à Hercule ; inscription funéraire). — § 35 (pp. 177-186). *Fiches et notules :* *a*) Inscription grecque en mosaïque du Mont des Oliviers (publiée déjà en 1895 dans la *Rev. biblique*., pp. 92, 437, par le P. Lagrange). *b*) Le monastère de Mélanie (la chapelle désignée aujourd'hui sous ce nom, à Jérusalem, était peut-être le monastère d'hommes fondé par Mélanie, et non son monastère de femmes). *c*) Le sanctuaire de l'apparition de l'Ange. (c'est à ce sanctuaire que doit être rapporté un passage de la description arménienne des Lieux-Saints de Nicolas, évêque d'Acquirmann, dans lequel il est question de la place où la sainte Vierge était en prière lorsque l'ange lui donna le signal de l'Annonciation, et peut-être aussi un passage de Moudjir-ed-Dîn, mentionnant, sur le sommet du Mont des Oliviers, un *mesdjed* appelé « Le Caroubier des Dix »). *d*) Le Palmier de la Vierge. *e*) Sur une stèle [avec inscription grecque] trouvée à Bâb el-Ouâd, entre Jérusalem et Jaffa (dressée peut-être par un groupe d'hommes ayant participé de leur bourse ou de leur personne à une construction d'intérêt collectif, peut-être une église). — § 37 (pp. 194-200). *Le Centenarium* [*Castellum*] *dans le Talmud*. — § 38 (pp. 201-206). *Le lac de Catorie*, ce lac mentionné dans un acte de Balian d'Ibelin, seigneur d'Arsur, de 1261, n'est ni le *Birket Ramad'hân*, étang marécageux situé non loin de l'embouchure du Nahar el-Hakdhar, comme le pensait M. Rey, ni *Birket Ata*, étang situé près de Césarée, comme le supposait M. Röhricht, mais la *Bahret Qâtoûriè*, large nappe d'eau, tout près des ruines mêmes d'Arsouf). — § 40 (pp. 212-217). *Inscriptions grecques de Sidon et environs* (observations sur quelques inscriptions publiées par Renan dans sa *Mission de Phénicie*). — § 42 (pp. 267-280). *Où était l'embouchure du Jourdain à l'époque de Josué* (à 6 ou 7 kilomètres au nord de l'endroit actuel). — § 44 (pp. 286-288). Inscription grecque de Dora (épitaphe d'une femme nommée Zoila, trouvée près de Tantoura et datée de l'an 233, le 26 du mois d'Apellaeos, probablement de l'ère de Dora (169-170 de J.-C.). — § 46 (pp. 288-290). *Fiches et notules :* l'ère de Tyr ; la date de la mosaïque de Nebi Yonnès, etc. — § 50 (pp. 307-313).

Inscriptions grecques de Djerach, découvertes par Schumacher et feu Kiepert. — § 53 (pp. 334-340). *La « Porte de Nicanor » du Temple de Jérusalem* — § 54 (pp. 341-346). *L'autel de Kadès* (à propos d'un autel du IIIe s. ap. J.-C., découvert en 1865 à Kadès, l'antique Kedech de Naphtali, en Galilée, par Sir Ch. Wilson ; essai de restitution de l'inscription grecque mutilée qu'il porte. — § 55 (pp. 346-360). *Le mont Hermon et son dieu* — § 56 (pp. 366-372, 383-390). *Fiches et notules :* Inscriptions grecques du Hauran (observations sur les inscriptions publ. par Dussaud et Macler, *Missions dans les régions désertiques de la Syrie moyenne*). Inscriptions grecques de Bersabée (à propos des inscriptions publiées par M. Abel, dans la *Rev. biblique*, 1903, pp. 425 et suiv.). — § 58 (pp. 378-380). *Nouvelle inscription grecque du pays de Tyr* : inscription datée de l'année 474e (de l'ère de Tyr = 349 de J.-C.) du mois de Peritios (la date y est formulée non en lettres numérales, mais avec l'énoncé complet des nombres sous leur forme ordinale). — § 59 (pp. 380-391). *Fiches et notules :* à signaler l'identification de la localité désignée par les *Gestes des Chyprois* sous le nom de Hamelielot et par Haython sous le nom de Haymaloth, avec 'Ain el-Djaloût, « la source de Goliath », près de Beisân. Cette identification a d'ailleurs été proposée déjà par les éditeurs des *Gestes des Chyprois* et de la *Fleur des histoires de la Terre d'Orient* de Haython, dans le tome II des *Historiens arméniens des croisades.* — § 61 (pp. 391-395). *Les Bohémonds, princes d'Antioche, successeurs de Renaud de Châtillon d'après les sources arabes* (à propos de la prise d'Antioche en 1268 par le sultan Beibars, le chroniqueur arabe 'Aini, s'exprime ainsi : « Almélik-Annasir-Salah-eddyn-Yousof, fils « d'Ayyoub, ainsi que nous l'avons rapporté, « enleva cette ville au prince *Arnath* qui fut « tué. Elle fut ensuite possédée par le prince « connu sous le nom d'Alachyr, puis par son « fils Sedon, et enfin par Bohémond, fils de ce « dernier ». Arnath est certainement Renaud de Châtillon. *Alachyr* doit probablement être corrigé en *Al-Asîr*, c'est-à-dire « le captif » et désigner Bohémond III, ainsi surnommé à cause de sa captivité à Alep. Sedon n'est qu'une altération graphique du nom arabe de Bohémond et désigne par conséquent Bohémond IV.

CLERMONT-GANNEAU (Charles). — *Archaeological Researches in Palestine during the years 1873-1874.* With numerons illustrations from drawings made on the spot by A. LECOMTE DE NOUY. Translated by Aubrey STEWART. — London, Pal. Explor. Fund, t. I (1899), t. II (1896), in-4°.

CLUGNET (Léon). — Voy. *Vie et récits de l'abbé* DANIEL le SCÉTIOTE.

COGO (Gaetano). — *La guerra di Venezia contro i Turchi* (1499-1501). — Venezia, Visentini, 1901, in-8°.

Compte rendu : *Riv. stor. ital.*, t. XVII (nouv. sér., t. V), an. 1900, pp. 236-237 (A. BATTISTELLA).

COGO (Gaetano). — *L'ultima invasione dei Turchi in Italia in relazione alla politica europea dell' estremo Quattrocento, 1499.* — Genova, tip. R. Istituto Sordomuti, 1901, in-8°.

Compte rendu : *Nuovo archivio Veneto*, nouv. sér., an. 2, t. III (1902, n° 5), pp. 191-193 (V. MARCHESI).

COMBES (Louis de). — *Enfouissement et découverte de la vraie croix, du Calvaire et du saint Sépulcre...* — Cf. *Rev. Or. lat.*, IX, 260.

Tiré à part : Lyon, imprim. E. Vitte, 1901, in-8°, 44 pp.

COMBES (Louis de). — *Esquisse des Lieux-Saints* [*de Jérusalem*] *en l'an 33.*

[*L'Université catholique*, nouv. sér., t. XXXVIII (sept.-déc. 1901), pp. 582-608.]

COMBES (Louis de). — *La vraie Croix perdue et retrouvée. Recherches historiques.* — Paris, Éditions de *l'Art et l'Autel* (1, rue Christine), 1902, in-8°, VI-294 pp.

Ce livre, que je n'ai pas eu sous les yeux, réunit, je le suppose, les articles signalés dans la *Rev. de l'Or. lat.*, IX (1902), p. 260.

Comptes rendus : *Échos d'Orient*, n° 39, 6e an., mars 1903, pp. 149-151 (J. PARGOIRE). — *Études publ. par des PP. de la Comp. de Jésus*, t. XCIII (1902), pp. 425-426 ; cf. p. 858 (Joseph de CASTELLAN). — *Rev. de l'art chrétien*, XLVe an. (1902), p. 510 (L. CLOQUET). — *Bullet. critique*, 24e an., n° 14 (15 mai 1903), pp. 245-246 (A. ROUSSEL).

Comment le corps de Jacques Baradée fut enlevé du couvent de Casion par les moines de Phesiltha, par Mar CYRIAQUE. Texte syriaque publié et traduit par M. A. KUGENER.

[*Biblioth. hagiogr. orientale* (Paris, Picard, t. III (1902), pp. 1-22. — Paru tout d'abord dans la *Rev. de l'Or. chrét.*, t. VII, n° 2, pp. 196-217.]

Recensions : *Échos d'Orient*, 6e an., mars 1903, pp. 157-158. — *Anal. Bolland.*, t. XXII, fasc. 1 (1903), p. 97. — Voy. aussi ci-dessus, p. 549.

Congrès (*Le*) *international des Orientalistes*. Onzième session. Paris, 5-12 septembre 1897.
[*Rev. générale internat.*, 2e an. (1897), pp. 423-446.]

Conrat (Max). — *Hieronymus und die « Collatio legum mosaicarum et romanarum »*.
[*Hermes*, t. XXXV (1900), n° 2, pp. 344-347.]

S. Jérôme serait l'auteur de cette *Collatio*.

Consultation (*La*) *de Joachim III* [*patriarche de Constantinople*].
[*La Terre-Sainte*, 29e an., t. XX, n° 12 (15 juin 1903), pp. 178-179.]

Réponse négative des synodes de S. Pétersbourg et d'Athènes à une consultation du patriarche Joachim touchant la possibilité d'une union entre l'église orthodoxe et l'église anglicane ou les Vieux catholiques. Sur cette même consultation, voy. encore *La Terre-Sainte*, t. XX, n° 13 (1er juil. 1903), pp. 207-208.

Contenson (Ludovic de). — *Chrétiens et musulmans*...... — Cf. *Rev. Or. lat.*, IX, 260.

Compte rendu : *Bullet. critique*, 24e an., n° 22 (5 août 1903), pp. 401-403 (L. de Lagger).

Conti (Giuseppe). — *Da galeotti turchi a marinai Medicei*.
[*Il secolo XX*, mars 1903.]

Conversion (*La*) *des Nestoriens*.
[*Œuvre des écoles d'Orient*, n° 255 (mars-avril 1903), pp. 39-43. — Reproduit dans *La Terre-Sainte*, 29e an., t. XX, n° 11 (1er juin 1903), pp. 161-165.]

Conybeare (F. C.). — *The date of Moses of Khoren*..... — Cf. *Rev. Or. lat.*, IX, 261.

Compte rendu : *Échos d'Orient*, 5e an., n° 6 (sept. 1902), pp. 404-405 (S. Pétridès).

Conybeare (F. C.). — *The relation of the Paschal Chronicle to Malalas*.
[*Byzant. Zeitschr.*, t. XI, nos 3-4 (oct. 1902), pp. 395-405.]

Les passages communs de la *Chronique* de Malalas et de la *Chronique paschale* n'ont pas été empruntés par la seconde à la première; ils dérivent d'une source commune dont s'est servi également Moïse de Khoren.

Cordier (Henri). — Voy. *Book* (*The*) of sir Marco Polo.

Correspondance de Constantinople. Le patriarcat de Sis. Dangers courus par le protectorat catholique de la France.
[*La Terre-Sainte*, 29e an., t. XX, n° 3 (1er févr. 1903), pp. 33-35.]

Couneau (E.). — Voy. Delmas (Émile).

Couret (Le comte). — *Notice historique sur l'ordre du Saint-Sépulcre de Jérusalem. Les premiers chevaliers du Saint-Sépulcre*. — Suite.
[*La Terre-Sainte*, 28e an., nos 19-24 (1er et 15 oct., 1er et 15 nov., 1er et 15 déc. 1902), pp. 294-299, 316-318, 330-332, 349-350, 363-366, 382-384; 29e an., t. XX, nos 1, 7, 10-21 (1er janv. 1er avril, 15 mai, 1er et 15 juin, 1er et 15 juillet, 1er et 15 août, 1er et 15 sept., 1er et 15 oct., 1er nov. 1903), pp. 14-15, 110-112, 157-160, 172-174, 188-189, 206-207, 223-224, 237-239, 252-254, 269-271, 285-286, 303-304, 317-319, 331-334.]

L'auteur s'appuie sur un passage de la *Chronique* d'Ernoul pour affirmer la création à Jérusalem d'une confrérie de « Chevaliers du Saint-Sépulcre » dès le début du XIIe siècle. Mais l'interprétation qu'il donne de ce passage me paraît des plus douteuses, et, tant que l'existence de cette prétendue confrérie ne sera pas attestée par un texte moins discutable, il faudra se garder d'y croire. — Pour le début de l'article, voy. *Rev. Or. lat.*, VIII, 578-579; IX, 261.

COURET (Le comte A.). — *Registres de l'archiconfrérie parisienne du Saint-Sépulcre de Jérusalem.*
[*Bull. de la Soc. nation. des antiq. de France,* 1901, pp. 319-320.]

Ces registres ont été légués à la bibliothèque du grand séminaire d'Orléans par l'abbé Laurent de Saint-Aignan. L'un, commencé en 1557 et terminé en 1783, comprend la liste des membres de l'archiconfrérie, un petit guide de T.-S., l'office et les statuts de l'ordre du S.-Sépulcre, la transcription des lettres délivrées à Jérusalem aux confrères ayant fait le pèlerinage de T.-S. — Le second registre remonte au XVII[e] siècle seulement; il renferme les actes d'affiliation, à l'archiconfrérie, des rois et reines de France et des principaux personnages de la cour, de Louis XIV à Louis XVI, avec signatures autographes.

CUINET (Vital). — *Syrie, Liban et Palestine. Géographie administrative, statistique, descriptive et raisonnée.* Fasc. IV et Index. — Paris, E. Leroux, 1901, gr. in-8°, 233 pp. (461-694 du vol.).

CYRIAQUE (Mar). — Voy. *Comment le corps de Jacques Baradée.*

DALLA SANTA (Giuseppe). — *Alcuni documenti per la storia della chiesa di Limisso in Cypro, durante la seconda metà del sec. XV.*
[*Nuovo archivio veneto,* t. XVI, parte 1[a] (1898), pp. 150-181. — Tir. à part : Venise, fratelli Visentini, 1898, in-8°.]

Compte rendu : *Riv. stor. ital.*, t. XVII (nouv. sér., t. V), an. 1900, p. 235 (Amelia ZAMBLER).

Découverte dans la montagne d'Éphèse de la maison où la très sainte Vierge est morte, et fouilles à faire pour découvrir le tombeau d'où elle s'est élevée au ciel. — Paris, chez l'auteur [non désigné], 7, rue Berthollet, 1898, in-8°, XX-408 pp.

Compte rendu : *Rev. d. quest. histor.*, t. LXV (1901, janv.-avril), pp. 329-330 (P. PISANI).

DELABORDE (H.-François). — *A propos d'une rature dans un Registre de Philippe Auguste. Lettre à Monsieur Léopold Delisle.*
[*Biblioth. de l'École. des chartes,* t. LXIV, 3[e] et 4[e] livr. (mai-août 1903), pp. 306-313.]

L'auteur restitue le texte complet d'une lettre de Philippe Auguste, coupée en deux par suite d'une transposition de cahiers dans le Registre publié en fac-similé par M. Léopold Delisle. Aux termes de cette lettre, datée de juin 1201, le roi déclare que, à la demande des croisés et du clergé, réunis lors de son entrevue avec le roi d'Angleterre, il consent à affecter aux besoins de la Terre-Sainte la quarantième partie de ses revenus pendant un an, et fait connaître quelques autres mesures destinées à favoriser la croisade. On n'avait point songé jusqu'ici à rapprocher les deux fragments de la lettre, dont la première partie occupe le fol. 29 v° du Registre, et dont la seconde, contenant la date, se trouve au haut du fol. 51 r°.

DELAVILLE LE ROULX (J.). — *Cartulaire général de l'ordre des Hospitaliers...* Tome IV... — Cf. *Rev. Or. lat.*, VIII, 580.

Compte rendu : *Literar. Centralbl.*, 1901, n° 31 (3 août), col. 1252-1254 (H. HAGENMEYER).

DELEHAYE (Le P. Hipp.). — Voy. *Propylaeum.*

DELEHAYE (Le P. Hipp.). — Voy. *Melaniae (S.) junioris Acta graeca.*

DELEHAYE (Le P. Hipp.). — *S. Barlaam, martyr à Antioche.*
[*Anal. Bolland.*, t. XXII, fasc. 2 (1903), pp. 129-145.]

L'auteur publie, d'après trois mss., les *Actes*, d'ailleurs apocryphes, du martyre de S. Barlaam, et fait précéder cette édition d'un commentaire critique, dans lequel il passe en revue les différents écrits anciens qui ont mentionné ce martyre, dont la date ne saurait être exactement établie. Ce que l'on peut dire, c'est que le lieu du martyre est bien Antioche et que l'anniversaire se fêtait originairement le 31 mai et non le 16 ou le 18 novembre, comme le portent la plupart des Synaxaires.

DELMAS (Émile). — *Égypte et Palestine.* Ouvrage orné de 115 gravures, 4 eaux fortes et 4 aquarelles par E. COUNEAU. — Paris, Libr. Fischbacher, 1896, in-4°, 414 pp.

DELMAS (F.). — *Encore sainte Marie l'Egyptienne...* — Cf. *Rev. Or. lat.*, IX, 262.

Compte rendu : *Anal. Bolland.*, t. XXII, n° 1 (1903), pp. 91-92.

Derniers jours et funérailles de S. B. Pierre IV Géraïgiry.
[*La Terre-Sainte*, 28° an., t. XIX, n° 15 (1er août 1902), pp. 227-229.]

DES NILOS DOXAPATRES. Τάξις τῶν πατριαρχικῶν θρόνων, armenisch und griechisch herausg. von Franz Nikolaus FINCK. — Walarschapat, Imprimerie du catholicat d'Etschmiadzin, 1902, in-4°, 46 pp.

DEUTZER (B). — *Topographie der Feldzüge Robert Guiscards gegen das Byzantinische Reich.*
[*Festschrift des geogr. Seminars der Univers. Breslau* (Breslau, 1901), pp. 81-121.]

Compte rendu : *Archivio stor. per le prov. Napoletane*, an. XXVII (1902), fasc. 1, p. 169.

Deux versions grecques de la vie de Paul de Thèbes, publ...... par J. BIDEZ... — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 581.

Comptes rendus : *Rev. de l'instr. publ. en Belgique*, t. XLIV (1901), pp. 339-341 (F. CUMONT). — *Rev. d. ét. grecques*, t. XIV (1901), p. 309 (H. G.). — *Berliner philol. Wochenschr.*, t. XXII (1902), col. 135-139 (Aug. HEISENBERG). — *Rivista di filologia*, t. XXX (1902), p. 376 (Dom. BASSI). — *Deutsche Litterat. Zeitg.*, XXIII Jahrg., n° 24 (14 juin 1902), col. 1503-1504 (G. GRUETZMACHER).

DIAMANTOPULOS (Adamantios N.). — Μάρκος ὁ Εὐγενικός..... — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VII, 621.

Compte rendu : *Byzant. Zeitschr.*, t. XI, nos 3-4 (oct. 1902), pp. 531-533 (H. GELZER).

DIEHL (Ch.). — *En Méditerranée. Promenades d'histoire et d'art.* — Paris, Arm. Colin, 1901, in-8°, 281 pp.

Recension : *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, 1902, n° 26 (30 juin 1902), p. 519.

DIEKAMP (F.). — *Eine ungedruckte Abhandlung des heiligen Johannes von Damaskus gegen die Nestorianer.*
[*Theolog. Quartalschr.*, t. LXXXIII (1901), pp. 555-559.]

DIEKAMP (F.). — *Der Mönch und Presbyter Georgios...* — Cf. *Rev. Or. lat.*, VII, 622.

Compte rendu : *Échos d'Orient*, 5° an., n° 6 (sept. 1902), pp. 403-404 (S. VAILHÉ).

DIETERICH (Karl). — *Geschichte der byzantinischen und neugriechischen Litteratur.* — HORN (Paul). *Geschichte der türkischen Moderne.* — Leipzig., C. F. Amelung, 1902, in-8°, x-242 et 74 pp.
[*Die Litteraturen des Ostens in Einzeldarstellungen*, IV.]

DIETERICH (Karl). — *Nachtrag zu den lateinisch-romanischen Lehnwörtern im Neugriechischen.*
[*Byzant. Zeitschr.*, t. XI, nos 3-4 (oct. 1902), pp. 500-504.]

Dîwân de Mgr. Germanos FARHAT, archevêque maronite d'Alep (1670-1732); nouv. éd. collationnée sur plusieurs manuscrits et enrichie d'un commentaire philologique, avec un portrait de l'auteur, par SAÏD AL-KHOURY AL-CHARTOUNI. — Beyrouth, Imprimerie catholique, 1894, in-8°, xxiv-517 pp. — En arabe.

Nombre de poésies contenues dans ce Diwân sont consacrées à des événements survenus en Palestine du temps de l'auteur.

DMITRIJEVSKY (A.). — *Les plus anciens Typica patriarcaux, celui de Jérusalem et celui de Constantinople*, III : *Le Typicon de Jérusalem (S. Sépulcre) et celui de l'église de Constantinople dans leurs rapports de dépendance respective.*
[*Travaux de l'Acad. ecclésiast. de Kiev*, sept. 1901, pp. 49-88].

Suite du travail noté dans *Rev. Or. lat.*, IX, 263.

DOBSCHUETZ (E. von). — *Eine Fastenpredigt über das Christusbild von Beryt. Ein Beitrag zur Characteristik byzantinischer Frömmigkeit.*
[*Zeitschr. f. wissenschaftl. Theol.*, t. XLV (1902), pp. 381-407].

Dom Belloni, † 9 août 1903.
[*La Terre-Sainte*, 29e an., t. XX, n° 19 (1er oct. 1903), pp. 289-292].

Article nécrologique.

DONNADIEU (A.-L.). — *Les hypothèses scientifiques relatives au saint Suaire de Turin; leur discussion.*
[*L'Université catholique*, t. XLI, (sept.-déc. 1902), pp. 481-523; t. XLII (janv.-avril 1903), pp. 26-63, 184-223 — Tir. à part : Lyon, imprim. E. Vitte, 1903, in-8°, 126 pp.].

Réfutation du livre de P. Vignon.

DOREZ (Léon). — Voy. *Itinéraire* de Jérôme MAURAND.

DOUTREPONT (G.). — *A la cour de Philippe le Bon. Le banquet du faisan et la littérature de Bourgogne.*
[*Rev. générale de Belgique*, 35e an., t. LXX, déc. 1899, pp. 787-806; t. LXXI, janv. 1900, pp. 99-118.]

Sur les projets de croisade de Philippe le Bon et les écrits auxquels ces projets ont donné lieu (recueil de Jean Mielot, etc.).

DUBOIS (Abbé Joseph). — *La ville sainte. Conférence donnée à la Soc. havraise d'Études diverses, le 15 déc. 1899.* — Plans et photographies.
[*Recueil des publications de la soc. havraise d'études diverses*, 1899, 2e trim., pp. 297-332].

Description de Jérusalem, accompagnée de plans et de photographies.

DUCHATAUX (V). — *Eustache, archevêque de Thessalonique, sa vie, ses œuvres, son histoire du siège et de la prise de Thessalonique par les Normands (25 août 1185).*
[*Travaux de l'Acad. de Reims*, vol. CVIII (an. 1899-1900, t. II, paru en 1902), pp. 143-174].

DUNKEL (P.). — *Aufgraben in Jerusalem.*
[*Das Heilige Land*, avril 1902, pp. 91-92; trad. en anglais dans : *Palestine Explor. Fund. Quarterly Statement*, oct. 1902, pp. 403-405].

DUSSAUD (R.) et MACLER (Fréd.). — *Voyage archéologique au Safâ.....* — Cf. *Rev. Or. lat.*, IX, 264.

Compte rendu : *Le Muséon*, nouv. sér., vol. IV, nos 1-2 (1903), pp. 161-165 (J. FORGET).

DUSSAUD (René). — *Histoire et religion des Nosaïris.....* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 582; IX, 264.

Comptes rendus : *The Athenaeum*, n° 3819 (5 janv. 1901), pp. 10-11. — *Literar. Centrabl.*, 1901, n° 31 (3 août), col. 1255-1256 (C. F. SEYBOLD). — *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, t. LII, n° 36 (9 sept. 1901), pp. 184-186 (R. DUVAL).

DUSSAUD (René). — Βαλανίον.
[*Journ. asiat.*, 9e sér., t. XIX (1902), pp. 372-375].

A propos du temple de marbre d'Héliopolis (Baalbek), que Théodose aurait, d'après la *Chron. paschale* (éd. de Bonn, I, 561), converti en église chrétienne. Le nom Βαλανίον dérive peut-être de Βαλανεῖον, étant donné que les fouilles récentes ont amené la découverte de deux grands bassins devant le Temple.

DUSSAUD (René) et MACLER (Frédéric). — *Rapport sur une mission scientifique dans les régions désertiques de la Syrie moyenne.* — Avec 1 carte, 30 pl. et 5 fig.
[*Nouv. archives des missions scientif. et littér.*, tome X (Paris, E. Leroux, 1903, in-8°, 744 pp.), pp. 411-744].

DUVAL (Rubens). — *La littérature syriaque*; 2e éd. — Cf. *Rev. Or. lat.*, VIII, 582; IX, 264.

Comptes rendus : *Theologische Quartalschr.*, t. LXXXIV (1902), p. 287 (FUNK). — *La Civiltà cattolica*, fasc. 1245 (1902), p. 320 (A. DE SANTIS). — *Rev. d'hist. ecclés.* [de l'Univ. de Louvain], t. I (1900), pp. 99-101 (P. PEETERS).

Dyck (Joh.). — *Einweihung der neuen Kolonie « Hamîdije-Wilhelma » und Grundsteinlegung einer Gemeindeschule am Ostermontag, den 13 april 1903.*
[*Die Warte des Tempels*, Jahrg. 50, n° 20 (14 mai 1903), pp. 153-155].

Ecclesiastical (The) history of **Evagrius**... ed. by J. **Bidez** and L. **Parmentier**... — Cf. *Rev. or. lat.*, VI, 317; VII, 354; VIII, 243.

Compte rendu : Βυζαντινὰ χρονικά, VIII (1901), pp. 587-590 (Ed. Kurtz).

Ecthesis Chronica and Chronicon Athenarum. Edited with critical notes and indices by Spyridon P. **Lambros**. — London, Methuen and C°, 1902, in-8°, x-112 pp.

L'auteur publie : 1°, d'après un ms. du Mont Athos, une nouvelle édition de la Chronique byzantine publiée par Martin Crusius dans sa *Turco-Graecia* sous le titre Ἱστορία πολιτικὴ Κωνσταντινουπόλεως; 2° une nouvelle édition de la petite chronique de la ville d'Athènes, publiée déjà par lui-même dans l'Ἀθήναιον, t. VI (1878), pp. 438-442.
Recension : *Byzant. Zeitschr.*, t. XI, n°° 3-4 (oct. 1902), pp. 583-584 (K. Krumbacher).

Église (L') grecque en Chypre.
[*La Terre-Sainte*, 28° an., t. XIX, n° 13 (1er juil. 1902), pp. 205-208].

Élection (L') du nouveau patriarche grec-melchite.
[*Échos d'Orient*, 6° an., janv. 1903, pp. 83-86].

Sur l'élection de Mgr Cyrille VIII Géha, archevêque d'Alep, comme successeur de Pierre IV Géraïgiry.

Elisabethan (An) Traveller : Fynes Morison.
[*The Edinburgh Rev.*, t. CXCVII, n° 404 (avril 1903), pp. 373-394].

A propos du livre de Charles Hughes, *Shakespeare's-Europe* (cf. ci-dessous).

Enlart (C.). — *L'art gothique et la Renaissance en Chypre*... — Cf. *Rev. Or. lat.*, VII, 355.

Compte rendu : *Rev. histor.*, t. LXXXIII (1903), pp. 158-160 (E. Bertaux).

Ephraem Syri (Sancti) *Hymni.* — Voy. Sancti **Ephraem** Syri *Hymni.*

Ermoni (V.). — *L'orientalisme et le devoir apologétique des catholiques.*
[*Annales de philosophie chrétienne*, 69° an., nouv. sér., t. XXXIX (1898-1899), pp. 490-511.]

Eugen Boré, Forscher und Missionär im Orient (1809-1877).
[*Historisch-politische Blätter*, t. CXXX (1902), pp. 405-418, 565-579.]

Eusebius' *Kirchengeschichte.* Buch VI und VII, aus dem Armenischen übersetzt von Ervin **Preuschen**. — Leipzig, Hinrichs, 1902, in-8°, xxii-110 pp.
[*Texte und Untersuchungen*, Neue Folge, VII, 3.]

Traduction allemande d'après la version arménienne, pour compléter la traduction des livres I-V donnée par Nestle d'après la version syriaque, à laquelle manquent ces livres VI et VII.
Comptes rendus : *Rev. bibl. internat.*, XI° an., n° 4 (1er oct. 1902), pp. 614-615 (H. Vincent). — *Anal. Bolland.*, t. XXII, n° 1 (1903), p. 88 (Hipp. Delehaye). — *Theol. Literaturbl.*, t. XXIII (1902), n° 37, col. 433 (Zöckler). — *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, n. s. t. LIV (27 oct. 1902), n° 43, pp. 324-325 (P. Lejay). — *Literar. Centralbl.*, t. LIV, n° 4 (24 janv. 1903), col. 121-123 (Hr.).

Eusebius' *Werke.* Iter Band..., herausg. von Ivar A. **Heikel**... — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, IX, 266.

Comptes rendus : *Byzant. Zeitschr.*, t. XI, n°° 3-4 (1902), pp. 612-614 (C. Weyman). — *Theol. Literaturzeitung*, t. XXVII (1902), col. 167-170 (Ad. Juelicher). — *Rev. bénéd. de l'abbaye de Maredsous*, t. XIX (1902), pp. 215-217. — *Berlin. philol. Wochenschr.*, t. XXII (1902), n° 8, col. 225-236 (Paul Wendland). — *Literar. Centralbl.*, t. LIII (1902), n° 23, col. 766-767 (G. Krüger). — *La Civiltà cattolica*, fasc. 1247 (1902), pp. 577-580 (A. de Santis). — *Theol. Revue*, I (1902), n° 11, col. 340-342 (G. Rauschen). — *Analecta Bolland.*, t. XXI, fasc. 3-4 (1902), pp. 424-425. — *Rev. biblique internat.*, XI° an., n° 4 (1er oct. 1902), pp. 612-614 (H. Vincent). — *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, t. LV, n° 3 (19 janv. 1903), pp. 41-42 (P. Lejay).

Eusebius' *Werke.* IIter Band. *Die*

Kirchengeschichte bearbeitet von Eduard SCHWARTZ. *Die lateinische Uebersetzung* des RUFINUS, von Theodor MOMMSEN. — Leipzig, Hinrichs, 1903, 507 pp.

[*Die griechischen christl. Schriftsteller der ersten drei Jahrh.*, IX, 1.]

Recensions : *Anal. Bolland.*, fasc. 2 (1903), pp. 210-211 (H. DELEHAYE). — *Rev. bibl. internat.*, XII° an. (1903), n° 3, pp. 484-485.

ÉVAGRE (Fr.). — *Dom Belloni, fondateur et directeur de l'orphelinat de Bethléem.*

[*La Terre-Sainte*, 29° an., t. XX, n° 18 (15 sept. 1903), pp. 283-284.]

Article nécrologique.

Excursion dans le désert de Juda et sur les bords de la Mer morte.

[*La Terre-Sainte*, 28° an., t. XIX, n°s 13 et 14 (1er et 15 juil. 1902), pp. 193-195, 210-213.]

Reproduction d'un article de la *Revue Sionnienne*, racontant l'excursion faite au sud de la *Mer morte* par les orphelins de l'Institution Saint-Pierre à Jérusalem.

FABRÈGUES (Charles). — *Autour des églises unies : l'Église copte; l'Église maronite ; le Séminaire Saint-François-Xavier* [*à Ghazir près Beyrouth.*]

[*Échos d'Orient*, 6° an., n° 41 (juil. 1903), pp. 270-274.]

FABRI (Félix). — Voy. *Jerusalem-und Sinaipilger.*

Faits (Les) du Chien insatiable du sang chrétien. Récit de l'invasion des Turcs en Hongrie après la bataille de Mohács. Réimprimé pour la première fois, avec une Introduction et des notes par Alfred CARTIER. — Genève, 1894, pet. in-4°, XIV-12 pp.

Réimpression de l'édition de Genève, 1526.

FARHAT (Mgr. Germanos). — Voy. *Diwân.*

FAUVEL (A.-A.). — *Nos missionnaires patriotes et savants.* — Paris, Victor Lecoffre, 1900, in-12, 156 pp.

Réédition (cf. *Rev. de l'Or. lat.*, IX, 266) augmentée d'articles parus sous le même titre dans *Le Correspondant*, t. CC (nouv. sér., t. CLXIV), 10 août, 10 et 25 sept. 1900, pp. 438-465, 918-935, 1148-1166. — Une partie de l'ouvrage est consacrée aux missions de Syrie et de Palestine.

FAVRE (C.-B.). — *Politique et diplomatie de Jacques Cœur.*

[*Rev. d'hist. diplom.*, XVI° an. (1902) n° 3, pp. 438-466.]

Rapports de la cour de France avec l'Orient musulman et les Tartares au XV° siècle. Traités de commerce entre Charles VI et Timour Leng. Pour comprendre ce qui fit la fortune et la puissance de Jacques Cœur, il importait de faire entrer en ligne de compte l'existence de ces relations entre la France et l'Orient asiatique, car c'est en les rétablissant que l'Argentier faillit réaliser, par le commerce, l'hégémonie universelle des Francs.

FÉDERLIN (Le P. L.). — *Recherches sur les laures et monastères de la plaine du Jourdain et du désert de Jérusalem.*

[*La Terre-Sainte*, 28° an., t. XIX, n° 12 (15 juin 1902), pp. 181-184 ; 29° an., t. XX, n°s 8-15, 17-21 (15 avril-1er août, 1er sept.-1er nov. 1903), pp. 117-120, 132-134, 148-150, 168-171, 180-182, 196-199, 215-218, 232-234, 263-266, 278-279, 299-301, 309-311, 328-331.]

Suite de l'article signalé dans *Rev. Or. lat.*, t. IX, p. 266. Le n° 8 contient une carte des laures et monastères de la plaine du Jourdain ; le n° 9, une vue des ruines du *cœnobium* de Kalamon ; le n° 11, une vue du couvent de Saint-Gérasime ; le n° 13, une vue de l'un des monastères de Saint-Elie ; le n° 17, une vue de la montagne du Ktéïf et du pèlerinage musulman de Nebi Mouça ; le n° 18, une vue de la vallée d'Achor ; le n° 19, une vue des ruines de Cellae.

FÉROTIN (Dom M.). — *Le véritable auteur de la* « Peregrinatio Silviae » : *La vierge espagnole Éthéria.*

[*Rev. d. quest. histor.*, XXXVIII° an., t. LXXIV (1er oct. 1903), pp. 367-397.]

Dom Férotin a relevé dans plusieurs manuscrits conservés en Espagne une lettre adressée par un solitaire de ce pays, nommé Valerius,

aux moines de Vierzo (Bergidum) en Galice, dans laquelle il leur raconte un pèlerinage en T.-S., accompli par une espagnole, Etheria, Egeria ou Gereia, religieuse d'un couvent de cette région. L'itinéraire de cette Etheria concorde si exactement avec celui que rapporte la « *Peregrinatio Silviae* » et les expressions mêmes de ce dernier texte se retrouvent si fréquemment sous la plume de Valerius, que l'on ne peut guère douter que celui-ci n'ait résumé dans sa lettre le texte de la *Peregrinatio*. L'auteur de la *Peregrinatio* serait alors non pas Silvia, sœur de Rufin, comme on l'a supposé, mais la vierge espagnole Etheria, dont Valerius aurait trouvé le nom dans le texte complet de la *Peregrinatio* qu'il avait sous les yeux. Suivant Dom Férotin, cette nouvelle attribution s'accorderait parfaitement avec les quelques renseignements que l'auteur de la *Peregrinatio* fournit sur sa propre personnalité. Elle trouverait en outre sa confirmation dans certaines particularités linguistiques qui révéleraient l'origine espagnole de ce dernier texte. Enfin un manuscrit, aujourd'hui disparu semble-t-il, qui se trouvait jadis à Saint-Martial de Limoges, et dans lequel D. Férotin croit reconnaître la *Peregrinatio* même, était cité de la façon suivante dans les anciens catalogues de l'abbaye : *Itinerarium Egerie abbatisse*.

Je dois dire que l'argumentatiun de Dom Férotin, considérée par lui comme irréfutablement démonstrative, ne m'a point convaincu. J'hésite beaucoup à tenir la lettre de Valerius pour un document historique de toute sécurité. J'y verrais plutôt une fiction pieuse, peut-être même un simple exercice de rhétorique sur le thème fourni par la *Peregrinatio;* car on remarquera que Valerius ne sait rien, absolument rien, de cette prétendue Etheria, en dehors des quelques renseignements qu'il a empruntés à la *Peregrinatio* pour les lui appliquer; et, d'autre part, certaine phrase de la *Peregrinatio*, dans laquelle la voyageuse compare l'Euphrate au Rhône, ne permet guère de chercher autre part que dans une région voisine de ce dernier fleuve le monastère auquel elle appartenait. Enfin, il y a, en faveur de Silvia, tant et de si fortes présomptions qu'avant de lui substituer une inconnue, même avec la caution d'un écrivain espagnol du VIIe siècle, il serait prudent d'établir par de sérieuses raisons, que l'attribution généralement admise est mal fondée. — Je ne puis attacher une bien grande importance à la mention du catalogue de Saint-Martial ; car rien ne prouve qu'elle s'appliquât au texte même de la *Peregrinatio*, plutôt qu'à un exemplaire du résumé de Valerius. Aussi longtemps donc que l'existence de la vierge Etheria, Egeria ou Gereia n'aura pas été confirmée par des témoignages certains et concordant avec ceux que la femme auteur de la *Peregrinatio* fournit sur elle-même, il sera prudent de ne pas faire trop grand accueil à cette nouvelle venue dans le cénacle littéraire du IVe siècle.

La dissertation de Dom Férotin, accompagnée d'une édition de la lettre de Valerius, d'après le ms. de l'Escurial A, II, 9, copié en 954, n'a pas moins le grand mérite d'attirer l'attention sur un texte qui touche de très près à la *Peregrinatio*, et qui, chose curieuse, bien que publié déjà deux fois, par Florez et par Migne, avait échappé jusqu'ici à tous les commentateurs de cette œuvre. Le résumé de Valerius est malheureusement des plus succincts — autant dire nul — pour le début, aujourd'hui perdu, du Pèlerinage, et ne devient un peu explicite que pour la partie qui en a été conservée par le manuscrit d'Arezzo ; il serait donc fort possible que le solitaire espagnol, n'en ait pas eu, lui non plus, le texte intégral sous les yeux.

Quant au nom de la religieuse « Etheria », il ne laisse pas d'être insolite, et, en tout état de cause, on peut se demander s'il n'y faut pas voir une corruption graphique du nom plus connu d'*Eucheria*, ou, ce qui serait plus étonnant, quoique paléographiquement possible, une mauvaise lecture du nom de *Silvia*.

FERRIS (Eleanor). — *The financial relations of the Knights Templars to the english Crown.*

[*The Americ. histor. Rev.*, vol. VIII, n° 1 (oct. 1902), pp. 1-17.]

Fin (La) d'un protectorat. Réflexions sur l'avenir des missions latines d'Orient. — Paris, J. Dumoulin, 1902, in-8°, 52 pp.

Recensions : *Rev. de l'Or. chrét.*, 1902, n° 3, p. 508 (P. R.). — *Échos d'Orient*, 6e an., n° 41 (juil. 1903), p. 280 (Fr. DELMAS).

FINCK (Franz Nicolaus). — Des EPIPHANIOS von CYPERN Ἔκθεσις πρωτοκλησιῶν πατριαρχῶν τε καὶ μητροπολιτῶν, armenisch und griechisch herausgegeben. — Marburg i. H., N. G. Elwert, 1902, in-12, 120 pp.

FINCK (Franz Nicolaus). — Voy. *Kleinere mittelarmenische Texte.*

FINCK (Franz Nikolaus). — Voy. Des NILOS DOXAPATRES Τάξις.

FITA (Fidel). — *Patrologia latina. Carta inédita de los reyes D. Alfonso IX de Léon y D. Enrique I de Castilla al papa Innocencio III. Rescriptos de Honorio III. Cortes de Toro en 1216.*

[*Boletin de la R. Acad. de la historia*, t. XXXIX (1901), pp. 524-530.]

A propos de la trêve de quatre ans imposée, en 1215, par le concile de Latran, en vue du succès de la cinquième croisade.

FLAMENT (Pierre). — *La France et la ligue contre le Turc, 1571-1573.*
[*Rev. d'hist. diplom.*, 16e an. (1902), n° 4, pp. 619-634.]

FLAMENT (Pierre). — *Le journal d'un secrétaire d'ambassade à Constantinople en 1611.*
[*Rev. d'hist. diplom.*, 17e an. (1903), n° 4, pp. 533-540.]

Sur le *Journal* de Louis Denis, qui accompagna en 1605 à Constantinople Jean de Gontaut-Biron, baron de Salignac. Ce *Journal* ne comprend que les derniers mois de l'année 1611, alors que le titulaire de l'ambassade était Achille de Harlay, baron de Sancy.

FLAMION (J.). — *Les anciennes listes épiscopales des quatre grands sièges [Rome, Constantinople, Antioche, Jérusalem].*
[*Rev. d'hist. ecclés.* [de l'Université de Louvain], t. I, 1900, pp. 645-678.]

FLAVIUS JOSEPHUS, *Jüdischer Krieg...* — Cf. *Rev. Or. lat.*, IX, 267.

Compte rendu : *Zeitschr. d. deustchen Pal. Vereins*, t. XXV (1902), p. 108 (J. BENZINGER).

FONCK (Le P. L.). — *Ueber Ephesus nach der Wohnung Marias auf dem Nachtigallenberge.*
[*Stimmen aus Maria Laach*, t. LI (1896), pp. 471-493.]

FONCK (Le P. L.). — *Das Grab der Gottesmutter.*
[*Stimmen aus Maria Laach*, t. LII (1897), pp. 143-156.]

FONCK (Le P. L.). — *Zur neuen Auflage von Bædekers Palæstina.*
[*Stimmen aus Maria Laach*, t. LIV (1898), pp. 111-114.]

FONCK (Le P. L.). — *Die biblische Lilie.*
[*Stimmen aus Maria Laach*, t. LIV (1898), pp. 151-168. — Tir. à part : 1898, in-8°, 18 pp.]

Compte rendu : *Échos d'Orient*, 2e an., n° 5 (avril-mai 1899), p. 252.

FONCK (Le P. L.). — *Sociales aus dem heiligen Land.*
[*Stimmen aus Maria Laach*, t. LV (1898), pp. 260-275. — Tir. à part : 1898, in-8°, 16 pp.]

Compte rendu : *Échos d'Orient*, 2e an., n° 5 (avril-mai 1899), pp. 252-253.

FRÆNKEL (Siegmund). — *Bemerkungen zu syrischen Texten.*
[*Zeitschr. d. deutschen Morgenl. Gesellsch.*, t. LVI (1902), pp. 98-100.]

Notes critiques sur divers textes, entre autres la Chronique de Michel le Syrien, éd. Chabot.

FRANCHE (Paul). — *Sainte Hildegarde (1098-1179).* — Paris, Lecoffre, 1903, in-18 jésus, 216 pp.
[Fait partie de la collection : *Les saints.*]

FRANÇOIS (Le R. P.). — *Les écoles d'Orient devant le congrès eucharistique de Namur.*
[*La Terre-Sainte*, 28e an., t. XIX, nos 23 et 24 (1er et 15 déc. 1902), pp. 353-359, 372-375; 29e an., t. XX, n° 1 (1er janv. 1903), pp. 4-6.]

FRANKO (Ivan). — *Beiträge aus dem Kirchenslavischen zu den Apokryphen des Neuen Testamentes.*
[*Zeitschr. f. die neutestamentliche Wissensch.*, t. III (1902), pp. 315-335.]

Frères (Les) en Palestine et en Syrie. Rapport adressé à la Direction de l'Œuvre des Écoles d'Orient, par le frère EVAGRE, visiteur.
[*Œuvre des écoles d'Orient*, n° 255 (mars-avril 1903), pp. 39-43.]

Frühregen und Spätregen [in Palästina].
[*Der Bote aus Zion*, XIXe an., n° 4 (nov. 1903), pp. 49-51.]

FUNCKE. — *Reisebericht.*

[*Die Warte des Tempels*, Jahrg. 58, nº 51 (18 déc. 1902), p. 405; Jahrg. 59, nºs 1 et 2 (1er et 8 janv. 1903), pp. 3-5, 9-11.]

Relation d'une tournée de conférences sur la Société du Temple et le Sionisme, faites en Allemagne.

GABOTTO (Ferdinando). — *L'avvenimento di Giacomo di Acaia, fino alla pace cogli Angioini* (25 settembre 1334-10 settembre 1335) *secondo nuovi documenti*. — Pinerolo, tip. Sociale, 1901, in-8°, 22 pp.

GALANTE (Luigi). — *Contributo allo studio delle epistole di Procopio di Gaza.*

[*Studi italiani di filologia classica*, t. IX (1901), pp. 207-236.]

Étude de stylistique et classification des mss. des lettres de ce sophiste chrétien.

GALANTE (Aloysius). — *De vitae SS. Xenophontis et sociorum in codicibus florentinis.*

[*Anal. Bolland.*, t. XXII, fasc. 4 (1903), pp. 377-394.]

L'auteur décrit trois manuscrits grecs de Florence, dont deux (Laurent. XI, 2, et IX, 17) contiennent, mais avec de nombreuses et importantes variantes, le texte de la vie des SS. Xénophon et Marie, publiée dans la *Patrologie latine* de Migne, t. CXIV pp. 1014-1044, sous le nom de Siméon Métaphraste, et dont le troisième (Laurent. S. Marci, 684) fournit un abrégé de ce texte, copié en 1385 par un moine nommé Barlaam, homme évidemment peu cultivé, à en juger par l'incorrection de son style. Le P. Galante publie cet abrégé en l'accompagnant d'un texte restitué par lui. — Sur d'autres écrits relatifs à ces mêmes saints, voy. notre ouvrage : *Itinera hierosolymitana latina*, t. II, fasc. 1, pp. 179-180.

GAUCI (G.). — *Della presa di Malta dalla Republica francese e della susseguente ribellione dei contadini.* — Malta, tip. Bussutil, 1899, in-8°.

Compte rendu : *Rev. stor. ital.*, t. XVI (nouv. sér., t. V), an. 1900, pp. 127-131 (Torquato COTURI).

GAUTIER (Lucien). — *Deux promenades dans Jérusalem.*

[*Au foyer chrétien*, 1895, pp. 202-224. — Tir. à part : Genève, 1895, in-8°, 24 pp.]

GAUTIER (Lucien). — *Un vieux couvent de Judée* [*Mar-Saba*]. — Avec pl.

[*Annuaire des unions chrétiennes de jeunes gens pour la Suisse romande, pour 1895*, pp. 22-27. — Tir. à part : Lausanne, 1898, in-8°, 8 pp.]

GAUTIER (Lucien). — *Le Carmel. Saint-Jean-d'Acre. Sur la côte syrienne.*

[*Le chrétien évangélique*, 39e an. (1896), pp. 194-209, 250-264, 306-322.]

GAUTIER (Lucien). — *Souvenirs de Terre-Sainte.* — Lausanne, Bridel, 1898, in-8°, 379 pp., illustr. d'après des photogr.

ID. — 2e éd., Lausanne, Bridel, 1898, in-8°, 349 pp., fig. et carte.

GAUTIER (Lucien). — *Le voyage de l'empereur d'Allemagne à Jérusalem.*

[*Semaine littéraire* [de Lausanne], 1898, pp. 493-497.]

GAUTIER (Lucien). — *The Weels of Beer-Sheba.*

[*The Expository Times*, 10e an. (1998-1899), pp. 328-329.]

GAUTIER (Lucien). — *Lettres d'Orient* : I. *Impressions du premier jour.* — II. *De Haïfa à Jaffa.* — III. *Jérusalem.* — IV. *Au pays d'Éphraïm.*

[*La liberté chrétienne*, 2e an. (1899), pp. 122-128, 178-187, 260-267, 362-372.]

GAUTIER (Lucien). — *Carmel. — The Dead Sea.*

[*Encyclopaedia Biblica, a dictionary of the Bible*; ed. by T.-K. Cheyne and J.-S. Black. — Londres, 1899, vol. I, pp. 704-706, 1042-1047.]

Une traduction de l'article *The Dead Sea* a paru dans *Autour de la Mer Morte*, du même auteur (cf. *Rev. Or. lat.*, VIII, 583).

GAUTIER (Lucien). — *Aux puits d'Abraham.*
[*Revue chrétienne*, 3e sér., t. XI (1900), pp. 179-192.]

Récit d'une excursion à Beer-Sheba, en 1899.

GAUTIER (Lucien). — *Le lac de Tibériade.*
[*Le Globe* [Genève], t. XLI (juin 1902), pp. 128 et suiv.]

GEBHARDT (Oscar von). — Voy. *Passio S. Theclae.*

GELZER (H.). — *Geistliches und Weltliches aus dem türkischen Orient.....* — Cf. *Rev. Or. lat.*, VIII, 584; IX, 268.

Compte rendu : *Orientalische Litt. Zeitung*, t. IV, n° 9 (15 sept. 1901), pp. 360-364 (Martin HARTMANN).

GELZER (Heinrich). — *Der Patriarchat von Achrida. Geschichte und Urkunden.*
[*Abhandl. der Königl. Sächs. Gesellsch. d. Wissench. Philolog.-histor. Classe.*, t. XX, n° v. — Tir. à part : Leipzig, B.-G. Teubner, 1902, gr. in-8°, 232 pp.]

Comptes rendus : *Byzant. Zeitschr.*, t. XI (1902), pp. 650-651 (K. KRUMBACHER). — *Échos d'Orient*, 5e an., n° 6 (sept. 1902), pp. 409-412 (L. PETIT).

GELZER (H.). — *Geographische und onomatologische Bemerkungen zu der Liste der Väter des Konzils von 381.*
[*Byzant. Zeitschr.*, t. XII (1903), pp. 126-130.]

L'auteur cherche à établir les noms exacts et à identifier les sièges d'un certain nombre des Pères du concile, dont plusieurs syriens ou palestiniens. A cet effet, il compare entre elles les leçons fournies par les deux relations latines du concile (*Prisca* et *Dionysiana*), et par celle qui se trouve dans la *Chronique* de Michel le Syrien (éd. Chabot).

Genuinae relationes inter sedem apostolicam et Assyriorum orientalium seu Chaldaeorum ecclesiam, nunc majori ex parte primum editae, historicisque adnotationibus illustratae cura et studio, Rev. abbatis Samuelis GIAMIL, ecclesiae Babyloniensis archidiaconi et patriarchae Chaldaeorum procuratoris generalis. — Romae, E. Loescher, 1902, in-8°, XLVIII-648 pp.

Comptes rendus : *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, 36e an, n° 49 (8 déc. 1902), pp. 441-442 (J.-B. CHABOT). — *Revue de l'Orient chrét.*, 1902, n° 3, p. 507 (J. DE LAVIORNERIE).

Géorgiens (Les) de Tiflis.
[*La Terre-Sainte*, 28e an., t. XIX, n° 16 (15 août 1902), pp. 248-250 et 1 grav.]

GEORGII ACROPOLITAE *opera*; recensuit Aug. HEISENBERG. Vol. I. — Leipzig, Teubner, 1903, in-8°, XXIV-367 pp.

GEPPERT (Franz). — *Die Quellen des Kirchenhistorikers Sokrates....* — Cf. *Rev. Or. lat.*, VI, 582; VII, 356, 624.

Compte rendu : *Theol. Literaturzeitung*, t. XXVII (1902), col. 207-210 (E. PREUSCHEN).

GERLAND (Ernst). — *Kreta. Ein Ueberblick über die neueren wissenschaftlichen Arbeiten auf der Insel.*
[*Neue Jahrb. f. das Klass. Altertum, Gesch. und deutsche Liter.*, Ire partie, t. IX (1902), n° 10, pp. 726-737].

Fouilles entreprises par les expéditions anglaise, italienne, vénitienne. Renseignements sur la *Loggia* de Candie, probablement construite par Michel Sammicheli, qui habitait l'île en 1537-1542.

GERLAND (E.). — *Noch einmal der litterarische Nachlass Carl Hopfs.*
[*Byzant. Zeitschr.*, t. XI, nos 3-4 (oct. 1902), pp. 321-332].

Sur le classement des papiers de K. Hopf à la Bibliothèque royale de Berlin.

GERLAND (E.). — *Die wissenschaftliche Expedition der Italiener auf Kreta.*

[*Frankfurter Zeitung*, 1902, n° 24 (24 janv.) *Erstes Morgenblatt.* — Reproduit dans : *Deutsche Litteraturzeitg.*, 14 juin 1902, col. 1518 et suiv.]

Programme d'une mission scientifique préparée récemment à Venise pour l'étude de l'histoire de la Crète au moyen âge.

GERLAND (E.). — Voy. *Neue Quellen.*

GERMER-DURAND (J.). — *Topographie de Jérusalem.*

[*Échos d'Orient*, n°s 38-40, 6e an., (1903), pp. 5-17, 171-174, 229-230].

Indications sommaires sur la topographie de la Ville-Sainte dans les phases principales de son évolution. Les idées de l'auteur sont sur beaucoup de points nouvelles et appelleront sans doute la discussion : telle par exemple son opinion sur l'étendue de Jérusalem au temps de Salomon et sur les dimensions de la terrasse du Temple restauré par Hérode.

GERMER-DURAND (J.). — *Bethsoura.*

[*Échos d'Orient*, 6e an., n° 42, (1903), pp. 290-292].

L'auteur défend, contre le P. Lagrange, l'identification qu'il a proposée de la Bethsoura des Macchabées avec la citadelle actuelle de Jérusalem.

GERMER-DURAND (J.). — *La voie de Jérusalem à Hesban. Inscription inédite.*

[*Revue augustinienne*, t. II (mai 1903), pp. 432-434].

Recension : *Échos d'Orient*, 6e an., n° 42 (sept. 1903), pp. 349-350 (S. VAILHÉ).

GEROLA (Giuseppe). — *Candia all' epoca Veneziana.*

[*La Rassegna internazionale*, an. II, vol. VII (1901), col. 329-343].

Compte rendu : *Nuovo Archivio veneto*, nouv. sér., an. II, t. III, (1902), p. 209 (Gius. DELLA SANTA).

GEYER (Christian). — *Die Pilgerfahrt Ludwigs des Jüngeren von Eyb nach dem heiligen Lande* (1476). — Bayreuth, 1902, in-8°, 54 pp.

GIAMIL (Samuel). — *Documenta relationum inter S. Sedem apostolicam et Assyriorum orientalium seu Chaldaeorum ecclesiam.*

[*Bessarione*, t. IX (1900-1901), pp. 458-480; et 2e sér., t. I (1901), pp. 50-60, 203].

Publie des documents latins, parus du 31 oct. 1894 au 16 déc. 1900, et de plus la Relation d'un voyage à Rome du catholicos Sulaka (1552-1553); une lettre du catholicos Abd-Isô' à Pie IV, du 7 janv. 1565; une lettre du catholicos Elie VI à Grégoire XIII; un mémoire sur l'état de l'église chaldéenne, présenté en 1607 au pape Paul V.

GIAMIL (Samuel). — Voy. *Genuinae relationes.*

GILLMANN (Franz). — *Das Institut der Chorbischöfe im Orient. Historisch-kanonistiche Studie.* — München, J.-J. Lentner, 1903, in-8°, 136 pp.

[*Veröffentlichungen aus dem Kirchenhistorischen Seminar München*, IIte Reihe, n° 1].

Gioacchimo III, patriarca ecumenico.

[*Bessarione*, 2e sér., t. I (1901), pp. 118-121].

GIRARD (Le R. P.), S. J. — *Les Nestoriens et la Chine.*

[*La Terre-Sainte*, 28e an., t. XIX, n°s 14, 16, 17, 18 (15 juil., 15 août, 1er et 15 sept. 1902), pp. 220-223, 252-255, 266-268, 274-276].

Suite de l'article signalé dans la *Rev. Or. lat.*, VIII, p. 585.

GLENK (Friedr.). — *Bericht über das Ernte = und Herbstdankfest in Sarona.*

[*Die Warte des Tempels*, Jahrg. 58, n° 47 (1902, 20 nov.), pp. 369-371].

GLOVER (Terrot Reaveley). — *Life and letters...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, IX, 268.

Comptes rendus : *Anal. Bolland.*, t. XXI, fasc. 3-4 (1902), p. 430. — *The American Journal of Theology*, t. VI (1902), p. 791. (E. B. HULBERT). — *Literar. Centralbl.*, t. LIII

(1902), n° 48, col. 1610 (Carl Weyman). — *Wochenschr. f. klass. Philol.*, t. XIX (1902), n° 32, col. 873-877 (Joh. Tolkiehn). — *Berlin. philol. Wochenschr.*, t. XXII (1902), n° 27, col. 845-849 (W. Kroll). — *The english histor. Rev.*, n° 67 (juil. 1902), p. 541 (G. Mc. N. Rushforth).

Godefroy (Le Fr.). — *Les écoles des Frères dans le Levant.*
[*La Terre-Sainte*, 29e an., t. XX, n° 10, pp. 140-143].

Gœrres (Franz). — *Papst Gregor der Grosse und Kaiser Phokas.*
[*Zeitschr. f. wissensch. Theologie*, t. XLIV, pp. 592-602].

Gœttsberger (J.). — *Barhebraeus....* — Cf. *Rev. Or. lat.*, VIII, 585.

Comptes rendus : *Literar. Centralbl.*, t. LII, n° 34 (24 août 1901), col. 1378-1379 (Ed. König). — *Gött. Gel. Anzeigen*, t. CLXIV (1902), pp. 161-168 (Fr. Schulthess). — *Rev. d'hist. ecclés.* [de l'Université de Louvain], t. IV (1903), pp. 101-102 (A. Van Hoonacker).

Goldziher (I.). — *Islamisme et parsisme.*
[*Rev. de l'hist. des religions*, t. XLIII (1901), n° 1 (janv.-févr.), pp. 1-29.]

Golgatha und das heilige Grab.
[*Der Bote aus Zion*, 18e an., n° 1 (févr. 1902), pp. 2-9.]

Goltz (Ed. Freiherr von der). — *Reisebilder aus dem grieschisch-türkischen Orient.* — Halle, Strien, 1902, in-8°, 156 pp.

Compte rendu : *Theolog. Literaturblatt*, t. XXIII (1902), n° 52, col. 621-623 (G. Wohlenberg).

Golubovich (Hieron.). — Voy. *Ichnographiae...*

Goodspeed (Edgar J.). — *A martyrological fragment from Jerusalem.*
[*The American Journal of Philology*, t. XXIII (1902), pp. 68-74.]

Édition, d'après un ms. grec de Jérusalem, d'un fragment de martyrologe dans lequel il est question d'une persécution exercée par Dioclétien dans la ville d'*Aelia*. Le morceau est d'ailleurs sans valeur.

Gottheil (R.). — *A christian Bahira legend.*
[*Zeitschr. für Assyriol.*, t. XIII (1898), pp. 189-242; t. XIV (1899), pp. 203-268; t. XV (1900), pp. 56-102; t. XVII (1903), pp. 125-166.]

Légende de la rencontre du moine Bahira avec Mahomet. R. Gottheil en publie le texte d'après plusieurs manuscrits.

Goussen (Heinrich). — *Martyrius-Sahdona's Leben und Werke. Nach einer syrischen Handschrift in Strasburg i-E. Ein Beitrag zur Geschichte des Katholicismus unter den Nestorianern.* — Leipzig, Harrassowitz, 1897, gr. in-8°, xx-34 pp.

Compte rendu : *Litterar. Centralbl.*, 1899, n° 35, col. 1187-1188.

Graf (G.). — *Ein alter Weiheritus der morgenländischen Kirche.*
[*Der Katholik*, 82 Jahrg. (1902), 3te Folge, Bd. XXVI, pp. 272-281.]

Rituel de la consécration de l'évêque, d'après un texte arabe publié par le P. Cheïkho dans la Revue *al-Machrik*.

Graeven (Hans). — *Zweiundsechzig Jahre Byzantinischer Geschichte.* — Avec gravures.
[*Neue Jahrb. f. das class. Altertum, Gesch. und deutsche Litteratur*, Jahrg. III, n° 10 (1900), pp. 692-702.]

Aperçu rapide des campagnes de Jean Tzimiskès et de Basile II, d'après l'*Épopée byzantine*, tomes I et II, de M. Schlumberger.

Grandidier. — Voy. *Œuvres inédites.*

Greci uniati (I.).
[*Bessarione*, 2e sér., t. II (1901), pp. 354-357.]

Greffin Affagart. — Voy. *Voyage en Terre Sainte.*

Gregg (A.-J.). — *Moriah.* — Jerusa-

lem, House of Industry, 1900, in-8°, 153 pp.

Recension : *Rev. biblique internat.*, XI° an., n° 3 (1er juil. 1902), pp. 485-486.

Gressmann (Hugo). — *Studien zu Euseb's Theophanie.* — Leipzig, J.-C. Hinrichs, 1903, in-8°, xi-154-70* pp.
[*Texte und Untersuchungen*, N. F., VIII, 3.]

Grisar (H.), S. J. — *Die Palästinareise des sog. Antoninus Martyr.*
[*Zeitschr. f. kathol. Theologie*, XXVI Jahrg. (1902), pp. 760-770. — Tir. à part : S. l. n. d., in-8°, 12 pp.]

Notes historiques et philologiques sur divers passages de l'*Itinéraire* dit d'Antonin. La principale de ces notes est relative à l'interprétation de la première phrase de l'ouvrage : *Praecedente beato Antonino martyre, ex eo quod a civitate Placentina egressus sum, in quibus locis sum peregrinatus, id est loca sancta.* Ce début un peu obscur avait été expliqué de diverses manières par les éditeurs de l'Itinéraire : suivant Gildemeister, le *beatus Antoninus martyr* était le principal personnage qui fit le pèlerinage avec l'auteur de la relation ; suivant Tobler, *Antoninus* pouvait être sinon le personnage qui a tenu la plume, du moins celui qui a dicté le pèlerinage ; enfin Geyer, sans discuter à fond la question, admettait qu'Antoninus était bien un compagnon de l'auteur dans son voyage. Le P. Grisar rejette toutes ces explications, et il pense que les mots *praecedente beato Antonino martyre* doivent s'entendre au figuré : *Antoninus martyr* est simplement le compagnon spirituel du voyageur, le protecteur sous la sauvegarde duquel celui-ci s'est mis en voyage, et on doit sans doute l'identifier avec le saint patron de Plaisance, Antonin le martyr, qui paraît avoir vécu au iii° ou au iv° siècle. L'explication serait assez séduisante si, au ch. 34, nous ne trouvions de nouveau une mention applicable très vraisemblablement à ce même personnage, sans que cette fois il puisse y avoir de doute sur son existence matérielle : « *Quibus per me centum solidos offerebat ille christianissimus cum quo fui, sed noluerunt accipere* ». Certains mss. donnent même la leçon «... ille chistianissimus cum quo fui *pater Antoninus.* »

Comptes rendus : *Ephemerides liturgicae* (Rome), 1903, pp. 338-348 (Pietro Piacenza). — *Anal. Bolland.*, t. XXII (1903), p. 498 (Jos. Van den Gheyn).

Guepin (Dom Alphonse). — *Un apôtre de l'union des églises au* xviii° *siècle.* ... — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VI, 583 ; VII, 356.

Comptes rendus : *Polybiblion*, t. XCI, n° 25 (mai 1901), pp. 445-446 (P. S. P.). — *Stud. u. Mittheil. aus d. Bened. u. d. Cisterc. Orden*, XXI° an. (1900), pp. 158-159 (D. J. M. Besse). — *The Dowside Rev.*, juil. 1899. — *Hist. Jahrb. d. Görres Gesellsch.*, t. XX (1900), p. 510 (P. G. M).

Guerrieri (Giovanni). — *Gualtieri VI di Brienne, duca d'Atene e conte di Lecce. Contributo alla storia del feudalismo in Terra d'Otranto.* — Napoli, Pierro, 1896, in-8°, 74 pp.

Compte rendu : *Riv. stor. ital.*, t. XVI (nouv. sér., t. III), an. 1898, pp. 49-50 (Fransesco Caraballese).

Guerrieri (F. Feruccio). — *Dell' antico culto di S. Nicola in Bari.*
[*Rassegna Pugliese*, t. XIX (1902), pp. 257-262.]

M. Guerrieri a trouvé, dans les archives de l'abbaye de la Cava, deux diplômes de Nicolas, archevêque de Bari (1035-1062), datés de 1036 et de 1039, desquels on doit conclure que cet archevêque fit construire sur un terrain lui appartenant et à ses frais deux églises consacrées au fameux évêque de Myre, dont les reliques devaient être transférées en 1087 à Bari, et qu'il introduisit ainsi le culte de S. Nicolas dans sa cité épiscopale.

Guillaume (J.). — *Le saint Suaire de Besançon.*
[*La Révolution française*, t. XLIII (1902), pp. 1-16.]

Procès-verbal de l'enquête faite, le 27 ventôse an II, sur le prétendu suaire de J.-C. L'enquête ayant prouvé que le suaire était de fabrication récente, cette fausse relique fut détruite : il semble qu'elle ait servi à faire de la charpie.

Gumplowicz (Dr Max). — *Leben und Schicksale Balduins, Bischofs von Kruschwitz....* — Cf. *Rev. Or. lat.*, IX, 269.

Compte rendu : *Biblioth. de l'Éc. d. Chartes*, t. LXIV, 3° et 4° livr. (mai-août 1903), pp. 405-406 (R. P.).

Gumplowicz (Dr Max). — *Die Quellen des Balduin Gallus. Eine quellenkritische Studie.*
[*Mittheil. d. Instituts für Œsterr.*

Gesch. Forschung, t. XXIII (1902), n° 4, pp. 568-597.]

Il s'agit ici de la Chronique latine de ce Baudouin que M. Gumplowicz identifie avec Baudouin, comte de Hainaut, parti avec Godefroi de Bouillon pour la croisade (cf. *Rev. Or. lat.*, IX, 269).

HABIB. — *Le gouvernement du Liban.*
[*La Terre-Sainte*, 28e an., t. XIX, n° 24 (15 déc. 1902), pp. 378-379.]

HACKETT (J.). — *A History of the orthodox Church of Cyprus...* — London, Methuen and C°, 1901 (et non 1900)... — Cf. *Rev. Or. lat.*, IX, 269.

Comptes rendus : *Anal. Bolland.*, t. XXII, fasc. 2 (1903), pp. 211-213 (H. DELEHAYE). — — *The American Journal of Theology*, VI (1902), p. 356 (Hugh M. SCOTT).

HACKSPILL (L.). — *Congrès des Orientalistes.*
[*Rev. biblique internat.*, XIIe an., n° 1 (janv. 1903), pp. 153-157.]

Sur les travaux du treizième Congrès des orientalistes, tenu à Hambourg en septembre 1902.

HAGENMEYER (H.). — *Epistulae et chartae...* — Cf. *Rev. Or. lat.*, VIII, 561.

Comptes rendus : *Biblioth. de l'Éc. des Chartes*, t. LXIII (1902), p. 700 (J. DELAVILLE LE ROULX). — *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, nouv. sér., t. LIII, n° 13 (31 mars 1902), pp. 285-286 (N. JORGA). — *Historisches Jahrb. d. Görresgesellsch.*, t. XXIII (1902), pp. 202-203 (G. SCHNÜRER). — *Allgemeine Literaturbl.*, XI (1902), col. 299 (B.). — *Byzant. Zeitschr.*, t. XI (1902), p. 524 (R. RÖHRICHT). — *Rev. histor.*, t. LXXXIII (1903), pp. 148-150 (Aug. MOLINIER).

HAMPE (K.). — *Der Kaiser Friedrich II.*
[*Historische Zeitschr.*, N. F., t. XLVII, n° 1 (1899), pp. 1-42.]

Étude du caractère de Frédéric II, sans rien de spécial — à part quelques allusions — sur son rôle en Orient.

HASELOFF (Arthur). — Voy. *Psalter.*

HASHAGEN (Otto). — *Otto von Freisingen als Geschichtsphilosoph und Kirchenpolitiker.* — Leipzig, Teubner, 1900, in-8°.
[*Leipziger Studien*, VI, 2.]

Compte rendu : *Rev. histor.*, t. LXXIX, n° 2 (juil.-août 1902), p. 391 (A. MOLINIER).

HEADHAM (A. C.). — *The editions and manuscripts of Eusebius*, Part I.
[*The Journ. of theological Studies*, t. IV (1902), pp. 93-102.]

HEER (J. M.). — *Eine übersehene Handschrift der Historia Lausiaca.*
[*Oriens christ.*, t. II (1902), n° 2, p. 437.]

Sur le ms. Vat. graec. 2081, olim Basilianus.

Heilige Feuer (Das) einst und jetzt.
[*Der Bote aus Zion*, 19 Jahrg., n° 3 (août 1903), pp. 33-40.]

Version allemande du récit de l'abbé Daniel, précédée et suivie de quelques notes sur la cérémonie actuelle du Feu sacré dans l'église du Saint-Sépulcre.

HERBETTE (Maurice). — *Une ambassade turque sous le Directoire.* — Paris, Perrin, 1902, in-8°, 243 pp.

Compte rendu : *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, nouv. sér., t. LIV, n° 42 (20 oct. 1902), pp. 315-316 (G. PARISET).
Un chapitre de cet ouvrage avait paru précédemment dans la *Rev. de Paris* (cf. *Rev. Or. lat.*, IX, 270).

HÉRON de VILLEFOSSE (Antoine). — *Inscription grecque de Tyr.*
[*Bull. de la Soc. nat. des antiq. de France*, 1901, pp. 228-231.]

Inscription mentionnant Titus Furius Victorinus, préfet du prétoire de Marc-Aurèle et de Lucius Verus, mort en 167, et un affranchi nommé Fortunatus, architabulaire d'Égypte et procurateur des revenus d'Alexandrie.

HÉRON de VILLEFOSSE (Antoine). — *Patère en argent provenant de Syrie* (photogr.). — *Sceaux trouvés à Tripoli de Syrie* [époque romaine]. — *Candélabres en bronze provenant de Syrie.* — *Équerre en bronze pro-*

venant de Tyr. — *Plomb romain trouvé à Beyrouth.*
[*Bull. de la Soc. nat. d. antiq. de France,* 1902, pp. 150-152, 197, 234, 328, 341.]

HERRE (P.). — *Europäische Politik im Cyprischen Krieg,* 1570-1573. I. Teil : *Vorgeschichte und Vorverhandlungen.* — Leipzig, Dieterich, 1902, gr. in-8°, XI-165 pp.

Comptes rendus : *The American. histor. Rev.*, vol. VIII, n° 2 (janvier 1903), pp. 346-347 (Sidney B. FAY). — *Literar. Centralbl.*, t. LIII, n° 47 (22 nov. 1902), col. 1559 (E. GERLAND).

HERZL (Theodor). — *The Zionist Congress.*
[*The Contemporary Rev.*, octobre 1897, pp. 587-600.]

HESSELING (D. C.). — *Byzantium.* Haarlem, H. D. Tjeenk Willink, 1902, in-8°, VIII-404 pp.
[*Geestelijke Vooronders,* door A. Pierson.]

Étude de la civilisation byzantine de 325 à 1453, surtout au point de vue de la littérature et de l'art.
Recension : *Byzant. Zeitschr.*, t. XI (1902), p. 646 (K. KRUMBACHER).

HESSELING (D. C.). — *Een protestantsche Patriarch.*
[*Theologisch Tijdskrift*, 1902, pp. 218-254.]

A propos du patriarche Cyrille Lukaris (1572-1638) et des tentatives d'union entre l'église orthodoxe et les églises réformées.

HESYCHIUS. — Voy. *Scriptores rerum Constantinopolitanorum.*

HEURTEBIZE (Dom B.). — *Un pèlerin manceau en Palestine : Greffin Affagart* (1533-1534).
[*Revue histor. et archéol. du Maine,* t. II (1902), 2e livr., pp. 93-108.]

HEYMANN (Richard). — *Von Königsberg nach Kairo. Reisebilder.* — Dresden, C. Reismer, 1897, in-16.

Le voyageur a parcouru la Palestine.

HID (Evangelos). — *Étude sur les origines des Grecs melchites. Réponse au R. P. Lammens,* S. J... — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, IX, 270.

Compte rendu : *Échos d'Orient,* t. V, n° 1 (oct. 1901), p. 60 (S. VAILHÉ). A propos de ce compte rendu, le P. H. Lammens a adressé quelques éclaircissements au P. Vailhé. Ils ont paru dans la même revue, 5e an., n° 6 (sept. 1902), pp. 406-407.

HIERONYMI *Chronicorum codicis Floriacensis fragmenta Leidensia, Parisina, Vaticana phototypice edita.* Praefatus est Ludovicus TRAUBE. — Lugduni Batavorum, A. W. Sijthoff, 1902, in-4°, XXII pp. et 44 phototypies.
[Fait partie de la collection : *Codices graeci et latini photographice depicti,* duce Scatone de Vries. *Supplementum* 1.]

HILDEGARDIS *causae et curae.* Ed. Paul KAISER. — Leipzig, B.-G. Teubner, 1903, in-8°, V-254 pp.
[*Bibliotheca Teubneriana.*]

Compte rendu : *Literar. Centralbl.*, 54 Jahrg., n° 40 (3 oct. 1903), col. 1341-1343.
Les *Causae et curae* sont un ouvrage de médecine. P. Kaiser le publie d'après un ms. de Copenhague, du XIIIe siècle.

HILGENFELD (Adolfus). — Voy. IGNATII Antiocheni.

HIRSCHMANN (A.). — *Gretsers Schriften über das Kreuz.*
[*Zeitschr. f. kathol. Theol.*, t. XX (1896), n° 2, pp. 256-300.]

Gretser manquait de critique ; mais les nombreux matériaux réunis par lui sur la Croix, au point de vue historique et archéologique, préserveront son œuvre de l'oubli.

Histoire de Beyrouth et des Bohtor, émirs d'Al-Gharb, par SALIH IBN-YAHYA, publiée et annotée par le P. L. CHEIKHO. S. J., d'après le ms. de Paris. — Beyrouth, Impri-

merie catholique, 1902, in-16, 6-316 pp.; avec une carte. — En arabe.

Salih ibn-Yahya vivait au début du xve siècle. Son *Histoire de Beyrouth*, écrite pour les émirs d'Al-Gharb dont il descendait lui-même, est particulièrement intéressante pour la période médiévale. On y rencontre nombre de renseignements sur les croisades et les principautés latines de Terre-Sainte. Le ms. arabe 1670 de la Biblioth. Nationale que reproduit la présente édition est autographe.

Histoire de saint Azazaïl. Texte syriaque inédit avec introduction et traduction française, précédée des actes grecs de saint Pancrace, publiés pour la première fois par Frédéric MACLER. — Paris, E. Bouillon, 1902, in-8°, 38-64 pp. et 2 photograv.

[*Biblioth. de l'École des Hautes-Études*, fasc. 141.]

Azazaïl, saint honoré par les monophysites syriens, vivait à la fin du IIIe et au début du IVe siècle.

Compte rendu : *Byzant. Zeitschr.*, t. XII (1903), pp. 608-610 (Th. NOELDEKE).

Historia dos martyres de Nagram, versao ethiopica, publicada por Francisco Maria Esteves PEREIRA. — Lisboa, Imprensa nacional, 1899, gr. in-8°, XVIII-198 pp.

Compte rendu : *Litt. Centralbl.*, 51 Jahrg. n° 34 (25 août 1900), col. 1402-1403.

HODGSON (F. C.). — *The early history of Venice, from the foundation to the conquest of Constantinople*, a. D. 1204. — London, G. Allen, 1901, in-8°, XX-473 pp. — Carte et plan.

Comptes rendus : *Deutsche Litteraturzeitg.*, t. XXIII, n° 21 (24 mai 1902), col. 1323-1325. — *The Athenaeum*, n° 3904 (23 août 1902), pp. 241-242. — *The American histor. Rev.*, vol. VIII, n° 1 (oct. 1902), pp. 109-110 (William Roscoe THAYER).

HŒNNICKE (Gustav). — *Studien zur Geschichte des Hospitalordens im Königreich Jerusalem* (1099-1162). — Halle, 1897, 39 pp.

HŒNNICKE (Gustav). — *Der Hospitalorden in der zweiten Hälfte des 12 Jahrhunderts. Der Hospitalorden im Königreich Jerusalem.*

[*Zeitschr. f. wiss. Theol.*, t. XLII (1899), pp. 59-106, 400-426.]

HOFFMANN (D.-J.). — *Lichtbilder aus Palästina.*

[*Die Warte des Tempels*, Jahrg. 58, n° 47 (1902, 20 nov.), pp. 372-374.]

Sur les établissements des diverses communautés chrétiennes en Palestine.

HOLDER-EGGER (O.). — *Ueber die verlorene grössere Chronik Sicards von Cremona.*

[*Neues Archiv. d. Gesellsch. f. ältere deutsche Gesch. Kunde*, t. XXIX, n° 1 (1903), pp. 177-245.]

HOLTZMANN (Oskar). — *Neutestamentliche Zeitgeschichte.* — Freiburg i. B. und Leipzig, P. Siebeck, 1895, in-8°, VIII-260 pp.

[*Grundriss der theolog. Wissenschaften*, IIte Reihe, 2ter Band.]

Histoire de la Palestine au temps du Nouveau Testament.

HOLZHEY (Carl). — *Ein altchristliches Hospital.*

[*Theolog.-praktische Monatschrif* t. XII (1902), pp. 525-527.]

Fondation d'un hôpital à Édesse, par S. Rabbulas, évêque de cette ville (412-435).

HORN (Elzearius). — Voy. *Ichnographiae.*

HORN (Paul). — Voy. DIETRICH (Karl).

HOUTSMA (Th.). — Voy. *Recueil de textes.*

HUART (Cl.). — *Épigraphie d'Asie Mineure.*

[*Rev. sémitique*, 2e an. (1894), pp. 61-75, 120-134, 235-241, 324-332; 3e an. (1895), pp. 73-85, 174-182, 214-218, 334-371.]

Intéressant pour l'histoire des Seldjoukides de Roum au XIIIe siècle.

Compte rendu : *Journ. asiat.*, 9e sér., t. VIII (1896), pp. 358-360 (E. Drouin).

Hueffer (G.). — *Die Schriften des heil. Bernard über den Kreuzzug.* [*Akten des fünften Kongresses katholischer Gelehrten* (Münich, Herder, 1901, in-8°, v-517 pp.) *Sitzungen.*]

Analyse de ce mémoire.

Hughes (Ch.). — *Shakespeare's Europe : Unpublished chapters of Fynes* Morison's *Itinerary, being a Survey of the condition of Europe at the end of the XVIth. century.* With an Introduction and an Account of Fynes Morison's career. — London, Sherratt and Hughes, 1903, in-8°.

Comptes rendus : *The Athenaeum*, n° 3944 (30 mai 1903), pp. 681-682. — *The english histor. Rev.*, n° 72 (oct. 1903), vol. XVIII, pp. 792-793 (C. H. Firth). — *The Edinburgh Rev.*, t. CXCVII, n° 404 (avril 1903), pp. 373-394.

Édition d'une partie des voyages de Morison restée inédite, avec une notice sur ce voyageur qui, vers la fin du xve siècle, parcourut entre autres régions la Turquie et les pays du Levant.

Humanitaire (L') projet de Léon XIII. Orthodoxes et catholiques. La réunion des deux églises.

[*La Terre-Sainte*, 29e an., t. XX, nos 15, 16, 17, 19, 20 (1er et 15 août, 1er sept., 1er et 15 oct. 1903), pp. 229-232, 242-243, 257-260, 296-299, 305-309].

Reproduction d'articles parus dans *Le Phare d'Alexandrie*.

Humblot (Émile). — *Étude sur le Sépulcre de Joinville* (Haute-Marne). — Joinville, impr. Rosentiel, 1902, pet. in-8° carré, 49 pp.; grav. et planches.

Hume (Martin). — *Early Portuguese travels in Palestine, Egypt, India.* [*The Athenaeum.*, n° 3831 (23 mars 1901), p. 373.]

M. Hume a acquis un ms. contenant la relation d'un voyage fait en 1553-1554 par un Portugais anonyme, relation intitulée : *Breve tratado e regimento pera toda a pesoa q' do reino de Portugal quiser ir ao sancto sepulcro e terra sancta de Hierusallem. É ver tambem o reino do gram Cairo e asi pasar a India. Aqui achará vias direitas que o autor deste tratado pason e vió partindo de Lixboa pera o reino de Ingraterra, donde começa este tratado, e pondolhe fim na India na cidade de Ormuz.* Le voyageur, parti de Lisbonne par mer, visite successivement Londres, Anvers, Bruxelles, Lyon, Marseille; il s'embarque à Gênes, se rend à Venise, puis à Raguse, et de là, à travers la Bulgarie et la Roumélie, à Constantinople qu'il décrit en grand détail. Il passe ensuite en Asie-Mineure, Syrie, Palestine, visite Jérusalem et d'autres sanctuaires, séjourne six mois en Égypte, puis se rend par mer à Jaffa, gagne de là la Mésopotamie, descend le Tigre, puis l'Euphrate jusqu'à Bassorah, et arrive enfin à Ormuz, alors possession portugaise. — Le ms. possédé par M. Hume est presque contemporain du voyage : il porte la date 1561.

Huxley (Henry Minor). — Voy. *Syrian Songs.*

Ibn-Bibi. — Voyez *Recueil de textes.*

Ichnographiae locorum et monumentorum veterum Terrae Sanctae, accurate delineatae et descriptae a P. Elzeario Horn, O. M. provinciae Thuringiae (1725-1744), e cod. Vaticano lat. n° 9233 excerpsit, adnotavit et edidit cum 75 figuris et appendice historico ex eodem codice P. Hieronymus Golubovich, O. M., missionarius apostolicus Terrae Sanctae. — Romae, typis Sallustianis, 1902, in-4°, lx-301 pp.

Comptes rendus : *Pal. Explor. Fund. Quarterly statement,* avril 1903, pp. 183-184. — *Rev. bibl. internat.*, xiie an. (1903), n° 3, pp. 451-453 (H. Vincent). — *Biblioth. de l'Éc. des Chartes*, t. LXIV, 3e et 4e livr. (mai-août 1903), pp. 338-339 (André Lesort). — *Anal. Bolland.*, t. XXII, n° 4 (1903), pp. 479-480. — *Byzant. Zeitschr.*, t. XII (1903), pp. 425-426 (J. Strzygowski). — *Oriens christ.*, t. II (1902), n° 2, pp. 474-477 (Ant. Baumstark). — *Mittheilungen und Nachrichten des deutschen Palästina Vereins*, 1903, n° 1, pp. 10-11. — *Nuovo archivio Veneto,* N. S. an. II, t. IV, 2e partie (1902), pp. 292-293 (G. Occioni Bonaffons).

Ignatii Antiocheni et Polycarpi

Smyrnaei *Epistulae et Martyria.* Edidit et adnotationibus instruxit Adolfus HILGENFELD. — Berlin, Schwetschke u. Sohn, 1902, in-8°, XXIV-384 pp.

Comptes rendus : *Literarisches Centralbl.*, t. LIII (1902), col. 1257-1259 (G. KRÜGER). — *Deutsche Literaturzeitg.*, t. XXIII (1902), n° 42, col. 2640-2642 (Ad. JÜLICHER). — *Wochenschr. f. Klass. Philol.*, t. XIX (1902), n° 51, col. 1388-1396 (J. DRÄSEKE). — *Zeitschr. f. wiss. Theol.*, t. XLV (1902), pp. 573-580 (Ad. HILGENFELD). — *Byzant. Zeitschr.*, XII, (1903), p. 372 (C. WEYMAN). — *Anal. Bolland.*, t. XXII (1903), fasc. 3, pp. 335-336.

ILLÉSSY (J.). — *L'ordre Teutonique en Hongrie.*
[*Szdzadoc* (*Les Siècles*), mars 1902].

Impressions et souvenirs. Deux sœurs jumelles en voyage. M. M. P. V. — Lille et Paris, Soc. de saint Augustin, 1897, in-8°, 259 pp.; avec 20 grav.

Voyage en Terre Sainte, en 1895.

INGOLD (A.-M.). — Voy. *Œuvres inédites* de GRANDIDIER.

Itinéraire de Jérôme MAURAND *d'Antibes à Constantinople* (1544), texte italien publié pour la première fois avec une introduction, une traduction et des notes par Léon DOREZ. — Paris, Ern. Leroux, 1901, LVII-378 pp. et 20 pl.

Jérôme Maurand, désireux de voir Ste Sophie et les autres curiosités de Constantinople, se proposa comme aumônier au capitaine Polin, envoyé par François Ier, en 1514, auprès du sultan Soliman II, sur la flotte de Barberousse. La relation de Maurand donne de nombreux détails touchant les dévastations de Barberousse sur les côtes italiennes. On y trouve des descriptions intéressantes des îles grecques et de Constantinople.

Comptes rendus : *Rev. des ét. anciennes*, t. IV (1902), pp. 160-164 (P. PERDRIZET). — Cf. *Acad. des Inscr. et B. Lettres. Comptes rendus des séances de l'année*, 1899, 6 avril, pp. 213-214.

JACOB (B.). — *Das hebräische Sprachgut im Christlich-Palästinischen.*
[*Zeitschr. f. d. altestam. Wissensch.*, t. XXII (1902), pp. 83-113].

JACOB (Eugen). — *Johannes von Capistrano.* I Teil : *Das Leben und Wirken Capistrans.* — Breslau, M. Woywod, 1903, in-12, 214 pp.

JACOBS (Emil). — *Cristoforo Buondelmonti. Ein Beitrag zur Kenntnis seines Lebens und seiner Schriften.*
[*Beiträge zur Bücherkunde und Philologie August Wilmanns zum 25 März 1903* (Leipzig, O. Harrassowitz, 1903, in-8°), pp. 313-340].

JAQUES (John). — Voy. SCHNELLER (L.-L.).

JAUSSEN (Fr. Antonin). — *Les tribus arabes à l'est du Jourdain* (suite).
[*Rev. biblique internat.*, XIe an., n° 3 (1er juil. 1902), pp. 419-425; XIIe an., n° 1 (1er janv. 1903), pp. 93-99].

Sur le début de cet article, voy. *Rev. Or. lat.*, IX, 272.

JAUSSEN (Fr. Ant.) et SAVIGNAC (P. Raph.). — *Nouvelles inscriptions nabatéennes de Pétra.*
[*Rev. biblique internat.*, XIe an., n° 4 (1er oct. 1902), pp. 580-590].

JAUSSEN (Fr. Antonin). — *Voyage au Sinaï.*
[*Rev. biblique,* XIIe an., n° 1 (1er janv. 1903), pp. 100-114].

L'auteur décrit seulement une partie de l'itinéraire suivi par lui au retour, soit la route d'Aqabah à Ma'ân.

JAUSSEN (Fr. Antonin). — *Ou'aïrah.*
[*Rev. biblique internat.*, XIIe an., n° 1 (1er janv. 1903), pp. 114-120].

On avait vainement jusqu'ici cherché le château d'Ou'aïrah, mentionnné par les historiens arabes comme ayant appartenu aux croisés. Le P. Jaussen l'a retrouvé non loin de la source de l'ouâdy Mousa, près de Petra. On doit sans doute l'identifier avec le château désigné par Guillaume de Tyr sous l'appellation *li Vaux Moïse.*

JAUSSEN (Le P. Ant.). — *Coutumes arabes.*

[*Rev. bibl. internat.*, XII° an., n° 2 (avril 1903), pp. 244-266.]

Suite de l'article signalé dans *Rev. Or. lat.*, t. IX (1902), p. 272 : Enfants. Remèdes. Mort. La *Otfah* et le *Merkab* (sortes de palanquins qui se placent sur le dos des chameaux). Quelques usages relatifs à la paix et à la justice. Du *Rahil* (changement de campoment). Le Printemps. Propriété chez les Arabes. Jugements. Culte des ancêtres.

JEGERLEHNER (J.). — *Der Aufstand der Kandiotischen Ritterschaft, 1363-1365.*
[*Byzant. Zeitschr.*, t. XII (1903), pp. 78-125.]

Décrit, d'après des documents des Archives de Venise, les causes et les principaux incidents de l'insurrection crétoise et les mesures prises par Venise pour en prévenir le retour.
En appendice, sont publiées des pièces justificatives tirées des *Quaterni bannorum* et du *Liber secretorum Collegii.*

Jerusalem, ein römischer Mosaikfussboden.
[*Die Umschau*, t. V (1901), pp. 996 et suiv., et 1 pl.]

Jérusalem et la Palestine.— Bruxelles, A. Vromant, s. d., 1899, grand in-4°, VIII-256 pp. et nombreuses photogr.
[*Les Voyages artistiques.*]

Jerusalem und Cäsarea.
[*Die Warte des Tempels*, Jahrg. 58, n°s 27 et 28 (3 et 10 juillet 1902), pp. 214-215, 221-223.]

Contrastes et rivalités entre Jérusalem et Césarée dans leur histoire, leur situation géographique, etc.

Jerusalem und Sinaïpilger aus Zürich im 15 Jahrhundert : Der Predigermönch Felix Schmid (FFF. Frater Felix Fabri). — Zürich, Buchdruckerei Berichthaus, 1899, in-4°, 61 pp.
[*Neujahrsblatt auf das Jahr 1899. Zum Besten des Waisenhauses in Zürich von einer Gesellschaft herausgegeben ;* LXII^tes Stück. Als Fortsetzung der *Neujahrsblätter der Chorherrenstube*, n° 121.]

Biographie de Félix Fabri et résumé de ses Pèlerinages.

Joachim III (Mgr) et le nouveau métropolitain orthodoxe d'Athènes.
[*La Terre-Sainte*, 29° an., t. XX, n° 2 (15 janv. 1903), pp. 17-19.]

JOANNIS (Joseph de). — *Le saint Suaire de Turin.*
[*Études. Rev. fondée, en 1856, par des PP. de la Comp. de Jésus*, t. XCII (juil.-sept. 1902), pp. 433-457).]

Examen du livre de M. Vignon, plutôt favorable aux conclusions de ce livre.

JOANNIS (Joseph de). — *Observations sur la réponse de M. de Mély* [touchant le S. Suaire de Turin].
[*Études. Rev. fondée par des PP. de la Comp. de Jésus* t. XCIII (oct.-déc. 1902), pp. 92-98.]

Cf. ci-dessous sub v. MÉLY (F. de).

JOHNSTONE (P. de Sacy). — *Muhammad and his Power.* — New-York, Scribner, 1901, in-12, XVIII-238 pp.
[Fait partie de la collection : *World's epoch-makers.*]

JORGA (N.). — *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au* XV° *siècle.* Troisième série [en réalité, t. I, deuxième série]. — Paris, E. Leroux, 1902, in-8°, 395 pp. in-8°.

Réunion d'articles publiés dans les t. VI-VIII de la *Revue de l'Orient latin*, augmentée d'une *Table des noms et des matières* contenus dans les deux séries du tome I. — M. Jorga, dans une note de la p. 395, informe le lecteur que, postérieurement à la publication de ses *Notes et extraits*, quelques-uns des actes qui y sont analysés ont été publiés *in extenso* dans le t. II du *Diplomatarium veneto levantinum* de Predelli, et par M. Emilio Marengo, dans un mémoire sur les relations de la République de Gênes avec Tunis (*Atti della Soc. ligure di storia patria*, t. XXXII, an. 1901 ; cf. *Rev. Or. lat.*, IX, 278).
Comptes rendus : *Rev. histor.*, t. LXXXI, n° 2 (mars-avril 1903), pp. 312-313 (A. MOLINIER). — *Échos d'Orient*, n° 41 (6° an., juil. 1903), pp. 284-285 (S. VAILHÉ).

Journey (The) of WILLIAM of RUBRUCK *in the eastern parts of the world, 1253-1255*, as narrated by himself; translated by William Woodville

ROCKHILL. — London, issued by the Hakluyt Soc., 1900, in-8°, LVI-304 pp.

Version anglaise de la relation de voyage de Guillaume de Rubruk, d'après l'édition de Francisque Michel et Wright, et de celle de Jean du Plan Carpin d'après l'édition d'Avezac; accompagnée d'une introduction traitant des relations des Mongols avec l'Occident et de notices sur les auteurs du moyen âge qui fournissent des renseignements à ce sujet.

Compte rendu : *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, nouv. sér., t. LIV, n° 28 (14 juil. 1902), pp. 22-23 (L. FEER).

Jubilé (*Le*) *de Léon XIII et l'Orient*. [*La Terre-Sainte*, 29° an., t. XX, n° 7 (1er avril 1903), pp. 97-101.]

Célébration du jubilé à Constantinople.

JUDEICH (Walther). — *Bericht über eine Reise im nordwestlichen Kleinasien.* [*Sitzungsber. d. K. Preuss. Akad. d. Wissensch. zu Berlin*, 1898, pp. 531-555.]

Notes sur un voyage accompli, en 1898, de Tchanak-Kalessi à Pergame et à Brousse.

Jüdischer (*Ein*) *Bericht aus der Kreuzfahrerzeit über Jerusalem.* [*Der Bote aus Zion*, 19 Jahrg., n° 3 (août 1903), pp. 40-45.]

Version allemande de la description de Jérusalem par Benjamin de Tudèle.

KAFRI. — *Histoire du monastère de Qoshaja.* [*Al-Machriq*, t. IV (1901), pp. 872-877.]

KAISER (Paul). — Voy. HILDEGARDIS *Causae et Curae.*

ΚΑΝΔΗΛΩΡΟΣ (Τ. Χ.). — *Ἡ Δημητσάνα.* — Athènes, 1897, in-8°, 96 pp.

Histoire de cette petite localité, d'origine slave, située en Arcadie.

Recensions : *Byzant. Zeitschr.*, XI (1902), p. 648 (A. HEISENBERG). — *Oriens christianus*, II (1902), p. 487.

ΚΑΝΔΗΛΟΡΟΣ (Τ. Χ.). — *Ἱστορία τῆς Γορτυνίας.* — Patras, 1899, in-8°, 346 pp.

Histoire de Gortynia (la Caritena médiévale), en Arcadie, depuis les temps mythiques jusqu'à l'époque actuelle.

Recension : *Byzant. Zeitschr.*, t. XI (1902), pp. 647-648.

KARACSON (J.). — *Le passage de l'armée turque à travers la Transylvanie, en 1661.* [*Századok* (*les Siècles*), décembre 1902.]

Résumé fait d'après un ouvrage de l'historien turc Evlia Cselebi (XVII° siècle), récemment découvert. Une édition de cet ouvrage, très important pour l'histoire des guerres des Turcs en Hongrie, vient d'être entreprise par Ahmed Dsevdet, avec le concours de l'Académie hongroise.

KATEB (Alexis). — *Petit livre d'or des membres de la congrégation des Basiliens chouérites, sacrés évêques et archevêques, ainsi que des prêtres ou simples moines devenus saints et martyrs depuis 1697 jusqu'à nos jours. Appel international à la charité chrétienne en faveur de l'œuvre humanitaire, civilisatrice et catholique des missions basiliennes chouérites.* — S. l. n. d. [Paris, 1900], in-8°, 64 pp.

Compte rendu : *Échos d'Orient*, n° 38, 6° an., janv. 1903, pp. 95-96.

KATEB (Alexis). — *S. B. Maximos IV Mazloum, patriarche d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem et de tout l'Orient. Sa vie, ses œuvres.* — Rome, 1902, pet. in-12, 27 pp.

Compte rendu : *ibid.*

KEPPLER (Dr Paul Wilhelm von), Bischof von Rottenburg. — *Wanderfahrten und Wallfahrten im Orient.* — 4to Aufl. — Freiburg i. B., Herder, 1902, gr. in-8°, VIII-537 pp.; avec 145 gravures dans le texte et 3 cartes.

Compte rendu : *Zeitschr. d. deutschen Paläst. Vereins*, t. XXVI (1903), nos 1-2, pp. 93-96 (Carl. MOMMERT). — La première édition de l'ouvrage avait paru en 1894 (cf. *Rev. de l'Or. lat.*, IV, 449).

KIFA. — *Lettres de Syrie. Le gouverneur du Liban.*

[*La Terre-Sainte,* 29e an., t. XX, no 5 (1er mars 1903), pp. 78-79.]

Sur Mouzaffer pacha et les premiers actes de son administration.

KLEFFNER (Ant. Ign.). — *Synesius von Cyrene, der Philosoph und Dichter, und sein angeblicher Vorbehalt bei seiner Wahl und Weihe zum Bischof von Ptolemaïs.* — Paderborn, Bonifaciusdruckerei, 1901, in-8o, 87 pp.

Recension : *Byzant. Zeitschr.*, t. XI (1902), p. 621 (C. WEYMAN).

Kleinere mittelarmenische Texte. Herausg., mit Einleitung und Glossen versehen von Franz Nicolaus FINCK.

[*Zeitschr. f. armenische Philologie,* t. I (1901-1902), pp. 1-32, 97-120.]

L'auteur publie, entre autres textes, d'après un ms. d'Etschmiadzin, une généalogie des rois de Jérusalem et de Chypre et des princes d'Antioche, un extrait de la Chronique de Michel le Grand, et divers morceaux relatifs aux constitutions patriarcales et aux sept conciles œcuméniques.

KLOSTERMANN (Erich). — *Eusebius' Schrift* Περὶ τῶν τοπικῶν ὀνομάτων τῶν ἐν τῇ θείᾳ γραφῇ. — Leipzig, Hinrichs, 1902, in-8o, 28 pp.

[*Texte und Untersuchungen,* Nouv. sér., VIII, 2b.]

Recension : *Byzant. Zeitschr.*, t. XII (1903), pp. 378-379 (C. WEYMAN).

KOCH (P.). — *Die byzantinischen Beamtentitel von 400 bis 700.* — Iena, G. Neuenhahn, 1903, in-8o, 127 pp.

Compte rendu : *Échos d'Orient,* 6e an., no 42 (sept. 1903), pp. 343-344 (S. VAILHÉ).

KŒRNER (K.). — *Die Templerregel aus dem Altfranzösischen übersetzt und mit erläuternden Anmerkungen versehen.* — Iena, P. Dœbereiner, 1902, in-8o, VII-198-XX pp.

KOIKYLIDÈS (Cléophas). — Ἡ κατὰ τὴν ἔρημον τῆς ἁγίας τοῦ Θεοῦ ἡμῶν πόλεως λαύρα Θεοδοσίου τοῦ Κοινοβιάρχου. — Jérusalem, typogr. du Saint-Sépulcre, 1901, pet. in-8o, λϛ'-216 pp.

Compte rendu : *Échos d'Orient,* 6e an., mars 1903, pp. 150-151 (S. VAILHÉ).

KOIKYLIDÈS (Cléophas). — Κατάλογος ἀραβικῶν χειρογράφων τῆς Ἱεροσολυμιτικῆς βιβλιοθήκης. — Jérusalem, Imprim. du Patriarcat grec, 1901, in-8o, 168 pp.

KOIKYLIDÈS (Cléophas). — Αἱ παρὰ τὸν Ἰορδάνην Λαῦραι Καλαμῶνος καὶ τοῦ ἁγίου Γερασίμου · καὶ οἱ βίοι τοῦ ἁγίου Γερασίμου καὶ Κυριακοῦ τοῦ ἀναχωρητοῦ. — Jérusalem, typogr. du Saint-Sépulcre, 1902, pet. in-8o, μδ'-108 pp.

Compte rendu : *Échos d'Orient,* 6e an. (juil. 1903), p. 282 (S. VAILHÉ).

Kolonisatorische (Die) Thätigkeit der Tempelgesellschaft.

[*Die Warte des Tempels,* Jahrg. 58, no 34 (21 August 1902), pp. 265-267.]

KONSTANTINIDÈS (Michel). — Ἡ νῆσος Σκῦρος, ἱστορικὸν δοκίμιον ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τῶν καθ' ἡμᾶς. — Athènes, 1901, in-8o, 190 pp.

Recension : *Byzant. Zeitschr.*, XI (1902), p. 648 (Aug. HEISENBERG).

Konstantinopel unter Sultan Suleiman dem Grossen, aufgenommen im Jahre 1559 durch Melchior LORICHS aus Flensburg, nach der Handzeichnung des Künstlers in der Universitäts-Bibliothek zu Leiden mit anderen alten Plänen herausgegeben und erläutert von Eugen OBERHUMMER. — Munich et Berlin, R. Oldenburg, 1903, in-fol., X-24 pp. de texte, avec 17 gravures dans le texte et 22 pl. en photogravure.

Tiré à 300 exemplaires dont 50 avec planches coloriées à la main.

Compte rendu : *Byzant, Zeitschr.*, XII (1903), pp. 340-343 (Th. PREGER).

KONSTANTOPOULOS (Ernest F.). — Bu-

ζαντιακὰ μολυϐδόϐουλλα ἐν τῷ ἐθνικῷ νομισματικῷ μουσείῳ Ἀθηνῶν.
[*Journ. internal. d'archéol. numismat.*, t. V (1902), pp. 149-164.]

KRASCHENINNIKOV (Michael). — Voy. PROCOPII Caesariensis *Anecdota*.

KRAUSS (S.). — *Antioche*.
[*Rev. des Études juives*, t. XLV (1902), pp. 27-49.]

Sur les traditions juives se rapportant à Antioche depuis la fondation de la ville par Séleucus Ier Nicator jusqu'au XIIIe siècle ap. J.-C.

KRUMBACHER (K.). — *Ein dialogischer Threnos auf den Fall von Konstantinopel...* — Cf. *Rev. Or. lat.*, IX, 274.

Comptes rendus : *Échos d'Orient*, t. V, n° 5 (juin 1901), pp. 318-319 (S. PÉTRIDÈS). — *Wochenschr. f. klass. Philol.*, t. XVIII (1901), nos 49-50, col. 1345 (G. WARTENBERG). — *Deutsche Litteraturzeitg.*, t. XXIII (1902), n° 1, col. 21 (K. PRAECHTER). — *Berl. philol. Wochenschr.*, t. XXII (1902), n° 11, col. 325-328 (Th. PREGER). — *Neue philol. Rundschau*, 1902, n° 5, p. 104 (OSTER).

KUBITSCHEK (Wilh.). — *Der Rückgang des Lateinischen im Orient.*
[*Wiener studien*, t. XXIV (1902), pp. 572-581.]

Sur les tentatives de latinisation de la partie orientale de l'Empire par les empereurs romains.

KUBITSCHEK (W.). — *Nochmals die Aera von Eleutheropolis.*
[*Jahreshefte des oesterreich. archaeol. Instituts*, t. VI, n° 1 (1903), p. 91.]

Le P. Vincent, dans un article de la *Rev. biblique* (XI, 438), avait fait partir cette ère de l'an 200-201 avant J.-C. — Kubitschek combat cette opinion : selon lui le point de départ doit être placé quinze ans ou un multiple de quinze ans avant ou plutôt après l'an 4 de J.-C. Peut-être doit-il être précisément assigné à l'an 4.

KUGENER (M. A). — *Saint Jérôme et la Vie de Paul de Thèbes.*
[*Byzant. Zeitschr.*, t. XI, nos 3-4 (oct. 1902), pp. 512-517.]

S. Jérôme qui, dans la Vie de Paul de Thèbes, a imité à maintes reprises la Vie de S. Antoine par S. Athanase, a eu entre les mains non le texte grec de cette vie, mais la version latine d'Evagrius.

KUGENER (M.-A.). — Voy. *Comment le corps de Jacques Baradée.*

KYRIAKOS (A. Diomedes). — *Das System der autokephalen, selbständigen orthodoxen Kirchen.*
[*Rev. internat. de théol.*, t. X (1902), pp. 99-115; 273-286.]

Sur les églises autocéphales orientales.

KYRIAKOS (A. Diomedes). — *Geschichte der orientalischen Kirchen von 1453 bis 1898.* Autorisierte Uebersetzung nebst einem Vorworte von Erwin RAUSCH. — Leipzig, A. Deichert Nachf. (Georg. Böhme), 1902, in-8°, x-280 pp.

Traduction faite sur la 2e éd. de l'œuvre de Kyriakos, parue en 1898.
Comptes rendus : *Rev. internat. de théol.*, t. X (1902), pp. 748-750 (E. MICHAUD). — *Deutsche Literaturzeitg.*, t. XXIII, n° 44 (1er nov. 1902), col. 2769-2771 (N. BONWETSCH).

LABOURT (Jérôme). — *Le christianisme dans l'empire des Perses.*
[*Rev. d'hist. et de litt. religieuses*, t. VII (1902), pp. 97-120, 193-208.]

Esquisse d'une histoire de l'Eglise orientale, jusqu'à la conquête musulmane.

LAMBROS (Spyridon P.). — Voy. *Ecthesis Chronica.*

LAMMENS (Le P. H.), S. J. — *Les manuscrits syriaques du désert de Nitrie et la littérature chrétienne syriaque.*
[*Études. Revue fondée par des PP. de la Comp. de Jésus*, 32e an., t. LXIV (janv.-avril 1895), pp. 286-320.]

LAMMENS (H.). — *Notes archéologiques sur le Liban.*
[*Al-Machriq*, t. IV (1901), pp. 645 et suiv., 728 et suiv., 904 et suiv.]

LAMMENS (H.). — *Le pays des Nosaïris. Itinéraire et notes archéologiques.* — Avec planches.

[*Le Musée belge*, t. IV (1900), pp. 278-310 et 6 feuillets non paginés, contenant des fac-similés.]

LAMMENS (H.). — *Notes épigraphiques et topographiques sur l'Emésène.*

[*Le Musée belge*, t. V (1901), n° 3, pp. 253-292; t. VI (1902), n° 1, pp. 30-57. — Tir. à part : Louvain, in-8°, 72 pp.]

A propos d'une inscription de Homs, relevée dans le travail du P. Lammens, voy. Séb. Ronzevalle, *Interprétation d'un bas-relief de Homs* (*Rev. archéol.*, t. XL, janv.-juin 1902, pp. 387-391).

LAMMENS (Henri). — *Le chemin de fer de Bagdad. La nouvelle route des Indes.* — Avec 2 cartes.

[*Études. Rev. fondée par des PP. de la Comp. de Jésus*, t. XCI (1902), pp. 577-597, 743-761.]

LAMY (Th. J.). — Voy. Sancti EPHRAEM Syri.

LANGE (Fr.). — *Ein Ausflug des Haifaner Jünglingsvereins.*

[*Die Warte des Tempels*, Jahrg. 58, nos 29 et 30 (17 et 24 juil. 1902), pp. 227-228, 238-240.]

Par Rama, Safed, le lac Merom, Tibériade, les plaines de Turan et de Battof, Bir el-Bedauwe et Schefa-Amr. Détails géographiques, archéologiques, ethnographiques.

LA RONCIÈRE (Ch. de). — *Le quatrième centenaire de l'expédition de Mitylène.*

[*Le Correspondant*, 73e an. (25 nov. 1901), pp. 711-717.]

A propos de l'expédition récente de la flotte française contre Mitylène, l'auteur raconte une expédition faite de concert par les Vénitiens et les Français contre cette même île, en 1501.

LAURIOTIS (Alex.). — Ὑπόμνημα περὶ τῆς εὑρέσεως τοῦ τιμίου σταυροῦ καὶ τῶν ἥλων.

['Εκκλησιαστικὴ 'Αλήθεια, t. XX (1900), pp. 479-482, 494-495.]

Cette pièce, publiée d'après un ms. du Mont-Athos, contient un récit de la vision de Constantin, un récit de l'invention de la Croix et un récit de l'invention des saints Clous par Ste Hélène.

LAVOIX (Henri). — *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale. Égypte et Syrie.* — Paris, 1896, gr. in-8°, IX-562 pp. et X pl.

Compte rendu : *Rev. belge de numismat.*, 53e an. (1897), 3me livr., p. 376 (A. de WITTE.)

LEBEDEV (A.). — *Esquisse de l'histoire intérieure de l'église byzantine orientale aux* IXe, Xe *et* XIe *siècles.* — 2e éd. — Moscou, 1901, in-8°, 381 pp. — En russe.

LEBEDEV (A.). — *Esquisse historique de la situation de l'église byzantine orientale, de la fin du* XIe *siècle jusqu'au milieu du* XVe. — 2e édition. — Moscou, 1902, in-8°, 489 pp. — En russe.

LE CAMUS (L'abbé). — *Voyage aux sept églises de l'Apocalypse....* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, V, 275.

L'ouvrage signalé sous ce titre avait été publié en partie dans le *Tour du Monde*, nouv. sér., 1re an. (1895), pp. 249-252, 261-264, 273-276, 285-288, 321-324, 333-336, 345-348, 356-360, 369-372, 380-384, 392-404.

LECOMTE DU NOUY (G.). — Voy. CLERMONT-GANNEAU (Ch.), *Archaeological Researches.*

LEEPER (J.). — *The upper Jordan.* — Avec des photogravures.

[*The Biblical World*, févr. 1901.]

LEFAIVRE (Albert). — *Les Magyars pendant la domination ottomane en Hongrie* (*1526-1722*). — Paris, Librairie academ. Perrin et Cie, 1902, 2 vol. in-8°, 443 et 460 pp.

Comptes rendus : *Rev. histor.*, t. LXXXII (1903), pp. 369-375 (I. KONT). — *Rev. des quest. histor.*, nouv. sér. t. XXVIII (oct. 1902), pp. 680-681 (A. D'AVRIL). — *Bull. critique*, 2e sér., t. VIII (5 déc. 1902), pp. 667-670

(R. Guyot). — *Századok* (*Les Siècles*), sept. 1902. — *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, n. série, t. LIV, n° 45 (10 nov. 1902), pp. 377-380 (N. Jorga).

Le Grand (Léon). — Voy. *Statuts*.

Lémann (Le chanoine Augustin). — *L'avenir de Jérusalem. Espérances et chimères. Réponse aux congrès sionistes.* — Paris, Ch. Poussielgue; Tours, imprim. Mame, 1901, in-16, viii-356 pp.

Compte rendu : *L'Université catholique*, t. XXXVII (mai-août 1901), pp. 479-480.

Lenail (Pierre). — *Silhouettes d'outre-mer.* — Lyon, E. Vitte, 1898, in-8°, 133 pp.; avec photogr.

Voyage en Sicile, Palestine, Égypte, Malte.

Léon XIII et l'Orient.
[*La Terre-Sainte*, 29e an., t. XX, nos 15, 18, 19 (1er août, 15 sept., 1er oct. 1903), pp. 226-229, 273-277, 292-296.]

Analyses et extraits de bulles et lettres de Léon XIII relatifs à l'Orient et en particulier à la question de l'union des Églises.

Le Strange (Guy). — *Baghdad during the Abbassid caliphate...* — Oxford, Clarendon Press (London, Henry Frowde), 1900, in-8°, xxxi-381 pp. et 8 pl. — Cf. *Rev. Or. lat.*, IX, 276.

Compte rendu : *Deutsche Litt. Zeitg.*, 22e an., n° 12 (23 mars 1902), col. 746-748 (I. Goldziher).

Lettre de Constantinople. Démission de Mgr Ephrem Rahmani. Encore l'encyclique du Phanar. La Russie panslaviste et le Phanar grec.
[*La Terre-Sainte*, 28e an., t. XIX, nos 22 et 23 (15 nov. et 1er déc. 1902), pp. 337-338, 356-359.]

Lettres de Melelius Pegas..... — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, t. IX (1902), p. 276.

Compte rendu : *Échos d'Orient*, 6e an., mars 1903, pp. 153-154 (L. Petit).

Lettres sur la réunion des églises. — Athènes, Ch. Beck; Paris, E. Flandre, 1901, in-8°, 42 pp.

Recension : *Échos d'Orient*, 6e an., juil. 1903, p. 280 (Fr. Delmas). L'auteur de cette recension s'élève avec véhémence contre les idées exprimées dans la brochure ci-dessus; les concessions qu'on y demande aux catholiques pour la réunion des Églises seraient inadmissibles.

Levantin (Henri). — *Quarante ans d'autonomie au Liban.*
[*Études. Rev. fondée par des PP. de la Comp. de Jésus*, t. XCII, 5 et 20 juil. 1902, pp. 31-52, 157-169.]

Liber superiorum seu Historia monastica, auctore Thoma, episcopo Margensi. *Liber fundatorum monasteriorum in regno Persarum et Arabum. Homiliae* Mar Narsetis *in Joseph. Documenta patrum de quibusdam verae fidei dogmatibus*; ed. Paulus Bedjan. — Paris, 95 r. de Sèvres; Leipzig, Harrassowitz, 1901, in-8°, xvi-712 pp.

Recension : *Byzant. Zeitschr.*, t. XI (1902), pp. 627-628 (C. Weyman).
Compte rendu : *Journ. asiatique*, 9e sér., t. XVIII (1901), pp. 566-568 (R. Duval).

Libro de la Orden de Caballeria del b. Raimundo Lulio, traducido en lengua castellana; publicado por la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona. — Barcelona, tip « La Academica » de Serra hermanos y Russell, 1901, in fol. vii-vi-78 pp.

Libro (*El*) de Marco Polo, aus dem Vermächtniss des Dr Hermann Knust nach der Madrider Handschrift herausgegeben von Dr R. Stuebe. — Leipzig, D. Seele et Cie, 1902, gr. in-8°, xxvi-114 pp.

Lidczbarski (Mark). — *Griechische Inschriften aus Syrien.*
[*Ephemeris für semit. Epigraphik*, I (1901), pp. 216-221.]

Liebermann (Profr). — *Lanfranc and the Antipope Wibert* [*Clément III*].

[*The english. histor. Rev.* vol. XVI (1901), pp. 328-332.]

Publie trois lettres de l'antipape Guibert, invitant Lanfranc de Canterbury à venir à Rome.

Lisco (Dr H.). — *Roma peregrina. Ein Rückblick über die Entwickelung des Christentums in den ersten Jahrhunderten.* — Berlin, F. Schneider, 1901, gr. in-8°, VII-565 pp. et une carte.

Touchant l'existence, très hypothétique d'ailleurs, d'une localité de la côte d'Asie Mineure, qui servait de port à Éphèse et portait le nom de Rome, parce que de nombreux Romains y habitaient. Sur cette première hypothèse, l'auteur en greffe d'autres relatives à l'histoire du christianisme primitif dans cette région.
Compte rendu : *Römische Quartalschr. f. christ. Alterthumskunde*, t. XV (1901), pp. 253-257 (A. Baumstark).

Linsenmayer (Dr A.). — *Der heilige Bernhard nach der Darstellung seines neuesten Biographen.*
[*Theol. prakt. Monatschrift*, 1899, nos 4, 5.]

A propos du livre de l'abbé Vacandard.

Literaturen (Die) des Orients in Baumgartners 3 und 4 Auflage der Weltliteratur.
[*Historisch = politische Blätter* t. CXXX (1902), pp. 186-191.]

Littmann (Enno). — *Die äthiopischen Handschriften im griechischen Kloster zu Jerusalem.*
[*Zeitschr. f. Assyriologie*, t. XV (1900-1901), nos 2-4, pp. 133-161.]

Littmann (E.). — *Aus den abessinischen Klöstern in Jerusalem.*
[*Zeitschr. f. Assyriologie*, t. XVI, nos 1 et 2-4 (1901-1902), pp. 102-124, 363-388.]

Description de manuscrits conservés dans les monastères abyssins de Jérusalem.

Lehmann (Ernst). — *Im Kloster zu Sis. Ein Beitrag zu der Geschichte der Beziehungen zwischen dem Deutschen Reiche und Armenien im Mittelalter.* — Striegau i. Schlesien, Urban, s. d. [1902], in-4°, 33 pp.

Comptes rendus : *Literar. Centralbl.*, t. LIII, n° 28 (12 juil. 1902), col. 933-934. — *Deutsche Literaturzeitg.*, t. XXIII, n° 33 (16 août 1902), col. 2089-2090 (N. Bonwetsch).
Recensions : *Byzant. Zeitschr.*, t. XI (1902), p. 660 (J. Strzygowski). — *Oriens christianus*, t. II (1902), p. 513.

Loparev (C.). — *De S. Theodoro monacho, hegumeno Chorensi.* — Saint-Pétersbourg, 1903, in-4°, XXX-18 pp.

L'auteur publie d'après un manuscrit de Gênes, du x° siècle, une vie, d'ailleurs tout à fait légendaire, de ce Théodore, oncle maternel de l'impératrice Théodora, lequel aurait vécu à la fin du v° siècle et dans la première moitié du vi°. Parmi les plus audacieuses inventions du biographe est celle qui fait de ce Théodore le chef de l'armée envoyée contre les Perses en 528.

Lorch (Dr). — *Verzeichniss der in Jaffa im Jahre 1902 vom 16 Oktober bis 27 Dezember an Cholera asiatica erkrankten und gestorbenen Personen, nach amtlicher Aufzeichnung zusammengestellt.*
[*Die Warte des Tempels*, Jahrg. 59, n° 5 (29 janv. 1903), p. 35.]

Lorichs (Melchior). — Voy. *Konstantinopel.*

Loth (Arthur). — *Le vrai portrait de N.-S. Jésus-Christ, d'après le saint Suaire de Turin;* avec reproductions photographiques. — Paris, H. Oudin, s. d. [1900], in-8°., VI-63 pp.

Loth (J.). — *Le texte original de la légende de la translation des reliques de saint Mathieu en Bretagne.*
[*Annales de Bretagne*, t. XVIII, n° 4 (juil. 1903), pp. 603-606.]

L'original de cette légende a été retrouvé dans les archives de l'ordre de saint Philippe de Néri. On ne peut lui accorder aucune valeur. Elle rapporte que le corps de S. Mathieu enterré au Caire aurait été enlevé par des marins bretons, au x° siècle, et transporté en Bretagne, sur l'ordre même du saint.

Luebeck (Konrad). — *Reichseintei-*

lung und kirchliche Hierarchie des Orients bis zum Ausgange des Vierten Jahrhunderts. Ein Beitrag zur Rechts-und Verfassungsgeschichte der Kirche. — Münster, H. Schöningh, 1901, in-8°, VIII-240 pp.

[*Kirchengeschitliche Studien*, t. V, n° 4.]

Comptes rendus : *Stimmen aus Maria Laach*, t. LXII (1902), pp. 84-88 (C. A. Kneller). — *Rev. bénéd. de l'abbaye de Maredsous*, t. XVII (1901), p. 443. — *Theolog. Literaturbl.*, t. XXIII (1902), col. 2-4 (Zöckler). — *Deutsche Zeitschr f. Kirchenrecht*, XII (1902), p. 85 (E. Friedberg). — *Literar. Rundschau f. d. kathol. Deutschland.*, t. XXIX (1903), n° 2, col. 50 (Bruno Albers). — *Histor. Vierteljahrschrift*, nouv. sér., t. III (1902), pp. 392-395 (Victor Schultze).

Lugochianu (O.). — *Un aventurier du* XVIIe *siècle : Michel Cigala ou Mohammed-bey.* — En roumain.

[*Prinos lui D. A. Sturdza la împlinirea celor séptezeci de ani* [*Hommage à D. A. Sturdza pour son 70me anniversaire*] (Bucarest, Institutul de arte grafice Carol Goebl, 1903, 446 pp. in-8°), pp. 279-300.]

Luigi Piccerdo (Mons.), vescovo titolore di Cafarnao ausiliare di sua Ecc. Mons. patriarca di Gerusalemme.

[*Gerusalemme*, an. XXVI (1902), 8 juin, pp. 115-117.]

Lulio (Raimundo), — Voy. *Libro de la Orden de Caballeria.*

Mac Coun (Townsend). — *The Holy Land in geography and in history.* — New-York, T. Mac Coun, 1897, 2 tomes en 1 vol., in-16, VIII-96, et v-133 pp. ; avec 145 cartes et vues.

Macler (F.). — *Moïse de Khoren et les travaux d'Auguste Carrière.*

[*Rev. archéol.*, 3e sér., t. XLI (juil.-déc. 1902), pp. 293-304. — Tir. à part : Paris, E. Leroux, 1902, in-8°, 12 pp.]

Avec une notice biographique et une bibliographie des travaux de Carrière.

Macler (Frédéric). — Voy. Dussaud (René).

Macler (Frédéric). — Voy. *Histoire de saint Azazaïl.*

Magnocavallo (Arturo). — *Marino Sanudo...* — Cf. *Rev. Or. lat.*, IX, 277.

Compte rendu : *Rev. histor.*, t. LXXIX, n° 2 (juil.-août 1902), pp. 392-393 (A. Molinier).

Malijay (Noguier de). — *Le saint Suaire de Turin.* — Paris, H. Oudin, s. d. [1903], in-8°.

Maltzev (Alexios von). — *Menologion der orthodox-katholischen Kirche des Morgenlandes...* I. Theil... — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 591.

Compte rendu : *L'Université catholique*, t. XXXVI (mai-août 1901), pp. 636-638 (A. L.).

Maltzev (Alexios von). — *Menologion der orthodox-katholischen Kirche des Morgenlandes...* II. Theil (März-August)... 1901, in-8°, LXXX-896 pp... — Cf. *Rev. Or. lat.*, IX, 277.

Comptes rendus : *Anal. Bolland.*, t. XXI, fasc. 2 (1902), pp. 208-209. — *Échos d'Orient*, 6e an., mars 1903, p. 156 (S. Vailhé). — *Theol. Literaturzeitg.*, t. XXVII (1902), col. 174-177 (F. Kattenbusch). — *L'Université catholique*, nouv. sér., t. XXXIX (1902), pp. 609-611 (J.-B. Martin). — *Historisch politische Blätter*, CXXIX (1902), pp. 314-316 (F. Lauchert).

Maltzev (Alexios von). — *Liturgikon. Die Liturgien der orthodox-katholischen Kirche des Morgenlandes...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, IX, 277.

Compte rendu : *Anal. Bolland.*, t. XXI, fasc. 2 (1902), pp. 208-209.

Manche. — *Notice historique sur le curé Joseph Caldâni* (1806-1882).

[*Al-Machriq*, t. IV (1901), pp. 731-737].

Intéressant pour l'histoire de l'église maronite.

MANFREDI (Joseph). — *Callirhoé et Baaron dans la mosaïque géographique de Madaba*.
[*Rev. bibl. internat.*, XII[e] an., n° 2 (avril 1903), pp. 266-271].

Callirhoé est le moderne Ṣâra, et Baaron est l'actuel Ḥammâm ez-Zerqâ.

MANFREDI (Don Giuseppe). — Voy. *Nuova carta*.

MANFRONI (Camillo). — *Le relazioni fra Genova, l'impero Bizantino ed i Turchi*..... — Cf. *Rev. Or. lat.*, IX, 278.

Compte rendu : *Archivio stor. ital.*, 5[e] sér., t. XXV (1900), pp. 137-145 (Guido BIGONI).

MANGOLD (K.). — *Legionen des Orients auf Grund der Notitia dignitatum*.
[*Rheinisches Museum für Philol.*, N. F., t. LVII, n° 2 (1902), pp. 258-264].

MANTEYER (G. de) et BLANCHET (Adrien). — *Sceaux de Foulque le Jeune, comte d'Anjou et roi de Jérusalem*.
[*Bull. de la Soc. nat. d. antiq. de France*, 1901, pp. 96, 104, 114-115].

Marco POLO. — Voy. *Book (The)* of sir Marco POLO.

Marco POLO. — Voy. *Libro (El)* de Marco POLO.

MARKEL-MOSESSOHN (Mirjam). — Voy. RISPART (Eugen).

MARMIER (G.). — *Contributions à la géographie de la Palestine et des pays voisins*.
[*Rev. des études juives*, t. XLIV (1902), pp. 29-44.]

MAR-NARSES. — Voy. *Liber superiorum*.

MARQUART (D[r] J.). — *Êrânshahr nach der Geographie des Ps. Moses Xorenac'i; mit historisch-kritischem Kommentar und historichen und topographischen Excursen*. — Berlin, Weidmansche Buchhandl., 1901, in-4°, 358 pp.].
[*Abhandlungen der K. Gesellsch. d. Wiss. zu Göttingen. Philol. hist. Klass*; neue F., t. III, n° 2].

Comptes rendus : *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, nouv. sér., t. LIV, n° 43 (27 oct. 1902), pp. 321-322 (Sylvain LÉVI); n° 45 (10 nov. 1902), pp. 363-364 (J.-B. CHABOT).

MARTIN (Le P. P.), S. J. — *Histoire du Liban*. Trad. [en arabe] par M. Rachid AL-KHOURY AL-CHARTOUNI. — Livraisons I à IV. — Beyrouth, Imprimerie catholique, 1890-1895, in-12, 724 pp.

MARTYRII (Sancti)... *quae supersunt omnia*. — Voy. Sancti MARTYRII.

MATHEWS (Shailer). — *A History of New-Testament times in Palestine* 175 B. C.-70 A. D. — New-York et Londres, Macmillan, 1899, in-16, XI-218 pp. et 1 carte de la Palestine au temps de J.-C.

MAURAND (Jérôme). — Voy. *Itinéraire*.

MEESTER (Dom Placide de). — *Quelques opinions récentes sur l'union des églises*.
[*La Terre-Sainte*, 29[e] an., t. XX, n[os] 20, 21 (15 oct. et 1[er] nov. 1903), pp. 314-316, 325-327].

Melaniae (S.) iunioris Acta graeca.
[*Anal. Bolland.*, t. XXII, fasc. 1 (1903), pp. 5-50. — Tir. à part : Bruxellis, typis Polleunis et Ceuterick, 1903, in-8°, 49 pp.].

Édition, par le P. Hippolyte Delehaye, du texte grec ancien de la Vie de Mélanie la jeune, d'après le ms. Barberini, III, 37, du XII[e]-XIII[e] siècle. Ce ms. n'étant pas toujours très correct, le savant éditeur l'a amendé soit par conjecture, soit à l'aide de la Vie latine, soit encore d'après la Vie grecque remaniée, publiée sous le nom de Siméon Métaphraste. Il est à peine besoin de dire que l'édition est faite avec tout le soin qui caractérise les publications des PP. Bollandistes. L'éditeur ne donne ici aucun

éclaircissement nouveau sur les rapports de cette recension grecque ancienne avec la recension latine; il ne dit rien non plus de l'auteur présumé. Je pense donc qu'il s'en tient sur ces deux points aux conjectures qu'il a formulées en tête de l'édition de la Vie Latine (*Anal. Bolland.*, VIII, 16-17). En ce qui concerne les rapports du texte latin et du texte grec, il inclinait à considérer celui-ci comme l'original, et le latin comme traduit du grec. Mais les considérations tout extrinsèques qu'il formulait à l'appui de cette hypothèse ne sont point corroborées à mon avis par la comparaison littéraire des deux textes, laquelle est plutôt favorable à l'antériorité du latin. — En ce qui concerne l'auteur, le P. Delehaye invoquait divers passages de la Vie pour montrer que ce personnage avait suivi Mélanie d'Italie en Afrique, puis en Terre-Sainte. Il proposait d'autre part de l'identifier avec un nommé Gérontius, cité par Cyrille de Scythopolis, dans la Vie de S. Euthyme, comme ayant dirigé, après la mort de Mélanie, les monastères fondés à Jérusalem par cette dame. Je dois faire remarquer que ces deux propositions ne s'accordent pas très aisément entre elles, car Mélanie ayant quitté Rome avant 405 et Gérontius étant mort après 485, il faudrait supposer ou bien que celui-ci était tout jeune enfant lors de son départ d'Europe ou bien qu'il atteignit l'âge d'au moins cent ans. Seulement, je crois que cette apparente difficulté à l'identification proposée n'existe pas en réalité. Il me paraît, en effet, que le P. Delehaye fait erreur en admettant que l'auteur de la Vie était venu d'Italie en T.-S. avec Mélanie. J'incline à croire au contraire que ce personnage ne connut pas Mélanie avant l'arrivée de celle-ci à Jérusalem. L'éditeur a été trompé probablement par un passage assez ambigu qui occupe les ch. 11 et 12 du livre I et qui est relatif à l'entrevue de Mélanie avec l'impératrice Serena. A première lecture on pourrait croire, d'après les termes dont il se sert, qu'il assistait à l'entrevue. Mais si l'on y regarde de près, on verra que les phrases, dans lesquelles il semble parler de lui, s'appliquent en réalité à la seule Mélanie : il a reproduit le récit que celle-ci lui avait fait de l'incident en y conservant de ci de là l'emploi de la première personne, mais cette personne est Mélanie, non pas lui. Et, lorsque, dans la dernière phrase du chap. XII, il exprime son admiration de la déférence témoignée par Serena à Mélanie, cela doit s'entendre d'une admiration rétrospective. Au surplus, à propos de ce même épisode il s'exprime ainsi : « Sicut [Melania] postea referebat », « sicut [Melania] dicebat », qui montrent bien qu'il ne le connaissait que par ouï-dire. Dans le texte grec, tout le récit, grammaticalement plus correct, est à la troisième personne. Il y a là, soit dit en passant, un argument sérieux en faveur de l'antériorité du latin.

Mélioransky (B. M.). — *Georges de Chypre et Jean de Jérusalem.....* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, IX, 279.

Compte rendu : *Byzant. Zeitschr.*, t. XI, nos 3-4 (oct. 1902), pp. 538-543 (Ed. Kurtz).

Mély (F. de). — *L'histoire d'un suaire. Le saint Suaire d'Enxobregas.*
[*Rev. archéol.*, 3e sér., t. XL (janv.-juin 1902), pp. 55-61. — Tir. à part : Paris, E. Leroux, 1902, in-8o, 7 pp.].

Sur une reproduction du saint Suaire de Turin conservé dans le couvent de *La Madre de Deus*, à Xabregas, faubourg de Lisbonne.

Mély (F. de). — *Le saint Suaire de Turin. Réponse à M. de Joannis.*
[*Études. Revue fondée par des PP. de la Comp. de Jésus*, t. XCIII, oct.-déc. 1902, pp. 85-92.]

M. de Joannis a répliqué à M. de Mély, dans le même no des *Études*, pp. 92-88.

Mély (F. de). — *Le saint Suaire de Turin est-il authentique?* [I] *Les représentations du Christ à travers les âges.* [II] *Le saint Suaire et l'aléotine.* — Paris, Poussielgue, s. d. [1902], in-8o, 103 pp. et nombreuses gravures.

Comptes rendus : *Anal. Bolland.*, t. XXII, fasc. 1 (1903), pp. 83-84. — *Rev. historique*, t. LXXXI (1903), pp. 324-325 (Aug. Molinier).

Menadros (Simon). — Ἡ Ῥήγαινα.
[Δελτίον τῆς ἱστορ. καὶ ἐθνολογ. ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος, t. VI (1903), pp. 117-148.]

La Ῥήγαινα des légendes et traditions chypriotes est Eléonore d'Aragon, femme de Pierre I de Lusignan, roi de Chypre (1356-1369); mais cette princesse n'a fait que se substituer dans ces légendes et traditions à l'antique Aphrodite.

Mendel (Gustave). — *Le Musée de Konia.*
[*Bull. de corresp. hellén.*, XXVIe an. (1902; paru en 1903), pp. 209-246.]

Étude des inscriptions latines et grecques et des monuments figurés appartenant à ce musée, antérieurs à l'époque byzantine.

Mercati (G. B.). — *Una lettera di Nicolo, arcivesco latino di Atene, e due vescovi sconosciuti di Carmina.*

[*Oriens christ.*, t. II (1902), nº 1, pp. 196-201.]

La lettre de l'archevêque Nicolas, se trouve reproduite dans un acte par lequel Aschirano de Pavie, chanoine de Thèbes, informe ledit archevêque que l'élection faite par lui du carme Albert « de Nogerio », comme évêque de Carmina, a été régulièrement publiée à Thèbes. La date de cette lettre, adressée par Nicolas à l'archevêque de Thèbes pour lui faire connaître ladite élection, manque, le document étant mutilé à la fin ; mais l'avis d'Aschirano est du 25 sept. 1346, donc l'élection d'Albert de Nogerio doit être de peu antérieure. L'évêché de Carmina n'était connu que par un seul titulaire, Jean, résidant à Avignon en 1356.

Meurville (Louis de). — *Le saint Suaire de Turin.*
[*Le Correspondant*, t. CCVII (avril-juin 1902), pp. 546-562.]

Contre Paul Vignon, qui a répondu à cette réfutation dans la même Revue, t. CCVII, pp. 776-781.

Meyer (Paul). — *Notice d'un manuscrit de Trinity College (Cambridge) contenant les vies en vers français, de saint Jean l'Aumônier et de saint Clément, pape.*
[*Notices et extr. des mss. de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques*, t. XXXVIII (1903), pp. 293-339. — Tir. à part : Paris, C. Klincksieck, 1903, in-4º, 51 pp.]

Michon (E.). — *Inscription grecque chrétienne de Chypre.*
[*Bull. de la Soc. nat. d. antiq. de France*, 1901, pp. 185-192.]

Inscription gravée sur une plaque de marbre et reproduisant le texte du psaume XV.

Michon (E.). — *Inscriptions de Palestine.*
[*Bull. de la Soc. nat. des antiq. de Fr.*, 1902, pp. 124-127.]

A propos des inscriptions relevées par le P. Germer-Durand entre Naplouse, Beisan et la vallée du Jourdain, et publiées par lui dans les *Échos d'Orient* (cf. *Rev. Or. lat.*, IX, 268).

Miednikoff (N. A.). — *La Palestine, de la conquête arabe jusqu'aux croisades, d'après les sources arabes. I : Recherches sur les sources.* — Pétersbourg, 1902, in-8º, III-935 pp. — En russe.

Compte rendu : *Oriens christianus*, t. II (1902), nº 2, p. 469 (I. Guidi).

Miliaraki (A.). — Ἱστορία τοῦ βασιλείου τῆς Νικαίας..... — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VI, 586 ; VII, 360, 633 ; VIII, 592.

Compte rendu : *Rev. critique d'hist. et de litt.*, nouv. sér., t. LV, nº 4 (26 janv. 1903), pp. 66-67 (Ch. Diehl).

Miller (William). — *The Ionian Islands under Venetian Rule.*
[*The English histor. Rev.*, nº 70, vol. XVIII (avril 1903), pp. 209-239.]

Millet (G.). — *Note sur une inscription byzantine de Saint-Marc de Venise.*
[*Bull. de corresp. hellén.*, t. XXII (1898), p. 598.]

A propos du nom Ἰωάννου Κομνηνοῦ inscrit sur une des plaques de marbre servant de parement à la paroi de Saint-Marc.

Mirbach (Ernst Freiherr von). — *Die Reise des Kaisers und der Kaiserin nach Palästina. Drei Vorträge.* — Berlin, E. S. Mittler, 1899, in-8º, 108 pp. ; plan de Jérusalem et photogr.

Miret y Sans (Joaquin). — *Noticia historica del monestir d'Alguayre de la orde sagrada y militar del Hospital de sant Joan de Jerusalem.* — Barcelona, tip. « L'avenç », 1899, in-8º, 64 pp.

Missack-Effendi (H.). — *Le Père Ottoman*, 1644-1676.
[*Rev. d'hist. diplomatique*, 17ᵉ an. (1903), nº 3, pp. 350-378.]

Ce personnage était fils d'une des femmes de l'ex-grand eunuque Sumbul Agha, laquelle avait été nourrice d'un fils du sultan Ibrahim. Étant encore enfant, il fut pris par les galères de Malte sur un vaisseau turc. Ses ravisseurs crurent qu'il était le propre fils du sultan, et le gardèrent comme otage dans l'espoir de l'échanger contre l'île de Rhodes. Élevé dans

un couvent de Malte, il se convertit au christianisme en 1656 et fit profession dans l'ordre de S. Dominiqué. Il prit alors le nom de Dominique de Saint-Thomas, et on l'appela aussi le Père Ottoman. Il mourut à Malte en 1676, à l'âge de 34 ans. L'auteur du présent article raconte ses voyages et les tentatives qu'il fit pour jouer un rôle politique.

Missions archéologiques françaises en Orient aux XVII° *et* XVIII° *siècles. Documents* publiés par Henri Omont. I

Le nombre des livres imprimés et manuscrits, des médailles et des antiquités diverses qui, du début du XVII° siècle au milieu du XVIII°, furent apportés d'Orient en France, est considérable. A côté des savants, auxquels des missions furent confiées à cet effet, plusieurs ambassadeurs accrédités par les rois de France auprès de la Porte Ottomane, des consuls et des agents français dans le Levant, s'employèrent à la recherche des documents historiques et littéraires et des objets précieux de toutes sortes, avec autant de zèle et d'habileté diplomatique qu'ils en mettaient à fortifier les bonnes relations politiques ou commerciales de leur gouvernement avec les états dans lesquels ils exerçaient leurs fonctions. La Grèce, la Turquie d'Europe, l'Asie occidentale, l'Égypte, la régence de Tripoli et, plus loin encore, l'Inde et la Chine furent explorées par eux. Il n'était localité signalée par l'importance de ses monuments, particulier possédant une bibliothèque, communauté connue pour conserver des livres, négociant faisant commerce d'antiquités qui ne reçût la visite de ces infatigables pourvoyeurs des « Cabinets » du Roi. Aussi, la moisson, poursuivie presque sans interruption durant un siècle et demi, fut-elle fructueuse.

L'ouvrage de M. Omont, que nous annonçons ici, fait revivre, avec une grande richesse d'information, l'histoire de ces explorations. Les archives du Ministère des affaires étrangères et du Ministère de la marine, la collection Godefroy, à l'Institut, les dossiers de la Bibliothèque nationale lui ont fourni sur la matière un ensemble imposant de documents : instructions, correspondances des agents français avec leurs commettants, relations de voyages, catalogues, rapports de toutes sortes. Ces documents publiés, tantôt par extraits, tantôt intégralement, et reliés entre eux par quelques éclaircissements nécessaires, forment la trame même du livre. Ils nous renseignent de la façon la plus sûre et la plus vivante sur cette recherche méthodique des œuvres de l'antiquité et du moyen-âge oriental, qui transportées en France vinrent enrichir les collections royales.

Après quelques préliminaires sur les premières tentatives faites en France, dans la première moitié du XVI° siècle, pour recueillir des manuscrits grecs et orientaux (voyages de Guillaume Pellicier, à Venise et de Guillaume Postel, en Orient; collections formées par Hurault de Boistaillé, Savary de Brèves et Harlay de Sancy, ambassadeurs de France à Constantinople; négociations entamées par Jacques de Thou, par l'intermédiaire de ce dernier ambassadeur), le volume débute par l'histoire des missions du P. Athanase (1643-1663), prêtre grec, que Mazarin et Séguier dépouillèrent assez peu honnêtement.

Viennent ensuite les voyages de Laisné et de Monceaux, trésorier de France à Caen (1667-1675); ceux du célèbre numismate Jean Foy Vaillant (1668-1674); du P. Jean-Michel Wansleben (1671-1678), dominicain allemand, dont M. Omont publie de nombreuses lettres fort intéressantes; les explorations du marquis de Nointel, ambassadeur à Constantinople, qui, aidé de l'orientaliste Antoine Galland (1670-1673), s'occupa de recueillir les professions de foi des diverses églises grecques et arméniennes et nous a laissé des lettres et notes extrêmement curieuses sur les antiquités de la Grèce, en particulier d'Athènes; puis les voyages de Galland seul (1673-1689) dans l'Asie Mineure et les îles de l'Archipel, voyages au cours desquels il recueillit de nombreux manuscrits grecs. A la même époque (1672-1686), et en vertu d'instructions données par Colbert, le P. Besson, Jean-François Pétis de la Croix, Dupont et d'Arvieux consuls à Alep s'occupent de l'exploration de l'Asie Mineure et de la Syrie du nord. D'autre part, Pierre Girardin, ambassadeur du Roi à Constantinople, et le P. Besnier, jésuite, obtiennent l'accès de la Bibliothèque du sérail et y achètent quelques livres (1685-1688). Antoine Chastanier, consul de France à Athènes, réunit une belle collection de médailles grecques. Benoît de Maillet, consul au Caire (1687), fait divers envois d'antiquités égyptiennes et projette de transporter en France la colonne de Pompée (1692-1699). Le Maire, consul à Tripoli de Barbarie, et l'abbé Dusault, exécutent des fouilles dans la Tripolitaine, d'où ils envoient en France des statues et des colonnes de marbre. Paul Lucas, le protégé de l'abbé Bignon, visite l'Égypte et une grande partie de l'Asie occidentale (1699-1725), et il en rapporte des bijoux en grand nombre, des médailles, des manuscrits grecs et orientaux, des copies d'inscriptions, entre autres celle d'Auguste à Ancyre. Le marquis de Bonnac, ambassadeur à Constantinople, achète lui-même et fait rechercher par ses agents des manuscrits, qu'il envoie à l'abbé Bignon (1719-1728); tandis qu'en France, les Bénédictins songent à organiser pour l'Orient des voyages littéraires semblables à ceux qu'ils ont fait exécuter en Italie, en France et en Allemagne. De 1728 à 1730, les abbés François Sevin et Michel Fourmont sont envoyés en Orient et en Grèce, avec mission de rechercher des manuscrits

pour la Bibliothèque du Roi. Activement secondés dans leur besogne par l'ambassadeur marquis de Villeneuve, n'épargnant eux-mêmes ni leurs fatigues ni l'argent, ils achètent en grand nombre les manuscrits précieux, ainsi qu'en fait foi leur correspondance, publiée intégralement par M. Omont, et dont la lecture est des plus instructives. Signalons encore, en terminant les envois de livres, médailles, et copies d'inscriptions que fit à Bignon un antiquaire français établi à Smyrne, Jean Guérin (1724-1739) ; les explorations du P. J.-B. Souciet, jésuite, en résidence à Salonique puis à Smyrne (1726-1738) ; les recherches de Charles de Peyssonnel, chancelier de l'ambassade de France à Constantinople (1730-1746) ; la mission en Égypte (1722-1726), puis à Constantinople (1747-1749), de M. Armain, d'abord premier drogman à Alexandrie, puis interprète de la Bibliothèque du Roi pour les langues turque et persane ; les voyages de M. Otter en Perse (1739-1744), des abbés d'Orvalle et Cl.-L. Fourmont en Égypte (1747-1751) ; les envois à Paris de statues antiques découvertes en Égypte, par le sieur Roboly, second drogman à Alexandrie ; enfin les importantes acquisitions de livres faites en Chine et dans les Indes par des agents français et surtout par les missionnaires Jésuites (1684 à 1737).

Les documents que ces missions successives firent entrer en France consistent surtout en œuvres historiques et géographiques, théologiques ou liturgiques, littéraires, grammaticales, grecques, arabes, syriaques, arméniennes et persanes. La recherche des documents occidentaux ou provenant des colonies franques établies en Orient pendant le moyen-âge semble avoir été négligée par les explorateurs ; mais il va sans dire que parmi les textes orientaux recueillis (chroniques et descriptions géographiques ou relations de voyages), un grand nombre intéressent au plus haut point l'histoire des croisades et des établissements latins en Orient.

Dans un Appendice qui occupe presque toute la seconde partie de l'ouvrage, M. Omont publie des listes ou catalogues des manuscrits rapportés d'Orient par les agents français et les savants chargés de missions scientifiques ; diverses relations de leurs voyages ; les comptes de leurs dépenses, etc. Il y faut noter en particulier une description des monastères du mont Athos par le P. Braconnier, jésuite (1706), des rapports de Paul Lucas, de l'abbé Sevin, sur son séjour à Constantinople ; des abbés Michel et Claude-Louis Fourmont sur leurs voyages en Grèce et dans le Levant ; de Le Maire sur la régence de Tripoli.

Comptes rendus : *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, 37e an., no 29 (20 juil. 1903), pp. 49-51 (Aug. Molinier). — *Byzant. Zeitschr.*, t. XII (1903), pp. 612-614 (V. Gardthausen). — Voy. aussi ci-dessous sub v. Pargoire (J.).

Mollat (L'abbé G.). — *Clément VII et le saint Suaire de Lirey.*

[*Le Correspondant*, 25 janv. 1903, pp. 254-259.]

L'auteur fait connaître, à propos du Suaire, de nouvelles pièces tirées des Archives du Vatican confirmant les conclusions de M. Ulysse Chevalier.

Mommert (Karl.). — *Die heilige Grabeskirche.....* — Cf. *Rev. Or. lat.*, VII, 360.

Compte rendu : *The American Journal of Theology*, t. VI (1902), pp. 349-353. — *Theol. Literaturzeitung*, t. XXVII (1902), col. 36-39 (K. Furrer).

Mommert (Karl.). — *Golgotha und das heilige Grab zu Jerusalem.* — Leipzig, Haberland, 1900, in-8°, viii-280 pp. — Cf. *Rev. Or. latin*, VIII, 592 ; IX, 280.

Recension : *Stimmen aus Maria Laach*, t. LX (1901), p. 100.

Compte rendu : *Theol. Literaturzeitg.*, t. XXVII (1902), col. 36-39 (K. Furrer).

Mommert (Karl). — *Die Dormitio und das deutsche Grundstück.....* — Cf. *Rev. Or. lat.*, VIII, 252 ; IX, 280.

Comptes rendus : *Theol. Literaturzeitg.*, t. XXVII (1902), col. 36-39 (K. Furrer). — *Literar. Rundschau f. das kathol. Deutschland*, t. XXVI (1900), n° 12 (Dannecker). — *Allgemeines Litteraturbl.* t. IX, (1900), col. 747 (Rieber). — *Deutsche Litt. Zeitg.*, t. XXII, col. 2437 (Benzinger).

Mommert (Karl.). — *Topographie des alten Jerusalem. Erster Teil : Zion und Akra, die Hügel der Altstadt* — Leipzig, E. Haberland, [1902], in-4°, x-393 pp.

Compte rendu : *Byzant. Zeitschr.*, t. XII (1903), pp. 424-425 (J. Strzygowski).

Mommsen (Th.). — *Die Heimath des Gregorianus.*

[*Zeitschr. der Savigny Stiftung f. Rechtsgesch. Romanistische Abtheilung*, t. XXII (1901), pp. 139-144.]

Le juriste Gregorius était de Beyrout, et son recueil de rescrits impériaux a été composé dans cette ville sous Dioclétien.

Mommsen (Th.). — *Die Pilatus-Akten.*

[*Zeitschr. f. die neutestamentliche Wissensch.*, t. III (1902), pp. 198-205.]

MOMMSEN (Th.). — *Zozimus.*
[*Byzant. Zeitschr.*, t. XII (1903), p. 533.]

M. Mendelssohn, dans son éd. de Zozime, plaçait la rédaction de la Chronique avant 502. Il serait préférable de dire qu'elle est postérieure à 501. Zozime mourut certainement dans le cours du VIe siècle et non au Ve.

MOMMSEN (Th.). — Voy. EUSEBIUS *Werke.*

Monastère (Le) de la Visitation près d'Antoura.
[*Al-Machriq*, t. IV, (1901), pp. 704-710.]

MONCEAU (Paul). — *L'épopée byzantine d'après M. Schlumberger.*
[*Rev. polit. et littér.* (*Rev. bleue*), 13 févr. 1897, pp. 212-245].

MONCHAMP (Mgr). — *Liège et Rome, à propos de l'authenticité du saint Suaire de Turin.* — Liège, 1903, in-8°, 12 pp.

MONTICOLO (G.). — *Due documenti veneziani del secolo dodicesimo.*
[*Nuovo archivio Veneto*, an. X, t. XIX (1900), pp. 56-75. — Tir. à part : Venezia, Visentini, 1900, 20 pp.]

Un de ces documents (oct. 1124) est relatif aux salines de Chioggia, l'autre (févr. 1119) est une reconnaissance de dette touchant un contrat de nolis pour un voyage de Constantinople à Damiette.

MUELINEN (Dr Graf von). — *Die lateinische Kirche im Türkischen Reiche.* — Berlin, 1901, in-8°, 53 pp.

Compte rendu : *Orientalische Litt. Zeitung*, t. IV, n° 9 (15 sept. 1901), pp. 360-364 (Martin HARTMANN).

MUN (Gabriel de). — *Un point d'histoire commerciale : les premières relations entre les Pays-Bas et la Porte (1610-1613).*
[*Rev. d'hist. diplomatique*, 17e an. (1903), n° 3, pp. 393-404.]

MUSIL (Aloïs). — *Kuseir 'Amra und andere Schlösser östlich von Moab. Topographischer Reisebericht.*
[*Sitzungsber. der k. Akad. d. Wissenschaften* (Wien). *Philos. histor. Classe*, t. CXLIV, n° 7 (1901; paru en 1902), 51 pp. avec 2 plans et 20 gravures. — Tir. à part : Vienne, Gerold's Sohn, 1901, 51 pp.]

Sur cet article, voy. Clermont-Ganneau, *Rec. d'archéol. orient.*, t. V, pp. 115-120 (cf. ci-dessus, p. 575).

NAGL (Erasmus). — *Die « Dormition de la Vierge. »*
[*Die Kultur*, t. III (1901), pp. 36-45.]

Touchant la tradition qui fait mourir la Ste Vierge sur le mont Sion.

NASRI et ABRAHINA. — *Quelques célébrités littéraires des Chaldéens catholiques.*
[*Al-Machriq*, t. IV (1901), pp. 847-855.]

NAU (F.). — *Les récits inédits du moine Anastase. Contribution à l'histoire du Sinaï au VIIe siècle* (traduction française). *Avec un résumé des récits édifiants d'Anastase le Sinaïte.*
[*Revue de l'Institut catholique de Paris*, 1902, nos 1 et 2. — Tir. à part : Paris, A. Picard, 1902, in-8°, 72 pp.]

Traduction française de quarante récits sur les Pères du Sinaï, extraits des mss. grecs 914 et 917 de la Biblioth. nationale de Paris ; d'un récit anonyme de l'occupation du Sinaï par les Arabes, extrait du ms. gr. 1596 ; et de quatorze narrations édifiantes tirées également de ce dernier ms. Les récits sur les PP. du Sinaï et les narrations édifiantes sont mises, dans les mss., sous le nom d'un moine Anastase. M. Nau pense que les premiers sont d'un Anastase, moine du Sinaï vers 650, peut-être Anastase le Sinaïte, dont les œuvres principales furent écrites au VIIIe siècle, et que les Narrations ont pour auteur un autre moine Anastase vivant également du VIIe au VIIIe siècle. Tout cela aurait besoin d'un complément

de preuves. A propos d'un article précédent du même auteur touchant la date de la mort de Jean Climaque, dont les conclusions s'appuyaient sur ces mêmes récits concernant les PP. du Sinaï, j'avais indiqué déjà (*Rev. Or. lat.*, IX, 821), le point faible de l'argumentation.

NAU (F.). — Voy. *Texte (Le) grec des récits du moine Anastase.*

NAU (F.). — Voy. *Vie et récits* de l'abbé DANIEL le Scétiote.

NAU (F.). — Voy. *Vie de Jean Bar Aphtonia.*

NEGRI (Gaetano). — *L'imperatore Giuliano l'Apostata...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, IX, 281.

On trouvera dans la *Byzant. Zeitschr.*, t. XI (1902), pp. 576-577, et XII (1903), p. 352, une liste des comptes rendus de cet ouvrage, parus jusqu'à ce jour.

NESTLE (Eberhard). — *Die Kirchengeschichte des Eusebius...* — Cf. *Rev. Or. lat.*, VIII, 593; IX, 281.

Comptes rendus : *La Civiltà cattolica*, fasc. 1247 (1902), p. 581. — *Gött. gel. Anzeigen*, t. CLXIV (1902), pp. 249-268 (E. PREUSCHEN). — *Theol. Literaturbl.*, t. XXII (1901), n° 38, col. 451 (ZÖCKLER). — *Berlin. philol. Wochenschr.*, t. XXII (1902), n°s 33-34, col. 1018-1020 (H. HILGENFELD).

NESTLE (Eberhard). — *Zur syrischen Uebersetzung der Kirchengeschichte des Eusebius.*

[*Zeitschr. d. deutschen Morgenl. Gesellsch.*, t. LVI (1902), pp. 559-564.]

Neue Quellen zur Geschichte des lateinischen Erzbistums Patras, gesammelt und erläutert von Dr Ernst GERLAND. — Leipzig, B. G. Teubner, 1903, in-16, VI-291 et une carte.

[*Bibliotheca scriptor. graecor. et romanor. Teubneriana : Scriptores sacri et profani*, auspiciis et munificentia serenissimor. nutritor. almae matris Ienensis ediderunt Seminarii philologor. Ienensis magistri et qui olim sodales fuere; fasc. V.]

Comptes rendus : *Échos d'Orient*, 6e an., n° 42 (septembre 1903), p. 346 (J. PARGOIRE). — *Byzant. Zeitschr.*, t. XII (1903), p. 610 (J. JEGERLEHNER). — *Rev. de l'Or. lat.*, t. IX (1902), pp. 539-544 (N. JORGA).

Neue (Eine) [Tempel] Kolonie.

[*Die Warte des Tempels*, Jahrg. 58, n° 40 (2 oct. 1902), pp. 313-314.]

Sur l'acquisition, par la Société du Temple, d'un terrain voisin de Jaffa, pour l'établissement d'une nouvelle colonie.

NILOS DOXAPATRES. — Voy. Des NILOS DOXAPATRES.

NITTI di VITO (Francesco). — *La leggenda della traslazione di S. Nicolò di Bari. I Marinai.*

[*Rassegna Pugliese*, t. XIX (1902), pp. 33-49. — Tir. à part : Trani, V. Vecchi, 1902, in-4°, 19 pp.]

Recension : *Anal. Bolland.*, t. XXII (1903), fasc. 3, p. 352.

Nomocanon Gregorii BARHEBRAEI, ed. P. BEDJAN. — Leipzig, Otto Harrassowitz, 1898, in-8°, XIII-551 pp.

Compte rendu : *Deutsche Literaturzeitung.*, t. XXI, n° 2 (6 janvier 1900), col. 187-189 (Siegmund FRAENKEL).

NORDEN (Dr Walter). — *Das Papsttum und Byzanz. Die Trennung der beiden Mächte und das Problem ihrer Wiedervereinigung bis zum Untergange des byzantinischen Reichs (1453).* — Berlin, B. Behr's Verlag, 1903, in-8°, XIX-764 pp.

Nouveau (Le) gouverneur général du Liban.

[*La Terre-Sainte*, 28e an., t. XIX, n° 22 (15 nov. 1902), pp. 342-343.]

A propos de la nomination de Mouzaffer pacha, comme gouverneur du Liban.

Nuova carta geografica della regione ad oriente del Mar Morto, del P. don Giuseppe MANFREDI, missiona-

rio del Patriarcato latino di Gerusalemme.

[*Bolletino della Soc. geogr. italiana*, serie III, vol. XII, nº 2 (févr. 1899), pp. 62-63.]

La carte annexée à cet article a été dessinée par les PP. Manfredi et Barberis.

Nuova serie di documenti sulle relazioni di Genova coll' imperio bizantino. Raccolti dal Can. Angelo SANGUINETI e pubblicati con molte aggiunte dal Prof. Gerolamo BERTOLOTTO.

[*Atti della Soc. ligure di Storia patria*, vol. XXVIII, fasc. 2 (1897), pp. 339-573.]

OBERHUMMER (Eugen). — *Die Insel Cypern.* Gekrönte Preisschrift. Erster Teil : *Quellenkunde und Naturbeschreibung.* Mit drei Karten und einem geologischen Profil in Farbendruck, sowie acht Kärtchen im Text. — Münich, Th. Ackermann, 1903, in-8º, XVI-488 pp.

OBERHUMMER (Eugen). — Voy. *Konstantinopel.*

OBRADOR Y BENNASAR (Mateo). — *Bibliografia Luliana. Reseña de códices y libros de Ramón Lull.* Con fac-simile de un autógrafo. — Palma de Mallorca, 1900, in-4º.

[Extrait du *Boletin de la Sociedad Arqueologica Luliana.*]

Œuvres nouvelles inédites de GRANDIDIER, publ. sous les auspices de la Soc. industr. de Mulhouse, par A.-M. INGOLD. Tome V : *Ordres militaires et mélanges historiques.* — Colmar, H. Hüffel, 1900, grand in-8º, IX-446 pp.

Recension : *Hist. Jahrb. d. Görres Gesellsch.*, 1900, nºˢ 2-3, pp. 520-521.

OLCHVARY (O.). — *La bataille de Muthi.* — En hongrois.

[*Századok* (*les Siècles*), avril-juin 1902.]

Étude stratégique sur cette bataille, livrée en 1241 entre les Mongols et les Hongrois qui furent écrasés. Elle est aussi désignée parfois sous le nom de bataille du Sajó.

OLIVER (Bienvenido). — *El obispo de Nicastro (Innocencio IX) y la alianza perpetua del papa, del rey de España y de la Republica veneciana contra los Turcos.*

[*Boletin de la R. Acad. de la historia*, t. XXXIX (1901), pp. 293-296.]

A propos du livre de Valensise (cf. ci-dessous).

OMONT (Henri). — *Notice du ms. Nouv. acq. franç. 10050 de la Bibliothèque nationale contenant un nouveau texte de la* « Fleur des histoires de la Terre d'Orient » *de Hayton.*

[*Notices et extr. des mss. de la Biblioth. Nat. et autres bibliothèques*, t. XXXVIII (1903), pp. 237-292. — Tir. à part : Paris, Imprim. Nat., Libr. C. Klincksieck, 1903, in-4º, 60 pp.]

L'auteur publie un nouveau texte de la Fleur des histoires de la terre d'Orient, que contient le ms. Nouv. acq. fr. 10050 de la Biblioth. Nat. (ci-devant Ashburnham-Barrois, nº CCCXL). Il est assez difficile de déterminer l'origine de ce texte qui se rapproche tantôt de la recension latine et tantôt de la recension française fournie par le plus grand nombre des manuscrits. M. Omont, sans se prononcer de façon catégorique, semble disposé à y voir un exemplaire du texte primitif dicté par Hayton à Nicolas Falcon, puis traduit par celui-ci en latin. La recension française contenue dans la plupart des autres manuscrits français, et que l'on regardait jusqu'ici comme originale, ne serait alors qu'une rédaction remaniée. — Dans une notice sur Hayton et sur son œuvre, que j'espère publier prochainement, j'essaierai de montrer que l'exemplaire publié par M. Omont est au contraire postérieur à la rédaction latine et à la recension française déjà connue, qu'il a été traduit du latin, et que le traducteur avait en même temps sous les yeux, cette recension française.

OMONT (Henri). — Voy. *Missions archéologiques.*

Orientpost. Jerusalem, den 20 Juli 1903.

[*Die Warte des Tempels*, Jahrg. 59, n° 32 (6 août 1903), pp. 253-254.]

Sur le développement de la colonie du Temple de Hamidijè-Wilhelma, près de Lydda.

Orientpost. Jerusalem, den 28 August 1903.
[*Die Warte des Tempels*, Jahrg. 59, n° 38 (17 septembre 1903), pp. 301-303.]

Sur la quarantaine contre le choléra et ses conséquences pour le commerce en Palestine.

Orientpost. Jerusalem, 25 Oktober 1903.
[*Die Warte des Tempels*, Jahrg. 59, n° 46 (12 nov. 1903), pp. 361-366.]

Compte rendu de la cérémonie d'inauguration de la nouvelle colonie du Temple « Hamidijè-Wilhelma ».

ORTENSIO (Cesidio d'). — *I Normanni e la fondazione del regno delle due Sicilie: le Crociate.* — Lanciano, tip. R. Carabba, 1901, in-8°, 29 pp.

Ouadi-Farah (*L'*). — Avec une vue.
[*La Terre-Sainte*, 29° an., t. XX, n° 13 (1er juil. 1903), p. 202.]

OUSSANI (Rev. Gabriel). — *The modern Chaldeans and Nestorians and the study of Syriac among them.*
[*Journ. of the American oriental Soc.*, t. XXII (1901), pp. 79-96.]

OUSSANI (Rev. Gabriel). — *The arabic dialect of Baghdâd.*
[*Ibid.*, pp. 97-114.]

OVERBECK (Franz). — *Die Bischofslisten und die apostolische Nachfolge in der Kirchengeschichte des Eusebius. Program zum Rektoratsfeier.* — Basel, 1898, in-4°, 44 pp.

Comptes rendus : *Rev. d'hist. ecclés.* [de l'Université de Louvain], t. I (1900), pp. 101-102 (J. FLAMION). — *Theol. Literaturzeitung*, 1898, n° 25, col. 657-660.

Palästina und Syrien. 3° Auflage. Mit 8 Karten und 13 Plänen u. Grundrissen. — Leipzig u. Wien, Bibliographisches Institut, 1895, in-16, VIII-X-253-60 pp.
[*Meyers Reisebücher*.]

Panislamisme (*Le*) *et le chemin de fer de la Mecque.*
[*La Terre-Sainte*, 28° an., t. XIX, n° 13 (1er juil. 1902), pp. 202-204.]

Extrait du *Sémaphore*.

PALMIERI (P. Aur.). — *La chiesa Georgiana e le sue origini.*
[*Bessarione*, t. IX (1900), pp. 433-457 ; et 2e sér., an. VI (1901-1902), t. I, pp. 218-228, 397-403; t. II, pp. 188-204.]

PALMIERI (P. Aur.). — *Il cattolicismo nel Levante.*
[*Bessarione*, 2e sér., t. I (1901), pp. 107-117.]

PALMIERI (P. Aur.). — *La chiesa ortodossa autocefala di Cipro.*
[*Bessarione*, 2e sér., t. II (1901), pp. 95 et suiv.]

PALMIERI (P. Aur.). — *La conversione ufficiale degl' Iberi al cristianesimo. Saggio storico.*
[*Oriens christianus*, t. II (1902), n° 1, pp. 130-150.]

Étude critique et historique des récits relatifs à la conversion des Géorgiens par sainte Nina.

PALMIERI (P. Aur.). — *Il patriarcato greco dissidente di Gerusalemme.*
[*Bessarione*, 2e sér., t. III (1902), pp. 119 et suiv.]

PALMIERI (P. Aur.). — *I nuovi statuti della confraternita greca del S. Sepolcro.*
[*Bessarione*, 2e sér., t. III (1902), pp. 228 et suiv.]

Panslavism in the Near East.
[*The Edinburgh Rev.*, vol. CXCVII, n° 403 (janv. 1903), pp. 86-116.]

Inquiétants progrès de la Russie dans ses tentatives de russification de l'église grecque

orthodoxe en Syrie et en Palestine, de même que dans la Turquie d'Europe. Extension de l'influence russe dans ces contrées : à propos du livre de H. Sutherland Edwards. *Sir William White, K. C. B., K. C. M. G., for six years Ambassador at Constantinople : His life and correspondance* (London, John Murray, 1902, in-8°).

PAPADOPOLI (N.). — *Les plus anciens deniers ou carzie, frappés par les Vénitiens pour Chypre, 1515-1518.*
[*Rev. belge de numism.*, 56e an. (1900), 3e livr., pp. 297-302, avec facsimile.]

PAPADOPOULOS-KERAMEUS (A.) — Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη..., t. III et IV..... — Cf. *Rev. Or. lat.*, VII, 635; VIII, 254.

Comptes rendus : Βυζαντινὰ Χρονικά, t. VIII (1901), pp. 546-564 (Ed. KURTZ et S. SESTAKOV).

PAPADOPOULOS-KERAMEUS (A.). — Νικηφόρος Μοσχόπουλος.
[*Byzant. Zeitschr.*, t. XII (1903), pp. 214-223.]

Nicéphore Moschopoulos, métropolite de Crète et proèdre de Lacédémone, était l'oncle du fameux Manuel Moschopoulos (XIIIe-XIVe s.). Ce fut un collectionneur de mss. grecs. Trois de ces mss. sont aujourd'hui dans la Biblioth. du patriarcat grec de Jérusalem (S. Sabas, nos 41, 33, 207).

PAPADOPOULOS-KERAMEUS (A.). — Θρῆνος τῆς Κωνσταντινουπόλεως.
[*Byzant. Zeitschr.*, t. XII (1903), pp. 267-272.]

L'auteur publie, d'après le ms. n° 160 de la Biblioth. du patriarcat grec de Jérusalem, une lamentation versifiée sur la prise de Constantinople par les Turcs, dont il avait déjà publié quelques vers dans sa Ἱεροσολυμ. Βιβλιοθήκη. L'œuvre est anonyme. M. P. donne à cette occasion une liste des œuvres similaires connues jusqu'ici.

PAPARRÈGOPOULOS (K.). — Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ ἔθνους. Ἔκδοσις τετάρτη, συμπληρωθεῖσα ὑπὸ Παύλου ΚΑΡΟΛΙΔΟΥ. — Ἐν Ἀθήναις, Ἐκδοτικὸς οἶκος Γ. Δ. Φέξη, 1903, in-8°.

Très important pour la période franque. Compte rendu : *The english histor. Rev.*, n° 72, vol. XVIII, oct. 1903, pp. 754-755 (W. MILLER).

PARGOIRE (J.). — *Les Almugavares en Orient.*
[*Échos d'Orient*, 5e an., n° 6 (sept. 1902), pp. 387-390].

A propos du livre de M. G. Schlumberger.

PARGOIRE (J.). — *Saint Méthode de Constantinople avant 821. Saint Méthode et la persécution.*
[*Échos d'Orient*, nos 39 et 40, 6e an., (mars et mai 1903), pp. 126-131, 183-191].

PARGOIRE (J.). — *Missions archéologiques françaises en Orient aux* XVIIe *et* XVIIIe *siècles.*
[*Échos d'Orient*, 6e an., n° 42 (septembre 1903), pp. 339-340].

A propos de la publication de M. Omont (cf. ci-dessus).

PARIS (Gaston). — *La vie de saint Alexis, poème du* XIe *siècle. Texte critique accompagné d'un lexique complet et d'une table des assonances.* — Nouv. éd. — Paris, E. Bouillon, 1903, in-18, 63 pp.

PARISOT (Dom J.). — *Rapport sur une mission scientifique en Turquie et en Syrie.*
[*Nouv. archives d. missions scientif. et littér.*, t. X (Paris, E. Leroux, 1903, in-8°, 744 pp.), pp. 167-244].

L'auteur a recueilli et il publie ici des mélodies ecclésiastiques des Syriens, afin d'établir le système modal en usage parmi les chrétiens de ce rite ; des chants israélites orientaux, des airs de mosquée, quelques chants arabes et enfin de nouveaux textes en syriaque vulgaire.

PARKAS (Nicolaos P.) — *De arbore beatae Mariae Virginis.* Τὸ παρὰ τὴν Ἡλιούπολιν (Ματαρίαν) δένδρον τῆς Παναγίας. Μεσαιωνικὸς σκάριφος. — Ἐν Ἀλεξανδρείᾳ, τύποις Ταχυδρόμου, 1903, in-8°, 71 pp.

L'arbre en question, qui aurait poussé miraculeusement pour fournir de l'ombre et des fruits à la sainte Vierge et à l'enfant Jésus lors

de la fuite en Égypte, est mentionné par la plupart des relations des voyageurs occidentaux qui ont visité l'Égypte au moyen âge.

PARTRIDGE (Mildred). — Voy. PUECH (Aimé).

PASCAL (Le chanoine), vicaire honoraire d'Antioche. — *Histoire de la maison royale de Lusignan.* — Paris, Vanier, 1896, in-8° carré, v-204 pp.

Passio S. Theclae virginis. Die lateinischen Uebersetzungen der Acta Pauli et Theclae nebst Fragmenten, Auszügen und Beilagen; herausg. von Oscar von GEBHARDT. — Leipzig, Hinrichs, 1902, in-8°, CXVIII-188 pp.

[*Texte und Untersuchungen*, nouv. sér., VII, 2].

PATON (Lewis-Bayles). — *The early history of Syria and Palestine.* — New-York, Charles Scribner's sons, 1901, in-8°, xxxvi-302 pp.

Compte rendu : *The American historical Review*, vol. VII, n° 3 (1902, avril), pp. 534-536 (J. F. Mc CURDY).

Patriarcat (Le) grec et les congrégations françaises.

[*La Terre-Sainte*, 28° an., t. XIX, n° 20 (15 oct. 1902), pp. 305-308].

PAULOT (Lucien). — *Un pape français. Urbain II. Préface* de Georges GOYAU. — Paris, V. Lecoffre, 1903, in-8°, xxxvi-263 pp.

Comptes rendus : *Rev. histor.*, t. LXXXII (1903), pp. 363-369 (Bernard MONOD). — *Rev. bénéd. de l'abbaye de Maredsous*, 1903, n° 2.

PEARS (Edwin). — *The destruction of the Greek empire and the story of the capture of Constantinople by the Turks.* — London, Longmans et C°, 1903, in-8°.

Compte rendu : *The Athenaeum*, n° 3956 (22 août 1903), pp. 242-243.

PEETERS (Le P. Paul). — *Notes sur la légende des apôtres S. Pierre et S. Paul dans la littérature syrienne.*

[*Anal. Bolland.*, t. XXI, fasc. 2 (1902), pp. 121-140].

A propos du travail de Ant. Baumstark, signalé ci-dessus.

PERDRIZET (Paul). — *Note relative à la douane de Beyrouth sous l'empire romain.*

[*Bull. de la Soc. nat. d. antiq. de Fr.*, 1901, pp. 109-112].

PEREIRA (Francisco Maria Esteves). — *O santo martyr Barlaam. Estudo de critica historica.* — Coimbra, 1901, in-4°, 33 pp.

[Extrait du 48° vol. de l'*Istituto* de Coimbre].

Comptes rendus : *Rev. crit. d'hist. et de litt.* n. s. t. LIII, n° 14 (7 avril 1902), pp. 261-262 (R. DUVAL). — *Byzant. Zeitschr.*, t. XI (1902), p. 239 (K. KRUMBACHER).

PEREIRA (Francisco Maria Esteves). — *Vida de Santa Maria Egypcia.* Versão ethiopica segundo o ms. oriental 686 do Museo Britannico. — Lisboa, typogr. do Commercio, 1903, in-8°, XII-43 pp.

PEREIRA (Francisco Maria Esteves — Voy. *Historia dos martyres.*

PERRY (Frederick). — *Heroes of the Nations : Saint Louis...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, IX, 284.

Compte rendu : *The Athenaeum*, n° 3839 (25 mai 1901), p. 657.

PETIT (L.). — *Deux mots sur Pierre Gilles.*

[*Échos d'Orient*, 5° an., n° 6 (sept. 1902), pp. 375-377.]

Donne un texte correct de l'épitaphe de ce voyageur érudit, conservée dans l'église Saint-Marcel à Rome.

PÉTRIDÈS (S.). — *Saint Siméon le nouveau Stylite, mélode* (521-596).

[*Échos d'Orient*, 5° an., n° 5 (juin 1902), pp. 270-274.]

A propos de la Vie de S. Siméon le Stylite, publ. par Th. Semenov (cf. *Rev. Or. lat.*, VI, 593), l'auteur s'occupe des origines de l'office qui se célébrait dans l'église de Constantinople en mémoire du tremblement de terre de 557. Ce tremblement de terre, ainsi que celui d'Antioche, de 551, sont mentionnés dans la dite Vie.

PFLUGK-HARTTUNG (J. von). — *Der Johanniter und der Deutsche Orden in Kampfe Ludwigs.....* — Cf. *Rev. Or. lat.*, VIII, 595.

Compte rendu : *Rev. d'hist. ecclés.* [de l'Univ. de Louvain], t. IV, n° 2 (1903), pp. 286-289 (C. CALLEWAERT).

PIAVI (Mgr. Ludovic). — Voy. BARNABÉ d'Alsace (Le P.).

PIERPOINT (Robert). — *Archbishops of Cyprus.*

[*Notes and Queries*, 7 juin 1902.]

Privilèges de l'archevêché de Chypre en ce qui concerne l'élection et les fonctions des titulaires.

PILLAUT (Julien). — *Les consulats du Levant.* — Tome I : *Smyrne,* 1610-1900; *Satalie de Caramanie,* 1607-1814. — Tome II : *Larnaca* (1673-1900). Notes rédigées à l'aide de renseignements extraits des archives du Ministère des affaires étrangères et des documents communiqués par M. HIPPEAU, consul de France à Larnaca. — Tome III : *Alep ; Seïde ; Tripoli de Syrie* (1548-1900). — Nancy, Berger-Levrault, 1902, in-8°, 36, 23 et 65 pp. avec grav.

PLANCHENAULT (A.). — Voy. *Cartulaire de Saint-Laud.*

POLETTO (Mons. G.). — *Il beato cardinale Gregorio Barbarigo, vescovo di Padova, e la riunione delle chiese Orientali alla Romana.*

[*Bessarione*, 2° sér., t. I (1901-1902), pp. 14-31, 176-196, 305-333. — Tir à part : Roma, V. Salviucci, 1902, in-8°, 68 pp.]

Nombreux documents relatifs à l'activité de Barbarigo pour le développement des missions orientales.

PONCELET (Albertus). — Voy. A. P. *Sanctae Catharinae virginis..... translatio.*

POOLE (Stanley LANE-). — *The story of Cairo.* — London, Dent, 1902, in-8°, 360 pp.

[Fait partie de la collection : *Mediaeval Towns.*]

PREGER (Th.). — Voy. *Scriptores rerum Constantinopolitanarum.*

PRENTICE (William Kelly). — *A mosaïc Pavement and Inscription from the Bath at Serdjilla (Central Syria).*

[*Rev. archéol.*, 3° sér., t. XXXIX (juil.-déc. 1901), pp. 62-76.]

PREUSCHEN (Erwin). — Voy. *Eusebius' Kirchengeschichte.*

PROCOPII Caesariensis *Anecdota quae dicuntur*, ed. Michael KRASCHENINNIKOV. — Jurievi, typis Mattiesenianis, 1899, in-8°, LXXIV-205 pp.

Comptes rendus : *Byzant. Zeitschr.*, t. IX, n° 4 (1900), pp. 672-674 (J. HAURY). — *Βυζαντινὰ χρονικά*, t. VII (1900), pp. 696-706 (S. SESTAKOV). — *Berl. philolog. Wochenschr.*, t. XXI (1902), n° 48, col. 1481-1482 (Th. PREGER).

Propylaeum ad Acta Sanctorum Novembris..... Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae e codice Sirmondiano, nunc Berolinensi, adiectis synaxariis selectis, opera et studio Hippolyti DELEHAYE. — Bruxellis, apud Socios Bollandianos, 1902, in-fol., 4 pp. et LXXVI-1180 col.

Compte rendu : *Échos d'Orient*, n° 41 (6° an. : 1903), p. 286 (J. PARGOIRE).

Protectorat (Le) catholique de la France en Orient.

[*La Terre Sainte*, 28° an., t. XIX, n° 22 (15 nov. 1902), pp. 339-342.]

PRUN (Athanase). — *L'orphelinat de Jésus adolescent à Nazareth.*
[*La Terre Sainte*, 28e an., t. XIX, nº 21 (1er nov. 1902), pp. 321-324.]

Avec des vues de l'Orphelinat et de la ville de Nazareth.

PRUTZ (Hans). — *Ueber des Gautier von Compiègne* « Otia de Machomete ». *Ein Beitrag zur Geschichte der Mohammedfabeln im Mittelalter und zur Kulturgeschichte der Kreuzzüge.*
[*Sitzungsber. der K. Bayer. Akad. d. Wissensch.*, 1903, nº 1, pp. 65-115. — Tir. à part : Münich, G. Franz, 1903, in-8º, 51 pp.]

Édition du poème de Gautier de Compiègne, d'après le ms. latin 11332 de la Biblioth. Nationale de Paris, précédée d'une notice sur l'auteur et ses œuvres, et de considérations générales touchant les légendes répandues en Occident au moyen âge sur Mahomet et sa doctrine. — Il est regrettable que M. Prutz n'ait pas connu un autre ms. des « Otia de Machomete », contenu dans le ms. lat. 8501 A de la Bibliothèque Nationale de Paris.

Psalter (Der) Erzbischof Egberts von Trier. Codex Gertrudianus, in Cividale. Historisch-Kritische Untersuchung von Heinrich Volbert SAUERLAND. Kunstgeschichtliche Untersuchung von Arthur HASELOFF. — Im selbstverlage der Gesellschaft für nützliche Forschungen erschienen und durch die Stadtbibliothek in Trier zu beziehen, 1902, 2 vol., in-4º. Texte : VIII-215 pp.; planches 108.

D'après M. Haseloff, les peintures de ce célèbre manuscrit dériveraient de l'art syriaque des premiers siècles de l'ère chrétienne.
Compte rendu : *Byzant. Zeitschr.*, t. XI, nos 3-4 (1902), pp. 565-568 (J. STRZYGOWSKI).

PUAUX (Frank). — *A propos du saint Suaire de Turin.*
[*Rev. chrétienne*, 49e an., 3e sér., vol. XV, nº 6 (1er juin 1902), pp. 456-464.]

Contre le livre de Paul Vignon. — Voy. encore une réplique de F. Puaux, à la suite d'un article de Vignon, ci-dessous sub v. VIGNON (Paul).

PUAUX (Frank). — *A propos du saint Suaire de Turin.* — Paris, Fischbacher, 1902, in-8º, 16 pp.

PUECH (A.). — *S. Jean Chrysostome...* — Cf. *Rev. Or. lat.*, VIII, 256, IX, 286.

Compte rendu : *Theol. Literaturzeitg.*, t. XXVII (1902), col. 212 (E. PREUSCHEN).

PUECH (Aimé). — *Saint John Chrysostom.* Translated by Mildred PARTRIDGE. — London, Duckworth and Cº, 1902, in-8º.

Version anglaise du livre ci-dessus.
Compte rendu : *The Athenaeum*, nº 3903 (16 août 1902), p. 219.

Question (La) du gouverneur du Liban. Lettre d'un missionnaire.
[*La Terre-Sainte*, 28e an., nº 20 (15 oct. 1902), pp. 314-316.]

RABOISSON (L'abbé). — *Les constructions de sainte Hélène en Palestine et en Bithynie.*
[*La Terre-Sainte*, 28e an., t. XIX, nos 16, 17, 18, 19, 24 (15 août, 1er et 15 sept., 1er octobre, 15 déc. 1902), pp. 244-247, 268-270, 284-286, 299-302, 379-381; 29e an., t. XX, nos 1, 2, 3 (1er et 15 janvier, 1er février 1903), pp. 10-13, 27-28, 44-46.]

RAMSAY (Ja. H.). — *The Angevin Empire; or the three reigns of Henry II, Richard I and John (A. D. 1154-1216).* — New-York, Macmillan, 1903, in-8º, XXI-556 pp.

RAMSAY (W. M.). — *What to do in the East.*
[*The Contemporary Review*, nº 398 (août 1897), pp. 234-241.]

Sur la possibilité de rendre à Chypre et à l'Asie Mineure leur ancienne prospérité.

RAMSAY (W.-M.). — *Exploration in Tarsus and the vicinity.*
[*The Athenaeum*, nº 3919 (6 déc. 1902), pp. 764-766.]

RAUSCH (Erwin). — Voy. KYRIAKOS (A. Diomedes).

Re (Can. G.). — *Pro santissima Sindone.* — S. l. n. d. [Torino, 1902], in-8°, 23 pp.

Reber (Franz von). — *Die byzantinische Frage in der Architekturgeschichte.*
[*Sitzungsber. der K. Bayer. Akad. d. Wiss.*, Jahrg. 1902, pp. 463-503. — Tir. à part : Münich, G. Franz, 1903, in-8°, 41 pp.]

Recueil de textes relatifs à l'histoire des Seldjoucides, publ. par Th. Houtsma. T. IV : *Histoire des Seldjoucides d'Asie-Mineure, d'après l'abrégé du Seldjouk-Nameh*, d'Ibn Bibi. — Leyde, Libr. et imprim. ci-devant E. J. Brill, 1902, xviii-358 pp.

Compte rendu : *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, 1903, n° 27 (6 juillet), pp. 3-5 (Cl. Huart). Une version turque du Seldjouk-Nameh, d'Ibn-Bibî avait été publiée déjà par M. Houtsma, dans le tome III de ce même *Recueil*. Ici, nous en avons un abrégé persan, dont le ms. appartenait à Ch. Schefer et se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de Paris. Ibn Bibî a écrit entre 1282 et 1285, et son livre est du plus haut intérêt pour l'histoire des relations des petites dynasties syriennes et des rois d'Arménie avec les Seldjoucides d'Iconium. Il serait grandement à désirer qu'une version en une langue occidentale en fût donnée.

Reinhardt (E.). — *Die gegenwärtige Verfassung der griechisch-orthodoxen Kirche in der Türkei.*
[*Zeitschr. f. wissenschaftl. Theologie*, juil. 1901, pp. 418-466.]

Compte rendu : *Échos d'Orient*, 6° an., mars 1903, pp. 159-160 (J. Pargoire).

Reiszig (E.). — *Le roi Béla IV et l'ordre des chevaliers de Saint-Jean en Hongrie.* — En hongrois.
[*Századok* (*Les Siècles*), juin 1901.]

Cet ordre, fondé par Geyza II (1141-1161), se distingua dans les luttes des Hongrois contre les invasions orientales, en particulier lors de l'invasion des Mongols, sous Béla IV (1235-1270).

Relation de Terre-Sainte, 1533-1534 par Greffin Affagart, publiée avec une Introduction et des notes par J. Chavanon. — Paris, V. Lecoffre, 1902, in-8°, xxvii-247 pp. — Vues en phototypie.

Comptes rendus : *Rev. critique*, nouv. sér., t. LIV, n° 46 (17 nov. 1902), pp. 383-384 (J.-B. Chabot). — *Rev. historique*, t. LXXX, nov.-déc. 1902, pp. 332-333 (H. Hauser). — *Rev. biblique*, XI° an., n° 4 (1er oct. 1902), pp. 617-620 (Dom Léon Guilloreau). — *Rev. Or. lat.*, IX (1902), pp. 544-549 (Ch. K.). — Voy. aussi ci-dessus, sub v. Heurtebize.

Rietsch. — *Die Nachevangelischen Geschicke der Bethanischen Geschwister und die Lazarusreliquien zu Andlau.* — Strasbourg, F. X. Le Roux et C°, 1902, in-8°, 59 pp.

Comptes rendus : *Oriens christianus*, II (1902), n° 2, pp. 471-473 (A. Baumstark). — *Anal. Bolland.*, t. XXII (1903), pp. 485-486 (Jos. Van den Gheyn).

Rigault (Abel). — *Savary de Lancosme. Un épisode de la Ligue à Constantinople, 1589-1593.*
[*Rev. d'hist. diplom.*, 16° an., n° 4 (1902), pp. 522-578.]

Rivalité de Savary de Lancosme, ambassadeur de France à Constantinople, et de Savary de Brèves, son cousin, le premier ligueur passionné et partisan des Espagnols, le second du parti des catholiques royaux.

Rispart (Eugen). — *Die Iuden und die Kreuzfahrer in England unter Richard Löwenherz.* Uebertragen in's Hebräische von Mirjam Markel-Mosessohn (Geb. Wierzbolowska). — Warschau, Druck von Halter und Eilenstadt, 1895, 2 vol. in-16, [vi]-244 et vi-248 pp.

Rockhill (William Woodville). — Voy. *Journey* (*The*) of William of Rubruck.

Rœhricht (R.). — *Geschichte des ersten Kreuzzuges...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 597; IX, 287.

Comptes rendus : *Journ. des savants*, 1901, p. 380 (G. Paris). — *Rev. biblique internat.*, XI° an., n° 3 (1er juillet 1902), pp. 483-484. — *Hist. Jahrb. d. Görres Gesellsch.*, t. XXIII (1902), n° 1, pp. 201-202 (G. Schnürer). —

Archivio stor. ital., 5e sér., t. XXIX (1902), pp. 122-127 (Guido BIGONI). — *Rev. histor.*, t. LXXXIII (1903), pp. 150-158 (Ch. KOHLER). — *Archivio stor. lombardo*, 3e sér., an. XXIX, (1902), pp. 415-419 (Art. MAGNOCAVALLO). — *Orientalische Literaturzeitg.*, t. V (1902), n° 11, col. 445-449 (Hugo WINCKLER). — *The American histor. Rev.*, t. VIII, n° 1 (oct. 1902), pp. 163-164 (Dana Carleton MUNRO).

RŒHRICHT (R.). — *Deutsche Pilgerreisen nach dem heiligen Lande...* — Cf. *Rev. Or. lat.*, VIII, 257.

Compte rendu : *Rev. d'hist. ecclés.* [de l'Université de Louvain], t. IV, n° 1 (15 janv. 1903), pp. 96-97 (J. MAHIEU).

ROGERON (Gabriel). — *Souvenirs d'un voyage en Orient*. Avec dessins à la plume de l'auteur. — Paris, A. Picard, 1900, in-8°, 2 vol., 355 et 395 pp.

Voici l'itinéraire de l'auteur, dont le voyage remonte à l'année 1864. De Paris à CPle par l'Autriche, le Danube et la Mer Noire. De CPle à Brousse. Excursion à Saint-Vincent d'Asie. De CPle à Smyrne. L'Archipel, Rhodes, Beyrouth. De Jaffa à Jérusalem. Environs de Jérusalem, Béthanie, Bethléem. De Jaffa à Alexandrie. La Basse-Egypte. Retour d'Alexandrie à Marseille. M. Rogeron a voyagé en touriste et nous fait part de ses impressions sur les lieux les hommes et les choses, sans y mettre de prétention d'aucune sorte. Il ne fait ni le savant, ni le diplomate, et il n'est pas revenu en Europe avec une solution de la question d'Orient. C'est un mérite pour un voyageur de 1864. Quelques renseignements sur des personnages rencontrés par lui (M. Eug. Boré, M. de Barrère, consul de France à Jérusalem) seront utiles à recueillir.

ROMANO (S.). — *Una santa Palermitana venerata dai Maometani a Tunisi.*

[*Archivio stor. siciliano*, N. S., an. XXVI (1901), pp. 11-21].

Cette sainte est sainte Olive. Les Mahométans la vénèrent et croient qu'en blasphémant son nom on s'expose à de grands malheurs. Ils disent aussi que l'invention du corps de sainte Olive coïncidera avec la fin de l'islamisme. La grande mosquée de Tunis porte le nom de Gémaez-Zituna, c'est-à-dire mosquée d'Olive.

ROMANO (Salvatore). — *I Siciliani nel blocco e nella impresa di Malta dell' anno 1800.*

[*Archivio stor. siciliano*, N. S., an. XXVII (1902), pp. 1-37].

ROUND (J. Horace). — *Some English Crusaders of Richard I.*

[*The english. histor. Rev.*, n° 71, vol. XVIII (juil. 1903), pp. 475-481].

Notices biographiques sur divers croisés mentionnés dans le poème d'Ambroise. M. Round en identifie quelques-uns dont M. G. Paris n'avait point reconnu l'origine, et ces identifications corroborent l'opinion de M. Paris, suivant lequel, l'auteur du poème était un Normand de la région d'Évreux.

ROUSSEAU (François). — *L'ambassade du comte de Castellane à Constantinople*, 1741-1747.

[*Rev. des quest. hist.*, t. LXX (nouv. sér., t. XXVI), 1901, pp. 410-437].

RUBRUCK (William of). — Voy. *Journey (The)* of William of RUBRUCK.

Rundschreiben des ökumenischen Patriarchen [ANTHIMOS] *und der heiligen Synode des Patriarchats Konstantinopel an die Metropoliten und Bischöfe, den Klerus und das ganze Volk des Patriarchats, als Antwort auf die Encyklika des Papstes Leo XIII über die Wiedervereinigung der Kirchen.*

[*Rev. internat. de théol.*, IVe an. (1896), pp. 1-13].

Version partielle de l'encyclique du patriarche Anthimos, du mois d'août 1895.

Russen (Die) in Palästina.

[*Stimmen aus Maria Laach*, t. LII (1897), pp. 594-596].

R[YSSEL] (V.). — *Der Anteil der Syrer an der Weltlitteratur.*

[*Das freie Wort*, 2ter Jahrg., n° 6 (20 Juni 1902), pp. 170-178].

Recensions : *Byzant. Zeitschr.*, t. XI, n°s 3-4 (oct. 1902), pp. 584-585 (K. KRUMBACHER). — *Oriens christianus*, t. II (1902), p. 498.

SACHAU (Ed.). — *Am Euphrat und Tigris. Reisenotizen aus dem Winter 1897-1898.* — Leipzig, J. C. Hinrichs, 1900, in-8°, 160 pp., avec grav. et 5 cartes.

SACHAU (Ed.). — *Studie zur syrischen Kirchenlitteratur der Damascene.*
[*Sitzungsber. der K. Preuss. Akad. d. Wissensch. zu Berlin*, 1899, n° 27, pp. 502-528, avec 2 pl.].

SACHAU (Ed.). — *Ueber den zweiten Califen Omar* [† nov. 644]. *Ein Charakterbild aus der ältesten Geschichte des Islams.*
[*Sitzungsber. d. k. Preuss. Akad. d. Wissensch. zu Berlin*, 1902, nos 13-15, pp. 292-323].

Étude faite surtout d'après les écrits d'Ibn Sa'd.

SACHAU (Ed.). — *Der erste Chalife Abu Bekr. Eine Charakterstudie.*
[*Sitzungsber. d. K. Preuss. Akad. d. Wissensch. zu Berlin*, 1903, n° 3, pp. 16-37].

Rapports d'Abou Bekr avec Mahomet et Omar; son rôle dans l'insurrection qui éclata après la mort de Mahomet.

SAÏD AL KHOURY AL-CHARTOUNI. — Voy. *Diwân* de Mgr Germanos FARHAT.

SALIH IBN YAHYA. — Voy. *Histoire de Beyrouth.*

SALVEMINI (Gaetano). — *L'abolizione del ordine dei Templari...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VII, 637.

L'auteur a réimprimé cette étude, avec trois autres de sujets différents dans ses *Studi storici* (Florence, typ. Galileiana, in-8°, 169 pp.), dont on trouvera un compte rendu, par L.-G. PÉLISSIER, dans la *Rev. critique d'hist. et de litt.*, n. s., t. LIV, n° 39 (29 sept. 1902), pp. 240-251.

Sancti EPHRAEM Syri *Hymni et Sermones*, quos e codicibus Londinensibus, Parisiensibus, Romanis, Mausilienis, Sinaiticis, Dubliniensibus et Oxoniensibus descriptos edidit, latinitate donavit, variis lectionibus instruxit, notis et prolegomenis illustravit Thomas Josephus LAMY. Tomus IV. — Malines, H. Dessain, 1902, in-4°, XLVIII pp. et 856 col.

Dernier volume de l'éd. des œuvres de S. Éphrem, dont le 1er vol. a paru en 1882.

Sancti MARTYRII, qui et SAHDONA, *quae supersunt omnia*, edidit Paulus BEDJAN. — Leipzig, Harrassowitz, 1902, in-8°, XXI-874 pp.

SANDERS (D. Léon), O. S. B. — *Études sur saint Jérôme. La doctrine touchant l'inspiration des Livres saints et leur véracité, l'autorité des livres deutérocanoniques, la distinction entre l'épiscopat et le presbytérat, l'origénisme.* — Bruxelles, Becquart-Arien; Paris, V. Lecoffre, 1903, in-8°, VI-395 pp.

La partie de l'ouvrage consacrée à l'examen de la doctrine de S. Jérôme est précédée d'une introduction sur sa vie et d'un tableau chronologique de ses œuvres.

SANGUINETI (Angelo). — Voy. *Nuova serie di documenti.*

SANMINIATELLI ZABARELLA (Carlo). — Voy. ZABARELLA.

SAUERLAND (Heinrich Volbert). — Voy. *Psalter (Der).*

SAVATZKI (H.). — *Reise und Uebersiedlungs-Erlebnisse.*
[*Die Warte des Tempels*, Jahrg. 59, n° 13 (26 mars 1903), pp. 99-100.]

Relation de l'émigration de l'auteur et de sa famille, de Russie en Palestine (octobre 1902).

SAVIGNAC (Fr. M. Raph.). — *Fouilles anglaises.*
[*Rev. biblique internat.*, XIIe an. nos 1 et 2 (janv. et avril 1903), pp. 120-122, 288-291.]

Sur les fouilles entreprises à Tell Djézer par M. Macalister.

SAVIGNAC (Fr. M.-R.). — *Un tombeau romain à Beit-Nettif. Une église byzantine à Yadoudeh. Fouilles anglaises de M. Macalister.*
[*Rev. bibl. internat.*, XIIe an., n° 3 (juillet 1903), pp. 431-437.]

SAVIGNAC (Fr. M.-R.). — *Le haut-lieu de Petra.* — Vues et plan.

[*Rev. biblique internat.*, XIIe an., n° 2 (avril 1903), pp. 280-288.]

SCHEIL (V.). — *La mort de Mar Marcos, ou la dernière entrevue de Mar Marcos et de Mar Sérapion.*
[*Zeitschr. f. Assyriol. und verwandte Gebiete*, t. XII (1897), n°s 2-3, pp. 162-170.]

Récit, d'après un ms. de Moscou, du voyage de Mar Sérapion à la montagne de Tarmaka, où il reçut le dernier soupir de Mar Marcos.

SCHIWIETZ (Stephan). — *Geschichte und Organisation der Pachomianischen Klöster im vierten Jahrhundert.*
[*Archiv f. kathol. Kirchenrecht*, t. LXXXI (1901), pp. 630-649.]

Suite de l'article signalé dans *Rev. Or. lat.*, IX, 288.

SCHLUMBERGER (G.). — *Expédition des Almugavares...* — Cf. *Rev. Or. lat.*, IX (1902), 288.

Comptes rendus : *Revista de archivos, bibliotecas y museos*, tercera epoca año VI, n°s 4-5 (avril et mai 1902), pp. 392-394 (A. PI Y MARGALL). — *Rev. hist.*, t. LXXXI, n° 2 (mars-avril 1903), pp. 321-323 (Aug. MOLINIER). — Ἁρμονία, 3e an. (1902), pp. 267-269 (Ad. J. ADAMANTIU). — *Biblioth. de l'école d. chartes*, t. LXIV, 3e et 4e livr. (mai-août 1903), pp. 396-400 (F. CHALANDON). — *Rev. de l'Or., chrét.*, 1903, n° 2, pp. 321-322 (Léon CLUGNET). — *Journ. Asiat.*, 9e sér., t. XX (1902), pp. 167-168 (BARBIER de MEYNARD). — *Bullet. critique*, XXIIIe an., 2e sér., t. VIII, n° 33 (25 nov. 1902), pp. 642-646 (A. de BARTHÉLEMY). — *Rev. critique d'hist. et de litt.*, t. LV, n° 4 (26 janv. 1903), p. 67 (Ch. DIEHL). — *La Cultura*, nouv. sér., an. XXI, n° 22 (C. PLACCI). — Voy. aussi ci-dessus, sub v. PARGOIRE (J.).

SCHLUMBERGER (G.). — *Un reliquaire byzantin portant le nom de Marie Comnène, fille de l'empereur Alexis Comnène.*
[*Acad. des Inscr. et Belles-Lettres. Comptes rendus des séances*, janv.-févr. 1902, pp. 67-71. — Tir. à part : Paris, A. Picard, 1902, in-8°, 5 pp.]

Description d'un reliquaire en forme de croix que possède l'église d'Eyne, près d'Audenarde, et sur lequel est inscrite une dédicace à la Vierge par une porphyrogénète du nom de Marie. Cette Marie pourrait être la seconde des cinq filles d'Alexis I Comnène. Suivant la tradition, ce reliquaire aurait été donné à l'église d'Eyne par le croisé Gérard de Landas, qui fonda cette église en 1171, ou par son fils Arnold de Landas, et elle aurait été conquise sur les Musulmans ou plutôt acquise à Byzance.

SCHLUMBERGER (Gust.). — *Le tombeau d'une impératrice byzantine à Valence en Espagne.*
[*Rev. des Deux-Mondes*, LXXIIe an., 5e période, t. VIII, 15 mars 1902, pp. 395-407.]

Réimprimé en brochure séparée, avec additions. Voy. l'article suivant.

SCHLUMBERGER (Gust.). — *Le tombeau d'une impératrice byzantine à Valence, en Espagne.* — Paris, Plon, 1902, in-8°, 35 pp., 1 pl. hors texte et grav. dans le texte.

Il s'agit d'une petite châsse que possède l'église de Saint-Jean-de-l'Hôpital, à Valence, et qui renferme les ossements de Constance, fille naturelle reconnue de l'empereur Frédéric II et femme de Jean III Dukas Vatatzès, le fameux « Vatace », second basileus byzantin de Nicée (1222-1258). M. Schlumberger retrace l'histoire curieuse de cette princesse, d'abord durant la vie de son époux qui lui préféra une favorite, puis sous les successeurs de Vatace, Théodore Lascaris et Michel Paléologue. Ce dernier, ayant tenté vainement de la séduire, voulut, mais ne put l'épouser. Rentrée en Italie, en 1263, elle en fut bientôt chassée par l'invasion de Charles d'Anjou. Elle se réfugia alors dans le royaume de Valence, auprès de sa nièce, doña Constance, sœur de Manfred, mariée à l'infant don Pedro d'Aragon, plus tard roi sous le nom de Pierre III. Elle y mourut en 1313 et fut enterrée dans l'église des Chevaliers de l'Hôpital de S. Jean de Jérusalem, à Valence.

Comptes rendus : *Échos d'Orient*, 6e an., mars 1903, p. 151 (J. PARGOIRE). — *Rev. de l'Or. chrét.*, 1903, n° 2, pp. 322-323 (Léon CLUGNET.) — *Mittheil. aus d. histor. Literat.*, t. XXXI (1903), p. 62 (F. HIRSCH).

SCHMID. — *Die Nestorianer.*
[*Theologisch-praktische Monatschrift*, t. XII (1902), pp. 443-448.]

Résumé de l'histoire des Nestoriens, depuis la naissance de leur secte, à Antioche, jusqu'à nos jours.

SCHMIDT (Josef). — *Des Basilius von*

Achrida..... unedierte Dialoge..... — Cf. *Rev. Or. lat.*, IX, 288.

On trouvera dans la *Byzant. Zeitschr.*, XI (1902), pp. 625-626, une liste de comptes rendus de cet ouvrage.

SCHNELLER (Ludwig). — *L'apôtre Paul et le monde ancien;* traduction libre par J. GINDRAUX. — Paris, Fischbacher, 1899, in-8°, 512 pp.; avec grav. et 2 cartes.

L'original allemand porte le titre : *Apostelfahrten. Wanderungen durch das heilige Land* (cf. *Rev. Or. lat.*, IV, 458).

Compte rendu : *Bull. critique*, 1899, n° 7 (5 mars), pp. 121-122 (D. LE HIR).

SCHNELLER (L.-L.). — *La Palestine et la Bible*, traduit par John JAQUES. — Genève, Ch. Eggimann, 1903, in-8°.

Version française de l'ouvrage de Schneller, intitulé : *Kennst du das Land* (cf. *Rev. Or. lat.*, III, 147).

Compte rendu : *Journ. de Genève*, 15 août 1903.

SCHNÜRER (Gustav). — *Die Kümmernisbilder als Kopieen des Volto santo von Lucca.*

[*Görres Gesellschaft. Jahresbericht für 1901*, pp. 43-50.]

Les images de la sainte, absolument légendaire, qui, suivant les pays, porte le nom de Kummernis, Komina, Comera, Cumerana, Hülfe, Wilgefortis, Ontcommene, Ontcommer, Reginfledis, Dignefortis, Eutropria, Liberata, la représentent avec une barbe. En réalité, ces images sont des dérivés de crucifix sur lesquels le Christ est représenté en tunique, crucifix qui, eux-mêmes, sont pour la plupart des copies du Volto santo de Lucques. Toute la légende de la sainte vient de ce que l'on a cru voir sur ces crucifix la représentation d'une femme en croix. — Il n'est point question, dans le travail de G. Schnürer, de la translation du Volto santo. Ce travail ne nous intéresse donc que très indirectement.

Recension : *Anal. Bolland.*, t. XXII (1903), pp. 482-483.

SCHNÜRER (Gustav). — *Der Kultus des Volto santo und der heiligen Wilgefortis in Freiburg.*

[*Freiburger Gesch. Blätter*, t. IX (1902), pp. 74-105.]

Sur le sujet de cet article, voy. l'article précédent.

Recension : *Anal. Bolland.*, t. XXII (1903), pp. 482-483.

SCHŒNE (A.). — *Die Weltchronik des Eusebius.....* — Cf. *Rev. Or. lat.*, VII, 638; IX, 289.

Comptes rendus : *The english histor. Rev.*, t. XVI (1901), pp. 538-539 (J. K. FOTHERINGHAM). — *Rivista di filologia*, XXIX (1901), pp. 149-151. — *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, nouv. sér., t. LII, n° 51 (9 déc. 1901), pp. 486-487 (Paul LEJAY). — C'est par erreur qu'un compte rendu de cette édition de la Chronique d'Eusèbe a été indiqué (*Rev. Or. lat.*, IX, 289) comme figurant dans la *Rev. crit.*, 1901, n° 50, pp. 475-476. Il se trouve seulement en cet endroit une recension d'un travail de M. de Mély, *Reliques de Constantinople.*

SCHULTEN (A.). — *Die Mosaikkarte von Madaba.....* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 598; IX, 289.

Comptes rendus : *Litt. Centralbl.*, t. LIII, nos 14-15 (12 avril 1902), col. 472-473 (J. BENZINGER). — *The American Journal of Theology*, t. VI (1902), p. 151 (Edgar J. GOODSPEED).

SCHULTHESS (Friedrich). — *Christlich palästinische Fragmente.*

[*Zeitschr. d. deutschen morgenl. Gesellschaft.*, t. LVI (1902), pp. 249-261.]

Fragments de lectionnaires. Fragment de la Vie d'Abraham Qidunaja, faussement attribuée à S. Ephrem, etc.

SCHWARTZ (Eduard). — Voy. EUSEBIUS *Werke.*

Scriptores rerum Constantinopolitanarum, recensuit Th. PREGER : Fasciculus prior : HESYCHII Illustrii *Origines Constantinopolitanae*. ANONYMI *Enarrationes chronographicae*. ANONYMI *Narratio de aedificatione templi S. Sophiae*. — Leipzig, Teubner, 1901, in-8°, xx-134 pp.

[*Biblioth. Teubneriana.*]

Comptes rendus : *Byzant. Zeitschrift*, t. XII (1903), pp. 333-335 (J. PARGOIRE). — *Rev. d'hist. ecclés.* [de l'Université de Louvain], t. IV (1903), pp. 715-716 (E. REMY).

Scuole (Le) cattoliche in Oriente e le

circolari del patriarca Gioacchino III al clero ortodosso.
[*Bessarione*, 2e sér., II (1901), pp. 216-225.]

Séminaire (Le) oriental de Saint-François Xavier, à Beyrouth.
[*La Terre-Sainte*, 28e an., nos 19, 20, 21 (1er et 15 oct., 15 nov. 1902), pp. 292-294, 310-314, 326-328.]

SEMNOZ (V.). — *Les dernières années du patriarche [de Constantinople] Cyrille Lucar.*
[*Échos d'Orient*, 6e an., no 39 (mars 1903), pp. 97-107.]

La mort tragique de Cyrille Lucar n'est pas imputable aux Jésuites; elle est l'œuvre d'un papas grec du nom de Lamerno, du grand vizir Bayram pacha, et de Cyrille de Berrhée, qui le firent étrangler.

SERRUYS (Daniel). — *La chronique de l'an 1570.*
[*Byzant. Zeitschr.*, t. XII (1903), pp. 276-277.]

L'auteur signale, dans la bibliothèque d'un couvent du Mont-Athos, un nouveau ms. des chroniques de Dorothée de Monembasie et de Manuel Malaxos.

SEYBOLD (Dr Chr.). — *Die Drusenschrift « Kitāb alnoqat waldawāir »: das Buch der Punkte und Kreise.* Nach dem Tübinger und Münchener Codex herausg., mit Einleitung, Facsimile und Anhängen versehen. — Tübinger Universitätsschrift, 1902, in-8o, XVI-96 pp.

Compte rendu : *Zeitschr. d. deutschen Pal. Vereins*, t. XXV (1902), p. 204 (J. BENZINGER).

SEYMOUR (Rev. William Wood). — *The Cross in tradition, history and art.* — With illustrations. — New-York and London, G. P. Putnam's Sons (the Knickerbocker Press), 1898, in-4o, XXX-489 pp.

Les chap. IV et V de l'ouvrage, consacrés aux légendes de la vraie Croix et à son histoire depuis l'invention par Ste Hélène, sont seuls à noter ici. Les autres traitent des représentations figurées de la croix, avant et après J.-C., sur des monuments (édifices, monnaies, etc.) ou à l'état isolé.

SION (Sœur Vincent). — *Caïffa.* — Avec une vue.
[*La Terre Sainte*, 28e an., t. XIX, no 18 (15 sept. 1902), pp. 277-280.]

SIRBU (J.). — *Les princes roumains et un projet de ligue chrétienne en 1593-1594.* — En roumain.
[*Prinos lui D. A. Sturdza la împlinirea celor séptezeci de ani* <*Hommage à D. A. Sturdza pour son 70e anniversaire*> (Bucarest, Institutul de arte grafice, Carol Goebl, 1903, in-8o, 446 pp.), pp. 399-410.]

Siro-Giacobiti (I).
[*Bessarione*, 2e sér., II (1901), pp. 350-354.]

Skizzen und Bilder aus Palästina kurz vor und nach unserer Zeitrechnung und aus der Geschichte des Christentums. Von Frauenhand. — Emden und Borkum, W. Haynel, 1895, in-8o, VI-444 pp.

SODEN (H. von). — *Reisebriefe aus Palästina.* — Berlin, J. Springer, 1898, in-16, VIII-216 pp.

SODEN (D. H. Freiherr von). — *Bericht über die in der Kubbet in Damaskus gefundenen Handschriftenfragmente.*
[*Sitzungsberichte der K. preussischen Akad. d. Wissenschaften, Philos.-histor. Klasse*, 1903, no XXXIX, pp. 825-830. — Tir. à part, 6 pp.]

Énumération sommaire de documents découverts dans la grande mosquée de Damas, dont nous avons parlé dans un précédent numéro (*Rev. Or. lat.*, IX, p. 310). En fait de documents latins et français, l'auteur signale plusieurs livres ou fragments de livres liturgiques, dont un du Xe siècle, une lettre du roi Baudouin IV en faveur d'un marchand syrien, Bohali ibn-Ebenisten, dont il publie le texte, un fragment d'un poème rimé français sur Ste Marie l'Egyptienne, un fragment de la chanson de Fierabras, un fragment de poème sur la naissance de J.-C. — Il est probable que toutes ces pièces proviennent du butin fait par les Infidèles sur les chrétiens établis en Palestine et en Syrie.

SOIL (E.-J.). — *Constantinople.....* — Cf. *Rev. Or. lat.*, VIII, 598-599.

Compte rendu : *Rev. de l'art chrétien*, t. XLIV [1901), pp. 527-528 (L. CLOQUET.)

SOKOLOV (J.). — *La vie ecclésiastique et religieuse dans l'église grecque orthodoxe au* XIX*e siècle.* — En russe.

[*Lectures chrétiennes* (St Pétersbourg), 1902, pp. 601-636.]

SOLER (el Dr D. Mariano), arzobispo de Montevideo. — *Viage por los paises biblicos : excursión al través de la peninsula sinaïtica, de la Arabia petrea y desierta, de la Filistea y del pais de Moab.* Con mapas y grabados. — Montevideo, tip. de Marcos Martinez, 1897, in-8°, 321 pp.

SPIEGELBERG (Wilhelm). — *Koptische Kreuzlegenden. Ein neues Bruchstück der koptischen Volkslitteratur.*

[*Rec. de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes*, t. XXIII (1901), pp. 206-211.]

Légendes populaires coptes de l'apparition de la croix sous Constantin et de l'invention de la croix par sainte Hélène, transcrites sur un papyrus de la Bibliothèque de Strasbourg.

Statuts d'Hôtels-Dieu et de léproseries. Recueil de textes du XII*e au* XIV*e siècle*, publié par Léon LE GRAND. — Paris, A. Picard et fils, 1901, in-8°, XXIX-286 pp.

[Fait partie de la *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire.*]

L'auteur publie, en tête, des extraits de deux textes des statuts de l'ordre de S. Jean de Jérusalem, l'un promulgué par Raimond du Puy (1125-1153), l'autre par Roger de Molins, 15 mars 1181. Ces statuts avaient été publiés déjà par M. Delaville Le Roulx dans le t. I de son *Cartulaire*. M. Le Grand a pu améliorer l'édition du premier de ces statuts, à l'aide d'un ms. de la fin du XIII*e* siècle (Paris, Arch. nat., L 453), non connu du précédent éditeur.

Compte rendu : *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, nouv. sér., t. LIV, n° 45 (10 nov. 1902), pp. 370-371 (H. LABANDE).

STEGENŠEK (Augustin). — *Eine syrische Miniaturhandschrift des Museo Borgiano.* — Avec une pl. et 3 grav. dans le texte.

[*Oriens christianus*, t. I (1901), pp. 343-455.]

Recensions : *Rev. Or. lat.*, IX (1902), p. 238 — *Byzant. Zeitschr.*, XI (1902), p. 668.

STEGENŠEK (Augustin). — *Ueber angebliche Georgsbilder auf den aegyptischen Textilien in Museum des Campo Santo.*

[*Oriens christianus*, t. II (1902), n° 1, pp. 170-178.]

STEWART (Aubrey). — Voy. CLERMONT-GANNEAU. — *Archaeological Researches.*

STRZYGOWSKI (Josef). — *Orient oder Rom...* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, IX, 291.

Comptes rendus : *Byzant. Zeitschr.*, t. XI, nos 3-4 (1902), pp. 562-564 (J. Paul RICHTER). — *Rev. biblique internat.*, XIe an. (1902), n° 4, pp. 616-617 (H. VINCENT). — *Theolog. Revue*, I (1902), col. 49-51 (St. BEISSEL). — *Deutsche Litteraturzeitg.*, t. XXIII (1902), col. 756 (F. NOACK). — *Göttingische gel. Anzeigen*, t. CLXIV (1902), n° 9, pp. 693-711 (Max DVORAK). — *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, t. LV, n° 4 (26 janv. 1903), pp. 68-69. — *Rev. archéol.*, 4e sér., t. I (1903), pp. 99-106 (Seymour de RICCI).

STRZYGOWSKI (Josef). — *Der Schmuck der älteren el-Hadrakirche im syrischen Kloster der sketischen Wüste.*

[*Oriens christianus*, t. I (1901), pp. 356-372.]

STRZYGOWSKI (Josef). — *Antiochenische Kunst.*

[*Oriens cristianus*, t. II (1902), n° 2, pp. 421-433.]

Sur les deux pilastres de marbre de la *Piazzetta* de Venise (façade sud de Saint-Marc). Ces pilastres, qui se trouvaient au XIII*e* siècle à la porte du château des Génois (Monzoia) à Acre et proviennent probablement d'Antioche, ont été apportés à Venise en 1258 par Lorenzo Tiepolo.

STRZYGOWSKI (Josef). — *Christus in hellenistischer und orientalischer Auffassung.*

[*Beilage zur (Münchener) Algem. Zeitg.*, 1903, n° 14, pp. 105-107.]

Le Christ sans barbe est d'origine hellénique, le Christ barbu d'origine orientale.

STUEBE (R.). — Voy. *Libro (El)* de MARCO POLO.

STUMME (Hans). — *Arabisch, Persisch und Türkisch in den Grundzügen der Laut-und Formenlehre, für das Privatstudium sowohl als für akademische Vorlesungen, in denen Wörter und Namen der islamischen Welt zu erklären sind, ohne Anwendung der arabischen Schrift dargestellt.* — Leipzig, J. C. Hinrichs, 1902, in-8°, 64 pp.

Recension : *Byzant. Zeitschr.*, t. XI, n°s 3-4 (1902), p. 605 (K. KRUMBACHER).

Syrian Songs, Proverbs and Stories, collected, translated and annotated by. Henry Minor HUXLEY.

[*Journ. of the American Orient. Soc.*, t. XXIII, 2e partie (1902), pp. 175-288.]

TEIL (baron Joseph du). — *Autour du saint Suaire de Lirey. Documents inédits, remarques juridiques et esquisse généalogique.*

[*Mém. de la Soc. nat. des antiq. de Fr.*, t. LXI (1900), pp. 191-218.]

TEIL (baron Joseph du) et ARBOIS DE JUBAINVILLE (Henry d'). — *Observations et documents sur le saint Suaire de Turin.*

[*Bull. de la Soc. nat. des antiq. de France,* 1902, pp. 214, 356.]

Tentative d'assassinat contre le patriarche arménien.

[*La Terre-Sainte*, 29e an., t. XX, n° 5 (1er mars 1903), pp. 76-78.]

Sur la tentative dont fut victime Mgr. Ormanian, en janvier 1903, dans l'église du patriarcat arménien à Stamboul.

Texte (Le) grec des récits du moine Anastase sur les saints Pères du Sinaï, publié par F. NAU.

[*Oriens christianus*, t. II (1902), n° 1, pp. 58-89. — Tir. à part : Rome, 1902, in-8°, 32 pp.]

Édition du texte grec des traités signalés ci-dessus (sub v. NAU), d'après les mss. cités et d'après les mss. grecs, 1093, 1598, 1629, suppl. 147, Coislin 257 et 283, de la Bibl. nation. de Paris. Aucun de ces manuscrits ne contient la totalité des récits.

THÉARVIC (M.). — *Pour le siège archiépiscopal de Chypre.*

[*Échos d'Orient*, 5e an., n° 6 (sept. 1902), pp. 396-403.]

A propos des difficultés qui se sont élevées, lorsqu'il s'est agi de pourvoir au siège de Chypre, laissé vacant en 1900 par la mort de Mgr Sophrone.

THÉARVIC (M.). — *A la tête de la Grande église.*

[*Échos d'Orient*, n° 40, 6e an. (mai 1903), pp. 213-216.]

Mouvement de la haute hiérarchie dans le patriarcat grec de Constantinople, de septembre 1901 à décembre 1902, et rapports de ce patriarcat avec les diocèses qui en dépendent.

THOMAS (Margaret). — *Two years in Palestine and Syria.* With 16 illustrations reproduced in colours, in facsimile of the original paintings by the Author. — London, J. C. Nimmo, 1900, in-8°, XIV-343 pp.

THOMAS, ep. Margensis. — Voy. *Liber superiorum.*

TINTI (Luigi). — *Vita e missioni nell' Indo-Cina del beato Odorico da Pordenone, dei Frati Minori* (1285-1331). — Rome, Desclée, 1901, in-8°, 179 pp. Illustrations.

Rien de nouveau, mais bon travail de vulgarisation d'après les meilleures études sur la matière.

TOURAÏEFFA (K. A.). — Voy. WRIGHT (W.).

Trattato (Il) di Terra Santa... di frate

Fr. SURIANO... — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 259-260.

Compte rendu : *Nuovo archivio veneto*, nouv. sér., t. I, n° 2 (1901), pp. 377-388 (G. OCCIONI-BONAFFONS).

TRAUBE (Ludovicus). — Voy. HIERONYMI *Chronicorum codicis Floriacensis fragmenta.*

TRIOL (L.). — *Au pays de Moab.* — Fin.
[*Échos d'Orient*, 6e an., n° 42 (septembre 1903), pp. 320-328.]

Sur le début de l'article, voy. *Rev. Or. lat.*, IX, 292.

UBALDI (P.). — *La lettera CCXXXIII* Πρὸς τὸν Ἀντιοχείας, *del Epistolario di S. Giovanni Crisostomo.*
[*Bessarione*, 2e sér., t. I (1901), pp. 69-79.]

Cette épitre doit être attribuée au prêtre Constance plutôt qu'à S. Jean Chrysostome.

UGOLINI (Mons. M.). — *Il ms. Vat. Sir. 5 et la recensione del Vecchio Testamento di Giacomo d'Edessa.*
[*Oriens christianus*, t. II (1902), n° 2, pp. 409-420.]

USENER (Herm.). — *Milch und Honig.*
[*Rheinisches Museum*, nouv. sér., t. LVII (1902), pp. 177-192.]

Sur l'usage, en particulier dans l'église orientale, de donner aux nouveaux baptisés un mélange de lait et de miel.

USPENSKY (J. T.). — *Arkheologičeskie pamjatniki Sirii* (*Monuments archéologiques de Syrie*).
[*Izvěstija russkavo arkheologičeskavo Instituta v. Konstantinopolě* (*Nouvelles de l'Institut archéol. russe de CPle*), t. VII, nos 2-3 (1902), pp. 94-212; avec nombreuses pl. et grav. dans le texte.]

Description du monastère de S. Siméon le Stylite, en Syrie, d'après des relevés faits par l'auteur lors d'une récente excursion dans ce pays.

V. (Mlle Th.) — *En Terre-Sainte.* — Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-16, 281 pp. — Phototypies.

Description pittoresque et impressions pieuses. Rien de nouveau.

VAILHÉ (Siméon). — *Jean le Khozibite et Jean de Césarée.*
[*Échos d'Orient*, 6e an., n° 39 (mars 1903), pp. 107-113.]

Jean le Khozibite, évêque de Césarée, ne doit pas être confondu avec Jean de Césarée, dit le grammairien, contre lequel le patriarche Sévère écrivit son *Philalèthe*. Selon le P. Vailhé, Jean le Khozibite serait venu d'Égypte en Palestine dans sa première jeunesse. Je note cependant que, d'après Évagrius, il était déjà d'âge mûr lorsqu'il fit ce voyage. Quant à la date que l'on doit assigner à son installation à Choziba, elle est bien, comme le pense l'auteur, voisine de l'an 500. Le P. Vailhé dit : entre 486 et 499.

VAILHÉ (Siméon). — *Melkites et Maronites.*
[*Échos d'Orient*, 6e an., n° 39 (mars 1903), pp. 142-147.]

L'auteur développe à nouveau les arguments fournis par lui dans de précédents articles sur les origines de l'église melkite et contre le prétendu patriarcat de Jean Maron à Antioche, au VIIe siècle. Il publie à cette occasion une nouvelle lettre de Mgr Joseph DEBS (cf. *Rev. Or. lat.*, IX, 293-294), qui maintient ses propres conclusions favorables au patriarcat de Jean Maron.

VAILHÉ (Siméon). — *L'ère d'Éleuthéropolis et les inscriptions de Bersabée.*
[*Échos d'Orient*, 6e an., n° 26, (septembre 1903), pp. 310-314.]

VALENSISE (Mgr. Domingo-Maria). — *Il vescovo di Nicastro, poi papa Innocenzo IX, e la lega contro il Turco* (1566-1573). — Nicastro, Stab. tip. V. Nicotera, 1898, in-8°, 187 pp.

Comptes rendus : *Nuovo archivio veneto*, nouv. sér., an. I, n° 2 (1901), pp. 374-377 (Gius. DALLA SANTA). — *Boletin de la real Acad. de la Historia*, t. XXXIX (1901), pp. 293-297 (B. OLIVER).

VALLE (Luigi). — *Le reliquie di S. Giorgio soldato e martire custodite fino al 1792 a Pavia e ora nella chiesa arcipretale di Borgo Vico in*

Como. — Pavia, tipografia Artigianelli, 1903, in-8°, 49 pp.

Recension : *Anal. Bolland.*, t. XXII (1903), pp. 490-491 (Hipp. Delehaye).

Van Berchem (Max). — *Inscription arabe de Baniâs.*

[*Rev. biblique internat.*, t. XII (1903), n° 3, pp. 421-424.]

Inscription relative à des constructions élevées, en 1132 ou 1134, par un émir syrien nommé Abû Isḥaq Ibrahîm, fils de Malâ'ib. Elle est encastrée dans une construction sise à Banias. Abû Isḥaq Ibrahim, dont le nom ne paraît pas ailleurs, fut peut-être seigneur ou châtelain de Baniâs, que l'atâbek de Damas avait repris aux Francs en 1132 précisément. Quant à son père Malâ'ib, peut-être doit-on l'identifier avec Khalaf ibn Malâ'ib, émir arabe, qui posséda quelque temps le fief de Homs.

Van Berchem (Max). — *Matériaux pour un* « Corpus inscriptionum arabicarum » : *Égypte*. Fasc. 1-3 : *Le Caire.*

[*Mém. publ. par les membres de la Mission archéol. franç. au Caire* (Paris, in-4°), t. XIX (1894-1900), pp. 1-599 et pl.].

La suite contiendra de nombreuses inscriptions historiques concernant les croisades.

Van Berchem (Max). — *Notes sur les croisades : I. Le royaume de Jérusalem et le livre de M. Röhricht.*

[*Journal asiatique*, mai-juin 1902, pp. 385-456. — Tir. à part : Paris, E. Leroux, 1902, in-8°, 76 pp.]

Après un juste tribut d'éloges à l'*Histoire du royaume de Jérusalem*, de M. Röhricht, l'auteur de ces *Notes* donne une énumération rapide des sources et particulièrement des diverses catégories de sources orientales qui resteraient à publier pour compléter le dossier de l'histoire des croisades. Il termine par une série de dissertations des plus instructives touchant divers points d'histoire et de topographie, sur lesquelles les renseignements fournis par M. Röhricht peuvent être complétés ou rectifiés. La rare compétence de M. Van Berchem en matière de topographie syrienne et palestinienne font vivement désirer la prochaine publication de son *Voyage en Syrie et en Palestine*, annoncée dans le présent article.

Vandal (A.). — *L'odyssée d'un ambassadeur.....* — Cf. *Rev. Or. lat.*, VI, 329.

Compte rendu : *Hist. Zeitschr.*, nouv. sér., t. LIV (1903), pp. 500-501 (G. Mentz).

Van den Gheyn (J.). — *Une lettre de Grégoire III, patriarche de Constantinople, à Philippe le Bon, duc de Bourgogne.* — Avec reproduction en phototypie.

[*Annales de l'Acad. royale d'archéologie de Belgique*, t. LV (nouv. sér. t. V), an. 1903, pp. 69-92. — Tir. à part : Anvers, Imprim. Vve De Backer, 1903, 26 pp. et 1 pl.]

Texte et commentaire d'une bulle sans date, trouvée par M. Eug. Poswick dans les archives de l'ancienne seigneurie de Carloo, à saint Job sous Uccle. Cette bulle, que des synchronismes permettent de dater des années 1445 ou 1446, a pour objet d'authentiquer une relique de la vraie Croix envoyée par Théodore Paléologue à Philippe le Bon. A chacune des extrémités du reliquaire en forme de croix qui contenait cette relique, était enchâssée une autre relique de la Passion, à savoir un fragment du roseau dont J.-C. fut frappé, un fragment de la sainte éponge, un fragment du saint suaire et un fragment du vêtement rouge que Hérode *(sic)* fit par moquerie endosser à J.-C. Jusqu'en 1524, ces insignes reliques restèrent dans la descendance du duc de Bourgogne. A cette époque, Charles-Quint en fit présent à Thierry van den Heetvelde, garde des joyaux de sa cour, à la condition qu'il les déposerait dans quelque église ou chapelle. En vertu de cette donation, le nouveau possesseur les confia à l'église de saint Job sous Uccle, ainsi qu'il ressort d'un procès-verbal de reconnaissance dressé en 1524 par Robert de Croy, administrateur du diocèse de Cambrai, et qui est conservé également dans les archives de Carloo. Ni les reliques, ni le reliquaire n'existent plus.

Van den Ven (P.). — *S. Jérôme et la vie du moine Malchus le captif.....* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, IX, 294.

Comptes rendus : *Bul. de la classe des lettres et des sc. mor. de l'Acad. royale de Belgique*, 1902, n° 2, pp. 66-67. — *Theol. Quartalschr.*, t. LXXXIV (1902), pp. 456-457 (F. X. Funk). — *Bulletin critique*, XXIII (1902), p. 155 (G. M.). — *Historisches Jahrbuch d. Görres Gesellsch.*, t. XXIII (1902), pp. 141-142 (C. Weyman). — *Deutsche Litt. Zeitg.*, t. XXIII (25 janv. 1902), col. 225 (G. Gruetzmacher). — *Theolog. Revue*, I, n° 8 (14 mai 1902), col. 242-244 (H. Plenkers). — *Theol. Quartalschrift*, t. LXXXIV (1902), p. 456 (Funk). — *Rev. bénéd. de l'abbaye de Maredsous*, t. XIX (1902), p. 76 (Ursmer Berlière). — *Rev. de l'instr. publ. en Belgique*, t. XLV, n° 1 (1902), pp. 28-30 (J. Bidez). — *Theol. Literaturbl.*, t. XXIII (1902),

col. 299 (Zöckler). — *Oriens christianus*, t. II (1902), nº 1, pp. 201-204 (M. A. Kugener).

Van Millingen (A.). — *Byzantine Constantinople.....* — Cf. *Rev. Or. lat.*, VIII. 260, 600; IX, 294.

Comptes rendus : Βυζαντινὰ Χρονικά, t. VIII (1901), pp. 568-572 (A. Vasiliev). — *Berlin. philol. Wochenschr.*, t. XXI (1901), col. 1491-1495 (E. Oberhummer).

Van Vebber (L'abbé). — *Der Teich Bethesda und der Teich Siloe.*

[*Theol. Quartalschr.*, 1903, pp. 161 et suiv., 369 et suiv.].

L'auteur essaie de prouver, sans d'ailleurs y réussir, l'identité de ces deux piscines.

Recension : *Rev. bibl. internat.*, XIIe an. (1903), nº 3, pp. 491-492.

Vasiliev (A.-A). — *Byzance et les Arabes.....* — Cf. *Rev. de l'Or. lat.*, IX, 294-295.

Comptes rendus : *Journ.* (russe) *du ministère de l'Instr. publ.*, t. CCCXXXVIII (1902), pp. 185-195. — *Archiv für slav. Philol.*, t. XXIV (1902), p. 296 (C. Jireček).

Vasiliev (A.-A.). — *Byzance et les Arabes. Relations politiques entre les Byzantins et les Arabes au temps de la dynastie macédonienne.* — S. Pétersbourg, 1902, in-8º, xii-320-220 pp. — En russe.

Suite de l'ouvrage signalé dans la notice précédente.

Compte rendu : *Échos d'Orient*, 6e an., mai 1903, pp. 221-222 (J. Bois).

Vergier (Lucien). — *Établissements protestants de Jérusalem.*

[*La Terre-Sainte*, 29e an., t. XX, nº 4 (15 févr. 1903), pp. 49-50].

Vergier (Lucien). — *Étude sur le monastère de S. Théodose fondé par saint Théodose le Cénobiarque, entre Bethléem et Saint-Sabas, vers 465.*

[*La Terre-Sainte*, 29e an., t. XX, nº 14 (15 juil. 1903). pp. 218-222].

Verhelst (J.). — *Le saint Suaire de Turin.*

[*Écho religieux de Belgique*, 16 juin 1902. — Tir. à part : Bruxelles, Oscar Schepens et Cie, 1902, in-8º, 14 pp.].

Veselovsky (N.-I.). — *Le commentaire de l'archimandrite Kafarov sur le voyage de Marco Polo en Chine.* — Saint-Pétersbourg, imprim. de l'Académie, 1902, in-8º, 47 pp. — En russe.

Vetter (Paul). — *Die armenische Dormitio Mariae.*

[*Theolog. Quartalschr.*, t. LXXXIV (1902), pp. 321-349].

Recension : *Anal. Bolland.*, t. XXII (1903), p. 483.

Version allemande du texte arménien de la *Dormitio* publié en 1898 à Venise par le Mékhitariste P. E. Dayethsi, dans son recueil de *Textes apocryphes du Nouveau Testament.*

Viaggio (Del) in Terra Santa fatto e descritto da ser Mariano da Siena *nel secolo XV.*

[*Gerusalemme*, an. XXVI (1902), 8 mai, 8 juil., 8 août, pp. 107-108, 132, 142].

Suite de l'article signalé dans *Rev. de l'Or. lat.*, VIII, 253, 593 ; IX, 282.

Vie de Jean Bar Aphtonia, texte syriaque publié et traduit par F. Nau. — Paris, A. Picard, 1902, in-8º, 39 pp.

[*Biblioth. hagiogr. orientale*, publ. sous la direction de Léon Clugnet, t. II. — Tirage à part d'un article publ. dans la *Rev. de l'Or. chrétien*, VII, 97-135].

Comptes rendus : *Échos d'Orient*, 6e an., mars 1903, p. 157 (S. Vailhé). — *Anal. Bolland.*, t. XXII, fasc. 1 (1903), p. 97.

Vie et récits de l'abbé Daniel le Scétiote (vie siècle). I. Texte grec publié par L. Clugnet. — II. Texte syriaque publié par F. Nau..... — Cf. *Rev. Or. lat.*, IX, 295.

[Tirage à part d'une série d'articles parus dans la *Rev. de l'Orient chrétien*, t. V et VI].

Compte rendu : *Anal. Bolland.*, t. XXII, fasc. 1 (1903), pp. 95-97 : Critique assez justifiée des conclusions de M. Clugnet et de la façon dont sont édités les textes qu'il publie. Au sujet d'Andronic et d'Athanasia, M. Clugnet croit interpolé le passage de la *Vie* latine de ces personnages qui les fait vivre sous Théodose le Grand, à la fin du IVe siècle, et il les transporte au VIe siècle. En signalant précédemment la chose (*Rev. Or. lat.*, VIII, pp. 231-232, 568), à propos des articles de M. Clugnet publiés dans la *Rev. de l'Or. chrétien*, j'avais émis des doutes sur le bien fondé de ce transport. L'auteur du compte rendu noté ici n'est pas convaincu lui non plus, et il signale à M. Clugnet des mss. de la *Vie* grecque où, comme dans la *Vie* latine, l'existence des SS. Andronic et Athanasia est placée à l'époque de Théodose Ier.

VIGNON (Paul). — *Le linceul du Christ. Étude scientifique*, 2e éd. revue et augmentée de notes. — Paris, Masson et Cie, 1902, in-4o, XII-215 pp., 9 pl. hors texte, 38 figures dans le texte.

VIGNON (P.). — *Le saint Suaire de Turin.*
[*Le Correspondant*, t. CCVII (avril-juin 1902), pp. 776-781].

Réponse à M. de Meurville (cf. ci-dessus).

VIGNON (P.). — *A propos du saint Suaire de Turin. Réponse à M. Donnadieu.*
[*L'Université catholique,* t. XL (mai-août 1902), pp. 362-383. — Tir. à part : Lyon, imprim. Vitte, 1902, in-8o, 24 pp.]

VIGNON (P.). — *A propos du saint Suaire de Turin.*
[*Rev. chrétienne*, 49e an., 3e sér., vol. XVI, no 1 (juil. 1902), pp. 26-34. — Tir. à part : Dole, imprim. Girardi et Audebert, 1902, in-8o, 11 pp.].

L'article est suivi d'une réplique de F. PUAUX et d'une lettre de Ch. STEINER.

VIGNON (P.). — *Le saint Suaire de Turin.* — Angers, imprim. Burdin et Cie, s. d. [1903], in-8o, 4 pp.

VILLARI (P.). — Voy. BERNHARDY (Amy A).

VINCENT (Le P. H.) — *Notes d'épigraphie palestinienne. Un nouveau milliaire arabe* [celui de Khân el-Hathrourah]. *Encore l'ère d'Eleuthéropolis. Le rescrit impérial de Bersabée. Inscription d'er-Rumsaniyeh.*
[*Rev. biblique internat.*, XIIe an., no 2 (avril 1903), pp. 271-279].

VINCENT (Le P. Hugues). — *Les ruines d'Amwâs.* — Vues et plans.
[*Rev. biblique internat.*, XIIe an., no 4 (1er oct. 1903), pp. 571-599.]

A propos d'une thèse soutenue par le P. Barnabé d'Alsace (*Deux questions d'archéol. palestinienne*; cf. *Rev. Or. lat.*, IX, 254), suivant laquelle les ruines de l'édifice sis à Emmaüs-Nicopolis, où l'on voyait jusqu'ici une basilique chrétienne, datant du IIIe-IVe siècle, ne seraient autre chose que des thermes romains remontant au Ier siècle ap. J.-C. Le P. Vincent décrit avec grand détail ces ruines et conclut d'une nouvelle étude, qu'il en a faite sur place, à l'impossibibitité d'y voir autre chose qu'une église.

VINCENT (Le P. Hugues). — *Notes d'épigraphie palestinienne.*
[*Rev. biblique internat*,, XIIe an., no 4 (1er oct. 1903), pp. 605-612.]

Reproduction et description de petits monuments palestiniens (sceaux, bulles, poids, amulettes, tessères) de diverses époques (juive, byzantine, médiévale) faisant partie de la collection du baron d'Astinov. Une des bulles décrites, portant l'inscription *Sanctus Marcus Venec.*, paraît provenir d'une église ou communauté vénitienne du Levant; quelques-uns des sceaux datent de l'époque byzantine.

VINCENT (Le P. Hugues). — *Les ruines de Beit Cha'ar.*
[*Rev. biblique internat.*, XIIe an., no 4 (1er oct. 1903), pp. 612-614.]

Ces ruines se voient à 2 kilom. S. S. E. de Beit Zakârya, sur une colline dominant le point où la route moderne de Jérusalem à Hébron franchit l'ouadi 'Arroub. On y a mis au jour récemment les ruines d'une église d'assez basse époque byzantine, pavée d'une mosaïque en un endroit de laquelle se lit une inscription grecque malheureusement mutilée. On a voulu voir dans Beit-Cha'ar le Saint-Zacharie de la carte de Mâdâba. Rien n'est moins prouvé.

VINCENT (Le P. Hugues). — *Fouilles diverses en Palestine.*

[*Rev. biblique internat.*, XIIe an., n° 4 (1er oct. 1903), pp. 615-617.]

Sur les fouilles de M. Macalister à Geser, du Prof. Sellin à Ta'anak, et de la mission allemande à Ba'albek.

Visite (Une) au couvent de Saint-Saba.

[*La Terre-Sainte*, 29e an., t. XX, n° 14 (15 juil. 1903), pp. 222-223.]

Von Versailles nach Damaskus. Gedanken eines Laien. Mit einem Vorwort von C. Meyer von Knonau und A. Ritter. — Zurich, Schulthess, 1903, in-8°, 135 pp.

Je n'ai pas vu cet ouvrage, et je me demande si ce ne serait pas un écrit ou pamphlet politique ou religieux, plutôt qu'une relation de voyage.

Wæchter (Albert). — *Der Verfall des Griechentums in Kleinasien im XIV Jahrhundert.* — Leipzig, Teubner, 1903, in-8°, 70 pp.

L'hellénisme s'est maintenu très vivace dans l'Asie Mineure jusqu'au milieu du xiiie siècle. Depuis lors, il va sans cesse en décroissant, et au xive siècle il disparait presque complètement. Les historiens byzantins ne nous renseignent ni sur les causes de cette disparition, ni sur la façon dont elle s'accomplit. Pour en savoir quelque chose c'est surtout aux documents ecclésiastiques qu'il faut s'adresser. Malheureusement ces documents sont eux-mêmes peu nombreux et assez mal connus.

Comptes rendus : *Berliner philol. Wochenschr.*, 23 Jahrg., n° 45 (7 nov. 1903), col. 1428-1430 (E. Gerland). — *Échos d'Orient*, 6e an., n° 41 (juil. 1903), pp. 279-280. — *Byzant. Zeitschr.*, t. XII (1903), p. 411 (K. Krumbacher).

Wanner (Ernst). — *Robert de Clari ein altfranzösischer Chronist des IV Kreuzzuges.* Inaugural-Dissertation zur Erlangung der philosophischen Doctorwürde der Univ. Zurich. — Schaffhausen, Paul Schoch, 1901, in-8°, 101 pp.

Étude philologique et critique, accompagnée d'une biographie de Robert de Clari. Travail fait consciencieusement mais n'apportant rien de nouveau.

Waresquiel (Marguerite de). — *Le bienheureux Humbert de Romans, cinquième général de l'Ordre des frères Prêcheurs.* — Paris, Œuvres dominicaines (222, Faubourg St-Honoré), 1901, in-12, iv-212 pp.; gravures.

Compilation faite en grande partie d'après les écrits des historiens modernes de l'Ordre, et ne contenant (p. 198) que quelques lignes sans intérêt sur le *De praedicatione crucis* de Humbert de Romans.

Recension : *Anal. Bolland.*, t. XXII, fasc. 1 (1903), pp. 115-116 (Franc. Van Ortroy).

Weber (Simon). — *Die katholische Kirche in Armenien. Ihre Begründung und Entwickelung vor der Trennung. Ein Beitrag zur christlichen Kirchen- und Kulturgeschichte.* — Freiburg im B., Herder, 1903, in-8°, xx-532 pp.

Sur les origines et le développement de l'Église arménienne, jusqu'à l'époque où elle se sépare de l'Église catholique, c'est-à-dire au commencement du vi^{e} siècle.

Compte rendu : *Rev. de l'Or. chrét.*, 1903, n° 2, pp. 320-321 (Franç. Tournebize).

Weiss (Dr Johann). — *Reise nach Jerusalem und Wanderungen im heiligen Lande, dem katholischen Volke erzählt* von Dr J. W. — Erster Theil. Mit zahlreichen Bildern, einem Plane, und einem Panorama von Jerusalem. — Graz, Verlag des katholischen Pressvereins, 1902, in-8°, 162 pp.

Weis-Liebersdorf (J.-E.). — *Christus und Apostelbilder. Einfluss der Apocryphen auf die ältesten Kunsttypen.* — Freiburg i. B., Herder, 1902, in-8°, xii-124 pp. et 54 grav.

Recension : *Byzant. Zeitschr.*, t. XII (1903), p. 429 (J. Strzygowski).

Wellhausen (J.). — *Die Kämpfe der Araber mit den Romäern in der Zeit der Umaijiden.*

[*Nachrichten der K. Gesellsch. d. Wiss. zu Göttingen. Philol.-hist. Klasse*, 1901, n° 4, pp. 1-34.]

Compte rendu : *Byzant. Zeitschr.*, t. XI (1902), pp. 643-644.

WESELOVSKY (N.-I.). — Voy. VESELOVSKY.

WESSELOVSKY (A.-N.). — *Zur Frage über die Heimath der legende vom heiligen Gral.*
[*Archiv. f. slav. Philol.*, t. XXIII (1901), pp. 321-385.]

La légende est d'origine syrienne (judéo-chrétienne ou nestorienne); elle a pris naissance dans la région d'Édesse et a été transportée en Occident, au XIIe siècle, par les croisés.

W[EYMAN] (Carl). — *Eusebius von Caesarea und sein Leben Constantins.*
[*Historisch-politische Blätter f. d. kathol. Deutschland,* t. CCXXIX (1902), pp. 873-892.]

WILLIAM of RUBRUCK. — Voy. *Journey (The)* of WILLIAM of RUBRUCK.

WIMMER (J.). — *Palästinas Boden mit seiner Pflanzen-und Tierwelt vom Beginn der biblischen Zeiten bis zur Gegenwart. Historisch-geographische Skizzen.* — Cologne, Bachem, 1902, in-8°, 128 pp.
[*Vereinsschrift d. Görresgesellschaft für* 1902.]

WRIGHT (W.). — *Breve schizzo della storia della letteratura siriaca.* Traduzione dall'inglesse di K. A. TOURAÏEFFA, sotto la redazione e con aggiunte del Prof. K. KOKOWZOFF. — Pietroburgo, 1902, gr. in-8°, XIII-294 pp.

Traduction de l'ouvrage de Wright, *Short history of Syriac Litterature.*
Compte rendu : *Oriens christianus.*, t. II (1902), n° 2, pp. 467-468 (I. GUIDI).

WUENSCH (Richard). — *Das Frühlingsfest der Insel Malta.* — Leipzig, B. G. Teubner, 1902, in-8°, 70 pp.

A propos du texte arabe publié par *Brockelmann* (cf. *Rev. Or. lat.*, IX, 257). L'auteur cherche à montrer que cette fête de S. Jean-Baptiste aurait pour origine une fête païenne d'Adonis.

YACOUB ARTIN pacha. — *Contribution à l'étude du blason en Orient.* — Londres, 1902, in-8°, 244 pp. avec nombr. pl. et grav.

Compte rendu : *Bullet. critique*, 24e an., n° 28 (5 octobre 1903), pp. 527-528 (A. de BARTHÉLEMY).

YULE (Amy Frances). — Voy. *Book (The)* of Sir Marco POLO.

YULE (Henry). — Voy. *Book (The)* of Sir Marco POLO.

YVER (Georges). — *Le commerce et les marchands dans l'Italie méridionale au* XIIIe *et au* XIVe *siècle.* — Paris, Fontemoing, 1903, in-8°, VIII-447 pp.
[*Biblioth. des Écoies françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. 88.]

L'ouvrage contient nombre de renseignements nouveaux et du plus grand intérêt sur les relations commerciales de l'Italie méridionale et, en particulier, des princes angevins de Naples avec les états musulmans du Levant et avec les Khans tartares.
Comptes rendus : *Rev. histor.*, t. LXXXIII (1903), pp. 101-102 (Aug. MOLINIER). — *Bullet. critique*, 24e an., n° 16 (5 juin 1903), pp. 287-291 (L. MADELIN).

ZABARELLA (Conte Carlo Sanminiatelli). — *Lo assedio di Malta, 18 maggio-8 settembre 1565.* — Torino, Tipogr. Salesiana, 1902, in-8°, 694 pp.

Compte rendu : *Stimmen aus Maria Laach*, t. LXIV (1903), pp. 203-205 (JOSEPH HILGERS).

ZERLENTÈS (Périclès G.). — Ναξία νῆσος καὶ πόλις.
[*Byzant. Zeitschr.*, t. XI, nos 3-4 (oct. 1902), pp. 491-499.]

Sur les différentes formes du nom de Naxos dans les documents grecs et occidentaux du moyen-âge (Νάξος, Ναξία, Ναξιά, Ἀξία, Ἀξιά, Ἄξος) et sur quelques localités (châteaux ou villages) signalées dans l'île par les textes médiévaux. La ville actuelle, appelée Χώρα par les indigènes, date de l'époque franque.

ZERLENTÈS (Périclès G.). — Θεσσαλονικέων μητροπολῖται ἀπὸ Θεωνᾶ τοῦ ἀπὸ ἡγουμένων μέρχι Ἰωάσαφ Ἀργυροπούλου (1520-1578).

[*Byzant. Zeitschr.*, t. XII (1903), pp. 131-152.]

ZIEBARTH (E.). — *Cyriacus von Ancona als Begründer der Inschriftenforschung.*

[*Neue Jahrbürcher f. das klass. Altertum*, t. IX (1902), pp. 214-226.]

Sur Cyriaque d'Ancone, voy. *Rev. Or. lat.*, V, 266; VI, 588; IX, 298.

ZIMMERT (K.). — *Der Friede zu Adrianopel* (Februar 1190).

[*Byzant Zeitschr.*, t. XI, nos 3-4 (oct. 1902), pp. 303-320, 689-691].

L'auteur cherche à reconstituer le texte du traité conclu à Andrinople, le 14 février 1190, entre Frédéric I et Isaac l'Ange, à l'aide des trois documents qui en relatent partiellement les clauses, soit l'*Historia de exped. Friderici*, attribuée à Ansbert, l'*Historia Peregrinorum* et la lettre des notables italiens, publiée récemment par Hampe (cf. *Rev. Or. lat.*, V, 582), confrontés entre eux et avec d'autres sources qui relatent les incidents du séjour de Frédéric sur le territoire de l'Empire grec. L'article se termine par un exposé sommaire des événements qui se déroulèrent pendant la négociation du traité.

ZIMMERT (K.). — *Der deutschbyzantinische Konflikt vom Juli 1189 bis Februar 1190.*

[*Byzant. Zeitschr.*, t. XII (1903), pp. 42-77.]

Jusqu'en juillet 1189, Isaac l'Ange fut probablement désireux d'observer la convention conclue à Nuremberg au début de l'année. Mais sa défiance à l'égard des intentions de Frédéric I l'amène à prendre des mesures qui devaient inévitablement engendrer un conflit, et, parmi ces mesures, il faut placer en première ligne l'arrestation des ambassadeurs envoyés par l'empereur allemand à Constantinople pour annoncer son arrivée. Le zèle intempestif de fonctionnaires subalternes, qui entravèrent la marche des croisés, contribua également à tendre la situation. M. Zimmert expose avec détail les divers incidents de la querelle jusqu'au traité du 14 février 1190, ou plutôt jusqu'à la fin de décembre 1189, époque où les bases de ce traité furent arrêtées. Il insiste particulièrement sur les projets de conquête de Constantinople par Frédéric I et sur les causes qui en empêchèrent la réalisation.

ZIMMERT (Karl). — *Tageno und der Brief Dietpolds. Gymnasial programm.* — Nikolsburg, 1902, in-4°.

ZIMMERT (K.). — *Zu Ansbert : I. Die Historia Peregrinorum und die ursprüngliche Fassung Ansberts.*

[*Mittheil. d. Instituts f. oesterr. Gesch. Forschung*, t. XXIV (1903), n° 1, pp. 115-121.]

ZWEMER (Rev. S. M.). — *Arabia, the bradle of Islam.* — Londres, Oliphant, Anderson et Ferrier, 1900, in-8°.

Compte rendu : *The Athenaeum*, n° 3808 (20 oct. 1900), p. 505.

Description de l'Arabie, avec des renseignements sur son histoire, son gouvernement, ses habitants.

ZWEMER (S. M.). — *Raymond Lull, first missionary to the Moslems.* — New-York et Londres, Funk et Wagnalls C°, 1903, in-12, XXII-172 pp.

CHRONIQUE

— La mort de notre éminent collaborateur Gaston Paris, a été annoncée dans le dernier fascicule de la *Revue de l'Orient latin*. En lui, les études de philologie romane ont perdu un maître dont l'autorité était universellement reconnue et dont l'œuvre restera, dans le domaine scientifique, une des plus belles et des plus fécondes qu'ait produites la seconde moitié du XIXe siècle. Il serait hors de propos de rappeler ici ce que fut cette œuvre; mais nous devons nous souvenir qu'en explorant la littérature française du moyen âge, G. Paris s'attacha toujours avec une sorte de prédilection à l'histoire littéraire des croisades, et que là, comme partout ailleurs, il n'est point de sujet qu'il ait touché sans que sa puissante intelligence l'ait marqué d'une empreinte ineffaçable. De bonne heure, il y fut initié dans l'intimité du savant éditeur de la Chanson d'Antioche et de l'Histoire de Guillaume de Tyr. Une de ses premières œuvres, son *Histoire poétique de Charlemagne,* qui lui fit, à 25 ans, une réputation européenne, contenait un important chapitre sur la *Chanson du pèlerinage* du grand empereur. Il devait plus tard reprendre, en le développant, ce même sujet (*Romania,* t. IV et IX; *Bibl. de l'Ec. des Chartes*, t. XXV), fixer de façon à peu près indubitable la date du poème (vers 1075) et marquer de façon plus précise la distance qu'il croyait apercevoir entre l'inspiration de l'œuvre et l'idée génératrice des croisades. Peut-être, sur ce dernier point, son jugement ne doit-il pas être adopté sans réserve et la connaissance plus exacte des origines de la première guerre sainte fera-t-elle apparaître des points de contact où il avait cru voir des oppositions de tendance. Il n'en reste pas moins qu'en déterminant la date de composition de la *Chanson,* il avait établi une base solide pour l'étude de cet écrit et fait la part entre les questions qui s'y rattachent et celles avec lesquelles il n'a rien à voir.

La publication par Riant de la fameuse lettre d'Alexis au comte de Flandre et les conclusions formulées par cet érudit sur la valeur et l'époque de la rédaction du document devaient attirer G. Paris dans un débat auquel rien ne semblait l'avoir expressément préparé. Mais telles étaient l'ampleur de ses facultés compréhensives, la diversité de son savoir, la sûreté de sa méthode, que, d'emblée, il s'emparait du problème, en établissait nettement les données et montrait la véritable signification de chacune d'elles avec une rigueur si persuasive qu'il ralliait, ou peu s'en faut, à son système, le savant même qu'un long travail avait mis en pleine possession du sujet. Faut-il rappeler encore ses magistrales études sur Joinville (*Romania*, t. XXIII, et *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXXII); sur Philippe de Novare (*Romania*, t. XIX, et *Rev. de l'Or. lat.*, IX); sur Jaufré Rudel et la princesse de Tibériade (*Rev. hist.*, t. LIII); ses mémoires, d'une érudition si sûre et d'une ordonnance si parfaite, sur *la Chanson d'Antioche provençale et la Gran Conquista de Ultramar* (*Romania*, t. XVII, XIX et XXII), sur *le roman de Richard Cœur-de-Lion* (*Romania*, t. XXVI), sur *la chanson composée à Acre en 1250 (ibid.*, t. XXII); sur les traditions occidentales relatives à Saladin (*Journ. des Sav.*, 1893); ses notices sur Robert Courteheuze (*Acad. des Inscr. et B. L., Comptes rendus*, 1890) et sur Hugues de Berzé (*Romania*, 1899); sur les chroniques d'Amadi et de Bustrone; enfin l'édition du poème d'Ambroise dont nul mieux que lui n'était en situation de préparer le texte et le commentaire.

Je me fais presque scrupule d'énumérer ici ces travaux, dont aucun, certainement, n'est ignoré de nos lecteurs; il suffira en tout cas d'en avoir énoncé les titres pour en faire revivre le contenu dans leur mémoire. Et ce ne fut pas seulement par là que se manifesta, chez Gaston Paris, l'attrait qu'il ressentait pour tout ce qui touchait l'Orient latin. Il n'est guère d'ouvrage sur la matière, spécialement parmi ceux publiés à l'étranger, dont il n'ait rendu compte dans la *Revue critique*, la *Romania* ou le *Journal des Savants*. Nul plus que lui ne déplora que l'Académie des Inscriptions ne se fût pas mise en situation de poursuivre le *Recueil des historiens des Croisades*, et nul non plus ne témoigna avec autant de force et de sincérité de l'intérêt qu'il attachait à la publication de notre *Revue*. Il nous a donné plusieurs articles, et il projetait encore de nous en donner d'autres, sur la Chronique dite du Templier de Tyr, sur les continuateurs de Guillaume de Tyr. La mort l'a surpris au moment même où il achevait la correction des épreuves du travail paru dans notre précédent fascicule. Celui qui écrit ces lignes ne revoit pas sans émotion la page

où sa main défaillante traçait encore quelques dernières instructions.

Mais je dois m'arrêter: Gaston Paris n'était pas l'homme d'une spécialité. Si l'étude de notre ancienne littérature et de la formation de notre langue fut comme l'axe de son activité scientifique, jamais elle ne lui masqua les horizons infinis et divers de la pensée humaine. Les facultés les plus hautes et les plus rares s'unissant chez lui en un harmonieux équilibre le mettaient à même de les explorer tous, et, dans la grande république des lettres, il n'était pas de groupement d'individus associés pour une même tâche qui ne pût, au même titre presque, le revendiquer comme un des siens. Il est permis d'aller plus loin. A notre époque où l'universalité des connaissances n'est guère réalisable, on peut dire qu'il fut universel, non pas à la façon de ceux qui, touchant à tout, croient tout savoir, mais par l'exacte et profonde intelligence qu'il avait du progrès des sciences, de leurs affinités, de leurs méthodes, du rôle dévolu à chacune d'elles dans le développement de l'esprit humain. Il y a mieux à dire encore : Gaston Paris ne fut pas seulement le savant à l'esprit merveilleusement orné, le linguiste de race, l'érudit frayant vers l'inconnu des voies nouvelles, le philosophe dont le cerveau combine et coordonne l'œuvre d'autrui. Il fut aussi le poète; non celui dont l'imagination engendre des chimères; mais le ποιητής, la puissance qui crée et qui façonne l'idée; l'énergie détentrice de cette seule chose immuable et parfaite, la vérité.

— Le 2/15 août 1901, est mort, à Saint-Pétersbourg, Ivan Jegorović Troicky, professeur émérite de l'Académie ecclésiastique de cette ville. On lui doit entre autres travaux une dissertation sur l' « Exposition de la foi de l'église arménienne envoyée à l'empereur Manuel par le patriarche Nersès » (parue en 1875), et une nouvelle édition, avec traduction russe, de la Description de la Palestine et de la Syrie de Jean Phocas (parue en 1889).

— M. Jules Doinel, archiviste du département de l'Aube, décédé au printemps de 1902, avait présenté comme thèse à l'École des Chartes un *Essai sur la vie et les principales œuvres de Pierre de la Palu, patriarche de Jérusalem, 1275 ou 1280 à 1342.* Ce travail n'a pas été publié.

— M. James Glaisher, président du comité du *Palestine Exploration Fund,* est mort à Croydon le 7 février 1903. Astronome et météorologiste éminent, il publiait depuis nombre d'années, dans

le *Quarterly Statement*, le résultat des observations météorologiques prises à Jérusalem et à Tibériade.

— Dom Belloni, fondateur des orphelinats de Bethléem, Krémizan et Nazareth, est mort à Jérusalem le 9 août 1903 ; il était né le 20 août 1831 au Borgo Sant' Agata, diocèse d'Albenga (Ligurie).

— Le 5/18 mai 1903, est mort Basile Nicolaievitch Khitrowo, conseiller d'État de S. M. l'empereur de Russie. Il avait édité, dans la Collection de la Société de l'Orient latin, le 1er volume d'un recueil d'*Itinéraires russes en Palestine*, traduits en français, dont la suite n'a jamais été imprimée, je crois. Il a écrit en outre *Une semaine en T.-S.* (S.-Pétersb., 1879); des *Conférences sur l'état des orthodoxes en T.-S.* (S.-Pétersb., 1880); un volume sur *L'orthodoxie en T.-S.* (S.-Pétersb., 1880); une traduction russe de l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem* (S.-Pétersb., 1882); et il a publié une édition de l'ouvrage de A. S. de Norow, *Jérusalem et le Sinaï : souvenirs d'un second voyage en Orient* (S.-Pétersb., 1878).

— Du 27 avril au 2 mai 1903, s'est vendu à Londres par le ministère de MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge, libraires, un lot important de manuscrits faisant partie de la collection de Sir Thomas Philipps à Middle Hill. Dans le Catalogue de vente dressé à cette occasion (*Bibliotheca Philippica. Catalogue of a further portion of the classical, historical, topographical, genealogical and other Manuscripts and autograph Letters of the late Sir Thomas Phillipps;* Londres, 1903, in-8°), je relève les articles suivants :

N° 36. — Histoire des Arabes et la Vie de Mahomet par M. le C. D. B. — Fin de l'ouvrage : « J'en finyt cet ouvrage, qui a été interrompu par la mort de l'autheur, arrivée le vendredy 23 de janvier 1722 ». — Ms. in-folio sur papier, du XVIIIe siècle. — Acquis par le libraire Dobell.

N° 183. — « Discours du Voiage d'Alexandrie, d'Egipte en Barbarie, ensemble la negociation que fait Monsieur François Savary de Brèves aux Royaumes de Thunis et Algés. » — Ms. in-fol., sur papier, du XVIIe siècle.

N° 185. — Sta Brigitta, Tractatus, Epistolae et sermones varii. — Vita S. Brigittae, cum carminibus. — Ms. in-fol., du XVe siècle, écrit en Allemagne. — Acquis par le libraire Ouseley.

N° 286. — A Description of the ancient Cathedral Church of

S[t] Sophie, now the Royal Mohammedan Mosque. Avec plans et dessins. — Ms. in-4°, de 73 pp., XVIII[e] siècle. — Acquis par le libraire Cocherell.

N° 590. — « Vita et obitus gloriosi Hieronymi presbyteri. » — Ms. sur velin, du XV[e] siècle, pet. in-fol., provenant du couvent des Chanoines réguliers de Rebdorff près d'Eystat. — Acquis par le libraire Reader.

N° 725. — « Enseignemens que le bons roys saint Loys fist et escript de sa main et les envoya de Carthage à la Royne. » — Ms. sur velin, du XIV[e] siècle, in-fol. — Acquis par le libraire Quarritch.

N° 751. — Recueil sur l'île de Malte, contenant : « Remarques sur l'isle et siege de Malthe, en 1565 ». — « Reflexions sur l'Isle ». — « Reflexions sur le secours qu'on peut tirer des habitants ». — « Memoire des munitions de guerre et de bouches que l'on croit necessaire pour la deffense de Malthe pour un siege de six mois et 30,000 hommes, presenté à ce qu'on croit par M. Detigné ». — « Remarques sur la deffense de l'isle et les approvisionnements necessaires; description de l'isle ». — « Memoires sur les fortifications de Malte, presenté au grand-maître par M. Detigné, 25 sept. 1715 ». — « Journal des delibérations prises à Malte, en 1714 ». — « Traitté sur la deffense des marines de Malte, suivant l'arrangement proposé par le grand prieur de Vendôme ». — Liste chronologique des maîtres de l'ordre de Saint-Jean. — Ms. du XVIII[e] siècle, in-fol., 602 pp. — Acquis par le libraire Dobell.

N° 752. — Ordre de Malte. État des dignités et commanderies du grand prieuré de France. — Ms. sur velin, du XVII[e]-XVIII[e] siècle, in-fol., 268 pp. — Acquis par le libraire Reader.

N° 802. — Leontius, ep. Neapoleos insulae Cypri, Vita S. Johannis Eleemosynarii. — Ms. du XI[e] siècle, sur velin, in-fol. — Acquis par le libraire Quarritch.

N° 843. — « La lignée du roy Karlemaigne qui aporta les saintes reliques de la sainte Cité de Jherusalem. » — Ms. du XIV[e] s., sur parchemin, in-4°, avec enluminures. — Acquis par le libraire Poole.

N° 905. — Epistolae cardinalis Bessarionis. — Ms. du XV[e] s., in-4°. — Acquis par le libraire Quarritch.

N° 942. — « Provinciale omnium ecclesiarum christianarum. Taxae ecclesiarum orbis. » — Ms. du XV[e] siècle, sur parchemin, avec lettres ornées, pet. in-8°.

N° 1128. — « Opusculum compositum a Fratre Brocardo theotonico de descriptione T. S. » — Ms. du XIV[e] siècle, sur parchemin ;

initiales en couleur; pet. in-fol. — Provient de l'abbaye de S. Benoît de Padolirone, dioc. de Mantoue. — Acquis par le libraire Quarritch pour la Biblioth. nationale de Paris. — Sur ce vol., voy. une notice ci-dessous, p. 636.

N° 1129. — Ludolphus de Sudheim, Itinerarium ad T. S. — Ms. du xv[e] siècle ; initiales en couleur, in-12. — Provient de l'abbaye de Sainte-Croix de Ruremonde. — Acquis par le libraire Crawshaw.

N° 1141. — Journal d'un voyage de Constantinople en Pologne, fait à la suite de S. E. M. Jacques Porter, ambassadeur d'Angleterre, par le P. Boscowich, S. J., 1762. — Ms. du xviii[e] s., sur papier, in-fol. — Acquis par le libraire Hiersman.

— Le D[r] Schumacher a obtenu du gouvernement turc un firman en date du 7/20 janvier 1903, l'autorisant à pratiquer des fouilles sur le Tell el-Mutesellim et dans le Chirbet el-Leddschun. L'initiative de ces fouilles est due au *Deutscher Verein für Erforschung Palästinas*, qui a réuni les fonds nécessaires à cette exploration. — Sur d'autres points encore de la Palestine, des fouilles archéologiques sont actuellement entreprises : à Baalbek, à Nîkâ, dans le Liban, à Palmyre, Ierash et Ammân, sous la direction du professeur Puchstein ; à Sidon, sous la direction du professeur Torrey, directeur de l'*École américaine de recherches orientales;* à Taanech, l'ancien Taanach biblique, sous la direction du professeur Sellin, de Vienne ; à Palmyre, par une mission russe ; sur l'emplacement du temple d'Eshmun, près de Sidon, sous la direction de Macridy-bey ; à Geser, par M. Macalister, délégué par le *Palestine Explor. Fund.*

— Le ms. de la Biblioth. Nat. de Paris, nouv. acq. lat., 781, (*olim* Cheltenham, n° 7498), du xiv[e] siècle, récemment acquis à l'une des ventes de la collection de sir Thomas Phillipps (cf. la notice ci-dessus), contient un texte de la *Descriptio T. S.,* de Burchard du Mont-Sion dont la dernière partie est consacrée à une description de l'Égypte. Ce morceau qui, vers le début surtout, offre de grandes analogies avec la description de l'Égypte contenue dans la lettre du même Burchard qu'a publiée Canisius (*Lectiones antiq.,* éd. Basnage, IV, 25-26), me paraît avoir été une des sources de Marino Sanudo, pour ce qu'il dit de l'Égypte, au liv. III, partie XIV, ch. xii, de ses *Secreta fidelium Crucis.* M. Henri Omont l'a publié dans la *Biblioth. de l'École des Chartes*, t. LXIV (1903), pp. 498-503, et tir. à part (Paris, 1903, in-8°), pp. 14-19.

— Les abbés R. Graffin et F. Nau, professeurs à l'Institut catholique de Paris, annoncent la publication d'une *Patrologia orientalis* (Paris, Firmin-Didot), dans laquelle ils se proposent de réunir des textes inédits, arabes, arméniens, éthiopiens, coptes, grecs et syriaques non vocalisés, ayant trait à la littérature chrétienne, avec traduction en latin, français, allemand, anglais ou italien. Parmi les premiers documents qui seront publiés, figurent des *Textes syriaques relatifs à Sévère, patriarche d'Antioche*, par M. Kugener, l'*Histoire des patriarches d'Alexandrie*, dont l'éditeur sera M. Evetts, et une *Collection de Synaxaires orientaux*. — Cette Patrologie est conçue à peu près d'après le même plan que le *Corpus scriptorum christianorum orientalium*, de MM. Chabot, Guidi, Hyvernat et Carra de Vaux (cf. *Rev. de l'Or. latin*, IX (1902), p. 311), et il eût été à désirer que les deux publications se fondissent en une seule, au lieu de se faire plus ou moins concurrence.

— Notre collaborateur M. Enlart a présenté à la Société nationale des Antiquaires de France, dans la séance du 6 novembre 1901, des fragments de trois livres de chœur des XIII[e] et XIV[e] siècles, provenant de la cathédrale de Sainte-Sophie de Nicosie, et retrouvés par lui dans une cachette de cette ancienne église devenue aujourd'hui une mosquée (cf. *Bull. de la Soc. des antiq. de France,* 1901, pp. 260-261).

— Un article de M. J.-L. Bazin, touchant *La Bourgogne sous les ducs de la maison de Valois,* publié dans les *Mémoires de la Soc. Éduenne* (t. XXX, 1902), contient un chapitre sur la croisade de Nicopolis.

— Dans le livre de M. le professeur Lannelongue, *Histoire de la maison d'Estouteville en Normandie* (Paris, Delagrave, 1903, in-4°), on trouvera des notices sur plusieurs Estouteville qui prirent part aux croisades.

— Dans la nuit du 29 au 30 mars 1903, un tremblement de terre assez violent a été ressenti à Jérusalem. Le mouvement s'est produit de l'ouest à l'est. Il y a eu trois secousses, à quelques heures de distance. La seconde, qui a eu lieu vers 1 heure du matin, a été la plus forte. Il n'y a pas eu d'accidents de personnes et les dégâts matériels se bornent à quelques lézardes dans les édifices. Les oscillations ont été ressenties aussi, quoique moins violemment, à Beyrouth et à Gaza.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME IX

ARTICLES DE FOND

BIBLIOGRAPHIE

Comptes rendus critiques :

CHRONIQUE

(p. 312). — 29e fasc. de l'*Historical atlas of modern Europe* (p. 312). — Manuscrits de la collection de sir Thos. Phillipps, vendus à Londres le 2 mai 1903 (p. 634). — Fouilles entreprises en Palestine par le Dr Schumacher, le professeur Puchstein, le professeur Torrey, le professeur Sellin, et M. Macalister (p. 636). — La *Descriptio T.-S.*, de Burchard du Mont-Sion, contenue dans le ms. Paris, Bibl. nat., nouv. acq. lat. 781 [*olim* : Cheltenham 7498] (p. 636). — *Patrologia Orientalis*, publiée sous la direction de R. Graffin et F. Nau (p. 637). — Fragments de livres de chœur provenant de Sainte-Sophie de Nicosie (p. 637). — La croisade de Nicopolis, dans le livre de L. Bazin, *La Bourgogne sous les ducs de la maison de Valois* (p. 637). — Les Estouteville aux croisades (p. 637). — Tremblement de terre à Jérusalem, 29-30 mars 1903 (p. 637).

Le propriétaire-gérant : E. LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.